This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

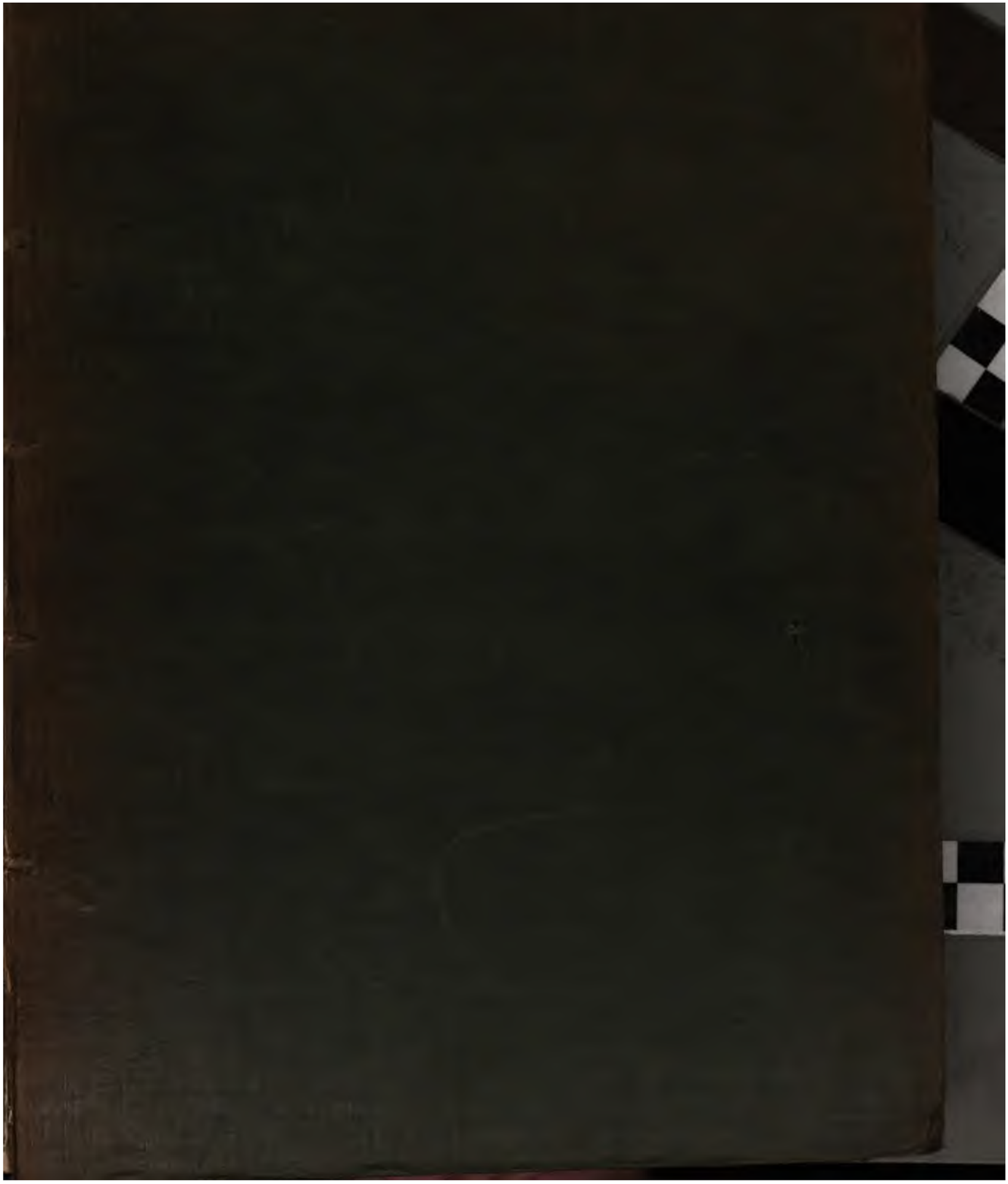
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



043737U

Harv. Coll
Ta 1.

Magd: Hall
J4 – 6

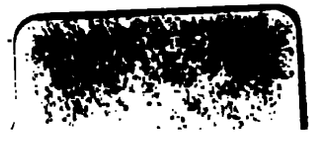
13 d. 116

600043737U

Faculty Coll
Ta 1.

Magd: Hall
J4 — 6

· 93 d · 116



LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE.

TOME PREMIER.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE

Magd. Hall Oxon
T. 4. 6.

Par M. l'Abbé BANIER *de l'Academie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.

A PARIS:

Chez BRIASSON, Libraire, ruë S. Jâques à la Science.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BODLEIAN
19 OCT. 1931
LIBRARY

PRE'FACE.

QUOIQUE nous ne ſoyons plus dans ces ſiécles malheureux, où l'Univers preſqu'entier étoit plongé dans les tenebres de l'Idolatrie, on ne peut guéres ſe diſpenſer de ſçavoir l'hiſtoire des Dieux & les Fables du Paganiſme; & la Mythologie, qui apprend à connoître ces Fables & ces Dieux, fait une partie trop conſiderable des Belles-Lettres, pour qu'on puiſſe la négliger. En effet, nous liſons chaque jour les Ouvrages des Grecs & des Romains, ceux de leurs Poëtes ſurtout, qu'il ſeroit ſouvent très-difficile d'entendre ſi on ne connoiſſoit les Fables auſquelles ils font d'éternelles alluſions.

D'ailleurs tout conſpire à nous rappeller le ſouvenir de ces anciennes fictions, Statues, Bas-Reliefs, Monumens de toute eſpece; & de quoi en effet ſont remplis les Livres des Antiquaires, & les Cabinets des Curieux, que de Figures de Divinités, d'Inſtrumens de Sacrifices, & de tout ce qui nous reſte de

l'ancien Paganiſme ? Nos Galleries, nos Plafonds, nos Peintures, nos Statues nous repréſentent ſans ceſſe les mêmes objets ; & comme ſi l'Hiſtoire ſainte & profane ne fourniſſoient pas aſſez de faits intéreſſants, & capables de nous inſpirer des ſentimens vertueux, nous empruntons nos ſujets de la Fable, ſurtout dans notre Poëſie dramatique.

Nos Theatres retentiſſent tous les jours des plaintes d'Iphigenie & d'Andromaque, des fureurs d'Oreſte, & des emportemens d'Achille & de Clytemneſtre; &, ne rougiſſons pas de l'avoüer, nous voyons toujours ſur notre Scene ces Héros & ces Héroïnes avec un nouveau plaiſir, pendant que nous avons ſouvent de la peine à y ſupporter d'autres perſonnages plus propres à exciter en nous une noble émulation.

Il eſt donc utile, & même en quelque ſorte néceſſaire de ſçavoir la Mythologie ; auſſi voyons nous que ceux qui l'ignorent, paſſent pour être dépourvus d'éducation, & des lumieres les plus néceſſaires à un Homme de Lettres. Mais lorſqu'on vient à conſiderer que les Fables ne ſont pas de pures fictions, comme je le prouve au commencement de cet Ouvrage; qu'elles ont un rapport réel avec l'Hiſtoire des premiers ſiécles, qu'elles en contiennent des événemens conſiderables, & que la plûpart des Dieux ont été des hommes, dont l'Hiſtoire fait partie de celle des Peuples qui les adoroient : alors la Mythologie devient un objet plus important, & en même-temps plus digne de notre curioſité.

C'eſt ce fond d'Hiſtoire caché ſous l'enveloppe

de la Fable, qui fut le principal objet de mes recherches, lorſque je commençai à m'appliquer à l'étude de la Mythologie, & le Public reçut favorablement l'Explication Hiſtorique des Fables, qui fut le premier Eſſai que je donnai ſur cette matiere (1); mais en même-tems il parut ſouhaiter une Mythologie plus étenduë & plus approfondie. Cet Ouvrage, m'ont dit ſouvent des Perſonnes éclairées, manque à notre Langue, puiſque ſans parler du ſtyle ſuranné de ceux que nous avons en François ſur ce ſujet, on n'y trouve rien de ſyſtématique; les Fables n'y ſont rapportées à aucune ſource, à aucun temps déterminé: l'origine des Dieux n'y eſt point développée; on n'y diſtingue point ces Dieux, qui ſouvent étoient les mêmes ſous differens noms: enfin ſi on y trouve quelques traits d'Hiſtoire, ils ſont noyés dans un amas d'Allegories & de Moralités arbitraires (2). D'ailleurs les Auteurs de ces Mythologies, privés des découvertes des Sçavans qui ſont venus depuis, avoient ſuivi des Guides peu ſûrs; & nous ſommes aujourd'hui plus en état qu'ils ne l'étoient, de traiter cette matiere. Quelles lumieres en effet n'y ont pas répanduës les Meziriac, les Bochart, les Voſſius, & pluſieurs autres; & ſi ces ſçavans Hommes avoient expliqué toutes les Fables, comme ils ont expliqué celles qui ſe ſont trouvées avoir quelque liaiſon avec les matieres qu'ils avoient entrepris d'éclaircir, nous n'aurions pas beſoin d'une nouvelle Mythologie.

Pour ſatisfaire à ce qu'on attendoit de moi, je formai le deſſein de l'Ouvrage que je donne au-

(1) En deux Volumes in 12. en 1710. augmentée d'un troiſiéme Tome en 1715. On en donnera inceſſamment une nouvelle Edition, chez Briaſſon, en faveur des jeunes gens auſquels cet abregé ſera très utile.

(2) Voyez dans le Chap. 1. le jugement que je porte des Mythologies qui ont précedé celle-ci.

jourd'hui. Mes Diſſertations ſur differents ſujets de la Fable, qui ſont imprimées dans les Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres, & les Explications que j'ai jointes à la Traduction des Metamorphoſes d'Ovide, prouvent que je ne l'ai jamais perdu de vûe.

J'avois déjà beaucoup profité dans mon Explication Hiſtorique, des découvertes des Sçavans du dernier Siécle, & il ſera aiſé de voir dans cette Mythologie que je les ai encore relûs avec un nouveau ſoin ; & que j'ai fait le même uſage de quelques autres Livres qui ont rapport à mon ſujet, & qui ont paru depuis ; ſur tout des *Reflexions Critiques ſur les anciens Peuples*, Ouvrage profond, où l'Auteur (*) pour qui les Langues ſçavantes n'ont rien de caché, fait paroître partout autant de ſagacité que de ſçavoir. En effet, ſoit qu'il entreprenne de prouver l'autenticité d'un precieux fragment de maniere à ne pouvoir plus deſormais la conteſter ; ou qu'il developpe l'origine des anciens Peuples ; ou enfin qu'il raméne la plûpart des Fables à leur premiere ſource, c'eſt toûjours avec une érudition peu commune, & ſouvent par des découvertes qui avoient échapé aux autres Sçavans.

(*) M. Fourmont l'aîné.

Guidé d'ailleurs dans mes recherches par les lumieres d'une Compagnie dans laquelle l'érudition la plus profonde ſe trouve réunie à la Critique la plus judicieuſe, j'ai également profité du precieux Recueil de ſes travaux, & des ſçavantes converſations qui rempliſſent quelques momens de ſes Aſſemblées.

Avec

Avec ces ſecours, & par une étude continuée, pendant pluſieurs années, j'ai cru enfin être en état de donner cette Mythologie ; & pour la mettre à la portée de tout le monde, j'ai évité, autant que je l'ai pû, ces diſcuſſions épineuſes, qui rebutent ordinairement le plus grand nombre des Lecteurs, pour ne dire ſur chaque ſujet que ce qu'il y a de plus utile & de plus intereſſant ; & on verra bien que ſouvent mes égards pour eux m'ont été plus chers que ma reputation ; car il ne faut pas compter pour rien, qu'un Auteur ſupprime des traits d'érudition qu'il a ſous ſa main, & qu'il ne lui coûteroit que la peine de tranſcrire.

Voici donc la methode que j'ai ſuivie. Lorſque je me ſers du témoignage d'un Auteur, j'en rapporte ordinairement les paroles, & j'en donne la traduction ; & lorſque cette traduction manque, le diſcours qui precede ou qui ſuit la citation, en fait aſſez connoître le ſens. J'obſerve, autant qu'il eſt poſſible, de citer les plus anciens, avant ceux qui ne ſont venus qu'après ; ainſi Homere & Heſiode parmi les Poëtes, Herodote & quelques autres parmi les Hiſtoriens, ſont toûjours préferés à ceux qui les ont ſuivis. Ce n'eſt pas que je neglige ces derniers : ils ont pû conſulter des Traditions, ou des Ouvrages qui ſubſiſtoient de leur temps ; & les premiers ſans doute n'avoient pas tout dit : il n'eſt ici queſtion que de la préference que je donne aux uns ſur les autres. Les Poëtes, qui nous ont tranſmis tant de fictions, ſont pour-

rtant, quoiqu'on en diſe, les premiers dépoſitaires des Traditions anciennes de la Grece & ſes premiers Hiſtoriens, puiſqu'on ne commença que fort tard à y écrire en Proſe.

Aux Poëtes & aux Hiſtoriens j'ai quelquefois joint les Medailles & les Inſcriptions, parce que ce ſont autant de Monumens qui atteſtent l'ancienne Tradition.

A l'égard des Modernes qui ont travaillé ſur cette matiere, je me contente de rapporter leur ſentiment en general, & celles de leurs preuves qui m'ont paru les plus concluantes. Lorſqu'ils ont fait des Diſſertations particulieres ſur ces mêmes ſujets, j'en prends la ſubſtance, & je renvoye aux Diſſertations mêmes, ceux qui pourroient avoir la curioſité de les lire.

Je ne crois pas, au reſte, que j'aie à me reprocher de m'être ſervi des découvertes des autres, ſans leur rendre du moins la juſtice de les nommer. Le crime de Plagiat m'a toûjours paru un crime odieux : & qui ſeroit plus Plagiaire que moi, ſi je n'avois indiqué avec ſoin les ſources où j'ai puiſé, & où doit néceſſairement puiſer tout Auteur qui donne un Ouvrage ſemblable au mien ? Ouvrage, qui à la verité fait moins d'honneur qu'un Syſtéme nouveau ; mais qui en même temps eſt preſque toûjours plus utile au Public. Ceux qui ſe donneront la peine de lire le premier Chapitre de cette Mythologie, qui eſt une ſuite de cette Préface, verront à combien de ſuppoſitions gratuites ſe ſont

expoſés ceux qui ont voulu ramener les Fables à un Syſtéme general. Car enfin ſi chaque Peuple a eu ſes fictions, elles ſont plûtôt le fruit de l'eſprit de l'Homme toûjours porté pour le merveilleux, que la ſuite d'un projet concerté.

Mon deſſein dans cet Ouvrage eſt de prouver que malgré tous les ornemens qui accompagnent les Fables, il n'eſt pas difficile de voir qu'elles renferment une partie de l'Hiſtoire des premiers temps, & que l'Allegorie & la Morale n'ont pas été le premier objet de ceux qui les ont inventées; & bien loin d'avoir changé de ſentiment, je m'y ſuis encore confirmé par de nouvelles études. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques fictions particulieres où l'on chercheroit vainement quelques traits d'Hiſtoire (*); mais en general elles y ont preſque toutes quelque rapport, ou ſe trouvent liées à des évenemens qu'autoriſe tout ce que l'Antiquité a de plus reſpectable.

(*) Voyez le 1. Chap.

Autrefois les Mythologues croyoient avoir penetré le ſens d'une Fable, lorſqu'ils avoient ſçu en tirer quelque allegorie ou quelque moralité; & c'eſt à quoi ſe réduiſent preſque toutes leurs explications. Aujourd'hui les Sçavans, perſuadés que les Fables cachent ſous d'ingenieuſes enveloppes l'Hiſtoire des temps qui ſuivirent le Deluge, ſe ſont appliqués à lever le voile myſterieux qui deroboit à des yeux peu clair voyants les verités qu'elles renferment. Il eſt des temps favorables à certaines opinions, & celle de la verité des Fables a telle-

diterranée, de l'Archipel, & dans la Grece, emmenerent avec eux quelques-uns de ces Prêtres, pour avoir ſoin des choſes qui concernoient la Religion; & que ces Prêtres en inſtruiſirent les Grecs, lorſqu'ils reçurent le Culte des Dieux que ces Etrangers étoient venus établir dans leur Pays?

On ne niera pas cette ſuppoſition, puiſqu'on convient qu'Inachus, qui conduiſit dans la Grece la premiere Colonie, y communiqua l'uſage de cette Langue ſacrée, c'eſt-à-dire, les Hieroglyphes qui ſervoient à l'exprimer. Long-temps même avant l'arrivée de cette Colonie, les Egyptiens avoient commencé à inſtruire les Grecs ſur les matieres de la Religion. « Les Pelaſges qu'on doit mettre au nombre des plus anciens Habitans de la Grece, honoroient, dit Herodote, des Dieux dont ils n'avoient aucune connoiſſance, leur offrant en general leurs Prieres & leurs Sacrifices. Comme ils voulurent enfin ſçavoir leurs noms, ils conſulterent l'Oracle de Dodone, le ſeul qui fût alors dans la Grece, où ils les apprirent des Etrangers qui le deſſervoient. Or l'Oracle de Dodone, ſelon le même Auteur, avoit été établi par une femme Egyptienne, & ces Etrangers qui inſtruiſirent les Pelaſges, ne pouvoient être que des Egyptiens.

Mais quand même quelques-uns des Dieux auroient tiré leur origine de la Grece, ou qu'ils l'auroient conquiſe, comme Jupiter & les Princes Titans; & qu'à l'occaſion de cette Conquête on auroit fait leur Apotheoſe dans des temps où les Grecs igno-

roient l'uſage des lettres, n'y a-t'il pas pluſieurs manieres de tranſmettre à la poſterité les faits éclatans ? Des Fêtes, des Jeux, des Hymnes, des Cantiques, des Colomnes, des Monceaux de terre, un amas de pierres, ou enfin une tradition tranſmiſe de pere en fils: tout cela étoit capable de faire connoître ces Hommes celebres qui avoient merité les honneurs divins: & dès-làil n'eſt donc pas impoſſible de ſçavoir leur hiſtoire, & les explications hiſtoriques qu'on donne des Fables qu'on y a mêlées, ne ſont pas ſans fondement.

Il arrive quelquefois dans le monde des évenemens ſi celebres, qu'on ne les oublie point. Tels ont été dans l'Antiquité les Conquêtes des Princes Titans, que l'Ecriture ſainte dit avoir dominé ſur la terre; & celles de Bacchus, ou Oſiris: & de quelque maniere que le ſouvenir en ſoit paſſé à la poſterité, il eſt ſûr qu'on ne les a pas ignorées, & que Diodore de Sicile & les autres Anciens qui en ont écrit l'Hiſtoire, ne l'avoient pas inventée.

Que les Dieux du Paganiſme ayent été les Patriarches des Hebreux, comme le prétendent pluſieurs Sçavans; ou qu'ils ayent été d'anciens Rois d'Egypte & de Phenicie, & des autres Peuples voiſins, c'eſt ce que je n'examine pas préſentement; mais toûjours eſt-il certain qu'on connoiſſoit leur Hiſtoire, & qu'on avoit des traditions ſur leſquelles on pouvoit compter.

S'il eſt vrai après ce que je viens de dire, qu'on peut ramener à l'Hiſtoire les Fables des Dieux, perſonne, je crois, ne doutera qu'on ne puiſſe en faire du

moins autant de celle des Heros & des Demi-Dieux, puiſque les Grecs ont été en état de nous la tranſmettre. Il eſt inutile de rechercher préſentement juſqu'à quel temps ils demeurerent ſans avoir l'uſage des Lettres : perſonne ne doute au moins qu'ils ne l'ayent reçu de Cadmus qui leur apporta l'Alphabet Phenicien, comme je le prouverai en ſon lieu. Or les Heros de la Grece & les évenemens qui donnerent lieu à leur Heroïſme, ſont poſterieurs à l'établiſſement de la Colonie qui vint ſous la conduite de ce Chef s'établir dans la Béotie ; par conſequent dans un temps où les Grecs ne manquoient pas de ſecours pour écrire leur Hiſtoire. Le nom de temps fabuleux que Varron donne aux ſiécles, où les Heros parurent, & qui (ſelon Scaliger) auroient dû être nommés les temps heroïques, ne porte nullement à croire qu'on n'en ſçavoit rien de certain, puiſque la Conquête des Argonautes, la Guerre des Centaures & des Lapithes, les Travaux d'Hercule, les deux Guerres de Thebes & celles de Troye, ſont des évenemens qu'on ne ſçauroit revoquer en doute : ce ſçavant Romain ne leur a donc donné le nom de temps fabuleux, qu'à cauſe que l'Hiſtoire de ces évenemens ſe trouve mêlée d'une infinité de fictions, ce qui ne doit pas paroître étonnant : car ſi l'on a reproché tant de fois aux Grecs d'avoir ſacrifié la verité au panchant qu'ils avoient pour le merveilleux, dans des Hiſtoires plus connues & plus récentes, comment l'auroient-ils reſpectée quand il s'agiſſoit de ces temps éloignés,

éloignés, ſur leſquels il n'étoit pas aiſé de les démentir ?

Donnons encore un nouveau jour à cette réponſe. Les Grecs ont été inſtruits par les Peuples de l'Orient, & en particulier par les Egyptiens, de l'Hiſtoire des Dieux qui avoient vêcu dans l'eſpace de temps que Varron nommoit les temps inconnus. Cadmus leur apprit l'uſage des Lettres, & les mit en état d'écrire eux-mêmes l'Hiſtoire de leurs Heros, ceſt-à-dire celle des temps fabuleux. Les Ouvrages qui la contenoient, ſubſiſtoient apparemment du temps d'Heſiode & d'Homere, qui en tirerent le fond de leurs Poëmes, ou le puiſerent du moins dans une tradition encore aſſez recente. Je ſuis perſuadé que ces Poëmes cauſerent la perte de la plûpart des autres Ouvrages plus anciens; car il eſt arrivé plus d'une fois, qu'un bon livre a fait oublier & enfin diſparoître ceux qui l'avoient précedé. Mais comme Homere & Heſiode n'avoient pas employé toutes les traditions qui étoient reçues de leur temps, les autres Poëtes qui ſont venus après eux, s'en ſont ſervis; & c'eſt pour cela qu'on en trouve de ſi differentes dans Sophocle, dans Euripide, & dans les autres Tragiques. Pour les Auteurs qui dans la ſuite ont recueilli en Proſe l'Hiſtoire de ces anciens évenemens, tels qu'Apollodore, Diodore, & quelques autres, ils ont tiré ce qu'ils en racontent, ou de cette même tradition, ou des Ouvrages qui ſubſiſtoient encore de leur

temps ; & qui avoient eux-mêmes été compoſés ſur d'autres encore plus anciens.

C'eſt ainſi que s'eſt conſervée d'âge en âge l'Hiſtoire des Dieux & des Heros, & c'eſt en même temps le fondement des Explications Hiſtoriques des Fables. Mais ſuppoſons pour un moment que les Grecs n'écrivirent que fort tard ; qu'Homere fut leur premier Auteur, & que leur Poëſie commença par un Chef-d'œuvre, ce qui ſeroit aſsûrément fort extraordinaire ; je ſoutiens encore que ce Poëte auroit eu aſſez de ſecours pour le fond de ſes deux Poëmes. La Grece n'avoit rien de plus ſacré que les Fables, qui faiſoient partie de ſa Religion ; & elles ne pouvoient pas perir, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi. Les Peintures, les Statues, les Jeux & les Fêtes, en rappelloient ſans ceſſe le ſouvenir ; & Athenes qui, ſelon Pauſanias, avoit de ces Statues & de ces Peintures dans tous les quartiers de la Ville, & dans tous les Temples, auroit pû ſeule en conſerver la tradition.

Ajoûtons encore que quelques Sages de la Grece peu contens des connoiſſances que leur avoient communiquées les Colonies qui étoient arrivées en differens temps dans leur Pays, allerent eux-mêmes en Egypte pour y en puiſer de nouvelles ; qu'il y en eut même quelques-uns qui firent ce voyage avant la Guerre de Troye, c'eſt-à-dire, dans le temps même que Varron nomme le temps fabuleux. Diodore, qui avoit voyagé auſſi dans ce Pays, l'aſſûre poſi-

tivement, & entre dans le détail des connoiſſances que ces Sages y avoient puiſées, & qu'ils avoient enſuite communiquées aux Grecs. « Les Prêtres liſent » dans leurs Annales, dit cet Auteur (*a*), « qu'on avoit » vû chez eux Orphée, Muſée, Mélampe & De- » dale, (car je ne parle pas d'Homere ni des autres » qui avoient fait le même voyage dans des temps » poſterieurs à la Guerre de Troye) & il n'en eſt » aucun d'eux, du paſſage ou du ſejour duquel on » ne montre quelque marque; comme, leur Por- » trait, ou quelque Ouvrage, ou même quelque lieu » qui porte leur nom. Ils donnent auſſi diverſes » preuves, qui font voir que tous ces Sages ont ti- » ré de l'Egypte ce qu'il y a eu de plus merveil- » leux dans les Sciences qu'ils ont profeſſées: Or- » phée, diſent les Egyptiens, a rapporté de ſon » voyage ſes Myſteres, ſes Orgies, & toute la Fable » de l'Enfer.

(*a*) L. 1. c. 36.

» On dit que c'eſt Mélampe, qui a apporté du » même Pays les Fêtes de Bacchus en Grece, la Fa- » ble de Saturne, le Combat des Titans, les pe- » rils & les malheurs des Dieux, &c.

Il eſt inutile de ſuivre préſentement cet Auteur dans les autres détails où il entre à ce ſujet; j'en ai parlé ailleurs; mais toûjours eſt-il certain que ces Sages puiſerent en Egypte pluſieurs connoiſſances concernant ſa Religion & ſes myſteres.

Herodote (*b*) convient que ce même Mélampe, Homme Sage & éclairé, avoit appris des Egyptiens,

(*b*) L. 2. c. 49.

& enſeigné enſuite aux Grecs, ce qui regardoit le culte & les myſteres de Bacchus, à quelques changements près qu'il avoit introduits de ſon chef. Il eſt vrai qu'il y a cette difference entre ces deux Auteurs, que Diodore de Sicile aſsûre que Melampe avoit puiſé ces connoiſſances en Egypte, où il avoit voyagé, au lieu qu'Herodote dit qu'il les tenoit de Cadmus; mais cela revient au même pour mon deſſein.

Les Grecs ont donc eu aſſez de ſecours, pour connoître & nous tranſmettre l'Hiſtoire des Dieux, & de plus grands encore pour celle des Heros; & dès-là tombe l'objection que j'ai propoſée.

Comme une Mythologie doit renfermer non ſeulement tout ce qui regarde les Dieux & les Heros, en expliquer les Fables, les ramener à leurs ſources; mais qu'elle doit contenir encore le Syſtême de l'Idolatrie, ſon origine, ſes progrès, & tout ce qui concerne le Culte & les Ceremonies du Paganiſme, j'ai fait entrer dans celle que je donne aujourd'hui, toutes ces differentes matieres; & voici l'ordre dans lequel j'ai cru devoir les arranger.

Après avoir examiné dans le premier Chapitre quelles doivent être les connoiſſances d'un Mythologue, & expoſé ce que je penſe des differens Ouvrages que nous avons ſur la Mythologie, je tâche de prouver dans les ſuivants, la verité des Fables: j'en rapporte les differentes ſources, les diviſions,

&c. & c'eſt la matiere du premier Livre ; qui eſt une eſpece d'Introduction néceſſaire à l'intelligence de l'Ouvrage. Le ſecond contient les differentes Theogonies des Peuples connus ; des Chaldéens, des Pheniciens, des Egyptiens, des Atlantides, des Grecs, des Indiens, des Chinois, & des Sauvages de l'Amerique ; & c'eſt-là qu'on verra ce qu'ils ont penſé de la formation du monde, & de l'origine de leurs Dieux. Je traite dans le troiſiéme de l'origine & du progrès de l'Idolatrie : j'y fais voir à quel excès elle fut portée, & le nombre infini de Dieux qu'elle adopta. Paſſant enſuite au Culte de ces Dieux, je parle des Victimes, des Sacrifices, & des Inſtruments dont on ſe ſervoit dans cet acte de Religion ; des Prêtres, des Temples, des Autels, des Bois-Sacrés, des Aſyles, des Fêtes, &c. Dans la quatriéme, qui eſt une ſuite du troiſiéme, je traite des Superſtitions que l'Idolatrie autoriſoit ; ce qui me donne lieu de parler des Oracles, des Sibylles, des differentes ſortes de Divination, des Auſpices, des Aruſpices, des Augures, de l'Aſtrologie judiciaire, de la Magie, des Préſages, des Prodiges, des Expiations, des Dévouemens, des Evocations, &c. J'expoſe dans le cinquiéme les ſentimens des Philoſophes, des Hiſtoriens & des Poëtes, ſur la nature des Dieux & des Genies, que le Paganiſme avoit introduits ; & après avoir diviſé ces Dieux & ces Genies en differentes Claſſes, je finis ce Traité de l'Idolatrie par des Reflexions generales, égale-

ment propres à en faire voir l'abſurdité, & l'excès où elle fut portée.

Mais comme ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait connoître ces Dieux en general, & que je dois en donner une idée plus préciſe & une Hiſtoire plus détaillée, je parle d'abord de ceux des Egyptiens, des Arabes leurs voiſins, & de ceux des Ethiopiens. De-là je paſſe à ceux des Carthaginois & des autres Peuples de l'Afrique, dont la Religion nous eſt connue; & c'eſt-là la matiere du ſixiéme Livre. Je traite dans le ſeptiéme, de ceux des Chaldéens, des Syriens, des Pheniciens, des Perſes, des Cappadociens, & des autres Peuples d'Aſie; & je pouſſe ces recherches juſqu'à ceux des Scythes, des Sarmates, & des autres Peuples du Nord de l'Aſie, & c'eſt par l'Hiſtoire de ces Dieux que finit le premier Volume.

Le ſecond contient l'Hiſtoire des Dieux de l'Europe; c'eſt-à-dire, de ceux des Grecs, des Romains, des Gaulois, des Germains, des Eſpagnols, &c. matiere immenſe que j'ai diviſée en pluſieurs Livres.

Enfin dans le troiſiéme je parle des Heros & des Demi-Dieux: & pour en donner une connoiſſance plus particuliere, j'entre dans le fond de l'Hiſtoire ancienne de la Grece, de celles des Peuples qui l'habitoient, & de tous les évenemens qui la rendirent celebre; & j'ai terminé ce Volume par l'explication des Fables, qui n'ont aucune liaiſon avec les faits rapportés dans les trois Volumes.

On trouve à la tête de chaque Volume une Table des Chapitres, qui fait connoître avec plus de détail tous les ſujets que je traite, & à la fin du troiſiéme, une Table generale, que j'ai tâché de rendre la plus utile qu'il a été poſſible.

Quelques Perſonnes auroient ſouhaité que j'euſſe mis dans cette Ouvrageles Figures des Dieux, & j'avoue qu'elles en auroient facilité l'intelligence, & m'auroient épargné ſouvent des détails; mais outre qu'elles en auroient beaucoup augmenté le prix, jai crû qu'il ſuffiſoit d'indiquer les Livres où elles ſe trouvent; Livres aujourd'hui aſſez répandus & aſſez connus.

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES,

qui compoſent ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

QUi contient les Queſtions préliminaires, dont l'intelligence eſt néceſſaire pour l'étude de la Mythologie, pag. 1.

CHAP. I. *Reflexions generales ſur la Mythologie.* Ibidem.

ART. I. *Quelles doivent être les connoiſſances d'un Mythologue.* 3.

ART. II. *Quels écueils il doit éviter.* 8.

ART. III. *De quelle maniere on doit ſe conduire dans l'Explication des Fables.* 16.

CHAP. II. *Où l'on prouve que les Fables ne ſont point de pures Allegories, & qu'elles renferment d'anciens évenemens.* 19.

CHAP. III. *Diviſion des Fables.* 28.

CHAP. IV. *Conjectures ſur l'Origine des Fables.* 31.

CHAP. V. *Où l'on continue de rechercher l'Origine des Fables.* 45.

CHAP. VI. *Continuation de la même matiere.* 60.

CHAP. VII. *Dans lequel on recherche l'Origine des Metamorphoſes d'Ovide, & de quelques autres Poëtes.* 70.

LIVRE II.

Des differentes Theogonies dont l'Antiquité nous a conſervé la connoiſſance, ou Sentiment des Anciens ſur l'Origine du Monde & des Dieux. 73.

CHAP. I. *Tradition des Chaldéens.* 75.

CHAP. II.

CHAP. II. *Theogonie des Pheniciens.* 82.
CHAP. III. *La Theogonie des Egyptiens.* 95.
CHAP. IV. *Theogonie des Atlantides.* 99.
CHAP. V. *Theogonie des Grecs.* 102.
CHAP. VI. *Cosmogonie & Theogonie d'Ovide.* 116.
CHAP. VII. *La Theogonie des Chinois & des Indiens.* 121.
CHAP. VIII. *Theogonie des Bramines des Indes* 128.
CHAP. IX. *Theogonie des Ameriquains.* 130.
CHAP. X. *De la Theologie Payenne, & en particulier de celle des Poëtes.* 138.

LIVRE III.

Où il eſt traité de l'Idolâtrie.

Avant-Propos 149.
CHAP. I. *De l'Origine & du progrès de l'Idolâtrie.* 151.
CHAP. II. *En quel temps commença l'Idolâtrie.* 161.
CHAP. III. *Où l'on prouve que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Aſtres.* 170.
CHAP. IV. *Du progrès de l'Idolatrie.* 180.
CHAP. V. *Des Temples des Payens.* 196.
CHAP. VI. *Des Autels.* 218.
CHAP. VII. *Des Bois ſacrés.* 223.
CHAP. VIII. *Des Aſyles.* 226.
CHAP. IX. *Des Statuës des Dieux, & de quelle maniere on les repréſentoit* 230.
CHAP. X. *Des Sacrifices & des Victimes.* 238.
CHAP. XI. *Des Inſtrumens dont on ſe ſervoit dans les Sacrifices & dans les Ceremonies Religieuſes.* 258.
CHAP. XII. *Des Prêtres & des autres Miniſtres des Sacrifices.* 261.
CHAP. XIII. *Des Fêtes des Grecs & des Romains.* 277.
CHAP. XIV. *Des Supplications publiques, des Lectiſternes, des Evocations, & des Devouemens.* 293.
CHAP. XV. *Des Ceremonies Religieuſes pratiquées à la fondation des Villes.* 300.

LIVRE IV.

Où l'on traite des Superſtitions que l'Idolâtrie autoriſoit. 301.
CHAP. I. *Des Oracles.* 302.
ART. I. *L'Oracle de Dodone.* 306.
ART. II. *L'Oracle d'Ammon.* 309.
ART. III. *L'Oracle de Delphes.* 311.
ART. IV. *L'Oracle de Trophonius.* 316.
ART. V. *Des autres Oracles.* 320.
CHAP. II. *Hiſtoire des Sibylles.* 334.
ART. I. *S'il y a eu des Sibylles.* 335.
ART. II. *Du nombre des Sibylles.* 337.
ART. III. *Sur quel fondement on a cru que les Sibylles avoient le don de prédire l'avenir* 342.
ART. IV. *Du Recueil des Vers Sibyllins.* 345.
ART. V. *De quelle maniere les Sibylles rendoient leurs Oracles, & ce qu'on doit penſer de la longue vie qu'on leur attribuoit.* 355.
ART. VI. *Du Culte rendu aux Sibylles.* 359.
CHAP. III. *De la Divination.* 363.
CHAP. IV. *Des Augures, des Auſpices, & des Aruſpices.* 368.
CHAP. V. *Des Préſages & des Prodiges.* 380.
CHAP. VI. *Des Expiations.* 387.
CHAP. VII. *De la Magie.* 394.
CHAP. VIII. *De l'Aſtrologie.* 402.

LIVRE V.

De la Nature des Dieux; de leur diviſion en pluſieurs Claſſes. 406.
CHAP. I. *De la Nature des Dieux.* 407.
CHAP. II. *Où l'on examine plus particulierement la Nature des Dieux du Paganiſme.* 411.
CHAP. III. *Où l'on répond aux Objections qu'on peut faire contre l'opinion que pluſieurs Dieux des Payens ont été des hommes; avec de nouvelles preuves qui la confirment.* 417.
CHAP. IV. *Des Enfans des Dieux.* 425.
CHAP. V. *Diviſion des Dieux du Paganiſme en pluſieurs Claſſes.* 428.

CHAP. VI. *De la Nature des Genies & des Démons.* 434.
CHAP. VII. *Reflexions generales ſur l'Idolâtrie.* 440.

LIVRE VI.

Des Dieux adorés dans les Pays de l'Orient. 450.
CHAP. I. *Des Dieux des Egyptiens.* 452.
ART. I. *Hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis.* 459.
ART. II. *Hiſtoire de Typhon.* 468
ART. III. *Hiſtoire du culte rendu à Iſis & à Oſiris.* 480.
CHAP. II. *Des autres Dieux de l'Egypte.* 487.
ART. I. *Serapis, ou Sarapis.* Ibidem.
ART. II. *Orus* 490.
ART. III. *Harpocrate.* 492.
ART. IV. *Macedo, Anubis.* 494.
ART. V. *Canope.* 497.
ART. VI. *Pan.* 498.
CHAP. III. *Du Culte rendu aux Animaux par les Egyptiens.* 503.
CHAP. IV. *De quelle nature étoit le culte que les Egyptiens rendoient aux Animaux.* 508.
CHAP. V. *De quelques autres Dieux des Egyptiens.* 516.
CHAP. VI. *Des Pompes & des Ceremonies publiques des Egyptiens & de quelques autres Peuples.* 517.
CHAP. VII *Explication de la Table Iſiaque.* 521.
CHAP. VIII. *Des Dieux des Arabes* 527.
CHAP. IX. *Des Dieux des Ethiopiens.* 531.
CHAP. X. *Des Dieux des Carthaginois & de quelques autres Peuples d'Afrique.* 533.

LIVRE VII.

Des Dieux des Chaldéens, des Syriens, & des Pheniciens. 542.
CHAP. I. *Des Dieux des Chaldéens & des Babyloniens.* 543.
CHAP. II. *Aſtarté ou Aſtaroth; Thammus ou Adonis.* 546.
CHAP. III. *Derceto ou Atergatis, & Semiramis.* 567.
CHAP. IV. *Dagon.* 572.
CHAP. V. *Marnas.* 574.
CHAP. VI. *De quelques autres Dieux Syriens & Pheniciens, qu'on ne connoît que par l'Ecriture Sainte.* 575.
ART. I. *Des Theraphims.* Ibid.

ART. II. *Moloch, Dieu des Ammonites.* 583.
ART. III. *Baal ou Bel, Baal-Pehor, ou Baal-Phegor.* 586.
ART. IV. *Chamos.* 590.
ART. V. *Beel-Zebut.* 591.
ART. VI. *Berit ou Baal-Berith.* 592.
ART. VII. *Kiun on Rempham.* 593.
ART. VIII. *Des autres Dieux moins connus ; dont il eſt auſſi parlé dans l'Ecriture Sainte.* 594.
CHAP. VII. *Des Dieux de Tadmor ou de Palmyre.* 598.
CHAP. VIII. *Des Dieux Cabires.* 602.
Des Dieux Anaces ou Anactes. 614.
CHAP. IX. *Des Dieux Pataïques.* 617.
CHAP. X. *Des Dieux Palices.* 619.
CHAP. XI. *Des Dieux des Perſes.* 623.
ART. I. *Mithras.* 630.
ART. II. *De quelques autres Dieux des Perſes ; de ceux des Parthes, des Cappadociens, & des Armeniens.* 653.
CHAP. XII. *Des Dieux des Scythes, & de quelques autres Peuples du Nord.* 659.

ERRATA

PAge 32. *ligne derniere de la note*, Epitres, *liſez*, Epitaphes. *Pag.* 39. *lig.* 5. les troupes des deux Aloïdes, *liſ.* les deux Aloïdes. *Pag.* 57. *lig.* 21. 1600. *liſ.* 1800. *Pag.* 111. *lig.* 33. Hecatombires, *liſ.* Hecatonchires. *Pag.* 171. *lig.* 20. ſurnaturelles, *liſ.* ſi naturelles. *Pag.* 277. *lig.* 6. Feſuldus, *liſ.* Faſoldus. *Pag.* 279. *lig.* 10. & 16. *Antheſteries*, liſ. *Anthiſteries*, & *Anthiſterion*. *Pag.* 282 *lig.* 16. Galexies, *liſ.* Galaxies. *Pag.* 283. *lig.* 36. Dionyſus, *liſ.* Dionyſius. *Pag.* 284. *Nemiſtes*, liſ. *Nemeſées*. *Pag.* 286. *lig.* 7. Heria, *liſ.* Herea. *Pag.* 303. *lig.* 7. avoit, *liſ.* avoit-il. *Pag.* 333. s'ils en, *ôtez* en. *Pag.* 373. *lig.* 14. continué, *liſ.* confirmé. *Pag.* 382. *lig.* 36. qu'on peut, *liſ.* qu'on ne peut. *Pag.* 410. *lig.* 34. voudroit, *liſ.* voudroient. *Pag.* 417. *lig.* 20. & 418. *lig.* 3. Caſſender, *liſ.* Caſſander. *Pag.* 431. *lig.* 22. Alboïcus, *liſ.* Albricus. *Pag.* 458. *lig.* 5. Harpocrote, *liſ.* Harpocrate. *Pag.* 471. *lig.* 18. des noms deux, *liſ.* noms de ces deux. *Pag.* 476. *lig.* 4. s'éleverent, *liſ.* s'élevent. *Pag.* 598. *lig.* 15. ſes *liſ.* les. *Pag.* 609. *lig.* 4. Jaſon, *liſ.* Jaſion. *Pag.* 625. *lig.* 15. n'eſt pas, *ôtez* pas. *Pag.* 666. *lig.* 1. il vient de ſe dire, *liſ.* on vient de le dire.

LA MYTHOLOGIE
ET LES FABLES EXPLIQUE'ES
PAR L'HISTOIRE.

LIVRE PREMIER,

Qui contient les Queſtions préliminaires, dont l'intelligence eſt néceſſaire pour l'étude de la Mythologie.

AVANT que d'entrer dans le détail de la Mythologie, & dans l'explication des Fables qui la compoſent, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire d'examiner auparavant pluſieurs queſtions generales, dont l'intelligence ſera très-utile à ceux qui liront cet Ouvrage.

CHAPITRE I.

Reflexions generales ſur la Mythologie.

LA connoiſſance de la Mythologie n'eſt pas ſans doute aujourd'hui ſi néceſſaire, qu'elle le parut aux premiers Peres de l'Egliſe, qui avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne ſur la ruine de l'Idolatrie, ou de venger par de

ſçavantes apologies cette même Religion des calomnies qu'on publioit contre elle. Ils devoient pénetrer les myſteres les plus cachés du Paganiſme, pour en faire connoître toutes les horreurs ; & ils avoient à répondre à des Philoſophes ſubtils, qui pour diminuer l'abſurdité du culte qu'on leur reprochoit, avoient recours à des explications allégoriques, qui ſembloient donner un ſens raiſonnable aux pratiques les plus impies. De là les Ouvrages de Porphyre, de Jamblique, de Proclus, de Photin, & de pluſieurs autres Philoſophes Platoniciens. De là les Apologies des Peres des premiers ſiécles, S. Juſtin, Arnobe, Theodoret, Lactance, Clement d'Alexandrie, Tertullien, S. Auguſtin, &c.

La verité a enfin triomphé de l'erreur ; & s'il ſe trouve encore parmi des Nations groſſieres & ignorantes quelques reſtes des anciennes ſuperſtitions, ce n'eſt pas la Religion qui les autoriſe, elles ont même diſparu à meſure que le monde eſt devenu plus éclairé.

J'oſe cependant aſſûrer que la connoiſſance de cette même Mythologie eſt encore très-utile. Elle fait une partie des Belles-Lettres, & elle ſert infiniment à l'intelligence des Poëtes & de quelques Hiſtoriens qui racontent les anciennes Fables, ou qui y font d'éternelles alluſions. On les trouve partout, ces Fables, & elles ſont encore le ſujet de la plûpart de nos Piéces dramatiques ou lyriques, & de nos peintures. Or, on doit convenir. 1°. Que lors qu'on lit les Poëtes, & qu'on trouve ces anciennes fictions qu'ils ont ſçû employer avec tant d'art, on a une vive curioſité d'en vouloir pénetrer le ſens. 2°. Que des explications heureuſes & dégagées de ce fatras d'allégories & de mortalités, qui faiſoient tout le fond de nos premiers Mythologues, jettent une grande lumiere ſur ces anciens Auteurs, & ſervent à les entendre avec plus de facilité. Voilà les juſtes bornes dans leſquelles je renferme l'utilité de la Mythologie.

Je n'ignore pas que nous poſſedons ſur cette matiere un grand nombre d'ouvrages tant anciens que modernes ; j'ai cru cependant qu'il étoit encore néceſſaire d'en donner un qui fût & plus méthodique & plus complet que ceux que nous ayons. Ce que je vais dire de ceux que je connois, prouvera

ce

ce que je viens d'avancer; après que j'aurai exhorté de bonne foi ceux qui ont quelque talent pour cette matiere, à y travailler ſerieuſement. Car on ſe tromperoit ſi on s'imaginoit que je croye l'avoir épuiſée, & on me connoîtroit mal, ſi on me jugeoit capable de cette baſſe jalouſie qu'on a contre ceux qui portent la faulx dans une moiſſon qu'on ſemble s'être réſervée : le champ que je cultive depuis tant d'années eſt aſſez vaſte pour recevoir pluſieurs ouvriers.

Comme ces réfléxions pourroient être trop étenduës, je me bornerai à examiner dans ce chapitre quelques chefs principaux. Le premier, quelles doivent être les connoiſſances d'un Mythologue, & quels livres il doit avoir lûs. Le ſecond, quelle utilité il peut tirer des ſyſtêmes déja imaginés pour l'explication des Fables. Le troiſiéme enfin, comment il doit ſe conduire dans l'explication qu'il veut en donner lui-même.

ARTICLE PREMIER.

Quelles doivent être les connoiſſances d'un Mythologue.

J'ENTENDS par la Mythologie la connoiſſance de la Fable, & en même tems de la Religion Payenne, de ſes myſtéres, de ſes cérémonies & du culte dont elle honoroit ſes fauſſes Divinités.

On conçoit aiſément que pour bien ſçavoir la Fable, il faut avoir lû avec ſoin les Poëtes, Homere & Heſiode, ſur tout les Tragiques qui en ont tiré les ſujets de leurs Poëmes, & ceux qui en ont fait des Recueils, en vers, comme Ovide; en proſe, comme Antoninus Liberalis, Diodore de Sicile, Apollodore, Hygin, & quelques autres.

Sçavoir à fond la Fable, n'eſt à proprement parler, que la premiere démarche du Mythologue. Comme les Fables renferment pluſieurs ſens, & qu'elles ſont comme autant d'enveloppes ſous leſquelles les Anciens ont caché pluſieurs vérités; ceux qui ſe ſont mis en état de les expliquer, ſe ſont jettés dans differens partis, & chacun a cru y découvrir ce que le tour de ſon eſprit, ou le plan de ſes études l'ont porté à y

vouloir trouver. Le Phyſicien y a apperçû les myſtéres de la nature ; le Politique, des régles pour la conduite des Etats ; le Philoſophe, la morale ; le Chimiſte, les ſecrets de ſon art ; ainſi des autres. De là tant de ſyſtêmes differens, dont il n'y en a pas un ſeul qui puiſſe ſatisfaire à toutes les difficultés qui ſe rencontrent ſur cette matiere, comme on le verra dans la ſuite de ces Réfléxions.

Les Fables ſont de pluſieurs ſortes. Il y en a d'Hiſtoriques, de Phyſiques, d'Allégoriques, de Morales, & d'autres qui ne ſont que de ſimples Apologues. Les premieres ſont d'anciennes hiſtoires mêlées de pluſieurs fictions : ſelon moi, elles ſont le plus grand nombre. Les Fables Phyſiques, ſont celles que quelques Poëtes Philoſophes inventérent, comme quand on a dit que l'Océan étoit le pere des Fleuves ; que la Lune épouſa l'air & devint mere de la roſée, & preſque toutes les Coſmogonies des anciens Peuples, que je rapporterai dans la ſuite. Les Allégoriques étoient une eſpéce de parabole qui cachoit quelque ſens myſtique, comme celle qui ſe trouve dans Platon, de Porus & de Penie, ou des richeſſes & de la pauvreté, d'où nâquit l'Amour. Les Fables morales ſont celles qu'on a inventées pour envelopper quelques vérités propres à régler les mœurs ; comme celle de Narciſſe, dont le but eſt de rendre ridicule l'amour propre, quand il eſt pouſſé trop loin. Je mets dans le genre des Fables morales tous les apologues, où l'on fait preſque toûjours parler les bêtes, pour apprendre aux hommes leurs devoirs, ou pour critiquer leurs défauts. Il y a des Fables inventées à plaiſir, qui paroiſſent n'avoir d'autre fin que de divertir, comme les Fables Miléſiennes & les Sybaritides. Enfin il y en a de mixtes, qui avec un fond hiſtorique, font cependant des alluſions manifeſtes ou à la morale, ou à la Phyſique.

Le Mythologue doit avoir une extréme attention à démêler & à pénétrer tous ces ſens, & ne pas croire qu'une Fable eſt purement phyſique ou morale, parce qu'elle fait alluſion ou à la morale ou à la phyſique ; ou qu'elle eſt entierement hiſtorique, parce qu'on y découvre quelque évenement ; & c'eſt un écueil que n'ont pas évité la plûpart de ceux qui ont voulu expliquer les Fables.

Pour ce qui regarde l'intelligence de la Religion payenne & de ſes myſteres, dont les Fables faiſoient le fond principal, quelles connoiſſances ne doit pas avoir acquiſes un Mythologue? Outre tous les Poëtes & les Hiſtoriens, il doit avoir lû principalement les Ouvrages des Philoſophes qui vêcurent au commencement du Chriſtianiſme; & ceux des Peres & des Apologiſtes de la Religion Chrétienne, qui les attaquoient, ou qui ſe défendoient de leurs calomnies: j'entends, S. Juſtin Martyr, Euſebe, Clement d'Alexandrie, Lactance, Theodoret, Arnobe, ſur-tout les Livres de la Cité de Dieu de S. Auguſtin.

Pour n'avoir indiqué au Mythologue que ces anciens Auteurs, je ne le diſpenſe pas pour cela, de la lecture d'une infinité d'autres Ouvrages: car, comme une bonne Mythologie, telle que je conçois qu'elle devroit être, doit contenir tout ce qui regarde, outre les dogmes de la Religion payenne & les cerémonies religieuſes, toutes les autres branches de cette Théologie; les Prêtres & leurs vêtemens, les Temples, les marques ſymboliques de leurs Dieux, les Sacrifices, les Victimes differentes, les Myſteres, les Augures & Aruſpices, les Oracles, les Sorts, les Jeux, les Fêtes, les Autels, &c. je dois lui indiquer les Auteurs qu'il doit conſulter, ſans prétendre néanmoins lui en donner une liſte complette. Sur les Temples, les Devins & les Oracles, il doit lire Van-Dale, & le Traité de Jules-Ceſar Boulenger; ſur les Fêtes, Faſoldus, Caſtellanus, Jean Jonſton, & Meurſius; pour les Jeux, parmi leſquels la Religion étoit mêlée, le même Meurſius; pour les Autels, le Traité qu'en a fait le Pere Berthold; pour les Myſteres de Cerès & de Bacchus, Jean-Henri Eggelin, & pour les Bacchanales en particulier, Jean-Nicolas; pour ceux de Cerès ou Eléuſiniens, Meurſius, & M. le Clerc qui l'a rendu plus méthodique & plus net; pour ceux de Mithras, M. della Torre Evêqe d'Hadria; pour ceux d'Atys & de Cybele, Laurent Pignorius; pour ceux d'Iſis & d'Oſiris, le Traité de Plutarque ſur ce ſujet, & le même Pignorius; pour l'Oracle de Dodone en particulier, Herodote, le Fragment d'Etienne de Bizanne le Grammairien, avec les Notes de

Jacques Triglandius, & ce que M. l'Abbé Sallier en a donné dans nos Memoires ; pour les Aſyles, Jean Oſiander, & feu M. l'Abbé de Boiſſi (1) ; pour les Sorts, les Augures, & les autres Preſtiges, Jules-Ceſar Boulenger : en general pour pluſieurs cerémonies & coutumes religieuſes, Pitiſcus & Roſin ; bien entendu, comme l'a remarqué Reineſius, qu'il ne faut ajoûter foi à ce dernier, que quand il rapporte les paſſages des Anciens. Pour les vœux & les Tables votives, le Traité de Jacques-Philippe Thomaſinus ; ſur ce qui regarde les ſermens toûjours liés avec la Religion, le petit Traité de J. B. Hanſenius, & la Diſſertation de M. l'Abbé Maſſieu (2) ; pour les Sacrifices & les Prêtres, Merula. Enfin on peut lire ce que Dom Bernard de Montfaucon a tiré de ces Auteurs, & de pluſieurs autres, dans ſon Antiquité expliquée par les figures ; & un grand nombre d'autres répandus dans le Tréſor de Grævius & de Gronovius, & dans les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres.

(1) I. vol. des Mém. de l'Academ. des Belles-Lettres.

(2) Mém. de l'Academ. des Belles-Lettres.

On m'objectera ſans doute que nous avons déja des Mythologies toutes faites & un grand nombre d'Auteurs qui ont travaillé ſur les Fables. Je le ſçais, & c'eſt par un court examen de ces ouvrages, que je vais tâcher d'en faire connoître le merite & les défauts. Je ne parlerai point de Diodore de Sicile, ni d'Apollodore, ni d'Hygin, parce qu'ils n'ont fait que recueillir les Fables, comme Ovide, Antoninus Liberalis, & quelques autres, ſans les ramener à aucun ſens raiſonnable. Palephate qui a voulu les expliquer, eſt un guide peu ſûr. Les cinquante Narrations de Conon ne ſont gueres d'une plus grande utilité. Heraclide & un Auteur anonyme, dont nous avons deux Traités des choſes incroyables, ont à la verité ramené à l'Hiſtoire les Fables qu'ils rapportent ; mais ces ouvrages, ou peut-être ces fragmens, ſont trop courts, & ne rapportent aucune autorité pour prouver les faits qu'ils contiennent. Les Cataſteriſmes d'Eratoſtene le Cyrénéen, ouvrage beaucoup moins érendu que celui d'Hygin, contiennent l'hiſtoire des Conſtellations & de quelques étoiles ; & pour bien connoître le ciel Poëtique & Aſtronomique, il faut les avoir lûs, auſſi bien que le Traité de Cœſius ou Blaeu, ſans négliger même ce qu'a fait ſur le même ſujet l'Abbé l'Artigaut.

Le

Le livre de Phurnutus ſur la Nature des Dieux n'eſt rempli que d'allégories, & n'eſt preſque d'aucun uſage pour un Mythologue. L'ouvrage du Philoſophe Salluſte, eſt un Traité très-ſuccinct, mêlé de Morale & de Phyſique, qui ne contient rien ni d'inſtructif, ni de ſingulier. On peut juger ſur le ſeul titre du livre d'Heraclide de Pont, intitulé *Les Allégories d'Homere*, du cas que l'on doit faire de cet ouvrage. Les trois premiers Livres de Planciade Fulgence, Mythologue latin, peuvent être lûs avec utilité. L'ouvrage de Lactance Placide ne contient que les Argumens abrégés des Métamorphoſes d'Ovide, & celui du Philoſophe Albrïcus la maniere de repréſenter les Dieux avec leurs ſymboles. Ce que nous avons de Ptolomée Epheſtion n'eſt que le ſommaire des ſept livres qu'il avoit compoſés ſur la Mythologie, & par ce qui nous en reſte, nous devons regretter la perte de cet ouvrage. Celui de Parthenius de Nice a cela de bon qu'il tire d'anciens Auteurs les hiſtoires fabuleuſes qu'il raconte, mais il n'en contient pas un grand nombre. Les Métamorphoſes d'Antoninus Liberalis ſont d'un mérite bien inférieur à celles d'Ovide, mais il en rapporte quelques unes dont le Poëte latin ne parle pas.

Pour venir maintenant aux Mythologues modernes, je vais dire ce que je penſe de ceux que j'ai lûs. Je mets à leur tête Natalis Comes, Auteur ſçavant, & qui nous diſpenſeroit peut-être de travailler ſur le même ſujet, ſi trop prévenu pour les ſens allégoriques & moraux des Fables, il s'étoit un peu plus appliqué à n'en pénétrer que l'hiſtoire. Il manquoit d'ailleurs des ſecours que les Bochart, les Voſſius, & tant d'autres nous ont fournis depuis par leurs ſçavantes découvertes. La Mythologie de Cartari, continuée par du Verdier, n'a rien de bien inſtructif, ni de bien digéré. La Généalogie des Dieux par Bocace, a cela de particulier, que l'Auteur a connu & cité des livres qui ne ſe trouvent plus aujourd'hui. L'ouvrage de Lylio Gyraldi eſt très-bon pour ce qu'il contient; mais outre qu'on n'y trouve pas tous les ſujets qui doivent entrer dans une Mythologie, il a négligé l'hiſtoire renfermée dans ſes anciennes fictions; ce qu'il a de meilleur eſt la liſte des ſurnoms des Dieux dont

il parle, & qui paroît faite avec beaucoup de ſoin, quoiqu'il ait ſouvent négligé de donner l'explication de ces noms. Le Commentaire de Vigenere ſur les Tableaux de Philoſtrate eſt très-ſçavant, mais trop mêlé de Phyſique & de Morale, & dans un langage qu'on ne parle plus.

ARTICLE II.

Quels écueils il doit éviter.

APRES avoir traité des connoiſſance préliminaires que doit acquérir un Mythologue, je vais lui montrer les écuils qu'il doit éviter, par rapport aux ſyſtêmes qu'on a inventés pour expliquer les Fables; car comme il n'y en a aucun qui ſatisfaſſe à toutes les difficultés ; point de régles générales qui puiſſent ſervir dans toutes les occaſions ; on peut aſſûrer cependant qu'il n'y a aucun de ces ſyſtêmes dont on ne puiſſe tirer quelque utilité.

Examen des Syſtêmes qu'ont propoſés les Sçavans, pour expliquer les Fables.

Un des premiers & des plus anciens eſt celui des Philoſophes Platoniciens, qui preſſés par les objections des Apologiſtes de la Religion Chrétienne, dont l'objet étoit de leur prouver l'abſurdité du Paganiſme par celle des Fables qui en faiſoient le fond, prétendirent que ces Fables n'étoient que des allégories qui cachoient de grands myſtêres, & ſur tout celui des productions differentes des cauſes ſecondes, animées par le même eſprit qui les avoit développées & tirées du cahos où elles étoient confonduës : que ce grand nombre de Dieux, dont on leur reprochoit le culte, n'étoient que des Génies d'un ordre inférieur au premier moteur, qui leur avoit confié le ſoin de gouverner le monde; & qu'enfin des choſes qui paroiſſoient ou abſurdes ou obſcénes, cachoient ſeulement le myſtére de la génération des plantes & des animaux.

Mon objet n'eſt point de rapporter ici les réponſes des Peres, qui prouvoient à ces Philoſophes que les Fables étoient de véritables hiſtoires de leurs Dieux, dont on s'aviſoit trop tard de couvrir les crimes par d'ingénieuſes allégories ; ni ce qu'ils répliquoient aux Stoïciens, qui n'abandonnoient la Religion

Religion établie, qu'en ſe jettant dans l'athéiſme, & ne reconnoiſſant d'autre divinité qu'un Eſprit univerſel, étendu comme la matiere qu'il animoit : ce que Virgile (1) a exprimé dans ces deux vers.

(1) *Æneid. l.* 6.

Spiritus intùs alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.

Tel étoit en effet le ſentiment favori des Stoïciens (2), de Straton, de Protagoras, de Pline, renouvellé depuis par Spinoſa. Mais le ſyſtême que je viens d'expoſer, quoique faux en général, parce que les Fables n'ont jamais été un ouvrage médité, ni compoſé pour faire un tout, explique cependant d'une maniere très-ingénieuſe, les allégories qu'elles renferment quelquefois ; & Platon lui-même, le maître des Philoſophes qui formerent ce ſyſtême, en avoit expliqué quelques unes ſur ce principe.

(2) Cic. Li. 1. *De Nat. Deor.*

Quelques Sçavans du dernier ſiécle ont pris une autre route pour pénétrer le ſens des Fables. Le Pere Kirker a prétendu en trouver le dénoüement dans l'explication des Hiéroglyfes, ou de la langue ſacrée des Egyptiens ; & cette prétention eſt fauſſe en général, & nullement ſûre, par le peu de connoiſſance que nous avons de ce langage myſtérieux, & parce qu'en effet toutes les Fables ne ſont pas originaires d'Egypte. Cependant, comme ce pays a été peuplé des premiers, & peu de temps après la diſperſion des fils de Noë, & que les Fables paroiſſent auſſi anciennes que cette premiere ſéparation, puiſque l'Idolatrie avec laquelle elles ſont liées, commença alors, rien n'eſt plus utile pour leur intelligence, & pour mettre le Mythologue en état de les expliquer, que la connoiſſance de la Religion & des Cérémonies de cet ancien Peuple ; & pour cela l'*Œdipus Ægyptiacus* de ce ſçavant Jéſuite peut être lû avec utilité.

Le célébre Bochart a cru trouver l'explication de la plûpart des Fables dans les équivoques de l'ancienne langue des Phéniciens ; mais ſon ſyſtême ſeroit inſoutenable ſi on l'étendoit trop. Toutes les Fables n'ont pas été inventées par les Phéniciens, & nous ne pouvons pas nous aſſûrer d'entendre aſſez leur langue, pour réüſſir à expliquer celles qu'ils inventerent.

Cependant il eſt certain que les Phéniciens ſont les premiers Peuples qui ont exercé le commerce & la navigation. D'ailleurs on ne ſçauroit douter qu'on n'ait trouvé dans preſque toutes les Iſles de la Méditerranée, ſur les côtes de l'Aſie mineure, dans la Gréce, & juſqu'au fond même de l'Eſpagne, des marques de leur ſéjour dans ces différens Pays, & des veſtiges de leur Religion: & dès là quelles lumieres la connoiſſance des Langues ne peut-elle pas répandre ſur les Fables, & quels ſecours ne peut-on pas tirer des ouvrages de ce ſçavant homme? Que d'explications heureuſes n'a-t'il pas données lui-même, ou n'a-t'il pas fournies à M. le Clerc en particulier, & à tant d'autres?

xxx Le ſyſtême de ceux qui rapportent toutes les Fables à l'Ecriture Sainte mal entendue, & à des traditions corrompues, eſt certainement faux, lorſqu'il eſt pris dans ſa généralité. Il y a dans les Fables une infinité de choſes qui n'ont aucun rapport avec les faits qu'on trouve dans les Livres Saints; leſquels d'ailleurs étoient conſervés par un Peuple jaloux de ſa Religion, nullement communicatif, fort mépriſé, & peu connu avant les conquêtes d'Alexandre. Cependant il eſt aiſé de ſe convaincre par la lecture des ouvrages du P. Thomaſſin, de M. Huet, de l'Auteur de l'Homere Ebraïzant, dans le livre intitulé *Theologia Gentilis*, de Daniel Claſenius, dans la Conférence de la Fable avec l'Ecriture Sainte, & plus xxx encore dans les Réfléxions de M. Fourmont l'aîné ſur les anciens Peuples, qu'on peut réüſſir à découvrir dans les anciennes fictions, quelques reſtes des traditions des Hébreux. Mais, pour dire ici ce que je penſe ſur ce ſujet, il n'y a au- xxx cun des Auteurs que je viens de nommer, qui ne ſoit allé x trop loin. Il eſt dangereux de ſe laiſſer éblouir par les premieres lueurs de reſſemblance qui nous frappent, & c'eſt un écueil contre lequel de ſçavans hommes ont échoué. Si feu M. l'Evêque d'Avranches s'étoit contenté de dire qu'il n'étoit pas difficile de trouver quelques rapports entre Moïſe & le Mercure des Grecs; rapports d'ailleurs qui pouvoient fort naturellement ſe trouver entre deux perſonnes, ſoit dans le caractére, ſoit dans quelques unes de leurs actions, il ſeroit louable d'en avoir fait le parallele; mais que charmé de cette

découverte, il l'ait pouſſée juſqu'à croire que le Légiſlateur des Hébreux avoit été le modéle de preſque tous les Dieux des Payens, comme Marie ſa ſœur, ou Sephora ſa femme, celui de toutes leurs Déeſſes ; c'eſt un de ces écarts où une trop grande érudition jette quelquefois. (*a*)

Que les voyages d'Abraham & ceux du même Moïſe ayent été connus des Payens, c'eſt un fait qu'il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver ; mais que ces voyages & les prodiges qui y furent opérés, ayent été l'objet des anciens Poëtes dans l'hiſtoire de Jaſon, & de l'expédition des Argonautes, c'eſt une prétention que tous les efforts d'un Auteur moderne n'ont pu rendre probable. (1)

(1) Conférez de la Fable avec l'Ecrit. Sainte. T. 2.

De même, quoiqu'il ſoit certain que ce n'eſt point du ſein de l'erreur qu'eſt ſortie la vérité, mais que c'eſt la vérité elle-même mal entenduë, qui a produit ce grand nombre de Fables qui ont ſéduit pendant pluſieurs ſiécles l'univers preſque entier ; & que par conſéquent ceux qui ont cherché à découvrir cette ancienne vérité dans le fond même de l'erreur, ſoient dignes de louanges, on ne ſçauroit s'empêcher de les blâmer d'avoir voulu porter trop loin leurs conjectures : comme d'avoir avancé, par exemple, qu'on trouvoit des veſtiges du myſtére de la Trinité, ou dans les ouvrages de Platon, ainſi que S. Juſtin, Euſebe, Clement d'Alexandrie, & quelques autres ſe le ſont imaginé ; ou dans les figures hyeroglyfiques de la Table Iſiaque, comme d'autres l'ont cru ; ou dans les Divinités des anciens Germains, ainſi que l'a avancé Cluvier ; ou dans les trois principaux Dieux des Indes Orientales, Bruma, Vichnou & Routren ; ou dans l'Idole à trois têtes du Japon ; ou dans celle du Perou, nommée Tanga-Tanga, nom qui, ſelon Acoſta, ſignifie *un en trois*, ou *trois en un* ; c'eſt vouloir ſe diſtinguer par de ſçavantes ſingularités, aux dépens de cette même vérité qu'on ſe fait honneur de chercher. Dieu auroit-il révelé à ces Peuples cet ineffable myſtére, d'une maniere plus claire qu'il ne l'avoit révelé aux Hebreux ?

Que tous les hommes qui habitent la terre, ſoient ſortis

(*a*) Voyez la quatorziéme ſource des Fables C. 5. où l'on développe plus au long cette penſée.

d'une même tige, c'eſt une vérité que la Religion nous oblige de croire : que quelques uns d'eux ayent conſervé, même après une longue ſéparation, le ſouvenir de ces ſortes d'évenemens, qui ne ſont pas de nature à être oubliés, comme le Déluge, c'eſt une autre vérité qu'on ne ſçauroit gueres conteſter, malgré la maniere différente dont les Peuples les plus éloignés de nous, en ont raconté l'hiſtoire à ceux qui les ont découverts ; mais vouloir trouver parmi eux des reſtes de nos myſtéres ; une conformité marquée entre leurs mœurs & celles de nos premiers Patriarches ; leur ſuppoſer une notion, même aſſez exacte, des Orgyes de Bacchus, des myſtéres d'Iſis & d'Oſiris, de la Fable de Jaſon & de Medée, &c. c'eſt un de ces excès où ne manquent gueres de tomber ceux qui, frappés d'abord par quelques traits de vraiſemblance, commencent par former un ſyſtême, qu'ils cherchent enſuite à juſtifier par des paralleles forcés.

Le ſyſtême de ceux qui rapportent les Fables à l'Hiſtoire ancienne, mais défigurée par les Poëtes, qui ont été les premiers Hiſtoriens ; ſyſtême qui paroît aujourd'hui le plus goûté, & que j'ai ſuivi, encouragé par le ſuccès de quelques Sçavans du dernier ſiécle, qui ont ſi heureuſement expliqué quelques Fables particulieres, auroit auſſi ſes inconveniens, ſi on vouloit généralement tout rapporter à l'Hiſtoire ; puiſqu'il eſt ſûr qu'il y a des Fables qui ne ſont que de pures allégories, ou à quelque vertu, ou à quelque vice, ou enfin aux productions de la nature ; d'autres dont le fond eſt hiſtorique, quoique pour nous les débiter, on ſe ſoit ſervi de l'allégorie : comme dans la Fable des enfans de Niobé, qui périrent dans la contagion qui affligea la ville de Thebes, & qu'on dit poëtiquement avoir été tués par Apollon & par Diane, parce qu'on attribuoit les morts ſubites & celles que cauſoit la peſte, à Apollon pour les hommes, & à Diane pour les femmes, ainſi qu'on le voit en cent endroits d'Homere ; & cela parce qu'on croyoit que la contagion étoit l'effet des influences du Soleil & de la Lune, marquées par les fléches de ces deux Divinités.

Ce ſyſtême pris avec ces modifications & quelques autres encore, eſt le plus raiſonnable, & celui qui ſatisfait le mieux

ayant été mariées avec des Dieux. Cette Fable phyſique qui nous apprend que depuis long-temps cette étoile s'enfonce dans la profondeur immenſe du ciel, & qui eſt rapportée dans Ovide & dans Hygin, n'étoit pas connue ſans doute, le De l'Homere ni d'Heſiode.

conteſter, la régle qu'il faut ſuivre lorſqu'on veut adopter le plus éloignés que, c'eſt qu'il faut bien ſe convaincre que les les ont découverts ; mal aſſorti, qui ne fut jamais un ouvrage de nos myſtéres ; une conte un même pays, ni dans un même & celles de nos premiers Patrnes. J'avois fait cette réfléxion tion, même aſſez exacte, des Or des Métamorphoſes d'Ovi- téres d'Iſis & d'Oſiris, de la Fable de lication des Fables, que c'eſt un de ces excès où ne manquent pas vû naître toutes, qui, frappés d'abord par quelques trarti ; que la Grece & commencent par former un ſyſtême, qu'il y en avoit d'aſſez à juſtifier par des paralleles forcés. ux d'Enée, changés

Le ſyſtême de ceux qui rapportent le qu'Ovide a copiée ancienne, mais défigurée par les Poëte on puiſſe remonter miers Hiſtoriens ; ſyſtême qui paroît aujo

& que j'ai ſuivi, encouragé par le ſuc que quelquefois on vans du dernier ſiécle, qui ont ſi he quoiquelle ſoit fort quelques Fables particulieres, auroit ſer à y être trompé, ſi on vouloit généralement tout rapp oit pas poſſible d'en qu'il eſt ſûr qu'il y a des Fables qui is qu'on peut avancer allégories, ou à quelque vertu, ou à Fables, ſont très-pro- aux productions de la nature ; d'autr ris naiſſance. Lorſque rique, quoique pour nous les débite s de l'Orient, comme gorie : comme dans la Fable des er peut aſſûrer qu'ils tirent rent dans la contagion qui affligea la e. Quand ces noms ſont dit poëtiquement avoir été tués pa es Eliades, des Myrmi- parce qu'on attribuoit les morts ſub on doit croire que les la peſte, à Apollon pour les homr s, ſont d'origine Grec- femmes, ainſi qu'on le voit en cent Latins, tels que ceux cela parce qu'on croyoit que la c erenna, on peut penſer influences du Soleil & de la Lune été inventées en Italie. de ces deux Divinités. , c'eſt qu'on ne trouve

Ce ſyſtême pris avec ces modi pays Latin, ni les autres encore, eſt le plus raiſonnable, &

Mais cette régle a encore ſon inconvenient ; car ſi, parce que les noms de Matuta & de Portumnus ſont Latins, on vouloit aſſûrer que leur Fable a pris naiſſance en Italie, on ſe tromperoit, puiſque nous la trouvons dans la Grece ſous les noms de Leucothoé & de Palémon, & que ce Palémon lui-même, ainſi que l'a très-bien prouvé Selden (1), eſt le Melicerte des Pheniciens. C'eſt ainſi qu'on peut découvrir quelquefois l'origine des Fables, & leur tranſport de l'Egypte ou de la Phenicie, dans la Grece & l'Italie, & dans d'autres pays encore ; car il n'y en a peut-être aucun, où l'on n'en ait trouvé.

(1) Sint. *De Diis Syriis.*

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Peuples que je viens de nommer, les ayent toutes inventées : l'Aſie mineure, les Iſles, la Grece, les Gaules & l'Eſpagne, étoient ſans doute habitées par les deſcendans de Japhet, dès les premiers temps, & ces Peuples avoient comme les autres Nations leur Religion & leurs Fables, lorſque les premieres Colonies d'Egypte & de Phenicie y arriverent ; & ſi elles apporterent dans ces differens pays leurs Dieux & leur culte, ceux qui retournerent en Egypte & en Phenicie, & ceux de ces Peuples que je viens de nommer qui y voyagerent, ne manquerent pas à leur tour d'y communiquer la connoiſſance des Divinités qu'ils honoroient avant que des étrangers arrivaſſent chez eux. Hammon & Belus, par exemple, étoient les deux premieres Divinités de l'Egypte & de la Phenicie, comme Jupiter étoit le plus grand des Dieux des Grecs. Cependant nous trouvons dans l'Antiquité la plus reculée, que Belus & Hammon étoient auſſi appellés Jupiter ; ce qui ne peut être que l'effet de ce commerce de Religion dont je viens de parler.

Les Peuples qui recevoient les Divinités étrangeres, faiſoient dans la ſuite des temps de ſi grands changemens dans le culte qu'ils leur rendoient, & même dans leurs noms, que ſouvent on n'en pouvoit plus reconnoître la véritable origine ; & les Colonies qui arrivoient dans les pays, où le culte de leurs Dieux avoit été apporté par celles qui les avoient précédées, n'y connoiſſoient plus rien, ou croyoient qu'on y adoroit des Dieux différens des leurs : ce qui ſans

doute a dû porter beaucoup de confuſion dans l'ancienne Mythologie. Quelques Sçavans des derniers ſiécles (1), ont eu aſſez de ſagacité pour éclaircir en partie un article ſi eſſentiel. Ils ont reconnu, par exemple, que le Theutat des Gaulois, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Latins, étoient les mêmes que Thot ou Thaut des Egyptiens; que le Belenus des Celtes, l'Apollon des Grecs, & le Mythras des Perſes, étoient l'Oſiris & l'Orus de ces mêmes Egyptiens; que Diane & Lucine, étoient Iſis; & que l'Alilat des Arabes, l'Aſtarté des Syriens, & la Venus céleſte des Grecs, étoient la Planette que nous appellons la belle étoile ou *Veſper*. Quelques Sçavans même, parmi leſquels on peut nommer Bochart, le Pere Thomaſſin, Cumberland, Voſſius, M. Huet, M. Fourmont, & pluſieurs autres, ont cru trouver ces anciens Dieux dans les premiers Patriarches; Saturne dans Noé ou dans Abraham; Jupiter, Neptune & Pluton dans Sem, Cham & Japhet, ainſi des autres; mais cet article mérite encore de nouvelles réfléxions, & peut-être qu'il ne nous ſera pas impoſſible de trouver dans la ſuite de cet ouvrage, la reſſemblance, ou plûtot l'identité des huit ou des douze grands Dieux, dont parle Herodote, avec les Dieux des Grecs & des autres Peuples.

(1) Bochart, Selden, M. le Clerc, Perizonius, & pluſieurs autres.

ARTICLE III.

De quelle maniere on doit ſe conduire dans l'explication des Fables.

AVANT que de finir ces réfléxions, je crois devoir montrer à ceux à qui elles pourront être de quelque utilité, de quelle maniere ils doivent ſe conduire dans l'explication des Fables. Pour les bien entendre, il faut d'abord voir par la maniere dont une Fable eſt compoſée, ſi elle préſente l'idée de quelque fait hiſtorique, ou ſi elle ne fait qu'alluſion à quelque effet de la nature, ou à quelque vertu; & ſouvent la plus ſimple réfléxion ſuffit pour en pénétrer le myſtére. Lorſque la Fable paroît hiſtorique, il faut en écarter le ſurnaturel qui l'accompagne: un Poëte qui a des événemens à décrire, ne les raconte

raconte pas ſimplement en & Hiſtorien, mais il y mêle des machines, *ambages Deorumque miniſteria*, comme dit Petrone. Il faut donc ôter cette intervention des Dieux, donner ou à la valeur, ou à la prudence, ou à l'adreſſe, ce que le Poëte donne à Mars, ou à Minerve, ou à Mercure. Il faut examiner encore en quelle langue la Fable qu'on veut expliquer, a été écrite, & on trouve ſouvent que c'eſt une ſimple équivoque de cette langue, qui a donné lieu à la fiction; Bochart en fournit un très-grand nombre d'exemples. Il eſt inutile & impoſſible en même temps d'expliquer toutes les circonſtances des Fables, dont la plûpart n'ont été inventées que longtemps après, par les Poëtes qui ont eu occaſion de les employer; ainſi il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens, où ordinairement elles ſont plus ſimples, comme je l'ai déja remarqué. Il eſt néceſſaire auſſi d'avoir lû les Anciens, pour voir ſi le fait contenu dans la Fable, eſt lié avec quelque autre événement hiſtorique; car alors il eſt aiſé de le débarraſſer du merveilleux qui l'accompagne. Le voyage des Argonautes, par exemple, & les travaux d'Hercule, ſont des vérités hiſtoriques: de combien de fictions ne les a-t'on pas embellies? Le plus grand embarras que rencontre un Mythologue, conſiſte à débrouiller le cahos des opinions différentes ſur une même Fable, qui ſe trouve racontée en tant de manieres, & ſi différentes l'une de l'autre, qu'il eſt impoſſible de les concilier toutes.

Suppoſons qu'on veuille examiner, par exemple, le partage du monde entre les trois enfans de Saturne; d'abord on ſera effrayé de la diverſité des ſentimens des Sçavans ſur ce ſujet. On trouvera dans les Hiſtorens (1) des traditions très-oppoſées, quoique également anciennes. Pendant que le plus grand nombre ſuppoſera le partage comme une choſe ſûre, d'autres montreront des faits qui le détruiſent. On dira, par exemple, que Neptune étoit ſorti de la Libye, & Minerve des bords du lac Triton dans le même pays, & qu'ainſi ils n'avoient rien de commun avec Jupiter, dont ils ne pouvoient pas même être parens. Il faut d'abord examiner ces différentes traditions, abandonner celles qui paroiſſent ſe contredire, & qui détruiſent des faits, qu'on ſçait par des Auteurs dignes de foi,

(1) Voyez Diod. de Sic.

C'eſt ce qu'ont fait nos meilleurs Mythologues, & je n'en connois point qui ait adopté cette Fable, ſans avoir recherché auparavant ce qui a pû y donner lieu. Les plus ſenſés, tels que Girard Voſſius, Marsham, Bochart & le Pere Thomaſſin, ont cru que le partage du monde entre les enfans de Noé, Sem, Cham & Japhet, étoit l'origine de la tradition du même partage, entre Jupiter, Neptune & Pluton; & ſur cette idée, ils n'ont pas manqué de faire des paralleles fort recherchés, entre les trois Princes fabuleux, & les trois fils du Patriarche. Cependant ces mêmes Auteurs varient encore ſur les traits de reſſemblance qu'ils trouvent entre les uns & les autres, & ce ne ſont pas les mêmes perſonnes qui entrent dans le même parallele. Dans le fond, quelle reſſemblance peut-on trouver entre Sem & Jupiter, entre Cham & Pluton? Tout ce qu'on pourroit conclure de plus raiſonnable de l'opinion de ces grands hommes, eſt, non que les deux familles, qu'on ne ſçauroit confondre ſans s'écarter de tous les Anciens, n'en faſſent qu'une; mais ſeulement la vérité de cette propoſition, que les Grecs ont ſouvent embelli l'hiſtoire de leurs temps fabuleux, de celle des Peuples de l'Orient, dont ils tiroient leur origine.

L'empire des Titans, ſuivant les Anciens, étoit extrêmement étendu. Ces Princes poſſédoient la Phrygie, la Thrace, une partie de la Grece, l'Iſle de Créte & pluſieurs autres Provinces, juſqu'au fond de l'Eſpagne. Sanchoniathon (1) ſemble y joindre la Syrie, & Diodore (2) y ajoûte une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Je n'entre point dans les preuves de ce fait, qu'on trouvera fort détaillé dans l'ouvrage que le Pere Dom Pezron a compoſé ſur l'origine & l'antiquité de la Langue des Celtes. Il ſuffit de dire ici, que ce ſçavant homme prétend que le partage qui fut fait de ce vaſte Empire, fut regardé dans la ſuite comme le partage du monde: que l'Aſie demeurée à Jupiter, le plus puiſſant des trois freres, l'avoit fait regarder comme le Dieu de l'Olympe, montagne célébre où il faiſoit ſa réſidence, & qui fut dans la ſuite priſe pour le ciel même: que la mer & les Iſles, qui avoient été le lot de Neptune, lui avoient fait donner le titre de Dieu de la mer: & que l'Eſpagne, le bout du monde

(1) Dans Euſebe Prep. Evang.
(2) L. 3.

connu, pays conſidéré comme très-bas, par rapport à l'Aſie, célébre d'ailleurs par ſes excellentes mines d'or & d'argent, devenues le partage de Pluton, l'avoit fait prendre pour le Dieu des Enfers.

Un Mythologue doit propoſer & examiner avec ſoin ces différentes opinions, pour mettre le Lecteur en état d'en juger; & il peut ſe déterminer lui-même en faveur de celle qui lui aura paru la plus vraiſemblable, & l'appuyer, s'il peut, de nouvelles preuves, ſans trop s'embarraſſer des difficultés qu'on pourroit lui faire; car on oſe aſſurer ici, qu'on n'oppoſera jamais rien contre la fraternité des trois Princes Titans, qui ſoit plus fort que ce qu'on aura pû dire pour l'établir.

CHAPITRE II.

Où l'on prouve que les Fables ne ſont point de pures Allégories, & qu'elles renferment d'anciens événemens.

LES Fables ne doivent être regardées que comme de belles enveloppes, qui nous cachent les vérités de l'Hiſtoire ancienne; & quelque défigurées qu'elles ſoient par le grand nombre d'ornemens qu'on y a mêlés, il n'eſt pas abſolument impoſſible d'y découvrir les faits hiſtoriques qu'elles renferment. Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait dans les Fables des circonſtances qui étoient de l'invention des Poëtes; mais il y a bien de l'apparence que le fond en étoit vrai (*a*): & ſi on ne doit pas prendre à la lettre tout ce qu'ils ont dit de leurs Dieux & de leurs Heros, on auroit tort de le rejetter entierement, d'autant plus qu'ils parlent ſouvent de perſonnes, dont les Hiſtoriens nous ont raconté les actions; ce qui fait dire à Pauſanias (1), » de tout temps les » événemens extraordinaires & ſinguliers, en s'éloignant de » la mémoire des hommes, ont ceſſé de paroître vrais, par

(1) In Att. C. 2.

(*a*) *Non enim res ipſas geſtas finxerunt Poëtæ, ſed geſtis addiderunt quemdam colorem rebus.* Lact. de falſa Rel. Lib. 1. C. 12.

» la faute de ceux qui ont bâti des Fables ſur le fondement » de la vérité. »

Je ſçais que les Poëtes ont quelquefois inventé juſques aux perſonnages mêmes dont ils parlent ; mais il eſt aiſé de les reconnoître, ces perſonnages feints, & aſſûrément les gens raiſonnables ne jugent pas de Saturne ou de Neptune, comme de la Fortune & du Deſtin. Il n'eſt pas impoſſible de diſtinguer parmi tous ces perſonnages poëtiques, ceux qui étoient réels, d'avec ceux qui n'étoient que métaphoriques ou allégoriques. De ſçavans hommes l'ont fait avant moi, & S. Auguſtin, Lactance & Arnobe n'avoient pas jugé cet article indigne de leur application, & avoient crû rendre un grand ſervice à la Religion, en découvrant à tout le monde que les anciennes Divinités des Payens, n'avoient été que des hommes. J'avoue que s'il n'y avoit dans les Fables des Poëtes que quelques allégories, je ne vois pas qu'on dût faire beaucoup de cas de leurs ouvrages : je ne trouverois rien de ſi froid. Au lieu que s'il eſt vrai qu'elles renferment d'anciens événemens, on n'eſt pas ſurpris qu'ils en ayent employé un ſi grand nombre ; on a même meilleure opinion du génie des Grecs, puiſqu'on voit que malgré le penchant infini qu'ils avoient pour les fictions, ils ne ſe repaiſſoient pourtant pas de contes purement inventés (*a*) ; & que s'ils ont embelli leurs narrations, on ſçait du moins qu'elles renferment pluſieurs vérités intereſſantes. Auſſi eſt-il certain que les plus grands hommes de l'Antiquité, ont toûjours eu une haute idée des Poëtes, qu'ils regardoient comme les premiers Hiſtoriens. Strabon dit (1), que les Hiſtoriens approchoient d'autant plus du caractére d'Homere, qu'ils étoient plus anciens : ce qui fait dire à Caſaubon (*b*), que lorſqu'il liſoit Herodote, il lui ſembloit lire Homere lui-même. Croira-t'on de bonne foi, qu'Alexandre eût tant fait de cas de ce Poëte, s'il ne l'avoit regardé que comme un conteur de Fables ? Et auroit-il envié le ſort d'Achille d'avoir eu un tel panégyriſte ? Y auroit-il eu du ſens à ſouhaiter un Hiſtorien qui, au

(1) Lib. 2.

(*a*) Voyez M. le Clerc, Bibl. Ch. Tom. II.

(*b*) Notæ in Strabon. Lib. 1. *Ac mihi quidem perſæpè Herodotum cum lego, Homerum aliquem videor legere.*

lieu de raconter les véritables actions de ce Prince, n'en auroit écrit que de fabuleuſes ? Il ſçavoit bien, que parmi ces fictions que le Poëte employoit pour enluminer le fond de ſes Hiſtoires, il conſervoit parfaitement le caractére de ſon Heros. Pauſanias eſt de même avis que Strabon, ainſi que Polybe, Herodote & tant d'autres. On ſçait comment Denys d'Halicarnaſſe, cet Auteur ſi grave & ſi judicieux, explique les avantures d'Enée & des autres Troyens. On n'ignore pas auſſi que Tite-Live humaniſe les Fables qui regardent les antiquités de Rome, comme la naiſſance de Romulus, ſon éducation, &c. Ne rapporte-t'il pas à l'Hiſtoire les voyages d'Anténor & d'Enée, les guerres & les victoires de ce dernier, & ſon Apotheoſe ? Ne regarde-t'il pas le ſujet de l'Eneïde, comme Polybe & Strabon avoient regardé l'Iliade & l'Odyſſée ? Ciceron ne met-il pas au nombre des Sages, Ulyſſe & Neſtor (*a*) ? Y auroit-il placé des Phantômes ? N'explique-t'il pas les Fables d'Atlas, de Cephée & de Promethée ? Ne nous apprend-il pas que ce qui a donné occaſion de débiter que l'un ſoutenoit le ciel ſur ſes épaules, & que l'autre étoit attaché au mont Caucaſe, c'étoit leur application infatigable à la contemplation des choſes céleſtes ? Je pourrois joindre ici l'autorité de la plûpart des Anciens : j'y ajoûterois celle des premiers Peres de l'Egliſe, des Arnobes, des Lactances & de pluſieurs autres, qui ont regardé le fond des Fables comme de véritables Hiſtoires ; & je finirois cette liſte par les noms de nos plus illuſtres Modernes, qui ont découvert dans les anciennes fictions, tant de reſtes de la tradition des premiers temps.

Mais, dira-t'on, ne ſeroit-ce pas aſſez accorder ſi l'on diſoit que les Fables renferment la Philoſophie & la Religion des Anciens ? Il eſt vrai qu'on y a mêlé quelques allégories qui y ont rapport ; mais le premier objet des Poëtes a été d'y renfermer l'hiſtoire de leurs Heros ; & on s'éloigne de leur véritable but, lorſqu'on ne s'attache qu'aux allégories. Croit-on de bonne foi, que lorſqu'ils ont dit que Bacchus

(*a*) *Nec verò cœlum Atlas ſuſtinere, nec Prometheus affixus Caucaſo, nec Cepheus ſtellatus..... niſi cœleſtium divina cognitio nomen eorum ad errorem fabulæ conduxiſſet.* Tuſc. Quæſt. L. 5.

fut mis dans la cuiſſe de Jupiter, ils ayent voulu ne nous apprendre autre choſe, ſinon que le vin dont ce Dieu eſt le ſymbole, doit avoir pour meurir une chaleur modérée, comme l'eſt celle de cette partie du corps? Que le combat des Dieux dans Homere, ne ſignifie que le combat de nos paſſions, ou la conjonction des Planettes dans le même point du Zodiaque, comme l'ont rêvé quelques Scoliaſtes? Que Vulcain n'eſt boiteux que parce que le feu ſans bois, s'éteint, *deficit*, *claudicat* (*a*)? Peut-on penſer que lorſqu'ils ont dit que Pluton aïant enlevé Proſerpine, Jupiter avoit ordonné qu'elle ſeroit ſix mois en enfer, & ſix mois chez ſa mere Cerès, ils n'ayent voulu nous apprendre autre choſe, ſinon que le grain demeuroit ſix mois en terre & ſix mois dehors (*b*)? Qu'ils n'ont marié Jupiter avec Junon, que parce que Jupiter eſt l'air & Junon la terre, & que Jupiter envoyant des pluyes ſur la terre la rendoit féconde? Que le mauvais ménage de ces deux époux, & les jalouſies de Junon nous apprennent ſeulement que l'air agité excite les tempêtes qui cauſent tant de ravages ſur la terre (*c*)? Pour moi je ne ſçaurois me le perſuader, & je crois qu'Homere ſeroit bien ſurpris s'il venoit au monde, & qu'il apprît tout ce qu'on lui fait dire; ſans mentir, s'écrieroit-il, comme le fait parler l'ingénieux Auteur des Dialogues des Morts (*d*), je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient pas d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu: comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des Fables en attendant l'allégorie. Et ſi on lui demandoit, s'il étoit vrai qu'il n'eût point caché de grands myſtéres dans ſes ouvrages, il avouëroit ingénûment qu'il n'y avoit pas penſé; mais que comme il ſçavoit que le vrai & le faux ſympathiſent extrêmement, & que l'eſprit humain ne cherche pas toûjours le vrai, il avoit crû devoir emprunter la figure du faux, pour le faire recevoir agréablement.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on fait dire aux Auteurs des

(*a*) S. Auguſtin, après les anciens Poetes.

(*b*) Salluſte *L. de Diis & Mundo.*

(*c*) Euſebe après Plutarque l'explique ainſi.

(*d*) Dialogue d'Homere & d'Ef

choſes auſquelles ils n'ont jamais penſé ; & s'il faut recourir aux allégories, on verra ſeulement, comme le remarque un Sçavant moderne (1), que les premiers habitans de la Grece firent conſiſter toute leur ſageſſe à dire fort obſcurement des choſes triviales. Qui ne ſçait que la pluye rend la terre féconde, cependant ſelon les Allégoriſtes, il a fallu pour nous l'apprendre, faire de l'air & de la terre, leur Jupiter & leur Junon, qu'ils auroient enſuite adorés. Les Anciens y alloient de bonne foi : comme ils n'avoient pas beaucoup d'idée du vice & de la vertu, quand ils eurent mis leurs premiers Rois au rang des Dieux, ils en raconterent les actions, bonnes & mauvaiſes, comme auparavant ; & après nous avoir repreſenté Jupiter foudroyant les Titans, ils le changent en Bouc ou en Satyre, pour ſéduire de ſimples Bergeres.

(1) M. le Clerc.

Mais, dira-t'on, ne trouvons-nous pas dans les Poëtes des choſes qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique ? Ne prennent-ils pas à tous momens Jupiter pour l'air, Cerès pour le bled, & Bacchus pour le vin ? *Sine Cerere & Baccho, friget Venus. Manet ſub Jove frigido Venator*, &c. De même quand on lit dans un vers de Nævius, *Coquus dedit Neptunum, Venerem, Cererem*, cela ne veut-il pas dire que le Cuiſinier avoit fourni le poiſſon, les herbes & le pain ? comme l'interprete Juſte Lipſe (2). Quand ils diſent que l'Ocean eſt le pere des Fleuves, que les Sirenes ſont filles d'Acheloüs, &c. ne font-ils pas des allégories évidentes à la Phyſique ? Je l'avoue ; mais ce n'eſt pas là l'ancien état des Fables : Bacchus y eſt regardé comme un Prince conquerant ; Jupiter comme un Roi de Créte, fameux par ſes conquêtes ; Cerès comme une Reine de Sicile, qui enſeigna l'Agriculture à ſon peuple ; & ainſi des autres : & ce n'eſt que dans la ſuite qu'on a attaché à ces Fables anciennes, l'idée des Elémens & de toute la nature ; ce qui prouve ſeulement qu'il s'y eſt mêlé beaucoup d'allégories, ce qu'on ne nie pas ; & c'eſt ſans doute ce qui les rend ſi difficiles à expliquer, les Poëtes paſſant tout d'un coup de l'Hiſtoire à la Phyſique. Ainſi l'on doit regarder ces allégories, comme des métaphores & des expreſſions figurées, qui ont été ajoutées pour marquer le caracteres des perſonnes dont on veut parler. L'arrivée, par exemple, de

(2) Nat. Lat. L. 2. C. 1.

pour la vérité ce qui n'eſt qu'une fiction, & on traitera peut-être de Fable, la ſeule circonſtance qui renferme la vérité. A-t'on quelques régles pour en faire un juſte diſcernement? Oui ſans doute: il faut d'abord écarter d'une Fable tout ce qui y paroît ſurnaturel, tout ce pompeux attirail de fictions qui ſautent aux yeux. De tous les combats dont parle Homere, par exemple, ôtez-en d'abord les Dieux qu'il y mêle; donnez à la prudence & à la bonne conduite des Chefs, ce qu'il attribue à Minerve; à la valeur d'Hector, ce qu'il met ſur le compte de Mars; dites que le haſard, plûtôt que Pallas, fit rencontrer Ulyſſe par Nauſicaa fille d'Alcinoüs, & que le nuage myſtérieux dont la Déeſſe le couvrit, marquoit les ténebres de la nuit, à la faveur deſquelles le Roi d'Ithaque entra ſans être reconnu dans la Ville des Phéaciens. Ne croyez pas que Mercure conduiſit Priam à la tente d'Achille, comme le raconte Homere; mais dites que ce Roi étant parti la nuit pour aller retirer le corps de ſon fils des mains des Grecs, déclara en arrivant qu'il venoit avec des préſents, fléchir le vainqueur de ſon fils. Si vous voyez qu'une Déeſſe a enlevé un Heros du combat, figurez-vous que c'eſt une enveloppe qui nous cache ſa fuite. Si les Poëtes parlent de Géants dont la tête touchoit les cieux, mettez-vous dans l'eſprit qu'ils étoient plus monſtrueux par leurs déſordres, que par la grandeur énorme de leur taille. Si on dit qu'Hercule ſépara avec ſes deux mains deux montagnes, nommées Calpé & Abyla, qui étant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne arrêtoient l'Océan, & qu'auſſi-tôt la mer entra avec violence dans les terres, & fit ce grand Golfe, qu'on appelle la Méditerranée; vous pourrez croire que du temps de quelque Hercule, car il y en a eu pluſieurs, l'Océan ſe fit un paſſage, à l'aide peut-être d'un tremblement de terre, & ſe jetta entre l'Europe & l'Afrique; & alors vous approcherez beaucoup de la vérité, & vous pourrez vous vanter d'avoir la premiere clef des Fables.

Mais, direz-vous, quand on les a miſes ſur le pied des choſes naturelles, tout le reſte eſt-il vrai? Non; & avant que d'en juger, il faut ſi l'on peut, conſulter les anciens Hiſtoriens; & à leur défaut, (car ils ne rapportent pas toûjours

ces ſortes d'événemens) il faut avoir recours aux Médailles, aux Inſcriptions, & autres Monumens antiques ; & lorſque tout cela manque, il faut ſe jetter dans les étymologies, & chercher dans les anciennes Langues le dénouëment de la plûpart de ces anciennes fictions. Il faut examiner avec attention ce qui peut y avoir donné lieu : quelquefois un mot équivoque d'une langue que le Poëte n'entendoit pas, l'a porté à débiter une Fable, en préférant ſuivant ſon goût, la ſignification qui tenoit du merveilleux, à celle qui n'offroit rien que de naturel. Il eſt vrai qu'on diminue beaucoup de la beauté de ces fictions en les expliquant : dès qu'elles viennent à être dépoüillées des ornemens qui les accompagnent, elles ne ſont plus ſi éblouiſſantes. Les Fables font le même effet qu'une perſpective dans une décoration ; il ne faut pas les voir de trop près. On eſt fâché d'apprendre que les Dragons qui jettoient du feu par la bouche, les Taureaux aux cornes d'airain qui gardoient la Toiſon d'or, n'étoient qu'une fauſſe clef que Médée donna à Jaſon pour enlever les tréſors de ſon pere, qu'une bonne muraille avec des doubles portes, rendoient inacceſſibles. Accoutumés à nous former l'idée d'un grand Heros, lorſqu'on entend parler d'Hercule, on eſt ſurpris de voir partager tant de belles actions entre quelques Marchands qui trafiquent en divers pays, où ils conduiſent quelques colonies : de ne voir dans Ganimede enlevé par Jupiter, & dans Hyacinthe tué par Apollon, que deux jeunes Princes, l'un enlevé par un Roi de Lydie & l'autre tué par un accident imprévu : dans les ailes de Dédale & d'Icare, un Vaiſſeau à voile ; dans tous les changemens d'Acheloüs, des inondations fréquentes, & dans le combat d'Hercule avec le Dieu de ce Fleuve, une digue qui fut élevée pour en arrêter les débordemens. Je ferai voir que le Minotaure, avec Paſiphaé & toute la ſuite de la Fable, ne renferme autre choſe que les amours de la Reine de Créte avec un Capitaine nommé Taurus ; & l'artifice de Dédale, qu'un confident habile : que Scylla & Charybde, ces deux monſtres redoutables qui dévoroient les paſſans, n'étoient que deux rochers près de l'Iſle de Sicile, où les vaiſſeaux couroient quelque danger : que le monſtre affreux

inventées à plaiſir, ſe découvrent auſſi fort aiſément par les contes ridicules qu'elles font de perſonnes inconnuës : le ſens des Fables Morales & Allégoriques ſaute aux yeux pour les Philoſophiques, elles ſont remplies de Proſopopées qui animent la nature : l'air & la terre y ſont ſouvent enveloppés ſous les noms de Jupiter & de Junon.

Généralement parlant, il y a très-peu de Fables dans les anciens Poëtes, qui ne renferment quelques traits d'Hiſtoire ; ce ne ſont que ceux qui ſont venus après, qui y ont ajoûté des circonſtances purement inventées. Quand Homere, par exemple, dit (2) qu'Eole avoit donné les vents à Ulyſſe enfermés dans une peau, d'où ſes compagnons les laiſſerent échapper, c'eſt un trait d'Hiſtoire enveloppé, qui nous apprend que ce Prince avoit prédit à Ulyſſe le vent qui devoit ſouffler pendant quelques jours, & qu'il ne fit naufrage que pour n'avoir pas voulu ſuivre ſes conſeils ; mais quand Virgile ajoûte (3) que le même Eole, à la priere de Junon, excita une terrible tempête qui jetta la flote d'Enée ſur les côtes d'Afrique, c'eſt une pure Fable, fondée ſur ce qu'Eole étoit regardé comme le Dieu des Vents. Les Fables même que nous avons appellées Philoſophiques, étoient d'abord Hiſtoriques, & ce n'eſt qu'après coup qu'on y a attaché l'idée des choſes naturelles : de là ces Fables mixtes, pour ainſi parler, qui renferment un fait Hiſtorique & un trait de Phyſique, comme celle de Myrrha & de Leucothoé changées en l'arbre qui porte l'encens, & celle de Clytie en Tourneſol.

(2) Odyſſ. l. 10.

(3) Eneid. l. 1.

Mais avant que d'entreprendre d'expliquer les Fables, il eſt à propos d'en découvrir les ſources, & d'en rechercher l'origine ; ce qui ſera la matiere du chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Conjectures ſur l'origine des Fables.

LA vanité a été ſans doute la premiere ſource des Fables : la vérité n'ayant pas toûjours paru aſſez belle ni aſſez amuſante, les hommes ont crû qu'elle avoit beſoin pour paroître, d'être parée d'ornemens étrangers (*a*) ; ainſi ceux qui ont raconté les premiers les actions de leurs Heros, y ont mêlé mille fictions, ſoit qu'ils ayent voulu les rendre par là plus recommandables, ou porter à la vertu ceux qui les écoutoient, en leur propoſant de grands exemples. Mais ils ſçavoient bien peu ce que c'étoit que la véritable vertu, puiſque pour la rendre aimable, il faut la faire paroître dans des modéles qu'on puiſſe imiter, & que ceux qu'ils propoſoient, étoient inimitables. J'ajoûterai qu'il s'entendoient bien mal en belle gloire, puiſqu'ils mêlent, ſans y penſer, dans l'Hiſtoire de ces prétenduës belles actions, des circonſtances de rabais qui ôtent à leurs Heros tout le mérite qui pourroit rejaillir ſur eux. Si Perſée tuë Meduſe, il la ſurprend dans le ſommeil : s'il délivre Andromede, il a les ailes de Mercure. Si Bellerophon devient le vainqueur de la Chimere, il eſt monté ſur le cheval Pégaſe. Achille eſt couvert des armes que Vulcain lui avoit faites, & il eſt invulnérable. Jaſon ne tuë le Dragon, que lorſque Medée lui a donné un breuvage pour endormir ce monſtre ; & Theſée a beſoin du fil d'Ariadne, pour ſortir du labyrinthe. Concluons avec M. Deſpreaux, que

Premiere ſource des Fables. La Vanité.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable ;
Il doit régner par tout, & même dans la Fable.

Venons à la ſeconde ſource.

Avant que l'uſage des Lettres eût été introduit, les grands

(*a*) Voyez le Projet du Livre ſur ce ſujet, publié par le P. Tournemine dans les Journaux de Trevoux, en 1702.

Seconde ſource. Le défaut de Lettres

événemens & les belles actions n'avoient d'autres monumens que la mémoire des hommes, ou tout au plus quelques hieroglyfes obſcurs, & dont le ſens toûjours ambigu, pouvoit ſignifier tout ce qu'on vouloit (*a*); de ſorte que pour perpétuer le ſouvenir des faits éclatans, les peres les racontoient aux enfans, & ſuivant la coutume de ne dire jamais les choſes ſimplement aux jeunes gens, ils mêloient dans leurs recits quelques circonſtances propres à les en faire reſſouvenir. On gardoit même cette méthode à l'égard des Etrangers. Ainſi ſe rempliſſoit d'idées ſublimes la mémoire & l'imagination des enfans, qui venants dans la ſuite à raconter les mêmes choſes, y ajoûtoient encore quelques autres circonſtances. Lorſqu'on eſt venu dans la ſuite à écrire ces Hiſtoires pour en remplir les Annales, ou en faire le ſujet des Poëmes, & qu'on n'a trouvé d'autres monumens & d'autres mémoires que cette tradition confuſe & défigurée, on a été obligé de s'en ſervir, & on a ainſi rendu les Fables éternelles, en les faiſant paſſer de la mémoire des hommes, qui en étoit la dépoſitaire, dans les monumens qui devoient durer tant de ſiécles : & plût à Dieu que ce mal n'eût régné que dans les premiers temps, où faute de Lettres & de Chronologie, on ſçavoit ſi peu de choſes avec exactitude ; mais il ſe communiqua par une eſpéce de contagion aux Hiſtoriens mêmes les plus fameux, leſquels en écrivant l'Hiſtoire des grands hommes, y ont ſouvent mêlé les Fables les plus abſurdes, ſans ſe donner la peine de les expliquer ; voici peut-être ce qui les a trompés, & ce ſera la troiſiéme ſource.

Troiſiéme ſource. La fauſſe éloquence des Orateurs, & la vanité des Hiſtoriens.

On avoit anciennement accoûtumé de loüer les Heros après leur mort & les jours de leurs Fêtes, dans des Panégyriques étudiés, où de jeunes Rhéteurs, dont on vouloit

(*a*) Il y avoit encore quelques autres moyens de conſerver l'Hiſtoire ; comme les Fêtes établies pour perpétuer le ſouvenir de quelque grand événement. On en voit pluſieurs exemples parmi les Hébreux. Les maſſes de pierres élevées pour le même ſujet, ainſi qu'en uſa Joſué après avoir paſſé le Jourdain : les Colomnes, comme celles d'Hercule, de Bacchus, de Seſoſtris : les Cantiques & les Hymnes, comme il paroit non-ſeulement dans les livres de Moiſe, mais auſſi dans ce qu'on dit de ceux d'Orphée, de Linus, & d'Homere : les Cachets, les Pierres gravées, comme ſont la plûpart de nos Antiques. Enfin après l'invention des Lettres, les Inſcriptions, les Epitres, les Mémoires, &c.

Epitaphes.

éprouver

éprouver le génie par ces coups d'eſſai, ſe donnoient une entiére liberté de feindre & d'inventer, croyant par là ſe donner la réputation de bel eſprit. Ainſi ils s'étudioient à faire voir les Heros, non tels qu'ils avoient été, mais tels qu'ils auroient dû être, ſuivant l'idée chimérique de grandeur qu'ils s'étoient formée. Ils ne manquoient pas ſur-tout de les élever juſqu'au ciel & de leur donner de la divinité ſans aucun ménagement; c'étoit le titre de nobleſſe le plus recherché dans les premiers temps. Bien loin de blâmer ces Orateurs, on les loüoit d'avoir l'eſprit inventif; on gardoit leurs meilleures Piéces, on les apprenoit ſouvent par cœur; & ſi c'étoient des Vers ou des Cantiques, on les chantoit publiquement. Dans la ſuite on a travaillé ſur ces Mémoires: l'Hiſtorien lui-même n'étoit pas fâché d'avoir de belles choſes à débiter, dont il n'étoit garant que ſur la foy de ces Relations. Diodore (1) raconte quelque choſe de ſemblable des Egyptiens, à l'égard de leurs Rois morts: il dit que tout le Royaume étoit en deuil, & qu'on chantoit en vers les loüanges du défunt; ſans doute que les Prêtres gardoient ces Piéces funébres, & s'en ſervoient pour écrire l'Hiſtoire de ces Princes. Les Grecs, grands imitateurs des Egyptiens, uſérent de cette méthode, à l'égard, non-ſeulement de leurs Rois, mais de ceux auſſi qui avoient ou conduit chez eux des Colonies, ou perfectionné quelques Arts. Il n'eſt pas difficile de comprendre que cet uſage a ſervi à introduire dans l'Hiſtoire un grand nombre de Fables; car dequoi n'eſt pas capable une imagination vive & pétulante, à qui on donne la permiſſion de s'égarer à ſon choix dans le Pays des belles idées?

(1) Liv. 1.

Si on entreprenoit encore aujourd'hui de compoſer l'hiſtoire de nos Heros ſur la plûpart de leurs panégyriques, ou de leurs Oraiſons funébres, elle ſeroit du moins auſſi fabuleuſe, à la divinité près, que celles des Heros de l'antiquité. Je ne ſuis pas ſurpris que l'ancienne Hiſtoire ſoit ſi remplie de Fables, puiſqu'elle a été écrite ſur des Mémoires ſi peu ſûrs; mais ce qui m'étonne, c'eſt la ſotte vanité des Hiſtoriens Romains, qui ont donné ſi ſouvent dans le fabuleux, ſoit pour flatter leurs Empereurs, ſoit pour ne pas céder en merveilleux aux Grecs, ſoit pour faire voir la protection ſenſible des Dieux

ſur leurs grands hommes. De-là ces fréquentes apothéoſes; cette multitude de prodiges qu'ils racontent ſi gravement, & tout le ſurnaturel dont ils ont rempli leurs Hiſtoires. Je pardonne au crédule Valere Maxime, & même, ſi vous voulez, à Dion Caſſius, d'autoriſer preſque toûjours les prodiges qu'ils rapportent; mais je ne ſçaurois le pardonner à Tite-Live, & encore moins à Pline, qui tout incrédule qu'il étoit, n'a pas toûjours oſé deſapprouver des choſes qui méritoient la cenſure d'un homme même plus religieux que lui. Encore ſont-ils en quelque façon excuſables; ils vivoient dans une Religion qui autoriſoit ces faits fabuleux, & dans un temps où il étoit dangereux d'attaquer de quelque maniere que ce fût, les opinions populaires. Mais un Sandoval & les autres Hiſtoriens de Charles-Quint, Mezerai même, & M. de Pereſixe, ſans compter les Hiſtoriens des Croiſades, me font pitié lorſque je les vois rapporter avec une eſpéce de conſentement, des prodiges que le peuple même ne croyoit pas. Je ſçais bien que c'eſt le rolle de l'Hiſtorien, pour me ſervir des termes de Montagne, de *coucher* par écrit ce qu'il trouve dans les Mémoires dont il ſe ſert; mais je ſçais bien auſſi qu'il devroit y mettre ſon attache: car en vérité, ce qui eſt fabuleux n'augmente pas la gloire des grands hommes; il ne ſert tout au plus qu'à diminuer la créance que l'on doit aux faits véritables. Ces grands hommes, dont ceux que nous venons de nommer ont écrit les actions, n'avoient-ils pas aſſez de mérite, ſans prétendre que la nature ſe fût miſe en nouveaux frais, pour les honorer par des évenemens extraordinaires?

Quatriéme ſource. Les Relations des Voyageurs.

Les Voyageurs & les Marchands ont auſſi beaucoup gâté l'Hiſtoire, en introduiſant un grand nombre de Fables par leurs relations. Ces ſortes de gens ſont ſouvent ignorans, & preſque toûjours menteurs; ainſi il leur a été facile de tromper les autres, après avoir été trompés eux-mêmes. Quand on revient d'un pays éloigné, il faut avoir de belles choſes à en dire; on croiroit avoir perdu ſon temps, ſi on n'en rapportoit que de communes, & les autres en jugeroient ainſi. Pourquoi, diroit-on, eſſuyer tant de dangers, aller chercher ſi loin des gens faits comme nous? Ce n'étoit pas la peine de ſortir de ſa maiſon. Ainſi on ne ſe croyoit dédommagé de la fatigue des Voyages,

que par l'opinion qui ſe répandoit, qu'on y avoit vû des choſes étonnantes ; & trompés par les habitans du Pays où ils étoient allé, qui pour faire honneur à leur Patrie, ne manquoient jamais d'en embellir l'Hiſtoire, ils trompoient enſuite les autres par des narrations fabuleuſes. Quand on ſçait qu'on ſera crû, il eſt bien difficile de réſiſter au charme de dire des choſes extraordinaires. Les Egyptiens ſur tout, dont la Théologie étoit fort myſtérieuſe & la Langue équivoque, trompoient ſouvent ceux qui voyageoient chez eux.

C'eſt un uſage reçû dans tous les Pays : il n'y a qu'à voir combien de Fables ont débité les peuples de l'Amerique & des Indes, à ceux qui les ont découverts. Les Marchands menoient avec eux des gens pour les eſcorter & pour les défendre dans les lieux où ils alloient établir ou des colonies, ou des correſpondances ; ils avoient beſoin ſur-tout de leur ſecours contre les bêtes feroces, dont les bois étoient remplis : ceux-ci ſe diſtinguoient ſouvent par leur bravoure, & c'eſt ſans doute de-là que ſont venus les Hercules, & les autres *dompteurs* de monſtres & redreſſeurs de torts, dont l'Hiſtoire fabuleuſe eſt remplie. C'eſt ſans doute ſur ces rélations de Marchands & de Voyageurs, que les Poëtes établirent les Champs-Eliſées dans le charmant Pays de la Betique, ou dans les Iſles Canaries ; c'eſt delà auſſi que nous ſont venuës ces Fables qui placent des monſtres dans certains Pays, des Harpyes dans d'autres ; qui portent qu'il y avoit des Peuples couverts d'éternelles ténébres, qu'il y en avoit d'autres qui habitoient ſous terre, d'autres qui n'avoient qu'un œil, ou qui étoient ſemblables à des Géants ; que le Soleil & les autres Aſtres, alloient tous les ſoirs ſe coucher dans l'Ocean, & tant d'autres fictions fondées ſur des Relations amplifiées. (*a*)

Paſſons à la cinquiéme ſource.

Cinquiéme ſource. Les Poëtes, les Peintres, & le Théatre.

Les Poëtes & les Peintres ſont ſans contredit ceux qui ont le plus produit de Fables dans le monde :

. . . . . *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas. (1)

(1) Hor. Art. Poët.

Comme ils ont toûjours cherché à plaire, plûtôt qu'à inſtruire, ils ont préferé une ingénieuſe fauſſeté, à une vérité

(*a*) Conſultez ce que dit Strabon à ce ſujet. L. 15. p. 1033. & 1038.

commune. S'il a fallu flatter ou conſoler quelque Prince déſolé de la perte d'un enfant, le Poëte le plaçoit, ou parmi les Aſtres, ou parmi les Dieux, comme le dit Lactance (*a*) : ceux qui avoient aimé les belles lettres, étoient regardés ou comme les enfans, ou comme les favoris d'Apollon. Hyacinthe paſſa par cette raiſon pour être le favori de ce Dieu ; & parcequ'il fut tué d'un coup de palet que le vent détourna malheureuſement, on feignit que Borée, jaloux de cette amitié, avoit cauſé cet accident. Le ſuccès juſtifia l'heureuſe témérité des Poëtes; on lut leurs Ouvrages avec plaiſir, & rien n'y plut tant que la fiction : auſſi prirent-ils pour une régle de la poëtique de ne jamais rien dire naturellement. Les Bergeres furent des Nymphes ou des Naïades ; les Vaiſſeaux devinrent tantôt un Cheval ailé, comme dans l'Hiſtoire de Bellerophon ; & tantôt des Dragons, comme dans celle de Medée : les Bergers, des Satyres ou des Faunes : les hommes à Cheval, des Centaures : ceux qui aimoient la Muſique, des Apollons : les Medecins, des Eſculapes : les belles voix, des Muſes : les belles femmes, des Venus ; les débauchées, des Sirenes ou des Harpyes : celles qui aimoient la chaſſe, des Dianes : les Oranges, des Pommes d'or : les fléches & les dards, des foudres & des carreaux. Ils firent plus ; car ſe voyant les Maîtres des peintures & des caracteres qu'ils donnoient aux perſonnes & aux choſes qu'ils repréſentoient, pour faire voir que leur Art conſiſtoit principalement dans la fiction, ils s'attacherent (1) particuliérement à contredire la vérité, & de peur de ſe rencontrer avec les Hiſtoriens, ils changerent les caracteres des perſonnes dont ils parloient. Homere a fait d'une femme infidelle & proſtituée, la ſage & vertueuſe Penelope ; & Virgile, d'un traître à ſa Patrie, un Heros plein de piété, & d'un bandit fugitif, qui perdit la bataille & la vie contre Mezence, un Conquérant & un demi-Dieu. Le même Poëte n'a point fait de difficulté de deſhonorer une Princeſſe très-vertueuſe (2), & de lui ôter la caractére de ſa chaſteté & de ſon courage, pour lui donner

(1) Jugement des Sçavants, tom. 4. p. 1.

(2) Didon.

(a) *Acceſſerunt autem Poetæ, ut compoſitis ad voluptatem carminibus, ad cœlum eos, id eſt Heroas, ſuſtulerunt ; ſicut faciunt qui apud Reges non malos panegyricis mendacibus adulantur.* Inſt. l. 1.

celui d'une paſſion honteuſe, & d'une lâcheté capable de deſeſpoir. Ils ont tous conſpiré à faire paſſer Tantale pour un avare, & l'ont mis de leur chef au milieu du Tartare, où il ſouffre une peine cruelle proportionnée à ſon avarice ; lui qui a été un Prince très-religieux & fort honnête homme, comme le dit Pindare.

Mais ce n'eſt pas ſeulement l'envie de plaire & de flatter, qui mit les Poëtes dans la néceſſité de feindre & d'inventer, ils y furent ſouvent obligés par la médiocrité de leurs ſujets. Ce qu'ils avoient à dire auroit été ſouvent très-commun, ſans le ſurnaturel & la fiction qu'ils ont eu l'adreſſe d'y mêler. Si on vouloit faire l'analyſe de leurs Poëmes, on les reduiroit à peu de choſes : il y a une infinité de Marchands & de Soldats qui ont eſſuyé plus de dangers, & fait paroître plus de courage dans les occaſions, qu'Enée, Ulyſſe & Achille. Que ſeroient, je vous prie, l'Eneïde, l'Iliade & l'Odyſſée, ſans le ſecours éternel des Dieux, ſans le mêlange perpétuel de vérités peu intéreſſantes, avec des fictions qui attachent ? Un homme (1) échappé à la ruine de ſa Patrie, conſtruit avec d'autres fugitifs quelques vaiſſeaux, s'embarque, arrive en Thrace, en Macedoine, & dans quelques Iſles de l'Archipel ; il s'arrête dans l'Iſle de Créte, va en Sicile, d'où après avoir paſſé le Phare de Meſſine, il arrive enfin par l'embouchure du Tibre en Italie, où il ſe maria après avoir tué ſon Rival. Un autre (2) eſt abſent de chez lui pendant pluſieurs années; cependant tout eſt en deſordre dans ſa famille, ſon bien eſt diſſipé, ſa femme & ſon fils ſont perſécutés ; il revient enfin après avoir eſſuyé quelques dangers, il reconnoît quelques-uns des ſiens qui lui étoient demeurés fideles, & avec leur ſecours il rétablit toutes choſes en perdant ſes ennemis. Celui-ci (3) s'étant brouillé avec Agamemnon, ſe retire dans ſa Tente : les Troyens profitent de la meſintelligence des chefs, deviennent ſupérieurs, battent les Grecs, forcent leurs retranchemens, mettent le feu dans leurs Vaiſſeaux ; Patrocle emprunte les armes d'Achille, & tuë Sarpedon : Hector venge la mort de ſon ami, & ôte la vie à Patrocle ; alors Achille ſort de ſa Tente, pouſſe les Troyens juſques ſous leurs murailles ; & les ayant obligés d'entrer dans leur Ville,

(1) Enée.

(2) Ulyſſe.

(3) Achille.

trouve Hector ſeul qu'il tuë, & traîne ſon cadavre autour du tombeau de ſon ami, à qui il fait de magnifiques funerailles. Voilà les trois plus beaux Poëmes de ceux qui nous reſtent, fondés ſur des Hiſtoires aſſez communes, & ſoutenus par des Heros d'un mérite aſſez borné; ainſi leurs Auteurs ont été obligés de fournir une infinité de Fables pour les ſoutenir, & pour embellir les vérités qu'ils y ont mêlées. Pour dire, par exemple, qu'Ulyſſe arriva *incognito* chez Alcinoüs, (1) Homere le fait conduire par Minerve qui le couvre d'un nuage. Virgile fidele imitateur du Poëte Grec, fait arriver de la même maniere Enée chez Didon, ſous la conduite de Venus (2). Si les délices du pays des Lotophages retiennent trop les compagnons d'Ulyſſe, on dit que les fruits de cette Iſle font oublier leur pays à ceux qui en mangent. (3) S'arrêtent-ils là a Cour de Circé pour s'y livrer à la débauche; on publie que cette prétenduë Magicienne les avoit changés en pourceaux. On ne dira pas ſimplement qu'Ulyſſe eſſuya beaucoup de tempêtes, il faut y mêler la colére de Neptune, qui venge ainſi ſon fils Polypheme. Que de myſtéres, que de préparatifs avant qu'Achille tuë Hector! Sa mere lui porte des armes de la fabrique de Vulcain, elle l'avoit trempé dans le Styx pour le rendre invulnerable. Minerve prend la figure de Deïphobe, pour tromper Hector par le prétendu ſecours de ſon frere. Jupiter (4) prend des balances, peſe les deſtins de ces deux Héros; & voyant que celui d'Hector deſcend juſqu'aux Enfers, il l'abandonne, & Achille lui ôte la vie. Rien ne ſe fait parmi eux que par machine, ils employent à tout propos le miniſtére de quelque Divinité.

(1) Odyſſ. l. 16.

(2) Eneid. l. 1.

(3) Odyſſ. l. 9.

(4) Iliad. l. 22.

(5) *Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage*
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage:
Chaque vertu devient une Divinité,
Minerve eſt la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.

(5) Deſpreaux, Art Poëtique.

Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.

C'eſt ainſi que les Poëtes ornent leurs ſujets, & les rempliſſent de figures vives & ingénieuſes. N'apprehendez pas qu'ils diſent ſimplement que les ~~troupes des~~ deux Aloïdes, ces fiers Géants qui faiſoient la guerre à Jupiter, augmentoient leurs forces par la jonction de quelque ſecours ; ils diront que ces Géants eux-mêmes croiſſoient chaque jour d'une coudée (1). Homere, au lieu de raconter qu'après le ſanglant combat qui fut donné ſur les rives du Xante, le lit de ce Fleuve s'étant trouvé rempli de corps morts, l'eau ſe déborda & inonda toute la campagne, juſqu'à ce que ces corps étant retirés de l'eau, on alluma un bûcher dont la flame les reduiſit en cendres ; le Poëte feint (2) que ce fleuve ſe ſentant oppreſſé dans ſon lit, en fit ſes plaintes à Achille, & que ce Heros ne l'ayant pas ſatisfait, il ſe déborda contre lui, & le pourſuivant avec rapidité, il l'auroit noyé dans ſes eaux, ſi Neptune & Minerve envoyés par Jupiter, ne lui euſſent promis une prompte ſatisfaction. Le même Poëte ayant à nous apprendre que les inondations de la mer, ruinérent quelque temps après la retraite des Grecs, cette fameuſe muraille qu'ils avoient élevée pendant le ſiége de Troye, pour ſe mettre à couvert des inſultes de leurs ennemis, dit (3) que Neptune irrité de l'entrepriſe des Grecs, étoit allé prier Jupiter de lui permettre de l'abattre avec ſon trident ; & qu'ayant intereſſé Apollon dans ſa vengeance, ils avoient travaillé de concert à renverſer cet ouvrage. Si le Navire des Phéaciens qui avoit conduit Ulyſſe à Itaque, fait naufrage à ſon retour, on ne manque pas de dire que Neptune irrité de ce qu'il avoit ſervi à porter Ulyſſe, l'avoit changé en rocher (4). Si Turnus fait brûler la Flotte d'Enée, Virgile fait paroître Cybele qui change ces Vaiſſeaux en Nymphes de la mer.

(1) Hom. Odyſſ. l. 11.

(2) Iliad. l. 21.

(3) Iliad. l. 9.

(4) Odyſſ. l. 14.

Quand on voyoit un bel Ouvrage, comme les murailles de Troye, les Tours d'Argos, & quelques autres, c'étoient toûjours les Dieux qui en avoient été les Architectes ;

. . . . *Cerno Cyclopum ſacras*
Turres, labore maſus humano decus. Senec. in Thieſt. Act. 3.

On ne dit pas ſimplement qu'Ulyſſe étoit prudent, on a ſoin de lui donner Minerve pour guide.

Au lieu de raconter comment Enée s'étant trouvé au commencement du Printemps ſur la mer de Sicile, il s'éleva une tempête qui l'écarta de cette Iſle, on fait venir ſur la ſcéne Junon irritée, Eole, les Vents, Neptune, &c. Un Hiſtorien raconteroit ſans figure, que Beroé excita les Dames Troyennes à brûler leur Flotte, de peur de ſe voir expoſées à de nouveaux dangers : un Poëte fera jouer la ſcéne par la Déeſſe Iris, ſous la figure de cette Dame Phrygienne (1). Si un Prince dans l'Hiſtoire eſt habile & politique, chez les Poëtes on lui donne pluſieurs têtes ; s'il eſt brave, on lui donne pluſieurs bras ; s'il eſt fin & ruſé, on lui fait prendre pluſieurs figures. Au lieu de dire que Nauplius ayant appris que la Flotte des Grecs approchoit, fit allumer des feux pour l'attirer près des rochers dont ſon Iſle étoit environnée, où il la fit périr ; un Poëte fait intervenir la Deeſſe Minerve, qui venge ainſi ſur Ajax, l'affront qu'il fit à Caſſandre dans ſon Temple. Si on veut nous apprendre qu'un Heros pour s'éclaircir de ſa deſtinée, fit quelque évocation, ſuivant l'uſage de ce temps-là, le Poëte le fait deſcendre aux Enfers; & laiſſant prendre à ſon imagination un libre eſſor, il débite mille Fables. Enfin on remarque par tout dans leurs Ouvrages un renverſement prémédité des droits de la vérité ; & au lieu de cet air de ſimplicité qu'elle demande, ils ont adopté les emportemens & la fureur, ſuivant le caractére que Petrone leur donne, de dire les choſes en hommes poſſedés par un enthouſiaſme prophétique, & remplis de la fureur du Dieu qui les agite. (*a*)

(1) Eneid. l. 5.

Les Théatres. On peut ajoûter que les Théatres ont ſervi à introduire beaucoup de Fables : c'eſt ſur la Scéne que triomphe la liberté de déguiſer la vérité : l'imagination & les ſens ſont bien plus

(a) *Non enim res geſtæ verſibus comprehendendæ ſunt, quod longè melius Hiſtoricè faciunt ; ſed per ambages, Deorumque miniſteria, & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quàm religioſæ orationis ſub teſtibus fides.* Petr. Sat.

vivement

vivement frappés quand un Auteur ſçait ménager une intrigue aux dépens de la vérité, que s'il la repreſentoit telle qu'elle eſt arrivée. Paſiphaé amoureuſe d'un Capitaine nommé Taurus, n'auroit pas fait ſur les Théatres de la Grece, où elle étoit haïe mortellement à cauſe de Minos, la même impreſſion qu'elle fit lorſqu'on la repreſenta amoureuſe d'un Taureau que Neptune avoit fait ſortir de la mer. On eſt bien plus touché de voir Andromede ou Heſione expoſées à des monſtres, qu'à des Corſaires; & Didon qui deſeſperée de la perte d'un Amant ſe perce le ſein, nous frappe bien plus vivement, que ſi elle ſe tuoit pour la mort d'un Mari, comme l'Hiſtoire nous l'apprend. C'eſt ainſi qu'on s'eſt fait un merite de mentir avec art, d'inventer ſelon certaines regles, de feindre des actions, des converſations, des ſentimens; & la Fable eſt montée ſur le Théatre comme ſur ſon Trône.

Les Peintres & les Sculpteurs.

Enfin on peut dire que les Peintres travaillant d'après les imaginations Poëtiques, ont auſſi donné cours à quelques Fables; & c'eſt peut-être à eux, du moins en partie, que nous devons l'exiſtence des Centaures, des Sirennes, des Harpyes, des Nymphes, des Satyres & des Faunes, qu'ils ont peints ſur les Portraits qu'en faiſoient les Poëtes, ou ſur quelques Relations de Voyageurs & de Peſcheurs; ils ont même ſouvent donné cours aux Hiſtoires fabuleuſes, en les repreſentant avec art; ce qui eſt ſi vrai, comme je le remarquerai dans la ſuite, que les Payens devoient l'exiſtence de pluſieurs de leurs Dieux, à quelques belles Statuës, ou à des Tableaux bien faits.

Sixiéme ſource. La pluralité, ou l'unité des noms.

Comme il eſt ſouvent arrivé qu'une même perſonne a eu pluſieurs noms, ce qui étoit fort commun parmi les peuples Orientaux, on a crû dans la ſuite des temps, en liſant des Hiſtoires mal digerées & des avantures aſſez incompatibles, qu'il s'agiſſoit de differentes perſonnes; delà la multiplication des Heros: on a partagé entre pluſieurs, les actions & les voyages d'un ſeul. Mercure, par exemple, s'appelloit *Thaut* en Egypte, *Teutat* chez nos anciens Gaulois, *Hermès* chez les Grecs. Pluton, *Dis* chez les Celtes, *Adès* chez les Grecs, *Sumanus* chez les Latins, *Soranus* chez les Sabins; & comme on ne connoiſſoit quelquefois dans un pays le Heros ou

le Dieu que ſous un ſeul nom, & qu'on ne ſçavoit pas trop ce qu'il avoit fait hors delà; quand on venoit à lire d'autres avantures que celles dont on avoit oui parler, d'autres noms ou d'autres qualités, on ne doutoit point qu'il ne s'agît de différentes perſonnes; delà ce prodigieux nombre de Jupiters, de Mercures, &c. On a quelquefois fait tout le contraire; & quand il eſt artivé que pluſieurs perſonnes ont porté le même nom, on a attribué à un ſeul, ce qui devoit être partagé entre pluſieurs, & l'Hiſtoire du plus connu, a été chargée des avantures de tous les aurres: Telle eſt l'Hiſtoire d'Hercule de Thebes, dans laquelle on a mêlé les actions & les Voyages d'Hercule Phénicien, & de pluſieurs autres Heros du même nom: telle eſt encore l'Hiſtoire de Jupiter fils de Saturne, dans laquelle on a raſſemblé les avantures de pluſieurs Rois de Crete, qui ont porté le même nom, qui étoit commun parmi les anciens Rois, comme celui de Pharaon ou de Ptolemée l'étoit en Egypte, ou celui de Ceſar parmi les Empereurs Romains.

Septiéme ſource. L'ignorance de la Philoſophie.

L'ignorance de la Philoſophie, & ſur-tout de la Phyſique, a auſſi donné lieu à beaucoup de Fables: la curioſité ſi naturelle aux hommes, les a toûjours portés à chercher la cauſe des évenemens qui ſurprennent (*a*); & dans les ſiécles barbares, où l'on étoit ſi peu avancé dans la connoiſſance de la nature, on avoit recours à des choſes ſenſibles & groſſieres: on animoit tout, les fleuves, les fontaines, les aſtres. C'étoit un excellent abregé des recherches; rien de plus aiſé que de rapporter à des cauſes animées, des effets dont on ignoroit les principes. On donna enſuite de la Divinité aux choſes qu'on n'avoit fait qu'humaniſer; le Soleil fut adoré ſous le nom d'Apollon, la Lune ſous celui de Diane. La crainte de leurs influences, & la part qu'on leur donne à tout ce qui ſe paſſe ici-bas, furent ſans doute la cauſe de leur apotheoſe, & du culte qu'on établit pour les appaiſer lorſqu'on les croyoit irrités. Les Prêtres établis pour cela, inventerent des Hiſtoires, & publierent des apparitions de leurs prétenduës Divinités, pour perpétuer par là un culte lucratif. Ils dirent, par exemple, que Diane étoit devenuë amoureuſe d'Endymion, &

(*a*) Voyez le projet du P. Tournemine. l. cit.

que la cauſe de ſes éclipſes devoit ſe rapporter aux viſites qu'elle rendoit à ſon Amant, dans les montagnes de la Carie; mais comme ſes amours ne durerent pas toûjours, il fallut chercher une autre cauſe de ſes éclipſes. On publia que les Sorcieres, ſur-tout celles de Theſſalie, où les herbes venimeuſes étoient plus communes, par l'écume que Cerbere tiré des Enfers y avoit laiſſé tomber, ſuivant une autre Fable, avoient le pouvoir par leurs enchantemens, d'attirer la Lune ſur la terre (*a*). De même, comme on ne connoiſſoit pas la cauſe des vents, on crut que c'étoient des Divinités fougueuſes, qui cauſoient des ravages ſur terre & ſur mer; & pour reprimer leur audace, on leur donna une Divinité ſuperieure; Eole, pour les raiſons que nous dirons dans ſon Hiſtoire, fut établi leur Roi (1). Chaque Fleuve & chaque Fontaine, eurent auſſi leur Divinité tutelaire; & ſoit qu'on eût donné aux Fleuves les noms des premiers Rois qui avoient habité le Pays où ils couloient, ſoit que les Rois en euſſent pris le leur, comme nous le dirons plus bas; on les confondit dans la ſuite, & on diviniſa le Prince en faveur du Fleuve. Fallut-il parler de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel, dont ils ignoroient la nature, ils en forgerent une Divinité; ſa beauté la fit paſſer pour la fille de Thaumas, perſonnage poëtique, dont le nom veut dire *merveilleux*: & parce que la tradition du Déluge leur avoit apparemment appris que Dieu avoit fait paroître l'Arc-en-ciel comme un ſigne de reconciliation, ils regarde-

(1) Virg. 1. Eneid.

(*a*) L'Origine de cette Fable venoit d'une certaine Aganice fille d'Hegetor Theſſalien, qui ayant appris la cauſe & le temps des Eclipſes, quand il en devoit arriver publioit que par ſes enchantemens elle alloit attirer la Lune ſur la terre, exhortant en même temps les femmes Theſſaliennes à faire avec elle un grand bruit, pour la faire remonter à ſa place. Lorſqu'on voyoit dans la ſuite le commencement d'une Eclipſe, on faiſoit un grand bruit de chaudrons & d'autres inſtrumens, pour empêcher d'entendre les cris & les prieres des Magiciennes.

Cantus & è curru Lunam deducere tentat,
Et faceret, ſi non æra repulſa forent;

Comme dit Tibulle, l. 1. Eleg. 9. Les peuples des Indes & de la Chine croyent encore aujourd'hui que la cauſe des Eclipſes vient de ce qu'un Dragon veut devorer la Lune, & quelques-uns d'entr'eux font un grand bruit pour lui faire lâcher priſe, pendant que les autres ſe mettent dans l'eau juſqu'au col, pour le ſupplier de ne la pas devorer entiérement. Si l'on vouloit remonter à la ſource de cette Coûtume, on trouveroit qu'elle vient d'Egypte, où Iſis, qui étoit le ſymbole de la Lune, étoit honorée avec un bruit pareil de chaudrons, de tymbales, de tambours, &c. Voyez Nic. Friſchlin, l. 3. Aſtr. p. 454.

rent depuis leur Iris comme la Meſſagere des Dieux, & ſurtout de Junon, parce qu'elle annonce la diſpoſition de l'air, repreſenté par cette Deeſſe. Le nom même d'Iris lui fut donné, ſi nous en croyons Platon (*a*), pour marquer ſon employ.

Ainſi furent formées pluſieurs Divinités Phyſiques, & tant de Fables Aſtronomiques, comme nous le dirons dans la ſuite. C'étoit-là une pitoyable Philoſophie; mais on n'avoit rien de meilleur, & les Poëtes étant venus dans la ſuite à embellir ces idées ſenſibles, de tous les ornemens que leurs Muſes, fécondes en fictions, purent leur fournir, on ſe plut tellement à ne conſiderer la nature que ſous ces agréables images, qu'on ne ſongea pas même pendant un aſſez long-temps, à pouſſer plus loin les découvertes. Le plus grand mal, c'eſt que la Religion ſe trouva intereſſée dans ce ſyſtême: elle augmenta ſes ceremonies à l'invention de chaque Divinité, & l'on regarda comme des impies, ceux qui voulurent voir un peu plus clair. Ainſi l'infortuné Anaxagore fut puni de mort, pour avoir enſeigné que le Soleil n'étoit point animé, & qu'il n'étoit qu'une lame d'acier de la grandeur du Peloponneſe. On peut conclure de tout ce que nous venons de dire, qu'on a eu raiſon de croire qu'une partie de la Philoſophie des Anciens, étoit renfermée dans leurs Fables, pourvû qu'on veuille avoüer que c'étoit une Philoſophie fort groſſiere, & un ſyſtême fondé ſur le rapport des ſens, & tel qu'un Payſan pourroit l'imaginer.

(*a*) Il fait venir ce nom de Ἴρω, *nunciare*. Le Sçavant Voſſius le derive de *ir* ou *hir*, Ange ou Meſſager. Pauſanias dit qu'il vient de ἔρις, *diſcorde*, parce que les meſſages d'Iris tendoient à la diſcorde & à la guerre, comme ceux de Mercure à la paix & au repos.

CHAPITRE V.

Où l'on continue à rechercher l'origine des Fables.

TOus les hommes s'étant trouvés ſubmergés par les eaux du Déluge, excepté Noé & ſa famille, le monde ne put être repeuplé que très long-temps après : on ne peut pas douter auſſi, comme nous le dirons bien-tôt, que les Pays les plus voiſins du lieu où l'Arche s'arrêta, n'ayent été peuplés les premiers ; ainſi la Syrie, la Paleſtine, l'Arabie, & l'Egypte, furent habitées long-temps avant les Climats d'Occident. Ceux qui arriverent les premiers dans la Grece, y vêcurent dans une ignorance & dans une groſſiereté étonnantes, ſans arts, ſans coûtumes, ſans loix, ſe couvrant de feuilles, & broutant l'herbe des Champs ; les Rochers & les Cavernes leur ſervoient de demeure, & tout leur ſoin étoit de ſe défendre des bêtes feroces, dont les bois étoient remplis : ils n'avoient gueres d'autre commodités que celles qu'ils ſe procuroient par la guerre qu'ils faiſoient aux animaux. Pour peu qu'on ſçache l'Antiquité & qu'on ait lû les Poëtes, on reconnoit aiſément à cette peinture les premiers habitans de la Grece (1).

Huitiéme ſource. L'établiſſement des Colonies & l'invention des Arts.

(1) Voyez Diod. de Sicil. l. 2.

Quand les étrangers, Egyptiens ou Pheniciens, gens polis & ſçavans eu égard à ces temps-là, y arrivoient, ils tâchoient d'adoucir l'humeur feroce de ce peuple barbare, ſoit pour découvrir par ce moyen les richeſſes de leur pays, ſoit pour les obliger à ſouffrir qu'ils y laiſſaſſent quelques Colonies pour entretenir le Commerce. Enſuite ils leur firent part de leurs Coûtumes, de leur maniere de s'habiller & de ſe nourrir ; ils leur apprirent à manger des châtaignes ſauvages & d'autres fruits, au lieu de l'herbe dont ils ſe nourriſſoient, ſouvent avec beaucoup de danger pour leur vie ; voilà, pour le dire en paſſant, l'origine de la Fable, qui portoit qu'on leur avoit appris à manger du gland ; ce qui eſt faux, le gland n'étant en aucune maniere propre à nourrir l'homme ; cependant cette fiction ſe trouve dans toutes les anciennes traditions

Ces mêmes peuples leur apprirent enſuite à ſe couvrir de la peau des animaux qu'ils tuoient : ils leur faiſoient voir que la terre pouvoit porter, ſi elle étoit cultivée, des fruits plus propres à les nourrir, que ceux qu'elle portoit ſans qu'on en prît ſoin ; ainſi ils les accoûtumerent peu à peu à labourer, & à ſemer du bled. Aux maiſons répanduës dans la campagne, ſuccederent les Villages, & enſuite les Villes : on renonça à la brutale coûtume de vivre ſans Loix dans le mariage, & l'on regla les devoirs de cet état ; la néceſſité de reconnoître ſes champs, en fixa les limites ; la maniere de ſe vétir de peaux parut trop groſſiere, on en détacha la laine pour la mettre en œuvre. Cette réforme parut ſi admirable, qu'on crut ne pouvoir porter trop loin la reconnoiſſance à l'égard de ceux qui avoient contribué à l'établir : on les prit pour des hommes envoyés du Ciel ; & on les regarda comme des Dieux.

Tels furent ſans doute les premiers Dieux des Grecs : delà ſont venuës toutes les Fables des Lycaons, des Phoronées, des Cecrops, & de tant d'autres, comme nous le dirons quand il ſera temps de les expliquer ; & pour en donner dès à preſent quelques exemples, c'eſt ce qui a donné lieu à celle qui dit que Promethée avoit formé l'homme en détrempant de la boue, parce que veritablement il cultiva & donna des Loix à un peuple barbare & groſſier ; hyperbole permiſe en cette occaſion, puiſque c'étoit veritablement avoir fait l'homme, que de l'avoir rendu raiſonnable. De même, parce qu'Apollon excella dans la Muſique & dans la Medecine, il fut regardé comme le Dieu de ces deux Arts. Mercure fut celui de l'éloquence, Cerès la Deeſſe du bled, Minerve, des Manufactures de laine, ainſi des autres.

Comme on s'étoit fait un ſyſtéme de Religion accommodé aux inclinations & à tous les penchans du cœur, on ne ſe faiſoit pas une grande affaire d'y changer, d'y ajouter, & d'y retrancher. Les Ceremonies nouvelles ne coûtoient rien à établir, & les raiſons qu'on en rendoit étoient toutes fabuleuſes. Des Hiſtoires forgées par les Prêtres, donnoient lieu de changer un culte ſterile, en un autre qui fût plus lucratif, & on n'a jamais été trop ſcrupuleux ſur cet article. Dès qu'on

découvroit quelque nouvelle Divinité, c'étoit à qui lui éleveroit plus d'Autels, & qui en même temps en publieroit plus de merveilles; & comme un Dieu compatriote donnoit beaucoup de crédit au lieu de ſa naiſſance, chacun le faiſoit naître chez ſoi: on ſuppoſoit des Mémoires remplis de Fables; des Impoſteurs appuyoient des apparitions prétendues que les Prêtres avoient inventées, & que les Poëtes inſeroient dans leurs Ouvrages: delà ce ſyſtéme monſtrueux & ſi rempli de Fables, que nous offre la Theologie Payenne.

Neuviéme ſource. L'envie d'avoir des Dieux pour Ancêtres.

Ajoutez à cela que la manie la plus ordinaire des grands hommes de ce temps-là, étoit de vouloir deſcendre des Dieux: il falloit abſolument pour être Heros, avoir Jupiter ou Apollon pour ancêtres; & comme apparemment il n'étoit pas difficile de trouver alors des Genéalogiſtes auſſi complaiſants qu'ils le ſont à preſent, on n'avoit pas beaucoup de peine à faire dreſſer des titres, où la ſouche étoit quelque Dieu: auſſi preſque toutes les Genéalogies anciennes étoient à peu près de la ſorte; le chef étoit Jupiter, après lui venoit Hercule, &c.

Dixiéme ſource. L'Ecriture Sainte mal entendue.

Un grand nombre de Sçavans du dernier ſiecle, & quelques-uns de celui-ci, ont prétendu que la pluſpart des Fables tiroient leur origine de l'Ecriture Sainte mal entenduë, & que les traditions du Peuple de Dieu conſervées dans la Phenicie, l'Egypte, & les autres pays voiſins, alterées dans la ſuite, avoient donné lieu à un grand nombre de Fables. Ces Sçavans ajoutent que les Colonies ſorties des pays voiſins de la Paleſtine, pour aller s'établir dans les Iſles de la Mediterranée & dans la Grece, y avoient porté ces traditions ainſi défigurées, & que les Poëtes avoient encore plus corrompues dans la ſuite, par les nouvelles fictions qu'ils y avoient ajoutées; enfin que les Patriarches, ſur-tout ceux qui vécurent après le Déluge, Abraham, Jacob, Eſaü, Moïſe & quelques autres, étoient les premiers Dieux du monde payen; & que leurs belles actions, leurs conquêtes & leurs Loix, avoient engagé les Peuples à les déifier. Parmi ces Sçavans on peut compter le célebre Bochart, Gerard Voſſius, M. Huet, le Pere Thomaſſin, &c.

Il eſt conſtant que Moïſe & Joſué furent très-connus non

ſeulement en Egypte & en Phenicie ; mais auſſi dans pluſieurs autres pays ; que le dernier ſur-tout, ayant pouſſé ſes conquêtes bien avant dans la Paleſtine, porta ſi fort l'épouvante ſur les côtes de Syrie, que l'on croit qu'il y eut pluſieurs perſonnes, qui pour éviter de tomber ſous ſa domination, s'embarquerent avec leurs richeſſes pour aller s'établir dans des pays éloignés : qu'il y en eut même qui allerent ſur le bord de l'Ocean, où l'on aſſure qu'ils firent élever des Colonnes avec cette Inſcription (*a*). *Nos hi ſumus qui fugerunt à facie Joſue filii Navæ prædonis ; C'eſt nous qui ſommes venus ici pour nous mettre à couvert des pourſuites de Joſué le voleur, fils de Navé.* (*b*) Il eſt ſûr auſſi qu'Inachus, Cecrops, Danaüs, Cadmus, & quelques autres, étoient ſortis d'Egypte & de Phenicie, pour aller conduire leurs Colonies dans la Grece & dans les Iſles voiſines ; & il y a apparence que remplis du ſouvenir des belles actions de ces grands hommes, ils les raconterent aux habitans du Pays, & que les Grecs grands amateurs du ſublime & du ſurnaturel, ne manquerent pas d'en embellir dans la ſuite l'Hiſtoire de leurs Heros ; que celles d'Hercule ſur-tout & de Bacchus, laiſſent entrevoir beaucoup de reſſemblance avec ces fameux Iſraëlites. On ne manque pas de faire des paralléles fort recherchés : un célebre Prélat eſt même allé ſi loin, qu'il confond tous les Heros de la Fable avec ceux de la Bible, & qu'il trouve dans le ſeul Moïſe l'original d'Apollon, de Priape, d'Eſculape, de Promethée, de Tireſias, de Typhon, de Perſée, d'Orphée, de Janus, d'Adonis, & d'une infinité d'autres ; & dans Sephora, femme de Moïſe, ou dans Marie ſa ſœur, preſque toutes les Déeſſes, comme Aſtarté, Venus, Cybele, Cerès, Diane, les Muſes, les Parques, &c. (1) & un autre Sçavant, prétend même qu'Homere dans ſes Poëmes, a fait l'Hiſtoire des Heros de l'Ecriture, ſous des noms ſuppoſés (2).

Enfin depuis quelques années ce ſentiment, d'ailleurs très-ancien, a été renouvellé par deux Auteurs qui l'ont encore plus

(1) Liſez la Prop. 4. de la Demonſt. Evang. de M. Huet.

(2) Voyez le Livre intitulé, *Homere Hebraïſant.*

(*a*) Procope *in Vandal.* Les Critiques trouvent dans cette Inſcription, pluſieurs marques de ſuppoſition.

(*b*) Voyez 1. Bochart *Geogr. Sacra.* 2. Voſſ. *de Idolol* 3. Huet *Demonſt.* 4. le P. Thomaſſin, *Leçt. des Poëtes.*

étendu

étendu que ceux que je viens de nommer. Le premier eſt M. de Lavaux, dans un Ouvrage, qui a pour titre *Conference de la Fable avec l'Hiſtoire Sainte ;* lequel pour donner plus de poids à ſon opinion, cite ceux des Peres, & des Ecrivains Eccleſiaſtiques, qui l'avoient ſoutenu avant lui : Tels ſont, S. Juſtin, Origene, Tertullien, Minutius Felix, S. Cyrille, Arnobe, Lactance, S. Auguſtin, Theodoret, S. Athanaſe, Philon, Joſephe, & quelques autres. Le ſecond eſt M. Fourmont, de l'Academie des Belles-Lettres, dans ſes Reflexions Critiques ſur les Hiſtoires des anciens Peuples. Comme ce ſçavant Academicien poſſede à fond les Langues anciennes, il eſt celui de tous qui s'eſt le plus étendu ſur cette matiere: & il a appliqué avec tant de juſteſſe aux Patriarches les idées que Sanchoniathon nous a données des premiers hommes; il trouve dans leurs noms tant de rapports avec ceux que l'Ecriture leur donne, & dans leur caractere & leurs actions tant de reſſemblance, avec ce que Moyſe en a écrit, qu'il eſt ſouvent bien difficile de ne pas ſe rendre à ſes raiſons. D'ailleurs pourroit-on, comme il le dit dans ſa Preface, faire un crime à quelqu'un, de ſuivre une foule d'Auteurs tous recommandables, ou par leur ſcience, ou par leur pieté; & de vouloir trouver dans les Patriarches, les Dieux que le Paganiſme a reſpectés, Saturne dans Noé, Pluton dans Sem, Jupiter Hammon dans Cham, Neptune dans Japhet, ainſi que l'a prouvé Bochart; Belus & Jupiter dans Nemrod, comme d'autres l'ont ſoutenu; Minerve dans les idées de la Trinité, comme l'a penſé le Pere Tournemine, Jeſuite; Apollon dans Jubal, avec le Pere Thomaſſin, & ainſi des autres? De plus, ajoute-t'il, il n'y a rien de plus avantageux pour la Religion, que ce ſentiment. C'eſt ainſi qu'en parle M. Huet (*a*).

Quelque eſtime que j'aye pour ces grands hommes, je ne ſçaurois croire que l'abus que les Poëtes ont pu faire de l'ancien Teſtament, ait donné lieu à un ſi grand nombre de Fables, qu'ils le prétendent. Car, premierement, les Juifs

(a) *Quo argumento vix validius ullum aut ſplendidius, ex genere eorum quæ ratio ſuppeditat, ad ſanciendam Scripturæ Sacræ dignitatem reperio, quæ*, &c. Demonſt. Evang. P. 4. c. 3.

étoient une Nation fort mepriſée de ſes voiſins, peu connuë des Peuples éloignés, & extrémement jalouſe de ſa Loy & de ſes ceremonies, qu'elle cachoit aux Etrangers, comme à des profanes, même dans le temps qu'elle a été obligée de vivre parmi eux. Quoiqu'on ne puiſſe nier de même, que les miracles que Dieu fit en Egypte du temps de Moyſe, n'ayent été publics, il n'y a nulle apparence que ceux qui les racon-terent aux Grecs, ayent fait beaucoup de cas d'un homme qui leur devoit être ſi odieux; & je ne doute pas même qu'ils n'ayent donné la preference à leurs Magiciens : ou plûtôt ne firent-ils pas tout ce qu'ils purent, pour abolir le ſouvenir d'une perſonne qui leur avoit tant fait de mal? D'ailleurs dé-mentira-t'on toute l'Hiſtoire ancienne, & les monumens les plus authentiques qui parlent des Heros de la Grece, qui nous apprennent leurs noms, leurs parens, & le lieu de leur naiſſance, pour croire ſur quelques foibles Etymologies, ou ſur quelques legeres reſſemblances, qu'ils ne ſont copiés que d'après Moyſe? Ne peut-il pas être arrivé en differens lieux des choſes aſſez ſemblables? Agamemnon ne peut-il pas avoir voulu immoler ſa fille Iphigenie dans la crainte de perdre le commandement d'une belle Armée, ſans qu'il ſoit beſoin de confondre cet évenement avec le ſacrifice de Jephté, quel-que reſſemblance qu'on trouve dans le temps, (*a*) & dans le nom des deux Princeſſes? (*b*) On doit dire la même cho-ſe du Déluge de Deucalion, de Minerve ſortie du cerveau de Jupiter, & des autres Fables qui ſemblent avoir quel-que rapport avec les verités de l'Ecriture. Eſt-il impoſſible de voir revenir ſur la ſcéne du monde les mêmes évene-mens? Ne fera-t'on pas toujours des ſacrifices à l'ambition? Ne verra-t'on pas toujours des meurtres, des parricides? &c. Cela eſt ſi vrai, que qui ſçauroit parfaitement l'Hiſtoire des ſiecles paſſés, verroit revenir bien des choſes qui ſont déja arrivées plus d'une fois. Après tout, s'il ſe trouve quelque rapport entre les Fables & l'Hiſtoire de Moyſe ou de Sam-ſon, on doit penſer ſeulement que c'eſt un reſte de Tradition,

(*a*) Le Sacrifice d'Iphigenie arriva vers le temps de Jephté.

(*b*) La fille de Jephté s'appelloit Iphianaſſe, nom qu'Homere donne à la fille d'Agamemnon.

que rien n'a été capable d'effacer. On ne ſçauroit nier, par exemple, que le ſouvenir du Deluge univerſel, conſervé chez tous les Peuples, n'ait contribué à embellir celui de Deucalion ; qu'on ne ſe ſoit ſervi de quelques circonſtances de l'Hiſtoire de Noé, dans celle de Saturne & de ſes enfans, qui vivoient peu de temps après ; ſur-tout pour ce qui regarde le partage du monde, ainſi que de quelques autres ; mais de vouloir tirer le denoüement de preſque toutes les Fables, de l'abus prétendu des Livres de Moyſe, c'eſt vouloir s'aveugler.

En effet croira-t'on aiſément que les métamorphoſes de Protée, n'ont été inventées que ſur ce que l'Ecriture dit de la Verge de Moyſe (1)? Que Mercure n'a paſſé pour être le Meſſager des Dieux & le confident de leurs amours, que parce que la curioſité de Chanaan lui attira la malediction de Noé (2)? Que l'Hiſtoire des Muſes n'a d'autre fondement que la corruption du nom de Moyſe; & qu'on ne leur attribua l'invention de la Danſe & de la Muſique, que parce que Marie, que les Grecs appellerent peut-être *Mouſa*, chanta un Cantique en danſant (3)? Que la Fable qui dit que Mercure conduiſoit les ames en enfer, eſt fondée ſur ce que Moyſe fit engloutir Dathan & Abiron (4)? Qu'Euriſthée perſécutant Hercule, c'eſt Moyſe faiſant agir Joſué? Que Vulcain tombant du ciel, eſt Moïſe deſcendant de la montagne? Que le combat d'Hercule avec Acheloüs, eſt le paſſage du Jourdain ? Que Promethée detaché du Mont-Caucaſe par Hercule, c'eſt Moyſe priant ſur la montagne pendant que Joſué defait les Amalecites (5)? S'il étoit permis de profiter des moindres reſſemblances, je dirois auſſi que le chien qui reconnut Ulyſſe à ſon retour en Ithaque (6), eſt le même que celui de Tobie qui careſſa ſon jeune Maître à ſon retour de la maiſon de Raguel (7) : Que le diſcours que tint Achille à ſon Cheval (8), eſt une imitation de la converſation de Balaam, avec ſon âneſſe (9). Que l'expedition des Argonautes, eſt une Relation bigarrée des voyages d'Abraham, & de ceux des Iſraelites dans le deſert (10) : Que l'hiſtoire de Philemon & de Baucis, eſt celle d'Abraham & de Sara ; ou de Lot & de ſa femme (11) : Que la Fable de

(1) Voyez M. Huet. *loc. cit.*

(2) Boch. Phaleg. l. 1.

(3) Huet. *loc. cit.*

(4) Id. *Ibid.*

(5) Id. *Ibid.*

(6) Odyſſ. l. 7.

(7) Tobie. ch.

(8) Iliad. l. 19.

(9) *Num.* 24.

(10) Conf. de la Fable T. 1. p. 155.

(11) Idem. T. 2. p. 47.

Niobé, eſt la copie des malheurs de Job (1) : Celle de Laomedon, & des Dieux qui bâtiſſent Troye, l'hiſtoire de Laban & de Jacob (2) : Que l'hiſtoire d'Orion, eſt tirée de celle de Jacob & de Sara ; ainſi qu'une infinité d'autres que je pourrois citer ; c'eſt ce qui eſt bien difficile à prouver.

(1) Id. T. 2. p. 19.

(2) Id. T. 2. p. 151.

D'ailleurs ſi le rapport eſt ſi parfait entre les Heros de la Bible & ceux de la Fable, pourquoi nos plus célebres Auteurs ſont-ils ſi differents entre eux ? Pourquoi, ſelon Bochart, Mercure eſt-il le même que Chanaan, & ſelon M. Huet, le même que Moyſe ? Pourquoi l'un dit-il, qu'Hercule eſt Samſon, & l'autre que c'eſt Joſué ? L'un que Noé eſt Saturne, & l'autre que c'eſt Abraham ? Cette varieté d'opinions n'eſt pas une petite preuve contre le ſentiment de ces Sçavans modernes : auſſi faut-il avouer que quelque étudiés que ſoient les paralleles dont leurs Livres ſont remplis, il s'y trouve toujours des choſes bien gratuites, pour ne rien dire de plus. Je voudrois bien voir un Sçavant qui, en examinant les Annales de la Chine, trouveroit beaucoup de reſſemblance dans le nom, dans l'humeur & dans les actions d'un de leurs Empereurs, avec un de nos Rois de France, s'il ſeroit bien reçu à dire que ce Roi de France a été Empereur de la Chine, ou que le Prince Chinois a été Roi de France.

Il n'eſt rien de ſi arbitraire que les Etymologies des noms qu'on peut ſouvent lire, & qu'on peut toujours interpreter à ſa fantaiſie. Je veux croire qu'Orphée & quelques autres ont fait des voyages en Egypte, du temps même que les Iſraëlites y habitoient ; mais je ſçais bien auſſi qu'ils s'y inſtruiſirent bien plus dans la funeſte ſcience de la Magie, ou du moins dans les vaines ſuperſtitions de ce Peuple idolatre, que dans la connoiſſance du vrai Dieu, quoi qu'en ayent penſé pluſieurs Sçavans après S. Juſtin (3) ; & d'ailleurs, il ne nous reſte rien de cet Orphée, quel qu'il ſoit. De quoi s'inſtruiſent, je vous prie, ceux qui voyagent dans quelque pays, ſi ce n'eſt de ſa Religion, de ſes Loix, & de ſes Coûtumes ? Ne conſultent-ils pas plutôt leurs Prêtres & leurs Docteurs, que ceux d'un peuple captif, haï, perſecuté, & d'ailleurs peu porté à reveler ſes myſteres aux Etrangers ? Je ne nie pas à la verité, que ces anciens Poëtes n'ayent connu pluſieurs verités, comme,

(3) *Cohort. ad Græcos.*

l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines de l'Enfer, les recompenſes du Paradis; verités qui malgré l'attirail de fictions dont ils les ont ornées, brillent dans pluſieurs endroits de leurs Ouvrages : mais croira-t-on qu'ils les ayent puiſées dans nos divines Ecritures? Ne ſont-ce pas plutôt ces précieux reſtes de la Tradition, que rien ne peut effacer; des étincelles de la raiſon & de la lumiere naturelle, & qui ſont, comme dit Tertullien, le témoignage d'une ame naturellement Chrétienne? *Teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ* (1). En un mot c'étoient ces divines ſemences des verités éternelles, qui étoient reſtées dans le fond du cœur de l'homme, de ſon ancien état d'innocence, & dont Dieu étoit l'auteur auſſi bien que des Livres ſaints. *Non multum refert an à Deo formata ſit animæ conſcientia, an litteris Dei?* (2)

(1) Tert. *de teſt. animæ.*

(2) Idem, *Ibid.*

On peut ajouter que les Fables ayant pris naiſſance peu de ſiecles après le Déluge, temps auquel les Traditions des choſes même arrivées avant Noé, étoient encore aſſez recentes, il y a bien de l'apparence que ceux qui les ſuivirent ne manquerent pas d'adopter quelques traits de ces anciennes verités; ainſi le Chaos, le Siecle d'or, & tant d'autres Fables, ſont copiées d'après ce que raconte Moyſe de la création, de l'état d'innocence, & de cette communauté où vivoient les premiers hommes. Mais pour ce qui eſt de ces rapports infinis que le Pere Thomaſſin (3), & après lui l'Auteur de l'*Homere Hebraïſant*, trouvent à chaque page entre les Livres de Moyſe & ceux de cet ancien Poëte, je crois qu'il n'en ont vû un ſi grand nombre, que par la diſpoſition favorable où ils étoient de les y appercevoir. Laiſſons donc à la Grece ſes Heros & ſon Heroïſme, & contentons-nous de dire que s'il y a quelques Fables qui doivent leur origine à l'abus que les Payens ont fait de l'Ecriture Sainte & de la Tradition, le nombre n'en eſt pas ſi grand qu'on le croit communément.

(3) Leſt. des Poëtes.

On ne ſçauroit nier à la verité que Sanchoniathon n'ait fait alluſion à l'Hiſtoire des premiers hommes, quoiqu'il l'ait entiérement defigurée, comme j'eſpere de le faire voir lors qu'il ſera queſtion du Fragment de cet Autheur qu'Euſebe nous en a conſervé; mais cet Ecrivain qui vivoit avant, ou peu après

la guerre de Troye, & qui n'a été connu dans la Grece que par la traduction de Philon de Byblos, faite au temps d'Hadrien, a-t'il été le Precepteur d'Heſiode & d'Homere, dans leſquels on trouve tout le fond de la Mythologie Grecque ? Il eſt vrai encore que les Grecs ont tiré la connoiſſance de leurs Dieux, des Pheniciens & des Egyptiens, par les Colonies qui leur arriverent de ces deux Pays ; mais l'Hiſtoire des Patriarches devoit être bien obſcurcie du temps d'Inachus, de Cecrops & de Cadmus, l'Idolatrie étant alors repandue dans l'Orient depuis pluſieurs ſiecles. Diſons cependant qu'on ne manquera pas dans l'occaſion, de rapporter le ſentiment de ces Sçavans, afin que le Lecteur, qu'on cherche à inſtruire dans cet Ouvrage, ſans vouloir le contraindre de ſuivre un ſentiment plutôt qu'un autre, puiſſe être en état de juger lui même quel parti il doit prendre.

Onziéme ſource. L'ignorance de l'Hiſtoire ancienne.

Une ſource plus feconde & plus favorable à l'introduction des Fables, c'eſt l'ignorance de l'Hiſtoire ancienne, & de la Chronologie. Comme on ne commença que fort tard, ſurtout dans la Grece, à avoir l'uſage des Lettres, il ſe paſſa pluſieurs ſiecles, pendant leſquels le ſouvenir des évenemens remarquables, ne fut conſervé que par Tradition, ou tout au plus par quelques Monumens qui devenoient dans la ſuite fort équivoques. Lors même qu'on commença à ſe ſervir de l'Ecriture, on n'écrivit pas d'abord des Hiſtoires ſuivies ; on compoſa des Eloges, des Cantiques, & quelques Genealogies remplies de Fables, qui furent dreſſées par les ſoins des Prêtres, ainſi qu'on l'a déja inſinué (1) ; en ſorte qu'on ne trouvoit par tout que confuſion ; & même quand on vouloit un peu approfondir ces Hiſtoires anciennes, après qu'on étoit remonté juſqu'à trois ou quatre generations, on ſe trouvoit dans le labyrinthe de l'Hiſtoire des Dieux, où l'on rencontroit toujours Jupiter, Saturne, le Ciel, & la Terre. Les Grecs ſur-tout, ne ſçavoient rien de plus ſur leur origine ; c'étoit-là qu'aboutiſſoit toute leur Tradition, même parmi les plus raiſonnables : car les autres publioient bonnement que leurs Ancêtres étoient ſortis de terre comme des champignons, ou des fourmis de la forêt d'Egine (*a*), ou des dents

(1) Voyez le premier Chapitre.

(a) . . . . . *Qui rupto robore nati, compoſitique luto, nullos habuere parentes*, Juven. Sat. 6.

du Dragon de Cadmus. Cependant comme ils vouloient paſſer pour anciens, ainſi que la pluſpart des autres peuples, ils ſe forgeoient une Hiſtoire fabuleuſe, des Rois imaginaires, des Dieux, & des Heros qui ne furent jamais : & lors qu'ils vouloient parler des premiers temps dont il avoient reçû quelque connoiſſance des Colonies qui étoient venuës s'établir dans leur pays, ils ne faiſoient que ſubſtituer des Fables à la verité. S'il étoit queſtion de la création du monde, ils debitoient celle du Cahos : s'agiſſoit il des premiers inventeurs des Arts, au lieu d'Adam & de Caïn, qui ont les premiers cultivé la terre, ils en donnoient tout l'honneur à Cerès & à Triptoléme. Pan, ſelon eux, au lieu d'Abel, étoit le premier qui avoit mené la vie paſtorale : Apollon étoit l'inventeur de la Muſique, qu'on doit attribuer à Jubal : Vulcain avec ſes Cyclopes, paſſa pour celui qui avoit appris à forger le fer & les métaux, au lieu de Tubulcaïn : Bacchus fut chez eux le Dieu de la Vigne, que Noé cultiva : ſubſtituant ainſi à tous propos leurs Divinités modernes, à la place des anciens Patriarches, que l'Ecriture Sainte nous apprend avoir été les premiers & les veritables inventeurs des Arts. Ils étoient de vrais enfans, comme le leur reproche Ariſtote, lors qu'il s'agiſſoit de parler des temps éloignés. Ils avoient même la folie de croire que c'étoient leurs colonies qui avoient peuplé tous les autres pays, & ils tiroient les noms des differents pays qu'ils connoiſſoient, de ceux de leurs Heros. Ainſi l'Europe prenoit le ſien d'Europe, ſœur de Cadmus; l'Aſie, de la mere de Promethée; la Libye, de la fille d'Epaphe; l'Arménie, d'Arménus; la Medie, de Medus; les Perſes, de Perſée; ainſi des autres, ne ſçachant pas que les premiers noms étoient donnés aux lieux où l'on venoit habiter, conformément aux qualités du pays, ou aux mœurs & coûtumes de ceux qui y arrivoient, comme le prouve le ſçavant Bochart (1). Ainſi l'Europe, prit ce nom de la blancheur de ſes habitans; les Celtes, furent ainſi nommés à cauſe de leur cheveux blonds; les Latins, parce qu'ils étoient adonnés à la magie; les Leſtrigons, à cauſe de leur ferocité; les Cretois, par leur adreſſe à tirer de l'Arc; les Thraces, par leur nobleſſe. Quelquefois auſſi le grand nombre

(1) Dans ſon Chan.

d'animaux qu'on trouvoit dans un pays, lui faiſoit donner un nom qui y faiſoit alluſion. Ainſi l'Eſpagne prit le ſien des lapins dont elle étoit remplie ; l'Iſle de Rhodes, des ſerpens ; la ville de Lyon, des corbeaux ; l'Iſle d'Icare, des poiſſons : quelquefois auſſi ces noms provenoient des bois & des forêts dont un pays étoit couvert, comme les Pyrenées ; ou des pâturages, comme le Parnaſſe : enfin des fruits qu'on y trouvoit, comme Saïs en Egypte, des oliviers qui y venoient en abondance : le Portugal, de ſon grand nombre d'amandiers ; ou quelque fois des Volcans qui ſortoient des montagnes, comme le Mont-Etna ; ainſi des autres.

Les moindres équivoques donnoient lieu à une Fable. Plutarque dans la vie de Licurgue, dit ſur la foi d'un Ancien, qu'Apollon ayant donné à quelques Cretois un Dauphin pour conducteur, ils allerent dans la Phocide, où ils bâtirent la ville de Cyrrha : on voit bien qu'ils y furent conduits ſur un Vaiſſeau nommé *le Dauphin*. Ce n'eſt donc pas parmi les Ecrivains Grecs, qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monumens de l'Antiquité ; ils n'ont fait que copier les Egyptiens & les autres peuples d'Orient, qui eux mêmes avoient rempli de Fables leur ancienne Hiſtoire.

Lorſqu'il s'agiſſoit de chercher l'origine des Villes & de leurs Fondateurs, c'étoit toûjours quelque Heros, quelque fils de leurs Dieux qui les avoit bâties. La ville de Cypariſſe dans la Phocide, étoit environnée de cyprès qui lui avoient fait donner ce nom ; & celle de Daulis dans le même Pays, étoit entourée d'arbres (1), dont elle avoit pris le ſien. Ces origines étoient trop ſimples, ils aimoient mieux avoir recours à un certain Cypariſſus, & au prétendu Tyran Daulis, qui donnerent leur nom à ces deux Villes. Lycoreus avoit bâti celle de Lycorée ſur le Parnaſſe, qui avoit pris ſon nom de la quantité de loups qui y étoient. On pourroit joindre ici un nombre infini d'autres exemples, mais ceux-là ſuffiſent pour prouver ce que je viens d'avancer.

(1) Euſth. ſur le deuxiéme Livre de l'Iliade.

C'eſt donc dans l'Ecriture Sainte qu'il faut chercher la veritable Antiquité : les Hiſtoriens profanes ne commencent qu'au

qu'au temps d'Eſdras, c'eſt-à-dire, du dernier Hiſtorien ſacré, ſi vous exceptez l'Auteur des Machabées : Homere même & Heſiode, leurs plus anciens Poëtes & leurs plus grands Theologiens, n'ont vécu que long-temps après la guerre de Troye. Pour ce qui regarde Darès Phrygien, Dictys de Crete & quelques autres, quand même ils ne ſeroient pas des Auteurs ſuppoſés, comme ils le ſont en effet, ils n'auroient vécu que vers le temps de la guerre de Troye, époque qui répond au temps des Juges ; & ſeroient toûjours bien poſterieurs aux évenemens dont parle Moyſe. Les Grecs n'étoient donc nullement inſtruits des temps un peu reculés, & leur Hiſtoire ne commença à devenir raiſonnable, que du temps des Olympiades, avant lequel Varron avoüe qu'on n'y voyoit que confuſion & que chimere.

Mais pour bien éclaircir tout ceci, & ſçavoir en quel temps les Fables ont pris naiſſance, il faut diſtinguer trois ſortes de temps ; les temps inconnus, les temps fabuleux, & les temps hiſtoriques (1). Les premiers, qui ſont comme l'enfance & le berceau du monde, comprennent ce qui s'eſt paſſé depuis le Chaos, ou plutôt depuis la création, juſqu'au Déluge d'Ogygès, arrivé vers l'an 1800. avant J. C. Les temps fabuleux renferment ceux qui ſe ſont écoulés depuis ce Deluge, juſqu'à la premiere Olympiade, où commencent les temps hiſtoriques. Il eſt bon de remarquer que cette celebre diviſion de Varrou, ne regarde que l'Hiſtoire Grecque ; car non-ſeulement les Iſraëlites, mais les Egyptiens même, & les Pheniciens, avoient connoiſſance des temps les plus reculés, par la Tradition & par des Annales, quoique ſouvent mêlées de Fables ; mais il ne s'agit ici que des Grecs, qui n'avoient qu'une connoiſſance très-confuſe des premiers ſiecles du monde ; & c'eſt dans l'eſpace du ſecond intervalle qu'on doit placer l'origine de ce nombre prodigieux de Fables qu'on trouve repanduës dans leurs Poëtes. Il faut avouer cependant, que tous les ſiecles des temps fabuleux, n'ont pas été également feconds en Fables & en Heroïſme : celui ſans doute d'où nous en eſt venu la plus grande quantité, a été celui de la priſe de Troye.

(1) Ἄ"γηλον, Μυθικὸν ἱστορικὸν, Voyez Cenſorin.

Cette celebre Ville fut priſe deux fois ; la premiere fois

par Hercule, & 30. ou 35. ans après, c'eſt-à-dire, l'an avant Jeſus-Chriſt 1282. par l'Armée des Grecs ſous la conduite d'Agamemnon. Au temps de la premiere priſe, on voit paroître Telamon, Hercule, Theſée, Jaſon, Orphée, Caſtor & Pollux, & tous ces autres Heros de la Toiſon d'Or. A la ſeconde priſe, paroiſſent les fils ou les petits fils des premiers, Agamemnon, Menelaüs, Achille, Diomede, Ajax, Hector, Paris, Enée, &c. & dans le temps qui s'écoula entre ces deux époques, arriverent les deux guerres de Thebes où parurent, Adraſte, OEdipe, Eteocle, Polynice, Capanée, & tant d'autres Heros, ſujets éternels des Fables des Poëtes. Heureux ſiecle pour les Poëmes & les Tragédies! Auſſi les Théatres de la Grece, ont ils retenti mille fois de ces noms illuſtres. On peut ajoûter que ceux de la France en retentiſſent encore tous les jours; enſorte que les Heros de notre ſiecle, ſouvent plus Heros que ceux de l'Antiquité, n'oſent y paroître que ſous des noms empruntés. Ce n'eſt pas là ce qui ſurprend le plus; c'eſt de voir qu'on y fait paroître tous les jours les Divinités uſées du Paganiſme, & que dans une Ville Chrétienne on voye ces Divinités déplorables y donner l'affreux ſpectacle de leurs débauches: enſorte qu'on eſt également ſcandaliſé de voir l'ancienne idolatrie paroître avec autant de pompe & d'appareil, qu'on la voyoit autrefois à Rome & à Athenes, comme des leçons dangereuſes qu'une morale toute payenne inſpire à la jeuneſſe. Mais revenons à notre ſujet.

Enfin l'Hiſtoire Grecque, juſques-là ſi fabuleuſe, prit une nouvelle forme par le retabliſſement des Olympiades: l'on commença alors à placer les évenemens ſous leurs époques.

On ne convient pas trop du temps où les Jeux Olympiques, qui y donnerent lieu, furent inſtitués. Leur origine ſe trouve cachée dans la plus profonde obſcurité: Diodore de Sicile dit ſeulement que ce fut Hercule de Crete qui les inſtitua, ſans nous apprendre ni en quel temps, ni à quelle occaſion; mais l'opinion la plus commune parmi les Sçavans, (1) eſt que Pelops en fut l'Auteur, & que la premiere célebration en fut faite dans l'Elide, la vingt-neuviéme année

(1) Voyez Scaliger après Euſebe.

du regne d'Acriſe, la trente-quatriéme du regne de Sicyon, dix-neuviéme Roy de Sicyone ; & pour concilier les époques profanes avec la Chronologie de l'Ecriture Sainte, ce fut l'année vingt-troiſiéme de la Judicature de Debbora. Atrée, fils de Pelops, les renouvella, & en ordonna la ſeconde célebration, l'an avant JESUS-CHRIST 1418. Enfin Hercule, au retour de la conquête de la Toiſon d'Or, aſſembla les Argonautes ſur les bords du Fleuve Alphée près de la ville de Piſe dans l'Elide, pour y celebrer ces mêmes Jeux, en action de grace de l'heureux ſuccès de leur voyage ; & l'on promit de s'y raſſembler au bout de quatre ans pour le même ſujet. Cependant ces Jeux furent diſcontinués, juſqu'à ce que Iphitus Roi d'Elide les rétablit 442. ans après, l'an avant l'Ere chrétienne 777. La Grece en fit ſon époque, & on ne compta plus que par Olympiades ; & depuis ce temps-là l'Hiſtoire Grecque n'eſt plus ſi remplie de Fables.

Cette diviſion, comme je l'ai déja remarqué, nous vient des Grecs qui ignoroient les Antiquités ; & ces mêmes temps qu'ils appellent ou inconnus ou fabuleux, ſont des temps fort connus lorſqu'on les concilie avec l'Hiſtoire Sainte, & même avec celle d'Egypte, & de pluſieurs autres peuples de l'Aſie, ce que les Sçavans n'ont pas negligé ; & c'eſt ce qui fait que Scaliger (1) ſe plaint ſouvent, & même avec des ſentimens de douleur, de ceux qui leur ont donné le nom de Fabuleux, au lieu de celui d'*Heroïques*, qui leur conviendroit mieux. Diodore de Sicile avoit dit avant lui, que quoiqu'on ne puiſſe pas ajouter la même foi à ce qu'on nous raconte de ces anciens temps, qu'à ce qui ſe paſſe de nos jours, on ne doit pas pourtant regarder comme des Fables, tout ce qu'on en raconte, puiſqu'on y trouve les actions de ces Heros qui ſont devenus ſi celebres.

(1) Can. Iſag. l. 3.

Quoiqu'il en ſoit, les Olympiades ont repandu une grande clarté ſur le Chaos de l'Hiſtoire. Auſſi les Sçavants leur ont des obligations infinies ; mais perſonne, que je ſçache, ne leur a témoigné ſa reconnoiſſance avec plus d'affection que le même Scaliger, que nous venons de citer. Il leur fait le plus joli compliment, qu'un Sçavant puiſſe faire : » Je vous » ſalue, dit-il, divines Olympiades, ſacrées dépoſitaires de

» la verité ; vous ſervez à reprimer l'audacieuſe témerité des » Chronologues ; c'eſt par vous que la lumiere s'eſt repan- » duë dans l'Hiſtoire ; ſans vous, que de verités ſeroient en- » ſevelies dans les tenebres de l'ignorance ! Enfin c'eſt par » votre moyen que nous ſçavons avec certitude, les choſes » mêmes qui ſe ſont paſſées dans des temps ſi éloignés (1);

(1) *Animad. in Euſ. Chron.*

Mais en voilà aſſez pour cet article ; venons à la treiziéme ſource, qui eſt tirée de l'ignorance des langues.

CHAPITRE VI.

Continuation de la même matiere.

Treiziéme ſource. L'ignorance des Langues.

L'IGNORANCE des Langues, ſur tout de la Phenicienne, a été auſſi la ſource d'une infinité de Fables. Il eſt ſûr que les Colonies ſorties de Phenicie, allerent peupler pluſieurs contrées de la Grece. Sans doute que leur Langue ſe mêloit avec celle des pays où ils alloient (*a*) : & comme la Langue Phenicienne a pluſieurs mots équivoques, les Grecs qui dans la ſuite lurent leur ancienne Hiſtoire, qui étoit remplie de phraſes Pheniciennes, y ayant trouvé ces mots équivoques, ne manquerent pas de les expliquer dans le ſens qui étoit le plus ſelon leur goût. Il ne faut pas douter même, que lorſqu'ils conſultoient les Pheniciens, qui connoiſſoient le penchant qu'ils avoient pour les fictions, ceux-ci ne leur en ayent ſouvent impoſé. De là ont pris naiſſance une infinité de Fables : en voici pluſieurs exemples, tirés pour la plûpart de Bochart.

Le mot *alpha*, ou *ilpha*, dans la Langue Phenicienne, ſignifie également un Taureau, ou un navire : les Grecs, au lieu de dire qu'Europe avoit été emmenée ſur un vaiſſeau dans l'Iſle de Crete, publierent que Jupiter changé en Taureau l'avoit enlevée. Dans la même Langue, les Pheniciens s'appelloient *Hevéens*, ou *Achiviens* ; & comme le mot *Chiva* ſignifie un ſerpent, les Grecs l'ayant trouvé dans les Annales

(*a*) Bochard & Voſſius ont prouvé ſans replique, que l'alphabet que Cadmus porta en Grece, étoit Phenicien ; celui dont on s'y ſervoit étoit Pelaſgien, & il ſe forma une Langue des deux.

de Cadmus, débiterent que ce Prince avoit été changé en ſerpent. De même encore, du mot *Sir*, qui veut dire un Cantique, ils ont fait la Fable des *Sirenes*. Eole n'a paſſé parmi eux pour le Dieu des vents & des tempêtes, que parce que le mot *Eol*, ou *Chol*, ſignifie tempête. La Fable qui dit que le Vaiſſeau des Argonautes parloit, & que Minerve avoit employé au gouvernail un des chênes de la Forêt de Dodone qui rendoient des Oracles, tire auſſi ſon origine d'une équivoque de la Langue Phenicienne, dans laquelle le même mot ſignifie parler, & gouverner un vaiſſeau. (1) Du mot *Moun*, ou *Mon*, qui veut dire, *vice*, on a fait le Dieu Momus, cenſeur des defauts des hommes. (2) La Fable de la fameuſe Fontaine Caſtalie, en Béotie, tire auſſi ſon origine d'une équivoque : comme elle couloit avec un murmure qui paroiſſoit avoir quelque choſe de ſingulier (*a*), & que ſon eau troubloit l'eſprit de ceux qui en buvoient, on s'imagina d'abord qu'elle communiquoit le don de prophetie ; & quand il fut queſtion de ſçavoir d'où lui venoit cette vertu, on inventa une Fable. Une Nymphe, dit-on, fut aimée d'Apollon ; (3) comme ce Dieu la pourſuivoit un jour, elle ſe jetta dans cette Fontaine : Apollon pour ſe conſoler de la perte de ſa Maîtreſſe, communiqua à l'eau de cette Fontaine le don de prophetie. Si les Grecs avoient entendu la Langue Hebraïque, ils auroient bien vû que le mot Caſtalie, vient de *Caſtala*, qui veut dire *bruit* ; (4) & ils ne ſe ſeroient pas jettés dans des Fables ridicules, reſſource ordinaire de leur ignorance. On doit dire à peu près la même choſe de l'origine de la fontaine Hippocrene qu'on dit que le cheval Pegaſe fit ſortir d'un coup de pied ſur le mont Helicon, parce que le mot *Pigran* dont on fit *Hippigrana* & enſuite *Hippocrene*, veut dire ſortir de terre. (*b*) La Fable de la fontaine Arethuſe & d'Alphée ſon Amant, qu'Ovide décrit ſi bien, n'eſt fondée que ſur une pareille équivoque. Les Pheniciens étant arrivés en Sicile, voyant cette fontaine environnée de Saules, la nommerent peut-être *Alphaga*, qui

(1) Voyez la Fable des Argonautes. T. 3.

(2) Le Clerc ſur Heſiode.

(3) *Lutatius.*

(4) Bochart. Chan 1. l. 1. c. 16.

(*a*) *Caſtaliæque ſonans liquido pede labitur unda* Virg. in Culice.

(*b*) Voyez Bochart. Chan. l. 1. c. 16. & M. le Clerc ſur Heſiode. De *Pigran* les Grecs ont fait ἱππουκρήνη *tanquam ab equo deductâ voce ; ideò Perſio fons caballinus ; hinc nata Fabula de fonte è terra edito equi ungulâ percuſſa.*

veut dire, la fontaine des Saules. (1) Les Grecs qui aborderent enſuite dans le même lieu, n'entendant pas la ſignification de ce mot, & ſe ſouvenant de leur fleuve Alphée (2) s'imaginerent que puiſque la fontaine & le fleuve avoient à peu près le même nom, il falloit qu'ils euſſent la même origine, & là deſſus, quelque bel eſprit compoſa le Roman des Amours du Dieu du Fleuve, avec la Nymphe Arethuſe. Preſque tous les Hiſtoriens enſuite furent la dupe de cette Fable, & dirent que l'Alphée traverſoit la mer, & alloit reſſortir dans l'Iſle de Sicile, près de la fontaine d'Arethuſe (*a*). Une même racine Phenicienne du mot *nahhaſch* pouvoit ſignifier également, ou un Gardien, ou un Dragon : dès qu'on liſoit une Hiſtoire où ce mot ſe rencontroit, pour marquer le gardien de quelque choſe précieuſe, on ne manquoit pas de dire que c'étoit un Dragon. De là toutes ces Fables de ces fameux Dragons, par leſquels on fait garder le Jardin des Heſperides, la Toiſon d'or, l'antre de Delphes, & la fameuſe fontaine de Thebes : au lieu d'y mettre des hommes, on y a mis des monſtres ; & ce qui a autoriſé la liberté qu'on ſe donnoit de prendre dans cette ſignification le mot Phenicien, c'eſt que pour être le gardien d'une choſe précieuſe, & veiller à ſa conſervation, il faut être vigilant & clair-voyant ; ce que les mots Grecs ὄφις & δέρκων ſignifient (*b*). Voila ce qui a trompé ſouvent Palephate, Diodore, & quelques autres, qui pour expliquer ces Fables, en ont ſubſtitué d'autres à leur place, & ont introduit des perſonnages à qui ils ont donné le nom de Draco. De même quand les Poëtes diſent que les Dieux épouvantés par les menaces des Géants, ſe revêtirent en Egypte de la figure de pluſieurs animaux (3), cela n'eſt fondé que ſur des alluſions aux noms Pheniciens ou Hebreux, qui donnerent occaſion à ces Fables. C'eſt ainſi, pour me ſervir d'exemples, qu'on ne ſçauroit conteſter que le Dieu Anubis fut changé en chien, parce que *nobeach* ſignifie aboyer : Apis en bœuf, parce que *abir*

(1) Bochart, Chan. l 1. c. 18.

(2) Il coule dans l'Elide.

(3) Ovid. Met. l. 5.

(*a*) Bochard croit que le mot Arethuſe vient du mot Phenicien *Arith*, qui veut dire ruiſſeau.

(*b*) Le Clerc ſur Heſ. p. 63. ces mots, dit cet Auteur, viennent d'ὄψομαι & δρακεῖν videre. *Igitur credibile eſt eamdem vocem Phenicià linguâ & ſerpentem & cuſtodem ſignificaſſe.*

veut dire un bœuf: Venus en poiſſon: Junon en vache, parce qu'*Aſtarot* qui étoit le nom de Junon, ſignifie des troupeaux: & *Dag*, qui étoit celui de Venus, ou Aſtarté, veut dire un poiſſon. Je pourrois rapporter ici une infinité d'autres exemples; mais j'eſpere dans la ſuite en donner tant de preuves, que je convaincrai les plus incrédules.

Il me reſte à prouver maintenant, que non ſeulement les équivoques des Langues Orientales ont donné lieu à une infinité de Fables, mais auſſi celles des autres Langues.

Les mots équivoques de la Grecque, par exemple, en ont produit un grand nombre. De *crios* (1), qui étoit le nom du Gouverneur des enfans d'Athamas, & qui ſignifioit un belier, ils ont compoſé la Fable du Belier à la Toiſon d'or, comme nous le dirons plus au long en l'expliquant. Ils ont changé de même Lycaon en loup, parce que ſon nom eſt le même que celui de cet animal. Ils ont publié que Cyrus avoit été nourri par une chienne, parce que la femme du Bouvier d'Aſtyage, qui le nourrit, s'appelloit en grec *Cyno*, (2) & dans la Langue des Medes *Spaco*, noms qui veulent dire chienne. (3) Que Venus étoit ſortie de l'écume de la mer, parce que *Aphrodite*, qui étoit le nom qu'ils donnoient à cette Déeſſe, ſignifioit de l'écume. Que le Temple de Delphes avoit été conſtruit avec de la cire, & les ailes des abeilles qu'Apollon avoit fait venir des pays Hyperboréens, parce que Pteras (4) dont le nom veut dire une plume, en avoit été l'Architecte: On doit dire la même choſe des autres Fables, où l'on trouve que quelques enfans ont été nourris par des Chevres, comme Ægiſte, ou par une Biche, comme Telephe, fils d'Hercule, parce que leurs noms répondent à ceux de ces animaux.

(1) ὁ κριὸς.

(2) ἀπὸ τῆς κυνὸς.

(3) *Herodot.* l. 1.

(4) τὸ πτερὸν *penna.*

Mais pour donner plus de vrai-ſemblance à toutes ces origines, il eſt bon de faire voir en peu de mots, & par des exemples inconteſtables que la plûpart des Fables des Grecs venoient d'Egypte & de Phenicie. Quatorziéme ſource.

Les Grecs ne ſont pas à beaucoup près ſi anciens que les autres peuples d'Orient. Les Arts & la politeſſe regnoient en Egypte, lorſque les peuples d'Occident vivoient encore dans une brutale groſſiereté: c'étoit par les Colonies qui for-

toient d'Orient, qu'ils apprenoient à bâtir des Villes, à vivre en ſocieté, & à s'habiller. C'eſt de là que venoient les ceremonies de la Religion, le culte des Dieux, & les ſacrifices. On n'en ſçauroit douter après le témoignage formel des plus anciens Auteurs. Les Fables étoient mêlées avec la Religion, elles en étoient le fondement : c'étoit la Fable qui avoit introduit ce grand nombre de Dieux qu'on avoit ſubſtitué à la place du veritable ; ainſi en apprenant la Religion des Egyptiens, les Grecs apprenoient auſſi leurs Fables. Il eſt certain, par exemple, que le culte de Bacchus étoit formé ſur celui d'Oſiris ; Diodore le dit en plus d'un endroit (1). Les repréſentations obſcenes de leur Hermès & de leur Priape, n'étoient-elles pas les mêmes que le *Phallus* des Egyptiens ? Herodote (2) a beau dire que c'étoient les Pelaſges qui leur avoient appris ces myſtérieuſes infamies : les Pelaſges, tout anciens qu'ils étoient dans la Grece, étoient modernes en comparaiſon des Egyptiens ; & comme ils étoient vagabonds, quelqu'un d'eux pouvoit être ſorti d'Arcadie, qui étoit leur premiere habitation, & avoir voyagé en Egypte. Cadmus & Melampe avoient apporté ce culte dans la Grece ; & le premier ne ſouffrit tant de perſecution, juſqu'à être chaſſé de ſon Royaume, que pour s'être oppoſé aux innovations qu'on avoit introduites dans les Fêtes de cette ancienne Divinité. Tel étoit le genie des Grecs ; ils changeoient & les noms & les ceremonies des Dieux d'Orient, pour faire croire dans la ſuite qu'ils étoient nés dans leurs pays ; comme nous le voyons dans cet exemple, dans celui d'Iſis qu'ils appelloient Diane, & dans une infinité d'autres. La Fable de Derceto, ou d'Atergatis, n'eſt-elle pas la même que celle de Dagon ? Les Grecs n'ont-ils pas compoſé ce nom de ceux d'*Adir* & d'*Agon*, grand poiſſon ? comme Selden le démontre (3) ; & n'eſt-ce pas pour cela qu'Ovide dit que Derceto fut changée en poiſſon ? La Fable de Venus & d'Adonis n'étoit-elle pas originaire de Syrie ? Et ſi l'on publia que cette Déeſſe étoit ſortie de la mer, c'eſt que ſon culte étoit paſſé des côtes de Syrie en Chypre, de là à Cythere, & enſuite dans la Grece. Io changée en vache, n'eſt-elle pas la même qu'Iſis adorée par les Egyptiens ſous la figure de cet animal ?

(1) L. 1.

(2) L. 2.

(3) *de Diis Syriis, Synt* 2. *c.* 3.

Et

Et ſi, ſelon Plutarque (1), il y avoit une ancienne Tradition qui portoit que cette Déeſſe avoit été métamorphoſée en Hirondelle, n'eſt-ce pas, comme le remarque Bochart (2), parce que dans les Langues d'Orient, *Sis* ſignifie une Hirondelle ? La Fable d'Arachné changée en Araignée, ne vient-elle pas de l'Hebreu *Arag*, qui veut dire filer ? terme que l'Ecriture employe pour les toiles mêmes que les Araignées filent. Celle d'Eſculape, nourri par une Chienne, ne vient-elle pas de Phenicie ? Et quand Sanchoniathon ne le diroit pas expreſſément, ne verroit-on pas qu'on a compoſé ce nom & cette Fable de deux mots Hebreux, *Is Calibi*, *Vir Caninus*, d'où les Grecs ont fait leur *Aſclepios*, & les Latins leur Eſculape ? Pourquoi, je vous prie, diſoit-on que Diane avoit été changée en chat, ſinon parce que cette Déeſſe, ſelon Herodote (3), étoit appellée en Egypte *Bubaſte*, qui veut dire un chat dans la Langue du pays, comme nous l'apprend Stephanus (4). Le Mercure des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Teutat des Gaulois n'étoit-il pas la copie de l'ancien Thot des Egyptiens ? Tout l'attirail des Fables que les Poëtes mêlerent dans leur *Adès*, en un mot tout leur ſyſtême Poëtique de l'Enfer, ne venoit-il pas des Egyptiens ? Diodore de Sicile (5) & Porphyre (6) le diſent formellement, & nous le prouverons fort au long dans la ſuite. Pythagore n'avoit-il pas puiſé chez ce même peuple les rêveries de la Métempſycoſe, & Homere la Fable des Métamorphoſes de Protée ? J'en pourrois rapporter encore pluſieurs autres ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que le plus grand nombre des Fables des Grecs & des Latins venoient d'Egypte & de Phenicie : que Bochart & quelques autres ont eu raiſon d'en chercher ſouvent le dénouëment dans les Langues Orientales ; & que ſi on a de la peine à les reconnoître, c'eſt que les Grecs qui avoient un penchant infini pour les fictions, & qui d'un autre côté vouloient paſſer pour anciens, aimant mieux rapporter leur origine aux fourmis de la forêt d'Egine, ou aux dents du Dragon de Cadmus, que de reconnoître qu'ils deſcendoient des Peuples étrangers, changeoient tout dans les Fables, les noms, les avantures, & les ceremonies de la Religion ; voulant faire

(1) *in Iſide.*

(2) *De animal.* p. 2. l. 10.

(3) L. 2. c. 156.

(4) *in voce Bubaſtis.*

(5) Lib. 1.
(6) Lib. 5. *de Abſt.*

voir par là, que tout avoit commencé parmi eux, & qu'ils n'étoient redevables à aucun Peuple, ni de leurs Dieux, ni de leurs Heros. C'eſt pour cette raiſon ſans doute, que l'on trouve dans les Poëtes Grecs les Fables Egyptiennes ſi défigurées, qu'il ſeroit difficile ſans le ſecours des Langues, d'en pouvoir découvrir l'origine ; & qu'il y a tant de difference entre ce que Diodore & Plutarque diſent d'Iſis & d'Oſiris après les Prêtres d'Egypte, & ce que les Poëtes diſent d'Io, de Bacchus & de Diane, qu'on ſeroit tenté de croire que ce ne ſont pas les mêmes Divinités.

On a donné dans le premier Chapitre des regles & des exemples pour connoître en general, les Fables Orientales, les Grecques & les Latines. Ce ſeroit ici le lieu de dire en quel temps ont commencé les Fables ; mais il eſt impoſſible d'en fixer au juſte l'époque : on ſçait ſeulement qu'elles ſont très-anciennes, puiſque nous les trouvons dans ce qui nous reſte de plus ancien dans l'Antiquité profane ; à quoi on peut ajoûter que la maniere differente dont les racontent les premiers Poëtes, eſt une preuve inconteſtable qu'elles étoient répanduës avant leur temps, parmi les peuples dont apparemment elles contenoient l'ancienne Tradition. Mais pour dire quelque choſe de plus précis, je crois que ſi avant le Deluge, les Fables n'ont pas corrompu la Religion de Caïn & de ſa famille, ainſi que l'idolatrie avec laquelle elles paroiſſent ſi naturellement liées, elles ont du moins pris naiſſance peu de temps après, dans la famille de Cham, & de Chanaam ſon fils, premiers auteurs de l'idolatrie. Ainſi on doit regarder la Phenicie & l'Egypte comme le premier Theâtre des Fables, d'où elles paſſerent avec les Colonies en occident, & dans la Grece ſur tout, où elles multiplierent infiniment, les Grecs ayant un genie porté aux fictions. De la Grece elles paſſerent en Italie, & dans les autres pays.

Il eſt conſtant qu'en ſuivant un peu l'ancienne Tradition, on découvre aiſément que c'eſt là le chemin de l'idolatrie & des Fables, qui ont toûjours marché enſemble. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'Homere & Heſiode ſont les inventeurs de ces Fables : l'idolatrie étoit plus ancienne que ces deux

Poëtes, & par conſequent les Fables, qui y ſont néceſſairement enchaînées, l'étoient auſſi. Les Poëtes qui avoient précédé ceux que je viens de nommer, en avoient apparemment rempli leurs Ouvrages, & je ne doute pas qu'Homere n'ait eu des modeles qu'il a imité. La Poëſie Grecque auroit-elle commencé par des Chefs-d'œuvres ? Il y avoit eu ſans doute avant lui des Poëtes, qui avoient traité le ſujet de la guerre de Troye, & qui avoient fait des Iliades, où apparemment le commerce des Dieux avec les hommes, & les autres Fables, regnoient comme dans l'Iliade & l'Odyſſée ; car il ne faut pas croire que les Dieux de la Grece doivent leur origine aux Poëmes d'Homere & d'Heſiode. Ces deux Poëtes, & ceux qui les ont precedés, avoient ſuivi dans leurs Ouvrages les principes de la Theologie de leur pays, dont le ſyſtême avoit été formé dès le temps de Cecrops qui établit dans la Grece le culte des Divinités d'Egypte & de Phenicie, comme il paroît par le témoignage des Anciens, ainſi qu'on peut le voir dans Saint Epiphane (1). Les autres Chefs de Colonies, tels que Cadmus, qui porta en Grece les myſteres de Bacchus & d'Oſiris, ſuivirent la même méthode ; or ces Chefs de Colonies étoient tous anterieurs de pluſieurs ſiecles à ces deux Poëtes. Mais pour tout dire en un mot, la Poëſie Grecque n'eſt qu'une copie de cette ancienne Poëſie ſi connuë en Orient, & que Moyſe a ſi heureuſement employée dans ces admirables Cantiques, où il celebre avec tant de majeſté les victoires du Dieu des Armées ſur les ennemis des Hebreux ; & peut-être même que c'eſt ce commerce ſacré du Dieu d'Iſrael avec ſon peuple, que fait ſi ſouvent ſentir ce ſaint Legiſlateur, qui a donné lieu dans la ſuite aux Poëtes, de mêler à tous propos leurs Dieux avec les hommes, n'ayant pas ſçu expliquer autrement cette divine Providence qui regle les évenemens, & qui paroît dans ces divins Cantiques ſi remplie de ſoin & de ſollicitude. Ainſi les premieres verités ont donné occaſion aux Fables les plus anciennes, qui ſe ſont enſuite multipliées au gré du genie des peuples qui les ont adoptées.

(1) Dans le Liv. 1. de ſes hereſies, §. 7.

Il eſt bon de remarquer encore, que les Fables qui ſortirent de la Phenicie & de l'Egypte, ne prirent pas toutes la

route d'Occident, je veux dire de la Grece & de l'Italie; il y en eut beaucoup qui paſſerent dans les Indes avec les Colonies qui allerent s'y établir; & c'eſt ce qui fait qu'il y a peu de pays où l'on n'ait trouvé une Tradition du combat des Géants, & de la Guerre qu'ils firent aux Dieux, comme on le peut voir dans pluſieurs Relations (*a*). On trouve encore dans les pays les plus éloignés pluſieurs veſtiges des anciennes Fables, où elles ne ſont pas même aſſez défigurées, pour n'être pas reconnuës; ce qu'on doit penſer auſſi de l'idolatrie de ces Peuples, qu'on voit bien, malgré les changemens qu'on y a faits, être la ſuite de l'ancienne, qui fut portée dans les climats éloignés avec les Colonies. Sur quoi on peut conſulter l'Ouvrage du P. Laffiteau, pour ce qui regarde les Sauvages de l'Amerique, dont les mœurs, ſelon lui reſſemblent à celles des premiers hommes. Mais il eſt temps de paſſer à une autre ſource.

Quinziéme ſource. L'ignorance de la Geographie.

Comme dans ces premiers temps l'art de la Navigation étoit peu perfectionné, & qu'on ne ſçavoit guere bien la Geographie, les voyages de mer étoient fort dangereux. Lorſqu'on vint enſuite à faire des Relations des ces voyages, on y mêla pluſieurs Fables : on ne parla, par exemple, de l'Ocean que comme d'un lieu couvert de tenebres, où le ſoleil alloit ſe coucher tous les ſoirs dans le Palais de Tethys (*b*).

Les Rochers qui compoſent le Détroit de Scylla & de Charybde, paſſerent pour deux monſtres qui engloutiſſoient les vaiſſeaux. On publioit que les Symplegades ou les Cyanées, qui ſont à l'entrée du Pont-Euxin, s'entreheurtoient pour engloutir les navires qui y paſſoient. On regardoit les Cimmeriens, comme un Peuple enſeveli dans des tenebres éternelles : les Arimaſpes & les Iſſedons, comme des hommes qui n'avoient qu'un œil : les Hyperboréens, comme des gens qui vivoient mille ans ſans chagrin, ſans maladie, & ſans reſſentir aucune des incommodités de la vie. Ici, il y

(*a*) Voyez ce que M. Dellon en a écrit dans ſon troiſiéme tome des Divinités qu'adorent les peuples des Indes, ſur tout ſur les côtes de Malabar, & des pays voiſins : & ce que le Pere Laffiteau en a dit dans ſes Mœurs des Sauvages. T. 2.

(*b*) . . . . *Tarteſſos ſtabulanti couſcia Phœbo* (1).

. . . . . .

Preſſerat occiduus Tarteſſia littora Phœbus (2).

(1) Sil. ital. L. 3.

(2) Ovid. Met. L. 14.

avoit un peuple couvert de plumes ; là, des hommes ſans tête, ou Acephales ; des Cynocephales, ou hommes à tête de chien ; d'autres, dont les oreilles pendoient juſqu'aux talons ; d'autres enfin qui n'avoient qu'un pied, car c'eſt ce que contenoient les Relations des Indes & du Nord : partout des monſtres effroyables qu'il falloit dompter. Si quelqu'un alloit dans le Golphe de Perſe, on publioit qu'il étoit allé juſqu'au fond de l'Orient, & au pays où l'*Aurore ouvre la barriere du jour*. Parce que Perſée eut la hardieſſe de ſortir du détroit de Gibraltar pour aller juſqu'aux Iſles Orcades, on lui donna le Cheval Pegaſe, avec l'équipage de Pluton & de Mercure, comme s'il avoit été impoſſible de faire un ſi long voyage, ſans quelque ſecours ſurnaturel.

Que de Fables ridicules, que de fictions pueriles ne trouve-t'on pas dans le faux Orphée, dans Apollonius de Rhodes, au ſujet du retour des Argonautes ; Combien de Pays & de Peuples inconnus, ne leur font-ils pas rencontrer dans ce voyage chimerique ? Qui eſt-ce qui peut dire où étoient les Cimmeriens d'Homere, & l'Iſle de Calypſo ?

Seiziéme & derniere ſource. Les prétendus commerces des Dieux.

On peut ajoûter à toutes ces ſources, le ſoin qu'on a pris ſouvent de ſauver l'honneur de pluſieurs femmes. Lorſque quelque Princeſſe avoit eu de la foibleſſe pour ſon Amant, les flatteurs ne manquoient pas d'appeller au ſecours de ſa réputation quelque Divinité favorable : il falloit que ce fût un Dieu métamorphoſé, qui eût triomphé de l'inſenſibilité de la Belle ; on ſauvoit par là ſa réputation, & ces ſortes de galanteries, bien loin d'être diffamantes, étoient très-honorables. Il n'y avoit pas juſqu'aux époux trop faciles, qui ne les favoriſaſſent ; & l'hiſtoire de Pauline & de Mundus, n'eſt pas le ſeul monument qui nous reſte de la ſotte crédulité des maris. Mundus, jeune Chevalier Romain, étoit devenu amoureux de Pauline, & ayant employé inutilement tous les moyens de la rendre ſenſible, il s'aviſa de gagner les Prêtres d'Anubis, qui firent ſçavoir à Pauline que ce Dieu étoit amoureux d'elle ; Pauline fut le même ſoir conduite dans le Temple par ſon mari. Quelques jours après, Mundus qu'elle rencontra par haſard, lui déclara le ſecret. Pauline au déſeſpoir s'en plaignit à Tibere, qui tout Tibere qu'il étoit,

fit brûler les Prêtres d'Anubis, trainer ſa Statue dans le Tybre, & fit exiler Mundus (1).

(1) Joſeph. Ant. l. 18.

Il eſt ſûr qu'une infinité de Fables tirent leur origine de cette ſource. Celle de Rhea Silvia, mere de Remus & Romulus, en eſt une preuve (2). Amulius ſon oncle entra dans ſa cellule, & Numitor ſon pere, fit courir le bruit que les deux enfans qu'elle mit au monde avoient pour pere le Dieu de la Guerre. Souvent même les Prêtres étant amoureux de quelque femme, lui annonçoient qu'elle étoit aimée du Dieu qu'ils ſervoient, & elle ſe préparoit à aller coucher dans le Temple, où les parens la conduiſoient avec ceremonie (3). A Babylone une femme, de celles que Jupiter-Belus avoit fait choiſir par ſon Prêtre, alloit coucher dans ſon Temple. De là ce grand nombre d'enfans qu'on donne aux Dieux.

(2) Den. d'Halicarn. Ant. Rom. L. 1. Tite-Live. L. 1.

(3) Herodot. L. 1. C. 181.

CHAPITRE VII.

Dans lequel on recherche l'origine des Metamorphoſes d'Ovide, & de quelques autres Poëtes.

POUR ne rien laiſſer à deſirer ſur l'origine des Fables; il faut ajoûter à ce que nous avons dit dans les Chapitres precedens, que preſque toutes celles qui ſe trouvent dans les Metamorphoſes d'Ovide, d'Hyginus, & d'Antoninus Liberalis, ne ſont fondées que ſur des manieres de s'exprimer figurées & metaphoriques : ce ſont ordinairement de veritables faits, auſquels on a ajoûté quelque circonſtance ſurnaturelle pour les embellir. La vie retirée, par exemple, que menerent en Illyrie Cadmus & Hermione, après avoir été chaſſés du Trône de Thebes, donna ſans doute lieu à les faire changer en Serpens; ſurtout à l'aide des équivoques, dont nous parlerons dans leur hiſtoire. La cruauté de Lycaon, qui immoloit des victimes humaines à Jupiter Lycæus, l'a fait metamorphoſer en loup. Céyx & Alcyone ont été changés en Alcyons, pour nous donner une idée d'un amour parfait entre deux époux. Quand quelque Princeſſe mouroit de douleur de la perte de ſon mari ou de ſes enfans,

le dénouëment de l'Elegie qui étoit compoſée à ce ſujet, étoit de la changer en Fontaine ou en Rocher. L'adreſſe & l'agilité de Periclymene, frere de Neſtor, qui fut tué par Hercule, ont fait dire que ce jeune Prince prenoit toutes ſortes de figures, & qu'il ſe changea en Aigle. On doit penſer de même de Protée, de Thetis, & de Metra fille d'Ereſicton. Si quelqu'un ſe rendoit haïſſable, comme Aſcalaphe, on le changeoit en Hibou. La ſtupidité de Mydas, ou peut-être l'excellence de ſon oüie, lui ont fait donner des oreilles d'âne. On dit qu'Amphion bâtit les murailles de Thebes au ſon de ſa Lyre, parce qu'il fut aſſez éloquent pour perſuader à un peuple barbare, de bâtir une ville pour y vivre en ſocieté : qu'Orphée charma les Tygres & les Lions, & rendit les arbres & les rochers ſenſibles à ſes accords, parce qu'il étoit ſi inſinuant & perſuaſif, que rien ne pouvoit réſiſter à la force de ſon éloquence. Au lieu de dire que quelqu'un étoit gueri d'une maladie deſeſperée, comme Hypolite, on publioit qu'il étoit reſſuſcité ; & le Medecin qui en avoit pris ſoin, étoit toûjours Eſculape,

Quelquefois la reſſemblance des noms donnoit lieu à la metamorphoſe : ainſi furent changés Picus en Pivert, Cygnus en Cygne, Hierax en Epervier, Alopis en Renard, les Cercopes en Singes. Enfin on trouve des Fables, dont le fondement eſt le fruit de l'imagination des Poëtes : ainſi pour nous apprendre que Cephale ſe levoit de grand matin pour aller à la chaſſe, on publia que l'Aurore, qui en étoit amoureuſe, venoit l'enlever : qu'Hebé, Deeſſe de la jeuneſſe, avoit rajeuni Iolas compagnon d'Hercule, parce qu'il vécut très-long-temps, & qu'il conſerva ſa vigueur juſqu'à une extrême vieilleſſe : que Cerès avoit aimé Jaſion, parce qu'il avoit perfectionné l'Agriculture, dont cette Deeſſe avoit appris l'uſage à la Grece : que Diane venoit viſiter Endymion dans les montagnes de la Carie, parce que ce Berger s'y appliquoit à conſidérer le cours de la Lune ; ainſi des autres.

On en trouve qui ne ſont que des deſcriptions métaphoriques de quelques effets naturels ; ainſi les amours d'Apollon & de Daphné, marquent la verdure perpetuelle du Laurier, appellé *Daphné* par les Grecs. Enfin on doit penſer que tou-

LIVRE SECOND,

Des differentes Theogonies dont l'Antiquité nous a conſervé la connoiſſance, ou Sentiment des Anciens, ſur l'origine du Monde & des Dieux.

COMME l'opinion des Anciens ſur l'origine des Dieux, étoit toûjours mêlée avec celle de l'origine du Monde, ainſi qu'un Sçavant Anglois l'a fort bien obſervé (1), & comme il eſt aiſé de le juger par le fragment celebre de Sanchoniathon, je me vois obligé d'expliquer également dans ce Livre, leurs Coſmogonies & leurs Theogonies.

(1) Cudword. Syſt. intell. p. 342.

Ceux qui ne connoiſſent la Mythologie que par les Ouvrages des Grecs & des Latins, ſoit en vers ou en proſe, s'imaginent que le premier des deux Peuples que je viens de nommer, eſt l'auteur & l'inventeur de ces erreurs monſtrueuſes qui compoſoient leur Religion, & de tous les Dieux qu'ils adoroient. Mais il eſt certain que les Grecs étoient modernes, eu égard aux Peuples d'Orient ; que leur Pays a été peuplé tard, & que ce ſont les Colonies venues de Phenicie & d'Egypte, qui y apporterent leur Religion, leurs ceremonies & leurs myſteres. Ainſi c'eſt parmi les Peuples de l'Aſie qu'il faut chercher l'origine de l'idolatrie. Je commencerai par la Tradition des Chaldéens, comme le plus ancien Peuple que nous connoiſſions, & enſuite je paſſerai aux autres.

CHAPITRE I.

Tradition des Chaldéens.

ON ne peut diſputer aux Chaldéens l'avantage d'être un des plus anciens Peuples de la terre. Nembrot qui en fut le premier Roi, vivoit du temps même de Phaleg, & il eſt regardé comme l'auteur du deſſein inſenſé de la Tour de Babel. Ce Peuple, au rapport de Joſeph (1), avoit eu ſoin dès les temps les plus reculés, de conſerver par des Inſcriptions publiques, & par d'autres monumens, le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé, & de faire écrire ſes Annales par les plus ſages de la Nation ; mais rien ne prouve mieux l'antiquité des Chaldéens, que le rapport de leur opinion ſur l'origine du monde, ſur les dix générations qui précederent le Deluge, & ſur les dix autres qui ſuivirent cet évenement, avec ce qu'en a dit Moyſe.

(1) L. contre Apion.

Quatre Auteurs anciens avoient écrit l'hiſtoire des Chaldéens, Beroſe, Abydene, Apollodore, & Alexandre Polyhiſtor : leurs Ouvrages ſont perdus, mais il nous en reſte quelques fragmens dans Joſeph, dans Euſebe, & dans Syncelle. C'eſt dans ce dernier (2) qu'on trouve le morceau de Beroſe qui regarde leur Theogonie. Un homme, ou plûtôt un monſtre moitié homme & moitié poiſſon, ſorti de la mer Erythréenne, parut, diſoit cet Auteur, près d'un lieu voiſin de Babylone. Il avoit deux têtes ; celle d'homme étoit ſous celle de poiſſon. A ſa queuë de poiſſon étoient joints des pieds d'homme, & il en avoit la voix & la parole ; on conſerve encore aujourd'hui ſon image peinte. Beroſe dit de lui que c'étoit ζῶον ἄφρενον, ce que Goar traduit, *animal ratione deſtitutum* ; mais comme il paroît que ce n'étoit point là l'idée qu'en avoit l'Auteur Chaldéen, & que le mot *aphrenon* n'eſt pas grec, il faut qu'il y ait faute dans le texte de Syncelle, & il doit y avoir ἄρρενον, *ſtrenuus*, comme l'a conjecturé un Sçavant moderne. Quoiqu'il en ſoit, ce monſtre, ſelon l'Auteur Chaldéen, demeuroit le jour avec les hommes,

(2) p. 28. & 29.

ſans manger, & il leur donnoit la connoiſſance des Lettres & des Sciences, & leur enſeignoit la pratique des Arts, à bâtir des Villes & des Temples, à établir des Loix, à s'appliquer à la Géometrie, à ſemer & à recueillir les grains & les fruits; en un mot, tout ce qui pouvoit contribuer à adoucir leurs mœurs. Au ſoleil couchant, il ſe retiroit dans la mer, & paſſoit la nuit dans les eaux. Il en parut dans la ſuite d'autres ſemblables à lui, & Beroſe avoit promis de reveler ces myſteres, dans les Hiſtoires des Rois, mais il ne nous en eſt rien reſté. Le même Auteur ajoute qu'Oannès avoit laiſſé quelque Ecrit ſur les origines, dans lequel il enſeignoit qu'il y avoit eu un temps où tout n'étoit que tenebres & eau, & que cette eau & les tenebres renfermoient des animaux monſtrueux; des hommes avec deux ailes, d'autres qui en avoient quatre, avec deux têtes dans un même corps, l'une d'homme & l'autre de femme, avec les deux ſexes. Qu'on en voyoit avec des jambes & des cornes de chévre; que d'autres avoient ou la partie antérieure, ou la poſtérieure du cheval, comme les Hippocentaures. D'autres naiſſoient avec la tête d'un homme & le corps d'un Taureau; que les chiens avoient quatre queuës, ayant les parties de derriere comme les poiſſons. Enfin, que tous les animaux étoient d'une figure monſtrueuſe & irréguliere, & tels qu'on en voyoit les repreſentations dans le Temple de Bel. Cet Auteur ajoutoit encore, qu'une femme nommée Omorca (*a*), étoit la maîtreſſe de l'Univers, & que Bel la diviſa en deux: que d'une de ſes parties il avoit formé la terre, & de l'autre le ciel, & avoit donné la mort à tous ces monſtres. Ce Dieu partagea enſuite les tenebres, ſepara la terre d'avec le ciel, & arrangea l'Univers; & après avoir détruit les animaux qui ne pouvoient ſoutenir l'éclat de la lumiere, & voyant le monde deſert, il ordonna à un des Dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler avec de la terre le ſang qui cou-

(*a*) Les Sçavans ont cherché pluſieurs étymologies du nom de cette Omorca. Je m'en tiens au Syncelle qui le dérive de Thaleth, nom, dit-il, que les Grecs donnent à la mer, ce qui a rapport à une des plus anciennes opinions, celle-là même qu'avoit adopté Thalés de Milet, que l'eau étoit le principe de toutes choſes; ou pour dire la même choſe poëtiquement avec Homere, que l'Ocean étoit le pere des Dieux.

leroit de la playe, & d'en former les hommes & les animaux : après quoi il forma les aſtres & les planetes, & acheva ainſi la production de tous les êtres.

Voilà, ſelon Alexandre Polyhiſtor, ce que renfermoit le premier Livre de Beroſe ; c'eſt-à-dire, une Phyſique groſſiere, & une Theogonie qui ne l'eſt pas moins. Il eſt vrai que cet Auteur a penſé que tout ce ſyſtême étoit allegorique ; mais quelles allegories pourroient le rendre ſupportable ? Diſons cependant que quelque monſtrueux qu'il ſoit, il paroît n'être qu'une tradition defigurée de l'Hiſtoire de la création, tirée des écrits de Moyſe, ou puiſée dans une tradition encore plus ancienne. Il eſt inconteſtable que l'endroit où il eſt parlé des tenebres qui couvroient la terre, mêlée alors avec l'eau, *& tenebræ erant ſuper faciem abyſſi* (1), eſt le fondement de toute cette Coſmogonie, dans laquelle les Chaldéens avoient imaginé les monſtres dont on vient de voir l'Hiſtoire, pour décrire d'une maniere plus ſenſible & plus effrayante, cet état de confuſion qui regna dans le monde immédiatement après la création.

(1) Gen. C. 1. v. 2.

Pour ce qui regarde la formation de l'homme, on voit bien que l'Hiſtoire en eſt priſe auſſi de la deſcription de Moyſe, qui dit que Dieu, après s'être comme exhorté lui-même à la production de ce chef-d'œuvre, prit de la terre qu'il détrempa avec de l'eau, & lui ſouffla un eſprit de vie. Ces dernieres paroles ont apparemment donné occaſion à l'Auteur du ſyſtême Chaldéen, de dire que Bel s'étoit fait couper la tête ; ou, ſuivant une autre tradition, qu'il avoit coupé lui même celle d'Omorga, d'où Beroſe conclut que c'eſt pour cela que l'homme fut doué d'intelligence.

Pour ces hommes monſtrueux. qui avoient deux têtes, quatre bras, & les deux ſexes, on peut penſer que l'idée en étoit priſe auſſi dans ces paroles de Moyſe, où cet Hiſtorien faiſant au Chapitre II. une recapitulation de ce qu'il avoit dit dans le premier, ajoute en parlant d'Adam & d'Eve, *maſculum & feminam creavit illos :* & c'eſt cette idée des Chaldéens, pour le dire en paſſant, qui a donné lieu à la fable des Androgynes, ſi celebres dans le Dialogue de Platon, intitulé *le Banquet* ; fable que ce Philoſophe fait debiter à Ariſ-

tophane, un des interlocuteurs. Les Dieux, dit-il (1), avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps, deux viſages, quatre jambes, quatre pieds, & les deux ſexes. Ces hommes étoient d'une force ſi extraordinaire qu'ils reſolurent de faire la guerre aux Dieux. Jupiter que cette entrepriſe irrita, alloit les faire perir, comme les Géants qui avoient voulu eſcalader le Ciel; mais voyant qu'il faudroit entiérement détruire le genre humain, il ſe contenta de les partager en deux, afin qu'ainſi ſeparés en deux parties, ils n'euſſent plus deſormais ni tant de force, ni tant d'audace. Il donna en même temps ordre à Apollon d'ajuſter ces deux demi-corps, & d'étendre ſur la poitrine & ſur le reſte, cette peau qui y eſt encore, & qui porte dans le nombril la marque qu'elle y a été arrêtée, & nouée, comme lorſqu'on ferme un ſac ou une poche : ces deux parties d'un corps ainſi ſeparées cherchent à ſe réunir, & voilà l'origine de l'amour.

(1) Platon dans le Banquet.

Il eſt aiſé de juger que la fiction de ces hommes partagés en deux, eſt tirée de l'Hiſtoire que raconte Moyſe de la formation de la femme qui fut tirée d'une des côtes d'Adam, & qui étoit *os de ſes os, & chair de ſa chair* (2). L'eſprit humain fait en vain tous ſes efforts pour corrompre la verité; elle laiſſe toûjours quelque trace lumineuſe qui la fait reconnoître.

(2) Gen. 2.

Il y a eu quelques Rabbins qui ne ſe ſont pas fort éloignés de l'opinion des Chaldéens, en diſant que le corps d'Adam avoit été créé double, mâle & femelle, & que ces corps étant joints enſemble par les épaules, Dieu les avoit ſeparés. (3)

(3) Voyez Heiſeg. Hiſt. des Patr. T. 1. P. 35.

Pour dire maintenant ce que je penſe d'Oannès & du fragment de Beroſe, il eſt bon d'obſerver que cet Auteur, après avoir fait la deſcription du pays de Babylone, 1°. ajoute immédiatement après, que la premiere année parut cet homme extraordinaire, ſans que cette année ſoit relative à aucune autre; ainſi on ne peut rien conclure pour le temps où il parut. 2°. Le nom d'Oannès, ou Oès, comme le nomme Helladius, paroît être formé du mot Syriaque *Onedo*, qui ſignifie un Voyageur ou un Etranger. Ainſi tout ſe reduit à dire, que dans un temps qu'on ne ſçauroit determiner, il arriva par mer

un homme qui donna aux Chaldéens quelques principes de Philoſophie, & quelque connoiſſance des anciennes traditions, & leur laiſſa des memoires ſur ce ſujet. On ne l'a repreſenté comme une eſpece de monſtre, moitié homme, moitié poiſſon, que parce qu'il étoit couvert d'écailles : on n'a dit qu'il ſe retiroit la nuit dans la mer, que parce qu'il rentroit tous les ſoirs dans ſon vaiſſeau : qu'il ne mangeoit point, parce qu'il prenoit ſes repas dans ſon bord ; ainſi du reſte. Ce que dit Helladius, dont nous avons un fragment que Photius nous a conſervé (1), d'Oès, ou Oen, confirme l'explication que je viens de donner de cette fable : car cet Auteur, dont le recit convient aſſez avec ce qu'en a rapporté Beroſe, ajoute qu'Oen, qui avoit des mains, des pieds, & une tête d'homme, étoit reellement un homme, & n'avoit été pris pour un poiſſon, que parce qu'il étoit couvert depuis la tête juſques aux pieds, de peaux de poiſſon, Ce qu'il dit enſuite, qu'on publioit qu'il étoit ſorti de l'œuf primitif, d'où tous les autres êtres avoient été tirés, n'eſt fondé que ſur la reſſemblance de ſon nom, avec le mot grec *Oon*, qui ſignifie un Oeuf ; ou plutôt ſur l'ancienne fable qui ſuppoſoit que tout étoit ſorti d'un œuf. Remarquons en paſſant qu'Hygin dit auſſi, apparemment d'après ces deux Auteurs, qu'Eauhannés, ou comme portent les Imprimés, Euhadnés, dont le nom eſt une corruption de celui d'Oannès, étoit venu par mer en Chaldée, & y avoit enſeigné l'Aſtrologie.

(1) 2. Bibl. Cod. 279.

George Syncelle qui nous a conſervé les fragmens de pluſieurs Anciens, dit que ſelon Abydene, un ſecond Annedotus ou un animal reſſemblant à Oannès, étoit ſorti auſſi de la mer ſous le regne d'Amillarus, qui habitoit dans la ville de Pantibibla (*a*), vingt & ſix *Sares* après le commencement de la Monarchie des Chaldéens : mais Apollodore le Chronographe diſoit, ſuivant la même Syncelle, qu'il n'avoit paru

× 26 Sares.

(*a*) Scaliger ſur Euſebe, p. 406. remarque très-bien que les Anciens n'ont rien dit de la ville nommée Pantibibla. Seroit-elle la Sipphara de Ptolomée, dans laquelle Xixutrus, qui eſt le même que Noé, depoſa les Mémoires qu'il avoit compoſés avant le Deluge ? puiſque ce nom peut être derivé du mot Chaldéen *Sepher*, ou *Spher*, Livre, Recueil ; & c'eſt là le ſens qu'a en Grec le mot Pantibibla. Le Chevalier Newton, dans ſa Chronologie, prend cette ville pour la Sepharvaïm dont il eſt parlé au ſecond Livre des Rois, *Chap.* 19. *v.* 13.

que ſous le regne ſuivant, c'eſt-à-dire, du temps d'Amenon. En quoi on blâmoit Polyhiſtor, d'avoir introduit après Beroſe, ſon Oannès à la premiere année; c'eſt-à-dire, vraiſemblablement, au commencement de cette même Monarchie. Le même Apollodore parle d'un quatriéme Annedotus, qui étoit auſſi ſorti de la mer, ſous le regne de Daonus; & Abydene nomme quatre perſonnes qui vinrent alors par mer, pour enſeigner plus en détail ce qu'Oannès n'avoit appris aux Chaldéens, que d'une maniere abbregée; il nomme ces quatre Docteurs, *Euhedochus*, *Eneugamus*, *Eneubalus*, & *Anembotus*.

Telle étoit la Tradition des Chaldéens ſur l'origine du monde, dans laquelle il paroît qu'on ſuppoſe les Dieux antérieurs à la formation du monde. On voit qu'il n'y eſt nullement parlé de leur naiſſance, comme dans celle des Pheniciens & des autres Peuples dont je parlerai dans le chapitre ſuivant. Quoiqu'il en ſoit, voici les dix premieres generations, ſuivant l'opinion des Chaldéens, & la durée de leurs regnes par Sares (*a*).

Suivant Africanus.	*Suivant Abydene dans le même Auteur.*	*Suivant Apollodore dans le même Auteur.*
1 Alorus regna 10. Sares.	1 Alorus, . . 10	1 Alorus, . . 10
2 Alaſparus, . 3	2 Alaparus, . . 3	2 Alaparus, . . .
3 Amelon, . . 13	3 Amillarus, . . 13	3 Amelon, ...
4 Amenon, . . 12	4 Amenon, . . 12	4 Amenon, . . .
5 Metalarus, . 18	5 Megalarus, . 18	5 Megalarus, . 18
6 Daonus, . . 29	6 Daos, . . 10	6 Daonus, . . 10
7 Evedorachus, 18	7 Evedoreſcus	7 Evedoriſcus, 18
8 Amphis, . . 10	8 Anedaphus, . .	8 Amenpſinus, 10
9 Otiartes, . . 8	9.	9 Otiartes, . . 8
10 Xixutrus. . . 18	10 Siſuthrus, . . .	10 Xixutrus, . . 18

(*a*) Les Anciens diviſoient le temps en Sares, en Neres, & en Soſes. Le Sare, ſuivant Syncelle, marquoit trois mille ſix cens ans; le Nere, ſix cens, & le Soſe, ſoixante; ce qui donnoit à la durée des premiers regnes, un nombre infini d'années, chaque Roi ayant regné pluſieurs Sares; mais lorſqu'on ne regarde les Sares que comme des années de jours, le calcul de ces anciens Auteurs ſe rapporte aſſez exactement aux années données par Moyſe aux premiers Patriarches. Voyez ſur cela Scaliger, Petau, & les autres Chronographes, & en particulier l'Hiſtoire univerſelle donnée par une Societé d'Anglois.

Il n'eſt pas douteux que comme Alorus dans le ſyſtême des Chaldéens, eſt inconteſtablement Adam, Xixutrus ne ſoit Noé. Auſſi racontent-ils que ce fut de ſon temps qu'arriva le Deluge; en quoi, pour le dire en paſſant, les Auteurs Chaldéens ſont plus fidelles que Sanconiathon, dont je parlerai dans la ſuite, lequel rapportant les dix premieres generations du monde naiſſant, & les dix qui les ſuivirent, par une prévarication inexcuſable ne fait aucune mention de ce celebre évenement. Voici ce qu'en rapportent les Auteurs que je viens de citer (1).

(1) Voyez Syncel. loc. cit.

Cronus ou Saturne étant apparu en ſonge à Xixutrus, l'avertit que le quinziéme du mois Dœſius le genre humain ſeroit détruit par un Deluge, & lui ordonna de mettre par écrit l'origine, l'hiſtoire, & la fin de toutes choſes; & de cacher ſous terre ſes Mémoires, dans la Ville du ſoleil, nommée Sippara; de conſtruire enſuite un Vaiſſeau, d'y mettre les proviſions neceſſaires, & d'y entrer, lui, ſes parens & ſes amis, & d'y enfermer les oiſeaux & les animaux à quatre pieds. Xixutrus exécuta ponctuellement ſes ordres, & fit un Navire qui avoit deux ſtades de largeur, & cinq de longueur; & il n'y fut pas plûtôt entré que la terre fut inondée.

Quelque temps après voyant les eaux diminuées, il lâcha quelques oiſeaux, qui ne trouvant ni nourriture, ni lieu où ſe repoſer, retournerent au Vaiſſeau. Quelques jours après il en lâcha d'autres, qui revinrent avec un peu de bouë aux pattes. La troiſiéme fois qu'il les laiſſa envoler, ils ne parurent plus; ce qui lui fit juger que la terre commençoit à être ſuffiſamment découverte. Il fit alors une ouverture au Vaiſſeau, & voyant qu'il s'étoit arrêté ſur une montagne, il en ſortit avec ſa femme, ſa fille, & le Pilote; & ayant adoré la Terre, élevé un Autel & ſacrifié aux Dieux, lui & ceux qui l'avoient accompagné diſparurent. Ceux qui étoient demeurés dans le Vaiſſeau ne les voyant point revenir, ſortirent & les chercherent vainement : ſeulement une voix ſe fit entendre, & leur annonça que la pieté de Xixutrus lui avoit merité d'être enlevé dans le ciel, & d'être mis au nombre des Dieux, avec ceux qui l'accompagnoient. La même voix,

les exhorta à être religieux, & à ſe tranſporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les Memoires qui y avoient été dépoſés. La voix ayant ceſſé de ſe faire entendre, ils allerent rebâtir la Ville qu'on vient de nommer, & quelques autres.

CHAPITRE II.

Theogonie des Pheniciens.

SANCONIATHON, Prêtre de Beryte, qui vivoit à ce qu'on prétend, avant la guerre de Troye, avoit écrit ſur la Coſmogonie, & ſur la Theogonie des Pheniciens. Euſebe qui nous a conſervé un long Fragment de ce Traité (1), rapporte en faveur de cet Auteur un paſſage qui ne doit pas être ſuſpect, puiſqu'il eſt tiré de Porphyre, le plus grand ennemi que les Chrétiens ayent jamais eu. Cet Auteur raconte que Sanconiathon avoit écrit ſur les Juifs, *des choſes très-veritables ; qu'il étoit conforme à leurs Ecrivains, & qu'il avoit appris pluſieurs des circonſtances qu'il rapporte, de Jerombaal, Prêtre de Jevo ; qu'il avoit dedié ſon Ouvrage à Abibaïl Roi de Phenicie : que non ſeulement ce Prince, mais ceux qui avoient ordre d'examiner les Livres, étoient convenus de la verité de l'Hiſtoire de cet Auteur..... Enfin qu'il avoit tiré ce qu'il avançoit, partie des Actes des villes particulieres, & partie des Archives qui ſe conſervoient avec ſoin dans les Temples.*

(1) Prep. Evang. L. 1.

Le temps nous a enlevé l'Ouvrage de cet ancien Auteur ; il ſubſiſtoit encore dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, puiſque c'eſt vers ce temps-là, c'eſt-à-dire vers le regne des Antonins, que Philon de Byblos le traduiſit en Grec, & le diviſa en neuf Livres (2). Dans les Préfaces qu'il y avoit ajoûtées, il diſoit, » que Sanconiathon, homme ſçavant & » de grande experience, ſouhaitant avec paſſion de connoître » les Hiſtoires de tous les Peuples, & les connoître dès leur » origine, avoit fait une perquiſition exacte des Ecrits de » Taaut, perſuadé que comme il avoit inventé les Let- » tres, il étoit auſſi le premier des Hiſtoriens. » C'étoit donc dans les Ouvrages de ce chef des Sçavans, du celebre

(2) Voyez Euſebe. *Ibid.*

Mercure, que l'auteur Phenicien avoit puiſé le fond de ſon Hiſtoire. Après cela il blâme les Grecs d'avoir tourné en froides allegories, ou en explications phyſiques, des faits très-réels; & de ce qu'ayant voulu allegoriſer l'hiſtoire des Dieux, ils l'avoient entierement renverſée, en introduiſant à la place de la verité, des idées chimeriques, & des myſteres qui n'avoient pas plus de réalité.

Cette traduction, quoique viſiblement interpolée par Philon, & accommodée aux idées des Grecs de ſon temps, comme il paroît par ce qui nous en eſt reſté, ne ſubſiſte plus préſentement; mais Euſebe nous en a conſervé un long fragment, & c'eſt tout ce que nous en avons.

Malheureuſement encore, car il eſt bon de donner une idée nette & exacte de ce fragment; outre qu'il eſt interpolé par Philon, ainſi qu'on vient de le dire, Euſebe en le rapportant, au lieu de l'avoir copié tel qu'il étoit, y a mêlé, comme on jugera aiſément en le liſant avec attention, non ſeulement les reflexions du Traducteur Grec, mais auſſi les ſiennes propres; ce qui diminue beaucoup l'autorité de ce précieux reſte des antiquités Pheniciennes: n'étant pas toûjours aiſé de diſtinguer ce qui eſt de Sanconiathon, d'avec ce qui n'eſt que de Philon ou d'Euſebe. Il eſt bien clair, par exemple, que lorſqu'il eſt parlé des Grecs, comme quand il dit que, trompés par des mots équivoques, ils ont pris une choſe pour une autre; ou lorſqu'en parlant de Thot ou Thaut, on ajoûte que c'eſt le même que les Grecs nomment Hermès; il eſt clair, dis-je, que ces reflexions ſont de Philon ou d'Euſebe; car, ſi Sanconiathon eſt auſſi ancien qu'on le prétend, les Grecs n'étoient guere connus des Pheniciens du temps de cet Auteur; ou du moins leur Religion, qu'ils avoient reçue des Pheniciens eux-mêmes par les Colonies qui étoient venues s'établir parmi eux, n'étoit pas encore changée au point qu'elle l'étoit du temps d'Heſiode & d'Homere, qui n'ont vêcu que plus de quatre cens ans après Sanconiathon.

Quoiqu'il en ſoit, voici le fragment, qui peut être diviſé en trois parties. Ceux qui en voudront voir la traduction entiere, n'ont qu'à lire les Reflexions de M. Fourmont ſur les

» s'adonna à la funeſte ſcience des enchantemens & des ſor-
» tileges ; inventa l'hameçon, l'amorce & la ligne à pêcher,
» l'uſage des barques utiles à ce ſujet, & même les voiles.
» Tant de découvertes lui meriterent après ſa mort les hon-
» neurs divins, ſous le nom de *Zeumichius*, ou Jupiter le
» machiniſte. On croit encore que ces deux habiles freres
» inventerent l'art de faire des murailles de brique. Ils eurent
» pour enfans *Technites*, ou l'artiſte, & *Geinus Autocthone*,
» c'eſt-à-dire, né dans la terre même, leſquels ayant trouvé
» le ſecret de mêler la paille avec la brique, en formerent
» des thuiles qu'ils firent ſeicher au ſoleil. Leurs deux fils
» nommés *Agraï*, le champetre, & *Agrotes*, le laboureur,
» s'adonnerent à la vie ruſtique, & à la chaſſe. On les nom-
» ma auſſi *Aletæ* & Titans. Enfin Amynus & Magus, le
» *contre-ſorcier* & *l'enchanteur*, furent les derniers de cette
» premiere race, & ils enſeignerent aux hommes l'art de
» bâtir des villages, & d'y raſſembler leurs troupeaux. Il y
» avoit auſſi de leur temps aux environs de Byblos, un cer-
» tain Elion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui
» d'*Hypſiſtus*, *le plus haut*, qui avoit pour femme *Beruth*. Ils
» eurent un fils nommé *Epigée*, qui fut dans la ſuite appellé
» Uranus, & une fille qui porta le nom de *Gé*, & c'eſt le
» nom de ces deux enfans que les Grecs ont donné au ciel
» & à la terre.

» Hypſiſtus étant mort à la chaſſe, on l'honora comme un
» Dieu, & on lui fit des libations & des ſacrifices. Uranus
» s'empara du Royaume de ſon pere, & ayant épouſé Gé ſa
» ſœur, il en eut pluſieurs enfans, Ilus, qui fut appellé *Cronos*
» ou Saturne, Betylus, Dagon, & Atlas. »

Telles furent, ſelon l'Auteur Phenicien, les dix premieres generations, leſquelles, ſi on en excepte celle d'Elion ou Hypſiſtus, ſont celles de la branche de Caïn : ſurquoi il eſt bon de faire quatre remarques. La premiere, que cet ancien Ecrivain, qui vouloit favoriſer l'idolatrie, a affecté de ne parler que des deſcendans de Caïn, qu'on croit avec raiſon en avoir été les premiers auteurs. La ſeconde, qu'il ne fait aucune mention du Deluge, lequel ſelon les Peres de l'Egliſe, fut la punition des crimes de cette race, dont le plus grand étoit

le culte ſacrilege qu'ils avoient rendu aux créatures. La troiſiéme, eſt que Sanconiathon compte dix generations dans la branche de Caïn, quoique Moyſe n'en mette que huit, paſſant de la troiſiéme, ou d'Henoc, à la ſixiéme, ou à Irad. Mais, on peut dire que Moyſe, dont le but étoit de parler principalement de la race de Seth, ou de celle des Juſtes, n'a pas ſuivi de même celle de Caïn, ſur tout la quatriéme & la cinquiéme, parce que peut-être c'étoient des hommes qui ne meritoient pas d'être nommés; car il n'y a pas d'apparence que les huit generations de Cain ayent duré auſſi long-temps que les dix de Seth, dont Moyſe fait mention. La quatriéme enfin, que l'Auteur Phenicien attribue à ces deſcendans de Caïn la plûpart des inventions utiles, ainſi que Moyſe, quoique ces deux Auteurs ne ſoient pas toûjours d'accord ſur le temps de ces découvertes, ni ſur les perſonnes qui les ont faites, Sanconiathon donnant à une race ce que Moyſe donne à une autre, comme on pourra s'en convaincre en liſant les premiers Chapitres de la Geneſe.

J'ai dit que ces dix generations regardoient les deſcendans de Caïn, ſi on en exceptoit Hypſiſtus, parce que les Sçavants, après Cumberland qui a expliqué dans un grand détail ce fragment de l'Auteur Phenicien, prétendent que cet Hypſiſtus étoit le pere de Noé, & qu'il n'en eſt parlé que comme en paſſant, parcequ'il étoit ennemi des Idolatres dont Sanconiathon plaide la cauſe.

Pour la ſatisfaction des Lecteurs, je vais metttre ici les deux Tables des deſcendans de Caïn.

Selon Moyſe.	*Suivant Sanconiathon.*
1. Adam, Eve,	1. Protogonus, Æon.
2. Caïn,	2. Genus, Genea,
3. Henoch,	3. Phos, Pur, Phlox,
4.	4. Caſſius, Libanus,
5.	5. Memrumus, Uſous,
6. Irad,	6. Agreus, Halieus,
7. Mehuiael,	7. Chryſor ou Hephéſtus,
8. Mathuſael,	8. Technites, Geinus,
9. Lameth,	9. Agrus, Agrotes,
10. Jubal, Jubal-Tubulcaïn.	10. Amynus, Magus,

Dans Moyſe, comme on le voit, la race de Caïn finit aux derniers hommes que je viens de nommer, parce qu'eux-mêmes, ou leurs deſcendans, furent engloutis dans les eaux du Deluge, ſans qu'il s'en fût ſauvé aucun. Comment, dira-t'on, a-t'elle donc été continuée par Sanconiathon dans la troiſiéme partie de ſon extrait que je vais rapporter ? Il eſt aiſé de répondre à cette difficulté, en diſant qu'il a pris dans les deſcendans de Noé, les perſonnages de cette ſeconde decade. La choſe paroîtra évidente par les reflexions qu'on trouvera dans la ſuite.

» 3°. De ceux-ci, dit Sanconiathon, c'eſt-à-dire, d'Amy-» nus & de Magus, n'aquirent *Miſor* & *Sydic*, le *Libre*, & » le *Juſte*, qui trouverent l'uſage du ſel. Le premier fut pere » de Thaautus, l'inventeur des premieres Lettres ; c'eſt le » Thoot des Egyptiens, le Thogit des Alexandrins, & l'Her-» mès des Grecs : & Sydic eut pour enfans les Dioſcures » ou Cabires, nommés dans la ſuite Corybantes ou Samo-» thraces. Ceux-ci perfectionnerent la navigation, en faiſant » un vaiſſeau ; & parmi leurs enfans, il y en eut qui trou-» verent l'uſage des ſimples, des remedes contre la mor-» ſure des animaux, & enfin l'art des enchantemens, ou » la maniere de guerir ces morſures par des paroles.

» Uranus, dont les enfans vivoient du temps de ceux dont » on vient de parler, ayant ſuccedé à ſon pere *Elion*, eut » de Gé ſa ſœur, les quatre enfans qu'on a déja nommés, » Cronus, Betylus, Atlas, & Dagon ou Siton, qui fut ſur-» nommé *Zeus Arotrius*, ou Jupiter le laboureur, lorſqu'il » eut inventé l'art de ſemer le blé ; il eut auſſi pluſieurs au-» tres enfans de differentes Concubines. Gé mécontente » des galanteries de ſon époux, lui en fit des plaintes ame-» res ; ce que l'obligea à la repudier. Mais comme il l'ai-» moit, il la reprit & en eut pluſieurs enfans, qu'il chercha » dans la ſuite à faire perir. Cronus ayant atteint l'âge viril, » épouſa le reſſentiment de ſa mere, mit à la tête de ſon » Conſeil Hermès Triſmegiſte qui étoit ſon Secretaire, s'op-» poſa vivement aux deſſeins d'Uranus, le chaſſa du Royau-» me, ſucceda à ſon pouvoir ; & ayant pris dans le combat » une Concubine que ſon pere aimoit tendrement, il la don-

» na, quoique déja groſſe, en mariage à Dagon, chez qui elle » accoucha peu après d'un enfant mâle, qui fut nommé » *Demaroon.*

» Pour ſe mettre en ſûreté, Chronos bâtit une muraille au- » tour de ſa maiſon, & fonda Byblos, la premiere Ville » de Phenicie (*a*). Comme il conçut quelque temps après » un violent ſoupçon contre ſon frere Atlas, il le fit jetter, » par le conſeil de Triſmegiſte, dans une foſſe où il perit. » Chronos avoit alors deux filles, *Perſephoné* ou Proſerpine, » & *Athené* ou Minerve, dont la premiere mourut vierge; » & un fils, nommé Sadid, qu'il fit mourir. Il coupa même » la tête à ſa fille; actions dont les Dieux, c'eſt-à-dire, ceux » de ſon parti, qu'on nommoit Eloim (*b*), furent fort étonnés. » Vers ce temps-là, continue l'Auteur Phenicien, les deſ- » cendans des Dioſcurès ayant conſtruit des Vaiſſeaux, ſe » mirent en mer, & furent jettés par le vent, près du Mont- » Caſius, où ils bâtirent un Temple.

» Cependant Uranus, quoiqu'exilé, ſongeoit toûjours à » dreſſer des embûches à ſon fils Chronos, & il lui envoya, » dans le deſſein de le faire tuer, trois de ſes filles, Aſtar- té, Rhée & Dione; mais celui-ci s'étant ſaiſi d'elles, les mit au nombre de ſes concubines, auſſi bien qu'*Eimarmené* & *Hora* qui lui furent envoyées dans le même deſſein. Il eut ſept filles d'Aſtarté, qui furent nommées les Titanides ou Artemides, & deux fils, ſçavoir Pothos & Eros, deſir & amour. De Rhée, il eut ſept fils, dont le plus jeune, que l'Auteur ne nomme pas, fut mis au nombre des Dieux au moment même de ſa naiſſance; c'eſt-à-dire, fut conſacré aux Dieux, & au ſervice divin; il eut auſſi quelques filles de Dione, qui ne ſont point nommées. Le même Chronos ou Saturne eut dans la Perée, trois fils, Chronos, qui porte le même nom que ſon pere, Zeus Belus, & Apollon. (*c*)

(*a*) L'Auteur Phenicien avoit déja parlé de Tyr, comme la premiere Ville de ce pays-là: peut-être qu'elle n'étoit compoſée que de quelques cabanes, & que Byblos fut une Ville plus réguliere.

(*b*) Eloïm eſt le pluriel d'Eloah, & ſignifie les Dieux. Cumberland interprete ce mot par Chroniens, c'eſt-à-dire, les gens du parti de Chronos.

(*c*) M. Fourmond dans la traduction de cet endroit du Fragment paroît s'être trompé, à moins qu'il n'y ait une faute d'impreſſion, car au lieu des trois enfans

Sydic, ou le Juſte, ayant épouſé une de ces Titanides dont on vient de parler, en eut un fils nommé Aſclepius. Surquoi il eſt bon de remarquer avant que de paſſer plus avant, que Sydic étant, ſelon quelques Auteurs, Sem, fils de Noé ou Uranus, il faut ſelon Sanchoniathon, qu'il ait paſſé dans la terre de Chanaan, & y ait épouſé une fille de Cham, qui eſt le Chronos de cet Auteur. Aſclepius ſon fils, eſt le ſeul des enfans de Sydic, dont cet Auteur ait fait mention; car il ne prenoit interêt qu'à ſon pays, qui étoit la Phenicie, peuplée par Cham & ſes deſcendans.

Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur ajoute que ceux-ci furent contemporains de Pontus, de Nereus (*a*), ſon fils, & de Typhon. Pontus eut deux enfans, un fils nommé *Poſéidon*, ou Neptune; & une fille appellée Sidon, laquelle ayant une voix admirable, fut la premiere qui compoſa des Odes. Demaroon fut pere de *Melicertus*, appellé autrement Hercule (*b*). Ce fut alors qu'Uranus entreprit une nouvelle guerre contre Pontus; il ſe ſepara de lui & ſe joignit à Demaroon. Celui-ci tombe ſur Pontus qui le met en fuite, de ſorte qu'il eſt contraint de faire un vœu aux Dieux pour ſa propre vie. Ilus, c'eſt-à-dire, Chronos ou Saturne, la trente-deuxiéme année de ſon regne, s'étant mis en embuſcade dans un bocage arroſé de fontaines & de ruiſſeaux, pour ſurprendre ſon pere Uranus, il lui coupa les parties d'un coup de ſabre; & ce fut en cet endroit là même qu'Uranus fût deifié. Il y avoit rendu l'eſprit, & ſon ſang ſorti par ſa playe, s'y voit mêlé avec les eaux : on montre encore l'endroit où cela eſt arrivé.

Voilà donc, (& c'eſt une reflexion qu'Euſebe joint au recit de l'Auteur Phenicien) voilà l'Hiſtoire de Chronos ou

que Sanchoniathon donne à Chronos τρεῖς παῖδας, il en nomme quatre, Chronos, Zeus ou Jupiter, Belus & Apollon, pendant qu'il faut lire Ζεὺς Βῆλος, ὁ Ἄπολλων. *Ref. Crit. T.* 1. *p.* 16.

(*a*) Cumberland ne doute pas que Nereus ne ſoit Japhet, & il eſt difficile de ne pas ſe rendre à ſes raiſons, que l'on peut voir dans ſon Ouvrage, & dans une Note des Auteurs Anglois qui ont donné un premier volume de l'Hiſtoire univerſelle *p.* 247.

(*b*) C'eſt l'Hercule Phenicien le plus ancien de tous, lequel avoit un Temple à Gadira ou Gadis, qui ſubſiſtoit encore du temps de Silius Italicus, qui en parle dans ſon ſecond livre.

Saturne, & ce qu'il y a de veritable ſur le regne d'un Prince que les Grecs ont regardé comme ſi heureux, qu'ils en ont fait le ſiecle d'or.

Après quelques autres choſes, l'Auteur continue ainſi (*a*). » Aſtarté la Grande, Jupiter Demaroon, & Adod le Roi » des Dieux, regnoient dans le pays, ſuivant les conſeils de » Chronos ou Saturne. Aſtarté pour marque de ſa Royauté, » mit ſur ſa tête celle d'un taureau. Parcourant la terre, elle » trouva un aſtre tombé du ciel (*b*); elle le prit & le conſa- » cra dans Tyr, l'Iſle ſainte. Aſtarté, ſuivant les Pheniciens, » eſt Aphrodite ou Venus. Chronos faiſant auſſi ſon tour de » la terre donna à Athene ſa fille, le Royaume de l'Attique. » Cependant la peſte & la famine s'étant fait ſentir, Chronos » offre à ſon pere Uranus, ſon fils Sadic, & ſe circoncit, » ordonnant à tous les ſoldats de ſon armée d'en faire au- » tant. Quelque temps après, un fils qu'il avoit eu de Rhea, » appellé Mouth, fut mis au rang des Dieux. Le nom que » les Grecs donnent à ce fils, peut ſe rendre en Grec par » Θάνατος, ou Pluton. Chronos après cela donna deux de ſes » villes, ſçavoir, Byblos à la Déeſſe Baaltis ou Dioné, Beryt » à Neptune & aux Cabires, aux Agrotès ou Laboureurs, » & aux Pêcheurs, c'eſt-à-dire, aux Dieux appellés Αλιεῖς.

» Mais avant ces choſes le Dieu Taaut fit auſſi le portrait » des autres Dieux, de Saturne ou Chronos, de Dagon, &c. » pour en former les caracteres ſacrés des Lettres. Pour ſigne » de Royauté, il donna à Chronos quatre yeux, deux de- » vant & deux derriere. De ces quatre yeux, deux ſe fer- » moient pendant que les deux autres veilloient (1). De mê- » me ſur ſes épaules il mettoit quatre ailes, dont deux étoient » étenduës, les deux autres demeurant dans un état de repos; » ſon idée étant de faire entendre, par les yeux, que Chronos » couché veilloit, & qu'éveillé il demeuroit couché & ſe » repoſoit; par les ailes, que ſe repoſant il ne ceſſoit pas de » voler, & qu'avec ce mouvement il demeuroit tranquille. » Aux autres Dieux il ne donnoit que deux ailes, une ſur » chaque épaule, pour montrer que leur vol étoit ſeulement

(1) Voila l'origine de Janus qui étoit le Saturne des Latins.

(*a*) Ce dernier article paroît fort mêlé des reflexions de Philon.
(*b*) Un Aigle, comme on le dira dans les remarques ſur ce Fragment.

» pour accompagner Chronos. Il avoit même ajouté au portrait de Chronos deux autres ailes au haut de la tête; une » pour marquer la ſuperiorité de ſon eſprit dans l'art de regner, l'autre pour deſigner la delicateſſe de ſes ſenſations.

» Chronos étant allé dans le pays du midi, donna toute » l'Egypte au Dieu Taaut, pour en former un Royaume, » qui lui appartînt en propre. »

Après avoir traduit ce Fragment, Philon de Byblos ajoute, que cette hiſtoire avoit été laiſſée aux deſcendans de Sydik, & que le fils de Thabion, c'eſt-à-dire, Sanchoniathon lui-même, après l'avoir enveloppée, & y avoir mêlé quelques idées phyſiques ſur l'origine du monde, en avoit tranſmis le ſyſteme aux Prophetes des Orgies.

» Les Grecs, dit encore le même Traducteur, qui par » la beauté de leur genie l'ont emporté ſur toutes les autres » Nations, ſe ſont approprié toutes les anciennes Hiſtoires, » les ont ornées & exagerées, n'ayant cherché qu'à divertir » par leurs recits; & dès-là, ils ont infiniment changé ces » mêmes Hiſtoires. C'eſt de là qu'Heſiode & les autres Poëtes Cycliques ont forgé des Theogonies, des Gigantomachies, des Titanomachies, & d'autres morceaux par leſquels » ils ont comme étouffé la verité. Nos oreilles accoutumées » dès l'enfance à leurs fictions, prévenuës d'opinions accreditées depuis pluſieurs ſiecles, conſervent comme un depôt ſacré la vanité de ces fables. Et parce que le temps a » donné inſenſiblement à ces contes frivoles, la force de » s'emparer de nos eſprits, ils en ſont tellement en poſſeſſion, » qu'il eſt très-difficile de les rejetter. Il eſt même arrivé par » là que la verité, lorſqu'on la decouvre aux hommes, paroît avoir l'air du menſonge, pendant que les narrations » fabuleuſes, quelqu'inſenſées qu'elles ſoient, paſſent pour les » faits les plus authentiques. »

Tel eſt le Fragment de Sanchoniathon. Comme j'aurai occaſion dans la ſuite de cet Ouvrage, de parler de tous les perſonnages dont l'Auteur fait mention, je ne joindrai ici que peu de reflexions.

1°. Les Auteurs ſont fort partagés ſur l'authenticité de ce morceau; & s'il y en a quelques-uns qui ayent ſoutenu qu'il

eſt veritablement de l'Auteur Phenicien, quoiqu'interpolé par Philon ſon Traducteur, & mêlé de pluſieurs reflexions qui ne ſont pas de Sanchoniathon, le plus grand nombre l'a toujours regardé comme un ouvrage ſuppoſé. Le celebre Cumberland & M. Fourmont l'aîné, ſont les deux qui en ont ſoutenu la verité avec le plus de force & d'érudition. On peut voir dans ce dernier ſur tout (1), l'hiſtoire des ſentimens des Sçavans ſur ce ſujet, & les raiſons qu'il a eues de les réfuter.

(1) Reff. crit. ſur les anciens Peuples. L. 1.

2°. Il n'eſt pas douteux que Sanchoniathon n'ait pris les idées de ſa Theogonie dans des traditions très-anciennes, mais déja corrompues chez les Pheniciens, par les fictions qu'on y avoit mêlées : mais il eſt évident en même temps, que l'Auteur dans le deſſein d'accrediter l'Idolatrie, n'a parlé pour les Genealogies d'avant le Deluge, que de la branche de Caïn, ſans faire aucune mention de celle de Seth.

3°. L'Auteur eſt plus clair & moins interpolé pour ces dix premieres Genealogies, dont nous avons donné la Table, que pour celles qui ont ſuivi le Deluge, ſur leſquelles on trouve plus de confuſion, & moins de liaiſon ; quoiqu'on voye bien qu'il a voulu les conduire juſqu'à la famille d'Abraham, & à quelques-uns de ſes deſcendans (2).

(2) Voyez la Table qu'en a donnée M. Fourmont, L. 1. p. 86.

4°. Il paroît que le but de l'Auteur, après celui du crédit qu'il vouloit donner à l'Idolatrie, a été de faire connoître les inventeurs des arts ; en quoi il eſt quelquefois d'accord avec Moyſe ; & en même temps l'hiſtoire des Apotheoſes, ne manquant jamais d'indiquer ceux qui par des inventions utiles, avoient été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte public.

D'où il ſuit, 5°. qu'ayant donné peu ou point de part au ſouverain Etre, dans la formation du monde, ſa Coſmogonie eſt un athéiſme (3) ; & par une contradiction des plus groſſieres, ſa Theogonie eſt une imagination extravagante.

(3) V. Euſebe loc. cit. Cumberland & M. Fourmont.

6°. Dans les deſſeins que nous venons de donner à cet Auteur, & qu'il eſt évident qu'il a eu, il n'a dû faire aucune mention du Deluge, qu'il avoit ſans doute connu auſſi bien que les Chaldéens & les Egyptiens qui en ont parlé.

7°. Quand il ne ſeroit pas auſſi évident qu'il l'eſt, que c'eſt dans cette Hiſtoire Phenicienne que les Grecs ont puiſé leur

Theogonie, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, la reflexion de Philon de Byblos, qu'on vient de voir à la fin du fragment, ne laiſſeroit aucun lieu d'en douter.

8°. Euſebe, à qui nous devons ce fragment, a ſoutenu que la Coſmogonie des Pheniciens, introduit directement l'athéiſme, comme nous l'avons remarqué dans la cinquiéme reflexion, & il a été ſuivi en cela par le celebre Cumberland, qui regardoit avec raiſon ce ſyſteme touchant l'origine du monde, comme uniquement deſtiné à faire l'apologie du culte idolatre rendu à differentes parties de l'univers & à des hommes mortels; Thaut ayant plongé Sanchoniathon ſon copiſte, dans les tenebres du plus groſſier paganiſme, qui eſt l'oubli de l'Etre Souverain dans la formation & dans le gouvernement du monde, & ayant tâché d'introduire la religion des Egyptiens & des Pheniciens, qui honoroient la creature au lieu du Créateur. Cependant un celebre Moderne (1) prétend qu'en donnant une interprétation favorable aux expreſſions de Sanchoniathon, il paroît que les Pheniciens ſuppoſoient deux principes, dont l'un étoit un chaos obſcur & tenebreux, & l'autre un vent, πνεῦμα, ou plutôt une intelligence, douée de bonté, qui a arrangé le monde dans l'état où il eſt: & ſi l'Auteur Phenicien dit que cette intelligence ne connoiſſoit pas ſa propre production, c'eſt qu'elle étoit éternelle, & n'avoit jamais été produite. Mais cette Coſmogonie Phenicienne étant tirée des livres de Thaut, il eſt bon de ſuſpendre notre jugement juſqu'à ce que nous ayons donné la Coſmogonie & la Theogonie Egyptienne, qui vont faire la matiere du Chapitre ſuivant.

(1) Cudword, Syſt. intell.

CHAPITRE III.

La Theogonie des Egyptiens.

LES Apologiſtes du Chriſtianiſme ont été obligés de chercher dans l'antiquité la plus reculée, l'origine des autres Religions, & perſonne n'y a travaillé avec plus de ſuccès qu'Euſebe de Ceſarée. Que de morceaux précieux ne nous a-t'il pas conſervés, que l'injure des temps auroit fait perir, ſans les ſoins qu'il a pris de les raſſembler dans ſon ouvrage? Outre le celebre fragment, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, nous lui devons une infinité d'autres morceaux ſur l'ancienne Religion des Egyptiens, des Grecs, & de pluſieurs autres Peuples. C'eſt dans ſes Ouvrages qu'on remarque de quelle maniere l'Idolatrie s'eſt accruë; quelle a été l'incertitude & quelles ont été les variations des Philoſophes ſur les principes Phyſiques, & ſur l'origine du Monde en particulier. Le fragment que nous venons de rapporter, ne regarde proprement que les Pheniciens; mais quels étoient les Dieux de la Phenicie, ſinon les Dieux de l'Egypte (*a*); & d'où la Grece tenoit-elle les ſiens, ſuivant Herodote, Platon, Plutarque, & tant d'autres, que de l'Egypte & de la Phenicie? Sanchoniathon paroît avoir copié Thot, ou Thaut: or Thot étoit Egyptien, & l'homme le plus ſçavant de ſon temps. Il faut donc s'attendre à trouver parmi les Egyptiens les mêmes idées à peu près, ſur l'origine du monde & des Dieux, que celles des Pheniciens, dont on vient de parler. Diodore de Sicile nous les a développées dans l'endroit que je vais rapporter, ſans cependant avoir nommé les Egyptiens en particulier; & Euſebe ſemble l'avoir copié (1), quoique le chapitre où il en parle, ſoit intitulé, *De la Coſmogonie des Grecs.* Mais on ſçait que ceux-ci l'avoient reçuë des Egyptiens.

(1) Euſ. Prep. Evang.

(*a*) On n'examine point ici ſi les Egyptiens ont reçû les Dieux des Pheniciens, comme le prétendent de ſçavans hommes, ou ſi l'idolatrie paſſa de l'Egypte dans la Phenicie, parce qu'il eſt impoſſible de le découvrir, & aſſez inutile de le ſçavoir.

(1) Diod. L. 1. c. 7.

Au commencement, dit Diodore de Sicile (1), le ciel & la terre n'avoient qu'une forme, étant mêlés enſemble par leur nature ; mais enſuite ayant été ſeparés, le monde commença à prendre l'arrangement que nous y obſervons. Par le mouvement de l'air les parties ignées s'éleverent, & donnerent au Soleil, à la Lune & aux autres aſtres leur mouvement circulaire. La matiere ſolide tomba en bas, & forma la mer & la terre, d'où ſortirent les poiſſons & les animaux, à peu près comme on voit encore en Egypte ſortir de la terre détrempée des eaux du Nil, une infinité d'inſectes & d'autres animaux.

Euſebe a fort bien obſervé que ce ſyſtême, non plus que celui des Pheniciens, pris dans la même ſource, ne donne au Créateur aucune part dans la formation de l'Univers. Pour confirmer ſon jugement, il rapporte un paſſage de Porphyre, lequel, dans ſon Epître à Anebo Prêtre Egyptien, écrit que Chæremon & d'autres encore, avoient crû qu'il n'y avoit rien d'antérieur à ce monde viſible; que les Planétes & les Etoiles étoient les vrais Dieux des Egyptiens, & que le Soleil devoit être regardé comme l'artiſan de l'Univers : & il eſt bon de remarquer que c'eſt à cela que revient l'Abregé de la Theologie Egyptienne, donné par Diogene Laërce (2); qu'il avoit tiré lui-même de Manethon, & d'Hecatée, qui avoient dit avant lui, que la matiere étoit le premier principe, & que le Soleil & la Lune étoient les premieres Divinités de cet ancien Peuple, connuës & adorées ſous les noms d'Oſiris & d'Iſis.

(2) In Proœmio.

Il eſt bon de remarquer cependant qu'un habile Moderne (3) a rendu plus de juſtice aux Egyptiens, prouvant par Euſebe lui-même, qu'ils avoient crû qu'un Etre intelligent, qu'ils nommoient *Cneph*, avoit préſidé à la formation du monde. Ils repreſentoient cet Etre, ſuivant Porphyre, ſous la figure d'un homme tenant une Ceinture & un Sceptre, avec des plumes magnifiques ſur la tête, & de ſa bouche ſortoit un œuf, duquel à ſon tour ſortoit un autre Dieu qu'ils nommoient *Phta*, & les Grecs Vulcain. Ils donnoient eux-mêmes l'explication de cette figure myſterieuſe. Les plumes dont ſa tête étoit ombragée, marquoient la nature cachée & inviſible

(3) Cudword. Syſt. intell. p. 317.

inviſible de cette intelligence, le pouvoir qu'elle avoit de donner la vie, ſa ſouveraineté ſur toutes choſes, & la ſpiritualité de ſes mouvemens. L'œuf qui ſort de ſa bouche, deſignoit le monde, dont il étoit l'artiſan. Les mêmes Peuples repreſentoient auſſi quelquefois la Divinité, ſous le ſymbole d'un Serpent, avec une tête d'Epervier, lequel en ouvrant les yeux remplit le monde de lumiere, & en les fermant les couvre de tenebres. On peut confirmer le ſentiment de l'Auteur moderne, par le témoignage de Jamblique, qui du temps d'Euſebe, s'étoit fort appliqué à étudier l'ancienne Theologie des Egyptiens, & qui tâche de prouver comme Chæremon l'avoit avancé, qu'ils ne croyoient pas generalement, qu'une nature inanimée étoit l'origine de toutes choſes; mais que dans le monde, auſſi bien que dans nous-mêmes, ils reconnoiſſoient l'ame ſuperieure à la nature, & l'intelligence qui a créé le monde, ſuperieure à l'ame.

Quelques idées qu'on prête aux anciens Philoſophes Egyptiens, & à Thaut qui en a été le Maître, il eſt ſûr que leur Theogonie eſt une Idolatrie groſſiere, qui a été l'origine & la ſource de celle des Grecs & de pluſieurs autres Nations, comme on le verra dans la ſuite. En effet, ſelon Socrate, dont le témoignage eſt rapporté par Euſebe (1), les Egyptiens frappés à la vûë du Soleil & des autres aſtres, s'imaginoient que ces corps lumineux étoient les Maîtres du monde, & les premiers Dieux qui le gouvernoient. Ils nommerent le Soleil, Oſiris, & la Lune Iſis. Oſiris, diſoient-ils, ſignifie *plein d'yeux, ou très clair-voyant.* Iſis eſt la même choſe que Παλαια l'*Antique* ou la *vieille*, & ce nom a été donné à la Lune, à cauſe de ſa naiſſance éternelle.

(1) Prep. Ev. L. 1. p. 17.

Mais on ne s'en tint pas là : dès qu'on a fait le premier pas dans les tenebres, on s'égare à meſure qu'on avance. Diodore de Sicile, qui avoit recueilli avec ſoin les traditions Egyptiennes, dit que leurs grands Dieux étoient Ἥλιος, le Soleil, Κρόνος, Saturne. Rhea, Ζεὺς, Jupiter, Ἥρα, Junon, Ἥφαιστος, Vulcain, Ἑστία Veſta, Ἑρμῆς, Mercure; qu'on regardoit celui-ci comme le dernier, mais qu'on ne convenoit pas lequel du Soleil, ou de Vulcain, avoit regné le premier. Voilà, pour le dire en paſſant, les huit grands Dieux des

Egyptiens, dont parle pluſieurs fois Herodote, ſans toutefois les nommer.

Chronos, continue toûjours Diodore de Sicile, ayant épouſé Rhea, devint, ſuivant quelques-uns, pere d'Oſiris & d'Iſis, & ſuivant d'autres, de Jupiter & de Junon. De Jupiter, ſelon ces derniers, étoient ſortis cinq autres Dieux, Oſiris, Iſis, Typhon, Apollon, & Aphrodité ou Venus. Oſiris, ajoutoient-ils, étoit le même que Bacchus, Iſis, la même que Cerès. Anubis & Macedo étoient ſortis d'Apollon, lequel accompagna Oſiris dans ſes conquêtes. Oſiris partant pour ſes expeditions, avoit laiſſé en ſa place ſon frere Buſiris : à ſon retour des Indes Typhon l'aſſaſſina, & on le mit au rang des Dieux, à cauſe de ſes belles actions, & les bœufs Apis & Mnevis qui lui avoient été conſacrés, furent eux-mêmes honorés comme des Divinités. Mais comme dans les Apotheoſes on changeoit ſouvent les noms des perſonnes deïfiées, Oſiris fut appellé Serapis, Dionyſius, Pluton, Jupiter, Pan, &c. Iſis ſa femme, fut miſe auſſi au rang des Déeſſes, & honorée ſous les noms de Theſmophoros, de *Selené* ou la Lune, d'*Hera*, ou Junon, &c. Orus, fils d'Iſis & le dernier des Dieux, après s'être derobé aux embûches des Titans, regna ſur l'Egypte, & après ſa mort fut mis au nombre des Dieux, & c'eſt celui que les Grecs nommoient Apollon.

Telle eſt, ſelon Diodiore de Sicile, la Coſmogonie & la Theogonie des Egyptiens, & il eſt aiſé de voir que les Grecs l'avoient corrompuë & ajuſtée à leur maniere. Ce qu'on en peut conclure de plus certain, eſt que cet ancien Peuple reconnoiſſoit deux ſortes de Dieux. Les aſtres, ſur tout le Soleil & la Lune; & les hommes illuſtres, auſquels pour leurs bienfaits, ils avoient rendu un culte religieux. Mais ſoit que cette Theologie ait été tirée des Livres de Thaut, ou Thot, ou de quelque tradition conſervée par les Prêtres Egyptiens, il eſt ſûr que les Grecs en ont formé leur ſyſtême, comme on le verra dans la ſuite.

CHAPITRE IV.

Theogonie des Atlantides.

DIODORE de Sicile (1) eſt le ſeul des anciens qui nous ait conſervé la Theogonie des Peuples de la partie Occidentale de l'Afrique, qu'on appelloit les Atlantides: *Comme ces Peuples*, dit-il, *racontent ſur l'origine & la naiſſance des Dieux, des choſes qui reſſemblent aſſez à ce que les Grecs en diſent eux-mêmes, il n'eſt pas hors de propos de les rapporter.* Ils ſe glorifioient, continue notre Hiſtorien, de poſſeder un pays où les Dieux avoient pris naiſſance, & citoient pour le prouver, l'endroit où Homere fait dire à Junon, qu'elle alloit aux extremités de la terre, voir l'Ocean & Tethys, le pere & la mere des Dieux. (1) Liv. 3. C. 4.

Uranus, ou le Ciel, ſuivant ces Peuples, avoit été leur premier Roi : ce Prince obligea ſes ſujets, alors errants & vagabonds, à vivre en ſociété, à cultiver la terre, & à jouir des biens qu'elle leur preſentoit. Appliqué à l'Aſtronomie, Uranus regla l'année ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celui de la Lune ; & fit par rapport au cours des aſtres, des Predictions, dont l'accompliſſement frappa tellement les Atlantides, qu'ils crurent qu'il y avoit quelque choſe de divin dans le Prince qui les gouvernoit, & après ſa mort ils le mirent au rang des Dieux. Uranus avoit eu de pluſieurs femmes quarante-cinq enfans ; Titée ſeule lui en avoit donné dix-huit. Quoique ces derniers euſſent chacun leur nom, ils furent en general nommés Titans, de celui de leur mere. Cette Princeſſe étant morte, reçut auſſi les honneurs divins, & ſon nom fut donné à la terre, comme celui de ſon mari avoit été donné au ciel.

Parmi les filles d'Uranus & de Titée, les deux aînées ſe diſtinguerent par leur merite & par leurs vertus. La premiere, qui fut nommée la Reine par excellence, & qu'on croit être la même que Rhea ou Pandore, prit grand ſoin de l'éducation de ſes freres & de ſes ſœurs ; & voilà, remarque Diodore,

la raiſon pour laquelle on l'appella la Grande-Mere. Cette Princeſſe qui avoit toujours fait profeſſion d'une grande chaſteté, voulant enfin donner des heritiers à ſon pere, ſe maria avec Hyperion ſon frere, & en eut deux enfans, *Helion* & *Selené*, qui ſe diſtinguerent autant par leur prudence & par leur ſageſſe, qu'ils étoient remarquables par leur beauté. Leurs Oncles jaloux de voir dans Helion un Prince ſi parfait, & dans Selené la fille du monde la plus belle & la plus ſage, craignant que l'Empire ne leur fût deſtiné, maſſacrerent Hyperion, & jetterent Helion dans l'Eridan : Selené qui aimoit tendrement ſon frere, ſe précipita du haut du Palais. La Reine cherchant ſon fils ſur les bords du fleuve, s'aſſoupit de fatigue & de douleur ; & vit pendant ſon ſommeil, Helion qui lui prédit que les Titans ſeroient punis de leur cruauté, & qu'elle & ſes enfans ſeroient mis au rang des Dieux ; que le feu celeſte qui nous éclaire, porteroit deſormais le nom d'Helion, & que la Planette qui ſe nommoit auparavant *Mené*, prendroit le nom de *Selené* (1). Rhea s'étant reveillée, raconta ſon rêve, ordonna qu'on rendit à ſes enfans les honneurs divins, défendit qu'on touchât jamais ſon corps, & étant entrée tout d'un coup dans une grande fureur, ſe mit à courir les champs, ayant les cheveux épars, & tenant à la main des Cymbales, dont le bruit mêlé avec ſes hurlemens, répandoit l'épouvante partout où elle paſſoit. Ses ſujets qui virent leur Reine dans un état ſi deplorable, voulurent l'arrêter ; mais lorſqu'une main teméraire l'eut touchée, le ciel ſe declara pour elle, & parut tout en feu. Il tomba au bruit du tonnere une grande pluie, & ce fut pour la derniere fois qu'on vit la Reine, qui diſparut tout d'un coup. Après cet évenement les Atlantides rendirent les honneurs divins à leur Reine, qu'ils nommerent la Grande-Mere des Dieux, & honorerent les deux aſtres qui nous éclairent, ſous les noms d'Helion & de Selené.

(1) C'eſt le nom Grec de la Lune.

Cependant les Princes Titans, principalement Saturne & Atlas, après la mort de leur pere Uranus, diviſerent ſon Empire. Les parties occidentales de l'Afrique échurent au dernier, qui donna ſon nom à cette celebre montagne qui depuis a été appellée le Mont Atlas ; & comme ce Prince s'étoit

entierement addonné à l'aſtronomie & à la connoiſſance de la ſphere, on publia que cette montagne ſoutenoit le ciel. Heſperus fut celui de ſes fils qui ſe diſtingua le plus par ſa pieté & par ſes autres vertus ; mais un jour qu'il étoit monté ſur l'Atlas pour étudier le ciel, il fut enlevé dans un nuage, & on ne manqua pas de le placer dans l'étoile qui porte ſon nom, & de lui decerner les honneurs qu'on rend aux autres Dieux.

Atlas avoit eu ſept filles qu'on nomma les Atlantides, ſçavoir, Maia, Electre, Taygete, Aſterope, Merope, Halcyone & Celéno. Elles furent toutes mariées à des Heros ou à des Dieux ; & comme pluſieurs Peuples ſe vantoient d'en tirer leur origine, on les plaça après leur mort dans le ciel, où elles forment la conſtellation des Pleïades.

Les Atlantides ne faiſoient pas le même éloge de Saturne, qui partagea l'Empire avec ſon frere Atlas : il étoit cruel, & d'une extrême avarice. Ce Prince ayant épouſé Rhea ſa ſœur, en eut Jupiter, qui fut ſurnommé Olympien. Ils reconnoiſſoient à la verité un autre Jupiter, frere d'Uranus & Roi de Crete, mais beaucoup moins celebre que ſon neveu, qui après avoir fait la conquête du monde, & avoir comblé les hommes de ſes bienfaits, devint le plus grand de tous les Dieux.

Telle eſt, ſelon Diodore de Sicile, la Theogonie des Atlantides, qui eſt aſſez ſemblable à celle des Grecs ; ſans qu'on puiſſe ſçavoir ſi ceux-ci l'ont reçue de ces Peuples d'Afrique, ou ſi eux-mêmes l'ont appriſe des Grecs. Je n'ajouterai au recit de cet Hiſtorien que peu de remarques, parce que j'expliquerai au long toute cette Mythologie, dans l'Hiſtoire des Dieux de la Grece (1). J'obſerve donc qu'il eſt ſurprenant, 1°. que Diodore ne faſſe aucune mention de Neptune, dont la connoiſſance & le culte paſſerent, ſelon Herodote (2), dans la Grece, de la Libye où il étoit connu & adoré de temps immemorial. 2°. Qu'il ne parle pas non plus de Minerve Tritonienne, que les Anciens croyoient être née ſur les bords du Lac Triton en Afrique, & qui devoit auſſi être connue des Atlantides. Enfin je remarque en troiſiéme lieu qu'il paroît par tout ce qu'on vient de rapporter, que le

(1) Tom. II.

(2) Liv. 2.

ble à cauſe de l'obſcurité qui la couvroit ; mais que la lumiere perçant à travers de l'Æther avoit éclairé tout le monde. C'eſt cette lumiere qu'il appelle le plus ancien de tous les Etres, auquel un Oracle avoit donné les noms de *Conſeil*, de *Lumiere*, de *Source de vie*. Timothée ajoûte que ſelon la doctrine d'Orphée, c'étoit par le pouvoir de cet Etre, qu'avoient été produits tous les autres Etres immateriels, auſſi bien que le Soleil, la Lune, &c. Que le genre humain avoit été formé de la terre par la même Divinité, & que l'homme avoit reçu d'elle une ame raiſonnable. Enfin le même auteur aſſûre qu'Orphée avoit publié un autre ouvrage, dans lequel il enſeignoit que toutes choſes avoient été produites par un ſeul Dieu, qui avoit trois noms, & que ce Dieu étoit lui-même toutes choſes.

Quoiqu'il en ſoit; car il eſt bien aiſé de prêter des idées à un Auteur ſi ancien, & dont les écrits étoient peut-être perdus depuis long-temps, lorſque Timothée écrivoit en ſa faveur ; il eſt ſûr que les premiers Peres de l'Egliſe ont preferé la Theologie d'Orphée, à celles des autres Payens, & dès-là il y a apparence que ſi cet ancien Poëte a introduit le Polythéiſme, il l'a fait plûtôt pour ſe prêter à la groſſiereté de ceux qu'il vouloit civiliſer, que parce qu'il en étoit convaincu. Mais ce qu'il y a de plus particulier à obſerver ſur la doctrine de cet ancien Poëte, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait enſeigné aux Grecs la doctrine de l'œuf primitif, d'où ſortirent tous les autres êtres (1) ; opinion très ancienne, qu'il avoit appriſe ſans doute des Egyptiens, leſquels, ainſi que pluſieurs autres Peuples, repréſentoient le monde par ce ſymbole. Les Pheniciens donnoient à leurs *Sophaſemim*, la forme d'un œuf, & ſe ſervoient de cette repréſentation dans leurs Orgies. Le même ſymbole étoit employé par les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, & les Chinois même ; & il y a bien de l'apparence que telle a été la premiere opinion de tous ceux qui ont entrepris d'expliquer la formation de l'univers.

(1) Plut. in Symp. Macrob. Sat. L. 7. c. 16.

Les Orphiques, c'eſt-à-dire, les myſteres établis par Orphée, du moins entendus ſuivant le ſyſteme de Proclus, Philoſophe Platonicien, forment auſſi une autre eſpece de Theogonie.

Theogonie. Suivant ces Philoſophes, Orphée croyoit que le gouvernement du monde n'avoit pas toujours appartenu au même Dieu, & qu'il y en avoit eu ſix qui ſe l'étoient diſputé & arraché ſucceſſivement. Phanès avoit obtenu ce titre à ſon tour ; & ce Phanès n'étoit autre que le Bacchus Egyptien, c'eſt-à-dire, Oſiris.

Voici maintenant la Theogonie d'Heſiode, dont je vais donner l'Abregé.

Au commencement étoit le Cahos, enſuite la Terre, puis l'Amour, le plus beau des Dieux immortels. Le Cahos engendra l'Erebe & la Nuit, du mêlange deſquels nâquit l'Æther & le Jour. La Terre forma enſuite le ciel & les étoiles, ſejour des Dieux immortels. Elle forma auſſi les montagnes, & par ſon mariage avec le Ciel, elle produiſit l'Ocean, & avec lui Cœus, Creius, Hyperion, Japet, Thea, Rhea, Themis, Mnemoſyne, Phœbé, Tethys & Saturne. Elle engendra auſſi les Cyclopes, Brontès, Steropès & Argès, qui forgerent la foudre dont fut armé Jupiter. Ces Cyclopes reſſembloient en tout aux autres Dieux, à cela près, qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Le Ciel & la Terre eurent encore d'autres enfans, les ſuperbes Titans, Cottus, Briarée & Gygès, qui avoient cent mains & cinquante têtes. Cependant le Ciel tenoit ſes enfans enfermés, & ne leur permettoit pas de voir le jour ; ce qui affligeoit ſi fort la Terre leur mere, qu'ayant fabriqué une faulx, Saturne s'en ſaiſit, & s'étant mis en embuſcade, ſurprit le Ciel qui venoit coucher avec la Terre, & lui coupa les parties. Du ſang qui ſortit de la playe furent formés les Géants, les Furies, & les Nymphes ; & ces mêmes parties jettées dans la mer & mêlées avec l'écume de l'eau, donnerent naiſſance à la belle Venus, qui alla habiter Cythere. On la nomme Aphrodite, parce qu'elle étoit née de l'écume de la mer ; Cyprine, parce que ce fut près de l'Iſle de Cypre qu'elle prit naiſſance ; & Cytherée, parce qu'elle alla d'abord dans l'Iſle de ce nom. L'Amour & Cupidon furent ſes compagnons inſeparables, & cette Deeſſe fit les delices des hommes & des Dieux. Cependant le Ciel étoit toujours en querelle avec les Titans ſes enfans, & menaçoit de les punir.

Outre cela, la Nuit toute ſeule, & ſans le commerce d'aucun autre Dieu, engendra l'odieux Deſtin & la noire Parque; la Mort, le Sommeil & tous les Songes; puis Momus, Ærumna, ou l'Inquietude, que le chagrin & la douleur accompagnent; les Heſperides, qui ont la garde des pommes d'or & des arbres qui les portent, au delà de l'Ocean; les trois Parques, Clotho, Lacheſis & Atropos, Déeſſes ſeveres qui filent nos jours, toujours prêtes à venger les crimes des hommes & des Dieux; Nemeſis, toujours funeſte aux hommes; la fraude & l'amitié; la vieilleſſe & la contention, laquelle mit au monde le fâcheux travail, l'oubli, la famine & les triſtes douleurs, les combats, les carnages, les défaites & tout ce qui detruit les hommes; les querelles, les diſſentions, les diſcours fourbes & trompeurs, le mepris des loix, la fourberie, le ſerment qui ſert ſi ſouvent à ſeduire les hommes lorſqu'on ſe parjure.

Pontus de ſon commerce avec la Terre, eut le juſte Nerée, Thaumas, Phorcys, la belle Ceto & Eurybie. De Nerée & de Doris fille de l'Ocean vinrent les Neréides (1), au nombre de cinquante. Thaumas épouſa Electra fille de l'Ocean, qui fut mere d'Iris, & des Harpyes, Aëllo & Ocypete (2). Phorcys eut de Ceto Pephredo & Enyo, auſquelles on donna le nom de *Grées*, parce qu'en venant au monde, elles avoient déja les cheveux blancs; il eut auſſi de la même alliance les trois Gorgones, Stheno, Euryale & Meduſe, du ſang de laquelle, lorſque Perſée lui eut coupé la tête, ſortirent le Cheval Pegaſe, & Chryſaor; lequel ayant épouſé Callirhoé, fille de l'Ocean, en eut Geryon à trois têtes. La même Callirhoé mit au monde un Monſtre qui ne reſſembloit ni aux Dieux ni aux hommes, Echidna, ayant la moitié du corps d'une belle Nymphe, l'autre moitié d'un ſerpent affreux & terrible. Quoique les Dieux la tinſſent enfermée dans un antre de la Syrie, cependant elle eut de Typhon, Orcus, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, la Chimere que tua Bellephon, le Sphynx, qui cauſa tant de ravages à Thebes, le Lion de Nemée auquel Hercule ôta la vie. Ceto eut de Phorcys, le Dragon gardien du jardin des Heſperides. Tethys eut de l'Ocean tous les Fleuves, le Nil, Alphée, &c. & un grand

(1) On donnera leurs noms ailleurs.

(2) Virgile y ajoute Celeno.

nombre de Nymphes qui habitent les eaux & les fontaines. Ici le Poëte en nomme pluſieurs, & dit qu'il y en avoit trois mille, ainſi que trois mille Fleuves, tous enfans de l'Ocean & de Tethys. Thea eut d'Hyperion, le Soleil, la Lune, & la belle Aurore; & Creius de ſon mariage avec Eurybée, Aſtreus, Perſé & Pallas. Perſé s'étant uni à l'Aurore, eut pour enfans les Vents, Lucifer, cette belle étoile du matin, & les Aſtres qui ornent le ciel. Du commerce de Pallas avec Styx, fille de l'Ocean & de Tethys, nâquirent Zelus, la belle Nicé, la Force & la Violence, compagnes inſeparables de Jupiter: car lorſque ce Dieu voulut ſe venger des Titans, & qu'il appella tous les Dieux à ſon ſecours, Styx arriva la premiere à l'Olympe avec ſes enfans; ce qui cauſa tant de joye à Jupiter, qu'il rendit de grands honneurs à cette Déeſſe, la combla de preſens, voulut que ſon nom fût employé dans le ſerment inviolable des Dieux, & garda avec lui ſes enfans.

Phœbé eut de Ceus l'aimable Latone, & Aſterie qui fut mariée depuis avec Perſé, & devint mere d'Hecate, que Jupiter honora plus qu'aucune autre Déeſſe, lui donnant un pouvoir abſolu ſur la terre, ſur la mer & ſur le ciel, en ſorte qu'on n'offre jamais aux Dieux de ſacrifices ou de prieres, ſans l'invoquer. Elle preſide à la guerre, aux conſeils des Rois, & procure la victoire dans les combats.

Rhea s'étant unie à Saturne, en eut d'illuſtres enfans; Veſta, Cerès, Junon, Pluton, Neptune & Jupiter, le pere des Dieux & des hommes; mais ce Dieu ayant appris d'un oracle rendu par le Ciel & par la Terre, qu'un de ſes enfans le detrôneroit, il les devoroit à meſure que Rhea les mettoit au monde; ce qui la jettoit dans une extrême affliction. C'eſt pourquoi lorſqu'elle fut prête d'accoucher de Jupiter, elle conſulta ſes parens pour ſçavoir de quelle maniere elle pourroit le derober à la cruauté de ſon pere, & par leur conſeil elle alla accoucher ſecretement dans l'Iſle de Crete, & preſenta une pierre environnée de langes à Saturne, qui l'avala. Jupiter devenu grand, delivra Cœlus que Saturne avoit chargé de chaînes. Celui-ci pour le recompenſer, lui donna la foudre, qui le rendit le maître des Dieux & des hommes.

Cependant Japet ayant épouſé Clymene fille de l'Ocean, elle mit au monde Atlas, Menetius, le ruſé Promethée, & l'inſenſé Epimethée : Jupiter écraſa d'un coup de foudre & precipita dans les enfers Menetius, qui s'étoit ſouillé de pluſieurs crimes ; il chargea Atlas du ſoin de ſoutenir le ciel ſur ſes épaules, dans le pays des Heſperides aux extremités de la terre ; & attacha à une colonne avec de fortes chaînes Promethée, dont un Aigle devoroit ſans ceſſe le foye, qui renaiſſoit chaque nuit, pour le punir de ce qu'il l'avoit trompé dans un ſacrifice qu'il lui offroit.

Heſiode raconte enſuite la guerre de Jupiter contre ſon pere Saturne & contre les Titans, ſur leſquels le pere des Dieux ayant remporté la victoire, il les chaſſa de l'Olympe, & relegua dans le fond du Tartare, aux extremités de la terre, Cottus, Gygès, & Briarée. Neptune prit ce dernier pour ſon gendre, & lui donna en mariage ſa fille Cymopolie.

Cependant la Terre, mariée avec le Tartare, mit au monde le dernier de ſes enfans, Typhon, des épaules duquel naiſſoient cent têtes de ſerpens. Le feu ſortoit de ſes yeux, & d'horribles voix ſe faiſoient entendre de toutes ſes bouches. Le ciel étoit en danger, & Jupiter lui-même riſquoit de perdre ſon empire ; mais ce Dieu avec le ſecours de ſa foudre terraſſa le ſuperbe Geant, & le precipita au fond du Tartare. C'eſt à ce Typhon que les Vents doivent leur origine, ſi on excepte Notus, Borée, & le Zephire, qui ſont enfans des Dieux (*a*).

Jupiter, poſſeſſeur paiſible de l'Olympe & maître des Dieux, épouſa Metis (1), Déeſſe dont les connoiſſances étoient ſuperieures à celle de tous les Dieux & de tous les hommes. Mais dans le temps qu'elle étoit prête d'accoucher de Minerve, Jupiter inſtruit qu'elle étoit deſtinée à être mere d'un fils qui deviendroit le Souverain de l'univers, avala la mere & l'enfant, afin qu'il pût apprendre d'elle le bien & le mal. Après cela il épouſa Themis qui enfanta les Saiſons, Eunomie, Dice, Irene, & les trois Parques Clotho, Lacheſis, & Atropos. Il eut auſſi d'Eurynone, fille de l'Ocean, les trois Graces Aglaïa, Euphroſyne, & Thalie ; & de Cerès,

(1) La Prudence.

(*a*) Le vent de midi, celui de nord, & celui du couchant.

Proſerpine que Pluton enleva. Devenu amoureux de Mnemoſyne, il la rendit mere des neuf Muſes ; Latone lui donna pour enfans Apollon & Diane. Enfin ſa derniere femme fut Junon, qui le rendit pere d'Hebé, de Mars, & de Lucine. Elle mit auſſi au monde Vulcain, mais au moment de la naiſſance de ce dernier elle ſe brouilla avec ſon époux, qui de ſon côté eut ſeul la ſage Minerve, l'ayant fait ſortir de ſon cerveau.

Neptune eut d'Amphytrite Triton, & Venus eut de Mars, la terreur & la crainte, qui accompagnent ce Dieu dans les combats, & la belle Harmonie que Cadmus épouſa. Maïa fille d'Atlas devint mere de Mercure qu'elle eut de Jupiter, lequel eut auſſi Bacchus, de Semelé fille de Cadmus, & Hercule d'Alcmene. Vulcain épouſa Aglaïa la plus jeune des Graces ; Bacchus, Ariadne fille de Minos ; & Hercule après ſon Apothéoſe, la jeune Hebé, fille de Jupiter & de Junon. La belle Perſéis donna pour enfans au Soſeil, Circé & Æetès, lequel épouſa par le conſeil des Dieux la charmante Idyia, fille de l'Ocean, dont il eut Medée.

Après avoir ainſi rapporté les Genealogies des Dieux, Heſiode parle des enfans que les Déeſſes eurent des hommes mortels, & qui furent mis au nombre des Dieux. Cerès devint mere de Plutus, le Dieu des richeſſes. Harmonie, fille de Venus, eut de Cadmus, Ino, Semelé, Agavé, & Autonoë qui épouſa Ariſtée, & Polydore. Chryſaor eut de la belle Callirhoé, fille de l'Ocean, le robuſte Geryon, qui ſuccomba ſous les efforts d'Hercule. L'Aurore donna pour enfans à Tithon, Memnon Roi d'Egypte, & Hemathion ; & à Cephale, Phaëthon (*a*), qui fut ſi cher à Venus. Jaſon ayant épouſé Medée fille d'Æetès, en eut Medus. Pſamathé, une des Neréides, mariée à Æaque, fut mere de Phocus. Thetis, épouſe de Pelée, lui donna pour fils Achille ; & Anchiſe eut de Venus le pieux Enée, dans les forêts du mont Ida. Circé, fille du Soleil, eut d'Ulyſſe Agrius & Latinus. Enfin Calypſo donna au même Ulyſſe deux enfans, Nauſithoüs, & Nauſinoüs.

(*a*) Il n'eſt pas le même que celui dont parle Ovide, *Metam.* L. 2. & qui étoit fils du Soleil & de Clymene.

Telle eſt la Theogonie des Grecs, compoſé monſtrueux d'hiſtoire & de fables, dans lequel on remarque à tous momens une phyſique groſſiere, confonduë avec des traditions defigurées ; des generations naturelles, mêlées avec des generations metaphoriques ; des noms viſiblement allegoriques, à côté de noms veritables : le tout recueilli par Heſiode, dans une eſpece de Poëme ſans art, ſans invention, & ſans autre agrément que celui de quelques épithetes brillantes, dont il l'a orné. J'ai cru cependant qu'il étoit néceſſaire de la rapporter, parce qu'elle eſt le fondement des fables Grecques, que j'explique dans la ſuite de cet ouvrage.

Ariſtophane, le même à qui Platon dans ſon Banquet, comme nous l'avons remarqué (1), fait debiter la fable des Androgynes, a auſſi jetté dans ſa Comedie des Oiſeaux, un abregé de la Theogonie & de la Coſmogonie des Grecs, avec plus de methode & plus de clarté qu'Heſiode. Au commencement, fait-il dire à un de ſes Acteurs, étoient le Cahos, le noir Erebe, & le vaſte Tartare ; mais il n'y avoit encore ni terre, ni air, ni cieux. La Nuit avec des ailes noires, mit le premier œuf dans le vaſte ſein de l'Erebe, d'où ſortit après quelque temps l'Amour bienfaiſant, revêtu d'ailes dorées. De l'union de l'Amour & du Cahos, vinrent les hommes & les animaux. Au reſte il n'y avoit point de Dieux avant que l'Amour eût mêlé toutes choſes ; mais de ce mêlange furent engendrés les Cieux & la Terre, auſſi bien que la race des Dieux immortels.

(1) Chap. I.

Cette Theogonie, miſe par deriſion dans une Comedie, faiſoit ſans doute partie de quelque ancien ſyſteme, dont on ignore l'Auteur. Quoiqu'il en ſoit, pour revenir à Heſiode, il paroît par ſes autres ouvrages que les hommes du ſiecle d'or, ſont devenus Demons, Δαίμονες, ou bons Genies : ce ſont, ſelon lui, ceux qui veillent ſur les hommes, & la terre eſt leur partage. Ceux de l'age d'argent ont été changés en *Manes*, ou Genies ſouterrains, heureux mais mortels, comme s'il pouvoit y avoir de bonheur ſans l'immortalité. Ceux du ſiecle d'airain ſont deſcendus aux enfers. Enfin ceux de l'age Heroïque ſont allés habiter les Iſles fortunées, ou les Champs Elyſées, ſitués aux extremités du monde.

On peut tirer encore une quatriéme Theogonie Grecque d'un Auteur très-ancien, s'il eſt vrai qu'elle ait été ſuivie par Pronapidès, Precepteur d'Homere, ainſi que le pretend Bocace (1), ſur un fragment de Theodontius, qui exiſtoit apparemment de ſon temps. Suivant cette ancienne Theogonie, la plus raiſonnable de toutes, il n'y avoit qu'un Dieu ſeul qui fût éternel, duquel tous les autres Dieux avoient été produits. Il n'étoit pas permis de donner aucun nom à ce premier Etre (*a*), & on ne ſçauroit dire ce qu'il eſt. Anaxagore croyoit l'avoir defini en diſant qu'il eſt l'entendement (2). Cependant comme les idées les plus ſimples ont été alterées dans la ſuite, Lactance Scholiaſte de Stace nomme cet Etre Souverain, *Daimogorgon*, ainſi que fait après Theodontius l'Auteur que je viens de citer; nom qui veut dire le Genie de la terre, & qui par la deſcription qu'on fait de ce Dieu, ainſi qu'on le verra en ſon lieu, ne repond gueres à l'idée que les premiers Philoſophes s'en étoient formée. Car enfin, & il eſt bon de le remarquer, les Poëtes, qui ont été les premiers Theologiens de la Grece, ont pour ainſi dire, perſonifié leurs idées, & fait chacun à leur mode des Theogonies; mais ils ſemblent toujours ſuppoſer un Etre veritablement independant. Ils conviennent même la plûpart d'une éternité, d'une *Ontogonie*, ou generation des Etres, dont les uns ſont celeſtes, les autres terreſtres ou infernaux; mais *Daimogorgon* & *Achlys*, ſont, dans leur ſyſteme, avant le monde, avant même le Cahos. Leur Acmon, leur Hypſiſtus exiſtent avant le Ciel, que les Latins nomment *Cœlus*, & les Grecs *Ouranos*. Selon eux encore la Terre, le Tartare, & l'Amour, avoient precedé *Cœlus*, puiſqu'on trouve dans Heſiode que celui-ci eſt lui-même fils de la Terre. Phornutus, Heſychius, & Simmias de Rhodes ſon Scholiaſte, regardent Acmon comme le pere de Cœlus; & ce même Acmon eſt fils de Manès, dans Polyhiſtor & dans Stephanus. Cœlus a été premierement pere des Hecatonbires, enſuite des Cyclopes, puis des Titans, & de Saturne, qui à ſon tour eſt devenu le pere des autres Dieux. Les Geants, enfans de la Terre, vinrent enſuite, & Typhon eſt

(1) Geneal. des Dieux. L. 1. C. 3.

(2) Νοῦς.

(a) *Et triplicis mundi ſummum, quem ſcire nefaſtum eſt,*
Illum ſed taceo, dit Stace (3).

(3) Theb. L. 4. v. 316.

le dernier de tous. Après les Dieux & les Geants, bien differens, comme on voit, des Titans, qui étoient les Dieux de la race de Cœlus, ſont venus les Demi-Dieux, du commerce des Dieux avec des mortelles, ou des Déeſſes avec les hommes.

En un mot, les Grecs regardoient comme des Dieux, ceux qui avoient vêcu depuis le commencement du monde, juſqu'au partage qu'ils font faire de l'univers entre Jupiter, Neptune & Pluton ; c'eſt-à-dire, ſi on veut concilier les fables avec l'hiſtoire, juſqu'au temps de Phaleg & de Nemrod. Ils n'ont connu que très-confuſément les premiers temps ; ce qui leur a été commun avec tous le Peuples qui ont conſervé d'anciennes Annales, comme les Egyptiens, les Chinois, &c. Il eſt bien aiſé de voir qu'ils n'ont fait qu'alterer l'ancienne & veritable tradition, que Moyſe ſeul a conſervée, & qu'ils ſont tombés par là dans les erreurs les plus monſtrueuſes. En voici un exemple bien autentique, qui ſuffira pour le preſent.

On trouve dans le texte des Septante, que les Geants ſont ſortis du commerce des Anges avec les filles des hommes. Cette opinion a même été ſuivie par les plus anciens Interprétes de l'Ecriture Sainte ; de même que par Philon, Joſephe, S. Juſtin, Athenagore, Clement d'Alexandrie, &c. Pluſieurs Sçavans Rabbins l'ont adoptée, & elle eſt encore generalement reçue par tous les Mahometans. En a t'il fallu davantage à ceux qui ont connu cette tradition, pour leur faire dire que les Dieux avoient été amoureux des femmes mortelles, & en avoient eu des enfans ? Les Anges dans l'Ecriture ſont nommés fils de Dieu ; ainſi il eſt vraiſemblable que les Dieux des Grecs ont été imaginés ſur l'idée des Anges, bons & mauvais : de là ſont venus les *Egregores* des Hebreux, les *Annedots* des Chaldéens, les *Ginnes* enfin, les *Genies*, les *Eons*, les *Archontes*, les *Titans*, les *Geants*, & tous les Dieux ou Demi-Dieux du Paganiſme.

Le Livre d'Henoc a ſans doute beaucoup contribué à faire adopter l'opinion du commerce des Anges avec les filles des hommes. Cet ouvrage eſt certainement ſuppoſé ; mais il eſt très-ancien, puiſqu'il a été connu des Apôtres qui l'ont cité.

Ainſi

Ainſi Dodwel, & le Pere Dom Pezron, ont tort de douter de ſon antiquité, ſur ce que les Grecs ne l'avoient pas connu; comme s'ils avoient eu connoiſſance de tous les Livres anciens, avant qu'ils euſſent été traduits en leur langue.

Mais puiſque nous ſommes tombés ſur l'article de ce Livre, il eſt bon d'en donner une idée abregée, & de découvrir enſuite l'origine de la Fable qu'il contient, & que Philaſtrius met au nombre des Hereſies. Lorſque les hommes ſe furent multipliés, dit l'Auteur de cet Ouvrage, ils avoient des filles d'une grande beauté, & ſi aimables que les Egregores, ou les Anges gardiens, conçurent pour elles une violente paſſion. Ils deſcendirent du Ciel, allerent ſur le Mont Hermon, ſe liguerent enſemble, & s'engagerent par ſerment de ſe ſoutenir l'un l'autre. Ayant après cela eu commerce avec ces filles, elles conçurent les Geants, les *Nephilim*, fils des Geants, & de ceux-ci vinrent les *Eliud*.

L'Auteur nomme vingt de ces chefs des Anges, qui apprirent aux hommes pluſieurs Arts, ſur-tout l'art funeſte de la Magie, & l'uſage des Armes. Il ajoute enſuite que Dieu, voyant les déſordres affreux où les Geants, & leurs enfans, étoient tombés, envoya ſur la terre Michel, Gabriel, Raphael & Uriel. L'Archange Michel ſe ſaiſit de Semixas, le chef de ces Anges rebelles, le lia avec ſes Compagnons, & les relegua dans les lieux les plus bas de la terre, où ils doivent demeurer juſqu'au jour de leur jugement. Il ſema enſuite la diſcorde entre leurs enfans, qui s'exterminerent les uns les autres.

J'explique cette Fable dans l'article des Geants. (1) Elle n'eſt fondée que ſur un mot de l'Ecriture mal entendu, & ſur une équivoque. Les premiers Interpretes ayant vû dans Job le nom de *Fils de Dieu* donné aux Anges, l'ont auſſi interpreté des Anges dans le paſſage de la Geneſe, où il ne s'agit que des enfans de Seth, qui par oppoſition aux deſcendans de Caïn, ſont appellés fils de Dieu : *Videntes filii Dei filias hominum, &c.* (2) Ceux-ci ayant été frappés de la beauté des filles de la race de Caïn, ſe marierent avec elles, en eurent des enfans, qui ſe rendirent redoutables, plus par leurs déſordres, que pour l'énormité de leur taille : car le mot de *Nephelim*, dont ſe ſert la Geneſe pour déſigner ces enfans,

(1) Voyez l'Hiſt. de Jupiter. T. 2.

(*b*) Geneſ. c. 6. v. 2.

ſignifie également des Geants, & des gens tombés dans les plus grands déſordres par le déreglement de leur vie.

XXX

Quoiqu'il en ſoit, j'adopte ici la reflexion de M. Fourmont, qu'on doit conſulter ſur cet article, (1) dans lequel il rapporte d'après le faux Henoc, les noms des vingt Anges rebelles, & les explique ſçavamment. Cette reflexion eſt, que l'Auteur de ce Livre introduit cinq ſortes de perſonnages. 1. Les hommes nés d'Adam. 2. Les Egregores, ou Anges du Ciel. 3. Les Geants ſortis des Egregores. 4. Les Nephelim, enfans des Geants. 5. Les Eliud, fils des Nephelim. En quoi cet Auteur paroît conforme à Heſiode, dans la Theogonie duquel on trouve auſſi, à peu près, ces cinq claſſes, comme je l'ai déja remarqué.

(1) Reſl. crit. Liv. 2. Sect. 1.

On me blâmeroit ſans doute, ſi après avoir parlé dans ce Chapitre, d'Orphée, d'Heſiode, & de quelques autres Poëtes Grecs, je ne diſois rien d'Homere, qui dans ſon Iliade & dans ſon Odiſſée, a employé avec tant d'appareil les mêmes Dieux qu'Heſiode & Orphée; mais il eſt bon de remarquer que ce grand Poëte n'a pas entrepris comme les deux autres, de donner un Syſtême ſur ces mêmes Dieux, & n'a fait que ſe ſervir de la Theologie établie de ſon temps. Homere comme l'a judicieuſement remarqué M. l'Abbé Fraguier, (2) n'eſt qu'un Poëte; s'il eſt Theologien, comme il l'eſt en effet, puiſqu'il parle à tout propos, & qu'il employe le miniſtere des Dieux, il ne l'eſt que par occaſion, & nullement par ſyſtême. Or qu'eſt-ce qu'un Poëte? C'eſt un Peintre, un Imitateur: il ne produit pas ſon objet, mais il l'imite & le peint. Quelque idée qu'il ait lui-même ſur ſes Dieux, comme il en parle pour plaire, & pour être entendu, il ne ſort point du Syſtême reçû de ſon temps. Dès-là Homere, né dans le ſein du Paganiſme, n'a pas dû repreſenter les Dieux autrement qu'il ne les a repreſentés. Il n'a pas inventé la Theologie qu'il ſuit, il l'a reçûë; mais comme le temps qui détruit les erreurs, a reſpecté ſes Ouvrages, & que ce grand Poëte avoit ſçû y mettre en œuvre tout ce qu'une fauſſe Religion lui fourniſſoit, on a cru dans la ſuite qu'il étoit le pere & l'inventeur de tant de choſes extraordinaires & bizarres, dont en effet il n'a été que le Copiſte & le Peintre.

(2) Differt. ſur les Dieux d'Homere. Mem. de l'Acad. des Belles Lettres. T. 3. p. 1.

Ciceron ſe plaint qu'Homere a abbaiſſé les Dieux juſqu'aux hommes, au lieu d'élever les hommes juſqu'à la perfection des Dieux. Ce reproche eſt injuſte. La plûpart des Dieux d'Homere avoient été des hommes, qui par des actions déclat, & par l'invention des Arts, avoient merité les honneurs divins; mais ces actions, quelques brillantes qu'elles fuſſent, n'étoient pas toujours ſuivant les regles d'une exacte probité. La Morale n'a pas toujours eu la pureté, à laquelle Pythagore & Platon l'ont reſtrainte dans la ſuite. La force, les talens, & les dons de la nature, ont long-temps tenu la place du vrai merite; & parce que c'étoit-là ce qui avoit conſacré ces grands hommes, on croyoit ces choſes dignes d'eux après leur conſecration.

En un mot, des hommes déïfiés tenoient & de la perfection divine, & de la foibleſſe humaine; ainſi le Poëte a dû les repréſenter ſuivant ces deux idées, & dès-là on doit voir en lui un mêlange de grandeur & de petiteſſe, de force & de foibleſſe, de majeſté & d'abbaiſſement, de vertus éclatantes & de vices honteux.

On voit par ce que je viens de dire, que les Grecs avoient pluſieurs Theogonies, & qu'ils avoient réduite en ſyſtême la *Theologie* qu'ils avoient reçue des peuples de l'Orient. Les Romains n'ont rien eu de ſemblable. Contents de la Religion des Grecs & des autres Peuples qu'ils avoienr vaincus, ils prirent leurs Divinités, le culte, les ceremonies, les ſacrifices, les Prêtres, les Fêtes, en un mot tout l'appareil que l'Idolatrie entraînoit avec elle, ſans avoir jamais ſongé à réduire en ſyſtême une Religion ſi bigarrée; & la Ville du monde la plus Idolâtre, fut celle de toutes qui négligea le plus l'Hiſtoire de ſes Dieux. Ciceron à la verité donne dans ſon Traité de la nature des Dieux quelques Genealogies; mais comme il ſe ſert le plus ſouvent des idées qu'il avoit puiſées dans les Livres des Grecs, & qu'il diſpute ſur cette matiere en Académicien, on ne peut pas regarder ſon Ouvrage comme un ſyſtême de Theologie.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des differens ſentimens des Philoſophes Platoniciens, au ſujet de leurs Dieux, & ſur ce qu'en avoient penſé les Anciens; mais outre que cette diſcution

m'écarteroit trop de mon objet, les reflexions que je fais ſur cet Article à la fin du Traité de l'Idolatrie, ſuffiſent pour en donner une idée exacte. Après tout, que peut-on conclure des differents partis où ſe jetterent les Celſes, les Jambliques, les Porphyres, & quelques autres, ſinon que ces Philoſophes, pour diminuer l'abſurdité & la groſſiereté de l'Idolâtrie dominante, & ſe débarraſſer en même-temps des objections triomphantes des premiers Peres de l'Egliſe, avoient cherché à allégoriſer un Syſtême monſtrueux ; mais ces allégories, qui n'avoient d'autre fondement que leur imagination, n'avoient pas même été entrevues par ceux qui les premiers avoient parlé des Dieux, & de leurs generations.

CHAPITRE VI.

Coſmogonie & Theogonie d'Ovide.

ENFIN Ovide fidele imitateur des Poëtes qui l'avoient précedé, eſt le dernier qui nous ait donné une Coſmogonie, au commencement de ſes Métamorphoſes. « Avant » que la Mer, la Terre, & le Ciel qui les enveloppe, dit-il, » fuſſent formés, l'Univers entier ne préſentoit qu'une ſeule » face. Cet amas confus, ce vain & inutile poids, dans lequel » les principes de tous les Etres étoient confondus ; c'eſt ce » qu'on a appellé le Chaos. Le Soleil ne prêtoit point encore » ſa lumiere au monde, la Lune n'étoit point ſujette à ſes viciſ- » ſitudes ; la Terre ne ſe trouvoit point ſuſpenduë au milieu » des airs, où elle ſe ſoutient par ſon propre poids ; la Mer » n'avoit point de rivages ; l'eau & l'air ſe trouvoient mêlés » avec la terre, qui étoit ſans ſolidité. L'eau n'étoit point » fluide, & l'air manquoit de lumiere. Tout étoit confon- » du. Nul corps n'avoit la forme qu'il devoit avoir ; & tous » ſe faiſoient obſtacle les uns les autres. Le froid combat- » toit contre le chaud, le ſec avec l'humide. Les corps » durs attaquoient ceux qui ne faiſoient point de réſiſtance, » & les peſants diſputoient avec ceux qui ſont legers. Dieu, » ou la Nature elle-même, termina tous ces différends, en

» ſéparant le Ciel d'avec la Terre, la Terre d'avec les eaux,
» & l'Æther, ou l'air le plus pur, d'avec celui qui eſt plus
» groſſier. Le Chaos ainſi débrouillé, chaque corps fut placé
» dans le lieu qu'il devoit occuper, & Dieu établit les
» Loix qui devoient en former l'union. Le feu, qui eſt des
» Elemens le plus leger, occupa la region la plus élevée.
» L'air prit au-deſſous du feu la place qui convenoit à ſa
» legereté; la terre, malgré ſa peſanteur, trouva ſon équili-
» bre, & l'eau fut placée dans le lieu le plus bas.

« Aprés cette premiere diviſion, ce Dieu, quel qu'il ait
» été, arrondit la ſurface de la terre, & repandit les mers
» par-deſſus. Il permit aux vents d'agiter les eaux, ſans permet-
» tre toutefois que les vagues puſſent paſſer les bornes qui leur
» furent preſcrites. Il forma enſuite les Fontaines, les Etangs,
» les Lacs, & les Fleuves, qui renfermés dans leurs rives,
» coulent ſur la terre..... Il commanda auſſi aux campagnes
» de s'étendre, aux arbres de ſe couvrir de feuilles, aux
» montagnes de s'élever, & aux vallées de s'abaiſſer. »

Ovide, après avoir décrit cet arrangement, parle des cinq Zones, deux froides, deux temperées, & une brûlante, qui eſt la Zone Torride. Il traite auſſi des vents, & marque les lieux d'où ils ſoufflent; enſuite, après avoir fait mention de la région des airs, où ſe forment la grêle, les éclairs & le tonnere, il pourſuit ainſi;

« Dès que les limites, qui devoient ſervir de barriere aux
» différents corps qui compoſent l'Univers, furent reglées,
» les Aſtres renfermés juſques-là dans la maſſe informe du
» Chaos, commencerent à briller; & afin que chaque ré-
» gion fût peuplée d'êtres animés, les Etoiles, image des
» Dieux, furent placées dans le Ciel; les poiſſons habite-
» rent les eaux, les bêtes à quatre pieds eurent la terre pour
» demeure, & l'air devint le ſéjour des Dieux.

« Il manquoit encore au monde un Etre plus parfait. Il
» en falloit un qui fût doué d'un eſprit plus élevé, & qui
» par-là fût en état de dominer ſur les autres. L'homme fut
» formé; ſoit que l'Auteur de la Nature l'eût compoſé de
» cette ſemence divine qui lui eſt propre, ou de ce germe
» céleſte, que la terre, toute nouvelle, & qui ne venoit que

» d'être ſéparée du ciel, renfermoit encore dans ſon ſein.
» Promethée ayant détrempé de cette terre avec de l'eau, en
» forma l'homme à la reſſemblance des Dieux ; & pendant
» que tous les autres Animaux portent la tête penchée vers
» la terre, l'homme ſeul la leve vers le ciel, & porte ſes
» regards juſqu'aux Aſtres. C'eſt ainſi qu'un morceau de terre,
» qui n'étoit auparavant qu'une maſſe informe, parut ſous la
» figure d'un Etre, juſqu'alors inconnu à l'Univers.

Reflexions ſur les différentes Theogonies des Grecs.

Telles ſont les différentes Coſmogonies & Theogonies des Grecs, ſur leſquelles je vais faire les reflexions ſuivantes.

Nous ne connoiſſons pas aſſez le Syſtême d'Orphée, pour ſçavoir quelle part il avoit donné à Dieu dans la formation du monde ; & ſi nous n'avons pas de preuves ſuffiſantes, pour croire qu'il a penſé comme les autres Poëtes & les Philoſophes les plus éclairés qui ont paru long-temps après lui, tels que les Pythagoriciens & les Platoniciens, nous n'avons auſſi aucun droit de confondre ſon opinion avec celle de Sanchoniathon, encore moins avec le Syſtême de Diodore de Sicile, qui fait naître les premiers hommes à peu-près comme les Egyptiens croyoient, quoique fauſſement, que naiſſoient les Inſectes, après que les eaux du Nil ſe ſont retirées.

Tous ces Syſtêmes ſuppoſent que l'Amour unit les principes différens, dont le Chaos étoit formé, & que de cette union ſortirent tous les Etres. Mais qu'eſt-ce que cet Amour, ſi ce n'eſt l'union naturelle des Corps homogenes ? Et ſi les Auteurs de ces opinions extravagantes l'ont perſonifié, ont voit bien que ce n'eſt qu'un perſonnage métaphorique, qui n'exiſta jamais que dans leur imagination. La création eſt un myſtere inconnu à la raiſon humaine. Les Philoſophes, qui ne comprirent jamais que de rien on pût faire quelque choſe, avoient tous generalement adopté cet Axiome : *Ex nihilo nihil, & in nihilum nil poſſe reverti.* Ainſi voyant la forme admirable de l'Univers, qu'ils attribuoient ou à un Etre ſuperieur à la nature, ou plus ſouvent encore à la nature même, ils ont toujours ſuppoſé une matiere préexiſtante ;

mais confuſe & informe, qui fut débrouillée dans la ſuite; & ne ſachant à qui donner la gloire d'avoir mis dans le monde l'ordre qui y regne, ils imaginerent leur Amour, qui n'eſt que l'union cauſée par le ſeul mouvement des corps.

Ovide, qui n'eſt venu au monde que huit cens ans, ou environ, après Heſiode, a commencé comme lui ſon grand Ouvrage des Métamorphoſes par le Chaos; mais il ne l'a imité qu'en cela; car pour la maniere de débrouiller ce même Chaos, il différe totalement du Poëte Grec. On ne voit point qu'il faſſe intervenir l'Amour dans cette operation. Cependant, comme il lui faut un Agent, il ne ſçait pas trop à quoi ſe déterminer, & ſon incertitude paroît dans ce vers. (1)

Hanc Deus, & melior litem natura diremit.

(1) Metamorph. L. 1. v. 21.

Comme dans cet autre :

(2) *Sic ubi diſpoſitam, quiſquis fuit ille deorum;*
Congeriem ſecuit, &c.

(2) Ibid. v. 32.

Voilà donc ce Chaos & cet Erébe tant chantés par les Poëtes, dont la premiere idée ſemble priſe dans Sanchoniathon, qui lui-même l'avoit ſans doute empruntée, ou de ces paroles de Moyſe : (3) *Terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant ſuper faciem Abyſſi*; ou plutôt des Traditions repanduës dans le pays où vivoit cet Auteur Phénicien, & plus anciennes que les Ecrits du ſaint Légiſlateur des Hebreux.

(3) Gen. C. 1. v. 2.

Je ſuis bien éloigné de trouver, comme quelques Sçavans, une grande conformité entre cette tradition de la création du monde, & ce qu'en ont écrit, Sanchoniathon, Heſiode, & Ovide; mais je ne ſuis pas aſſez prévenu pour ne pas croire que c'eſt dans elle qu'ils ont puiſé l'idée de leur Chaos. Pour le reſte, rien de plus différent. Ce ſont des eſprits vifs, qui ſur une ſimple lueur, ont donné carriere à leur imagination, qui ayant perdu un guide fidéle, s'eſt égarée un inſtant après dans le vaſte pays des fictions. Mais un court parallele du commencement de la Geneſe, & de

la Theogonie d'Heſiode, va mettre ſous les yeux du Lecteur ce qui peut s'y trouver de reſſemblance, ou de différence.

Je ne dis rien de la création; ni Heſiode, ni aucun Auteur profane ne l'ont reconnuë. Moyſe commence par dire, que la *Terre étoit vuide, & que les tenebres éteient repanduës ſur la face de l'Abyſme.* Heſiode dit : le Chaos fut avant toutes choſes ; enſuite la terre ſpacieuſe, demeure des Immortels, & le Tartare qui en étoit fort éloigné. Moyſe ajoute, & *l'eſprit étoit porté ſur les eaux ; & ſpiritus ferebatur ſuper aquas.* Heſiode au contraire parle immédiatement après ce que j'en ai rapporté, de l'Amour, le plus beau & le plus aimable des Dieux, qui ôte les ſoucis & les chaſſe du cœur des hommes, & des Immortels. Moyſe raconte enſuite, que Dieu avoit dit, *fiat lux, & lux facta eſt ; que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite :* paroles qu'un Auteur profane a trouvées ſi ſublimes. (1) Heſiode dit auſſi que de la Nuit ſortit l'Æther & le Jour. Le Légiſlateur des Hebreux dit enſuite que Dieu fit le firmament, *& fecit Deus firmamentum*, & qu'il diviſa les eaux qui étoient au-deſſus du firmament, d'avec celles qui étoient au-deſſous. Il ajoute immédiatement après, que Dieu avoit ordonné que les eaux qui étoient ſous le Ciel ſe raſſemblaſſent en un lieu, & qu'il appella cet aſſemblage d'eaux, la Mer; & la partie de la Terre, qui par-là ſe trouvoit deſſechée, fut appellée, *Aride : & vocavit Deus aridam terram, congregationeſque aquarum appellavit maria.* L'Auteur de la Theogonie lui eſt encore aſſez ſemblable en cela. La Terre, dit-il, engendra d'abord le Ciel avec les Etoiles, & de ſon union avec le Ciel, elle eut l'Ocean. Mais ici l'Auteur profane s'égare, & quelque entêté qu'on ſoit en ſa faveur, je ne crois pas qu'on puiſſe lui trouver aucune reſſemblance avec Moyſe.

(1) Longin.

Ovide arrange autrement la formation du monde, & ſa deſcription ne reſſemble nullement à celle d'Heſiode, ainſi qu'on a déja obſervé. Mais une choſe digne de remarque, c'eſt qu'il regarde l'homme comme la derniere production de l'Auteur de la nature. En quoi il reſſemble plus à Moyſe qu'aucun autre Auteur Payen. Un autre grand trait de reſſemblance, c'eſt qu'il dit que l'homme fut formé avec de la

bouë detrempée dans de l'eau ; mais quel étoit ce Promethée qu'il donne pour l'auteur d'un ſi bel ouvrage ? c'eſt ce qu'on ne ſçauroit deviner. Juſques-là le Poëte attribuë l'arrangement de l'univers ou à Dieu ou à la nature ; & lorſqu'il s'agit de former l'homme, il fait paroître un Promethée, ſans qu'il en ait rien dit auparavant. (*a*) Heſiode parle à la verité de Promethée, mais il ne lui donne pas, comme Ovide, la gloire d'avoir formé l'homme. Cet eſprit de vie, au reſte, que les Poëtes diſent que Minerve inſpira à l'ouvrage de Promethée, eſt viſiblement imité des paroles de Moyſe, qui dit que Dieu ayant formé l'homme avec de la bouë, *lui ſouffla un eſprit de vie* (1) ; *inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ.*

(1) Gen. 2. v. 7.

(*a*) Voyez ce qu'on dira de ce Promethée, dans l'Hiſtoire de Jupiter.

CHAPITRE VII.

La Theogonie des Chinois & des Indiens.

LES Chinois ont commencé à cultiver les Lettres dès les premiers temps de leur Monarchie, du moins depuis les regnes d'Yao & de Chum, qui vivoient plus de deux mille deux cens ans avant Jeſus-Chriſt. C'eſt une opinion commune & univerſellement reçue par ceux qui ont cherché à approfondir l'origine d'un Peuple ſi inconteſtablement ancien, que les fils de Noé ſe repandirent dans l'Aſie Orientale, & qu'il y en eut parmi eux qui penetrerent dans la Chine, peu de ſiécles après le Deluge, & y jetterent les premiers fondemens de la plus ancienne Monarchie qu'on connoiſſe dans le monde. On ne ſçauroit diſconvenir que ces premiers Fondateurs, inſtruits par une tradition peu éloignée de ſa ſource, de la grandeur & de la puiſſance du premier Etre, n'ayent appris à leurs deſcendans à honorer ce ſouverain Maître de l'Univers, & à vivre ſuivant les principes de la loi naturelle qu'il avoit gravée dans leurs cœurs. Leurs Livres claſſiques, dont quelques-uns ſont du temps même des deux Empereurs que j'ai nommés, ne laiſſent aucun lieu d'en douter.

le nom de *Changti* ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & qu'on le regardoit comme l'ame & le premier mobile du gouvernement de la Nation ; que ce premier Etre étoit craint, honoré, reſpecté ; & que non ſeulement les Empereurs, qui de tout temps ont été les Chefs & les Pontifes de la Religion, mais les Grands de l'Empire & le peuple connoiſſoient qu'ils avoient au-deſſus d'eux un Maître & un Juge, qui ſçait recompenſer ceux qui lui obeiſſent, & punir ceux qui l'offencent.

Il eſt certain que ſi l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoiſſance que les premiers Chinois ont eu de l'Etre ſuprême, & du culte religieux qu'ils lui ont rendu pendant une longue ſuite de ſiecles, il n'eſt pas moins ſûr qu'on n'y voit nul veſtige d'un culte idolatrique. Mais cela paroîtra moins ſurprenant, lorſqu'on fera attention, 1°. que l'Idolatrie ne s'eſt repanduë dans le monde, que lentement, & de proche en proche ; & qu'ayant vraiſemblablement commencé ou dans l'Aſſyrie, comme le prétend Euſebe, où il ne parut même des Idoles que long-temps après Belus ; ou dans la Phenicie, ou dans l'Egypte, comme d'autres le prétendent, elle n'a pas dû penetrer ſi-tôt juſqu'à la Chine, Peuple de tout temps ſequeſtré des autres, & ſeparé par les grandes Indes du centre de l'Idolatrie.

2°. Qu'il y a toujours eu à la Chine un Tribunal ſuprême (1), pour avoir ſoin des affaires de la Religion, & qu'il a toujours veillé avec la derniere exactitude à ſon objet principal. Ainſi il a été bien difficile d'introduire de nouvelles loix & de nouvelles ceremonies chez un Peuple ſi attaché à ſes anciennes traditions. D'ailleurs comme les Chinois ont toujours écrit leur Hiſtoire avec un grand ſoin, & qu'ils ont des Hiſtoriens contemporains de tous les faits qu'ils rapportent, on n'auroient pas manqué d'avertir des changemens qui ſeroient arrivés en matiere de Religion, comme ils l'ont fait dans un grand détail, lorſque l'Idole de Fo & ſon culte y ont été introduits.

(1) Le Tribunal des Rites.

Telle fut la Religion dominante de la Chine dans les premiers temps de leur Empire : je dis la Religion dominante, parce que le peuple ne laiſſoit pas de reconnoître des Eſprits ſubalternes qui veilloient ſur les villes & ſur les campagnes,

& il les honoroit d'un culte ſuperſtitieux, pour leur demander la ſanté, la réuſſite dans les affaires, & d'abondantes recoltes. Il s'étoit mêlé dans ce culte pluſieurs pratiques ſuperſtitieuſes qui tenoient de la magie, à laquelle ce Peuple a été toujours fort addonné; mais ce n'étoit pas la Religion de l'Etat; & le Tribunal des Rites a toujours condamné ces ſortes de pratiques, quoique ſouvent quelques-uns des Mandarins qui le compoſoient, les euſſent eux-mêmes goûtées.

Ainſi, à parler exactement, les Chinois n'ont point ce que nous appellons Theogonie ou Coſmogonie. Leurs Philoſophes, uniquement attachés à la morale, à la politique & à l'hiſtoire, ont toujours negligé la phyſique, & on ne trouve point dans leurs Ecrits, je parle des anciens, ces ſyſtêmes ſi connus en Europe, en Egypte, & dans quelques parties de l'Aſie, ſur la formation du monde & des corps qui le compoſent, & ſur les Dieux, dont on a fait tant de Genealogies (*a*). J'ai dit, leurs Philoſophes anciens, parce que les modernes, qui ont voulu donner des eſpeces de Coſmogonies, ſont tombés dans un athéiſme ſemblable à celui de Straton & de Spinoſa.

On ne trouve pas non plus qu'ils ayent parlé nettement de l'ame, & il paroît qu'ils n'en avoient pas une idée exacte. Neanmoins on ne peut douter qu'ils ne cruſſent qu'elle ſubſiſtoit après la mort, non ſeulement par les hiſtoires d'apparitions, qu'on trouve même dans les Livres de Confucius, le plus ſage & le plus éclairé de leurs Philoſophes, mais par l'opinion de la Metempſycoſe, qu'ils ont reçuë depuis pluſieurs ſiecles.

Cependant comme l'homme privé de la revelation, & livré aux penchans de ſon cœur, a toujours été en proye à l'erreur, je ſuis bien éloigné de croire que les Chinois en ayent été exempts; & c'eſt avoir une idée bien favorable d'eux, que de penſer qu'ils ſe livrerent peut-être un peu plus tard que les autres peuples, aux pratiques idolatres. Regardons les, ſi on veut, comme les Philoſophes dont parle l'Apôtre,

(*a*) On peut lire les Extraits que le P. du Halde a faits de ces anciens Livres, ſur-tout des Kink, qui ſont les plus anciens, dans le II. Volume de ſon Hiſtoire de la Chine.

qui par les lumieres naturelles s'éleverent juſqu'à la connoiſſance du premier Etre ; ne ſont ils pas auſſi coupables qu'eux de l'avoir connu, ſans l'avoir glorifié ? Enfin la Secte des Tao-sé parut dans la Chine, près de ſix cens ans avant Jeſus-Chriſt. Lao-Kiun eſt le Philoſophe qui en fut l'Auteur. La naiſſance de cet homme, à en croire ſes Diſciples, fut des plus extraordinaires : porté quatre-vingts ans dans les flancs de ſa mere, il s'ouvrit un paſſage par le côté gauche, & cauſa la mort à celle qui l'avoit conçu.

La morale de ce Philoſophe, approche fort de celle d'Epicure, & il couvrit ſa phyſique d'une obſcurité impenetrable : je n'en prends que ce qui regarde la Coſmogonie. *Le Tao*, diſoit-il, ou *la Raiſon a produit Un, Un a produit Deux, Deux ont produit Trois, & Trois ont produit toutes choſes.* Toute la felicité de l'homme, ſelon ce Philoſophe, conſiſtoit dans cet état de l'ame, que les Grecs appelloient *Apathie*, état où l'homme ſans crainte & ſans chagrin, doit être exempt de toute inquietude ; & comme il eſt bien difficile de ſe delivrer de celle de la mort & de l'avenir, ceux qui faiſoient profeſſion de cette Secte, s'addonnoient à la Magie & à la Chimie, pour trouver le ſecret de devenir immortels ; ſe perſuadant que par le miniſtere des Eſprits qu'ils invoquoient, ils pourroient enfin le trouver. Il y en a eu quelques-uns qui ſe ſont flattés de cette decouverte, par le moyen de certains breuvages qu'ils compoſoient, & plus d'un Empereur en a fait inutilement l'eſſai.

Lorſqu'on connoît l'eſprit de l'homme, on juge bien qu'une Secte qui donnoit de ſi flatteuſes eſperances, fit bien-tôt fortune ; & en effet il y eut pluſieurs Mandarins qui l'embraſſerent, & qui s'addonnerent entierement aux pratiques magiques qu'elle preſcrivoit ; mais elle fit de plus grands progrès encore parmi les femmes, naturellement curieuſes & extrêmement attachées à la vie. Enfin l'Auteur de la Secte fut mis lui-même au rang des Dieux ; on lui éleva un Temple ſuperbe, & l'Empereur Hium-Tſong fit porter dans ſon Palais la Statue de ce nouveau Dieu. On donna à ſes Diſciples le nom de Docteurs celeſtes, & ſes deſcendans ſont encore honorés de la dignité de Mandarins. Ce ſont eux qui ont

introduit cette multitude infinie d'Eſprits ſubordonnés au Souverain Etre, qu'ils honorent dans des Temples & dans des Chapelles particulieres, & auſquels ils ſacrifient trois ſortes de victimes, un cochon, un poiſſon, une piece de volaille. Ils ont porté même la ſuperſtition juſqu'à élever pluſieurs Empereurs au rang des Dieux ; & on voit par là que les Chinois, gens d'ailleurs très ſpirituels, ne le cedent en rien du côté de la ſuperſtition & de l'idolatrie, aux autres Peuples, qu'ils ſe ſont toujours fait honneur de mepriſer. Cette Secte a rempli la Chine de Devins & d'impoſteurs qui impoſent au peuple, & quelquefois aux Grands, par des preſtiges & des ceremonies magiques, qui ne ſont que trop capables de les aveugler.

Enfin vers la ſoixante-cinquiéme année depuis Jeſus-Chriſt, l'Empereur Ming-ti donna lieu par une vaine curioſité, à l'introduction d'une Secte encore plus dangereuſe : l'hiſtoire que je vais en faire en peu de mots, remplira la ſeconde partie de ce Chapitre, ſur la Theogonie des Indes.

Cet Empereur frappé de quelques paroles que Confucius avoit ſouvent repetées, ſçavoir, que *c'etoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint*, envoya dans les Indes des Ambaſſadeurs pour le chercher, & pour apprendre la Loi qu'il enſeignoit. Ces Envoyés crurent enfin l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une Idole nommée Fo, ou Foé. Ils tranſporterent à la Chine l'Idole, & avec elle les fables dont les Livres Indiens étoient remplis, leurs ſuperſtitions, la Metempſycoſe, & enfin l'atheiſme. Ils rapporterent que dans cette partie de l'Inde que les Chinois appellent *Chun-tien-cho*, Moyé, femme du Roi, ſongea qu'elle avaloit un Elephant. Lorſque le temps de ſes couches fut arrivé, l'enfant lui dechira le côté droit, & dès qu'il fut ſorti du ſein de ſa mere, il ſe tint debout, fit ſix pas, montrant d'une main le ciel, & de l'autre la terre, & prononça ces mots : *Il n'y a que moi dans le ciel & ſur la terre, qui merite d'être honoré* ; on lui donna le nom de *Che-Kia*, ou *Cha-Ka*. A l'âge de dix-neuf ans il abandonna ſes femmes, ſon fils, & tous les ſoins terreſtres, pour ſe retirer dans la ſolitude, & ſe mettre ſous la conduite de quatre Philoſophes. A trente ans il fut tout-à-fait penetré de

la divinité, & devint *Fo*, ou Pagode, comme s'expriment les Indiens, & ne ſongea plus qu'à repandre ſa doctrine de tous côtés. Ses preſtiges ſurprirent tout le monde, lui attirerent la veneration de tout le pays, & un nombre infini de Diſciples, qui lui ſervirent à infecter l'Orient de ſes dogmes impies. Les Chinois nomment ces Diſciples, *Ho-Chang*; les Tartares, *Lamas*, les Siamois *Talapoins*, & les Japonois *Bonzes*; car cette Secte s'eſt repandue chez tous les peuples que je viens de nommer.

Cependant *Fo* parvenu à l'âge de 79. ans, aſſembla quelques-uns de ſes Diſciples, & après leur avoir expliqué ſa doctrine, il mourut; & ils publierent cent fables ſur cette mort. Comme la Metempſycoſe faiſoit le principal article de cette doctrine, ils dirent que leur Maître étoit né huit mille fois, & qu'il avoit paru dans le monde, tantôt ſous la figure d'un Singe, tantôt ſous celle d'un Dragon, d'un Elephant, &c. C'étoit apparemment pour établir le culte de cette pretenduë Divinité, ſous le ſymbole de ces differens animaux, qui veritablement devinrent l'objet du culte des Indiens.

Les Chinois ayant reçu cette Idole, lui éleverent une infinité de Temples, & ſa Secte, quoique toujours proſcrite par le Tribunal des Rites, a fait dans le pays des progrès infinis, ſous la direction des Bonzes, les gens du monde les plus mepriſables, les plus ſuperſtitieux, & les plus ignorans.

Enfin pour abbreger ce qu'on trouve très au long au commencement du troiſiéme Tome de l'Hiſtoire de la Chine, par le P. du Halde, la doctrine de Fo ſe diviſe en exterieure & en interieure : la premiere, remplie de ſuperſtitions groſſieres, eſt enſeignée par le plus grand nombre des Bonzes. La ſeconde eſt reſervée aux plus ſçavans, & elle conſiſte à dire que le vuide eſt le principe & la fin de toutes choſes; que c'eſt du néant que nos premiers Peres ont tiré leur origine, & qu'ils y ſont retournés après leur mort; que le vuide eſt ce qui conſtitue notre être & notre ſubſtance, & que c'eſt de ce néant, & du mêlange des élemens, que ſont ſorties toutes les productions, qui y retournent dans la ſuite : enfin que tous les êtres ne different les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualités; & ils prétendent

que c'eſt ainſi que leur Maître mourant, expliqua ſa doctrine, c'eſt-à-dire, ſon athéiſme, à ſes Diſciples favoris.

Je dirai peu de choſes des Theogonies des autres peuples, parce qu'elles paroiſſent peu ſyſtêmatiques. Par exemple, dans les Indes Orientales les Brachmanes ont une Tradition de leur Dieu *Vichnou*, metamorphoſé en Tortue, & ils diſent pour l'expliquer, que par la chute d'une montagne le monde commençoit à s'ébranler, & à s'enfoncer peu à peu vers l'abyſme, où il auroit peri ſi leur Dieu bienfaiſant ne ſe fût metamorphoſé en Tortue pour le ſoutenir.

Les Chinois, dont nous venons de parler, ont reçu cette Tradition, & ils l'appliquent, ainſi que le remarque le Pere Kirker (1), à leur Dragon volant, qu'ils diſent être né d'une Tortue, & être devenu le ſoutien de l'univers appuyé ſur lui. Les Troglodytes avoient apparemment parmi eux la même fable, puiſqu'ils avoient un grand reſpect pour la Tortue, & qu'ils avoient en horreur les *Helinophages* leur voiſins, ainſi nommés parce qu'ils ſe nourriſſoient de la chair de Tortue.

(1) Ch. Illuſt. p. 187.

CHAPITRE VIII.

Theogonie des Bramines des Indes.

JE ne dois pas oublier la Theogonie de ces Prêtres des Indes que nous nommons Bramines ou Brachmanes (*a*). Ils ont pris ce nom de *Brahma*, qui ſelon la doctrine des Indiens, eſt le premier des trois Etres que Dieu a créés, & par le moyen duquel enſuite il a formé le monde. Ce Brahma compoſa & laiſſa aux Indiens, diſent leurs Bramines, les quatre Livres qu'ils appellent *Beth* ou *Bed* (2), dans leſquels toutes les ſciences & toutes les ceremonies religieuſes ſont compriſes; & voilà pourquoi les Indiens repreſentent ce Dieu avec quatre têtes.

(2) Voyez Herb. Bibliot. Or. p. 212.

Le mot *Brahma*, dans la Langue Indienne, ſignifie *celui*

(*a*) Ce ſont les mêmes que les Grecs nommoient Gymnoſophiſtes. Pythagore avoit étudié leur doctrine & leurs mœurs.

qui

qui penetre toutes choſes. Les Bramines compoſent la premiere & la plus reſpectable Tribu des Indiens, & ſont uniquement deſtinés au culte de leur Dieu, & aux ceremonies de la Religion. Un celebre Bramine, nommé Behergir, communiqua aux Mahometans, dont il embraſſa la Religion, l'*Amberthkend*, Livre qui contient les Dogmes des Indiens.

Le Pere Kirker qui a fait graver la figure du Dieu Brahma, s'eſt aſſez étendu ſur la Mythologie des Indiens à ce ſujet (1). Les Dieux des Bramines, dit ce ſçavant Jeſuite, ſont Brahma, Veſne ou Vichnou, & Butzen, & ils ſont les Chefs de tous les autres Dieux, dont le nombre va juſqu'à trente-trois millions ; mais tous les hommes ſont ſortis de Brahma, & ce Dieu a produit autant de mondes qu'il y a de parties dans ſon corps. Le premier de ces mondes, qui eſt au-deſſus du ciel, eſt ſorti de ſon cerveau ; le ſecond, de ſes yeux ; le troiſiéme, de ſa bouche ; le quatriéme de l'oreille gauche ; le cinquiéme, du palais & de la langue ; le ſixiéme, du cœur ; le ſeptiéme, du ventre ; le huitiéme, des parties que la pudeur empêche de nommer ; le neuviéme, de la cuiſſe gauche ; le dixiéme, des genoux ; l'onziéme, du talon ; le douziéme, des doigts du pied droit ; le treiziéme, de la plante du pied gauche ; & le quatorziéme enfin, de l'air qui l'environnoit dans le temps de ces productions. Si on demande aux Bramines les raiſons d'une Theologie ſi impertinente, ils répondent que les differentes qualités des hommes y ont donné lieu. Les Sages & les Sçavans, deſignent le monde ſorti du cerveau de Brahma ; les gourmands, viennent de ſon ventre ; ainſi des autres. De-là, l'attention que ces Prêtres ont à la phyſionomie & aux qualités perſonnelles, prétendant par-là deviner à quel monde chacun appartient.

(1) Ch. Illuſt.

Lorſqu'on eſt une fois livré à la ſuperſtition, il n'y a point d'égarément où l'on ne puiſſe tomber. Ces mêmes Bramines ont imaginé ſept mers ; une d'eau, une de lait, une de fromage caillé, une quatriéme de beurre, une cinquiéme de ſel, une ſixiéme de ſucre, & enfin une ſeptiéme de vin ; & chacune de ces mers a ſes Paradis particuliers, dont les uns ſont pour les ſages & les gens d'eſprit, & les autres pour les ſenſuels & les voluptueux ; avec cette différence que le

premier de ces Paradis, qui nous unit intimement à la Divinité, n'a beſoin d'aucune autre ſorte de délices; au lieu que les autres ſont remplis de tous les plaiſirs que l'on peut imaginer.

Il paroît par ce que je viens de dire, que ces Indiens ſuivent l'ancienne doctrine des Egyptiens, que l'Auteur que je viens de citer nomme Παλιγγενεσία, ou Métamorphoſe Divine. (1)

(1) Voyez Oedip. Egypt. du même Auteur.

On ne parle pas ici des autres revêries des Indiens ſur la formation du monde, qu'ils croient être un Ouvrage filé par une araignée, & qui ſera détruit lorſque l'ouvrage rentrera dans le ventre de cet inſecte; parce que cela regarde plus la Coſmogonie que la Theogonie, qui doit être le principal objet de ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

Theogonie des Ameriquains.

ON ne doit pas s'imaginer que les Sauvages de l'Amerique, peuples errants & vagabons, ſe ſoient jamais appliqués à former un ſyſtême de Religion. On trouve cependant parmi quelques-uns d'eux des traditions, qui peuvent former une eſpece de Theogonie. Voici, ſelon le Pere Lafiteau, (2) comment les Iroquois, qui ſont parmi ces Sauvages une des plus conſiderables Nations, racontent l'origine du monde. Dans le commencement, il y avoit, diſent-ils, ſix hommes (les Peuples du Perou & du Breſil conviennent d'un pareil nombre:) comme il n'y avoit point alors de terre, ces hommes étoient portés dans les airs au gré des vents. N'ayant point de femmes, ils voyoient bien que leur eſpece alloit finir; mais ayant appris qu'il y en avoit une dans le Ciel, il fut reſolu que l'un d'eux, nommé le *Loup*, s'y tranſporteroit. L'entrepriſe étoit difficile & dangereuſe; mais les oiſeaux l'y éleverent ſur leurs ailes. Lorſqu'il y fut arrivé, il attendit que cette femme ſortît à ſon ordinaire, pour aller puiſer de l'eau. L'ayant apperçuë, il lui fit quelque préſent & la ſéduiſit. Le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la chaſſa; &

(2) Mœurs des Sauvages, T. 1. pag. 43. de l'Edition *in quarto*.

une Tortuë la reçut ſur ſon dos. La Loutre & les Poiſſons puiſant de la bouë dans le fond de l'eau, formerent du corps de la Tortuë une petite Iſle, qui s'agrandit peu-à-peu ; & voilà, ſelon ces Sauvages, quelle eſt l'origine de notre terre.

Cette femme eut d'abord deux enfans, dont l'un qui avoit des armes offenſives, tua ſon frere qui n'en avoit point. Dans la ſuite elle accoucha de pluſieurs enfans, dont les autres hommes ſont ſortis.

Cette tradition, ſi elle eſt exactement rapportée, eſt ſans doute un reſte de la premiere Hiſtoire du monde, d'Eve chaſſée du Paradis terreſtre, & du meurtre d'Abel par Caïn. Car enfin, il ſe peut que ces Sauvages, venus des autres hommes, ayent conſervé un ſouvenir, qu'ils ont bien pu alterer, mais non pas effacer totalement de leur memoire.

Quoique nous ne connoiſſions pas les traditions des autres peuples de l'Amerique, il y a bien de l'apparence qu'ils penſoient la plûpart comme les Iroquois, puiſque les peuples du Perou & du Breſil dans l'Amerique meridionale conviennent du nombre d'hommes qu'il y avoit dès le commencement, ainſi qu'on vient de le dire. Mais ce n'eſt pas ſeulement par leur Theogonie que les Ameriquains ont égalé les Grecs & les autres peuples de notre continent, dans le bizarre ſiſtême qu'ils ont imaginé touchant leur origine ; ils leur reſſemblent encore aſſez ſouvent par leurs fables. Ils croyent, par exemple, que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës, jouant avec ſon petit frere, il lui caſſoit ſa cruche pleine d'eau. Cela ne reſſemble-t-il pas fort à ces Nymphes des Fontaines, & à ces Dieux des Fleuves qui verſent de l'eau de dedans leurs Urnes ? Ils étoient perſuadés auſſi comme les Grecs, qu'il y avoit des Dieux qui habitoient dans les Fleuves & les autres amas d'eau, puiſqu'en une de leurs fêtes, les Peuples du Mexique noyoient ſolemnellement un petit garçon, pour tenir compagnie à ces Dieux. Selon les traditions du Perou, l'Ynca Manco-Guina-Capac, fils du Soleil, trouva moyen par ſon éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays, qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre ſous des Loix raiſonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs,

& il paſſoit auſſi pour être fils du Soleil. Il eſt ſingulier que les imaginations de ces deux Peuples, ſi éloignés les uns des autres, ſe ſoient accordées à croire fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Si les Grecs, & à leur imitation nos anciens Gaulois, avoient un reſpect religieux pour les arbres, & croyoient qu'ils étoient le ſejour des Dryades & des Hamadryades, les Abenaquis, ainſi que le rapporte le P. Laffiteau, (*a*) avoient un arbre célebre dont ils racontoient pluſieurs merveilles, & qui étoit toujours chargé d'offrandes; & ils ne doutoient pas qu'il n'eût quelque choſe de divin. On trouve même parmi eux qu'ils avoient des Bois ſacrés, à peu-près comme tout le reſte du monde idolâtre.

Pour ce qui regarde les Sortileges, les Evocations, les Devins, les Enchantemens, ces Peuples du nouveau monde ne reſſemblent que trop à ceux de l'ancien : même croyance partout ſur ces Génies bienfaiſans ou malfaiſans, dont on s'imaginoit que l'Univers étoit rempli, auſquels préſidoit, comme le Maître & le ſouverain des autres Dieux, le *Manitou* des nations Algonquines, le *Chemien* des Caraïbes, l'*Okki* ou l'*Ares - Koui* des Hurons. Pour les fêtes & les myſteres, qu'on liſe l'Auteur que je viens de citer, & on trouvera que celles des Ameriquains avoient beaucoup de rapport avec les Orgies des Grecs. Sur l'immortalité de l'ame, & ſon état après la mort, les Sauvages ont penſé à peu-près comme les Grecs, dans le temps même qu'ils ont été le plus civiliſés. Les Ameriquains ne croyoient-ils pas que les ames de ceux qui avoient mal vêcu, alloient habiter certains Lacs bourbeux & déſagréables, comme les Grecs les envoyoient ſur les bords du Styx & de l'Acheron? Ne penſoient-ils pas auſſi que les ames de ceux qui avoient mené une vie réguliere, avoient pour ſejour des lieux agréables, aſſez reſſemblants aux Champs Elyſées? Ils ont comme les Romains leurs pleureuſes à gages, font comme eux les feſtins pour les morts; & ce qui eſt encore plus frappant, ils diſtinguent comme les Grecs, l'ame de ſon ombre & de ſon ſimulachre, (1) & croyent que pendant que l'ame eſt dans un ſejour délicieux,

(1) Voyez ce qu'on dira là-deſſus dans la troiſiéme Section du Livre VI.

(*a*) Mœurs des Sauvages, Tome I. page 149. Comme j'ai tiré de cet Ouvrage la plûpart des exemples dont je me ſers, il ſuffit de l'avoir cité une fois.

ſombre erre autour du lieu de la ſépulture.

Le feu ſacré, conſervé par preſque toutes les Nations du monde, comme je le dirai dans l'Article de Veſta, étoit auſſi l'objet du culte ſuperſtitieux des habitans de l'Amerique. Les Nations les plus voiſines de l'Aſie, ont des Temples, où le feu ſacré eſt entretenu avec ſoin; & ces Temples ſont la plûpart faits en rotonde, comme l'étoient ceux de Veſta. Dans la Louïſiane, les Natchez en ont un où une garde veille ſans ceſſe à la conſervation du feu qu'on ne laiſſe jamais éteindre. Perſonne n'ignore combien ces Temples étoient célebres ſous le regne des Yncas; mais ce qui parut bien ſurprenant, c'étoient ces Communautés de filles deſtinées au ſervice du Soleil, dont les Loix étoient encore plus ſeveres que celles des Veſtales Romaines, (1) & les châtimens, lorſqu'elles manquoient à leurs vœux, préciſément les mêmes, puiſqu'on les enterroit toutes vives. Ceux qui les avoient ſéduites étoient punis bien plus rigoureuſement qu'à Rome, puiſque la peine s'étendoit non-ſeulement ſur toute la famille, mais encore ſur le lieu où ils étoient nés; on en faiſoit périr abſolument tous les habitans, & on n'y laiſſoit pas pierre ſur pierre. Le feu ſacré étoit également reſpecté dans le Mexique, & confié à des Veſtales qui menoient une vie très-reguliere; & ſi les Sauvages de ce vaſte continent n'avoient pas tous des Temples pour l'y entretenir, les ſalles de leur Conſeil, faites à peu-près comme les Prytanes des Grecs, étoient employées à cet uſage, principalement chez les Iroquois & les Hurons.

(1) Garcilaſſo, L. 4. ch. 1.

Les Idoles, ſouvent monſtrueuſes, comme dans notre continent, ou chargées de ſymboles, comme celles que nous nommons Panthées, ou quelquefois même ſemblables à celles de Priape, prouvent que les Peuples dont je parle, ne le cedoient en rien à ceux du pays que nous habitons, par l'extravagance de leur Idolâtrie & de leurs Fables. La corruption du cœur humain pouvoit-elle manquer de placer ſur les Autels, tout ce qui flattoit le crime & le déreglement des mœurs?

La coutume de ſacrifier dans les lieux élevés, coutume ſi ancienne & tant de fois reprochée par les Prophetes aux

Peuples idolâtres, étoit auſſi connuë chez les Ameriquains. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, la Relation du Sieur de Rochefort, (1) dans l'endroit où il parle de la montagne d'Olaïmi, ſur laquelle les Apalachites, Peuples de la Floride, vont tous les ans ſacrifier au Soleil, dans une Caverne qui ſert de Temple à cette Divinité. Leur reſpect pour des Idoles, qui ne ſont que des pierres informes, ou quelquefois d'une figure conique, prouve encore que leur Idolâtrie reſſembloit à celle des Anciens, qui avant l'art de la Sculpture, honoroient de ſemblables pierres, ou de ſimples colonnes, comme nous le dirons ailleurs.

(1) Hiſtoire Mer. des Iſles Antilles.

Les Sacrifices de ces Sauvages étoient d'abord très-ſimples, comme ils l'étoient parmi les premiers Idolâtres de notre monde; & cette ſimplicité dure encore parmi quelques-unes de leurs Nations, où l'on ſe contente d'offrir aux Dieux les fruits de la terre, ou de leur faire des libations avec de l'eau. D'autres attachent à des arbres ou à des colonnes les peaux des animaux qu'ils ont tués à la chaſſe : il y en a qui jettent dans le feu quelques feuilles de Tabac, en l'honneur du Soleil, & dans les fleuves & les rivieres, pour appaiſer les Génies qui y préſident. Les Caraïbes offrent la *Caſſave* & l'*Ouicou*, c'eſt-à-dire, leur pain & leur boiſſon, aux Dieux qui veillent à la conſervation de ces plantes, comme les Grecs & les autres Peuples offroient leurs ſacrifices à Bacchus & à Cerés. Qu'importe que les noms de ces Dieux ne ſoient pas les mêmes dans les deux continents; ce ſont toujours les mêmes idées, & préciſément la même ſorte d'Idolâtrie.

Mais comme dans l'Amerique, ainſi que parmi nous, ces mœurs antiques ne ſubſiſterent pas toujours dans cette premiere ſimplicité, qui fait le caractere des premiers temps parmi tous les peuples du monde; ceux dont nous parlons porterent, comme les Payens de notre continent, la ſuperſtition envers leurs Dieux, juſqu'à leur immoler des Victimes humaines. Ces ſortes de ſacrifices étoient en uſage ſur-tout dans le Mexique, & s'ils étoient moins connus parmi les autres Sauvages, il y en avoit cependant qui dans une ſaiſon de l'année, offroient leurs enfans aux Dieux qui veilloient à la conſervation des fruits de la terre. La Relation du Sieur le Moyne

de Mourgues nous apprend que dans cette partie de la Floride, qui eſt proche de la Virginie, les Peuples de cette contrée qui regardent leurs Chefs comme les fils du Soleil, offrent à cet aſtre, leur grande Divinité, leurs enfans en ſacrifice, comme les Chananéens les immoloient à leur Moloch, qui étoit auſſi le Soleil ; avec cette différence ſeulement, que ceux-ci les faiſoient brûler dans le fourneau qui étoit pratiqué dans leur Idole, comme je le dirai en parlant de ce Dieu, au lieu que ceux-là les aſſommoient au milieu de l'aſſemblée du peuple, & en préſence du Chef, qui repréſentoit lui-même le Dieu dont on le croyoit le fils.

Les Sacrifices dans le nouveau monde comme dans l'ancien, étoient accompagnés d'inſtrumens, de danſes, & de toutes les marques d'une allegreſſe publique ; mais je ne pouſſerai pas plus loin ce parallele, pour lequel il faudroit copier l'Ouvrage que j'ai cité, où le ſçavant Auteur entre dans des détails très-ſinguliers : ce que je viens de dire ſuffit pour faire connoître que l'eſprit de l'homme, abandonné à ſes propres lumieres, n'eſt porté qu'à l'erreur & à l'illuſion, & que malgré le rafinement des Nations les plus policées, on a penſé à peu-près de même dans tous les Lieux du monde où la veritable Religion n'a pas été connuë.

Enfin il y a peu de Pays où l'on n'ait trouvé des Fables à peu-près ſemblables. Partout des idées prodigieuſes, des hommes extraordinaires, qui ſe diſoient les enfans du Ciel, ou des Etoiles, ou des Fleuves, &c. Partout des fourbes qui ont voulu impoſer par l'hiſtoire d'une naiſſance extraordinaire & ſinguliere. Les Egyptiens, les Phéniciens, deſquels les Grecs & les Romains ont tiré leurs Fables, ne ſont pas les ſeuls qui en ont inventé : on en trouve de ſemblables aux leurs, chez des Peuples qu'on ne ſoupçonne pas les avoir appriſes d'eux. *Kai-Souven* ſe vantoit d'être né du Dieu d'un Fleuve, pour ſéduire plus aiſément les Peuples de la Corée par l'éclat de cette naiſſance imaginaire. Il falloit bien que les Coréens attribuaſſent la Divinité aux Fleuves & aux Montagnes, comme les Grecs & les Romains, puiſque lorſqu'ils furent devenus tributaires de la Chine, l'Empereur confirma leur Roi dans le privilege dont il jouiſſoit de ſacri-

fier ſeul aux montagnes & aux fleuves.

L'origine d'un Peuple de Tartares Orientaux, nommés Kao-Kiuli, de la race des Fou-Ya, reſſemble aſſez pour les Fables dont elle eſt mêlée, à nos fictions d'Occident; & l'Hiſtoire Romaine, toute grave & ſérieuſe qu'elle eſt, nous préſente des idées ſemblables à celle que je vais rapporter de ces Peuples. Le Prince des Kao-Kiuli avoit en ſa puiſſance une fille du Dieu *Hohang-Ho*, qu'il tenoit renfermée dans une priſon. Un jour qu'elle fut frappée de la reverberation du Soleil, elle conçut; & elle accoucha d'un Oeuf, qu'on rompit, & dans lequel on trouva un enfant mâle. Lorſqu'il fut grand, on lui donna le nom de *Tchu-Mong*, qui ſignifie *un bon Nocher*. Le Roi du Pays, qui le prit en affection, le mena un jour à la chaſſe, & ayant vû ſon adreſſe, il conçut de la jalouſie contre lui. Tchu-Mong s'en étant apperçu, prit la fuite, & prêt à tomber entre les mains de ceux qui le pourſuivoient, au paſſage d'une Riviere il adreſſa ſa priere au Soleil ſon pere. Alors les poiſſons de la Riviere ayant paru ſur la ſurface de l'eau, lui fournirent un pont ſur lequel il la traverſa. Les Fables de la naiſſance de Perſée, & de celle des enfans de Leda, ſont-elles moins extravagantes? (*a*)

Si nous connoiſſons des Peuples qui ſacrifioient leurs enfans à leurs fauſſes Divinités, & ſi les Grecs immolerent Iphigenie pour obtenir un vent favorable, le Pere Du Halde ne rapporte-t-il pas qu'on lit dans les Hiſtoires les plus anciennes, qu'il y a des Inſulaires dans la mer Orientale, qui vont tous les ans pendant la ſeptiéme Lune, noyer ſolemnellement une jeune Vierge?

Si les Romains publierent que leur Janus avoit deux, & même quatre faces, comme on le voit ſur des monumens anciens, les Indiens n'ont-ils pas leur Idole Menipe, qui a pluſieurs têtes de différentes figures? Ces mêmes Indiens ne publient-ils pas qu'il y a un Pays, où les hommes ont deux viſages, qu'ils ſont d'ailleurs très-farouches, qu'ils n'ont aucun langage, & ſe laiſſent mourir de faim quand on les a pris? Ils ajoutent qu'on en avoit pris un vêtu de toile, qui ſortoit

(*a*) Voyez le quatriéme Volume de l'Hiſtoire de la Chine du Pere Du Halde, pag. 343.

de

de la mer : hiſtoire à peu près ſemblable à celle d'Oannès, dont on a parlé plus haut.

Si les Egyptiens, & Pythagore après eux, ont enſeigné la Metempſycoſe, cette doctrine n'eſt-elle pas repandue dans toutes les Indes, & ne fait-elle pas le fond de l'idolâtrie de Foé ? Ce qui eſt ſi vrai que le grand Lama, qui ſe dit un *Fo* vivant, publie qu'il eſt né pluſieurs fois, & qu'il renaîtra encore ; enſorte que quand il meurt, on cherche avec ſoin l'enfant ſous la figure duquel il reparoît, pour le mettre à ſa place : & quoiqu'on voye bien que c'eſt un enfant qu'il a ſçu diſpoſer à lui ſucceder, & dont les autres Lamas ſes confidens ſçavent le myſtêre, cependant ce jeu dure depuis pluſieurs ſiecles, ſans que le peuple ait là-deſſus la moindre méfiance.

On a dit dans l'origine des fables qu'une Philoſophie groſſiere avoit donné lieu à en introduire un grand nombre : peut-être n'y en eut-il jamais une auſſi extraordinaire dans la Grece, que l'étoit celle des Philoſophes Chinois au ſujet du flux & reflux de la mer. Une Princeſſe, diſoient-ils, eut cent enfans ; cinquante habiterent les rivages de la mer, & les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont ſouvent guerre enſemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage ſur ceux des montagnes, & les pouſſent devant eux, c'eſt le flux ; quand ils en ſont repouſſez & qu'ils fuyent des montagnes vers les rivages, c'eſt le reflux. Cette maniere de philoſopher, dit Monſieur de Fontenelle de qui j'ai emprunté ce trait, reſſemble aſſez aux Metamorphoſes d'Ovide : tant il eſt vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les Peuples.

Telles ſont les Coſmogonies & les Theogonies des Peuples les plus anciens. Les autres dont la Religion & les fables entreront dans la ſuite de cet ouvrage, quoique livrés aux tenebres de l'Idolâtrie la plus groſſiere, n'avoient pas l'eſprit aſſez Philoſophique pour rien imaginer ſur la formation du monde, ou ſur l'origine des Dieux, qu'ils ſe contentoient d'honorer ſuivant la tradition de leur pays.

CHAPITRE IX.

De la Theologie Payenne, & en particulier de celle des Poëtes.

APRES avoir exposé les differentes Theogonies des Anciens, c'eſt-à-dire, les Theologies particulieres à chaque nation, il ne ſera pas inutile de faire connoître plus en particulier la Theologie generale du Paganiſme, ſur-tout celle des Grecs & de leurs Poëtes. Mon deſſein n'eſt pas d'en developper toutes les horreurs, la choſe ſeroit aujourd'hui inutile. Les premiers Peres de l'Egliſe, & les Apologiſtes de la Religion Chrétienne, qui s'y trouvoient obligés, puiſqu'il étoit neceſſaire de ſapper les fondemens du Paganiſme, qui étoit la Religion dominante de leur temps, ont dû le faire, & ils s'en acquitterent avec tant d'érudition & tant de force, qu'ils obligerent enfin les Philoſophes les plus éclairés, à expliquer par des allegories, ſouvent ingenieuſes, un ſyſtême dont l'expoſition ſeule faiſoit horreur. Ce fut là où les reduiſirent Saint Juſtin, Arnobe, Athenagore, Lactance, Clement d'Alexandrie, Minucius Felix; mais ſur-tout Tertullien par ſon Apologetique, l'une des plus excellentes pieces que l'antiquité nous ait conſervée, & S. Auguſtin, dans ſa Cité de Dieu; ouvrage qu'on peut regarder indépendament des autres vûës de ſon Auteur, comme un tréſor de Litterature profane.

A parler exactement, les Philoſophes n'attendirent pas le temps des grands hommes que je viens de nommer, pour appercevoir le ridicule de leur Theologie. L'allegorie avoit commencé à venir au ſecours des fables monſtrueuſes, mêlées avec la Religion, plus de 400. ans avant l'Ere chrétienne. Platon l'avoit miſe en uſage, & ſes Diſciples la firent valoir. Pythagore même, long-temps avant Platon, avoit expoſé la Religion dominante de ſon temps, d'une maniere qui en faiſoit diſparoître une partie des abſurdités; mais ce que j'ai voulu dire, c'eſt que cette même allegorie, ne fut

jamais plus en vogue, que du temps de Jamblique & de Porphyre, qui vivoient l'un & l'autre dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme. J'examinerai, dans les reflexions que je ferai ſur l'Idolâtrie, le peu de ſuccès qu'eut la maniere allegorique d'expliquer les fables & les myſteres de la Religion; & je ferai voir que malgré les ſubtilités des Philoſophes qui l'employoient, cette même Religion & les fables, ſur leſquelles elle étoit fondée, ſubſiſterent toujours, juſqu'à la deſtruction entiere du Paganiſme. Entrons maintenant en matiere.

Varron diſtinguoit trois ſortes de Theologies, la Fabuleuſe, μυθικὴ, la Phyſique φυσικὴ, & la Politique, πολιτικὴ, ce que S. Auguſtin traduit par ces mots, *fabularis*, *naturalis*, *vel philoſophica*, *civilis*. La premiere étoit la Theologie des Poëtes; la ſeconde, celle des Philoſophes; & la troiſiéme, celle des Miniſtres de la Religion. Varron a tâché de faire valoir cette diſtinction, dont on croit auteur Quintus Scevola, ſouverain Pontife, celui-là-même qui fut tué par un de ces meurtriers qu'employoit Marius.

La Theologie des Poëtes étoit rejettée par les ſages du Paganiſme. Varron, ainſi que le rapporte S. Auguſtin (1), avouoit qu'elle mettoit ſur le compte des Dieux, des actions qu'on auroit honte d'attribuer au dernier des hommes. *Denique, in hac omnia Diis attribuuntur, quæ non modo in hominem, ſed etiam in contemptiſſimum hominem cadere non poſſunt.* Varron ne deſaprouvoit pas la ſeconde eſpece de Theologie, qui étoit celle des Philoſophes; mais il croyoit qu'elle devoit être renfermée dans l'Ecole, parce qu'elle diſcouroit librement de la nature des Dieux, ce qui, ſelon lui, étoit dangereux.

(1) De civ. Dei.

La troiſiéme eſpece de Theologie formoit le ſyſtême de la Religion, & étoit le fondement du culte qu'on rendoit aux Dieux; & ſi elle n'étoit pas la plus eſtimée par les habiles gens, elle étoit du moins la plus reſpectée, & la ſeule qui fût ſuivie dans la pratique. La Theologie Poëtique, étoit donc proſcrite, comme on vient de le voir; cependant elle a trouvé des partiſans dans ces derniers temps. Pluſieurs Auteurs modernes charmés des beaux traits qu'on trouve de temps en temps dans les ouvrages des Poëtes, touchant les

verités les plus ſublimes, en ont parlé avec tant d'éloges, qu'il ſemble qu'on doive les regarder comme d'excellens Theologiens. Le Pere Thomaſſin, Prêtre de l'Oratoire, a recueilli avec un grand ſoin (1) tout ce qu'ils ont dit ſur la Divinité & ſur la morale, & il a crû y appercevoir pluſieurs traits conformes à l'Ecriture ſainte & à la lumiere naturelle. L'Auteur du Livre intitulé *Homere Hébraizant*, ne s'eſt pas contenté de regarder les Poëtes comme de grands Theologiens, il a entrepris de prouver qu'Homere, dans ſes deux Poëmes, avoit copié en pluſieurs endroits, Moyſe & les Prophetes. Un celebre Anglois (2), après avoir fait l'éloge de la Theologie des Poëtes, ſur-tout de celle d'Orphée, rapporte ce qu'ils ont dit de plus beau ſur la Divinité. Enfin un Auteur moderne, à qui ſes ouvrages ont attiré plus d'une diſgrace, eſt allé encore plus loin que ceux que je viens de nommer, puiſque dans ſes remarques ſur Virgile, il ne fait point difficulté de préférer ce Poëte à la plûpart de nos Theologiens : prétendant qu'il a eu ſur la Divinité & ſur la Providence, les idées les plus ortodoxes. Il a eu même la temerité de comparer la conduite de Jupiter à l'égard d'Enée, à celle de Dieu ſur David.

(1) Lect. des Poëtes.

(2) Cudwort. Syſt. intell.

A entendre ces Auteurs, preſque toutes les verités les plus eſſentielles ſe trouvent dans les ouvrages des Poëtes. La pieté, & le culte du vrai Dieu y ſont enſeignés d'une maniere ſublime, quoiqu'enveloppés d'images ſenſibles. Telles ſont parmi ces verités, l'unité d'un Dieu, ſa toute-puiſſance, ſa bonté infinie, ſon immenſité, ſon éternité. Le Conſeil des Dieux, dont parle Homere, & où Jupiter préſide toûjours, eſt ſelon eux, une imitation de ces conſeils myſterieux que Dieu tient, dans le Livre de Job, avec les Anges. Lorſqu'ils ont dit que tous les biens & tous les maux partoient de la main de Dieu, par le miniſtere des Dieux ſubalternes, c'eſt une copie de ce que l'Ecriture dit des Anges, qui ſont ſes miniſtres. Quand ils donnent à Jupiter une prééminence ſi marquée, il eſt évident, que ſous ce nom ils ont entendu le vrai Dieu, & non Jupiter fils de Saturne, & Roi de Crete. Enfin, lorſqu'Aratus dit que tout eſt plein de Dieu, la terre, la mer, les campagnes, l'homme même, ou comme

s'exprime S. Paul, ſuivant les paroles mêmes de ce Poëte, *ſumus genus Dei, in ipſo vivimus, movemur, & ſumus* (1); n'eſt-il pas évident qu'il a voulu parler de l'immenſité de Dieu? (1) Act. 17.

A ces verités ſpeculatives, les Auteurs dont je parle, joignent celles qui ſont de pratique; & trouvent établis dans les Poëtes, non ſeulement les devoirs envers Dieu, mais ceux des hommes entre eux, ainſi que les autres préceptes d'une morale pure. Leur Enfer, & leurs Champs Elyſées, ſont propres à reprimer la cupidité, & porter à la pratique de la vertu. Ces Juges, qui examinent avec tant de ſeverité les actions des hommes; & les Furies, qui châtient ſi rigoureuſement les coupables, tout cela peut-il avoir été imaginé ſans un grand fond de morale? Enfin, pour expoſer le ſentiment de ces Auteurs en peu de mots, il ſuffit de dire, qu'ils font à tout propos des paralleles recherchés entre les verités qu'ils trouvent dans les Poëtes, avec celles de l'Ecriture Sainte.

J'avoue, pour moi, que la lecture des Poëtes m'a donné une toute autre idée de leur Theologie. Il eſt vrai qu'ils parlent quelquefois de la Divinité d'une maniere ſublime, mais ils ne ſe ſoutiennent nullement ſur ce ſujet; & après avoir donné à leurs Dieux les épithetes magnifiques d'Immortels, de Tout-puiſſants, &c. ils les repréſentent avec des foibleſſes, qui ne conviennent, comme nous venons de le dire, qu'aux derniers des hommes, & aux plus corrompus. Enſorte que je ſuis étonné que de ſçavans hommes ayent ſi fort exalté leur Theologie, pendant que Platon, pour cette même Theologie qui lui paroiſſoit ſi monſtrueuſe: les banniſſoit de ſa République. Ciceron ne penſoit pas auſſi favorablement des Poëtes que les Auteurs dont je parle, il les blâme au-contraire de nous avoir appris les débauches des Dieux, leurs querelles, leurs combats, leurs diſſentions: *Nec multò abſurdiora ſunt ea quæ Poëtarum vocibus fuſa, ipſâ ſuavitate nocuerunt, qui & irâ inflammatos, & libidine furentes induxerunt Deos, feceruntque ut eorum bella, pugnas, prælia, vulnera videremus, odia præterea, diſſidia, diſcordias, ortus, interitus, querelas, &c.* (2) Ce même Auteur dit ailleurs, que (2) De Nat. Deor. L. 1.

ces mêmes Poëtes avoient décrit les débauches des Dieux; leurs adulteres, &c.

Il eſt vrai qu'ils les nomment Immortels, ces Dieux fabuleux, mais en même temps il n'y en a pas un dont ils ne nous apprennent la genealogie ; ils nomment leurs peres, leurs meres, le lieu de leur naiſſance, & toutes les circonſtances de leur vie, depuis leur enfance. Ce ſont eux qui nous apprennent que Jupiter, le plus grand des Dieux, étoit fils de Saturne, & que Saturne étoit fils d'Uranus, ainſi des autres. Ils parlent même quelquefois de leurs tombeaux. Dans Homere, le plus grand de leurs Poëtes, on voit les Dieux ſe quereller, ſe battre, être bleſſés par des hommes, & pouſſer des cris & des plaintes en voyant couler leur ſang. Ils ſe diſent à tout propos des injures groſſieres. Jupiter & Junon y paroiſſent toujours dans une meſintelligence ſcandaleuſe entre deux époux. Euripide voulant excuſer Phedre, qui avoit conçu pour le fils de ſon mari une violente paſſion, en met la faute ſur le compte de Venus, qui vouloit ſe venger du mepris qu'Hyppolite faiſoit de ſon culte & de ſes adorateurs. Une autre tradition, celle qu'a ſuivi Racine (1), non moins deshonorable pour Venus, portoit qu'elle ſe vengeoit ainſi de ce que le Soleil, biſayeul de Phedre, avoit découvert ſon intrigue avec le Dieu Mars ; & c'eſt par le même motif de vengence, que cette Déeſſe avoit inſpiré à Paſiphaé, mere de Phedre, cette paſſion honteuſe qui fit tant de bruit.

(1) Tragedie de Phedre.

Dans la même piece, Euripide fait intervenir Diane, & cette Déeſſe pour conſoler Hyppolite mourant, lui dit qu'elle ne ſçauroit à la verité changer l'ordre du Deſtin, mais que pour le venger, elle tuera de ſa propre main un des Amans de Venus. Voilà donc ces Dieux ſi puiſſans, ſoumis au Deſtin, & qui ne pouvant faire tout le mal qu'ils ſouhaiteroient, font celui qu'ils peuvent faire. Que peut-on penſer d'une Theologie, dont le but a été d'élever l'homme juſqu'aux Dieux, & d'abaiſſer ces mêmes Dieux, je ne dis pas ſeulement à la condition des hommes, mais juſqu'à leurs plus grandes foibleſſes.

Peut-on concevoir rien de plus bizarre que l'idée que les

Poëtes donnent de leurs Dieux ? Que dire de ce mêlange de puiſſance & de foibleſſe, d'éternité & de mort, de felicité & de douleur, de tranquillité & de trouble ? Que penſerons-nous des railleries que fait de ces Dieux Ariſtophane, dans quelques-unes de ſes Comedies, & des blaſphêmes que vomit contre eux Eſchyle, dans ſon Promethée ?

Mais, dit-on, les Poëtes parlent ſouvent de la providence des Dieux, & du ſoin qu'ils prennent des hommes ? Quelle providence ! Choiſiſſons un des évenemens de la fable, où elle brille davantage, & celui que les plus grands Poëtes ont décrit avec plus de ſoin ; je veux dire la guerre de Troye. Cette guerre fit perir une infinité de gens, & ruina un beau Royaume : elle fut ſuivie de miſeres ſans nombre, de tempêtes, d'incendies, & de tout ce qui accompagne les grandes déſolations. Tous les Dieux y prirent parti, l'Olympe ſe trouva diviſé en deux factions : il n'y eut point d'intrigue, de reſſorts, de fineſſes que chacun des Dieux n'employât ; on ne peut pas aſſurément les accuſer de negligence pendant toute cette guerre ; leur providence ne manqua pas d'emploi. Homere décrit tous leurs mouvemens avec des détails infinis ; les autres Poëtes ont ſuivi ſon exemple. C'eſt donc-là un point de vûë très-propre pour nous convaincre de leur ſentiment Theologique ſur la providence : voyons donc quel fut le motif de cette guerre ; remontons à la ſource.

S'agiſſoit-il de châtier une nation impie, de venger l'innocent opprimé, ou les Dieux eux-mêmes mépriſés ; ou de donner à l'univers un exemple ſignalé de juſtice & d'équité ? Rien moins que cela. Il s'agiſſoit de venger une Déeſſe du mépris qu'on avoit fait de ſa beauté.

Au mariage de Thetis & de Pelée, la Diſcorde jette une pomme pour la plus belle de la compagnie. Les Dieux qui n'oſent ſe rendre arbitres du differend qui n'aît à ce ſujet entre trois Déeſſes, les envoyent en Phrygie ſubir le jugement d'un jeune Berger qui étoit en réputation d'équité. Le Berger, que chacune des trois Déeſſes veut ſeduire par des promeſſes magnifiques, juge en faveur de Venus ; elle étoit effectivement la plus belle, ainſi il n'y avoit rien à dire à ce jugement. Cependant en voilà aſſez pour irriter les deux

autres. Junon, la ſage Junon reſout dans ce moment la perte, non pas de Paris, ce qui auroit même été une vengeance fort injuſte; mais celle de tout l'Empire de Priam ſon pere, & de toute la Phrygie. L'enlevement d'Helene, femme promiſe à Paris, devint le ſignal d'une ſanglante guerre. La Grece arme de toutes parts, pendant que Junon par toutes ſortes de moyens tâche de mettre la troupe celeſte dans ſon parti. Elle uſe de mille ſtratagêmes pour gagner les autres Dieux, & leur fait les promeſſes les plus touchantes; elle parcourt toutes les Villes de la Grece pour les animer à la guerre. On aſſiege la Ville de Troye, & pendant dix ans la Reine des Dieux fait le manége d'une femme forcenée, tâche d'endormir ſon mari pour l'empêcher de voir la deroute des Troyens, & le reſte. Minerve donne l'invention du Cheval de bois: Junon paroît armée, & ouvre elle-même les portes de la Ville, appellant les Grecs, trop lents pour ſa vengeance:

. . . . . *Hic Juno Scæas ſæviſſima portas*
Prima tenet, ſociumque furens à navibus agmen,
(1) En. L. 2. *Ferro accincta vocat* (1),

pendant que Neptune ſon allié abbat les murailles à coups de Trident. Les Grecs entrent dans la ville, on y commet mille deſordres, qu'il n'eſt pas néceſſaire de décrire; mais il ne faut pas oublier que Virgile a grand ſoin de nous faire remarquer qu'il faut les attribuer à la colere & à la vengeance des Dieux.

Verum inclementia Divûm
(2) Id. Ib. *Has evertit opes, ſternitque à culmine Trojam* (2).

La ville de Troye eſt donc réduite en cendres; Paris, Priam & ſes autres enfans maſſacrés ou faits eſclaves; ainſi la colere de Junon devoit être appaiſée.

Mais chez les Poëtes une Déeſſe outragée au ſujet de ſa beauté, ne s'appaiſe pas ſi facilement. On la repréſente pourſuivant avec une rage extrême le reſte des Troyens fugitifs; elle veut les empêcher de chercher dans l'Italie la retraite que les Deſtins leur promettoient.

Troas

Troas relliquias Danaûm.... arcebat longè Latio, &c. (1) (1) *Id.* ib.

Ici elle ſupplie d'une maniere indigne Eole, Divinité ſubalterne, pour le porter à exciter une tempête contre les ordres de Neptune qui avoit changé de parti, & dont la Providence s'intereſſoit alors pour les Troyens. Tantôt elle tâche d'arrêter Enée en Afrique par les charmes de la volupté. Là elle fait paroître Iris ſous la figure de Beroé, pour obliger les Dames Troyennes à brûler leur Flotte. Lorſqu'Enée eſt arrivé en Italie, elle envoye les Furies chez Turnus & Amate, pour les exciter à le chaſſer de ſon pays, & allume une guerre ſanglante; & ne pouvant pas abſolument empêcher l'execution des ordres du Deſtin, elle tâche du moins de la retarder par toutes ſortes de moyens. Comme l'arrêt du Deſtin portoit que Lavinie ſeroit la femme du Heros Troyen, elle veut que le ſang d'une infinité de Phrygiens ſoit la dot avec laquelle ce Prince achette cette alliance.

Non dabitur regnis, eſto, prohibere Latinis;
At trahere, atque moras tantis licet addere rebus:
At licet amborum populos exſcindere Regum.
Hâc Gener atque Socer coëant mercede ſuorum.
Sanguine Trojano & Rutulo dotabere, Virgo. (2) (2) Eneid. L. 7.

Perſonne n'ignore tout ce que fit cette Déeſſe pour favoriſer le parti de Turnus, & tout le manége que Virgile lui fait jouer pendant toute cette guerre. Enfin voyant que le Deſtin étoit le maître, elle tâche pour dernier trait de vengeance, d'obtenir de Jupiter que les Latins ne prendront point le nom des Troyens leurs vainqueurs, afin que Troye & ſa memoire fuſſent plus facilement abolies:

Ne vetus Indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucroſque vocari.
Occidit, occideritque ſinas cum nomine Troja. (3) (3) Eneid. L. 12.

Peut-on concevoir une vengeange plus complette? & a-t-on jamais pouſſé plus loin le reſſentiment? Peut-on en avoir un ſujet plus frivole?

——. . . . . *Manet altâ mente repoſtum*
Judicium Paridis, ſpretæque injuria formæ.
. . . . . *Et rapti Ganimedis honores.* (1).

(1) Eneid. L. 1.

Vantez après cela la Theologie des Poëtes ſur la Providence de leurs Dieux, & le ſoin qu'ils prennent des évenemens les plus éclatans. Voilà les motifs qui les font agir, ſelon eux : eh ! que pouvoit-on apprendre de plus impie ? Quel modele de reſſentiment & de vengeange pouvoient-ils donner, aux femmes ſur-tout, idolâtres de leur beauté ?

S'il m'étoit permis de parcourir les autres exemples dont les Poëtes ſont remplis, on verroit que c'eſt toujours la vengeance, l'amour, ou quelqu'autre paſſion qui fait agir leurs Dieux : que le veritable motif des voyages de Jupiter ſur la terre, n'étoit que pour ſuborner quelque Maitreſſe ; que pendant que le prétexte étoit de venir reparer les maux que fit le Deluge, ou l'incendie de Phaëton, Caliſto & Europe étoient les vrais ſujets de ſes pelerinages ; que ſi Diane envoye un Sanglier ravager les champs de Calydon, c'eſt qu'Œnée l'avoit oubliée dans un ſacrifice ;

Oeteos ſpreta per agros
Miſit aprum. (2)

(2) Ovid. Metam. L. 8.

Enfin que Venus jetta dans le déſordre les filles de Tyndare par la même raiſon. (3) Si Niobé voit ſes quatorze enfans aſſaſſinés ſous ſes yeux par des fléches inviſibles, c'eſt qu'elle a eu la témerité de s'égaler à Latone. Si Cadmus voit ſa maiſon remplie de déſordre & de carnage, Acteon ſon petit-fils, déchiré par ſes chiens, Penthée mis en pieces par les Bacchantes, & lui-même changé en ſerpent, c'eſt qu'il avoit une ſœur & une fille dont la beauté avoit charmé Jupiter, & excité la jalouſie de Junon. Ino pour avoir nourri Bacchus, devient furieuſe, ainſi que ſon mari Athamas : celui-ci écraſe ſon fils contre un rocher, & cette malheureuſe Reine de Thebes ſe précipite dans la mer avec Melicerte. Si Andromede ſe voit expoſée à la fureur d'un Monſtre marin, c'eſt parce que ſa mere avoit égalé ſa beauté à celle des Nereïdes. (3)

(3) Sthefic. apud Schol. Eurip. in Oreſt.

(3) Metam. L. 4.

Venus pour ſe venger de Diomede qui l'avoit bleſſée au ſiége da Troye, jetta ſa femme dans la proſtitution.

Qu'on ait recours tant qu'on voudra à l'allegorie, que pouvoit-on penſer en voyant Cybele, cette grande mere des Dieux, *Læta Deûm partu, centum complexa nepotes*, courir après le jeune Athis, faire tant d'avances pour le rendre amoureux, & le punir ſi ſéverement de ſon indifférence?

Tels ſont les ſujets de la vengeance des Dieux, ſelon les Poëtes; & le plus ſouvent, ce n'eſt pas ſur les coupables que tombent de ſi horribles châtimens; ou ſi cela arrive quelquefois, ce n'eſt pas pour les corriger, c'eſt pour les rendre plus criminels. Clio reproche à Venus ſa trop grande tendreſſe pour Adonis; au lieu de profiter d'un avis ſi ſalutaire, la Déeſſe s'en venge en la rendant amoureuſe d'un jeune homme, dont elle eut Hyacinthe. Cyanippe oublie Bacchus dans un ſacrifice; celui-ci le fait enyvrer, & il tombe dans un inceſte. Les filles de Prœtus préferent leur beauté à celle de Junon; la Déeſſe les rend furieuſes, & les jette dans la proſtitution. Une des filles de Danaüs étant allée puiſer de l'eau pour un ſacrifice, ſe vit attaquée par un Satyre qui vouloit lui faire violence; elle appella Neptune à ſon ſecours, qui après l'avoir délivrée des pourſuites du Satyre, lui fit la même inſulte qu'elle venoit d'éviter: quel ſecours!

Voilà ce que nous enſeignent les Poëtes au ſujet de la Providence de leurs Dieux, & de leurs vengeances: une Providence inquiéte, troublée: des vengeances horribles pour des ſujets fort legers: des châtimens, non pour punir le vice & animer la vertu, ce qui ſeroit une bonne Theologie; mais exercés exprès pour venger quelque mépris, non ſur les coupables, mais ſur les innocens; ou ſi les coupables eux-mêmes y ſont enveloppés, ce n'eſt que pour en faire des ſcelerats. Vous ne verrez pas ces Dieux empreſſés à châtier l'impieté ou l'injuſtice; ils ne s'acharnent que ſur ceux qui les oublient dans quelque ſacrifice, ou qui comparent leurs cheveux ou leur teint à celui de quelque Déeſſe: ſemblables à ces petits Seigneurs de Province, qui ſe ſoucient fort peu que leurs Vaſſaux ſoient des ſcelerats & des libertins, pourvû qu'ils ne chaſſent point ſur leurs terres, & qu'ils faſſent de temps en temps

des preſens à leurs femmes. Y avoit-il rien de plus capable d'inſpirer l'ambition, & les projets les plus injuſtes, que l'Hiſtoire de Saturne qui avoit ſi maltraité Uranus ſon pere, & celle de Jupiter qui en avoit uſé de même à l'égard du ſien, & l'avoit détrôné ?

Ce ſeroit ici le lieu d'expliquer la Theologie des Poëtes au ſujet des mœurs de leurs Dieux ; mais je craindrois de faire rougir le Lecteur, au récit des infamies qu'ils en racontent. Quel Dieu que leur Jupiter ! Il n'y avoit point ſur la terre de chaſteté à l'épreuve de ſes violences ; point de figure de bêtes qu'il n'ait priſes pour ſéduire tantôt de vertueuſes Princeſſes, tantôt d'innocentes Bergeres. Tous les autres Dieux avoient les mêmes foibleſſes. Arnobe, Lactance, & les autres Peres rapportent de ces Dieux, ſuivant les Ecrits de ces Poëtes, mille choſes qui font rougir. (*a*) Point de crimes, de déſordres, d'ordures d'ont ils ne fuſſent coupables ; & les Poëtes, ces prétendus ſublimes Theologiens, ſont ceux qui ont pris le plus de ſoin de nous en conſerver le ſouvenir. Homere, & après lui Ovide, racontent comment le Soleil ſurprit Mars & Venus en adultere ; ce dernier y ajoute des reflexions très-libertines. En un mot, toutes les métamorphoſes dont il parle, ſont plutôt des monumens de la foibleſſe des Dieux & de leurs débauches, que de leur providence & de leur pouvoir. Ces conſidérations doivent donc porter toute perſonne raiſonnable à ſe défaire une bonne fois de cette eſtime que font tant de gens de la Theologie des Poëtes ; & faire connoître à ceux qui voudront prendre leur défenſe, qu'excepté quelques expreſſions vagues qu'ils laiſſent échapper ſur l'eſſence immortelle de leurs Dieux, ſur leur vigilance, ſur cet eſprit univerſel qui vivifie toutes choſes, ce qui n'eſt point ſoutenu dans le reſte de leurs Ouvrages, tout leur Syſtême conſiſte à nous repréſenter des Dieux inquiets & intereſſés dans leur providence, paſſionnés & emportés dans leur vengeance, débauchés & infames dans leurs mœurs.

Après tous ces préliminaires, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, il eſt temps d'entrer dans l'Hiſtoire de l'Idolâtrie dont je vais examiner l'origine & les progrès.

(*a*) Ils en uſoient ainſi pour confondre les Partiſans de l'Idolâtrie.

LIVRE TROISIE'ME,

Où il eſt traité de l'Idolâtrie.

AVANT PROPOS.

QUOIQU'à proprement parler, toute cette Mythologie, du moins ce qui en compoſe les deux premiers Volumes, regarde l'Idolâtrie, puiſqu'il n'y ſera parlé que des Dieux & du culte qu'on leur rendoit; cependant j'ai crû qu'il étoit à propos d'en rechercher dans ce Livre l'origine & le progrès; d'y examiner quels furent les premiers Dieux du monde Payen; de nommer la plûpart de ces Dieux, de les diviſer en differentes claſſes, & de parler de leur nature & des rangs qu'ils tenoient dans la Theologie des differens Peuples, qui les adoroient; car il s'en faut bien qu'ils fuſſent tous égaux, & que les fonctions qu'on leur attribuoit, fuſſent également nobles. Enfin, d'y enfermer tout ce qui regarde l'Idolâtrie en general, Temples, Autels, Sacrifices, Victimes, Fêtes, Supplications, Prêtres, Inſtrumens des Sacrifices, Vœux, Oracles, &c. me reſervant à donner dans les Livres ſuivans, l'Hiſtoire particuliere des Dieux, & du Culte qui leur fut rendu.

Il eſt neceſſaire, avant que d'entrer en matiere, de donner

une notion des mots Idolâtrie & Idoles. Le mot Idolâtrie eſt grec & compoſé de deux autres, qui ſignifient *culte*, & *repréſentation*, ſoit en ſtatuë, ſoit de quelques autres manieres. Le terme Εἴδωλον, comme l'a fort bien remarqué Tertullien (1), eſt un diminutif de celui d'Εἶδος, qui veut dire image: *Ad hoc neceſſaria eſt vocabuli interpretatio, Εἶδος græcè formam ſonat; ab eo per diminutionem Εἴδωλον deductum, atque apud nos formulam fecit; igitur ommis formula, vel forma, Idolum ſe dici expoſcit.* Cependant le ſçavant Rainoldus (2) ne veut pas convenir de cette étymologie, & ſoutient que le mot Εἴδωλον, n'eſt pas un diminutif de celui d'Εἶδος, qu'il ſignifie toutes ſortes de formes & de figures, même les plus grandes; en quoi tout le monde ſera d'accord avec lui; mais il n'a pas voulu remarquer que le mot Εἶδος ſignifie la forme eſſentielle, interne, & veritable d'une choſe, & que celui d'Idole deſigne la forme externe, ou repréſentée de cette même choſe, grande ou petite. En un mot, la forme & l'étenduë réelle du corps humain, conſiſtant dans l'aſſemblage de ſa chair, de ſes os & de ſa peau, s'appelle Εἶδος; mais la repréſentation de ce même corps, ſoit peinte, ſoit en relief, ſe nommoit Εἴδωλον, *petite forme*, forme fauſſe & ſeulement apparente.

(1) Lib. de Idol. c. 3.

(2) Tract. de Idol.

Il y a des Sçavans qui tirent l'étymologie du nom d'Idole de deux mots Grecs, dont l'un ſignifie *image*, l'autre *douleur*, conformément au mot Hebreu *Hatſabbim*, qui veut dire la même choſe; pour faire comprendre par-là que les Idoles ſont la ſource de la douleur, & en même temps des châtimens, dont Dieu puniſſoit ceux qui s'abandonnoient à leur culte.

Cela poſé, par le mot d'Idolâtrie on doit entendre le culte qu'on rendoit aux Statuës & autres repréſentations des Dieux, & par celui d'Idoles, tout ce qui les repréſentoit.

CHAPITRE I.

De l'origine & du progrès de l'Idolâtrie.

ON pourroit ſe perſuader peut-être que ce que je viens de rapporter des Theogonies de divers Peuples, ſuffiroit pour connoître l'origine de l'Idolâtrie; & certainement cette origine s'y trouve renfermée. Mais il y a tant d'autres choſes à dire ſur cette matiere, que j'ai cru la devoir traiter ſeparément.

S. Epiphane (1) diſtingue les anciennes Religions en quatre. Le Barbariſme, qui dure depuis Adam juſqu'à Noé; le Scythiſme, depuis Noé juſquà Sarug; l'Helleniſme, & le Judaiſme, qui commença ſous Abraham. D'autres Auteurs diviſent ſeulement les Religions de ces premiers temps, en Sabiſme & Helleniſme: la diviſion de Saint Epiphane eſt plus juſte, & elle a pour elle l'Hiſtoire du monde. En effet, d'Adam à Noé tout eſt inconnu, ſi on excepte ce qu'en rapporte Moyſe; ainſi S. Epiphane a pu nommer ce temps, le Barbariſme. Les Nations Sçythes ont eu une Religion particuliere, & differente de celle des Grecs & des autres Peuples; d'ailleurs la diſperſion de ces Peuples eſt très-ancienne: on a donc du mettre leur Religion avant l'Helleniſme, puiſqu'une partie des Grecs & leur Religion venoient de Phenicie. L'Helleniſme a dû être mis auſſi avant le Judaiſme, puiſque cette ſainte Religion dont Abraham fut le pere & le fondateur, eſt la reforme des autres, & la barriere la plus ferme contre l'Idolâtrie, qui inondoit la terre du temps de ce ſaint Patriarche.

(1) Adv. hæ. L. I.

Cependant la diviſion de S. Epiphane n'a pas été reçue de tous les Sçavans. Le P. Petau dit, qu'elle n'a aucun fondement; & à dire vrai, elle eſt imparfaite, puiſqu'elle ne dit rien du Sabiſme, Religion des anciens Perſes, qui adoroient le feu, ainſi qu'on peut le voir dans le ſçavant Ouvrage de Thomas Hide (2), & dans Owen (3); dailleurs elle ne renferme pas totalement l'Egyptianiſme, dont parle l'Ecriture Sainte.

(2) De Rel. vet. Perſ.

(3) De ortu & progr. Idol. p. 193.

Si l'Idolâtrie a commencé avant le Deluge.

Au commencement, les hommes ne connoiſſoient & ne ſervoient qu'un ſeul Dieu, Createur, Eternel, Tout-puiſſant. Adam ſorti immediatement des mains de Dieu, en conſerva dans ſa famille l'idée la plus pure, & on ne ſçauroit douter qu'elle n'ait duré dans la branche de Seth juſqu'au Deluge. Dieu s'étoit trop manifeſté à nos premiers parens, pour qu'ils puſſent le méconnoître. Il ne s'étoit pas contenté de ſe peindre dans l'ouvrage du monde, & de leur éclairer l'eſprit par les lumieres de ſa grace, il avoit converſé avec eux, & les avoit inſtruits par lui-même, ou du moins par le miniſtere de ſes Anges; ainſi ils eurent du ſouverain Etre l'idée la plus nette & la plus ſaine, que l'homme puiſſe avoir; & dès-là le culte qu'ils lui rendoient, & que Dieu leur avoit preſcrit lui-même, fut pur & ſans tache. On ne doit pas penſer de même de la famille de Caïn : ſes deſcendans tomberent non ſeulement dans l'Idolâtrie, mais dans tous les autres crimes qui attirerent le Deluge, dont ſans doute l'Idolâtrie, que l'Ecriture nomme ſouvent ou un adultere, ou une fornication, fut une des principales cauſes. Les enfans des hommes, c'eſt-à-dire, ſelon les Interpretes, les deſcendans de Caïn, furent addonnés aux paſſions les plus infames: l'idée pure d'un Etre très-parfait, commença inſenſiblement à s'obſcurcir, & parmi des hommes charnels elle prit commerce avec les ſens: ainſi on l'attacha bien-tôt à des choſes ſenſibles; & ce qui parut le plus utile & le plus parfait à leurs yeux, fut adoré comme leur plus grand Dieu.

Le ſçavant Maimonides, dans ſon Traité ſur l'origine de l'Idolâtrie, qu'on trouve traduit en Latin dans l'ouvrage que Voſſius a fait ſur le même ſujet, s'explique ainſi. » La premiere » origine de l'Idolâtrie doit être rapportée au temps d'Enos, » quand les hommes commencerent à étudier le mouvement » des étoiles, & des ſpheres celeſtes, & reconnurent que » Dieu les avoit créées pour gouverner le monde. Ils imaginerent que Dieu les avoit placées dans le ciel pour les » faire entrer en partage de ſa gloire, & pour lui ſervir » comme de miniſtres; & conclurent que dès-là il étoit de » leur devoir de les honorer. Sur ce fondement, ils commencerent à bâtir des Temples aux Etoiles, à leur offrir

» des

» des ſacrifices, & à ſe proſterner devant elles, pour obtenir » des faveurs de celui qui les avoit créées ; & ce fut là la » premiere origine de l'Idolâtrie. Ce n'eſt pas qu'ils cruſſent » qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que les Aſtres ; mais ils » étoient perſuadés qu'en les adorant, ils accompliſſoient la » volonté du Createur. Avec le temps certains faux Pro- » phétes s'éleverent, prétendant être envoyés de Dieu, & » diſant qu'ils avoient des revelations pour faire adorer tel » ou tel Aſtre, même pour faire offrir des ſacrifices à toute » l'armée des cieux ; & ils en firent des figures, qu'ils expo- » ſerent au culte public. Là-deſſus on commença à placer » leurs repréſentations dans les Temples, ſous les arbres, » & ſur le ſommet des montagnes. On s'aſſembla en foule » pour venir les adorer, & on rapportoit la proſperité dont on » jouiſſoit, au culte qu'on leur rendoit ..... De-là vint, con- » clud Maimonides, que le nom de Dieu fut entierement » banni de la bouche & du cœur des hommes. »

Tertullien, ſans parler des autres, qui a cru auſſi que l'Idolâtrie avoit commencé avant le Deluge, (1) appuyoit ſon opinion ſur le Livre d'Henoc ; mais on a fait voir que cet ouvrage, quoique très-ancien, portoit toutes les marques d'un livre apocriphe.

(1) Liv. de Idol. c. 3.

C'eſt auſſi le ſentiment de la plûpart des plus ſçavans Rabbins ; (2) ils ſe fondent ſur un paſſage de la Geneſe (3), où il eſt dit d'Enos, *Iſte cœpit invocare nomen Domini* ; ce qu'une autre verſion exprime ainſi : *Tunc profanatum eſt in invocando nomine Domini ;* & cette difference vient du mot *chalal*, qui veut dire également, commencer, & profaner. L'idée que les Livres ſaints, ainſi que les auteurs profanes, nous donnent des anciens Geants, qu'ils repréſentent comme des hommes d'une inſolence outrée & d'une corruption infinie, confirme aſſez le ſentiment de ces Rabbins : l'entrepriſe de ces hommes temeraires contre le ciel, ne deſigne-t'elle pas qu'ils vouloient lui diſputer la Souveraineté ? Mais il ne faut pas appuïer davantage ſur le temps qui preceda le Deluge ; temps ſur lequel Moyſe s'eſt peu étendu, & de ce qu'il en dit, on ne peut rien conclure touchant l'Idolâtrie. Car enfin le paſſage ſur lequel ſeul on ſe fonde, eſt très-difficile à entendre, &

(2) Voyez Maimon. *de Idolo.* R. Jarſy, &c.

(3) C. 4. v. ult.

demanderoit des diſcuſſions qui m'éloigneroient trop de mon ſujet. On peut conſulter la ſçavante Diſſertation du P. Souciet, & les Reflexions de M. Fourmont, lequel, quoiqu'il convienne qu'on n'en peut rien conclure pour l'Idolâtrie d'avant le Deluge, ne laiſſe pas pour cela de croire qu'elle commença dans ce temps-là, & en aſſigne cinq cauſes, qui ont ſubſiſté également après Noé : l'admiration ; de-là le culte des Aſtres, ſur tout du Soleil & de la Lune, objets ſi frappans, ſi utiles, & dès-là ſi propres à attirer le culte des hommes. La tendreſſe ; une mere n'a qu'un fils qu'elle cherit, elle le perd, en fait faire une Statue, & cette image devient la Divinité tutelaire de la famille ; ainſi qu'on le voit dans le Livre de la Sageſſe : cet exemple rapporté dans l'Ecriture, n'eſt pas le ſeul qu'on puiſſe citer. La crainte ; tout le monde ſçait cet ancien vers,

Primus in orbe Deos fecit timor ;

& perſonne n'a jamais mieux connu cette foibleſſe des hommes que nos Miſſionnaires de l'Amerique, qui entendoient dire à tout propos ; ſi Dieu eſt bon, il n'a pas beſoin de notre culte, les Demons ſeuls, ou les Genies malfaiſants, le meritent, pour les empêcher de nous nuire. De la même ſource ſont ſans doute ſortis parmi les Romains les Dieux *Averrunci*, c'eſt-à-dire, qui éloignoient le mal : de-là encore la Déeſſe Angerona ; la fiévre, les maladies déifiées, & la crainte elle-même, qui devint chez ce Peuple une Divinité. L'eſperance ; c'eſt à elle qu'on doit l'origine des Dieux Salutaires, tels qu'Apollon, Eſculape, & tant d'autres, ſur le ſecours deſquels on fondoit l'eſperance de la gueriſon. Enfin la flatterie, & il n'eſt pas neceſſaire de citer des exemples des Dieux qui lui doivent leur origine.

A ces cinq cauſes on doit en ajouter une ſixiéme, la corruption du cœur : un cœur corrompu adore ſes defauts & ſes excès ; ſes crimes ſont ſes premieres Divinités.

Un Auteur moderne, perſuadé que l'Idolâtrie ne commença qu'après le Deluge, rapporte une cauſe bien ſinguliere de ſon origine ; ſelon lui, l'athéiſme s'étoit répandu dans le monde. » Cette diſpoſition d'eſprit à l'égard de Dieu, dit-

» il, eſt le ſouverain crime; car les Athées ſont beaucoup » plus odieux à la Divinité que les Idolâtres. De plus ce » ſentiment eſt plus propre à porter les hommes à cette » exceſſive corruption, dans laquelle le monde tomba avant » le Deluge. La connoiſſance d'un Dieu, continue-t'il, de » quelque nature qu'on le conçoive, & le culte de la Di- » vinité eſt de ſoi propre à ſervir de bride aux hommes; » c'eſt pourquoi l'Idolâtrie n'a pas été inutile au monde pour » en arrêter la corruption. Il y a donc apparence que les » vices horribles, où tomboient les hommes avant le De- » luge, ne venoient que de ce qu'ils ne connoiſſoient point » Dieu, & ne le ſervoient pas. Je crois même que l'Idola- » trie & le Polythéiſme, après le Deluge, tira ſon origine » de l'impieté & de l'athéiſme qui avoit regné avant. C'eſt- » là l'eſprit des hommes: quand ils ont été ſeverement punis » pour quelque crime, ils ſe jettent dans un autre extremité. » C'eſt en effet, dit-il, ce qui arriva aux Juifs: comme ils » furent châtiés très-vigoureuſement pour s'être abandonnés à » l'Idolâtrie, & avoir négligé la célébration du Sabbat, de re- » tour de la Captivité de Babylone ils conçurent tant d'hor- » reur pour les Idoles, qu'ils ſe porterent plus d'une fois à la » revolte, plûtôt que de ſouffrir que leurs Gouverneurs por- » taſſent les Enſeignes où étoient peintes les Aigles Romai- » nes; & qu'ils ſe laiſſerent battre dans différentes occaſions, » pour ne pas violer la célebration du Sabbat. Je conjecture, » conclut le même Auteur, qu'il eſt arrivé quelque choſe » de ſemblable aux hommes après le Deluge. Comme ils » jugerent que cet horrible châtiment, qui portoit des mar- » ques ſi évidentes de la colere de Dieu, étoit arrivé pour » punir l'Atheïſme, ils ſe jetterent dans l'extrémité oppo- » ſée; ils adorerent tout ce qui parut meriter leur culte. »

On convient aiſément avec cet Auteur que l'Atheiſme eſt le plus grand de tous les crimes, & que l'Idolâtrie, malgré tout ce que M. Bayle a dit pour détruire cette prétention, peut fournir contre le déreglement des mœurs, un frein que l'Atheiſme ne donne pas; mais où a-t-il pris que les hommes d'avant le Deluge ſe fuſſent portés à cet excès d'impieté? Il devoit du moins en excepter la race choiſie, les deſcen-

dans de Seth. Moyſe dit bien à la verité, (*a*) que du commerce des Anges, c'eſt-à-dire, des ſucceſſeurs de Seth, avec les filles des hommes, par où l'on doit entendre celles qui deſcendoient de Caïn, nâquirent les *Nephilim*, qui tomberent dans les plus grands déſordres, comme leur nom même le ſignifie; mais il ne dit nulle part qu'ils devinrent des Athées. Or que peut-on ſçavoir de ces premiers hommes, que ce que ce ſaint Ecrivain en a raconté?

Quoiqu'il en ſoit des commencemens de l'Idolâtrie, il eſt sûr que la connoiſſance & le culte du vrai Dieu furent réunis dans la famille de Noé, qui reſta ſeule ſur la terre après le Deluge. Ce ſaint Patriarche pour rendre graces à Dieu de l'avoir conſervé, lui offrit des ſacrifices ſolemnels de tous les animaux purs qui étoient ſortis de l'Arche; & ſans doute qu'il ne manqua pas de recommander à ſes enfans & à ſes petits-fils, de conſerver avec reſpect le culte que Dieu lui avoit preſcrit lui-même. Ainſi avant la diviſion des langues, & pendant que les fils & les petits-fils de ce Patriarche ne compoſoient qu'une famille, & qu'un peuple, il y a toute apparence que la pureté de ce culte ne fut point alterée. Noé vivoit encore, il étoit le chef de ce peuple. Sem, Cham, & Japhet, témoins eux-mêmes de la vengeance de Dieu ſur leurs contemporains, vivant au milieu de leurs familles, auroient-ils ſouffert que leurs enfans euſſent abandonné ce même culte? On ne lit rien dans l'antiquité qui puiſſe nous porter à le croire. Il y a donc toute ſorte d'apparence que ce ne fut qu'après la diſperſion de ce peuple, que commença l'Idolâtrie; & pendant que dans quelques familles, ſurtout dans celle d'où ſortit Abraham, on conſerva plus long-tems la veritable Religion, les autres l'abandonnerent pour adorer de vaines Idoles, que leur ignorance, ou plûtôt la corruption de leur cœur, avoit formées.

Cependant Noé ſurvêcut à l'introduction de ce déſordre, & ne put étouffer entierement le fatal penchant qu'avoit l'homme, à chercher des objets ſenſibles pour leur rendre ſes hommages; & de ſon vivant même (car il ne mourut

(*a*) Voyez ce qui a été dit ſur ce ſujet dans le Livre précedent, pag. 113, & ſuivantes.

qu'environ le temps de la naiſſance d'Abraham) l'Idolâtrie étoit fort répanduë ſur la terre.

Il n'eſt pas aiſé de dire préciſément ni par qui, ni en quel temps, ni par quel objet elle commença ; l'Ecriture Sainte n'en parle qu'en paſſant, & par occaſion. La premiere fois qu'elle en fait mention, c'eſt au ſujet du fils de Zelpha, Servante de Lia. D'abord que cet enfant fut né, Lia prononça ces deux mots, *Ba-Gad*, & elle lui donna le nom de Gad. Selden dit (1) que les Hebreux interprétoient ce mot par celui d'Aſtre favorable, (2) & que Gad en Arabe ſignifie la bonne fortune. Saint Auguſtin prétend que Lia parla en cette occaſion à la maniere des Idolâtres, & qu'elle invoqua l'Aſtre favorable à la naiſſance de ſon fils. *Certe aut Lia propterea locuta eſt, quod adhuc Gentilitatis conſuetudinem retinebat.* (3) Le même terme de Gad ſe trouve dans Iſaïe ; la Vulgate le traduit par celui de fortune : *Qui ponitis fortunæ menſam*, (4) & les Septante par celui de *Démon*, δαιμόνιον, qui peut ſignifier tous les Dieux en general.

(1) *De Diis Syris.*
(2) Mazal. Tob.
(3) *In* Gen. Q. 91.
(4) Pſ. 65. 10.

La ſeconde fois qu'il eſt parlé d'Idolâtrie dans la Geneſe, c'eſt lorſque Jacob ſortit de la maiſon de Laban, & que Rachel enleva ſecrettement les *Theraphims* de ſon pere. La Vulgate a traduit ce mot par celui d'*Idoles* : *Rachel furata eſt Idola patris ſui* : (5) & cette Verſion ſe juſtifie par les paroles mêmes de Laban, qui ſe plaignant à Jacob, lui dit : *Pourquoi avez-vous dérobé mes Dieux ? Cur furatus es Deos meos ?* (6) Ces paſſages marquent bien à la verité que l'Idolâtrie regnoit du temps de Jacob, ce qu'on ne ſçauroit conteſter. Elle étoit de même beaucoup plus ancienne que lui, puiſque la Ville de Ur en Chaldée, où demeuroient ſes Ancêtres, étoit une Ville idolâtre, qu'Abraham ſon pere abandonna ; mais ils ne nous apprennent pas l'époque de ſon établiſſement dans le monde.

(5) Gen. 31.
(6) *Ibid.*

L'Auteur du Livre de la Sageſſe nous propoſe deux ou trois ſources de l'Idolâtrie. La premiere eſt le regret & l'amour d'un pere qui a perdu ſon fils dans un âge peu avancé. Pour ſe conſoler de ſa mort, il fait faire la figure de cet enfant, & lui rend dans ſa famille les honneurs divins. De ſa famille ce culte ſe repand dans la Ville, & d'un Dieu parti-

culier, on en fait bien-tôt une Divinité publique. (*a*) La ſeconde fut la beauté de l'Ouvrage d'un Sculpteur; on crut que la Divinité habitoit dans des Statues ſi bien faites. (2) La troiſiéme, qui revient au même, eſt lorſqu'un Ouvrier en argille, a fait une Statuë bien proportionnée, & l'a conſacrée comme une Divinité: *Et cum labore vano Deum fingit de eodem luto, &c.* (3) Calvin, pour s'autoriſer à rejetter le Livre de la Sageſſe, a prétendu que l'Auteur s'étoit groſſierement trompé ſur l'origine de l'Idolâtrie; mais c'eſt qu'il n'a pas voulu voir que celui qui a compoſé ce Livre, n'a jamais eu deſſein de traiter dogmatiquement de l'origine du culte des faux Dieux, & qu'il n'a voulu que donner en paſſant quelques exemples de cette eſpece d'Idolâtrie, qui porta les Anciens à adorer des Statuës, & à rendre à des hommes morts, les honneurs divins.

(1) Sap. C. 13. v. 13.

(2) Id. C. 15. v. 8.

(3) Calvin. Inſt. L. 1. C. 11.

Ce n'eſt donc point dans les Livres Saints, que nous pourrons apprendre la veritable époque de l'établiſſement de l'Idolâtrie, & nous n'avons dans l'Antiquité aucun Auteur qui merite d'être ſuivi ſur cette matiere. Voici ce qu'il en faut penſer.

Dieu s'étoit trop manifeſté aux Patriarches, comme on l'a déja dit, pour qu'ils puſſent le méconnoître, & le laiſſer ignorer à leur poſterité. Ainſi les premiers deſcendans de Noé conſerverent la pureté du culte, dont Dieu leur avoit lui-même dicté les Loix. Ce culte ſe perpetua non-ſeulement dans la branche d'Abraham, il ſe trouva même quelquefois dans les pays les plus addonnés à l'idolâtrie des hommes qui adoroient Dieu en eſprit & en verité. Melchiſedech Roi de Salem, Jethro beau-pere de Moyſe, & Job, ne ſont peut-être pas les ſeuls qui conſerverent la connoiſſance du vrai Dieu.

Cette Religion, pure dans ſes commencemens, ſouffrit de grandes altérations dans la ſuite, mais il n'eſt pas poſſible de marquer les veritables époques des changements qui y furent faits. On ſçait ſeulement en general, que l'ignorance, & encore plus les paſſions y cauſerent un mêlange qui

(a) *Acerbo enim luctu dolens pater, cito ſibi rapti filii fecit imaginem, & illum qui tunc quaſi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cœpit .... Deinde interveniente tempore .... hic error tanquam lex cuſtodita eſt, &c.* Sap. 15. v. 15. & 16.

corrompit tout. Dès-lors l'idée de Dieu s'obſcurcit : on fit entrer ſes Ouvrages en concurrence avec lui ; & par un renverſement bien étrange, mais trop réel, au lieu que la beauté des Créatures devoit élever l'homme à la connoiſſance du Créateur, elle fit oublier celui qui les avoit formées, & leur attira le culte qui lui étoit dû.

Une choſe bien digne de remarque, c'eſt que quelque altération qu'ait ſouffert le culte primitif, le fond en a toujours été le même. Parcourez toutes les Religions du monde, & vous trouverez que ce ſont preſque par tout les mêmes Miniſtres des Autels, le même caractere de Sacrifices, les mêmes obſervations légales, ainſi qu'on le verra lorſque je parlerai du Sacerdoce & des Victimes : en ſorte qu'il ſemble qu'on peut dire du culte en general, ce que Procope de Gaze dit des Purifications en particulier, lorſqu'il compare celles qui étoient preſcrites par la Loy de Moyſe, avec celles qui étoient pratiquées dans le Paganiſme. Car la ſeule différence qu'il y trouve, c'eſt que les purifications Judaïques étoient plus parfaites, & ſans aucun mêlange de ſuperſtition, pendant que celles des Payens en étoient infectées.

La dépendance qu'a l'ame de l'homme, avec les ſens & l'imagination, ne lui permettant pas de voir Dieu autrement qu'en énigme, comme dit ſaint Paul, (1) fait qu'on n'a pû nous le faire connoître que ſous des images ſenſibles ; images qui étoient autant de ſymboles capables de nous élever juſqu'à lui, du moins autant que le comporte l'état de l'homme, comme le Portrait nous remet celui dont il eſt la peinture. Ces Symboles furent multipliés dans la ſuite à l'infini, & jetterent ſur la Religion une obſcurité impénetrable.

(1) I. Cor. C. 13. v. 12.

Les Egyptiens porterent plus loin que les autres Nations cette ſcience Symbolique & Hieroglyphique ; mais on n'oſeroit aſſurer qu'ils en furent les inventeurs. Il eſt sûr du moins que dans toutes les Religions que nous connoiſſons dans les Indes Orientales & Occidentales, il n'y en a pas une dont la Theologie ne ſoit remplie de pareils Symboles. Si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, (2) les Cretois qui ſe vantoient que la plûpart des Dieux étoient nés chez-eux, ſe glorifioient en même-temps d'être les premiers qui leur

(2) Liv. 5.

avoient établi un culte, des ſacrifices, des myſteres, leſquels s'étoient repandus de chez eux, chez tous les autres Peuples.

Quoiqu'il en ſoit, les Philoſophes, ſur-tout les Platoniciens tâchoient d'établir, au ſujet de l'origine de l'Idolâtrie, un Syſtême particulier, qui ſeroit très-capable, s'il étoit bien prouvé, d'en diminuer l'abſurdité. Ils ſoutenoient que l'idée que les Sages de l'antiquité s'étoient formée de Dieu, étoit celle d'un Etre ſuperieur à tout ce qui exiſte; d'un Eſprit repandu dans l'Univers, qui anime tout, qui eſt le principe de toute generation, & qui donne la fécondité à tous les Etres; d'une flame vive, pure, & toujours active; d'une intelligence infiniment ſage, dont la Providence veille ſans ceſſe à tout & s'étend ſur tout; en un mot, d'un Etre auquel, à raiſon de ſa ſuperiorité, ils avoient donné des noms différents; mais qui portoient toujours le caractere de ce domaine Souverain, qui ne convient qu'au Maître abſolu, & à celui de qui tout émane.

Sentimens des Payens ſur l'origine de l'Idolâtrie.

Porphyre, après Theophraſte, s'efforça même de prouver que la Religon dans ſes commencemens, étoit fondée ſur des pratiques très-pures, & ſur des idées bien différentes de celles qui regnoient de ſon temps. Il prétend que dans les commencemens on n'adoroit aucune figure ſenſible; qu'on n'offroit aucun ſacrifice ſanglant, & que les noms, & les genealogies de cette foule de Dieux qu'on connoiſſoit de ſon temps, n'étoient pas même alors inventés. On rendoit, diſoit-il, au premier Principe de toutes choſes des hommages purs, on lui préſentoit des herbes & des fruits, & on faiſoit des libations de liqueurs, pour reconnoître par-là ſon ſouverain domaine.

Tel étoit, ſelon lui, le Paganiſme, & la Religion des Sçavans; celle que l'on combattoit avec tant de ſuccès, n'étoit que celle du peuple & des ignorans. Ainſi cet habile Philoſophe prétendoit par un ſyſtême rafiné, excuſer l'Idolâtrie; mais on ne prit pas le change. On lui ſoutint qu'on n'avoit jamais trouvé nulle part, excepté parmi les Patriarches, & chez les Juifs, une Religion telle qu'il la dépeignoit, & que l'Idolâtrie la plus groſſiere, étoit le ſyſtême dominant. Il faut

pour

pour ſe conduire dans la recherche de l'origine de l'Idolâtrie, des guides plus sûrs que des Philoſophes payens.

Les Peres ont pris la choſe du côté de la morale, & ils ont dit avec beaucoup de raiſon, que l'Idolâtrie n'eſt venuë dans le monde, que par la corruption du cœur de l'homme. L'orgueil, l'amour de l'indépendance, le penchant aux plaiſirs des ſens, ſont les veritables cauſes de ſon etabliſſement, & on ne ſçauroit en diſconvenir.

CHAPITRE II.

En quel temps commença l'Idolâtrie.

MAIS en quel temps commença ce déſordre, & par quels degrés arriva-t-il à ce comble d'horreur, qui fera toujours rougir de honte l'humanité? Saint Epiphane croit (1) que Sarug, ayeul de Tharé pere d'Abraham, en fut le premier Auteur; mais l'Ecriture inſinue ſeulement (2) que les ayeuls de ce Patriarche étoient engagés dans le culte des Idoles, ſans dire qu'ils en avoient été les inventeurs. Joſeph (3) avance même que ce mal étoit alors ſi general, que ce Patriarche fut le premier qui oſa dire qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & que tout l'Univers étoit l'ouvrage de ſes mains; & il y a des Peres qui n'ont pas même fait difficulté de dire que ce Patriarche lui-même avoit été Idolâtre; & quoique je ſois du ſentiment de Joſeph, & des plus ſçavans Rabbins qui le nient, (*a*) il eſt toujours sûr que l'Idolâtrie étoit repandue de ſon vivant, & que Dieu le préſerva de cette contagion, ou du moins l'en retira, en le faiſant ſortir de la Chaldée où il demeuroit.

(1) Liv. 1. *de hæreſ.*

(2) Joſué 24.

(3) Ant. L. N ch. 2.

Il faut donc remonter plus haut. Nemrot eſt celui à qui on attribue ordinairement l'origine de l'Idolâtrie: on prétend que c'eſt lui qui introduiſit le culte du feu, qui a duré ſi long-temps. (4) La Ville d'Ur étoit ainſi appellée à cauſe qu'on y adoroit le feu, & c'eſt ce qui a donné lieu à la fable,

(4) Hugo Victor. *in Gen.* C. 10.

(a) Rabbi Maimonides croit cependant qu'il fut Idolâtre juſqu'à l'âge de quarante-huit ans.

qui dit que le Roi qui regnoit du temps d'Abraham, l'avoit fait jetter dans le feu, parce qu'il s'oppoſoit à cette ſuperſtition, & que Dieu l'en avoit retiré miraculeuſement ; fable Rabbinique, fondée ſur ce qu'il eſt dit dans l'Ecriture, que ce Patriarche ſortit de *Ur* des Chaldéens, (*a*) Mais quelqu'idée que l'Ecriture nous donne de l'inſolence de Nemrot, qui fut l'auteur du deſſein de la Tour de Babel, deſſein qu'on peut regarder comme une eſpece de revolte contre le Ciel, il n'eſt dit nulle part qu'il ait porté les Chaldéens à adorer des Etres ſenſibles.

On n'eſt pas mieux fondé à dire que Ninus fut le premier auteur de l'Idolâtrie : elle eſt plus ancienne que lui, puiſqu'il ne vivoit que vers le temps des premiers Juges, comme Uſſerius le prouve (*b*) ſans replique, & que l'Ecriture Sainte reproche long-temps auparavant à Tharé & à Nachor le culte des Idoles. On peut dire ſeulement, pour ne pas s'éloigner du ſentiment de ſaint Jerôme & de ſaint Cyrille, que ce Fondateur de l'Empire des Aſſyriens, fut un des premiers qui introduiſit cette eſpece d'Idolâtrie, qui eut pour objet le culte des grands Hommes, ayant fait bâtir un Temple à l'honneur de ſon pere Belus : mais il y avoit une Idolâtrie bien plus ancienne, comme nous le dirons dans un moment.

ARTICLE PREMIER.

Que c'eſt dans l'Egypte & dans la Phenicie qu'elle commença.

C'EST ſans doute dans la famille de Cham qu'il faut chercher la veritable origine de l'Idolâtrie. Les enfans infortunés d'un pere maudit, oublierent les premiers les ſages conſeils de Noé ; & ſuivant le penchant de leur cœur, & s'abandonnant à leurs paſſions, ils chercherent des objets ſenſibles, pour leur offrir un culte ſuperſtitieux. Comme les deux fils de Cham, Chanaan & Miſraïm, s'établirent, l'un dans la Phenicie, & l'autre dans l'Egypte, c'eſt dans ces deux Royaumes que l'Idolâtrie prit naiſſance. Je crois qu'elle commença

(*a*) Voyez S. Jerôme, Queſt. Hebraïques ſur la Geneſe.
(*b*) Cet Auteur place le regne de Belus l'an du monde 2682, & celui de Ninus en 2687.

plus tard dans les pays peuplés par les deſcendans de Sem & de Japhet.

L'Egypte & la Phenicie ſont donc les premiers berceaux de l'Idolâtrie ; c'eſt le ſentiment d'Euſebe, (1) qui avoit fort examiné cette matiere ; de Lactance, (2) & de Caſſian, (3) dont le premier en rapporte l'origine à Chanaam, & le ſecond à Cham ſon pere ; c'eſt ce qu'ont penſé ſur ce ſujet pluſieurs Rabbins, qui croyent même que ces deux Patriarches étoient Idolâtres avant le Deluge. Voſſius (*a*) dit qu'il eſt hors de doute que l'Idolâtrie a commencé dans la famille de Cham, & par conſéquent dans l'Egypte. Ce Auteur ajoute que tous les Anciens en conviennent ; & ſans parler de Diodore, & de pluſieurs autres, il ſuffit de citer Lucien, (4) qui dit formellement que les Egyptiens ſont les premiers qui ont honoré les Dieux, & leur ont rendu un culte ſolemnel. Herodote, au commencement de ſon Hiſtoire, (5) n'eſt pas auſſi précis là-deſſus que Lucien, mais ce qu'il en dit, revient à peu-près au même. *Les Egyptiens*, au rapport de ce ſçavant Hiſtorien, *ſont les premiers qui connurent les noms des douze grands Dieux, & c'eſt d'eux que les Grecs les ont appris.* Ce même Auteur aſſure la même choſe en pluſieurs endroits, & particulierement dans le cinquantiéme chapitre du ſecond Livre, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

(1) Prepar. Evang. ch. 6. & 9.
(2) *De Falſa. Rel.* liv. 2.
(3) Collat. 8. C. 21.
(4) *De Dea Syria.*
(5) Chap. 4.

L'Egypte a toujours été regardée comme le centre de l'Idolâtrie ; c'eſt l'idée que l'Ecriture en donne en pluſieurs endroits. Là regnoient la Magie, la Divination, les Augures, l'Interprétation des ſonges, malheureux fruits d'un culte ſuperſtitieux. Dès le temps même de Moyſe, l'Idolâtrie y étoit à ſon plus haut point, ce qui ſuppoſe une grande ancienneté ; car enfin un ſyſtême complet de Religion ne s'établit qu'avec beaucoup de temps. Moyſe même ne ſemble avoir donné un ſi grand nombre de préceptes aux Juifs, que pour les oppoſer en tout aux ceremonies Egyptiennes. Ce qui regarde les Sacrifices, l'uſage des viandes, & la Police, ne fut établi que pour les éloigner des pratiques de ce Peuple idolâtre.

Voilà ſans doute le pays où commença l'Idolâtrie : de-là elle paſſa dans la Phenicie, ſi même elle n'y commença pas

(*a*) Remarques ſur le Traité de Maimonides, touchant l'Idolâtrie.

en même temps (*a*) ; & de la Phenicie elle ſe répandit en Orient, dans les lieux où habitoient les deſcendans de Sem, dans la Chaldée, la Meſopotamie, & les lieux voiſins ; & dans l'Occident où s'étoit établie la poſterité de Japhet, c'eſt-à-dire, dans l'Aſie mineure, dans la Grece & dans les Iſles. C'eſt le chemin qu'Euſebe & les autres anciens Peres lui font prendre ; & il ne faut pas écouter les Grecs, quand ils diſent que l'Idolâtrie commença, ou dans l'Iſle de Crete ſous le regne de Meliſſus, ou à Athenes ſous Cecrops, ou en Phrygie, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas les veritables Antiquités, & qu'il eſt ſûr que leur Religion & leurs ceremonies étoient venues d'Egypte & de Phenicie avec les Colonies qui leur arriverent de ces anciens Royaumes, comme tous les Sçavans en conviennent, & comme Herodote le dit formellement.

L'Egypte & la Phenicie ſont donc les deux pays où l'Idolâtrie a pris naiſſance. Je n'oſerois décider ſi elle commença du vivant même de Cham, mais il eſt ſûr du moins qu'elle fut fort répandue ſour le regne de Miſraïm ſon fils.

ARTICLE II.

Quel fut le premier objet de l'Idolâtrie.

Si après avoir trouvé l'époque la plus probable de l'Idolâtrie, & découvert les lieux où elle a commencé, nous voulons maintenant ſçavoir quel en fut le premier objet, il faut obſerver la même méthode, & rapporter les differentes opinions des Sçavans. Si nous en croyons le celebre Voſſius (1), la plus ancienne Idolâtrie a été celle des deux Principes. Les hommes ayant vû le monde rempli de biens & de maux, & ne pouvant s'imaginer qu'un Etre qui eſt eſſentiellement bon, pût être l'auteur du mal, inventerent deux Divinités égales en puiſſance & éternelles. Ils crurent que tout le bien venoit du bon Principe, & que le mauvais faiſoit tout

(1) L. 1. *de origine Idol.*

(*a*) Pluſieurs Sçavans ſoutiennent que l'Idolâtrie commença dans la Phenicie, & que de là elle ſe repandit en Egypte. Il eſt bien difficile de conteſter un fait ſi ancien. On accorde tout, en diſant comme je le fais, qu'elle commença peut être en même temps dans ces deux pays, peuplés l'un & l'autre par la même famille.

le mal qu'il pouvoit faire ; que celui-ci voyant que le bon Principe vouloit créer un monde, avoit traverſé ſon deſſein autant qu'il avoit pû ; qu'il y avoit eu à ce ſujet une guerre très-vive entre ces deux Etres, & que c'eſt ce qui avoit retardé cette création, juſques-au moment où le bon Principe avoit eu le deſſus : que le mauvais pour s'en venger, y avoit répandu toutes ſortes de maux & de miſeres. Ce ſçavant Auteur ajoûte qu'on ne peut pas fixer au juſte l'époque de cette erreur, ni dire quel en fut le premier auteur ; mais il penſe avec raiſon qu'elle eſt très ancienne.

Plutarque (1) fait une longue énumeration de ceux qui l'ont enſeignée, non ſeulement parmi les Grecs, mais chez les Barbares même ; & certes cette opinion étoit bien ancienne chez les Perſes, continue Voſſius, puiſque le fameux Zoroaſtre l'y trouva établie. Car quoiqu'on ne ſçache pas qui étoit ce Zoroaſtre, ni le temps auquel il a vêcu, on ſçait bien qu'il eſt très-ancien, & il y a apparence que c'eſt Miſraïm lui-même, fils de Cham, qui fut appellé après ſa mort Zoroaſtre, comme qui diroit *Aſtre-vivant*, parce qu'il avoit porté les Egyptiens à rendre aux Aſtres un culte religieux.

(1) *In Iſide.*

On peut remarquer ici en paſſant qu'un ſçavant Anglois (2), qui connoiſſoit mieux que Voſſius la Religion des anciens Perſes, a bien éclairci ce qui regarde Zoroaſtre ; il s'appelloit *Zeratucht* ou *Zerducht*, & vivoit du temps de Darius, fils d'Hyſtaſpès. Ce grand homme, bien loin d'avoir introduit l'Idolâtrie chez cet ancien Peuple, employa tous ſes ſoins pour la detruire, & ramena les plus raiſonnables à la connoiſſance d'un ſeul Principe, Créateur du ciel & de la terre, ainſi que Sem & Abraham leurs premiers Patriarches, le leur avoient enſeigné. Mais parce que le *Sabiſme* (*a*), c'eſt-à-dire, le culte des Aſtres & des Planetes, étoit la Religion dominante, il fut obligé d'uſer de quelque temperament ; & pour ne pas effaroucher les eſprits, il preſcrivit à l'égard du Soleil & du feu, qui eſt le principe de la fecondité, une eſpece de culte ſubordonné, & quelques ceremonies purement civiles, telles qu'elles ſe pratiquent encore.

(2) Thomas Hyde, Religion des anciens Perſes, c. 1. 2. &c.

(*a*) Ce mot veut dire *Copia*, & *Sabaïte*, *Copiarius*, comme qui diroit celui qui adore la milice. Voyez Hyde, *loc. cit.*

aujourd'hui dans les Indes, ſur-tout aux environs de Surate; par les Mages deſcendans de ces anciens Perſes, qui ſelon cet Auteur, ne ſont nullement Idolâtres, quoiqu'en diſent les Mahometans, qui voudroient les attirer à leur Religion; puiſqu'il eſt vrai, à ce qu'il prétend, qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu, premier principe de tous les êtres, & qu'ils n'adreſſent qu'à lui leurs vœux & leurs prieres: & s'ils honorent le feu & le ſoleil, c'eſt qu'ils le regardent comme × l'image la plus pure du Créateur, & le Temple où il a établi ſon Trône (*a*).

Mais pour revenir à l'Idolâtrie des deux Principes, Voſſius ſoûtient qu'elle ſe repandit en peu de temps dans toute l'Egypte, ſi vous en exceptez la Thebaïde, où le culte du vrai Dieu s'étoit conſervé; & il prétend que tout ce que les ×× Egyptiens publierent d'Oſiris & de Typhon, & des perſécutions de ce dernier contre ſon frere, devoit s'entendre de ces deux Principes, & de leur guerre éternelle: & c'eſt ſans doute ce que cet ancien Peuple, dont la Theologie étoit toute remplie de ſymboles, vouloit nous apprendre par la fable myſterieuſe, qui diſoit qu'Oſiris avoit enfermé dans un ××× œuf douze figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes; mais que Typhon ſon frere ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avoit introduit ſecretement douze autres Pyramides noires, & que par ce moyen le mal ſe trouvoit toujours mêlé avec le bien (*b*).

On peut ajoûter que tout ce que les Philoſophes ont dit touchant ce bon & ce mauvais Principe; tout ce que les Perſes ont publié de leurs deux Divinités, Oromaſe & Ariman; les Chaldéens, de leurs Planetes bienfaiſantes ou nuiſibles; les Grecs, de leurs Génies ou ſalutaires ou pernicieux; tout cela, dis-je, tire ſon origine de cette ancienne Theologie des Egyptiens, enveloppée ſous les fables d'Oſiris & de Typhon. Cette opinion, ſi nous voulons remonter à ſa veritable ſource, venoit de la peine qu'on avoit eu de tout temps à accorder comment le mal pouvoit s'être intro-

(*a*) Voyez l'Hiſtoire du Culte de Mithras, *Liv.* 4. *C.* 6.
(*b*) Voyez l'Hiſtoire d'Oſiris, *Liv.* 4. *Chap.* 1. *art.* 1.

duit dans le monde, qui étoit l'ouvrage d'un Dieu infiniment bon & bien-faiſant. Pour ce qui regarde les autres fables qu'on y mêla, elles prenoient ſans doute leur origine dans la tradition du combat des bons & des mauvais Anges.

Quoiqu'il en ſoit, cette opinion fit des progrès infinis. Pythagore alla la puiſer en Egypte, pour la répandre enſuite dans toute l'Italie. Le fameux Manès, ſans parler des autres progrès de cetre erreur, la repandit dans le Chriſtianiſme au quatriéme ſiécle, où il eut pluſieurs diſciples. Saint Auguſtin lui-même la ſuivit pendant quelque temps, mais en ayant connu le ridicule, il l'a combattit dans la ſuite avec tant de ſuccès, qu'on la regardoit depuis comme une cauſe tout-à-fait déſeſperée, lorſque M. Bayle (*a*) réſolut de la relever, & de ſe rendre l'Avocat des Manichéens; ſoit, comme il eſt très-vraiſemblable, pour donner de l'exercice aux Theologiens de tous les partis; ſoit pour faire voir que les cauſes les plus deſeſperées, ſi elles tombent en de bonnes mains, peuvent fournir de quoi embarraſſer les plus beaux eſprits; ſoit pour quelqu'autre raiſon qu'on ne veut pas penetrer: & s'étant vu attaqué de toutes parts par d'illuſtres adverſaires (*b*), il a employé tous les artifices d'un eſprit fin & délicat, pour donner quelque credit à une ſi mauvaiſe cauſe. Volſius croit que cette erreur prit naiſſance chez les Chaldéens, d'où elle paſſa chez les Perſes & les Indiens, & preſque chez tous les Peuples de la terre; ce qui eſt vrai, pourvû qu'on ne regarde pas le Manichéiſme tel que Manès l'a enſeigné, & qu'on le conſidere ſous les differentes formes qu'il eut.

De l'Idolâtrie des deux Principes, Voſſius paſſe à celle des Eſprits; & il cherche les cauſes qui porterent les hommes à les adorer. Il en trouve deux; la connoiſſance qu'on avoit de l'excellence de leur être, & les effets ſurprenans qu'on croyoit qu'ils produiſoient; & ſans doute que les Oracles, les Spectres, & les effets magiques ne contribuerent pas peu à faire reconnoître leur puiſſance & leur ſouveraineté. Leur culte s'établit preſque par-tout, principalement à l'égard des

(*a*) Voyez dans ſon Dictionaire les articles des Manichéens & des Pauliciens.
(*b*) Meſſieurs Bing, le Clerc, Bernard, & Jaquelot.

mauvais Anges, & c'eſt ſans doute ce que veut dire l'Ecriture ſainte, quand elle appelle tous les Dieux des Gentils, des Demons (1). On trouve encore cette ſorte d'Idolâtrie dans tous les Pays où l'Evangile n'a pas été reçû, comme les Relations de tous nos Miſſionnaires en font foi. Mais il faut appliquer ici la remarque judicieuſe de M. le Clerc (2), qu'on ſe trompe ſi l'on croit que ces Idolâtres qui adorent deux Etres, l'un bienfaiſant, & l'autre mauvais, entendent par-là les bons & les mauvais Anges, comme s'ils ſçavoient le ſyſtême de la chute des uns, & de la fidelité des autres; au lieu qu'ils entendent par les Genies, certaines Puiſſances repandues dans le monde, qui y font le bien & le mal.

(1) *Dii Gentium Dæmonia.*

(2) Art. crit.

Au culte des Genies, Voſſius joint celui des ames, qui s'établit en pluſieurs pays, ſi nous en croyons Mela, Herodote, & Tertullien; ſur-tout en Afrique où l'on avoit beaucoup de veneration pour celles des grands hommes. Mais comme c'eſt ici l'eſpece d'Idolâtrie qui a fait dans le monde le plus de progrès, puiſque, comme nous le ferons voir, la plûpart des Dieux des Payens n'ont été que les grands hommes qui ſe ſont diſtingués parmi eux, donnons plus d'étendue à cette penſée, & propoſons les conjectures d'un habile homme (a) ſur l'origine de cette eſpece d'Idolâtrie.

Il croit que deux choſes l'ont introduite dans le monde; la reconnoiſſance, & la crainte; ou le culte qu'on rendit aux illuſtres morts, & l'appréhenſion des maux qui pouvoient nous arriver. Le reſpect qu'on portoit aux Ancêtres fit établir la coûtume des Pompes funebres; l'envie qu'on eut de plaire aux vivans, fit louer avec excès les actions des morts: on chantoit à leurs funerailles des Cantiques, on les élevoit juſqu'au ciel; & comme avant l'introduction de l'Enfer Poëtique & des Champs Elyſées, on croyoit que les ames erroient dans les maiſons & dans les lieux qu'elles avoient fréquentés pendant leur union avec leur corps, on éleva dans l'endroit le plus reſpectable de la maiſon des eſpeces d'Autels, où l'on gardoit leurs portraits avec reſpect, & on y brûloit des paſtilles & de l'encens. On établiſſoit quelqu'un pour avoir ſoin du culte qu'on leur rendoit, & c'eſt là où l'on

(a) Le Pere de Tournemine, voyez le Journal de Trevoux, Année 1702.

alloit

alloit dans les beſoins preſſans, pour implorer leur ſecours. L'envie de faire durer un miniſtere lucratif, faiſoit inventer à ces Prêtres des Hiſtoires, où ils mêloient beaucoup de ſurnaturel & des miracles, tantôt pour épouvanter les incrédules, tantôt pour animer les devots. Ces Miniſtres compoſoient auſſi des Romans ſur la vie de ces grands Hommes, qu'ils cachoient pendant long-temps, & qu'ils faiſoient paſſer dans la ſuite pour de veritables hiſtoires: & quoique les contemporains n'y fuſſent pas trompés, ceux qui vinrent longtems après, ne purent apprendre l'Hiſtoire de ces grands Hommes que de la bouche de leurs Prêtres; & comme tout ce qu'on voyoit reſſentoit la divinité, & qu'à des Chapelles particulieres avoient ſuccedé des Temples publics, (*a*) on s'accoutuma tout de bon à honorer ces premiers hommes comme des Dieux. Il étoit même dangereux de vouloir pénétrer la ſource du culte établi; il penſa en coûter la vie à Eſchyle, parce qu'on crut que dans une de ſes pieces, il avoit revelé quelque choſe des myſteres de Cerès. Auſſi voyoit-on dans les Temples, ſur-tout dans ceux d'Oſiris, une ſtatue d'Harpocrate tenant un doigt ſur ſa bouche, pour marquer, comme le dit Varron, qu'il étoit défendu de reveler le myſtere de ſa vie & de ſa mort; & c'eſt auſſi ce que ſignifioient dans le même pays les Sphinx, placés à l'entrée des Temples comme des ſymboles du ſilence.

La ſeconde cauſe de l'Idolâtrie, ſelon le même Auteur, eſt la crainte des maux qui peuvent nous arriver: on s'imaginoit, par exemple, que les Aſtres cauſoient pluſieurs maux par leurs influences: on les croyoit animés & immortels, parce qu'on les voyoit ſans aucune altération; ainſi on imagina que le moyen le plus sûr pour ſe les rendre favorables, étoit de les appaiſer lorſqu'on les croyoit irrités; & dès-lors on commença à ſe proſterner devant la Lune & le Soleil, & toute la Milice du Ciel, comme le reprochent ſi ſouvent les Prophétes aux Nations. Ainſi, pour le dire en deux mots, le

(*a*) Ou plutôt les Tombeaux qu'on leur avoit élevés, étoient ſi ſuperbes, qu'ils furent dans la ſuite regardés comme des Temples, ainſi que le remarque S. Clement d'Alexandrie, *Superſtitio Templa condere perſuaſit, quæ cùm prius hominum ſepulchra fuerunt magnificentiùs condita, Templorum appellatione vocatu ſunt*, &c. & c'eſt là ſans doute une des principales ſources de l'Idolâtrie.

culte religieux fut reglé ſelon les beſoins des hommes : les beſoins de la ſocieté, firent naître le culte des hommes illuſtres ; ceux de la nature donnerent lieu à celui des choſes inanimées.

Monſieur le Clerc (*a*) prétend que la plus ancienne eſpece d'Idolâtrie, eſt celle qui rendoit aux Anges un culte religieux. L'opinion où l'on étoit ſur leur mediation entre Dieu & les hommes, leur fit rendre par reconnoiſſance & par crainte quelques reſpects, proportionnés aux biens qu'on croyoit en recevoir. Enſuite on leur rendit un culte ſubordonné à celui du premier Etre ; enfin on les adora, & on n'épargna ni encens, ni ſacrifices pour les appaiſer lorſqu'on les crut irrités : *Sacrificaverunt Dæmoniis, & non Deo.* (1) Du culte des Anges, ſuivant cet Auteur, on paſſa à celui des ames des hommes illuſtres : enſuite, comme on s'aviſa de dire que ces ames ſéparées des corps, étoient attachées à certains Aſtres, & qu'elles les animoient, on en vint enfin à adorer ces Aſtres mêmes.

(1) Deut. C. 32.

Sans vouloir entrer ici dans la critique de ces différentes opinions, qui ne manquent pas de vraiſemblance, j'explique dans le Chapitre ſuivant quel eſt mon ſentiment ſur une matiere ſi obſcure.

(a) *Index Philolog. ad Hiſtor. Philoſoph. Orient. in voce* Angelus.

CHAPITRE III.

Où l'on prouve que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Aſtres.

JE ſuis perſuadé que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Aſtres, & ſur-tout du Soleil. Comme on n'abandonna le vrai Dieu, que parce que l'idée d'un Etre purement ſpirituel s'étoit effacée dans le cœur des hommes devenus charnels, (*a*) il n'y a pas d'apparence qu'ils aient pris d'abord pour

(a) *Homines inbecillis intellectûs non valentes corporalia tranſcendere, non crediderunt aliquid eſſe ultra naturam ſenſibilem, & ideo inter corporalia poſuerunt præeminere & diſponere mundum, quæ pulchriora & digniora eo videbantur, & eis impendebant di-*

objet de leur adoration, des hommes ſemblables à eux. Il eſt bien plus vraiſemblable qu'ils chercherent des êtres ſenſibles, qui portaſſent le caractere de la Divinité, dont ils n'avoient pas entierement perdu l'idée, & qui en fût le ſymbole plus expreſſif. Or rien n'étoit plus capable de les ſéduire que les Aſtres, & le Soleil ſur-tout : ſa beauté, le vif éclat de ſa lumiere, la rapidité de ſa courſe, *exultavit ut gigas ad currendam viam* ; (1) ſa regularité à éclairer tour à tour toute la terre, & à porter partout la lumiere & la fécondité, caracteres eſſentiels de la Divinité, qui eſt elle-même la lumiere & la ſource de tout ce qui eſt ; tout cela n'étoit que trop capable de faire croire à des hommes groſſiers, qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que le Soleil, & que cet Aſtre brillant étoit le trône de la Divinité, *In Sole poſuit Tabernaculum ſuum.* (2) Dieu avoit établi ſa demeure dans le Ciel ; *Cœlum Cœli Domino*, (3) & ils ne voyoient rien qui portât plus de marques de la Divinité que le Soleil.

(1) Pſ. 18. v. 6.

(2) Ib. v. 5.

On ne ſçauroit donc douter de l'antiquité du culte du Soleil & des autres Aſtres ; & s'il falloit joindre l'autorité à des raiſons ~~ſur~~naturelles, j'aurois pour moi non-ſeulement pluſieurs grands Hommes qui ont été de ce ſentiment, mais auſſi preſque tous les Rabbins, & ſur-tout le ſçavant Maimonides, qui dans ſon Traité ſur l'origine de l'Idolâtrie, croit que c'eſt par-là qu'elle commença, même avant le Deluge. 51

Dans l'ignorance où étoient les hommes ſur la nature du vrai Dieu, dit ce ſçavant Rabbin, rien n'a du les frapper davantage que la vuë du Soleil & des autres Aſtres. Les hommes n'ont jamais perdu ce principe, que la Divinité renferme eſſentiellement le beau ; & n'ayant pas aſſez de lumieres pour s'élever juſqu'à l'idée d'une ſubſtance immaterielle & inviſible, ils ne trouverent rien de plus admirable dans la nature que le Soleil & les Aſtres. La reconnoiſſance aſſez naturelle aux hommes, lorſqu'ils reçoivent quelque bien, les fortifia encore dans la même penſée. Ils ne pouvoient douter que le

vinum cultum, & ejuſmodi ſunt corpora cœleſtia, ſcilicet Sol & Luna, & Stellæ. Divus Thomas, Opuſc. de Symbolo Apoſt.

(3) Heſiode dit preſque mot à mot la même choſe, ὃς ὑπέρτατα δώματα ναίει, *qui ſupremas habuitat domos* : & Ariſtote, l. 1. *De Cœlo*, ch. 3. dit que tous les Peuples conviennent que les Dieux habitent dans le Ciel.

Soleil ne fût la ſource de la fécondité; que c'étoit à ſa chaleur que devoit ſe rapporter la fertilité de la terre, qui ſans ſes rayons qui l'échauffent, ne ſeroit qu'une maſſe ſterile, ſans arbres & ſans fruits. Les revolutions & les mouvemens reguliers des Spheres céleſtes, les perſuaderent bien-tôt que les Aſtres étoient animés; & cette erreur n'a eu que trop de partiſans. Cette opinion devint même celle des Sçavans & des Philoſophes, ſur-tout des Platoniciens & de Platon leur maître. Ce fut dans cette philoſophie que Philon Juif prit ce dogme, *que les Aſtres ſont des ames incorruptibles & immortelles.* (1) C'eſt ſur les principes de cette même doctrine, qu'Origene s'éforça d'établir la même opinion. (2) Saint Auguſtin ſemble balancer ſur ce ſujet; mais il ſe retracte dans la ſuite. (3) Il y a bien de l'apparence que c'étoit auſſi le ſentiment d'Ariſtote; car ſi quelques-uns de ſes Commentateurs diſent qu'il donnoit ſeulement aux Aſtres des Intelligences pour les conduire, il y en a qui prétendent qu'il regardoit ces Intelligences, comme les formes internes & eſſentielles de ces mêmes Aſtres.

Euſebe (4) eſt celui qui s'explique le plus clairement ſur cet article. « Que les premiers & les plus anciens des hommes, » dit-il, ne ſongeaſſent à élever ni Temples, ni Idoles, n'y » ayant alors ni peinture, ni art de poterie, ni ſculpture » même, ni maçonnerie où architecture, je crois que tout » homme qui penſe, l'apperçoit très-clairement: mais que » par-deſſus tout cela, on ne parlât pas même de ces Dieux » & de ces Heros ſi renommés depuis, & qu'il n'y eût alors » ni Jupiter, ni Saturne, ni Neptune, ni Junon, ni Minerve, ni Bacchus, ni aucun autre Dieu mâle ou femelle, » tels qu'il s'en eſt trouvé dans la ſuite par milliers, & chez » les Grecs, & chez les Barbares; bien plus, qu'il n'y ait » eu aucun Demon, ni bon ni mauvais, que les hommes » reveraſſent; mais que l'on n'adora ſeulement les Aſtres, » appellés θεοὶ, de θέω, *courir*, comme les Grecs le diſent » eux-mêmes: enfin, que les Aſtres ne fuſſent pas honorés alors

(1) Lib. *De Somniis.*
(2) Dans ſes Livres intitulés, περὶ Ἀρχῶν.
(3) Retract. C. 7. (4) Prep. Evang. L. 2. c. 9.

» comme ils le ſont, par des ſacrifices d'animaux, ni par les » cultes depuis inventés, ce n'eſt point un fait atteſté par » nous ſeuls, mais un témoignage que nous rendent les » Payens eux-mêmes.

Je pourrois joindre ici l'autorité des Auteurs profanes, qui ont été de même avis; mais je me contente, 1°. du témoignage de Diodore de Sicile, (1) qui dit que: « Les pre- » miers hommes frappés de la beauté de l'Univers, de l'éclat » & de l'ordre qui y brillent de toutes parts, ne douterent » point qu'il n'y eût quelque Divinité qui y préſidât; & ils » adorerent le Soleil & la Lune, ſous les noms d'Oſiris & » d'Iſis. » Par où ce ſçavant Auteur fait entendre que le culte des Aſtres fut le premier objet de l'Idolâtrie, & que ce fut en Egypte qu'elle commença. (1) Liv. I.

2°. De celui de Platon, ſi toutefois il eſt l'Auteur du Dialogue intitulé, *Epinomis*, où il eſt dit: *Les premiers hommes qui habiterent la Grece, ſelon ma conjecture, ne reconnoſſoient point d'autres Dieux, que ceux qui ſont encore aujourd'hui les Dieux des Barbares, ſçavoir le Soleil, la Lune, la Terre, les Aſtres & le Ciel.* Je pourrois ajouter que c'eſt auſſi le ſentiment de Sanchoniathon, comme on l'a vû dans le fragment que j'en ai raporté.

Mais rien ne prouve tant l'antiquité de cette eſpece d'Idolâtrie, que le ſoin que prenoit Moyſe de la proſcrire: « Prenez garde, diſoit-il aux Iſraëlites, qu'élevant vos yeux » au Ciel, & y voyant le Soleil & la Lune, & tous les » Aſtres, vous ne tombiez dans l'illuſion & dans l'erreur, » & que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatu- » res que le Seigneur votre Dieu a faites pour le ſervice de » toutes les Nations qui ſont ſous le Ciel: *Ne fortè eleves oculos tuos in Cœlos, & videns Solem, & Lunam, & Stellas.... & impulſus adores atque colas ea.* (2) Surquoi R. Levi Ben Gerſon remarque, que Moyſe parle du Soleil avant les autres Aſtres, parce que ſa beauté & ſon utilité ſont plus propres à ſéduire, que celle de la Lune & des Etoiles. (2) Deuter. c. 4. v. 10.

Comme c'étoit après la ſortie d'Egypte, & pendant que le Peuple Juif étoit dans le Deſert, que Dieu dicta ce Précepte de la Loi aux Juifs, il y a tout lieu de croire que

c'étoit pour leur faire oublier les ſuperſtitions Egyptiennes ſur ce ſujet, & les empêcher de ſe laiſſer ſurprendre à celles des autres Peuples, parmi leſquels ils alloient bien-tôt ſe trouver; car ce culte étoit dès-lors repandu partout, comme nous le ferons voir dans un moment: & c'eſt pour cela que Job pour marquer ſon innocence, dit: « Si j'ai regardé le So-» leil dans ſon éclat, & la Lune lorſqu'elle étoit la plus » claire; ſi mon cœur a reſſenti une ſecrette joye, & ſi j'ai » porté ma main à la bouche pour la baiſer; ce qui eſt le » comble de l'iniquité, & le renoncement du Dieu très-» haut: *Si vidi Solem cùm fulgeret, & Lunam incedentem clarè, & lætatum eſt in abſcondito cor meum, quæ eſt iniquitas maxima, & negatio contra Deum altiſſimum.* (1)

(1) Job. 31. v. 26. 27. &c.

Surquoi il eſt bon de faire ici quatre remarques. La premiere, que c'étoit donc là l'Idolâtrie de ſon ſiécle, & en même temps la ſeule; car certainement s'il y en avoit eu d'autres, il s'en ſeroit également juſtifié.

La ſeconde, qu'adorer le Soleil, c'étoit abſolument le reconnoître pour le ſouverain Dieu, ſans en reconnoître d'autre, *abnegaſſem Deum deſuper;* ou, comme dit la Vulgate, *negatio contra Deum altiſſimum.*

La troiſiéme, que nous apprenons par ce paſſage, non-ſeulement l'antiquité du culte du Soleil, puiſque Job vivoit avant Moyſe, (*a*) mais auſſi qu'on reconnoiſſoit la divinité de cet Aſtre en portant ſa main à ſa bouche; & cette coutume ſe pratiquoit même à l'égard des autres Dieux, comme nous l'apprennent pluſieurs Auteurs. Minucius Felix ſe mocquoit de Cecilius, qui baiſoit ſa main en paſſant devant la Statue de Serapis: *Cœcilius ſimulachro Serapidis denotato, ut vulgus ſuperſtitioſus ſolet, manum ori admovens, oſculum labiis impreſſit.* (2) Apulée au contraire reproche à un impie, qu'il n'avoit aucun reſpect pour les Dieux, & qu'il paſſoit devant leurs Temples ſans porter ſa main à ſa bouche pour les ſaluer: *Nulli Deo ad hoc ævi ſupplicavit, nullum Templum frequentavit: Si Fanum aliquod prætereat, nefas habet adorandi gratia, manum labiis admovere.* (3)

(2) Dial. Int. Octavius.

(3) Apul. L. 1.

(*a*) C'eſt le ſentiment de Bede. Voyez là-deſſus les Interpretes; car il n'eſt pas néceſſaire d'entrer ici dans cette diſcution.

La quatriéme enfin, que c'étoit dans la vûe de reconnoître la divinité du Soleil, que les Payens pour prier, ſe tournoient vers le lever de cet Aſtre, & que leurs Temples étoient tous dirigés du côté de l'Orient, pendant que les Juifs, pour ne pas les imiter, avoient toujours leur Sanctuaire du côté de l'Occident. Les premiers Chrétiens avoient auſſi accoutumé de tourner leurs Egliſes vers le Levant, non pour adorer l'Aſtre qui nous éclaire, mais pour rendre leurs hommages au Soleil de Juſtice, qui repand la lumiere ſur l'eſprit, & échauffe par ſa grace le cœur de ceux qui l'adorent. (*a*)

Les Auteurs ne s'accordent pas ſur le lieu où a commencé le culte du Soleil: il y en a qui prétendent que c'eſt en Chaldée, fondés ſur ce que cet ancien Peuple s'eſt addonné de tout temps à l'Aſtronomie, & qu'il avoit le premier obſervé le mouvement des Aſtres; comme s'il falloit pour admirer le Soleil & connoître ſes vertus, des Obſervations aſtronomiques, & qu'il ne ſuffit pas d'ouvrir les yeux, pour être frappé de ſon éclat & de ſa beauté. Il y a bien plus d'apparence que c'eſt dans l'Egypte, que j'ai prouvé, il y a un moment, avoir été le berceau de l'Idolâtrie, que l'on commença à adorer le Soleil ſous le nom d'Oſiris.

De l'Epgypte le culte du Soleil ſe repandit dans les pays voiſins, ou pour mieux dire, dans tout le monde, puiſque cet Aſtre a été la Divinité de toutes les Nations, même les plus barbares. Je n'entreprends pas de prouver ici en détail une verité ſi connue; je ne dirois rien qu'on ne puiſſe lire dans Voſſius, dans le Pere Thomaſſin, qui n'a fait que le copier, & dans pluſieurs autres. Il ſuffit de dire que les Ammonites l'adorerent ſous le nom de Moloch, à qui ils ſacrifioient des enfans; les Pheniciens, ſous celui d'Adonis, ou de Thammus; les Chaldéens, ſous ceux de Belus, ou de Baal, ou de Baal-Semen, qui veut dire, le Seigneur du Ciel; les Arabes leurs voiſins, qui au rapport de Strabon (1) & de Stephanus, (2) lui offroient chaque jour de l'encens & d'autres parfums, l'appelloient Adonée. Les Moabites, Beelphegor;

(1) Liv. 16.
(2) Liv. 9.

(*a*) Voyez ſaint Clement d'Alexandrie, Strom. 7o. *contra Valent.* Chapitre 3. &c.

les Perſes, Mithras. Il étoit nommé Aſabinus par les Ethiopiens ; *Liber* ou *Dionyſius*, par les Indiens ; Apollon, ou Phœbus par les Grecs & les Romains. (1) Enfin d'autres l'appelloient Hercule, Belenus, &c. En un mot, il n'y eut point de Peuple qui ne rendît un culte ſuperſtitieux à cet Aſtre. Ceſar nous l'apprend en particulier des anciens Germains, qui au rapport de cet Auteur, n'avoient d'autres Dieux que ceux dont ils recevoient quelque bien, comme le Soleil, le Feu, & la Lune : *Deorum numero eos ſolùm ducunt, quorum opibus apertè juvantur, Solem, Vulcanum, & Lunam.* Herodote en dit autant des Maſſagetes, qui ſelon cet Hiſtorien, lui ſacrifioient des chevaux, pour marquer par la legereté de cet animal, la rapidité du cours du Soleil. (2) Enfin tous les Voyageurs, même les plus modernes, diſent la même choſe de preſque tous les Peuples, dont ils nous ont laiſſé des Relations, ſur-tout des Peruviens & des Mexiquains. Si nous en croyons un Auteur qui a donné un ſçavant Ouvrage ſur les mœurs des Sauvages, (3) il n'y a dans le vaſte continent de l'Amerique aucun Peuple connu, qui n'adore le Soleil. Les Yncas même du Perou, & aujourd'hui leurs deſcendans, ainſi que les Natchez de la Louiſiane, ſemblables aux anciens Rois ou Heros, qui ſe vantoient d'être les fils de Jupiter ou d'Hercule, ſe diſent les enfans du Soleil, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de leur Theogonie. Les Juifs eux-mêmes ſe laiſſerent aller quelquefois à cette ſuperſtition, puiſque l'Ecriture nous enſeigne que Joſias tua les chevaux & brûla les chariots qu'on avoit conſacrés au Soleil : *Et abolevit equos quos dederant Reges Juda..... Et currus Solis combuſſit igni.* (4)

(1) Voyez ſur tout cela Voſſius, *de Idol.* liv. 2.

(2) Herod. liv. 1. ch. 226.

(3) Le Pere Laffiteau, Mœurs des Sauv. T. 1. p. 431.

(4) 4. *Reg.*

Dans l'Obeliſque que Sixte V. fit élever auprès de ſaint Jean de Latran, qui eſt celui là-même dont Hermapion avoit traduit en Grec les caracteres Egyptiens qui y étoient repréſentés, & dont Ammian Marcellin nous a conſervé quelque fragment, le Soleil eſt appellé le Maître du Ciel, le Créateur du monde, le Mars, le Dieu de la Guerre. Les Ethiopiens non-ſeulement reconnoiſſoient le même Aſtre pour leur Divinité, comme nous l'avons déja dit, mais leurs Princes ſe vantoient auſſi d'en deſcendre, puiſque Heliodore (5) fait ainſi

(5) Hiſt. d'Ethiop.

ainſi parler Chariclée ; *Soleil, auteur de l'origine de mes Ancêtres.* Rhameſſes, Roi d'Egypte prend la même qualité dans l'Obeliſque dont je viens de parler. Semiramis la porte auſſi, ſur quelques monumens dont les Anciens ont parlé. Adad & Benadad, noms dont le premier ſignifie le Soleil, & le ſecond, fils du Soleil, étoient des noms communs aux Rois de Syrie, ainſi que le remarque Marsham. Les Rois de Perſe prenoient de ſemblables qualités, ainſi que pluſieurs autres Princes de l'Orient. Æëtes Roi de Colchide ſe glorifioit de deſcendre du même Aſtre, ainſi que Medée, Paſiphaé, & pluſieurs autres, dont je n'ai pas deſſein de donner une liſte complette, ni de parler de toutes les villes qui portoient ſon nom, ou qui lui étoient conſacrées. J'en ay aſſez dit pour faire connoître l'univerſalité de ſon culte.

On peut même aſſurer en general qu'on ne trouve aucun Peuple, dont la Religion nous eſt connuë, ni dans nôtre continent, ni dans celui de l'Amerique, ſi on excepte quelques habitans de la Zone torride, qui brûlés par les rayons de cet Aſtre le maudiſſent ſans ceſſe, qui ne lui ait rendu un culte religieux.

Perſonne n'ignore que Macrobe (1) avoit entrepris de prouver que tous les Dieux du Paganiſme pouvoient ſe réduire au Soleil. Cet Auteur donne aux Poëtes la gloire d'avoir ſouvent ſuivi les ſentimens des Philoſophes, ſur-tout dans la réunion qu'ils ont faite de toutes les Divinités au Soleil, qui étant le dominateur des autres Aſtres, dont les influences agiſſent ſur ce bas monde, doit être par conſéquent l'auteur de l'univers. Il entre enſuite dans le détail de tous les Dieux qui peuvent ſe réduire au Soleil, & il y trouve non ſeulement tous ceux que nous avons nommés, mais encore Cœlus, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Ammon, Bacchus, Serapis, Adonis, Eſculape, Hercule, Atys, Pan, & pluſieurs autres.

(1) Sat. L. 1. c. 7.

Ce même Auteur, & Voſſius après lui, réduiſent à la Lune preſque toutes les Divinités du ſexe feminin, comme Cerès, Diane, Lucine, Venus, Uranie, la Déeſſe de Syrie, Cybele, Iſis, Veſta, Aſtarte, Junon, Minerve, Libitine Proſerpine, Hecate, & pluſieurs autres, qui n'étoient for-

mées que d'après la Déeſſe Iſis des Egyptiens, dont le nom veut dire *ancienne*, & qui étoit parmi ce Peuple le ſymbole de la Lune ; & voila ſans doute les deux premiers objets de l'Idolâtrie, & le fondement de toute la Theologie payenne (1).

(1) Voyez Voſſius *loc. cit.*

De l'adoration du Soleil & de la Lune, on paſſa à celle des autres Aſtres, ſur-tout des Planetes, dont les influences étoient plus ſenſibles ; en un mot on adora toute la milice du ciel.

On nomme *Sabiſme* cette ſorte d'Idolâtrie qui a pour objet de ſon culte les Aſtres & les Planetes. Les Sçavans ne conviennent pas entre eux de ce qui peut avoir donné lieu à cette dénomination, la choſe eſt dans le fond aſſez inutile ; mais ce qu'il eſt plus eſſentiel de ſçavoir, c'eſt que cette Secte eſt la plus ancienne de toutes, comme on n'en ſçauroit douter : elle a été la plus generale, & elle dure encore aujourd'hui, principalement en Aſie, parmi ceux qu'on appelle Pharſis, Mendaiens, ou les Chrétiens de Saint Jean. Ceux qui croyent que c'eſt à Zoroaſtre qu'on doit rapporter l'origine de cette ſorte d'Idolâtrie, ſe trompent certainement ; car ſoit que cet homme, ſi celebre dans les Ecrits des Anciens, ait vêcu ſeulement du temps de Darius, fils d'Hyſtaſpe, comme le prouvent Thomas Hyde (2) & Monſieur Prideaux (3), ou qu'il ait été beaucoup plus ancien, ainſi que paroît le démontrer M. Moyle, (*a*) on ne peut pas le regarder comme l'auteur de cette Secte, beaucoup plus ancienne que lui, puiſqu'elle ſubſiſtoit du temps d'Abraham, & que la ville de Charan, où ce Patriarche ſe retira en ſortant de *Ur*, ou de *Our* de Chaldée, a toujours été regardée comme la Metropole du Sabiſme. Je croirois même que ce ne fut pas tant le Sabiſme qui fut rétabli par Zoroaſtre, que le Magiſme, autre Secte très-ancienne, dont le principal dogme étoit l'adoration du feu. Celle-ci tiroit auſſi ſon origine de Chaldée, & regnoit principalement dans la ville de *Our*, où avoient demeuré les ancêtres d'Abraham, & qu'il abandonna lui-même dans la ſuite. Cette Secte, qu'il faut bien diſtinguer du Sabiſme,

(2) *De Rel. vet. Perſ.*

(3) Hiſt. des Juifs T. 2. p. 3. & ſuiv.

(*a*) Voyez les Lettres ſur ce ſujet, dans le T. 6. de l'Hiſtoire de M. Prideaux.

quoique l'une & l'autre euſſent en partie les mêmes dogmes (1), dure encore aujourd'hui, ſi nous en croyons Thomas Hyde, parmi les Gaures, ou les Guebres, qui habitent aux extrêmités méridionales de la Perſe, près des frontieres du Mogol.

(1) Voyez M. Prideaux dans l'endroit que j'ai cité.

Il y a des Sçavans qui croyent que les anciens Philoſophes, ſur-tout ceux de Chaldée, avoient donné lieu au Sabiſme. Il eſt vrai en effet, qu'ils raiſonnerent beaucoup ſur les Aſtres, ſur leurs influences, & ſur leur beauté; peut-être même qu'ils crurent que c'étoit des êtres éternels, & dès-là autant de Divinités, ou que du moins il y avoit des Dieux qui les habitoient, & qui en regloient le cours & les influences. Ils débitoient même, & cette opinion eſt très-ancienne, que le corps de l'Aſtre n'étoit que ſa voiture, ou une eſpece d'eſquif qui ſervoit à porter les Dieux qui les conduiſoient; mais falloit-il tant de raiſonnemens à des hommes charnels & groſſiers, pour les engager à addreſſer leurs premiers vœux à ces corps brillans & lumineux? Ne leur ſuffiſoit-il pas de tourner leurs yeux vers le Soleil, de voir comment, outre la maniere dont il éclaire le monde, il lui procure la chaleur & la fecondité, pour juger qu'il étoit comme le pere de la Nature, qu'il la vivifioit, & que ſans lui elle ne ſeroit qu'une étenduë ſans vie, ſans lumiere & ſans aucune production, ainſi qu'on l'a déja remarqué? Tous les Peuples qui ont adoré le Soleil, les Mexiquains, les Peruviens & les autres Sauvages du nouveau continent, ont-ils attendu les déciſions des Philoſophes pour addreſſer leurs vœux & leurs prieres à cet Aſtre lumineux? Quoiqu'il en ſoit, le Sabiſme doit être regardé comme la plus ancienne Secte du monde payen. Elle a commencé peu de temps après le Deluge, puiſqu'elle étoit connue des Ancêtres d'Abraham, de Tharé, & de Sarug, & peut-être même avant eux. Elle eſt celle qui a fait le plus de progrès: j'ai parlé des differens Peuples qui l'avoient adoptée; & ſi on en croit les plus ſçavans Rabbins, & les Auteurs Orientaux, elle a infecté preſque le monde entier. Enfin, c'eſt de toutes les Sectes celle qui a duré le plus long-temps, puiſqu'il y a encore un grand nombre d'Idolâtres qui la ſuivent.

CHAPITRE IV.

Du Progrès de l'Idolâtrie.

LES premiers hommes, quelque temps après leur ſeparation, étoient extrêmement groſſiers ; & les Grecs qui devinrent ſi polis dans la ſuite, ne le furent pas moins d'abord, ſi nous croyons Diodore de Sicile, que ceux qu'ils s'accoutumerent à appeller barbares. Ainſi, il ne faut pas s'imaginer que dans les commencemens l'Idolâtrie fût un ſyſtême raiſonné ; que la Theologie ſe trouva alors chargée de cet attirail de ceremonies qu'on y ajoûta dans la ſuite. Rien de plus ſimple, ni en même temps de plus groſſier que la Religion des premiers Idolâtres. On ne faiſoit guere de dépenſe ni pour repréſenter les Dieux, ni pour leur rendre un culte religieux. Pauſanias nous apprend que les Atheniens, du temps de Cecrops, n'offroient à Jupiter celeſte, que de ſimples gâteaux ; & comme ils les nommoient *Bous*, on a cru mal-à-propos qu'ils lui immoloient des bœufs. Les Scythes, ſelon Saint Clement d'Alexandrie (1), adoroient dans les anciens temps un Cimeterre ; les Arabes, une pierre brute & informe ; & parmi les autres Nations on ſe contentoit d'élever un tronc d'arbre, ou quelque colonne ſans ornement. On nommoit ces Cippes, *Zoara*, parce qu'on les peloit, s'ils étoient de bois, & qu'on les liſſoit un peu, s'ils étoient de pierre. Dans l'Iſle Orcade, l'image de Diane étoit un morceau de bois non travaillé, & à Cytheron la Junon *Theſpia*, n'étoit qu'un tronc d'arbre coupé ; celle de Samos, qu'une ſimple planche, ainſi des autres.

(1) Orat. ad Gentes.

Ce qui commenca à donner un grand cours à l'Idolâtrie ; & qu'on doit mettre par conſéquent parmi les principales cauſes de ſes progrès, fut l'invention des Arts, ſur-tout de la Peinture & de la Sculpture. Des Statues bienfaites attirerent plus de reſpect, & on eut moins de peine à croire que les Dieux qu'elles repréſentoient, y habitoient. Souvent même ces Statues augmentoient le nombre des Dieux, comme

S. Auguſtin le remarque à l'occaſion des Muſes, qui originairement n'étoient que trois, comme on le dira dans leur hiſtoire ; mais ayant été repréſentées par trois Sculpteurs differens, leurs Statues parurent ſi belles, qu'on les conſacra toutes neuf ; & on augmenta ainſi le nombre de ces Déeſſes.

Du culte des Aſtres que nous venons de prouver dans le Chapitre précédant avoir été les premiers Dieux du Paganiſme, on paſſa à celui des autres choſes materielles ; ſurtout du Ciel, des Elemens, des Fleuves & des Montagnes : enfin au culte des Hommes qu'on plaça au rang des Dieux.

J'ai dit les raiſons qui porterent les hommes à adorer leurs ſemblables. La reconnoiſſance, l'amour d'une épouſe pour un époux cheri, ou d'une mere pour ſon fils bien aimé ; la beauté de l'ouvrage d'un Sculpteur, les belles actions, l'invention des Arts neceſſaires ; tout cela fit honorer la memoire de quelques grands hommes, obligea à garder leurs Portraits, à diſtinguer leurs Tombeaux qui devinrent enfin des Temples publics, comme le prouvent Euſebe (1) & ſaint Clement d'Alexandrie : tels étoient les Tombeaux d'Acriſe, de Cecrops, d'Erichtonius, d'Iſmarus, de Cleomaque, de Cyniras, & de pluſieurs autres. On prouvera plus au long dans un article ſeparé, par l'autorité des Peres & des Auteurs profanes, que la plûpart des Dieux des Payens avoient été des hommes.

(1) Prepar. Evang. L. 2. c. 6.

Je ſçais que l'ordre que je viens de mettre dans le progrès de l'Idolâtrie, ne s'accorde pas avec Sanchoniathon, qui place l'Apotheoſe des hommes dans les premiers temps ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'on ne ſe porta pas d'abord à cet excès de folie, & qu'on adora les Aſtres, & les differentes parties de l'univers, avant que de rendre aucun culte à ſes ſemblables.

Enfin, ſi le progrès de l'Idolâtrie n'eſt pas préciſément tel que je viens de le décrire, il eſt du moins très-vraiſemblable que la choſe arriva comme je le dis ; car enfin ſi l'Auteur que je viens de nommer, dit que Cœlus ou Uranus, qui eſt un des premiers hommes dont il parle, fut mis après ſa mort au rang des Dieux, il reconnoît pourtant qu'il y avoit auparavant une autre ſorte d'Idolâtrie. » Les Pheniciens, dit-il, & les

» Egyptiens ſont les plus anciens d'entre les Barbares, & » ceux de qui tous les autres Peuples ont enſuite pris la » coutume de mettre au nombre des grands Dieux, tous » ceux qui avoient inventé des choſes utiles à la vie, & ils » ont appliqué à cet uſage *les Temples qui étoient bâtis auparavant.* »

Quoiqu'il en ſoit, il paroît par cet Auteur que ce fut encore dans la Phenicie & dans l'Egypte que commença cette ſorte d'Idolâtrie; & il y a apparence que ce fut, pour l'Egypte, peu de temps après la mort d'Oſiris & d'Iſis. Comme ils s'étoient diſtingués l'un & l'autre par leurs belles actions (1), qu'ils avoient enſeigné l'Agriculture, & appris à leur Peuple pluſieurs autres Arts néceſſaires à la vie, on crut ne pouvoir reconnoître les obligations immortelles qu'on leur avoit, qu'en les honorant comme des Divinités. Mais parce qu'on auroit été choqué de voir qu'on rendoit des honneurs divins à des perſonnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux Aſtres, dont elles étoient ſorties auparavant pour venir animer leurs corps. On les prit dès-lors pour le Soleil & la Lune, & leur culte fut confondu avec celui de ces deux Aſtres, comme je l'ai déjà dit.

(1) Voyez l'Hiſt. d'Oſir.

Cette coutume de déifier les hommes, paſſa d'Egypte chez les autres Peuples, & nous voyons que les Chaldéens mirent preſque dans le même temps leur Belus au rang des Dieux. Les Syriens, les Pheniciens, les Grecs enfin & les Romains imiterent les Egyptiens & les Chaldéens, & le ciel ſe trouva bien-tôt peuplé de mortels déifiés, comme le remarque Ciceron : ce qui étoit encore vrai dans un autre ſens, puiſqu'en faiſant leurs apothéoſes, on publioit que leurs ames étoient attachées à quelques étoiles, qu'elles choiſiſſoient pour leur ſéjour. Ainſi Andromede, Cephée, Perſée, & Caſſiopée, compoſerent les conſtellations qui portent leurs noms; Hippolite, le ſigne du Chartier; Eſculape, les Serpens; Ganimede, le Verſeau; Phaëton, le Charriot; Caſtor & Pollux, les Gemeaux; Erigone & Aſtrée, la Vierge; Atergatis, ou plûtôt, Venus & Cupidon, les poiſſons; ainſi des autres. Cette coutume paſſa dans preſque tous les pays,

& penetra même juſqu'à la Chine, où les Aſtronomes donnerent aux vingt-huit Conſtellations, qui dans leur ſyſtême renferment toutes les étoiles, le nom d'autant de leurs Heros, qu'ils aſſûrent avoir été changés en Aſtres. Il n'y eut que les Egyptiens qui donnerent aux Conſtellations des noms d'animaux, & c'eſt ce qui fut cauſe du culte que ce Peuple leur rendit dans la ſuite (*a*).

Tel eſt le progrès de l'Idolâtrie, qui fut portée enfin aux excès que je vais décrire.

On n'adora d'abord, comme on l'a dit, que les Aſtres, le Soleil & la Lune; enſuite on regarda la nature elle-même, ou le monde, comme une Divinité. Les Aſſyriens l'adorerent ſous le nom de Belus; les Pheniciens, ſous celui de Moloch; les Egyptiens, ſous celui d'Hammon; les Arcadiens, ſous celui de Pan; les Romains, ſous celui de Jupiter: & comme ſi le monde avoit été trop grand pour être gouverné par une ſeule Divinité, on en aſſigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loiſir & moins de peine à la gouverner; ou pour mieux dire, on voulut adorer la nature en détail, & on fit préſider une Divinité à chacune de ſes parties. On adora la terre, ſous le nom de Rhea, de Tellus, d'Ops, de Cybele, de Proſerpine, de Maïa, de Flore, de Faune, de Palès, & de Vertumne: le feu, ſous ceux de Vulcain & de Veſta: l'eau de la mer & des fleuves, ſous ceux de l'Ocean, de Neptune, de Nerée, des Nereïdes, des Nymphes & des Naïades; l'air & les vents, ſous ceux de Jupiter & d'Eole; le Soleil, ſous ceux d'Apollon, de Titan, d'Oſiris, &c. La Lune, ſous ceux de Diane, d'Iſis, &c. Bacchus fut le Dieu du vin; Cerès, la Déeſſe du bled; chaque fleuve & chaque fontaine eut ſa Divinité tutelaire; l'Enfer, ſon Pluton; la mer, Neptune & Tethys; les bois & les montagnes, leurs Nymphes & leurs Satyres.

Les Colonies de l'Egypte & de la Phenicie qui vinrent s'établir dans la Grece, y porterent leur culte religieux, & ce culte ſe repandit peu-à-peu dans les differentes Provinces qui la compoſoient. C'étoit même une des plus grandes

(*a*) Voyez ce qui eſt dit ſur ce ſujet dans le Livre quatriéme.

marques de conſidération qu'une ville pût donner à ſes voiſins, d'adopter leur culte religieux & leurs ceremonies; car chacune avoit des Prêtres & d'autres Miniſtres qui regloient les choſes divines, ajoutoient & retranchoient au culte primitif. De tout cela il ſe faiſoit un mêlange confus, qui rendoit la Religion des Grecs, de toutes les Religions la plus monſtrueuſe & la plus ſuperſtitieuſe. Liſez les Voyages de Pauſanias, vous trouvez à chaque pas des Temples, des Autels, des Statues des Dieux de different metail, de differentes formes, & avec des noms particuliers, que, ou le lieu, ou quelque prétendu prodige, ou quelque vœu public, leur avoient fait donner.

On aſſigna auſſi des Divinités aux affections & aux paſſions : Venus & Priape préſiderent à la generation; Morphée au ſommeil; Hebé & Horta à la jeuneſſe; Juturne chez les Latins, & Hygieia chez les Grecs, furent les Déeſſes de la ſanté; & Jaſo, de la maladie (*a*). On établit une Bellone pour la guerre, une Pomone pour les Jardins, des Furies pour les enfers. Toutes ces Divinités eurent des Temples, des Autels & des Sacrifices; & comme les paſſions ne s'oublient jamais, il n'y eut point de crime qui n'eût un Dieu Patron. Les adulteres reconnurent Jupiter; les Dames galantes, Venus; les femmes jalouſes, Junon; & les filoux, Mercure & la Déeſſe Laverne. Ce n'eſt pas tout : il y avoit des Parques pour regler toutes les actions de la vie. Au mariage préſidoient Junon, Hymenée, Thalaſſius, Lucine, Jugatinus, Domiducus, & pluſieurs autres, dont les emplois infames font rougir les honnêtes gens (1). Les femmes groſſes ou en couche, invoquoient la bonne Déeſſe, Junon, Lucine, Hecate, *Soſpita*, Mena, *Nixii Dei*, *Intercidona*, *Mater Matuta*, *Deverra*, *Egeria*, *Fluonia*, *Pertunda*, *Prorſa*, *Poſtverta*, *Rumilia*, Divinités dont les noms, ainſi que ceux des autres Dieux qui préſidoient à toutes les actions de la vie, déſignoient les emplois. Pour les enfans, on invoquoit la Déeſſe *Naſcio*, ou *Natio*, *Opis*, *Rumina*,

(1) S. Aug. *De Civ. Dei.*

(*a*) On ne fera que nommer préſentement tous ces Dieux, ils feront dans le ſecond Tome partie de l'Hiſtoire des Divinités Romaines.

Potina,

Potina, *Cunina*, *Levana*, *Paventia*, *Carnea*, *Edula*, *Oſſilago*, *Statilinus*, *Vagitanus*, *Fabulinus*, *Juventa*, *Nondina*, *Orbona*; & cette derniere Déeſſe étoit pour les orphelins, ou pour conſoler les peres & les meres de la perte de leurs enfans. Lorſqu'on poſoit l'enfant à terre, on le recommandoit aux Dieux *Pilumnus* & *Picumnus*: de peur même que le Dieu Sylvain ne lui nuisît, il y avoit trois autres Dieux qui veilloient aux portes, *Intercido*, *Pilumnus*, *& Deverra*. Car il eſt bon de ſçavoir qu'à la naiſſance d'un enfant, on frappoit à la porte avec une hache, ou avec un maillet, & enſuite on balayoit le veſtibule, & on croyoit que Sylvain voyant ces trois marques, n'oſoit entreprendre de nuire aux enfans, qu'il jugeoit par-là être ſous la protection de ces trois Divinités. Statilinus préſidoit à l'éducation de ces mêmes enfans; Fabulinus leur apprenoit à parler; Paventia en éloignoit les objets de crainte & de frayeur; Nondina préſidoit aux noms qu'on leur donnoit; Cunina avoit ſoin du berceau; enfin Rumia conſervoit le lait à leurs meres. Les Dieux *Epidotes* préſidoient à la croiſſance des enfans, comme leur nom le prouve. (*a*)

S'il y avoit tant de Dieux pour veiller à la naiſſance & à la conſervation des enfans, il n'y en avoit pas moins pour les fruits & les moiſſons. Saint Auguſtin, qui dans ſes Livres de la Cité de Dieu nous a conſervé les noms de pluſieurs Dieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, en compte ſeize qui veilloient aux ſemailles & aux moiſſons. Une *Scia* pour les bleds nouvellement ſemés: *Segetia*, quand ils commençoient à pouſſer; *Tutilina*, pour les conſerver dans le grenier; Proſerpine, quand ils germoient; *Patelina*, quand ils étoient prêts de pouſſer l'épi; *Nodotus*, quand ils commençoient à nouer, *Patilena*, *Flora*, *Hoſtilina*, *Lacturtia*, *Matuta*, *Rumina* & *Robigus*, & pluſieurs autres, à qui on offroit des ſacrifices dans les différentes ſaiſons de l'année. On avoit encore Venus Libitina, pour préſider à la mort; Plutus & Ops, pour les richeſſes; *Janus*, *Forculus*, *Cardea* & *Limentina*, pour avoir ſoin des portes; *Cluſius* & *Patuleius* étoient les Dieux qu'on invoquoit en les ouvrant ou en les fermant; (*b*) Laterculus &

(a) ἐπίδω, *ſuper addo*, *augeo*, j'augmente.

(*b*) Forculus, *quaſi à Foribus*; Cardea, à *Cardinibus*; Limentina, à *limine*. Tous

les Penates, pour les foyers ; Jupiter Erceus pour les murailles (1) ; les Déeſſes Flore, Pomone, & les Dieux Vertumne & Priape veilloient à la conſervation des vergers, des fleurs, & des fruits, comme *Deverrona*, à la recolte. Le Dieu Terme prenoit ſoin des champs & des bornes. On avoit auſſi une Hippone pour les chevaux, Bubone pour les bœufs, Mellone pour les abeilles. *Murcea* étoit la Déeſſe de la pareſſe ; *Oſſilago*, étoit invoquée lorſqu'il s'agiſſoit de remettre les entorſes & les ruptures des os. *Agenoria*, l'étoit pour donner du courage. Hebé préſidoit à la jeuneſſe, *Senuius* à la vieilleſſe ; Momus à la raillerie, à la joye ; *Vetula*, aux plaiſirs, *Volupta*, à la pauvreté *Penia*. Les grands parleurs invoquoient *Aius Locutius :* Harpocrate & Sigalion étoient les Dieux du ſilence. *Pellonia* étoit établie pour éloigner les ennuis ; *Populonia*, pour détourner toutes ſortes de ravages. On avoit diviniſé la vie ſous le nom de *Vitulus*, & la Fiévre avoit auſſi ſes Autels. On avoit un Dieu de l'ordure, nommé *Stercutius*, un pour d'autres beſoins, *Crepitus* ; une Déeſſe pour les Cloaques, *Cloacina*.

(1) *Ἐπὶ τοῖς ſeptem.*

A la Juſtice préſidoient Aſtrée, Themis & Dicé. A la fabrique des monnoyes de cuivre, *Æs*, *Æſculanus*, & *Æres* ; à toutes ſortes d'eſpeces, *Juno-Moneta*, ou ſimplement *Moneta*. Ariſtée & Mellonia étoient les Dieux des moûches à miel ; *Salacia*, la Déeſſe des tempêtes ; Eole le Dieu des vents. *Vallonia* & *Epunda* avoient ſoin des choſes expoſées à l'air. *Myagrus*, *Muyodes* & *Achor*, étoient les Dieux des moûches. *Pavor*, *Timor*, *Pallor*, étoient ceux que la crainte, l'effroi, & la pâleur qui les accompagne, avoient fait inventer. L'imprudence elle-même avoit ſa divinité tutelaire, qu'on nommoit *Coalemus* : *Catius* rendoit ſpirituel, & *Comus* le Dieu des feſtins, gai & content. Enfin, il n'y avoit rien d'eſſentiel à la vie & aux plaiſirs, qui n'eût une Divinité favorable. Les Romains en avoient deux pour l'amour ; l'une pour les amours mutuels, l'autre pour venger les amours mépriſées, (*a*)

les autres Dieux avoient des noms conformes à leurs emplois, tant chez les Grecs que chez les Romains.

Voyez ſaint Auguſtin, *de Civitate Dei*, l. 4. 5. & 6. Lactance, après Pauſanias, Pline, &c.

(*a*) Ovide l'appelle un amour d'oubli ; *Letheus amor.* l. 2. *de Remed. amoris.*

& cette paſſion étoit la Divinité la plus ancienne & la plus univerſellement adorée. Ce même Peuple avoit auſſi deux Temples de la Pudeur, un dédié à la pudicité des Nobles, & l'autre à celle du peuple: enfin, on en voyoit partout d'élevés à la Paix, à la Victoire, à la Pauvreté, à la Foi, à la Clemence, à la Pieté, à la Juſtice, à la Liberté, à la Concorde, à la Fortune, à la Diſcorde, à l'Ambition. On appréhendoit le mal, on ſouhaitoit le bien, on vouloit ſuivre ſes penchans ſans remords; & voilà l'origine de toutes ces Divinités naturelles & metaphoriques, dont les noms répondent aux emplois, & qu'on regardoit comme autant de Génies répandus dans le monde, qu'on croyoit en régler les mouvemens, & qu'on tâcha de ſe rendre favorables par les vœux & les ſacrifices, parce qu'on les croyoit malfaiſants. Les Poëtes invoquoient Apollon, Minerve, & les Muſes; les Orateurs, *Suada & Pitho;* les Medecins, Eſculape, Meditrina, *Conſus*, Hygieia & Teleſphore; les Valets & les Servantes, les Dieux nommés *Anculi* & *Anculæ*; les Bergers, le Dieu Pan; les Bouviers, la Déeſſe *Bubona*; les Cavaliers, Caſtor & *Hippona.*

Comme chaque profeſſion avoit ſes Dieux, chaque action de la vie avoit auſſi les ſiens: ainſi préſidoient aux différentes actions, *Volumnus*, *Volupia*, *Libentia*, *Horſa*, *Horſilia*, *Stimula*, *Strenua*, *Stata*, *Adeona*, *Ageronia*, *Agonis*, *Abeona*, *Feſſoria*, *Fugia*, *Pellonia*, *Catius*, *Fidius*, ou *Sanctus-Fidius*, *Sanctus*, ou *Dius*, *Murcia*, *Nonia*, *Numerica*, *Vacuna*, *Vertumnus*, *Victus*, *Veſtitus*, *Vibilia.* (a) On avoit inventé auſſi des Dieux pour chaque partie du corps; le Soleil préſidoit au cœur, Jupiter à la tête & au foye, Mars aux entrailles, Minerve aux yeux & aux doigts, Junon aux ſourcils, Pluton au dos, Venus aux reins, Saturne à la rate, Mercure à la langue, Tethys aux pieds, la Lune à l'eſtomach, le Génie & la Pudeur au front, la Memoire aux oreilles, la bonne Foi à la main droite, la Miſericorde aux genoux. On avoit, comme nous l'avons dit ci-devant, diviniſé chaque Vertu; la Clemen-

(a) On ne cite point d'Auteurs pour tout ceci: il n'y a qu'à lire les Hiſtoires Grecques & Romaines, ſur-tout Pauſanias, Strabon, Tite-Live, &c. & Saint Auguſtin.

ce, la Concorde, la Juſtice, la Miſericorde, la Pieté, la Pudeur, la Prudence, la Sageſſe, l'Honneur, la Verité, la Paix, la Liberté, & pluſieurs autres.

On ne s'attend pas que je donne une notion plus étendue de ces Divinités ſubalternes; leurs noms déſignent aſſez leurs emplois, & il ſuffit de les avoir nommées, pour être au fait des Poëtes & des Mythologues qui en parlent. Je remarquerai ſeulement, 1°. Que preſque toutes ces Divinités étoient de l'invention des Romains, comme leurs noms le font aſſez connoître; & l'on voit par-là combien ces Maîtres du monde, qui avoient adopté preſque tous les Dieux des Peuples qu'ils avoient vaincus, en avoient encore introduit d'inconnus à ces mêmes Peuples: 2°. Que la plupart de ces Divinités étoient de l'invention des Peintres & des Sculpteurs: 3°. Qu'il y en avoit qui étoient particuliers à quelques familles, & même quelquefois à de ſimples particuliers. 4°. Que toutes ces vertus diviniſées n'étoient que des ſymboles, qui les repréſentoient ou ſur des Medailles, où l'on en trouve un grand nombre, ou ſur d'autres Monumens & dans les Inſcriptions. 5°. Que leur culte n'étoit ni auſſi celebre ni auſſi étendu que celui des grands Dieux; que cependant il y en avoit un grand nombre qui avoient des Autels & des Chapelles, & qu'on invoquoit en certains temps; comme, avant la récolte, aux vendanges, lorſqu'on cueilloit les fruits, dans les maladies des hommes ou des beſtiaux, &c.

Outre ces Dieux, dont le nombre eſt déja immenſe, il y en avoit de particuliers à chaque Nation; d'autres qui étoient affectés à certaines Villes: & cela particulierement chez les Grecs & chez les Romains; ſoit qu'on crût qu'ils étoient nés dans ces Villes, ou qu'ils leur accordaſſent une protection particuliere. En un mot, preſque toute la terre avoit été partagée entre pluſieurs Divinités, & à l'exception des grands Dieux, qui étoient reconnus partout, quoiqu'honorés plus particulierement en certains lieux, les autres n'étoient adorés que chez quelques Peuples, & dans de certaines contrées. C'eſt de-là que ces Dieux étoient nommés *Topiques*, ou Populaires, & qu'ils ont tiré la plûpart de leurs noms, comme on le verra dans leur Hiſtoire, des différents lieux où ils étoient honorés.

Ainſi Jupiter l'étoit ſpécialement dans l'Iſle de Crete, où l'on croyoit qu'il avoit été nourri, à Dicte, au mont Ida, au mont Olympe, au Pirée, dans l'Epire, à Dodone. Junon, à Argos, à Mycenes, à Phaliſque, à Samos, à Carthage. Cerès, en Sicile, & à Eléuſis. Veſta ou Cybele, dans toute la Phrygie, ſur-tout à Berecynthe, & à Peſſinunte. Minerve, à Alalcomene, à Athenes, & à Argos. Apollon, à Chryſa, Ville de Phrygie, à Delphes, à Cylla, à Claros, une des Cyclades, à Cynthe, montagne de Delos, à Grynée, à Leſbos, à Milet, à Patare, à Phaſelis, montague de Lycie, à Smynthe, à Rhodes, à Tenedos, à Cyrrha, chez les Hyperboréens, & ailleurs. Diane à Epheſe, à Delos, à Mycenes, à Brauron dans l'Attique, à Magneſie, ſur le mont Ménale, à Segeſte, &c. Venus à Amathonte en Chypre, à Cythere, à Gnide, à Paphos, à Idalie, ſur le mont Eryx dans la Sicile, ſur l'Ida dans la Phrygie. Mars, à Rome, chez les Getes, & d'autres peuples du Nord, comme les Scythes & les Thraces. Vulcain, dans les Iſles Eoliennes, à Lemnos, auprès du mont Etna; & plus anciennement en Egypte, dont ſuivant les meilleurs Auteurs, il étoit la premiere Divinité. Mercure, ſur l'Helicon, ſur les monts Cylleniens, à Nonacrie, & generalement dans toute l'Arcadie. Neptune, dans l'Iſthme de Corinthe, au Tenare, & ſur toutes les Mers. Nerée, ſur les côtes des Mers, & par les gens de marine. Saturne, dans pluſieurs lieux d'Italie. Pluton, dans tous les ſacrifices qu'on offroit aux morts. Bacchus, à Thebes, à Nyſa, à Naxos, &c. Eſculape, à Epidaure, à Rome & ailleurs. Pan, ſur le Ménale en Arcadie, &c. La Fortune à Antium, Eole, dans les Iſles qui portoient ſon nom. Tels étoient les lieux principaux de la Grece, de l'Aſie mineure, & de l'Italie, où l'on honoroit les Dieux d'un culte particulier.

Enfin, pour comble d'abſurdité, on adora les animaux & les reptiles; & ce n'étoient pas ſeulement les particuliers qui leur offroient de l'encens & des ſacrifices, mais les Villes entieres où leur culte fut établi: ainſi Memphis & Heliopolis adoroient le bœuf; Saïs & Thebes, les brebis; Cynopolis, les chiens; Mendès, les chevres & les boucs. (a) Les Aſſyriens,

(a) On expliquera dans le Liv. 4. ce qu'on doit penſer du culte rendu aux animaux.

les colombes. Dans quelques Villes on adoroit les ſinges ; dans d'autres les crocodiles & les lezars, les corbeaux, les cigognes, l'aigle, le lion; & ces Villes portoient même ſouvent le nom des animaux qui étoient l'objet de leur culte, comme Cynopolis, Leontopolis, Mendès, &c. Les poiſſons devinrent auſſi l'objet d'un culte ſuperſtitieux, non-ſeulement parmi les Syriens, qui n'oſoient pas même en manger ; mais auſſi dans pluſieurs Villes d'Egypte, de Lydie, & dans d'autres pays. Les uns plaçoient ſur leurs Autels des anguilles, d'autres des tortues, & d'autres des brochets. (*a*)

On n'en demeura pas là : les inſectes, les ſerpens furent auſſi adorés en Egypte & dans pluſieurs autres pays. Epidaure & Rome avoient élevé des Temples à la coleuvre, qu'ils croyoient repréſenter Eſculape. Il n'y eut pas juſqu'aux moindres inſectes qui ne devinrent l'objet de cette folle ſuperſtition. Les Theſſaliens honoroient les fourmis, dont ils croyoient tirer leur origine : les Acarnaniens, les moûches ; & ſi les habitans d'Accaron ne les adoroient pas, ils offroient du moins de l'encens au Génie qui les chaſſoit, & Béelzebut étoit leur grande Divinité. Enfin, les pierres elles-mêmes furent l'objet d'un culte public ; comme celle que Saturne avoit avalée au lieu de Jupiter, & celle qui repréſentoit parmi les Phrygiens la mere des Dieux ; & le Dieu Terme, qui étoit une eſpece de borne ou de rocher.

Que ſi nous voulons parler maintenant des Heros ou des demi-Dieux, quel prodigieux nombre n'en trouverons-nous pas ? leurs Temples étoient repandus dans toute la terre, & leur culte, quoique moins ſolemnel que celui des Dieux, faiſoit une partie conſiderable de la Religion payenne. Enée, ſurnommé Jupiter-Indigete, avoit une Chapelle érigée en ſon honneur ſur les bords du fleuve Numicus ; Janus, Faunus, Picus, Evandre, Fatua ou Carmenta, Acca-Laurentia, ou Flore, Matuta, Portumnus, Mania, Anna Perrenna, Vertumne, Romulus, & pluſieurs autres, étoient honorés dans le pays Latin. Hercule (*b*), Theſée, Caſtor & Pollux, Hele-

(*a*) Conſultez ſur tout cela Voſſius, *de Idol.* qui en traite fort au long.

(*b*) Il n'y pas de Dieu Indigete dont le culte fût plus repandu que celui d'Hercule. La Grece, l'Italie, la Gaule, l'Eſpagne, l'Afrique, la Libye, l'Egypte, & la Phenicie, lui avoient élevé des Temples & des Autels.

ne, Agamemnon, & la plûpart des Heros de la Toiſon d'or ou du ſiege de Troye, eurent des Temples & des Autels dans la plûpart des Villes de la Grece. La Laconie honoroit Hyacinthe, & Timomarchus qui combattit pour les Lacedemoniens contre le Peuple d'Amycles, ſans parler d'Agamemnon, de Menelas, de Paris & de Déiphobe. Les Meſſeniens offroient de l'encens & des ſacrifices à Polycaon, à ſa femme Meſſene, à leur fils Triopas, & au celebre Machaon fils d'Eſculape. Les Arcadiens accorderent les honneurs divins à Caliſto, à ſon fils Arcas, à Ariſtée qui avoit quitté l'Iſle de Cos où il étoit né, pour venir en Arcadie apprendre à ce peuple l'art d'élever les abeilles. Le peuple d'Argos honoroit Perſée, Lyncée, Hypermneſtre, Io, Apis. Les Acarnaniens reveroient Amphiloque, & conſultoient ſes Oracles. Le peuple d'Athenes avoit rempli cette celebre Ville des Temples de Cecrops, de ſes filles, Agraule, Herſe & Pandroſe; de Celeus & de Triptoleme ſon fils, d'Erechteus & de ſes filles. On y trouvoit auſſi les Temples d'Egée, de Theſée, de Dedale, de Perdix ſon neveu, d'Androgée, d'Alcmene, d'Eaque, d'Iolaüs, ce fameux compagnon des travaux d'Hercule, de Codrus, & d'une infinité d'autres. A Delphes on voyoit celui de Neoptoleme; à Megare, celui d'Alcathoüs; chez les Oropiens celui d'Amphiaraüs; Thebes étoit celebre, non-ſeulement par le culte de Bacchus, de Semelé, de Cadmus, d'Hermione, mais auſſi de toute cette illuſtre famille: ainſi Ino & Melicerte y eurent leurs Temples & leurs Autels, auſſi-bien qu'Hercule, Iolaüs & Amphiaraüs. Dans l'Elide les femmes ſacrifioient une fois par an à Hippodamie, fille de Pelops. Teleſphore étoit honoré à Pergame, *Damia* ou *Lamia* l'étoit à Epidaure, Nemeſis à Rhamnus, *Sanctus*, ou *Sangus* chez les Sabins, *Adramus* & *Palicus* en Sicile, Coronis à Sicyone, Théagene chez les Thaſiens, Borée en Thrace, *Pater-Curis* chez les Volſques, Tellenus à Aquilée, Tanaïs en Armenie, Ferentina à Ferentum, Tagès en Etrurie, aujourd'hui la Toſcane; Feronia, dans pluſieurs lieux d'Italie, *Marica* à Minturne, les Graces, à Orchomene, les Muſes, dans la Piérie & à Lesbos, & Amphiloque à Oropos. La Theſſalie ſacrifioit à Pelée, à Chi-

ron, à Achille. L'Iſle de Tenedos à Tenès, celle de Chios à Ariſtée & à Drimachus, celle de Samos à Lyſandre, celle de Naxe à Ariadne, les Eginetes à Eaque, ceux de Salamine au fameux Ajax, fils de Telamon, l'Iſle de Crete, à Europe, à Idomenée, à Molon, & à Minos. On voyoit en Afrique les Temples de pluſieurs Rois. Les Maures honoroient Juba; ceux de Cyrene, Battus; les Carthaginois, Didon, Amilcar, &c. Les Thraces, Orphée, & leur Légiſlateur Zamolxis.

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit parcourir tous les autres lieux celebres par le culte de quelque Divinité particuliere, puiſque toute la terre étoit remplie de Temples & d'Autels, élevés non-ſeulement aux grands Dieux, mais auſſi aux Indigetes, (*a*) & que chaque Peuple & chaque Ville, generalement parlant, avoit mis au rang des Dieux ou des Heros, ſes Fondateurs & ſes Conquerans. Si l'on croit avoir beſoin de preuves, pour tout ce que je viens dire dans ce dernier article, on n'a qu'à lire Pauſanias, qui parle des Temples conſacrés à tous ces Heros, Strabon, & parmi les modernes, Meurſius dans ſon excellent Traité des Fêtes de la Grece; le premier Livre de Voſſius, & Roſin. (1)

(1) Liv. 2. & 3.

Enfin, ſi l'on joint à tant de Dieux, les Génies & les Junons qui étoient comme les anges gardiens de chaque homme & de chaque femme, on n'aura pas de peine à croire ce que dit Pline, que le nombre des Dieux excedoit celui des hommes (*b*), ni ce que rapporte Varron, qui fait monter ce nombre à trente mille.

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait eu de tout temps dans preſque tous les pays du monde, quelqu'un qui ait rejetté dans le fond du cœur ces Divinités ridicules, du moins pour la plûpart. Je ſçais que Dieu ſe conſerva quelques ſerviteurs parmi les Nations les plus Idolâtres; que Salem eut ſon Melchiſedech, les Iduméens leur Job, les Chaldéens leur Abraham; mais à cela près, on doit croire que toute la terre étoit couverte des tenebres de l'Idolâtrie; qu'il n'y eut que le peuple

(*a*) Conſultez pour tous ces Indigetes & leur culte, Pauſanias, & Strabon, & parmi les modernes Meurſius, *Græcia Feriata*, & Voſſius, *de Idol.* Liv. 1.

(b) *Major cœlitum populus etiam quam hominum intelligi poteſt, cum ſinguli quoque ex ſemetipſis totidem Deos faciant, Junones, Genioſque adaptando ſibi.* Pline, Liv. 2.

Juif

Juif dans un coin du monde, qui conſerva l'idée & le culte du vrai Dieu ; encore ce même Peuple trop ingrat & toujours charnel, malgré les bienfaits viſibles qu'il recevoit de ſon Dieu, & les défenſes continuelles des Prophétes, ne ſe laiſſa que trop ſouvent entraîner au fatal penchant qu'il avoit pour l'Idolâtrie.

On pourroit oppoſer à ce que je viens de rapporter des progrès de l'Idolâtrie, que toutes les fauſſes Divinités des Payens, n'étoient que differens attributs du vrai Dieu ; qu'ils adoroient, par exemple, ſa juſtice dans Themis, ſa puiſſance ſouveraine dans Jupiter, ſon éloquence dans Mercure, ſa ſageſſe dans Pallas, ainſi des autres ; mais ils n'en ſeroient pas pour cela plus excuſables, ayant ainſi diſtribué & partagé entre pluſieurs Dieux, les perfections d'un Etre qui eſt un par eſſence. On peut penſer la même choſe des Poëtes & des Philoſophes, qui croyoient que Dieu étoit l'ame de ce vaſte univers, qui lui donnoit le mouvement & la vie.

Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
. . . . . *Deum namque ire per omnes*
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum (1).

(1) Eneid. L. 6.

C'étoit le ſentiment favori des Stoïciens, au rapport de Ciceron (2) : chacun donna à cette ame univerſelle du monde, le nom de quelque Divinité. Strabon diſoit que c'étoit Jupiter ; ſelon Denys d'Halicarnaſſe, c'étoit Saturne ; Macrobe vouloit que ce fût le Soleil ; Apulée, la Lune : d'autres, Pan, ou Junon, ou Minerve ; ou plûtôt ſelon le ſentiment de Zenon (3), c'étoit cette même ame du monde, qui prenoit tous ces differens noms, ſuivant les differens rapports de ſa puiſſance : qu'elle s'appelloit *Dios*, parce que c'eſt par elle que tout ſe fait ; *Athena*, parce que ſon empire eſt dans les Cieux ; *Hera*, ou Junon, parce qu'elle préſide à l'air ; Poſeidon ou Neptune, parce qu'elle réſide dans l'eau ; Vulcain, parce qu'elle habite dans le feu (4). Reconnoître & adorer, comme une Divinité, cette ame univerſelle, qui eſt une portion du monde, étendue comme le corps qu'elle

(2) Queſt. Acad. L. 4.

(3) Voyez Diog. Laerce.

(4) C'étoit auſſi le ſentiment de Varron. Voyez S. Aug. *De Civ. Dei.* L. 27. C. 23.

anime, c'eſt à la verité une eſpece d'Idolâtrie plus rafinée que celle du peuple ; mais c'eſt toujours rendre à une choſe materielle les hommages qui ne ſont dûs qu'à Dieu ; ou plutôt c'étoit un athéiſme ſemblable à celui de Straton, de Pline, de Spinoſa, & de la plûpart des Lettrés Chinois.

Mais après avoir prouvé que l'Idolâtrie n'étoit parvenue que par degrés au point d'abſurdité où on vient de la voir, il faut dire en peu de mots de quelle maniere le culte qu'on rendoit aux faux Dieux, monta juſqu'au comble de l'abomination.

Comme dans les premiers temps, la plûpart des Peuples ne connoiſſoient ni villes ni maiſons, & n'habitoient que dans des huttes, ou ſous des tentes portatives, & qu'ils erroient dans differens endroits, pour chercher des établiſſemens ſolides, il ne leur étoit ni facile ni convenable de conſtruire des Temples & de faire des Idoles ; & c'eſt ce qui les obligea d'abord à choiſir pour l'exercice de leur Religion, les cavernes, les bois, & les montagnes, les Prêtres & les Legiſlateurs ayant regardé ces lieux retirés, comme très-propres à rendre les myſteres de la Religion plus reſpectables. Pline s'explique clairement ſur cette matiere. Les arbres, dit-il, & les champs furent autrefois les Temples des Dieux. *Arbores fuere Numinum Templa, priſcoque ritu ſimplicia rura.* Voila ce qui donna lieu à la conſecration des bois, dont l'uſage n'a ceſſé qu'avec l'Idolâtrie.

Il faut remarquer, en premier lieu, que lorſqu'on vint à bâtir des Temples, on n'abolit pas l'uſage des bois ſacrés, & qu'on en planta ſouvent autour. Secondement, que ces premiers Temples n'avoient point d'Idoles. L'Architecture fut inventée avant que l'art de faire des figures fût connu. Herodote (1) & Lucien (2) nous l'apprennent des Egyptiens & des Scythes. Si nous en croyons Plutarque après Varron (3), les Romains furent 170. ans ſans Statues ni Idoles, & même Numa Pompilius les avoit proſcrites par une Loy également ſage & judicieuſe : auſſi quand on trouva les Livres de ce Prince, qui avoient été long-temps perdus, on les fit brûler, parce qu'ils condamnoient apparemment une coutume trop univerſelle alors, pour être abolie ; à moins

(1) L. 1.
(2) *De Dea Syria.*
(3) Voyez S. Aug. *De Civ.* L. 4. c. 31.

qu'on ne veuille dire qu'on les fit brûler comme des Livres apocryphes & ſuppoſés. Silius Italicus dit de même, que le Temple de Jupiter Ammon étoit ſans aucune Idole, & que le feu éternel qu'on y conſervoit, repréſentoit la Divinité qui y étoit adorée. Enfin, pour ne pas ennuyer par un trop grand nombre de citations, Tertullien nous apprend que de ſon temps même il y avoit pluſieurs Temples ſans aucune Statue; & c'eſt ce que veut dire l'Auteur du Livre de la Sageſſe en parlant des Idoles: *Neque enim erant ab initio, neque erunt in perpetuum.*

Il faut remarquer en troiſiéme lieu, qu'avant que l'art de faire des Statues fût inventé, on rendit un culte religieux à des pierres informes, à des colomnes, & autres choſes de cette nature; c'eſt ce que nous apprenons de pluſieurs Auteurs. Sanchoniathon dit que les plus anciennes Statues n'étoient que des pierres brutes, qu'il appelle *Bætilia*; & ce mot vient apparemment de Bethel, nom que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un Autel après ſon combat avec l'Ange (1). Pauſanias parle des Statues d'Hercule & de Cupidon, qui n'étoient que deux maſſes de pierre. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit en un même endroit trente pierres quarrées, auſquelles on donnoit les noms d'autant de Divinités. Les Scythes, au rapport d'Herodote (2), adoroient une épée qui repréſentoit le Dieu Mars. D'autres Peuples, ſelon Juſtin, rendoient leur culte à une lance; & c'eſt de-là qu'eſt venue la coutume de donner des lances aux Statues des Dieux. *Ab origine rerum pro Diis immortalibus haſtas coluerunt; ob cujus Religionis memoriam, adhuc Deorum ſimulachris haſtæ adduntur.* L. 43. Le fameux Sceptre d'Agamemnon dont parle Homere, fut adoré par le Peuple de Cheronée, comme un ſymbole de Jupiter. Enfin Arnobe nous apprend, que les Perſes adoroient le feu & les fleuves; les Arabes, une pierre informe; les Theſpiens, un rameau; les Cariens, du bois; ceux de Peſſinunte, un caillou; les Romains, la lance de Romulus; & les Samiens, un puits. *Videtis temporibus priſcis Perſas fluvios coluiſſe, memoralia ut indicant ſcripta; informem Arabas lapidem, acinacem Scythiæ nationes, ramum pro Cynthia Theſpios: lignum Cariis*

(1) Gen. 28.

(2) L. 4.

pro Diana colebatur ; Peſſinuntios ſilicem pro Deûm matre, pro Marte Romanos haſtam, puteum Samios pro Junone (1). Lorſque l'art de faire des Statues, dont on donne la gloire à Promethée, fut inventé, & que Dedale l'eut perfectionné, on rejetta toutes ces Divinités informes, & dès-lors l'Idolâtrie commença à faire beaucoup de progrès : on porta même la ſuperſtition juſqu'à croire que les Divinités elles-mêmes venoient habiter dans les Statues qui les repréſentoient ; & ce ſentiment étoit reçu ſi univerſellement, que le Philoſophe Stilpon ayant entrepris de prouver que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu, fut deferé à l'Areopage, où il fut obligé, pour ſe juſtifier, de chercher une pitoyable défaite, & de dire qu'il avoit avancé que cette Statue n'étoit pas un Dieu, puiſque c'étoit une Déeſſe ; ce qui n'empêcha pas toutefois qu'il ne fût banni.

(1) Arnobe *Ad Gentes l. 6.*

Comme toute Religion demande néceſſairement un culte, après avoir traité de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie, & des Dieux qu'elle avoit introduits, il eſt neceſſaire de parler du culte qu'on rendoit à ces differentes Divinités ; des Autels, des Temples, des Prêtres, des Sacrifices, des Victimes, des Inſtrumens des Sacrifices, des Oracles, des Fêtes, &c. ce qui fera la matiere d'autant de Chapitres.

CHAPITRE V.

Des Temples des Payens, de leur Forme, de leur Ancienneté, &c.

L'ANTIQUITE' des Temples eſt auſſi inconteſtable, que le temps auquel on a commencé d'en avoir, eſt incertain. Comme c'eſt dans la Phenicie & dans l'Egypte que l'Idolâtrie a commencé peu de temps après le Deluge, il n'eſt pas douteux que c'eſt dans ces deux Pays qu'il faut chercher l'origine de tout ce qui concerne le culte des faux Dieux, & l'uſage des Temples qui a commencé chez eux. Herodote & Lucien le diſent formellement des Egyptiens ;

mais auſſi il faut obſerver en même temps, que le ſyſteme de cette fauſſe Religion n'a pas été établi tout d'un coup, & que les ceremonies ne l'ont été que peu-à-peu. D'abord on n'honora les Dieux, que d'une maniere groſſiere : de ſimples Autels de pierre brute ou de gazon, élevés au milieu de la campagne, étoient les ſeuls préparatifs des Sacrifices qu'on leur offroit. Les Chapelles, c'eſt-à-dire, des lieux fermés, & enfin les Temples ne ſont venus que dans la ſuite ; & on ne voit pas en effet, que les Egyptiens en euſſent du temps de Moyſe : il en auroit parlé, puiſqu'il en a eu ſouvent occaſion. Ainſi j'oſe décider que le Tabernacle qu'il fit dans le deſert, & qui étoit un Temple portatif, eſt le premier Temple qu'on connoiſſe, & peut-être le modele de tous les autres. Le Tabernacle avoit un lieu ſacré, *Sancta Sanctorum*, qui répond aux lieux ſaints & cachées des Temples des Payens, & qu'ils nommoient *Adyta*. Ce Temple, expoſé à la vuë des Nations voiſines des lieux que parcoururent les Iſraëlites pendant quarante ans, a pû donner occaſion à ces Peuples Idolâtres d'en conſtruire de ſemblables, ſans être portatifs ; du moins eſt-il certain qu'ils en avoient avant la conſtruction du Temple de Jeruſalem. Le premier dont il eſt fait mention dans l'Ecriture, eſt celui de Dagon chez les Philiſtins. Quoiqu'il en ſoit, la coutume de bâtir des Temples en l'honneur des Dieux, venue d'Egypte, paſſa chez les autres Peuples. Lucien (1) dit que ce fut de ce pays qu'elle fut portée chez les Aſſyriens, & par-là il doit comprendre tous les Pays d'alentour, la Phenicie, la Syrie, & d'autres encore. De l'Egypte & de la Phenicie, elle paſſa dans la Grece avec les Colonies, & de la Grece à Rome ; c'eſt le chemin des Fables & de l'Idolâtrie, comme nous le diſons tant de fois dans cet Ouvrage ; & cette opinion eſt fondée ſur Herodote, & ſur tout ce que l'Antiquité a de plus certain. On donne à Deucalion pour la Grece, & à Janus pour l'Italie, la gloire d'y avoir bâti les premiers Temples ; d'autres aſſûrent que pour l'Italie, l'honneur en eſt dû à Faunus, d'où eſt venu le nom de *Fanum*, qui parmi les Latins ſignifie un Temple ; mais toutes ces recherches ſont auſſi frivoles qu'incertaines. Ce qu'il y a de plus aſſûré, c'eſt

(1) *de Dea Syria.*

nommés *Peripteres*, c'eſt-à-dire, ailes ; & *Dipteres*, quand la galerie avoit deux rangs de colonnes ; *Proſtyles*, lorſque les colomnes formoient le Portique ſans galerie ; & enfin *Hypethres*, quand ils avoient en dehors deux rangs de colonnes, & autant en dedans, tout le milieu étant découvert, à peu près comme nos Cloîtres. Vitruve remarque encore d'autres particularités, qu'on peut voir dans ſon Ouvrage.

L'interieur des Temples étoit ſouvent très-orné, car outre les Statues des Dieux, qui étoient quelquefois d'or, d'yvoire, d'ébene, ou de quelque autre matiere précieuſe, & celles des grands hommes qui y étoient quelquefois en grand nombre (*a*), il étoit ordinaire d'y voir des peintures, des dorures, & d'autres embelliſſemens, parmi leſquels il ne faut pas oublier les offrandes, ou les *Ex voto* ; c'eſt-à-dire, des Proües de Vaiſſeau, lorſqu'on croyoit avoir été garanti du naufrage par le ſecours de quelque Dieu ; des Tableaux, *Tabellas*, pour la guériſon d'une maladie ; les Armes priſes ſur les ennemis, les Drapeaux, des Trepieds, & les Boucliers votifs, tels que ſont les deux qui ſe trouvent dans le Cabinet des Medailles du Roi, & dont l'hiſtoire eſt dans le neuviéme Volume des Memoires de l'Académie des Belles-Lettres (*b*). Il y avoit ſur-tout dans le Temple de Delphes, & dans pluſieurs Temples de Rome, des richeſſes immenſes de ce genre. Outre ces ſortes d'ornemens, on ne manquoit gueres au jour de Fêtes de parer les Temples de branches de laurier, d'olivier, & de lierre.

Lorſqu'on vouloit bâtir un Temple, les Haruſpices étoient employés à choiſir le lieu, & le temps auquel on devoit en commencer la conſtruction. Ce lieu étoit purifié avec grand ſoin ; on l'environnoit même de rubans & de couronnes (1). Les Veſtales accompagnées de jeunes garçons & de jeunes filles, lavoient cet eſpace avec de l'eau pure & nette, & le Pontiſe l'expioit par un Sacrifice ſolemnel. Enſuite il touchoit la pierre qui devoit ſervir la premiere à former le fondement, & qui étoit liée d'un ruban ; & le peuple animé d'un grand

(1) Voyez Tacite Hiſt. L. 4.

(*a*) Voyez la deſcription des Temples les plus celebres, à la fin de ce Chapitre.
(*b*) Voyez le Traité *de Donariis*, par Thomaſinus.

zele,

zele, l'y jettoit, avec quelques pieces de monnoye, ou de métal qui n'avoit pas encore paſſé par le creuſet. Lorſque l'édifice étoit achevé, la conſécration s'en faiſoit auſſi avec de grandes ceremonies, & c'étoit le Pontife, ou en ſon abſence, quelqu'un de ſon College, qui y préſidoit.

Tacite (1) parlant du rétabliſſement du Capitole, nous a conſervé la formule, & les autres ceremonies de la conſécration du lieu deſtiné à bâtir un Temple. Veſpaſien, dit-il, ayant chargé L. Veſtinus du ſoin de rétablir le Capitole, ce Chevalier Romain conſulta les Aruſpices, & il apprit d'eux qu'il falloit commencer par tranſporter dans des marais les reſtes du vieux Temple, & en bâtir un nouveau ſur les mêmes fondemens. L'onziéme jour avant les Kalendes de Juillet, le Ciel étant ſerain, tout l'eſpace deſtiné pour l'édifice fut ceint de rubans & de couronnes. Ceux des Soldats dont le nom étoit de bon augure, entrerent dans cette enceinte avec des rameaux à la main; puis vinrent les Veſtales, accompagnées de jeunes garçons, & de jeunes filles, dont les peres & meres vivoient encore, qui laverent tout ce lieu avec de l'eau de fontaine, de lac, ou de fleuve. Alors Helvidius Priſcus Préteur, précedé de Plaute Elien Pontife, acheva d'expier l'enceinte par le ſacrifice d'une vache, & de quelques taureaux, qu'il offroit à Jupiter, à Junon, à Minerve, & aux Dieux Patrons de l'Empire; & les pria de faire en ſorte que le Bâtiment que la pieté des hommes avoit commencé pour leur demeure, fût heuſement achevé. Les autres Magiſtrats, qui aſſiſtoient à cette ceremonie, les Prêtres, le Sénat, les Chevaliers, & le Peuple, pleins d'ardeur & de joye, ſe mirent à remuer une pierre d'une groſſeur énorme, pour la traîner au lieu où elle devoit être miſe en œuvre. Enfin, on jetta dans les fondemens pluſieurs petites monnoyes d'or, & d'autres pieces de métal, comme nous venons de le dire.

(1) Hiſt. L. 4.

De ces Temples, il y en avoit quelques-uns qui ne devoient pas être bâtis dans l'enceinte des Villes, mais hors les murs; comme ceux de Mars, de Vulcain, & de Venus, pour les raiſons qu'en apporte Vitruve. (2) « Quand on veut, dit cet » Auteur, bâtir des Temples aux Dieux, ſur-tout à ceux qui » ſont les Patrons de la Ville, ſi c'eſt à Jupiter, à Junon,

(2) Liv. 2. C. 2.

» ou à Minerve, il faut les placer aux lieux les plus élevés; » d'où l'on puiſſe voir la plus grande partie des murs de la » Ville. Si c'eſt à Mercure, on doit les mettre à l'endroit » où ſe tient le marché, ou la foire, ainſi qu'on l'obſerve » pour ceux d'Iſis & de Serapis. Ceux d'Apollon, ou de » Bacchus doivent être près du Theatre. Ceux d'Hercule, » lorſqu'il n'y a ni Gymnaſe, ni Amphitheatre, doivent être » placés près du Cirque. Ceux de Mars hors de la Ville, & » dans les champs; comme ceux de Venus, aux portes de » la Ville. On trouve, c'eſt toujours le même Auteur qui » parle, dans les écrits des Aruſpices Etruſques, qu'on a » coutume de mettre les Temples de Venus, de Vulcain, » & de Mars, hors des murs, de peur que ſi Venus étoit » dans l'interieur de la Ville-même, cela ne fût une occa- » ſion de débauche pour les jeunes gens, & pour les meres » de famille. Vulcain devoit être auſſi en dehors, pour éloi- » gner des maiſons la crainte des incendies. Mars étant hors » des murs, il n'y aura point de deſſention entre le peuple; » & de plus, il ſera là comme un rampart pour garantir les » murailles de la Ville des périls de la guerre. Les Temples » de Cerès étoient auſſi hors des Villes, en des lieux où on » n'alloit guere que pour lui offrir des ſacrifices, afin que la » pureté n'en fût point ſouillée ». Cependant ces diſtinctions ne furent pas toujours obſervées exactement.

On ne peut rien ajouter au reſpect que les Idolâtres avoient pour leurs Temples. Si nous en croyons Arien, il étoit défendu de s'y moucher & d'y cracher; & Dion ajoute que quelquefois on y montoit à genoux. Ils étoient un lieu d'aſyle pour les coupables & pour les débiteurs, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant. Enfin, dans les calamités publiques, les femmes ſe proſternoient dans les lieux ſacrés, & en balayoient le pavé avec leurs cheveux. Il eſt arrivé cependant quelquefois, que les malheurs publics ne ceſſant pas, le peuple perdoit tout le reſpect dû aux Temples, & s'emportoit juſqu'à jetter des pierres contre les murailles, comme pour les lapider; ainſi qu'on le voit dans Suetone. (1)

(1) *In Calig.*

Quoique communément les hommes & les femmes entraſſent dans les Temples, il y en avoit dont l'entrée étoit

défendue aux hommes, comme celui de Diane à Rome, dans la rue nommée *Vicus Patricius*, ainſi que Plutarque nous l'apprend, quoiqu'ils puſſent entrer dans les autres Temples de cette Déeſſe; on croit que la raiſon de cette défenſe venoit de ce qu'une femme qui prioit dans ce Temple, y avoit reçu le plus ſanglant affront.

Après avoir donné une idée abregée des Temples des Payens, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de faire une deſcription particuliere de quelques-uns des plus célebres. On jugera par-là à quel point on avoit porté la magnificence & la profuſion.

Temple de Belus.

Si ce Temple étoit le plus ancien de tous ceux du Paganiſme, comme on n'en ſçauroit douter, il étoit auſſi le plus ſingulier par ſa ſtructure. Beroſe, au rapport de Joſeph (1), en attribue la conſtruction à Belus, qui y fut lui-même adoré après ſa mort. Mais il eſt certain que ſi le Belus de cet Hiſtorien eſt le même que Nemrod, comme il eſt bien vrai-ſemblable, ſon deſſein ne fut pas de bâtir un Temple, mais d'élever une tour, qui pût le mettre à couvert lui & ſon peuple, des inondations, s'il en arrivoit de ſemblables au Deluge. On ſçait de quelle maniere Dieu arrêta ce deſſein inſenſé. L'ouvrage demeura en l'état où il étoit au moment de la confuſion des langues, & fut deſtiné dans la ſuite à ſervir de Temple à Belus, qui après ſa mort merita les honneurs divins. Cette fameuſe tour, qu'on appelle vulgairement la Tour de Babel, formoit dans ſa baſe un quarré, dont chaque côté contenoit un ſtade de longueur, (*a*) ce qui lui donnoit un demi-mille de circuit. Tout l'ouvrage étoit compoſé de huit tours bâties l'une ſur l'autre, & qui alloient toujours en diminuant. Quelques Auteurs, comme le remarque M. Prideaux, (2) trompés par la Verſion Latine d'Herodote, prétendent que chacune de ces tours ait été haute d'un ſtade, ce qui monteroit à un mille de hauteur pour le tout; mais le texte Grec ne porte rien de ſemblable, & il n'y eſt fait

(1) Ant. liv. 10.

(2) Hiſt. des Juifs, tom. I. p. 181.

(a) Le ſtade étoit une eſpace de ſix vingt toiſes.

aucune mention de la hauteur de cet édifice. (*a*) Strabon qui a fait auſſi la deſcription de ce Temple, ne lui donne qu'un ſtade de haut, & un de chaque côté. Le ſçavant Editeur de l'impreſſion de l'Ouvrage de M. Prideaux faite à Trevoux, dit qu'en ſuivant la meſure des ſtades qui étoient en uſage du temps d'Herodote, le ſeul des Anciens qui parle pour avoir vû cet édifice, il ne devoit avoir que 69. toiſes de haut, ou environ, c'eſt-à-dire un peu plus d'une fois la hauteur des tours de l'Egliſe de Paris; ce qui n'eſt pas ſi exceſſif, vû la magnificence de quelques bâtimens de l'Europe. Le même Editeur remarque encore, que comme cet ouvrage n'étoit fait que de briques, que des hommes portoient ſur leur dos, comme nous l'apprenons des anciens, (1) ainſi que l'Ecriture-Sainte le dit de la tour de Babel, ſa conſtruction n'a rien qui doive ſurprendre; & quoiqu'il fût plus haut de cent dix-neuf pieds que la grande Pyramide, comme elle étoit bâtie, ou du moins couverte de pierres d'une longueur exceſſive, qu'il falloit guinder à une ſi prodigieuſe hauteur, elle doit avoir été infiniment plus difficile à conſtruire. Quoi qu'il en ſoit, nous apprenons d'Herodote qu'on montoit au haut de ce bâtiment par un degré qui alloit en tournant, & qui étoit en dehors. Ces huit tours compoſoient comme autant d'étages, dont chacun avoit ſoixante & quinze pieds de haut, & on y avoit pratiqué pluſieurs grandes chambres ſoutenues par des pilliers, & de plus petites, où ſe repoſoient ceux qui y montoient. La plus élevée étoit la plus ornée, & celle en même-temps pour laquelle on avoit le plus de veneration. C'eſt dans cette chambre qu'étoient, ſelon Herodote, un lit ſuperbe, & une table d'or maſſif, ſans aucune ſtatuë.

(1) Herod. liv. 1. Strab. liv. 16. Diod de Sic. liv. 2. Arri. liv. 7.

Juſqu'au temps de Nabuchodonoſor ce Temple ne contenoit que la tour, & les chambres dont on vient de parler, & qui étoient autant de chapelles particulieres; mais ce Monarque, au rapport de Beroſe, (2) lui donna beaucoup plus d'étendue par les édifices qu'il fit bâtir tout autour, avec un mur qui les enfermoit, & des portes d'airain, à la conſtruction deſquelles la mer du même métal, & les autres uſten-

(2) Apud Joſ. Ant. liv. 10.

(*a*) Herodote dit ſeulement que ce bâtiment avoit un ſtade de longueur, ſur un ſtade de largeur.

ciles du Temple de Jeruſalem avoient été employés. Ce Temple ſubſiſtoit encore du temps de Xerxès, (1) qui au retour de ſa malheureuſe expédition dans la Grece, le fit démolir, après en avoir pillé les immenſes richeſſes, parmi leſquelles étoient des ſtatues d'or maſſif, dont il y en avoit une, au rapport de Diodore de Sicile, (2) qui étoit de quarante pieds de haut, & qui pouvoit bien être celle que Nabuchodonoſor avoit conſacrée dans la plaine de Dura. L'Ecriture, à la verité, donne à ce Coloſſe 90. pieds de haut ; mais on doit l'entendre de la ſtatue & de ſon pied-d'eſtal pris enſemble.

(1) Herod. l. 1. Arrien l. 7.

(2) Liv. 2.

Il y avoit auſſi dans le même Temple pluſieurs Idoles d'or maſſif, & un grand nombre de vaſes ſacrés du même métal, dont le poids, ſelon le même Diodore, alloit à 5030. talens; ce qui joint à la ſtatue, montoit à des ſommes immenſes. C'étoit au reſte, du Temple aggrandi par Nabuchodonoſor, qu'Herodote, qui l'avoit vû, fait la deſcription dans ſon premier Livre; (3) & ſon autorité doit l'emporter ſur celle de Diodore de Sicile, qui n'en parloit que ſur quelques relations. Herodote dit à la verité que dans une Chapelle baſſe de ce Temple, étoit une grande ſtatue d'or de Jupiter, c'eſt-à-dire de Belus; mais il n'en donne ni le poids ni la meſure, ſe contentant de dire que la ſtatue, avec une table d'or, un trône, & un marche-pied, étoient tous enſemble eſtimés par les Babyloniens, huit cens talens. Le même Auteur ajoute que hors de cette Chapelle étoit auſſi un Autel d'or, & un autre plus grand ſur lequel on immoloit des animaux d'un âge parfait, parce qu'il n'étoit pas permis d'en offrir de pareils ſur l'Autel d'or, mais ſeulement de ceux qui tettoient encore; & qu'on brûloit ſur le grand Autel chaque année le poids de cent mille talens d'encens. Enfin, il fait mention d'une autre ſtatue d'or maſſif, qu'il n'avoit pas vûe, & qu'on lui dit être haute de douze coudées, c'eſt-à-dire, de dix-huit pieds. C'eſt ſans doute de la même que parle Diodore, quoiqu'il lui donne 40. pieds de hauteur, en quoi il eſt plus croyable, ſi c'étoit celle de Nabuchodonoſor, comme il y a toute ſorte d'apparence.

(3) Pag. 181. & ſuiv.

Quoiqu'il en ſoit, j'ai dit d'après Herodote, que dans la plus haute tour il y avoit un lit magnifique, & cet Auteur

ajoute qu'il n'étoit permis à perſonne d'y coucher, excepté une femme de la Ville que le Prêtre de Belus choiſiſſoit chaque jour, lui faiſant accroire qu'elle y étoit honorée de la préſence du Dieu.

Temple de Vulcain à Memphis.

Les Egyptiens, ſuivant Herodote, ſont les premiers de tous les Peuples, qui ont conſtruit des Temples en l'honneur des Dieux. Je n'ai pas deſſein de parler de tous ceux qui étoient dans ce pays; mais celui de Vulcain & quelques autres, meritent à cauſe de leur ancienneté, que nous entrions dans quelque détail à leur ſujet.

Quoique nous n'ayons aucune deſcription bien détaillée du Temple de Vulcain, on peut juger par ce qu'en dit Herodote (1) en differens endroits de ſon Hiſtoire, qu'il devoit être de la derniere magnificence. Son antiquité d'abord ne doit pas paroître douteuſe, puiſque cet Hiſtorien dit qu'il fut bâti par Menès, le premier qui regna en Egypte après les Dieux & les demi-Dieux. Ce ne fut pas apparemment ce Prince qui donna à cet ouvrage toute la beauté qu'on y admira dans la ſuite, quoique Herodote diſe que dès-lors il étoit grand & très-renommé, puiſque les premiers bâtimens n'annonçoient qu'une noble ſimplicité. Mais les ſucceſſeurs de Menès ſe firent gloire d'embellir à l'envi les uns des autres l'ouvrage du fondateur de leur Monarchie, & d'y mettre les ſtatues dont nous allons parler; car ſuivant les meilleurs Hiſtoriens, il n'y en avoit aucune dans les anciens Temples d'Egypte. Mœris, Prince puiſſant & extrémement riche, ajouta à ce premier Temple, le ſuperbe Veſtibule qui étoit du côté du ſeptentrion. Rhamſinite ſucceſſeur de Protée, fit, ſelon le même Auteur, élever celui qui regardoit l'Occident, & poſer vis-à-vis du Veſtibule, deux ſtatues coloſſales chacune de vingt-cinq coudées, c'eſt-à-dire, de trente-ſept ou trente-huit pieds de hauteur. L'une, que les Egyptiens adoroient, étoit appellée par eux l'Eté, parce qu'elle regardoit le Septentrion; l'autre pour laquelle ils n'avoient aucun reſpect, étoit nommée l'Hiver, & regardoit le Midi. Enfin, Amaſis fit placer devant le même Temple une ſtatue ren-

(1) Liv. 2. C. 99.

verſée qui étoit haute de 75. pieds, & ſur ce coloſſe qui ſervoit de fondement, ou plûtôt de pied-d'eſtal, il fit élever deux autres ſtatues, chacune de 20. pieds de hauteur, & du même marbre que la grande.

Il eſt aiſé de juger par le récit d'Herodote, de la magnificence & de l'étendue de ce Temple. Cependant l'interieur de cet édifice, bien loin de meriter l'admiration de ceux qui y entroient, ne fit qu'exciter les mepris & les railleries de Cambyſe, qui ſe mit à éclater de rire, en voyant la ſtatue de Vulcain & celle des autres Dieux, ſemblables à des Pygmées, (1) leſquelles veritablement devoient faire un contraſte bien ridicule avec les coloſſes qui étoient dans les Veſtibules dont on vient de parler. Peut-être étoit-ce le même Temple qu'avoit fait bâtir Menès. Car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour durer long-temps.

(1) Voyez l'art. des Cabires, liv. 6.

L'Egypte avoit encore un grand nombre de Temples plus riches les uns que les autres ; tels que celui de Jupiter à Thebes ou Dioſpolis, & à Hermunthis, celui d'Andera, celui de Protée à Memphis, dont Herodote fait mention, & celui de Minerve à Saïs, que le même Auteur dit avoir été embelli par les ſoins d'Amaſis, d'un Veſtibule qui ſurpaſſoit de beaucoup en grandeur & en magnificence, tous les monumens que les Rois ſes prédeceſſeurs avoient laiſſés. Ce même Prince y ajouta des ſtatues d'une grandeur prodigieuſe ; car les Egyptiens aimoient les figures coloſſales, ſans parler des pierres immenſes pour leur énorme groſſeur, & qui venoient la plûpart d'Elephantine, Ville eloignée de Saïs de vingt journées de navigation. Les détails où il faudroit entrer pour faire connoître tant de beaux Ouvrages me meneroient trop loin ; mais je ne ſçaurois m'empêcher de parler d'une eſpece de Temple unique en ſon genre, je veux dire, de cette Chapelle d'une ſeule pierre, que le même Amaſis avoit fait tailler dans les carrieres de la haute Egypte, & fait venir avec des ſoins & des peines incroyables juſqu'à Saïs, où elle devoit être placée dans le Temple de Minerve. Voici ce qu'en rapporte Herodote : « Mais ce » que j'admire pardeſſus tous les autres ouvrages faits par » les ordres d'Amaſis, dit cet Auteur, il fit apporter d'Ele-

» phantine une maiſon faite d'une ſeule pierre ; que deux » mille hommes, tous Pilotes & Marins, ne purent amener » qu'en trois ans. Cette maiſon avoit de face vingt-une cou- » dées, (1) ſur quatorze de largeur, & huit de hauteur, & » dans œuvre cinq coudées de haut, & dix-huit de long.

(1) Trente-un pieds & demi.

Cette maiſon n'entra jamais dans le Temple de Minerve, & fut laiſſée à la porte, ſoit qu'Amaſis fût piqué d'avoir vû l'Architecte qui la conduiſoit ſe plaindre par ſes ſoupirs de la fatigue que lui avoit cauſé cet Ouvrage, ou parce qu'un de ceux qui aidoit à la conduire ſur le Nil, avoit été écraſé, ainſi que le dit le même Hiſtorien.

Le Temple de Diane à Epheſe.

Ce Temple qui a paſſé pour une des ſept Merveilles du monde, étoit très-ancien ; mais il n'étoit pas d'abord auſſi magnifique qu'il le devint dans la ſuite, puiſque, ſelon Pline, (1) toute l'Aſie concourut pendant deux cent vingt ans, ou comme il le dit dans un autre endroit, durant quatre cens ans, à l'orner & à l'embellir. Pindare, dans une de ſes Odes, dit que les Amazones l'avoient bâti lorſqu'elles allerent faire la guerre aux Atheniens & à Theſée ; mais Pauſanias aſſûre que ce grand Poëte ne connoiſſoit pas l'antiquité de ce Temple, puiſque ces mêmes Amazones étoient venues des bords du Thermodon pour ſacrifier à la Diane d'Epheſe dans ſon Temple, dont elles avoient connoiſſance, parce que quelque temps auparavant, défaites par Hercule, & précedemment encore par Bacchus, elles s'y étoient refugiées comme dans un aſyle.

(1) Liv. 36. ch. 14.

Denys le Géographe nous apprend qu'il y en avoit encore un plus ancien, bâti par les mêmes Amazones, qui annonçoit bien la ſimplicité des premiers temps, puiſqu'il ne conſiſtoit que dans une niche creuſée dans un orme, où étoit apparemment la ſtatue de Diane. Celui dont je vais parler étoit moins ancien : voici la deſcription que fait Pline de ce magnifique Ouvrage. Il fut bâti, dit-il, dans un lieu marécageux pour le garantir des tremblemens de terre, & des ouvertures qui s'y font quelquefois ; & afin que les fondemens d'un

ſi peſant édifice euſſent de la ſolidité dans cette terre molle & détrempée par les eaux, on y mit du charbon pilé, & par-deſſus des peaux de mouton avec leur laine. Ce Temple, continue le même Auteur, avoit quatre cens ving-cinq pieds de long ſur deux cens de large. Les cent vingt-ſept colonnes qui ſoûtenoient l'édifice, avoient été données par autant de Rois, & avoient chacune ſoixante pieds de haut. De ces colonnes il y en avoit trente-ſix de ciſelées, & une de la main du célebre Scopas. L'Architecte qui conduiſit ce grand Ouvrage, fut Cherſiphron, ou Cteſiphon; & c'eſt une merveille qu'on ait pû mettre en uſage des Architraves d'un ſi grand poids. L'artifice dont ſe ſervit cet habile Ouvrier pour en venir à bout eſt ſingulier; il étendit ſur le haut des colonnes de grands ſacs pleins de ſable, puis laiſſant couler doucement ce ſable, les Architraves prirent inſenſiblement leur aſſiette. Cherſiphron eut encore plus de peine à poſer une pierre d'un bien plus grand poids, au-deſſus de la porte du Temple: on croiroit que Pline avoit, faute de relation, imaginé de quelle maniere on avoit pû réuſſir à placer cette maſſe énorme; mais au lieu de cela il rapporte froidement une viſion de l'Architecte auquel Diane apparut, l'exhortant à prendre courage, & dit que le lendemain matin on vit la pierre deſcendre d'elle-même & ſe placer où elle devoit être: *Atque ita poſtridie apparuit, lapis, pondereque ipſo correctus videbatur.* On pourra bien croire que le toit du Temple étoit fait de planches de cedre, comme le dit le même Auteur; mais je ne ſçais ſi on ajoûtera foi à ce qu'il dit de l'eſcalier par lequel on montoit juſqu'au faîte, qui étoit fait d'un ſeul cep de vigne. Cherſiphron, ni ſon fils Metagene, n'acheverent pas un ouvrage ſi grand & ſi magnifique: d'autres Architectes y travaillerent, & ce ne fut qu'après un eſpace de 220. ans qu'il fut entierement fini.

Les richeſſes de ce Temple devoient être immenſes, puiſque tant de Rois avoient contribué à l'embellir, & qu'il n'y avoit rien de plus fameux en Aſie que cet édifice, tant par la dévotion, que par le concours infini de monde qui abordoit à Epheſe. Ce que raconte S. Paul (1) de la ſédition tramée par les Orfévres de cette ville, qui gagnoient leur vie à faire

(1) Act. 19.

de petites Statues d'argent de Diane, eſt bien propre à nous prouver la célébrité du culte de cette Déeſſe.

Il y a apparence au-reſte, que la deſcription que fait Pline, regarde le Temple qui fut brûlé par Eroſtrate, de la maniere que chacun ſçait. Car celui qui ſubſiſtoit de ſon temps avoit été conſtruit par Cheiromocrate, le même qui bâtit la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos vouloit faire une Statue d'Alexandre. Ce dernier Temple que Strabon avoit vû, étoit auſſi beau & auſſi riche que le premier, & on y voyoit des ouvrages des plus habiles Sculpteurs de la Grece. L'Autel étoit preſque tout de la main de Praxitele. Xenophon parle d'une Statue d'or maſſif, dont Herodote qui avoit viſité ce Temple ne dit rien. Strabon aſſure auſſi que les Epheſiens, par reconnoiſſance, avoient placé dans le même lieu une Statue d'or, en l'honneur d'Artemidore. Vitruve dit que ce Temple, d'ordre Ionique, étoit Dipterique, c'eſt-à-dire, qu'il regnoit tout à l'entour deux rangs de colonnes, en forme d'un double portique; qu'il avoit 71. toiſes de longueur, ſur plus de 36. de largeur, & qu'on y comptoit 127. colonnes de 60. pieds de haut.

Ce Temple étoit un aſyle des plus celebres, qui, ſelon le dernier Auteur que je viens de citer, s'étendit à 125. pieds aux environs. Mithridate l'avoit borné à l'eſpace d'un trait de fleche. Marc-Antoine doubla cette étendue; mais Tibere, pour éviter les abus qui ſe commettoient à l'occaſion de ces ſortes de droits, abolit cet aſyle.

Aujourd'hui on ne trouve plus d'un ſi ſuperbe édifice que quelques ruines, dont on peut voir la relation dans le voyage de Spon. Les Médailles nous repréſentent ſouvent ce Temple, avec la figure de Diane; mais le frontiſpice, à cauſe du peu d'eſpace que laiſſent ces ſortes de Monumens, n'y eſt chargé au plus que de huit colonnes, quelquefois de ſix, de quatre, ou de deux ſeulement.

Temple de Jupiter Olympien.

La Grece avoit un ſi grand nombre de Temples, de Chapelles & d'Autels, qu'on en trouvoit à chaque pas, dans les villes, dans les bourgades, & dans les campagnes. Pour

s'en convaincre il n'y a qu'à lire les Anciens, & ſur-tout Pauſanias, qui s'eſt particulierement attaché à les décrire, & qui en parle preſque à chaque page de ſon Voyage de la Grece.

Parmi tant de Temples, Vitruve en admiroit ſur-tout quatre, qui étoient bâtis de marbre, & enrichis de ſi beaux ornemens, qu'ils faiſoient l'admiration des plus habiles connoiſſeurs, & étoient devenus la regle & le modele des bâtimens dans les trois ordres d'Architecture, le Dorien, l'Ionien, & le Corinthien. Le premier de ces beaux ouvrages étoit le Temple de Diane à Epheſe, dont on vient de voir la deſcription. Le ſecond celui d'Apollon dans la ville de Milet, l'un & l'autre d'ordre Ionique. Ce celebre Architecte mettoit dans le troiſiéme rang le Temple d'Eléuſis, bâti en l'honneur de Cerès & de Proſerpine, qu'Ictinus fit d'ordre Dorique, d'une ſi vaſte étendue qu'il étoit capable de contenir trente mille perſonnes; car il s'en trouvoit du moins autant, & ſouvent plus, à la célébration des Myſteres de ces deux Déeſſes (1). D'abord, remarque Vitruve, ce Temple étoit ſans colonnes au dehors, pour laiſſer plus de place & de liberté aux cérémonies religieuſes qui ſe pratiquoient dans les Sacrifices; mais Philon dans la ſuite y ajoûta un Portique magnifique. Le quatriéme étoit le Temple de Jupiter Olympien à Athenes, d'ordre Corinthien. Il avoit été commencé d'abord par les ſoins de Piſiſtrate; mais les troubles qui ſuivirent ſa mort, laiſſerent pendant près de trois cens ans l'ouvrage imparfait, juſqu'à ce qu'enfin Antiochus Epiphane Roi de Syrie, ſe chargea de faire la dépenſe néceſſaire pour achever la Nef, qui étoit fort vaſte, & pour les colonnes du Portique. Coſſutius, Citoyen Romain, habile Architecte, fut choiſi pour exécuter ce grand ouvrage; & il y réuſſit ſi bien, qu'il y eut peu d'édifices qui l'égalaſſent en grandeur & en magnificence.

(1) Voyez Herod. L. 8. c. 65. & Strab. L. 9. p. 365.

Pour ſuivre le deſſein que je me ſuis propoſé, je choiſis deux de ces Temples, celui de Jupiter Olympien, & celui d'Apollon à Delphes, qui étoient les deux plus magnifiques. Le premier, ſelon Pauſanias (2), & la Statue de Jupiter qu'on y admiroit, étoient le fruit des dépouilles que les

(2) In Eliac.

[illegible] les Piſans & leurs Alliés, lorſqu'ils [illegible] la ville de Piſe. Ce Temple, dont Libon [illegible] du pays avoit été l'Architecte, étoit d'ordre Dorique, & tout environné de colonnes par dehors, enſorte que la place où il étoit bâti formoit un ſuperbe Periſtyle. On avoit employé à cet édifice des pierres du pays, mais qui étoient d'une nature & d'une beauté ſinguliere. La hauteur de ce Temple, depuis le rez de chauſſée juſqu'à ſa couverture, étoit de ſoixante & huit pieds, ſa largeur de quatre-vingt quinze, & ſa longueur de deux cens trente. La couverture étoit non de tuiles, mais d'un beau marbre tiré du Mont Pentelique, & taillé en tuiles. Du milieu de la voute pendoit une Victoire de bronze doré, & au-deſſous de cette Statue étoit un bouclier d'or, ſur lequel on voyoit la tête de Meduſe; & aux deux extremités de la même voûte étoient auſſi ſuſpendues deux chaudieres dorées. Par dehors, au-deſſus des colonnes, regnoit autour du Temple un cordon, auquel étoient attachés vingt & un boucliers dorés, conſacrés à Jupiter par Mummius, après le ſac de Corinthe. Sur le fronton de devant étoit repréſenté avec un art infini, le combat de Pelops avec Œnomaüs, & Jupiter au milieu. Œnomaüs & ſa femme Sterope, une des filles d'Atlas, le char à quatre chevaux, & Myrtil l'Ecuyer de ce Prince, étoient à la droite du Dieu; Pelops, Hippodamie, & l'Ecuyer avec ſes chevaux, occupoient la gauche. Toutes ces figures étoient d'un Peonien, originaire de Thrace. Le fronton de derriere, ouvrage d'Alcamene, le meilleur Statuaire de ſon temps, après Phidias, repréſentoit le combat des Centaures, & des Lapithes, à l'occaſion des nôces de Pirithoüs. Une grande partie des travaux d'Hercule étoit ſculptée dans l'interieur de cet édifice; & ſur les portes qui étoient toutes d'airain, on remarquoit entre autres choſes, la chaſſe du Sanglier d'Erymanthe, & les exploits du même Hercule contre Diomede Roi de Thrace, contre Geryon, &c. Enfin, car on ne peut pas tout détailler, il y avoit deux rangs de colonnes qui ſoutenoient deux galeries fort exhauſſées, ſous leſquelles on paſſoit pour arriver au Trône de Jupiter.

Ce Trône & la Statue du Dieu étoient le chef-d'œuvre

de Phidias, & l'Antiquité n'offroit rien de ſi magnifique, ni d'auſſi parfait. La Statue d'une immenſe hauteur, étoit d'or & d'yvoire, ſi artiſtement mêlés qu'on ne pouvoit la regarder ſans être frappé d'étonnement. Ce Dieu portoit ſur ſa tête une couronne qui imitoit parfaitement la feuille d'olivier, & tenoit à ſa main droite une Victoire, auſſi d'or & d'yvoire, & de la gauche un Sceptre d'une extrême délicateſſe, & où reluiſoient toutes ſortes de métaux, qui ſoûtenoit une Aigle. La chauſſure & le manteau du Dieu étoient d'or, & ſur le manteau étoient gravés toutes ſortes d'animaux & de fleurs. Le Trône étoit tout brillant d'or & de pierres précieuſes. L'yvoire & l'ébene, les animaux qui y étoient repréſentés, & pluſieurs autres ornemens y faiſoient par leur mêlange, une agréable varieté. Aux quatre coins de ce Trône étoient quatre Victoires, qui ſembloient ſe donner la main pour danſer, ſans parler de deux autres qui étoient aux pieds de Jupiter. Les pieds du Trône, du côté du devant, étoient ornés de Sphinx, qui arrachoient de tendres enfans du ſein des Thebaïdes; & au-deſſous on voyoit Apollon & Diane qui tuoient à coups de fleches les enfans de Niobé. Quatre traverſes qui étoient aux pieds du même Trône, & qui alloient d'un bout à l'autre, étoient ornées d'une infinité de figures d'une extrême beauté; ſur une étoient repréſentés ſept vainqueurs aux jeux Olympiques; on voyoit ſur une autre Hercule prêt à combattre contre les Amazones, & le nombre des combattans de part & d'autre étoit de vingt-neuf. Outre les pieds du Trône, il y avoit encore des colonnes qui le ſoutenoient. Enfin une grande baluſtrade, peinte & ornée de figures, enfermoit tout l'ouvrage. Panenus, habile Peintre de ce temps-là, y avoit repréſenté avec un art infini, Atlas qui ſoutient le ciel ſur ſes épaules, & Hercule qui ſemble prêt à ſe charger de ce fardeau, Theſée & Pirithoüs, le combat d'Hercule contre le Lion de Nemée, l'attentat d'Ajax ſur Caſſandre, Hippodamie avec ſa mere, Promethée enchaîné, & mille autres ſujets de l'Hiſtoire fabuleuſe. A l'endroit le plus élevé du Trône, au-deſſus de la tête du Dieu, étoient les Graces & les Heures, les unes & les autres au nombre de trois. Le pied-d'eſtal, qui ſoutenoit toute cette maſſe,

étoit auſſi orné que le reſte. Phidias y avoit gravé ſur or, d'un côté le Soleil conduiſant ſon char, de l'autre Jupiter & Junon, les Graces, Mercure, & Veſta. Venus y paroiſſoit ſortir du ſein de la mer, & être reçuë par l'Amour, pendant que Pitho, ou la Déeſſe de la perſuaſion, lui préſentoit une couronne. Apollon & Diane n'avoient pas été oubliés ſur ce bas-relief, non-plus que Minerve & Hercule. On remarquoit au bas de ce pied-d'eſtal Amphitrite & Neptune, & Diane ou la Lune qui paroiſſoit galoper ſur un cheval. Enfin un voile de laine, teint en pourpre & brodé magnifiquement, préſent du Roi Antiochus, pendoit du haut juſqu'en bas. Je ne dis rien des autres ornemens de ce ſuperbe édifice, ni du pavé qui étoit du plus beau marbre, ni des préſens que pluſieurs Princes y avoient conſacrés, ni du nombre infini de Statues qui y étoient, ainſi qu'aux environs. On peut ſur tout cela conſulter Pauſanias, qui m'a fourni cette deſcription. J'ajoûte ſeulement que pour juger de la grandeur de la Statue de Jupiter, ſur laquelle les Anciens ne ſont pas d'accord, il ſuffit d'obſerver que le Trône & la Statue alloient depuis le pavé juſqu'à la voûte, dont j'ai marqué l'élevation. On n'aura pas de peine à avouer qu'un pareil ouvrage, d'une ſi vaſte étenduë, d'une élevation ſi conſiderable, où l'or mêlé avec l'ébene & l'yvoire jettoit un grand éclat, où l'on voyoit tant de figures, de bas-reliefs & de peintures, le tout de la main des plus grands Maîtres, devoit faire un effet bien agréable ſur ceux qui entroient dans le Temple. N'oublions pas de dire que cet édifice étoit d'ordre Dorique, le plus ancien de tous les ordres d'Architecture, & celui en même temps qui convient le mieux aux grands ouvrages.

Temple d'Apollon à Delphes.

Si le Temple d'Apollon à Delphes n'étoit pas auſſi magnifique, pour ſa ſtructure, que celui que je viens de décrire, il étoit beaucoup plus riche par les préſens immenſes qu'on y avoit envoyés de toutes parts. Je dis plus riche, ſi toutefois on peut eſtimer le chef-d'œuvre de Phidias. D'abord le Temple de Delphes fut très-peu conſidérable. Une caverne, d'où ſortoient quelques exhalaiſons, qui donnoient de la vivacité

& de l'enthouſiaſme à ceux qui s'en approchoient, ayant fait croire qu'il y avoit quelque choſe de divin, on établit un Oracle en cet endroit, comme je l'expliquerai dans un plus grand détail, en parlant des Oracles (1). Le concours qu'attira cette prétendue merveille, obligea les habitans du voiſinage à conſacrer ce lieu, & on y bâtit d'abord une Chapelle, ou plûtôt une Cabane faite de branches de laurier. On dit, ajoûte Pauſanias (2), que des abeilles y éleverent une ſeconde Chapelle qui étoit de cire, & qu'Apollon l'envoya aux Hyperboréens. On voit bien que ce n'eſt qu'une fable, que j'expliquerai dans le Chapitre des Oracles, & Pauſanias en a jugé de même. Le troiſiéme Temple de Delphes fut bâti de cuivre ; ce qui ne doit pas paroître fort étonnant, comme le remarque l'Auteur que je viens de citer, & que je copie preſque mot-à-mot ; puiſqu'Acriſius Roi d'Argos avoit fait faire une chambre de cuivre pour y enfermer ſa fille Danaé ; & que l'on voyoit encore de ſon temps à Sparte le Temple de Minerve *Chalciœcos*, ainſi appellé parce qu'il étoit tout de cuivre. Mais que ce Temple, dit Pauſanias, ait été bâti par Vulcain, c'eſt ce qu'il ne croyoit pas, ni qu'il y eût au lambris des Vierges d'or qui avoient une voix charmante, comme Pindare l'avoit imaginé, ſans doute d'après les Sirenes d'Homere. Les Anciens n'étoient pas d'accord ſur la maniere dont ce Temple avoit été détruit. Les uns diſoient que la terre s'étoit entr'ouverte, & l'avoit englouti ; les autres, que le feu y ayant pris, le cuivre dont il étoit fait ſe fondit. Quoiqu'il en ſoit, ce Temple fut bâti une quatriéme fois, & il eut pour Architectes Agamede & Trophonius : pour lors on n'y employa que de la pierre. Cet édifice fut conſumé par les flames, la premiere année de la cinquante-huitiéme Olympiade. Le dernier enfin, qui ſubſiſtoit du temps de Pauſanias, & qui étoit le plus grand & le plus riche, avoit été conſtruit par les ſoins des Amphictyons, des deniers que les Peuples avoient conſacrés à cet uſage.

Quoique nous n'ayons pas de deſcription détaillée de ce dernier Temple, il eſt aiſé de juger de ſon étendue, & des richeſſes immenſes qu'il renfermoit, par le ſoin qu'eurent tant de Rois, & des Peuples entiers, d'y envoyer des préſens.

(1) Voyez le Chap. 16.

(2) In Phoc.

On n'alloit gueres conſulter l'Oracle d'Apollon, (& qui eſt-ce qui n'y alloit pas, ou qui n'y envoyoit pas ?) ſans y apporter quelque offrande ; & il falloit que le nombre en fût infini, puiſque quoique ce Temple eût été pillé pluſieurs fois, comme on peut le voir dans l'Auteur que je copie, Neron en enleva cinq cens Statues toutes de bronze, tant des Hommes illuſtres, que des Dieux.

Le Pantheon de Rome.

Rome & l'Italie n'avoient pas moins de Temples que la Grece. On en trouvoit par-tout, & pluſieurs étoient remarquables ou par leur ſingularité, ou par leur magnificence. On doit mettre au nombre des plus beaux celui de Jupiter, ſur le Capitole, & celui de la Paix, qui ſelon Pline étoient deux des plus beaux ornemens de Rome. Mais comme je n'en connois pas de plus ſuperbe, ni de plus ſolidement bâti que le grand Pantheon, nommé vulgairement la Rotonde, puiſqu'il ſubſiſte encore aujourd'hui dans ſon entier, ſous le nom de l'Egliſe de tous les Saints, auſquels il eſt conſacré, comme il l'étoit dans le Paganiſme à tous les Dieux, je le choiſis préferablement aux autres, pour en donner la deſcription. On en peut voir le deſſein dans le Tome II. de l'Ant. *Exp.* par le P. de Montfaucon, qui l'a pris pour le plan dans Serlio, & pour le profil dans Lafreri.

L'opinion la plus commune eſt qu'il fut bâti par les ſoins & aux frais d'Agrippa gendre d'Auguſte ; il y a cependant des Auteurs qui ſoûtiennent qu'il étoit plus ancien que lui, & qu'il ne fit que le reparer, & y ajoûter le beau Portique qu'on y voit encore. Quoiqu'il en ſoit, ce ſuperbe édifice, qui ne prend jour que par un trou qui eſt au milieu de la voûte, & qui eſt ſi ingénieuſement ménagé qu'il en eſt éclairé ſuffiſamment, eſt de figure ronde, & il ſemble que l'Architecte ait voulu, comme on le remarque dans un grand nombre d'autres Temples de la premiere antiquité, imiter en cela la figure du monde. C'eſt du moins le ſentiment de Pline : *Quod forma ejus convexa faſtigiatam cœli ſimilitudinem oſtenderet.*

Le Portique, ouvrage d'Agrippa, plus beau & plus ſurpre-

nant

nant que le Temple même, eſt compoſé de ſeize colonnes de marbre Granite, chacune d'une ſeule pierre. Ces colonnes ont cinq pieds de diametre, & plus de trente-ſept pieds de hauteur, ſans y comprendre la bâſe & le chapiteau. De ces ſeize colonnes il y en a huit de face, & huit derriere : le tout d'ordre Corinthien. Comme on trouva du temps du Pape Eugene, près de cet Edifice, une partie de la tête d'Agrippa en bronze, un pied de cheval, & un morceau de rouë du même metal, il y a apparence que ce grand Homme étoit repréſenté lui-même en bronze ſur ce Portique, monté ſur un char à quatre chevaux.

Quand jai dit que ce Temple ſubſiſtoit aujourd'hui en entier, on doit l'entendre du corps de l'ouvrage, poſé ſur de ſi ſolides fondemens, que rien n'a été capable de les ébranler. Auſſi ſelon un Architecte Romain, dont le Manuſcrit eſt entre les mains du Pere Montfaucon, ces fondemens étoient une maſſe qui non-ſeulement s'étendoit ſous tout l'édifice, mais encore bien avant au-delà de ſes murailles. Pour les ouvrages ſuperbes, les ſtatues, & aures choſes précieuſes dont il étoit rempli, tout a été diſſipé. Les plaques de bronze doré qui couvroient toute la voûte, furent enlevées par l'Empereur Conſtance III. Le Pape Urbain VIII. ſe ſervit des poutres du même métal pour faire le Baldaquin de ſaint Pierre, & les groſſes pieces d'artillerie qui ſont au Château Saint-Ange. Les ſtatues des Dieux, qui étoient dans les niches qu'on voit encore dans l'interieur du Temple, ont été ou pillées, ou enfouies, & il n'y a pas bien long-temps encore, qu'en creuſant près de cet Edifice, on trouva un lion de Biſalte, qui eſt un beau marbre d'Egypte, & puis un autre, qui ſervirent à orner la Fontaine de Sixte V. ſans parler d'un beau & grand vaſe de porphire, qu'on placa près du portique. En general cet Edifice étoit très-magnifique, parfaitement bien bâti, dans de juſtes proportions, & il fait encore un des beaux ornemens de la Ville de Rome.

CHAPITRE VI.

Des Autels.

APRES avoir traité ſommairement de ce qui regarde les Temples, il eſt neceſſaire de parler des Autels. Mais comme nous ſuivons toujours la même methode, en ne rapportant que ce qu'il y a d'eſſentiel ſur chaque ſujet, & que nous renvoyons aux meilleurs Traités ceux qui veulent entrer dans de plus longs détails, nous avertiſſons d'abord que le P. Berthaud, de l'Oratoire, en a compoſé un ſur les Autels, qui laiſſe peu de choſes à déſirer (1); nous allons en donner l'abregé, renvoyant aux Antiquaires pour les figures.

(1) *Tract. ſingularis de Ara*, imprimé à Nantes en 1636. *in* 12.

Sans nous arrêter à l'étymologie d'*Altare*, nom qu'on croit communement avoir été donné aux Autels, parce qu'ils ſont élevés, nous dirons avec Servius, que les Anciens mettoient quelque difference entre *Altare* & *Ara* : car quoique le dernier fût employé également lorſqu'il étoit queſtion des Dieux du Ciel & de l'Enfer, cependant le mot *Altare* étoit ſpécialement conſacré pour marquer les Autels des Dieux céleſtes : *Novimus, inquit, aras Diis eſſe ſuperis & inferis conſecratas, altaria verò eſſe ſuperorum tantùm Deorum* (2). Telle étoit la diſtinction de Servius, quoique d'autres Auteurs en mettent une autre, & diſent, qu'on ſacrifioit aux Dieux céleſtes ſur des Autels, & aux Dieux terreſtres ſur la terre même, & dans des foſſes aux Dieux infernaux. Le P. Berthaud ajoute, qu'on immoloit les victimes aux Nymples dans des antres & des cavernes.

(2) Serv. ſur la 5. Egl. de Virg.

L'antiquité des Autels n'eſt pas douteuſe : elle a précedé ſans doute, comme nous l'avons déja inſinué, la conſtruction des Temples, non-ſeulement parmi les Patriarches, mais auſſi chez les Payens. Et comme le culte ſuperſtitieux du Paganiſme a commencé en Egypte, ainſi que nous l'avons dit, il y a apparence que c'eſt dans ce pays que furent conſtruits les premiers Autels. C'eſt auſſi le ſentiment d'Herodote, & de Cœlius Rhodiginus qui l'a copié (3). La ſimplicité ayant toujours fait l'appanage des uſages nouvellement in-

(3) Var. Lect. liv. 16.

ventés, il eſt clair que les premiers Autels n'ont été que de ſimples monceaux de terre ou de gazon, qui s'appelloient *Aræ ceſpititiæ* ou *gramineæ ;* ou de pierres brutes, &c. & les Idolâtres imiterent d'abord cette maniere ſimple d'élever des Autels, pratiquée par Noé & les autres premiers Patriarches ; mais dans la ſuite la matiere & la forme des Autels changerent tout-à-fait. Le Paganiſme en effet en avoit de differentes formes ; de quarrés, de quarrés-longs, de ronds, de triangulaires ; comme de differente matiere ; de pierre, de marbre, de bronze, & d'or même, du moins Herodote (1) le dit de la Table qui étoit dans le Temple de Belus à Babylone. Pauſanias remarque qu'il y en avoit auſſi de bois, mais qu'il étoit rare d'en trouver de cette eſpece. Celui de Jupiter Olympien n'étoit qu'un tas de cendres ; d'autres n'étoient, qu'un ſimple amas de cornes de differens animaux : *innumeris ſtructam de cornibus aram*, comme le dit Ovide. Euſtathe, qui fait mention de cet Autel (2), dit qu'il étoit à Epheſe, & qu'Apollon l'avoit conſtruit des cornes des chevreuils que Diane avoit tués à la chaſſe. Moyſe parle ſouvent des cornes des Autels, mais dans un autre ſens, n'ayant entendu par-là que leurs angles.

(1) Liv. 1.

(2) Sur le Liv. 8. de l'Iliade.

Les Autels ne differoient pas moins par le plus ou le moins d'élevation, que par leur matiere & par leur forme. Il y en avoit qui n'alloient pas à la hauteur du genou, d'autres alloient juſques à la ceinture ; quelques-uns étoient encore plus élevés, ſur-tout ceux de Jupiter & des autres Dieux céleſtes (3), pendant que ceux de Veſta, & des autres Divinités terreſtres, étoient les plus bas. Parmi ces Autels, il y en avoit de maſſifs, d'autres étoient creux par le haut, pour recevoir les libations & le ſang des Victimes ; d'autres enfin, étoient portatifs, pour s'en ſervir dans les voyages, & dans d'autres occaſions. Les Autels n'étoient pas tous dans les Temples ; il y en avoit dans les Bois ſacrés, & en plein air au milieu des champs ; comme ceux du Dieu Terme, de Sylvain, de Pan, de Vertumne, & ceux qu'Epimedes obligea les Atheniens affligés par la peſte, d'élever dans les lieux où des Victimes lâchées au hazard, s'arrêteroient. Ce ſont les mêmes dont parle ſaint Paul, & qui étoient dédiés aux Dieux

(3) Vitruve liv. 1. ch. 7.

inconnus. Mais il étoit encore plus ordinaire d'élever les Autels ſur les montagnes, où étoient auſſi ſouvent les Bois ſacrés; & cette coutume d'aller ſacrifier ſur les lieux hauts, étoit ſi ancienne & ſi univerſelle, que l'Ecriture Sainte (1) la reproche ſans ceſſe aux Iſraëlites, & blâme même les meilleurs Rois de ne l'avoir pas abolie : *attamen excelſa non tulit.*

(1) Dans les Livres des Rois.

Comme les Grecs appelloient l'Autel Βωμὸς, ils nommoient Τριβωμὸς, un triple Autel. Il y en avoit un de cette ſorte dans le Temple d'Eſculape à Rome, ſuivant une Inſcription rapportée par les Antiquaires. Une autre Inſcription qui ſe trouve dans Fabretti, prouve, ſelon cet habile homme, que le *Tribomos* ſe trouvoit dans pluſieurs autres Temples; & il y a apparence que c'étoient trois Autels adoſſés l'un contre l'autre deſtinés à trois Divinités. Herodote dit (2) qu'en Egypte, dans un grand Temple d'Apollon, il y avoit Βωμοὶ τεταμένοι, ces trois Autels étoient pour Latone, pour Apollon, & pour Diane.

(2) In Eut.

Parmi les Autels que le temps nous a conſervés, & dont on trouve la repréſentation dans les Antiquaires, il y en a de ſimples & ſans aucune figure, d'autres ſur leſquels ſont des bas-reliefs de pluſieurs Divinités, de Génies, de Joueurs de flûtes, & d'autres figures. La plûpart ont aux quatre coins des têtes d'animaux, de bœufs, de beliers, &c. Enfin, chaque particulier avoit dans ſon Laraire, c'eſt-à-dire dans le lieu deſtiné à honorer les Dieux Lares, ou les Dieux Penates, les Génies, & les Junons qui étoient les Génies des femmes, de petits Autels ſur leſquels il leur ſacrifioit.

On avoit grand ſoin, avant que de ſacrifier, d'orner les Autels, & on ne manquoit pas d'employer pour cela les choſes qu'on croyoit agréables à chaque Divinité. Comme nous aurons occaſion dans le Chapitre ſuivant de parler des plantes & des arbres qu'on croyoit être particulierement conſacrés à chaque Dieu, il ſuffit de dire ici que c'étoient des branches de ces arbres qu'on ornoit les Autels.

Il faudroit un volume pour décrire tous les Autels dont parlent les Anciens; le nombre en étoit infini. Athenes & Rome, ainſi que toutes les autres Villes payennes, en étoient remplies. Virgile remarque qu'Hiarbas en avoit élevé cent, & autant de Temples, au ſeul Jupiter (3). On en trouvoit

(3) Eneid. liv. 4.

partout, dans les campagnes, ſur les montagnes, dans les carrefours des villes, & des grands chemins; dans les Cirques, dans les Hippodromes, dans le Stade d'Olympie, & dans mille autres endroits: en un mot, on en avoit élevé non-ſeulement à tous les Dieux, mais à des Villes-même & à des hommes vivans. Ainſi Auguſte, ſans parler des autres Empereurs, avoit ſes Autels en pluſieurs endroits. On peut conſulter pour tous ces détails le P. Berthaud, que j'ai cité au commencement de cet article: mais comme parmi ces Autels il y en avoit de ſinguliers, il eſt à propos d'en dire un mot.

Nous trouvons dans l'Antiquité deux Autels, auſquels on avoit donné le nom d'*Ara maxima*: le premier, dans la Grece, étoit élevé en l'honneur de Jupiter Olympien, comme nous l'apprend Pauſanias; le ſecond, en Italie, avoit été conſtruit pour Hercule, après la défaite de Cacus, ainſi que le raconte élégamment Virgile (1), en faiſant parler Evandre de la ſorte:

Ex illo celebratur honos, lætique minores
Servavere diem; primuſque Potitius author,
Et domus Herculei cuſtos Pinaria ſacri,
Hanc aram luco ſtatuit, quæ maxima ſemper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima ſemper.

(1) Eneid. liv. 8. Sil. Ital. liv. 7. Ovid. Faſt. l. 1. Tacite, l. 15. l'appelle ſeulement *Ara magna*.

Cet Autel élevé dans la campagne, au lieu même où depuis fut bâtie la ville de Rome, étoit dans le Marché aux bœufs, près de la Porte Carmentale; les Potitiens ſeuls & les Pinariens pouvoient y ſacrifier. Après l'extinction de ces deux familles, le ſoin de cet Autel fut donné aux Eſclaves, ainſi qu'on l'apprend de Tite-Live (2) & de Valere Maxime (3), qui dit que ce fut Appius Claudius Cenſeur, qui fit ce changement. Il n'étoit point permis aux femmes d'approcher de cet Autel, ni d'aſſiſter aux ſacrifices qu'on y offroit, ſelon *Alexander ab Alexandro*, lequel ajoute qu'on en éloignoit avec ſoin les Eſclaves, les Affranchis, les chiens & les moûches (4).

(2) Decad. 1. liv. 9.
(3) Liv. 1, ch. 2.
(4) *Gen. Dier.* liv. 2, ch. 14.

Il y avoit un autre Autel encore plus ſingulier. C'étoit celui qui étoit dans le ciel, ſous le nom de la Conſtellation

de l'Autel. Hygin dit que cet Autel étoit celui ſur lequel les Dieux prêts à combattre les Geants, avoient ſacrifié, & avoient juré une ligue offenſive & défenſive, contre ces redoutables ennemis.

Comme les Payens croyoient que les Dieux habitoient dans les Temples, dans leurs Statues, & dans les Autels, on ne doit pas être ſurpris du grand reſpect qu'ils avoient pour toutes ces choſes; mais parce que leur vengeance éclatoit, à ce qu'ils s'étoient imaginé, d'une maniere plus ſenſible dans certains endroits que dans d'autres, leur veneration augmentoit pour ces lieux-là. Ainſi rien n'étoit plus reſpectable, ni en même-temps plus redouté, que les Autels des Dieux Palices, où les parjures étoient punis par ces deux Divinités, & précipités dans le Lac près duquel ils avoient juré, comme nous le dirons dans leur Hiſtoire. Tel étoit auſſi le célebre Autel de Lyon, ſi redoutable aux Orateurs.

Ce grand reſpect pour les Autels avoit fait établir la coutume d'y avoir recours dans toutes les occaſions. On y faiſoit les Alliances, les Traités de paix, les réconciliations, les mariages, &c. Virgile, ſi ſçavant dans les uſages de ſon pays, ſera notre premier garant, pour ce qui regarde les Traités de paix.

Poſt iidem, inter ſe poſito certamine, Reges
Armati Jovis ante aras, pateraſque tenentes,
Stabant, & cæſâ firmabant fœdera porcâ. (1)

(1) En. l. 8.

Ce même Auteur fait ainſi parler Enée qui ſe plaint de l'infraction des Rutules :

Multa Jovem, & læſi teſtatur fœderis aras.

Silius Italicus reprochant aux Carthaginois leur infidelité, au ſujet des Traités faits avec les Romains, parle du même uſage :

Sed pacis faciem, & pollutas fœderis aras, &c

Dans l'occaſion dont je parle, lorſqu'on juroit la paix, on embraſſoit l'Autel, ou on le touchoit ſeulement; ce que Virgile a très-bien expliqué au ſujet du Traité fait entre Enée & Latinus.

Tango aras, medioſque ignes, & numina teſtor,
Nulla dies pacem hanc Italis, nec fœdera rumpet,
Quo res cumque cadent (1).

(1) En. l. 12.

Et Juvenal :

Atque adeo intrepidi quæcumque altaria tangunt (2).

(2) Sat. 13.

Comme les hommes ont toujours cherché à ſe tromper les uns les autres, peu raſſurés par des Traités de paix & d'alliance faits à la face des Autels, on y ajoutoit encore la religion du ſerment, qui ſe prêtoit en touchant l'Autel (3), comme nous aujourd'hui dans de pareilles occaſions, nous employons les Livres ſacrés de l'Evangile. Les Magiſtrats avant que d'entrer dans les charges de la Judicature, prêtoient auſſi ſerment auprès de l'Autel de Themis. Saint Ambroiſe nous apprend cet uſage (4) dans cette belle Epitre où il exhorte l'Empereur Valentinien à ne point faire rétablir un des Autels de cette Déeſſe qui étoit ruiné.

(3) Voyez Lucien, *in Jove Tragœdo.* Tite-Live, liv. 21. Polyb. l. 3.

(4) Ep. 3.

Pour les mariages qu'on célebroit à la face des Autels, ſur-tout de Junon, ou de Lucine, on peut conſulter le Pere Berthaud, qui rapporte pluſieurs autorités pour le prouver, & quelques exemples qui le confirment. Enfin, c'étoit près des Autels qu'on faiſoit des repas publics ; ainſi qu'on peut le voir dans pluſieurs endroits de Virgile (5) & ailleurs.

(5) Georg. liv. 4. Eneid. liv. 8, &c.

CHAPITRE VII.

Des Bois ſacrés.

OUTRE les Temples, les Chapelles, les Laraires, les Autels, le Paganiſme avoit encore d'autres lieux deſtinés au culte des Dieux. C'étoient les Bois ſacrés, dont l'établiſſement eſt ſi ancien, qu'on croit qu'il précede même celui des Temples & des Autels. Comme les Romains nommoient ces Bois, *Luci*, Servius croit qu'ils prirent ce nom, parce qu'on y allumoit du feu pour éclairer les myſteres qu'on y celebroit, *Luci, à lucendo.* Car ſoit qu'on eût choiſi pour

cela des Bois que la nature fourniſſoit anciennement dans tous les lieux, comme il y a bien de l'apparence qu'on le pratiqua d'abord; ſoit qu'on en plantât exprès, comme on fit dans la ſuite; c'étoient toujours des Bois des plus épais, des lieux obſcurs, impénetrables mêmes aux rayons du Soleil.

Ce fut dans ces lieux tenebreux, propres à inſpirer je ne ſçais quelle horreur, que furent célebrés les premiers myſteres du Paganiſme. C'étoit là que s'aſſembloient nos anciens Druides, qui prirent leurs noms mêmes des chênes de leurs forêts.

Cependant il paroît que les Anciens ont cru que ces Bois d'abord conſacrés à Lucine, qui étoit la même que Diane & Hecate, avoient été ainſi appellés du nom de cette Déeſſe (*a*).

Quoi qu'il en ſoit, l'uſage des Bois ſacrés pour y célebrer les myſteres, eſt très-ancien, & peut-être celui de tous qui fut le plus univerſel. D'abord il n'y avoit dans ces Bois ni Temples, ni Autels: c'étoient de ſimples retraites impénétrables aux profanes; c'eſt-à-dire, à ceux qui n'étoient pas deſtinés au culte des Dieux. Dans la ſuite on y bâtit des Chapelles & des Temples; & pour conſerver même un uſage ſi ancien, on ne manquoit pas, lorſqu'on le pouvoit, de planter des Bois autour des Temples & des Autels, de les environner de murailles, de hayes, ou de foſſés; & ces Bois étoient non-ſeulement conſacrés aux Dieux en l'honneur deſquels avoient été conſtruits les Temples, qui étoient au milieu de ces Bois, mais ils étoient eux-mêmes un lieu d'aſyle pour les coupables qui s'y retiroient.

Moyſe pour empêcher les Hebreux, trop enclins aux pratiques idolâtres des peuples qui les environnoient, de ſuivre ce pernicieux uſage, leur défend de planter des Bois autour des Autels du vrai Dieu: *Ne conſerito tibi lucum ullis arboribus ſecundum altare Jehovæ Dei tui, quod feceris tibi* (1). Toutes les fois même que ce ſaint Légiſlateur preſcrit aux Juifs de détruire les Idoles, il leur ordonne en même-temps de couper les Bois ſacrés: *Aras eorum deſtrue, & confringe ſtatuas, lucoſque ſuccide* (2), & ailleurs: *Lucos igne comburite* (3) Ce mê-

(1) Deut. 16. 21.

(2) Exod. 34. & ailleurs.

(3) Deut. 12.

(*a*) Voyez le Schol. de Stace, ſur le quatriéme Livre de la Thebaïde. Horace, art Poët. Virgile, En. liv. 6. & Servius ſon Commentateur.

me

mé ordre fut renouvellé à Gedeon, & les Prophetes parlent toujours avec indignation des Rois de Juda & d'Iſraël, qui avoient coûtume de ſacrifier dans les Bois ſacrés. Les Juifs étoient ſi portés à imiter en cela les peuples idolâtres, qu'un de leurs Rois pouſſa l'impieté juſqu'à faire planter à Jeruſalem un de ces Bois, que Joſias fit couper & brûler dans la vallée de Cedron (1). Les Rabbins ajoutent qu'il n'étoit pas permis aux Juifs de paſſer dans ces Bois, d'en couper aucun arbre pour leur uſage, de s'y repoſer à l'ombre, de manger les œufs ou les petits des oiſeaux qui y nichoient, ni de prendre le bois mort, ni de manger même du pain qui auroit été cuit au feu de ce bois; ſurquoi les curieux pourront conſulter Selden (2).

(1) 4. Reg. c. 23.

(2) *de Jure Nat. & Gent.* L. 2. c. 6.

Les Bois ſacrés devinrent dans la ſuite extrêmement fréquentés : on s'y aſſembloit aux jours de fêtes, & après la célebration des myſteres, on y faiſoit des repas publics accompagnés de danſes, & de toutes les autres marques de la joye la plus vive. Tibulle décrit ces Fêtes & ces repas, d'une maniere très-ſpirituelle.

Ruſticus è lucoque vehit, male ſobrius ipſe,
Uxorem plauſtro, progeniemque domum (3).

(3) L. 1. El. 11. v. 51.

On ornoit ces bois avec ſoin, de fleurs, de couronnes, de guirlandes & de bouquets ; & on y ſuſpendoit les dons & les offrandes, avec tant de profuſion, que quand ils auroient été moins épais & touffus, ils en auroient été totalement obſcurcis, & impenetrables à la lumiere du jour ; ce qui fait dire à Stace :

. . . *Hic arcus & feſſa reponere tela,*
Armaque curva ſuum & vacuorum terga leonum
Figere, & ingentes æquantia cornua ſylvas.
Vix ramis locus, &c. (4)

(4) Theb. L. 9. n. 588.

& Ovide dit :

. . . . . *Equidem pendentia vidi*
Serta ſuper ramos (5).

(5) Met. L. 8.

Couper des Bois ſacrés, ou les dégrader, étoit un ſacrilege,

& peut-être celui qu'on croyoit le plus irrémiſſible. Lucain parlant des arbres que Ceſar fit abbattre près de Marſeille, pour en faire des machines de guerre, peint bien la conſternation des Soldats qui refuſoient de ſe prêter à cet ouvrage, juſqu'à ce que ce Prince prenant une coignée, en abbatit un lui-même. *Saiſis d'un reſpect religieux pour la ſainteté de ce Bois, ils croyoient que s'ils avoient la temerité d'en vouloir couper quelque arbre, la coignée rebrouſſeroit ſur eux.*

Sed fortes tepuere manus, motique verendâ
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra lituras.

Cependant il étoit permis de les élaguer, de les éclaircir, & de couper les arbres qu'on croyoit attirer le tonnerre. Les Anciens nous ont conſervé l'hiſtoire de quelques-uns de ces Bois ſacrés, comme de ceux de Lucine, de la Déeſſe Feronie, d'Auguſte, & de quelques autres. Ils ſe reſſembloient tous, & étoient tous en une égale veneration.

CHAPITRE VIII.

Des Aſyles.

LES Temples, les Autels, & les Bois ſacrés ayant été parmi les Payens des lieux d'aſyle pour les criminels, il faut expliquer en quoi conſiſtoit le droit d'aſyle, quels en étoient les privileges, & découvrir quelle en fut l'origine.

Dès-que les hommes ont commencé à deſtiner des lieux au culte des Dieux (1), pour les reconnoître dans ces endroits d'une maniere authentique & ſolemnelle, comme leurs Maîtres & les arbitres de leur deſtinée, & qu'ils ont eſperé d'en obtenir du ſecours, ils ont cru qu'ils y étoient préſens d'une maniere particuliere; & dès-là pour ne pas paroître inflexibles à l'égard des autres, lorſqu'ils cherchoient à flechir les Dieux en leur faveur, il eſt très-croyable qu'ils regardoient ces lieux ſacrés où les coupables ſe retiroient, comme des aſyles inviolables.

(1) Voyez l'Extrait de la Diſſert. de M. Simon ſur les Aſyles. Mem. de l'Ac. des Bel. Lettr. T. 3. P. 37.

Le Tabernacle, & le Temple de Jeruſalem étoient des lieux d'Aſyle (1), & ſans doute que les premiers Autels élevés par les Patriarches l'étoient auſſi, puiſque Moyſe exclut les aſſaſſins, qui ſe refugioient auprès de ceux qu'il avoit élevés lui-même. Les Villes de refuge deſignées par Moyſe, & établies par Joſué, étoient auſſi des aſyles (2). Le Paganiſme qui avoit imité pluſieurs uſages du Peuple de Dieu, en avoit auſſi ſans doute pris celui du droit d'aſyle; ainſi l'époque de la fondation des premiers Temples & des Autels parmi eux, ſeroit, ſi on la ſçavoit, celle de l'origine de ce droit. Tout ce qu'on peut aſſûrer c'eſt qu'il eſt très-ancien, ſans qu'on puiſſe déterminer au juſte le temps où il a commencé. Nous ſçavons par Pauſanias (3), que Cadmus l'accorda à la Ville, ou à la Citadelle qu'il fit conſtruire en Beocie; & il y a apparence, comme le remarque M. Simon, que ce Prince, originaire de Phenicie, & voiſin de la Paleſtine, ayant appris combien le concours des Coupables & des Debiteurs dans les Villes de refuge parmi les Juifs, avoit ſervi à les peupler, employa le même moyen, pour attirer des habitans dans la ſienne. Theſée pour Athenes, & Romulus pour ſa nouvelle ville (*a*), uſerent de la même politique, ſi nous en croyons Plutarque (4). Diodore de Sicile (5) aſſûre que Cybele avoit fondé le droit d'aſyle dans la Samothrace. Hercule l'Egyptien paſſoit pour l'auteur de celui de Canope: celui de Diane *Stratonia* à Smyrne, & celui de Neptune Tenéen devoient leur inſtitution à la réponſe des Oracles.

(1) Mach. L. 2. c. 40.

(2) Num. 35. Deut. 4. Joſué. 20.

(3) in Beot.

(4) in Theſ.

(5) in Rom. L. 3.

Mais comme ce droit accordé aux Coupables, non ſeulement dans les Temples & près des Autels, mais dans les Villes mêmes qui prétendoient l'avoir, & en jouiſſoient veritablement depuis un temps immemorial, auroit pû avoir des ſuites fâcheuſes, & autoriſer le crime par l'eſperance de l'impunité, l'aſyle n'étoit que pour des delits involontaires. C'eſt ce que repondoient les Atheniens, ſuivant Thucydide (6), aux reproches des Beociens, en leur faiſant entendre que leurs Autels n'étoient des aſyles, que pour ces ſortes de crimes. Nous ſçavons par Tite-Live (7) que le meur-

(6) Hiſt. L. 4.

(7) Dec. 5. L. 9.

(*a*) Cet aſyle de Romulus étoit entre deux Bois ſacrés, & fut nommé pour cela, *inter duos lucos.*

trier du Roi Eumenès, fut obligé d'abandonner le Temple de Samothrace, où il s'étoit refugié.

Ainſi les aſyles étoient proprement pour les fautes involontaires, pour ceux qui étoient opprimés par une puiſſance injuſte, pour des eſclaves outragés par des maîtres cruels, & pour des débiteurs traités indignement. Mais comme l'abus ſe mêle toujours parmi les uſages les plus ſagement établis, les criminels même condamnés à mort, trouvoient un aſyle aſſûré dans le Temple de Pallas à Lacedemone; les banqueroutiers dans celui de Calydon en Etolie; les eſclaves fugitifs dans celui de la Déeſſe Hebé, à Phlius; & dans celui de Diane à Epheſe (1).

(1) Pol. L. 4. Pauſ. in Cor. Cicer. 6. in Verrem.

Ce n'étoient pas ſeulement les Villes & les Temples qui ſervoient d'aſyle; les Bois ſacrés, les Autels en quelque lieu qu'ils fuſſent, les Statues des Dieux, celles des Empereurs, & les Tombeaux des Heros, avoient le même privilege; & il ſuffiſoit qu'un coupable fût dans l'enceinte de ces Bois, ou qu'il eût embraſſé un Autel, ou la Statue de quelque Dieu, pour être en ſûreté. Le droit d'aſyle une fois ſaiſi, le criminel demeuroit aux pieds de l'Autel ou de la Statue, & s'y faiſoit apporter à manger, juſqu'à ce qu'il pût ſe ſauver commodement, ou appaiſer ſes Parties.

L'aſyle ne fut pas toujours inviolable; ou on en arrachoit quelquefois de force le coupable, ou on l'y laiſſoit mourir de faim, ſoit en lui coupant les vivres, ou en murant le lieu où il s'étoit refugié, comme firent les Ephores à l'égard de Pauſanias, ainſi que nous l'apprenons de Cornelius Nepos (2). La ſainteté des aſyles auroit ſans doute été violée plus ſouvent qu'elle ne l'a été, ſans les châtimens que les Dieux & les hommes avoient établis contre les profanateurs. J'ai dit les Dieux, parce que les calamités qui ſuivoient quelquefois la profanation de ces lieux, étoient regardées comme l'effet de la vengeance divine. Ce fut en effet le jugement que l'on porta au ſujet des maux qui deſolerent l'Epire, après le meurtre de Laodamie, qui fut tuée dans le Temple de Diane. Voici comme Juſtin raconte cette hiſtoire. Il ne reſtoit dans toute l'Epire, du ſang royal, que Neréis & Laodamie ſa ſœur. La premiere épouſa le fils de Gelon Roi de Sicile,

(2) In Pauſ.

& Laodamie qui s'étoit refugiée à l'Autel de Diane, y fut aſſommée par le peuple : mais les Dieux vengerent ce ſacrilege par des fleaux & des calamités, qui firent perir preſque toute la Nation. A la ſterilité, à la famine, à la guerre civile, ſuccederent d'autres guerres qui acheverent de tout perdre ; & Milon, celui-là même qui avoit porté le coup mortel à cette malheureuſe Princeſſe, devint furieux juſqu'au point de ſe dechirer les entrailles, & expira dans les douleurs le douziéme jour après le meurtre (1).

(1) Juſtin. Liv. 28.

On porta le même jugement, à l'occaſion de la maladie honteuſe qui termina les jours de Sylla, qui avoit violé le droit des aſyles. Les Oracles conſultés après de pareilles profanations, preſcrivoient, non ſeulement pour les coupables, mais pour des villes entieres, des expiations ſolemnelles, ou des reparations publiques ; & c'eſt ainſi que les Lacedemoniens furent obligés d'élever deux Statues d'airain au malheureux Pauſanias, dans le lieu même où il étoit mort.

Quoique M. Simon, dont je viens d'abreger la Diſſertation, ſemble croire que tous les Temples, les Bois ſacrés, les Autels, &c. fuſſent des aſyles, il y a cependant beaucoup d'apparence que tous ces lieux ne jouiſſoient pas de ce droit ; car les exceptions que font les Anciens, en l'attribuant à certains lieux, ſans rien dire des autres, en ſont, ſelon moi, une preuve convaincante. Ainſi, ſuivant Servius, le Temple de la Miſericorde étoit un lieu d'aſyle à Athenes, & apparemment à Rome où l'on en bâtit un à la même Divinité. De même, le Temple de Diane d'Epheſe, jouiſſoit du même droit, ſuivant Ciceron (2) ; auſſi bien que celui qui étoit bâti en l'honneur de la même Déeſſe en Epire, comme nous l'apprenons de Juſtin (3).

(2) in Verrem.

(3) L. 28.

Quoiqu'il en ſoit, les aſyles cauſerent plus de maux, par l'impunité qu'ils procurerent aux coupables, qu'ils ne firent de bien en ſauvant quelques innocens, & Tibere, comme nous l'avons dit, fut obligé de les abolir.

CHAPITRE IX.

Des Statues des Dieux, & de quelle maniere on les repreſentoit.

APRES avoir parlé des Temples & des Autels, il eſt neceſſaire de dire quelque choſe des Statues des Dieux, des lieux où on les plaçoit, & de la maniere dont ces mêmes Dieux étoient repreſentés. Pour renfermer dans quelques bornes une matiere qui d'elle-même eſt très-étendue, j'examinerai 1°. ce qu'étoient les figures des Dieux avant que l'art de la Sculpture fût inventé. 2°. Ce qu'elles furent, lorſque cet art étoit encore groſſier & imparfait. 3°. Le point de perfection où la Statuaire fut portée dans la ſuite. 4°. La matiere qu'on employoit aux Statues des Dieux. 5°. L'extrême grandeur, & l'extrême petiteſſe de quelques-unes de ces figures. 6°. Les lieux où on les plaçoit le plus ordinairement. 7°. Enfin, par quels ſymboles les Dieux y étoient diſtingués.

Pour le premier article, il ſuffit de ſe rappeller ce que nous avons dit dans le Chapitre IV. ſur la maniere groſſiere dont on repreſentoit les Dieux, avant que l'art de la Sculpture fût en uſage. Il eſt impoſſible, & en même temps inutile de rechercher en quel temps, & par qui cet art fut inventé. Son origine ſe perd dans la plus profonde antiquité. Il ſuffit de ſçavoir que les Egyptiens le poſſedoient du temps de Moyſe, & peut-être long-temps auparavant. Les Statues de leurs Dieux, dont il eſt parlé dans les Livres de ce ſaint Legiſlateur, & celles de leur Dieu Apis, trop fidelement imitées par les Iſraëlites, qui l'adorerent dans le deſert, ſous la forme d'un bœuf ou d'un veau, le prouvent ſans replique; & je ne doute pas que dans le temps même que les Peuples encore barbares & groſſiers adoroient ou des maſſes informes, ou de ſimples troncs d'arbres, la Sculpture ne fût alors connuë non ſeulement en Egypte, mais encore dans la Syrie & les Pays voiſins. Car les arts originaires des Pays que je viens de nommer, ne penetrerent que peu-à-peu dans l'Occident.

D'abord même la Sculpture fut très-groſſiere, & ne monta que lentement à ce haut point de perfection où elle ſe fit admirer, ſur-tout dans la Grece, par les chef-d'œuvres qu'elle forma. Dès-là on doit ſuppoſer que les premieres Statues des Dieux, quoique dirigées par ce nouvel art, étoient encore très-groſſieres. Les jambes, ni les bras n'étoient point ſeparés, mais joints avec le reſte de la matiere dont on s'étoit ſervi pour en former la figure. Elles avoient les yeux fermés, & tout au plus les bras pendans, & comme collés le long du corps, & les pieds joints; rien d'animé, nulle attitude, nul geſte. C'étoient pour la plûpart des figures quarrées & informes, qui ſe terminoient en guaîne. Les cabinets des curieux fourniſſent pluſieurs modeles de ces Statues; on en déterre encore tous les jours, ſur-tout en Egypte, & la marque la moins équivoque de leur antiquité eſt lorſqu'elles ſont comme je viens de les décrire.

Elles demeurerent dans cet état, du moins dans l'Occident, juſqu'à Dedale, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps de Minos ſecond, & de Theſée. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de ce celebre Ouvrier, ſon article ſe trouvera à ſa place; mais je dois dire qu'il ſçut donner à ſes Statues des yeux, des pieds & des mains. Il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie, & on fut ſi ſurpris de ce changement, que la renommée publia qu'il les animoit, les faiſoit marcher, &c. Les Statues des Dieux y gagnerent, ce fut à les perfectionner que s'appliquerent ſur-tout les Ouvriers les plus habiles; & avec le temps on vit paroître les chef-d'œuvres des Phidias, des Praxiteles, des Myrons, qui firent le principal ornement de la Grece, & attirerent, comme font encore aujourd'hui celles qui nous reſtent, la juſte admiration des connoiſſeurs. Telles ſont entr'autres la Venus de Medicis, l'Antinoüs, l'Hercule, & le beau Jupiter qu'on voit encore à Verſailles.

Cependant, par je ne ſçais quel reſpect pour l'antiquité, on conſerva encore l'ancien goût dans ces Statues, qu'on nommoit *Hermes*.

On appelloit de ce nom celles des Statues de Mercure qui étoient d'une figure quarrée, ordinairement ſans bras &

ſans pieds, & qu'on plaçoit dans les carre-fours, ſur les grands chemins, devant les Temples, & devant les maiſons. Ciceron remarque à cette occaſion, qu'il n'étoit pas permis d'en mettre ſur les ſepulcres, mais il n'en rend pas la raiſon. Il ſembleroit au contraire, que c'étoient les lieux où elles convenoient le mieux, puiſque ce Dieu avoit ſoin des ames, & que c'étoit lui qui les conduiſoit dans les Enfers, & qui les en ramenoit.

Quoique les Hermès ne duſſent être que pour les Statues de Mercure, puiſqu'elles portent ſon nom, on le donnoit cependant à toutes celles qui en imitoient la forme. Ainſi quand c'étoit Apollon qu'elles repréſentoient, on les nommoit *Hermapollons*. Si c'étoit une tête de Minerve, en Grec *Athené*, on les appelloit *Hermathenes*; & *Hermeros*, celles qui repréſentoient la tête de Cupidon, dont le nom Grec étoit *Eros*, ainſi des autres. Enfin cette maniere antique fut encore conſervée dans les Statues du Dieu Terme, qui n'étoient que des pierres informes.

Les Villes de la Grece, malgré le progrès de la Sculpture, étoient remplies de ces ſortes de Statues; & Thucydide nous apprend qu'une nuit on avoit coupé les têtes de toutes celles qui étoient à Athenes. On ſçait qu'Alcibiade fut ſoupçonné de cet attentat, & qu'il fut banni pour cela. Il n'y avoit rien de preſcrit touchant la matiere dont devoient être les Statues des Dieux. Comme la Sculpture eſt un art qui par le moyen du deſſein, & de la matiere ſolide imite la nature, elle a pour matiere le bois, la pierre, le marbre, l'yvoire, differens metaux, comme l'or, l'argent, le cuivre, les pierres précieuſes, &c. qu'elle comprend auſſi la fonte, qu'on ſubdiviſe, en l'art de faire des figures en cire, & en celui de jetter en fonte toutes ſortes de metaux. Les Statuaires avoient la liberté d'uſer de toutes ces matieres, & de toutes ces formes pour les Statues des Dieux. L'hiſtoire nous apprend qu'il y en avoit de toutes ces ſortes, on en faiſoit des bois les plus précieux, & les moins ſujets à ſe corrompre. Celle de Jupiter à Sicyone étoit de buis; & à Epheſe, celle de Diane étoit de cedre. Ailleurs on en trouvoit de citronnier, de palmier, d'olivier, d'ébene, & de cyprès. Nous

avons

avons déja parlé de celles d'or qui étoient dans le Temple de Belus à Babylone, & d'Apollon à Delphes. Nous avons fait la deſcription de celle de Jupiter Olympien, où l'or étoit habilement mêlé avec l'yvoire, l'ébene, & les pierres précieuſes; chef-d'œuvre que perſonne, ſelon Pline n'oſa imiter : *præter Jovem Olympium, quem nemo æmulatur* (1). Il ſeroit inutile de s'étendre ſur celles de marbre ou de pierre, dont le nombre étoit infini; j'ai nommé les principaux Ouvriers qui de ces differentes matieres avoient ſçû faire des chef-d'œuvres. Si on a la curioſité de trouver des Statues de Dieux, de toutes les formes, & de toutes les matieres dont j'ai parlé, on n'a qu'à lire Pauſanias, qui en décrit de toutes les ſortes.

(1) Pline L. 34. c. 8.

Generalement parlant les Statues des Dieux, après l'invention de la Sculpture, n'étoient que de terre moûlée, & fragiles comme de ſimples vaſes. Cet art de jetter la terre ou l'argile en moûle, eſt nommé *fictilis*, & les ouvrages qui en ſortent, *fictilia*. L'Ecriture Sainte, les Prophetes ſur-tout reprochent ſans ceſſe aux Payens d'adorer de ces ſortes d'Idoles. Dans la ſuite on chargea ces Statues de differentes couleurs, & enfin on les dora. Les Romains dont la Religion annonça long-temps la ſimplicité de leurs mœurs, ne commencerent que fort tard à avoir de ces Statues dorées; les leurs n'avoient eu juſques-là que la couleur de la terre dont elles étoient faites. Pline louë cette premiere ſimplicité Romaine. *Des hommes*, dit-il, *qui honoroient ſincerement de tels Dieux, ne doivent pas nous faire honte. Hæ tum effigies Deorum erant laudatiſſimæ, nec pœnitet nos illorum qui tales Deos coluere.* Ils ne faiſoient cas de l'or, continuë cet Auteur, ni pour eux, ni pour leurs Dieux. Juvenal parlant de la Statue de terre que Tarquin l'ancien fit mettre dans le Temple de Jupiter, l'appelle le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté, ni ſouillé.

Fictilis, & nullo violatus Jupiter auro.

Tite-Live nous a appris l'époque de l'introduction des Statues dorées, dans Rome, & ce fut, ſelon lui, ſous le Conſulat de P. Cornelius Cethegus, l'an de la fondation de cette Ville 571, ou 572.

Comme il n'y avoit rien de preſcrit ſur la matiere des Sta-

tuës des Dieux, il n'y avoit rien non plus d'établi ſur la grandeur qu'on leur devoit donner, & il dépendoit du caprice des Ouvriers, ou de la volonté de ceux qui les employoient, de les faire grandes ou petites. Ainſi pendant que les Egyptiens ſe faiſoient honneur de ces Statues coloſſales, qu'on voyoit dans les veſtibules de leurs Temples, on ne trouvoit ſouvent dans l'interieur de ces édifices que des Marmouzets, de petits Pygmées, qui attiroient le mepris & les railleries de ceux à qui il étoit permis de les voir, comme il arriva à Cambyſe, lorſqu'il fut introduit dans le Temple de Vulcain à Memphis, ainſi que nous l'avons dit.

La Grece voulut quelquefois imiter la maniere Egyptienne dans ces Coloſſes, & elle avoit pluſieurs Statues de ſes Dieux d'une énorme grandeur. Celle de Jupiter à Olympie, dont j'ai donné la deſcription, & pluſieurs autres encore, étoient beaucoup plus grandes que nature; mais le plus extraordinaire de tous ces Coloſſes, étoit celui de Rhodes, qui repréſentoit Apollon, & qui fut regardé comme une des ſept merveilles du monde. Cette Statue, ouvrage de Charès, qui fut douze ans à la faire, avoit ſoixante & dix coudées de haut; & comme elle étoit placée de maniere que les deux pieds poſoient ſur deux môles, qui formoient le Port de la ville de Rhodes, les vaiſſeaux paſſoient à pleine voile entre ſes jambes. Pour juger de l'énorme grandeur de ce Coloſſe, il ſuffit de dire qu'il y avoit peu de perſonnes qui puſſent embraſſer un de ſes pouces. Malgré la peſanteur de cette prodigieuſe maſſe, malgré les dangers de la mer, & les temps auſquels elle étoit expoſée, elle demeura cependant ſur pied l'eſpace de 1360. ans, & ne tomba que par un tremblement de terre. Un Marchand Juif l'acheta des Saraſins, & l'ayant fait mettre en pieces, en chargea neuf cens chameaux.

Ce n'étoient pas ſeulement les Egyptiens & les Grecs, qui avoient de ces figures coloſſales, les Romains voulurent les imiter en cela, & on comptoit à Rome cinq de ces coloſſes, deux d'Apollon, deux de Jupiter, & un du Soleil, car le Soleil étoit ſouvent diſtingué d'Apollon; ſans parler de deux autres, dont l'un repréſentoit Domitien, l'autre Neron: mais comme ſi ces ſortes de Statues n'avoient du appartenir

qu'aux Dieux, on fit mettre ſur cette derniere une tête d'Apollon.

C'étoient-là des ouvrages ſinguliers ; mais ordinairement les Statues des Dieux imitoient la belle nature, ſur-tout quand elles devoient être poſées à portée de la vuë. Ainſi celles des Dieux étoient un peu plus grandes & plus fortes que celles des Déeſſes, au ſujet deſquelles les Ouvriers habiles s'attachoient ſur-tout à imiter la delicateſſe & la molleſſe du ſexe.

Il y avoit cependant des Dieux dont les Statues étoient ordinairement petites, & peut-être qu'elles devoient l'être. Celles des Pataïques, ou Patæques, qu'on mettoit ſur la pouppe des vaiſſeaux, étoient de ce genre, ſi nous en croyons Herodote (1), ainſi que celles des Dieux Lares, des Cabires, & quelques autres. Il y en avoit dont les Statues étoient monſtrueuſes, & qui repreſentoient des têtes de chien, de chat, de bouc, de ſinges, de lion, &c. comme nous le dirons en parlant des Dieux d'Egypte. (1) Liv. 2.

Le nombre des Statues des Dieux étoit immenſe, non ſeulement dans la Grece & dans l'Italie, mais auſſi dans les pays Orientaux ; & rien n'eſt plus propre à le faire connoître que l'expreſſion de l'Ecriture Sainte, qui nomme la Chaldée une terre d'Idoles. Ainſi on en trouvoit par-tout, dans les Temples, où elles étoient ſur des pieds-d'eſtaux, ou placées dans des niches, dans les places publiques, aux portes des maiſons ; & hors des villes, dans les grands chemins, & dans les champs. On ne peut rien ajouter au reſpect qu'on avoit pour elles : lorſqu'on paſſoit auprès, on ſe proſternoit, ou on portoit la main à la bouche, pour marquer qu'on les adoroit. C'étoit en elles qu'on mettoit toute ſa confiance. On leur faiſoit des vœux, on leur offroit des ſacrifices, on leur adreſſoit les prieres : c'étoit d'elles qu'on attendoit la ſanté & les autres biens, comme la délivrance des maux, & des calamités publiques. Ce reſpect & cette confiance étoient fondés non ſeulement ſur ce qu'elles repreſentoient les Dieux, mais parce qu'on croyoit auſſi qu'ils y habitoient eux-mêmes, & écoutoient de-là les vœux & les prieres. Au jour des Fêtes de chacun de ces Dieux, on avoit ſoin de parer leurs Statues, de

tout ce qui paroiſſoit devoir les embellir, rubans, bandelettes, rameaux; tout étoit employé. On les oignoit avec de l'huile, ou on les frottoit avec de la cire pour les rendre plus luiſantes; & cet uſage étoit ſur-tout pratiqué à l'égard des Dieux Lares & des Penates. Quoique la maniere de repreſenter les Dieux ne fût pas uniforme, il y avoit cependant des uſages aſſez generalement obſervés. Ainſi on donnoit à Jupiter un air noble & majeſtueux, qui annonçoit le Maître du monde, & il paroît toujours avec de la barbe. Apollon qui eſt peint en jeune homme, n'en porte point; Bacchus en a quelquefois, & alors on l'appelle le Barbu, plus ſouvent il n'en a point. Junon paroît avec un air digne de l'épouſe de Jupiter, & de la Reine des Dieux. Minerve a une beauté mâle & douce, telle qu'il convenoit à la plus ſage & à la plus chaſte des Déeſſes. Celle de Venus au contraire preſente je ne ſçai quoi de mol & d'effeminé, qui annonce la mere d'Amour. Mars a l'air guerrier, Neptune a de la fierté, &c.

Les Dieux portoient ordinairement ſur leurs Statues, les ſymboles qui leur étoient conſacrés. Ainſi paroiſſent Jupiter avec ſa foudre, Apollon avec ſa lyre, Neptune avec ſon trident, Pluton avec le même ſceptre, mais ſeulement à deux fourches. Bacchus y tient à la main des grappes de raiſin; Cerès, des épis de bled; Hercule, ſa maſſue, & Diane porte ſes fleches & ſon carquois. Le chien paroît dans les Statues de Mercure, la choüette dans celles de Minerve, & le ſerpent entortillé autour d'un cippe, dans celles d'Eſculape. Le char de Neptune eſt attelé à des chevaux marins, celui de Venus à des colombes, celui de Junon à des Paons, & celui de Cybele à des lions. Quelquefois ces ſymboles ſont uniques, quelquefois ils ſont multipliés; & quand il paroît qu'ils ſont propres à pluſieurs Dieux, on nomme *Panthées* les Statues qui les portent, telles que ſont ordinairement celles d'Harpocrate, & quelques autres. Les Statues Egyptiennes étoient plus chargées de ces ſymboles que celles des Grecs & des Romains, comme on peut le voir dans les Antiquaires. Ces ſymboles étoient pris ou des arbres, ou des plantes, ou des animaux qui par des raiſons particulieres étoient chers aux Dieux, ainſi que nous le dirons en parlant des Sacrifices,

des Offrandes & des Victimes, qu'on prenoit ordinairement parmi les choſes qu'on croyoit leur être agréables.

Les raiſons de cette prédilection des Dieux étoient quelquefois myſterieuſes, & les Anciens n'ont pas oſé les rapporter, ſouvent auſſi elles ſont connuës. Ainſi, pour en donner ſeulement quelques exemples, le laurier étoit cher à Apollon, à cauſe de Daphné; le pin à Cybele, à cauſe d'Atys; & le peuplier à Hercule, parce qu'il en avoit apporté un du Pays des Hyperboréens, &c.

Preſque toujours les Statues des Dieux étoient ſimples & ne preſentoient qu'une ſeule figure, quelquefois elles étoient grouppées, & en contenoient pluſieurs. Le Philoſophe Albricus qui nous a laiſſé un petit Traité latin ſur la maniere de repréſenter les Dieux, ſemble s'être attaché particulierement à ces dernieres figures, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en liſant ce petit Ouvrage, & par l'exemple de Saturne que je vais raporter.

Saturne, dit-il, le premier des Dieux, étoit peint ſous la figure d'un viellard, les cheveux blancs, la barbe longue, courbé, l'air triſte, la tête voilée, & la couleur blême, tenant de la main gauche une faulx, & un ſerpent qui ſe mordoit la gueuë, & de la droite un jeune enfant qu'il portoit à la bouche pour le devorer. Il avoit près de lui Jupiter, Neptune, Pluton, Junon & Ops ſa femme, dont une main étoit étendue, pour marquer qu'elle étoit prête de ſecourir tout le monde, pendant que de l'autre elle preſentoit du pain à ceux qui pouvoient en avoir beſoin.

On rapportera dans l'hiſtoire particuliere de chaque Dieu, la maniere dont on avoit coutume de le repreſenter.

CHAPITRE X.

Des Sacrifices & des Victimes.

LE Sacrifice eſt un acte de Religion, par lequel l'homme reconnoît la Divinité de celui à qui il l'offre, prétend l'honorer de la maniere la plus authentique, le remercier des biens qu'il croit en avoir reçus, & lui en demander de nouveaux. Dans les premiers temps du Paganiſme, le culte qu'on rendoit aux Dieux étoit très-ſimple : les Egyptiens, ſi nous en croyons Theophraſte, cité par Porphyre (1), offroient anciennement à leurs Dieux, non de l'encens & des parfums, mais de l'herbe verte qu'ils cueilloient avec les mains, & qu'ils leur preſentoient comme les premieres productions de la nature. Ovide peint très-bien la ſimplicité de ces premiers Sacrifices : *L'encens*, dit-il, *n'étoit point encore venu des bords de l'Euphrate, ni le coſtus de l'extrémité de l'Inde. On ne connoiſſoit pas encore le ſafran, & on ſe contentoit de mettre ſur l'autel de l'herbe ou du laurier.*

(1) Lib. de Abſt. ap. Euſ. Præp. Ev. liv. 1. ch. 9.

Thura nec Euphrates, nec miſerat India coſtum,
Nec fuerant rubri cognita fila croci.
. . . . . .
. . . . . .
Ara dabat fumos herbis contenta Sabinis,
Et non exiguo laurus aduſta foco (2).

(2) Faſt. liv. 1.

Le même Theophraſte ajoute qu'on joignoit la libation à ces anciens Sacrifices ; c'étoit de l'eau ſans doute qu'on répandoit à l'honneur des Dieux, car les Egyptiens dont il parle, ne ſe ſervoient point d'autre liqueur, comme nous le dirons dans la ſuite. Pline, Macrobe, Plutarque, Denys d'Halicarnaſſe, & Thucydide, parlent ſouvent de la ſimplicité des Fêtes & des Sacrifices des anciens Egyptiens, des Grecs & des Romains, comme on peut le voir dans Voſſius, qui les a cités pour prouver cette verité (3).

(3) De Orig. & progreſſ. Idol.

Cette premiere ſimplicité dura très-long-temps, & il y eut

des lieux où elle ſubſiſta toujours. Pauſanias (1) parlant d'un autel d'Athenes, conſacré à Jupiter le Grand, dit qu'on n'y offroit rien d'animé, & qu'on ſe contentoit d'y faire de ſimples offrandes, ſans ſe ſervir même de vin dans les libations. Cette coutume venoit de Cecrops, lequel en reglant le culte des Dieux & les ceremonies qu'il avoit apportées d'Egypte dans la Grece, avoit ordonné qu'on ne ſacrifiât rien qui eût vie, & qu'on ſe contentât d'offrir de ſimples Gâteaux, ainſi que nous l'apprenons du même Auteur (2).

(1) In Att.

(2) In Arc.

Comme l'on ſacrifioit les mêmes choſes dont on ſe nourriſſoit, lorſqu'aux herbes on commença à ſubſtituer le pain, on employa dans les Sacrifices de la farine & des gâteaux qu'on pétriſſoit avec un peu de ſel. Horace fait alluſion à cette coutume :

Non ſumptuoſa blandior hoſtia
Mollibit averſos Penates
Farre pio, & ſaliente micâ (3).

(3) Liv. 3. Od. 23.

On joignoit à ces Sacrifices les fruits de la terre, le miel, l'huile, le vin ; mais lorſqu'on vint dans la ſuite à ſe nourrir de la chair des animaux, on commença auſſi à en immoler en l'honneur des Dieux : car il y a toujours eu un rapport marqué, entre la nourriture des hommes & la matiere des Sacrifices, puiſque la Loi ordonnoit qu'on en mangeât une partie, & qu'ils étoient toujours ſuivis du feſtin, comme on le verra dans la ſuite.

Il ſeroit difficile de décider en quel temps commença parmi les Payens, l'uſage des Sacrifices ſanglans. On ne prendra pas pour garant de cette découverte Ovide, qui prétend que la truye fut la premiere Victime animée qu'on offrit à Cerès, à cauſe des ravages que cet animal fait dans les champs. *Cerès fut la premiere qui prit plaiſir à voir couler le ſang d'une truye, pour venger par la mort de cet animal, les ravages qu'il fait dans les champs* :

Prima Ceres avidæ gaviſa eſt ſanguine porcæ,
Ulta ſuas meritæ cæde nocentis opes (4)

(4) Faſt. I. 2.

Homere nous apprendra du moins que l'uſage de ces ſortes

de Sacrifices étoit commun du temps de la guerre de Troye, & je ne crois pas que nous ayons d'exemples plus anciens. Je ſçais que Pauſanias parle de la Victime humaine que Lycaon offrit à Jupiter Lycæus (1); que les Auteurs des Argonautiques diſent que les Heros de la Toiſon d'or avoient mis dans leur Navire une Hecatombe, pour l'offrir à Apollon: qu'ils parlent d'un Sacrifice de bêtes fauves priſes à la chaſſe, que ces mêmes Heros immolerent à la place des autres animaux; mais ces autorités ſont moins reſpectables qu'Homere, le plus ancien des Poëtes, & dès-là, plus proche des événemens qu'il racontoit.

(1) Voyez Pauſanias, *in Arc.*

Quoi qu'il en ſoit, on ne ſçauroit douter que l'uſage des Sacrifices ſanglans ne ſoit très-ancien dans le Paganiſme, s'il eſt vrai, comme l'ont avancé quelques Peres de l'Egliſe, que Dieu n'agréa ces ſortes de Sacrifices, & que Moyſe ne les ordonna aux Iſraëlites que pour les empêcher d'en offrir aux Dieux, comme le pratiquoient les Nations voiſines. Mais cette idée n'eſt nullement exacte, & il eſt certain que dans la vraie Religion, ces Sacrifices ſont auſſi anciens que le monde, puiſque pendant que Caïn offroit à Dieu les fruits de la terre, Abel lui ſacrifioit des Victimes priſes dans ſes troupeaux : *Factum eſt autem.... ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis ſui, & de adipibus eorum* (2). Noé au ſortir de l'Arche, offrit à Dieu un Sacrifice de tous les animaux purs : *Et tollens de cunctis pecoribus & volantibus mundis obtulit holocauſtum ſuper altare* (3). Or comme l'Idolâtrie n'eſt qu'une corruption de la vraie Religion, il n'eſt pas douteux qu'elle en ait pris les pratiques, & en particulier l'uſage des Sacrifices ſanglans, & cela, dès-les premiers ſiécles. Cependant il n'en eſt pas moins vrai qu'il y eut des Pays où cet uſage ne fut pratiqué que fort tard, & qu'on ne l'y recut qu'avec une repugnance, que le fait que je vais raconter, marquoit aſſez. Parmi les Atheniens le Victimaire, après avoir frappé l'animal qui devoit être immolé, étoit obligé de s'enfuir de toutes ſes forces : on le ſuivoit, & pour n'être pas arrêté, il jettoit la hache dont il s'étoit ſervi, comme étant ſeule coupable de la mort de l'animal qu'on alloit immoler. Ceux qui le ſuivoient, ſe ſaiſiſſoient de cette hache,

(2) Gen. 4. v. 3. & 4.

(3) Gen. 8. v. 20.

&

& lui intentoient un procès. Celui qui en prenoit la défenſe, alleguoit qu'elle étoit moins coupable, que le Remouleur qui l'avoit aiguiſée; le Remouleur pris à partie, jettoit la faute ſur la pierre qui avoit ſervi à l'aiguiſer, ainſi de ſuite; enſorte que le procès ne finiſſoit jamais; ceremonie ridicule à la verité, mais qui prouvoit l'averſion que les Atheniens avoient pour les Sacrifices ſanglans.

Mais il eſt bon de remarquer, que dans le temps même qu'on immoloit des Victimes vivantes, on n'avoit pas oublié l'ancienne forme des Sacrifices, qui ne conſiſtoient qu'en herbes, en ſel, & en farine, & on l'employoit toujours comme la plus propre à appaiſer les Dieux; ce qui fait dire à Horace:

Te nihil attinet
Tentare multâ cæde bidentium (1).

(1) Liv. 3. Od. 23.

Ainſi, au rapport de Feſtus & de Servius, on jettoit toujours de la farine & du ſel ſur les Victimes, ſur le feu, & ſur les couteaux ſacrés. *Sal & far, quod dicitur mola ſalſa, quâ & frons victimæ, foci, & cultri aſperguntur* (2). Numa Pompilius, ſelon Pline, avoit même interdit aux Romains les Victimes ſanglantes, & leur avoit défendu tout autre ſacrifice, que ceux où l'on employoit les fruits, le ſel, & la farine (3). Denys d'Halicarnaſſe (4) ſemble attribuer à Romulus, ce que nous venons de dire de Numa, & il ajoute, que cet uſage duroit encore de ſon temps, quoiqu'on y eût joint celui des Sacrifices ſanglans. Plutarque nous fait remarquer qu'il y avoit des Dieux parmi les Romains, entre-autres le Dieu Terme, à l'égard deſquels on conſervoit toujours l'uſage ancien, de ne leur rien offrir d'animé.

(2) Servius in 2. En.

(3) Plin. l. 18. ch. 7.

(4) Liv. 2.

Enfin, on porta dans la ſuite la ſuperſtition, juſqu'à immoler des Victimes humaines. On ne ſçait pas qui a été le premier auteur de ces Sacrifices barbares; mais que ce ſoit Chronos, ou Saturne, comme on le trouve dans le Fragment de Sanchoniathon, ou Lycaon, comme Pauſanias ſemble l'inſinuer, ou quelqu'autre, il eſt sûr que cette barbare coutume paſſa chez preſque tous les Peuples connus. Les peres eux-mêmes, pouſſés par une aveugle fureur, immoloient leurs enfans, & les brûloient au lieu d'encens. Ces horribles ſacri-

fices, preſcrits même par les Oracles des Dieux, étoient connus dès le temps de Moyſe, & faiſoient partie de ces abominations que ce ſaint Légiſlateur reproche aux Amorrhéens. Les Moabites immoloient leurs enfans à Moloch, & les faiſoient brûler dans le creux de la Statue de ce Dieu (1). Selon Denys d'Halicarnaſſe (2) on ſacrifioit des hommes à Saturne, non-ſeulement à Tyr & à Carthage, mais dans la Grece même & dans l'Italie. Les Gaulois, ſi nous en croyons Diodore de Sicile (3), immoloient à leurs Dieux leurs priſonniers de guerre; ceux de la Tauride, tous les étrangers qui y abordoient. Les habitans de Pella, ſacrifioient un homme à Pelée, Ceux de Tenuſe, ainſi que le raconte Pauſanias, offroient tous les ans une fille vierge au Génie d'un des Compagnons d'Uliſſe qu'ils avoient lapidé; & Ariſtomene Meſſenien, immola pour une ſeule fois, trois cens hommes. Strabon (4) parle de ces Sacrifices abominables, offerts par les anciens Germains. Saint Athanaſe (5) dit la même choſe des Pheniciens & des Crétois, & Tertullien, des Scythes & des Afriquains. On voit dans l'Iliade d'Homere, douze Troyens immolés par Achille, aux manes de Patrocle. Enfin, Porphyre fait un long dénombrement de tous les lieux où l'on immoloit autrefois des hommes, entre leſquels il met Rhodes, l'Iſle de Chypre, l'Arabie, Athenes, &c.

(1) Levit. ch. 20.

(2) Liv. 5.

(3) Liv. 3.

(4) Geogr. liv. 1.

(5) *Orat. contra Gentes.*

De tous ces témoignages joints enſemble, & de pluſieurs autres qu'il eſt inutile de rapporter, il reſulte que les Pheniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Chananéens, les habitans de Tyr & de Carthage; ceux d'Athenes & de Lacedemone, les Ioniens, toute la Grece, les Romains & les Scythes; les Albanois, les Allemans, les Anglois, les Eſpagnols, & les Gaulois, étoient également plongés dans cette horrible ſuperſtition.

Feu M. l'Abbé de Boiſſi, dans une Diſſertation qu'il lut à l'Académie des Belles Lettres, & dont l'extrait eſt imprimé, (6) rapporte l'origine de la barbare coutume d'immoler des hommes, à une connoiſſance imparfaite du Sacrifice d'Abraham. Les Chananéens, dit-il, les Amorrhéens & les autres Peuples voiſins des lieux où ce ſaint Patriarche avoit paſſé ſa vie, entendirent ſans doute vanter le zele & la fermeté de

(6) Mem. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. 1. p. 47.

ce ſaint Homme, qui n'écouta pas un moment les ſentimens de ſa tendreſſe pour un fils unique; ils ſçurent apparemment quelque choſe des récompenſes que Dieu promit à ſa fidélité; & ignorant que le Sacrifice n'avoit pas été accompli à l'égard de ce fils bien aimé, ils prirent la choſe à la lettre, & crurent en imitant une action ſi heroïque, s'attirer les mêmes bénédictions du Ciel. En effet, dit-il, ce fut Saturne, ſelon les Poëtes & les Hiſtoriens, qui introduiſit la déteſtable coutume de ſacrifier des hommes. Or Saturne, au jugement des meilleurs Auteurs, eſt le même qu'Abraham. Les preuves en ſont claires, mais je ne dois les rapporter que dans l'Article de ce Dieu.

Les Anciens ouvrirent enfin les yeux ſur ces Sacrifices inhumains, & les évenemens que je vais raconter, les firent enfin ceſſer peu à peu. Un Oracle, dit Plutarque, ayant ordonné aux Lacedemoniens affligés de la peſte, d'immoler une Vierge; & le ſort étant tombé ſur une jeune fille nommée Helene, un Aigle enleva le couteau ſacré, & le poſa ſur la tête d'une Geniſſe, qui fut ſacrifiée à ſa place. Le même Plutarque raconte que Pelopidas, chef des Atheniens, ayant été averti en ſonge, la veille d'une bataille, d'immoler une Vierge blonde aux mânes des filles de Scedaſus qui avoient été violées & maſſacrées dans le même lieu, ce Général effrayé, tint conſeil ſur l'inhumanité de cette ſorte de Sacrifice, qu'il croyoit déplaire aux Dieux; & ayant vû une Cavalle rouſſe, il l'immola par le conſeil du Devin Theocrite, & remporta la victoire. En Egypte, Amaſis ordonna qu'au lieu d'hommes, on offrit ſeulement des figures humaines. Diphilus ſubſtitua dans l'Iſle de Chypre, des Sacrifices de bœufs à ceux des hommes; & Hercule étant en Italie, des têtes de cire, nommées *Oſcillæ*, à de veritables hommes.

Anciennement les chefs de famille en étoient également les Rois & les Pontifes, & c'étoient eux qui offroient les Sacrifices; mais dans la ſuite on eut dans chaque état des Prêtres & d'autres Miniſtres pour cette fonction, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant: cependant dans le temps même qu'il y avoit des Prêtres établis, ces chefs de famille conſerverent toujours le même droit. Ainſi on peut diſtinguer

deux ſortes de Sacrifices ; les particuliers, que chacun pouvoit offrir chez ſoi à ſes Dieux Lares, ou Penates (*a*), & les Sacrifices publics, établis par les Loix, & pour leſquels il y avoit des Miniſtres autoriſés, & un Pontife qui y préſidoit. Ces ſortes de Sacrifices s'offroient à Rome & dans la Grece, ſelon certaines regles, qu'on étoit obligé d'obſerver exactement. Ciceron s'en explique ainſi. « Nos Ancêtres, dit-il, ont » donné des regles pour les choſes divines ; enſorte que pour » les ceremonies établies aux grandes ſolemnités, on ait re» cours aux Pontifes qui en ſont bien inſtruits ; que pour gerer » les affaires de la Republique, on s'adreſſe aux Augures, &c. »

Le principal ſoin de ces Miniſtres conſiſtoit à bien choiſir les Victimes ; car elles devoient avoir pour être agréables aux Dieux, certaines qualités, dont je parlerai dans un moment. On leur donnoit auſſi pluſieurs noms. On appelloit *Præcidaneæ hoſtiæ*, celles qu'on immoloit le jour d'avant la ſolemnité, comme on nommoit *præcidanea porca*, la truye qu'on ſacrifioit à Cerès avant la moiſſon. On nommoit *Succidaneæ hoſtiæ*, celles qu'on ſacrifioit lorſqu'on avoit manqué d'immoler les premieres, qui devoient préceder ; & c'eſt ainſi qu'on expioit l'omiſſion. Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *Eximiæ hoſtiæ* ; ce mot qui ſignifie *excellent*, n'étant pas pris dans ſa propre ſignification, mais pour marquer qu'on retiroit ces Victimes du troupeau, pour être immolées, *eximebantur grege*. Les brebis qui avoient deux agneaux, qu'on immoloit avec la mere, étoient nommées *Ambiguæ oves*, & les Victimes dont les entrailles étoient adherentes, *Harungæ*, ou *Harugæ* (1), celles qui étoient conſumées, *Prodigiæ*, celles qui avoient les dents plus élevées que les autres, *Bidentes* (2).

(1) Faſtes.

(2) Hygin.

De quelque nature que fuſſent les Victimes, il en falloit faire un grand choix ; & les mêmes défauts, qui parmi les Juifs les excluoient des Sacrifices (3), les rendoient auſſi défectueuſes parmi les Payens, qui paroiſſoient par-là avoir emprunté pluſieurs uſages des Hebreux. Voſſius, dans ſon ſçavant Traité de l'Idolâtrie, eſt entré ſur ce ſujet dans des détails Philologiques extrêmement recherchés, auſquels je renvoye les

(3) Voyez le Levit.

(*a*) Voyez Virgile, Eneid. liv. 3. qui parle du Sacrifice qu'Enée offrit le matin à ſes Dieux Penates, qui lui avoient apparu en ſonge.

Sçavans. Il ſuffit de dire ici avec Jul. Pollux (1), que la Victime devoit être pure, non mutilée, ſans tache, ſans défaut, ſaine, ni boiteuſe ni contrefaite ; blanche & en nombre impair pour les Dieux céleſtes, noire & en nombre pair pour les Dieux infernaux. Enfin, choiſie parmi les animaux, les plantes, ou les fruits, agréables aux Dieux auſquels on les offroit ; car on n'immoloit pas toutes ſortes de Victimes indifféremment à chaque Divinité. Ordinairement c'étoit une truye pleine qu'on offroit à Cybele & à la Déeſſe *Tellus ;* le taureau à Jupiter ; à Junon, des géniſſes, des agneaux femelles, des brebis, & à Corinthe on lui ſacrifioit une chevre. A Neptune, un taureau & des agneaux, comme il paroît par Homere. A Pluton, auſſi un taureau noir, & à Proſerpine une vache noire ; & lorſqu'on prenoit cette Déeſſe pour Hecate, on lui immoloit un chien, animal qu'on croyoit éloigner en aboyant les ſpectres qu'envoyoit cette Déeſſe. La Victime la plus agréable à Cerès, étoient le verrat & la truye. On lui offroit auſſi du miel & du lait. A Venus, la colombe, le bouc, la geniſſe, une chevre blanche, &c. A Bacchus, un bouc. On immoloit la vache & le taureau à Hermione, comme nous l'apprenons d'Elien (2), qui ajoute, que dans ces Sacrifices un taureau, qu'à peine dix hommes avoient pu dompter, ſuivoit de lui-même une vieille Prêtreſſe juſqu'à l'autel. Au Soleil, quelquefois du miel, mais les Armeniens & les Maſſagetes lui immoloient des chevaux. A Apollon, car ſouvent il étoit diſtingué du Soleil, on offroit le belier, la chevre, la brebis, & le bouc ; & quand on le confondoit avec le Soleil, un jeune taureau aux cornes dorées, pour marquer ſes rayons : on lui offroit auſſi un corbeau. A Mars, le cheval, le taureau, le verrat, & le belier : les Luſitaniens lui immoloient des boucs, des chevres, & quelquefois leurs ennemis. Les Scythes lui offroient des ânes, & les Cariens des chiens. Homere nous apprend que les Victimes les plus agréables à Minerve, étoient le taureau & l'agneau, ou, ſelon Fulgence Planciadès, des bœufs qui n'avoient point encore été ſous le joug. A Diane, des cerfs, des chevres, ſur-tout parmi les Atheniens, & en quelques endroits, des vaches. Aux Dieux Lares, un jeune taureau, ou un agneau femelle, ſelon les

(1) Liv. IV. ch. 29.

(2) *De Anim.*

facultés de ceux qui ſacrifioient. On leur immoloit auſſi des cocqs & des hirondelles, & le cochon, d'où ils prirent le nom de *Grundiles*.

Enfin, chaque Dieu avoit ſon animal, ou ſon arbre, ou ſa plante favorite. Parmi les animaux le lion étoit conſacré à Vulcain; le loup à Apollon & à Mars; le chien, aux Dieux Lares & à Mars; le dragon, à Bacchus & à Minerve; les griffons à Apollon; les ſerpens à Eſculape; le cerf à Hercule; l'agneau à Junon; le cheval à Mars; la geniſſe à Iſis. Parmi les oiſeaux, l'aigle l'étoit à Jupiter; le paon à Junon; la chouette à Minerve; le vautour & le pivert à Mars; le cocq, au même Mars, à Eſculape, à Apollon & à Minerve; la colombe & le moineau à Venus; les alcyons à Tethys; le phenix au Soleil, & la cigale, eſpece d'inſecte qui vole, à Apollon. Parmi les poiſſons, qui appartenoient tous à Neptune, la conque marine, & le petit poiſſon nommé *Apua*, que Feſtus dit être produit par la pluie, étoient chers à Venus, & le barbeau, à Diane. Parmi les arbres & les plantes, le pin étoit conſacré à Cybele, à cauſe d'Atys; le hêtre à Jupiter; le chêne & ſes differentes eſpeces, à Rhea; l'olivier, à Minerve; le laurier, à Apollon, après l'avanture de Daphné; le roſeau, à Pan, après celle de Syrinx; le lotus, & le Myrte, étoient auſſi conſacrés à Apolon & à Venus; le cyprès, à Pluton; le narciſſe & l'adiante, qu'on nomme auſſi le clou de Venus, à Proſerpine; le frêne & le chiendent, à Mars; le pourpier, à Mercure; le myrte & le pavot, à Cerès; la vigne & le pampre, à Bacchus; le peuplier à Hercule; le dyctime & le pavot, à Lucine; l'ail, aux Dieux Penates; l'aune, le cedre, le narciſſe & le geniévre, aux Eumenides; le palmier, aux Muſes; le platane, aux Génies; l'aulne, au Dieu Sylvain; le pin, à Pan, &c.

Si vous exceptez quelques raiſons ſymboliques qu'on a rapportées en paſſant, de ces ſortes de conſécrations, il n'eſt pas poſſible de deviner les autres: il y a apparence que, comme anciennement, & dès les premiers temps, l'Idolâtrie ne connoiſſoit pas toutes ces diſtinctions, ni de Victimes, ni d'êtres ſpécialement conſacrés à quelque Divinité, à l'excluſion des autres, tout ce raffinement fut imaginé par les Prêtres, qui

ſe propoſoient d'imprimer par-là plus de veneration pour les Dieux.

La Victime étant choiſie de la maniere que j'ai dit, on la paroit de rubans & de bandelettes ; on lui doroit les cornes, on mettoit ſur ſa tête des gâteaux, du fruit & de l'encens mâle (1) ; c'eſt ce qu'on appelloit l'immolation, *immolatio*. Enſuite venoit la libation ; c'étoit du vin qu'on prenoit ſoi-même, & qu'on faiſoit goûter aux aſſiſtans. Puis *litabatur* ; c'eſt-à-dire, que le Prêtre prenoit quelques poils entre les cornes de la Victime, les jettoit dans le feu, & enfin après s'être tourné du côté de l'Orient, ordonnoit au Victimaire d'égorger la Victime. A peine étoit-elle morte, que le Prêtre lui enfonçoit dans les entrailles le couteau ſacré, pour voir ſi le Sacrifice étoit heureux, *an perlitatum foret* ; & l'Haruſpice les examinoit, pour en tirer un augure favorable. Enſuite on coupoit la Victime en pieces, on les faiſoit cuire, & on les diſtribuoit pour le feſtin. Ceux qui l'égorgeoient, étoient nommés *Victimarii*, *Popæ*, *Cultrarii*. Le Prêtre, outre les habits deſtinés à ſes fonctions, ne manquoit pas de porter ſur ſa tête une couronne de branches ou de feuilles de l'arbre qui étoit ſpécialement conſacré au Dieu pour qui étoit le Sacrifice ; comme, de chêne pour Jupiter, de laurier pour Apollon, de peuplier blanc pour Hercule, de pampre pour Bacchus, de cyprès pour Pluton ; ainſi des autres.

(1) Tout cela n'étoit point general pour tous les Sacrifices.

Mais comme il y avoit differentes ſortes de Sacrifices, l'holocauſte, le Sacrifice expiatoire, le Sacrifice d'actions de graces, & pluſieurs autres, on agiſſoit differemment par rapport à la Victime. Dans l'holocauſte, elle étoit entierement conſumée par le feu, ſans qu'il en reſtât rien. Quelquefois on repandoit ſeulement le ſang autour de l'autel ; on brûloit deſſus les graiſſes qui entouroient les viſceres, & on emportoit le reſte, ou on le mangeoit près du lieu même de l'immolation. Il y avoit des portions auſquelles le Prêtre ſeul avoit droit de toucher, les autres étoient diſtribuées ou emportées. Il paroît même que parmi les Gentils, tout ce qui étoit pour l'uſage de la nourriture ordinaire, ſur-tout la chair des animaux, avoit été offert auparavant en Sacrifice ; & de-là vint l'attention qu'avoient les premiers fidéles, lorſqu'ils vivoient au milieu

des Payens, de prendre garde de ne point manger de viandes qui euſſent été offertes aux Idoles. Si cette idée, qui a été ſuivie par quelques Auteurs, & qui paroit fondée ſur l'Antiquité, n'eſt pas exactement juſte, du moins eſt-il vrai que tous les feſtins publics étoient précedés de Sacrifices, dont on mangeoit les viandes, ainſi que le dit formellement Athenée (1): pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire Homere, Virgile, & d'autres Anciens.

(1) Liv. 5. p. 192.

On peut conclure de ce qu'on vient de dire, qu'il devoit y avoir dans les Temples, & dans les autres lieux où on ſacrifioit, differentes places marquées; les unes pour preparer la Victime, d'autres pour l'égorger, d'autres pour en faire cuire la chair, d'autres enfin pour célebrer le feſtin; lequel, quoiqu'un acte de Religion, étoit fort gai, & toujours accompagné de danſe, de muſique, & d'hymnes chantés en l'honneur des Dieux. Les Devins, chez les Grecs, comme Calchas, Mopſus, Amphiarée, & pluſieurs autres; & les Haruſpices chez les Romains, aſſiſtoient aux Sacrifices, pour conſulter les entrailles de la Victime, & en dire leur ſentiment. C'étoient eux qui ordonnoient le temps, la forme, & la matiere des Sacrifices, ſur-tout dans les occaſions importantes; & on ne manquoit guere alors de les conſulter, & de ſuivre leurs déciſions.

Il n'étoit pas toujours neceſſaire de conduire la Victime vivante auprès des Autels, puiſque faute d'autres animaux, on en alloit tuer à la chaſſe, comme nous l'avons dit, pour les immoler enſuite. L'animal même n'étoit pas offert entier aux Dieux; les cuiſſes étoient le morceau qui leur étoit deſtiné, ainſi que Pauſanias (2) l'a remarqué en general pour les Sacrifices des Grecs; & on faiſoit brûler cette partie de la Victime ſur un feu clair, de bois coupé par éclats. Apollonius de Rhodes (3) dit la même choſe: *Ils égorgent*, dit-il, *deux bœufs, les coupent par quartiers, & enſuite par morceaux, ils en ſeparent les cuiſſes votives; & après les avoir couvertes de la graiſſe, ou de l'*omentum *qui eſt gras, il les font griller ſur des éclats de bois.*

(2) In Att. p. 11. & in Arc. p. 269.

(3) Liv. 1. v. 432.

Les libations accompagnoient toujours les Sacrifices: c'étoit une liqueur qu'on repandoit en l'honneur du Dieu à qui on

on offroit le Sacrifice, & ſouvent le Sacrifice même n'étoit qu'une ſimple libation. Anciennement ce n'étoit que de l'eau qu'on repandoit, lorſque l'uſage du vin n'étoit pas établi, ou ne l'étoit qu'en quelques endroits; & ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt que pluſieurs Peuples qui celebroient les Orgies, ou les Bacchanales, ignoroient, ou du moins ne faiſoient aucun uſage du vin. Les Perſes, au rapport d'Herodote (1), ne beuvoient que de l'eau. On doit dire la même choſe des Nations du Pont, des Cappadociens, & des Scythes. Comment les Arcadiens, qui anciennement ne vivoient que de glands, ou plûtôt de quelques châtaignes ſauvages; comment les Troglodytes, les Ichthyophages, & une infinité de Peuples errants, qui vivoient au milieu des bois ou dans des grottes, auroient-ils connu l'uſage du vin? Ils avoient cependant une Religion, des Sacrifices & des Libations. Des Peuples même plus polis, & qui en connoiſſoient l'uſage, tels que les Egyptiens, n'oſoient, ſi nous en croyons Plutarque (2), en porter dans les Temples. En effet avant Pſammeticus, les Egyptiens n'en uſoient point du tout, & n'en offroient point à leurs Dieux, croyant qu'il ne leur étoit pas agréable, puiſqu'ils le regardoient comme le ſang des Titans, qui mêlé avec la terre, après que Jupiter les eut foudroyés, avoit produit la vigne.

(1) Liv. 1.

(2) De Iſid. & Oſir.

Quoiqu'il n'y eût point de temps marqué pour les Sacrifices particuliers, on obſervoit cependant très-religieuſement dans les Sacrifices publics, de prendre le matin pour les Dieux celeſtes, & le ſoir ou la nuit, pour les Dieux terreſtres ou infernaux. Les Sacrifices faits en l'honneur de ces derniers, exigeoient des ceremonies qui leur étoient particulieres. On ne leur immoloit que des victimes noires; on faiſoit une foſſe pour en recevoir le ſang, & on y jettoit le vin de la libation On brûloit la victime entiere comme dans les holocauſtes, ſans en reſerver rien pour le feſtin; car il n'étoit pas permis de manger les viandes qui étoient offertes aux Dieux infernaux & aux Manes (3).

(3) Voyez Iſidore.

Enfin il eſt bon de remarquer après Lucien (4), que les Sacrifices étoient differens ſelon la qualité des perſonnes. *Le Laboureur*, dit-il, *immole un bœuf; le Berger, un agneau; le*

(4) Des Sacr.

Chevrier ; une chevre : il y en a qui n'offrent que de ſimples gâteaux ou de l'encens ; & le pauvre fait ſon ſacrifice en baiſant ſa main droite.

Remarquons encore que les Sacrifices étoient devenus ſi communs, qu'on en offroit dans preſque toutes les occaſions de la vie ; puiſqu'outre ceux qui étoient preſcrits par les Rituels, les Generaux d'armée en offroient avant la bataille, ainſi qu'on le voit dans les anciens Auteurs, particulierement dans Pauſanias (1) : ceux qui vouloient fonder quelque ville, comme il paroît par le même Auteur (2) : lorſqu'on vouloit entreprendre quelque voyage : dans les maladies, dans les affaires, après quelque ſonge ; enfin on n'entreprenoit rien de conſiderable, ſans avoir auparavant imploré le ſecours des Dieux par cet acte de Religion.

(1) in Meſſ.
(2) Ibid.

Euſebe rapporte (3) un paſſage de Porphyre au ſujet d'un Oracle d'Apollon, qui preſcrivoit la forme des Sacrifices. » Il y a, diſoit Porphyre, d'après un Oracle, des Dieux de la » terre & des Dieux des enfers. On leur offre des victimes à » quatre pieds, de couleur noire ; mais avec cette difference, » que pour les Dieux terreſtres, on preſente les victimes ſur » des Autels, & pour les Dieux infernaux dans des foſſes, » & dans des lieux creux. Aux Dieux de l'air on immole des » oiſeaux, dont on brûle tout le corps en holocauſte, & » dont on répand le ſang autour de l'Autel. On offre auſſi des » volatiles aux Dieux marins, mais il faut qu'on jette la libation » dans les flots, & que les oiſeaux ſoient de couleur noire ». D'ou l'on peut conclure qu'on offroit aux Dieux celeſtes des oiſeaux blancs, ainſi que des victimes blanches, comme je l'ai déja remarqué. Mais il faut obſerver encore, 1°. qu'à Rome, lorſque la victime avoit quelques taches, on la blanchiſſoit avec de la craye, & cette ſorte de victime s'appelloit, *bos cretatus*. 2°. qu'on offroit aux Dieux terreſtres des bêtes à quatre pieds, pourvû qu'elles fuſſent noires ; comme devoit être le cochon qu'on immoloit à Cerès, parce que, comme le remarque le même Porphyre, la terre eſt de couleur brune. 3°. enfin que comme les bandelettes dont on ornoit la tête des victimes offertes aux Dieux du ciel, devoient être blanches, celles dont on paroit les animaux deſtinés

(3) Prep. Evang. l. 3.

aux Sacrifices qu'on faiſoit aux Dieux terreſtres & infernaux devoient être noires (*a*).

Les Sacrifices ne ſe faiſoient pas toujours, comme on l'a remarqué, en immolant des animaux : ſouvent on ne preſentoit aux Dieux que des fruits & des plantes, comme à Pomone & à d'autres Divinités ; ſouvent de la farine cuite, ou des gâteaux de farine de bled, ou d'orge. Les Grecs en offroient dans tous leurs Sacrifices, de quelque nature qu'ils fuſſent. Homere nomme ces gâteaux ἐυχιτῶνες ; d'autres s'appelloient *popana* & *prothymata*, & ceux-ci étoient principalement offerts à Eſculape. Une autre ſorte de gâteau étoit nommé *bos*, le bœuf, parce qu'on y figuroit des cornes, & il étoit deſtiné à Jupiter celeſte, à Apollon, à Diane, à Hecate & à la Lune. Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *melyta*, parce qu'ils étoient pêtris avec du miel, & ceux-ci étoient offerts à Trophonius. Enfin, pour tout dire, il y avoit une autre ſorte de gâteau, qui ſe nommoit *Ariſca*, une autre appellée *Hygica*, qu'on offroit à la Déeſſe de la ſanté.

A Rome c'étoit avec de la farine de bled & du ſel, que ſe faiſoient ces gâteaux, qu'on nommoit *Ador*, & les Sacrifices qu'on en faiſoit *Adorea Sacrificia*. Suivant la Loy de Romulus, ces gâteaux devoient être cuits au four ; & il inſtitua pour cela la Fête appellée *Fornacalia* ; d'où vint dans la ſuite la Déeſſe Fornax.

Après que la victime étoit égorgée, il y avoit des Miniſtres qui tenoient des vaſes prêts pour en recevoir le ſang, d'autres qui avoient à la main des inſtrumens, ou pour l'écorcher, ou pour la couper en pluſieurs morceaux. J'ai dit que l'Haruſpice, le Flamine, ou le Prêtre examinoit les entrailles de la victime, *Exta*, pour en tirer des Augures favorables, il faut ajouter ici, 1°. que le cœur, le foye, le poulmon & la rate, étoient le principal ſujet de leur attention : 2°. que c'étoit de l'inſpection des entrailles, qu'étoit venue la maniere de deviner, qu'on nommoit *Extiſpicium* : 3°. qu'on obſervoit auſſi le mouvement de la queue, au moment que la victime

(*a*) Le mot latin *cæruleus*, dont on ſe ſert pour exprimer la couleur de ces bandelettes, eſt ſouvent pris par les meilleurs Auteurs, pour marquer le noir, quoiqu'il s'entende ordinairement du bleu foncé.

expiroit. Si elle ſe tordoit, cela marquoit une entrepriſe difficile : lorſqu'elle ſe tournoit en bas, on en auguroit une défaite ; & ſi elle s'élevoit en haut, c'étoit la marque d'un triomphe complet : 4°. qu'on tiroit encore des preſages ſur la maniere dont l'encens petilloit en brûlant, ainſi que de la fumée & de ſes differens mouvemens ou contours.

Lorſque le Sacrifice étoit fini, ſi l'augure en étoit favorable, c'étoit alors un Sacrifice parfait, ce qu'on exprimoit par le ſeul mot *Litare* ; car tous n'étoient pas agréables à la Divinité à laquelle on les offroit, comme le dit Martial (1),

(1) Liv. 10. Ep. 73.

Non quacumque manu victima cæſa litat.

Plaute dit auſſi (2)

(2) In Pœn.

Si Hercule iſtuc unquam factum eſt, tum me
Jupiter faciat, ut ſemper ſacrificem, nunquam litem.

Si je ſuis coupable de ce dont vous m'accuſez, je conſens que Jupiter ne reçoive favorablement aucun des Sacrifices que je lui offrirai.

Ainſi il n'y avoit point de veritable Sacrifice ſans la *Litation*, s'il eſt permis de rendre ce mot françois.

Tous les Aſſiſtans étoient obligés de garder le ſilence pendant qu'on égorgeoit la victime, & qu'elle brûloit ſur l'Autel : dans l'intervalle de ces deux operations, on pouvoit s'entretenir les uns avec les autres ; d'où étoit venu le proverbe, *inter cæſa & porrecta.*

Lorſque le Prêtre alloit ſacrifier, un Heraut crioit devant lui, *hoc age*, ſoyez uniquement attentif à ce que vous allez faire. Et en Grece, lorſqu'il approchoit de l'Autel il demandoit ; *Qui eſt ici ?* & les Aſſiſtans répondoient : *Pluſieurs gens de bien.* Alors le Prêtre prononçoit la formule, *Loin d'ici tout ſcelerat*, que les Romains rendoient par ces mots : *procul eſte profani.* On avoit ſur-tout grand ſoin d'en chaſſer les voleurs, les meurtriers, & tous les gens de mauvaiſe vie : mais cela n'étoit pas general, du moins dans la Grece, pour tous les Sacrifices.

Les Prêtres qui ſacrifioient avoient ordinairement la tête voilée ; je dis ordinairement, parce qu'il y avoit des Sacrifices où ils devoient être tête nue. On n'eſt pas trop d'accord ſur cette diſtinction ; cependant Fabretti (1) croit qu'on ſe voiloit la tête pour ſacrifier aux douze grands Dieux, & qu'on ſacrifioit aux autres la tête découverte. Plutarque ſemble inſinuer que le Prêtre ne ſe couvroit la tête que lorſqu'il ſacrifioit aux Dieux celeſtes, puiſqu'il dit que celui qui offroit le Sacrifice à Saturne, avoit la tête nue, parce que c'étoit un des Dieux infernaux. Les bas-reliefs antiques qui repreſentent les Sacrifices, tels qu'on peut les voir dans le P. de Montfaucon (2) & ailleurs, n'autoriſent gueres ces diſtinctions. On ſçait ſeulement qu'en Grece, le Sacrificateur étoit toujours tête nue.

(1) Col. Trai. p. 169.

(2) Ant. Expl. T. 2.

Le Prêtre, avant que de ſacrifier, devoit s'y préparer ſurtout par la continence, durant la nuit qui le précedoit, & par l'ablution ; & c'eſt pour cela qu'à l'entrée du Temple il y avoit ordinairement de l'eau, où il ſe purifioit. Il paroît qu'anciennement on alloit ſe laver dans quelque fleuve ; du moins Virgile (3) fait dire à Enée prêt à offrir un Sacrifice, qu'il ne ſacrifiera point avant que de s'être purifié dans l'eau d'un fleuve :

(3) En L. 2.

. . . . . *Donec me flumine vivo*
Abluero.

Mais il eſt bon de remarquer que cette ablution n'étoit requiſe que dans les Sacrifices qu'on offroit aux Dieux celeſtes ; l'aſperſion étant ſuffiſante pour les Dieux terreſtres & infernaux. On ne ſacrifioit jamais à Rome, qu'on n'eût commencé par adreſſer une priere à Janus, par la raiſon, dit Ovide, qu'il étoit gardien de la porte qui conduiſoit aux autres Dieux. Cette priere étant finie, on en faiſoit une ſeconde à Jupiter, puis une troiſiéme à Junon, ou ſelon d'autres, à Veſta. Le Prêtre faiſoit enſuite pluſieurs fois le tour de l'Autel, & portoit la main à la bouche ; puis il verſoit du vin ſur le même Autel avec la patere : enfin il ordonnoit au Victimaire de frapper la victime ; ce qu'il faiſoit, ou avec le couteau nommé *Seceſpita*, ou il l'aſſommoit d'un coup de maillet.

[illegible] Le P. de Montfaucon a remarqué que les Sacrifices d'un cheval étoient fréquens chez les anciens. Il fait des Recueils de ce qu'en disent les Auteurs. Comme plus que les anciennes histoires en parlent, nous nous bornerons à ce qu'en ont écrit quelques Auteurs modernes, tels que sont Hecatomne, le Fauconnier, le Comte, & quelques autres. Ce sont ceux dont nous nous sommes donné le plus grand soin.

Hecatomne Dans ces grandes hécatombes, on mêloit le sang de quelque chamme ordinaire. On immoloit quelquefois dans le même Sacrifice, mille bœufs, mille moutons, mille autres animaux; c'est ce qui a donné lieu à Hecatomne, qui signifie mille, ce qui est très-rare. Et c'est ce qui a fait nommer Centaure.

Capronin Capronin a raison de l'Hecatombe qui se offerte par l'Empereur Julien, après la victoire de Maximin, nous apprend en même temps de quelle manière s'offroit cette sorte de Sacrifice. » On mêloit au lieu nommé aux Autels de » gazon. Et on immoloit aux moutons & aux cochons; si » le Sacrifice est solennel, on immole aux bœufs, aux ai- » gles & aux autres animaux. Les Grecs, avant cet Au- » teur, faisoient à même chose comme ils étoient affligés de » la peste. » Ammien assure qu'on en usoit de même après des victoires signalées. Et ce pour cet exemple de Conon, Capitaine Lacedemonien, qui vint, dit-il, aux vraies Hecatombes. Par ce mot il veut Hecatombe. L'Auteur nous fait entendre que le Général y immoloit vraisemblement cent bœufs, car quelquefois on donnoit ce nom à des Sacrifices, où les cent animaux étoient d'une autre espece. Par le passage de Capronin, on peut mêler l'erreur de ceux qui soutiennent que l'Hecatombe étoit aussi nommée, à cause des cent bœufs ou taureaux qu'on y immoloit. Helvichius & plusieurs autres Auteurs, confirment ce que dit Capronin, qu'on sacrifioit dans les Hecatombes, d'autres animaux que des bœufs. Au reste ce Sacrifice étoit très-ancien, puisqu'il en est fait mention (1. Od. l. 1.) dans Homere : il dit que Neptune alla en Ethyopie recevoir le Sacrifice des Hecatombes de moutons & d'agneaux. On sçait que Pythagore offrit une Hecatombe, pour

avoir trouvé la démonſtration de la quarante-ſeptiéme propoſition du premier Livre d'Euclide.

Nous ne devons pas oublier le Sacrifice d'*Agrotere*, où l'on immoloit cinq cens chevres tous les ans à Athenes, en l'honneur de Diane, ſurnommée *Agrotere*, ſoit de la ville Agros dans l'Attique, ſoit d'un ſurnom de cette Déeſſe, qui lui fut donné, ſelon Rhodiginus, parce qu'elle étoit toujours dans les champs. Xenophon rapporte l'inſtitution de ce Sacrifice, au vœu que firent les Atheniens d'immoler à cette Déeſſe autant de chevres, qu'ils auroient tué de Perſes; mais ils en firent un tel carnage, qu'il fut impoſſible d'accomplir ce vœu à la lettre, ce qui les obligea à faire un Decret, par lequel ils s'engageoient d'immoler tous les ans cinq cens chevres en ſon honneur; ce qu'ils continuoient encore du temps de cet Hiſtorien.

Taurobole.

Le Taurobole étoit un Sacrifice offert à la mere des Dieux. Ce Sacrifice ne paroît pas avoir été connu dans les premiers temps du Paganiſme, puiſque la plus ancienne Inſcription qui en faſſe mention, & qui eſt celle qui fut trouvée à Lyon en 1704. dans la Montagne de Fourviere, nous apprend que ce Taurobole fut offert ſous le regne de l'Empereur Antonin, l'an de Jeſus-Chriſt 160. Il ne finit auſſi que fort tard; la derniere Inſcription qu'on en connoiſſe, eſt de l'Empire de Valentinien III.

Comme perſonne n'a mieux expliqué les céremonies du Taurobole que M. de Boſe, dans la Diſſertation qu'il fit ſur l'Inſcription de Lyon (1), j'y renvoye les Curieux, me contentant, pour en donner quelqu'idée, d'obſerver que ce n'eſt gueres que par les Inſcriptions qu'on connoît cette ſorte de Sacrifices, les Anciens, du moins ceux qui nous reſtent, gardant ſur cet article un profond ſilence; ſi on en excepte Julius Firmicus, Auteur chrétien, Prudence, & peut-être Lampridius, qui parlant d'Heliogabale, dit qu'il étoit ſi dévot à Cybele, qu'il recevoit le ſang des taureaux qu'on immoloit à cette Déeſſe. Ce Sacrifice étoit offert à Cybele pour la conſecration du Grand Prêtre, pour l'expiation des pechés, ou pour la ſanté du Prince, ou de ceux qui l'offroient. C'étoit une eſpece de baptême de ſang, dans lequel on croyoit

(1) Mem. de l'Ac. des Bel. Lettr. T. 3.

trouver une renaiſſance ſpirituelle, & dont le rit & les cérémonies étoient differentes des autres Sacrifices. Mais comme le Poëte Prudence fait une deſcription détaillée du Taurobole, nous allons donner, pour mettre nos Lecteurs au fait, une traduction de ſes vers.

» Pour conſacrer le Grand Prêtre, dit-il, c'eſt-à-dire, pour » l'initier au Taurobole, on faiſoit une grande foſſe, dans la- » quelle il entroit, paré d'un habit extraordinaire, & por- » tant une couronne d'or, avec une Toge de ſoye, ceinte à » la maniere des Sabins. Au deſſus de la foſſe, il y avoit une » eſpece de plancher, dont les planches mal jointes laiſſoient » pluſieurs fentes, & outre cela, on les perçoit de pluſieurs » trous . . . . On amenoit enſuite un grand Taureau cou- » ronné de feſtons, portant ſur les épaules des bandelettes » couvertes de fleurs, & ayant le front doré. On égorgeoit » cette victime, enſorte que le ſang tout chaud, & à grands » flots, couloit ſur le plancher, lequel étant criblé de trous, » laiſſoit tomber dans la foſſe comme une pluye de ſang, que le » Prêtre recevoit ſur ſa tête, ſur ſon corps, & ſur ſes habits. » Non content de cela, il renverſoit auſſi la tête pour rece- » voir ce ſang ſur ſon viſage, il en faiſoit tomber ſur l'une » & l'autre joue, ſur ſes oreilles, ſur ſes lévres, ſur ſes na- » rines : il ouvroit même la bouche, pour en arroſer ſa langue » & en avaler. Lorſque la victime avoit rendu tout ſon ſang, » on la retiroit, & le Grand Prêtre ſortoit de la foſſe. C'étoit » un ſpectacle horrible que de le voir ainſi la tête couverte » de ſang, la barbe chargée de grumeaux, & tous ſes habits » ſouillés. Cependant lorſqu'il paroiſſoit, tout le monde le ſa- » luoit, & l'adoroit même ſans oſer en approcher, le regar- » dant comme un homme purifié & ſanctifié ».

Ceux qui avoient ainſi reçu le ſang du Taurobole, portoient le plus long-temps qu'ils pouvoient leurs habits ainſi ſouillés, comme une marque ſenſible de leur regeneration.

2°. Ce n'étoit pas toujours pour les particuliers que ſe faiſoit le Taurobole : on en faiſoit la ceremonie pour les Corps de Ville, pour des Provinces entieres, pour la proſperité de l'Empereur, &c. Quelquefois ces regenerations étoient pour vingt-ans ; quelquefois enfin l'Archigalle, ou le Grand Prêtre

Prêtre de Cybele, l'ordonnoit dans certaines occaſions (*a*).

3°. Ce Sacrifice de regeneration n'exigeoit pas toujours qu'on immolât un Taureau : la victime étoit quelquefois un belier, & alors il ſe nommoit *Criobole*. Quelquefois une chévre, & alors il portoit le nom d'*Egibole*, ou *Ægobole*. Pluſieurs Sçavans ne conviennent pas que cette derniere victime ait été employée dans les Tauroboles, mais ſeulement le taureau, & quelquefois le belier, lorſqu'on vouloit honorer Atys, favori de Cybele, à laquelle le Taurobole étoit uniquement conſacré ; quoique Duchoul, Cambden, Selden & quelques autres ayent cru qu'il s'offroit auſſi à l'honneur de Diane.

Finiſſons ce Chapitre par quelques obſervations generales au ſujet des formules de prieres qu'on y faiſoit. Comme on croyoit que les Dieux eux-mêmes avoient dicté ces formules, on les regardoit comme quelque choſe de ſi eſſentiel, que ſi celui qui étoit chargé de les prononcer, en oublioit ou tranſpoſoit ſeulement quelque mot, on étoit perſuadé que le Sacrifice devenoit inutile. Auſſi quand le Conſul Decius ſe devoua aux Dieux infernaux, & avec lui les Troupes ennemies, il avertit le Pontife Valere Maxime de prononcer exactement la formule preſcrite en cette occaſion. Il y avoit même des hommes prépoſés pour prendre garde qu'on n'oubliât rien du Formulaire ; & pour qu'ils puſſent entendre celui qui le prononçoit, ſans en perdre aucune parole, ils impoſoient ſilence aux Aſſiſtans. La plûpart de ces formules, ſi nous en croyons Jamblique (1), comme celle de la Theurgie, eſpece de magie, dont on parlera dans la ſuite, avoient d'abord été compoſées en Langue Egyptienne, ou en Langue Chaldaïque. Les Grecs & les Romains en les traduiſant y avoient laiſſé beaucoup de mots de ces Langues étrangeres, ce qui les rendit ſouvent un langage barbare & inintelligible, mais toujours d'autant plus reſpectable qu'il étoit plus inintelligible & plus barbare.

(1) Des Myſt.

(*a*) Tout cela eſt tiré des Inſcriptions, & de la Diſſertation de Monſieur de Boſe.

CHAPITRE XI.

Des Inſtrumens dont on ſe ſervoit dans les Sacrifices & dans d'autres Cerémonies religieuſes.

APRE'S avoir traité des Sacrifices & des Victimes, je dois parler des Inſtrumens ſacrés ; mais comme il eſt difficile d'en faire bien entendre la deſcription ſans figures, les Lecteurs auront recours aux Antiquaires qui les ont fait graver.

Celui qu'on nommoit *Acerra*, étoit un coffret dans lequel on mettoit l'encens, à peu près comme nous en avons dans nos Egliſes ; car ceux des Anciens, que le temps nous a conſervés, & qu'on voit dans les cabinets des curieux, n'étoient pas tous faits ſur le même modéle, ni de même metal. Ce coffret ou cette boëte de parfums, ſe voit ſouvent ſur les Monumens anciens, entre les mains des Camilles, quelquefois entre celles des Veſtales.

L'Encenſoir, ou *Thuribulum*, étoit connu des Anciens, mais on n'en voit aucune repreſentation dans les Monumens. Les Grecs nommoient cet Inſtrument *Thymiaterion*, & on voit bien quel en devoit être l'uſage.

Le *Prefericule* étoit un vaſe qui contenoit la liqueur dont on ſe ſervoit dans les Libations. Le Diſque, un baſſin où l'on mettoit les viandes des victimes. L'Aſperſoir, qui étoit à peu près comme les notres, de crin de cheval, ou de quelqu'autre animal, avec un manche, ſervoit pour les aſperſions d'eau luſtrale, qui étoit contenue dans un vaſe, dont les monumens nous ont conſervé quelque repreſentation.

La Patere, étoit un inſtrument ordinairement rond, un peu creux, & avec un manche. Elle ſervoit à recevoir la liqueur qu'on y verſoit du vaſe, & à la repandre ſur la victime ; ce que Virgile explique très-nettement :

Ipſa tenens dextrâ pateram pulcherrima Dido
Candentis vaccæ media inter cornua fudit (1).

(1) En. L. 4.

La belle Didon tenant la patere de la main droite, la verſa entre les cornes de la Geniſſe blanche. Cet inſtrument, fait de differens metaux, avec quelques varietés pour ſa forme, eſt celui que le temps a le plus reſpecté, & il y a peu d'Antiquaires qui n'en ayent pluſieurs.

Le *Simpulum*, qui approchoit aſſez par ſa forme de la Patere, étoit une eſpece de cueiller, dont, ſelon Feſtus, on ſe ſervoit dans les Sacrifices pour faire les Libations du vin. Pline (1) nomme cet inſtrument *Simpuvium*, & dit qu'il y en avoit de terre cuite.

(1) L. 35. c. 12.

Le Bâton augural, qu'on appelloit *Lituus*, ainſi qu'une ſorte de trompette, étoit un peu recourbé par le bout, & les Augures, qui vouloient examiner le vol des oiſeaux pour en tirer quelque préſage, le tenoient à la main : on le trouve communément ſur les Monumens & ſur les Medailles.

Le Maillet, *malleus*, ſervoit pour aſſommer la victime, ainſi que la Hache ; car on voit ces deux ſortes d'inſtrumens ſur les bas-reliefs indifferemment entre les mains des Victimaires.

Le *Seceſpita*, étoit un Coutelas qui ſervoit à égorger la victime : il y en avoit de differentes formes, & même à guaîne. La definition qu'en donne Feſtus eſt juſte : c'étoit, dit-il, un couteau de fer, long, à manche rond & d'yvoire, orné au pommeau de bandes d'or & d'argent, dont les Flamines & les Pontifes ſe ſervoient pour ſacrifier.

Le *Ligula*, ou *Lingula*, étoit une eſpece d'Eſpatule dont ſe ſervoient les Haruſpices pour fouiller dans les entrailles des victimes.

Le Candelabre étoit un chandelier à pluſieurs branches, ſur lequel on mettoit les torches qui brûloient pendant le Sacrifice.

Le *Dolabre*, un grand couteau qui ſervoit à découper la victime (*a*).

L'*Enclabrès*, dont parle Miſſon dans ſon Voyage d'Italie, étoit la Table ſur laquelle on poſoit la victime, pour en conſiderer plus commodément les entrailles, & en tirer les augures.

(*a*) On en trouve la repreſentation dans le cinquiéme Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres.

L'*Offa*, étoit la Marmite dans laquelle les Prêtres faiſoient cuire la portion de la victime, qui leur avoit été deſtinée.

La Trompette étoit une eſpece de Cor ou de Clairon, dont on ſonnoit dans la ceremonie des Hecatombes ; mais dans tous les Sacrifices c'étoit toujours un joueur de flûte, qui accompagnoit la victime, lorſqu'on la conduiſoit dans le lieu où on devoit l'immoler, & qui jouoit de ſes deux flûtes pendant le Sacrifice, comme on le voit dans preſque tous les monumens qui nous reſtent ſur ce ſujet.

L'*Urceolus*, étoit un petit vaſe, de bronze, d'argent, de terre, ou de quelque autre matiere, qui avoit un col retreſſi, & l'ouverture large, à peu près comme nos burettes, que portoient les Miniſtres ſubalternes, pour laver les mains des Prêtres. On en trouve ſouvent, ſur les monumens antiques, entre les mains de ces ſortes de Miniſtres.

Quoiqu'on ne doive pas mettre les Trepieds au nombre des Inſtrumens dont on ſe ſervoit dans les Sacrifices, cependant comme il y en avoit ſouvent dans les Temples, ſur-tout dans ceux d'Apollon, & qu'ils ſervoient quelquefois à ſoutenir des vaſes ſacrés, il eſt neceſſaire d'en dire ici quelque choſe. Sans m'arrêter à la diſtinction d'Athenée qui n'en admet que de deux ſortes, qui ſe reduiſent aux grands & aux petits Trepieds, je les diviſe en trois eſpeces. Je mets dans la premiere, ceux qui ſervoient à la Pythie lorſqu'elle rendoit les Oracles d'Apollon dans le Temple de Delphes. Comme l'exhalaiſon qui lui inſpiroit l'avenir ſortoit d'une caverne, ainſi que nous le dirons dans l'Hiſtoire des Oracles, & qu'on pouvoit y tomber en s'en approchant de trop près, ce qui étoit arrivé quelquefois, on inventa une machine ſoutenuë ſur trois pieds qui poſoient ſur le roc, & la Prêtreſſe s'y aſſeioit, pour recevoir commodément & ſans danger l'exhalaiſon de la caverne. C'eſt cette ſorte de Trepieds dont il eſt tant parlé dans l'Hiſtoire ancienne. La ſeconde eſpece comprend tout ce qui étoit appuyé ſur trois pieds, vaſes, tables, ou quelque autre choſe que ce fût ; & de ceux-ci il y en avoit un grand nombre. Je mets dans la troiſiéme les Trepieds votifs, que des Princes ou des Particuliers conſa-

croient dans les Temples d'Apollon. Herodote (1) parle d'un Trepied d'or, que les Grecs victorieux des Perſes envoyerent à Delphes : *Dans le partage qu'ils firent des dépouilles des ennemis*, dit cet Auteur, *ils mirent l'argent à part, en prirent un dixiéme, pour le Dieu qu'on honoroit à Delphes ; & ils firent de cette portion un Trepied d'or qu'ils lui conſacrerent, & qu'on voit encore ſur un Serpent d'airain à trois têtes.* Il paroît par ces dernieres paroles, que ce Trepied d'or étoit ſoutenu ſur un autre eſpece de Trepied repreſenté par les trois têtes d'un ſerpent ; ce qui eſt confirmé par Pauſanias, qui dit (2), que le Trepied d'or donné par les Grecs, après la bataille de Platée, étoit ſoutenu par un dragon d'airain.

(1) Liv. 9.

(2) in Phoc.

On ne s'attend pas que je mette dans aucune de ces eſpeces de Trepieds, ceux dont parle Homere, qui alloient tous ſeuls à l'aſſemblée des Dieux : fiction poëtique par laquelle il a voulu nous faire comprendre l'excellence des ouvrages de Vulcain.

Rien n'eſt plus commun dans les cabinets des Curieux, & dans les ouvrages des Antiquaires que les Trepieds, on y en trouve de toutes ſortes de figures, & même d'aſſez ſinguliers. La plûpart ſont d'airain ou de bronze.

CHAPITRE XII.

Des Prêtres, & des autres Miniſtres des Sacrifices.

APRE'S avoir parlé des Sacrifices, des Victimes, & des Inſtrumens dont on ſe ſervoit pour les immoler, il faut maintenant dire quelque choſe des Prêtres & des Miniſtres. Comme il n'y a point de Nation, quelque ſauvage qu'elle ſoit, qui n'ait quelque Religion, il n'en eſt aucune auſſi qui n'ait des Miniſtres pour y preſider ; mais nous ne parlerons gueres dans ce Chapitre, que de ceux des Grecs & des Romains. Le nom general que les premiers de ces deux Peuples donnoient à leurs Prêtres, étoit celui de ἱερεὺς, quoiqu'ils differaſſent entre eux par des noms & par des fonctions particulieres. Pour en parler avec quelqu'ordre, nous prendrons

pour guide l'illuſtre M. Potter qui a fait un excellent Ouvrage ſur l'Archeologie Grecque.

Je crois d'abord, comme je l'ai déja inſinué, qu'anciennement le Sacerdoce appartenoit aux Chefs de famille ; du moins avoient-ils la liberté de ſacrifier, quoiqu'il y eût des Prêtres d'office : c'eſt ainſi qu'au ſiege de Troye, pendant que Chryſès & d'autres encore étoient Prêtres, nous voyons dans Homere que les Rois, les Princes, & les Chefs de l'armée, ne laiſſoient pas d'offrir des Sacrifices.

Lorſqu'il s'agiſſoit de choiſir un Prêtre, on examinoit ſa vie, ſes mœurs, & même ſes qualités corporelles, & il falloit qu'il fût exempt des défauts qui choquent ; à peu près comme nous voyons que dans l'Ecriture Sainte les borgnes, les boiteux, les boſſus, &c. étoient exclus du Sacerdoce. Les Atheniens demandoient même dans les Miniſtres de la Religion, une vie chaſte & pure, & on ſçait que leurs Hierophantes ſe ſervoient de quelques herbes froides, comme de la cigue, pour devenir continens. Generalement il étoit permis aux Prêtres de ſe marier ; ſouvent les ſecondes noces leur étoient interdites, quoique l'Hiſtoire nous apprenne que cette regle n'a pas toujours été exactement obſervée.

Prêtres des Grecs.

Les Grecs & les Romains avoient une Hierarchie ; des Souverains Pontifes, des Prêtres, & des Miniſtres ſubalternes qui les ſervoient dans leurs fonctions ; mais comme les Grecs étoient diviſés en pluſieurs Etats independants les uns des autres, cette Herarchie n'étoit pas par-tout uniforme. Il y avoit même des Villes, comme Argos & quelques autres, où les femmes preſidoient à la Religion. Rien n'eſt plus celebre que ces Prêtreſſes d'Argos, puiſque leur Sacerdoce ſervoit d'époque dans les evenemens publics. Les noms de la plûpart de ces Prêtreſſes n'étoient plus connus, lorſque M. Fourmont le jeune trouva, pendant ſon voyage de la Grece, une Inſcription fort étendue qui en contient un ample catalogue, & dont il ſe diſpoſe à donner l'hiſtoire. Minerve Poliade, la Patrone d'Athenes, avoit une Prêtreſſe pour preſider à ſon culte, & Plutarque, dans ſes morales, nomme une Lyſimaque qui exerçoit cette fonction. Les Pedaſiens, ſelon Herodote (1), avoient auſſi pour leur Minerve une

(1) In Clio.

Prêtreſſe. Il y en avoit auſſi une à Catane pour Cerès, à Clazomene pour Pallas, &c.

A Delphes il y avoit cinq Princes des Prêtres, & avec eux des Prophetes qui prononçoient les Oracles. A Opunte deux Souverains Pontifes ſeulement, dont l'un preſidoit aux culte des Dieux celeſtes, qu'on nommoit *Ouranius*; l'autre aux Dieux terreſtres & infernaux, & ce dernier étoit appellé *Catacthonien.*

Le Sacerdoce de Syracuſe, lequel, ſelon Ciceron (1), étoit d'une très-grande conſidération, ne duroit qu'un an. Les Hierophantes étoient des Prêtres très-celebres à Athenes: leur nom vient de deux mots Grecs ἱερὸς, ſacré, & φαίνω, je parois. Selon Apollodore, c'étoit lui qui étoit prépoſé pour enſeigner les choſes ſacrées & les myſteres à ceux qui vouloient être initiés; ce qui, avec le nom d'Hierophante, lui avoit auſſi fait donner le nom de Prophete. Ce Miniſtre avoit ſous lui d'autres Officiers qui l'aidoient dans cette fonction & dans les autres; on les nommoit *Exegetes*, & quelquefois, Prophetes. Il ornoit auſſi les Statues des Dieux, & les portoit dans les ceremonies publiques. Leurs femmes ſe mêloient auſſi du culte divin, & étoient nommées *Hierophantides*. Ce Prêtre avoit encore le ſoin du culte de Cerès & de ſes myſteres. On peut conſulter pour tous ces articles les Notes de Saumaiſe ſur Solin. (1) in Verr. 4.

Comme les Hierophantes & leurs femmes étoient deſtinés au culte de la Déeſſe Hecate & de Cerès, les Orgiophantes, & les femmes nommées *Orgiaſtes*, preſidoient aux Orgies; & le *Daduque* ou Lampadophore aux Fêtes nommées *Daduquies*, dont nous parlerons dans l'article des Fêtes des Grecs.

Si nous en croyons Pollux (2), il y avoit ſeize ſortes de Miniſtres des Temples; les Prêtres; les Garde-Temples ou Bedeaux; ceux qui avoient ſoin des choſes ſacrées; les Prophetes, les Hypoprophetes, ou les Subdelegués des Prophetes, qui publioient l'Oracle; les Sacrificateurs, ceux qui initioient, les Adminiſtrateurs des choſes ſacrées, les Purificateurs, les Devins ou Inſpirés, les Sortilegues, ceux qui raſſembloient les diſcours de bonne avanture, les *Chreſmothetes*, (2) Ch. 1. art. 16.

c'eſt-à-dire, ceux qui donnoient les Sorts à tirer, les Saints ou Dévots, les Thuriferaires ou porte-encens, les *Hyparetes*, & les Serviteurs (*a*) ou Camilles.

(1) Ch. 1. art. 17. Le même Auteur remarque enſuite (1) que les mêmes noms étoient donnés aux differens Ordres de Prêtreſſes, dans les lieux où les femmes étoient les Miniſtres des Temples, & que la Prêtreſſe d'Apollon à Delphes, portoit par excellence le nom de *Pythia*. Il pouvoit ajoûter encore, qu'à Clazomene la Prêtreſſe de Pallas étoit nommée *Heſychia*, celle de Bacchus *Thyas*, & en Crete celle de Cybéle, *Meliſſe*. Il pouvoit remarquer auſſi que parmi les Atheniens, les Miniſtres ſubalternes s'appelloient *Paraſites*; ce nom n'étant pas alors une injure, comme il l'eſt à preſent. L'acception de ce mot dans le ſens que je l'ai priſe, ſe tire d'une Inſcription d'Athenes, où il eſt dit, que des deux Taureaux immolés, une partie ſeroit retenue pour les Jeux, l'autre partagée entre les Prêtres & les Paraſites. La fonction principale de ces Paraſites, qui avoient ſéance entre les premiers Magiſtrats, étoit de choiſir le froment deſtiné aux Sacrifices.

Il y avoit encore une autre eſpece de gens deſtinés à ſervir dans les Sacrifices; c'étoient les *Ceryces*, ou les Crieurs, dont la fonction étoit d'annoncer publiquement les choſes, tant civiles que ſacrées. Auſſi, ſelon Athenée, on devoit en élire deux, & on trouve en effet ce nombre de deux Ceryces, dans la belle Inſcription d'Athenes, expliquée dans la (2) p. 148. Paleographie (2), l'un pour l'Areopage, l'autre pour l'Archonte. Ils devoient être tirés de la famille Athenienne, laquelle, ſelon Iſocrate, portoit le nom de Ceryce, d'un certain Ceryx, fils de Mercure, & de Pandroſe, fille de Cecrops.

Surquoi nous remarquerons en paſſant, qu'il y avoit des familles Sacerdotales, deſquelles devoient être tirés les Prêtres; comme, à Athenes celles des Eumolpides, pour le culte de Cerès & les myſteres Eléuſiniens, & à Rome celles des Pinariens & des Potitiens, pour celui d'Hercule.

A Athenes l'Archonte ſe faiſoit honneur de la qualité de Prêtre: tel étoit entre autres Xenon, qui fut Archonte ſous

(*a*) Cette liſte n'eſt pas complette, comme on le verra dans la ſuite de ce Chapitre.

le

le Conſulat de Druſus, la ſeconde année de Tibere, & qui prend la qualité de Prêtre dans l'Inſcription dont nous venons de parler; & ſi nous en croyons Spon, le même Druſus étoit en même-temps Conſul, Archonte & Prêtre. L'origine du Sacerdoce des Archontes, ſelon Demoſthene (1), vint de ce qu'anciennement les Rois & les Reines d'Athenes étoient les Souverains Pontifes. La Royauté ayant été abolie, on continua de choiſir un Roi & une Reine, pour préſider aux choſes ſacrées, ce qui enſuite paſſa aux Archontes, & à leurs femmes. Les *Epimeletes* ſervoient le Roi dans les choſes ſacrées, & des femmes nommées *Gereres*, aſſiſtoient la Reine; au nombre de quatorze. Le Ceryce la ſervoit auſſi dans les myſteres les plus ſecrets de la Religion.

(1) Orat. ad Neæram.

Independamment de tous ces Miniſtres, il y avoit auſſi un Pontife, ou plutôt un Archiprêtre ἀρχιερεὺς, qui préſidoit aux choſes ſacrées. Quelquefois il ne l'étoit que d'une ville; quelquefois de toute une Province. Il avoit auſſi ſouvent cette qualité, à vie; quelquefois pour cinq ans. Comme il y avoit des Archiprêtres, on trouve auſſi des Archiprêtreſſes; car parmi les Grecs, les femmes étoient auſſi ſouvent que les hommes, admiſes aux Miniſteres ſacrés. Ces Archiprêtreſſes étoient les Superieures des Prêtreſſes, & étoient choiſies dans les meilleures maiſons. De toutes les Prêtreſſes des Payens, la plus célebre étoit la Pythie, mais nous en parlerons ailleurs.

Les *Neocores* avoient des emplois qui répondoient à ceux de nos Sacriſtains: ils devoient en effet avoir ſoin d'orner les Temples, & de tenir propres les vaſes & les uſtenciles qui ſervoient dans les ceremonies de Religion. Theodoret (2) eſt le ſeul qui parle de deux autres fonctions des Neocores. L'une de ſe tenir à la porte des Temples pour jetter de l'eau luſtrale ſur ceux qui y venoient, afin de les purifier. L'autre de jettet de la même eau ſur les viandes ſervies à la table des Empereurs. Julien l'Apoſtat, dit cet Auteur, alloit dans le Temple du Génie public de la Ville d'Antioche; & *les Neocores, debout des deux côtés de la porte du Temple, jettoient de l'eau luſtrale ſur ceux qui entroient, prétendant par-là les juſtifier.*

(2) Liv. 3. c. 16.

Le même Auteur nous apprend la ſeconde fonction dont

on a parlé, dans l'hiſtoire que je vais raconter : c'eſt à l'occaſion d'un jeune Neocore qui ſe faiſoit inſtruire dans la Religion Chrétienne, mais qui ne put refuſer d'accompagner le même Empereur dans un feſtin, où il devoit faire la fonction de benir avec l'eau luſtrale les viandes qu'on ſervoit dans le repas. Sur quoi Theodoret remarque, que quoique la fête que donnoit Julien dans le Faubourg de Daphné, aux habitans d'Antioche, dura pluſieurs jours, le jeune Neocore, qui étoit debout auprès de cet Empereur, aprés avoir jetté l'eau luſtrale ſur les viandes, ſe retira ſecretement, & ne parut plus aux feſtins des jours ſuivans. Cet office devint très-conſiderable ; car les Neocores, qui d'abord n'étoient chargés que d'emplois ſerviles, furent dans la ſuite des Miniſtres ſuperieurs, des ſouverains Pontifes, qui ſacrifioient pour le ſalut de l'Empereur. On trouve ſur les medailles, où le nom de Neocore eſt ſouvent employé, celui de *Prytane* qui leur étoit accordé quelquefois, avec celui d'*Aſgonothete*, ou Diſtributeur des prix dans les Jeux publics. Les Villes mêmes, & celle d'Epheſe fut la premiere, ſelon Van-Dale, prirent le nom de Neocores ; ſurquoi on peut conſulter Vaillant, & les autres Antiquaires.

Avant que de parler du Sacerdoce des Romains, je dois dire quelque choſe des trois ſortes de Prêtres, qui leur étoient communs avec les Grecs. Les premiers étoient ceux de Cybele, les ſeconds ceux de Mithras, les troiſiémes ceux des Orgies, ou des myſteres de Bacchus.

Rien n'eſt plus célebre dans l'Antiquité, & en même-temps plus mépriſable que les Prêtres de Cybele, qu'on nommoit *Galles*, ou *Archigalles*, d'un fleuve de Phrygie, appellé *Gallus*. Van-Dale regarde ces Galles, & avec raiſon, comme des coureurs, des bandits & des charlatans, qui alloient de ville en ville, jouant des cymbales & des crotales, portant ſur leur ſein de petites images de la mere des Dieux, pour ramaſſer quelques aumônes ; gens de la lie du peuple, ſelon Apulée ; des fanatiques, des furieux, & d'une débauche infame. On convient avec ce ſçavant Auteur, du portrait qu'il fait de ces Miniſtres ; mais on ne ſçauroit être de ſon avis, lorſqu'il dit que quoiqu'ils fuſſent conſacrés au ſervice de Cybele, ils n'avoient pas la qualité de Prêtres, puiſque leur Sacerdoce eſt

une choſe inconteſtable. Pline, Apulée & Suidas, diſent formellement qu'ils étoient Prêtres, & leur donnent ce titre; & Lucien (1) qui décrit la ceremonie de leur initiation, ne laiſſe aucun lieu d'en douter.

(1) De Dea Syria.

On ne ſera pas étonné de voir dans Clement d'Alexandrie, dans Lactance, dans S. Jean Chryſoſtome & dans S. Auguſtin, le portrait qu'ils font de ces malheureux Prêtres, puiſque les Auteurs profanes ont eu un égal mépris pour eux. Cependant la Loi avoit pourvû à leur ſubſiſtance, puiſque ſelon Ciceron (2), elle marquoit les jours où il leur étoit permis de demander l'aumône, & pendant leſquels il étoit défendu à toute autre perſonne de mendier: *Præter Ideæ matris famulos, eoſque juſtis diebus, ne quis ſtipem cogito.* Cette quête, autoriſée par la Loi, ſe faiſoit apparemment chaque mois, puiſqu'on avoit donné à ces Prêtres le nom de *Menagyrtes* & *Metragyrtes*; parce que c'étoit pour la mere des Dieux qu'ils recueilloient ces aumônes. On avoit ajouté à ces noms, par deriſion, celui d'*Agidies*, comme qui diroit, faiſeurs de tours de paſſe-paſſe, pour avoir de l'argent, joueurs de gobelets. Clement d'Alexandie ajoute aux qualifications qu'il donne à ces Galles, celle de Preſtigiateur & de Devin, parce qu'ils ſe mêloient en effet de prédire l'avenir. Ils étoient toujours accompagnés de vieilles femmes qui paſſoient pour des ſorcieres. Plutarque (3) qui parle des vers qu'ils chantoient, dit qu'ils avoient rendu la Poëſie des Oracles ſi mépriſable, qu'ils avoient fait tomber les vrais Oracles du Trepié; c'eſt-à-dire, de Delphes. Ce même Auteur ajoute qu'ils rendoient leurs Oracles ſur le champ, ou qu'ils les tiroient au ſort dans certains Livres qu'ils portoient avec eux, & vendoient leurs miſerables prédictions à des femmelettes, qui étoient charmées de la cadence de leurs vers.

(2) Liv. 2. de Leg.

(3) Dans ſes morales. 407.

A ce portrait des Galles nous devons ajouter ce que Lucien (4) nous apprend de la grande fête qui ſe celebroit en Syrie, & de la fureur où jettoit l'initiation de ces miſerables Miniſtres. A cette fête, dit-il, ſe rendent quantité de Galles, qui celebrent leurs myſteres. Ils ſe tailladent les coudes, & ſe donnent mutuellement des coups de fouet ſur le dos. La troupe qui les environne, joue de la flûte & du tympanon, pendant que d'autres ſaiſis d'un enthouſiaſme divin, chantent

(4) loco cit.

des chanſons qu'ils font ſur le champ. C'eſt ce jour-là, ajoute Lucien, qu'on fait des Galles. Comme le ſon de la flûte inſpire aux aſſiſtans une eſpece de fureur, le jeune homme qui doit être initié, jette ſes habits, & faiſant de grands cris, vient au milieu de la troupe, qui eſt hors du Temple, degaîne ſon épée, & ſe fait Eunuque lui-même; puis courant par la ville, tenant à la main les marques de ſa mutilation, il les jette dans une maiſon, où il prend l'habit de femme. Cette mutilation ſe faiſoit ailleurs, ſelon Pline, avec les fragmens d'un pot de terre de Samos, & étoit par conſéquent, & plus longue & plus douleureuſe.

On ſçait que c'étoit en l'honneur d'Atys, favori de Cybele, que ſe commettoit cette barbarie, dont il avoit lui-même donné l'exemple : mais tirons le rideau ſur ces infamies, & diſons un mot ſeulement du Grand-Prêtre de cette miſerable troupe. Ce Chef ſe nommoit l'Archigalle, & étoit ordinairement d'une famille conſiderable; du moins liſons-nous dans Gruter une Inſcription de l'Archigalle Camerius Creſcens, qui avoit à ſa ſuite un grand nombre d'Eſclaves & d'Affranchis. On trouve dans le premier Tome de l'Antiquité expliquée, la figure d'un Archigalle avec une longue tunique qui deſcend juſqu'à terre, & pardeſſus, un grand manteau retrouſſé, avec un collier qui lui deſcend ſur la poitrine, ſur laquelle ſont repréſentées, dans deux Medaillons, deux têtes d'Atys, ſans barbe, avec le bonnet Phrygien : plus bas ſe voit le frontiſpice d'un Temple, à l'entrée duquel paroît la Déeſſe Cybele, reconnoiſſable aux tours & aux creneaux qu'elle porte ſur la tête. Jupiter & Mercure qui ſont à côté d'elle, marquent qu'elle étoit la mere des Dieux. Cette figure, à laquelle il manque la tête, & qui appartenoit autrefois à M. Baudelot, eſt, je crois, preſentement en Angleterre.

Outre ces Galles & ces Archigalles, Cybele avoit encore d'autres Prêtres qui n'étoient pas mutilés, & des Prêtreſſes, dont on trouve les noms dans Gruter. On connoît parmi ces Prêtreſſes une Dame, nommée *Laberia Falicla*, qui étoit la ſouveraine Prêtreſſe de la mere des Dieux; c'eſt-à-dire, qui préſidoit aux autres, comme l'Archigalle preſidoit aux Galles.

Nous devons remarquer, que tous les Prêtres & Prêtreſſes

de la mere des Dieux, établis d'abord dans la Phrygie, s'étoient enſuite repandus dans la Grece, & dans l'Empire Romain, dès le temps-même de la Republique.

Je dirai peu de choſes des Prêtres de Mithras, dont le culte fut porté à Rome, ſi nous en croyons Plutarque, du temps de Pompée, & plus tard, ſelon Van-Dale, parce que j'en parlerai au long dans l'hiſtoire de ce Dieu (*a*). Il ſuffit de ſçavoir pour le preſent, que Mithras avoit un Miniſtre qui ſe nommoit le Pere des myſteres ſacrés; *Pater ſacrorum*, & des Prêtreſſes qu'on appelloit, *Matres ſacrorum*; que ces Prêtres étoient ſurnommés *Lions*, & les Prétreſſes *Hyenes*, ſelon Porphyre: de-là étoient appellés *Leontiques*, les myſteres Mithriaques, & *Patriques*, à cauſe des Peres qui y préſidoient; que d'autres Miniſtres de ce Dieu étoient nommés *Coraces*, les corbeaux, ou *Hierocoraces*, corbeaux ſacrés; ou *Heliaques*, à cauſe du Soleil que Mithras repréſentoit. Enfin, que ceux qui vouloient être initiés aux myſteres de ce Dieu, devoient paſſer par des expiations auſſi longues, que douleureuſes, comme nous le dirons en ſon lieu.

Enfin, comme les Grecs & les Romains célebroient également les grands myſteres de Bacchus, ou les Orgies, je dois mettre dans cette claſſe commune, les Prêtres & les Prêtreſſes qui y préſidoient; mais comme il en ſera queſtion dans l'hiſtoire de ces myſteres, je me contenterai de dire ici que ces Miniſtres portoient differens noms, puiſqu'on trouve dans les Anciens, que les Bacchantes étoient appellées *Bacchæ*, *Menades*, *Baſſarides*, *Thyades*, *Mimallonides*, *Edonides*, *Elyades*, *Eleides*; tous noms tirés ou de leur maniere de crier, ou de leur fureur. Mais il eſt temps de parler des Prêtres des Romains.

Prêtres des Romains.

La Ville de Rome n'ayant été d'abord qu'un aſſemblage de bandits & de fugitifs, que Romulus avoit ramaſſés, ce Prince ſongea peu à la Religion; & cette Religion, empruntée des Albains & de quelques autres Peuples voiſins, fut dans ces premiers temps très-ſimple & très-unie. Des Temples & des Chapelles ſans ornemens & ſans Statues; car ſelon Plutarque il ſe paſſa 171. ans ſans qu'on y en vît aucune; des Sacrifices

(*a*) Voyez l'Article des Divinités des Perſes.

offerts ſans appareil, faiſoient tout le ceremonial de cette Ville naiſſante. Nous trouvons cependant dans Denys d'Halicarnaſſe (1), que Romulus ayant diviſé Rome en trente Curies, il avoit établi deux Prêtres pour chacune; ce qui faiſoit en tout, ſoixante.

(1) Liv. 2.

Numa Pompilius, plus appliqué aux affaires de la Religion qu'à celles de la guerre, fit pluſieurs changemens dans la Hierarchie Romaine, ainſi que quelques-uns de ſes Succeſſeurs; comme on peut le voir dans Tite-Live, dans Denys d'Halicarnaſſe, & dans Dion. Voici ce qu'on en peut dire de plus aſſûré. Les Prêtres établis par Romulus, devoient avoir au moins 50. ans, être diſtingués par leurs mœurs, par leur naiſſance, & avoir de quoi s'entretenir honorablement, & être ſans aucun défaut corporel : tant il eſt vrai que même dans les Religions les plus groſſieres, on a toujours obſervé de n'admettre pour Miniſtres, & de n'offrir pour Victimes, que ce qu'il y avoit de plus parfait, & de plus propre à honorer la Divinité. Comme dans le miniſtere de ces Prêtres, il y avoit des choſes qui ne pouvoient être exercées que par des perſonnes du ſexe, & d'autres où il falloit en être aidé, c'étoient les femmes mêmes & les enfans de ces Prêtres, qui étoient chargés de ces fonctions. D'abord les ſeuls Patrices exerçoient le Sacerdoce, mais le Peuple piqué de cette preference, eut le credit de partager le Sacerdoce avec le Senat, & même de ſe faire transferer, ſous le Tribunat de Cn. Domitius, le privilege qui étoit auparavant reſervé au College des Patrices, d'élire les Prêtres; ce qui fut encore changé une fois, & il fut établi que le College éliroit, & que le Peuple confirmeroit l'élection. Enfin, après quelques autres variations, qu'il ſeroit inutile de rapporter, les Empereurs s'arrogerent le droit d'élire les Prêtres, & devinrent eux-mêmes les Souverains Pontifes; ce qui commença à Jules Ceſar. Lorſque l'élection des Prêtres, faite par le College qui avoit ce droit, étoit confirmée par le Peuple, on procedoit à l'inauguration, qui étoit comme une priſe de poſſeſſion, faite avec ceremonie, & qui ſe terminoit par un repas que donnoient les nouveaux Prêtres. Dès ce moment ils prenoient la Toge, qui ſe nommoit *Toga pretexta*, & l'ornement de tête, appellé

Apex, *Galerus*, *Albo-Galerus*, & qui conſiſtoit en une eſpece de bonnet blanc, ſurmonté ſouvent d'une couronne.

Les Prêtres dans Rome jouiſſoient de pluſieurs privileges, & ils pouvoient aſſiſter au Senat ; mais ce droit leur fut ôté dans la ſuite (1). Ils étoient exempts des Charges onereuſes de l'Etat, & diſpenſés d'aller à la guerre. On portoit ordinairement devant eux un flambeau & une branche de laurier; & il leur étoit permis de monter au Capitole ſur un char, qu'on appelloit *Carpentum*. Il y avoit des Prêtres dont le Sacerdoce étoit à vie, d'autres qu'on deſtituoit ; mais les Augures ne pouvoient l'être, pour quelque cauſe que ce fût. Chaqu'ordre de Prêtre avoit ſon College particulier, & des appointemens pour les Sacrifices. Comme dans les Provinces les Prêtres étoient obligés de fournir à la dépenſe des Jeux publics, & que dès-là le Sacerdoce leur étoit ſouvent à charge, on ne contraignoit perſonne à l'accepter.

(1) Tite-Live Dec. 3. l. 7.

Dans l'ordre de la Hierarchie Romaine, les Pontifes étoient les premiers. D'abord il n'y en eut que quatre ; mais ce nombre ayant été augmenté dans la ſuite, on les diſtingua en Pontifes majeurs, & en Pontifes mineurs ; les uns & les autres ſoumis au Souverain Pontife, dont l'autorité étoit ſi grande, que les Empereurs ne crurent pas cette charge indigne d'eux, comme je viens de le dire. Maître de toutes les ceremonies de la Religion, & du premier College, le Souverain Pontife étoit extrêmement reſpecté : ſon chariot, nommé *Thenſa*, étoit different de celui des autres Prêtres, ainſi que ſon habillement & le reſte de ſon équipage. Il ne lui étoit pas permis de ſortir d'Italie ; comme c'étoit une eſpece de profanation pour lui de voir un corps mort, lorſqu'il aſſiſtoit aux funerailles on mettoit un voile entre lui & le cercueil du défunt : c'eſt Seneque qui nous apprend cette particularité, plus inſtruit en cela que Dion, lequel parlant de la Pompe funebre d'Agrippa, à laquelle Auguſte, Souverain Pontife, aſſiſta, dit qu'il ne ſçait pas la raiſon pour laquelle on avoit mis un voile entre cet Empereur & le cercueil, & que c'eſt une erteur de croire qu'il n'eſt pas permis au Souverain Pontife de voir un mort.

On m'objectera peut-être que Ceſar étant Souverain Pontife, alla faire la guerre dans les Gaules, & qu'ainſi j'ai tort de dire

qu'il n'étoit pas permis à celui qui poſſedoit cette Charge de ſortir d'Italie. Mais on peut répondre 1°. qu'il y a des occaſions, où les Loix, qui n'ont pas tout prévû, ne ſont point obſervées. 2°. Que l'exemple de Ceſar ne prouve rien, puiſqu'il ne les reſpectoit, qu'autant qu'elles flattoient ſon ambition.

Après le Souverain Pontife venoient les Flamines, qui n'étoient d'abord que trois, établis, ſelon Plutarque, par Romulus, ou plûtôt ſuivant Tite-Live, par Numa Pompilius; le *Flamen Dialis*, ou de Jupiter, le *Martialis*, de Mars, & le *Quirinalis*, de Quirinus. C'étoit le Peuple qui les éliſoit, & le Souverain Pontife en confirmoit l'élection. Comme ces trois Flamines étoient en une grande conſideration, & qu'ils jouiſſoient de pluſieurs privileges, quoiqu'ils ne fuſſent pas de l'ordre des Pontifes, ils prenoient place parmi eux dans les affaires de conſequence. Cet ordre fut augmenté dans la ſuite, & il y eut juſqu'à quinze Flamines, dont trois étoient tirés du rang des Senateurs, & étoient nommés Flamines majeurs, & les douze autres, appellés Flamines mineurs, étoient pris parmi le Peuple. Chaque Flamine étoit deſtiné au culte particulier d'une Divinité, & ſon Sacerdoce étoit à vie; quoiqu'il pût en être dépoſé pour des choſes graves, ce qui s'exprimoit par ces mots, *Flaminio abire, quitter le Sacerdoce.*

Comme Jupiter étoit parmi les Romains le plus grand des Dieux, ſon Prêtre étoit auſſi le plus conſideré; mais en même temps il étoit ſoumis à des pratiques aſſez gênantes: ſuivant Aulu-Gelle (1), il ne lui étoit pas permis d'aller à cheval; de voir une Armée hors de la ville, rangée en bataille; de jurer; & il ne pouvoit porter qu'une ſorte d'anneau, percé d'une certaine maniere. Il étoit défendu d'emporter du feu de chez lui, hors le feu ſacré; & il falloit un homme de condition libre, pour lui couper les cheveux. Aſſis à la premiere place dans les feſtins, il ne la cedoit qu'à celui qui étoit nommé *le Roi Sacrificateur.* Il lui étoit défendu de faire divorce avec ſa femme, de ſortir ſans ſon Bonnet Sacerdotal, d'entrer dans une maiſon où il y avoit un mort, encore plus de toucher un cadavre, &c. Varron ajoûte que le *Flamen Dialis* étoit le ſeul qui pût porter le Bonnet blanc, l'*Albo-Galerus*, dont nous avons parlé. Les privileges des deux autres Flamines majeurs étoient

(1) Noc. Att. L. 10. c. 15.

étoient auſſi fort étendus, quoique moindres, & il falloit ſurtout qu'ils fuſſent de famille Patricienne.

Les Flamines mineurs, pris parmi le Peuple, étoient moins conſiderés, & le nombre n'en a pas toujours été fixé à douze. Il ſuffit de les nommer pour connoître leurs fonctions. Le Flamine *Carmentalis* étoit Prêtre de la Déeſſe Carmenta. Le *Falace* étoit ainſi appellé d'un ancien Dieu de ce nom. *Floralis*, de la Déeſſe Flora ; *Furinalis*, de Furina, de laquelle Varron fait mention. *Laurentalis*, d'*Acca Laurentia ; Lucinalis*, de Lucine ; *Palatinalis*, de la Déeſſe *Palatina*, la protectrice du *Palatium ; Pomonalis*, de Pomone ; *Virbialis*, de *Virbius*, ou Hippolite ; *Volcanalis*, de Vulcain ; *Volturnalis*, du Dieu du fleuve Vulturne. Les Empereurs dont on avoit fait l'Apotheoſe, avoient auſſi leurs Flamines. Ainſi on trouve dans les Inſcriptions un Prêtre d'Auguſte, *Flamen Auguſtalis* ; un Prêtre de Ceſar, *Flamen Cæſaris* ; & Marc-Antoine voulut bien par flaterie prendre cette dignité ; un Prêtre de l'Empereur Claude, *Flamen Claudii* ; un d'Hadrien, *Flamen Hadrianalis*. Enfin il y avoit un Flamine qui apparemment ſe mêloit du culte de tous les Dieux, & qui étoit nommé *Flamen Divorum omnium*, le Prêtre de tous les Dieux ; ce qui étoit pourtant contre les anciennes conſtitutions (*a*). Feſtus prétend que les femmes des Flamines *Diales*, ou de Jupiter, étoient des Prêtreſſes & ſe nommoient *Flaminiques*, & ſelon Aulu-Gelle, elles jouiſſoient des mêmes privileges que leurs maris, & les mêmes choſes leur étoient défenduës (*b*).

Le Roi Sacrificateur, nommé *Rex Sacrificulus*, fut établi après qu'on eut chaſſé les Rois de Rome, pour conſerver, dit Denys d'Halicarnaſſe (1), le ſouvenir des grands biens qu'avoient fait à Rome quelques-uns de leurs Rois. On ordonna que les Pontifes & les Augures deſigneroient un des plus anciens, pour avoir ſoin du culte divin ; mais de peur que le nom de Roi ne fût encore ſuſpect, on établit en même temps que le Roi Sacrificateur ſeroit ſoumis au Souverain Pontife.

(1) Liv. 5.

(*a*) Tous ces noms ſont tirés de Feſtus & de pluſieurs autres Anciens, ou des Inſcriptions dont la plûpart ſe trouvent dans Gruter.

(b) *Eædem fermè ceremoniæ ſunt, quas Flaminicæ Diales ſeorſim aiunt obſervitare.* Aulu-G. L. cit.

de ce Dieu : les Prêtres *Arvales*, qui ſacrifioient pour la fertilité des champs, *Arva* : les *Feciales*, qui alloient declarer la guerre, ou reſoudre la paix : les *Phœbades*, qui avoient ſoin du culte d'Apollon ; & les *Baſſarides*, pour celui de Bacchus : les *Luperces*, pour le Dieu Pan, & quelques autres encore qui étoient deſtinés au culte de quelques Divinités particulieres ; ſans parler de pluſieurs Miniſtres ſubalternes, qui ſervoient les Prêtres dans leurs fonctions ; comme les Camilles, qui étoient ainſi appellés d'un nom donné à Mercure, parce que ce Dieu étoit le Miniſtre, ou plûtôt le Serviteur de Jupiter (*a*).

Independamment de ces Miniſtres, les Grecs & les Romains en avoient d'autres, qui étoient auſſi deſtinés au culte des Dieux, tels que les Augures & les Aruſpices, dont je parlerai dans l'article de la Divination.

Pour ce qui concerne les habillemens des differens Prêtres & des autres Miniſtres dont il a été parlé dans ce Chapitre, je renvoye aux Antiquaires qui les ont fait deſſiner ſur les monumens. La ſimple inſpection des figures ſupplée à de longues & ſouvent inintelligibles explications.

Diſons avant que de finir cet article, que chaque ordre de Prêtres, conſacrés à quelque Divinité, avoit un College particulier, qui étoit comme la Communauté de laquelle il relevoit, & dans laquelle ſe faiſoient les élections. Ces Colleges portoient le même nom que ces Prêtres : de-là le College des *Arvales*, pour les Dieux des champs ; de Sylvain, pour ceux de ce Dieu ; des Saliens, pour ceux de Mars ; celui des Feciales ; celui des Luperces, & tant d'autres, dont les noms ſe trouvent ſouvent dans les Hiſtoires, & ſur les anciennes Inſcriptions.

(*a*) Voyez l'hiſtoire de Mercure Tome ſecond.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

CHAPITRE XIII.

Des Fêtes des Grecs & des Romains.

LES Grecs & les Romains, ſans parler des Egyptiens & des autres Peuples, avoient un ſi grand nombre de Fêtes, qu'il ſeroit bien difficile d'en donner un détail exact; & comme nous avons pluſieurs Traités ſur cette matiere, il faut commencer par les indiquer. Meurſius en a compoſé un ſur les Fêtes des Grecs (1), qui contient ſix livres: Fœſoldus & Caſtellanus (2), ont travaillé ſur le même ſujet, ainſi que le celebre M. Potter, dans ſon Archeologie Grecque, Beger, & d'autres encore. Ovide dans ſes Faſtes, & Roſin dans ſes Antiquités Romaines, nous inſtruiſent ſuffiſamment ſur les Fêtes des Romains, & ceux qui veulent étudier ce ſujet à fond, peuvent les conſulter. Cependant pour ne pas laiſſer ma Mythologie incomplette, & ſoulager ceux, ou qui n'ont pas ces Ouvrages, ou qui n'ont pas le temps de les conſulter, je vais donner une idée abregée de la plûpart de ces Solemnités. Les plus grandes de toutes étoient les Myſteres; mais j'en parlerai ailleurs.

(1) Græc. Feri.
(2) De Feſtis Græc.

Les Romains avoient emprunté des Grecs pluſieurs de leurs Fêtes, comme ceux-ci en avoient emprunté des Egyptiens & des Pheniciens. Ils en avoient auſſi de particulieres; c'eſt ce que nous aurons ſoin de remarquer: entrons dans quelque détail. J'eſpere qu'on me pardonnera la ſéchereſſe de ce Calendrier en faveur de quelques traits d'Hiſtoire, qui ont donné lieu à l'inſtitution de ces Fêtes.

Fêtes des Grecs.

Celles des Grecs étoient en très-grand nombre; parlons des principales. Les Achillées étoient en l'honneur d'Achille. Pauſanias qui dit (3) qu'elles ſe celebroient à Braſeis, où ce Heros avoit un Temple, ne nous en apprend aucun détail. Les *Actiaques*, qu'on celebroit en l'honneur d'Apollon, avoient pris leur nom du Promontoire d'Actium, où étoit un Temple de ce Dieu. On danſoit pendant la celebration de cette Fête, & on tuoit un bœuf pour les moûches, qui s'étant raſſa-

(1) In Lac.

ſiées de ſon ſang, s'envoloient & ne revenoient plus.

Les *Agranies*, ou *Agrianies*, étoient une Fête inſtituée à Argos en faveur d'une fille de Prœtus. Les *Agraulies* étoient ainſi nommées parce qu'elles devoient leur inſtitution aux Agraules, Peuples de l'Attique, de la Tribu Erectheïde, laquelle avoit pris ſon nom d'Aglaure, fille de Cecrops, Prêtreſſe de Minerve, en l'honneur de laquelle la Fête étoit celebrée.

(1) In Symp. Plutarque decrit ainſi la Fête des *Agrionies* (1). Les femmes, dit-il, y cherchent Bacchus; & ne le trouvant pas, elles ceſſent leur pourſuite, diſant qu'il s'eſt retiré près des Muſes. Elles ſoupent enſemble, & après le repas elles ſe propoſent des enigmes; myſtere qui ſignifioit que l'érudition & les Muſes doivent accompagner la bonne chere: & ſi l'yvreſſe y ſurvient, ſa fureur eſt cachée par les Muſes qui la retiennent chez elles, c'eſt-à-dire, qui en répriment l'excès.

Nous ne dirons rien ici des *Agroteres*, Fête de Diane, où on immoloit cinq cens chevres, parce que nous en avons ſuffiſamment parlé dans le Chapitre des Sacrifices.

Dans les *Ematuries*, celebrées en l'honneur de Pelops, les jeunes garçons ſe fouëttoient juſqu'au ſang. Les *Ajaxties*, Fête de Salamine, étoient celebrées en l'honneur d'Ajax, fils de Telamon. Les *Eories*, Fête d'Athenes en l'honneur d'Erigone, fille d'Icare, avoient été inſtituées ſur ce que cette fille, qui ſe pendit de deſeſpoir, avoit prié les Dieux de faire perir de la même ſorte les filles des Atheniens, s'ils ne vengeoient pas la mort de ſon pere. Pluſieurs filles en effet ſe pendirent. Apollon conſulté, ordonna l'établiſſement d'une Fête, pour appaiſer les mânes d'Erigone.

Je ne ferai que nommer les *Alées* celebrées en Arcadie en l'honneur de Minerve *Alæa*: les *Aloties* que le même Peuple ſolemniſoit pour avoir pris beaucoup de priſonniers Lacedemoniens; les *Alies*, Fêtes d'Apollon, ou du Soleil: les *Alcathées*, en l'honneur d'Alcathoüs fils de Pelops: les *Aloes*, ou la Fête des *Aires*, pendant laquelle on offroit à Cerès & à Bacchus les premices de la recolte: les *Ambroſies*, celebrées au temps de la vendange en l'honneur du même Dieu: les *Amphiarées*, Fête du Devin Amphiaraüs: les *Anacées*, en

l'honneur de Caſtor & Pollux, nommés *Anactes*, ou *Anaces*, qui veut dire Princes, Souverains, &c. Les *Anagogies*, celebrées à Eryx en Sicile, en l'honneur de Venus : les *Androgenies*, que Minos établit à Athenes, où ſon fils Androgée avoit été aſſaſſiné (*a*) : les *Anthesphories* en l'honneur de Proſerpine, Fête ainſi nommée parce qu'elle fut enlevée dans le temps qu'elle cueilloit des fleurs : les *Apobomies*, qui prirent ce nom, parce que dans leur Solemnité on ſacrifioit, non ſur un Autel, mais à terre.

Les *Anthéſteries*, ainſi nommées du mois Anthéſterion, qui repond en partie au mois de Novembre, avoient cela de particulier, que les Maîtres ſervoient à table leurs Eſclaves, pendant les trois jours qu'elles duroient ; ce que les Romains imiterent dans leurs Saturnales. La Fête finie on faiſoit ſortir ces Eſclaves ; & comme ils étoient preſque tous de Carie, de-là le Proverbe : *hors d'ici Cariens, les Anthéſteries ſont finies*

Les *Apaturies*, Fête des Atheniens, dont le nom venoit d'Ἀπάτη, *tromperie*, devoient leur origine à l'hiſtoire que je vais raconter. Les Béotiens ayant declaré la guerre aux Atheniens, à l'occaſion du territoire de Céléne ou d'Onoé, que ces deux Peuples ſe diſputoient, Xanthe, Chef des Béotiens, offrit de terminer le differend dans un combat ſingulier. Thymete, Roi d'Athenes, ayant refuſé le défi, fut depoſé, & Melanthe qui l'accepta, fut mis en ſa place. Celui-ci voyant approcher ſon ennemi, lui dit que ce n'étoit pas agir en galant homme, de venir accompagné dans un Duel. Xante tourna la tête pour voir ſi effectivement il lui venoit un ſecond, & pendant ce temps-là, Melanthe lui paſſa ſon épée au travers du corps. Cette Fête duroit trois jours : pendant le premier on celebroit un feſtin ; on ſacrifioit au ſecond, & le troiſiéme on inſcrivoit dans chaque Tribu les jeunes gens qui devoient y être reçus.

Voici le ſujet qui fit établir les *Apollonies* par les Peuples d'Egialée. Apollon après la defaite de Python, ſe retira à Egialée avec Diane ſa ſœur : mais en ayant été chaſſé, il fut obligé d'aller chercher une retraite dans l'Iſle de Crete. Ce-

(*a*) Voyez l'hiſtoire de Minos, Tome troiſiéme.

pendant la peste faisant [illegible]
ce Dieu venoit d'abandonner, on [illegible]
on apprit qu'il falloit députer sept jeunes garç[illegible]
nombre de jeunes filles, pour chercher Apollon & D[illegible]
& les ramener chez eux. Cette députation plut aux deux Di-
vinités offensées, & elles revinrent à Egialée, où l'on dedia
un Temple à Pytho, Déesse de la persuasion; & en mémoire
de cet évenement, on faisoit sortir tous les ans le même nom-
bre de garçons & de filles, comme pour aller chercher Apol-
lon & Diane.

Les *Aphrodisies* étoient celebrées en l'honneur de Venus dans l'Isle de Chypre, & en plusieurs autres endroits. Pour être initié à cette Fête, on donnoit une piece d'argent à Venus, comme à une fille de mauvaise vie, & on en recevoit des présens dignes de la Déesse.

Voici une foule d'autres Fêtes qu'il suffira presque de nommer. Les *Aratées*, dont parle Plutarque (1), étoient celebrées en l'honneur d'Aratus. Les *Ariadnées*, en l'honneur d'Ariadne, fille de Minos. Les *Artemisies*, étoient celebrées en plusieurs lieux de l'Asie mineure & de la Grece, en l'honneur de Diane qu'on nommoit *Artemis*. A Delphes on immoloit à la Déesse un poisson appellé le Mulet. Les *Asclepies*, pour Esculape, étoient celebrées dans toute la Grece, sur-tout à Epidaure, où on les nommoit *Megalasclepia*, les grandes Asclepiades.

(1) Vie d'Aratus.

Les Boédromies, Fête d'Athenes, pendant lesquelles on couroit & on crioit de toute sa force, avoient pris leur nom de *Boé*, *cri*, & de *Dromos*, *course*. Elles se celebroient vers le mois d'Aoust; d'où le mois Athenien qui y répond, a été nommé *Boédromion*. Cette Fête selon Plutarque, fut instituée lorsque les Amazones se rendirent Maîtresses d'Athenes. Les *Boréesines* étoient celebrées aussi à Athenes pour appaiser le vent Borée. Les *Buphonies*, autre Fête d'Athenes, prenoient leur nom du bœuf qu'on y immoloit à Jupiter Polien: les Atheniens celebroient aussi anciennement la Fête nommée *Diipolie*, en l'honneur du même Jupiter.

Les *Cabiries* avoient été instituées dans l'Isle de Samothrace, en l'honneur des Cabires, & se celebroient encore en

en d'autres endroits de la Grece. Les *Calliſtes*, ainſi nommées parce que les femmes s'y diſputoient le prix de la beauté, étoient particulieres à l'Iſle de Leſbos. Les *Carnées*, dont parlent Herodote (1) & Thucydide (2), ſe celebroient ſurtout chez les Lacedemoniens, en l'honneur d'Apollon Carnéen ; & les *Caries* en l'honneur de Diane, ſurnommée *Cariatis*. Les *Charities* étoient la Fête des Graces. Les *Ciſſotonies*, ainſi nommées du lierre qu'on portoit à cette Fête, inſtituée en l'honneur d'Hebé, Déeſſe de la jeuneſſe. Les *Corées* étoient la Fête de Proſerpine, nommée *Coré*. Les *Corybantiques* étoient celebrées dans l'Iſle de Crete, en l'honneur des Corybantes, dont nous parlerons en ſon lieu. Les *Chronies*, celebrées à Athenes à l'honneur de Saturne, étoient à peu près les mêmes que les Saturnales des Romains. *Cynophoris* étoit une Fête d'Argos celebrée aux jours caniculaires, pendant laquelle on tuoit tous les chiens ; ce qui donna le nom à cette Solemnité.

(1) Liv. 7.
(2) Liv. 5.

Dades, Fête qui prenoit ſon nom des torches (3) qu'on y allumoit, durant trois jours : le premier étoit en memoire des douleurs de Latone lorſqu'elle accoucha d'Apollon ; le ſecond étoit pour honorer la naiſſance de Glycon, & des Dieux ; & le troiſiéme en faveur des noces de Podalirius & de la mere d'Alexandre. Les *Dedales* dont parle au long Pauſanias (4), étoient de deux ſortes : les petites, que les Platéens celebroient tous les ans ; & les grandes, qui n'étoient celebrées que tous les ſoixante ans, en memoire de l'exil des Platéens, qui avoit duré un pareil nombre d'années. Les Argiens avoient une Fête nommée *Daulis*, pour renouveller le ſouvenir du combat de Prœtus contre Acriſius. A Egine étoit la Fête nommée *Delphinie*, en l'honneur d'Apollon de Delphes. Les *Delies* devoient leur origine à Theſée, lorſqu'à ſon retour de Crete, il plaça dans un Temple la Statue de Venus, qu'Ariadne lui avoit donnée.

(3) *Idem.*
(4) In Beot.

Les *Epheſties* étoient des Fêtes de Vulcain, où trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force, & celui qui atteignoit le but le premier ſans avoir éteint ſa torche, gagnoit le prix deſtiné à cette courſe. Les *Epheſtries*, qu'on celebroit à Thebes, avoient quelque choſe

de bien ſingulier. On habilloit le Devin Tireſias en femme, puis on le deshabilloit, & on lui donnoit un autre habit, pour marquer qu'il avoit changé de ſexe, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire ; & comme *Epheſtrie* ſignifie une ſorte d'habit, une eſpece de ſurtout, ce mot devint celui de la Fête.

Il arrivoit ſouvent auſſi que les Fêtes des Grecs tiroient leur nom du lieu où elles étoient celebrées. Les *Gereſties*, Fêtes de Neptune, étoient ainſi nommées de Gereſte, bourg de l'Eubée. Les *Ithomées*, pendant leſquels les Muſiciens jouoient à l'envi de leurs inſtrumens en l'honneur de Jupiter, tiroient leur nom d'un lieu nommé *Ithome*. Les *Geronthées*, Fêtes du Dieu Mars, du lieu appellé *Geronthé*, ainſi de pluſieurs autres.

Quelquefois elles prenoient leur nom de la choſe qu'on y offroit aux Dieux. Les *Hecatombées*, étoient ainſi appellées, parce qu'on y immoloit cent bœufs. Les *Galaxies*, Fêtes d'Apollon, parce qu'on offroit à ce Dieu une bouillie d'orge & de lait. Les *Hecatonphonies*, marquoient chez les Lacedemoniens qu'ils avoient tué cent de leurs ennemis. Les *Elaphobolies*, dans laquelle on immoloit à Athenes des cerfs à Diane, parce que ce mot ſignifie que cette Déeſſe les tuoit à la chaſſe.

Plus ſouvent encore des Dieux ou des Heros en l'honneur deſquels elles étoient inſtituées ; ainſi on voit bien, ſans qu'il ſoit beſoin de s'étendre ſur ce ſujet, que les *Heraclées* étoient les Fêtes d'Hercule, les *Hermées*, les Fêtes de Mercure ; les *Hyacinthinées*, la ſolemnité ou le deuil que les Lacedemoniens celebroient en l'honneur d'Hyacinthe. Les *Eumenides*, les Fêtes des Furies : les *Erotides*, celles de l'Amour, ou de Cupidon ; c'étoient les Theſpiens qui celebroient cette Fête : les *Iolées*, celles d'Iolaüs, compagnon d'Hercule : les *Iſées*, celles d'Iſis. Les *Leonidées*, celles de Leonidas. Les *Inoées*, celles d'Ino. Les *Limnatides*, celles de Diane ſurnommée *Limnatis*. Les *Linies*, celles de *Linus*. Les *Lycurgies*, celles de Lycurgue. Les *Muſées*, celles des Muſes. Les *Pelopies*, étoient les Fêtes de Pelops ; les *Pauſanies*, celles de Pauſanias, Roi de Sparte : les *Promethées*, celles de Promethée. Les *Proteſilées*, celles de ce Proteſilas qui fut tué ſur le rivage de Troye,

Les *Poſidonies*, celle de Neptune, ſurnommé par les Grecs *Poſeidon.* Les *Titanies*, celles des Titans; les *Trophonies*, celles de Trophonius. Les *Theſéides*, celles de Theſée; les *Diocléides*, celles du Heros Dioclès, ſans parler d'une infinité d'autres.

Enfin elles prenoient leur dénomination des ſurnoms des Dieux; comme les *Eleutheries*, de Jupiter Eleutherien, ou Liberateur; les *Dyctinnies*, de Diane *Dyctinne*, & pluſieurs autres.

Voici deux Fêtes qui demandent un peu plus de détail. La premiere étoit les *Daphnephories*, qui ſe celebroient tous les neufs ans. On mettoit un Globe de cuivre ſur une branche d'Olivier, duquel pendoient pluſieurs autres petits Globes: le premier deſignoit le Soleil, ou Apollon; le ſecond, un peu plus petit, deſignoit la Lune; & les autres, les Etoiles. Les couronnes qui environnoient ces Globes, marquoient les jours de l'année. Cette branche ainſi ornée étoit portée en pompe par un jeune homme, qui tenoit auſſi en main une branche de laurier, & pour cela étoit nommé *Daphnephore.* Ce jeune homme, choiſi parmi les meilleures familles, devoit être bien fait, fort & robuſte, comme nous l'apprend Pauſanias (1). La ſeconde étoit la Fête de la flagellation, nommée *Diamaſtigote* par les Grecs. Tertullien qui en parle, dit qu'à Lacedemone, où cette Fête étoit celebrée, les jeunes enfans de la premiere Nobleſſe, ſe tenoient devant l'Autel, où en preſence de leurs parens ils étoient fouettés avec tant de cruauté, que quelquefois ils en mouroient, & cela ſans ſe plaindre, ni donner la moindre marque d'impatience: ceux qui étoient les victimes de cette barbarie, étoient couronnés avant que d'être mis en terre. Dans la ſuite on ſe contentoit de fuſtiger ces jeunes gens, juſqu'au premier ſang. Pendant la ceremonie le Prêtre tenoit à la main une Statue de Diane, très-legere; mais qu'il diſoit s'appeſantir lorſqu'on ſe relâchoit durant cette operation.

(1) In Beot.

Les *Dionyſiaques* étoient auſſi des Fêtes celebres, non ſeulement à Athenes, mais auſſi dans toute la Grece; leur nom marque aſſez qu'elles étoient inſtituées en l'honneur de Bacchus, nommé *Dionyſus.* Elles ſe diviſoient en grandes, en petites, en anciennes & en nouvelles; & chacune avoit des ſingularités qui les diſtinguoient: dans toutes, regnoient la

licence & la debauche. Ce Dieu avoit auſſi pluſieurs autres Fêtes, comme, les *Triéterides*, ainſi nommées parce qu'on les celebroit tous les trois ans ; on les appelloit à Rome les *Triennales*, pour la même raiſon.

Le jour de la Dedicace de chaque Temple, étoit celebré par une Fête particuliere, qu'on nommoit les *Encenies*. Les quatre Saiſons de l'année avoient auſſi leurs Fêtes, qu'on nommoit *Horées*, du nom grec des Saiſons, ὥραι ; & dans chacune de ces Fêtes on faiſoit un repas ſolemnel des fruits de la terre. A chaque nouvelle Lune ſe faiſoient les Fêtes nommées *Neomenies*. Les Fêtes des morts, étoient appellées les *Nemiſées*, parce qu'on croyoit que la Déeſſe Nemeſis prenoit ſoin d'eux. Au mois de Janvier, étoit la Fête des noces, celebrée en l'honneur de Junon *Gamelia*, qui preſidoit aux mariages. C'eſt de cette Fête que le mois auquel elle ſe celebroit, a pris le nom de *Gamelion*.

La Fête des Lampes ſe celebroit trois fois l'an. La premiere s'appelloit *Athenée*, la ſeconde *Hepheſtiée* ou *Vulcanie*, & la troiſiéme *Promethée*. La ceremonie conſiſtoit ſur-tout à allumer des Lampes pendant la nuit. Celle qu'on celebroit à Pellene en l'honneur de Bacchus, & dans laquelle on allumoit auſſi des Lampes, étoit nommée les *Lampteries*. Les Egyptiens du temps des Ptolemées, avoient une Fête qu'on nommoit la *Œnophorie*, parce que ceux qui devoient aſſiſter au feſtin qu'on faiſoit dans le temps de cette Fête, portoient à la main des bouteilles de vin. Les *Pelories*, celebrées par les Theſſaliens, & inſtituées par Pelorus, avoient beaucoup de rapport avec les Saturnales : les maîtres y ſervoient leurs valets à table, comme dans les *Chronies* celebrées à Athenes en l'honneur de *Chronos* ou Saturne. Les *Sabaſies* étoient des Fêtes nocturnes en l'honneur de Jupiter Sabaſien, ou de Bacchus qui avoit le même ſurnom ; nous examinerons ce que ce mot ſignifioit, dans l'hiſtoire des myſteres de Mithras. Les *Thargelies*, Fête qui donna ſon nom au mois *Thargelion*, qui repond à notre mois d'Avril, étoient diſtinguées des autres par le Sacrifice de deux hommes, ou d'un homme & d'une femme, qu'on avoit ſoin d'engraiſſer auparavant. Les *Plynteries* étoient des jours de Fête de Minerve, qu'on croyoit malheureux, &

pendant leſquels, ſelon Xenophon, on fermoit les Temples de cette Déeſſe. Il étoit défendu expreſſement de travailler à quelqu'ouvrage que ce fût, pendant les jours que devoit durer cette Fête, même en cas de neceſſité. Il étoit permis alors, par la Loy de Solon, de jurer par les trois noms de Jupiter, propice, expiateur, & défenſeur.

Telles étoient les principales Fêtes des Grecs : celles dont je n'ai point fait mention, ſont reſervées pour l'hiſtoire des Dieux ou des Heros, dont je parlerai dans la ſuite. Ainſi on trouvera la deſcription des *Panathenées* & des *Pan-Hellenies* dans l'Hiſtoire de Minerve ; les *Olympies* dans la deſcription de ces Jeux ; les *Leontiques* dans les myſteres de Mithras, dont elles faiſoient partie ; les *Eléuſines*, & *Theſmophories*, dans l'hiſtoire de Cerès ; les fêtes Egyptiennes, à la ſuite de l'article d'Oſiris, &c.

Fêtes des Romains.

Le Calendrier Romain étoit encore plus chargé de Fêtes que celui des Grecs (*a*), puiſqu'outre celles qu'ils en avoient empruntées, ils en avoient inſtitué pluſieurs inconnues aux autres Peuples : commençons par celles qu'ils avoient priſes des Grecs.

Comme ceux-ci celebroient les *Chronies* en l'honneur de Saturne, les Romains avoient leurs Saturnales qui furent celebrées pour la premiere fois, au mois de Decembre, l'an de Rome 157. Pendant cette Fête, ſi nous en croyons Accius, cité par Macrobe, qui a décrit fort au long cette Fête (1), le Senat ne s'aſſembloit point & les Ecoles publiques étoient fermées. Tout le monde prenoit le bonnet nommé *Pileus*, pour marque de la liberté, & des habits particuliers à cette Fête. On ſe régaloit ; on s'envoyoit des preſens ; les Maîtres ſervoient les valets à table, & les traitoient magnifiquement : enfin tout reſpiroit la liberté, & rappelloit le ſouvenir du ſiécle d'or, pendant lequel Saturne avoit regné, & où tout étoit commun. Selon Macrobe que nous venons de citer, cette Fête commençoit anciennement le 14. avant les Kalendes de Janvier ; mais lorſque Ceſar eut ajoûté deux jours à ce mois, elle fut reculée au 16.

(1) L. Sat. c. 7.

La Fête nommée *Jovialia*, étoit la même que celle que

(*a*) Voyez pour cet article Ovide, Roſinus ; Beger, & Demſpterus.

les Grecs appelloient *Diaſia*, & elle ſe celebroit en l'honneur de Jupiter. Les *Megaleſes*, chez l'un & l'autre Peuple, étoient inſtituées en l'honneur de Cybele, ou de la grande Mere. Les Romains qui celebroient cette Solemnité au mont Palatin, près du Temple de cette Déeſſe, y avoient ajoûté deux jours, nommés *Megaleſiens.*

e La Fête *Heria*, que les Grecs avoient établie en l'honneur de Junon, ſe nommoit à Rome, *Junonia*, & étoit la même. Les *Cereales* & les *Ambarvales* des Romains, étoient auſſi les mêmes que les *Demetries* & les *Theſmophories* des Grecs, & les unes & les autres, des Fêtes de Cerès ; comme les *Mangelies* de ceux-là étoient les *Panathenées* des Grecs en l'honneur de Minerve; les *Mercurialia* des Romains, les mêmes que les *Hermia* des Grecs. Chez l'un & chez l'autre Peuple, les Orgies, les *Triéteries*, les *Nyctilées* & les *Bacchanales*, étoient les Fêtes de Bacchus. Mais parce qu'à l'occaſion de ces dernieres Fêtes les Romains firent quelques changemens, il eſt bon de les indiquer. D'abord ils ne celebroient leurs Bacchanales, que trois fois l'année ; enſuite on les ſolemniſa tous les mois. Voici ce qu'au rapport de Tite-Live (1), Hiſpala Fecenia, Affranchie, declara ſur cela au Conſul Poſthumius.

(1) Quatriéme Dec. L. 9.

» Dans les premiers temps, lui dit-elle, les Bacchanales » n'étoient celebrées que par des femmes, ſans qu'on y ad- » mît aucun homme. Il y avoit trois jours de l'année, choi- » ſis pour initier à ces myſteres, & la ceremonie s'en faiſoit » de jour. Les Matrones choiſiſſoient entre elles les Prêtreſſes » qui devoient y preſider. Paculla Minia changea tout; initia » ſes deux fils, fit faire la ceremonie la nuit, & au-lieu de » trois jours, elle en établit cinq dans chaque mois de l'an- » née. Ce mêlange d'hommes & de femmes, donna lieu à » des deſordres affreux, & s'il ſe trouvoit quelqu'un dans la » compagnie qui en marquât de l'horreur, on l'immoloit » comme une victime agreable au Dieu qu'on honoroit, ou » on le faiſoit diſparoître par le moyen de quelque machine, » & on publioit qu'il avoit été enlevé dans le ciel.

» Pendant cette Fête, c'eſt toujours le recit de l'Affranchie, » les hommes contrefaiſant les inſenſés, & faiſant divers

» mouvemens de leur corps, prédiſent l'avenir, pendant que » les femmes vêtues en Bacchantes, & toutes échevelées, » courent vers le Tybre, des torches allumées à la main, » qu'elles plongent dans le fleuve, où elles ne s'éteignent » point, parce qu'elles ſont faites avec du ſouphre & de la » chaux ». Le Senat, pour remedier à ce deſordre, fit un Decret qui ſupprima la celebration de ces infames myſteres dans Rome, & dans toute l'Italie; mais on conſerva les *Liberales*, autre Fête de Bacchus, ſurnommé *Liber Pater*, qu'on ſolemniſoit le 17. de Mars, parce qu'elles étoient moins licentieuſes. On y offroit une liqueur, compoſée de miel, qu'on jettoit au feu.

Les Lupercales étoient celebrées également en Grece & à Rome, en l'honneur de Pan. Ce fut Evandre, au rapport de Tite-Live (1), de Plutarque (2), & de Juſtin (3), qui en apporta les ceremonies d'Arcadie en Italie. Les jeunes gens, pendant cette Fête, couroient tout nuds, tenant des foüets à la main, frappant indifferemment tous ceux qu'ils rencontroient. Les femmes, même celles de qualité, croyant que ces coups de foüet avoient la vertu de les rendre fecondes, ou de les faire accoucher heureuſement quand elles étoient enceintes, s'approchoient pour les recevoir. Valere Maxime (4) prétend que cette Fête ne commença que du temps de Romulus, à la perſuaſion du Berger Fauſtulus. Dans la premiere celebration on immola des chévres au Dieu Pan. Les Bergers qui y étoient invités, s'étant échauffé la tête dans le feſtin, ſe partagerent en deux bandes, & coururent en folâtrant, revêtus des peaux des victimes qu'on venoit d'immoler. Pour rendre cette Fête plus ſolemnelle, les Romains avoient établi deux Colleges de Luperces, nommés les Fabiens, & les Quintiliens; dans la ſuite on en créa un troiſiéme en l'honneur de Ceſar, encore vivant.

(1) Liv. 1. 5.
(2) in Rom.
(3) Liv. 43. 1.
(4) L. 11. c. 2.

Les *Eſculapies* des Romains, les *Muſées*, les *Anaces*, & quelques-autres, étoient des Fêtes empruntées des Grecs, que les uns & les autres celebroient en l'honneur d'Eſculape, des Dioſcures, & des Muſes. Parlons maintenant de celles qui étoient d'inſtitution Romaine.

Les *Agonales*, ou *Agonies*, inſtituées par Numa Pompilius,

ſe celebroient trois fois l'année, le 11. de Janvier, le 21. de Mai, & le 13. Decembre. On croit communément que Janus étoit l'objet de cette Fête; cependant Feſtus dit que c'étoit le Dieu *Agonius*. Varron nous apprend (1) qu'on y immoloit un Belier. L'étymologie du nom de cette Fête eſt conteſtée. Il y en a qui penſent qu'elle étoit tirée de la Formule que prononçoit le Prêtre avant que de ſacrifier, *Agon'*, ferai-je ? D'autres prétendent que ce nom vient du mont Agon où l'on celebroit cette ſolemnité; mais l'opinion la plus ſuivie, & qui eſt celle d'Ovide, eſt que cette Fête fut ainſi nommée, à cauſe des Jeux, ou plûtôt des combats qui l'accompagnoient, que les Grecs nomment ἀγῶνας.

(1) L. 1. de Ling. Lat.

Les *Angeronales*, Fête d'Angerona, Déeſſe du ſilence, comme Harpocrate en étoit le Dieu parmi les Grecs, ſe celebroient le 21. Decembre.

L'*Armiluſtre*, Fête du dix-neuviéme jour d'Octobre, avoit cela de particulier, qu'on étoit tout armé au Sacrifice qu'on y offroit. On confond ſouvent cette ſolemnité avec celle que celebroient les Saliens, Prêtres du Dieu Mars, & pendant laquelle ils portoient les *Anciles*, qui étoient de petits boucliers, dont je parle ailleurs : mais il faut les diſtinguer, 1°. Parce que cette derniere Fête arrivoit le deux de Mars, 2°. On jouoit de la flûte à la fête de l'*Armiluſtre*, & de la trompette à celles des Anciles.

Les *Caprotines*, celebrées le neuf Juillet, étoient une Fête de Junon ſurnommée Caprotine, où il n'y avoit que des femmes pour Miniſtres des Sacrifices. Les Servantes, pour qui on la celebroit, couroient pendant cette ſolemnité, & ſe battoient à coups de poing & de fouët.

Celle des *Carmentales*, celebrée le quinze Janvier, étoit pour les Meres de famille. Je parle ailleurs de la Propheteſſe *Carmenta*, mere d'Evandre.

Dans les *Charities*, dont la fête tomboit au onziéme des Calendes de Mars, les parens s'aſſembloient, & ſe faiſoient des preſens les uns aux autres.

Comme les *Caprotines* étoient pour les Eſclaves du ſexe, les *Compitales*, ou la fête des Carrefours, inſtituée par le vieux Tarquin, étoit celle des hommes Eſclaves, qui ſeuls pouvoient

y aſſiſter, & y offrir les ſacrifices aux Genies des carrefours, en l'honneur de qui ſe faiſoit la fête (1).

Les *Conſuales*, dediées au Dieu Conſus, étoient célebrées dans une Chapelle ſoûterraine du Cirque, conſacrée à cette Divinité. Pendant ce jour-là les chevaux & les mulets ne travailloient point. Cette fête, comme la plupart des autres, avoit des jeux, ainſi que des ſacrifices & des libations. (1) Denys d'Hal. liv. 4.

Dans les *Faunales*, celebrées aux Nones de Decembre en l'honneur de Faunus, on immoloit des boucs, & on faiſoit des libations de vin : c'étoit au milieu des bois qu'on s'aſſembloit pour cela.

Les *Ferales*, qu'Ovide dit avoir été inſtituées par Enée, étoit une fête des Morts, dans laquelle on portoit aux ſepulcres des viandes, pour y célebrer un feſtin.

Les *Fontinales*, ainſi nommées parce que ce jour-là on jettoient dans les fontaines des couronnes, qu'on mettoit ſur la tête des enfans, tomboient le 13. d'Octobre.

Les *Fordicales*, du mot *forda*, qui veut dire, une vache pleine, arrivoient le 15. d'Avril, & on immoloit une vache avant qu'elle eût mis bas.

Les *Fornacales*, qui devoient leur inſtitution à Numa Pompilius, & qu'on célebroit le 12. avant les Kalendes de Mars, étoient une fête au jour de laquelle on mettoit de la farine dans une fournaiſe, en l'honneur de la Déeſſe *Fornax*.

Comme Laverna étoit parmi les Grecs la Divinité des voleurs, *Furina* l'étoit chez les Romains, qui avoient inſtitué une Fête en ſon honneur, nommée *Furinalia*, qu'on célebroit, ſelon Roſin, le 12. des Kalendes de Juillet. Le Prêtre de cette Déeſſe étoit appellé Flamen *Furinalis*. Elle avoit auſſi un Bois ſacré, dans lequel, au rapport de Plutarque, C. Gracchus fut tué.

Les *Hilaries*, dont le nom marque aſſez que la fête étoit gaye, ſe célebroient en l'honneur de Cybele, le 8. avant les Kalendes d'Avril. On y portoit ſes plus beaux habits ; on y changeoit même ceux de ſa condition, contre ceux d'une autre, & on faiſoit conduire devant ſoi, ce qu'on avoit de plus beau & de plus ſingulier dans ſa maiſon.

Les *Laurentales*, inſtituées en l'honneur d'Acca Lauren-

tia, femme du Berger Fauſtulus, & nourrice de Romulus & de Remus, tomboient ſur le dixiéme avant les Kalendes de Janvier. Les Pontifes y offroient les ſacrifices dans le Velabre près du Tybre.

Les Feries Latines ne ſe celebroient pas à Rome, mais à Albe, où les villes Latines, au nombre de quarante-ſept, avec les Magiſtrats Romains s'aſſembloient, pour y ſacrifier tous de concert, en l'honneur de Jupiter *Latialis*, un Taureau, dont chacun après l'immolation, avoit une partie. On y offroit auſſi du lait, du fromage, & d'autres eſpeces de libation, que ceux qui venoient à cette ſolemnité, y apportoient. D'abord elle ne duroit que deux jours, puis on y en ajouta un troiſiéme, & enfin un quatriéme. Macrobe (1) obſerve qu'il n'étoit pas permis de commencer la guerre pendant les jours de cette Ferie, qu'il nomme, après Varron, *Latiar*.

(1) Sat. liv. 1. ch. 16.

Les *Lemuries* étoient établies pour appaiſer les Genies malfaiſans, qu'on nommoit *Lemuria*. On croyoit qu'on pouvoit les chaſſer des maiſons, où ils cauſoient de l'épouvante pendant la nuit, en leur jettant des féves.

Les Fêtes Romaines avoient toujours quelque motif de leur inſtitution; on y demandoit aux Dieux, ou une bonne récolte, ou quelqu'autre bien. On y appaiſoit ceux qu'on croyoit avoir offenſés; on vouloit détourner les maux dont on étoit menacé, comme on peut l'avoir jugé par l'hiſtoire de celles dont je viens de parler. Souvent c'étoit pour ſe reſſouvenir d'un bienfait reçu, & telle étoit la Fête nommée les *Luceries*, mot tiré de *Lucus*, bois ſacré. Cette ſolemnité ſe célebroit dans un de ces bois, qui étoit entre la Voye Salarie & le Tybre, en mémoire de ce que les Romains pourſuivis par les Gaulois, y avoient trouvé une retraite qui les avoit ſauvés: ou bien pour conſerver la memoire d'un mauvais évenement; telle étoit la Fête des *Populifugies*, établies pour renouveller le ſouvenir du jour auquel le Peuple, & les Gardes mêmes de Romulus, avoient pris la fuite, lorſqu'on apprit la Conſpiration des Fidenates & des autres peuples Latins, contre les Romains. Quelquefois ſeulement pour s'exciter à la joye; telle étoit la Fête des *Maiames*, ainſi nommée, parce qu'on

la célebroit le premier Mai, jour auquel les principaux de la ville ſe rendoient à Oſtie, où ils prenoient toutes ſortes de divertiſſemens. Comme les ſolemnités où le plaiſir domine, ſont celles qu'on a le plus de peine à abolir, celle-ci dura long-temps, même ſous les Empereurs Chrétiens.

Nous avons vû qu'il y avoit des Fêtes propres à certains états, comme les *Caprotines* pour les Servantes, & d'autres pour les Valets; en voici encore du même genre. Les Marchands en avoient une, qu'ils célebroient au mois de Mai, en l'honneur de Mercure, le Dieu du Commerce.

Les *Matrales* étoient la Fête des Matrones, en l'honneur de la Déeſſe *Matuta*, à laquelle on offroit des libations ruſtiques, cuites dans des pots de terre : ce ſont ces libations qu'Ovide (1) nomme *Flava liba.* Mais comme la grandeur veut ſe ſoutenir partout, même juſqu'au pied des Autels, les Dames Romaines qui excluoient toutes les Eſclaves de cette Fête, en faiſoient venir une ſeule qu'elles ſoufflettoient largement. Ces Matrones avoient encore une autre Fête nommée *Matronalia*, qu'elles célebroient en l'honneur du Dieu Mars, le premier du mois qui porte le nom de ce Dieu. Ovide (2) rapporte cinq raiſons de l'inſtitution de cette Fête. La premiere, en memoire de la paix faite entre les Sabins & les Romains, à laquelle les Sabines, femmes de ces derniers, eurent tant de part. La ſeconde, afin que Mars rendît ces Dames Romaines auſſi heureuſes, que Romulus ſon fils. La troiſiéme, afin que la fécondité que le mois de Mars procure à la terre, leur fût accordée. La quatriéme, parce que c'étoit à pareil jour qu'on avoit dedié au mont Eſquilin un Temple à Lucine, la Déeſſe des accouchemens. La cinquiéme, qui revient à la même, parce que Mars étoit fils de Junon, laquelle préſide aux mariages.

(1) Faſt. liv. 6.

(2) Faſt. liv. 3.

Les Paſtres & les Bergers avoient auſſi leur Fête ; c'étoit celle des *Palilies*, dediée à Palès leur Déeſſe. Ce jour-là le peuple avoit ſoin de ſe purifier avec des parfums, mêlés de ſang de cheval, de cendres d'un veau qu'on faiſoit brûler au moment qu'on l'avoit tiré du ventre de ſa mere (3), & de tiges de féves. Les Bergers, dès le matin du jour de la Fête, purifioient auſſi leurs bercails & leurs troupeaux, avec de

(3) Les Veſtales avoient ſeules le droit de brûler ce veau.

l'eau & du ſouphre, & faiſoient brûler l'herbe nommée Sabine, dont la fumée ſe repandoit dans tout le bercail. Après cela, ils ſacrifioient à la Déeſſe, du lait, du vin cuit, & du millet; puis ſuivoit le feſtin. Le ſoir ils faiſoient brûler de la paille ou du foin, & ſautoient pardeſſus: Ovide décrit fort au long toute cette ſolemnité. Ces ceremonies étoient accompagnées d'inſtrumens, tels que des flûtes, des cymbales & des tambours, qui jouoient toute la journée.

Enfin les jeunes gens & les Ecoliers avoient auſſi leur Fête, nommée *Quinquatries*, mot dont on peut voir l'étymologie dans Varron & dans Feſtus. Ce jour-là les Ecoliers faiſoient des preſens à leurs Maîtres: cette Fête tomboit le 14. avant les Kalendes d'Avril.

Terminons cette Liſte par quelques autres Fêtes moins celebres, ſur leſquelles nous dirons peu de choſes. Les *Meditrinalles*, étoient les jours qu'on goûtoit le vin nouveau. Les Romains avoient une Déeſſe *Meditrinale*, & c'étoit en ſon honneur que la Fête étoit inſtituée.

Les *Opalies*, étoient la fête d'Ops, la même que Cybele. Anciennement on la célebroit le même jour que les Saturnales, mais Ceſar, dans la reformation du Kalendrier, la remit à un autre temps.

Les *Quirinales*, étoient la fête de Romulus, ſurnommé *Quirinus*. Elle étoit nommée la fête des fous, parce que ce jour-là ceux qui avoient oublié de célebrer les *Fornacales*, dont nous avons parlé, étoient obligés pour expier leur faute, de ſacrifier à Quirinus.

Le *Regifuge* avoit été inſtitué pour conſerver le ſouvenir de l'expulſion de Tarquin; & ce jour-là le Roi des Sacrificateurs prenoit la fuite dès que le Sacrifice étoit offert. Plutarque (1) donne une autre origine à cette fête; mais Ovide (2) & Feſtus ſont en cela plus croyables que lui.

Comme la crainte des maux à venir avoit beaucoup de pouvoir dans le culte religieux des Payens, ils avoient établi des fêtes pour en être preſervés: celle qu'on appelloit *Robigalia* étoit de ce nombre. On la célebroit ſur la fin d'Avril, & on offroit à cette Divinité une brebis & un chien, avec de l'encens.

(1) QQ. Rom. 62.
(2) Faſt. 2.

Le *Septimontium* étoit une fête établie à Rome lorſqu'on mit une ſeptiéme montagne dans ſon enceinte. Cette fête pendant laquelle on offroit ſept ſacrifices en differens lieux, tomboit au mois de Decembre; & les Empereurs faiſoient ce jour-là des liberalités au peuple.

Les *Terminales* étoient ainſi nommées ſelon Varron (1) parce qu'elles ſe célebroient au dernier jour de Fevrier, qui terminoit l'année Romaine; ou plutôt, comme le pretend Denys d'Halicarnaſſe (2) parce qu'elles étoient inſtituées par Numa en l'honneur du Dieu Terme, lorſque ce Prince établit qu'on mettroit des bornes aux champs, afin que chacun reconnût l'étenduë du ſien. Cette fête étoit totalement champêtre, & il n'étoit pas permis d'y rien offrir, qui eût été animé, de peur d'enſanglanter les bornes, auprès deſquelles on preſentoit des fruits au Dieu qui y préſidoit, & on lui faiſoit des libations de lait & de vin. Il faut cependant que dans la ſuite du temps, on ait fait quelque changement là-deſſus, puiſque nous apprenons de Plutarque (3) que les Payſans s'aſſembloient ce jour-là auprès des bornes, & y immoloient une truye ou un agneau. Quoi qu'il en ſoit, il n'y avoit rien de plus ſacré parmi les Romains, que les bornes des champs; & ceux qui avoient l'audace de les changer, étoient devoués aux Furies, & il étoit permis de les tuer.

(1) De L. Lat. liv. 5.

(2) Liv. 2.

(3) QQ. Rom. 15.

Les *Tubiluſtres* étoient une fête du mois d'Avril, inſtituée pour purifier les Trompettes: on ſacrifioit pour cela un agneau femelle. On faiſoit auſſi la même purification aux *Vulcanales*, fête célebrée le 10. avant les Kal. de Mai en l'honneur de Vulcain, le Dieu du feu; & c'eſt pour cela qu'on jettoit au jour de cette fête des animaux dans le feu.

Vertumne, Pomone, & un grand nombre d'autres Dieux ou demi-Dieux, avoient auſſi leurs fêtes, ſur leſquelles, comme il n'y a rien de particulier à apprendre, je renvoye à Ovide, & à Roſin qui a donné un Kalendrier Romain avec toutes ſes Fêtes & feries (4).

(4) Ant. Rom. liv. 1. pag. 239.

Finiſſons cette Liſte par les *Vinales*, qu'on célebroit deux fois l'année, le 9. avant les Kalendes de Mai, & le 13. avant celles de Septembre. Les premieres, établies ſelon Pline (5) pour goûter le vin, n'avoient aucun rapport à la conſervation

(5) Liv. 18. ch. 19.

des vignes ; les ſecondes étoient pour obtenir un temps favorable à la vendange.

Telles étoient les Fêtes des Romains, marquées dans leur Kalendrier ; & ſi on en célebroit quelquefois d'extraordinaires, comme les jours deſtinés aux Supplications publiques, c'étoit le Magiſtrat qui les indiquoit dans des cas extraordinaires.

CHAPITRE XIV.

Des ſupplications publiques, des Lectiſternes, *des Evocations & des Devouemens.*

LEs Supplications publiques ſe faiſoient ou dans les occaſions preſſantes ; comme, dans le temps de peſte, ou de quelque maladie populaire ; ou après quelque victoire ineſperée ; lorſque celui qui venoit d'être élu General, demandoit au Senat ſa confirmation, & en même-temps la Supplication pour ſe rendre les Dieux favorables ; & pour d'autres ſujets encore. Ces Supplications étoient des jours ſolemnels, où il n'étoit pas permis de plaider pour quelque ſujet que ce fût, & on les célebroit par des Sacrifices, des prieres, & des feſtins publics. Quelquefois le Senat bornoit à un jour la durée de cette fête, quelquefois on y en employoit pluſieurs, & l'Hiſtoire nous apprend qu'il y en a eu qui ont duré juſqu'à cinquante jours.

On ne dit rien des Supplications particulieres, qui n'étoient autre choſe que les prieres que chacun faiſoit aux Dieux, ou pour obtenir la ſanté, une bonne récolte, &c. ou pour les remercier des biens qu'on en avoit reçus. Une ſeule formule des prieres des Payens, ſuffira pour en donner quelque idée : en voici une, conſervée dans une Inſcription (1) que *Camilla Amata* fait à la Fiévre pour ſon fils malade. *Divinæ Febri, ſanctæ Febri, magnæ Febri, Camilla Amata pro filio malè affecto P. Camilla Amata offre ſes prieres pour ſon fils malade à la divine Fiévre, à la ſainte Fiévre, à la grande Fiévre.*

(1) Gruter 97. 1.

Il y avoit une autre eſpece de Supplication publique, qu'on nommoit le Lectiſterne (2). Cette ceremonie conſiſtoit en un feſtin que l'on preparoit & que l'on donnoit dans un Tem-

Lectiſternium

(2) Macrob. Sat. 3.

ple ; & parce que ſelon la coutume de ces temps-là, on dreſſoit des lits autour des tables, & que l'on plaçoit ſur ces lits les ſtatues des Dieux en l'honneur deſquels la fête ſe célebroit, de même que les hommes s'y couchoient dans leurs repas, on l'appella Lectiſterne (*a*). Les Epulons dont j'ai parlé dans l'article des Prêtres, préſidoient à cette céremonie, & en étoient les ordonnateurs. Valere Maxime (1) fait mention d'un Lectiſterne célebré en l'honneur de Jupiter. Ce Dieu, c'eſt-à-dire, ſa Statue, y étoit couchée ſur un lit, pendant que celles de Junon & de Mercure étoient ſur des ſieges : *Nam Jovis epulo ipſe in Lectulum, Juno & Mercurius in ſellas ad cœnam invitantur.*

(1) Liv. 2. ch. 1.

Tite-Live, Ciceron, Lampridius & d'autres encore, parlent ſouvent de cette ceremonie, & le premier de ces Auteurs en rapporte l'inſtitution à l'an de Rome 354. (2), à l'occaſion de la peſte qui ravageoit cette ville. Ce Lectiſterne dura huit jours, & fut célebré en l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mercure & de Neptune. Valere Maxime, à la verité, fait mention d'un autre plus ancien, puiſque ſelon lui, il fut célebré ſous le Conſulat de Brutus, & de Valerius Poplicola, mais apparemment qu'il fut moins ſolemnel, ou que Tite-Live ne l'a pas connu.

(2) Liv. 5. ch. 15.

Juſqu'au temps de Caſaubon on avoit crû que le Lectiſterne étoit d'inſtitution Romaine, & qu'il n'étoit pas connu hors de l'Italie ; mais ce ſçavant Critique, examinant un endroit du Scholiaſte de Pindare (3) & trouvant qu'il y étoit parlé de ces oreillers qu'on mettoit ſous les ſtatues des Dieux, en a conclu avec raiſon que le Lectiſterne étoit en uſage dans la Grece. Les Auteurs ſont venus au ſecours de cette découverte, & c'eſt une verité qui n'eſt plus aujourd'hui conteſtée. En effet, Pauſanias parle en pluſieurs endroits de ces ſortes de couſſins, & rapporte dans ſon voyage d'Arcadie, qu'on en mettoit ſous les ſtatues de la Paix ; & dans celui de la Phocide, il parle de ceux ſur leſquels on plaçoit celles d'Eſculape. Valere Maxime (4) en dit autant des ſtatues d'Harmodius, & d'Ariſtogiton. « Les ſtatues de ces deux Heros, dit-il, qui » avoient tant travaillé à délivrer Athenes de la tyrannie qui

(3) Od. 1 des *Olymp.*

(4) Liv. 2. ch. 10.

(*a*) Ce mot eſt compoſé de ceux de lit, *lectus*, & de *ſternere*, dreſſer, preparer.

» les opprimoit, ayant été enlevées par Xerxes, Seleucus les » rendit dans la ſuite; & lorſque le Vaiſſeau qui les portoit arriva à » Rhodes, les chefs de la ville les vinrent prier d'accepter l'hoſ- » pitalité, & les placerent ſur l'oreiller : *Rhodii quoque eas urbi ſuæ appulſas, cum in hoſpitium publicè invitaſſent, ſacris etiam pulvinaribus collocaverunt.* Et Suetone met ces oreillers, que les Latins nommoient *pulvinaria*, & les Grecs κλίνας, au nombre des choſes qui n'étoient employées que pour les Dieux, lorſque parlant de Ceſar, il dit (1), *ſed & ampliora humano faſtigio decerni ſibi paſſus eſt... Templa, aras, ſimulachra juxta Deos, Pulvinar, Flamen, Lupercos, &c.* « Il ſouffrit même qu'on lui » décernât des honneurs au-deſſus de ceux qu'on rend aux hom- » mes, des temples, des autels, des ſtatues auprès de celles des » Dieux, l'*oreiller*, un Prêtre, des Luperces, &c. Arnobe (2) dit de même en parlant aux Payens de quelques-uns de leurs Dieux. » Il faut bien, dit-il, que vous les ayez reconnus pour tels, » puiſque vous leur conſacrez des Temples, des oreillers, &c. » Jacques Spon, dans ſon voyage de la Grece, dit qu'on voyoit encore à Athenes le Lectiſterne d'Iſis & de Serapis. C'étoit un petit lit de marbre de deux pieds de long, ſur un de hauteur, ſur lequel ces deux Divinités étoient repreſentées aſſiſes. Ce ſçavant Voyageur dit qu'on en trouvoit d'autres ſemblables dans la même ville, comme auſſi à Salamine, & encore ailleurs. Nous apprenons par cette Relation la vraie forme des Lectiſternes & des couſſins. C'étoient de petits lits ou de marbre, ou de pierre, ou de bois, ſur leſquels on plaçoit les ſtatues des Dieux en l'honneur deſquels on preparoit un feſtin.

(1) *In Cæſ.* ch. 76.

(2) Adv. Gent. l. 4.

Après ce que nous venons de dire, il eſt évident que le Lectiſterne étoit également en uſage dans la Grece & dans l'Italie. Ajoutons que les jours deſtinés à cette fête, étoient des plus ſolemnels, pendant leſquels il n'étoit pas permis d'envoyer perſonne au ſupplice, & qu'on donnoit même la liberté aux coupables. C'étoit le premier Magiſtrat, ou le ſouverain Pontife qui les indiquoit, & l'objet étoit d'appaiſer les Dieux, ou de leur demander quelques graces. Finiſſons en diſant que la table du feſtin, & les lits où devoient repoſer les Dieux, étoient ornés de rameaux, de fleurs, & d'herbes odoriferantes

odoriferantes. En voilà aſſez ſur ce ſujet ; diſons un mot des Evocations.

Il y en avoit de trois ſortes ; les premieres étoient des operations magiques qu'on employoit pour évoquer l'ame des morts ; & j'en parlerai dans l'Article de la Magie. Les ſecondes, dont il ſera ici queſtion, étoient employées ordinairement, pendant le ſiege de quelque ville, qu'on ne croyoit pas pouvoir, ni même devoir prendre, ſans avoir invoqué les Dieux, ſous la protection deſquels elle étoit. Macrobe (1) nous a conſervé une formule d'Evocation, qui mettra les Lecteurs au fait, mieux que tout ce qu'on pourroit dire ſur ce ſujet. » Si c'eſt un Dieu, ſi c'eſt une Déeſſe ſous la » garde de laquelle eſt la ville & le peuple de Carthage, je « vous prie, je vous conjure, & je vous demande en grace, « grands Dieux, qui avez pris cette ville & ce peuple ſous vo- » tre protection, d'abandonner ce peuple & cette ville, de » quitter toutes ces demeures, Temples, lieux ſacrés ; de » les délaiſſer, de leur inſpirer la crainte, la terreur & » l'oubli, & de vous retirer à Rome chez notre peuple : que » nos demeures, nos Temples, nos choſes ſacrées, & notre » ville vous ſoient agréables. Faites-nous entendre que vous » êtes mon Protecteur, celui du Peuple Romain, & de mes » Soldats. Si vous le faites, je m'engage à fonder des Tem- » ples & des Jeux.

Evocations.

(1) Sat. 3.

Enfin, la troiſiéme ſorte d'Evocation, étoit celle qui étoit employée pour évoquer les Dieux. Pour entendre ce que je vais dire à ce ſujet, il faut ſçavoir que la Theologie payenne enſeignoit que les Dieux préſidoient particulierement ſur quelques lieux, & que ſouvent il y avoit pluſieurs de ces lieux qui étoient ſous la protection du même Dieu ; & comme il ne pouvoit être partout en même-temps, il étoit neceſſaire d'uſer de la ceremonie de l'évocation, quand on croyoit avoir beſoin de ſa préſence. On avoit pour cela des Hymnes propres à cette operation, qu'on appelloit κλητίκοι, comme ſont la plûpart de ceux qu'on attribue à Orphée, & ceux du Poëte Proclus. Ces Hymnes étoient compoſés pour l'ordinaire de deux parties. La premiere étoit employée à louer les Dieux, & à parler des lieux differens qui étoient

ſous leur protection. La ſeconde contenoit la priere par laquelle on s'efforçoit de les attirer, & de les faire venir dans les lieux où leur préſence étoit neceſſaire. Lorſqu'on croyoit que le Dieu Patron étoit arrivé, on célebroit des fêtes qui étoient nommées, ἐπιδημιαι. Telles étoient quelques-unes de celles des Argiens en l'honneur de Junon, & de celles des habitans de Delos & de Milet, pour Apollon.

Lorſque le danger qui avoit fait appeller les Dieux, étoit paſſé, on leur permettoit de s'en aller ailleurs, & on avoit encore d'autres Hymnes pour celebrer leur départ. Jules Scaliger, que l'on peut conſulter ſur ce ſujet (1) obſerve que ces Hymnes qu'on nommoit ἀποπεμπτικοὶ, & dans leſquels excelloit ſur-tout Bacchyllide, Poëte lyrique, étoient plus longs que ceux qu'on employoit pour faire venir les Dieux, afin de retarder autant qu'on pouvoit leur éloignement. Car quand nous deſirons, dit-il, nous voulons que ce qui eſt l'objet de nos ſouhaits, arrive promptement, & que ce ſoit le plus tard qu'il eſt poſſible, que nous en ſoyons privés.

(1) Poët. liv. 3. ch. 112. 113. & 114.

Les Devouemens.

Aux Evocations je dois joindre les Devouemens, que les Romains appelloient *Devotio*. Il y en avoit de particuliers, comme ceux des deux Decius, & de Marcus Curtius, qui ſe devouerent pour le ſalut des Romains; & de publics, faits par le Dictateur ou le Conſul, à la tête des armées. En voici la formule, conſervée par le même Macrobe (2). « Dis le » pere, (Pluton) Jupiter, Manes, ou de quelque nom qu'on » puiſſe vous appeller, je vous prie de remplir cette Ville » de Carthage, & l'armée dont je veux parler, de crainte » & de terreur: Faites que ceux qui portent les armes contre nos Legions & contre notre armée, ſoient mis en déroute; que ceux qui habitent leurs villes, & leurs campagnes, avec leurs habitans de tout âge, vous ſoient devoués » ſelon les loix, ſuivant leſquelles les plus grands ennemis » vous ſont devoués. Je les devoue par l'autorité de ma charge, pour le Peuple Romain, pour notre Armée, & pour » nos Legions, afin que vous conſerviez & les Commandans, & ceux qui ſervent ſous leurs ordres.

(2) Macrob. Sat. l. 3. c. 9.

L'Antiquité ne nous a pas conſervé la formule des Devouemens particuliers, mais il eſt sûr qu'il y en avoit une; &

lorſque Decius ſe devoua, il avertit, comme je l'ai dit dans une autre occaſion, le Pontife Valere de prononcer la formule du Devouement : *Deorum ope*, dit-il *Valeri, opus eſt ; agedum, præi verba quibus me pro Legibus devoveam.*

Lorſque la Loi devouoit quelqu'un à la mort, il étoit permis de le tuer. Il y en avoit une de Romulus qui étoit conçue en ces termes : *Si Patronus Clienti fraudem faxit, ſacer eſto. Si quelque Patron fait tort à ſon Client, qu'il ſoit devoué.* C'étoit à Pluton, ou Dis, & aux autres Divinités infernales, que les criminels étoient devoués.

Je ne dirai rien ici des Supplications & des Vœux faits par des particuliers : on voit bien que le détail en ſeroit infini, & nous apprendroit ſeulement que les Dieux ayant toujours été regardés par les Payens comme les auteurs de tous les biens & de tous les maux, on ne manquoit pas de leur demander ces biens, & la délivrance des maux ; que dans le danger ou dans les maladies, on leur faiſoit des vœux pour en être délivré, & pour obtenir le recouvrement de la ſanté ; qu'enfin on mettoit dans les Temples, en reconnoiſſance, les membres de la guériſon deſquels on croyoit leur être redevables. Les Antiquaires en ont conſervé un grand nombre comme on peut le voir dans leurs Ouvrages. Parmi ces vœux, il y en avoit qui portoient des caracteres de differens Dieux, comme celui qu'on nomme la main d'Enée, ſur laquelle il y a *Votum Cecropis*, & qui a été expliqué dans un petit Ouvrage de Thomaſini. Quelquefois c'étoit une ſimple main, un bras, une jambe, un œil, ſans aucun ſymbole. Ce qu'on trouve de plus ſingulier parmi ces vœux, eſt une Table de cuivre ſur laquelle il eſt fait mention de toutes les gueriſons operées par l'interceſſion d'Eſculape.

CHAPITRE XV.

Des Céremonies Religieuſes pratiquées à la fondation des Villes.

J'Ai dit il y a un moment que les évocations ſe faiſoient lorſqu'une Ville étoit aſſiegée, pour invoquer les Dieux, ſous la protection deſquels elle étoit ; & comme ces mêmes Dieux en devenoient les Patrons au temps de la fondation de chaque Ville, il eſt neceſſaire de dire un mot des céremonies qui ſe pratiquoient en cette occaſion. Feſtus nous apprend que les Etruriens avoient des Livres qui contenoient les ceremonies uſitées à la fondation des Villes, des Autels, des Temples, des Murailles & des Portes ; & Plutarque dit que Romulus voulant jetter les fondemens de la ville de Rome, fit venir d'Etrurie des hommes qui lui apprirent de point en point toutes les céremonies qu'il devoit obſerver. Selon Denys d'Halicarnaſſe, on commençoit par offrir un ſacrifice, après lequel on allumoit des feux près des tentes, & ceux qui devoient avoir quelque fonction dans la conſtruction de la Ville, ſautoient pardeſſus ces feux, pour ſe purifier. Enſuite on creuſoit une foſſe, dans laquelle on jettoit les premices de toutes les choſes qui ſervoient à la nourriture de l'homme, & une poignée de terre du pays d'où étoient venus chacun de ceux qui aſſiſtoient à la ceremonie.

On conſultoit en même-temps les Dieux, pour ſçavoir ſi l'entrepriſe leur ſeroit agréable, & s'ils approuvoient le jour qu'on avoit pris pour la commencer. Enſuite on traçoit l'enceinte par une traînée de terre blanche, qu'on appelloit *Terre pure* ; & faute de cette eſpece de craie, on ſe ſervoit de farine, comme fit Alexandre, au rapport de Strabon, lorſqu'il jetta les fondemens d'Alexandrie. Cette premiere operation achevée, on ouvroit un ſillon auſſi profond qu'il étoit poſſible, avec une charrue d'airain, & on attachoit à cette charrue un taureau blanc, & une géniſſe blanche. Tout l'eſpace que la charrue avoit ouvert étoit reputé ſaint. Pendant qu'on formoit

l'enceinte, on s'arrêtoit de temps en temps pour renouveller les ſacrifices, & on marquoit les lieux où ils étoient offerts, par un tas de pierres, qu'on nommoit *Cippes.* On invoquoit dans ces ſacrifices, les Dieux ſous la protection deſquels on mettoit la nouvelle Ville, ainſi que les Dieux du pays, nommés *Dii patrii Indigetes;* ce qui ſe faiſoit ſecretement, parce que les Dieux tutelaires de chaque ville devoient être inconnus au vulgaire. Ovide, dans ſes Faſtes, nous a conſervé la formule de priere que Romulus adreſſa aux Dieux qu'il vouloit rendre favorables à ſon entrepriſe.

Vox fuit hæc Regis: Condenti Jupiter Urbem
Et genitor Mavors, Veſtaque mater ades.
Quoſque pium eſt adhibere Deos, advertite cuncti,
Auſpicibus vobis hoc mihi ſurget opus, &c.

Enfin, le jour de la fondation d'une Ville étoit ſi reſpectable, qu'on en renouvelloit le ſouvenir dans une Fête annuelle, & cette fête étoit à Rome celle qu'on nommoit les Palilies, ainſi que nous l'avons dit. M. Blanchard, dans une Diſſertation, dont l'extrait eſt imprimé dans le troiſiéme Tome des Memoires de l'Académie des Belles Lettres (1), rend raiſon de cette céremonie, & de quelques autres qui n'ont pas un rapport eſſentiel avec la Religion payenne. Ovide a heureuſement renfermé toutes ces céremonies dans les vers ſuivans (2).

(1) Page 61.

(2) Faſt. l. 4.

Apta dies legitur, quâ mœnia ſignet aratro.
Sacra Palis ſuberant: inde movetur opus,
Foſſa fit ad ſolidum, fruges jaciuntur in imâ,
Et de vicino terra petita ſolo.
Foſſa repletur humo, plenæque imponitur aræ;
Et novus accenſo finditur igne focus.
Inde premens ſtivam deſignat mœnia ſulco,
Alba jugum niveo cum bove vacca tulit.

On a vû dans ce Livre l'Hiſtoire de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie. J'ai parlé de ce qui concernoit le culte rendu aux Dieux; des Temples, des Autels, des Sacrifices, des Prêtres, des Fêtes qu'on célebroit en leur honneur, &c. il reſte encore à examiner pluſieurs articles importans qui regardent l'Idolâtrie, dont je vais parler dans le Livre ſuivant.

LIVRE QUATRIE'ME,

Où l'on traite des Superſtitions que l'Idolâtrie authoriſoit.

JE mets au nombre de ces Superſtitions, le reſpect qu'on avoit pour les Oracles en general, & en particulier pour les Livres des Sibylles, qui étoient à l'égard des Romains, un Oracle permanent qu'ils conſultoient dans toutes les occaſions ; les Préſages, les Prodiges, les Expiations, la Magie, l'Aſtrologie judiciaire, la Divination, les Sorts, les Preſtiges, les Augures, les Auſpices, & quelques autres.

CHAPITRE I.

Des Oracles.

COMME les Oracles, que Seneque définit, la volonté des Dieux annoncée par la bouche des hommes, & que Ciceron nomme ſimplement le diſcours des Dieux, *Deorum oratio*, tenoient à la Religion payenne, & en faiſoient une partie conſiderable, leur hiſtoire doit entrer dans cette Mythologie.

Rien n'étoit ſi fameux que ces Oracles : on les conſultoit non-ſeulement pour les grandes entrepriſes, mais même pour de ſimples affaires particulieres. Falloit-il faire la guerre ou la paix, établir des Loix, réformer les Etats, en changer la conſtitution ; on avoit recours à l'Oracle ; c'étoit alors l'autorité publique qui agiſſoit. Un particulier vouloit-il ſe marier, entreprendre un voyage, ou enfin avoit quelqu'autre affaire, ou une maladie dangereuſe ; il alloit conſulter l'Oracle. L'envie de connoître l'avenir, d'aſſûrer le ſuccès de ſes projets ; la curioſité, ſi naturelle à l'homme ; tout le portoit à conſulter les Dieux qui avoient la réputation de prédire l'avenir ; car tous les Dieux n'avoient pas ce crédit. De-là l'établiſſement des Oracles, l'empreſſement à les conſulter, & les dons immenſes dont on rempliſſoit leurs Temples ; car rien ne coûte à l'inquiétude & à la curioſité.

Sur ce principe, on ne peut pas douter que tous les Peuples parmi leſquels a regné l'Idolâtrie, n'aient eu leurs Oracles, ou quelqu'autre moyen de chercher à connoître l'avenir. Aucune Nation n'a jamais manqué d'impoſteurs, & de gens avides de gain, qui ſe ſont donné la réputation de connoître & de prédire ce myſterieux avenir. On en a trouvé parmi les peuples les plus barbares & les plus groſſiers, tels que les Iroquois, & les autres Sauvages de l'Amerique. Les anciens Gaulois avoient leurs Druides, qui étoient leurs Prophetes : parmi les Pheniciens & les Egyptiens, c'étoient les Prêtres qui avoient cet emploi, & il en a été ſans doute de même parmi les autres Nations. Mais comme des recherches particulieres ſur les Oracles de tous les Peuples idolâtres, nous meneroient trop loin, & que nous manquons de monumens pour en faire l'hiſtoire, nous nous contenterons de parler des Oracles des Egyptiens, & ſur-tout de ceux des Grecs, qui ont été en même-temps ſi celebres & en ſi grand nombre.

Avant d'entrer dans l'Hiſtoire de ces Orales, il eſt neceſſaire d'examiner en peu de mots deux queſtions importantes. Toutes les prédictions qu'on en rapporte, & dont les Auteurs Payens ſont remplis, étoient-elles le fruit de l'impoſture des Prêtres, ou venoient-elles du Demon ? Les Orales ont-ils ceſſé

à la venue de Jeſus-Chriſt? Van-Dale dans un Traité où l'érudition n'eſt pas épargnée, a entrepris de prouver que toutes ces prédictions ne venoient que des fourberies de ceux qui avoient ſoin des Oracles; & qu'ils n'ont pas ceſſé quand Jeſus-Chriſt eſt venu au monde. M. de Fontenelle, l'homme le plus propre à enlever d'un Traité heriſſé de Grec & de Latin, & qui n'étoit que pour les Sçavans, toute la ſéchereſſe qui le rendoit de peu d'uſage, pour y repandre des ornemens que le miſſent à portée de tout le monde, en a formé un Ouvrage, qui a fait aſſez de bruit pour me diſpenſer d'en parler plus au long.

Comme l'opinion de Van-Dale parut contredire le ſentiment unanime de tous les Peres, & la Tradition conſtante de l'Egliſe, qui attribuoit du moins une grande partie des reponſes des Oracles au Demon, qui n'étoit pas encore enchaîné, avant la venue de Jeſus-Chriſt, le Pere Balthus, Jeſuite, entreprit dans un ſçavant Traité, de venger la Tradition & les Peres; & ſans nier l'impoſture des Prêtres, qui fut ſouvent mêlée dans les Oracles, il prouve d'une maniere également claire & ſolide, l'intervention du Demon dans des prédictions, que tous les efforts de l'incredulité ne ſçauroient attribuer aux ſeules fourberies des Prêtres. Et pour le temps de la ceſſation de ces Oracles, il prouve avec la même érudition, que s'ils ne ceſſerent pas entierement à la venue de Jeſus-Chriſt, il eſt ſûr qu'ils commencerent à décheoir; que leur reputation ne fut plus ſi brillante; qu'on ne les conſultoit plus avec tant d'appareil: quoiqu'il ſoit inconteſtable qu'ils ne ceſſerent entierement que lorſque le Chriſtianiſme triompha de l'Idolâtrie.

Il eſt inutile pour mon deſſein, de m'étendre davantage ſur ces deux queſtions, les piéces du procès étant entre les mains de tout le monde. Cependant je ne ſçaurois m'empêcher de faire ſur la premiere de ces deux queſtions, quelques reflexions très-propres à renverſer le ſyſtême de Van-Dale. En effet croira-t'on de bonne foi, que ſi les Oracles n'étoient que le fruit des fourberies des Prêtres, quelque manége qu'on puiſſe leur prêter pour s'inſtruire adroitement du ſujet qui amenoit ceux qui venoient les conſulter de leurs affaires,

de

de leurs projets ; croira-t'on dis-je que ces Oracles euſſent duré ſi long-temps, & ſe fuſſent ſoutenus avec tant d'éclat & de reputation, s'ils n'avoient été que l'effet de la fourberie des Prêtres ? l'impoſture ſe dement, le menſonge ne ſe ſoutient pas. D'ailleurs il y avoit trop de temoins, trop de curieux, trop de gens intereſſés à ne point ſe laiſſer ſeduire. On trompe pendant un temps des particuliers trop credules, mais nullement des Peuples entiers pendant pluſieurs ſiécles. Quelques Princes amuſés par des équivoques, quelque ruſe decouverte, quelque libertin trop curieux, cela ſuffiſoit de reſte pour decouvrir le myſtere, & faire tomber tout d'un coup le credit de l'Oracle. Combien de gens trompés par des reponſes odieuſes, avoient interêt de penetrer ſi c'étoient les Prêtres eux-mêmes qui les ſeduiſoient. Mais quoi ! aucun de ces mêmes Prêtres, attirés par les promeſſes & les liberalités effectives de ceux qui n'oublierent rien pour s'éclaircir à fond ſur un ſujet ſi intereſſant, ne trahit la cauſe de ſes confreres ? Mais il n'y avoit donc point de gens mercenaires en ce temps-là : l'or & les dignités n'étoient donc plus des appas ſeduiſans. Les Prêtres d'un Oracle moins accredité ou entierement déchu, ne reveloient donc pas, ou par deſeſpoir, ou par vengeance, les impoſtures de ceux qui leur enlevoient tout leur gain : eux qui en pratiquant de ſemblables fourberies, pouvoient bien ſe douter du moins de celles des autres. Quel eſt donc ce concert, inconnu juſqu'à preſent, qui tient contre l'interêt, contre la reputation : qui réunit tant de fourbes dans un ſecret ſi religieuſement obſervé ? A ces reflexions le Pere Balthus en ajoute une autre, tirée des Sacrifices humains que les Oracles demandoient ; puiſque l'homme, dit-il, quelque maîtriſé qu'il ſoit par ſes paſſions, n'auroit jamais exigé de ſemblables victimes.

J'ai dit que tous les Dieux n'étoient pas des Dieux à Oracles ; car anciennement il n'y avoit gueres que Themis, Jupiter, & Apollon qui en rendiſſent ; mais dans la ſuite ce privilege fut accordé à preſque tous les Dieux, & à un grand nombre de Heros, comme on le verra dans la ſuite.

Pour conſulter l'Oracle, il falloit choiſir le temps où l'on croyoit que les Dieux en rendoient ; car tous les jours n'étoient

pas égaux. A Delphes, il n'y avoit d'abord qu'un mois de l'année, où la Pythie repondît à ceux qui venoient conſulter Apollon. Dans la ſuite, ce fut un jour de chaque mois que ce Dieu rendoit ſes Oracles. Tous ces Oracles ne ſe rendoient pas de la même maniere : ici c'étoit la Prêtreſſe qui repondoit pour le Dieu que l'on conſultoit ; là c'étoit le Dieu lui-même qui rendoit l'Oracle : dans un autre endroit, on recevoit la reponſe du Dieu pendant le ſommeil, & ce ſommeil même étoit préparé par des diſpoſitions particulieres, qui avoient quelque choſe de myſterieux. Quelquefois c'étoit par des billets cachetés ; dans d'autres endroits enfin, on recevoit l'Oracle en jettant des Sorts, comme à Preneſte en Italie. Il falloit quelquefois pour ſe rendre digne de l'Oracle, beaucoup de préparations ; des jeûnes, par exemple, des Sacrifices, des Luſtrations, &c. D'autres fois on cherchoit moins de façons, & le Conſultant recevoit la reponſe en arrivant à l'Oracle ; comme Alexandre, lorſqu'il alla dans la Libye pour conſulter celui de Jupiter Ammon, puiſque le Prêtre en le voyant l'appella fils de Jupiter ; ce qui étoit le but de ſon voyage. Mais il eſt temps de paſſer à l'hiſtoire particuliere des Oracles les plus celebres : & comme ceux de Dodone & de Jupiter Ammon étoient les plus anciens, c'eſt par l'hiſtoire de ces deux Oracles que je dois commencer.

Article Premier.

L'Oracle de Dodone.

Au rapport d'Herodote, l'Oracle de Dodone, le plus ancien de la Grece, & celui de Jupiter Ammon dans la Libye, ont la même origine, & doivent l'un & l'autre leur établiſſement aux Egyptiens, comme toutes les autres Antiquités de la Grece. Voici l'enveloppe ſous laquelle on a caché ce trait d'Hiſtoire. Deux colombes, diſoit-on, s'étant envolées de Thebes en Egypte, il y en eut une qui alla dans la Libye, & l'autre ayant volé juſqu'à la Forêt de Dodone dans la Chaonie, Province de l'Epire, s'y arrêta ; & apprit aux habitans du pays, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût un Oracle en ce lieu-là. Ce prodige étonna ceux qui en furent les té-

moins, & l'Oracle étant établi, il y eut bien-tôt un grand nombre de Conſultans. Servius (1) ajoute que c'étoit Jupiter qui avoit donné à ſa fille Thebé ces deux colombes, & qu'elles avoient le don de la parole. Herodote (2), qui a bien jugé que cette fiction renfermoit l'évenement qui donna lieu à l'établiſſement de cet Oracle, en a recherché le fondement hiſtorique. Deux Prêtreſſes de Thebes, dit cet Auteur, furent autrefois enlevées par des Marchands Pheniciens : celle qui fut vendue en Grece, établit ſa demeure dans la Forêt de Dodone, où l'on alloit alors cueillir le gland qui ſervoit de nourriture aux anciens Grecs, & elle fit conſtruire une petite Chapelle au pied d'un chêne, en l'honneur de Jupiter, dont elle avoit été Prêtreſſe à Thebes ; & ce fut là que s'établit cet ancien Oracle, ſi fameux dans la ſuite. Ce même Auteur ajoute, qu'on nomma cette femme, la Colombe, parce qu'on n'entendoit pas ſon langage ; mais comme on vint à le comprendre quelque temps après, on publia que la Colombe avoit parlé.

(1) In 3. Æn. v. 468.

(2) Liv. 1.

Souvent pour expliquer les anciennes fables, les Grecs qui n'entendoient pas la langue des Peuples de l'Orient, d'où elles leur étoient venues, en ont debité de nouvelles. Le ſçavant Bochart a cru trouver l'origine de celle dont il s'agit, dans l'équivoque de deux mots Pheniciens ou Arabes, dont l'un ſignifie colombe, & l'autre, Prêtreſſe. Les Grecs toujours portés au merveilleux, au lieu de dire qu'une Prêtreſſe de Jupiter avoit declaré la volonté de ce Dieu, dirent que c'étoit une colombe qui avoit parlé. Quelque vrai-ſemblable que ſoit la conjecture de ce ſçavant homme, M. l'Abbé Sallier en a propoſé une qui paroît l'être davantage (*a*), & il prétend que cette fable eſt fondée ſur la double ſignification du mot πελειαι, lequel ſignifioit des colombes dans l'Attique & dans pluſieurs autres Provinces de la Grece, pendant que dans la Dialecte de l'Epire, il vouloit dire de vieilles femmes. Servius, qui avoit bien compris le ſens de cette fable, ne s'eſt trompé en l'expliquant, que parce qu'il a changé le nom appellatif de *Peleias*, en un nom propre. » Il y avoit, dit-il, dans la Forêt » de Dodone une fontaine qui couloit avec un doux mur-

(*a*) Voyez les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres T. 5. p. 35.

» mure au pied d'un chêne : une vieille femme nommée Pe-
» lias interprétoit ce bruit, & annonçoit ſur ce murmure
» l'avenir, à ceux qui venoient la conſulter (*a*) ».

C'eſt par la double ſignification du même mot, qu'on doit repondre à la queſtion que Ptolomée Epheſtion (1) dit qu'Alexandre propoſa à ſon maître Ariſtote : pourquoi il étoit dit dans Homere que des πελειαι fourniſſoient l'Ambroſie à Jupiter ; car ce Philoſophe auroit ſatisfait à cette queſtion, en diſant que, par ce mot, le Poëte avoit voulu parler, non pas des colombes, mais des Prêtreſſes de ce Dieu, qui préparoient les mets des Sacrifices qu'on lui offroit.

(1) Liv. 1.

Anciennement l'Oracle de Dodone ſe rendit ſur le murmure de la fontaine dont je viens de parler, mais il paroît que dans la ſuite on y chercha plus de façons ; & voici l'artifice dont on s'aviſa. On avoit ſuſpendu en l'air (*b*) quelques chaudrons de cuivre, auprès d'une Statue de même metal auſſi ſuſpendue, & qui tenoit un foüet à la main. Le vent venant à ébranler cette figure, elle frappoit le chaudron qui étoit le plus proche & le mettoit en mouvement ; tous les autres étoient ébranlés & rendoient un ſon qui duroit aſſez longtemps ; & c'étoit ſur ce bruit qu'on annonçoit l'avenir. C'eſt de là même que la Forêt de Dodone avoit pris ſon nom, car *Dodo*, en hebreu, veut dire un chaudron. Que ſi on me demande pourquoi on publioit que c'étoient les chênes de ce Bois qui rendoient eux-mêmes les Oracles ; je repondrai que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt que les Miniſtres de cet Oracle ſe tenoient cachés dans le creux des chênes, lorſqu'ils rendoient leurs réponſes. C'eſt encore, pour le dire en paſſant, de ces chênes parlants que tire ſon origine la fable de la Poutre de la Navire d'Argo, coupée dans la Forêt de Dodone, laquelle, ſuivant Onomacrite, Apollonius de Rhodes, & Valerius Flaccus, rendoit des Oracles aux Argonautes, comme on le verra dans l'hiſtoire de l'expedition de ces Heros (2).

(2) Tome. 3.

(*a*) *Quæ murmura anus, nomine Pelias, interpretata hominibus diſſerebat.* Servius in 3. Æn. v. 466.

(*b*) Suidas ſur l'autorité de Strabon, ou plûtôt celui qui en a fait l'Epitome, en cet endroit, qui manque dans l'original.

Suidas (1) parlant des chênes de cette Forêt, dit qu'ils parloient, & repondoient aux conſultans, *Jupiter dit ceci*, &c. Van-Dale dans ſon Hiſtoire des Oracles (2), après avoir remarqué que Suidas n'a fait que copier Euſtathe, rapporte le ſentiment d'Ariſtote & de pluſieurs autres Auteurs, & ne manque pas d'obſerver combien il y a de varieté dans ce que les Anciens diſent de cet Oracle : varieté qu'on doit attribuer ſans doute au ſoin qu'on prenoit de n'en pas laiſſer approcher de trop près, ceux qui venoient le conſulter, & qui entendoient bien un certain bruit, mais ſans pouvoir deviner au juſte ce qui le cauſoit.

(1) au mot Dodone.

(2) 201. & ſuiv.

Quoiqu'il en ſoit, lorſque le ſon des chaudrons étoit fini, des femmes qu'on nommoit *Dodonides*, rendoient leurs Oracles (*a*), ou en vers, comme il paroît par le Recueil qui en a été fait ; ou par les Sorts, comme ſemble le croire Ciceron dans ſes Livres de la Divination.

ARTICLE II.

L'Oracle d'Ammon.

CE que j'ai rapporté d'Herodote au commencement de l'Article précedent, prouve que l'Oracle de Jupiter Ammon dans la Libye, étoit auſſi ancien que celui de Dodone, dont on vient de voir l'hiſtoire. Il devint auſſi très-celebre, & on venoit le conſulter de toutes parts, malgré les incommodités d'un ſi long voyage, & les ſables brûlans de la Libye, qu'il falloit traverſer. On ne ſçait pas trop que penſer de la fidelité des Prêtres qui le ſervoient. Quelquefois ils étoient incorruptibles, comme il paroît par l'accuſation qu'ils vinrent former à Sparte, contre Lyſander qui avoit voulu les corrompre, dans la grande affaire qu'il méditoit pour changer l'ordre de la ſucceſſion Royale ; quelquefois il n'étoient pas ſi difficiles, comme il paroît par l'hiſtoire d'Alexandre, lequel pour mettre à couvert la reputation de ſa mere, ou par pure vanité, vouloit paſſer pour fils de Jupiter ; puiſque le Prêtre de ce Dieu, ainſi qu'on l'a dit, alla au-devant de lui, & le ſalua comme fils du Maître des Dieux.

(*a*) Voyez Plutarque ſur les Oracles qui ont ceſſé.

Nous apprenons de Quinte-Curce & d'autres Auteurs anciens, que la Statue de Jupiter Ammon avoit la tête d'un belier, avec ſes cornes ; & de Diodore de Sicile (1), la maniere dont ce Dieu rendoit ſes Oracles, lorſque quelqu'un venoit le conſulter. Quatre-vingt Prêtres de ce Dieu portoient ſur leurs épaules dans un Navire doré, ſa Statue, qui étoit couverte de pierres précieuſes ; & alloient ainſi, ſans tenir de route certaine, où ils croyoient que le Dieu les pouſſoit. Une troupe de Dames & de filles accompagnoient cette proceſſion, chantant des hymnes en l'honneur de Jupiter. Quinte-Curce, qui dit la même choſe (2), ajoute que le Navire, ou la niche ſur laquelle on portoit la Statue de ce Dieu, étoit ornée d'un grand nombre de Pateres d'argent qui pendoient des deux côtés. C'étoit apparemment ſur quelque ſigne ou ſur quelque mouvement de la Statue, que les Prêtres annonçoient les deciſions de leur Ammon : car, comme le remarque Strabon (3), ſur l'autorité de Calliſthene, les reponſes de ce Dieu n'étoient point des paroles, comme à Delphes, & chez les Branchides, mais un ſigne ; & il cite à cette occaſion, les vers d'Homere où le Poëte dit : *Jupiter donna de ſes ſourcils un ſigne de conſentement.*

(1) Liv. 17.

(2) Liv. 4. c. 7.

(3) Liv. 17.

L'Oracle d'Apollon à Heliopolis.

Je mets ici l'Oracle d'Apollon dans la ville d'Heliopolis en Egypte, parce qu'au rapport de Macrobe (4), ce Dieu rendoit ſes reponſes de même que Jupiter Ammon. » On porte, » dit cet Auteur, la Statue de ce Dieu, de la même maniere » qu'on porte celles des Dieux dans la pompe des Jeux du » Cirque. Les Prêtres accompagnés des principaux du pays, » qui aſſiſtent à cette ceremonie, la tête raſée, & après une » longue continence, n'avancent pas ſelon qu'ils pourroient » le vouloir, mais ſelon le mouvement que le Dieu qu'ils » portent leur donne, par des mouvemens ſemblables à ceux » des Sorts ou des Fortunes d'Antium ». C'étoit apparemment ſur les mêmes mouvemens de la Statue de Jupiter Phlius, que les Prêtres annonçoient les Oracles, comme on peut le voir dans Euſebe (5), & dans Ruffin.

(4) Sat. Liv. 1. c. 23.

L'Oracle de Jupiter Phlius.

(5) Hiſtoire Eccleſ. L. 9. c. 3.

ARTICLE III.

L'Oracle de Delphes.

SI l'Oracle de Delphes n'a pas été le plus ancien de ceux de la Grece, il a été du moins le plus celebre, & celui qui a duré le plus long-temps. Il faudroit copier preſque tous les anciens Auteurs, & un grand nombre des modernes, ſi on vouloit rapporter tout ce qui a été dit ſur cet Oracle : ainſi pour ſatisfaire ceux qui n'aiment pas les longues diſcuſſions, je me contenterai d'en donner ici une hiſtoire abregée.

Le temps auquel cet Oracle fut établi, n'eſt pas connu; ce qui d'abord prouve une grande antiquité, & Apollon n'eſt pas le premier qu'on y ait conſulté. Mais comme les Anciens ne conviennent pas entre eux au ſujet des Dieux qui eurent ſucceſſivement cet Oracle, il eſt neceſſaire de rapporter leurs opinions. Æſchile, au commencement de ſa Tragedie des Eumenides, dit que la Terre fut la premiere qui y rendit des Oracles, enſuite Themis, puis Phœbé, autre fille de la Terre, (celle-ci, ſuivant les Mythologues, étoit mere de Latone & grand-mere d'Apollon,) enfin Apollon fut le quatriéme. Ovide nous apprend (1) ſeulement que Themis rendoit des Oracles au pied du Parnaſſe, & que Pyrrha & Deucalion allerent la conſulter ſur les moyens de repeupler la terre, dont le Deluge venoit de detruire les habitans. Pauſanias (2) ajoûte qu'avant Themis, la Terre & Neptune y avoient auſſi rendu leurs Oracles; & ſi nous nous en rapportons à l'ancien Scholiaſte de Lycophron, Saturne y avoit auſſi été conſulté avec Neptune & la Terre. Diodore de Sicile qui avoit recherché avec ſoin l'origine de cet Oracle, rapporte (3) une tradition qu'il avoit puiſée dans les monumens les plus anciens. Des chevres, dit-il, qui paiſſoient dans les vallées du mont Parnaſſe, donnerent occaſion à la découverte de cet Oracle. Il y avoit dans le lieu, qui depuis a été appellé le Sanctuaire, un trou dont l'ouverture étoit fort étroite. Ces chevres en ayant approché la tête, commencerent à faire des ſauts ſi extraordinaires, que le Berger (*a*), qui en fut étonné, vint au même lieu, ſe pencha

(1) Met. L. 1.

(2) Liv. 9.

(3) Liv. 16.

(*a*) Plutarque nomme ce Berger, *Coretas*.

vers le trou, & fut ſaiſi d'un enthouſiaſme qui le porta à debiter des extravagances, qui paſſerent pour des Propheties. Le bruit de cette merveille y attira les habitans du voiſinage, qui s'étant auſſi approchés de la même crevaſſe, furent pareillement enthouſiaſmés. Surpris d'un prodige ſi étonnant, ils ſuppoſerent qu'une Divinité favorable, ou la Terre elle-même le produiſoit ; & dès-lors on commença à honorer en ce même endroit cette Divinité, d'un culte particulier, & à regarder ce qu'on débitoit dans l'enthouſiaſme, comme des prédictions & des Oracles. L'endroit où ſe voyoit le trou dont je viens de parler, étoit à mi-côte du Parnaſſe, montagne de la Phocide, en la deſcendant du côté du midi ; & ce fut là que furent bâtis dans la ſuite le Temple & la ville de Delphes.

Comme pluſieurs Dieux y avoient ſucceſſivement rendu des Oracles, ainſi qu'on l'a déja remarqué, les Hiſtoriens & les Poëtes racontent d'une maniere fort ſinguliere, comment ils s'étoient démis de leur droit. La Terre & Neptune le poſſedoient en commun ; avec cette difference que la Terre donnoit ſes Oracles elle-même, & Neptune par le miniſtere d'un Prêtre, nommé *Pyrcon*. De la Terre, l'Oracle paſſa à Themis ſa fille, qui le poſſeda aſſez long-temps, & s'en démit en faveur d'Apollon qu'elle cheriſſoit tendrement. Suivant une ancienne tradition, qu'a ſuivie Euripide (1), la ceſſion ne fut rien moins que volontaire. Apollon à qui Pan avoit appris l'art de prédire l'avenir, étant arrivé ſur le Parnaſſe, avec l'équipage que décrit Homere, c'eſt-à-dire, revêtu de ſes habits immortels, parfumé d'eſſences, & tenant à la main une lyre d'or, dont il tiroit des ſons charmants, s'empara de force du Sanctuaire, tua le Dragon que la Terre y avoit établi pour le garder, & ſe rendit maître de l'Oracle. Neptune qui y avoit auſſi ſa part, & qui ne voulut point la diſputer à ſon neveu, l'échangea avec lui pour l'Iſle de Calaurie, vis-à-vis de Trezene. Depuis ce temps-là il n'y eut plus qu'Apollon qui rendit des Oracles à Delphes. On ſent bien que cette fiction n'a d'autre fondement que l'interêt des Prêtres, qui voyant refroidir le zele du peuple, tâcherent de le reveiller en preſentant de nouveaux objets à ſon culte.

(1) Iphig.

Quoiqu'il en ſoit, l'Oracle d'Apollon l'emporta ſur tous les autres

autres par ſa célébrité & par ſa durée. On venoit de toutes parts pour le conſulter ; les Grecs & les Etrangers, les particuliers & les Princes, tous pour la moindre entrepriſe, comme pour les grandes affaires, alloient eux-mêmes à Delphes, ou y envoyoient leurs Députés, pour apprendre la volonté d'Apollon. De-là les preſens infinis & les richeſſes immenſes, dont le Temple & la Ville étoient remplis, & qui devinrent ſi conſiderables, qu'on les comparoit à celles des Rois de Perſe.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Oracle dont je parle, il n'y avoit point d'autre myſtere pour prédire l'avenir, que de s'approcher de la caverne, & de reſpirer la vapeur qui en ſortoit ; & le Dieu inſpiroit alors toutes ſortes de perſonnes indifferemment ; mais enfin pluſieurs de ces Phrenetiques dans l'excès de leur fureur, s'étant précipités dans l'abyſme, on chercha les moyens de remedier à cet accident, qui arrivoit frequemment. On dreſſa ſur le trou une machine qui fut appellée Trepied, parce qu'elle avoit trois barres, & l'on commit une femme pour monter ſur cette eſpece de chaiſe, d'où elle pouvoit recevoir l'exhalaiſon ſans aucun riſque, parce que les trois pieds de cette machine poſoient ſur le roc. Cette Prêtreſſe fut nommée Pythie, à cauſe du ſerpent Python qu'avoit tué Apollon, comme nous le dirons dans ſon Hiſtoire. On éleva d'abord à ce miniſtere de jeunes filles encore vierges, & on prenoit beaucoup de précautions dans le choix qu'on en faiſoit. On choiſiſſoit ordinairement la Pythie dans une maiſon pauvre, où elle eût vécu dans l'obſcurité, ſans luxe, ſans amour de la parure, & des autres ornemens par leſquels les filles cherchent à briller. Il n'y avoit pas juſqu'à l'ignorance même, qui ne ſervît à élever à cette dignité, & il ſuffiſoit que celle qui devoit être élue, ſçût parler & repeter ce que le Dieu dictoit. La coutume de choiſir de jeunes vierges, dura très-long-temps, & ſe ſeroit peut-être toujours conſervée, ſans un accident qui la fit abolir. Un jeune Theſſalien, nommé Echecrates (1) étant à Delphes, devint amoureux de la Pythie, qui étoit extrêmement belle, & l'enleva. Pour prévenir de pareils attentats, le peuple de Delphes ordonna par une Loi expreſſe, qu'à l'avenir on n'éliroit que des femmes au-deſſus de cinquante ans. On s'étoit

(1) Diod. liv. 1.

contenté dans les commencemens, d'une ſeule Pythie, & elle ſuffiſoit pour répondre à ceux qui venoient à Delphes (1); mais dans la ſuite il y en eut deux & même trois.

(1) Plutarc. loc. cit.

Les Oracles ne ſe rendoient pas tous les les jours : les ſacrifices, réiterés juſqu'à ce que le Dieu qui les rendoit fût content, conſumoient ſouvent une année entiere, & ce n'étoit qu'une fois l'an, dans le mois Βύσιον, qui repondoit au commencement du Printemps, qu'Apollon inſpiroit la Pythie. Hors ce jour marqué, il étoit défendu à la Prêtreſſe ſous peine de la vie d'aller dans le Sanctuaire conſulter Apollon. Alexandre, qui avant ſon expedition dans l'Aſie vint à Delphes dans un de ces jours de ſilence, pendant leſquels le Sanctuaire étoit fermé, fit prier la Pythie de monter ſur le Trepied : elle le refuſa, & allegua la Loi qui l'en empêchoit. Ce Prince étoit vif, & preſſé de partir : il arracha de force la Prêtreſſe de ſa cellule, & la conduiſoit lui-même au Sanctuaire, lorſqu'elle s'aviſa de lui dire ; *Mon fils, tu es invincible.* A ces mots il s'écria qu'il étoit content, & qu'il ne vouloit point d'autre Oracle.

Comme rien ne ſervoit tant à accrediter un Oracle, ou à le maintenir, que l'air de myſtere qu'on donnoit à tout ce qui s'y pratiquoit, on peut bien juger qu'on n'avoit rien négligé à Delphes pour le rendre reſpectable. On prenoit des précautions infinies dans le choix des Victimes, dans l'inſpection des entrailles, & dans les augures qu'on en tiroit. Une minutie negligée, engageoit à renouveller les Sacrifices qui devoient préceder la réponſe d'Apollon, & on les réiteroit juſqu'à ce que tout fût bien. La Prêtreſſe elle-même ſe préparoit à ſes fonctions : elle jeûnoit trois jours, & avant que de monter ſur le Trepied, elle ſe baignoit dans la fontaine de Caſtalie. Elle s'y lavoit ordinairement les pieds & les mains, quelquefois tout le corps ; & elle avaloit une certaine quantité d'eau de cette fontaine, parce qu'on croyoit qu'Apollon lui avoit communiqué une partie de ſa vertu enthouſiaſtique. Après cela on lui faiſoit mâcher des feuilles de laurier, cueillies encore près de cette fontaine : le laurier étoit le ſymbole de la divination, & n'étoit pas inutile à l'enthouſiaſme. Après ces preparations, Apollon avertiſſoit lui-même de ſon arri-

vée dans le Temple, qui trembloit, je ne ſçais par quel artifice, juſques dans ſes fondemens, ainſi qu'un laurier qui étoit à l'entrée de ce Temple. Alors les Prêtres, qu'on nommoit auſſi les Prophétes, prenoient la Pythie, la conduiſoient dans le Sanctuaire, & la plaçoient ſur le Trepied. Dès que la vapeur divine commençoit à l'agiter, on voyoit ſes cheveux ſe dreſſer ſur ſa tête; ſon regard devenir farouche, ſa bouche écumer, & un tremblement ſubit & violent s'emparer de tout ſon corps. Dans cet état elle tâchoit de s'arracher aux Prophétes, qui la retenoient comme par force, & ſes cris & ſes hurlemens faiſoient retentir le Temple, & rempliſſoient les Aſſiſtans d'une ſainte frayeur. Enfin, ne pouvant plus reſiſter au Dieu qui l'agitoit, elle s'abandonnoit à lui, & proferoit par intervalles quelques paroles mal articulées, que les Prophétes recueilloient avec ſoin, les arrangeoient, & leur donnoient avec la forme du vers, une liaiſon qu'elle n'avoient pas dans la bouche de la Prêtreſſe (1). L'Oracle prononcé, on la retiroit du Trepied pour la conduire dans ſa cellule, où elle étoit pluſieurs jours à ſe remettre de ſes fatigues. Souvent, dit Lucain, une mort prompte étoit le prix ou la peine de ſon enthouſiaſme (2).

(1) Herod. Plut. Strabon, &c.

(2) Pharſ. liv. 5.

Comme la Pythie n'étoit que l'inſtrument dont on ſe ſervoit pour découvrir la volonté d'Apollon, l'Oracle avoit pluſieurs autres Miniſtres; des Prêtres ou Prophetes, qui avoient ſoin de tout ce qui le regardoit; qui choiſiſſoient les Victimes, offroient les ſacrifices, les réiteroient quand ils n'étoient pas favorables, conduiſoient la Prêtreſſe au Trepied, où ils la plaçoient d'une maniere commode à recevoir toute la vapeur qui ſortoit de l'antre, à l'ouverture duquel elle étoit aſſiſe; recueilloient ſes paroles, & les donnoient aux Poëtes, autre ſorte de Miniſtres qui les mettoient en vers. Il paroît par un paſſage de Plutarque (3) que ces Poëtes étoient avec les Prophetes autour de la Pythie, lorſqu'elle prononçoit les paroles que le Dieu lui dictoit. Les vers que compoſoient ces Poëtes, étoient ſouvent durs, malfaits, & toujours obſcurs; ce qui avoit donné lieu à cette raillerie, qu'Apollon, le chef des Muſes, faiſoit de fort mauvais vers. Quelquefois la Pythie, comme on l'aſſure du moins de Phemonoé, prononçoit elle-

(3) Loc. cit.

même ſes Oracles en vers ; dans la ſuite, on ſe contentoit de les rendre en proſe aux Conſultans ; ce que Plutarque regarde comme une cauſe de la décadence de l'Oracle. Il y avoit pour cet Oracle pluſieurs autres Miniſtres, dont on peut voir les noms & les fonctions dans la troiſiéme Diſſertation de M. Hardion ; enſorte, comme le dit M. de Fontenelle, que toute la ville de Delphes vivoit opulemment de l'Oracle.

Comme le Sanctuaire où étoit la Pythie, étoit caché par des branches de laurier ; que la Prêtreſſe étoit environnée des Prophetes & des Poëtes, & qu'il y avoit encore deux rangs de femmes qui empêchoient les profanes d'en approcher, il étoit difficile de ſçavoir préciſément ce qui s'y paſſoit ; & ſans quelques curieux qui avoient pénétré plus avant dans le ſecret des Prêtres, nous n'aurions pas pu parler ſi poſitivement que nous l'avons fait, de la maniere dont cet Oracle ſe rendoit.

ARTICLE IV.

L'Oracle de Trophonius.

QUOIQUE Trophonius n'ait eté qu'un Heros, & même ſuivant quelques Auteurs, un brigand & un ſcelerat, il eut pourtant un Oracle qui devint très-fameux dans la Béotie, & auquel on pratiquoit de grandes céremonies, avant que d'en obtenir la réponſe. Comme perſonne n'en a parlé avec plus de connoiſſance & plus de détail que Pauſanias, qui l'avoit conſulté, & en avoit eſſuyé les fatigantes pratiques, on ne ſçauroit mieux faire que de rapporter ce qu'il dit (1) de ce perſonnage, & de ſon Oracle. Erginus, dit-il, fils de Clymenes Roi d'Orchomene, étant parvenu à un âge fort avancé, & voulant ſe marier, alla conſulter l'Oracle d'Apollon, pour ſçavoir s'il auroit des enfans. La Pythie embarraſſée, lui répondit en termes énigmatiques, que quoiqu'il s'en aviſât bien tard, il pouvoit cependant beaucoup eſperer d'une jeune femme. Conformement à cette réponſe il épouſa une jeune perſonne, & en eut deux fils, Trophonius & Agamede, qui devinrent l'un & l'autre dans la ſuite de grands Architectes. Ce furent eux qui bâtirent le Temple d'Apollon à Delphes, & un Edifice pour les tréſors d'Hyrieus. En conſtruiſant ce der-

(1) In Beot.

nier bâtiment, il y avoient pratiqué un ſecret, dont eux ſeuls avoient connoiſſance : une pierre qu'ils ſçavoient ôter & remettre ſans qu'il y parût, leur donnoit moyen de voler chaque nuit l'argent d'Hyrieus, lequel le voyant diminuer ſans qu'on eût ouvert les portes, s'aviſa de tendre un piege autour des vaſes qui renfermoient ſon tréſor, & Agamede y fut pris. Trophonius ne ſçachant comment le dégager, & craignant que s'il étoit mis le lendemain à la queſtion, il ne découvrît le myſtere, lui coupa la tête.

Sans entrer dans la critique de cette hiſtoire, qui ſemble être une copie de celle qu'Herodote raconte au long d'un Roi d'Egypte, & de deux freres qui lui voloient ſon tréſor par un ſemblable ſtratagéme, je dois faire obſerver que Pauſanias ne nous apprend rien de la vie de Trophonius, & qu'il dit ſeulement que la terre s'étant entr'ouverte ſous ſes pieds, il fut englouti tout vivant dans cette foſſe, que l'on nomme encore aujourd'hui la foſſe d'Agamede, & qui ſe voit dans un Bois ſacré de Lébadée, avec une colonne que l'on a élevée au-deſſus.

La mort de ces deux freres eſt racontée autrement par Plutarque, qui cite Pindare. Après la conſtruction du Temple de Delphes, dont Apollon avoit jetté lui-même les fondemens, au rapport d'Homere, ils demanderent leur récompenſe à ce Dieu, lequel leur ordonna d'attendre huit jours, & cependant de faire bonne chere ; mais au bout de ce terme ils furent trouvés morts.

Lébadée, continue Pauſanias, eſt une ville auſſi ornée qu'il y en ait dans toute la Grece : le Bois ſacré de Trophonius, n'en eſt que fort peu éloigné, & c'eſt dans ce Bois qu'eſt le Temple de Trophonius avec ſa Statue, qui eſt un Ouvrage de Praxitele. Lorſqu'on vient conſulter ſon Oracle, il faut pratiquer certaines ceremonies. Avant que de deſcendre dans l'antre où l'on reçoit la réponſe, il faut paſſer quelques jours dans une Chapelle dediée au bon Genie & à la Fortune. Ce temps eſt employé à ſe purifier, par l'abſtinence de toutes les choſes illicites, & à faire uſage du bain froid, car les bains chauds ſont défendus ; ainſi on ne peut ſe laver que dans l'eau du fleuve Hercine. On ſacrifie à Trophonius

& à toute ſa famille, à Jupiter ſurnommé Roi, à Saturne, à une Cerès Europe, qu'on croyoit avoir été nourrice de Trophonius; & on ne vit que de chairs ſacrifiées. Il falloit auſſi conſulter les entrailles de toutes les Victimes, pour ſçavoir ſi Trophonius trouvoit bon qu'on deſcendît dans ſon antre; ſur-tout celles d'un belier, qu'on immoloit en dernier lieu. Si les auſpices étoient favorables, on menoit le Conſultant la nuit au fleuve Hercine, où deux enfans de douze ou treize ans lui frottoient tout le corps d'huile. Enſuite on le conduiſoit juſqu'à la ſource du fleuve, & on l'y faiſoit boire de deux ſortes d'eau; celle de Lethé, qui effaçoit de l'eſprit toutes les penſées profanes, & celle de Mnemoſyne qui avoit la vertu de faire retenir tout ce qu'on devoit voir dans l'antre ſacré. Après tous ces préparatifs, on faiſoit voir la Statue de Trophonius, à qui il falloit faire une priere: on étoit revêtu d'une tunique de lin, & orné de bandelettes ſacrées; enſuite de quoi on étoit conduit à l'Oracle.

Cet Oracle étoit ſur une montagne, dans une enceinte faite de pierres blanches, ſur laquelle s'élevoient des Obeliſques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four, taillée de main d'homme. Là, s'ouvroit un trou aſſez étroit, où l'on ne deſcendoit point par des degrés, mais avec de petites échelles. Lorſqu'on y étoit deſcendu, on trouvoit encore une petite caverne, dont l'entrée étoit aſſez étroite: on ſe couchoit à terre; on prenoit dans chaque main certaines compoſitions de miel, qu'il falloit neceſſairement porter; on paſſoit les pieds dans l'ouverture de cette ſeconde caverne, & auſſi-tôt on ſe ſentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de vîteſſe.

C'étoit là que l'avenir ſe declaroit, mais non pas à tous de la même maniere: les uns voyoient, les autres entendoient. On ſortoit de l'antre couché à terre, comme on y étoit entré, & les pieds les premiers. Auſſi-tôt on étoit mis dans la chaiſe de Mnemoſyne, où l'on demandoit au Conſultant ce qu'il avoit vû ou entendu: de-là on le ramenoit, encore tout étourdi, dans la Chapelle du bon Genie, & on lui laiſſoit le temps de reprendre ſes ſens; après quoi il étoit obligé d'écrire ſur un Tableau, tout ce qu'il avoit vû ou entendu; ce

que les Prêtres apparemment interprétoient à leur maniere. Pauſanias ajoute qu'il n'y avoit jamais eu qu'un homme qui fût entré dans l'antre de Trophonius, & qui n'en fût pas ſorti. C'étoit un eſpion que Demetrius y avoit envoyé, pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu ſaint quelque choſe qui fût bon à piller. Son corps fut trouvé loin de-là, & il y a apparence que ſon deſſein étant découvert, les Prêtres le maſſacrerent dans l'antre même, & le firent ſortir par quelque iſſue, par laquelle ils entroient eux-mêmes dans la caverne, ſans qu'on s'en apperçût. Ce même Auteur dit à la fin: *Ce que j'écris ici, n'eſt pas fondé ſur un oui-dire; je rapporte ce que j'ai vû arriver aux autres, & ce qui m'eſt arrivé à moi-même: car pour m'aſſurer de la verité, j'ai voulu deſcendre dans l'antre, & conſulter l'Oracle.*

Plutarque qui dit que de ſon temps tous les Oracles de la Beotie avoient ceſſé, à la reſerve de celui de Trophonius, parle dans ſon Traité du Genie de Socrate, d'un certain Timarque, qui raconte ce qu'il prétendoit avoir vû dans l'antre de Trophonius; mais c'étoit apparemment un impoſteur, qui en rapporte des choſes fort extraordinaires, & qui merite beaucoup moins d'être cru que Pauſanias.

On ignore en quel temps l'Oracle de Trophonius fut établi: on ſçait ſeulement par Pauſanias, qu'il étoit ignoré dans la Beotie même, lorſqu'une grande ſechereſſe affligeant cette contrée, on eut recours à Apollon de Delphes, pour apprendre de ce Dieu le moyen de faire ceſſer la ſterilité. La Pythie répondit que c'étoit à Trophonius qu'il falloit avoir recours, & qu'on devoit l'aller chercher à Lébadée. Les Députés obéirent; mais comme ils ne pouvoient trouver d'Oracle en cette ville, Saon le plus âgé d'eux, apperçût un eſſain d'abeilles, & obſerva de quel côté il tournoit. Il vit que ces abeilles voloient vers un antre; il les ſuivit, & découvrit ainſi l'Oracle. On dit, c'eſt toujours Pauſanias qui parle, que Trophonius l'inſtruiſit lui-même de toutes les ceremonies de ſon culte, & & de la maniere dont il vouloit être honoré & conſulté; ce qui me fait croire que c'eſt ce Saon qui eſt lui-même le fondateur de cet Oracle, qui fut ſans doute établi à l'occaſion de la ſterilité dont on vient de parler.

ARTICLE V.

Des autres Oracles.

APRE'S avoir parlé assez au long des principaux Oracles, il est bon de dire quelque chose de ceux qui étoient moins célebres. Apollon étoit celui des Dieux, qui en avoit le plus grand nombre. Celui de Claros, ville d'Ionie, près de Colophon, quoique moins ancien que plusieurs autres, étoit cependant très-fameux, & très souvent consulté. On croit que la ville de Claros fut fondée par Manto, fille de Tiresias, après la seconde guerre de Thebes, quelques années avant l'époque de la prise de Troye. Cette fille, dont l'Antiquité conte plusieurs merveilles sur le don qu'elle avoit de prédire l'avenir, déplorant les malheurs de sa Patrie, fondit en larmes, & ses pleurs formerent une fontaine & un lac, dont l'eau, lorsqu'on en bûvoit, communiquoit le don de Prophetie : mais comme cette eau n'étoit pas saine, elle causoit aussi des maladies & abregeoit la vie. Pline qui en parle (1) s'exprime ainsi : *Colophone in Apollinis Clarii specu lacus est, cujus potu mira redduntur oracula, bibentium breviore vitâ.*

(1) Liv. 2. ch. 103.

Le même Dieu en avoit grand nombre d'autres, dont je vais, après Van-Dale (1), nommer les principaux. Il y en avoit un, & qui fut très-célebre, dans le fauxbourg de Daphné à Antioche. Selon Lucain, un dans l'Isle de Delos, où l'on croyoit qu'il étoit né. Selon Herodote, un à Didyme chez les Branchides. Un à Argos, comme nous l'apprend Pausanias. Dans la Troade, & dans l'Æolide, suivant Stephanus; à Bayes en Italie, ainsi qu'on l'apprend de Capitolin; dans la Cilicie, en Egypte, dans les Alpes, dans la Thrace, à Corinthe, dans l'Arcadie, dans la Laconie; enfin, dans une infinité d'autres endroits, comme on peut le voir dans l'endroit de l'Auteur moderne que je viens de citer.

(1) De Orac. Ethn. dur. atque interitu. p. 159.

Quoique les autres Dieux fussent moins bien partagés qu'Apollon, le Dieu de la divination, ils avoient pourtant presque tous des Oracles. Jupiter, outre celui de Dodone, & quelques autres dont il partageoit l'honneur avec Apollon, en avoit un dans la Beotie, sous le nom de Jupiter le foudroyant,

&

& un autre dans l'Elide (1). Un à Thebes & à Meroé (2); un près d'Antioche, & pluſieurs autres. Eſculape étoit conſulté dans la Cilicie, à Apollonie, dans l'Iſle de Cos, à Pergame, à Epidaure, à Rome, & ailleurs. Mercure à Patras, ſur l'Hemon, & en d'autres endroits encore. Mars, dans la Thrace, dans l'Egypte & ailleurs. Hercule, à Gadès, à Athenes, en Egypte, à Tivoli, dans la Meſopotamie, où, ſuivant Tacite, il rendoit ſes Oracles par les ſonges; ce qui lui avoit fait donner le nom de *Somnialis*, ainſi qu'on le voit dans une Inſcription de Spon, & dans une autre rapportée par Reineſius. Iſis, Oſiris, & Serapis, rendoient de même leurs reponſes par les ſonges, comme nous l'apprennent Pauſanias, Tacite, Arrien, & pluſieurs autres. Cette maniere de rendre des Oracles, pour le dire en paſſant, étoit très-ordinaire: de là le ſens de ces Inſcriptions rapportées par Gruter, dans leſquelles on lit; *Ex viſu Deæ: viſu juſſa poſuit: viſu monitus: ſomnio monitus, &c.* Celui d'Amphilocus dont parle Dion, ſe rendoit auſſi en ſonge. Le bœuf Apis avoit auſſi ſon Oracle en Egypte; la maniere dont on le conſultoit, étoit ſinguliere. S'il mangeoit ce que le conſultant lui offroit, c'étoit une bonne marque; & une mauvaiſe lorſqu'il le refuſoit, comme il arriva à Germanicus. C'étoit à peu près ce qui ſe pratiquoit à Rome pour les Augures bons ou mauvais, par rapport aux Poulets ſacrés; comme ſi l'avenir avoit dépendu de l'appetit ou de la ſatieté du bœuf Apis, & des Poulets.

(1) Strabon.
(2) Herodote.

Les Dieux Cabires ſi nous nous en rapportons à S. Athanaſe, avoient leur Oracle dans la Béotie. Diane, ſœur d'Apollon, n'en manquoit pas: elle en avoit un en Egypte (3), dans la Cilicie, à Epheſe, ſans parler de pluſieurs autres. Virgile fait mention de celui de Faunus en Italie. Ceux de la Fortune à Preneſte, & des Sorts à Antium, ſont trop connus, pour qu'il ſoit neceſſaire de s'étendre ſur ce ſujet. Les Fontaines, qui avoient, comme on ſçait, chacune leur Divinité, rendoient auſſi des Oracles: telles étoient en particulier, la Fontaine de Caſtalie à Delphes, une autre de même nom dans le faubourg d'Antioche, & la Fontaine veridique, près du Temple de Cerès dans l'Achaïe. Ce que dit Pline de celle de Limyre, eſt fort ſingulier: elle rendoit ſes Oracles par le moyen

(3) Herodote.

des poiſſons. Les conſultans leur preſentoient à manger : ſi les poiſſons ſe jettoient deſſus, c'étoit un augure favorable pour l'évenement ſur lequel on venoit les interroger ; s'ils le refuſoient, en le rejettant avec leur queüe, c'étoit la marque d'un mauvais ſuccès (*a*).

Junon avoit pluſieurs Oracles : un près de Corinthe, à Nyſa, & en d'autres endroits. Latone, ſelon Herodote, en avoit un à Butès en Egypte. Leucothoé avoit le ſien dans la Colchide, ſuivant Strabon. Memnon, dans l'Egypte, comme Tacite & Lucien nous l'apprennent. Machaon, à Gerania dans la Laconie, ſuivant Pauſanias. Minerve, qui portoit le nom de *Fatidica*, ne manquoit pas par conſequent d'Oracles : elle en avoit un en Egypte (1), dans l'Eſpagne, ſur le mont Ethna, à Mycenes, dans la Colchide, & encore ailleurs. Ceux de Neptune étoient à Delphes & à Calaurée, près de Neoceſarée, & ailleurs (2). Les Nymphes avoient le leur dans l'Antre de Corycie. Pan en avoit pluſieurs, dont le plus celebre étoit celui d'Arcadie. Celui des Palices, ſelon Macrobe, Virgile, & Stephanus, étoit dans la Sicile (3).

(1) Herodote.

(2) Pauſanias.

(3) Voyez leur hiſtoire.

Pluton en avoit un à Nyſa, comme on l'apprend de Strabon. Saturne en avoit en pluſieurs endroits, mais les plus celebres étoient celui de Cumes en Italie, & celui d'Alexandrie en Egypte. Lucien parle de celui de la Déeſſe de Syrie ; Gruter, de celui de Sylvain. Ceux de Venus étoient repandus en pluſieurs endroits, à Gaze, ſur le mont Liban, à Paphos, dans l'Iſle de Cypre, &c. Serapis en avoit un à Alexandrie, que Veſpaſien alla conſulter ; le Prêtre qui le deſſervoit, ne voulut lui reveler qu'en ſecret les choſes qu'il avoit à lui dire, ſur les grands deſſeins qu'il meditoit : ſurquoi je remarquerai en paſſant, qu'il étoit très-rare que ceux qui venoient conſulter les Oracles, euſſent la permiſſion d'entrer dans le Sanctuaire ; & Van-Dale qui a épuiſé la matiere, n'en connoît que deux exemples, celui d'Alexandre, qui au rapport de Plutarque après Calliſthene, entra ſeul dans le Sanctuaire d'Ammon ; & celui de Veſpaſien, lequel ſuivant Tacite, fut introduit dans celui de Serapis.

(*a*) *Fons Limyræ tranſire ſolet in loca vicina, portendens aliquid : nimirum quod cum*

Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence celui de Venus Aphacite, dont parle Zozime, & qui fut conſulté par les Palmyreniens, revoltés ſous l'Empire d'Aurelien, vers l'an de Jeſus-Chriſt 272. Aphaca étoit un lieu entre Heliopolis & Byblos, où Venus avoit un Temple, près duquel étoit un lac ſemblable à une citerne. Ceux qui venoient conſulter l'Oracle de cette Déeſſe, jettoient dans le lac des preſens, & il n'importoit de quelle eſpece ils fuſſent. S'ils étoient agréables à Venus, ils alloient au fond ; ſi elle les rejettoit, ils ſurnageoient, fuſt-ce de l'or ou de l'argent. L'Hiſtorien que je viens de nommer ajoute, que l'année qui preceda la ruine des Palmyreniens, leurs preſens allerent à fond, mais que l'année ſuivante tout ſurnagea.

Un Dieu, fort peu connu des Mythologues, nommé *Beſa*, avoit ſuivant Ammian Marcellin, à Abyde dans l'extrêmité de la Thebaïde, un Oracle, qui ſe rendoit par des billets cachetés. Zozime raconte que l'on envoya à Conſtantius, de ces billets qui avoient été laiſſés dans le Temple de ce Dieu. L'Empereur fit faire des informations très-rigoureuſes, & jetta en priſon, ou envoya en exil un aſſez grand nombre de perſonnes : apparemment qu'on avoit conſulté cet Oracle ſur la deſtinée de l'Empire, ou ſur le ſuccès de quelque deſſein que l'on avoit formé contre l'Empereur.

On ne croiroit pas que Geryon, ce monſtre à trois têtes qui fut tué par Hercule, eût dû avoir un Oracle : il en avoit un cependant, auſſi bien que ſon vainqueur. Cet Oracle étoit en Italie, près de Padoue, & Tibere même alla le conſulter, au rapport de Suetone (1). Là étoit la fontaine d'Apon, laquelle, ſi on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux muets, & guériſſoit toutes ſortes de maladies. Celui d'Hercule étoit à Tibur, & ſe rendoit par les Sorts ; comme le dit Stace, à peu près comme ceux de la Fortune à Preneſte & à Antium, ainſi que je l'expliquerai dans la ſuite.

(1) in Tiber.

J'ai parlé des Fontaines dont l'eau avoit le don de prédire l'avenir. Les Fleuves ne jouiſſoient pas de la même prérogative : on en trouve cependant un qui étoit privilegié, & qui,

piſcibus tranſit. Reſponſa ab his petunt incolæ cibo, quem rapiunt annuentes : ſi verò eventum negent, caudis abiguntur. Plin. Liv. 31. C. 2.

ſelon Pline le jeune, avoit un Oracle. C'étoit Clitumne, fleuve d'Ombrie. Le Temple de ce Dieu, dit cet Auteur, eſt ancien & fort reſpecté : Clitumne eſt là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la preſence & le pouvoir de la Divinité. Il y a auſſi dans le même lieu pluſieurs Chapelles dont quelques unes ont des fontaines & des ſources ; car Clitumne eſt comme le pere de pluſieurs autres petits fleuves, qui viennent ſe joindre à lui.

Ce n'étoient pas ſeulement les Dieux, qui avoient des Oracles : les Demi-Dieux & les Heros en avoient auſſi. Lutatius (1) parle de celui de Caſtor & Pollux, qui étoit à Lacedemone. Barthius (2) fait mention de celui d'Amphiaraüs à Orope dans la Macedoine ; & Mopſus en avoit auſſi un dans la Cilicie, comme les Anciens nous l'apprennent. La tête d'Orphée, ſelon Ovide, en rendoit à Leſbos ; Amphiloque, à Malles, Sarpedon, dans la Troade, Hermione, dans la Macedoine, Paſiphaé, dans la Laconie, ainſi que nous l'apprenons de Tertullien, qui cite dans ſon Livre de l'Ame, l'Ouvrage d'Hermippus : Calchas, dans l'Italie (3) ; Ariſtée, dans la Béotie (4) ; Autolycus, à Sinope (5) ; Phryxus, chez les Colques : celui de Rheſus étoit à Pangée : Ulyſſe, ſi nous en croyons l'ancien Commentateur de Lycophron, avoit auſſi un Oracle ; ainſi que Zamolxis parmi les Gétes, ſi nous nous en rapportons à Strabon, ſans parler d'un grand nombre d'autres. Il n'y eut pas juſqu'à Epheſtion favori d'Alexandre, & Antinoüs, qui n'euſſent des Oracles. Après la mort du premier, Alexandre voulut abſolument, pour ſe conſoler, qu'Epheſtion fût Dieu, & tous les Courtiſans de ce Prince y conſentirent ſans peine. Auſſi-tôt voila des Temples que l'on bâtit en pluſieurs villes ; des Fêtes qu'on inſtitue en ſon honneur, des Sacrifices qu'on lui fait ; des gueriſons qu'on lui attribue : & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre.

(1) Sur le vers 413. du Liv. 7. de la Thebaïd.
(2) Sur le même Auteur. Liv. 9. v. 658.
(3) Strabon.
(4) Greg. de Naziance.
(5) Strabon.

Hadrien fit les mêmes folies pour Antinoüs : il fit bâtir en memoire de lui la ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophetes, dit S. Jerôme ; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inſcription grecque qui porte,

A Antinous, le Compagnon des Dieux d'Egypte ; M. Ulpius Apollonius ſon Prophete.

Après cela on ne ſera plus ſurpris qu'Auguſte ait auſſi rendu des Oracles à Rome, ainſi que nous l'apprenons de Prudence. Ces nouveaux Oracles ne furent pourtant jamais en auſſi grand credit que les anciens, & on ne faiſoit rendre à ces Dieux de nouvelle création, qu'autant de reponſes qu'il en falloit pour faire ſa cour aux Princes qui les avoient diviniſés. Du reſte, on ne les conſultoit pas bien ſerieuſement, & dans les grandes affaires on en revenoit à Delphes, à Claros, ou à l'antre de Trophonius.

Mais je ne finirois pas ſi je voulois entrer dans le détail de tous les Oracles du Paganiſme. Van-Dale après avoir parlé des principaux, ſe contente de nommer à la fin de ſon Ouvrage, ceux dont il avoit recueilli la liſte dans les Anciens; & dans cette liſte, que l'on peut conſulter, il en nomme près de trois cens, dont le plus grand nombre étoit dans la Grece : mais il ne les a pas ſans doute tous nommés ; car il y avoit peu de Temples où il n'y eût quelqu'Oracle, ou quelqu'autre ſorte de Divination.

De toutes les parties de la Grece, la Béotie étoit celle où il y en avoit le plus, à cauſe des montagnes & des cavernes dont elle étoit remplie : car il eſt bon de remarquer avec M. de Fontenelle, que rien ne convenoit mieux aux Oracles, que les cavernes & les montagnes (*a*). C'étoit dans ces Antres, dont la vue inſpiroit je ne ſçais quelle horreur religieuſe, que les Prêtres pouvoient ménager des iſſues, pour y entrer & en ſortir ſans être apperçus; des machines, des ſtatues creuſes où ils ſe plaçoient, & pluſieurs commodités pour donner plus de reputation à leurs Oracles. Car enfin, quoique je ſois perſuadé, avec les plus ſçavans Peres de l'Egliſe, que le Demon preſidoit aux Oracles, & qu'il avoit rendu lui-même, ou par les Prêtres, des reponſes ſur l'avenir, puiſque,

(*a*) Plutarque remarque qu'il y en avoit plus de vingt cinq dans la ſeule Béotie qui étoit une trés-petite Province. On en comptoit autant dans le Peloponneſe, & quinze autour de Delphes, ou en même temps, ou ſucceſſivement.

quoiqu'on en diſe, il eſt impoſſible d'expliquer autrement tout ce que l'Antiquité nous apprend ſur ces reponſes ; cependant je ſuis très-convaincu que les fourberies des Prêtres y ont eu ſouvent, & le plus ſouvent, ſi on veut, beaucoup de part, & que dès-là on doit croire qu'ils n'avoient rien negligé pour ſoutenir leurs impoſtures. Ce que Daniel fit pour decouvrir celle des Prêtres de Belus, qui alloient la nuit par des chemins ſouterrains, enlever les viandes qu'ils diſoient que le Dieu lui-même venoit manger, eſt une preuve convaincante des fourberies qui ſe pratiquoient dans les Temples des Payens ; preuve qui ne laiſſe pas lieu de douter que dans les Oracles on n'en pratiquât de ſemblables. Auſſi quand la Religion Chrétienne eut une fois triomphé de l'Idolâtrie, & que les Oracles furent tombés avec elle, on découvrit dans les antres & dans les cavernes où il y avoit eu des Oracles, pluſieurs marques de la ſupercherie & de l'impoſture des Miniſtres qui en avoient eu ſoin.

Il ne faut pas croire au reſte, que tous les Oracles dont nous venons de parler, & ceux dont l'Antiquité ne nous fournit que les noms, ayent ſubſiſté dans le même temps : il y en avoit de toutes ſortes de dates, depuis celui de Dodone qui étoit regardé comme le plus ancien, juſqu'à celui d'Antinoüs qu'on peut regarder comme le dernier. Quelquefois même les anciens ne duroient pas toujours. Leur credit ſe perdoit, ou par la découverte des impoſtures de leurs Miniſtres, ou par les guerres qui ravageoient les lieux où ils étoient, ou par d'autres accidens qu'on ignore. On ſçait que les immenſes richeſſes qui étoient à Delphes, avoient ſouvent excité l'envie de les enlever ; ce qui arriva plus d'une fois, ſans cependant que ces pillages euſſent fait ceſſer cet Oracle (*a*).

A la perte de ceux-là en ſuccedoient de nouveaux qu'on avoit ſoin d'établir, & ceux-ci de même faiſoient place à d'autres ; mais le temps de la décadence de pluſieurs de ces Oracles, & de l'inſtitution des nouveaux, ne nous eſt pas connu.

(*a*) Il fut pillé par un Brigand, deſcendu des Phlegréens, par les Phocéens, par Pyrrhus, par Neron, & enfin par les Chrétiens.

Article VI.

Manieres dont ſe rendoient les Oracles.

Enfin, avant que de terminer ce qui concerne cette matiere, je dois examiner deux chefs, que je n'ai fait qu'indiquer dans quelques endroits de ce Chapitre. Le premier regarde les differentes manieres dont ſe rendoient les Oracles : le ſecond, les reponſes ſingulieres dont l'Antiquité nous a conſervé le ſouvenir.

Nous avons vû de quelle maniere ſe rendoient pluſieurs Oracles ; qu'à Delphes, on interprétoit & on mettoit en vers, ce que la Pythie avoit prononcé dans le temps de ſa fureur ; qu'à l'Oracle d'Ammon, c'étoient les Prêtres qui annonçoient la reponſe de leur Dieu ; qu'à Dodone, la reponſe ſortoit du creux d'un chêne ; qu'à l'Antre de Trophonius, on recueilloit l'Oracle ſur ce que diſoit le conſultant, avant qu'il fût rentré dans ſon bon ſens ; qu'à Memphis, on tiroit un bon ou un mauvais augure, ſur ce que le bœuf Apis prenoit, ou rejettoit ce qu'on lui preſentoit, & qu'il en étoit de même des poiſſons de la fontaine de Limyre. Il faut ajouter maintenant que ſouvent la reponſe du Dieu, ſortoit du fond de ſa Statue, ſoit que le Demon y rendît ſes Oracles, ſoit que les Prêtres euſſent trouvé le moyen de creuſer ces Statues, & de s'y introduire par des chemins ſoûterrains : car, pour le repeter encore, il n'étoit pas permis aux conſultans d'entrer dans les Sanctuaires où ſe rendoient les Oracles, encore moins de paroître trop curieux ſur cet article. Auſſi en éloignoit-on avec ſoin les Epicuriens & les Chrétiens, & il n'eſt pas difficile d'en deviner la raiſon. Dans pluſieurs endroits les Oracles ſe rendoient par des billets cachetés, comme à celui de Mopſus, & à Malles dans la Cilicie. Celui qui venoit conſulter ces Oracles, étoit obligé de remettre ſon billet aux Prêtres, ou de le laiſſer ſur l'Autel, & de coucher dans le Temple ; & c'étoit pendant le ſommeil qu'il recevoit la reponſe à ſon billet, ſoit que les Prêtres euſſent le ſecret de decacheter ces billets, comme Lucien l'aſſûre de ſon faux Prophete Alexandre (1), qui avoit établi ſon Oracle dans le Pont ; ſoit qu'il y eût quelque choſe de ſurnaturel.

(1) in Alex.

La maniere dont ſe rendoit l'Oracle à Claros étoit encore plus ſinguliere, puiſqu'il ſuffiſoit de dire ſon nom aux Prêtres qui le deſſervoient; Tacite eſt mon garant. » Germanicus, dit-» il, alla conſulter l'Oracle de Claros. Ce n'eſt point une » femme qui y rend les reponſes du Dieu, comme à Del-» phes; mais un homme qu'on choiſit dans de certaines fa-» milles, & qui eſt preſque toujours de Milet: il ſuffit de lui » dire le nombre, & les noms de ceux qui viennent le con-» ſulter. Enſuite il ſe retire dans une Grotte, & ayant pris de » l'eau d'une ſource qui y eſt cachée, il vous repond en vers, » à ce que vous avez dans l'eſprit, quoique le plus ſouvent il » ſoit très-ignorant ».

Parmi les Oracles qui ſe rendoient en ſonge, il y en avoit auſquels il falloit ſe préparer par des jeûnes, comme nous l'apprend Philoſtrate de celui d'Amphiaraüs (1) dans l'Attique; & d'autres où l'on étoit obligé de dormir ſur des peaux de Victimes.

(1) Vie d'Ap. de Thyane Liv. 2.

Un des Oracles des plus ſinguliers étoit celui de Mercure, dans l'Achaïe, duquel parle Pauſanias (2). Après beaucoup de ceremonies, dont le détail n'eſt pas ici neceſſaire, on parloit au Dieu à l'oreille, & on lui demandoit ce qu'on avoit envie de ſçavoir: enſuite on ſe boûchoit les oreilles avec les mains, on ſortoit du Temple, & les premieres paroles qu'on entendoit au ſortir de là, c'étoit la reponſe de Mercure.

(2) in Achai.

Souvent les Oracles ſe rendoient par le Sort, & c'eſt ce qu'il faut expliquer. Les Sorts étoient des eſpeces de dez, ſur leſquels étoient gravés quelques caracteres, ou quelques mots, dont on alloit chercher l'explication dans des tables faites exprès. L'uſage de ſe ſervir de ces dez pour connoître l'avenir, étoit different, ſuivant les lieux où on les employoit. Dans quelques Temples on les jettoit ſoi-même; dans d'autres on les faiſoit ſortir d'un cornet, d'où vint cette maniere de proverbe; *le Sort eſt tombé.* Ce jeu de dez étoit toujours precedé des Sacrifices & des autres ceremonies uſitées.

Il y avoit de ces Sorts dans pluſieurs Oracles, même à Dodone, comme il paroît par la conſultation qu'y allerent faire les Lacedemoniens, ainſi que le rapporte Ciceron (3); mais les Sorts les plus celebres étoient à Antium & à Preneſte,

(3) de Divin. Liv. 1.

deux

deux villes d'Italie. A Preneſte, c'étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes ; c'étoient des ſtatues qui repréſentoient cette Déeſſe. Celles d'Antium avoient cela de remarquable, qu'elles ſe remuoient d'elles-mêmes, ſelon le témoignage de Macrobe (1); & leurs mouvemens differents, ou ſervoient de réponſe, ou marquoient ſi l'on pouvoit conſulter les Sorts. Un paſſage de Ciceron, où il dit (2) que l'on conſultoit les Sorts de Preneſte par le conſentement de la Fortune, pourroit faire croire que la Fortune qui étoit dans cette ville, étoit comme celles d'Antium, une eſpece d'automate, qui faiſoit quelque ſigne de la tête, à peu près comme celle de Jupiter Ammon, que nous avons dit avoir ainſi averti les Prêtres qui le portoient en proceſſion, du chemin qu'ils devoient tenir. Un évenement raconté par Suetone, mit ſans doute les Sorts de Preneſte en grand credit, contre l'intention de Tibere, qui vouloit les détruire ; puiſqu'ils ne ſe trouverent point dans un coffre bien ſcellé, lorſque le coffre fut ouvert à Rome, & qu'ils s'y retrouverent lorſqu'on l'eut reporté à Preneſte.

(1) Sat. l. 1; ch. 32.

(2) De Div. lib. 1.

Dans la Grece & dans l'Italie, on tiroit ſouvent les Sorts, de quelque Poëte celebre, comme d'Homere & d'Euripide ; & ce qui ſe preſentoit à l'ouverture du Livre, étoit l'Arrêt du Ciel ; l'Hiſtoire en fournit mille exemples. Rien n'eſt plus commun encore que les Sorts Virgiliens, qu'on tiroit des vers de ce Poëte. Lampridius nous apprend qu'Alexandre Severe, étant encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Heliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponſe dans le Temple de Preneſte, cet endroit de Virgile, dont le ſens eſt, *ſi tu peus ſurmonter les Deſtins contraires, tu ſeras Marcellus* (1).

(3) En. liv. 6.

Dans l'Orient les Sorts étoient des fléches, & aujourd'hui les Turcs & les Arabes s'en ſervent de la même maniere que les Anciens. Nous apprenons du Prophete Ezechiel que Nabuchodonoſor étant ſorti de Babylone avec une groſſe armée, s'arrêta dans un carrefour, pour ſçavoir par le moyen des fléches, qu'il mêla, *miſcuit ſagittas*, s'il iroit faire la guerre en Egypte, ou contre les Juifs ; & le Prophete ajoute, que le ſort tomba ſur Jeruſalem. On peut mettre dans ce genre la conſultation des Livres Sibyllins, qui étoient regar-

dés à Rome, comme un Oracle continuel ; mais j'en parlerai au long dans l'hiſtoire de ces Prophéteſſes.

Enfin les Sorts paſſerent juſques dans le Chriſtianiſme, & on les prenoit dans les Livres ſacrés, dont les premiers mots qui ſe rencontroient, étoient la déciſion de ce qu'on vouloit ſçavoir. Finiſſons en rapportant quelques réponſes ſingulieres des Oracles.

Reponſes ſingulieres de quelques Oracles.

L'ambiguité étoit ordinaire dans les réponſes des Oracles, & le double ſens qu'elles contenoient, ne pouvoit que leur être favorable, puiſqu'en les interprétant d'une certaine maniere, qu'elles pouvoient comporter, l'Oracle avoit preſque toujours raiſon. Ainſi la réponſe donnée à Creſus par la Prêtreſſe de Delphes, ne pouvoit manquer de paroître une vraie prédiction. *Creſus*, avoit dit la Pythie, *en paſſant l'Halis, renverſera un grand Empire :* car ſi ce Roi de Lydie avoit vaincu Cyrus, il renverſoit l'Empire des Aſſyriens ; s'il étoit vaincu lui-même, c'étoit le ſien qui étoit renverſé.

Celle qui avoit été donnée à Pyrrhus, & qu'on a renfermée dans ce vers Latin : *Credo equidem Æacidas Romanos vincere poſſe*, avoit le même avantage : car les deux Accuſatifs, par les regles de la Syntaxe, peuvent également regir le verbe, & le vers être expliqué, ou en diſant que les Romains pourront vaincre les Eacides, deſquels deſcendoit Pyrrhus, ou que ceux-ci pourront vaincre les Romains.

Lorſqu'Alexandre tomba malade à Babylone, quelques-uns de ſes Courtiſans qui ſe trouverent en Egypte, ou qui y allerent exprès, paſſerent la nuit dans le Temple de Serapis, pour lui demander s'il ne ſeroit pas à propos de lui faire apporter le Roi, afin qu'il le guerît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux qu'Alexandre demeurât où il étoit. Il avoit raiſon, quoiqu'il arrivât : ſi le Roi recouvroit la ſanté, quelle gloire pour Serapis de lui avoir épargné la fatigue du voyage ! s'il mouroit, c'eſt qu'il lui étoit avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter ni conſerver. C'eſt effectivement le ſens qu'on donna à cette réponſe : au lieu que ſi Alexandre fût mort dans le voyage qu'il eût fait, au

(e) Cicéron nie que cette réponſe ait jamais été donnée.

Temple ou dans le chemin, il n'y avoit aucune interprétation favorable pour Serapis.

Lorſque Trajan eut formé le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on lui conſeilla de conſulter l'Oracle de la ville d'Heliopolis, auquel il ſuffiſoit d'envoyer un billet cacheté: ce Prince qui ne ſe fioit guere aux Oracles, y envoya un billet blanc; & on lui en renvoya un ſemblable. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il renvoye au Dieu un ſecond billet, par lequel il lui demandoit, s'il retourneroit à Rome après avoir terminé la guerre qu'il avoit deſſein d'entreprendre. Le Dieu, au rapport de Macrobe qui conte cette hiſtoire, ordonna qne l'on prît une vigne, qui étoit parmi les offrandes de ſon Temple, qu'on la mît en morceaux, & & qu'on la portât à Trajan. L'évenement juſtifia l'Oracle, car cet Empereur étant mort dans cette guerre, on apporta à Rome ſes os, qui avoient été repreſentés par cette vigne rompue. Comme les Prêtres de cet Oracle ſçavoient avec toute la terre, le deſſein de Trajan, ils imaginerent heureuſement cette réponſe, qui ne pouvoit manquer, quoiqu'il arrivât, de recevoir une interprétation favorable, ſoit qu'il eût vaincu ou diviſé les Parthes; ſoit que ſon armée eût été défaite & ſéparée, &c.

Mais parmi les réponſes des Oracles, il y en avoit quelques-unes de ſingulieres. Creſus qui n'étoit pas content de celui de Delphes, quoiqu'il l'eût comblé de preſens, comme nous l'apprenons d'Herodote, envoya à deſſein de le ſurprendre, demander à la Pythie, ce qu'il faiſoit dans le temps même que ſon Envoyé la conſultoit. Elle lui répondit qu'il faiſoit cuire alors un agneau avec une tortue; ce qui étoit vrai. Creſus qui avoit imaginé ce bizarre ragoût, dans l'eſperance qu'on ne devineroit jamais ce qu'il n'avoit revelé à perſonne, & ce qui en même-temps n'étoit pas de nature à être deviné, fut frappé de cette réponſe: augmentation de crédulité, & de preſens; mais comme ce fait eſt très-ſingulier, & qu'il renferme encore d'autres circonſtances, je vais rapporter ce qu'en dit Herodote (1). « Creſus » voyant que la puiſſance des Perſes augmentoit de jour » en jour par la valeur de Cyrus, ſongea à ſe mettre en

(1) Herod. liv. 1.

» état de la renverſer. Avant que de rien entreprendre il » envoya conſulter les Oracles de la Grece, & de l'Afri- » que. Ainſi il nomma des Députés pour Delphes, pour Do- » done, d'autres pour l'Oracle d'Amphiaraüs, pour celui de » Trophonius, & pour celui des Branchides, qui étoit ſur » les frontieres des Mileſiens. Il en dépêcha en Afrique pour » aller à l'Oracle de Jupiter Ammon. Cette premiere déman- » che n'étoit que pour ſonder les Oracles; & ſuppoſé qu'ils » répondiſſent quelque choſe de vrai, il ſe propoſoit d'y en- » voyer une ſeconde fois, pour apprendre d'eux s'il s'enga- » geroit dans l'entrepriſe qu'il meditoit contre les Perſes. Il » commanda à ces Envoyés d'obſerver exactement le temps » qui ſe ſeroit écoulé depuis leur départ de Sardes, & de » demander lorſqu'ils les conſulteroient, ce que faiſoit Cre- » ſus ce jour-là. On ne dit point ce que répondirent les autres » Oracles; mais quand ils furent arrivés à Delphes, à peine » étoient-ils entrés dans le Temple, que la Pythie leur dit en » vers héroïques, qu'elle connoiſſoit l'eſpace immenſe de la » mer, qu'elle ſçavoit comme les Dieux le nombre des grains » de ſable qu'elle contient, qu'elle entendoit parler celui qui » ne parle jamais, que rien ne lui étoit caché; & qu'actuel- » lement elle voyoit que dans un lieu éloigné on faiſoit cuire » dans un pot de cuivre, avec un couvercle de même metal, » de la chair d'agneau mêlée avec de la chair de tortue. Lorſ- » que les Députés envoyés aux autres Oracles, arriverent, » Creſus examina avec grand ſoin les réponſes qu'ils appor- » toient, & n'en fit aucun cas, ſi ce n'eſt de celle d'Am- » phiaraüs (ſur laquelle notre Auteur ne nous donne aucun » éclairciſſement;) mais lorſque les Députés de Delphes ar- » riverent, ce Prince fut frappé d'étonnement en apprenant » la réponſe de l'Oracle, & le regarda comme le plus infail- » lible de tous ».

Un Gouverneur de Cilicie, obſedé d'Epicuriens qui tâchoient de lui inſpirer du mepris pour les Oracles, reſolut, comme le dit agreablement Plutarque, d'envoyer un Eſpion chez les Dieux. Il lui donna un billet bien cacheté, pour le porter à Malles, où étoit l'Oracle de Mopſus. Cet Envoyé coucha dans le Temple, & vit un homme fort bien fait, qui lui dit,

Noir. Il porta au Gouverneur cette réponſe, qui parut ridicule aux Epicuriens, à qui il la communiqua; mais lui, il en fut frappé d'étonnement, & en ouvrant le billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc, ou noir?*

Quelquefois les réponſes des Oracles n'étoient qu'une ſimple plaiſanterie; témoin celle qui fut faite à un homme qui venoit demander, par quel moyen il pourroit devenir riche. Le Dieu lui répondit qu'il n'avoit qu'à poſſeder tout ce qui étoit entre les Villes de Sicyone & de Corinthe. Et celle de ce Gouteux, à qui l'Oracle répondit que pour guerir, il n'avoit qu'à boire de l'eau froide.

Finiſſons cet article par une réponſe, que rapporte Strabon (1), & qui fut bien funeſte à la Prêtreſſe de Dodone qui l'avoit rendue. Pendant la guerre des Thraces contre les Béotiens, ces derniers allerent conſulter l'Oracle de Dodone, & la Prêtreſſe leur répondit qu'ils auroient un heureux ſuccès, s'ils ~~en~~ agiſſoient en impies. Les Envoyés des Béotiens perſuadés que la Prêtreſſe vouloit les tromper, pour favoriſer les Pelaſges dont elle deſcendoit, & qui étoient Alliés des Thraces, prirent cette femme, & la firent brûler vive, diſant que de quelque maniere qu'on tournât cette action, elle ne pouvoit qu'être touvée juſte. En effet, ſi la Prêtreſſe avoit eu deſſein de les tromper, elle étoit punie de ſa fourberie : ſi elle avoit parlé ſincerement, ils n'avoient fait qu'executer l'Oracle à la Lettre. On ne ſe paya pas de cette raiſon, on ſe ſaiſit des Envoyés; mais comme on n'oſoit pas les punir, ſans les avoir jugés auparavant, on les conduiſit devant les deux Prêtreſſes qui reſtoient; car il devoit y en avoir trois alors à cet Oracle, ſelon le recit de Strabon. Les Deputés ayant reclamé contre cette conduite, on leur accorda deux hommes, pour les juger avec les Prêtreſſes. Celles-ci ne manquerent pas de les condamner; mais les deux Juges leur furent plus favorables. Ainſi les voix étant partagées, ils furent abſous.

(1) Strab. pag. 177.

Remarquons en finiſſant que comme les Prêtres tournoient en vers ce que la Pythie avoit dit dans ſa fureur, ils en faiſoient ſouvent de fort mauvais. Les Epicuriens ſur-tout s'en

mocquoient ouvertement, & diſoient dans leurs railleries, qu'il étoit bien étonnant qu'Apollon, le Dieu de la Poëſie, fût bien plus mauvais Poëte qu'Homere, qu'il avoit inſpiré lui-même. Souvent même les Poëtes étoient obligés, n'eſperant pas faire ſi bien, de ſe ſervir de ce fameux Poëte. Ce furent ſans doute les railleries de ces Philoſophes, & plus particulierement encore celles des Cyniques, & des Peripateticiens, qui obligerent les Prêtres à ne plus mettre en vers les réponſes de la Pythie, ce qui fut, ſelon Plutarque, une des principales cauſes de la décadence de l'Oracle de Delphes.

CHAPITRE II.

Hiſtoire des Sibylles.

AU Chapitre des Oracles je dois joindre celui des Sibylles, dont les prédictions étoient, ſur-tout pour les Romains, une eſpece d'Oracle permanent, qu'ils conſultoient dans toutes les occaſions où la Republique étoit menacée de quelque malheur.

On ne s'attend pas ſans doute que je m'étende beaucoup ſur un ſujet déja traité à fond par pluſieurs Sçavans ; mais comme cette Mythologie doit être à l'uſage de tout le monde, & que ſouvent on n'eſt pas en état de conſulter des Livres où l'Hebreu & le Grec ſe trouvent entaſſés ſans ménagement, je ne ſçaurois me diſpenſer d'en dire du moins ce qu'on ne doit pas ignorer, renvoyant ceux qui voudroient approfondir davantage la matiere, aux ſçavantes Diſſertations de Gallæus (1) ; au Traité qu'en a fait M. Petit (2), Medecin de Paris ; à Van-Dale, à Thomas Hyde (3) & en particulier à Lactance, qui nous a conſervé ſur les Sibylles l'ancienne tradition qu'il avoit puiſée dans les Ouvrages de Varron.

Pour rendre plus methodique ce que j'ai à dire dans ce Chapitre, je le diviſe en pluſieurs Articles. J'examinerai, 1°. S'il eſt vrai qu'il y ait eu des Sibylles. 2°. Combien il y en a eu. 3°. Sur quel fondement les Anciens ont cru qu'elles

(1) *Ser. Gallæi Diſſert. de Sibyll.* Amſt. 1688. *in quarto.*

(2) *Pet. Petit. de Sibylla.* Lip. 1686. *in octavo.*

(3) *De Reli. Vet. Perſ.*

avoient le don de prédire l'avenir. 4°. De quelle maniere on avoit eu le Recueil de leurs préditions. 5°. Comment elles annonçoient leurs Oracles. 6°. Enfin, ſi on les a regardées comme des Divinités, & quel culte on leur a rendu.

ARTICLE PREMIER.

S'il y a eu des Sibylles.

LES Anciens donnerent le nom de Sibylles à un certain nombre de filles qu'ils croyoient avoir été douées du don de prédire l'avenir : ſoit que ce nom fût hebreu d'origine, comme l'ont prétendu Delrio, Peucerus, Neander, & quelques autres ; ou latin, ainſi que le dit Suidas ; ou Africain, comme le veut Pauſanias (1); ou enfin Grec, comme l'aſſurent la plûpart des Sçavans. C'eſt ainſi qu'en a penſé Diodore, qui dérive ce nom d'un mot, qui dans la langue Grecque, ſignifie *inſpiré, enthouſiaſte,* (*a*), parce qu'effectivement on étoit perſuadé que les Sibylles étoient inſpirées par les Dieux : mais de tous ceux qni ont cherché l'étymologie de ce nom, Lactance eſt celui dont le ſentiment eſt le plus generalement ſuivi. Ce ſçavant Auteur dit qu'il ſignifie *Conſeil de Dieu* : *Omnes* (*fœminæ vates*) *Sibyllæ ſunt à veteribus nuncupatæ, vel ab unius Delphidis nomine, vel à conſiliis Deorum enunciandis ; Σιὸς enim, Deos, non Θεὸς ; & conſilium, non βυλὴν, ſed βουλὴν, appellabant Æolico ſermonis genere ; itaque inde Sibyllam dictam, eſſe* Συβυλὴν, (*conſilium Dei*)

(1) In Phoc.

Quoiqu'il en ſoit, toute l'Antiquité conſpire à établir l'exiſtence de ces ſortes de perſonnes ; & ſi l'on ne trouve point de tradition conſtante ſur leur nombre, & qu'au contraire on varie beaucoup ſur cet article, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, il n'en eſt pas moins vrai qu'il y en a eu. On diſpute ſur leur nombre, ſur leur pays, ſur le temps auquel elles ont vêcu, &c. mais ces diſputes-là même, prouvent qu'on a ſuppoſé leur exiſtence ; ainſi on ne ſçauroit la nier ſans renverſer ce que l'Antiquité a de plus certain, & ſans contredire en même-temps pluſieurs Peres des premiers ſiécles, qui ont ſuivi le ſentiment unanime des Anciens. Je n'ai pas deſſein de

(*a*) Voyez ci-deſſous la traduction du paſſage de cet Auteur.

rapporter tous les témoignages qu'on pourroit raſſembler pour prouver cette verité; mais auſſi je ne dois pas eſperer qu'on m'en croira ſur ma parole.

(1) In Phæd. Platon (1), à l'occaſion de cette ſorte de fureur dont quelques perſonnes ſont ſaiſies, & qui les met en état de connoître l'avenir, après avoir fait mention de la Prêtreſſe de Delphes, & de celles de Dodone, ajoute : « Si nous voulions parler de » la Sibylle, & des autres perſonnes qui ont été ſaiſies de la » même fureur, nous perdrions notre temps & nos peines.

(2) Prob. 30. Quæſt. 1. Ariſtote (2) recherche quelle peut avoir été la cauſe qui rendoit les Sibylles capables de connoître l'avenir; & dès-là il

(3) Liv. 4. ſuppoſe leur exiſtence. Diodore de Sicile (3) eſt entré à ce ſujet dans un plus grand d'étail, à l'occaſion de Daphné fille de Tireſias, que les Epigones pour ſatisfaire à leur vœu, envoyerent à Delphes, après la priſe de Thebes. « Cette fille, » dit cet Auteur, n'étoit pas moins ſçavante que ſon pere dans » l'art de la divination, & elle y fit de très-grands progrès, » après qu'elle eut été transportée à Delphes. Comme elle » étoit douée d'un eſprit merveilleux, elle écrivit un grand » nombre d'Oracles de pluſieurs manieres differentes les unes » des autres. On dit que le Poëte Homere s'eſt approprié plu» ſieurs vers de Daphné, & qu'il s'en étoit ſervi pour orner » ſes Poëmes. Comme cette fille étoit ſouvent épriſe d'une » fureur divine, en rendant ſes réponſes, on lui donna le nom » de Sibylle; qui dans la langue du pays ſignifioit enthouſiaſte.

(4) Liv. 14. Strabon (4) fait mention de la Sibylle Erythrée, & d'une autre qui, ſelon lui, vivoit du temps d'Alexandre, & qu'on nommoit Athenaïs; & ce même Auteur prétend dans un au-

(5) Liv. 16. tre endroit (5), qu'il y en avoit eu une plus ancienne. Plutarque dans l'Opuſcule où il recherche la cauſe de la ceſſation des Oracles, parle fort au long des Sibylles; & pour fermer la bouche à ceux qui n'ajoutoient pas foi à leurs Oracles, il rapporte pluſieurs exemples de priſes de villes, de guerres, d'irruptions de Barbares, de migrations de differens Peuples, & pluſieurs autres évenemens remarquables, qui étoient ar-

(6) Hiſtor. Var. liv. 12. rivés de la maniere dont elle les avoient prédits. Elien (6) parle de quatre de ces Sibylles, comme nous le dirons dans

(7) In Phoc. l'Article ſuivant. Pauſanias (7) fait la diſcription du Rocher où habitoit

habitoit & où rendoit ſes Oracles la Sibylle Erophile, qui vivoit avant le Siege de Troye, quoique, ſelon lui, elle ne fût pas la plus ancienne de toutes. Ce même Auteur parle du Tombeau de cette Sibylle, & rapporte ſon Epitaphe & quelques uns de ſes Oracles (*a*). Stephanus, à l'article de Gergis, ville de la Troade, dit ſur l'autorité de Phlegon, que la Sibylle qui y étoit née, s'appelloit *Gergithie*, & que le peuple de cette ville la repreſentoit ſur ſes monnoyes avec un Sphinx. Ariſtophane, dans ſa Comedie des Oiſeaux, nomme trois Sibylles, dont l'une étoit ſœur d'Apollon, l'autre étoit Erythréenne, & la troiſiéme originaire de Sardes.

A ces temoignages je pourrois joindre celui de Varron, le plus ſçavant des Romains, qui non ſeulement nomme dix Sibylles, mais qui cite en même temps les Auteurs anciens qui en avoient parlé, mais je reſerve ce qu'il en dit pour l'article ſuivant; celui de Ciceron qui fait mention des Sibylles dans ſes Livres de la Divination; celui de Virgile, qui dit des choſes ſi curieuſes ſur la Sibylle de Cumes; ceux de Pline, de Solin, du Philoſophe Hermias, de Procope, d'Agathias, de Jamblique, d'Ammian Marcellin, de Juſtin, & d'une infinité d'autres. J'y ajouterois ce que S. Juſtin, martyr, Lactance, S. Jerôme, S. Auguſtin, & d'autres Peres de l'Egliſe en ont dit; & je terminerois l'Hiſtoire de cette tradition, par l'autorité de tous les Sçavans que j'ai cités au commencement de ce Chapitre. Il eſt donc conſtant, & on ne ſçauroit le nier, qu'il y a eu en differens temps, & dans des lieux differens, des perſonnes auſquelles on a crû que les Dieux avoient accordé le don de connoître & de prédire l'avenir, & qui ont porté le nom de Sibylles.

ARTICLE II.

Le nombre des Sibylles.

SI les Anciens ſont d'accord ſur l'exiſtence des Sibylles, il s'en faut bien qu'ils le ſoient ſur leur nombre. La cauſe de leur incertitude ſur ce ſujet, c'eſt qu'une même Sibylle voya-

(*a*) On rapportera dans le dernier article le Paſſage entier de cet Auteur.

geoit en pluſieurs pays, & qu'après avoir demeuré quelque temps dans un lieu, & y avoir rendu des Oracles, elle paſſoit dans un autre : ſouvent même on donnoit differens noms à la même, tantôt celui de ſon pays, quelquefois celui des lieux où elle avoit ſejourné. Cependant le ſentiment le plus generalement reçu, eſt celui de Varron, rapporté par Lactance ; & voici ce qu'en dit ce ſçavant Pere de l'Egliſe (1). » Varron, » dans les Livres qu'il compoſa ſur les choſes divines, & » qu'il dedia à C. Ceſar, Souverain Pontife, lorſqu'il eſt arri- » vé à l'article des *Quindecimvirs* qui avoient la garde des » Livres Sibyllins, dit que ces Livres n'étoient pas l'Ouvrage » d'une ſeule Sibylle, mais de dix ; car il y en avoit tout » autant. Enſuite il les nomme les unes après les autres, avec » les Auteurs qui en avoient parlé avant lui. La premiere, » dit-il, & la plus ancienne, étoit originaire de Perſe, ainſi » qu'on l'apprend de Nicanor, celui-là-même qui avoit écrit » l'Hiſtoire d'Alexandre de Macedoine. La ſeconde étoit née » dans la Libye, & Euripide en fait mention dans le Pro- » logue de ſa Tragedie, intitulée *Lamia*. La troiſiéme étoit » de Delphes, comme on l'apprend dans le Livre de la Di- » vination, compoſé par Chryſippe. La quatriéme avoit pris » naiſſance chez les Cimmeriens d'Italie ; Nævius en parle » dans ſon Hiſtoire de la guerre Punique, & Piſon dans ſes » Annales. La cinquiéme étoit d'Erythrée, ſelon Apollo- » dore qui étoit du même pays : celle-ci prédit aux Grecs » qui alloient aſſieger Troye, l'heureux ſuccès de leur entre- » priſe, & en même temps, qu'Homere débiteroit un jour » bien des menſonges à ce ſujet. La ſixiéme étoit de Samos, » & ſon hiſtoire ſe trouvoit dans les plus anciennes Annales » des Samiens, comme on l'apprend d'Heratoſthene. La » ſeptiéme, née à Cumes, ſe nommoit Amalthée, ſelon » quelques Auteurs, & ſelon d'autres, Demophile, ou He- » rophile : ce fut celle-là qui offrit à Tarquin l'ancien, un » Recueil de vers Sibyllins, en neuf Livres. La huitiéme » étoit l'Helleſpontine, née à Marpeſe près de la ville de » Gergis, dans la Troade : Heraclide de Pont diſoit que cel- » le-ci avoit vêcu du temps de Cyrus & de Solon. La neu- » viéme, auſſi Phrygienne d'origine, rendoit ſes Oracles à

(1) De falſ. Rel. L. 1. c. 6.

» Ancyre, où elle faiſoit ſon ſejour. La dixiéme enfin, nom-
» mée Albunée, étoit de Tibur, ou Tivoli, & étoit honorée
» comme une Divinité aux environs du fleuve Anienus ».

Telles ſont les dix Sibylles qu'admettoit Varron : mais pour éclaircir ce quen diſoit ce ſçavant Romain, il eſt neceſſaire de faire ici quelques reflexions. 1°. Il ne dit pas le nom de la Sibylle de Perſe, que les Anciens appelloient *Sambethe*. 2°. Euripide parlant de la Sibylle Libyenne, dit qu'elle étoit fille de Jupiter & de Lamia. Elle voyagea en pluſieurs endroits, à Samos, à Delphes, à Claros, &c. Ce ſont ces voyages, au reſte, qui ont porté quelques Auteurs à dire que d'une Sibylle, on en avoit fait trois ou quatre. 3°. Diodore de Sicile nomme *Daphné*, la troiſiéme des Sibylles de Varron, & dit qu'elle étoit née à Thebes en Béotie. 4°. Euſebe croit que la Sibylle Erythréenne, la plus celebre de toutes, vivoit, non du temps de la guerre de Troye, comme le croit Varron ſur l'autorité d'Apollodore, mais ſous le regne de Romulus. 5°. Celle de Samos, dont Varron ne dit pas le nom, s'appelloit ſelon Suidas, *Pitho*, ou *la Perſuaſion*, & ſuivant Euſebe, Eriphile.

Suidas, qui parle des Sibylles en Compilateur peu exact, a fait à leur ſujet deux articles qui ne ſe reſſemblent pas ; quoique dans l'un & dans l'autre il en admette dix. Ainſi Gallæus s'eſt trompé en diſant qu'il en reconnoiſſoit quatorze, comme Roſin en aſſurant qu'il n'en nommoit que neuf.

Elien au contraire (1), n'en admet que quatre, ſçavoir, l'Erythréenne, l'Egyptienne, celle qui étoit née à Samos, & celles de Sardes en Lydie. Solin paroît perſuadé que leur nombre doit ſe reduire à trois, celle de Sardes, celle de Cumes, & l'Erythréenne, en quoi il a été ſuivi par Auſone (2), qui n'en admet auſſi que trois :

(1) Var. Hiſt. L. 12. c. 35.

(2) Gryph. num. tern.

Et tres fatidicæ nomen commune Sibyllæ
Quarum tergemini fatalia carmina libri.

Martianus Capella en retranche encore une, & ne reconnoît que l'Erythréenne & la Phrygienne. Enfin Pierre Petit, dont j'ai indiqué l'Ouvrage au commencement de ce Chapitre, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une ſeule Sibylle, qui étoit

l'Erythréenne ; & que ſi elle a porté d'autres noms, comme celui de Cuméenne, &c. c'eſt qu'elle avoit voyagé en differens pays, y avoit ſejourné, & y avoit rendu ſes Oracles. Ainſi on avoit fait à l'égard de cette Sibylle le contraire de ce qu'on faiſoit ordinairement par rapport aux autres faits fabuleux. Car lorſque pluſieurs perſonnes avoient porté le même nom, on chargeoit l'hiſtoire de celle qui étoit la plus celebre, de toutes les avantures des autres ; ce qui eſt vrai en effet à l'égard d'Hercule, par exemple, comme nous le prouverons dans l'Hiſtoire de ce Heros. Ici Varron, & les autres qui ont multiplié les Sibylles, ont partagé entre pluſieurs les actions, les voyages, & les prédictions d'une ſeule. Ce ſçavant Auteur employe pluſieurs preuves pour établir ſon ſentiment, qu'on peut voir dans l'Ouvrage que j'ai cité ; mais deux de celles qu'il croit les plus fortes, m'ont paru ſouffrir quelque difficulté. La premiere eſt, que Platon & Pline parlent de la Sibylle en nombre ſingulier ; le premier, dans le paſſage que j'ai déja rapporté ; le ſecond s'exprime ainſi : *Divinitas, & quædam ſocietas Cælitum nobiliſſima, ex feminis in Sibylla fuit, ex viris in Melampode apud Græcos, apud Romanos in Marcio.* Mais ces deux autorités ne ſont rien moins que concluantes : Platon dans cet endroit de ſon Dialogue, ne parloit des Sibylles qu'en paſſant, & il lui ſuffiſoit de donner un exemple de la fureur Prophetique dont quelques perſonnes étoient ſaiſies. On peut donner la même réponſe ſur ce que dit Pline, qui ne voulant auſſi que donner quelques exemples de ceux qui avoient eu un commerce particulier avec les Dieux, a nommé Melampe & Marcion pour les hommes, & pour les femmes la Sibylle, ſans pour cela avoir prétendu donner l'excluſion aux autres.

La ſeconde preuve de M. Petit paroît plus forte. Le Recueil des Vers Sibyllins étoit écrit en Grec ; or comment ſeroit-il arrivé que toutes les Sibylles euſſent ſçu cette Langue ? Comment celle de Perſe, la Libyenne, l'Helleſpontine, la Sardienne, auroient-elles parlé grec dans des pays où les Grecs n'étoient pas connus de leur temps ? Mais, qui eſt-ce qui prétend que toutes les Sibylles ont parlé grec ? Ne peut-on pas avoir traduit en grec leurs prédictions, qu'on recueilloit avec

le même ſoin que les Oracles de la Pythie ? D'ailleurs, quoiqu'il ſoit vrai que les Livres Sibyllins que nous avons aujourd'hui ſoient en langue & en vers grecs, eſt-il certain qu'ils l'ayent toujours été ? La Pythie rendoit ſes réponſes en proſe, & c'étoient des gens prépoſés qui les mettoient en vers, ainſi que nous l'avons dit dans le Chapitre précédent. Je ſuppoſe donc, & la ſuppoſition eſt très-vraiſemblable, que des Curieux recueilloient toutes les prédictions des Sibylles, du moins autant qu'ils pouvoient en trouver, & qu'ayant fait traduire celles qui étoient dans des langues étrangeres, ils les mirent en vers : c'eſt ainſi apparemment que furent faits les Recueils differens de ces prédictions.

Thomas Hyde (1), dans ſon Traité de la Religion des anciens Perſes, a ſur les Sibylles un ſentiment encore plus ſingulier que celui de Pierre Petit, puiſqu'il nie qu'il y en ait jamais eu aucune. Cette fable qui a eu tant de cours dans la Grece & dans l'Italie, tire, ſelon lui, ſon origine de la Perſe & de la Chaldée ; & ce qui y a donné lieu, c'eſt le ſigne de la Vierge, dont l'étoile la plus brillante s'appelloit, & ſe nomme encore aujourd'hui l'Epi, Σίβυλλα, ou Σίββυλα, *Spica*. Or ce mot vient du Perſan *Sambula*, ou *Sumbula*, & ſignifie dans cette langue un Epi de bled. Auſſi les Perſes avoient-ils accoûtumé de repreſenter dans leurs Planiſpheres, cette étoile ſous la figure d'une jeune fille qui tenoit à la main une poignée d'Epis. Comme les Perſes & les Chaldéens, dit ce Sçavant, ſont les inventeurs de l'Aſtrologie, & qu'ils tiroient leurs prédictions de l'inſpection des Aſtres, ils avoient une attention particuliere à ce Signe, comme repreſentant une Vierge.

(1) De Reſ. vet. Perſarum p. 392.

Les Grecs, dit encore le même Auteur, qui apprirent des Peuples de l'Orient les Sciences & les Arts, & qui ſur la moindre équivoque inventoient des fables, ayant trouvé dans l'hiſtoire de l'Aſtrologie Perſanne le mot de *Sambula*, imaginerent la Sibylle *Sambethe*, & puis les autres : mais comme dans les fictions on n'efface pas entierement la tradition qui y a donné lieu, les mêmes Grecs regarderent toujours la Sibylle de Perſe, comme la plus ancienne de toutes.

Quelqu'ingenieuſe que ſoit la conjecture du ſçavant Anglois, elle ne ſçauroit détruire le temoignage conſtant de toute l'An-

tiquité, qui admet en differens temps & en differens pays de ces perſonnes extraordinaires qui ont paſſé pour avoir une connoiſſance particuliere de l'avenir, & dont les prédictions recueillies avec ſoin, étoient conſultées dans les occaſions importantes ; car combien de ſuppoſitions ne faudroit-il pas faire pour détruire une tradition ſi ſuivie ? Tout ce qu'on peut accorder à cet Auteur, c'eſt que la Sibylle de Perſe, nommée *Sambethe*, doit ſon origine à l'équivoque du mot *Sambula* ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait point eu d'autres Sibylles.

Ce ſeroit ici le lieu de rechercher en quel temps ont vêcu les Sibylles ; quels ſont les parens qu'on leur donne ; quel fut le lieu de leur naiſſance, & dans quel ordre on doit les placer ; mais on trouve dans les Anciens comme dans les Modernes, tant d'opinions differentes ſur ces quatre articles, qu'après bien des recherches on ne ſçait à quoi ſe determiner. J'ai cru devoir les nommer dans le même ordre que Lactance après Varron les avoit nommées, quoique je n'ignore pas que pluſieurs Sçavans ont renverſé cet ordre, comme ſi la choſe valoit la peine de s'en inquiéter. Qu'importe en effet que celle de Perſe ſoit la premiere & la plus ancienne de toutes, comme le prétendoit Varron, ou la cinquiéme, ainſi que le dit Boiſſard, ou la huitiéme ſeulement, ſelon Onufrius Panvinus. Gallæus s'eſt donné la peine de raſſembler tout ce qui a été dit ſur ce ſujet ; les Sçavans pourront le conſulter.

ARTICLE III.

Sur quel fondement on a cru que les Sibylles avoient le don de prédire l'avenir.

LES Anciens ont raiſonné profondement ſur le commerce & ſur l'union que la créature pouvoit avoir avec la Divinité, & ils ont cru que cette union & ce commerce pouvoient être ſi intimes, que quand l'homme étoit parvenu à un certain point de perfection, il n'y avoit plus rien dans l'avenir qui lui fût caché. C'eſt à ce point que tâchoient d'arriver, & qu'on croyoit qu'arrivoient effectivement quelques perſonnes, par le moyen de cette ſorte de Magie, qu'on nommoit Theurgie, comme nous le dirons dans un des Chapitres ſuivans.

Ainſi ſuppoſant pour le preſent cet article comme un des points fondamentaux de la Theologie payenne, nous pouvons dire que ſi on a cru que les Sibylles poſſedoient le don de prédire l'avenir, c'eſt qu'on étoit perſuadé qu'elles avoient cette union intime avec les Dieux, ſur-tout avec Apollon, le maître de la Divination. Ce fut encore pour cela qu'on accorda le même privilege à la Pythie de Delphes & aux Prêtreſſes de Dodone, qu'on croyoit intimement unies à la Divinité qui les inſpiroit. Ainſi raiſonnoient les Platoniciens ſur l'union que l'homme peut avoir avec les Dieux : mais d'autres Philoſophes penſoient autrement ſur l'eſprit Prophetique des Sibylles, & l'attribuoient à leur humeur ſombre & melancholique, ou à quelque autre maladie. D'autres ont cru que la fureur à laquelle elles ſe livroient, les mettoit en état de connoître & de prédire l'avenir, comme le prétendent Jamblique (1) & Agathias (2). A cette fureur Ciceron ajoutoit les ſonges, qui nous apprenoient quelquefois les choſes futures. Il y a, dit-il, (3) deux manieres de connoître l'avenir, ou par la fureur, ou par les ſonges : *cùm duobus modis animi, ſine ratione & ſcientia, motu ipſi ſuo ſoluto & libero incitarentur ; uno furente, altero ſomniante. Furoris divinationem Sibyllinis maximè verſibus contineri arbitrati*, &c. Ce ſçavant homme dit dans un autre endroit ; il y a des perſonnes qui ſans aucune ſcience, ſans aucune obſervation, prédiſent l'avenir, par je ne ſçais quelle fureur : *Carent arte ii qui non ratione aut conjecturâ, obſervatis ac notatis ſignis, ſed concitatione quadam animi . . . ; ut Sibylla Erythræa.*

(1) Ad Porp.
(2) Hiſt. L. 1.
(3) de Div. Lib. 1.

On trouve des Auteurs anciens qui ont rapporté cette vertu divinatrice des Sibylles aux vapeurs & aux exhalaiſons des cavernes qu'elles habitoient, ainſi que nous l'avons dit de l'antre de Delphes.

Enfin S. Jerome a ſoutenu que ce don étoit en elles la recompenſe de leur chaſteté : voici comme ce Pere de l'Egliſe, en faiſant l'éloge de cette vertu, s'exprime au ſujet des Sibylles. *Quid referam Sibyllas, Erythræam atque Cumanam, & octo reliquas, nam Varro decem eſſe autumat, quarum inſigne Virginitas, & Virginitatis præmium divinatio* (4). Il eſt vrai que la chaſteté a toujours été regardée, même par les Payens,

(4) Adv. Jovin.

comme une vertu neceſſaire à ceux qui approchoient des Autels ; que les Prêtres avant que d'offrir les Sacrifices, devoient s'y être préparés par la continence, & qu'il y en avoit même parmi eux, qui employoient des remedes pour ſe la procurer. Il eſt vrai auſſi que pour être plus aſſûré de la chaſteté de la Pythie de Delphes, on la choiſiſſoit anciennement parmi les gens de la campagne, où cette vertu eſt moins expoſée que dans les villes. Cependant je ne ſçais ſur quel fondement S. Jerome avoit une idée ſi avantageuſe de la chaſteté des Sibylles, puiſqu'il y en a une d'elles qui ſe vante d'avoir eu un grand nombre d'Amans, ſans avoir été mariée, dans ce vers que je mets ici de la traduction faite en latin (1).

(1) Lib. 6.

Mille mihi lecti, Connubia nulla fuere.

Celle de Perſe même, parle de ſon mari qui étoit avec elle dans l'Arche de Noé, comme on le verra dans la ſuite.

Diſons donc que les Sibylles, d'une humeur ſombre & melancholique, vivant dans la retraite, & ſe livrant à une fureur phrenetique, ainſi que Virgile le dit de celle de Cumes, annonçoient à l'avanture ce qui leur venoit dans l'eſprit, & qu'à force de prédire, elles rencontroient quelquefois ; ou plûtôt, qu'à l'aide d'un Commentaire favorable, on ſe perſuada qu'elles avoient deviné. Que ne purent pas en effet ajouter ou retrancher, ſouvent même après l'évenement, ceux qui recueillirent leurs prédictions, & qui les mirent en vers, comme on le pratiquoit à l'égard de celles de la Prêtreſſe de Delphes ? On eſt quelquefois Prophete malgré ſoi, & le Public ſe charge ſouvent du ſoin d'ajuſter des paroles dites au haſard, à des faits auſquels celui qui les a proferées, n'a nullement penſé. N'en fait-on pas tous les jours autant pour un de nos prétendus Prophetes (2) ? & quoique ſon Ouvrage ſoit un chef-d'œuvre d'obſcurité, n'y a-t'on pas trouvé une partie des évenemens qui ſont arrivés après ſa mort ? Le bon Ronſard du moins, étoit bien perſuadé que cet homme extraordinaire avoit connu & prédit l'avenir, puiſqu'après avoir recherché, ce qui pouvoit lui avoir rendu preſent ce même avenir, il conclut ainſi :

(2) Noſtradamus.

Bref,

Bref, il eſt ce qu'il eſt : ſi eſt-ce toutefois
Que par les mots douteux de ſa prophete voix,
Comme un Oracle antique il a de mainte année
Predit la plus grand' part de notre deſtinée.

ARTICLE IV.

Du Recueil des Vers Sibyllins.

ON ignore de quelle maniere fut compoſé le Recueil des Vers des Sibylles. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient prophetiſé en vers, encore moins qu'elles aient gardé elles-mêmes & redigé leurs prédictions. D'ailleurs elles ont vêcu dans des temps differents, & dans des Pays éloignés les uns des autres. Comment s'eſt-il donc trouvé une Collection de ces prédictions, miſe en vers Hexametres ? Dans quel temps a-t'elle paru ? Qui en fut l'Auteur ? C'eſt un fait que l'Antiquité ne nous a point tranſmis. Tout ce qu'on ſçait, c'eſt qu'une femme vint offrir à Tarquin le Superbe, un Recueil de ces vers, en neuf Livres, & qu'elle lui en demanda trois cens pieces d'or ; que ce Prince n'en voulant pas donner cette ſomme, elle avoit jetté au feu trois de ces Livres, & avoit exigé la même ſomme pour les ſix qui reſtoient ; laquelle lui ayant été refuſée, elle en fit brûler encore trois autres, & perſiſta toujours à vouloir les trois cens pieces d'or pour ce qui reſtoit ; & qu'enfin ce Prince craignant qu'elle ne fit brûler les autres trois, lui donna la ſomme qu'elle demandoit.

Cette Hiſtoire a tout l'air d'un Roman ; cependant elle eſt atteſtée par un grand nombre d'Auteurs, & peut-être n'eſt-elle fauſſe que dans ſes circonſtances : car il eſt sûr que les Romains poſſedoient un Recueil des Vers Sibyllins, & qu'ils le conſerverent depuis le regne de Tarquin, juſqu'au temps de Sylla, qu'il perit dans l'incendie du Capitole, où il avoit été depoſé. Ainſi pour mettre le Lecteur en état de juger de ce fait, je vais l'éclaircir. Lactance qui le rapporte dans le détail qu'on vient de voir, dit que ce fut la Sibylle de Cumes qui preſenta ce Recueil à Tarquin, & il a été ſuivi par Pline, par Solin & par Iſidore. Peut-être Lactance l'avoit-il trouvé

dans les Livres des choſes divines de Varron, où il avoit puiſé ce qu'il dit des Sibylles ; mais d'autres Auteurs aſſurent ſeulement qu'une femme offrit ces Livres à Tarquin, ſans dire que ce fût la Sibylle elle-même. Servius qui convient de ce fait, & qui paroît l'avoir examiné, dit qu'il n'eſt pas croyable que la Sibylle de Cumes, quelque longue vie qu'on lui ait donné, ayant été du temps d'Enée qui la conſulta, ait encore vêcu du temps de Tarquin ; c'eſt-à-dire, cinq ou ſix cens ans après. *Multæ Sibyllæ fuerunt*, dit-il, *quas omnes Varro in Libris rerum divinarum commemorat, & requirit à qua ſint Romana fata conſcripta ; & multi ſequentes Virgilium, ab hac Cumana dicunt, quæ licet longæva dicatur, non tamen valdè congruit, eam uſque ad Tarquinii tempora duraſſe, cui libros Sibyllinos conſtat eſſe oblatos* (1). D'autres Anciens qui conviennent du même fait, diſent ſeulement que ce fut une femme qui preſenta à Tarquin les Livres dont il eſt queſtion.

(1) In 6. Æneid.

Je pourrois citer pour la verité du fond de cette hiſtoire, pluſieurs autres Auteurs anciens ; mais je me contente du ſeul témoignage de Pline, qui aſſure qu'elle eſt univerſellement atteſtée : *Inter omnes verò convenit, Sibyllam ad Tarquinium ſuperbum tres libros attuliſſe, ex quibus igni duo cremati ab ipſa, tertius cum Capitolio Syllanis temporibus* (2). On voit ſeulement dans ce paſſage, que Pline differe de Lactance, ou ſi l'on veut, de Varron, ſur deux articles : le premier, que ce fut à Tarquin l'ancien, non à Tarquin le Superbe que ces Livres furent preſentés ; le ſecond, que ce Recueil n'étoit pas compoſé de neuf Livres, mais ſeulement de trois, en quoi Solin ſon copiſte eſt d'accord avec lui ; circonſtances qui bien loin de détruire le fait, ne ſervent, ſelon moi, qu'à le confirmer.

(2) Lib. 13. c. 13.

Quoiqu'il en ſoit, les Romains conſerverent avec ſoin ce Recueil, depuis Tarquin juſqu'à l'incendie du Capitole, où il fut conſumé avec cet édifice. C'étoient dans ce long eſpace, le Pontifes qui le conſultoient, ainſi que nous l'apprenons de Solin (1). *Cujus Librum ad Cornelium uſque Syllam Pontifices noſtri conſulebant.*

(3) Cap. 8.

Après cet accident les Romains pour reparer cette perte, envoyerent, au rapport de Tacite (2), en differens endroits, à Samos, à Troye, en Afrique, en Sicile, & parmi les Co-

(4) Annal. l. 6.

lonies établies en Italie, pour recueillir ce qu'on pourroit rencontrer de vers Sibyllins; & les Députés en rapporterent un grand nombre. Comme il y en avoit ſans doute beaucoup d'apocryphes, on commit des Prêtres pour en faire un choix judicieux : *Poſt exuſtum civili bello Capitolium, quæſitis Samo, Ilio, Erythris, per Africam etiam, ac Siciliam, & Italicas colonias carminibus Sibyllæ; (una ſeu plures fuere); datoque Sacerdotibus negotio, quantùm humanâ ope potuiſſent diſcernere.* Feneſtella, dans Lactance, dit ſeulement que le Senat après que le Capitole fut rebâti, avoit envoyé à Erythrée P. Gabinius, M. Octacilius, & L. Valerius, pour chercher les vers de la Sibylle de ce nom, & qu'ils en avoient trouvé chez des particuliers, environ cent, qu'ils avoient apportés à Rome.

Ainſi fut compoſé le ſecond Recueil des vers Sibyllins; mais je ne crois pas qu'on y eût autant de foi qu'au premier. Il paroît même que des particuliers en avoient à eux appartenants, auſquels ils ajoutoient ou retranchoient ce qu'ils vouloient. Il n'y avoit, ſelon Lactance, que les vers de la Sibylle de Cumes qui étoient conſervés avec ſoin par les Romains, & qu'on ne montroit à perſonne. Les *Quindecimvirs* étoient les ſeuls qui euſſent la permiſſion de les voir & de les conſulter. Pour ceux des autres Sibylles chacun en avoit. *Harum omnium Sibyllarum carmina & formantur & habentur, præter quam Cumeæ, cujus libri à Romanis occuluntur, nec eos ab ullo, niſi à Quindecimviris inſpici fas habent.* Il arrivoit de-là qu'à chaque évenement on faiſoit courir dans Rome & dans toute l'Italie, des prédictions; & cet abus alla ſi loin, que Tibere défendit d'avoir de ces Recueils particuliers, & ordonna que ceux qui en avoient, les portaſſent chez le Préteur : *Simul commonefecit, (Tiberius) quia multa vana ſub nomine celebri vulgabantur, ſanxiſſe Auguſtum, quem intra diem ad Prætorem urbanum deferrentur, neque habere privatim liceret.*

Au reſte ces Livres n'étoient pas écrits ſur du papier; mais ſur du linge, afin qu'ils duraſſent plus long-temps : c'eſt à quoi Claudien fait alluſion dans ces vers (1) :

(1) de Bell. Ger. l. 8.

Quid meditentur aves? quid carmine poſcat
Fatidico cuſtos Romani carbaſus ævi?

de même que Symmaque, quand il dit : *Cumanos (Verſus) lintea texta ſumpſerunt.*

On avoit formé un College de quinze perſonnes, pour veiller à la conſervation de cette Collection, qu'on nommoit les Quindecimvirs des Sibylles(*a*): c'étoient eux à qui étoit commis ce depôt : c'étoient eux qui devoient le conſulter ; & on avoit une ſi grande foi aux prédictions qu'il contenoit, que dès qu'on avoit une guerre à entreprendre ; lorſque la peſte, ou la famine, ou quelque maladie épidemique affligeoit ou la ville ou la campagne, on ne manquoit pas d'y avoir recours. C'étoit une eſpece d'Oracle permanent, auſſi ſouvent conſulté par les Romains, que celui de Delphes l'étoit par les Grecs, & par pluſieurs autres peuples. Denys d'Halicarnaſſe nous apprend encore plus particulierement quelles étoient les occaſions où l'on avoit recours aux Livres Sibyllins. » Le Senat, dit-il, ordonne qu'on les conſulte, lorſ» qu'il s'éleve quelque ſedition, lorſque l'armée a été défaite, « ou quand on a obſervé quelques prodiges qui menacent d'un » grand malheur, comme il y en a eu pluſieurs » ; ce que Varron confirme pour ce dernier article (1) : *Ad cujus (Sibyllæ) libros tot annis poſt publicè ſolemus redire, cum deſideramus quid faciendum ſit nobis ex aliquo portento ;* & l'Hiſtoire Romaine nous fournit pluſieurs exemples qui prouvent qu'on les conſultoit en pareilles occaſions.

(1) de Re Ruſt. l. 1. c. 1.

On ne ſçait quel fut le ſort de cette ſeconde Collection de vers Sibyllins ; car pour celle que nous avons aujourd'hui, qui contient huit Livres, & ſur laquelle Gallæus a fait un ſçavant Commentaire, quoiqu'elle contienne peut-être quelques-unes des anciennes prédictions, tous les Critiques la regardent comme un Ouvrage fort apocryphe, & comme le fruit de la pieuſe fraude de quelques Chrétiens plus zelés qu'habiles ; & qui crurent en la compoſant, prêter des armes à la Religion Chrétienne, & mettre ceux qui la défendoient en état de combattre le Paganiſme avec plus d'avantage : comme ſi la verité avoit beſoin du menſonge pour triompher de l'erreur. Ce qui rend la choſe tout-à-fait hors de doute, c'eſt

(*a*) Il n'y en avoit eu d'abord que deux, puis dix, ainſi que je l'ai dit en parlant des Oracles.

qu'on trouve dans cette Collection, aſſez mal digerée, des prédictions plus claires ſur les myſteres de la Religion Chrétienne, qu'elles ne le ſont dans Iſaïe & dans les autres Prophetes. Le nom même de Jeſus-Chriſt, & celui de la Vierge ſa mere, s'y rencontrent à chaque page. Il y eſt parlé du myſtere de la Redemption, des miracles du Sauveur, de ſa Paſſion, de ſa Mort & de ſa Reſurrection, de la création du Monde, du Paradis terreſtre, de la longue vie des Patriarches, du Deluge. Une des Sibylles ſe vante même d'avoir été dans l'Arche avec Noé. Il y eſt parlé de l'invention des Arts; & ceux qu'on dit y avoir excellé, ſont les mêmes que ceux que nomme Moyſe; ainſi que de mille autres particularités qui ſont évidemment tirées des Livres de l'Écriture Sainte: en ſorte qu'il eſt étonnant qu'il ſe ſoit trouvé des Auteurs aſſez entêtés pour ſoutenir que tout ce que contient cette Collection, eſt l'Ouvrage des Sibylles. Dieu auroit-il revelé aux Payens les myſteres de notre Religion, d'une maniere plus claire qu'il ne les avoit revelés à ſon Peuple par la bouche de ſes Prophetes?

J'ai dit qu'il y avoit ſans doute dans cette derniere Collection des vers des deux premieres; mais il n'eſt pas aiſé de diſtinguer ceux qui en étoient tirés, d'avec ceux que l'Auteur y a inſerés de ſon chef. Pierre Petit avoit à la verité entrepris de le faire, mais il m'a paru que cet Auteur, habile d'ailleurs, montroit dans cette partie de ſon Ouvrage, plus de credulité que de critique. Il paroît même ſi entêté de ſa Sibylle, & il lui accorde une ſi grande connoiſſance de l'avenir, que la Pythie n'étoit en comparaiſon qu'une Ecoliere (1). Mais pour prouver d'une maniere qui ne ſouffre point de replique, la difference de cette Collection d'avec l'ancienne, c'eſt que les vers Sibyllins que l'on conſultoit à Rome, ne reſpiroient que l'Idolâtrie & le culte des faux Dieux, & ne preſcrivoient le plus ſouvent que des ſacrifices barbares & de Victimes humaines; au lieu que ceux qui nous reſtent, enſeignent le culte du vrai Dieu, & ſont faits la plûpart pour porter les hommes à la pieté.

(1) Voyez le troiſiéme Livre de cet Auteur.

On doit donc diſtinguer trois Collections de vers Sibyllins; car je ne parle pas de celles que pouvoient avoir quelques par-

ticuliers. La premiere, étoit celle qui fut preſentée à Tarquin ; & qui ne contenoit que trois Livres. La ſeconde eſt celle qui fut compilée après l'incendie du Capitole, de pluſieurs lambeaux que les Députés dont nous avons parlé, avoient rapportés de leur voyage; & on ignore combien de Livres elle contenoit. La troiſiéme enfin eſt celle que nous avons en huit Livres, dans laquelle il n'eſt pas douteux que l'Auteur ait inſeré pluſieurs prédictions de la ſeconde, ſoit qu'il en eût une copie, ou qu'il eût recueilli celles de ces prédictions qui étoient devenues publiques, mais qu'il a augmentée d'une infinité d'autres, qui certainement n'étoient pas l'Ouvrage de ces Propheteſſes.

Si nous nous en rapportons à Servius, l'ancien Recueil ne contenoit en tout, que cent prédictions. Cet Auteur ſur ces vers du ſixiéme de l'Enéïde,

Exciſum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quò lati ducunt aditus centum, Oſtia centum,
Unde ruunt totidem voces, reſponſa Sibyllæ,

fait cette remarque : il n'y avoit que cent réponſes ou cent prédictions des Sibylles, ni plus ni moins : *Sane ſciendum omnia reſponſa Sibyllæ, plus minuſve centum contineri ſermonibus* ; (*a*) mais il y a apparence que ce ſçavant Commentateur ne vouloit parler en cet endroit que de la Sibylle de Cumes, de laquelle il eſt queſtion dans le paſſage de Virgile. Lactance qui admettoit dix Sibylles, comme Varron, attribue à chacune d'elles un Livre de prédictions (1), ſans toutefois qu'on pût diſtinguer à laquelle chacun de ces Livres appartenoit, excepté celui de la Sibylle Erythrée qui avoit mis ſon nom à la tête du Livre qui les contenoit : *Et ſunt ſinguli Libri, qui quia Sibyllæ nomine inſcribuntur, ſuntque confuſi, nec diſcerni ac ſuum cuique aſſignari poteſt, niſi Erythreæ quæ & nomen ſuum verum carmini inſeruit.* Je ne ſçais où Lactance avoit pris ce qu'il dit ; mais il eſt certain que les Romains n'eurent que trois de ces Livres, l'avarice de Tarquin ayant été

(1) Div. Inſt. lib. 1. c. 6.

(*a*) J'ai ſuivi la correction de Pierre Petit, qui ſupprime la particule *non*, pour accorder Servius avec lui-même. *Petr. Pet. de Sibylla.* Lib. 3. c. 14.

cauſe que les ſix autres avoient été brûlés par celle qui les lui preſentoit.

Avant que de finir cet article je crois qu'il eſt à propos d'inſerer ici quelques-unes des prédictions des Sibylles: on jugera par-là, quel cas on doit faire du Recueil qui les contient: je me ſervirai de la traduction Latine. Voici comme parle du Déluge celle de Perſe, qui ſe dit fille de Noé:

. . . . . Siquidem cum dilueretur
Mundus aquis, cum vir ſolus probus exuperavit
Quidam, quem per aquas vexit domus eruta ſylvis,
Et pecudes & aves, rurſum impleretur ut orbis.
Ejus ego nurus, ejus item de ſanguine nata.

Et elle ajoute dans un autre endroit;

O ævi ſexti ſtirps prima, ô gaudia magna!
Quod ſortita fui, poſtquam diſcrimina mortis
Effugi, jactata meo cum conjuge multùm, &c.

Mais comme cette Sibylle n'eſt pas bien sûre de ce qu'elle dit d'elle-même, ou plûtôt comme le fourbe qui la fait parler s'eſt oublié lui-même en cet endroit, elle aſſure dans un autre endroit, qu'elle avoit eſſuié l'avanture des filles de Lot; & dans un autre encore, elle ſe dit Chrétienne:

Nos igitur ſanctâ Chriſti de ſtirpe creati
Cœleſti, nomen retinemus proximitatis.

comme ſi veritablement il y avoit eu des Chrétiens du temps de Noé ou de Lot.

Celle qu'on appelloit la Libyenne parle de la naiſſance miraculeuſe de Jeſus-Chriſt, & de ſes miracles en ces termes:

Virgo hunc ſancta dabit terris, gremioque fovebit.
. . . . . ,
. . . . . .
. . . . . .
Ille quidem morbis preſſos ſanabit, & omnes.
Firmos reſtituet læſos, &c.

Ne croiroit-on pas entendre parler Iſaïe & les Evangeliſtes? Celle de Delphes en dit autant de la naiſſance du Sauveur.

Non tardè veniet, tacitâ ſed mente tenendum
Hoc opus; hoc memori ſemper qui corde reponet
Hujus pertentant cor gaudia magna Prophetæ
Eximii, qui Virgineâ conceptus ab alvo
Prodibit, ſine contactu maris, &c.

Puis oubliant qu'elle a parlé en veritable Prophete, elle reprend ſon langage Payen, & fait mention de ſes galanteries avec Apollon :

Quod fuerim Phœbo grata, ferens pretium.

Celle de Cumes, aprés avoir parlé de l'Incarnation ;

E cœlo veniens mortales induit artus,

débite à l'avanture pluſieurs prédictions, que les Romains lui firent l'honneur de croire regarder leur Empire.

On trouve parmi les prédictions de la Sibylle Erythrée, des vers Acroſtiches, qui commencent chacun par des lettres qui forment ces mots, *Jeſus Chriſtus, Dei Filius, Salvator.* Voici ce qu'en dit ſaint Auguſtin (1), « La Sibylle Erythrée a » prophétiſé d'une maniere bien claire touchant Jeſus-Chriſt : » j'en avois déja vû une traduction, mais elle étoit très-infi- » dele, lorſque Flavianus, Proconſul, homme très-ſçavant, » me montra l'original grec, où étoit cette prédiction en » vers Acroſtiches, dont chacun commençoit par une des » Lettres qui compoſent ces quatre mots Ἰησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ » υἱὸς, Σωτὴρ.

(1) De Civ. Dei. l. 18.

La Sibylle de Samos, après avoir parlé de Dieu d'une maniere également ſublime & orthodoxe, dit qu'il n'y a que lui qui merite d'être honoré.

Principium, finem, media omnia novit: ab ipſo
Omnia ſunt: ſolus Deus eſt, neque eſt Deus alter
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Illum

Illum igitur ſolum exiſtentem colite opificem mundi,
Qui ſolus è ſæculo, & in ſæculum fuit, eſtque futurus.

Celle de Cumes en Ionie, parle de la Reſurrection de Jeſus-Chriſt, de la fin du monde & du feu qui doit le conſumer; puis elle prédit la deſtruction de l'Empire d'Alexandre, ſur les ruines duquel devoit être formée la puiſſance des Romains.

L'Helleſpontine annonce ſous Jeſus-Chriſt un ſiécle auſſi heureux que le ſiécle d'or tant chanté par les Poëtes, & parle de l'Eclipſe qui devoit arriver à ſa mort.

La Phrygienne prédit l'Annonciation, & la naiſſance de Jeſus-Chriſt, conçu miraculeuſement dans le ſein d'une Vierge, ſa Mort, ſa Paſſion & ſa Reſurrection; & comme ſi elle avoit copié les Evangeliſtes, elle annonce qu'il fera voir ſes pieds & ſes mains à ſes Apôtres:

Tum Dominus linquet manes, lucemque reviſet,
Prima reſurgendi lectis veſtigia monſtrans.
Porrò ſuis primùm Dominus patefiet, eritque
Corporeus, ſicut fuit ante, manuſque pedeſque
Oſtendet, &c.

A ces prédictions ſi claires & ſi nettes, elle en joint d'autres ſur les Idolâtres, qu'elle menace de la colere de Dieu, s'ils n'abandonnent le culte des Idoles. Elle voit le Jugement dernier, & Jeſus-Chriſt ſur un Trône, qui vient juger tous les hommes. Elle n'oublie pas même les ſignes qui doivent préceder ce dernier jour, ni la trompette qui ſe fera entendre aux quatre coins du monde.

Enfin, celle de Tibur, ou Tivoli, parle auſſi de la naiſſance de Jeſus-Chriſt à Bethléem; mais ſi celle de Cumes n'a prédit aux Romains que des proſperités, celle-ci menace Rome des plus grands malheurs; & après avoir fait un portrait odieux de cette Ville, elle annonce ſa ruine prochaine.

Nunc Deus æternus diſperdet teque tuoſque;
Nec ſuper ulla tui in terra monumenta manebunt.

L'Auteur de cette Collection, au lieu d'inſerer tant de prédictions, que Dieu ne revela jamais à des filles Payennes,

auroit bien mieux caché ſes fourberies, s'il y avoit mis pluſieurs Oracles qu'on trouve d'elles dans les Auteurs profanes; mais il ne paroît pas qu'il les eût lus auſſi exactement que Gallæus, Pierre Petit, & quelques autres qui les ont recueillis: un ſeul exemple que je vais rapporter d'après Pauſanias, ſervira à faire voir comme ils étoient conçus, & en même-temps de quelle maniere on les appliquoit aux évenemens. « Philippe, (1) In Ach. » dit cet Auteur (1), ayant voulu donner bataille à Flaminius, » fut taillé en pieces, & n'obtint la paix qu'à condition qu'il » évacueroit toutes les places qu'il occupoit dans la Grece; » encore cette paix, qui lui coûta bien cher, ne fut-elle » qu'un vain nom, puiſqu'au fond il devint l'eſclave des Ro- » mains. Ainſi l'on vit arriver ce que la Sibylle, ſans doute » inſpirée d'en haut, avoit prédit long-temps auparavant, » que l'Empire de Macedoine après être parvenu à un » haut point de gloire ſous Philippe fils d'Amyntas, tom- » beroit en décadence & en ruine ſous un autre Philip- » pe; car l'Oracle qu'elle rendit étoit conçu en ces termes: » *Macedoniens, qui vous vantez d'obeir à des Rois iſſus des an-* » *ciens Rois d'Argos, apprenez que deux Philippes feront tout* » *votre bonheur & votre malheur. Le premier donnera des Maî-* » *tres à de grandes Villes & à des Nations; le ſecond vaincu par* » *des peuples ſortis de l'Occident & de l'Orient, vous perdra ſans* » *reſſource, & vous couvrira d'une honte éternelle.* En effet, » ajoute Pauſanias, les Romains par qui le Royaume de » Macedoine fut renverſé, étoient au couchant de l'Europe, » & ils furent ſecondés par Attalus Roi de Myſie, & par les » Myſiens qui étoient à l'Orient.

Il n'eſt pas difficile de juger ſur cet exemple, & ſur pluſieurs autres que je pourtois rapporter, que la plûpart des prédictions des Sibylles, qu'on trouve encore dans d'anciens Auteurs, avoient été faites après coup.

Les Sibylles avoient prédit encore pluſieurs autres renverſemens d'Empires, des tremblemens de terre, & d'autres malheurs, que les Payens croyoient être arrivés conformement à leurs prédictions, comme je l'ai déja dit. Apparemment qu'elles avoient parlé en particulier de ce grand tremblement de terre qui ébranla l'Iſle de Rhodes juſques dans

ſes fondemens, puiſque l'Auteur que je viens de citer dit à cette occaſion (1), *que la prédiction de la Sibylle ne ſe trouva que trop accomplie.*

(1) In Corint.

ARTICLE V.

De quelle maniere les Sibylles rendoient leurs Oracles, & ce qu'on doit penſer de la longue vie qu'on leur attribuoit.

GALLÆUS dans ſa treiziéme Diſſertation ſur les Sibylles, explique dans un grand détail toutes les manieres dont l'avenir peut être revelé aux hommes: il rapporte tous les paſſages de l'Ecriture Sainte, où il en eſt fait mention, & recherche avec ſoin dans quel ſens on peut dire que le Demon peut le connoître & le reveler. Je n'ai pas deſſein de le ſuivre dans des diſcuſſions qui me meneroient trop loin. Il faudroit avant toutes choſes, prouver que les Sibylles ont fait de veritables prédictions, & établir qui les leur avoit revelées; & l'un & l'autre de ces deux articles ſouffre de grandes difficultés. Rappellons ce que nous avons dit des Oracles, & appliquons-le aux Sibylles. Les Oracles étoient quelquefois rendus de vive voix, comme ceux de la Pythie de Delphes; la Sibylle de Cumes en Italie, rendoit quelquefois les ſiens de la même maniere, puiſqu'Helenus dit à Enée, en lui conſeillant de la conſulter quand il ſeroit arrivé en Italie, de la prier de ne point écrire ſes prédictions ſur des feuilles d'arbres, comme elle faiſoit ordinairement; mais de les lui apprendre d'une autre maniere; ce qu'Enée execute à la lettre, lorſqu'il va la conſulter:

. . . . . *Foliis tantùm ne carmina manda,*
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis;
Ipſa canas oro (2).

(2) Æn. L. 6.

La Pythie après avoir demeuré quelque temps ſur le Trepied, entroit en fureur, & dans le tranſport qui l'agitoit elle rendoit ſes Oracles; la Sibylle étoit ſaiſie de la même fureur, lorſquelle débitoit ſes prédictions.

. . . . . *Sed pectus anhelum,*
Et rabie fera corda tument, majorque videri,

Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propiore Dei (1).

(1) *Ibid.*

Ovide en fait à peu près le même portrait

. . . Tandemque Deo furibunda recepto,
Magna petis, dixit, &c (2).

(2) Met. L. 14.

Des Prêtres établis à Delphes avoient ſoin de recueillir ce que la Pythie prononçoit dans ſa fureur, & le mettoient en vers : il y a bien de l'apparence qu'on en faiſoit à peu près de même des reponſes de la Sibylle, puiſque toutes celles que l'Antiquité nous a tranſmiſes, ſont auſſi en vers.

Les Oracles ſe rendoient de differentes autres manieres, ou en ſonge, ou dans des billets cachetés, &c. on ne ſçait pas de quelle ſorte les autres Sibylles rendoient les leurs : Virgile nous apprend ſeulement la maniere ſinguliere dont celle de Cumes avoit coutume d'annoncer les ſiens. Elle les écrivoit ſur des feuilles d'arbre, qu'elle arrangeoit à l'entrée de ſa caverne ; & il falloit être aſſez habile & aſſez prompt, pour prendre ces feuilles dans le même ordre où elle les avoit laiſſées. Car ſi le vent, ou quelque autre accident venoit à les déranger, tout étoit perdu, & on étoit obligé de s'en retourner, ſans eſperer d'autre reponſe :

. . . . . Rupe ſub ima
Fata canit, foliisque notas & nomina mandat.
Quæcumque in foliis deſcripſit carmina Virgo,
Digerit in numerum, atque antro ſecluſa relinquit.
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.
Verùm eadem verſo tenuis cum cardine ventus
Impulit, & teneras turbavit janua frondes,
Nunquam deinde cavo volitantia prendere ſaxo,
Nec revocare ſitus, aut jungere carmina curat.
Inconſulti abeunt, ſedemque odere Sibyllæ (3).

(3) Æn. L. 6.

Virgile, au reſte, n'avoit pas imaginé cette maniere dont la Sibylle de Cumes rendoit ſes Oracles ; c'étoit une ancienne tradition, qu'on trouve dans Varron. Ce ſçavant Romain, au

rapport de Servius (1), dit formellement dans le Livre des choſes divines, que cette Sibylle écrivoit ſes prédictions ſur des feuilles de Palmier. Le même Servius nous apprend auſſi que cette Sibylle rendoit ſes Oracles de trois manieres, ou de vive voix, ou par écrit, ou par des ſignes : *Tribus modis futura prædicit ; aut voce, aut ſcripturâ, aut ſignis, id eſt, quibuſdam notis, ut in Obeliſco Romano videmus ; vel, ut alii dicunt, notis litterarum, ut per aliquam litteram ſignificet aliquid* (2). On pourroit me demander ce que cet Auteur entend par ces ſignes ; mais comme il dit lui-même que c'étoient des marques ſemblables à celles qui ſe trouvent ſur l'Obeliſque qui étoit à Rome, il eſt clair qu'il parle de cette écriture hieroglyphique, en uſage chez les Egyptiens, & qui étoit ſur l'Obeliſque qui avoit été porté d'Egypte à Rome : ſur quoi on peut conſulter Pline (3).

(1) In 3. Æn.

(2) Loco cit.

(3) Liv. 36 c. 8. & 9.

Au reſte, rien n'étoit plus celebre en Italie, que l'antre où cette Sibylle avoit rendu ſes Oracles. Ariſtote (4) en parle comme d'un lieu très-curieux, & Virgile en fait une deſcription magnifique. La Religion avoit conſacré cette Caverne, & en avoit fait un Temple, comme nous le dirons dans l'article ſuivant.

(4) Adon.

Je n'ai pas deſſein de recueillir tout ce que les Hiſtoriens Romains & les Poëtes diſent de cette Sibylle ; mais je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence, ce qu'Ovide raconte dans ſes Metamorphoſes, de ſes amours avec Apollon. Ce Dieu, dit-il (5), en étant devenu amoureux, elle lui promit de répondre à ſa tendreſſe, s'il vouloit lui accorder autant d'années de vie, qu'elle tenoit de grains de ſable dans ſa main ; mais après avoir reçu cette faveur, elle ne le paya que d'ingratitude ; & comme elle n'avoit pas penſé à demander qu'elle pût paſſer ce grand nombre d'années dans l'état de jeuneſſe où elle étoit alors, elle devint ſi caduque & ſi accablée du poids de la vieilleſſe, qu'il ne reſta plus d'elle que la voix

(5) Met l. 14.

. . . . . *Nullique videnda*
Voce tamen noſcar, vocem mihi fata relinquent.

Il eſt aiſé de voir que cette fable eſt fondée ſur une double tradition ; l'une qu'Apollon étant regardé comme celui des

de quinze Prêtres, qui les conſultoient dans les occaſions importantes, ainſi que je l'ai déja dit. Il faut ajouter ici qu'on avoit pour les Sibylles elles-mêmes, autant de reſpect que pour leurs Oracles; & ſi on ne les regarda pas toujours comme des Divinités, on les croyoit du moins d'une nature, qui tenoit le milieu entre les Dieux & les hommes. C'eſt ce qu'une des Sibylles diſoit d'elle-même, au rapport de Pauſanias (1). Cependant elle reconnoiſſoit qu'après une vie de pluſieurs ſiécles, elle devoit payer à la mort le tribut que tous les hommes lui doivent; mais elle diſoit en même temps qu'elle ſeroit un jour changée en cette face qui paroît dans la Lune, ainſi qu'on peut le voir dans Plutarque (2); comme ſi avant qu'il y eût des Sibylles, cette Planete n'avoit pas toujours preſenté cette face qu'on croit y appercevoir. Les Mythologues anciens & modernes ont débité bien inutilement de la Phyſique & de la Morale ſur cette metamorphoſe des Sibylles, & je ne crois pas qu'on s'attende que je les copie. En effet quelles allegories raiſonnables peut-on imaginer pour chercher un fondement à une fiction ſi frivole?

(1) In Phoc.

(2) Opuſc. de facie Lunæ.

Telle étoit l'idée qu'on avoit anciennement des Sibylles: dans la ſuite des temps on leur rendit, du moins à quelques-unes, les honneurs divins. Pierre Petit, dans le Traité dont nous avons parlé, dit qu'on ne trouve rien dans l'Antiquité qui puiſſe nous perſuader qu'on ait honoré les Sibylles comme des Divinités (3); mais il eſt certain qu'il ſe trompe. Lactance qui avoit lû l'Ouvrage de Varron, dans lequel il parle des Sibylles, dit poſitivement que la Tiburtine étoit honorée comme une Déeſſe, à Tibur: *Tiburi cultam ut Deam, juxta ripas amnis Anienis, cujus in gurgite Simulachrum ejus inventum eſſe dicitur, tenens in manu librum* (4). Il paroît même que le culte que lui rendoient ſes compatriotes, fut porté à Rome, puiſque ce ſçavant Pere de l'Egliſe ajoute immediatement après les paroles que je viens de citer: *cujus ſacra Senatus in Capitolium tranſtulit.* La plus grande marque du culte ſuprême rendu à quelqu'un, étoit de lui conſacrer des Temples; or il eſt certain que quelques-unes des Sibylles en avoient. S. Juſtin, martyr, parle de celui de la Sibylle de Cumes en Italie, bâti ſur l'antre même où elle avoit rendu ſes Oracles: &

(3) Liv. 2. c. 14.

(4) Lact. de falſ. Rel. Liv. 1. c. 6.

comm

comme il avoit eu la curioſité de le voir lorſqu'il étoit en Italie, il en a fait une deſcription très-détaillée. Virgile fait mention de ce Temple, ou plûtôt il regarde comme un Temple la Grotte où la Sibylle rendoit ſes Oracles, parce que veritablement on y en bâtit un dans la ſuite : *vocat alta in templa Sacerdos* (1). On lit dans le Voyage de M. Spon (2) que près du lieu que les gens du pays diſent être l'antre de la Sibylle Tiburtine, on voit les ruines d'un petit Temple, qu'on croit lui avoir été conſacré. On peut ajouter encore que les habitans de Gergis, dans la petite Phrygie, avoient coutume de repreſenter ſur leurs Medailles, la Sibylle qui étoit née dans cette ville, comme étant leur grande Divinité (3).

(1) Æn. L. 6.
(2) P. I. p. 37.
(3) Alex. ab Alex. Gen. dier. Liv. 4. c. 15.

Une autre preuve du culte rendu aux Sibylles, c'eſt qu'on leur avoit érigé des Statues, qu'on avoit placées dans les Temples : celles que Gallæus a fait graver, étoient même dans l'Egliſe de Sienne, où apparemment on les avoit laiſſées lorſqu'elle fut conſacrée. Or ſi on veut ſçavoir quels honneurs on rendoit aux Statues qui étoient dans les Temples, Arnobe nous l'apprend : *cum per omnia ſupplices irent Templa, cum Deorum ante ora proſtrati, limina ipſa converrerent oſculis* (4) ; *on ſe proſternoit devant les Statues des Dieux, & on baiſoit la terre.* On peut ajouter encore, qu'on ne touchoit le Livre qui contenoit leurs Oracles, que les mains couvertes, ce qui ſe pratiquoit dans toutes les autres ceremonies religieuſes (5).

(4) ad Gent. Lib. 1.
(5) Voyez Gall. p. 267.

C'eſt-là ce qu'on trouve de plus poſitif ſur le culte rendu aux Sibylles. Gallæus à la verité rapporte d'autres preuves pour établir cette verité ; mais on peut dire qu'il y en a pluſieurs qui, ſelon moi, ne ſont rien moins que concluantes.

Quoiqu'il en ſoit, il y a apparence qu'on rendoit dans pluſieurs lieux un culte religieux aux Sibylles, ſur-tout dans ceux où elles avoient reçu le jour ; mais je ne crois pas qu'on en ait d'autres preuves que celles que je viens d'indiquer.

Enfin pour terminer cette matiere, il ne me reſte qu'à dire un mot du Tombeau & de l'Epitaphe de la Sibylle Erythrée, la plus celebre de toutes. Comme l'endroit où Pauſanias en parle contient quelques particularités de cette Sibylle, qu'on ne trouve point ailleurs, je vais le copier, en me ſervant de l'élegante traduction de M. l'Abbé Gedoyn. » La Sibylle

(1) In Phoc. c. 12.

» Herophile, dit Pauſanias (1), eſt poſterieure à celle qui » étoit fille de Jupiter & de Lamia, quoiqu'elle ait vécu » avant le ſiége de Troye; car elle annonça qu'Helene étoit » élevée dans Sparte, pour le malheur de l'Aſie, & qu'un » jour elle ſeroit cauſe que les Grecs conjureroient la ruine » de Troye. Les habitans de Delos ont des Hymnes en l'hon- » neur d'Apollon, qu'ils attribuent à cette femme. Dans ſes » vers elle ſe donne, non ſeulement pour Herophile, mais » auſſi pour Diane. Elle ſe fait tantôt femme, tantôt ſœur, » & tantôt fille d'Apollon; mais alors elle parle comme inſ- » pirée, & comme hors d'elle-même: car en d'autres en- » droits elle ſe dit née d'une immortelle, d'une des Nym- » phes d'Ida, & d'un pere mortel: *Fille d'une Nymphe im-* » *mortelle, mais d'un pere mortel, je ſuis, dit-elle, originaire* » *d'Ida, ce pays où la terre eſt ſi aride & ſi legere; car la ville* » *de Marpeſſe & le fleuve Aidonée, ont donné à ma mere la naiſ-* » *ſance.* En effet, vers le mont Ida en Phrygie, on voit en- » core aujourd'hui les ruines de Marpeſſe, où il eſt même » reſté une ſoixantaine d'habitans . . . . . Marpeſſe eſt à » deux cens quarante ſtades d'Alexandrie, ville de la Troade. » Les habitans d'Alexandrie diſent qu'Herophile étoit Sacriſ- » tine du Temple d'Apollon Smintheus, & qu'elle expliqua le » ſonge d'Hecube, comme l'évenement a montré qu'il devoit » s'entendre. Cette Sibylle paſſa une bonne partie de ſa vie à Sa- » mos; enſuite elle vint à Claros, ville dependante de Colo- » phon; puis à Delos, de-là à Delphes, où elle rendoit ſes » Oracles ſur la roche dont j'ai parlé. Elle finit ſes jours dans » la Troade: ſon Tombeau ſubſiſte encore dans le bois ſacré » d'Apollon Smintheus, avec un épitaphe en vers élegia- » ques, gravés ſur une colonne, & dont voici le ſens. *Je ſuis* » *cette fameuſe Sibylle qu'Apollon voulut avoir pour interprete de* » *ſes Oracles; autrefois Vierge éloquente, maintenant muette* » *ſous ce marbre, & condamnée à un ſilence éternel. Cependant* » *par la faveur du Dieu, toute morte que je ſuis, je jouis encore* » *de la douce ſocieté de Mercure, & des Nymphes mes compa-* » *gnes.* En effet, près de ſa ſepulture on voit un Mercure, » dont la forme eſt quadrangulaire; & ſur la gauche, une » ſource d'eau tombe dans un baſſin, où il y a des Statues

» de Nymphes. Les Erythréens ſont de tous les Grecs ceux » qui revendiquent cette Sibylle, avec le plus de chaleur. Ils » vantent leur mont Corycus, & dans cette montagne un » antre, où ils prétendent qu'Herophile prit naiſſance. Selon » eux, un Berger de la contrée nommé Theodore, fut ſon » pere, & une Nymphe ſa mere. Cette Nymphe étoit ſur- » nommée Idéa, parce qu'alors tout lieu où il y avoit beau- » coup d'arbres, étoit appellé Ida. Les Erythréens retran- » chent des Poëſies d'Herophile, ces vers où elle parle de » la ville de Marpeſſe & du fleuve Aidonée, comme de ſon » pays natal ».

Je ne dois pas omettre que le reſpect qu'on avoit pour les vers Sibyllins dura juſques bien avant ſous le regne des Empereurs; mais une partie du Senat ayant embraſſé le Chriſtianiſme du temps de Theodoſe, on commença à n'avoir plus tant de veneration pour eux; & enfin Stilicon ſous l'Empire d'Honorius les fit brûler.

Mais en voila aſſez ſur ces filles celebres, dont les prédictions ont été en vogue pendant tant de ſiecles parmi les Payens: paſſons aux autres moyens qu'on employoit pour connoître la volonté des Dieux, & cet avenir qui a toujours fait l'objet le plus vif de la curioſité des hommes.

CHAPITRE III.

De la Divination.

L'HOMME, toujours inquiet ſur l'avenir, ne ſe contenta pas de le chercher dans les Oracles & dans les prédictions des Sibylles; il entreprit de le découvrir de mille autres manieres, & inventa pluſieurs ſortes de divinations, pour leſquelles même il établit des maximes & des regles, comme ſi des connoiſſances auſſi frivoles, avoient pu ſe reduire en regles & en maximes.

On definit la Divination, *Rerum futurarum ſcientia*, & il y en a de pluſieurs ſortes, comme nous le dirons dans la ſuite. Cette ſcience au-reſte, eſt auſſi ancienne que l'Idolâtrie, &

elle faiſoit une partie conſiderable de la Theologie Payenne. Elle étoit même autoriſée par les Loix, particulierement chez les Romains.

Ciceron, qui a compoſé deux Livres auſſi curieux qu'élegans ſur la Divination, examine d'abord s'il eſt vrai qu'il puiſſe y en avoir, & dit que les Philoſophes avoient à ce ſujet trois opinions. Quelques-uns croyoient que dès qu'on admettoit des Dieux, il falloit neceſſairement admettre une Divination. D'autres ſoutenoient qu'il pouvoit y avoir des Dieux, ſans qu'il y eût de Divination; & les derniers étoient perſuadés que quand même il n'y auroit point de Dieux, il pouvoit y en avoir une. Il ſeroit inutile de raiſonner ſur ces trois opinions: la Religion nous apprend que non-ſeulement l'avenir eſt inconnu à l'homme, à moins que Dieu ne le lui revele; mais encore que c'eſt un crime de le tenter pour le connoître, & que toutes les pratiques que l'on employe pour cela, ſont auſſi criminelles qu'inutiles. Ciceron lui-même, quoique plongé dans les tenebres du Paganiſme, s'eſt mocqué dans l'Ouvrage que j'ai cité, de la plûpart de ces pratiques, & les a tournées en ridicules, quoique ſon frere eût fait tout ce qu'il avoit pu pour les ſoutenir.

Ce ſçavant & ingenieux Auteur diviſe la Divination, en artificielle & en naturelle. *Je ſuis donc du ſentiment*, dit Quintus ſon frere, *de ceux qui admettent deux ſortes de Divination; l'une où l'art a beaucoup de part, & l'autre où il n'en a aucune. C'eſt un art dans ceux qui ſuivent les anciennes Obſervations; mais ce n'en eſt point un dans ceux qui ſans ſe ſervir d'aucune conjecture, fondée ſur des Obſervations précédentes, prédiſent les choſes futures par une eſpece d'agitation d'eſprit, & par un mouvement libre & degagé de toutes ſortes de raiſonnemens, comme il arrive ſouvent à ceux qui font des ſonges, & quelquefois à ceux qui deviennent épris d'une certaine fureur, ainſi que Bachis Beotien, Epimenide de Crete, & la Sibylle Erythrée.*

Pour prouver l'univerſalité de la pratique de la Divination, il dit dans un autre endroit: *Or, y a-t'il quelque Peuple qui ne reçoive, ou la Divination par art, comme par exemple, celle qui ſe tire de l'inſpection des entrailles des Victimes, de l'interprétation des prodiges & des foudres, de l'uſage des Auſpices, de la pratique*

des Sorts, & des prédictions des Aſtrologues ; ou la Divination naturelle, qui eſt celle qu'on a par les ſonges, & par la Vaticination (*a*)?

J'ai ſuffiſamment parlé de la Divination naturelle, c'eſt-à-dire des ſonges & de la fureur, dans le Chapitre des Oracles, & dans celui des Sibylles : pour l'artificielle, elle ſe pratiquoit de cent manieres differentes. L'Ecriture Sainte parle de neuf ſortes de Divination : la premiere ſe faiſoit par l'inſpection des Planetes, des étoiles & des nuées ; nous en parlerons dans le Chapitre de l'Aſtrologie. La ſeconde, par le moyen des Augures. La troiſiéme, par les malefices. La quatriéme, par les enchantemens. La cinquiéme, en conſultant les Eſprits, ou comme dit Moyſe, ceux qui interrogeoient le Python. La ſixiéme, par les Devins ou Magiciens, que le même Moyſe nomme *Jedeoni*. La ſeptiéme, par la Necromantie, ou par l'évocation des morts. La huitiéme, par le moyen des Baguettes, ainſi qu'on le voit dans le Prophete Oſée (1) : on peut appeller cette ſorte de Divination, *Rabdomantie*, & *Bolomantie* celle qui ſe faiſoit en mêlant des fléches ; le Prophete Ezechiel en parle à l'occaſion de Nabuchodonoſor, comme nous le dirons ailleurs. Enfin la neuviéme, par l'inſpection du foye, & étoit nommée l'*Hepatoſcopie*.

(1) Chap. 4. v. 12.

Ces neuf ſortes de Divination ſont très-anciennes, puiſque la plûpart étoient en uſage du temps même de Moyſe : on en a inventé depuis une infinité d'autres, qu'il ſuffira de nommer. Nous nous étendrons cependant un peu plus ſur celles qui étoient pratiquées par les Grecs & par les Romains, parce qu'elles entrent dans l'Hiſtoire de leur Religion, dont elles faiſoient partie.

Les quatres eſpeces de Divination les plus generales, étoient celles dans leſquelles on employoit quelqu'un des quatre Elemens, l'eau, la terre, l'air, & le feu ; d'où ces Divinations tiroient leurs noms (*b*).

Pour la premiere, on employoit ou l'eau de la mer, & alors

(*a*) Traduction de Monſieur l'Abbé Regnier des Marets.

(*b*) Les noms de Pyromantie, Hydromantie, Géomantie, ſont compoſés des mots grecs, qui ſignifient le feu, l'eau, la terre, ainſi des autres, & du mot μαντεία qui dans la même langue ſignifie Divination.

elle ſe nommoit Hydromantie ; ou l'eau des fontaines ; & elle étoit appellée *Pegomantie*. Cette ſorte de Divination eſt très-ancienne, puiſqu'on dit qu'elle tire ſon origine des Perſes, qui la communiquerent à d'autres peuples, & en particulier aux Grecs, ſur-tout à Pythagore, qui ſelon Varron, y étoit fort addonné (1). On la pratiquoit de deux manieres, ou en rempliſſant un baſſin d'eau, & ſuſpendant un anneau à un fil qu'on tenoit avec un doigt, pendant que celui qui faiſoit cette operation, proferoit quelques paroles, & ſuivant que cet anneau battoit les bords du baſſin, il en tiroit ſes prédictions ; ou en évoquant les eſprits qui paroiſſoient au fond du baſſin ; & c'étoit cette ſeconde eſpece que pratiquoit Numa Pompilius.

(1) Aug. de Civ. Dei. liv. 7. c. 53.

La Pegomantie, ou la Divination par l'eau des fontaines, ſe pratiquoit en jettant des Sorts, ou des eſpeces de dez. On tiroit d'heureux preſages lorſqu'ils alloient à fond ; & lorſqu'ils demeuroient à la ſurface de l'eau, c'étoit un mauvais augure. Roſæus (1) nous apprend qu'il y avoit encore d'autres manieres de predire l'avenir par le moyen de l'eau ; 1°. en bûvant de celle de quelques fontaines, comme celle de Caſtalie en Béotie, qui avoit la vertu de communiquer ce don. 2°. En jettant dans quelques fontaines, comme dans celle d'Ino en Laconie, des gâteaux ; car s'ils alloient à fond, c'étoit un bon augure, & un mauvais s'ils ſurnageoient, comme nous l'apprenons de Pauſanias (3). Il en étoit de même des billets qu'on jettoit dans les deux petits Lacs des Palices, ainſi que nous le dirons dans l'Hiſtoire de ces Dieux. 3°. Quand l'image de la choſe qu'on vouloit voir, apparoiſſoit dans l'eau, comme il arrivoit, dit-on, dans la fontaine d'Apollon Phryxeus, en Achaïe. 4°. En jettant des phioles de verre dans de certaines eaux, pour connoître les ſuites de quelque maladie ; car on pretend qu'en les retirant, on jugeoit ſi elle étoit mortelle, ou ſi le malade en reviendroit. 5°. En obſervant le mouvement de trois pierres qu'on avoit jettées dans l'eau : ſur quoi on peut conſulter cet Auteur (4).

(2) Arch. Attic.

(3) in Lac.

(4) Arch. Attic. liv. 7. c. 7.

La Pyromantie s'exerçoit par le moyen du feu, ou en obſervant le petillement de la flamme, ou de la lumiere d'une lampe. C'étoit pour cela qu'à Athenes, il y avoit toujours une

lampe allumée dans le Temple de Minerve Poliade, entretenue par des Vierges qui obſervoient regulierement les mouvemens de la flamme. Les Aruſpices l'obſervoient de même, comme nous le dirons dans la ſuite.

Une autre ancienne eſpece de Pyromantie, étoit de remplir d'urine des veſſies, qu'on jettoit dans le feu; & en obſervant de quelle maniere cette urine ſortoit lorſque la veſſie crevoit, on croyoit pouvoir preſager l'avenir: de même qu'en jettant de la poix dans le feu, & regardant de quelle maniere elle brûloit, ou faiſant attention à la fumée, &c. On a imaginé pluſieurs manieres de deviner par le moyen du feu; mais je ne m'étends que ſur celles qui faiſoient partie de l'Idolâtrie.

La Géomantie ſe pratiquoit en employant de la terre, comme ſon nom le fait aſſez connoître. Elle conſiſtoit le plus ſouvent à tracer des lignes ou des cercles, ſur leſquels on croyoit pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre; ou à obſerver les fentes & les crevaſſes qui ſe font naturellement, à la ſurface de la terre, d'où ſortoient, diſoit-on, des exhalaiſons nous l'avons dit de l'antre de Delphes.

La Divination par le moyen de l'air, s'exerçoit auſſi de differentes manieres, ou en obſervant le vol des oiſeaux & les cris de quelques animaux, ou en examinant de quel côté venoit le tonnerre, ou à l'occaſion des metéores & des cometes; mais nous en parlerons dans l'Article des Augures & des Prodiges: enfin ſur l'inſpection des nuées, & ce fut une femme, nommée Anthuſe, qui inventa du temps de l'Empereur Leon, cette ſorte de Divination, dont perſonne avant elle, ſi nous en croyons Photius, ne s'étoit aviſé.

Il y avoit encore une infinité d'autres ſortes de Divination, que je ne ferai que nommer, pour venir à celles qui étoient autoriſées par les Loix & par la Religion. On appelloit *Ornitomantie* celle qu'on tiroit du vol ou du chant des oiſeaux, *Cledoniſmantie* celle qu'on tiroit de la voix. Ciceron remarque à cette occaſion (1) que les Pythagoriciens obſervoient non-ſeulement la voix des Dieux, mais auſſi celle des hommes: *Pythagorici non ſolùm voces Deorum obſervabant, ſed & hominum.* La Divination par les lignes qui paroiſſent dans la paulme de la main, étoit nommée *Chiromantie*, & cette ſorte de

(1) De Div. liv. 1.

Divination a été le plus en vogue, & a duré le plus long-temps.

Celle qui ſe pratiquoit par le moyen des clefs, étoit nommée *Clidomantie ;* par le tamis, *Coſtinomantie ;* par la farine, *Alphitomantie ;* par le moyen de quelques pierres, *Lithomantie ;* par un ou pluſieurs anneaux, *Dactyliomantie ;* par l'évocation des morts, *Pſycomantie ;* ou *Sciomantie ;* par la flamme d'une lampe, *Lychnomantie ;* par le moyen d'un miroir, *Catoptromantie ;* lorſqu'on y employoit des figures de cire, elle étoit nommée *Ceromantie*, ſi on la faiſoit avec une hache ou une coignée, *Axinomantie ;* & quand on ſe ſervoit des nombres, *Arithmomantie.*

On trouve encore d'autres eſpeces de Divination dans l'Ouvrage de Ciceron ; dans le quatriéme Livre de la Sageſſe, par Cardan ; dans Robert Flud, & ailleurs ; mais en voilà trop, peut-être, ſur une matiere ſi vaine & ſi frivole. Comme la plûpart de ces Divinations faiſoient partie de la ſcience des Augures, des Auſpices, & des Aruſpices, dont les fonctions étoient autoriſées par les Loix des Romains, & faiſoient partie de leur Religion, on verra dans le Chapitre ſuivant l'uſage qu'ils en faiſoient.

CHAPITRE IV.

Des Augures, des Auſpices, & des Aruſpices.

LE mot d'Augure a une double ſignification ; car il ſe prend ou pour le préſage même, *Augurium*, ou pour la perſonne qui l'obſervoit *Augur.* A parler exactement, l'Augure ſe prenoit ſur les Phenomenes qui paroiſſoient dans le ciel ; l'Auſpice du vol & du chant des oiſeaux, & l'Aruſpice de l'inſpection des entrailles des Victimes ; cependant les Augures obſervoient auſſi le chant des oiſeaux ; & on croit même que c'eſt de-là que ſe tire le nom d'Augure, *ab aviumgarritu.*

Quoiqu'il en ſoit, l'art des Augures eſt très-ancien, puiſqu'il étoit en uſage du temps de Moyſe, qui le défend ainſi que toute autre ſorte de Divination : *Cave ne imitari velis abominationes*

nationes illarum gentium, nec inveniatur in te qui luſtret filium ſuum, aut filiam, ducens per ignem; aut qui ariolos ſciſcitetur, & obſervet ſomnia, atque auguria, &c. (1) On croit qu'il prit ſon origine chez les Chaldéens, d'où les Grecs & enſuite les Romains en avoient eu connoiſſance. Ces derniers eurent tant d'eſtime & de conſideration pour cette ſcience, qu'il y avoit une Loi des douze Tables, qui défendoit ſous peine de la vie de déſobeir aux Augures: *Quæ Augur injuſta, nefaſta, vitioſa, dirave dixerit, irrita infeſtaque ſunto: quique non paruerit, Capitale eſto.*

(1) Deut. 18. v. 9. & 10.

Cet art étoit connu en Italie avant Romulus, puiſque ce Prince ne bâtit la Ville de Rome qu'après avoir pris les augures. Les Etruriens le pratiquoient dès les temps les plus reculés, & s'y étoient rendus extrêmement habiles depuis que Tagès le leur eut enſeigné. Les Rois ſucceſſeurs de Romulus, pour ne pas laiſſer perdre une ſcience qu'ils croyoient ſi utile, & en même-temps pour ne pas trop la divulguer, & la rendre par-là mepriſable, firent venir d'Etrurie les Augures les plus habiles, pour la mettre en pratique dans les ceremonies religieuſes, & pour l'apprendre à leurs Citoyens; & dans la ſuite ils envoierent tous les ans en Toſcane de jeunes gens d'entre les meilleures familles de Rome, pour l'y étudier, comme je le prouverai dans la ſuite (*a*).

Romulus ne compoſa d'abord ce College que de trois Augures, tirés des trois Tribus qui alors comprenoient tous les habitans de la ville, & Servius en ajouta un quatriéme. Pour entrer dans ce College il falloit être de race Patricienne, & la coutume de n'y en admettre point d'autres, dura juſqu'à l'an de Rome CCCCLIV. ſous le Conſulat de Q. Apuleius Panſa, & de M. Valerius Corvinus, que les Tribuns du peuple demanderent qu'on élevât des Plebéiens à la dignité d'Augure; ce qui leur fut accordé après quelques conteſtations, & on en créa cinq du peuple: ainſi ce College ſe trouva compoſé de neuf perſonnes juſqu'au temps de Sylla, qui y en ajouta ſix autres, comme on l'apprend de Tite-Live & de Florus; ou quinze, ſuivant d'autres Hiſtoriens, qui pretendent

(*a*) Voyez la page 376.

que ſous ce Dictateur le College des Augures étoit compoſé de vingt-quatre perſonnes. Le Chef de ce College étoit nommé *Magiſter Augurum*. Le nombre des Augures ne demeura cependant pas fixé à ceux qui compoſoient ce College, puiſqu'entre ceux qui étoient en charge, les Empereurs en avoient de particuliers pour eux qui demeuroient au Palais, & qui les ſuivoient dans leurs voyages; & qu'il y eut des villes, de celles qui étoient ſoumiſes aux Romains, qui en avoient un ſi grand nombre, que le College des Augures de Lyon, étoit compoſé de trois cens perſonnes.

Anciennement c'étoit le peuple aſſemblé qui éliſoit les Augures, mais dans la ſuite il ſuffiſoit que deux des plus anciens de chaque Curie en propoſaſſent un du nombre de ceux qui avoient étudié cette ſcience; & après un ſerieux examen, il étoit admis ou refuſé par le College aſſemblé; & cette coutume dura juſqu'à l'an de Rome DCLI. que Marius, picqué qu'on eût élevé un autre que lui à la dignité d'Augure qu'il avoit ſollicitée, fit publier une Loi (1) qui attribuoit au peuple le pouvoir d'élire à l'avenir les Augures, les Pontifes, & les autres Prêtres (2); mais peu de temps après Sylla fit abroger cette Loi, & rendit aux Augures le droit d'élection dont la vengeance de Marius les avoit dépouillés. Ils n'en jouirent pas long-temps, car Jules Ceſar qui aſpiroit à la dignité de Souverain Pontife, & qui ne l'eſperoit que par la faction du Peuple, engagea le Tribun Titius Attius Labienus à retablir la Loi Domitia. Il y eut encore d'autres changemens à ce ſujet dans les temps de troubles qui agiterent la Republique; mais enfin Auguſte après avoir mis fin aux guerres civiles, rendit au College des Augures le droit d'élection; ce qui dura juſqu'au temps où les Empereurs ſe le reſerverent.

(1) La Loi Domitia.

(2) Cic. de Leg. Agr.

On prenoit de grandes précautions dans l'élection des Augures; & il falloit que celui qu'on élevoit à cette place, fût d'une vie irréprochable, & n'eût aucun défaut de corps. Auſſi ſon caractere étoit indélebile, & on ne pouvoit le dépoſer pour quelque ſujet que ce fût. Leurs fonctions étoient très-conſiderables par rapport à l'Etat & à la Religion. Le Senat ne pouvoit s'aſſembler qu'en un lieu qu'ils avoient conſacré. Si pendant l'aſſemblée ou du Senat ou du Peuple, ils obſer-

voient quelque mauvais preſage, ils avoient le pouvoir de la rompre, comme auſſi celui de caſſer les Magiſtrats dont l'élection avoit été faite ſous de mauvais auſpices.

Enfin on avoit une ſi grande conſideration pour les Augures & pour les choſes qu'ils annonçoient, qu'on prenoit pour des impies ceux qui les mepriſoient, ou qui faiſoient de leurs prédictions le ſujet de leurs railleries. Auſſi regarda-t'on comme une punition des Dieux la cataſtrophe de Claudius Pulcher, qui fit jetter les Poulets ſacrés dans la mer, parce qu'ils avoient refuſé de manger ce qu'on leur avoit offert, en diſant : *S'ils ne veulent pas manger ils boiront.*

On ne faiſoit point d'entrepriſe conſiderable, point de guerre, point de ſiege, ſans avoir auparavant conſulté les Augures. Si les preſages qu'ils tiroient dans ces occaſions étoient favorables, *proſpera*, ils répondoient, *id aves addicunt*, les oiſeaux l'approuvoient : s'ils étoient mauvais, *adverſa*, *infauſta*, *piacularia*, leur réponſe étoit, *id aves abdicunt*, les oiſeaux le deſapprouvent. Quand les preſages ſe preſentoient d'eux-mêmes, on les appelloit *oblativa ;* & s'ils n'apparoiſſoient que lors qu'on les cherchoit, *impetrata.*

Les augures ſe prenoient en differentes manieres, & toujours avec des ceremonies particulieres. On les tiroit du vol des oiſeaux, & on obſervoit trois choſes ; l'augure, *augurium ;* l'auſpice, *auſpicium ;* & le mouvement ou treſſaillement, *tripidium* ; des entrailles des animaux, & on l'appelloit l'extiſpice : des Prodiges, ainſi que nous le dirons dans un article ſeparé : des Metéores & des Phenomenes qui apparoiſſoient dans le ciel ; & de toutes les manieres de prendre l'augure, celle-ci étoit la plus authentique & la plus sûre, parce que ces ſortes de Phenomenes ne ſe réïteroient pas ordinairement dans un même jour. Ainſi quand le Chef des Augures vouloit rompre une aſſemblée, il lui ſuffiſoit de faire afficher qu'il avoit obſervé des ſignes dans le Ciel, avec cette formule ; *alio die dixerit, pour un autre jour.* Mais comme le Senat vit que le pouvoir des Augures pourroit autoriſer bien des abus, il ordonna que ces ſortes d'affiches ne romproient plus deſormais les aſſemblées qui ſeroient légitimement convoquées.

Parmi les ſignes du Ciel qu'obſervoient les Augures, il y en avoit qui ne ſignifioient rien, & on les nommoit *bruta*, ou *vana*; ceux qui annonçoient quelque évenement, étoient appellés *fatidica*; de ces derniers on nommoit *conſiliaria ſigna*, ceux qui paroiſſoient pendant qu'on deliberoit ſur une affaire: *auctoritativa*, ou confirmatifs, lorſqu'ils n'arrivoient qu'après qu'elle étoit conſommée. De ceux-ci, il y en avoit encore de deux eſpeces; *poſtularia*, qui obligeoient à renouveller les Sacrifices; & *monitoria*, qui avertiſſoient de ce qu'on devoit éviter.

Tous les jours & toutes les ſaiſons n'étoient pas également propres à prendre les augures; & ce fut pour cela que Metellus, au rapport de Plutarque, défendit de les prendre après le mois d'Août, parce que les oiſeaux muoient en cette ſaiſon. On ne devoit pas les prendre non plus immediatement après les Ides de chaque mois, à cauſe du décours de la Lune, ni après midi quelque jour que ce fût.

Le lieu où l'on prenoit l'augure, devoit être élevé, & on l'appelloit pour cela, ſelon Servius, *Templum*, *Arx*, *Auguraculum*, & le Champ conſacré à cet uſage, *Ager effatus* (1). Lorſque le temps ſe trouvoit calme & ſerein, car il n'étoit pas permis de prendre l'augure dans toute autre diſpoſition de l'air; & que toutes les autres ceremonies étoient faites, l'Augure revêtu de ſa Robe, appellée *Læna*, ou *Trabea*, & tenant à la main droite le Bâton augural, qui étoit à peu près ſemblable à nos Croſſes d'Evêques, s'aſſeioit à l'entrée de ſa Tente, regardoit de tous côtés; & après avoir marqué les quatre parties du ciel avec ſon Bâton augural, & tiré une ligne de l'orient à l'occident, & une autre du midi au ſeptentrion, il offroit le Sacrifice & adreſſoit cette priere à Jupiter: *Jovis pater ſi mihi es auctor, urbi, populoque Romano Quiritium, hæc ſanè ſartéque eſſe, ut tu nunc mihi bene ſponſis, beneque volueris; Jupiter, ſi vous êtes le protecteur de Rome & du Peuple Romain, faites que l'augure me ſoit favorable*; ou, comme le dit Tite-Live à l'occaſion de l'élection de Numa Pompilius: *Jupiter Pater, ſi eſt fas hunc Numam Pompilium, cujus ego caput teneo, Regem Romæ eſſe, ut tua ſigna nobis certa & clara ſint inter eos fines quos feci: Jupiter, ſi nous devons élire pour notre Roi Numa*

(1) Serv. in Virgil.

Pompilius, dont je tiens la tête entre mes mains, faites que les ſignes qui paroîtront dans l'enceinte que je viens de tracer, ſoient clairs & certains. Cette priere faite, le Prêtre obſervoit à droite & à gauche, & vers quel endroit les oiſeaux prenoient leur vol, pour décider enſuite ſi l'augure étoit favorable ou funeſte.

Comme cette ceremonie faiſoit partie de la Religion des Romains, on y aſſiſtoit avec un grand reſpect, & pendant le Sacrifice & la priere on obſervoit un grand ſilence. Si l'augure étoit favorable, celui qui l'avoit pris deſcendoit du lieu où il s'étoit placé, & venoit l'annoncer au Peuple par cette formule que nous avons deja rapportée; *Les Oiſeaux l'approuvent*, ou, *ne l'approuvent pas.* Quoique l'augure fût favorable, on attendoit quelquefois, avant que de rien entreprendre, que les Dieux l'euſſent continué par un nouveau ſigne: c'eſt ce que nous fait entendre Virgile dans ce vers; *firmé*

Da deinde auxilium, pater, atque hæc omina firma.

Jupiter ſoyez moi favorable, & confirmez le preſage que vous venez de me donner.

De tous les ſignes du ciel qui ſervoient à prendre l'augure, les plus ſûrs étoient le tonnerre & les éclairs, ſur-tout quand il tonnoit dans un temps ſerein: ſi le tonnerre & les éclairs venoient du côté gauche, c'étoit un bon preſage, & un mauvais s'ils venoient du côté droit. Virgile qui a ſçû faire entrer dans ſon Poëme une grande partie des coutumes religieuſes des Romains, dit à cette occaſion (1):

(1) Æneid. Lib. 9. v. 630.

Audiit, & cœli genitor de parte ſerena
Intonuit lævum, &c.

Donat expliquant ce vers, nous apprend qne la raiſon pour laquelle le tonnerre venant du côté gauche étoit favorable, c'eſt parce que ce qui paroiſſoit de ce côté là, partoit de la droite des Dieux: *quia Sacrificantis latus lævum, dextra eſt ejus qui poſtulata largitur.* Les foudres qui paſſoient du ſeptentrion à l'orient, étoient de mauvais augure; ceux aux contraire qui alloient de l'orient à l'occident, étoient reputés favorables.

Les vents étoient un autre ſigne du ciel qu'on obſervoit dans les augures, parce qu'on les regardoit comme les meſſagers des Dieux, qui venoient apprendre leurs decrets aux hommes. Lutatius, ancien Commentateur de Stace, expliquant cet endroit où le Poëte dit, que l'inſpection des vents & du vol des oiſeaux faiſoit differer la guerre

. . . . . *Ventiſque, aut alite viſâ*
Bellorum proferre diem, &c.

obſerve que les Augures tiroient leurs preſages, par le moyen des vents : *Solent Augures ventorum flatibus futura cognoſcere* ; mais il ne nous apprend rien de plus particulier ſur ce ſujet. Ainſi on ignore quels vents étoient favorables, ou de mauvais préſage.

Au reſte tout ce que je viens de dire des augures qui ſe tiroient des ſignes du ciel, ſe pratiquoit pareillement dans ceux qu'on prenoit par le vol des oiſeaux : la differente maniere dont ils voloient, annonçoit de bons ou de mauvais auſpices. Si elle étoit de mauvais augure, on la nommoit *ſiniſtra*, ou *funeſta* ; ou *arcula*, c'eſt-à-dire, qui defendoit quelque entrepriſe ; *devia*, pour montrer que cette même entrepriſe ſeroit de difficile execution ; *remora*, quand elle devoit être retardée ; *inebra*, lorſque l'augure paroiſſoit y devoir mettre quelqu'obſtacle, & enfin *altera*, quand un ſecond preſage detruiſoit le premier.

Les oiſeaux dont on obſervoit le plus exactement le vol & le chant, étoient l'Aigle, le Vautour, le Milan, le Hibou, le Corbeau & la Corneille. Horace (1) dit du Corbeau :

(1) Liv. 3. Od. 27.

Oſcinem corvum prece ſuſcitabo
Solis ab ortu.

Et Virgile, parlant de la corneille

Sæpè ſiniſtra cavâ prædixit ab ilice cornix,

Mais la maniere la plus ordinaire de prendre l'augure, conſiſtoit à examiner de quelle maniere les Poulets ſacrés prenoient le grain qu'on leur preſentoit. On faiſoit venir ordinairement ces Poulets, de l'Iſle du Negrepont, & on les tenoit renfer-

més dans des cages. Celui qui en avoit ſoin étoit nommé *Pullarius*, comme nous l'apprenons de Ciceron (1). Les Romains avoient tant de foi à la maniere dont ils mangeoient, qu'ils n'entreprenoient rien de conſiderable, ſans avoir pris auparavant cette ſorte d'augure. Les Generaux même des armées les faiſoient porter dans leurs Camps, & les conſultoient avant que de livrer bataille. Le Conſul, après avoir averti celui qui prenoit ſoin de ces Poulets, de préparer tout ce qui étoit neceſſaire pour prendre l'auſpice, jettoit lui-même du grain aux Poulets : s'ils le prenoient avec avidité, en le trépignant & l'écartant çà & là, l'auſpice étoit favorable ; ſi au-contraire ils refuſoient de manger & de boire, l'auſpice étoit mauvais, & on ſe deſiſtoit de l'entrepriſe pour laquelle on les conſultoit.

(1) De Div.

On eſt étonné avec raiſon, de voir qu'un Peuple auſſi ſerieux & auſſi ſage que le Peuple Romain, ait été addonné pendant pluſieurs ſiecles à une ſi puerile ſuperſtition, & ait fait dépendre les plus grandes entrepriſes de la ſatieté ou de l'appetit d'un Poulet ; mais le fait n'en eſt pas moins certain. Ciceron à la verité, s'en eſt mocqué ouvertement, ſans qu'il paroiſſe qu'on lui en ait fait une affaire ſerieuſe ; mais apparemment que les temps étoient changés, lorſqu'il écrivoit ſes Livres de la Divination : peut-être que dans un autre ſiecle il n'en auroit pas raillé impunément.

Quoiqu'il en ſoit, les Romains étoient ſi attachés aux auſpices & aux augures, & ils y avoient tant de foi, qu'ils les prenoient dans toutes les entrepriſes. Après avoir fait précéder les ceremonies preſcrites par la Religion, ils conſultoient toujours une perſonne intelligente dans cette ſorte de ſcience. On nous a conſervé la maniere dont ils interrogeoient celui à qui ils s'adreſſoient. *Quintus Fabius, je ſouhaite que vous me ſerviez à prendre l'auſpice ; dites-moi ſi toutes les ceremonies uſitées en pareil cas, ont été obſervées exactement, & ſi l'auſpice n'eſt point defectueux : Quinte Fabi, te volo mihi in auſpicio eſſe : dicito ſi ſilentium eſſe videtur* ; & alors la perſonne conſultée repondoit : *rien n'y manque ; ſilentium eſſe videtur.*

Les Aruſpices étoient à Rome dans la même conſideration que les Augures. Comme leurs fonctions conſiſtoient à exami-

ner les entrailles des Victimes, on les nommoit auſſi Extiſpices, nom compoſé de deux mots latins, *exta*, entrailles, & *inſpicere*, conſiderer, obſerver, ainſi que je l'ai dit en parlant des Sacrifices. Les Etruriens étoient de tous les Peuples d'Italie ceux qui poſſedoient le mieux la ſcience des Aruſpices, que Tagès leur avoit enſeignée; & c'étoit de leur pays que les Romains faiſoient venir ceux dont ils ſe ſervoient, ou les prenoient parmi ceux qu'ils y avoient envoyés pour s'y inſtruire; car ils envoyoient tous les ans en Etrurie, ainſi que le Senat l'avoit ordonné, ſix jeunes perſonnes, ſi nous en croyons Ciceron, ou dix, ſelon Valere Maxime, ou douze, comme l'aſſûrent d'autres Auteurs, pour être inſtruits dans les connoiſſances des Aruſpices & des autres ſortes de Divination. De peur même que cette ſcience ne vint à s'avilir, par la qualité des perſonnes qui l'exerçoient, ils choiſiſſoient ces jeunes gens parmi les meilleures familles de Rome: *Tantum autem ſtudium antiquis, non ſolùm obſervandæ, ſed etiam amplificandæ Religionis fuit, ut è florentiſſima & opulentiſſima Civitate decem principum filii Senatus-Conſulto ſingulis Hetruriæ populis, percipiendæ Sacrorum diſciplinæ gratiâ, traderentur* (1).

(1) Val. Max. Liv. 3. c. 11.

André Glareanus croit que comme les Etruriens étoient diviſés en douze nations, il faut lire dans Valere Maxime & dans le ſecond Livre de la Divination de Ciceron, douze jeunes gens, & non pas dix, comme le dit Valere Maxime, ou ſix, comme le marque Ciceron, perſuadé que le texte de ces deux Auteurs a été alteré par quelque Copiſte.

J'ai dit que Tagès avoit le premier enſeigné aux Etruriens la ſcience des Aruſpices, & cette autre ſorte de Divination que les Latins nomment la Divination Etruſque; je dois maintenant faire connoître ce Tagès. Ciceron raconte ainſi ſon hiſtoire, ou plûtôt ſa fable (2). » Un Payſan, dit-il, labourant » un champ, & le ſoc de ſa charrue étant entré un peu avant » dans la terre, il remua une motte d'où ſortit un enfant qui » lui enſeigna, de même qu'aux autres Toſcans, les principes » de la Divination ».

(2) De Div. Lib. 2.

Ovide raconte la même fable dans le XVe. Livre de ſes Metamorphoſes (3).

(3) Verſ. 558.

Indigenæ

Indigenæ dixere Tagen, qui primus Hetruſcam
Edocuit gentem caſus aperire futuros.

Comme la maniere de raconter un fait, peut bien en alterer les circonſtances ſans le detruire, je ſuis perſuadé que le fond de la fable que je viens de rapporter, eſt vrai, & qu'elle ſignifie, ou que Tagès étoit d'une naiſſance obſcure, ou qu'il étoit originaire du pays, Autoctone; car c'étoit de ces ſortes de gens qu'on diſoit communément qu'ils étoient ſortis de terre. Quoiqu'il en ſoit, Tagès devint habile dans la ſcience de la Divination, ſur-tout dans celle qui conſiſte à examiner les entrailles; & l'enſeigna enſuite aux Etruriens, qui y devinrent très-habiles. Il avoit même compoſé ſur cette matiere un Ouvrage que l'on conſervoit précieuſement, & qui fut expliqué dans la ſuite par Antiſtius Labeo, qui le diviſa en quinze Livres.

On ne ſçait ſi Tagès avoit lui-même inventé cette ſorte de Divination, ou s'il l'avoit appriſe des Etrangers qui voyagerent de ſon temps en Toſcane. Il eſt ſûr du moins que, ſuivant pluſieurs Auteurs, elle étoit connue & pratiquée dans d'autres pays. Les Grecs la poſſedoient du temps de Tireſias & de Carès, leſquels avoient inventé, ſelon Pline, le premier, l'Auſpice, & le ſecond, l'Augure. Clement d'Alexandrie qui nous a conſervé de précieux morceaux ſur l'Antiquité, prétend que les Phrygiens furent les premiers de tous les Peuples du monde, qui obſerverent le chant & le vol des oiſeaux; & nous apprend en même temps qu'on nommoit *Præpetes*, ceux qui avoient attention au vol, & *Oſcines*, ceux qui s'attachoient au chant; ce qui peut ſervir, pour le dire en paſſant, à faire entendre les vers d'Horace que j'ai cités dans ce Chapitre.

D'autres Auteurs font encore remonter plus haut l'origine de cette ſcience, & ſoutiennent qu'elle a été en uſage dès les temps les plus reculés, dans la Chaldée & dans l'Egypte, d'où les Grecs l'apprirent, & la pratiquerent fort long-temps. Il y avoit même dans la Grece deux familles, celle des Jamides & celle des Clytides, qui étoient ſpecialement deſtinées aux fonctions qu'elle preſcrivoit. De la Grece elle paſſa

en Etrurie, & les Toſcans s'y rendirent ſi habiles; qu'ils devinrent les plus ſçavans de tous les Aruſpices, comme je l'ai déja dit. Il falloit même qu'elle ſe fût repandue dans pluſieurs parties de l'Italie avant la fondation de Rome, puiſque Romulus établit dans ſa nouvelle ville un College de trois Auſpices, en prenant un dans chaque Tribu.

L'Aruſpice tiroit ſes preſages des mouvemens de la Victime qu'on menoit au Sacrifice, de ſes entrailles, & du feu qui la conſumoit. Si la Victime ſe laiſſoit conduire ſans ſe débattre; ſi elle ne jettoit point de cris extraordinaires quand on lui donnoit le coup mortel; ſi elle ne ſe déroboit point des mains de celui qui la conduiſoit, c'étoit un bon augure, & un mauvais ſi le contraire arrivoit. La Victime frappée, on lui ouvroit le ventre & on examinoit ſes entrailles, ſur-tout le foye, le cœur, la rate, les reins, & la langue : on avoit attention à leur couleur, & on obſervoit ſoigneuſement s'il n'y paroiſſoit point quelque flêtriſſure, & ſi chacune de ſes parties étoit telle qu'elle devoit être.

Avant que d'ouvrir la Victime on aſſignoit un des lobes du foye à ceux qui offroient le Sacrifice, & l'autre aux ennemis de l'Etat. Celui qui ſe trouvoit rouge & vermeil, ni plus ni moins gros qu'il ne falloit, ſans flêtriſſure, ſans tache, annonçoit les choſes les plus heureuſes à ceux à qui il étoit deſtiné; celui qui étoit maigre, livide, &c. annonçoit le plus mauvais de tous les preſages. Lucain, qui a decrit avec beaucoup d'élegance toutes les operations des Aruſpices, n'a pas oublié cette circonſtance.

Au côté qu'il aſſigne à la force ennemie,
La couleur eſt vermeille, & la chair affermie.
L'autre eſt tout languiſſant & tout defiguré,
Et, ce qui lui prononce un malheur aſſûré,
A la tête du foye une autre eſt attachée, &c (1).

(1) Trad. de Brebœuf.

Après le foye, le cœur étoit la partie qu'on obſervoit avec le plus de ſoin. S'il palpitoit, s'il étoit maigre & plus petit qu'à l'ordinaire, tout cela étoit de mauvais augure; mais ſi on ne trouvoit point de cœur dans la Victime, on en tiroit les préſages les plus ſiniſtres. On aſſûre que le jour que Ceſar fut

aſſaſſiné, cette partie ne s'étoit point trouvée dans deux Victimes qu'on avoit immolées. La même choſe arriva, dit-on, à Caius Marius dans un Sacrifice qu'il offrit à Utique en Afrique, & à l'Empereur Pertinax.

On en uſoit de même pour la rate, le fiel, & les poulmons; & pour que l'augure fût bon, il falloit que ces trois parties euſſent à peu près les mêmes qualités que celles que devoient avoir le cœur & le foye. Si les entrailles tomboient des mains de celui qui les examinoit; ſi elles jettoient une mauvaiſe odeur; enfin ſi elles étoient livides, flétries, ou trop bouffies, l'Aruſpice n'en preſageoit que des malheurs.

Après avoir ſcrupuleuſement examiné les entrailles de la Victime, on allumoit le feu, & on tiroit pluſieurs augures de la maniere dont il brûloit. Si la flamme étoit claire, ſi elle s'élevoit ſans ſe ſeparer, ſi elle ne s'éteignoit qu'après avoir entierement conſumé la Victime, c'étoit une marque infaillible que le Sacrifice étoit agréable; ſi au-contraire on avoit eu de la peine à allumer le feu, ſi la flamme ſe ſeparoit, ſi au-lieu de s'attacher à la Victime, elle ne faiſoit que rouler autour, ſi elle deſcendoit en bas, le preſage étoit mauvais.

L'Aruſpice tiroit encore ſes pronoſtiques du vin dont on ſe ſervoit pour la Libation. S'il perdoit ſa couleur & ſon goût, l'augure étoit mauvais: c'eſt, au rapport de Virgile (1), ce qui arriva à Didon, lorſqu'offrant un Sacrifice elle s'apperçut que le vin s'étoit changé en un ſang noir & corrompu,

(1) Æneid. L. 4. v. 453.

. . . . . *Latices nigreſcere ſacros,*
Fuſaque in obſcœnum ſe vertere vina cruorem.

De même qu'à Xerxès, qui, ſelon Valere Maxime, ſoupant la veille qu'il devoit aſſieger la ville de Sparte, vit avec étonnement le vin qu'on lui ſervoit à boire, ſe changer par trois fois en ſang: *Infuſum namque pateræ ejus vinum, in ſanguinem nec ſemel, ſed iterùm & tertiò converſum.*

Tels étoient les preſages que tiroient les Augures, les Auſpices & les Aruſpices: mais comme il y en avoit encore pluſieurs autres que chaque particulier pouvoit obſerver, je vais en parler dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Des Preſages & des Prodiges.

MONSIEUR Simon, dans une Diſſertation dont l'Extrait eſt imprimé dans le premier Volume des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1), reduit à ſept eſpeces les Preſages dont il eſt queſtion dans ce Chapitre. 1°. Les paroles fortuites, qui ſe diviſoient encore en deux claſſes; celles dont on ignoroit l'auteur, & qu'on appelloit voix divines: telle fut la voix qui avertit, ſans qu'on ſçût d'où elle venoit, les Romains de l'approche des Gaulois, & à laquelle on bâtit un Temple, ſous le nom d'*Aius Loquutius*. Ces mêmes paroles étoient appellées voix humaines, lorſqu'on ſçavoit qui les avoit prononcées. On ſe ſervoit de cette ſorte de Preſage, ou en recueillant les premieres paroles qu'on entendoit au ſortir de la maiſon, ou en envoyant un eſclave dans la rue, pour rapporter les premiers mots qu'il entendroit. On peut rapporter à ce Préſage celui qu'on tiroit des paroles que prononçoient les enfans en jouant, & qu'on prenoit en bonne ou mauvaiſe part.

(1) Pag. 54.

2°. Les treſſaillemens de quelques parties du corps, principalement des yeux, des ſourcils, & du cœur, formoient la ſeconde eſpece de Preſages. Le treſſaillement de l'œil droit & des ſourcils, étoit un ſigne heureux; celui du cœur, ou ſes palpitations, étoient de mauvais augure, & preſageoient, ſelon Melampus, la trahiſon d'un ami. L'engourdiſſement du petit doigt, & le treſſaillement du pouce de la main gauche, ne ſignifioient rien de favorable. 3°. Les tintemens d'oreille, & les bruits qu'on croyoit entendre quelquefois, étoient auſſi de mauvais Preſages: de là cette ancienne Epigramme,

Garrula quid toties reſonas mihi noctibus auris?
Neſcio quem dicis nunc meminiſſe mei.

4°. Les éternuemens du matin n'étoient pas de bon augure; ceux de l'après-midi l'étoient. 5°. Les chutes imprévues étoient

toujours de mauvais preſages, même celles des Statues : ainſi celles de Neron s'étant trouvées renverſées un premier jour de Janvier, on en augura la mort prochaine de ce Prince. Si en ſortant on heurtoit avec le pied contre le ſeüil de la porte ; ſi l'on rompoit par quelque effort les cordons de ſes ſouliers ; ou qu'en ſe levant de ſon ſiége on ſe ſentît retenu par la robe, tout cela étoit pris à mavais augure.

6°. La rencontre de certaines perſonnes ou de certains animaux, étoient de bons ou de mauvais preſages. Si on rencontroit le matin un Ethiopien, un Nain, un Eunuque, un homme contrefait, on ne manquoit pas de rentrer auſſi-tôt dans ſa maiſon, & d'y demeurer tout le reſte du jour. La rencontre d'un ſerpent, d'un loup, d'un renard, d'un chien, d'un chat ; le cris d'une ſouris, &c. ne preſageoient que des malheurs. Le lion, les fourmis, les abeilles, étoient au-contraire d'un heureux preſage. 7°. Il y avoit encore des noms de bon ou de mauvais augure ; & on obſervoit très-ſcrupuleuſement que les premiers ſoldats qu'on enrolloit, que les enfans qui ſervoient aux Sacrifices, que ceux qui faiſoient la Dedicace d'un Temple, euſſent des noms heureux ; & on déteſtoit ceux qui ſignifioient des choſes triſtes & deſagréables.

On pourroit encore ajouter pluſieurs autres preſages à ceux que nous venons de rapporter : mais que nous apprendroit ce détail, ſi-non que la ſuperſtition des Payens n'avoit point de bornes, puiſqu'il n'y avoit, ſur-tout parmi les Romains, preſque aucune action de la vie, pour laquelle on n'eût recours aux preſages ; aucune où l'on crût pouvoir les négliger ? mais cette attention avoit lieu ſur-tout dans toutes les ceremonies de Religion, dans les Actes publics, qui par cette raiſon commençoient tous par ce préambule : *Quod felix, fauſtum, fortunatumque ſit* ; dans les mariages, à la naiſſance des enfans, dans les voyages, dans les repas, &c. Mais il ne ſuffiſoit pas d'obſerver les preſages, il falloit les accepter quand ils étoient favorables, en remercier les Dieux, leur en demander l'accompliſſement, & même les prier d'en envoyer de nouveaux qui confirmaſſent les premiers ; & lorſqu'ils étoient mauvais, les prier d'en détourner l'effet : *Quod Dî prius omen in ipſum convertant* (1), dit Sinon dans Virgile, en parlant de Calchas.

(1) Virg. Æn. Liv. 2.

Les Romains avoient des Dieux particuliers qu'ils invoquoient, & auſquels ils ſacrifioient, lorſqu'il s'agiſſoit de détourner les mauvais preſages, & d'en prévenir l'effet; & ces Dieux étoient nommés *Averrunci*, ou *Averruncani*, du vieux mot latin *averruncare*, qui ſignifioit, éloigner, détourner. Mais indépendamment du ſecours de ces Dieux, on croyoit pouvoir remedier aux preſages en bien d'autres manieres, puiſque pour détourner l'effet d'un diſcours, ou d'un objet deſagréable, il ſuffiſoit de cracher promptement, comme pour rejetter le venin que l'on avoit reſpiré. On obſervoit avec une attention ſcrupuleuſe, lorſqu'on ne pouvoit éviter de ſe ſervir de mots de mauvaiſe augure, d'adoucir les termes, & d'éloigner autant qu'il étoit poſſible, l'idée funeſte qu'ils faiſoient naître naturellement: ainſi au-lieu de dire qu'un homme étoit mort, on diſoit qu'il avoit vêcu, *vixit*. A Athenes on appelloit une priſon, la maiſon; le Boureau, l'homme public; les Furies, les Eumenides ou les Déeſſes pitoyables, ainſi du reſte.

Les Prodiges.

De tous les Preſages, les Prodiges étoient les plus mauvais, & ceux pour leſquels la Religion payenne preſcrivoit les plus grandes Ceremonies. Lorſque le prodige étoit ſuivi de quelque évenement funeſte, on ne manquoit pas de croire qu'il en étoit la cauſe, ou qu'il étoit arrivé pour l'annoncer. Tite-Live, Denys d'Halicarnaſſe & les autres Hiſtoriens n'ont pas manqué d'inſerer dans leurs Ouvrages les prodiges, que les Annales qu'ils conſultoient leur apprenoient être arrivés en differens temps, & de marquer les triſtes évenemens qui les avoient ſuivis. Pline en rapporte auſſi un grand nombre, ainſi que Valere Maxime, & *Julius Obſequens* en a fait une compilation. Je n'ai pas deſſein de m'étendre beaucoup ſur un ſujet ſi connu, & la Diſſertation de M. Freret, imprimée dans les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1), eſt propre à épargner bien des lectures à ce ſujet.

(1) T. 4. p. 411.

On peut reduire à deux claſſes tous les Prodiges dont parlent les Anciens. Dans la premiere, on comprend ces miracles du Paganiſme, qu'il ſemble qu'on peut expliquer ſans recourir à une cauſe ſurnaturelle. Tel étoit entr'autres celui

qu'on publioit des Dieux Penates que Denys d'Halicarnaſſe raconte ainſi (1). » Pendant qu'on étoit occupé à perfectionner » les travaux, il arriva un prodige ſurprenant. Le Temple & » le Sanctuaire étant diſpoſés à recevoir les Dieux qu'Enée » avoit apportés de Troye, & qu'il avoit placés à Lavinium, » on tranſporta leurs Statues dans le nouveau Temple; mais » le lendemain elles ſe trouverent dans le même lieu, & » ſur les mêmes baſes d'où elles avoient été tirées la veille, » quoique les portes euſſent été fermées pendant la nuit, & » qu'il ne parût aucune bréche aux murailles : on les tranſporta » une ſeconde fois de Lavinium en ceremonie, & après » avoir offert un Sacrifice pour appaiſer les Dieux; mais on » les retrouva encore placées dans le même endroit à La- » vinium ». (1) Liv. 1.

On peut mettre dans la même claſſe celui de Jupiter Terminalis, qu'il ne fut pas poſſible d'arracher de ſa place lors de la conſtruction du Capitole : l'avanture d'Accius Nævius qui trancha, dit-on, un caillou d'un coup de raſoir, pour convaincre l'incrédulité d'un Roi de Rome qui mepriſoit les Augures, & la Divination Etruſque : celle de la Veſtale Æmilia qui puiſa de l'eau dans un crible : celle d'une autre Veſtale, qui tira à bord avec ſa ceinture un vaiſſeau engravé que les plus grandes forces n'avoient pu ébranler : & celle de la Veſtale qui alluma avec le pan de ſa Robe le Feu ſacré, que ſon imprudence avoit laiſſé éteindre. On pourroit joindre aux prodiges de cette premiere eſpece, l'apparition de ces deux jeunes Cavaliers montés ſur deux chevaux blancs, qui furent vûs près du lac Rhegille dans le temps que le Dictateur Poſthumius étoit ſur le point de perdre la bataille, & qui ayant combattu pour les Romains juſqu'à ce qu'ils l'eurent gagnée, diſparurent dans le moment, ſans que le General, qui les fit chercher avec ſoin pour recompenſer leur valeur, pût en apprendre aucune nouvelle : l'avanture que raconte Julius Obſequens (2) de cette Statue de Junon, laquelle interrogée par un jeune homme ſi elle vouloit aller à Rome, fit un ſigne de tête pour marquer qu'elle y conſentoit, & repondit qu'elle iroit volontiers, au grand étonnement de tous ceux qui furent preſens à ce Prodige : *Viſne ire Romam, Juno ? Poſteaquam capite an-* (2) C. 19.

nuiſſet, ſe libenter ituram, magnâ omnium admiratione reſpondit : celle de deux bœufs qui parlerent : enfin celle de ce bouclier qui tomba du ciel ſous le regne de Numa Pompilius, ainſi que le dit le même Auteur ; & pluſieurs autres qui paroiſſent être des effets au-deſſus de la nature.

Les Prodiges de la ſeconde claſſe étoient de ces évenemens à la verité purement naturels, mais qui arrivant moins fréquemment, & paroiſſant contraires au cours ordinaire de la nature, étoient attribués à une cauſe ſuperieure, par la ſuperſtition & la trop grande crédulité des Payens, effrayés à la vûe de ces effets ou rares ou tout-à-fait inconnus. Tels étoient la plûpart des metéores, comme les Parelies, les feux & les lumieres nocturnes, les enfantemens monſtrueux, ſoit d'hommes ſoit d'animaux, les pluies de ſang, de pierres ou de cendres ou de feu, & mille autres choſes purement naturelles, dont je vais rapporter quelques exemples tirés des anciens Auteurs, & en particulier de Julius Obſequens.

(1) C. 1. Sous le regne de Romulus, dit ce dernier Auteur (1), & dans le temps que ce Prince aſſiegeoit la ville de Fidenes, il tomba une pluie de ſang, & auſſi-tôt après, la peſte affligea la ville de (2) C. 4. Rome. Sous celui de Tullus Hoſtilius (2), il tomba du ciel une quantité prodigieuſe de pierres, à peu près comme quand il grêle. Sous le Conſulat de P. Poſthumius Tubero, & de Menenius Agrippa, on vit dans le ciel pendant une partie (3) C. 9. conſiderable de la nuit, des fléches enflammées (3). Ce même Auteur parle ſouvent de ces mêmes feux qui apparoiſſoient dans le ciel, ſemblables à des armées qui ſe battoient ; de même que des Spectres, & des voix extraordinaires qu'on avoit entendues la nuit.

Le lac d'Albe, ſuivant Tite-Live, monta à une hauteur conſiderable, ſans aucune pluie précédente & ſans aucune autre cauſe apparente ; & cet évenement effraya ſi fort les Romains qui étoient alors occupés au ſiege de Veïes, que ne pouvant conſulter les Etruriens avec qui ils étoient actuellement en guerre, ils furent obligés d'envoyer à l'Oracle de Delphes. Sous le Conſulat de M. Valerius Maximus, & de (4) C. 27. Q. Manilius Vitulus (4), on vit ſortir du ſang de terre, pendant qu'il pleuvoit du lait ; & ſous celui de C. Quintius Flaminius,

Flaminius, & de P. Furio, un fleuve parut couvert de ſang.

Les autres prodiges que rapportent les Anciens, ſont à peu près les mêmes. En effet, ce ſont ou des Statues de Dieux frappées de la foudre, ou couvertes de ſang; ou des tremblemens de terre, ou des inondations ſubites : ici c'eſt un enfant de deux mois qui crie, *triomphe* (1); là c'eſt le ciel tout en feu, & des nuits éclairées par le Soleil, ou plutôt par un globe de lumiere qui lui reſſemble; ou des tenebres au milieu du jour. Tantôt c'eſt la naiſſance d'un monſtre, d'un enfant, par exemple, qui n'a qu'une main, qui a deux têtes; ou qui a la figure de quelque animal; une pierre d'une extrême groſſeur qui tombe du ciel; une arc-en-ciel ſans nuages, &c.

(1) C. 31.

Il ne ſeroit pas bien difficile, ſi on vouloit l'entreprendre, d'expliquer par des cauſes naturelles les prodiges de cette ſeconde eſpece. Tous ces feux nocturnes, ces lances enflammées, ces armées qui paroiſſent dans le Ciel, ſont ce que nous appellons aujourd'hui, la Lumiere Boreale, ſi commune depuis quelques années, & peut-être auſſi ancienne que le monde. Ces inondations extraordinaires, & dont on ne voyoit aucune cauſe ſenſible, pouvoient être cauſées par quelque fermentation qui faiſoit élever les eaux. Les pluies de pierres, de cendre ou de feu, étoient l'effet de quelque Volcan, ſemblable à ceux du mont Etna ou du mont Veſuve. Celles de lait, une eau blanchâtre que quelque diſpoſition de l'air avoit épaiſſie : il n'eſt pas douteux aujourd'hui que celles de ſang, ne ſoient les taches que laiſſent ſur les pierres, ſur la terre, & ſur les feuilles des arbres, des papillons qui éclоſent dans des temps chauds & orageux. M. de Peyreſc l'avoit déja conjecturé, il y a plus de cent ans, à l'occaſion d'une de ces pluies; en obſervant que les mêmes taches ſe trouvoient dans des lieux couverts; & M. de Reaumur, dans ſes Memoires pour l'Hiſtoire des Inſectes (1), a mis la choſe hors de doute.

(1) Tom. 2.

Pour les prodiges de la premiere eſpece, j'avoue qu'ils ſont plus difficiles à expliquer : mais ſont-ils tous bien averés? Ont-ils été vûs & écrits par des gens habiles, dans les temps-mêmes qu'on dit qu'ils ſont arrivés? Ne ſont-ils pas fondés

la plûpart ſur des traditions populaires ? Ne peuvent-ils pas, du moins quelques-uns, s'expliquer naturellement, ſur-tout ſi on en éloignoit ces circonſtances merveilleuſes, dont une trop grande crédulité les avoit revétus ? Diſons avec l'Auteur de la Diſſertation que j'ai indiquée, qu'on doit regarder ces faits, & tous ceux qui leur reſſemblent, comme des Fables inventées par des Prêtres corrompus, & reçues par une populace ignorante & ſuperſtitieuſe. Le conſentement des peuples à tout croire, dit-il, ſans avoir jamais rien vû, & qui ſont toujours les dupes de ces ſortes d'hiſtoires, ne peut gueres avoir plus de force pour nous les faire recevoir, que le témoignage des Prêtres payens, qui ont été en tout pays & en tout temps trop intereſſés à faire valoir ces ſortes de miracles, pour être des garants bien sûrs.

Quoiqu'il en ſoit, on ne peut rien ajouter à l'étonnement & à la conſternation des Payens, à l'apparition de quelques uns de ces prodiges, de ceux même qu'il étoit aiſé de juger être de effets purement naturels. Tout l'Empire en étoit troublé, on ne parloit d'autre choſe à Rome : le Senat ordonnoit aux Quindecimvirs de conſulter les Livres des Sibylles; car c'étoit principalement dans ces occaſions qu'on y avoit recours, comme je l'ai déja remarqué d'après Varron, & preſcrivoit les ceremonies de l'expiation, dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant. S'il arrivoit dans ces entrefaites quelque malheur à la Republique; ſi quelque Ennemi lui déclaroit la guerre ; s'il ſurvenoit quelque maladie épidemique, &c. tout étoit mis ſur le compte du prodige; c'étoit lui qui étoit venu annoncer ces calamités.

On eſt ſurpris, & avec raiſon, je le repete encore, de voir les Romains dont on nous donne une ſi haute idée, qu'on vante comme le peuple du monde le plus ſage & le plus éclairé, ce peuple Roi, comme l'appelle Virgile, porter la ſuperſtition, au point où nous voyons qu'il l'a portée, principalement à l'occaſion des Prodiges ; mais l'étonnement ceſſe lorſqu'on conſidere la foibleſſe de l'homme, qui n'a d'autre guide que ſes propres lumieres. On dira peut-être qu'il n'y avoit que le peuple qui donnât dans ces pueriles ſuperſtitions, & que les gens éclairés & les Philoſophes n'en étoient pas les du-

pes. Cependant la Religion qui preſcrivoit des ceremonies particulieres à ces ſortes d'occaſions, étoit la même pour le peuple & pour les Philoſophes. Ciceron lui-même, qui dans ſes Livres de la Divination s'étoit mocqué de la plûpart des ſuperſtitions populaires, & qui s'étonne dans un autre endroit comment deux Augures qui ſe rencontroient pouvoient s'empêcher de rire, dit dans le même Ouvrage, qu'il faut reſpecter l'Aruſpice à cauſe de la Religion & de la Republique qui l'autoriſent : *Aruſpicinam ego, Reipublicæ cauſâ communiſque Religionis, colendam cenſeo.* Mais nous examinerons plus à fond ce qu'on doit penſer de la Religion des Sages du Paganiſme, dans les Reflexions ſur l'Idolâtrie, qu'on trouvera à la fin du Livre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Des Expiations.

L'EXPIATION étoit un acte de Religion établi pour purifier les coupables, & les lieux qu'on croyoit ſouillés. Quoique cette ceremonie, à parler exactement, ne dût être employée que pour les crimes, cependant on en faiſoit uſage dans pluſieurs autres occaſions (*a*). La crainte des calamités publiques, l'eſperance d'appaiſer les Dieux irrités, firent établir pluſieurs ſortes d'Expiations : monſtres, prodiges, préſages, augures, tout y fut ſujet ; & les ſacrifices expiatoires ſe renouvelloient dans mille occaſions, en ſorte qu'il n'y avoit preſque aucune action de la vie, ſoit privée ou publique, qui n'en eût beſoin, ou qui ne fût ſuivie ou précedée de la ceremonie de l'Expiation. Qu'un General prît le Commandement d'une armée ; qu'on celebrât des Jeux ou des Fêtes ; qu'on indiquât une Aſſemblée ; qu'on ſe fit initier à quelque myſtere, on ne manquoit pas de recourir aux ſacrifices expiatoires. Pour la vie privée, chaque particulier avoit ſoin de ſe purifier, non-ſeulement pour les moindres fautes, mais encore à

(*a*) Voyez l'Extrait d'une Diſſertation ſur ce ſujet, par M. l'Abbé de Boiſſi ; Memoires de l'Acad. des Belles Lettres, Tom. I. p. 41.

l'occaſion de tous les objets que la ſuperſtition faiſoit regarder comme de ſiniſtres préſages. Ainſi ces mots ſi ſouvent employés dans les Ecrits des Anciens, *expiare*, *luſtrare*, *purgare*, *februare*, ſignifioient, faire des actes de Religion, ou pour effacer quelque faute, ou pour éloigner les malheurs dont on étoit menacé.

Quoiqu'en general les Expiations publiques fuſſent accompagnées de prieres & de ſacrifices, il y en avoit cependant de plus ou de moins ſolemnelles, de plus ou de moins chargées de ceremonies, & ce n'étoient pas toujours les mêmes Dieux qui devoient être invoqués. Ceux que les Latins nommoient *Averruncі*, étoient implorés pour détourner les maux que quelque prodige, ou quelque objet de mauvais augure venoient annoncer. Il étoit libre de s'adreſſer aux autres, dans les occaſions particulieres où l'on croyoit avoir beſoin de l'Expiation.

Il y avoit donc pluſieurs ſortes d'Expiations, & des ceremonies particulieres à chaque eſpece. Je dirai peu de choſe de celles qu'employoit chaque particulier, puiſqu'il lui ſuffiſoit de ſe laver, ou de recevoir l'eau luſtrale, lorſqu'il entroit dans quelque Temple; mais je m'étendrai un peu davantage ſur celles que la Religion & les Loix avoient preſcrites.

Expiations pour les Prodiges.

Une des plus ſolemnelles étoit celle qu'on employoit à l'apparition de quelque prodige. Le Senat, après avoir ordonné que ceux qui avoient la garde des Livres Sibyllins les conſultaſſent, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans ces occaſions, indiquoit ordinairement des jours de jeûnes, des Fêtes, ſurtout celle des Lectiſternes, des Jeux, des Prieres publiques, & des Sacrifices. On voyoit alors toute la Ville de Rome, & à ſon imitation toutes les autres villes de l'Empire, dans le deuil & dans la conſternation; les Temples ornés, les Lectiſternes préparés dans les places publiques, les Sacrifices expiatoires réiterés. Les Senateurs & les Patriciens, leurs femmes & leurs enfans, avec des couronnes ſur la tête; toutes les Tribus, tous les Ordres, précedés du ſouverain Pontife & des *Duumvirs*, marchoient gravement dans les rues, & cette Proceſſion étoit ſuivie de toute la jeuneſſe, qui chantoit des Hymnes ou recitoit des prieres, pendant que les Prêtres offroient les

Sacrifices expiatoires dans les Temples, & invoquoient les Dieux pour détourner les malheurs dont on ſe croyoit menacé.

Anciennement l'expiation de l'homicide étoit peu chargée de ceremonies ; mais dans la ſuite on y en joignit beaucoup, & on la rendit même très-difficile. Il ſuffiſoit d'abord pour ſe purifier d'un meurtre, de ſe laver dans de l'eau courante ; & c'eſt ainſi, au rapport d'Athenée (1), qu'Achille fut purifié aprés avoir tué Strambelus, Roi des Leleges. Enée au ſortir du ſac de Troye, pria ſon pere de ſe charger des Dieux Penates, qu'il vouloit emporter avec lui, n'oſant lui-même les toucher (*a*), juſqu'à ce qu'il ſe fût purifié dans quelque fleuve: *donec me flumine vivo abluero* (2) ; punition, ſi toutefois c'en étoit une, bien legere pour un crime tel que l'homicide. Auſſi Ovide, après avoir parlé de pluſieurs Heros qui avoient été purifiés de cette maniere, s'écrie qu'il faut être bien crédule pour ſe perſuader qu'on peut à ſi peu de frais être purgé d'un meurtre :

Expiation de l'Homicide.

(1) L. 2. c. 6.

(2) Æn. L. 2.

Ah ! nimium faciles, qui triſtia crimina cædis
Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ (3).

(3) Faſt. L. 2.

Cette ſorte d'Expiation ne dura pas long-temps, puiſque nous voyons dès les ſiecles Heroiques, qu'elle étoit accompagnée de ceremonies plus gênantes & plus ſolemnelles : lors même que le coupable étoit homme de diſtinction, les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la ceremonie. Ainſi dans Apollodore, Copréus qui avoit tué Iphiſe, eſt expié par Euryſthée, Roi de Mycenes. Adraſte, ſelon le temoignage d'Herodote, alla ſe faire expier par Creſus Roi de Lydie. Souvent même le Heros homicide étoit obligé de parcourir pluſieurs pays, ne trouvant perſonne qui voulût l'expier ; ce qui arriva à Hercule, qui le fut enfin par Céyx, Roi de Trachine.

Perſonne n'a decrit dans un plus grand détail la ceremonie de cette ſorte d'expiation, qu'Apollonius de Rhodes, à l'oc-

(a) *Tu, Genitor, cape ſacra manu, patrioſque Penates ;*
Me bello è tanto digreſſum, & cæde recenti,
Attrectare nefas. Virg. Æn. liv. 2.

caſion du meurtre d'Abſyrte, frere de Medée, tué par Jaſon : ce Prince, dit-il, étant arrivé avec Medée dans l'Iſle d'Æa, fit prier Circé de vouloir faire pour eux la ceremonie de l'expiation ; & ayant reçû la permiſſion d'aller au Palais de cette Princeſſe, ils s'avancerent l'un & l'autre les yeux baiſſés, ſelon la coûtume des ſupplians, juſqu'au foyer, où Jaſon ficha en terre l'épée dont il avoit tué ſon beau-frere. Leur ſilence & leur ſituation firent aiſément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs & coupables de quelque homicide, & elle ſe prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon, qui tetoit encore, & l'ayant égorgé, elle frotta de ſon ſang les mains de Jaſon & de Medée. Elle fit enſuite des Libations en l'honneur de Jupiter Expiateur. Après quoi ayant fait jetter hors de la ſalle les reſtes du Sacrifice, elle brûla ſur l'Autel des gâteaux paitris de farine, de ſel & d'eau, & accompagna ces ceremonies de prieres propres à fléchir la colere des Eumenides qui pourſuivent ordinairement les coupables. La ceremonie finie, elle fit aſſeoir ſes hôtes ſur des ſieges magnifiques, pour les regaler.

Les Romains avoient pour l'Expiation du meurtre, des ceremonies differentes de celles des Grecs. Nous en trouvons un exemple bien autentique dans Denys d'Halicarnaſſe, qui raconte de quelle maniere fut expié Horace après avoir tué ſa ſœur. » On ſe declara, dit-il (1), pour le pere du jeune » Horace, & le fils fut abſous du crime de parricide : mais » le Roi qui ne crut pas que dans une ville qui faiſoit pro- » feſſion de craindre les Dieux, le jugement des hommes » ſuffit pour abſoudre un criminel, fit venir les Pontifes, & » voulut qu'ils appaiſaſſent les Dieux & les Genies, & que » le coupable paſſât par toutes les épreuves qui étoient en » uſage, pour expier les crimes où la volonté n'avoit point » eu de part. Les Pontifes éleverent donc deux Autels, l'un » à Junon, protectrice des ſœurs, l'autre à un certain Dieu » ou Genie du Pays, qui depuis porta le nom des Curiaces, » qu'Horace avoit tués. On offrit ſur ces Autels pluſieurs Sa- » crifices d'expiation, après leſquels on fit paſſer le coupable » ſous le joug ; c'eſt-à-dire, ſous une traverſe de bois ſoutenue » par deux autres morceaux de bois ».

(1) Liv. 3. c. 22.

L'Expiation qui ſe pratiquoit à l'égard des Villes, étoit une des plus ſolemnelles. Il y avoit dans le Kalendrier Romain, des jours marqués pour cette Ceremonie (1) : elle ſe faiſoit à Rome le 5. de Fevrier. Le Sacrifice qu'on y offroit, ſe nommoit ſelon Servius, *Suburbale*, ou *Suburbium*, & les Victimes qu'on y immoloit, étoient appellées, au rapport de Feſtus, *Amburbiales*. Outre cette Fête, il y en avoit une autre, qui ne revenoit que tous les cinq ans, & dont la ſolemnité étoit employée à purifier toute une Ville ; & c'eſt du mot, *luſtrare*, expier, qu'on donnoit le nom de *luſtre* à un eſpace de cinq ans. Expiation des Villes.

(1) Voyez Roſin Kal. Rom.

Des occaſions importantes obligeoient quelquefois de celebrer cette ſolemnité, hors du temps marqué, ainſi qu'il arriva, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe, lorſque les Tarquins furent chaſſés de Rome. S'il arrivoit que quelque lieu particulier fût ſouillé, on ne manquoit pas de l'expier ; & ces ſortes d'expiations avoient des noms qui les deſignoient. Celle, par exemple, des Carrefours, ſe nommoit *Compitâlia* ; celle des Champs, *Ambarvalia*. Les Grecs avoient des Expiations particulieres pour les Theatres, & pour les lieux des Aſſemblées du Peuple.

Avant & après les combats, on purifioit les Armées, & cette ceremonie ſe nommoit *Armiluſtrium* ; mot qui s'eſt pris dans la ſuite, pour exprimer la revûe des Troupes, comme il paroît dans pluſieurs endroits des Commentaires de Ceſar ; de même que celui de *luſtrum*, étoit pris pour le dénombrement du Peuple ; mais l'une & l'autre de ces deux ceremonies, étoit toujours accompagnée de Sacrifices. La Fête de l'*Armiluſtrium* ſe celebroit à Rome le 14. des Kalendes de Novembre. Expiation des Armées.

A ces Expiations publiques, je devrois joindre celles dont on ſe ſervoit pour être initié aux grands & aux petits myſteres d'Eléuſis, à ceux de Mithras, aux Orgies, &c. mais j'en parlerai dans l'hiſtoire de Cerès, dans celle des Dieux des Perſes, & dans celle de Bacchus. Il ſuffit de dire ici que le jeûne étoit ſouvent preſcrit pour ces ſortes d'Expiations, c'eſt ce que nous fait entendre Clement d'Alexandrie, lorſqu'il dit que ceux qui vouloient être initiés étant interrogés par

les Prêtres ; repondoient, *j'ai accompli ce qui eſt preſcrit pour les myſteres, j'ai jeûné.*

Le nombre des Expiations publiques n'égaloit pas à beaucoup près, celui des particulieres, puiſqu'on employoit celles-ci dans preſque toutes les actions de la vie, comme nous l'avons déja remarqué : ainſi il n'y avoit ni noces ni funerailles, ni preſqu'aucune démarche de conſequence, qui ne fuſſent précédées de l'Expiation. Tout ce qui étoit reputé de mauvais augure ; la rencontre d'une belette, d'un corbeau ou d'un liévre ; un orage imprévu, un ſonge, & mille autres accidents, obligeoient à recourir à la même ceremonie. Mais il eſt neceſſaire d'obſerver que pour ces ſortes d'expiations particulieres, il n'étoit pas toujours neceſſaire, comme dans les publiques, d'offrir des Sacrifices, & qu'une ſimple ablution ſuffiſoit. Cependant l'eau de la mer, quand on pouvoit l'employer, étoit preferée à celles des rivieres, & l'eau courante, à celle qui étoit ſans mouvement. Quelquefois il étoit neceſſaire de ſe laver tout le corps, quelquefois les mains ſeulement, ou les oreilles. C'eſt d'Euripide que nous apprenons cette derniere pratique, lorſqu'il fait dire à Hippolyte, que ſe croyant ſouillé pour avoir été ſollicité à un crime, il doit laver ſes oreilles. Procope de Gaze, parlant des expiations ſi uſitées parmi les Juifs, nous apprend qu'en general, on mettoit en uſage, l'eau, le ſel, l'orge, le laurier, & le feu, par lequel on faiſoit paſſer ceux qui devoient être purifiés ; & il n'eſt pas douteux que les Payens n'ayent imité dans les ceremonies de leurs Expiations, la plûpart de celles que Moyſe avoit preſcrites aux Juifs, comme le prouvent de ſçavans Commentateurs des Livres Saints.

Des Sermens. Je dois joindre ici ce qui regarde les Sermens, acte de Religion des plus anciens, & des plus ſolemnels, puiſqu'il étoit une eſpece d'expiation ; celui qui le prêtoit ſe purgeant par-là du crime dont on l'accuſoit. Mais comme ce ſujet a été traité par pluſieurs Auteurs, ſoit Juriſconſultes, ſoit Theologiens, il ſuffit d'y renvoyer les Lecteurs, ou plûtôt aux deux ſçavantes Diſſertations de feû M. l'Abbé Maſſieu, imprimées dans les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1).

(1) Tome I. & Tome IV.

L'Auteur y recherche, 1°. L'origine des Sermens, qu'il dit

dit être preſque auſſi anciens que le monde, puiſqu'ils ont commencé lorſque les hommes ſont devenus trompeurs.

2°. Par quelles Divinités les Anciens juroient; & il prouve que c'étoit preſque par tous les Dieux, ſur-tout par les deux qui en étoient regardés comme les garants, ſçavoir, la bonne foi, *bona fides*, & *Deus Fidius*. Les Dieux juroient eux-mêmes par le Styx, & ce ſerment étoit le plus inviolable de tous (1).

3°. Les ceremonies du Serment. Elles étoient d'abord fort ſimples, & on ne faiſoit que lever la main, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui. Les Grands y mirent plus de façon: les Rois levoient leur Sceptre, les Generaux d'Armées, leurs lances ou leurs Pavois; & les Soldats, leur épée, dont quelques-uns, ſuivant le temoignage de Marcellin, s'appliquoient la pointe ſur la gorge. Dans la ſuite on exigea que les Sermens ſe fiſſent dans les Temples, & qu'on touchât les Autels. Il arriva même que quand on étoit éloigné des Temples, & que quelque circonſtance exigeoit le Serment, on élevoit à la hâte un Autel, ou on en avoit de portatifs, qu'on dreſſoit ſur le champ. Il arrivoit ſouvent auſſi que ceux qui juroient, trempoient leurs mains dans le ſang des victimes immolées.

4°. Quelle étoit la morale des Anciens, ſur les Sermens; & elle étoit telle, que le parjure étoit regardé comme le plus grand de tous les crimes. Mais on étoit plus indulgent pour les Sermens des Orateurs, des Poëtes, & des Amants, leſquels auſſi-bien ne ſe faiſoient pas en Juſtice reglée. Ces belles paroles de Pythagore: *Honorez les Dieux & reſpectez le Serment*, renferment, ſelon les Commentateurs de ce fameux Philoſophe, la morale la plus pure & en même temps la plus ſublime, ſur ce dernier acte de Religion.

5°. L'uſage que les Anciens faiſoient du Serment dans la Societé civile; & il étoit à peu près le même que parmi nous, c'eſt-à-dire, qu'on l'exigeoit de tous ceux qui entroient dans quelque Charge, ou qui alloient ſe mêler, en quelque maniere que ce fût, du Gouvernement & des Finances. Le General, lorſqu'il prenoit le Commandement d'une Armée; le Soldat, lorſqu'il s'enrolloit; ceux qui entroient dans le Sa-

(a) Voyez l'Article des fleuves d'Enfer.

cerdoce, ou dans les autres places qui en dependoient ; les Veſtales, les Augures, les Feciaux, ou ceux qui étoient chargés de traiter la paix ; tous étoient obligés de prêter Serment.

6°. Enfin, quelle idée on avoit de ceux qui violoient le Serment. Elle étoit telle qu'on les regardoit comme les plus indignes de tous les hommes, puiſqu'ils abuſoient de ce qu'il y avoit de plus ſaint dans la Religion, & qu'ils cherchoient à tromper les Dieux & les hommes.

CHAPITRE VII.

De la Magie.

APRE'S avoir parlé de la Divination, & des autres moyens dont les Payens s'étoient ſervis pour connoître l'avenir, je dois dire un mot de la Magie, qui a été de tous les excès où une vaine & coupable curioſité a porté les hommes, le plus grand & en même temps le plus dangereux. On eſt juſtement étonné, lorſque l'on conſidere d'un côté l'inutilité d'un art ſi frivole, de l'autre, les crimes où il a engagé les Nations les plus polies & les plus ſçavantes, de même que les plus barbares & les plus groſſieres. On ne s'attend pas ſans doute, que je traite à fond une matiere, ſur laquelle nous n'avons peut-être déja que trop d'Ouvrages. Je n'en parlerai qu'autant qu'elle avoit rapport à la Theologie payenne, & aux pratiques ſuperſtitieuſes de l'Idolâtrie.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur le temps ni ſur le pays où la magie a pris naiſſance. Mais qu'importe de ſçavoir ſi ce ſont les Egyptiens ou les Chaldéens, ou d'autres Peuples qui ont été les inventeurs d'un art auſſi funeſte qu'il eſt frivole ? Ce qu'on peut aſſûrer, c'eſt qu'il eſt très-ancien, & peut-être auſſi ancien que l'Idolâtrie elle-même. L'Ecriture Sainte nous apprend que les Egyptiens le pratiquoient dès les temps les plus reculés, lorſqu'elle fait mention des Magiciens que Pharaon oppoſa à Moyſe, & qui imiterent par leurs enchantemens, preſque tous les prodiges que Dieu operoit par le moyen de ce grand homme. Parmi ces Magi-

ciens il y en avoit deux que S. Paul nomme Jamnès & Mambrès, qui n'ont pas été inconnus à Pline; mais il a mis dans le même rang Moyſe leur plus grand adverſaire, & a cru qu'ils étoient Juifs comme lui : *Eſt & alia magices factio, à Moſe, à Jamne, à Jopate Judæis pridem, ſed multis millibus annorum poſt Zoroaſtrem.* C'eſt le même Zoroaſtre, au reſte, que les Anciens croyoient être le premier inventeur de la magie : *Rex Bactrianorum Zoroaſter*, dit Juſtin après Trogue Pompée, *qui primus dicitur artes magicas inveniſſe.*

On diſtingue ordinairement pluſieurs eſpeces de magie : la naturelle, qui n'eſt qu'une connoiſſance plus grande & plus exacte des cauſes Phyſiques, que celle qu'en a le vulgaire ignorant, & qui a coûtume de regarder comme des prodiges, des effets dont il ignore la cauſe, & comme de veritables prédictions, ce que le Phyſicien lui a annoncé devoir arriver. On dit que c'étoit dans cette ſorte de magie qu'excellerent autrefois Hermès Triſmegiſte, Zoroaſtre, & quelques autres. Les Indiens, les Chaldéens, les Egyptiens & les Perſes, s'y étoient auſſi fort addonnés ; & c'étoit dans cette ſcience que Platon aſſûre qu'on élevoit les enfans des Rois de Perſe. La ſeconde eſpece de magie eſt celle qu'on nomme Mathematique, laquelle joignant quelques pratiques ſubtiles & ingenieuſes, au pouvoir prétendu des Aſtres ſur les choſes d'ici bas, ſe vante de produire des effets miraculeux. Comme celle-ci revient à l'Aſtrologie, dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant, on ne s'y étendra pas d'avantage : diſons ſeulement que quelques machines bien faites & quelques automates, ont paſſé dans des temps d'ignorance, pour des effets de cette magie, & ont fait prendre pour magiciens ceux qui les avoient compoſées. M. Bonami, dans une Diſſertation dont l'Extrait eſt imprimé dans le VIIe. Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, & qui me ſervira beaucoup dans la ſuite de ce Chapitre, dit qu'il y a beaucoup d'apparence que la Magie Egyptienne, ſi celebre dans les Ecrits des Anciens, ne conſiſtoit que dans des connoiſſances puiſées dans les Mathematiques & dans la Phyſique, puiſque tant de Philoſophes Grecs qui voyagerent exprès en Egypte pour s'inſtruire dans les ſciences des Egyptiens, tels que Pythagore,

Empedocle, Democrite, Platon, non-ſeulement n'en rapporterent que des connoiſſances purement naturelles, mais ne témoignerent pas même qu'il y en eût d'autres.

Mais je ſuis perſuadé que les Magiciens d'Egypte employoient les pratiques les plus ſuperſtitieuſes, & c'eſt l'idée qu'en donne Moyſe. Je ne nommerai pas même les autres ſortes de magie, qui ſont fondées ſur des uſages auſſi criminels qu'inutiles, & qui portent ceux qui s'y addonnent, à des excès qui font horreur. Heureuſement on abandonne aujourd'hui une ſcience ſi funeſte : on a ouvert enfin les yeux ſur la vanité de ces ſuperſtitions, & ſur la folie de ſes promeſſes ; & ſi elle eſt encore pratiquée par quelques gens groſſiers & de la lie du peuple, on peut aſſûrer qu'elle n'eut jamais moins de vogue, qu'elle en a de nos jours. Venons maintenant à la magie qui faiſoit un des principaux dogmes de la Theologie payenne, & qui eſt en même temps celle de toutes, qui a eu les plus illuſtres partiſans, ſur-tout parmi les Philoſophes qui vivoient dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme.

On peut definir la magie, l'Art de produire dans la nature des choſes au-deſſus du pouvoir de l'homme, par le ſecours des Dieux, en employant certaines paroles & certaines ceremonies. Comme les Magiciens invoquoient deux ſortes de Divinités, les unes bienfaiſantes, & les autres malfaiſantes & nuiſibles, cette difference conſtitue deux ſortes de magie. L'une, & c'étoit celle qui avoit recours aux Dieux bienfaiſans, fut nommée *Théurgie ;* l'autre, qui n'avoit pour objet que de faire le mal, & qui pour cela n'invoquoit que des Genies malfaiſans, fut appellée *Goétie.* Autant que les plus ſages du Paganiſme, & les plus grands Philoſophes mepriſerent la Goétie, autant faiſoient-ils de cas de la Théurgie. Elle étoit, ſelon eux, un art divin qui ne ſervoit qu'à perfectionner l'eſprit, & à rendre l'ame plus pure ; & ceux qui par le moyen de cette magie avoient le bonheur de parvenir à l'*Autopſie*, état où l'on avoit un commerce intime avec les Dieux, ſe croyoient revêtus de toute leur puiſſance, & étoient perſuadés que rien ne leur étoit impoſſible.

C'étoit à cet état de perfection que tendoient ceux qui faiſoient profeſſion de cette ſorte de magie ; mais auſſi elle ſou-

mettoit à des pratiques difficiles. Il falloit que le Prêtre Théurgique fût irreprochable dans ſes mœurs, & que tous ceux qui participoient à ſes operations, fuſſent purs ; qu'ils n'euſſent eu aucun commerce avec les femmes ; qu'ils n'euſſent point mangé de choſes qui euſſent eu vie ; & qu'ils ne ſe fuſſent point ſouillés par l'attouchement d'un cadavre. Les Philoſophes & les gens les plus vertueux ſe faiſoient honneur d'être initiés dans les myſteres de cette ſorte de magie. La Goétie étoit bien differente : tout la rendoit également odieuſe & mepriſable. Ceux qui en faiſoient profeſſion n'avoient commerce qu'avec les mauvais Genies, & n'employoient leurs operations que pour nuire. L'appareil de leurs ceremonies redoubloit encore l'horreur qu'avoient de cette magie les honnêtes gens. Les lieux ſoûterrains étoient choiſis preferablement aux autres : la nuit, les victimes noires qu'ils immoloient ; les oſſemens des morts, les cadavres dont ils étoient environnés dans les antres ; les enfans qu'ils égorgeoient pour chercher l'avenir dans leurs entrailles ; tout étoit également funeſte & criminel.

Jamblique, dans ſon Traité des Myſteres, s'étend beaucoup ſur cette matiere, & ſon Ouvrage ſuppoſe partout la diſtinction de la Théurgie & de la Goétie, & c'eſt de la premiere qu'il paroît faire grand cas. Ce que l'une & l'autre avoient de commun, c'eſt qu'elles employoient également des paroles, auſquelles on croyoit être attachée une certaine vertu. Quelquefois le charme ſeul de ces paroles myſterieuſes operoit tout l'effet qu'on attendoit, ſouvent il falloit y ajoûter des compoſitions d'herbes ; toujours il étoit neceſſaire d'obſerver exactement le temps des Sacrifices, les jours, les heures, l'aſpect des Aſtres, le nombre & la qualité des Victimes. Le plus grand embarras étoit de ſçavoir quelles Divinités on devoit invoquer, quelles offrandes on devoit leur preſenter, quelles plantes, quels parfums leur étoient les plus agréables. En effet, la doſe plus ou moins forte rendoit inutile l'operation magique, auſſi-bien que l'oubli d'une ſeule Divinité. Comme une corde rompue derange l'harmonie d'un Inſtrument, de même, remarque Jamblique, un Dieu dont on avoit oublié le nom, ou en l'honneur duquel on n'avoit pas fait entrer dans la compoſition des choſes qu'on offroit, le

parfum, l'herbe, ou toute autre choſe qui lui étoit ſpecialement conſacrée, empêchoit l'effet du Sacrifice.

Pline ſe mocque agréablement de cette ſorte de ſuperſtition (1), lorſqu'après avoir parlé d'une herbe qu'il ſuffiſoit, diſoit-on, de jetter au milieu d'une armée pour la mettre en deroute, il dit: » Où étoit cette herbe lorſque Rome étoit » preſſée par les Teutons & par les Cimbres? Pourquoi les » Perſes ne s'en ſervirent-ils pas lorſque Lucullus tailloit en » pieces leurs Troupes »? Puis reprenant ſon ſerieux, il querelle Scipion d'avoir fait un amas ſi conſiderable d'armes & de machines de guerre, puiſqu'une ſeule plante lui ſuffiſoit pour lui ouvrir les portes de Carthage.

(1) Liv. 26. c. 4.

Comme le Paganiſme admettoit un grand nombre de Dieux, dont les uns étoient bienfaiſants, les autres malfaiſants; que chacun avoit ſon culte particulier & ſes ceremonies marquées; ſi on vouloit obtenir d'eux quelque grace, réuſſir dans quelqu'entrepriſe, il falloit être attentif à la maniere dont la Religion enſeignoit qu'ils vouloient être honorés. Ce principe poſé, il eſt aiſé de voir que la Théurgie & la Goétie avoient un rapport marqué avec la Theologie, & que ceux qui faiſoient profeſſion de l'une & de l'autre de ces deux magies, devoient être d'excellens Theologiens. Voila ce qui fait dire à Pline que la magie, née de la Medecine, après s'être fortifiée du ſecours de l'Aſtrologie, avoit emprunté de la Religion ce qu'elle avoit de ſplendeur & d'autorité.

Les Théurgiques n'arrivoient pas tout d'un coup à cet état de perfection où ils tendoient & il falloit paſſer d'abord par les Expiations; on ſe faiſoit enſuite initier aux petits myſteres, qui étoient comme une préparation à un état plus relevé: il falloit jeûner, prier, vivre dans une exacte continence, ſe purifier: enſuite venoient les grands myſteres, où il n'étoit plus queſtion que de mediter, & de contempler toute la nature, qui n'avoit plus alors rien de caché pour ceux qui avoient paſſé par ces épreuves. Neron, dont la folie étoit de vouloir commander aux Dieux, & qui croyoit ne pouvoir y parvenir que par la magie, faiſoit ſi grand cas des Magiciens (2), qu'il en faiſoit venir de tous côtés, & les combloit de bienfaits. Le ſoin de lui en amener valut à Tiridate la Couronne d'Armenie.

(2) Pline L. 30. c. 12.

On étoit ſi perſuadé du pouvoir de la magie, ſur-tout de la Théurgique, & de l'efficacité des myſteres, qu'on croyoit que les prodiges de valeur d'Hercule, de Jaſon, de Caſtor & de Pollux, & des autres Heros, étoient dûs à leur initiation à ces myſteres. Varron, le plus ſçavant des Romains, étoit ſi convaincu de la force & du pouvoir de cette magie, qu'il ne doutoit point que ce que raconte Homere de la metamorphoſe des Compagnons d'Ulyſſe en pourceaux, ne fût l'effet des enchantemens de Circé. Il jugeoit de même de ce qu'on débitoit des Arcadiens, qui, diſoit-on, traverſant un étang à la nage, étoient changés en loups, & reprenoient au bout des neuf ans leur premiere figure, ſi après s'être abſtenus pendant ce temps-là de manger de la chair humaine, ils repaſſoient le même étang.

J'ai dit que pour réuſſir dans les operations de la Théurgie, il falloit ne rien oublier des pratiques & des ceremonies qui avoient été preſcrites à ce ſujet : il en étoit de même des formules de prieres & des autres paroles qu'il falloit prononcer ; & quoique ces formules fûſſent ſouvent compoſées de mots d'une langue étrangere qu'on n'entendoit pas, il étoit neceſſaire cependant de les reciter telles qu'elles étoient, ſans en omettre une ſyllabe ; ainſi que nous l'avons dit en parlant des Evocations & des Devouemens (1). On étoit même ſi perſuadé de la neceſſité de ſuivre entierement le ceremonial, qu'on diſoit que ſi Tullus Hoſtilius avoit conſulté le Pontiſe prépoſé aux pratiques de la Religion, lorſqu'il entreprit de faire deſcendre Jupiter du ciel ſelon les pratiques preſcrites dans le Rituel de Numa Pompilius, il n'auroit pas été frappé de la foudre, pour avoir manqué à quelque choſe dans le Sacrifice qu'il offrit pour cela. Ce trait d'Hiſtoire, pour le dire en paſſant, nous apprend que Numa, parmi les ceremonies religieuſes qu'il avoit enſeignées, en avoit preſcrit pour les Evocations, qui étoient une ſuite de la magie Théurgique.

(1) Liv. 3.

Evocations des manes.

Entre ces Evocations, la plus ſolemnelle, & celle en même temps qui étoit le plus ſouvent pratiquée, étoit celle des ames des morts. L'uſage d'évoquer les manes étoit ſi ancien, que ſon origine remonte aux temps les plus reculés ; & tous

les anathémes lancés par les Auteurs ſacrés, contre ceux qui conſultoient l'eſprit de Python, ſont des preuves de l'ancienneté de cette pratique. Parmi les differentes ſortes de magie que Moyſe défend, celle d'évoquer les manes y eſt marquée expreſſément: *Nec ſit . . . . qui quærat à mortuis veritatem.* Perſonne n'ignore l'hiſtoire de Saül, qui alla conſulter la Pythoniſſe d'Endor pour évoquer l'ame de Samuel (1). Je n'entrerai point dans l'effet qu'eut cette Evocation, & je n'examinerai point ſi veritablement Samuel apparut à ce Prince, ou ſi ce fut le Demon qui le trompa ſous une apparence empruntée, ou enfin ſi la Pythoniſſe elle-même le ſeduiſit par quelque illuſion. On ſçait que les ſentimens des Peres & des Ecrivains Eccleſiaſtiques ſont fort partagés là-deſſus, & que la Religion n'a rien établi qui puiſſe nous engager à ſuivre aucune opinion, préferablement à une autre. Je ne parle que de l'uſage, & il eſt certain qu'il étoit auſſi ancien, qu'il étoit univerſellement pratiqué.

(1) Reg. l. 2. c. 28. v. 11. & 12.

Les Auteurs profanes regardent Orphée comme l'inventeur de cet art funeſte, & il eſt vrai en effet que les Hymnes qu'on lui attribue, ſont la plûpart de veritables Evocations : mais il y a apparence que cette pratique étoit venue des Peuples de l'Orient, & qu'elle fut portée dans la Grece avec les autres Ceremonies religieuſes par les Colonies qui vinrent s'y établir. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'au temps d'Homere on pratiquoit l'uſage de cette ſorte d'évocation, comme il paroît par quelques endroits de l'Iliade, où il en eſt fait mention. Ce n'étoit pas même alors une choſe odieuſe & criminelle, puiſqu'il y avoit des perſonnes qui faiſoient publiquement profeſſion d'évoquer les ames, & des Temples pour y faire la ceremonie de l'Evocation. Pauſanias parle de celui qui étoit dans la Theſprotie, où Orphée alla pour évoquer l'ame de ſa femme Euridice (2). C'eſt ce voyage même, & le motif qui l'y amena, qui ont fait croire qu'il étoit deſcendu aux Enfers. Le voyage d'Ulyſſe au pays des Cimmeriens, où il alla pour conſulter l'ombre de Tireſias, qu'Homere decrit ſi bien dans l'Odyſſée (3), a tout l'air d'une ſemblable Evocation ; & on pourroit en dire autant de tous les autres prétendus voyages dans le Royaume de Pluton.

(2) In Beot.

(3) Liv. 11.

Mais

Mais ce ne ſont pas ſeulement les Poëtes qui parlent de l'Evocation des Eſprits, l'Hiſtoire en fournit auſſi des exemples. Periandre, Tyran de Corinthe, alla chez les Theſprotes pour conſulter ſa femme Meliſſe, au ſujet d'un dépôt : & les Lacedemoniens ayant fait mourir de faim Pauſanias dans le Temple de Pallas, & ne pouvant appaiſer ſes manes qui les tourmentoient ſans relâche, firent venir, au rapport des Hiſtoriens, les Magiciens de Theſſalie, qui ayant évoqué les ames de ſes ennemis, elles donnerent ſi bien la chaſſe à la ſienne, qu'elle fut obligée de vuider le pays.

Je n'ai pas deſſein d'étaler les horribles pratiques que mettoient en uſage les Necromantiens, en évoquant les ombres des morts : il me ſuffit d'avoir montré le rapport & la liaiſon que cet art funeſte avoit avec la Religion payenne qui les autoriſoit.

Finiſſons en remarquant que cette maniere de parler, *évoquer les ames*, n'eſt pas exacte : car ce que les Magiciens, & les Prêtres établis dans les Temples des manes, évoquoient, n'étoit ni le corps ni l'ame, mais quelque choſe qui tenoit le milieu entre l'ame & le corps, & que les Grecs appelloient εἴδωλον, les Latins, *ſimulachrum*, *imago*, *umbra*. Quand Patrocle prie Achille de lui accorder les honneurs de la ſepulture, c'eſt afin que les images legeres des morts, ne l'empêchent pas de paſſer le fleuve fatal : ce n'étoient ni l'ame ni le corps qui deſcendoient dans les Enfers, mais ces ombres. En effet Ulyſſe voit l'ombre d'Hercule dans les Champs Elyſées, pendant que ce Heros eſt dans les cieux. Mais j'expliquerai ce point de la Theologie payenne, lorſque je parlerai des Enfers (1).

(1) Tome III.

CHAPITRE VIII.

De l'Aſtrologie.

LEs Anciens ne ſont pas d'accord ſur les Peuples à qui on doit attribuer l'invention de l'Aſtrologie. Herodote dit qu'elle prit naiſſance en Egypte ; & on convient qu'elle y étoit cultivée dès les temps les plus reculés ; mais le nom de Science Chaldaïque qu'elle a toujours porté, prouve que c'eſt dans la Chaldée qu'il faut en chercher l'origine ; auſſi eſt-ce le ſentiment de Ciceron (1). » Comme les Aſſyriens, dit-il, habitant de vaſtes plaines, d'où ils découvrent le ciel de toutes » parts, ont les premiers obſervé le cours des Aſtres, ils ont » été auſſi les premiers qui ont appris à la poſterité les effets » qu'ils ont cru devoir leur attribuer ; & ont fait de leurs » Obſervations une ſcience, par laquelle ils prétendent pouvoir prédire à chacun ce qui lui doit arriver, & quelle deſtinée lui eſt préparée dès ſa naiſſance ». Un paſſage du Prophete Iſaïe nous apprend que cet art de prédire l'avenir par le moyen des Aſtres, étoit très-ancien dans la Chaldée, & en particulier à Babylone qui en étoit la Capitale : *Appelle maintenant à ton ſecours*, dit ce Prophete (2) en apoſtrophant cette ville idolâtre, *les Augures qui obſervoient les Aſtres, & qui ſupputoient les mois pour t'annoncer l'avenir.*

(1) De Divin. Liv. 1.

(2) Cap. 47. v. 15.

Voila donc l'Aſtrologie judiciaire connue en Chaldée dès les temps les plus reculés : c'eſt tout ce qu'on peut dire de certain ſur l'origine de cette ſcience. Car, ſerions-nous plus avancés, quand il ſeroit vrai, comme le dit Suidas, que Zoroaſtre & Oſtanes en furent les inventeurs, puiſqu'il reſteroit toujours beaucoup de difficultés ſur le pays de ces deux perſonnages, & encore plus ſur le temps où ils ont vêcu ? Des témoignages de Beroſe & d'Eupoleme, cités par Euſebe (3), nous apprennent à la verité qu'Abraham étoit fort verſé dans la connoiſſance des Aſtres, & poſſedoit ce qu'on appelloit anciennement la ſcience Chaldaïque ; mais ces deux Auteurs n'ont pas diſtingué l'Aſtronomie, à laquelle peut-être ce ſaint

(3) Preparat. Evang. Liv. 7.

Patriarche s'appliqua, d'avec l'Aſtrologie judiciaire : car il eſt ſouvent arrivé que l'on a confondu ces deux ſciences, quoique l'une ſoit auſſi ſage & auſſi utile, que l'autre eſt vaine & frivole.

De la Chaldée cette ſcience paſſa en Egypte, où elle fut fort cultivée, comme on l'a déja remarqué, & de l'Egypte dans la Grece ; c'eſt le chemin ordinaire des ſciences, des arts, & des fables. Les Grecs vains & curieux s'y appliquerent beaucoup ; & Chilon Lacedemonien, l'un des ſept Sages de la Grece, fut, dit-on, le premier qui s'y addonna. De la Grece elle fut portée dans les autres pays occidentaux, où elle fit tant de progrès, que jamais aucune ſcience ne fut plus univerſellement répandue.

Je n'ai pas deſſein de m'étendre ſur ſes progrès, encore moins ſur les pratiques differentes qu'employoient les Aſtrologues, pour parvenir par l'inſpection des Aſtres à la connoiſſance de l'avenir : rien de ſi frivole que les principes ſur leſquels ils ſe fondoient. En effet, qu'eſt-ce que cet état du ciel que prend l'Aſtrologue, & ſur quoi appuye-t'il les prédictions qu'il en tire ? Les Anciens Aſtronomes avoient diviſé le Zodiaque en douze portions, & avoient donné des noms aux douze Conſtellations qui le formoient ; mais elles pouvoient en avoir d'autres, & les avoient en effet dans d'autres Planiſpheres. La Sphere barbarique, dit Firmicus, étoit entierement differente de celle des Grecs & des Romains, & celle des Chinois differoit encore des unes & des autres. Dans la Sphere grecque, les Planetes portoient les noms de ſept Divinités ; les Arabes qui auroient cru commettre une Idolâtrie, s'ils avoient placé des figures humaines dans le ciel, avoient mis à leur place, des animaux ou d'autres choſes ; des Paons, par exemple, à la place des Jumeaux ; une gerbe, au-lieu de la Vierge ; un carquois, pour le Sagittaire, &c. tout cela a été arbitraire. D'où vient donc que les Aſtrologues jugeoient du temperament & des actions des hommes nés ſous l'aſpect de ces Planetes ou de ces Conſtellations, eu égard à leurs noms ? Pourquoi diſoient-ils que celui qui étoit né ſous le Signe de la Vierge étoit chaſte ? Que ceux à la naiſſance deſquels avoit preſidé Venus, étoient galants & amoureux ? Que

Mercure rendoit vif & ingenieux; Saturne ſage & prudent; que la Lune faiſoit les bons navigateurs; Mars, les guerriers, &c ? ces Conſtellations & ces Planetes avoient elles le moindre rapport avec les ſymboles qui les repreſentoient ? Et pourquoi avoient-elles ce même rapport dans les pays où on les repreſentoit differemment ?

D'ailleurs, qui peut ſe vanter de prendre au juſte l'état du ciel, au moment de la naiſſance de quelqu'un; de ce ciel, qui change à chaque inſtant, & qui eſt ſi prodigieuſement éloigné de nous ? Mais pourquoi entreprendre de refuter ces abſurdités ? Tant d'autres l'ont fait avant moi, & il eſt ſi aiſé de triompher ſur ce ſujet, que le ſuccès ne doit guere flatter. N'eſt-il pas évident en effet, je dis d'une évidence à faire revenir les plus opiniâtres & les plus entêtés, que ces corps, qui roulent dans des eſpaces ſi éloignés de nous, ne ſçauroient diriger ſi juſte leurs influences, (c'eſt-à-dire, les petits corpuſcules qui s'en détachent, car je défie que l'on conçoive autrement leur action) qu'elles viennent ſans que rien les détourne, tomber directement ſur notre terre qui n'eſt qu'un point inviſible à leur égard, où il leur faudroit pluſieurs années pour y arriver, quand même elles iroient auſſi vîte qu'un boulet de canon ; ſur un Royaume, ſur une Province, ſur une Ville, ſur une maiſon, & en particulier ſur un homme, qui n'y occupe qu'un très-petit eſpace ? Comment concevroit-on, quand même ces corpuſcules arriveroient dans l'endroit où naît un enfant, qu'ils puſſent déterminer toutes les actions de ſa vie, avec leſquelles ils n'ont certainement aucune liaiſon ; agir ſur ſes penſées, ſur ſa liberté, &c ? Par quel excès d'extravagance a-t'on donc oſé avancer, que ces influences agiſſoient ſi puiſſamment ſur nous, qu'elles déterminoient toutes nos actions ; qu'elles nous portoient au bien ou au mal ; qu'elles formoient nos temperamens, nos inclinations, nos habitudes ? Comment a-t'on pu dire ſerieuſement que le Signe du Belier preſidoit à la tête ; le Taureau, au goſier ; les Jumeaux, à la poitrine ; le Scorpion, aux entrailles ; les Poiſſons, aux pieds : que le Lion donnoit la force ; que les aſpects differens de ces Signes étoient cauſe de la bonne ou de la mauvaiſe diſpoſition de nos corps ? Qu'il falloit bien ſe donner de garde, par exem-

ple, de prendre medecine ſous l'aſpect du Taureau, parce que, comme cet animal rumine, on la vomiroit ; ainſi que mille autres extravagances que j'aurois honte de rapporter ?

Finiſſons ce Chapitre & ce Livre par une reflexion. Nous ſeroit-il avantageux de penetrer dans cet avenir, qu'on s'eſt tant efforcé de connoître ? Non certainement, & c'eſt avec une ſageſſe infinie, que Dieu nous l'a caché, comme le dit Horace :

Prudens futuri temporis exitum
Caliginoſâ nocte premit Deus.

Rien n'eſt ſi touchant ni ſi beau que ce que dit Ciceron à cette occaſion (1). » Dans quelle triſteſſe n'auroit pas été plongé » Priam le reſte de ſa vie, s'il avoit ſçu le ſort funeſte qui lui » étoit reſervé ? Les trois Conſulats de Pompée, ſes trois » Triomphes, l'auroient-ils rendu ſenſible à la moindre joie, » s'il avoit pû prevoir, ce que nous ne ſçaurions dire nous- » mêmes ſans verſer un torrent de larmes, qu'un jour, après » la perte d'une bataille & la deroute entiere de ſon armée, » il ſeroit tué dans les deſerts de l'Egypte ? Et qu'auroit penſé » Ceſar, s'il avoit ſçu auſſi qu'au milieu de ce même Senat, » qu'il avoit rempli de ſes amis & de ſes créatures, près de » la Statue de Pompée, à la vue de ſes Gardes, il ſeroit » percé de coups par ſes meilleurs amis, & ſon corps aban- » donné, ſans que perſonne oſât en approcher ? Il eſt donc » plus utile & plus avantageux pour nous d'ignorer, que de » connoître les maux qui nous ſont reſervés ». *Certè igitur ignoratio futurorum malorum melior eſt, quàm ſcientia.*

(1) De Div. Lib. 2.

LIVRE CINQUIE'ME,

De la Nature des Dieux ; de leur diviſion en pluſieurs Claſſes.

TOUT ce qu'on vient de voir dans les deux Livres précédents, regarde l'Idolâtrie en general, ſon origine, ſes progrès. On a parlé dans le troiſiéme du culte que le Paganiſme rendoit à ſes fauſſes Divinités ; de tout ce qui ſervoit à ce culte, Temples, Autels, Bois ſacrés, Sacrifices, Prêtres, Victimes, &c. dans le quatriéme, on a parcouru toutes les ſortes de Divination ; Oracles, Sibylles, Aruſpices, Augures, &c. Il me reſte maintenant à examiner quelle étoit la nature de ces Dieux, qui ont été pendant tant de ſiécles l'objet du culte de preſque toute la terre ; quels étoient ceux qu'on regardoit comme leurs enfans ; enfin à les diviſer en differentes Claſſes. C'eſt dans ce Livre qu'après avoir rapporté les ſentimens des Philoſophes anciens ſur la Divinité, je prouverai par tout ce que l'Antiquité a de plus reſpectable, que malgré leurs raffinemens, on a cru toujours que la plûpart des Dieux avoient été des hommes, ſujets à la mort comme ceux qui les adoroient ; & j'eſpere que cet article de la Theologie payenne ſera prouvé d'une maniere qui ne ſouffrira point de replique.

CHAPITRE I.

De la Nature des Dieux.

IL n'y a rien au monde ſur quoi les anciens Philoloſophes ayent tant raiſonné, que ſur la nature des Dieux; mais nous ne connoiſſons que très-imparfaitement leurs Syſtêmes, & ſans Diogene Laerce & Ciceron qui nous ont conſervé l'hiſtoire de leurs opinions, l'un dans les vies des Philoſophes, l'autre dans ſes trois Livres de la Nature des Dieux, nous les ignorerions entierement. Il eſt vrai qu'on doit mettre une grande difference entre ces deux Auteurs, & que le premier eſt un guide beaucoup moins ſûr que le ſecond, qui paroît parfaitement inſtruit de ſa matiere: mais comme il la traite en Academicien, on a ſouvent de la peine à demêler quel eſt ſon ſentiment. Ce ſçavant Auteur introduit dans ſon Ouvrage trois Philoſophes de Sectes oppoſées, un Epicurien, un Stoïcien, & un Academicien, qui diſputent ſur la Nature des Dieux. Quant aux deux premiers, ils ont chacun leurs dogmes, & ſe croyent à l'excluſion l'un de l'autre en poſſeſſion de la verité; mais l'Academicien, qui ne veut ſe rendre qu'à l'évidence, les arrête tour à tour, leur découvre l'illuſion de leurs préjugés, & ne ſonge lui-même à ſe garantir de l'erreur, qu'en n'affirmant rien de poſitif.

On voit d'abord que ce n'eſt point dans leurs ſyſtêmes qu'il faut eſperer de trouver une idée juſte de la Divinité, & s'ils ſe ſont égarés dans leurs vaines ſpeculations, comme l'Apôtre le leur reproche, c'eſt ſur-tout lorſqu'ils ont voulu parler des Dieux. Ils n'avoient même ſecoué le joug de l'Idolâtrie groſſiere de la Grece & de Rome, que pour la remplacer par de vaines ſubtilités, ou ſouvent même en imaginant des ſyſtêmes pires que le Polytheïſme. En effet, qu'on parcoure tout l'Ouvrage de Ciceron; qu'on examine les ſentimens des Philoſophes qu'il a rapportés avec tant de connoiſſance, on verra que ceux qui ſont les plus orthodoxes; c'eſt-à-dire, ceux qui ſuppoſent un Etre independant de la matiere, une Intelligence

infinie & éternelle, un premier moteur qui donne au monde l'ordre que nous lui voyons, ſuppoſent en même temps l'éternité de cette matiere, & qu'aucun d'eux n'a ni compris, ni admis la création, ainſi que nous l'avons dit dans une autre occaſion. C'eſt, ſi on ne veut point ſe faire illuſion, à quoi ſe rapportent les opinions de tous les Philoſophes.

Il faut obſerver encore que les Philoſophes n'ont étudié la nature des Dieux, que par rapport aux choſes ſenſibles, dont ils cherchoient à connoître l'origine & la formation; & qu'au-lieu de ſoumettre la Phyſique à la Theologie, ils ne fondoient leur Theologie que ſur la Phyſique. Ainſi les differentes manieres dont ils concevoient l'arrangement de l'Univers, faiſoient leurs differentes croyances ſur la Divinité. Car que l'on diſe avec Thalès que l'eau eſt le principe de toutes choſes, & que Dieu eſt cette Intelligence par qui tout eſt formé de l'eau; on lui repondra que cette Intelligence n'a pas formé l'eau dont elle ſe ſert. Si quelqu'un prétendoit avec Anaximandre que les Dieux reçoivent l'être, qu'ils naiſſent & meurent de loin à loin, & que ce ſont des mondes innombrables; n'auroit-on pas raiſon de lui dire avec Ciceron (1); Peut-on admettre un Dieu qui ne ſoit pas éternel?

(1) De Nat. Deor. L. 1.

Si un Diſciple d'Anaximene prétendoit que l'air eſt Dieu, qu'il eſt produit, qu'il eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement: mais l'air, lui diroit-on, n'ayant point de forme, comment pourroit-il être Dieu, puiſque Dieu en doit avoir une, & même une très-belle? Outre cela, dire qu'il eſt produit, c'eſt dire qu'il eſt periſſable. Anaxagore, Eleve d'Anaximene, étoit ſans doute plus raiſonnable, puiſqu'il ſoutenoit que le ſyſtême & l'arrangement de l'Univers, étoient l'ouvrage de la puiſſance & de la ſageſſe d'un Etre infini; mais cet Etre, ſi ſage & ſi puiſſant, n'avoit pas fait cet Univers auquel il donne l'arrangement.

(2) Loc. cit.

Si Pythagore croyoit, comme le rapporte Ciceron (2), que Dieu étoit cette ame repandue dans tous les Etres de la nature, & dont les ames humaines étoient tirées; outre que ce ſyſtême ne ſera autre choſe que le pur materialiſme de Straton & de quelques autres, il ſera aiſé de triompher avec Ciceron, en lui objectant que ſi cela étoit, Dieu ſeroit déchiré & mis

en

en piéces, quand ces ames s'en détachent ; qu'il ſouffriroit ; Or un Dieu n'eſt pas capable de ſouffrir. Pourquoi d'ailleurs l'eſprit de l'homme ignore-t'il quelque choſe s'il eſt Dieu ?

Si Parmenide s'offre ſur les rangs pour prouver que Dieu eſt ſemblable à une Couronne, à un Cercle lumineux & non interrompu, qui environne le Ciel : on lui demandera avec Ciceron, où il prend dans ce Cercle la figure divine, & comment il ſe peut faire qu'il y ait du ſentiment ? Si le même Philoſophe diviniſe la guerre, la diſcorde, la cupidité, mille autres choſes, qui bien-loin d'être immortelles, ſont detruites par la maladie, par le ſommeil, par l'oubli, par le temps ſeul ; on aura raiſon de traiter de chimeres & de viſions, de ſemblables hypotheſes.

Si Democrite donne la qualité de Dieu, & aux images des objets qui nous frappent, & à la nature qui fournit, qui envoye ces images, & aux idées dont elles nous rempliſſent l'eſprit ; qu'après cela il aſſûre que rien n'eſt éternel, parce que rien ne demeure éternellement dans le même état : n'eſt-ce pas, lui dira-t'on avec le même Ciceron, detruire & renverſer d'un ſeul coup l'exiſtence des Dieux, & toutes les opinions qui l'établiſſent ?

» Pour ce qui regarde Platon, dit le même Auteur (1), il » faudroit un long diſcours pour expoſer ſes variations ſur » cette matiere. Dans le Timée, il dit que le Pere de ce » monde ne ſçauroit être nommé ; & dans ſes Livres des » Loix, qu'il ne faut pas être curieux de ſçavoir proprement » ce que c'eſt que Dieu. Quand il prétend que Dieu eſt in- » corporel, c'eſt nous parler d'un Etre incompréhenſible, & » qui ne pourroit avoir ni ſentiment, ni ſageſſe, ni plaiſir ; » attributs eſſentiels aux Dieux. Il dit auſſi, & dans le Timée & » dans les Loix, que le Monde, le Ciel, les Aſtres, la Terre, » les Ames, les Divinités qui nous enſeignent la Religion de » nos Peres, il dit que tout cela eſt Dieu ; opinions, conti- » nue toujours le même Auteur, qui priſes en particulier, » ſont évidemment fauſſes, & priſes toutes enſemble, ſe con- » trediſent prodigieuſement ».

(1) Loc. cit.

Xenocrate, dit encore Ciceron (2), qui avoit eu le même Maître qu'Ariſtote, ne raiſonne pas mieux que lui ſur cette

(2) *Ibid.*

matiere, puiſqu'il admet huit Dieux, dont les Planetes en ſont cinq : mais j'ai aſſez parlé ailleurs de cette opinion qui mettoit les Aſtres au nombre des Dieux. Pour celle des Stoïciens qui y ajoutoient les Hommes illuſtres, je la reſerve pour le Chapitre ſuivant. Je ne dirai rien non plus de celles des autres Philoſophes, puiſqu'il ſuffit de ſçavoir qu'elles ſe reduiſent toutes à trois Claſſes. La premiere eſt celle des Philoſophes materialiſtes, qui croyoient que la matiere toute ſeule, privée de ſentiment & de raiſon, avoit pu former le monde ; ſoit que l'un des Elemens produisît tous les autres, comme Thalès l'aſſûroit de l'eau ; ſoit que la matiere étant partagée en une infinités d'Atomes, ces Atomes, à force de voltiger fortuitement dans le vuide, ayent pris enfin des formes regulieres, ainſi que l'a cru Epicure.

La ſeconde eſt celle de ces Philoſophes plus éclairés, qui s'éleverent juſqu'à cette notion, qu'il y a dans le monde un trop bel ordre, pour n'être pas l'effet d'une cauſe intelligente ; mais ne concevant rien qui ne fût materiel, ils crurent que l'Intelligence faiſoit partie de la matiere ; & ils attribuerent cette perfection au feu de l'Æther, ou de la matiere la plus ſubtile & la plus agitée. La troiſiéme enfin, eſt celle de ces Philoſophes qui comprenant que l'Intelligence ne pouvoit être materielle, conclurent qu'il falloit la diſtinguer abſolument de tout ce qui eſt corps : mais en même temps ils crurent, comme on l'a déja dit, que les corps exiſtoient independamment de cette Intelligence, dont le pouvoir ſe bornoit à les mettre en ordre & à les animer.

Je n'ajoute rien ici à ce que j'ai dit ailleurs de ces anciens Philoſophes Egyptiens, qui ſous le nom de Cneph comprenoient un premier Etre, de la bouche duquel ſortoit l'œuf primitif, dont les autres êtres étoient émanés. Je ne m'étendrai pas même davantage ſur cette matiere, qui regarde plus l'Hiſtoire de la Philoſophie, que celle de la Religion. Ceux qui voudroit s'inſtruire plus particuliérement des opinions des Philoſophes ſur la Divinité, pourront conſulter, outre Diogene Laerce & Ciceron, l'Hiſtoire de la Philoſophie, par Stanley, & l'Ouvrage intitulé, Syſtême Intellectuel, par Cudword : venons à quelque choſe de plus particulier à la Mythologie.

CHAPITRE II.

Où l'on examine plus particulierement la Nature des Dieux du Paganiſme.

CE n'étoit point ſur ces vaines ſpeculations, qu'avoit été formée la Theologie Payenne. Au contraire, ce ne fut que pour la réformer & la dégroſſir, que les Philoſophes imaginerent tant de differens ſyſtêmes. C'eſt de la nature des Dieux qui étoient veritablement l'objet du culte établi dans le Paganiſme, que je veux parler, & d'abord il ſe preſente un point important à examiner. Ces Dieux avoient-ils tous été des hommes ? Y en avoit-il du moins qui l'euſſent été ? Je ſuis perſuadé qu'on jugera inutile l'examen de la ſeconde partie de la queſtion. On a toujours oui dire, on a lu dans differens Auteurs, ſoit anciens, ſoit modernes, qu'on avoit élevé au rang des Dieux, qu'on avoit honoré d'un culte public, des hommes illuſtres. Cependant nous voyons qu'il y a quelques Sçavans qui après avoir ſerieuſement examiné des opinions generalement adoptées, ne les trouvent pas toujours appuyées ſur de ſolides fondemens ; j'en connois qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été adoré comme Dieu. C'eſt donc ſur cette ſeconde partie de la queſtion que je m'étendrai davantage, & j'eſpere le prouver ſans replique ; car pour la premiere, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'Auteur, ni ancien ni moderne, qui ait cru que tous les Dieux des Payens ayent été des hommes. Qu'on ſe rappelle ce que j'ai dit en parlant de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie (1) : j'ai fait voir qu'elle n'avoit pas été d'abord auſſi monſtrueuſe qu'elle le fut dans la ſuite ; que l'idée du premier Etre, du Créateur de l'Univers s'étant inſenſiblement effacée, on l'avoit d'abord attachée à des objets ſenſibles ; que les Aſtres, ſurtout le Soleil & la Lune dont l'éclat frappoit le plus vivement, & dont les influences paroiſſoient agir plus immediatement ſur nous, avoient attiré les premiers hommages, & avoient été les premiers Dieux ; que de l'adoration des

(1) Liv. III.

Aſtres, on étoit venu à celle des élemens, des fleuves, des fontaines, &c. enfin à celle de toute la nature. J'ajoute que c'étoit le ſentiment de la plûpart des Philoſophes. Ciceron rapportant celui de Chryſippe (1), dit qu'il penſoit que l'air étoit Jupiter; que la mer étoit Neptune, que la terre étoit Cerès, &c: *Denique diſputat Æthera eſſe eum, quem homines Jovem appellant; quique aer per maria manaret, eum eſſe Neptunum; terramque eam eſſe, quæ Ceres diceretur: ſimilique ratione percurrit vocabula reliquorum Deorum.*

(1) De Nat. Deor. L. 1.

Zenon, au rapport de Diogene Laërce (2), diſoit à peu près la même choſe, puiſque, ſelon ce Chef des Stoïciens, c'étoit l'ame univerſelle du monde, qui prenoit differens noms, ſuivant les differens rapports de ſa puiſſance: qu'elle ſe nommoit *Dios*, parce que c'eſt elle qui opere tout; *Athene*, parce que ſon empire eſt dans les Cieux; *Hera*, à cauſe qu'elle eſt la maîtreſſe de l'Univers; *Vulcain*, comme preſidant au feu; & *Poſeïdon*, en tant qu'elle étend ſon pouvoir ſur les eaux.

(2) In Zenon.

Pline parlant de la Divinité, dit que les hommes l'avoient diviſée en pluſieurs parties, pour les honorer ſeparément ſuivant leurs differens beſoins: *Fragilis & laborioſa mortalitas, in partes ita digeſſit, infirmitatis ſuæ memor, ut portionibus coleret quiſque, quo maximè indigeret* (3).

(3) L. 2. c. 7.

Ce que je viens de dire donna lieu à ces diviſions qui partageoient les Dieux en differentes Claſſes, comme on le verra dans la ſuite; ſur-tout en celle des Dieux naturels, qui étoient les Aſtres & les autres parties de l'Univers; & des Dieux animés, c'eſt-à-dire, des hommes qui avoient reçu les honneurs de l'Apotheoſe. Il eſt donc certain que le Paganiſme adoroit d'autres Dieux que les hommes déifiés, que j'ai prouvé même ailleurs n'avoir été que le dernier objet de l'Idolâtrie, & que les Aſtres furent les premiers Dieux du Paganiſme.

Pour venir maintenant à la ſeconde partie de la queſtion que je me ſuis propoſé d'examiner, je ſoutiens qu'il y a eu des hommes auſquels on a veritablement rendu les honneurs divins, & que les Grecs n'avoient gueres d'autres Dieux, que des hommes déifiés. Je commence par le témoignage d'Herodote, parce que c'eſt de cet Auteur là même que les Sçavans dont j'ai parlé, s'appuient pour prouver leur prétention:

voici ce que dit ce celebre Hiſtorien en parlant des Perſes (1). » Ils n'ont ni Statues ni Temples, ni Autels, & taxent de folie » ceux qui en ont : la raiſon en eſt, comme je penſe, parce » qu'ils ne croyoient pas comme les Grecs, que les Dieux » ſoient nés des hommes » : ἀγάλματα μὴν ϗ νηους ϗ βωμους οὐκ ἐν νόμῳ ποιευμένους ἱδρύεσθαι, ἀλλὰ ϗ τῶν ποιεῦσι μωρίην ἐπιφέρεσι· ὡς ἐμοὶ δοκέειν ὅτι οὐκ ἀνθρωποφύεας ἐνόμισαν τοὺς θεοὺς, κατάπερ οἱ Ἕλληνες, εἶναι.

(1) Liv. 1. c. 131.

Herodote ſuppoſe donc que les Grecs croyoient que les Dieux tiroient leur origine des hommes, ou, ce qui revient au même, qu'ils avoient été des hommes. Je ne rapporte point de paſſage particulier de Diodore de Sicile, puiſqu'il faudroit copier preſque tous les premiers Livres de ſa Bibliotheque, où il ſuppoſe partout que les Dieux avoient été des hommes. On ne dira pas qu'il n'ait regardé Saturne, Atlas, Jupiter, Apollon, Bacchus, & tant d'autres, comme des Dieux, & même comme les premiers Dieux du Paganiſme ; cependant il en parle comme d'hommes illuſtres ; il entre dans le détail de leurs actions & de leurs conquêtes, & n'oublie pas l'hiſtoire de leur naiſſance & de leur mort. En un mot tous les Hiſtoriens, les Mythologues, & les Poëtes, ont penſé ſur ce ſujet comme Diodore de Sicile. Perſonne ne doutera que Jupiter n'ait été la grande Divinité des Grecs & des Romains : cependant on nous apprend l'hiſtoire de ſa naiſſance, celle du ſtratageme dont Rhea ſa mere ſe ſervit pour le dérober à la cruauté de Saturne. On nous parle de ſon éducation, de ſes conquêtes, de ſes amours, de ſes enfans ; enfin de ſa mort & du lieu où étoit ſon tombeau. On dit les mêmes choſes des autres Dieux.

On pourroit m'objecter que des Poëtes, du moins tels qu'Heſiode & Homere, ne devroient pas entrer dans la liſte de ceux que je cite pour prouver cette verité ; mais comme ils n'ont pas inventé ce qu'ils diſent des Dieux, ainſi que je l'ai prouvé ailleurs, & qu'ils n'ont fait que ſuivre les idées établies de leur temps, on doit les regarder comme les premiers & les plus anciens temoins de la tradition, qui portoit que les Dieux avoient été des hommes.

Quoique les Philoſophes aient imaginé differens ſyſtêmes

ſur la Divinité, ainſi qu'on l'a vû dans le Chapitre précédent, il y avoit cependant parmi eux des Sectes conſiderables qui admettoient des hommes déifiés ; comme celles des Stoïciens & des Platoniciens, du moins ceux des derniers temps. Ciceron, qui dans le ſecond Livre de la Nature des Dieux développe avec tant d'art les opinions des premiers, dit qu'ils admettoient une ame univerſelle, un feu actif, vital, intelligent, qui animoit toute la nature ; & que tout être où l'on voyoit quelque efficacité ſinguliere, & où ce principe actif paroiſſoit ſe manifeſter plus clairement, meritoit le nom de Divinité : & par conſequent que ce titre devoit être donné aux grands hommes, dans l'ame deſquels ce feu divin étinceloit avec plus d'éclat.

Jamblique qui avoit tant travaillé à épurer le ſyſtême dominant du Paganiſme, n'a pu cependant s'empêcher d'admettre une Claſſe de Dieux animés, & d'hommes déifiés, comme on le verra dans un autre Chapitre. Voila donc deux Sectes de Philoſophes qui, conformes en cela aux Poëtes & aux Hiſtoriens, reconnoiſſent les deux eſpeces de Dieux dont j'ai parlé, des Dieux naturels, & des Dieux animés.

Si des temoignages des Auteurs Grecs on paſſe à ceux des Latins, on trouvera qu'ils ont établi encore plus clairement la Theſe que je ſoutiens. Varron, au rapport de S. Auguſtin (1), alloit peut-être un peu trop loin, puiſqu'il aſſûroit qu'on auroit de la peine à trouver dans les Ecrits des Anciens, des Dieux qui n'euſſent pas été des hommes. Ciceron dit de même, que dans tous les temps on avoit coutume de mettre au rang des Dieux, ceux qui avoient appris aux hommes à ſe ſervir d'alimens propres à conſerver la vie : *Non ſolùm hæc ætas, ſed tota poſteritas, reperti alimenti gratiâ, repertores ut Deos omnium clariſſimos honoravit* (2) : temoignage deciſif, puiſqu'il prouve non-ſeulement que des hommes ont été mis au rang des Dieux, mais encore des grands Dieux.

(1) De Civit. Dei L. 8.

(2) De Nat. Deor. L. 1.

Il ne ſerviroit de rien de m'objecter que ce n'eſt point là le ſentiment de Ciceron, qui ne fait qu'expoſer dans le premier Livre de la Nature des Dieux, les ſentimens des Philoſophes, qu'il réfute dans la ſuite ; car outre qu'on ne voit pas qu'il ait rien dit de contraire, on peut du moins conclure de ce paſ-

ſage, qu'il y avoit eu des Philoſophes qui avoient ſoutenu que la plûpart des Dieux avoient été des hommes; & c'eſt tout ce que je veux prouver.

Les Livres de Labeo dont parle Servius (1), ſeroient très-propres s'ils exiſtoient encore, à prouver la même prétention: cet Ouvrage étoit intitulé, des Dieux animés; *De Diis quibus origo animalis eſt*, & ſuppoſoient la diſtinction dont j'ai parlé plus haut, des Dieux naturels, tels que les Aſtres, & des Dieux animés, ou des hommes qu'une eſpece de conſecration élevoit au rang des Dieux. Servius qui avoit lu cet Ouvrage, le dit poſitivement: *Labeo in Libris qui appellantur, de Diis quibus origo animalis eſt, ait eſſe quædam ſacra, quibus animæ humanæ vertuntur in Deos, qui appellantur animales, quòd de animis fiant.* Servius lui-même parle comme Labeo, puiſqu'entre les differentes étymologies du mot *Indigete*, il rapporte celle-ci: *Vel certè Indigetes ſunt Dii ex hominibus facti.*

(1) Sur le troiſiéme de l'Eneïde.

Mais ce n'étoient pas ſeulement les Grecs & les Romains qui penſoient ainſi ſur les Dieux: les Egyptiens & les Phéniciens en avoient la même idée. Sanchoniathon, dont nous avons parlé dans le Livre ſecond, avoit fait dans ſon Ouvrage l'hiſtoire des anciens Princes qui avoient merité d'être élevés au rang des Dieux, & que de très-ſçavans hommes croient avoir été les Patriarches eux-mêmes. Philon de Byblos ſon traducteur, obſerve que Taüt avoit de même écrit l'hiſtoire des anciens Dieux, que des Auteurs des ſiecles ſuivans avoient tournée en allegorie. Il fait enſuite une diſtinction, qui prouve bien ce que j'ai deſſein d'établir. » Les Anciens, dit-il, avoient » de deux ſortes de Dieux; les uns étoient immortels, comme » le Soleil, la Lune, les Aſtres, & les Elemens; les autres » mortels, c'eſt-à-dire, les grands hommes, qui par leurs » belles actions, ou par l'utilité qu'ils avoient procurée au » genre humain, avoient merité d'être mis au rang des Dieux, » & avoient comme ceux qui de leur nature étoient immortels, des Temples, des Colonnes, un culte religieux, &c ».

On peut prouver la même verité par les Livres Saints, qui en nous apprenant que les Sacrifices des Payens n'étoient que des Sacrifices des morts, ſuppoſent en même temps que ceux à qui on les offroit, avoient été des hommes. Je joindrois le

paſſage du Livre de la Sageſſe, où il eſt fait mention d'un pere qui fait faire la repreſentation d'un fils qu'il a perdu, qu'il honore comme un Dieu, & qui devint dans la ſuite une Divinité publique, ſi je ne l'avois déja rapporté en parlant de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie (1).

(1) Liv. III. p. 157.

Enfin on peut oppoſer à ceux qui ne ſe rendroient pas à toutes ces preuves, l'autorité des premiers Peres de l'Egliſe, & des Apologiſtes de la religion Chrétienne ; Perſonnages ſçavants & mieux inſtruits ſans doute du ſyſtême payen qu'ils ont combattu avec tant d'avantage, que nous qui ſommes trop éloignés du temps où il a été la Religion dominante, pour pouvoir en juger auſſi bien qu'eux.

L'objection la plus forte que les Philoſophes leur faiſoient, étoit qu'on ne devoit regarder ce que les Poëtes avoient raconté des Dieux, que comme des fictions écloſes de leur cerveau ; & que dans le vrai, le culte public ſe rapportoit à des Etres immortels & à des Intelligences ſuperieures, qui preſidoient au gouvernement du monde : ce qui étoit ſi certain, ajoutoient-ils, que tout le monde avoit regardé comme un Athée, Evhemere, pour avoir prétendu que les Dieux avoient été des hommes mortels (*a*). Mais nos Apologiſtes ne ſe laiſſerent point ébloüir par cette objection : ils prouverent à ces Philoſophes que l'allegorie étoit venue trop tard, qu'elle étoit de leur invention, & qu'ils ne l'employoient que pour épurer un ſyſtême également abſurde & monſtrueux. Ils leur firent voir par une tradition conſtante & ſuivie, que les premiers hommes, gens groſſiers & ſans étude, n'avoient point tant raffiné en matiere de Religion, & avoient de bonne foi rendu les hommages divins à ceux qui leur avoient où appris les Arts neceſſaires à la vie, ou rendu quelqu'autre ſervice important. Et pour le prouver avec plus de ſuccès, ils ſe ſervirent des temoignages de Varron, de Ciceron, & de pluſieurs autres Anciens que je n'ai pas rapportés ; car cet article du Syſtême payen eſt celui ſur lequel ils ſe ſont le plus étendu, & qu'ils ont prouvé avec plus de ſolidité. Il eſt donc évident, ſuivant ces differens Auteurs, que parmi les Dieux des Payens, il y

(*a*) Voyez le Chapitre ſuivant, où il ſera parlé de cet Auteur.

en

en avoit qui avoient été des hommes : mais comme on fait des objections contre cette opinion, je vais les propoſer, & y répondre.

CHAPITRE III.

Où l'on repond aux objections qu'on peut faire contre l'opinion que pluſieurs Dieux des Payens ont été des hommes ; avec de nouvelles preuves qui la confirment.

LA premiere, & peut-être la plus forte des objections, eſt que ſi l'on avoit crû qu'il y eût des Dieux qui avoient été des hommes, on n'auroit pas regardé Evhemere comme un Athée, pour l'avoir ſoutenu dans l'Hiſtoire qu'il publia à ce ſujet, ſous le tître d'*Hiſtoire Sacrée*. Avant que de repondre à cette difficulté, il eſt bon de faire connoître cet Auteur & ſon Ouvrage.

Les Anciens ne ſont point d'accord ſur le lieu où nâquit Evhemere ; mais ſans entrer dans des diſcuſſions critiques qui m'éloigneroient de mon ſujet, & ſur leſquelles on peut conſulter la Diſſertation de M. l'Abbé Sevin (*a*), je m'en tiens au ſentiment de Polybe, qui dit qu'il étoit Meſſenien d'origine. Caſſander, Roi de Macedoine (*b*) auquel il s'attacha, le combla de bienfaits, & lui donna des Emplois conſiderables. Ce fut par les ordres de ce Prince qu'il entreprit des voyages de long cours, & ce fut dans une Relation d'un de ces voyages, qu'il publia cette Hiſtoire des Dieux, qui lui attira tant de reproches. Cet Ouvrage & la traduction latine qu'en avoit faite Ennius, ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, & il y a toute apparence qu'on en ſupprima les exemplaires, autant qu'il fut poſſible. Diodore de Sicile qui avoit lu cette Relation, en parloit dans le ſixiéme Livre de ſon Hiſtoire ; mais, comme on ſçait, ce Livre eſt perdu. Heureuſement Euſebe (1) nous

(1) Prep. Ev. L. 2. C. 2.

(*a*) Voyez les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, *Tome VIII.*

(*a*) C'eſt le ſecond des Succeſſeurs d'Alexandre ; ainſi il eſt aiſé de ſçavoir en quel temps Evhemere a vécu.

en a conſervé un fragment, & c'eſt de-là que nous tenons ce que je vais rapporter.

» Evhemere devenu ami de Caſſander, & obligé par cette » raiſon de remplir des Commiſſions de confiance juſques » dans les pays éloignés, vint, dit-on, dans les parties me- » ridionales de l'Arabie heureuſe. De là s'embarquant ſur » l'Ocean même (*a*), il fit une aſſez longue navigation, & » aborda en pluſieurs Iſles de cette Mer. Il en rencontra une » entr'autres qui s'appelloit l'Iſle Panchaïe. Tous les habitans » de cette Iſle vivoient dans les pratiques d'une pieté extraor- » dinaire, offroient ſans ceſſe de grands Sacrifices aux Dieux, » & portoient ſouvent dans leurs Temples des offrandes d'or » & d'argent : l'Iſle entiere ſembloit n'être qu'un Temple. » Evhemere admira ce qu'on lui dit de l'ancienneté, & ce » qu'il vit lui-même de la magnificence de leurs Edifices . . » . . . Il y a ſur-tout au ſommet d'une colline fort élevée, » un Temple de Jupiter Triphilien : on prétend qu'il a été bâti » par le Dieu-même, lorſque n'étant encore qu'homme, il » regnoit ſur toute la terre ».

» Dans ce Temple eſt une colomne d'or, ſur laquelle ſont » gravées en caracteres Panchaïques les principales actions » d'Uranus, de Saturne, & de Jupiter. Il y eſt marqué qu'U- » ranus, le plus ancien Roi du monde, avoit été un homme » juſte, bienfaiſant, très-verſé dans la connoiſſance des Aſ- » tres, & le premier qui ait fait des Sacrifices aux Dieux du » ciel ; ce qui même lui fit donner le nom d'Uranus. Il eut » pour fils de ſa femme Veſta, Pan & Saturne, & pour » filles, Rhea & Cerès. Saturne regna après Uranus, & ayant » épouſé Rhea, il en eut Jupiter, Junon, & Neptune. Ju- » piter ſucceda au Trône de ſon pere, épouſa Junon, Cerès » & Themis : la premiere lui donna les Curetes, la ſeconde, » Proſerpine, & la troiſiéme, Minerve. Etant allé enſuite à » Babylone, il y fut reçu par Belus : de là il paſſa dans l'Iſle » Panchaïe ſur l'Ocean, & il y éleva un Autel en l'honneur » de ſon ayeul Uranus. A ſon retour de cette Iſle, il vint en » Syrie chez Cæſius, qui pour lors en étoit Roi. De là il alla

(*a*) C'eſt-à-dire, ſur l'Ocean Oriental, qui baigne les côtes orientales de l'Afrique.

» dans la Cilicie, où il vainquit en bataille rangée Cilix qui » en étoit le Souverain. Il parcourut encore d'autres lieux, » & par-tout il fut honoré & reſpecté comme un Dieu ».

Voilà tout ce que contient le fragment cité par Euſebe; mais Diodore avoit déja parlé ailleurs (1) de la même Iſle, du Temple de Jupiter Triphilien, & des noms des habitans du pays : voici ce qu'il dit du Temple; car le reſte ne regarde point mon ſujet. (1) Liv. 5.

» Ce Temple eſt ſuperbe, & tout bâti de pierres blanches: » ſa longueur eſt de deux arpens, ſur une largeur proportion- » née. Il eſt ſoutenu par des colomnes très-maſſives, mais » que le Sulpteur a extrêmement embellies. Les Statues des » Dieux, remarquables par leur grandeur & par leur poids » énorme, ſont autant de Chefs-d'œuvres de l'art ». Après quelques autres détails, Diodore dit que les Panchaïens montrent des caracteres que Jupiter, diſent-ils, avoit tracés de ſa propre main lorſqu'il jetta les premiers fondemens de leur Temple. Il ajoute que ce Temple, ſitué à ſoixante ſtades de Panara, Capitale de l'Iſle, dans un lieu delicieux & arroſé de belles fontaines, étoit rempli d'offrandes d'or & d'argent, que la ſuite des temps avoit prodigieuſement accumulées; que les portes étoient ornées d'ouvrages d'or & d'argent, d'yvoire & du bois qui porte l'encens; que le lit du Dieu avoit ſix coudées de long, & quatre de large; qu'il étoit d'or maſſif, & d'un ouvrage très-fini, que la table n'étoit pas moins magnifique & gueres moins grande que le lit, auprès duquel elle étoit placée; qu'auprès de ce lit s'élevoit une haute colomne d'or, dont l'Inſcription étoit en caracteres que les Egyptiens nomment ſacrés, & qu'elle contenoit l'hiſtoire d'Uranus, de Jupiter, de Diane & d'Apollon; le tout écrit de la propre main de Mercure (*a*). Il dit dans un autre endroit que les Panchaïens étoient originaires de l'Iſle de Crete, d'où Jupiter les avoit conduits en Panchaïe, & leur avoit ordonné

(*a*) Diodore avoit dit que les caracteres Panchaïens avoient été tracés par Jupiter lui-même, & c'eſt auſſi le ſentiment d'Euſebe & de Lactance, qui apparemment avoient lû ou la Relation même d'Evhemere, ou la traduction d'Ennius : puis notre Auteur aſſure que c'étoit Mercure qui les avoit écrits. On peut concilier ces trois Ecrivains en diſant que comme ce fut par les ordres de Jupiter que Mercure les traça ſur la colomne, c'eſt comme s'il les avoit écrits lui-meme

d'entretenir commerce avec les Cretois leurs ancêtres.

Tous les Anciens ont regardé cette Relation d'Evhemere, comme un Roman inventé à plaiſir, & l'Auteur comme un Athée. L'Iſle Panchaïe, ſelon Plutarque (1), eſt une chimere, & nul homme, ni grec ni barbare, ne l'a jamais vûe, non plus que le prétendu Temple de Jupiter Triphilien. Ciceron examinant la queſtion que je traite, n'eſt gueres plus favorable à Evhemere que Plutarque. » Cette queſtion, dit-il, a été » traitée par Evhemere que notre Ennius a traduit en latin. » Il parle de la mort & des Tombeaux des Dieux : ſon deſſein » étoit-il de confirmer la Religion, ou de la détruire »?

(1) De Iſid. & Oſir.

Je n'entreprends pas la defenſe de cet Ecrivain, ni celle de ſa Relation qui porte tous les caracteres d'un veritable Roman ; mais pour ce qui regarde le fond du ſyſtême, qu'avoit-il donc de ſi extraordinaire & de ſi nouveau, pour meriter les reproches qu'on lui fit ? Tous les Poëtes, les plus anciens ſur-tout, ne parlent-ils pas des Dieux comme lui ? Heſiode n'en donne-t'il pas les mêmes Genealogies ? Ne les fait-il pas naître & mourir les uns après les autres ? Plus ſage qu'Homere & que les autres Poëtes qui l'ont ſuivi, Evhemere raconta-t'il des Dieux toutes les horreurs qu'on trouve dans leurs Ouvrages ? On a vû dans le Chapitre precedent combien d'Auteurs, même des plus reſpectables, avoient humaniſé les Dieux, ou plûtôt, déifié des hommes. Ciceron lui-même, dont j'ai cité un paſſage formel, ne penſoit-il pas comme Evhemere ; Ne dit-il pas (& voici encore une nouvelle preuve de ſon ſentiment) que le ciel eſt preſque tout peuplé du genre humain, & que ceux qu'on nomme les grands Dieux avoient été des hommes ? *Quod totum proprè cælum, nonne genere humano completum eſt ? . . . . Illi qui majorum Gentium Dii habentur, hinc à nobis profecti reperiuntur* (2).

(2) De Nat. Deor. L. 1.

Diodore de Sicile ne taxe en aucune maniere Evhemere d'impieté ; au contraire, il ſe ſert de ſon autorité pour prouver l'opinion que je ſoutiens. » Les Anciens, dit-il, ont laiſſé à » la poſterité une diſtinction des Dieux en deux Claſſes. Les » uns, ſelon eux, ſont éternels & immortels, comme le So- » leil, la Lune, & les autres Aſtres : ils y joignent les Vents, » & tous les Etres qui tiennent de leur nature. Ils croient que

» ceux-là ont été de tout temps, & qu'ils doivent toujours » durer. Les Dieux de la ſeconde Claſſe ſont nés ſur la terre, » & ne ſont parvenus aux tîtres & aux honneurs de la Divi- » nité, que par les biens qu'ils ont fait aux hommes : tels ſont » Hercule, Bacchus, Ariſtée, & autres ſemblables. Les Hiſ- » toriens d'une part, & les Mythologues de l'autre, nous » font des récits forts differens au ſujet de ces Dieux terreſtres. » L'Hiſtorien Evhemere, par exemple, &c ».

On ne m'objectera pas que c'étoit l'opinion particuliere de Diodore, puiſqu'il dit lui-même que c'étoit celle de tous les Anciens ; & après avoir cité pour le prouver, l'autorité d'Evhemere, comme on vient de le voir, il ajoute : » Nous nous » contenterions de ce paſſage d'Evhemere, tiré de ſon Hiſ- » toire Sacrée ; mais en faveur de ceux qui ſont curieux de » ſçavoir ce que les Mythologues Grecs ont penſé de ces » mêmes Dieux, voici ce qu'on en trouve dans Heſiode, » dans Homere, & dans Orphée ». Le reſte du Livre où il examinoit ce qu'avoient dit des Dieux ces anciens Poëtes, eſt perdu ; mais comme nous avons les Ouvrages de deux de ces Poëtes, il eſt aiſé d'y voir ce qu'ils diſent des Dieux : certainement ils en parlent avec moins de decence qu'Evhemere.

Mais pourquoi fut-il donc regardé comme un Athée ? On pourroit repondre d'abord, qu'au temps où il fit paroître ſon Hiſtoire ſacrée, la Religion avoit pris une nouvelle face. Les Pythagoriciens & les Platoniciens juſtement choqués des idées groſſieres que les premiers Poëtes de la Grece avoient données des Dieux, s'efforcerent d'y trouver des allegories qui en diminuaſſent l'abſurdité, ainſi que nous l'avons dit ailleurs. Ne pouvant s'accoutumer à entendre parler de la naiſſance des Dieux, ils diſoient que cette prétendue naiſſance, n'étoit que l'introduction de leur culte dans le Pays où les Poëtes aſſûrent qu'ils avoient reçu le jour. L'idée extravagante & ridicule d'un Saturne qui dévore ſes enfans, n'étoit, ſelon eux, que l'emblême du temps qui conſume tout. Ils expliquoient à peu près de même les autres fictions poëtiques. Dans cet intervalle paroît un Auteur, qui dit avoir vû dans une Iſle une Inſcription gravée en caracteres très-anciens, qui contient

l'Hiſtoire des Dieux ; qui parle de leur naiſſance, de leurs conquêtes, & de leur mort ; & dès-là il ſemble vouloir renouveller, ou plûtôt confirmer par une preuve ſi autentique les opinions ſuranées des Poëtes anciens : eſt-il étonnant qu'on l'ait regardé comme un impie ? On regardera toujours comme tel, tout homme qui entreprendra de détruire la Religion dominante.

Comme cette reponſe, toute ſpecieuſe qu'elle eſt, n'eſt pas entierement ſatisfaiſante, puiſqu'en effet on n'a jamais fait une affaire auſſi ſerieuſe à Diodore de Sicile, & aux autres Auteurs que j'ai cités dans le Chapitre precedent, quoiqu'ils ſoient poſterieurs à Evhemere, & qu'ils aient dit au fond la même choſe que lui au ſujet des hommes diviniſés : ainſi je ſuis perſuadé qu'il y avoit quelque venin caché dans la Relation d'Evhemere. Peut-être avoit-il rejetté les Dieux de la premiere eſpece, les Aſtres, & ces Intelligences, qui, ſelon les Philoſophes dont on vient de parler, les conduiſoient, & étoient cenſées gouverner le monde ; & ayant reduit tous les Dieux aux hommes illuſtres, qu'on voyoit bien dans le fond n'être pas de veritables Dieux, puiſqu'ils étoient nés & morts comme les autres hommes, au-lieu que les Dieux devoient être éternels & immortels de leur nature, il ſappoit par là tous les fondemens de la Religion. Et voilà ſans doute ce qui le fit paſſer pour un Athée : car s'il eût admis ces Divinités de la premiere Claſſe, & qu'il eût ſeulement raconté l'hiſtoire de ceux de la ſeconde, c'eſt-à-dire, de celle des Dieux animés, telle qu'elle eſt dans le fragment qui nous reſte, il n'auroit rien dit qu'on ne trouvât dans les Poëtes & les Hiſtoriens qui ont fait la Genealogie de ces mêmes Dieux, & ont parlé de leur naiſſance, de leurs actions, de leur mort & de leurs tombeaux.

On pourra m'objecter en ſecond lieu la diſtinction que fait Herodote (1), entre le culte qu'on rendoit aux Dieux, & celui qu'on rendoit aux Heros, c'eſt-à-dire, aux hommes déifiés. *On offroit des Sacrifices*, dit cet Auteur, *à Hercule, fils d'Alcmene, comme à un Heros ; & à Hercule Olympien, qui étoit une des grandes Divinités d'Egypte, comme à un Etre de nature immortelle.* On pourroit joindre à cette autorité celle de

(1) Liv. 2.

Pauſanias, qui dit (1) qu'on rendoit à Alexenor les honneurs deſtinés aux Heros, & les honneurs divins à Evemerion, que les Pergameniens, autoriſés par un Oracle, ſurnommoient Teleſphore. (1) In Corint. c. 11.

Je pourrois repondre d'abord, que l'Hercule Egyptien avoit été homme, auſſi bien que le fils d'Alcmene: je pourrois dire la même choſe d'Alexenor & d'Evemerion; la difference de leur culte ne venant que, ou de leur plus grande antiquité, ou de ce que les uns avoient été plus illuſtres & plus recommandables que les autres: mais je vas plus loin, & je prétends que le Heros montoit inſenſiblement, & comme par degrés, au rang des Dieux, & en recevoit les honneurs; & que cela étoit arrivé même à l'Hercule Grec, puiſqu'après qu'on l'eut honoré pendant quelque-temps comme un Heros, on commença à lui rendre des Sacrifices parfaits; c'eſt-à-dire, de ceux où l'on brûloit une partie de la victime en l'honneur du Dieu, & dont on mangeoit l'autre dans le feſtin qui accompagnoit toujours la ceremonie des Sacrifices. Le fait que raconte Pauſanias, ne laiſſe aucun lieu d'en douter. Pheſtus, au rapport de cet Auteur (2), étant arrivé à Sicyone, n'apprit qu'avec chagrin, qu'on n'y honoroit point encore Hercule comme un Dieu, mais ſeulement comme un Heros, & il ordonna qu'on lui rendît les honneurs divins: cependant pour ne pas revolter les Sicyoniens, il leur permit de reſerver une petite partie de la victime, pour l'offrir encore au même Hercule, comme Heros. Dès ce temps-là, ajoute cet Auteur, ils égorgent un agneau, & en font rôtir le ventre ſur l'Autel, ils mangent une partie de la victime, & offrent l'autre à Hercule, comme à un Heros; de ſorte qu'il eſt reveré aujourd'hui comme un Dieu & comme un Heros. Les deux jours de fêtes qu'on celebra enſuite en ſon honneur, furent très-diſtingués; le premier s'appelloit l'*Onomate*, & l'autre l'*Herculie*. Ce fait prouve ſans replique, & que les Heros montoient au rang des Dieux, & qu'au temps de l'arrivée de Pheſtus à Sicyone, Hercule étoit déja honoré comme un Dieu dans le reſte de la Grece. Car ſans cela ſur quoi auroient été fondées ſa ſurpriſe & ſon indignation? On peut avancer la même choſe d'Eſculape, de Thalaſſius, Dieu de l'Hymenée, & de pluſieurs (1) L. 2. c. 10.

autres que Diodore de Sicile dit avoir été mis au nombre des Dieux, & honorés comme tels.

Il ne faut pas s'imaginer que ces grands Hommes duſſent leur Divinité aux Poëtes ſeuls : ce furent les Peuples, les Pontifes, les Villes entieres qui firent leur Apotheoſe. L'autorité des Poëtes auroit-elle été aſſez grande pour faire établir un culte, élever des Temples & des Autels à des hommes qu'ils auroient diviniſés ? C'eſt une erreur que ſe ſont forgée ceux qui regardent Homere & Heſiode comme les peres de la Theologie Payenne, au lieu qu'ils ne faiſoient que celebrer dans leurs Poëmes ceux dont le culte étoit établi, & qu'ils en parloient comme le Peuple & les Prêtres. Certainement, ainſi que le remarque ſaint Auguſtin (1), les Apotheoſes étoient un acte public, fait par autorité du Peuple & du Senat : celles de Jules Ceſar, d'Auguſte, & des autres Empereurs, en ſont une preuve inconteſtable. Ainſi les Poëtes ne ſont pas les auteurs de la Theologie dont ils ont rempli leurs Ouvrages ; ils n'ont fait que nous en conſerver la Tradition.

(1) De Civit. Dei. l. 3. c. 3.

Que ſi on me demande maintenant qui étoient ceux qu'on mettoit au nombre des Dieux ; je repondrai que c'étoient, 1°. Les anciens Rois : & comme, ſelon Lactance (2), on n'en connoiſſoit pas avant Urane & Saturne, c'eſt pour cela qu'on les a regardés comme les plus anciennes Divinités. 2°. Ceux qui avoient rendu des ſervices conſiderables, ou par l'invention de quelque Art neceſſaire à la vie, ou par leurs conquêtes & leurs victoires. 3°. Les anciens Fondateurs des Villes. 4°. Ceux qui avoient decouvert quelque pays, ou y avoient conduit des Colonies. 5°. Ceux que la flatterie élevoit à ce rang, & de ce nombre ſont les Empereurs Romains, dont le Senat ordonnoit l'Apotheoſe. Enfin tous ceux qui étoient devenus l'objet de la reconnoiſſance publique.

(2) Liv. 3. c. 15.

Mais quoique je prétende, & que j'eſpere le prouver dans la ſuite, que les Dieux, non ſeulement des Grecs, mais encore des Nations d'où ils les avoient reçus, je veux dire les Egyptiens & les Pheniciens, ayent été des hommes, ſi vous en exceptez les Aſtres, & les autres parties de l'Univers qui furent déifiées, je n'ai garde de donner dans l'idée d'un

ſçavant

ſçavant Prelat Italien, qui dans ſon Hiſtoire Univerſelle, dont nous n'avons que le premier volume (1), dit que par les differens Dieux, d'Homere par exemple, on doit entendre les Rois de chaque pays, ou le pays lui-même où ils avoient regné : que Jupiter eſt Seſoſtris & ſes Succeſſeurs ; Junon, la Syrie ; Neptune, l'Aſie mineure ; Apollon, Babylone ; Diane, les Amazones ; Mars, l'Armenie ; Mercure, la Phenicie ; Venus, l'Iſle de Chipre ; Minerve, l'Egypte, &c. On doit conſulter ſur cela Perizovius, qui n'a pas de peine à refuter ce ſçavant Auteur.

(1) M. Bianchini.

CHAPITRE IV.

Des Enfans des Dieux.

COMME il n'y a rien de plus obſcur dans l'Hiſtoire fabuleuſe, que ce qui regarde les Enfans des Dieux, il eſt à propos de bien éclaircir ce point. Herodote diſtingue, comme nous l'avons dit, trois Claſſes de Dieux. Il y en avoit huit dans la premiere ; douze dans la ſeconde ; & ceux de la troiſiéme avoient été engendrés par les autres, comme Bacchus, &c. Suivant cette diſtinction, il eſt clair qu'on doit regarder comme les Enfans des Dieux, tous ceux qui n'étoient ni de la premiere, ni de la ſeconde Claſſe ; mais il eſt ſûr de plus qu'on donnoit ſouvent le nom d'Enfans des Dieux, 1°. à pluſieurs Perſonnages Poëtiques, comme quand on dit que l'Acheron étoit fils de Cerès ; les Nymphes, filles d'Acheloüs ; l'Amour, fils de la Pauvreté, & une infinité d'autres. 2°. La plûpart des Princes, qui ont été mis au rang des Dieux, en reconnoiſſoient quelqu'un d'eux pour pere ou pour Ancêtre, comme nous le dirons dans un moment.

3°. Ceux qui étoient nés des commerces des Prêtres avec les femmes qu'ils ſubornoient dans les Temples. Celui de Belus à Babylone, dont parle Herodote, n'étoit pas le ſeul où on avoit coutume d'introduire chaque nuit une des plus belles femmes de la ville. On en faiſoit autant, ſuivant le même Hiſtorien, à Thebes en Egypte, à Patare dans la Lycie,

& ſans doute encore ailleurs. Ainſi abuſoient des Prêtres ſcelerats, de la crédulité du peuple, faiſant paſſer les enfans qui naiſſoient de ce commerce inceſtueux, pour les enfans des Dieux.

4°. Ceux qui furent les imitateurs des belles actions des Dieux, & qui excellerent dans les mêmes Arts, paſſerent pour leurs fils, comme Eſculape, Orphée, Linus, & quelques autres.

5°. Ceux qu'on trouvoit expoſés dans les Temples ou dans les Bois Sacrés : ainſi Ericthonius paſſa pour être fils de Minerve & de Vulcain, comme S. Auguſtin l'a remarqué.

6°. Ceux qui ſe rendoient fameux ſur la mer, étoient regardés comme les enfans de Neptune.

7°. Ceux dont le caractere reſſembloit à celui de quelque Dieu, paſſoient pour leurs fils. Etoit-on éloquent ? on avoit Apollon pour pere : fin ou ruſé ? on paſſoit pour fils de Mercure. Ainſi on a dit que Chione, fille de Dedalion, avoit été maîtreſſe d'Apollon & de Mercure, parce qu'elle eut deux enfans, dont l'un (c'étoit Philamon) étoit éloquent ; & l'autre, qui s'appelloit Autolycus, un habile filou. De même, ceux qui étoient braves, reconnoiſſoient Mars pour leur pere, comme Œnomaüs, Terée, Romulus, &c. On doit dire à peu près la même choſe de ceux que les Poëtes diſoient être fils ou des Fleuves, ou des Montagnes, comme Daphné, fille du fleuve Penée ; Œnone, du Cebrene, Aventinus, Tyberinus, Inachus, & tant d'autres : ce qu'on doit entendre, ainſi que Lactance l'explique, des enfans de ceux qui ont porté le nom de ces Fleuves, ou de ces Montagnes.

8°. Ceux dont l'origine étoit obſcure étoient reputés enfans de la Terre, comme Tagès, ce celebre Etrurien, qui fut regardé comme l'inventeur de la Divination Etruſque, & des ceremonies religieuſes pratiquées dans les Augures. Les Geants dans l'Hiſtoire fabuleuſe, étoient auſſi regardés pour la même raiſon comme les enfans de la Terre.

9°. Quand quelque Prince avoit interêt de cacher un commerce ſcandaleux, on ne manquoit pas de donner un Dieu pour pere à l'enfant qui en naiſſoit. Ainſi Prœtus étant entré dans la tour où Acriſe Roi d'Argos, effrayé de la prédiction

d'un Oracle, avoit enfermé ſa fille Danaé, on publia que Jupiter s'étoit métamorphoſé en pluie d'or, pour ſeduire cette Princeſſe, & Perſée paſſa pour être le fils de ce Dieu. De même Amulius ayant trouvé le ſecret de s'introduire dans la priſon où Numitor avoit fait enfermer Rhea Sylvia ſa fille, on fit paſſer pour enfans de Mars, Romulus & Remus, nés du commerce de ce Prince avec ſa niece. L'Amant ſecret d'Alcmene fut pris pour Jupiter, & Hercule fut toujours regardé comme le fils de ce Dieu. Enée fut redevable de ſa qualité de fils de Venus, tant vantée par les Romains, au ſoin que prit ſon pere Anchiſe de publier qu'il l'avoit eu de cette Déeſſe, dans les forêts du mont Ida. On doit penſer la même choſe de Caſtor & de Pollux, fils de Leda; ainſi que d'une infinité d'autres, qu'il ſeroit trop long de nommer. Olympias fit tous ſes efforts pour perſuader que Jupiter étoit le pere d'Alexandre ſon fils, mais au temps où vivoit cette Princeſſe, on n'étoit plus ſi crédule, & cette défaite ne fit pas taire la mediſance.

10°. Enfin, preſque tous les Heros de l'Antiquité avoient du moins des Dieux pour ancêtres, & ils paſſoient pour en être les fils ou les petits-fils, car pour peu qu'on ſuive leurs Genealogies, elles ſe terminent ordinairement à quelque Dieu.

Voila ce que j'avois à dire ſur la Nature des Dieux que le Paganiſme avoit introduits; comme ils n'étoient pas tous égaux, on les diviſoit en pluſieurs Claſſes, c'eſt ce qui fera la matiere du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Diviſion des Dieux du Paganiſme en pluſieurs Claſſes.

COMME le nombre des Dieux adorés par les Payens étoit preſque infini, il faut pour en parler avec quelque ordre, les diviſer en pluſieurs Claſſes; c'eſt ce qu'ont fait les Mythologues anciens & modernes, lorſqu'il a été queſtion de reduire en une eſpece de Syſtême ſuivi, une Theologie auſſi monſtrueuſe que l'étoit celle du Paganiſme.

(1) Liv. 2. ch. 145.

Herodote (1) diſtingue, d'après les Egyptiens, trois ſortes de Claſſes de Dieux; voici comme il s'exprime à l'occaſion d'Hercule. » Parmi les Grecs, dit-il, Hercule, & Pan, ſont » les derniers des Dieux, νεώτατοι των θεων; mais chez les » Egyptiens, Pan eſt un Dieu très-ancien, & du nombre de » huit qui ſont les premiers de tous: Hercule eſt dans la Claſſe » des ſeconds, qui ſont au nombre de douze; & Bacchus » dans celle des troiſiémes, qui ont été engendrés des douze » grands Dieux ».

Il eſt fâcheux que cet Auteur ne nous ait pas appris les noms des Dieux qui compoſoient ces trois Claſſes; nous aurions une connoiſſance exacte de la Mythologie Egyptienne. Les Sçavans, pour ſuppléer à ce défaut, ont partagé les Dieux en pluſieurs Claſſes.

On les diviſoit en Grands Dieux, *Dii majorum Gentium*, ou Dieux du Conſeil, *Dii Conſuentes* ou *Conſulentes*; & en Dieux des moindres Nations, *minorum Gentium*. Les premiers étoient les Grands Dieux, reconnus par-tout, ſurtout dans la Grece & dans l'Italie. Les ſeconds étoient ceux qui avoient été ajoutés & aſſociés aux anciens; & ils étoient particuliers à certains Peuples. Tel étoit le Quirinus des Romains, le Semo-Sancus des Etruriens, &c. Les Grecs reconnoiſſoient douze de ces Grands Dieux, dont Ennius nous a conſervé les noms; Junon, Veſta, Minerve, Cerès, Diane, Venus, Mars, Mercure, Jupiter, Neptune, Vulcain, & Apollon.

Juno, Veſta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Chacun de ces Dieux preſidoit à un mois de l'année; Junon au mois de Janvier, Neptune à celui de Fevrier, ainſi des autres: ou bien à chacun des Signes du Zodiaque, comme nous l'apprend Manilius (1); ce qui revient au même. Une des folies d'Alexandre étoit, au rapport d'Arrien, d'être mis au nombre de ces Grands Dieux, & de faire le treiziéme de cette premiere Claſſe. (1) Aſtr. 10.

2. Les Romains y en joignirent huit autres; c'étoient les Dieux choiſis, *Selecti*, Janus, Saturne, le Genie, le Soleil, la Lune, Pluton, Bacchus, & l'ancienne Veſta, ou la Terre. Ces Dieux, à l'excluſion des autres, avoient le privilege d'être repreſentés en or, en argent & en yvoire: ce qui doit s'entendre des derniers temps; car dans les commencemens, comme nous l'avons déja remarqué, on n'employoit aux figures des Dieux que du bois, ou quelque pierre informe. *Potius lignea*, dit Pline (2), *aut fictilia Deorum ſimulachra, in delubris dedicata, uſque ad devictam Aſiam, unde irrepſit luxuria.* (2) Liv. 34.

3. Enſuite venoient les Dieux *Semones*, ou *Semi-homines*, ou *Semi-Dii*, qu'on ne croyoit pas aſſez grands pour habiter dans le ciel, mais qui meritoient quelque choſe de plus que la terre; comme Priape, Hyppone, Vertumne, & en particulier tous les Heros.

4. Il y avoit des Dieux communs, qui étoient ceux qui favoriſoient tous les partis; comme Mars, Bellone, la Victoire, la Fortune: ou qui étoient adorés dans tous les lieux & parmi toutes les Nations; comme Veſta, ou la grande-mere des Dieux; & c'eſt ainſi que ceux là étoient differens des Dieux *Topiques*, qui n'étoient adorés qu'en certains lieux (*a*), comme Aſtarte dans la Syrie, Derceto & Semiramis chez les Aſſyriens, Quirinus à Rome, Faunus parmi les Latins, Tagès chez les Toſcans, & Sancus parmi les Sabins. Ainſi adoroient encore les Egyptiens Iſis & Oſiris, les Maures Juba, les Carthaginois Uranus, les Siciliens Adramus, les

(*a*) Ce mot vient du grec τόπος.

Atheniens Minerve, le Peuple de Delphes Apollon, celui de Naxe Bacchus, celui de Cos Ariſtée, celui de Lemnos Vulcain, celui de Paphos Venus. Tel étoit encore dans les Gaules Theutat, chez les Iberiens Endovellicus, Mars chez les Thraces, Adad chez les Aſſyriens, Taraxippus chez les Eléens, Coronis chez les Sicyoniens, Zamolxis chez les Thraces, ſans parler d'une infinité d'autres, dont les noms ſont moins connus (*a*).

5. Il y avoit encore en chaque pays les Dieux Indigetes, ainſi nommés, ou parce qu'ils étoient attachés à de certains lieux, *quaſi in loco degentes ;* ou parce qu'ils étoient prêts à écouter ceux qui avoient beſoin de leur ſecours, *quia faciles invocari* ; ou pour marquer qu'ils étoient du pays où on les invoquoit, *quaſi indigenæ* ; ou parce qu'il n'étoit pas permis de les appeller par leur propre nom, *quia indigetari nefas ;* car les Sçavans donnent toutes ces étymologies au nom des Dieux Indigetes (*b*).

6. Il y avoit encore des Dieux Cabires, comme qui diroit aſſociés, tels qu'étoient Proſerpine, Pluton, &c. & on plaçoit dans le même rang, les Corybantes, les Curetes, & les Dactyles Idéens.

7. Des Dieux Palices, dont le culte étoit celebre, ſur-tout dans la Sicile ; & des Pataïques, dont les figures ſervoient à orner les proües des Vaiſſeaux, dont ils étoient les Patrons.

8. On adoroit auſſi des Dieux Penates & des Dieux Lares ; les maiſons des particuliers leur ſervoient de Temple & d'Aſyle, comme les Carrefours étoient les lieux où l'on honoroit les Dieux *Compitales.*

9. On reconnoiſſoit des Dieux des bois, des fontaines, des fleuves & de la mer ; tels qu'étoient les Satyres, les Nymphes, les Naïades, les Sirenes, les Nereïdes, &c.

(*a*) Voyez Lylio Geraldi, *Syn.* 10.

(*b*) Servius, ſur le douziéme Livre de l'Eneïde parle ainſi du nom de ces Dieux, *Indigetes duplici ratione dicuntur ; vel ſecundùm Lucretium quòd nullius rei egeant :*

Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtri.

Vel quòd nos eorum indigeamus, undè quidam Deos omnes Indigetes appellari volunt. Alii Patrios Deos Indigetes dici debere tradunt, alii ab invocatione dictos volunt, quòd indegito eſt precor & invoco, vel certè Indigetes ſunt Dii ex hominibus facti, & Dii Indigetes, quaſi in Diis agentes.

10. Il y a des Auteurs qui diviſent les Dieux en trois Claſſes ſeulement : ceux que les Poëtes ont inventés, ſont dans la premiere ; ceux des Philoſophes occupent la ſeconde ; & ceux des Legiſlateurs & des Politiques, la troiſiéme (*a*).

11. D'autres diviſoient le ciel en ſeize demeures, & plaçoient des Dieux dans chacune (*b*), appellant ἄζωοι ceux qui n'étoient renfermés dans aucune de ces Spheres.

12. Ciceron (1) diſtribue tous les Dieux en trois Claſſes ; la premiere eſt celle des Dieux Celeſtes, qu'on peut appeller auſſi *Majorum Gentium Dii* : la ſeconde eſt celle de ceux que leur merite a élevés à ce rang, & qu'on peut appeller les demi-Dieux & les Indigetes ; la troiſiéme eſt celle des Vertus, qui nous élevent juſqu'au Ciel, & qui ont été elles-mêmes diviniſées.

(1) De Legib. Liv. 2.

13. Varron ſoutenoit qu'il y avoit des Dieux connus, & des Dieux inconnus, & il reduiſoit à ces deux Claſſes tous ceux de la Gentilité. Dans la premiere étoient ceux dont on ſçavoit les noms, les fonctions, &c. comme, le Soleil, la Lune, Jupiter, Apollon, & les autres. Dans la ſeconde étoient placés ceux dont on ne ſçavoit rien d'aſſûré, & auſquels on ne laiſſoit pas d'élever des Autels, & d'offrir des Sacrifices. Le Philoſophe Albricus (2) regardoit les ſept Planetes, comme les ſept premiers Dieux du Paganiſme, qu'il arrangeoit dans cet ordre, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Venus, Mercure & la Lune. Pauſanias (*c*), Ciceron, Heſychius, & pluſieurs autres Auteurs, parlent des Autels élevés aux Dieux inconnus ; & l'on voit dans les Actes des Apôtres que S. Paul dit aux Atheniens : *Ayant vû en paſſant un Autel conſacré au Dieu inconnu*, ἀγνώστῳ Θεῷ, *je viens vous prêcher celui que vous adorez ſans le connoître.* C'étoit Epemenidès, ce grand Prophete des Cretois, qui avoit été l'auteur de cette ſuperſtition. Conſulté par les Atheniens comment ils pourroient appaiſer les Dieux, & faire ceſſer la peſte qui ravageoit leur pays, il repondit qu'il falloit laiſſer aller dans les champs des brebis noires, & les faire ſuivre par des Prêtres pour les im-

(2) De Imag. Deor.

(*a*) Varron & Scevola, *apud Aug. de Civitate Dei.* L. 4.
(*b*) Martianus, voyez Lylio Geraldi, *Synt.* 10.
(*c*) Pauſanias *in Eliacis*, ἀγνώστων θεῶν βωμούς, *Deorum ignotorum aras.*

moler dans les lieux où elles s'arrêteroient ; & c'eſt depuis ce temps-là, comme le remarque Diogene Laerce, que l'on voyoit dans la campagne pluſieurs Autels élevés aux Dieux inconnus (*a*) ; c'eſt-à-dire, depuis la vingt-ſeptiéme Olympiade, ſelon cet Auteur, ou la quarante-deuxiéme ſi nous en croyons Suidas.

(1) In Protrept.

14. Clement d'Alexandrie (1) a cru pouvoir renfermer tous les Dieux du Paganiſme dans ſept Claſſes. Il met dans la premiere les Aſtres ; dans la ſeconde les Fruits de la terre, & les Dieux qui y preſident, Cerès, Pomone, Vertumne, Bacchus, &c. La troiſiéme comprend les Dieux des peines & des châtimens, comme les Furies, & quelques autres. Il plaçoit dans la quatriéme les Dieux des paſſions & des affections, tels que l'amour, la pudeur, &c. Les Dieux des vertus, comme la Concorde, la Paix, &c. formoient, ſelon lui, la cinquiéme Claſſe. Les Grands Dieux, qu'on nommoit *Dii Majorum Gentium*, n'occupoient que la ſixiéme. Enfin les Dieux Salutaires, comme Eſculape, Hygieia, Teleſphore, & quelques autres, étoient ceux de la ſeptiéme.

(2) De Myſt. Sect. 2. c. 1.

15. Jamblique Philoſophe Platonicien diviſoit les Dieux en huit Claſſes (2). Il mettoit dans la premiere les Grands Dieux, qui inviſibles de leur nature, ſe trouvent dans toutes les parties du monde ; c'eſt-à-dire ſans doute, cet Eſprit univerſel dont nous avons déja parlé. Des Eſprits Superieurs, qu'il nommoit Archanges, occupoient la ſeconde. D'autres Eſprits d'un rang inferieur, les Anges, formoient la troiſiéme. Dans la quatriéme étoient les Demons. Ceux qu'il appelle Archontes Majeurs, c'eſt-à-dire, les Genies qui preſidoient ſur le monde ſublunaire & ſur les élemens, étoient dans la cinquiéme ; & les Archontes Mineurs, dont le pouvoir ne s'étendoit que ſur la matiere groſſiere & terreſtre, dans la ſixiéme. Les Heros formoient la ſeptiéme ; & enfin les ames des hommes mis au rang des Dieux, la huitiéme & la derniere. Voyez là-deſſus le Chapitre ſuivant.

16. D'autres Philoſophes de la même Secte renfermoient tous les Dieux du Paganiſme, ou ſi on veut tous les Genies, dans deux Claſſes. Ceux qu'ils nommoient ἄϋλοι, immate-

(a) *Ex eo tempore per agros Atticæ, aræ ſine nomine Dei viſebantur.* Diog. Laërt.

riels,

riels, & ὑλαῖοι, ou materiels, occupoient la premiere; & ceux qu'ils appelloient *Mondains*, ou *Supramondains*, la ſeconde.

17. On aſſure que Mercure Triſmegiſte admettoit trois Claſſes de Dieux. Dans la premiere étoient ceux qu'il nommoit Celeſtes; dans la ſeconde les Empyrées, & dans la troiſiéme les Etherées. Ce celebre Auteur, dit-on, avoit compoſé mille volumes ſur les Dieux de cette premiere Claſſe, & cent ſur ceux de chacune des deux autres.

18. On diviſoit encore les Dieux, en Dieux Publics, & en Dieux Particuliers. Les premiers étoient ceux dont le culte étoit établi, & autoriſé par les Loix. Les ſeconds, ceux que chacun choiſiſſoit pour être l'objet de ſon culte. Tels étoient les Dieux Lares, les Penates, & les Ames des Ancêtres, qu'il étoit permis à chaque particulier d'honorer comme il vouloit.

19. La diviſion la plus generale, eſt celle qui partage les Dieux, en Dieux naturels, & en Dieux animés. Par les premiers on entend les Aſtres & les autres Etres Phyſiques; par les ſeconds, les hommes qui par leurs belles actions meriterent les honneurs divins. Cependant elle ne renferme pas encore tous les Dieux, puiſque ces Genies de differens ordres dont nous venons de parler après Jamblique, ne s'y trouvent pas.

20. La derniere enfin, & en même temps celle que je ſuivrai en parlant des Dieux des Grecs & des Romains, eſt celle qui les diviſoit en Dieux du Ciel, en Dieux de la Terre, & en Dieux de l'Enfer.

CHAPITRE VI.

De la Nature des Genies ou des Demons.

NOUS avons rapporté dans le premier Chapitre de ce Livre, les ſentimens des Philoſophes ſur la Nature des Dieux ; dans le ſecond & dans le troiſiéme ce qu'en penſoient les Poëtes & les Hiſtoriens. On a dit dans le quatriéme qui étoient ceux qui paſſoient pour être les Enfans des Dieux. Dans le cinquiéme on a vû la Diviſion des Dieux en pluſieurs Claſſes. Il faut maintenant examiner ce que quelques Philoſophes entendoient par les Genies, ou par les Demons.

Les Philoſophes Platoniciens des derniers temps du Paganiſme, attachés à la Magie Theurgique, qui, ſelon eux, élevoit l'ame à la plus ſublime ſpeculation, & la mettoit en état de contempler la Divinité elle-même, avec laquelle elle l'uniſſoit de la maniere la plus intime, ainſi que nous l'avons dit dans le Livre précédent, donnerent cours à l'opinion qui enſeignoit qu'il y avoit des Genies ou des Demons, dont le pouvoir s'étendoit ſur le bas monde, & en particulier ſur l'homme. Porphyre, le plus celebre de ces Philoſophes, écrivit une longue Lettre à Anebo Prêtre Egyptien, pour lui demander des éclairciſſemens ſur les matieres les plus importantes de la Religion, & en particulier ſur celles de ces Genies. Jamblique ſon diſciple ſous le nom d'Abamon, autre Prêtre Egyptien, & le maître d'Anebo, repondit à cette Lettre ; & c'eſt cette réponſe qui fait la matiere du Livre des Myſteres de cet Auteur.

Comme la Lettre de Porphyre n'eſt qu'une conſultation, ce Philoſophe n'y fait pas toujours entendre ce qu'il penſe ; car voulant ménager la delicateſſe d'Anebo, qui regardoit toutes les queſtions qu'il lui propoſe comme des myſteres de Religion, il ſemble ne les lui faire que pour s'en éclaircir. Je n'ai beſoin pour le preſent que de ce qui regarde les Genies ; ainſi laiſſant les autres ſujets qui ſont traités dans cette Lettre, je dis que Porphyre, ſans trop ſe déclarer, nous y apprend bien des particularités ſur la Nature de ces Eſprits, & ſur les

effets qu'on leur attribue. Dabord, dit-il, on ne doit point établir leur ſejour dans l'Æther, ou cet air pur qu'habitent les Dieux, mais dans un air plus groſſier, ou dans le globe même de la terre. Il n'oſe pas même attribuer aux Demons toutes les impoſtures & les mauvaiſes actions qu'on met ſur leur compte, & dont ce Philoſophe eſt juſtement choqué; mais ne voulant pas ſe declarer ouvertement contre une opinion reçue, il avoue qu'il y a de bons Genies, quoiqu'il ſoit perſuadé en même temps qu'en general tous les Demons ont de l'impudence & de la folie.

Après avoir diſtingué les Demons & les Dieux, en ce que ceux-là ont des corps, & que ceux-ci n'en ont point, il demande à Anebo ſi les hommes qui prédiſent l'avenir, ou qui produiſent quelqu'autre effet merveilleux & extraordinaire, doivent en regarder leur ame, ou ces Intelligences, comme la cauſe: mais il décide lui-même la queſtion, & paroît perſuadé qu'il faut attribuer ces effets à ces Genies; ce qui lui fait dire que quelques perſonnes croyent qu'il y en a d'un certain ordre qui entendent nos prieres, mais qui après tout ne ſont propres qu'à impoſer & à ſeduire; que ces Eſprits prennent toutes ſortes de formes, ſe changent en differentes figures, & imitent les Dieux mêmes, les Demons, & les ames des morts: que ce ſont ces Eſprits qui operent tout ce qu'il y a de mauvais, ſans produire rien de bon; qu'ils donnent de mauvais conſeils, s'oppoſent de tout leur pouvoir aux bonnes actions, & ont une haine marquée pour les perſonnes vertueuſes; qu'ils aiment l'odeur de la chair & du ſang des animaux, & qu'ils ſe plaiſent à être flattés. Il parle enfin de toutes les autres impoſtures de ces Eſprits malins qui font illuſion aux hommes, ſoit qu'ils veillent ou qu'ils dorment.

Cette Lettre eſt écrite avec art, & on ne peut pas douter que Porphyre ne s'y declare contre l'exiſtence & le pouvoir de ces Genies dont il parle. Cependant il paroît en quelques endroits qu'il en admet, & que ce n'eſt pas toujours le ſentiment des autres, mais le ſien qu'il expoſe, ainſi que le dit S. Auguſtin, qui a fait l'analyſe de cette Lettre (1). » Que les » hommes faſſent des menaces aux Dieux, que ces menaces » les épouvantent, & les reduiſent à faire ce qu'on deſire,

(1) De Civ. Dei. Lib. 10. c. 11.

» ce ſont des choſes, dit ce Pere de l'Egliſe, qui cauſent une » juſte admiration à Porphyre ; mais ſous prétexte de les ad- » mirer, & d'en rechercher les cauſes, il fait aſſez entendre » que ce ſont des operations de ces Eſprits, dont il a aupa- » ravant repreſenté les qualités ſelon l'opinion des autres ; » Eſprits de ſeduction par leurs vices, & non pas de leur » nature, comme il le dit & le penſe lui-même ».

Quoiqu'il en ſoit, Jamblique repond à cette Lettre article par article, & parlant dans la neuviéme Section, de ce qui regarde les Genies, il paroît également perſuadé de leur exiſtence & de leur pouvoir. D'abord, il commence par avouer que cette matiere eſt fort embarraſſante, & ſujette à de grandes difficultés. Car, dit-il, on croit que chaque homme peut avoir ſon Demon, ou par la vertu & l'aſpect des Aſtres qui preſident à ſa naiſſance, ou qu'il lui eſt aſſocié par l'art divin de la Magie Théurgique. Il ajoute que le premier de ces moyens n'a rien que de naturel, & que le ſecond dépend des cauſes ſurnaturelles ; & il blâme fort l'Auteur de la Lettre, ſans toutefois le nommer, de n'avoir parlé que du premier de ces moyens, ſur lequel il fait rouler toutes ces difficultés, ſans avoir ſongé à faire mention de celui qui eſt le ſeul veritable. Enſuite après avoir prouvé l'incertitude de l'horoſcope, & de toutes les autres pratiques de l'Aſtrologie, il fait voir qu'il n'y a que la Théurgie qui puiſſe amener à quelque connoiſſance certaine. » Ce n'eſt donc point, conclut-il, » par la poſition des Aſtres au moment de notre naiſſance, » que le Genie qui doit preſider à notre vie nous eſt envoyé : » il exiſtoit avant nous, & c'eſt lui qui au moment de la con- » ception ſe rend maître de l'ame, & l'unit au corps. Toutes » nos penſées viennent de lui, & nous n'agiſſons que con- » formement aux idées qu'il nous donne (*a*). Enfin il nous » gouverne entierement juſqu'à ce que l'ame, élevée & deve- » nue parfaite par les ſpeculations de la Théurgie, ou de cette » Magie divine qui nous unit avec Dieu, ſe degage de » la ſervitude de ce Genie, qui alors ou l'abandonne, ou en » devient lui même l'eſclave. Ce Demon, c'eſt toujours Jam- (1) Chap. 8. » blique qui parle (1), n'eſt point nous-mêmes, c'eſt un être

(*a*) Voyez les Chapitres VI. & VII. de la neuviéme Section.

» indépendant de nous, d'un ordre ſuperieur à notre ame,
» & n'en fait point partie, ainſi que Porphyre ſembloit le croire.
» Comme il ne nous eſt point envoyé par quelque partie de
» l'univers, tels que les Aſtres, &c. mais par l'univerſalité de
» la nature, il preſide à toutes nos penſées, à toutes nos ac-
» tions, & à toutes nos affections : ainſi nous n'avons pas be-
» ſoin, comme l'Auteur de la Lettre l'inſinue, d'en avoir
» pluſieurs, l'un pour la ſanté, l'autre pour la beauté, &c.
» un ſeul nous ſuffit, & il eſt ridicule d'en admettre un pour
» le corps, & un pour l'ame. C'eſt donc en vain que quelques
» perſonnes ont établi differentes formules de prieres pour
» leurs Genies ; il n'en faut qu'une, puiſque Dieu qui nous
» envoye à chacun notre Genie, eſt un de ſa nature ».

Ainſi raiſonnoit Jamblique contre ſon maître Porphyre, qui ne paroiſſoit pas auſſi perſuadé que lui de l'exiſtence de ces Genies. Comme cette myſterieuſe Philoſophie, puiſée dans l'Ecole de Platon, & ſoutenue de quelques dogmes mal entendus de la Religion Chrétienne, fit beaucoup de progrès dans les deux premiers ſiécles de l'Egliſe, les premiers Peres s'attacherent à la combattre, & n'eurent pas de peine à triompher des vains raiſonnemens des Sophiſtes qui la ſoutenoient.

Apulée dans l'Ouvrage qu'il compoſa ſur le Demon de Socrate, qui étoit ſelon lui, un de ces Genies dont nous venons de parler, après avoir dit que c'étoient des Eſprits qui n'avoient jamais été unis à aucun corps, nous developpe ainſi le ſentiment de Platon ſur ce ſujet. » De ces Demons, dit-il, Platon
» eſtime que chaque homme a le ſien, qui le garde & qui
» eſt le temoin, non ſeulement de ſes actions, mais auſſi de
» ſes penſées ; & que lorſqu'on vient à mourir, ce Genie
» traduit en jugement la perſonne du ſoin de laquelle il étoit
» chargé ; & ſi lorſqu'elle eſt interrogée par ſon Juge, elle
» ne repond pas ſuivant la verité, il la reprend & la blâme
» très-ſeverement, comme il en fait l'éloge, lorſque ce qu'elle
» dit eſt veritable ; & c'eſt ſur l'approbation du Genie que la
» Sentence eſt prononcée ; car ce Demon ſçait tout ce qui
» ſe paſſe dans l'homme, juſqu'à ſes plus ſecrettes penſées ».

Quoique Platon & Jamblique ayent cru que chaque homme n'avoit qu'un ſeul de ces Genies pour le conduire, & preſider

à toutes ſes actions, d'autres Philoſophes cependant de la même Ecole étoient perſuadés que nous en avions deux, l'un bon, l'autre mauvais ; c'eſt ce que nous apprenons de Servius. Ce ſçavant Commentateur, ſur cet endroit où Virgile dit (1) *Quiſque ſuos patimur manes* (1), dit : *Volunt unicuique Genium appoſitum, Dæmonem bonum & malum ; hoc eſt, rationem quæ ad meliora ſemper hortatur, & libidinem quæ ad pejora : hic eſt Larva & Genius malus ; ille bonus Genius & Lar.* » On prétend que chacun a deux Genies, l'un bon, & l'autre mauvais ; c'eſt-à-dire, la raiſon qui porte au bien, & la cupidité qui induit au mal : le dernier eſt ce qu'on appelle *Larva*, l'autre bon Genie, ou *Lar* ».

(1) Eneid. l. 6. v. 743.

L'opinion qui enſeignoit l'exiſtence de ces Genies eſt plus ancienne que Platon, & il ſeroit difficile d'en découvrir l'origine. Peut-être étoit-elle puiſée dans la même ſource où l'Auteur du Livre d'Henoc, dont nous avons parlé (2), avoit pris ce qu'il raconte des Anges ; c'eſt-à-dire, dans la tradition, mais corrompue & alterée, de la rebellion de ces mêmes Anges. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit un ſentiment aſſez generalement reçu, qu'il y avoit une infinité de ces Eſprits, inferieurs à la verité au Souverain Etre, dont ils étoient comme les miniſtres & les médiateurs, mais ſuperieurs à l'homme dont ils prenoient ſoin.

(2) L. II. c. 5. p. 113.

Les Dieux, diſoient quelques Philoſophes, ſont trop élevés au-deſſus des hommes, pour qu'il puiſſe y avoir entr'eux aucun commerce, aucun rapport ; & ce devoit être par le moyen de ces Puiſſances mitoyennes entre Dieu & l'homme, que devoient être établis & ce rapport & ce commerce. C'étoient eux qui preſentoient nos prieres aux Dieux, qui leur portoient nos vœux, & qui en même temps venoient communiquer aux hommes les biens que ces mêmes Dieux daignoient leur départir ; Theologie fauſſe dans ſon principe, puiſque quelque parfaite que l'on conçoive une créature, il reſtera toujours entre Dieu & elle une diſtance infinie ; Theologie pitoyable dans ſes conſequences, puiſqu'elle ſuppoſoit des Dieux qui relegués dans le ciel, n'étoient pas preſens à tout par leur immenſité, & avoient beſoin du miniſtere d'autres Puiſſances, pour connoître & pour ſoulager nos beſoins ;

Theologie enfin qui abuſoit étrangement de ce que dit l'Ecriture, des Anges que Dieu a établis comme ſes Miniſtres : *qui facit Angelos ſuos ſpiritus*, &c.

Il faut pourtant convenir qu'on ne voit pas que ces Philoſophes aient cru que ces Genies, ou ces Demons, fuſſent des Dieux ; mais comme l'Idolâtrie ne mettoit point de bornes à la ſuperſtition, ces mêmes Genies furent enfin regardés comme des Divinités, & eurent leur part dans le culte qu'on rendoit aux Dieux. De-là les Temples, les Chapelles & les Autels que l'Antiquité nous apprend leur avoir été conſacrés : de-là encore ces Inſcriptions ſi communes, *Genio loci*, *Genio Auguſti*, *Junonibus*, *&c.* Il eſt vrai qu'on mettoit ces Genies dans la derniere Claſſe, & dans ce qu'Ovide appelloit *la Populace des Dieux ;* mais il n'en avoient pas moins pour cela, des Autels & des Sacrifices : car la raiſon même qu'on avoit de les honorer, étoit fondée ſur les raffinemens de quelques Philoſophes, qui debitoient, comme nous le dirons dans les Reflexions ſur l'Idolâtrie, que Dieu ſouverainement heureux, ne pouvoit en aucune maniere s'irriter ; mais que ces Etres intermediaires entre l'homme & Dieu, étoient ſouvent de mauvaiſe humeur, & qu'ainſi il falloit leur offrir de l'encens & des Victimes pour les appaiſer.

Chaque homme, dans les principes de cette Theologie, avoit donc ſon Genie particulier, ou même deux, ſuivant quelques Anciens ; & c'eſt ce qui fait dire à Pline, comme nous l'avons déja rapporté en parlant du progrès de l'Idolâtrie (1), que le nombre des Dieux, car il met poſitivement dans ce nombre les Genies, & les Junons, qui étoient les Genies des femmes, étoit ſi grand, qu'il y en avoit plus que d'hommes.

(1) Liv. III.

De ce nombre étoit le Genie de Socrate, au ſujet duquel Plutarque & Apulée ont fait chacun un Traité particulier ; Genie qui, ſelon lui, l'avertiſſoit lorſque ſes amis alloient s'engager dans quelque mauvaiſe affaire ; qui l'arrêtoit, l'empêchoit d'agir, ſans jamais le porter à agir : *Divinum quoddam*, dit Ciceron en parlant de ce Demon, *quod Dæmonium appellat, cui ſemper paruerit, nunquam impellenti, ſæpè revocanti.* Mais quelques raiſonnemens qu'on ait fait ſur ce pré-

tendu Demon, j'adopte le ſentiment de feu M. l'Abbé Fraguier, qui dans une Diſſertation imprimée dans le quatriéme volume de l'Academie des Belles-Lettres (1), rapporte tout ce qu'on en a dit, à la ſageſſe & à la prudence de ce Philoſophe, qui lui faiſoient prévoir pluſieurs choſes, auſquelles un homme moins éclairé que lui n'auroit pas penſé; car la prudence, dit Ciceron, eſt une eſpece de divination. » Le Demon de Socrate, conclut le ſçavant Academicien que je viens de nommer (2), Demon dont on a parlé ſi diverſement, juſqu'à mettre en queſtion ſi c'étoit un bon ou un mauvais Ange, ſe trouve donc avec beaucoup de vraiſemblance, réduit à n'être plus deſormais que la prudence & la ſageſſe de Socrate à percer dans l'avenir; que Socrate, par un tour ironique, ramenoit au pur inſtinct, qui dans les Poëtes & dans les Rapſodiſtes eſt la fureur poëtique, dans les Devins, la fureur prophetique; & qui les rempliſſant les uns & les autres d'une illumination qui tient le milieu entre la ſcience & l'ignorance, les fait quelquefois rencontrer juſte ».

(1) Pag. 360.

(2) Pag. 371.

CHAPITRE VII.

Reflexions generales ſur l'Idolâtrie.

ON a vû quels étoient les Dieux que le monde inſenſé adoroit. Quel ſpectacle mortifiant pour l'humanité! de voir pendant plus de deux mille ans la terre toute remplie de Temples élevés à de vaines Idoles, dans leſquels des Victimes innocentes étoient immolées à des Dieux criminels; les parfums les plus précieux repandus pour des Idoles qui ne les ſentoient pas. On prioit des Dieux qui n'entendoient pas les prieres qu'on leur adreſſoit (*a*). On s'efforçoit à les appaiſer, eux qui ne ſçavoient pas s'ils étoient irrités; & on imploroit leur aſſiſtance, lorſqu'ils ne connoiſſoient pas nos beſoins. En verité, l'homme abandonné à ſes propres lumieres, eſt un étrange viſionaire!

Tel étoit le triſte état du monde, lorſque Dieu touché de

(*a*) *Aures habent & non audient, nares habent, & non odorabunt.* Pſalm. 113.

nos

nos miſeres, envoya ſon propre fils ſur la terre. Dès-que ce nouveau Soleil parut, les tenebres de l'Idolâtrie commencerent peu à peu à ſe diſſiper. On vit bien-tôt l'Agneau ſans tache en poſſeſſion des droits que le Demon avoit uſurpés; & Jeſus-Chriſt crucifié parut au milieu du Capitole, à la place de l'infâme Jupiter.

Mais peut-on penſer que les habiles gens aient ajouté foi à une Théologie ſi groſſiere? Ne ſe mocquoient-ils pas des fables populaires? Et les Philoſophes n'avoient-ils pas des idées plus ſaines de la Divinité? Une queſtion très difficile à decider, eſt de ſçavoir quelle idée avoient de Dieu les Philoſophes & les Poëtes. Il eſt sûr que la plûpart étoient Athées, & ne reconnoiſſoient d'autre Dieu que la nature: ils croyoient tous la matiere incréée, & ne donnoient d'autre part à Dieu dans la formation du monde, que d'avoir débrouillé le Chaos. Encore n'oſoient-ils décider ſi c'étoit Dieu qui avoit préſidé à cette operation, ou la nature elle-même:

Hanc Deus, vel melior litem natura diremit,

comme le dit Ovide (1). (1) Met. L. 1.

Car enfin qu'on examine les opinions des Philoſophes, on verra qu'elles ſe reduiſent à trois Claſſes, ainſi que je l'ai dit dans le premier Chapitre de ce Livre. Je place dans la premiere ceux qui n'admettoient qu'une nature, infinie à la verité & éternelle, mais inanimée; comme Epicure, Straton, & quelques autres. Dans la ſeconde, ceux qui reconnoiſſoient un principe intelligent, mais materiel; tels que Zenon, & les Stoïciens ſes Diſciples. Dans la troiſiéme enfin, ceux qui ſoutenoient, comme Anaxagore & Platon, qu'il y avoit une Intelligence immaterielle & infinie. Ceux des deux premieres Claſſes étoient inconteſtablement Athées; ceux de la troiſiéme plus éclairés & plus raiſonnables ſans doute, erroient du moins en ce qu'ils ne croyoient pas la création, & étoient obligés d'admettre l'exiſtence d'une matiere independante & éternelle, comme l'Intelligence qui en forma le monde.

Un paſſage de Seneque cité par S. Auguſtin (2), explique en deux mots toutes ces opinions. *Ego feram*, diſoit ce Phi- (2) De Civ. Dei, Liv. 1. c. 10.

loſophe, *aut Platonem, aut Peripateticum Stratonem, quorum alter fecit Deum ſine corpore, alter ſine animo ;* puiſque voila le Dieu de Platon & d'Anaxagore incorporel, *ſine corpore* ; le Dieu de Straton, matiere inanimée, *ſine animo ;* & le Dieu par conſequent des Stoïciens, qui étoit auſſi celui de Seneque, mitoyen entre les deux autres, matiere & Intelligence toute enſemble, ou, ce qui revient au même, Intelligence materielle.

Pour ce qui regarde les Poëtes, j'ai fait voir à la fin du ſecond Livre, ce qu'on doit penſer de leur Théologie. Ajoutons encore avec le celebre M. Boſſuet, que rien n'eſt plus indigne, & plus choquant en même temps, que la maniere dont ils parlent des Dieux. Ils en font des monſtres ; ils en repreſentent de ronds, de carrés, de triangulaires, de boiteux, d'aveugles : ils parlent d'une maniere bouffonne des amours d'Anubis avec la Lune ; ils diſent que Diane eut le foüet ; ils font faire à Jupiter ſon Teſtament ſur le point de mourir ; ils font battre les Dieux, & les font bleſſer par des hommes ; ils les font fuir en Egypte, où ils ſont obligés pour ſe cacher, de ſe revêtir de la peau des Crocodiles & des Lezards : Apollon pleure Eſculape, Cybele Athis : l'un chaſſé du Ciel, eſt obligé de garder les troupeaux ; l'autre reduit à travailler à des Ouvrages de maçonnerie, n'a pas le credit de ſe faire payer : l'un eſt Muſicien, l'autre Forgeron, l'autre Sage-femme. En un mot, on leur donne des emplois indignes ; ce qui ſent plûtôt la bouffonnerie du Theâtre, que la majeſté des Dieux.

Que penſer en effet des Grecs & des Romains en general ; de ces deux Peuples, qui regardoient tous les autres comme des Barbares, eux qui avoient adopté le culte de tous les Dieux des Peuples qu'ils avoient vaincus ? Quel ſyſtême monſtrueux que leur Théologie ! Quels Théologiens qu'Heſiode & Homere ! Ogygès, Danaüs, Cadmus, Cecrops, & en general tous les Chefs de Colonies qui étoient venus d'Egypte & de Phenicie, avoient apporté dans la Grece les Dieux de leur pays, & les ceremonies de leur culte. Quel mêlange bizarre dans leur Théologie ! Car enfin quelle peut être une Religion apportée par des gens de mer, qui venoient chercher des établiſſemens ?

On dira peut-être, ainſi que je l'ai déja remarqué, qu'il n'y avoit que le Peuple d'idolâtre. Tout le monde l'étoit, & ceux qui mepriſoient la Religion établie, étoient pour l'ordinaire Athées, & le remede étoit pire que le mal. Après tout, ſi nous en jugeons par la conduite des Sages de l'Antiquité, on ne peut s'empêcher de convenir qu'ils n'ayent donné dans les erreurs les plus groſſieres. Que dirions-nous en effet d'un homme d'eſprit que nous verrions l'encenſoir à la main, proſterné devant une Idole, ou les yeux attentifs ſur les entrailles d'une victime, où il cherche ſa deſtinée? Croirions-nous que c'eſt un hypocrite, qui ſe mocque dans ſon cœur des Dieux qu'il invoque par politique? Mais ſi cela eſt, quelle regle aurons-nous pour juger des ſentimens des autres? Il ſe peut faire que ces mêmes perſonnes ſe mocquoient au ſortir du Temple, des ceremonies auſquelles ils venoient d'aſſiſter. Ciceron ne raille-t'il pas les Augures? Lucien, & quelques autres, ne ſe jouent-ils pas de leurs Dieux? Juvenal dit dans une de ſes Satyres, qu'il n'y avoit que les enfans qui cruſſent tout ce qu'on diſoit des Enfers, & de Caron :

Eſſe aliquos Manes, & ſubterranea regna,
Et Conum, & Stygio ranas in gurgite nigras,
Aque unâ tranſire vadum tot millia cymbâ,
Nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur (1).

(1) Juvenal Sat. 6.

Callimaque & Catulle diſent à peu près la même choſe: Seneque ſe mocque des galanteries de Jupiter, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire: Denys le Tyran ne fit-il pas ôter la robe d'or d'Apollon, la barbe d'Eſculape, en ajoûtant même une raillerie piquante (*a*)? Tout cela eſt vrai, mais quelle idée avoit-on de ces gens-là, & ne les regardoit-on pas comme des impies?

En un mot, le ſyſtême dont on vient de parler étoit la Religion dominante, & peu de gens l'examinoient aſſez pour en découvrir les défauts. On ne raiſonne pas beaucoup en matiere

(*a*) Il dit que cet habit d'Apollon étoit trop chaud en été, & trop froid en hyver; & d'Eſculape, qu'il étoit ridicule que le fils eût de la barbe, pendant que le pere n'en avoit pas.

de Religion ; on ſuit ordinairement celle de ſes Peres, & les raiſonnemens convertiſſent peu de gens. D'ailleurs la Religion Payenne étoit peu incommode : gênante du côté des ceremonies, elle laiſſoit pour la morale une entiere liberté. On ne s'aviſe gueres d'examiner une Religion qui favoriſe les penchans : auroit-on voulu changer des Dieux qui étoient eux-mêmes les modéles des crimes, contre d'autres qui les auroient punis avec ſeverité ? Concluons donc que tout le monde, Peuple & Philoſophes, ſuivoient une Religion dont le ſyſtême étoit ſi groſſierement imaginé.

Que les Sçavans ſe donnent maintenant la torture, dit ſi élegamment M. Boſſuet (*a*), pour deterrer l'origine de l'Idolâtrie, & chercher en quel temps, & par qui elle a commencé. Il eſt certain que c'eſt la cupidité & l'ignorance qui l'ont introduite ; & que l'interêt, les paſſions, & la volupté l'ont maintenue. Ainſi on ne doit pas s'étonner qu'elle ait regné ſi long-temps ſur la terre, où même elle n'eſt pas detruite, puiſqu'il y a des Peuples qui gemiſſent encore ſous la tyrannie du Demon ; & que le temps n'eſt pas encore arrivé, où toute la terre ne doit reconnoître qu'un ſeul Dieu par Jeſus-Chriſt. Mais ce qui doit nous étonner, c'eſt que l'Idolâtrie ait paſſé chez les Peuples les plus éloignés, & y ait duré juſqu'à preſent, puiſqu'il eſt sûr que l'Idolâtrie moderne des Indes, de Perſe & du Nord, eſt la même préciſément que l'ancienne Idolâtrie Egyptienne. L'humanité aura toujours de quoi rougir des erreurs monſtrueuſes où les hommes ſe ſont jettés. Qui ne ſeroit ſurpris en effet, de voir que le monde que Dieu avoit fait pour manifeſter ſa puiſſance, ſoit devenu un Temple d'Idoles (1) ; que l'homme ait été aſſez aveugle pour adorer l'ouvrage de ſes mains, & offrir de l'encens aux bêtes & aux reptiles ; & qu'après avoir élevé ſes Idoles, il ait crû qu'il falloit pour les appaiſer, repandre ſon propre ſang ? En effet dans tous les Peuples du monde, les hommes ont ſacrifié leurs ſemblables, & il n'y a point d'endroit ſur la terre, où cette barbare coutume n'ait été pratiquée.

(1) Id. Ib.

Mais ſi l'Idolâtrie eſt un ſi grand renverſement de l'eſprit

(*a*) Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle.

humain, ne doit on pas moins s'étonner de l'avoir vue ſe detruire, que de l'avoir vue durer ſi long-temps ? Son extravagance au contraire, dit l'éloquent Prelat que je ne fais preſque que copier, fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre. Le monde avoit vieilli dans cette erreur ; enchanté par ſes Idoles, il étoit devenu ſourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. D'ailleurs tout combattoit en ſa faveur, les ſens, les paſſions, la cupidité, l'ignorance, un faux reſpect pour l'Antiquité, l'interêt des particuliers, & celui de l'Etat. Rien d'un côté de ſi monſtrueux que le ſyſtême de l'Idolâtrie; rien en même temps de ſi ſeduiſant. Quelle doucèur en effet pour les paſſions, d'adorer des Dieux qui y avoient été ſoumis, & de trouver dans leurs exemples de quoi autoriſer & juſtifier les plus grands dereglemens ? La Religion, bien-loin de reprimer le vice, ſervoit à le diviniſer : la conduite des Dieux, leur Hiſtoire renouvellée dans les Fêtes & les Sacrifices, étoit toute propre à inſpirer aux hommes beaucoup d'eſtime pour leurs paſſions. Des Dieux vindicatifs, impurs & debauchés, étoient faits pour une nature corrompue, & qui cherche à ſe ſatisfaire ſans remords, & avec impunité. On peut ajouter avec le même Auteur, que l'Idolâtrie étoit toute faite pour le plaiſir : les divertiſſemens, les ſpectacles, & enfin la licence même, y faiſoient une partie du culte divin. Les Fêtes n'étoient que des Jeux, & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de ſoin, qu'elle l'étoit des myſteres de la Religion. Quelle puiſſance ne falloit-il pas pour rappeller dans la memoire des hommes le vrai Dieu ſi profondément oublié ? Comment accoutumer des eſprits ſi corrompus, à la regularité de la Religion veritable, chaſte, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles ?

Mais ſi l'Idolâtrie étoit ſi propre à ſe ſoutenir par ſon caractere, comment la renverſer quand tout l'Univers s'étoit ligué en ſa faveur ? On ſçait ce que firent les Empereurs pour s'oppoſer au Chriſtianiſme naiſſant ; ces Edits ſanglans, ces perſecutions inoüies, cette fureur exercée contre les premiers Chrétiens, cette haine du genre humain dont on les chargeoit ; tout cela eſt connu. Mais ce n'étoient pas là

encore les armes les plus dangereuſes que l'Enfer avoit fourni à l'Idolâtrie, puiſque le ſang des Martyrs étoit la ſemence de nouveaux Chrétiens, comme le dit Tertullien : *ſanguis Martyrum, ſemen Chriſtianorum.* Voici des ennemis plus dangereux que les Empereurs ; je veux dire des Philoſophes, qui employerent toutes les fineſſes d'un eſprit delicat & ſeduiſant, pour donner quelque credit à une ſi mauvaiſe cauſe. Que ne firent-ils pas pour diminuer les abſurdités de leur Religion ? Que de formes differentes ils firent prendre à l'Idolâtrie ? Les uns diſoient par un reſpect affecté envers la Divinité, que tout ce qui étoit divin, étoit inconnu ; qu'il n'appartenoit point à l'homme de diſcourir ſur des choſes ſi hautes ; qu'il falloit croire les Anciens, & ſuivre ſans raiſonner la Religion établie (1). Et quand on leur montroit qu'il ne devoit y avoir qu'un Dieu, ils repondoient que la nature divine étoit ſi étendue, qu'elle ne pouvoit être exprimée ni par un ſeul nom, ni ſous une ſeule forme ; mais qu'après tout, Jupiter & Mars, Apollon & Junon, & les autres Dieux, n'étoient dans le fond qu'un même Dieu, dont les vertus infinies étoient repreſentées par tant de mots differens : que pour ce qui regardoit les Hiſtoires de leurs Dieux, & leurs amours, tout cela n'étoit que des allegories, par où l'on avoit voulu nous apprendre la formation du monde : & que c'étoit pour cela que l'Amour, le plus puiſſant des Dieux, l'avoit formé, parce qu'il avoit uni les Elemens qui le compoſent.

(1) M. Boſſuet. L. cit.

Mais comme cette reſſource de la Philoſophie Stoïcienne menoit à l'Athéiſme, puiſqu'après tout on trouvoit qu'il n'y avoit pas d'autre Dieu que l'Univers, d'autres Philoſophes (2), encore plus ſubtils, prirent un autre tour pour concilier l'unité de l'Etre ſuprême, avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, diſoient-ils, qu'un Dieu Souverain ; mais il étoit ſi grand, qu'il ne ſe mêloit pas des petites choſes ; & s'étant contenté de faire le Ciel & les Aſtres, il avoit laiſſé à des Subalternes le ſoin de former le bas monde, & de le gouverner : & comme ceux-ci étoient les Mediateurs entre Dieu & les hommes, il falloit les adorer & leur offrir des Sacrifices. Et quand on leur eut fait voir que ce culte n'étoit dû qu'au Souverain Dieu, & que c'étoit une Idolâtrie de l'employer à

(2) Jamblique, Porphyre, Celſe.

l'égard d'autres Dieux, le plus habile d'entr'eux (1), alla juſqu'à dire que le Sacrifice n'étoit pas le culte ſuprême; que tout ce qui étoit materiel, étoit impur, & ne devoit pas être offert à Dieu; qu'on ne devoit pas même employer la parole à ſon culte, parce que la voix étoit materielle, & qu'il ne falloit adorer Dieu que par la ſeule penſée; tout autre culte étant indigne d'une Majeſté ſi haute. Il ajoutoit qu'il falloit offrir l'encens & les victimes à ces Eſprits malins qui vouloient paſſer pour des Dieux, & qu'il étoit neceſſaire d'appaiſer, de peur qu'ils ne nous nuiſiſſent.

(1) Porphyre.

Je n'entreprends pas de refuter ces vaines ſubtilités, qui ſe détruiſent d'elles mêmes; mais tout cela prouve qu'il n'étoit pas aiſé de détruire une erreur ſi univerſelle & ſi ſeduiſante. Car enfin, quoique l'Idolâtrie, à la regarder en elle-même, parût ſeulement l'effet d'une ignorance brutale; à remonter à ſa ſource, c'étoit un œuvre menée de loin, pouſſée aux derniers excès par des eſprits malicieux, & qui trouvoit ſa ſûreté dans la protection qu'elle donnoit aux crimes & aux paſſions. Mais ce qui la rendoit encore plus difficile à deraciner, c'eſt qu'elle prenoit ſa naiſſance dans le profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'eſt ſans doute ce qui avoit fait inventer des Dieux ſemblables à nous; des Dieux qui n'étoient que des hommes, ſujets à nos paſſions & à nos foibleſſes; enſorte que ſous le nom de fauſſes Divinités, c'étoit en effet leurs propres penſées & leurs plaiſirs que les hommes adoroient; Divinités reſpectables & ſouveraines que la cupidité avoit formées. Ainſi l'homme lui-même étoit devenu le premier Temple des Idoles; & c'étoient les Divinités interieures qui avoient élevé les autres. Car, comme dit l'habile Prelat que j'ai cité déja pluſieurs fois, on adoroit Venus, parce qu'on ſe laiſſoit dominer par l'amour, & qu'on aimoit ſa puiſſance: Bacchus, le plus enjoué de tous les Dieux, avoit ſes Autels, parce qu'on s'abandonnoit & qu'on ſacrifioit, pour ainſi dire, à la joye des ſens, plus douce & plus enyvrante que le vin. Ainſi avant que de renverſer les Idoles, il falloit regler la cupidité, & détruire l'Autel qu'elle leur avoit élevé au milieu du cœur, ouvrage reſervé à celui qui devoit éclairer les Nations; prouver par ſa doctrine que la veritable joye

étoit celle d'une bonne conſcience ; & qui par ſa mort devoit imprimer dans le cœur de l'homme corrompu par tant de crimes, diſſipé par tant de paſſions, l'amour des ſouffrances & de l'humilité. Auſſi vit-on par un effet également admirable & ſurprenant, que pendant qu'un Philoſophe avec ſes raiſonnemens arrangés n'avoit jamais pu renverſer aucune Idole, de ſimples Pêcheurs, le rebut du monde, qui ne prêchoient que les croix & les mortifications, les virent tomber en poudre, quoique ſoutenuës par la puiſſance des Empereurs, obſtinés à en conſerver le culte.

On ne ſçauroit douter après le témoignage des Peres de l'Egliſe (*a*), que ſous le nom de Jupiter, les Poëtes n'ayent voulu ſouvent parler du Dieu Souverain ; qu'ils lui donnent toujours une ſuperiorité ſur les autres Dieux ; qu'ils le regardent comme leur Maître : *Deûm Sator atque hominum Rex*, dit Virgile : ils ajoutent que tout eſt plein de Jupiter, les chemins, les places publiques, la mer, les étangs, & nous-mêmes : *Plenæ autem Jovis ſunt omnes equidem viæ, plena quoque hominum fora, plenumque mare & ſtagna ; ubique omnes Jove repleti ſumus*, comme dit le Poëte Aratus ; c'eſt même aux paroles de ce Poëte que (1) Act. 12. S. Paul (1) fait alluſion lorſqu'il dit, *In ipſo vivimus, movemur & ſumus, ut quidam veſtrorum Poëtarum dixit.* Mais il faut avouer auſſi que le plus ſouvent ils n'entendoient par Jupiter, que cet ancien Roi de Crete fils de Saturne, Prince ſouillé de mille crimes, & coupable d'un parricide ; qu'ils ſe faiſoient un plaiſir à tout propos, d'en raconter les avantures ; & que de ce prétendu Dieu Souverain & qui gouvernoit tous les autres, ils en font l'eſclave des paſſions les plus honteuſes, & en toutes choſes ſoumis au Deſtin, dont il lui falloit ſubir les Arrêts irrevocables. Ainſi on ne ſçauroit nullement les excuſer d'une Idolâtrie également groſſiere & ridicule. Auſſi quand le Philoſophe Celſe vouloit inſinuer qu'il importoit peu qu'on donnât à Dieu le nom de Jupiter ou d'Adonis, ou d'Ammon, pourvû qu'on y attachât cette idée de Souveraineté & d'indépendance qui convient au vrai Dieu ; Origene le réfute

(*a*) Clement Alex. Strom. L. 1. Athenag. S. Aug. Euſebe, Origene, Theod. Tertullien, Minuc. *Voyez le Pere Thomaſſin, Lecture des Poëtes*, Tome I. Livre II. Chapitre I. & XII.

ſolidement

ſolidement (1), & lui fait voir que les Chrétiens avoient horreur de cette maxime deteſtable, de donner le nom de Jupiter au vrai Dieu, ou le nom de Dieu à Jupiter; que c'étoit à cette marque qu'on diſtinguoit un Chrétien d'un Idolâtre. Lactance & les autres Peres ſont de même ſentiment, & réfutent ſur ce ſujet les vains ſophiſmes de ces Apologiſtes de l'Idolâtrie.

(1) L. 1. contra Celſum, & L. 5.

Mais quelques entêtés que fuſſent les Philoſophes, il auroit été plus difficile encore de changer leur cœur que d'éclairer leur eſprit, ou pour parler plus juſte, l'eſprit & le cœur formoient une égale oppoſition à la verité du dogme & à la ſeverité de la morale. On en voit un exemple bien marqué dans la conduite de Felix Gouverneur de Judée. S. Paul (2) n'a pas plûtôt prononcé le mot reſurrection, *Quoniam de reſurrectione mortuorum ego hodie judicor à vobis*, qu'on renvoye ſes accuſateurs, en diſant je vous écouterai quand le Tribun Lyſias ſera arrivé. Le même Apôtre veut-il dans un autre converſation parler au même Felix, *de la juſtice, de la chaſteté, & du jugement à venir*, cet homme effrayé lui dit; *retirez-vous quant à preſent, je vous manderai quand il faudra. Quod nunc attinet, vade: tempore autem opportuno accerſam te* (3).

(2) Act. 24. v. 15.

(3) Ib. v. 15.

LIVRE SIXIE'ME,

Des Dieux adorés dans les Pays de l'Orient.

AVANT PROPOS.

COMME les Pays les plus voiſins de la plaine de Sennaar, où ſe fit la premiere diſperſion des peuples, après le Deluge, ont été les premiers peuplés, & que ce fut dans ces mêmes Pays que commença l'Idolâtrie, pour garder quelque ordre dans l'Hiſtoire des Dieux, que je vais commencer, il eſt neceſſaire de parler des Divinités des Peuples de l'Orient, avant que de paſſer à celles de la Grece, de l'Italie, & des autres parties de l'Occident.

Malheureuſement il ne nous reſte aucune Hiſtoire ſuivie de la Religion de ces anciens Peuples. Quelques fragmens de leurs Hiſtoriens, repandus dans divers Auteurs, & quelques paſſages de l'Ecriture Sainte, où il eſt fait mention des Dieux qu'adoroient les Peuples voiſins de la Paleſtine, ſont tout le ſecours que nous avons pour la connoître. Il eſt vrai que pluſieurs Sçavans du dernier ſiecle & de celui-ci, ont cherché à débrouiller le chaos des anciennes Divinités de l'Orient, parmi

leſquels Selden, Bochart, Voſſius, & en dernier lieu Monſieur Fourmont, peuvent être conſultés avec fruit ; mais malgré leurs conjectures, ſouvent très-ingenieuſes, ſur-tout pour ce qui concerne les noms de ces Dieux, il reſtera toujours dans cette matiere une obſcurité impenetrable. Profitons du travail de ces ſçavans Hommes, & tâchons de donner des Divinités dont je dois traiter dans ce Livre, l'idée la plus nette qu'il nous ſera poſſible.

Les Peuples de l'Orient, generalement parlant, n'avoient gueres d'autres Dieux que le Soleil, la Lune, & les Planetes : c'eſt par le culte des Aſtres que l'Idolâtrie a commencé, comme nous l'avons déja dit. Cette Religion dura long-temps chez les Peuples dont je parle, & ſi on excepte l'Egypte, on ne trouve gueres ailleurs d'autres Dieux que le Soleil & la Lune. On verra en effet, par tout ce que je dirai dans la ſuite, que c'étoit à ces deux Aſtres, qu'on honoroit ſous differens noms, que ſe rapportoit tout le culte des Peuples de l'Orient. Le Soleil étoit l'Oſiris des Egyptiens, l'Ammon des Libyens, le Saturne des Carthaginois (1), l'Adonis des Pheniciens, le Bal ou Belus des Aſſyriens, le Moloch des Ammonites, le Dionyſus ou l'*Urotal* des Arabes, le Mithras des Perſes, le Belenus des Gaulois. On ſçait que parmi les Grecs, Apollon, Bacchus, Liber ou Dionyſus, étoient la même choſe que le Soleil ; Macrobe (2) le prouve d'une maniere qui ne laiſſe point de replique. Que dirai-je enfin ? Cet Aſtre a été la Divinité de preſque toutes les Nations, tant du vieux que du nouveau Monde.

(1) Servius, in 2. Æneid.

(2) Sat. L. 1. c. 10.

De même la Lune étoit Iſis en Egypte, Aſtarté en Phenicie, Alilat chez les Arabes, Mylitta chez les Perſes ; Artemis, Diane, Dictynne, &c. en Grece, dans l'Iſle de Crete, dans celle de Delos, & ailleurs. Macrobe va encore plus loin (3) puiſqu'il prétend, comme on l'a déja dit, que tous les Dieux que le Paganiſme adoroit, devoient rapporter leur origine au Soleil & à la Lune.

(3) Loc. cit.

Lorſqu'Alexandre fit la conquête de l'Aſie, c'étoient-là les Dieux principaux qu'on y adoroit, & on n'y connoiſſoit point encore ceux de la Grece ; mais les Grecs qui vouloient paſſer pour un Peuple très-ancien, après y avoir introduit le culte

de leurs Dieux, prétendirent qu'ils étoient la plûpart les mêmes que ceux des Peuples qu'ils venoient de conquerir. Deux exemples, parmi pluſieurs qu'on pourroit rapporter, rendront la choſe ſenſible. Ayant remarqué quelque conformité dans ce qu'on diſoit du Baal des Pheniciens, & ce qu'eux-mêmes ils publioient de leur Saturne, ils ne balancerent pas à dire que la grande Divinité de Phenicie étoit Saturne. Ayant remarqué de même les infamies & les proſtitutions qui ſe commettoient dans le culte de quelqu'une des Divinités de ces Peuples, ils conclurent que ce ne pouvoit être que leur Venus.

Après ces Préliminaires il faut entrer en matiere, je commence par les Dieux d'Egypte.

CHAPITRE I.

Des Dieux des Egyptiens.

LES Hebreux ayant demeuré long-temps en Egypte, & s'étant quelquefois laiſſés ſeduire par les ſuperſtitions de ce Peuple idolâtre, comme le leur reproche le Prophete Ezechiel, & comme il paroît par le Veau d'or qu'ils adorerent dans le deſert, on croiroit pouvoir trouver dans les Livres de Moyſe, l'Hiſtoire de la Religion des Egyptiens; mais quoique le Pentateuque paroiſſe principalement écrit pour l'extirpation de l'Idolâtrie, & que l'Auteur de ce Livre employe à tous momens les exhortations, les prieres & les menaces; qu'il y nomme avec indignation les Dieux des Peuples que les Iſraëlites devoient conquerir, il n'y entre cependant dans aucun détail ſur les Divinités Egyptiennes, ſe contentant dans les préceptes qu'il preſcrivoit aux Juifs, de les indiquer en general, de leur en inſpirer toute l'horreur que meritoient ces fauſſes Divinités, & d'envelopper toute l'hiſtoire de l'Idolâtrie de cet ancien Peuple, ſous le nom general des *abominations* de l'Egypte. Peut-être évitoit-il de renouveller un ſouvenir trop funeſte, & en même temps trop dangereux pour une Nation foible & inquiéte. Il parle cependant de ces

Dieux, quoique d'une maniere generale; & de ce qu'il en dit, Selden a bien ſçu tirer le rapport qui ſe trouve entre les paroles de Moyſe, & ce que l'Antiquité nous apprend des Dieux des Egyptiens. En effet lorſque ce ſaint Legiſlateur dit (1) aux Juifs, qu'ils n'avoient vû aucune figure, aucune image, lorſque Dieu leur parla à Horeb, de peur que ſeduits par-là ils ne fuſſent portés à faire des repreſentations d'homme ou de femme; *Non vidiſtis aliquam ſimilitudinem in die quâ locutus eſt vobis Dominus in Horeb, de medio ignis, ne fortè decepti, faciatis vobis ſculptam ſimilitudinem aut imaginem maſculi vel fœminæ;* il paroît que cela regarde les figures des Dieux repreſentés par les Egyptiens ſous une forme humaine. Lorſqu'il ajoute enſuite, *ni la reſſemblance d'aucun animal qui ſoit ſur la terre* : *ſimilitudinem omnium jumentorum quæ ſunt ſuper terram*, il ſemble faire alluſion aux bœufs Apis & Mnevis, au bouc adoré à Mendès; aux chats & aux chiens, c'eſt-à-dire, à la Déeſſe de Bubaſte & au Dieu Anubis, repreſentés ſous les figures de ces animaux. Par ces mots, *vel avium ſub cœlo volantium, ou des oiſeaux qui volent dans le ciel;* on voit bien qu'il fait alluſion aux oiſeaux adorés dans le même Pays, tels que l'Ibis, l'Ichneumon & quelques autres: & par ceux-ci, *ou des reptiles qui ſe meuvent ſur la terre, ou des poiſſons qui ſont dans les eaux; atque reptilium qui moventur in terrâ; ſive piſcium qui ſub terra moventur in aquis*, il entend l'Oxyrinchus, le Crocodile, en un mot, les poiſſons & les inſectes qui furent l'objet du culte de ce Peuple ſuperſtitieux. Enfin lorſqu'il dit à ſon Peuple, » de peur qu'élevant vos yeux au ciel, » & y voyant le Soleil, la Lune & les autres Aſtres, trom- » pés & deçus vous ne les adoriez & vous n'addreſſiez vos » vœux vers des créatures que le Seigneur a formées pour » l'utilité de toutes les Nations qui ſont ſous le ciel »; *ne fortè elevatis oculis ad cœlum, videas Solem & Lunam, & omnia Aſtra cœli, & errore deceptus adores ea, & colas quæ creavit Dominus tuus in miniſterium cunctis gentibus quæ ſub cœlo ſunt* (2); il paroît qu'il a voulu indiquer & détruire le Sabiſme, qu'il met le dernier, quoique vraiſemblablement il ait été la plus ancienne Religion des Egyptiens, qui, comme je l'ai remarqué, & cela regarde auſſi toutes les Nations idolâtres, ado-

(1) Deut. c. 4. v. 16. & ſeq.

(2) Ibid.

rerent les Aſtres avant que d'en venir aux autres parties de la nature, & enfin aux hommes déifiés, qui fut, ſelon moi, le dernier excès de l'Idolâtrie.

Quoiqu'il en ſoit, le plus ancien des Hiſtoriens profanes, & celui qui parle d'une maniere plus ſçavante de la Religion des Egyptiens, eſt Herodote ; ainſi avant que d'entrer dans le détail des Divinités de cet ancien Peuple, je dois rapporter tout ce qu'il en dit. Les Egyptiens, ſelon lui (1), ſont les premiers de tous les Peuples qui ont ſçu le nom des douze grands Dieux ; & c'eſt d'eux que les Grecs les avoient appris. Ils ſont auſſi les premiers qui ayent élevé des Autels aux Dieux, qui en ont fait des repreſentations, qui leur ont élevé des Temples, & qui ont eu des Prêtres pour les ſervir, excluant totalement le ſexe du Sacerdoce. Jamais aucun Peuple, continue-t'il, ne fut plus religieux. Il y a en Egypte deux ſortes d'Ecriture ; l'une commune, & l'autre ſacrée, & celle-ci eſt uniquement deſtinée aux myſteres de la Religion. Les Prêtres de ce pays, ſe raſent tous le corps de trois jours en trois jours. Vétus de lin, avec des ſouliers faits de la plante nommée Papyrus, il ne leur eſt pas permis de porter d'autres habits, ni d'autre chauſſure. Ils ſont obligés de ſe laver dans de l'eau froide deux fois le jour, & deux fois la nuit. Obligés de faire un choix ſcrupuleux des Victimes qu'ils doivent offrir à leurs Dieux, ils ſeroient punis de mort s'ils en immoloient quelqu'une qui n'eût pas les qualités requiſes. La Victime conduite à l'Autel, ils allument un bûcher, & après avoir fait une libation avec du vin, ils l'immolent, lui coupent la tête, & écorchent le reſte du corps : pour la tête, après l'avoir comblée de malédictions, ils la portent au marché, & la vendent aux Marchands Grecs ; & s'il ne s'y en trouve point de cette Nation, ils la jettent dans le fleuve. La malédiction qu'ils lancent contre cette partie de la Victime eſt telle: *S'il doit arriver quelque mal dans toute l'Egypte, qu'il retombe ſur cette tête.* C'eſt ainſi, continue notre Auteur, qu'on ſacrifie dans toute l'étendue du Royaume, & qu'on a en ſi grande abomination les têtes des Victimes, qu'on s'abſtient même de manger celle d'aucun animal. La Victime étant écorchée, & les Prêtres ayant fait quelques prieres, ils en tirent le ventre,

(1) Herodote. Liv. 2.

& y laiſſent le reſte des entrailles & la graiſſe, coupent les jambes de la bête, le rein & les épaules ; & mettent dans ſon corps des pains purs, du miel, des raiſins, des figues, de l'encens, de la myrrhe & d'autres odeurs ; & après y avoir repandu de l'huile, ils diſtribuent le reſte de la Victime pour le feſtin. Les Prêtres n'offrent le Sacrifice qu'à jeun, & toutes les Victimes doivent être des mâles, les femelles étant conſacrées à Iſis.

Au reſte ; (c'eſt toujours Herodote que je copie,) les Egyptiens n'adorent pas tous les mêmes Dieux, ſi ce n'eſt Iſis & Oſiris, leurs grandes Divinités. Ils penſent qu'Oſiris eſt le même que Bacchus ou Dionyſus. Ceux qui habitent la Thebaïde, ont un grand reſpect pour les brebis, & n'immolent que des chevres ; pendant que ceux de Mendès reverent les chevres, & n'offrent à leur Dieu que des brebis. Les premiers rendent cette raiſon de la veneration qu'ils ont pour les brebis. Hercule, diſent-ils, ayant une grande paſſion de voir Jupiter, ce Dieu prit la depouille d'un Belier, & lui apparut ſous ce déguiſement. Voilà, ajoute cet Hiſtorien, la raiſon pour laquelle les Thebains repreſentent Jupiter avec une tête de Belier, qu'ils regardent cet animal comme ſacré, & s'abſtiennent d'en offrir en Sacrifice, ſi ce n'eſt une fois l'an, au jour de la fête de Jupiter ; dans laquelle pour éterniſer la memoire de ſon apparition à Hercule, ils en immolent un, couvrent de ſa depouille la Statue de ce Dieu, & placent auprès d'elle celle de ſon fils, comme s'il lui apparoiſſoit de nouveau.

» J'ai appris, dit toujours Herodote, que les Egyptiens » mettoient leur Hercule au nombre de leurs douze grands » Dieux : car pour l'Hercule Grec, ajoute-t'il, je n'en ai rien » pu apprendre dans le Pays. D'où l'on doit conclure que ce » n'étoit pas des Grecs que les Egyptiens avoient reçû le » nom de ce Dieu ; mais qu'au contraire les Grecs l'avoient » appris des Egyptiens : & ce qui le perſuade, c'eſt qu'Amphitryon & Alcmene, que les Grecs diſent être le pere & » la mere d'Hercule, étoient originaires d'Egypte. D'ailleurs » les Egyptiens n'ont aucune connoiſſance ni de Neptune, » ni des Dioſcures : comment donc auroient-ils appris des

» Grecs le nom ſeul d'Hercule, ſans jamais avoir rien oui dire » des autres Dieux des Grecs »?

Herodote qui paroît avoir été particulierement curieux de ce qui regarde ce Dieu, dit que pour mieux s'en éclaircir il étoit allé à Tyr, ville de Phenicie, parce qu'il avoit appris qu'Hercule avoit un Temple celebre dans cette ville; qu'il trouva en effet ce Temple orné de magnifiques preſens, & qu'il y avoit deux Statues de ce Dieu, une d'or, & l'autre d'une pierre precieuſe, qui jettoit pendant la nuit un grand éclat; qu'il avoit demandé aux Prêtres ſi ce Temple étoit ancien; & qu'ils lui avoient repondu, qu'il l'étoit autant que la ville, qui avoit été bâtie depuis deux mille trois cens ans; époque plus ancienne que les Grecs. Il ajoute qu'il y avoit dans la même ville un autre Temple, dedié à Hercule Thaſius, & que s'étant tranſporté à Thaſe, il y avoit vû un Temple bâti en l'honneur de ce Dieu, par ceux qui enleverent Europe, évenement qui précéde de cinq generations la naiſſance de l'Hercule Grec: d'où il conclut qu'Hercule eſt une ancienne Divinité, & que les Grecs font bien d'en honorer deux, l'un comme un Dieu immortel (*a*), l'autre comme un Heros (*b*).

Ce même Hiſtorien ajoute encore pluſieurs choſes concernant la Religion des Egyptiens, leurs Fêtes & leurs Sacrifices, que je rapporterai dans la ſuite.

Je ſuis très perſuadé, comme je l'ai dit ailleurs, que l'Idolâtrie fut moins groſſiere & moins chargée de ceremonies dans ſes commencemens qu'elle ne le fut dans la ſuite, & que le Peuple dont je parle, n'admit d'abord qu'un petit nombre de Dieux, c'eſt-à-dire, les Aſtres & les Elemens. Si nous en croyons même Plutarque, il ne faut pas confondre avec le reſte de l'Egypte, les Thebains, dont la Religion étoit beaucoup plus pure que celle des autres Egyptiens. *Les habitans de la Thebaïde*, dit cet Auteur, ſuivant la correction de Voſſius, *ſont exempts de ces ſuperſtitions, puiſqu'ils ne reconnoiſſent aucun Dieu mortel, n'admettant pour premier principe que le Dieu Cneph, qui n'a point de commencement, & qui n'eſt*

(*a*) Surnommé l'Olympien.
(*b*) Voyez Tome III. l'Article des Heros.

point

point ſujet à la mort (*a*). On ne doit pas même douter que tant de figures monſtrueuſes ſous leſquelles les Egyptiens repreſentoient leurs Dieux, ne fuſſent l'ouvrage, ou de l'impoſture des Prêtres, ou des rêveries de ceux de leurs Philoſophes qui admettoient la Metempſycoſe, ou le fruit de l'imagination des Peintres & des Sculpteurs. Ciceron le diſoit des Dieux Romains : *les Dieux preſentent les figures qu'il a plu aux Peintres & aux Sculpteurs de leur donner, Nos Deos omnes eâ facie novimus, quâ pictores fictoresque voluerunt* (1). Cette licence ne regarde pas les premiers temps, où peut-être même les Egyptiens n'avoient pas encore ſongé à repreſenter leurs Dieux ſous les figures des hommes ou des animaux. J'ajoute que cette derniere ſorte de repreſentation doit ſon origine à l'opinion de la Metempſycoſe, qui enſeignoit que l'ame paſſoit après la mort dans le corps des animaux. De-là ces figures monſtrueuſes de tant de Divinités Egyptiennes, dont les unes paroiſſoient avec des têtes de chat, de ſinge, d'épervier, d'ibis, de chien, &c. telles qu'on les voit dans les Cabinets des curieux : mais j'expliquerai dans un Chapitre de ce Livre, cette partie de la Mythologie des Egyptiens.

(1) De Nat. Deor.

Herodote parle en pluſieurs endroits, tantôt des huit grands Dieux, puis de douze autres adorés des Egyptiens ; mais il ne les nomme pas exactement.

Quoique Iſis & Oſiris fuſſent, ſuivant cet Auteur & tous les Anciens, les Dieux les plus reſpectables de l'Egypte, & qu'ils fuſſent honorés dans tout le pays, au lieu que les autres ne l'étoient que dans des *Nomes* (*b*) particuliers, cependant je crois qu'ils n'ont pas été les premiers ni les plus anciens : voici l'ordre dans lequel les placent les Mythologues. Ils mettent à la tête de leur liſte Vulcain & Veſta, c'eſt-à dire le feu ; puis viennent Saturne, Rhea, Cerès, Neith ou Minerve, le Nil, ou plûtôt l'Ocean ; car ce fleuve anciennement s'appelloit ainſi ; Jupiter, Junon, Mars, Hammon, confondu dans la ſuite avec Jupiter, & enfin un troiſiéme Jupiter ſurnommé Uranius, ou le celeſte. Après ces douze grands Dieux

(*a*) Voyez ce qu'on dira de ce Dieu dans la ſuite.

(*b*) Ce mot ſignifie les differentes Préfectures, ou les differens Gouverneurs de l'Egypte.

venoient Oſiris, Iſis, Typhon, qu'ils nommoient auſſi *Seth*, *Bebon* ou *Smyt*, ſuivant Plutarque, Nephté ſa femme, Venus, Orus fils d'Iſis, Arueris, plus ancien qu'Orus & le modele de l'Apollon des Grecs. Canopus, Bubaſtis ou Diane, Harpocrate, Anubis, d'où eſt venu le Mercure Grec. Macedo fils d'Oſiris, Pan ou Mendès, Maro, Triptoleme, Hercule, Mercure Triſmegiſte, Antée, Buſiris, & Promethée, enfin Serapis, que quelques Auteurs confondent avec Oſiris.

Je devois mettre à la tête de ce Catalogue, *Cneph*, le Dieu des Thebains, Etre éternel & immortel, qu'on regardoit comme l'auteur de toutes choſes. C'eſt ce premier Principe qu'on repreſentoit à Dioſpolis ſous la figure d'un homme, qui avoit une plume ſur la tête, & qui tenoit de la main un Sceptre & une Ceinture. De ſa bouche ſortoit un œuf d'où émanoit *Phta* ou le monde, comme nous l'avons expliqué plus au long dans l'Article de la Theogonie Egyptienne.

(1) Recher. Crit.

La grande Chronique, citée par M. Fourmont (1), donne une Liſte differente, & ſemble n'admettre en Egypte que huit Dieux & neuf Demi-Dieux. Les premiers ſont Memnon, Vulcain, le Soleil, Agathodæmon, Chronos, Iſis, Oſiris, un autre qu'elle ne nomme pas, enfin Typhon. Les Demi-Dieux ſont Orus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithois, Soſus, Jupiter : ſur quoi je ferai trois remarques. La premiere, qu'il faut que cette Chronique ne ſoit pas de la premiere Antiquité; car Herodote, parlant des Dieux adorés en Egypte, ne fait aucune mention de leurs Demi-Dieux. Il dit même poſitivement que les Egyptiens ne connoiſſoient aucun Heros, c'eſt-à-dire, aucuns Demi-Dieux. La ſeconde, eſt que cette Chronique contredit la plus ſaine Antiquité, puiſqu'elle met au rang des Demi-Dieux Jupiter, Apollon, &c. qui certainement étoient au nombre des Grands Dieux parmi les Egyptiens. Mais 3°. il eſt neceſſaire pour entendre l'Hiſtoire de toutes les Religions que le Paganiſme enfanta, d'obſerver qu'il leur arrivoit bien des changemens; qu'on y ajoutoit de nouveaux Dieux; & que le culte des anciens s'aboliſſoit même quelquefois entierement. Ainſi il n'eſt pas étonnant que les Liſtes qu'on donne des Dieux de quelques Peuples, & le rang qu'ils y tiennent, ſoient ſi differens.

On ne finiroit pas ſi on vouloit ajouter à ces deux Liſtes, un nombre infini d'autres Dieux que chacun choiſiſſoit à ſon gré, pour être l'objet de ſon culte ; ou ceux que l'opinion de la Metempſycoſe avoit enfantés, en enſeignant que l'ame des grands Hommes paſſoit dans les Aſtres, quelquefois même dans les animaux, ou dans de ſimples plantes. C'étoit ſur ce fondement qu'on publioit que celle d'Iſis habitoit dans l'étoile de la Canicule, qu'on nommoit Sothis ; celle d'Orus, dans Orion ; celle d'Oſiris, dans les bœufs Apis & Mnevis ; celle de Typhon, dans la Conſtellation de l'Ourſe ; celles de Mercure, de Diane, d'Apollon, de Venus, & de Saturne ou Chronos, dans les Planetes de leur nom.

Après avoir ainſi expoſé le fond de l'ancienne Religion des Egyptiens, il faut entrer dans quelque détail ſur les Dieux que nous venons de nommer, & expliquer enſuite de quelle nature étoit le culte qu'on leur rendoit. Mais je dois avertir auparavant, que je ne parlerai dans ce Livre, que de ceux dont le culte fut toujours renfermé dans l'Egypte, ou qui ne fut admis que fort tard dans la Grece & dans l'Italie : l'Hiſtoire des autres, dont la connoiſſance fut portée chez les Grecs par les anciennes Colonies, & qui formerent la Religion de ce Peuple, fera la matiere du ſecond Volume, où j'aurai ſoin d'avertir du temps de leur tranſport.

ARTICLE PREMIER.

Hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis.

SUIVANT Herodote & tous les Anciens, Oſiris & Iſis étoient les deux grandes Divinités des Egyptiens, & les plus generalement honorées dans tout le pays ; & preſque toute la Mythologie de cet ancien Peuple ſe trouve renfermée dans ce que leurs Prêtres debitoient à leur ſujet. Ce qui jette une grande obſcurité ſur leur hiſtoire, c'eſt que quelquefois ils les regardoient comme des perſonnes qui avoient autrefois gouverné l'Egypte avec beaucoup de ſageſſe & de prudence ; quelquefois comme des Etres immortels de leur nature, qui avoient formé le monde, & arrangé la matiere dans la forme qu'elle conſerve encore aujourd'hui.

Ceux qui humaniſent Oſiris & Iſis, conviennent tous qu'ils étoient frere & ſœur ; mais ils ne ſont pas d'accord ſur leurs parents. L'opinion la plus commune eſt celle que rapporte Diodore de Sicile (1). Le Soleil, ſelon cet Hiſtorien, fut le premier qui regna en Egypte, Vulcain lui ſucceda, puis Saturne, qui ayant épouſé Rhea ſa ſœur, en eut Iſis & Oſiris.

(1) Liv. 1.

Pour jetter quelque lumiere ſur un ſujet ſi embrouillé, je dois, 1°. rapporter la Mythologie Egyptienne d'Iſis, d'Oſiris, & de Typhon, 2°. expliquer les fables que les Grecs y ont mêlées, 3°. rechercher ce qu'il peut y avoir d'hiſtorique dans ce ſujet, 4°. enfin parler du culte qu'on rendoit à ces Divinités.

Mythologie Egyptienne au ſujet d'Iſis & d'Oſiris.

Les Egyptiens qui voyoient le bien & le mal regner également dans le monde, & qui ne pouvoient concevoir qu'un Etre eſſentiellement bon eût pu permettre le mal, encore moins en être l'auteur, furent les premiers qui inventerent deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais ; & qui introduiſirent cette erreur, qui dans la ſuite a fait tant de progrès (*a*). Ils deſignerent le bon Principe ſous le nom d'Oſiris, & le mauvais ſous celui de Typhon. De là les guerres & les perſecutions de ce dernier contre ſon frere, à qui enfin il ôta la vie. Comme ils attribuoient tous les maux qui regnoient dans le monde à Typhon, ils regardoient Oſiris comme l'auteur de tous les biens. La création du monde, long-temps diſputée & reculée par les intrigues du mauvais Principe ; l'ordre & l'arrangement qui y regnent, étoient l'ouvrage d'Oſiris : le trouble, l'horreur, les guerres, en un mot tous les maux qui deſolent l'univers, venoient de Typhon.

Plutarque, qui dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, nous a conſervé d'anciennes traditions qu'on chercheroit vainement ailleurs, dit qu'on reconnoiſſoit dans le bon Principe trois qualités, dont l'une faiſoit l'office de pere, & c'étoit Oſiris ; l'autre celui de mere, c'étoit Iſis ; enfin celui de fils, & voilà leur Orus, premiere production du pere & de la mere. Les Egyptiens, ſuivant ce même Auteur, debitoient mille autres fables ſur ce même ſujet, que l'on peut voir dans le Traité

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans le Traité de l'Idolâtrie.

que je viens d'indiquer ; mais la plus extravagante de toutes, à mon avis, eſt celle qui portoit qu'Iſis & Oſiris, conçus dans le même ſein, s'étoient mariés dans le ventre de leur mere, & qu'Iſis en naiſſant étoit déja groſſe d'Arueris. Leurs Prêtres racontoient de mille manieres differentes les guerres & les perſecutions de Typhon contre Oſiris ſon frere, & Iſis ſa belle-ſœur ; & ſi j'en ſupprime le détail, c'eſt pour épargner au Lecteur la peine de ne voir que, ou des choſes qui ſe contrediſent, ou une Phyſique extrêment groſſiere.

Toute la Theologie Egyptienne étoit donc cachée ſous les ſymboles de ces deux Divinités. Oſiris parmi eux étoit le Soleil, le premier objet de leur Idolâtrie, & Iſis, la Lune ; & leurs noms même ſe rapportent à ces deux Planetes, puiſque dans leur langue, Oſiris vouloit dire, *celui qui voit clair ;* & Iſis, *l'ancienne*, expreſſion qui parmi eux deſignoit la Lune. Tous les Sçavans conviennent que les bœufs *Apis* & *Mnevis*, conſacrés à Oſiris après ſon Apotheoſe, étoient les ſymboles du Soleil. Ainſi, ſoit que les Prêtres Egyptiens, pour derober au Peuple la connoiſſance de l'Hiſtoire de ce Prince, publiaſſent qu'il étoit veritablement le Soleil, ou que reconnoiſſant qu'Oſiris avoit été un homme mortel qui avoit gouverné l'Egypte, & l'avoit comblée de ſes bienfaits, ils vouluſſent faire croire que ſon ame étoit allée habiter dans cet Aſtre, ils convenoient toujours qu'il étoit devenu l'Aſtre qui nous éclaire, & qui par ſa chaleur bienfaiſante, repand partout la fecondité & l'abondance, & que c'étoit à lui que doivent s'adreſſer les vœux, les prieres & les Sacrifices. Ainſi fut confondu le culte d'Oſiris avec celui du Soleil, & celui d'Iſis avec celui qu'on rendoit à la Lune. C'eſt ainſi que ces Prêtres avoient trouvé l'art de rendre l'Idolâtrie moins groſſiere, en diſant que c'étoit, non un homme mortel, mais un Aſtre éternel qui étoit l'objet de l'adoration publique.

Les Auteurs Grecs & Latins étendoient encore davantage cette Mythologie Egyptienne d'Iſis & d'Oſiris, puiſque ſelon eux, ils renfermoient toute la nature, & tous les Dieux de cet ancien Peuple. Nous avons dans les Antiquaires un monument élevé autrefois par Arrius Balbinus, où ſe lit cette Inſcription : *Déeſſe Iſis, qui êtes une & toutes choſes.* Plutarque (1)

(1) De Iſid.

dit qu'à Saïs dans le Temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Iſis, il y en avoit une qui portoit : *Je ſuis tout ce qui a été, ce qui eſt, & qui ſera ; & nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile.* Apulée (1) fait parler ainſi cette Déeſſe : *Je ſuis la Nature, mere de toutes choſes, maîtreſſe des Elemens, le commencement des ſiecles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Manes . . . . ma Divinité uniforme en elle-même, eſt honorée ſous differens noms & par differentes ceremonies : les Phrygiens me nomment Peſſinuntiene, mere des Dieux ; les Atheniens, Minerve Cecropienne ; ceux de Chypre, Venus ; ceux de Crete, Diane Dyctinne ; les Siciliens, Proſerpine ; les Eleuſiniens, l'ancienne Cerès ; d'autres, Junon, Bellone, Hecate, Rhamnuſie ; enfin les Egyptiens & leurs Voiſins, Iſis, qui eſt mon veritable nom.*

(1) Met.

Selon Herodote les Egyptiens prenoient Iſis pour Cerès, & croyoient qu'Apollon & Diane étoient ſes enfans, & que Latone n'avoit été que leur Nourrice, contre l'opinion des Grecs, qui la regardoient comme leur mere. Suivant le même Auteur, Apollon & Orus, Diane ou Bubaſtis, & Cerès, ne ſont pas differentes d'Iſis : de là vient, continue-t'il, qu'Eſchyle fait Diane fille de Cerès.

Enfin les Mythologues aſſûrent qu'Iſis & Oſiris renfermoient ſous differens noms preſque tous les Dieux du Paganiſme, puiſque, ſelon eux, Iſis eſt la Terre, Cerès, Junon, la Lune, Minerve, Cybele, Venus, Diane, toute la nature en un mot ; & que c'eſt de là que cette Déeſſe étoit appellée *Myrionyme*, c'eſt-à-dire, qui a mille noms. De même, dans leur opinion Oſiris eſt Bacchus, ou Dionyſus, le Soleil, Serapis, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan, Apis, Adonis, &c. Mais il eſt temps de paſſer à ce qu'il peut y avoir d'hiſtorique dans cette ancienne Mythologie. Commençons par rapporter ce que les Grecs nous en apprennent.

Hiſtoire d'Iſis & d'Oſiris.

Ce que les Grecs ont penſé d'Iſis.

Comme ils vouloient ramener toute l'Antiquité à leur Hiſtoire, ils n'ont pas manqué de publier que la fable d'Iſis étoit originaire de la Grece ; & pour cela ils ont confondu cette Déeſſe avec Io, fille d'Inachus Roi d'Argos. Ovide qui avoit

recueilli dans ſes Metamorphoſes la plûpart des anciennes traditions des Grecs, raconte ainſi cette fable (1).

(1) Met. L. 1. Fable d'Io.

Jupiter devint amoureux d'Io ; & pour éviter la fureur de Junon, jalouſe de cette intrigue, il la changea en vache. Junon qui parut touchée de la beauté de cette vache, la lui ayant demandée, & Jupiter n'ayant oſé la lui refuſer, de peur d'augmenter ſes ſoupçons, elle la donna en garde à Argus qui avoit cent yeux, lui ordonnant d'employer tous ſes ſoins, pour empêcher qu'elle ne lui fût enlevée. Mais Jupiter envoya Mercure, qui ayant endormi le vigilant gardien par les doux accents de ſa flûte, lui coupa la tête, & delivra Io. Junon irritée envoya une Furie pour perſecuter cette malheureuſe Princeſſe, qui fut ſi agitée des remords qu'elle lui inſpira, qu'ayant traverſé la mer, elle alla d'abord dans l'Illyrie, paſſa le mont Hemus, arriva en Scythie, & dans le pays des Cimmeriens, & après avoir erré dans differens autres pays, elle s'arrêta enfin ſur les bords du Nil, où Jupiter ayant appaiſé Junon, lui rendit ſa premiere figure. Ce fut là qu'elle accoucha d'Epaphus ; & étant morte quelque temps après, les Egyptiens l'honorerent ſous le nom d'Iſis.

Il eſt aiſé de voir que c'eſt-là une veritable hiſtoire, defigurée par les fictions qu'on y a mêlées ; mais il eſt très-difficile d'en bien découvrir la verité. Il y a trois opinions ſur la fameuſe Io.

La premiere eſt celle de preſque tous les Grecs (*a*), qui pour ſe faire honneur d'une Déeſſe ſi renommée, ont publié qu'elle étoit fille d'Inachus, premier Roi d'Argos ; que Jupiter l'enleva, & l'emmena dans l'Iſle de Crete ; qu'il en eut un fils, nommé Epaphus, Roi d'Egypte, pere de Libye (2) ; qu'elle paſſa enſuite en Egypte, où elle épouſa Oſiris. Les mêmes Auteurs diſent que cet Oſiris (3) étoit le même qu'Apis, fils de Phoronée, ſecond Roi d'Argos, qui ayant laiſſé le Royaume à Egialée ſon frere, alla s'établir en Egypte, où il ſe rendit ſi fameux pendant ſon regne, qu'il merita d'être mis après ſa mort au rang des Dieux, ſous le nom de Serapis.

(2) Voyez le Tome II.

(3) Voyez Diodore.

Suivant cette idée, on explique fort bien la fable d'Ovide, en diſant que Io Prêtreſſe de Junon, fut aimée de Jupiter

(*a*) Apollodore, *Liv. I. Chap. VI.* Pauſanias, Strabon, Diodore, &c.

(1) Voſſius De Idol. L. 1.

Apis, Roi d'Argos (1) ; que Niobé ſa femme, qui s'appelloit auſſi Junon, en ayant conçu de la jalouſie, la mit ſous la garde de ſon oncle Argus, homme très-vigilant, ce qui lui a fait donner par les Poëtes ce grand nombre d'yeux ; qu'Apis le fit mourir pour ravoir ſa maîtreſſe ; que celle-ci pour éviter la vengeance de Niobé, s'embarqua ſur un vaiſſeau qui portoit la figure d'une vache ſur ſa proue, ce qui donna lieu à ſa metamorphoſe ; & qu'elle accoucha d'Epaphus dont elle étoit groſſe. Mais il ne faut pas s'imaginer, comme quelques Auteurs l'ont cru, qu'elle paſſa en Egypte, & qu'après avoir changé de nom, les Egyptiens l'honorerent comme une Déeſſe, qu'en un mot, elle ſoit la même qu'Iſis. Il ne faut pas croire non plus, que Serapis ſoit le même qu'Oſiris. Je ſçais que S. Auguſtin après Varron, fait venir le nom de Serapis, de celui d'Apis Roi d'Argos, & du mot *Soros*, qui veut dire un cercueil, parce qu'avant qu'on lui eût bâti un Temple, on lui rendit les honneurs divins dans le tombeau où il avoit été mis après ſa mort (*a*) : car il y a bien de l'apparence que ſaint Auguſtin s'eſt trompé, pour avoir ſuivi ſur cet article les traditions des Grecs, adoptées long-temps avant lui par les Romains. Jamais Apis Roi d'Argos n'alla s'établir en Egypte, & il n'y eut jamais parmi ce Peuple d'autre Apis, que le bœuf qui portoit ce nom, comme le docte Marsham (2) le prouve ſans replique. C'eſt la reſſemblance des noms, & l'équivoque du mot *Soros*, qui ont porté les Grecs à publier qu'il étoit le même qu'Oſiris, parce qu'en effet le bœuf lui étoit conſacré.

(2) In Can. Chron.

La ſeconde opinion au ſujet d'Io, eſt celle de Pauſanias, qui a cru que cette Princeſſe étoit veritablement originaire de Grece, mais qu'elle étoit moins ancienne que celle dont nous venons de parler. Elle n'étoit pas fille d'Inachus, mais d'Iaſus, fils de Triopas, ſeptiéme Roi d'Argos ; & certes ſi Danaüs & Egyptus ſes petits fils, ne vêcurent que vers l'an 1420. avant Jeſus-Chriſt, qui eſt le temps auquel le premier de ces deux Princes paſſa en Grece, Io n'a dû vivre que long-temps après Inachus (*b*). On peut ajouter, pour confirmer ce

(*a*) Voſſius, *De Idol. Lib. 6.* derive le nom de Serapis, de *Sara Nepos*, & croit que Serapis eſt le même que Joſeph. M. le Clerc le fait venir de *ſur abbir*, qui veut dire, Prince.

(*b*) Voyez le commencement du Tome troiſiéme.

ſentiment,

ſentiment, ce que dit Herodote (1), qu'Io fut enlevée par des Marchands Pheniciens, à Argos ville floriſſante ; car outre que cette ville ne prit ce nom que d'Argus ſon quatriéme Roi, pouvoit-elle être floriſſante du temps d'Inachus ſon fondateur ? (1) Liv. 1.

On convient qu'il y eut dans la Grece une Princeſſe nommée Io, ſoit qu'elle fût fille d'Inachus, ou d'Iaſus ; qu'elle fut aimée d'un Prince qui portoit le nom de Jupiter, & que c'eſt celui-là même que l'ancienne Mythologie a appellé le Jupiter d'Argos (*a*). On eſt d'accord même avec Herodote, qui dit au commencement de ſon Hiſtoire, que cette Princeſſe fut enlevée par des Marchands Pheniciens, en repreſailles de ce qu'on avoit autrefois enlevé Europe, fille d'Agenor Roi de Phenicie ; mais elle ne paſſa jamais en Egypte, & on ne peut pas la confondre avec Iſis, plus ancienne qu'elle de pluſieurs ſiecles, ſans renverſer toutes les traditions des Egyptiens. Io fut perſecutée par Junon, qui lui fit parcourir toute la terre ; Iſis qui le fut par ſon beau-frere Typhon, ne ſortit jamais d'Egypte. L'une après avoir été la maîtreſſe d'un Roi d'Argos, fut enſuite enlevée par des Etrangers ; l'autre eut pour époux ſon frere Oſiris, & vêcut avec lui dans une grande union. Iſis apprit aux Egyptiens pluſieurs arts utiles à la vie ; on ne raconte rien de pareil d'Io. Qu'eſt-ce qui peut donc avoir donné lieu aux Grecs de confondre ces deux perſonnes ? Je reponds que ce fut l'introduction du culte d'Iſis dans la Grece, ſur tout dans la ville d'Argos. Car, comme le remarque judicieuſement Herodote, l'introduction du culte de quelque Dieu dans un pays étranger, étoit regardée comme la naiſſance de ce même Dieu dans le lieu où ce culte étoit établi. Inachus apprit aux Grecs à honorer Iſis ; les Grecs la regarderent comme ſa fille. Cecrops dans la ſuite porta dans l'Attique le culte de Minerve, honorée à Saïs ſa patrie, on publia de même que cette Déeſſe, que les Grecs nommoient Athené, étoit la fille de ce Prince. Dés-là on voit combien eſt juſte la reflexion d'Herodote, & en même temps qu'il ne faut pas chercher d'autre origine à cette fable.

Pour ce qui regarde les perſecutions de Junon, qu'Ovide

(*a*) Voyez l'Hiſtoire de Jupiter T. 2.

raconte dans un ſi grand détail, on peut dire avec beaucoup de vraiſemblance, que ce Poëte a fait alluſion à la jalouſie de la femme du Roi d'Argos, qui peut-être fit ſouffrir bien des maux à ſa rivale ; & que ſi le mari portoit le nom de Jupiter, la femme pouvoit fort bien ſe faire appeller Junon. Mais il eſt temps de rapporter la veritable Hiſtoire d'Iſis & d'Oſiris.

(1) Liv. 1.

(2) Traité d'Iſis & d'Oſiris.

Les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile (1), & de Plutarque (2), aſſûroient que cette Princeſſe étoit née dans leur pays, qu'elle épouſa Oſiris, que celui-ci vivoit avec elle dans une parfaite union, & qu'ils s'appliquoient l'un & l'autre à polir leurs Sujets, à leur enſeigner l'agriculture, & pluſieurs autres arts neceſſaires à la vie. Diodore ajoute qu'Oſiris ayant formé le deſſein d'aller juſques dans les Indes pour les conquerir, moins par la force des armes que par la douceur, il leva une armée compoſée d'hommes & de femmes ; & après avoir établi Iſis Regente de ſon Royaume, & laiſſé près d'elle Mercure & Hercule, dont le premier étoit Chef de ſon Conſeil, & le ſecond Intendant des Provinces, il partit pour ſon expedition, où il fut ſi heureux, que tous les Pays où il alla ſe ſoumirent à ſon empire. Son voyage fut un triomphe perpetuel. Le même Auteur dit qu'il parcourut d'abord l'Ethiopie, où il fit élever des digues contre les inondations du Nil ; que de là il traverſa l'Arabie, les Indes, & vint enſuite en Europe, parcourut la Thrace & les Contrées voiſines, laiſſa partout des marques de ſes bienfaits, ramena les hommes, alors entierement ſauvages, aux douceurs de la ſocieté civile ; leur apprit l'agriculture, à bâtir des villes & des bourgs ; & revint comblé de gloire après avoir fait élever dans les lieux où il avoit paſſé, des Colomnes & d'autres Monumens ſur leſquels étoient gravés ſes exploits. Voilà, pour le dire en paſſant, les conquêtes, tant chantées par les Poëtes, du fameux Dionyſus ou Bacchus, comme nous le prouverons ailleurs.

Ce Prince étant de retour en Egypte, trouva que ſon frere Typhon avoit fait des brigues contre le Gouvernement, & s'étoit rendu redoutable : Julius Firmicus (3) ajoute même qu'il avoit ſuborné ſa belle-ſœur Iſis. Oſiris qui étoit un Prince pacifique, entreprit de calmer cet eſprit ambitieux ; mais Typhon,

(3) *De error. prof. Relig.*

bien-loin de ſe ſoumettre à ſon frere, ne ſongea qu'à le perſecuter & à lui dreſſer des embûches. Plutarque (1) nous apprend de quelle maniere enfin il lui fit perdre la vie. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un ſuperbe feſtin, propoſa après le repas aux Conviés, de ſe meſurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui ſeroit de même grandeur. Oſiris s'y étant mis à ſon tour, les Conjurés ſe leverent de table, fermerent le coffre & le jetterent dans la Nil.

(1) *De Iſ. & Oſ.*

Iſis informée de la fin tragique de ſon époux, ſe mit en devoir de chercher ſon corps; & ayant appris qu'il étoit dans la Phenicie, caché ſous un tamarin où les flots l'avoient jetté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle ſe mit au ſervice d'Aſtarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Enfin après des peines infinies elle le trouva, & fit de ſi grandes lamentations, que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret; ce qui toucha ſi fort le Roi ſon pere, qu'il permit à Iſis d'enlever ce corps, & de ſe retirer en Egypte. Typhon informé du deüil de ſa belle-ſœur, ouvrit le coffre, mit en pieces le corps d'Oſiris, & en fit porter les membres en differens endroits de l'Egypte. Iſis ramaſſa avec ſoin ſes membres épars, les enferma dans des cercueils, & conſacra les repreſentations des parties qu'elle n'avoit pu trouver: de-là l'uſage du Phallus devenu ſi celebre dans toutes les ceremonies religieuſes des Egyptiens. Enfin après avoir repandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville ſituée à l'occident du Nil. Que ſi les Anciens placent le tombeau d'Oſiris en d'autres endroits, c'eſt qu'Iſis en fit élever un pour chaque partie du corps de ſon mari, dans le lieu même où elle l'avoit trouvée.

Cependant Typhon ſongeoit à affermir ſon nouvel Empire; mais Iſis ayant donné quelque relâche à ſon affliction, fit promptement aſſembler ſes Troupes, & les ayant miſes ſous la conduite d'Orus ſon fils, ce jeune Prince pourſuivit le Tyran, & le vainquit dans deux batailles rangées.

ARTICLE II.

Hiſtoire de Typhon.

LA fable de Typhon eſt un des myſteres des plus obſcurs de la Mythologie. Les Grecs & les Latins qui n'en ſçavoient pas l'origine, n'ont fait que l'obſcurcir encore davantage, en voulant la tranſporter ſelon leur coutume, dans leur Hiſtoire. Fondés ſur les traditions, qu'ils avoient appriſes par leur commerce avec les Egyptiens, ils firent de Typhon un monſtre également horrible & bizarre, que la jalouſe Junon avoit, diſoient-ils, fait ſortir de terre, pour ſe venger de Latone ſa rivale. Cette Déeſſe, au rapport de l'Auteur d'un Hymne qu'on attribue ordinairement à Homere, piquée de ce que Jupiter étoit devenu pere de Minerve ſans ſa participation, voulut de ſon côté être mere ſans ſon mari. Pour y réuſſir, elle alla à l'aſſemblée des Dieux, & s'y plaignit de ce qu'ayant ſeule été jugée digne de partager le lit de Jupiter, ce Dieu avoit pour elle tant de mepris, qu'il avoit mis au monde ſans ſon ſecours, la plus belle & la plus ſage Déeſſe de l'Olympe, pendant qu'ils n'avoient eu de leur union qu'un Dieu ſi difforme, qu'on fut obligé de le chaſſer du ciel. Après ce diſcours elle deſcendit ſur la terre, d'où elle fit ſortir des vapeurs qui formerent le redoutable Typhon. Heſiode, ſans avoir recours au reſſentiment de Junon, dit (1) ſeulement que ce Géant étoit fils du Tartare & de la Terre. La plûpart des Poëtes Latins, ont copié les Grecs. Manilius s'exprime ainſi :

(1) Theog.

. . . . . *merito Typhonis habentur*
Horrendæ ſedes, quem Tellus ſæva profudit
Cùm bellum cælo peperit (2).

(2) Liv. 2.

Ovide ne s'éloigne gueres de cette opinion, lorſqu'il fait ſortir le Serpent Python, qui eſt le même que Typhon, comme nous le prouverons dans la ſuite, des exhalaiſons de la boue que le Déluge avoit laiſſée ſur la terre. » La boue que le Dé» luge laiſſa ſur la terre, échauffée par l'ardeur du Soleil, for» ma non-ſeulement des animaux qu'on connoiſſoit avant,

» mais encore des monſtres qui juſques-là avoient été inconnus. » Elle forma contre ſon gré le monſtrueux Python, ſerpent » d'une eſpece nouvelle, qui devint par la maſſe énorme de » ſon corps, la terreur des hommes ».

Ergo ubi Diluvio tellus lutulenta recenti
Solibus æthereis, altoque recanduit æſtu,
Edidit innumeras ſpecies, partimque figuras
Rettulit antiquas, partim nova monſtra creavit;
Illa quidem nollet, ſed te quoque, maxime Python,
Tum genuit (1). (1) Met. L. 1.

Apollodore fait de Typhon le monſtre le plus horrible (2). Il avoit, dit-il, cent têtes, & de ſes cent bouches ſortoient des flames devorantes, & des hurlemens ſi horribles, qu'il effrayoit également les hommes & les Dieux. Son corps, dont la partie ſuperieure étoit couverte de plumes, & l'extrêmité entortillée de ſerpens, étoit ſi grand qu'il touchoit le ciel de ſa tête. Il eut, ajoute cet Auteur, pour femme Echidne, & pour enfans, la Gorgone, Geryon, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, & l'Aigle qui devoroit le malheureux Promethée; en un mot, tout ce qu'il y avoit de plus monſtrueux dans le pays des Fables (*a*). Typhon, ajoute Hygin (3), ne fut pas plûtôt ſorti de terre, qu'il reſolut de declarer la guerre aux Dieux, & de venger les Géants terraſſés: car il faut bien diſtinguer la guerre des Géants, de celle de Typhon, que quelques Auteurs confondent, contre l'opinion d'Apollodore, qui ne fait naître Typhon qu'après leur defaite (4). Pour cela il s'avança contre le ciel, & épouvanta ſi fort les Dieux par ſon horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite. L'Egypte leur parut propre pour ſe derober aux pourſuites de ce redoutable ennemi; mais comme il ne leur donnoit aucun relâche, ils furent obligés de prendre la figure de differens animaux. Jupiter ſe changea en belier, Apollon en corbeau, Bacchus en

(2) Liv. 1.

(3) Fab. 152.

(4) Apollod. Heſiode, Ovide, &c.

(*a*) Heſiode, qui dans ſa Theogonie diſtingue Typhoé d'avec Typhon, fait du premier à peu près le même portrait, & dit que de lui ſortirent les Orages. Puis parlant de Typhon, il dit qu'il fut marié avec Echidne, dans les antres de la Syrie, & qu'il en eut les enfans que je viens de nommer.

ſonne, Diane en chaſſe, Junon en riche, Venus en poiſſon, & Mercure en corneille.

. . . . *Denique quæque ſit Jupiter, &c.*
Dictus in arvis, pruce ſenectus eapsa,
Fele ſoror Phœbi, nocti ſolertior una,
Piſce Venus lucet, Cyllenius Ibidis ales (1).

(1) Ver. 2.

Manilius confond la même choſe à l'égard de Venus & d'Anubis :

Scilicet in piſcem ſefe Cytherea recondit,
Anguipedem dictus humeris Typhonius horrorem,
Cum Babyloniæ ſubverſa profugit in undas,
Infernæque ſuis ſquammoſis rejicibus iguis (2).

(2) Liv. 4.

Jupiter, continue Apollodore, ayant repris courage, lança un coup de foudre contre Typhon, & il l'effraya ſi fort avec une faulx de diamant qu'il avoit à la main, qu'il l'obligea de ſe retirer. Ce Dieu le pourſuivit juſqu'au mont Caſius, aux extrémités de la Syrie; mais Typhon l'ayant ſaiſi au milieu du corps, lui arracha ſa faulx; & lui en ayant coupé les bras & les jambes, il le porta dans la Cilicie, le cacha dans un antre, & le mit ſous la garde d'un monſtre moitié fille moitié ſerpent. Mercure & Pan ayant trouvé moyen de ſurprendre la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ſes jambes & ſes mains, & ce Dieu étant monté ſur un chariot tiré par des chevaux ailés, pourſuivit Typhon à coups de foudre juſques au fond de l'Arabie. De-là il le ramena en Thrace, où ce Geant ayant deraciné une montagne, la lança contre Jupiter, qui la repouſſa ſur lui d'un coup de foudre : le ſang dont elle fut couverte, lui fit donner le nom de mont Hæmus. Typhon s'étant enfin retiré en Sicile, y fut accablé ſous le mont Etna.

Telles ſont les fables que les Poëtes & les Hiſtoriens ont publiées à l'envi les uns des autres au ſujet de Typhon. Ce que Plutarque (3) & Diodore (4) nous apprennent ſur ce fait, eſt ſans doute plus hiſtorique; mais ces deux Auteurs n'ont pas laiſſé, ſelon le genie de leur Nation, de mêler encore dans ce qu'ils rapportent pluſieurs fictions ridicules; & d'ail-

(3) In Iſide.
(4) Liv. 1.

leurs peu exacts dans la Chronologie, & ne ſachant que fort confuſément les premieres Hiſtoires du monde renouvellé après le Deluge, au nombre deſquelles eſt ſans doute celle que j'explique, ce ſont des guides qu'il ne faut ſuivre qu'avec de grands ménagemens.

Les Auteurs modernes ont debité à ce ſujet des conjectures qui ne paroiſſent pas s'accorder avec la veritable tradition. Quelques-uns, au nombre deſquels eſt Gerard Voſſius (1), ont cru que Typhon étoit le même que Og, Roi de Baſan, pays que l'Ecriture Sainte appelle, la terre des Géants (2). Og leur Roi, dont il eſt dit (3) qu'il étoit ſeul de la race des Géants, *ſolus quippe Og rex Baſan remanſit, ex reliquis Gigantibus*, étoit ſi grand que ſon lit avoit neuf coudées de longueur & quatre de large. Les Rabbins ont publié des choſes ſi extravagantes de la taille de ce Prince, que j'aurois honte de les rapporter.

(1) *De Idol.* L. 1. 26.

(2) Deut. 3. 13.

(3) Num. 4. 9.

Voſſius appuie ſon ſentiment, 1°. ſur la reſſemblance des ces ~~noms~~ deux Géants ; car, dit-il, celui de Typhon vient de τύφω, *uro, accendo*, & celui de Og, ſignifie *uſſit, uſtulavit*. 2° ſur ce que les Poëtes ont connu ce lit du Roi de Baſan, & ont dit que c'étoit celui de Typhon, à quoi Virgile ſemble faire alluſion dans le neuviéme Livre de l'Eneïde, dans ces mots, *durumque cubile* ; mais il eſt évident que ce Poëte ne parle en cet endroit que de la maniere dont cet infortuné Géant eſt accablé ſous une montagne, conformement aux idées des autres Poëtes. Ovide s'exprime ainſi (4) :

(4) Met. L. 5.

Vaſta Giganteis ingeſta eſt inſula membris
Trinacris, & magnis ſubjectum molibus urget
Æthereas auſum ſperare Typhoea ſedes.

Sa troiſiéme raiſon eſt tirée du lieu de la défaite de ces deux Géants, puiſqu'Homere dit que ce fut ἐις Ἀρίμοις ; ce qu'il faut ſans doute entendre de la Syrie où regnoit le Roi de Baſan. Mais cette raiſon ne prouve rien, comme on le verra dans la ſuite.

Bochart (5) s'eſt imaginé que Typhon étoit le même qu'Encelade, fondé ſur ce que les Poëtes les nomment indifferemment l'un pour l'autre, & les font perir tous deux de la même

(5) Chan.

maniere dans l'Iſle de Sicile ; mais il reſtera toujours à ſçavoir quel étoit cet Encelade. Il y a des Auteurs qui ont dit que Typhon étoit Roi de Sicile ; ſur quoi on peut conſulter Bocace (1), qui cite pour cela Theodontius dont les Ecrits ſont perdus. Il y en a eu auſſi qui ont cru qu'il étoit le même qu'Eſaü, & ils ne manquent pas de trouver de la conformité entr'eux.

(1) Gen. des Dieux.

M. Huet, toujours porté à croire que Moyſe étoit le ſeul objet de toutes les fables des Poëtes, n'a pas manqué de prouver fort au long (2), que Typhon étoit le même que le Legiſlateur des Hebreux, devenu extrêmement odieux aux Egyptiens, par la perte de leurs fils aînés ; mais ſans entrer dans la diſcuſſion d'un parallele dont la plûpart des chefs ſemblent peu naturels, il ſuffit de faire remarquer que Typhon & Oſiris ſont beaucoup plus anciens que Moyſe ; & que l'Idolâtrie des bœufs Apis & Mnevis, conſacrés à ce dernier, étoit repandue en Egypte avant que les Iſraelites y entraſſent, puiſque ce fut ſur ce modele, au rapport de Selden, qu'Aaron fit le Veau d'or, que les Juifs adorerent dans le deſert.

(3) Demonſt. Ev. Prop. 4.

Pour établir maintenant mon opinion au ſujet de Typhon, il eſt ſûr d'abord par ce qui nous reſte de plus inconteſtable de l'Antiquité profane, comme on peut le voir ſurtout dans Diodore & dans Plutarque, que la fable que j'explique eſt Egyptienne, & je ſuis fort du ſentiment de M. l'Abbé Sevin, au ſujet d'Oſiris, que je crois avec lui, être le même que Menès ou Meſraïm. Comme les ſolides raiſons qu'il employe pour prouver cet article, ſont connues de tous ceux qui ont lû ſa Diſſertation, je ſuis diſpenſé de les rapporter ici : j'en ajoute ſeulement une qui lui a échappé. C'eſt que le bœuf Mnevis, conſacré au Soleil dont Oſiris étoit le ſymbole, ſemble faire alluſion au nom de cet ancien Roi, appellé ou Menès, ou Menas, ou Mneus ; Ælien même (3) nomme ce bœuf, μνευς, ce qui ne laiſſe aucun lieu de douter qu'il portoit le nom du Roi auquel il étoit conſacré ; & ce Roi étant Oſiris, comme tout le monde en convient, il eſt évident qu'Oſiris & Menès, ne ſont qu'une même perſonne.

(3) De Anim.

Mais je ne ſuis pas de ſon avis au ſujet de Typhon, qu'il dit être le même que Chus, & je croirois plus volontiers qu'il étoit

étoit ce frere d'Oſiris que Plutarque, ſur l'autorité de Manethon, appelle Sebon. Ce Prince peu content d'Oſiris qui l'avoit confiné dans la baſſe Egypte, aux environs de Peluſe, vers les extrêmités du Delta, conçut contre lui une haine qui dura juſqu'à ce qu'il lui eût ôté la vie, de la maniere que Plutarque le raconte.

On ne ſçait pas trop de quelle ſorte mourut Typhon, mais ſoit qu'il ſe fût noyé dans le marais du Lac Serbonide, où Herodote dit que les Egyptiens publioient qu'il ſe tenoit caché (1), ou qu'il mourut dans le combat que lui avoit livré Orus ſon neveu, ainſi que je l'ai dit, les Prêtres Egyptiens publierent dans la ſuite que les Dieux eux-mêmes avoient eu ſoin de la vengeance d'Oſiris, & avoient fait perir d'un coup de foudre ſon cruel perſecuteur. C'eſt pour cela que la ville d'Heropolis, près du Lac Serbonide, s'appelloit, ſi nous en croyons Stephanus, dont je citerai les paroles plus bas, *la Ville du ſang*, parce que c'étoit-là que le Tyran avoit été frappé de la foudre : de-là la fable myſterieuſe de Typhon englouti dans un tourbillon de feu. Il y a bien de l'apparence que, Typhon, n'étoit que le ſurnom du Prince dont je parle, & qu'il ne lui fut donné dans la ſuite, que pour faire alluſion à la tradition qui portoit qu'il avoit été conſumé par le feu, comme je le ferai voir, en tirant de ce nom les étymologies les plus naturelles.

(1) Liv. 3.

Ainſi perit le cruel Tyran de l'Egypte, qu'il laiſſa par ſa mort au jeune Orus, ſous la Regence d'Iſis ſa mere. Sans entrer ici dans les cauſes de la haine irreconciliable des deux freres, dont les Egyptiens racontent tant de circonſtances, ainſi qu'on peut le voir dans le Pere Kirker (2), il y a bien de l'apparence que l'ambition d'un Prince fier & turbulent y eut beaucoup de part ; mais il eſt bon de ſçavoir auſſi que l'amour ſe mêla de la partie. On prétend qu'Oſiris vivoit trop familierement avec Nepthé, femme de Typhon, ce qui lui donna beaucoup de jalouſie ; mais Julius Firmicus aſſûre que c'étoit Typhon lui-même qui étoit amoureux d'Iſis ; & ſi l'autorité de Plutarque, qui nous repreſente cette Reine comme le modele de l'amour conjugal qu'elle pouſſa enfin juſqu'à l'idolâtrie la plus extravagante & la plus outrée, doit l'emporter de

(2) Oedip. Egypt.

beaucoup ſur Julius Firmicus, qui ſans doute n'a pas le même credit dans les affaires de l'Antiquité ; je trouve d'un autre côté que l'Hiſtorien Grec peut fournir à Firmicus deux preuves aſſez fortes de ſon ſentiment. La premiere, eſt qu'il aſſûre que pendant l'abſence d'Oſiris, qui fut très-longue, Typhon n'excita aucun trouble dans l'Etat. Ambitieux comme il étoit, n'auroit-il pas profité d'une circonſtance ſi favorable, ſi l'amour ne l'avoit retenu ? La deuxiéme, c'eſt que le même Plutarque dit que Typhon ayant été fait priſonnier de guerre dans une bataille (1), & qu'Orus l'ayant livré à ſa mere chargé de chaînes, elle lui rendit la liberté ; ce qui irrita ſi fort le jeune Prince, qu'il lui arracha ſon Diadéme, au lieu duquel Mercure ſon confident lui en mit un autre : circonſtances qui prouvent deux choſes ; la premiere, qu'Iſis aimoit certainement Typhon. Peut-on concevoir qu'elle eût redonné la liberté au meurtrier de ſon époux, ſi elle n'eût eu pour lui un violent amour ? La ſeconde, que la qualité de confident, pour ne pas dire quelque choſe de pis, que les Poëtes ont dans la ſuite donnée à Mercure, fils de Maïa, convenoit à ce premier Mercure Egyptien, qui étoit, ſelon Diodore, le confident de cette Reine.

(1) *Loc. cit.*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt aiſé d'abord de decouvrir les principaux fondemens des fables qu'on a jointes à cette Hiſtoire. Comme Typhon avoit perſecuté Oſiris, dont le regne avoit fait fleurir les beaux Arts, & étoit un modele de juſtice & de clemence ; & que celui de Typhon n'avoit été qu'un tiſſu de crimes & de cruautés, les Egyptiens n'oublierent rien pour rendre odieuſe la memoire de ce dernier, dont ils ne parloient que comme d'un monſtre. Mais c'eſt vainement qu'ils ont obſcurci leur ancienne tradition ; la verité perce à travers les fables qu'ils y ont mêlées. En effet, par les cent têtes qu'ils donnoient à Typhon, ils nous apprennent de quelle ſorte il avoit ſçu conduire ſes pernicieux deſſeins, & combien il avoit ſçu attirer dans ſon parti de grands & de puiſſans Perſonnages ; c'eſt-à-dire, les premieres & les meilleures têtes de toute l'Egypte. Le nombre de ſes mains exprimoit ſans doute ſa force & celle de ſes Troupes : les Serpens qui étoient au bout de ſes doigts & de ſes cuiſſes, faiſoient connoître ſa

ſoupleſſe & ſon adreſſe. Son corps couvert de plumes & d'écailles, marquoit également & la rapidité de ſes conquêtes, & ſa force invincible. Par l'énormité de ſa taille, & la longueur de ſes bras, qui s'étendoient, diſoit-on, aux deux bouts du monde, on vouloit apprendre à la poſterité qu'il avoit pouſſé ſes conquêtes juſque aux extrêmités de l'Egypte, & que ſon pouvoir n'avoit point de bornes : par les nuages qui environnoient ſa tête, qu'il n'avoit cherché pendant toute ſa vie qu'à brouiller l'Etat ; & par le feu qui ſortoit de ſa bouche, qu'il portoit le ravage partout où il paſſoit. C'eſt pour cela qu'à Cynopolis on le repreſentoit quelquefois ſous la figure d'un loup : & quoique Strabon, qui parle du culte que cette ville rendoit à cet animal, n'en diſe pas la raiſon, il y a bien de l'apparence que c'étoit pour appaiſer Typhon, que Plutarque dit (1) avoir été changé en loup ; mais il étoit plus ſouvent repreſenté ſous la figure d'un Crocodile, à cauſe de ſa reſſemblance avec cet animal, également redoutable par ſes artifices & par ſa cruauté ; ou ſous celle d'un Hippopotame ; ce qui fait dire à Plutarque (2), que les Egyptiens conſacroient à Typhon le plus ſtupide des animaux, qui eſt l'âne ; & les deux plus feroces, le Crocodile & l'Hippopotame (*a*).

(1) In Iſid.

(2) In Iſid.

Cette tradition des Egyptiens n'a pas été ignorée des Grecs, & je prétends que toutes les fables qu'ils ont publiées de leur Typhon ou de Python, doivent s'y rapporter. Car, premierement, qu'a voulu dire Ovide par le Serpent Python, ſorti des boües du Deluge & tué par Apollon, qui épuiſa preſque ſon carquois ſur ce monſtre ?

Hunc Deus arcitenens, &c.
Mille gravem telis, exhauſtâ penè pharetrâ,
Perdidit effuſo per vulnera nigra veneno (3).

(3) Met. L. 1.

Ne fait-il pas une alluſion viſible à Typhon, dont le nom eſt le même par une ſimple tranſpoſition ? S'il en fait un Serpent monſtrueux, Typhon n'étoit-il repreſenté ſous cette figure ?

(*a*) Elien nous apprend que Typhon s'étoit metamorphoſé en Crocodile ; & que c'étoit ſur cette tradition que les habitans d'Heliopolis avoient en horreur cet animal. *de Anim.* L. 10. *c.* 21.

ſans avoir recours, avec Bochart, au mot *Pethen*, qui dans la Langue Hebraïque veut dire un Serpent. Si le même Poëte le fait ſortir des bouës du Deluge, ne marque-t'il pas par-là les mauvaiſes exhalaiſons qui s'élevent en Egypte lorſque les eaux du Nil ſe ſont retirées ? Enfin s'il dit qu'Apollon le tua à coups de fléches, ne cache-t'il pas ſous cet emblême la victoire d'Orus ſur Typhon, ou du moins le triomphe des rayons du Soleil ſur les mauvaiſes exhalaiſons de l'Egypte ?

Secondement, ſi les Poëtes Grecs mettent Typhon à la tête des Geants dans la guerre qu'ils declarerent aux Dieux, ne font-ils pas une alluſion manifeſte aux perſecutions de ce Prince contre ſon frere, qui a toujours été regardé comme la grande Divinité de l'Egypte ? S'ils font fuir tous les Dieux dans ce Royaume, où pour ſe dérober aux pourſuites de ce monſtrueux Geant, ils ſont obligés de ſe cacher ſous la figure de pluſieurs animaux, ne veulent-ils pas dire que les Grands, & les Satrapes d'Egypte, qui étoient du parti d'Oſiris, voyant ce Prince mort, ſe cacherent dans les antres les plus reculés, ou perirent la plûpart par les armes des conjurés ? Les figures que les Poëtes leur font prendre, marquent peut-être qu'Oſiris ayant partagé ſon armée en differens corps, leur avoit donné pour Enſeignes les figures de ces animaux, ainſi que nous l'apprenons de Plutarque (1).

(1) *De Iſ. & Oſ.*

Troiſiémement, que veut dire Apollodore (2), lorſqu'il raconte ſi myſterieuſement que Mercure & Pan redonnerent à Jupiter les mains & les pieds que Typhon lui avoit coupés ? ſi non que ces deux Princes, que Diodore (3) reconnoît avoir vécu ſous le regne d'Oſiris, & dont il parle comme de deux perſonnes extrêmement ſages, retablirent par leur prudence, ſes affaires qui étoient en très-mauvais état ; lui regagnerent les Troupes que ſon frere lui avoit débauchées, & raffermirent en lui trouvant de l'argent, qui eſt le nerf de la guerre, ſon parti chancelant.

(2) Liv. 1.

(3) Liv. 2.

Quatriémement, quoique les Poëtes & les Hiſtoriens Grecs faſſent perir Typhon en differens lieux, & hors de l'Egypte où il eſt ſûr qu'il eſt mort, on voit par les circonſtances qu'ils y joignent, qu'ils ſuivent la tradition de ce Peuple, par laquelle on apprend qu'il fut tué d'un coup de foudre, ou, ce

qui revient au même, qu'il fut englouti dans un tourbillon de feu. Homere (1) dit que ce Geant perit ἐν Ἀρίμοις : *la terre*, dit ce Poëte, *retentiſſoit ſous leurs pieds, comme lorſque Jupiter irrité lance ſes foudres ſur le mont qui couvre Typhoeus dans le pays des Arimes, où l'on dit qu'eſt le tombeau de ce Geant.* Madame Dacier (2) prétend que par ce mot ἐν Ἀρίμοις, Homere a voulu parler de l'Iſle Ænaria, ou Pithecuſe, dans la mer de Toſcane ; & c'eſt, ſelon elle, ce que veut dire auſſi Virgile dans ces vers :

(1) Iliad. 6.

(2) Note, ſur cet endroit.

. . . . . *Durumque cubile*
Inarime, Jovis imperiis impoſta Typhoeo (3).

(3) Æn. L. 9.

Mais ce Poëte s'eſt certainement trompé en voulant imiter trop ſervilement Homere, & ne faiſant qu'un ſeul mot d'*Inarime*. Les Sçavans ſont partagés ſur la ſituation du pays des Ariméens ; il y en a qui, au rapport de Strabon (4), les placent dans la Phrygie, d'autres dans la Cilicie ; mais il eſt certain que ce mot ne doit s'entendre que de la Syrie ; & Strabon qui eſt de ce ſentiment rapporte un fragment de Poſſidonius (5) qui dit que ce n'eſt ni de la Cilicie, ni d'aucun autre Pays, qu'Homere veut parler en cet endroit, mais de la Syrie même, habitée par les Ariméens que les Grecs appellent, ou Arimens, ou Arimiens, Ἀρμαίους, Ἀρίμους. Ce même Auteur ajoute (6) que Typhon fut frappé de la foudre près d'Antioche, & qu'étant entré dans la terre il en fit ſortir le fleuve Oronte, qui portoit autrefois le nom de ce monſtre. Enfin Joſeph ne laiſſe aucun lieu de douter de ce que dit Strabon, puiſqu'il aſſûre qu'Aramus fut pere des Araméens, que les Grecs, dit-il, appellent Syriens.

(4) Liv. 12.

(5) Liv. 16.

(6) Liv. 5.

Les autres Poëtes ne s'accordent pas ſur le lieu où perit Typhon, mais ils font tous alluſion à ſa triſte Cataſtrophe. En effet, Pindare nous apprend que Jupiter le tenoit enfermé dans les antres du mont Etna (7), où ſelon Ovide, il vomiſſoit ces torrens de flammes qui ſortent des gouffres de cette montagne.

(7) Pyth. 1.

Degravat Ætna caput, ſub quâ reſupinus arenas
Ejectat, flammamque fero vomit ore Typhoeus (8).

(8) Met. L. 5.

Ce même Poëte dit à peu près la même choſe dans ſes Faſtes (1).

(1) Liv. 4.

Alta jacet vaſtî ſuper ora Typhoeos Ætna,
Cujus anhelantis ignibus ardet humus.

Silius Italicus donne au mont Etna le nom même de Typhon :

(2) Liv. 14. *Tum Catane ardenti nimiùm vicina Typhoeo* (2).

(3) Æn. L. 3. (4) Theb. 3. Ce que les autres Poëtes, tels que Virgile (3), Stace (4), Claudien, Cornelius Severus, &c. diſent d'Encelade, doit s'entendre de Typhon, puiſque ſelon Philoſtrate (5) & les plus ſçavans Mythologues, Typhon & Encelade deſignent la même perſonne.

(5) Vita Apol.

On peut joindre aux Poëtes les Mythologues, comme Hygin (6) & pluſieurs autres, qui ont tous dit de concert que c'étoit ſous le mont Etna que Typhon avoit été précipité.

(6) Fab. 151.

Ceux des Anciens qui n'ont pas regardé la Sicile & le mont Etna comme le tombeau de Typhon, ne s'éloignent pas du moins de la même tradition, puiſqu'ils ont toujours choiſi pour cela des lieux ſulphureux, & connus par les feux ſouterrains & les tremblemens de terre, comme dans la Campanie, ou plûtôt, près du mont Veſuve, ainſi que le prétend Diodore (7), ou dans les champs Phlegréens, comme le raconte Strabon (8), on dans un lieu de l'Aſie, d'où il ſort de terre quelquefois de l'eau, & d'autres fois du feu, au rapport de Pauſanias (9). En un mot dans toutes les montagnes & tous les autres lieux où il y avoit des exhalaiſons, comme l'a fort bien remarqué l'ancien Scholiaſte de Pindare, ſur la premiere Pythique, après l'Hiſtorien Artemon qui dit que, *toute montagne qui jette du feu, accable le malheureux Typhon, qui y eſt devoré par les flammes ;* circonſtances qui faiſant alluſion au nom de Typhon, à la maniere dont les Egyptiens racontoient qu'il étoit mort, & aux allegories qu'ils en tiroient, nous apprennent que les Poëtes & les Hiſtoriens Grecs & Latins, nous ont conſervé parmi leurs fables les plus abſurdes, les traditions de cet ancien Peuple.

(7) Liv. 4. (8) Liv. 5. (9) In Arc.

Cinquiémement, l'opinion où étoient les Poëtes anciens, qui croyoient que la foudre étoit l'inſtrument le plus redoutable

de la vengeance des Dieux, & qui regardoient comme des impies ceux qui en étoient frappés, venoit auſſi d'Egypte, où nous voyons qu'on avoit publié pour rendre Typhon plus odieux, que c'étoit ainſi que les Dieux l'avoient puni; quoiqu'on ſçût bien qu'il avoit perdu la vie dans la derniere bataille que lui livra Orus ſon neveu. Virgile nous a conſervé cette tradition au ſujet de ceux qui avoient été touchés de la foudre, en faiſant dire à Anchiſe: » objet de la haine des im- » mortels, depuis que le Pere des hommes & des Dieux me » frappa de ſa foudre, je prolonge des jours inutiles » (1): (1) Æn. L. 2.

Jam pridem inviſus Divis & inutilis annos
Demoror, ex quo me Divûm pater atque hominum Rex
Fulminis afflavit ventis & contigit igni.

Sur quoi il eſt bon de conſulter Servius & Lacerda.

Sixiémement, Plutarque nous apprend que non ſeulement les opinions des Philoſophes Grecs, tels qu'Heraclite, Empedocle, Pythagore, Platon, Ariſtote & les autres, ſur la formation du monde, mais auſſi celles des Poëtes, ſont tirées des traditions des Egyptiens au ſujet de Typhon & d'Oſiris; car, ſur quoi ſe fondoit Heſiode lorſqu'il a parlé du Chaos, de la Terre, de l'Erebe, & de l'Amour, que ſur ces mêmes traditions, puiſqu'il entend par la Terre, Iſis; par l'Amour, Oſiris, & par le Tartare, Typhon, au rapport du même Plutarque.

Septiémement, Typhon étoit devenu ſi odieux aux Egyptiens, qu'on avoit horreur même pour tout ce qui pouvoit avoir quelque reſſemblance avec lui; & c'eſt pour cela qu'ils précipitoient tous les ans du haut d'un Rocher, les Aſnes qui par leur poil imitoient la couleur rouſſe des cheveux de ce Tyran. La Mer leur étoit auſſi en abomination, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit elle-même Typhon: mais autant qu'il étoit odieux à cet ancien Peuple, autant il honoroit la memoire d'Iſis & d'Oſiris.

ARTICLE III.

Hiſtoire du culte rendu à Iſis & Oſiris.

ISIS étant morte quelque temps après la victoire de ſon fils ſur Typhon, les Egyptiens l'adorerent, avec ſon mari Oſiris, comme des Divinités ; & parce qu'ils s'étoient appliqués pendant leur regne à enſeigner l'Agriculture, le bœuf & la vache devinrent leurs ſymboles. On inſtitua des fêtes en leur honneur, où il ſe mêla dans la ſuite pluſieurs infamies. On portoit dans les Proceſſions l'image infame du *Phallus* qu'Iſis avoit conſacré, & qui devint le ſymbole de la fecondité, quoique dans ſon inſtitution il n'eût été que la marque de la paſſion d'Iſis pour Oſiris ſon mari.

Une des principales ceremonies des fêtes d'Oſiris, étoit l'apparition du bœuf Apis, qui devoit ſucceder à celui que les Prêtres avoient noyé dans la fontaine ſacrée, ou qui étoit mort naturellement. Ce bœuf que les Prêtres nourriſſoient avec tant de ſoin, & pour lequel toute l'Egypte avoit tant de veneration, étoit regardé comme un Dieu. Pour donner quelque croyance à cette ſuperſtition, on diſoit qu'il repreſentoit l'ame d'Oſiris, qui après la mort de ce Prince s'y étoit retirée, & qu'elle avoit choiſi préferablement à tous les autres animaux, parce qu'il étoit le ſymbole de l'Agriculture, que ce Prince avoit pris tant de ſoin de perfectionner.

Herodote dit qu'il falloit que ce bœuf fût noir par tout le corps, avec une marque blanche & quarrée ſur le front : il devoit avoir ſur le dos la figure d'un Aigle, un nœud ſous la langue de la figure de l'Eſcarbot, les poils de la queüe doubles ; & ſelon Pline, une marque blanche ſur le côté droit, laquelle, ſuivant Ammian Marcellin & Ælien, devoit reſſembler au croiſſant de la Lune. Enfin la Geniſſe qui le portoit devoit l'avoir conçu d'un coup de tonnerre (*a*). Porphyre (1) dont le deſſein étoit de tourner en allegories l'ancienne Theologie des Egyptiens, & des autres Peuples, dit que toutes ces marques avoient rapport au Soleil & à la Lune, auſquels le bœuf

(1) De Abſt.

(*a*) Voyez Pline, Plutarque, Diodore, &c.

Apis

Apis étoit conſacré : que le poil noir qui étoit dominant en lui, repreſentoit le Soleil, dont les rayons brûlent les corps ; & que la tache blanche qu'il avoit au front, & le croiſſant qu'il portoit ſur le côté, marquoit la Lune. Cet Auteur pouvoit ajouter que l'Aigle, & l'Eſcarbot étoient auſſi les ſymboles du Soleil.

Sans y chercher tant de myſteres, je crois que les Prêtres imprimoient les marques dont je viens de parler, à quelques jeunes veaux qu'ils faiſoient nourrir ſecretement : & s'ils demeuroient quelquefois long-temps à faire paroître leur Dieu Apis, c'étoit pour ôter le ſoupçon de cette ſupercherie (*a*).

La fête d'Apis duroit ſept jours : on alloit en foule le prendre dans le lieu où on l'avoit trouvé ; les Prêtres menoient la pompe, & chacun s'empreſſoit à le recevoir dans ſa maiſon. On croyoit que les enfans qui avoient ſenti ſon haleine, devenoient capables de prédire l'avenir, ainſi que Pline, Solin, & Lucien le rapportent.

Pline (1) nous apprend que ce Dieu avoit deux Etables, ou plûtôt deux Temples, *Delubra*, au lieu qu'Herodote (2) dit ſeulement que c'étoit une Salle, Ouvrage de Pſammeticus, laquelle au lieu de colomnes, étoit ſoutenue de Statues coloſſales de douze coudées, ou de dix-huit pieds de hauteur (*b*).

(1) Liv. 8.

(2) L. 2. c. 46.

Quoiqu'il en ſoit, le jour de la fête d'Oſiris, les Prêtres conduiſoient le bœuf Apis ſur le bord du Nil, & le noyoient avec beaucoup de ceremonie, & cela préciſément au jour, au-delà duquel, ſelon leurs Livres ſacrés, il ne lui étoit plus permis de vivre (*c*). On l'embaumoit & on l'enterroit à Memphis, & après cela il étoit permis aux Prêtres d'aller dans le Temple de Serapis, dont l'entrée leur avoit été interdite pendant toute la fête. Après la mort du bœuf Apis le peuple pleuroit & ſe lamentoit, comme ſi Oſiris venoit de mourir : les Prêtres ſe coupoient les cheveux ; ce qui étoit en Egypte la marque de plus grand deuil ; & ce deuil duroit juſqu'à ce

(*a*) Saint Auguſtin a cru que les Demons preſentant aux Vaches dans le temps de la conception, les marques dont il eſt ici queſtion, elles s'imprimoient ſur leurs Veaux.

(*b*) Voyez Strabon, L. 7.

(*c*) *Statо die, ultra quem vivere fas non erat, aquis mergebant.* Pline, Liv. 8.

qu'on eût fait paroître un autre bœuf ſemblable au premier par les mêmes marques. Alors on commençoit à ſe rejouir, comme ſi le Prince fût reſſuſcité lui-même. Cette fête duroit encore au temps de Cambyſe, lequel étant arrivé à Memphis à ſon retour d'Ethiopie, dont le voyage lui avoit été ſi funeſte, trouva le Peuple occupé à celebrer la Fête d'Oſiris (1), & s'étant imaginé qu'on ſe réjouiſſoit de ſa diſgrace, il fit appeller les Prêtres pour leur demander le ſujet de leur joye. Ceux-ci ayant répondu que l'on celebroit l'apparition d'Apis qui avoit été long-temps ſans ſe faire voir, Cambyſe peu ſatisfait de cette reponſe, fit amener devant lui ce prétendu Dieu, à qui il donna un coup d'épée dont il mourut, fit fuſtiger les Prêtres, & ordonna à ſes Soldats de maſſacrer tous ceux qu'on trouveroit celebrant cette Fête.

(1) Herod. Liv. 2.

J'ai oublié de dire qu'après qu'on avoit découvert un Taureau propre à repreſenter Apis, on le laiſſoit, avant que de le conduire à Memphis, dans la ville du Nil, où il étoit nourri pendant quarante jours. Les femmes ſeules avoient la liberté de le voir durant ce temps-là, & elles ſe preſentoient devant lui d'une maniere très-indecente. La quarantaine expirée, on le mettoit dans une barque, où il y avoit une niche dorée pour le recevoir ; & c'eſt ainſi qu'il deſcendoit le Nil juſqu'à Memphis.

Il eſt bon, avant de paſſer outre, de faire remarquer, qu'outre le bœuf Apis adoré à Memphis, il y en avoit un autre à Heliopolis, nommé Mnevis, qui étoit auſſi le ſymbole d'Oſiris, ſi nous en croyons Diodore (2) ; quoique pluſieurs Auteurs prétendent que le premier étoit conſacré à Oſiris, & le ſecond à Iſis. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que la ſuperſtition des Egyptiens au ſujet du bœuf Apis, étoit pouſſée juſqu'au dernier excès. Ils l'honoroient comme un Dieu, & le conſultoient comme un Oracle. Lorſqu'il prenoit ce qu'on lui preſentoit à manger (3), c'étoit une reponſe favorable, & on regardoit comme un mauvais preſage, le refus qu'il en faiſoit. Pline obſerve qu'il n'avoit pas voulu manger ce que l'infortuné Germanicus lui avoit offert, & ce Prince mourut en effet bientôt après, de la maniere que chacun ſçait. Il en étoit de même des deux Loges qu'on lui avoit bâties ; lorſqu'il entroit

(2) Liv. 1.

(3) Plin. L. 8. c. 48.

dans une, c'étoit un bon augure pour l'Egypte, & un mauvais quand la fantaiſie le conduiſoit dans l'autre ; tant ce Peuple ſi vanté par ſa politeſſe, étoit extrême dans ſes ſuperſtitions.

Pauſanias (1) dit que ceux qui devoient le conſulter brûloient auparavant de l'encens ſur un Autel, rempliſſoient d'huile les lampes qui y étoient allumées, & mettoient ſur cet Autel une piece de monnoye, à la droite de la Statue d'Apis. Enſuite ayant approché l'oreille de la bouche du Dieu, pour l'interroger, ils ſe retiroient, fermoient les deux oreilles juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis de l'enceinte du Temple, & prenoient pour la reponſe du Dieu la premiere choſe qu'ils entendoient. (1) Liv. 8.

Ce Taureau étoit preſque toujours renfermé dans une de ſes Loges, & ne ſortoit que rarement, ſi ce n'eſt dans un preau, qui étoit auſſi enfermé, & où on le laiſſoit quelque temps ; c'étoit-là que les étrangers venoient le voir. Dans les occaſions où on le promenoit par la ville, il étoit eſcorté d'Officiers, qui éloignoient la foule, & précédé d'enfans qui chantoient des Hymnes à ſa louange.

Nous avons vû de quelle maniere les Prêtres le noyoient dans une fontaine ſacrée, lorſqu'ils ne jugeoient pas qu'il dût vivre plus long-temps ; mais lorſqu'il mouroit d'une mort naturelle, on lui faiſoit des obſeques magnifiques, où la dépenſe étoit ſi peu épargnée, que ceux qui étoient commis à ſa garde, s'y ruinoient. Il arriva même une fois, du temps de Ptolemée fils de Lagus, qu'on emprunta cinquante talens pour les frais de ſes obſeques.

Telle eſt, ſelon l'ancienne tradition, l'hiſtoire d'Iſis & d'Oſiris, & celle des ceremonies de ces deux Divinités, que les Grecs adopterent long-temps après dans l'Hiſtoire de leur Bacchus, qui n'étoit qu'une copie de ces anciennes Divinités des Egyptiens, comme nous le ferons voir dans une autre occaſion.

De ſçavoir maintenant quel a été cet Oſiris, & en quel temps il a vêcu, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé à décider. Quelques Auteurs prétendent que c'eſt Joſeph (2), cet ancien Patriarche ſi fameux en Egypte, pour l'avoir ſauvée de la famine, & (2) Voſſius De Idol. L. 2.

l'avoir gouvernée avec tant de ſageſſe. Selon d'autres c'eſt Moyſe ; mais quelques beaux que ſoient les paralleles que l'on fait de ces deux grands Hommes avec Oſiris, il ſuffit de faire remarquer que ce Roi d'Egypte étoit plus ancien qu'eux, & que ſon culte étoit établi de leur temps dans toute l'Egypte, puiſque les Iſraëlites en imiterent les ceremonies dans l'adoration du Veau d'or.

Ainſi je crois qu'Oſiris eſt le même que Meſraïm fils de Cham, qui peupla l'Egypte quelque temps après le Deluge, & qui fut mis après ſa mort au nombre des Dieux, ſuivant la coutume d'élever à ce rang ceux qui fondoient les Empires : & ſi les Anciens ont dit qu'il étoit fils de Jupiter, c'eſt qu'il étoit fils de Cham ou Ammon, qu'il avoit lui-même reconnu comme un Dieu.

Le Chevalier Marsham croit qu'Oſiris eſt Cham lui-même, connu ſous le nom de Menès à la tête des Dynaſties, qui ſuccederent aux Dieux & au Demi-Dieux, & il confirme ſon opinion, par la remarque qu'Africanus avoit tirée de Manethon touchant le premier Roi d'Egypte, qu'un Crocodile avoit devoré ; ce qui convient parfaitement à Oſiris, tué par Typhon, que l'on repreſentoit ſous la figure de ce cruel animal.

Malgré l'obſcurité qui regne dans l'hiſtoire d'Oſiris, les Sçavans ſont obligés de convenir, qu'il a été un des premiers deſcendants de Noé par Cham, & qu'il gouverna l'Egypte, où ſon pere s'étoit retiré & y avoit fondé un petit Royaume, peu d'années après la diſperſion arrivée au temps de Phaleg. C'eſt inconteſtablement de cette branche des enfans de Noé que l'Egypte reçut ſes premiers habitans. Ce pays eſt ſouvent nommé dans les Livres Saints, la terre de Meſraïm, ou Meſtraïm ; & il y eſt fait mention de la ville d'Ammon. Or on ne ſçauroit douter qu'Ammon ne ſoit le même que Cham, dont le nom a été adouci par la ſuppreſſion de la premiere conſone.

Les Egyptiens qui croyoient que les Dieux, & depuis les Demi-Dieux avoient regné chez eux pendant pluſieurs ſiecles, conviennent que les hommes ſuccederent dans la Royauté aux Demi-Dieux, & que celui qu'ils mettent à la tête des Dynaſties des hommes, s'appelloit Menès, ou Mnevis : cependant on ne trouve point le nom d'Oſiris dans ces Dynaſties ;

mais Diodore de Sicile, qui nous a conſervé avec beaucoup de ſoin les plus anciennes traditions des Egyptiens, aſſûre que ce Prince eſt le même que Menès, le premier Roi d'Egypte, & c'eſt-là qu'il faut s'en tenir. Peut-être que dans ſon Apotheoſe on changea ſon nom en celui d'Oſiris : car nous ſçavons à n'en pas douter, que les Grecs en uſoient ſouvent de même à l'égard de ceux qu'ils élevoient au rang des Dieux, comme le prouvent les exemples que j'en ai rapportés au commencement de cet Ouvrage.

Enfin, je dois terminer l'article d'Oſiris & d'Iſis par quelques Inſcriptions trouvées ſur d'anciens Monumens, qui font voir en peu de mots ce que penſoient de ces deux Divinités les Peuples qui en avoient adopté le culte.

Pour Oſiris.

SATURNE, LE PLUS JEUNE DE TOUS LES DIEUX, ETOIT MON PERE. JE SUIS OSIRIS.

Enſuite eſt cette autre Legende.

CE ROI CONDUISIT UNE ARME'E JUSQU'AUX DESERTS DE L'INDE, ET DE LA VERS LE SEPTENTRION, JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER, ET ENSUITE JUSQU'A L'OCEAN.

JE SUIS LE FILS AINE' DE SATURNE, SORTI D'UNE TIGE ILLUSTRE, ET D'UN SANG GENEREUX ; COUSIN DU JOUR : IL N'EST POINT DE LIEU OU JE N'AYE E'TE', ET J'AY LIBERALEMENT REPANDU MES BIENFAITS SUR TOUT LE GENRE HUMAIN.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de ces Inſcriptions pour Iſis, je me contenterai d'en rapporter trois; la premiere qu'on trouve dans Diodore de Sicile (1) eſt conçue en ces termes :

(1) Liv. 1.

MOI ISIS, SUIS LA REINE DE CE PAYS, ET J'AY EU MERCURE POUR PREMIER MINISTRE. PERSONNE N'A PU EMPESCHER

L'EXECUTION DE CE QUE J'AI ORDONNE'.
JE SUIS LA FILLE AINE'E DE SATURNE, LE PLUS JEUNE DES DIEUX.
JE SUIS LA SŒUR ET LA FEMME DU ROI OSIRIS.
JE SUIS LA MERE DU ROI ORUS.
JE SUIS CELLE QUI SE LEVE DANS LA CANICULE.
LA VILLE DE BUBASTE FUT BATIE EN MON HONNEUR.
REJOUIS-TOI O EGYPTE, QUI M'AS TENU LIEU DE NOURRICE, ET DE MERE.

La ſeconde, qui étoit ſur un marbre trouvé à Capouë, portoit ces mots, ainſi que nous l'avons dit :

DEESSE ISIS, QUI ETES UNE ET TOUTES CHOSES,
ARRIUS BABINUS VOUS FAIT CE VŒU.

(1) De Iſ. & Oſ. La troiſiéme étoit, ſelon Plutarque (1), à Saïs, gravée ſur le pavé du Temple de Minerve.

JE SUIS TOUT CE QUI A ETE', CE QUI EST ET QUI SERA, ET NUL D'ENTRE LES MORTELS N'A ENCORE LEVE' MON VOILE.

* Quoique nous mettions ces Inſcriptions en lettres capitales, comme ſont ordinairement écrits ces ſortes de Monumens, on comprend bien que nous ne prétendons pas inſinuer que ces Legendes ſoient effectivement dans la forme que nous les donnons ici, avec les mêmes caracteres & en notre Langue; mais ſeulement une traduction litterale. Il eſt très-vraiſemblable que celles qu'on lit dans Diodore & dans Plutarque, n'étoient pareillement que des traductions qu'ils avoient faites, au lieu de les rapporter dans le propre idiome des Originaux. Au regard du Marbre trouvé à Capoue, on entend bien que l'Inſcription eſt originairement Latine.

CHAPITRE II.

Des autres Dieux d'Egypte.

JE n'ai pas deſſein de parler dans ce Chapitre de tous les Dieux qu'honoroit l'Egypte, parce que la plûpart ayant été connus des Grecs & des Romains, qui ont mêlé dans l'Hiſtoire qu'ils nous en ont laiſſée, pluſieurs fables que les Egyptiens ne connoiſſoient pas, je reſerve ce que j'ai à en dire pour le Tome ſecond. Ainſi quoique Pluton, Hercule, Apollon, Mercure & pluſieurs autres, aient réellement une origine Egyptienne, ils n'auront point de Place dans ce Chapitre.

Article Premier.

Serapis, ou Sarapis.

Les Sçavans ſont fort partagés au ſujet de Serapis ou Sarapis, car on écrit ſon nom de ces deux manieres. Quelques-uns croient que c'étoit un Dieu étranger, dont le culte ne fut connu en Egypte que du temps de Ptolemée, fils de Lagus; d'autres, parmi leſquels eſt M. Cuper (*a*), ſoutiennent qu'il y étoit connu & honoré dès les temps les plus anciens, que les Egyptiens le regardoient comme un de leurs plus grands Dieux, & qu'il étoit le même qu'Oſiris. Une courte expoſition des raiſons des uns & des autres, mettra le Lecteur en état de ſe determiner.

Celles des premiers paroiſſent très-plauſibles. Herodote qui s'eſt ſi fort étendu (1) ſur les Dieux Egyptiens, ne fait aucune mention de Serapis : l'auroit-il oublié, s'il avoit été, comme le prétendent quelques Sçavans, une des grandes Divinités de ce Peuple ? La Table Iſiaque (*b*), ſur laquelle paroiſſent tant de Dieux Egyptiens, ne laiſſe rien appercevoir qui reſſemble à Serapis. On conſerve dans les Cabinets des Curieux, & on trouve dans les Livres des Antiquaires, pluſieurs figures d'O-

(1) Liv. 2.

(*a*) Dans ſon Harpocrate, p. 83, &c.
(*b*) Voyez le Chapitre ſixiéme.

ſiris & de Serapis, & il eſt aiſé de voir que celles du premier, avec lequel on prétend le confondre, ſont auſſi differentes que le ſont leurs noms. Enfin ce que raconte Tacite (1), doit entierement decider la queſtion. Serapis, dit cet Hiſtorien, apparut en ſonge à Ptolemée (*a*), ſous la figure d'un jeune homme d'une extrême beauté, & lui ordonna d'envoyer ſes plus fidelles amis à Sinope, ville du Pont, où il étoit honoré, & d'en rapporter ſa Statue. Ptolemée ayant communiqué cette viſion, deputa une celebre Ambaſſade à Sinope, & on en rapporta la Statue de ce Dieu : d'où il eſt aiſé de conclure qu'il étoit inconnu en Egypte avant cet événement.

(1) Hiſt. L. 4. c. 83.

L'illuſtre M. Cuper ne s'eſt point rendu à ces raiſons, & a ſoutenu que Serapis étoit un des grands Dieux d'Egypte, où il avoit été honoré long-temps avant les Ptolemées. Les preuves de ſes adverſaires ne l'ont point ébranlé, & celle qu'ils tirent de la relation de Tacite, lui paroît foible ; car pour qu'elle eût quelque force, il faudroit prouver que c'étoit Serapis qui étoit honoré à Sinope ; ce qui eſt faux : c'étoit Pluton qu'on honoroit dans cette ville, & ce ne fut qu'après que ſa Statue fut portée en Egypte, qu'on lui donna le nom de Serapis. » Lorſque ce Dieu fut arrivé en Egypte, dit l'Hiſto-
» rien que je viens de nommer, Timothée, Maître des Ce-
» remonies, & Manethon Sebennite, voyant ſa Statue, & y
» remarquant le Cerbere & un Dragon, jugerent que c'étoit
» *Dis*, ou Pluton, & perſuaderent à Ptolemée qu'il étoit le
» même que Serapis ». Plutarque dit la même choſe (2) :
» Il ne portoit pas ce nom quand il vint en Egypte ; mais
» quand il fut arrivé à Alexandrie, il prit celui que les Egyp-
» tiens donnoient à Pluton, qui étoit Serapis ».

(2) De Iſid. & Oſir.

Lorſque Pauſanias (3) rapporte que les Alexandrins reçurent de Ptolemée le culte de Serapis, il dit en même temps qu'il y avoit deja à Alexandrie un Temple très-magnifique de ce Dieu ; & un autre moins grand, mais très-ancien, dans la ville de Memphis. Tacite lui-même, en diſant que Ptolemée, après la tranſlation dont nous venons de parler, fit conſtruire en l'honneur de Serapis un Temple ſuperbe, dans le lieu

(3) In Att.

(*a*) Tacite ne dit point quel fut le Ptolemée qui eut cette viſion ; mais Macrobe dit que c'étoit le fils de Lagus.

nommé

nommé Racotis, aſſûre auſſi qu'il y en avoit un autre, mais plus petit, qui étoit conſacré au même Dieu, & à Iſis; ce qui prouve, non que Serapis ne fut honoré en Egypte qu'au temps de l'Ambaſſade de Sinope, mais ſeulement que le culte de ce Dieu, peut-être negligé depuis long-temps, y fut rétabli avec ſolemnité.

Comme M. Cuper ne s'eſt point fait ces deux objections, dont l'une eſt tirée du ſilence d'Herodote, l'autre de la Table Iſiaque, je vais y repondre pour lui. 1°. Quoiqu'il ſoit vrai que cet Hiſtorien ait deſtiné ſon ſecond Livre à l'Hiſtoire de la Religion des Egyptiens, on ne peut pas aſſûrer qu'il n'a oublié aucun de leurs Dieux. D'ailleurs ayant parlé au long d'Oſiris, qui étoit peut-être le même que Serapis, il n'a pas cru qu'il fût neceſſaire de rien dire de particulier de ce dernier. 2°. On peut penſer la même choſe de la Table Iſiaque: quoiqu'on y trouve un grand nombre de Dieux Egyptiens, je ne crois pas qu'on puiſſe aſſûrer qu'ils y ſoient tous, encore moins qu'on puiſſe les y diſtinguer toujours par leurs ſymboles particuliers.

La preuve qu'on tire de la diverſité des repreſentations, eſt encore moins concluante. Les Egyptiens varioient beaucoup au ſujet des figures de leurs Dieux, & des ſymboles qu'ils y joignoient. Souvent même les figures étoient chargées d'un grand nombre d'attributs qui ne pouvoient pas convenir à une ſeule Divinité: c'étoient ce que l'on appelle des figures *Panthées*, qui repreſentoient pluſieurs Dieux, ainſi qu'on peut s'en convaincre à l'inſpection de quelques-unes de celles d'Iſis, d'Harpocrate, & de pluſieurs autres.

M. Cuper refute enſuite le ſentiment de Macrobe, qui dit que les Egyptiens furent forcés par les Ptolemées de recevoir le culte de Serapis, venu de Sinope; car il faudroit prouver que ce Dieu portoit ce nom dans cette ville du Pont; ce qui eſt faux, comme on l'a prouvé.

Il eſt donc très-probable, quoiqu'en diſent pluſieurs ſçavans Antiquaires, que Serapis étoit un Dieu Egyptien, connu & honoré par ce Peuple long-temps avant les Ptolemées. J'ajoute qu'il étoit le même que Pluton; & quand les temoignages de Tacite & de Plutarque que nous avons rapportés,

ne ſeroient pas auſſi concluants qu'ils le ſont, une des plus belles Statues de ce Dieu, donnée par Fabretti à M. Cuper, au pied de laquelle on voit le Cerbere avec ſes trois têtes, ne laiſſeroit aucun lieu d'en douter (*a*).

Nous avons dans les Antiquaires pluſieurs autres figures, toujours reconnoiſſables pour être celles de Serapis, par le boiſſeau, ou une eſpece de bonnet qu'il portoit ſur la tête. Quelquefois il eſt joint avec Iſis, & repreſenté comme un jeune homme, & alors il eſt pris pour Oſiris ou pour le Soleil; ſouvent comme un vieillard barbu & fort reſſemblant à Jupiter, dont il portoit auſſi le nom; du moins depuis le temps que les Grecs furent maîtres de l'Egypte.

ARTICLE II.

Orus.

ORUS, ſelon Herodote (1), étoit fils d'Oſiris & d'Iſis, & le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte. Ce fut après avoir tué Typhon qu'il monta ſur Thrône. Diodore, qui a ſuivi en cela Herodote (2), raconte que les Titans l'ayant fait mourir, ſa mere, qui poſſedoit les ſecrets les plus rares de la Medecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé ſon corps dans le Nil où les Titans l'avoient jetté, lui rendit la vie, & lui procura l'immortalité. Enſuite elle lui apprit la Medecine, & l'art de la Divination. Avec ces talens, continue Diodore, Orus ſe rendit celebre, & combla l'univers de ſes bienfaits.

(1) Liv. 2. c. 144.

(2) L. 22.

Nous avons déja rapporté dans l'hiſtoire de Typhon de quelle maniere Orus, par le conſeil d'Iſis, vengea la mort de ſon pere en ôtant la vie à ce Tyran, qu'il fit perir dans la baſſe Egypte; c'eſt-là tout ce qu'on ſçait de ce dernier Dieu d'Egypte, après lequel les Demi-Dieux commencerent à regner. On ne s'étend pas ici ſur le prodigieux nombre d'années que les Egyptiens donnoient aux regnes de leurs Dieux, qui, ainſi que le rapporte Diodore (3), enfermoient un eſpace de vingt-trois mille ans, depuis le regne du Soleil juſqu'au temps

(3) Loc. cit.

(*a*) Cette figure eſt gravée à la page 298. du Tome II. de l'Antiquité expliquée.

où Alexandre fit la conquête des Indes. Car ſoit qu'on prenne ces années pour des années Lunaires, ou ſeulement pour les Saiſons, chaque année en comprenant quatre, le nombre de vingt-trois mille ans eſt toujours viſiblement fabuleux, & Diodore fait de vains efforts pour excuſer en cela les Egyptiens.

Les Grecs prétendoient, comme le dit l'Auteur que je viens de citer, que leur Apollon étoit le même que l'Orus des Egyptiens. Apollon étoit en effet, comme Orus, habile dans la Medecine & dans l'art de prédire l'avenir, & ce Dieu étoit parmi eux le Soleil, comme Orus l'étoit en Egypte. Ainſi on le trouve ſouvent nommé dans les Anciens, *Orus Apollo*. Il ſeroit inutile de m'objecter que c'étoit Oſiris qui en Egypte repreſentoit le Soleil, puiſqu'il eſt aiſé de repondre que cet Aſtre, le premier & le plus grand des Dieux, portoit pluſieurs noms, non ſeulement dans les differens pays où il étoit honoré, mais ſouvent auſſi dans le même. On objecteroit auſſi vainement, que les ſymboles d'Oſiris étoient differens de ceux d'Orus; car on ſçait que la Mythologie Egyptienne confond des Dieux très-differens entr'eux, & que quelquefois elle les diſtingue par des attributs particuliers. Il eſt conſtant, par exemple, ainſi que le ſoutiennent les plus ſçavans Antiquaires, qu'Harpocrate, dont nous parlerons dans l'Article ſuivant, repreſentoit le Soleil chez les Egyptiens, auſſi bien qu'Oſiris & Orus, quoique les figures ſous leſquelles on repreſentoit ces Dieux ne ſe reſſemblaſſent nullement.

Quoiqu'il en ſoit, Orus ſe trouve dans la Table Iſiaque, ſous la figure d'un enfant emmaillotté, & couvert depuis les pieds juſqu'à la tête d'un habit bigarré en loſanges. Il tient avec ſes deux mains un bâton, dont le bout eſt terminé par la tête d'un oiſeau, & un fouet (*a*), ſemblable à celui qu'on voit dans quelques figures d'Oſiris. Dans un Manuſcript de M. de Peireſc, conſervé dans la Bibliotheque de S. Victor, le même Orus ſe voit ſur une figure groupée entre Iſis & Oſiris: il y eſt repreſenté comme un jeune enfant, vétu d'une tunique. Quoique la tête d'Oſiris manque, celle d'Iſis y eſt recon-

(*a*) Ce fouet qu'on remarque ſouvent dans les figures qui repreſentent Oſiris, Orus, & Harpocrate, étoit le ſymbole du Dieu du Soleil.

noiſſable à ſa coëffure, ſur laquelle eſt la feuille de Lotus en Croiſſant. Obſervons avant que de finir cet Article, que dans toutes les figures qui nous reſtent d'Orus, il eſt toujours repreſenté comme un enfant, pour nous marquer ſans doute qu'il étoit encore fort jeune, lorſque Typhon fit mourir ſon pere, & qu'Iſis ſa mere fut obligée de differer la punition du Tyran, juſqu'à ce que ſon fils fût en état de ſervir ſa vengeance.

ARTICLE III.

Harpocrate.

A l'inſpection des figures d'Harpocrate que le temps nous a conſervées en aſſez grand nombre, on juge aiſément qu'il étoit le Dieu du ſilence, puiſque dans toutes, ſon attitude eſt de porter le doigt ſur la bouche; les Egyptiens, dont la Theologie étoit extrêmement myſterieuſe, voulant marquer par-là qu'il falloit honorer les Dieux dans un ſilence reſpectueux; ou, comme dit Plutarque (1), que les hommes qui connoiſſoient ces Dieux, n'en devoient pas parler temerairement. Il y avoit même, au rapport de Varron (2), une Loi, qui défendoit ſous peine de la vie de dire que Serapis eût été un homme mortel: & comme dans les Temples d'Iſis & de Serapis il y avoit une Idole, c'eſt-à-dire, un Harpocrate qui mettoit le doigt ſur la bouche, le même Varron diſoit qu'il étoit-là pour recommander le ſilence ſur cet article.

(1) De Iſ. & Oſir.

(2) Apud Aug. de Civ. Dei, Liv. 18. c. 5.

Les Anciens conviennent qu'Harpocrate étoit fils d'Iſis (3), & que ſa mere l'ayant perdu dans le temps qu'il étoit encore fort jeune, elle prit la reſolution de le chercher par mer & par terre, juſqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. On aſſûre que ce fut en cette occaſion qu'elle inventa les voiles des Navires, au lieu des rames dont on ſe ſervoit auparavant; c'eſt ce que nous apprend Hygin (*a*). Caſſiodore dit la même choſe (4), & ſemble avoir copié Hygin; avec cette difference, qu'au lieu d'Harpocrate il met Harpocras: voilà, pour le dire en paſſant, ce qui fit donner à cette Déeſſe l'épithete de *Pela-*

(3) Voyez Plut. De Iſ. & Oſ.

(4) Var. l. 5. c. 17.

(*a*) *Velificia primùm invenit Iſis: nam dum invenit Harpocratem filium ſuum, rate velificavit.* Fab. ult.

gia, qu'on voit dans une ancienne Inſcription rapportée par Gruter.

Cette circonſtance de la recherche d'Harpocrate reſſemble trop à ce que nous avons rapporté d'Orus, d'après Diodore de Sicile, pour ne pas croire qu'Orus & Harpocrate étoient la même perſonne; & c'eſt le ſentiment des plus ſçavans Mythologues. Dans Diodore à la verité, Orus eſt tué par les Titans, & Iſis lui rend la vie; au lieu que dans Hygin, Harpocrate n'étoit qu'égaré : mais vû la varieté ſurprenante qui regne dans les Auteurs au ſujet de ces anciennes Hiſtoires, Diodore aura bien pu nous dire qu'Orus avoit été tué, & que ſa mere ayant trouvé ſon cadavre, lui avoit redonné la vie, quoique veritablement il ne fût qu'égaré.

L'Illuſtre M. Cuper qui a fait ſur Harpocrate un Traité rempli de ſçavantes recherches, ne doute nullement que ce ne ſoit la même avanture racontée differemment par les Anciens, & ne fait qu'une même perſonne d'Orus & d'Harpocrate : & comme le premier étoit parmi les Egyptiens le ſymbole du Soleil, il conclut que le ſecond repreſentoit auſſi le même Aſtre. On le voit en effet ſur quelques Antiques, ſous la figure d'un enfant, ſortant de la fleur du Lotus, la tête environnée de rayons, & tenant un fouet à la main, pour marquer le Soleil levant : & ſi on refuſoit de ſe rendre à cette preuve, cet Aſtre & la Lune qui ſont peints dans la même Antique, ne laiſſeroient aucun lieu d'en douter. L'attitude du doigt ſur la bouche, prouve évidemment que c'eſt un Harpocrate. Ce Dieu eſt à peu près dans la même fleur de Lotus, ſur une Medaille d'Antonin. Quoique ces deux monumens, dont l'un eſt un Abraxas des Baſilidiens, l'autre une Medaille de l'Empereur que je viens de nommer, ne ſoient pas d'une aſſez grande antiquité pour prouver qu'ils étoient une expreſſion du ſentiment des Egyptiens, Plutarque, dans le ſçavant Traité que nous avons cité ſi ſouvent, aſſûre qu'on le repreſentoit ainſi en Egypte ; non qu'on y crût qu'il étoit né de la fleur du Lotus, comme l'a penſé Triſtan (1); mais pour nous apprendre que le Soleil ſe nourriſſoit de vapeurs. Le doigt que ce Dieu porte à la bouche, dans les deux figures, étoit toujours pour marquer que les myſteres de la

(1) Tome I. p. 604.

Religion & de la Philoſophie devoient être cachés au peuple.

Le ſçavant Auteur d'où je viens de tirer cet article, ajoute une infinité d'autres raiſons, pour prouver qu'Harpocrate étoit le Soleil, que les Sçavans pourront voir dans l'Ouvrage même. Je me contenterai avant que de finir, d'obſerver qu'il y a des figures de ce Dieu, veritablement Egyptiennes, où il paroît avoir la tête couverte de rayons, ou avec des cornes : quelques-unes où il a des ailes ; qu'on en trouve où il tient un foüet à la main ; d'autres enfin où il porte une Corne d'abondance ; ſymboles qui marquent tous, qu'on le prenoit pour le Soleil, & qu'il étoit le même qu'Orus ou Apollon. La Choüette même qui l'accompagne dans quelques-unes de ces Antiques, & qui eſt derriere la figure, ſignifie, ſelon M. Cuper, que le Soleil tourne le dos à la nuit, marquée par cet oiſeau. Le Pavot qui l'accompagne quelquefois, étoit ſelon Porphyre (1), le ſymbole de la fecondité que procure le Soleil. La Corne d'abondance ſignifie la même choſe : ſon carquois & ſes fleches deſignent les rayons du Soleil ; & le Serpent, qui à replis tortueux embraſſe un cippe, qui eſt au bas de quelques-unes de ces figures, deſigne l'obliquité de l'Ecliptique. On peut voir tous les Monumens qui nous reſtent de ce Dieu, dans l'Ouvrage de M. Cuper, & dans le ſecond Tome de l'Antiquité expliquée.

(1) Apud. Euſ. Præp. L. 3. c. 11.

ARTICLE IV.

Macedo, Anubis.

OSIRIS dans le voyage des Indes, avoit pris avec lui les plus grands Perſonnages de l'Egypte, & en avoit laiſſé d'autres pour ſervir de conſeil à Iſis pendant ſa Regence Diodore de Sicile (2), qui nous apprend cette partie de l'hiſtoire d'Oſiris, dit que Macedo, Anubis, & Pan l'accompagnerent dans ſon expedition. Le même Auteur ajoute qu'il établit Buſiris Gouverneur des Provinces qui étoient du côté de la Phenicie, & Antée, de celles qui étoient vers l'Ethiopie & la Libye.

(2) Liv. 1.

Il y a des Auteurs qui prétendent que Macedo étoit fils d'Oſiris ; mais Diodore de Sicile dit ſeulement, qu'il étoit

un de ſes Generaux, & qu'il portoit pour habillement de guerre, une peau de loup, & Anubis celle d'un chien, & que c'eſt pour cette raiſon que les Egyptiens avoient une ſi grande veneration pour ces animaux. C'eſt-là tout ce qu'on ſçait de Macedo; mais la Mythologie nous apprend pluſieurs particularités au ſujet d'Anubis, que je ne dois pas omettre.

Ce Dieu, dont le culte paſſa dans la Grece, dans l'Italie, & même dans tout l'Empire Romain, étoit dans ces differens pays, le même que Mercure, & il paroît en effet avec le caducée à la main, dans une des figures que Boiſſard nous en a conſervées. Plutarque (1) l'a penſé ainſi, lorſqu'il a dit qu'il s'appelloit *Herm-Anubis*, c'eſt-à-dire, Mercure Anubis. Servius interprétant les vers où Virgile appelle ce Dieu, *Latrator Anubis* (2), dit que ce Prince ſe nommoit ainſi parce qu'on le repreſente avec une tête de chien, & qu'il paſſoit pour Mercure, parce que le chien eſt celui de tous les animaux, qui a le plus de ſagacité (*a*).

(1) De Is. & Oſ.

(2) Æn. L. 8. v. 688.

Apulée appelle Anubis » l'Interprete des Dieux du ciel, » & de ceux de l'enfer. Il a, continue cet Auteur, la face » tantôt noire, tantôt de couleur d'or. Il tient élevée ſa grande » tête de chien, portant de la main gauche un caducée, & » de la droite une palme verte, qu'il ſemble agiter ». *Ille Superum commentor & Inferûm; nunc atrâ, nunc aureâ facie ſublimis, attollens canis facies arduas Anubis, lævâ caduceum gerens, dextrâ palmam virentem quatiens.*

C'eſt ainſi que la Mythologie Grecque a ſouvent tout confondu. Jamais Anubis ne fut le Mercure d'Egypte, le fameux Triſmegiſte, ſi celebre dans l'Hiſtoire de ce Pays par ſes belles découvertes, par l'invention des caracteres, & par le nombre prodigieux de Livres qu'il compoſa ſur toutes ſortes de ſciences; ce que nous aurons lieu d'examiner plus à fond, dans l'Hiſtoire de Mercure (3). On ne doit pas appuyer l'opinion des Auteurs Grecs & Romains ſur les figures de ce Dieu qui portent le caducée; elles ſont inconteſtablement Grecques ou Romaines, de même que les Medailles de Gorlay, où Anubis paroît avec le ſymbole de Mercure; les autres

(3) Tome III.

(a) *Latrator Anubis, quia canino capite pingitur. Hunc volunt eſſe Mercurium ideo, quia nihil eſt cane ſagacior.*

repreſentations qui ſont Egyptiennes, ne le lui donnent pas. Au reſte ſi Anubis eſt toujours peint avec une tête de chien, c'eſt ou parce qu'il avoit porté la dépouille de cet animal dans la guerre des Indes, ou pour marquer par le ſymbole de cet animal, qu'ayant été, comme le dit Diodore (1), Capitaine des Gardes d'Iſis & d'Oſiris, il s'étoit acquité de cet employ, avec une grande fidelité.

(1) Loc. cit.

Plutarque (2), qui nous a conſervé d'anciennes traditions ſur la famille d'Oſiris, dit qu'on croyoit qu'Anubis étoit fils de Nephté, qui en accoucha avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon ſon mari; & que ce fut lui qui, quoiqu'encore fort jeune, apprit à Iſis ſa tante, la premiere nouvelle de la mort d'Oſiris.

(2) De Iſ. & Oſ.

Quoiqu'il en ſoit, Anubis étoit au nombre des grands Dieux d'Egypte; c'eſt l'idée qu'en avoit Iſias, qui lui dedia la belle Statue que nous avons dit être dans Boiſſard. Cet Iſias n'étoit pas apparemment du ſentiment de Plutarque, puiſqu'il croyoit qu'Anubis étoit frere d'Oſiris. En effet on lit dans l'Inſcription qui eſt au haut de cette Statue, θεοὶ ἀδελφοὶ, *les Dieux freres*, & on remarque à la gauche d'Anubis, qui a la tête d'un chien, celle d'Oſiris; & à ſa droite celle du Taureau Apis avec ſes cornes, l'un & l'autre avec le boiſſeau de Serapis: voilà donc les trois Dieux freres, Serapis ou Oſiris, Apis, & Anubis. L'Inſcription qui eſt au bas de ſa figure, avec le nom du Grand Prêtre Iſias, appelle ces Dieux, *les Dieux Synthrones en Egypte*; c'eſt-à-dire, qu'ils participoient au même Thrône, ou aux mêmes honneurs.

Avertiſſons en paſſant que quelques Mythologues prennent pour des Anubis toutes les figures Cynocephales, c'eſt-à-dire, à tête de chien; en quoi ils ſe trompent, car le Cynocephale dont parlent Herodote (3) & quelques Naturaliſtes, étoit une eſpece d'animal farouche, qu'on croyoit avoir les yeux ſur la poitrine.

(3) Liv. 4. c. 191.

ARTICLE

Article V.

Canope.

Canope avoit été le Pilote, ou plûtôt l'Amiral de la Flotte d'Oſiris, pendant ſon expedition des Indes ; & comme après ſa mort il fut mis au rang des Dieux, on publia au rapport de Plutarque (1), que ſon ame étoit paſſée dans l'Etoile qui porte ſon nom (*a*) : c'eſt qu'il arrivoit, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, que le même Dieu étoit un Dieu animé, c'eſt-à-dire, un homme déifié, & un Dieu naturel, ſoit un Aſtre, ſoit quelqu'autre partie de l'univers ; & c'eſt ce qu'il faut penſer ſurtout de preſque tous les Dieux d'Egypte. Les Mythologues ſont perſuadés que Canope étoit en Egypte le Dieu des eaux, du moins de celles du Nil ; les figures ſeules de ce Dieu en font foi. En effet il eſt toujours repreſenté, dans les monumens Egyptiens qui nous reſtent, ſous la forme d'un de ces Vaſes dans leſquels les Egyptiens conſervoient & laiſſoient purifier l'eau de ce fleuve. De ces Vaſes, dont la ſurface eſt remplie de figures hieroglyphiques, ſort une tête d'homme ou de femme, quelquefois avec deux mains, ſouvent ſans qu'il paroiſſe rien que la tête. Telles ſont les repreſentations que nous avons de Canope, ainſi qu'on peut le voir dans Boiſſard, & dans le Cabinet de M. de la Chauſſe.

(1) De Iſ. & Oſi.

Rufin, dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique (2), raconte une Hiſtoire qui prouveroit bien la prétention des Mythologues, s'il nous en avoit donné quelque garant. Les Chaldéens, dit-il, qui adoroient le feu, porterent leur Dieu dans pluſieurs Pays, pour éprouver ſa puiſſance ſur les Dieux des autres Peuples. Il gagna la victoire ſur les Simulacres de bronze, d'or, d'argent, de bois, ou de quelqu'autre matiere qu'ils fuſſent, en les reduiſant en poudre ; & ſon culte s'établit preſque partout ; mais le Prêtre de Canope s'aviſa d'un ſtratagéme, qui rendit le Dieu qu'il ſervoit, ſuperieur à celui des Chaldéens. Comme les cruches dans leſquelles les Egyptiens faiſoient purifier l'eau du Nil, étoient percées de toutes parts

(2) Liv. 2. c. 26.

(*a*) C'eſt l'Etoile nommée Canopus.

de petits trous imperceptibles, il en prit une, & boucha avec de la cire tous ces petits trous, la peignit de differentes couleurs ; & l'ayant remplie d'eau, il ajusta à l'ouverture la tête d'une Idole. Les Chaldéens étant arrivés en Egypte, allumerent du feu auprès de ce Vase, dont l'ardeur ayant fondu la cire, l'eau en sortit & l'éteignit. Ainsi Canope fut vainqueur du Dieu de Chaldée. Parmi les Abraxas rapportés par Chifflet, se trouve un Vase percé de differens trous, par lesquels s'écoule l'eau dont il est rempli : c'est un Canope dont la tête & les pieds sortent des deux extrêmités du Vase ; ce qui pourroit confirmer l'Histoire que nous venons de rapporter. Que les Egyptiens ayent rendu un culte religieux à l'eau en general, ou du moins à celle du Nil, c'est ce qui paroît hors de doute. Dans leur Philosophie l'eau étoit le principe de tous les Etres, comme ils l'enseignerent à Thalès, qui en fit le fondement de son système. Mais j'examinerai plus à fond cette matiere, dans l'Histoire des Dieux de la mer.

Nous venons de voir dans les Articles precedens, que parmi les Egyptiens Osiris, Orus, & Harpocrate étoient le Soleil, Isis la Lune, & Canope l'élement de l'eau ; nous allons prouver presentement qu'ils honoroient la nature & sa fecondité, sous le nom de Pan.

Article VI.

Pan.

Si jamais les Grecs ont corrompu l'Histoire ancienne, c'est sur-tout dans la fable de Pan. A les entendre, remarque judicieusement Herodote (1), Hercule, Liber ou Bacchus, & Pan, étoient les derniers de tous les Dieux : cependant parmi les Egyptiens, Pan étoit regardé comme un des huit Grands Dieux, qui dans leur Theologie formoient la premiere Classe, & étoient les plus puissans & les plus anciens de tous. Hercule n'étoit que dans la seconde, qui étoit composée de douze Dieux, qui ne vinrent qu'après les huit dont on vient de parler, & engendrerent ceux de la troisiéme, dans laquelle ils plaçoient Bacchus. Depuis Bacchus jusqu'à Amasis, continue Herodote, les Egyptiens comptoient quinze mille ans, &

(1) Liv. 2. c. 145.

ſoutenoient ce calcul par une ſuite d'années bien marquées. Ils croyoient qu'il y en avoit un bien plus grand nombre entre Hercule & ce Prince ; & dès-là un bien plus conſiderable encore depuis Pan, qui étoit beaucoup plus ancien que les deux que je viens de nommer. Au lieu que ſuivant l'Hiſtoire Grecque, il n'y avoit depuis le Bacchus, fils de Semelé, & le temps où vivoit Herodote, qu'environ ſeize cens ans ; depuis Hercule fils d'Alcmene, que neuf cens ; & depuis Pan fils de Penelope & de Mercure, qu'environ huit cens.

Après un temoignage ſi poſitif, on ne doit pas faire beaucoup de fond ſur ce que les Grecs racontoient du Dieu Pan, & c'eſt en Egypte qu'il faut chercher ſon origine.

» Les Egyptiens, dit l'Auteur que je viens de citer, n'im-
» molent ni chevres ni boucs, parce qu'ils repreſentent le
» Dieu Pan, & le peignent avec la face & les jambes de
» bouc ; en quoi les Grecs les ont auſſi imités : non qu'on
» crût en Egypte qu'il en avoit la reſſemblance, mais pour
» des raiſons qu'il ne ſeroit pas agreable de rapporter. Ceux
» de Mendès, continue le même Hiſtorien, ont les chevres
» & les boucs, ces derniers ſurtout, en une ſinguliere vene-
» ration, ainſi que les Chevriers qui les gardent ; parmi leſ-
» quels il y en a un, qui eſt plus honoré que les autres, &
» ſa mort cauſe un grand deuil dans toute la contrée. Pan &
» le bouc, en langue Egyptienne, s'appellent Mendès ».

Diodore de Sicile (1) dit que Pan étoit ſi honoré par les Egyptiens, qu'on voyoit ſes Statues dans tous les Temples, & qu'on avoit bâti en ſon honneur dans la Thebaïde, la ville de Chemmis, c'eſt-à-dire, la ville de Pan. Cet Auteur qui ne parle pas de Mendès dans la Baſſe-Egypte, où ce Dieu étoit en grande veneration, ajoute qu'il avoit accompagné Oſiris dans ſon expedition des Indes, avec Anubis & Macedo, ce que ne dit point Herodote.

(4) Liv. 1. p. 16.

Il n'eſt pas douteux, quoiqu'en diſent les Grecs, que le Pan d'Egypte ne ſoit le plus ancien de tous, & que ce ne fût par les Colonies qu'ils en reçurent la connoiſſance & le culte. Cependant ils publierent qu'il étoit fils de Mercure & de Penelope, pour laquelle ce Dieu ſe metamorphoſa en bouc, ſur le mont Taygete, où elle gardoit les troupeaux de ſon pere

Icarius ; & d'un Dieu qui dans ſon origine repreſentoit la nature & la fecondité, ils en firent un Dieu des bois & des campagnes, uniquement occupé des plaiſirs de la vie champêtre, danſant continuellement avec les Faunes & les Satyres, & courant après les Nymphes, dont il étoit l'effroi.

Il étoit ſelon eux l'inventeur de la flûte à ſept tuyaux (*a*), & à cette occaſion ils debiterent la fable que je vais raconter (*b*). Ce Dieu pourſuivant un jour une Nymphe nommée Syrinx, fille du fleuve Ladon, dont il étoit amoureux, les Nymphes de ce fleuve la changerent en roſeau. Pan ſoupiroit auprès de ces roſeaux, & l'air pouſſé par les Zephirs, repetoit ſes plaintes ; ce qui lui fit prendre la reſolution d'en arracher quelques-uns, dont il fit cette flûte à ſept tuyaux, qui porta le nom de la Nymphe (1). Mais ce n'eſt qu'une fable inventée par les Grecs, qui peut ſignifier que quelqu'un de ceux à qui ils donnoient le nom de Pan, s'étoit ſervi des roſeaux du fleuve Ladon, pour faire cette ſorte de flûte. Je dis de ceux à qui ils donnoient le nom de Pan, car effectivement il y en avoit pluſieurs, & Nonnus en compte juſqu'à douze.

(1) Met. L. 4.

Herodote n'a pas oſé rapporter la raiſon pour laquelle les Egyptiens repreſentoient le Dieu Pan ſous la figure d'un bouc, cependant d'anciens Mythologues aſſûrent que ce qui les y engagea, c'eſt parce que Pan ayant trouvé en Egypte les Dieux échappés des mains des Geants, leur conſeilla pour n'être pas reconnus, de ſe revêtir de la figure de differens animaux ; & que pour leur donner l'exemple, il prit celle d'une chevre. Il combattit même, dit-on, avec beaucoup de vigueur en leur faveur contre Typhon ; & pour le recompenſer, ces mêmes Dieux qu'il avoit ſi bien défendus, le placerent dans le ciel, où il forme le Signe du Capricorne (2).

(2) Hygin, Cœl. Poet. Aſtr.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y eut point d'endroit dans toute la Grece, où la Divinité de Pan fût plus honorée que dans l'Arcadie. On croit même que c'eſt-là, qu'il rendoit ſes Ora-

(a) *Pan primus calamos cerâ conjungere plures*
Inſtituit. Virg. Egl. 2.

(b) *Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis*
Fiſtula. Id. Ib.

cles. On lui offroit en ſacrifice du miel & du lait de chevre, & on celebroit en ſon honneur les Lupercales. Cette fête dans la ſuite devint très-celebre en Italie, où Evandre Arcadien avoit porté le culte de Pan. Les Grecs, outre la fable de Syrinx, dont j'ai parlé, en debitoient pluſieurs autres au ſujet de ce Dieu, comme d'avoir decouvert à Jupiter le lieu où Cerès s'étoit cachée, après l'enlevement de Proſerpine. Jupiter ſur cet avis envoya, dit-on, les Parques à cette Déeſſe pour la conſoler, & l'obliger par leurs prieres à faire ceſſer la ſterilité que ſon abſence avoit cauſée ſur la terre (1).

(1) Pauſ. in Arcad.

Ce ſont auſſi les Grecs qui ont attribué à leur Dieu Pan, l'origine de cette ſorte de terreur ſubite qui ſaiſit, ſans qu'on en connoiſſe la cauſe ; ce fut par une ſemblable crainte que l'Armée de Brennus, Chef des Gaulois, prit la fuite ; mais Plutarque & Polyenus en rapportent l'origine au Dieu Pan des Egyptiens. Le premier de ces deux Auteurs dit que les Pans & les Satyres, effrayez de la mort d'Oſiris que Typhon avoit maſſacré inhumainement, firent retentir les rivages du Nil de leurs hurlemens & de leurs plaintes, & que depuis on appella *terreur Panique*, cette crainte vaine & ſubite qui ſurprend. Polyenus (2) rapporte l'origine de ces terreurs au ſtratagéme dont Pan, Lieutenant General d'Oſiris, ſe ſervit pour degager l'armée de ce Prince, ſurpriſe la nuit par les Barbares dans une vallée ; il leur ordonna de jetter des cris & des hurlemens épouvantables, dont les ennemis furent ſi effrayés, qu'ils prirent la fuite. Mais Bochart (3) prétend que Pan n'a paſſé pour être cauſe de ces terreurs, que parce qu'on exprime en Hebreu un homme épouvanté, par le mot de *Pan* ou *Phan*.

(2) Dans ſes Stratag.

(3) Chan. l. 1. c. 18.

Il eſt bon de remarquer ici en paſſant, que pluſieurs Sçavans confondent Pan avec Faunus & Sylvanus, & croient que ce n'étoit qu'une même Divinité, adorée ſous ces differens noms. Le Pere Thomaſſin le prouve par pluſieurs autorités tirées des Anciens, auſquelles il pouvoit joindre celle de Probus dans ſes Commentaires ſur Virgile, de Feneſtella, & de pluſieurs autres. Les Lupercales mêmes étoient également celebrées en l'honneur de ces trois Divinités, qui étoient à la

verité differentes dans leur origine, mais qui furent confondues dans la ſuite.

Il faut avouer pourtant qu'on a fort allegoriſé la fable de Pan dans la ſuite, & que ce Dieu a été regardé comme le ſymbole de la nature. Son nom même en Grec (*a*), ſignifie *tout*; auſſi lui met-on des cornes à la tête, pour marquer, diſent les Mythologues, les rayons du Soleil, comme la vivacité & le rouge de ſon tein marquent l'éclat du ciel : l'étoile qu'il porte ſur ſon eſtomac, eſt le ſymbole du Firmament; & ſes pieds & ſes jambes couvertes de poil, deſignent la partie inferieure du monde, la terre, les arbres, & les plantes.

Les Egyptiens après avoir adoré le Soleil ſous le nom d'Oſiris, la Lune ſous celui d'Iſis, adorerent toute la nature ſous le ſymbole de Pan, qui doit être regardé comme une des plus anciennes Divinités du Paganiſme. On le trouve en Egypte du temps que les Dieux attaqués par les Geants s'y refugierent; & ſelon Plutarque (*b*), les Pans & les Satyres (1) Liv. 1. furent les premiers qui pleurerent la mort d'Oſiris. Diodore (1) ajoute que Pan accompagna Bacchus dans ſa conquête des Indes, comme nous l'avons dit : or le Bacchus qui fit cette conquête étoit Egyptien, puiſque c'étoit Oſiris lui-même.

J'ai été obligé de rapporter les fables Grecques au ſujet de Pan; mais dans le fonds tout ſe reduit à dire qu'il étoit un des plus grands Dieux de l'Egypte, qu'il étoit honoré ſurtout à Mendès, que ſon culte fut porté dans la Grece par les Colonies Egyptiennes, qu'il devint ſurtout celebre dans l'Arcadie, qu'Evandre le fit connoître en Italie, où il alla s'établir avec ſa Colonie quelques années avant la guerre de Troye; & qu'enfin le culte de ce Dieu fut reçu à Rome, avec les fêtes qu'on celebroit en ſon honneur.

Finiſſons en diſant un mot de cette voix qui ſelon Plutarque fut entendue vers les Iſles Echinades dans la mer d'Ionie, & qui prononça ces mots, *le Grand Pan eſt mort*. Les Aſtrologues de ce temps-là conſultés par Tibere, ſur la foi d'un Pilote, nommé Thamus, qui aſſûra l'avoir entendue, dirent à ce Prince qu'elle vouloit parler de Pan, fils de Penelope. Il

(*a*) Παν, *omne*, ſelon Platon *verbum*, la parole.
(*b*) Traité d'Iſis & d'Oſiris.

y a apparence que Thamus avoit été ſuborné pour épouvanter l'Empereur ; ſi l'on n'aime mieux dire avec Euſebe que cette voix étoit ſurnaturelle, & que Dieu vouloit par-là apprendre à l'Univers la mort du Meſſie, arrivée ſous le Regne de cet Empereur Romain.

Le culte rendu au bouc, comme repreſentant le Dieu Pan, nous conduit naturellement à un article important de la Religion des Egyptiens au ſujet de celui qu'ils rendoient aux animaux. Nous avons deux choſes à examiner : 1°. Quels étoient les animaux pour leſquels les Egyptiens avoient une veneration particuliere ; 2°. Quelle étoit la nature du culte qu'ils leur rendoient.

CHAPITRE III.

Du Culte rendu aux animaux par les Egyptiens.

QUE les Egyptiens ayent honoré les animaux d'un culte public, & autoriſé par les Loix du pays, c'eſt un fait qu'on ne ſçauroit revoquer en doute, & qui leur a été tant reproché, que les invectives que leur ont fait à ce ſujet les Grecs & les Romains, ſont connues de tout le monde.

Quis neſcit, Voluſi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat (1) ?

(1) Juv. Sat. 15.

Ce même Poëte les inſulte ſur ce qu'ils n'oſoient manger ni porreaux ni oignons.

Porrum & cepe nefas violare, & frangere morſu (a).
O ſanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina (2) !

(2) Id. Sat. 16.

Lucien s'eſt ſouvent mocqué dans ſes Dialogues, de cette folle ſuperſtition. Encore s'il n'y avoit que des Poëtes & des Auteurs ſatyriques qui les euſſent raillé ſur ce ſujet, on pourroit

(a) Pline penſe comme Juvenal. *Allium cepaſque*, dit-il, *inter Deos jurejurando habet Ægyptus.* Liv. 19.

croire qu'ils avoient moins consulté la verité, que le penchant qu'ils avoient à medire ; mais les Historiens les plus graves & les plus judicieux leur ont fait les mêmes reproches. Herodote, Diodore de Sicile, & plusieurs autres, parlent des differens animaux qu'honoroient les Egyptiens ; comme nous le dirons dans la suite. Elien (1) n'est entré sur ce sujet dans quelque détail, que pour se mocquer de cette folle superstition. Plutarque (2), qui a cherché à excuser les Egyptiens, convient cependant qu'un culte qui a les animaux pour objet, paroît ridicule au premier coup d'œil. Que penser en effet d'un Peuple dont les Temples étoient remplis des figures de presque tous les animaux que produisoit leur pays ? Quelle autre idée que celle d'un culte veritablement religieux, pouvoit on se former en voyant ces animaux nourris & logés avec un soin particulier, ainsi que l'étoient le bœuf Apis à Memphis, le Crocodile à Arsinoé, le Chat à Bubaste, le Bouc à Mendès, &c. Ajoutez qu'on embaumoit après leur mort les Oyseaux & les animaux sacrés, pour les mettre dans les Catacombes qui leur étoient destinées ; & on sera contraint de dire avec Ciceron que les Egyptiens avoient plus de respect & de veneration pour les animaux, que les Romains pour leurs Temples & pour les Statues de leurs Dieux.

(1) De Anim. L. 12. c. 5.

(2) De Is. & Os.

Enfin quand on sçait qu'ils punissoient de mort ceux qui tuoient quelqu'un des animaux sacrés, il est bien difficile de ne pas croire qu'ils pousserent cette superstition jusqu'au dernier excès. Cependant le fait est certain, & quand nous n'aurions pas l'histoire de ce Soldat Romain qui avoit tué un chat, & qu'il fut impossible d'arracher à la fureur du Peuple qui le massacra, malgré l'interêt qu'avoit Ptolemée à ménager le Senat, ainsi que le raconte Diodore de Sicile, le temoignage de Moyse suffiroit pour le prouver. Ce saint Legislateur, demandant à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le Desert, lui dit que s'il immoloit dans l'Egypte même des animaux qui y sont honorés, on le lapideroit (*b*).

(a) *Firmiores apud Ægyptios opiniones esse de bestiis quibusdam, quàm apud Romanos de sanctissimis Templis & Simulachris Deorum.* De Nat. Deor. L. 1.

(b) *Quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii, coram eis, lapidibus nos obruent.* Exod. 8.

Ainsi

Ainſi Joſeph, diſputant contre Apion (1), avoit raiſon de lui dire, que ſi l'Univers avoit embraſſé la Religion Egyptienne, *il auroit bien tôt été ſans hommes, & tout peuplé d'animaux.* Mais pour faire mieux connoître cet article de la Theologie Egyptienne, il faut entrer dans quelque détail. (1) Liv. 2.

Nous avons déja vû de quelle maniere les Egyptiens honoroient les Bœufs Apis & Mnevis, ſymboles de leur Oſiris; Anubis avec une tête de chien, & Pan ſous la figure d'un bouc. On ſçait auſſi qu'à Arſinoé, ville ſituée près du Lac Mœris, on avoit un grand reſpect pour les Crocodiles, qu'on les nourriſſoit avec ſoin, & qu'après leur mort on les embaumoit, & on les enterroit dans les chambres ſoûterraines du Labyrinthe: qu'à Bubaſte, dans la Baſſe-Egypte, les Chats étoient en telle veneration, qu'il étoit défendu ſous peine de la vie, de les tuer. Herodote (2) obſerve à cette occaſion que quand il arrive quelque incendie, les chats ſont agités d'un mouvement divin, & que les Egyptiens qui les gardent, negligent l'incendie pour obſerver ce que font alors ces animaux; & il ajoute, que malgré les ſoins qu'on ſe donne pour les retenir, ils s'échapent & vont ſe jetter dans le feu. Alors, continue cet Auteur, les Egyptiens prennent le deuil, & pleurent la perte qu'ils viennent de faire. Le même Hiſtorien remarque encore, que quand un chat meurt de ſa mort naturelle, tous ceux de la maiſon où cet accident eſt arrivé, ſe raſent les ſourcils en ſigne de triſteſſe; & ſi c'eſt un chien qui meurt, ils ſe raſent tout le corps & la tête. Le deuil fini, on embaume les chats, & on va les enſevelir à Bubaſte. (2) Liv. 2. c. 66.

Le Chien, le Lion, l'Ichneumon, l'Epervier, le Singe, & d'autres animaux encore, étoient l'objet de la veneration du même Peuple; ce qui fait dire à Herodote, que les Egyptiens regardoient comme ſacrés, tous les animaux qui naiſſoient dans leur Pays; dont le nombre cependant n'étoit pas bien conſiderable, quoiqu'ils fuſſent voiſins de la Libye, qui en produit en ſi grande abondance. De-là tant de figures monſtrueuſes de Divinités Egyptiennes, qu'on trouve dans les Antiquaires, avec des têtes de chat (*a*), de chien, de loup, de lion, de ſinge, &c.

(*a*) Voilà quel étoit en Egypte le Dieu Chat ou *Ælurus*, dont on trouve pluſieurs

Une preuve bien certaine du reſpect & de la veneration qu'on avoit pour les animaux, eſt que les villes qui les honoroient, en portoient les noms. Telles étoient Bubaſte, Mendès, Crocodilopolis (*a*), Leontopolis, & pluſieurs autres, qui étoient ainſi appellées parce qu'elles avoient en ſinguliere veneration, les Chats, les Boucs, les Crocodiles, les Lions, &c. Pluſieurs Nomes portoient dans le même pays les noms des animaux qu'on y honoroit. L'Oxyrinchien étoit ainſi appellé à cauſe du Poiſſon Oxyrinchus ; le Lycopolitain, du Loup ; le Cynocephale, du Chien, &c. Je ne m'étends pas davantage ſur un ſujet ſi connu ; mais je ne ſçaurois me diſpenſer de remarquer avec Herodote (1), que pendant qu'une ville mettoit quelques animaux au rang de ſes Dieux, une autre les avoit en abomination : ainſi les Mendeſiens qui honoroient le bouc, lui immoloient des brebis, qui étoient l'objet de la veneration des Saïtes, leſquels à leur tour offroient en ſacrifice des boucs à leur Jupiter Ammon. Les Crocodiles de même ſi honorés à Arſinoé, étoient regardés avec horreur dans le reſte de l'Egypte, où l'on croyoit que l'ame de Typhon étoit paſſée dans cet amphibie. De-là ces guerres de Religion, dont parle Plutarque, d'une Province contre l'autre ; effet de la politique d'un ancien Roi d'Egypte, qui comme nous l'apprend Diodore de Sicile, voyant ſon Peuple peu docile & porté à la revolte, le diſtribua en differentes Préfectures, dans chacune deſquelles il établit le culte de quelque animal, & en défendit l'uſage pour la nourriture, afin que chacune de ces Provinces entêtée de ſon culte, mepriſât celui de ſon voiſin, & vînt inſenſiblement à le haïr ; ce qui fut la ſource d'une infinité de guerres.

(1) Liv. 2.

On ne peut rien ajouter au ſoin que prenoient les Egyptiens des animaux ſacrés. Ils avoient des Parcs publics, où on les entretenoit à grands frais. Ceux qui en avoient ſoin

repreſentations dans les Antiquaires, tantôt ſous la figure de cet animal, ainſi qu'on en voit une dans Frabetti ; plus ſouvent ſous celle d'un homme avec la tête de cet animal, & l'ornement qui accompagne ordinairement celle d'Oſiris ; quelquefois avec un ſceptre à la main, qui étoit le ſymbole d'Iſis.

(*a*) Cette ville s'appelloit Arſinoé. Parmi les Crocodiles qu'on y honoroit, les Prêtres en avoient toujours un apprivoiſé, qu'ils nommoient *Suchus*. On l'ornoit d'or & de pierreries ; & ceux qui venoient le voir, lui preſentoient du pain & du vin.

les nourriſſoient de pâtes fines, delayées dans du lait mêlé avec le miel, de la chair de canard qu'on avoit fait cuire, ou de quelqu'autre mets qui leur étoit propre. On les baignoit, & on les parfumoit. Les Loges où ils ſe retiroient, étoient également propres & ornées. Lorſque quelqu'un de ces animaux venoit à mourir, après le deuil que preſcrivoit la Loi, on l'embaumoit & on l'enterroit dans les Catacombes. Il arrivoit même ſouvent que les funerailles de ces animaux excedoient les facultés de ceux que leur emploi deſtinoit à les ſervir. Diodore de Sicile obſerve que ceux qui avoient ce ſoin, avoient depenſé cent talens en une ſeule année. Au reſte ces Gardiens des animaux ſacrés, étoient bien reçus partout; & bien-loin de rougir de leur emploi, ils portoient des marques qui caracteriſoient les ſortes d'animaux qui leur étoient confiés. Quelquefois même on ſe mettoit à genoux, lorſqu'on les voyoit paſſer.

Ceux qui étoient engagés dans une guerre étrangere, rapportoient à leur retour les chats & d'autres animaux qui étoient morts, pour leur procurer une ſepulture honorable; mais ce qui prouve encore mieux le grand reſpect pour les animaux ſacrés, c'eſt que dans une extrême famine dont l'Egypte fut affligée, le peuple s'étant porté juſqu'à manger de la chair humaine, perſonne n'oſa toucher à celle de ces animaux.

Mais eſt-il poſſible qu'un Peuple auſſi éclairé & auſſi poli que l'étoient les Egyptiens, chez leſquels les plus ſçavans hommes de la Grece alloient pour s'inſtruire dans la Philoſophie & dans les matieres de la Religion; dont les Loix étoient ſi ſages & ſi bien obſervées; qu'un tel Peuple, dis-je, ait porté la ſuperſtition juſqu'à adorer les animaux, les inſectes, & les plantes de leurs jardins? Ne doit-on pas ſe défier des Auteurs qui les ont inſultés à cette occaſion? Des Etrangers ſont-ils propres à nous apprendre la Religion d'un Pays, où les Prêtres avoient tant de ſoin d'en cacher les myſteres? Si les Egyptiens ont eu des Critiques qui les ont tournés en ridicules, ils ont trouvé auſſi des Apologiſtes qui les ont défendus. Examinons le fond de cette queſtion: voyons de quelle nature étoit le culte que l'Egypte rendoit aux animaux, & peſons les raiſons qui l'ont portée à les honorer.

CHAPITRE IV.

De quelle nature étoit le culte que les Egyptiens rendoient aux Animaux.

QUOIQUE mon deſſein ne ſoit pas de faire l'Apologie des Egyptiens, j'eſpere qu'en recherchant l'origine & les cauſes de leur ſuperſtition au ſujet des animaux, faire voir qu'elle n'étoit pas ſi extravagante qu'on l'a cru ; qu'elle étoit une ſuite naturelle de leurs principes, & que leur aveuglement ſur cet article, devoit être plûtôt un objet de compaſſion, qu'un ſujet de raillerie.

(1) Liv. 1. Diodore de Sicile (1) qui ne s'eſt pas contenté de rapporter l'hiſtoire d'un culte ſi ſingulier, a tâché d'en rendre pluſieurs raiſons, dont la premiere eſt celle de l'utilité qu'on retire des

(2) Liv. 2. animaux. Herodote l'avoit touchée avant lui (2), lorſqu'en parlant de la veneration que les Egyptiens avoient pour l'Ibis, il a dit que c'étoit à cauſe qu'au printemps il ſortoit d'Arabie une infinité de Serpens ailés, qui venoient fondre en Egypte, où ils auroient commis des ravages infinis, ſans ces Oiſeaux qui les chaſſoient & les detruiſoient entierement. Ciceron eſt

(3) De Nat. Deor. Lib. 1. de même avis qu'Herodote (3). » Les Egyptiens, dit-il, dont » on ſe mocque tant, n'ont cependant rendu des honneurs » aux animaux, qu'à proportion de l'utilité qu'ils en retiroient, » & s'ils ont adoré l'Ibis, c'eſt parce qu'il detruiſoit les Serpens. » Je pourrois m'étendre, continue-t'il, ſur les avantages qu'ils » recevoient de l'Ichneumon, des Crocodiles & des Chats ; » mais je ne veux pas être trop long ſur ce ſujet » : *Ipſi qui irridentur Ægyptii nullam belluam, niſi ob aliquam utilitatem quam ex ea caperent, conſecrarunt ; velut, quòd Ibes maximam vim ſerpentium conficiunt : poſſum de Ichneumonum utilitate, de Crocodilorum, de felium dicere ; ſed nolo eſſe longior.*

Je croirois volontiers que cette raiſon a été la cauſe du progrès que fit en Egypte le culte des animaux ; mais je ne crois pas qu'elle en ſoit le fondement. Je ſçais à la verité que la reconnoiſſance & la crainte ont introduit des Dieux dans

le monde : je ne diſconviens pas même des grandes utilités qu'on retire de pluſieurs animaux, & je n'ignore pas ce que Voſſius, dans ſon excellent Traité de l'Idolâtrie, dit à ce ſujet ; mais cette ſeule conſideration auroit-elle ſuffi pour ériger des monſtres & des inſectes en Divinités ? Défions-nous des Auteurs Grecs & Latins, qui n'étoient pas toujours aſſez bien inſtruits des myſteres Egyptiens, que les Prêtres leur cachoient comme à des profanes que la ſeule curioſité conduiſoit dans leur Pays : ils ne ſont peut-être pas plus croyables ſur ce ſujet, que ſur les calomnies qu'ils publioient des Juifs, qu'ils accuſoient d'adorer le Pourceau dont ils s'abſtenoient de manger de la chair ; & de rendre leurs reſpects à la tête d'un Aſne, dont ils conſervoient, ſelon eux, dans le Temple de Jeruſalem la figure en or maſſif (*a*).

Judæus licet & porcinum numen adoret
Et celli ſummas advocet auriculas (1). (1) Petr. Sat.

Tâchons de penetrer les myſteres Egyptiens, & voyons ſi les figures bizarres de leurs Divinités, qui exciterent les railleries & les mepris de Cambyſe, ne nous laiſſeront pas entrevoir les veritables raiſons du culte qu'ils leur rendoient. Je ſuppoſe d'abord, que tout culte n'eſt pas un culte religieux, & que tout culte religieux n'eſt pas un culte de latrie ; & je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire d'établir ici cette diſtinction, dont on convient aſſez. Cela étant, je crois que le culte que les Prêtres Egyptiens rendoient aux animaux, étoit purement relatif, & qu'il ſe rapportoit aux Divinités dont ils étoient les ſymboles. Mais pour faire voir que je n'avance pas cette propoſition ſans fondement, il faut la prouver par des temoignages inconteſtables. On ſçait que le bœuf Apis étoit parmi les Egyptiens le ſymbole d'Oſiris, & qu'Oſiris lui-même étoit le Soleil : de-là l'adoration des Bœufs Mnevis & Apis, dont le premier étoit conſacré au Soleil, & l'autre à la Lune (*b*), qui étoient les grandes Divinités de ce Pays-là (2). Herodote recherchant la raiſon pourquoi les Egyptiens repreſentoient Jupiter (2) C'eſt-à-dire d'Iſis & d'Oſiris.

(*a*) Voyez Joſeph contre Apion, Tacite, Plutarque, Suidas, &c.
(*b*) Porphyre, Ælien, Amm. Marcell. & autres.

avec une tête de Belier, prétend que c'eſt parce que ce Dieu apparut ſous cette forme à Hercule, qui avoit envie de le voir. Le même Auteur parlant du culte que les habitans de Mendès rendoient à Pan, dit qu'ils le repreſentoient ſous la figure d'un Bouc, pour des raiſons myſterieuſes, quoiqu'ils ſçuſſent bien qu'il étoit ſemblable aux autres Dieux. Diodore de Sicile decouvre ce myſtere, qu'Herodote n'avoit pas apparemment voulu developper : c'eſt que par le ſymbole de cet animal le peuple adoroit le principe de la fecondité de toute la nature, qui étoit repreſenté par le Dieu Pan. Voilà donc Oſiris & Iſis, Jupiter & Pan, & non pas les Bœufs, les Beliers & les Boucs qui étoient les veritables objets du culte des habitans de Memphis, d'Heliopolis, de Thebes & de Mendès.

(1) De Iſide. Plutarque (1) remarque judicieuſement que la vigilance ordinaire aux chiens, porta les Egyptiens à les conſacrer au plus ruſé & au plus vigilant de tous les Dieux ; ou, ce qui revient au même, on ne peignoit Mercure, avec une tête de chien, comme le dit Servius, que parce qu'il n'eſt point d'animal plus vigilant (*a*). On voit par cet exemple la veritable raiſon du dogme de la conſecration des animaux, & que ce n'étoit pas à eux, mais aux Dieux qu'ils repreſentoient, que ſe terminoit le culte religieux dont nous parlons. Herodote decide la queſ-

(2) Liv. 2. tion, lorſqu'il dit (2), » que les Egyptiens offroient leurs » vœux à ces animaux, en adreſſant leurs prieres aux Dieux à » qui ils étoient conſacrés » ; & ſi l'on veut ſçavoir quels étoient ces vœux qui s'adreſſoient aux animaux, ce judicieux Auteur nous l'apprend, en diſant que c'étoit une offrande d'argent qu'on leur donnoit pour leur nourriture. Diodore de Sicile dit la même choſe, & explique plus nettement ce

(3) Liv. 1. myſtere (3). » Les Egyptiens, dit-il, offroient aux Dieux » des vœux pour la gueriſon de leurs enfans malades ; & lorſ- » qu'ils étoient hors de danger, ils les conduiſoient dans le » Temple, & leur ayant coupé les cheveux, ils les mettoient » dans une balance avec une ſomme d'argent de même poids, » qu'ils donnoient à ceux qui avoient ſoin de nourrir les ani- » maux ſacrés ».

(a) *Ait Servius in octavum Æneidos.*

» Lucien (*a*), après avoir dit que les Egyptiens avoient » meſuré le cours de chaque Aſtre, & diviſé l'année en mois » & en ſaiſons, la reglant ſur le cours du Soleil, & les mois » ſur celui de la Lune, ajoute qu'ayant partagé le ciel en » douze parties, ils avoient repreſenté chaque Conſtellation » par la figure de quelque animal ». Voilà donc d'abord les douze ſignes du Zodiaque repreſentés par autant d'animaux, ſubſtitués à la place des Aſtres, qui étoient, comme je l'ai dit, les premieres Divinités du monde idolâtre. Ce même Auteur dit enſuite, » Que les Egyptiens reveroient le Bœuf » Apis en memoire du Taureau celeſte, & que dans l'Ora- » cle qui lui étoit conſacré, on tiroit les prédictions de la » nature de ce Signe, comme les Afriquains de celle du » Belier, en memoire de Jupiter Ammon qu'ils adoroient » ſous cette figure ». C'étoient donc les Aſtres qu'on adoroit réellement, & ſi on rendoit un culte religieux aux animaux qui les repreſentoient, ce n'étoit qu'un culte relatif.

Il eſt vrai que le Peuple ne portoit pas toujours ſa vûe juſques dans le ciel, pour y adorer ces premiers Dieux, & que ſon culte ſe terminoit ſouvent aux ſymboles; mais ce n'eſt pas de la Religion du Peuple qu'il eſt queſtion, c'eſt de celle des Prêtres & des Sages d'Egypte: & je ne crois pas qu'il y eût de Religion dans le monde qui fût exempte de reproche, ſi l'on n'avoit égard qu'aux pratiques populaires, qui ne ſont ſouvent qu'une ſuperſtition peu éclairée. La ſeconde raiſon eſt tirée de l'Hiſtoire ancienne d'Egypte, qui nous apprend, comme nous l'avons déja dit, que les Dieux pourſuivis autrefois par Typhon, s'étoient cachés ſous les figures de differens animaux, ainſi que nous le liſons dans Ovide, dans Manilius & dans Diodore de Sicile. Rien n'étoit plus propre à fonder le culte dont nous parlons, que cette Hiſtoire; car ſoit qu'on crût que veritablement les Grands & les Princes du parti d'Oſiris que Typhon ſon frere perſecutoit, avoient été dans la ſuite mis au rang des Dieux, ou plûtôt que ce paſſage myſterieux des Dieux dans le corps des animaux, étoit une allegorie ingenieuſe, par laquelle on enſeignoit que les Dieux celeſtes venoient quelquefois habiter dans ces ſymboles qui

(*a*) Traité de l'Aſtrologie Judiciaire.

les

les repreſentoient, on étoit toujours obligé d'avoir pour les animaux un grand reſpect, crainte de violer l'aſyle ſacré de la Divinité même.

La ſeule objection raiſonnable qu'on puiſſe faire contre cette conjecture, eſt que cette fable eſt Grecque d'origine, & que ce n'eſt que des Auteurs Grecs & Latins que nous l'avons appriſe : mais ſans dire ici que la plûpart des fables de ces deux Peuples venoient d'Egypte, comme je l'ai prouvé, & qu'en particulier celle du combat des Geants, n'eſt qu'une tradition defigurée de l'Hiſtoire de Typhon & d'Oſiris, ne voit-on pas en Egypte des monumens plus anciens que les fables des Grecs ; des villes fondées, un culte public, établi à l'honneur des mêmes animaux dont on nous dit que ces Dieux avoient pris les figures ? Car enfin, ſi Ovide publie que Jupiter avoit emprunté celle d'un Belier (1) : (1) Met. L. 5.

. . . *Duxque gregis ſit Jupiter, unde recurvis*
Nunc quoque formatur Libys & cum cornibus Ammon,

Ne l'adoroit-on pas ſous cette forme dans le Temple fameux qu'il avoit dans la Libye ? Que Diane s'étoit revêtue de celle d'une chatte, *Fele ſoror Phœbi*, la ville de Bubaſte, dont le nom, ſelon Stephanus étoit celui de cette Déeſſe, & dans laquelle on adoroit les chats, n'étoit-elle pas un monument autentique de cette tradition ? Que Bacchus, ou ſelon d'autres, Pan, prit la figure d'un Bouc ; *Proles Semeleia Capro.* La ville de Mendès n'en rend-t'elle pas un temoignage aſſûré ? que Junon, ou Iſis, avoit pris la forme d'une Vache ; *niveâ Saturnia vaccâ :* n'étoit-elle pas honorée à Memphis ſous le ſymbole de cet animal ? Que Venus s'étoit cachée ſous les écailles d'un Poiſſon ; *Piſce Venus latuit*, ou comme dit Manilius (2), (2) Aſtr. L. 4.

Inſeruitque ſuos ſquammoſis piſcibus ignes.

Les Syriens ne s'abſtinrent-ils pas pour cette raiſon de manger du Poiſſon ? Enfin, que Mercure avoit pris la figure d'un Ibis ; *Cyllenius Ibidis alis* : ignore-t'on le culte que les Egyptiens rendoient à cet Oiſeau ? Croira-t'on que les Egyptiens

apprirent & cette fable, & le culte dont elle étoit le fondement, des Grecs & des Romains ? Qu'ils formerent ſur leurs idées le ſyſtême de leur Religion, & donnerent à leurs villes des noms conformes au culte qui y étoit pratiqué ? Ou plûtôt n'eſt-ce pas de ces anciennes villes que les Auteurs dont je parle rapporterent leur Religion & leur Fables ?

La troiſiéme raiſon, qui eſt encore une ſuite de l'autre, eſt tirée de la doctrine de la Metempſycoſe, ou de cette circulation éternelle des ames dans differens corps.

Morte carent animæ, ſemperque priore relictâ
Sede, novis domibus habitant, vivuntque receptæ (1).

(1) Ovi. Met. Liv. 5.

Il n'eſt pas neceſſaire de s'étendre ſur l'origine de ce dogme. Il ſuffit de dire que Pythagore l'enſeignoit dans la Grece & l'Italie vers la LXIe. Olympiade & les ſuivantes ; mais ſoit qu'il le debitât dans le ſens naturel, ou comme l'a ingenieuſement penſé M. Dacier, dans un ſens moral & allegorique, il eſt ſûr qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Il l'avoit lui-même appris des Prêtres Egyptiens, parmi leſquels, ſi nous en croyons Diogene Laerce (2), il demeura long-temps pour s'inſtruire de leurs myſteres, auſquels il fut initié. Herodote (3) ne laiſſe aucun lieu de douter de ce que je viens d'avancer. » Les » Egyptiens, dit-il, ſont les premiers qui ont ſoutenu que » l'ame de l'homme eſt immortelle ; qu'après la mort elle » paſſe ſucceſſivement dans les corps des animaux, terreſtres, » aquatiques & aëriens, d'où elle revient animer le corps » d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille » ans. Il y a, ajoute-t'il, des Grecs qui ont debité ce dogme, » comme s'il eût été à eux en propre, les uns plûtôt, les au- » tres plus tard ; j'en ſçais les noms, & je ne veux pas les » nommer ». De-là ſans doute le ſoin d'embaumer les corps après la mort, & de leur deſtiner des monumens durables pour leur ſervir de ſepulture.

(3) Vie de Pythagore.
(2) Liv. 1.

Il eſt donc conſtant que cette doctrine étoit originaire d'Egypte ; & il eſt certain qu'elle avoit deux grands avantages. Le premier, de ſervir de fondement au dogme de l'immortalité de l'ame ; le ſecond, qu'en enſeignant que les

ames paſſoient en d'autres corps, nobles ou mepriſables, ſuivant le merite de leurs actions, ils rendoient le vice odieux, & la vertu aimable; mais auſſi elle conduiſoit naturellement au culte & au reſpect qu'on rendit dans la ſuite aux animaux, puiſqu'elle enſeignoit à les regarder comme les domiciles non ſeulement des plus grands hommes, mais des Dieux mêmes. Auſſi Diodore de Sicile aſſûre (1) qu'on étoit perſuadé en Egypte que l'ame d'Oſiris étoit paſſée dans celle d'un bœuf; & nous apprenons d'Ælien (2) que la haine que les habitans d'Heliopolis avoient pour le Crocodile, étoit fondée ſur ce qu'ils croyoient que Typhon s'étoit revêtu de ſa figure.

(1) Loc. cit.

(2) Liv. 10. Hiſt. des an. c. 21.

Enfin, la quatriéme raiſon eſt tirée de l'utilité que recevoient les Egypriens de certains animaux. Ainſi on avoit de la veneration pour l'Ibis parce qu'il detruiſoit les Serpens ailés, qui dans certaine ſaiſon ſe retiroient en Egypte : l'Ichneumon, parce qu'il cherchoit les œufs des Crocodiles, qu'il caſſoit, ſans les manger, comme ſi ſon inſtinct l'avoit porté à delivrer l'Egypte d'un animal qui y cauſoit du ravage, &c.

Après avoir developpé les raiſons qui porterent les Egyptiens à rendre aux animaux un culte religieux, ce ſeroit ici le lieu de rechercher en quel temps commença cette ſorte d'idolâtrie ; mais il ſuffit de dire qu'elle étoit en vogue dans toute l'Egypte du temps de Moyſe, comme le prouvent, 1°. la permiſſion qu'il demanda d'aller ſacrifier dans le Deſert, de peur qu'immolant des Victimes pour leſquelles les Egyptiens avoient de la veneration, on ne le lapidât. 2°. L'idolâtrie du Veau d'or, qui étoit, comme nous l'avons dit, une imitation de celle du Bœuf Apis. Ce qui précéde le ſejour des Iſraëlites en Egypte eſt trop peu connu, pour étendre plus loin nos recherches ſur ce ſujet.

CHAPITRE V.

De quelques autres Dieux Egyptiens.

ON ne doit pas s'imaginer que j'aye renfermé dans ce Traité tous les Dieux qu'adoroit l'Egypte ; la choſe n'eſt pas poſſible : il ſuffit d'avoir parlé des principaux, & des plus connus. Les autres, dont le culte penetra dans la Grece & dans l'Italie, feront la matiere du ſecond Volume, puiſqu'à l'exception de Neptune & de quelques autres, tous les Dieux des Grecs & des Romains leur étoient venus de l'Egypte. Je dois cependant, avant que de finir cette matiere, dire qu'on a decouvert, & qu'on decouvre encore tous les jours, en ouvrant les puits des Momies, une infinité d'Idoles, qui repreſentent les Dieux Egyptiens. Quelques-unes de ces Idoles ont une tête ou de chien, ou de lion, ou de loup, ou de chat, & alors il eſt aiſé de voir que ce ſont, ou des Anubis, ou des Dianes Bubaſtes, &c. Mais quelquefois auſſi elles preſentent des figures ſi bizarres, & ſi extraordinaires, qu'elles paroiſſent plûtôt des monſtres que des Dieux, ainſi qu'on peut le voir dans les Antiquaires qui en ont fait deſſiner quelques-unes.

Le Pere Kirker qui a parlé de ces Idoles, dans ſon Œdipe, dit qu'on les enterroit avec les cadavres pour être des preſervatifs contre les mauvais Genies, qu'on croioit inquieter les manes des morts ; & je ne crois pas qu'on puiſſe rien dire de plus vraiſemblable.

Enfin, pour qu'il ne manquât rien à l'Idolâtrie des Egyptiens, ils avoient pluſieurs Oracles, qu'ils conſultoient dans toutes les occaſions. Herodote (1) parle de ceux de Jupiter, de Minerve, de Latone, d'Apollon, de Diane, de Mars, & d'Hercule : d'autres Auteurs nomment ceux d'Apis, du Lion, de la Chevre, & du Crocodile.

(1) Liv. 2.

CHAPITRE VI.

Des Pompes & des Ceremonies publiques des Egyptiens, & de quelques autres Peuples.

Jamais Religion ne fut plus chargée de Ceremonies, que celle des Egyptiens, & il n'y eut jamais rien de plus brillant que leurs Fêtes & leurs Proceſſions. Un concours infini de monde, la licence, la joie, tout ſe rencontroit dans la celebration de leurs Fêtes ; & ſi les Prêtres s'y préparoient par le jeûne, par la continence, & par d'autres ceremonies gênantes, le Peuple les attendoit comme les jours de leur vie les plus propres au plaiſir & à la debauche.

Parmi ces Fêtes on en comptoit ſix principales. La premiere étoit celebrée à Bubaſte, en l'honneur de Diane ; la ſeconde à Buſiris pour la Déeſſe Iſis ; la troiſiéme à Saïs pour Minerve ; la quatriéme à Heliopolis en l'honneur du Soleil : la cinquiéme à Butès, étoit la Fête de Latone ; la ſixiéme étoit celebrée à Papremis en l'honneur de Mars.

J'ai déja dit que la fête du Dieu Apis avoit cela de ſingulier qu'après que le Peuple avoit paſſé quelques jours dans le deuil & dans la triſteſſe pour pleurer la perte de ce Dieu qu'on avoit noyé dans le Nil, il ſe livroit à la joie dès que les Prêtres avoient publié qu'il en avoit paru un autre, diſtingué par les mêmes marques, avec d'autant moins de moderation, qu'il avoit paru plus affligé. Les feſtins, la danſe, & toutes les autres demonſtrations d'une allegreſſe publique, ſuccedoient aux larmes qu'on avoit repandues, & toute l'Egypte prenoit part à cette ſolemnité.

Il n'y avoit rien de ſi brillant, rien de ſi pompeux que les Proceſſions qu'on faiſoit en l'honneur d'Iſis & d'Oſiris : on y portoit ſolemnellement les Statues de ces deux Divinités avec leurs ſymboles. Les Prêtres, pour y aſſiſter, ſe faiſoient raſer la tête, pendant que les Prêtreſſes conſervoient leur chevelure. Des habits blancs, faits du lin le plus fin, des couronnes & des guirlandes diſtinguoient ces Prêtres & ces Prêtreſſes.

du nombre infini de peuple qui aſſiſtoit à ces Proceſſions ; & le bruit des Siſtres, des Tambours & des Cymbales, rempliſſoit les Aſſiſtans d'un trouble mêlé de joie, qu'il eſt difficile d'exprimer. Herodote (1) parle d'une Fête d'Iſis, où l'on portoit ſa Statue ſur un chariot à quatre roues, tiré par les Prêtres de cette Déeſſe ; & Clement d'Alexandrie (2) décrit une autre Proceſſion Egyptienne, où l'on portoit deux chiens d'or, un Epervier & un Ibis. Le même Auteur rapporte dans un autre endroit (3), les paroles de Menandre qui railloit ces Divinités coureuſes, qui ne pouvoient demeurer en place.

(1) Liv. 4.

(2) Strom. Liv. 5.

(3) Idem. Protrep.

La Fête de Bubaſte, dans la Baſſe-Egypte, étoit encore plus ſolemnelle. On y venoit de toutes parts, & le Nil étoit durant pluſieurs jours chargé de Barques, que ceux qui les rempliſſoient avoient ornées de tout ce qui leur avoit paru propre à les embellir : & comme chaque Barque avoit ſes Muſiciens & ſa ſymphonie, l'air retentiſſoit partout du bruit de leurs inſtrumens. On accouroit de tous côtés ſur les bords du fleuve pour voir paſſer ces Barques : ceux qui étoient dedans, ſuivant un uſage fort ancien & qui dure encore aujourd'hui preſque partout, apoſtrophoient avec des railleries piquantes, & ſouvent avec des injures groſſieres, ceux qui venoient les voir ; leſquels de leur côté les leur rendoient avec uſure. Les femmes qui étoient dans les Bateaux ſe preſentoient à ces curieux d'une maniere trop immodeſte pour la décrire ici. On avoit ſoin de préparer ſur les bords du fleuve une infinités d'Hotelleries, où l'on venoit ſe rafraîchir, & on y trouvoit en abondance tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne chere. On comptoit juſqu'à ſept cens mille perſonnes qui aſſiſtoient à cette fête, ſans parler des enfans qui accompagnoient leurs parens. Lorſqu'on étoit arrivé à Bubaſte, on ſe livroit entierement à la joie & à la debauche, & il ſe conſumoit plus de vin dans cette ville pendant le ſejour qu'on y faiſoit à l'occaſion de cette ſolemnité, que dans tout le reſte de l'année.

Comme il n'y a rien qui s'aboliſſe plus difficilement que les Ceremonies où ſe mêle la debauche, cette fête dure encore aujourd'hui, quoique l'objet en ſoit changé ; & tous les ans les Egyptiens, & les Turcs qui les gouvernent, deſcendent

le Nil dans une certaine ſaiſon de l'année, depuis le Caire juſqu'à Roſette, avec une ſi grande affluence de monde, que le fleuve reſſemble à une ville flotante (*a*). Les Inſtrumens de muſique, les Hôtelleries, & les injures qu'on dit à ceux qui ſont ſur les bords du Nil, tout y reſſemble à l'ancienne Fête de Bubaſte. Mais rien ne fut jamais ſi magnifique, ſi pompeux, que la Proceſſion ſolemnelle faite par l'ordre de Ptolemée, dont on trouve la deſcription dans Theocrite, & dans Athenée, qui l'a tirée d'un ancien Auteur.

A la Fête de Buſiris qu'on celebroit à l'honneur d'Iſis, les Sacrifices étoient ſuivis d'une flagellation dont les hommes & les femmes ne s'exemptoient pas; mais c'étoient ſur-tout les Cariens qui habitoient en Egypte, qui ſe donnoient le fouet avec plus de courage, & ils ajoutoient même à cette ceremonie, celle de ſe percer le front avec la pointe d'une épée.

Ce qui diſtinguoit la fête de Minerve à Saïs, étoit le grand nombre de lampes qu'on y allumoit pendant la nuit; & ceux qui ne pouvoient aſſiſter à cette fête, en allumoient chez eux. La Fête d'Heliopolis & celle de Butès, n'avoient pour toutes Ceremonies que les Sacrifices qu'on y offroit au Soleil & à Latone.

Mais celle qu'on celebroit à Pampremis en l'honneur de Mars, étoit accompagnée d'une ſingularité remarquable. Les Prêtres portoient ſur un char à quatre roues la Statue de ce Dieu, qui étoit enfermée dans une petite chapelle de bois doré; & dans le temps qu'ils s'efforçoient de faire entrer le char & la Statue dans le Temple de cette Divinité, des hommes armés de maſſues ſe preſentoient pour l'empêcher: & comme les Prêtres qui accompagnoient la Proceſſion avoient auſſi leurs armes, il ſe livroit un combat, où naturellement il devoit perir beaucoup de monde. Les Egyptiens aſſûroient cependant que perſonne ne mouroit des coups qu'on recevoit en cette occaſion.

Les Egyptiens avoient encore pluſieurs ſortes de Proceſſions, mais moins ſolemnelles que celles que je viens de décrire. Macrobe (1) nous apprend qu'on promenoit ſur un (1) Sat. L. 2.

(*a*) Voyez le troiſiéme Voyage de Paul Lucas.

brancard, le Jupiter d'Heliopolis, porté ſur les épaules des hommes, à peu près comme les Romains portoient leurs Dieux dans la pompe des Jeux du Cirque, & comme nous portons dans de pareilles occaſions les Chaſſes de nos Saints.

Les Hebreux qui prirent des Egyptiens le funeſte penchant qu'ils avoient pour l'Idolâtrie, ne les imiterent que trop ſouvent, non ſeulement dans la ſolemnité du Veau d'or, ainſi que nous l'avons dit, mais encore dans l'uſage de leurs Proceſſions. Le Prophete Amos leur reproche d'avoir porté dans le Deſert la Tente du Dieu Moloch, l'Image de leur Idole, & l'Etoile du Dieu Rempham (*a*). Saint Etienne, dans les Actes des Apotres (1), leur fait à peu près le même reproche.

(1) Chap. 7. v. 43.

Voilà des Dieux portés en ceremonie, logés dans une tente; des figures d'Aſtre, & une Divinité reconnue pour le Roi de ceux qui l'adoroient; c'eſt-à-dire, les Dieux d'Egypte, le Soleil ou Oſiris, & les autres que ce Peuple ſuperſtitieux croyoit les avoir delivrés de la ſervitude, & qui diſoit : *Voilà tes Dieux, qui t'ont tiré d'Egypte* (2).

(2) Ex. 32.

Pluſieurs autres Peuples pratiquoient les mêmes Ceremonies, ſoit qu'ils les euſſent appriſes des Egyptiens, comme il y a beaucoup de vraiſemblance, ſoit qu'ils les euſſent inventées eux-mêmes. Philon de Byblos, en parlant d'Agrotès fameuſe Divinité des Pheniciens, raconte au rapport d'Euſebe (3), qu'on la portoit en Proceſſion dans une Niche couverte, ſur un chariot trainé par des animaux. Servius (4) nous apprend que les Carthaginois avoient des Dieux repreſentés par des Simulacres fort petits, qu'ils portoient dans des chariots couverts, & qui rendoient des Oracles par le mouvement qu'ils imprimoient à leur voiture. Quinte-Curce (5) aſſûre, ainſi que nous l'avons dit ailleurs (6), que l'Oracle de Jupiter Hammon ſe rendoit à peu près de la même maniere. Les anciens Germains, au rapport de Tacite (7), avoient une Déeſſe qui reſidoit dans un bois ſacré d'une Iſle de l'Ocean, & cet Auteur ajoute qu'il y avoit dans ce même bois un chariot couvert, dont perſonne n'oſoit approcher que ſon Sacrifica-

(3) Apud. Euſ. Præp. L. 1. n. 10.

(4) Ad 6. Æn.

(5) Liv. 4.

(6) Chap. des Oracles.

(7) De Mor. German.

(*a*) Le texte Hebreux dit, » Vous avez porté les Tentes de votre Roi, & la base » de vos figures, l'étoile de vos Dieux : ou, ſuivant un autre Leçon, Chiun votre » image, & l'Aſtre votre Dieu que vous vous êtes faits. *Amos. Ch.* 26.

teur.

teur. Ce Prêtre obſervoit le temps que la Déeſſe y entroit, & alors il accompagnoit avec un grand reſpect cette Litiere, tirée par deux Geniſſes, dans la Proceſſion qui ſe faiſoit à cette occaſion. Tacite dit encore que partout où paſſoit le chariot, la Déeſſe étoit reçue avec des fêtes & des rejouiſſances publiques; qu'après la Proceſſion la Déeſſe rentroit dans ſon bois, comme fatiguée du commerce des mortels; & qu'alors le chariot, le voile qui le couvroit, & la Déeſſe elle-même, étoient plongés dans un lac, & lavés par des Eſclaves qu'on noyoit après cette Ceremonie.

Sulpice Severe dit que les Payſans Gaulois avoient coutume de porter leurs Dieux par la campagne, couverts d'un voile blanc. *Simulachra Dæmonum candido tuta velamine, miſerâ per agros ſuos circumferre dementiâ.*

CHAPITRE VII.

Explication de la Table Iſiaque

QUOIQUE ce Monument ſoit plus du reſſort des Antiquaires que des Mythologues, je crois devoir le faire connoître en peu de mots, parce qu'on y trouve Iſis & Oſiris, & preſque tous les autres Dieux d'Egypte avec leurs ſymboles. Ainſi l'explication que je vais en donner ſervira à faire entendre ce que nous en avons dit. La Table Iſiaque, ainſi nommée parce qu'elle paroît renfermer les myſteres d'Iſis, étoit une grande plaque de cuivre, gravée au premier burin & aſſez groſſierement, ſur laquelle étoient repreſentés preſque tous les Dieux de l'Egypte; mais ſurtout Iſis & Oſiris, qui y ſont repetés pluſieurs fois avec tous leurs ſymboles.

Sur ce fond de cuivre, ou de bronze, étoit un émail noir, entremêlé avec art de petites bandes d'argent. Lorſqu'en 1525. le Connétable de Bourbon prit la ville de Rome, un Serrurier l'acheta de quelque ſoldat, & la vendit enſuite au Cardinal Bembo, après la mort duquel elle paſſa au Duc de Mantoue; & fut perdue enfin, ſans qu'on ait jamais pu en apprendre aucune nouvelle, lorſqu'en 1630. les Imperiaux ſe

rendirent maîtres de cette ville. Heureuſement elle avoit été gravée dans toute ſa grandeur, & avec toute l'exactitude poſſible par Enée Vico de Parme. Cette eſpece de Tableau étoit diviſé en trois bandes horiſontales, dans chacune deſquelles étoient differentes ſeparations, qui contenoient differentes actions. Ces compartimens ſont comme differens cartouches, diſtingués quelquefois par de ſimples traits ſeulement, mais plus ſouvent par une bande aſſez large, qui eſt remplie d'hieroglyphes, c'eſt-à-dire, de cette écriture myſterieuſe, conſacrée par les anciens Egyptiens aux myſteres de la Religion. Les quatre côtés de la Table étoient fermés par une bordure remplie comme le fond, de pluſieurs figures de Dieux Egyptiens, & d'un grand nombre d'hieroglyphes.

Cette Table repreſente-t'elle ſeulement les myſteres d'Iſis, dont la figure poſée dans une eſpece de niche, en occupe le milieu ? ou contient-elle les principaux points de la Theologie des Egyptiens, puiſque tous leurs Dieux y ſont repreſentés ? c'eſt ce qu'on ne ſçauroit decider. Tout y paroît myſterieux & énigmatique, ſuivant le genie de cette Nation. Pignorius fut prié d'expliquer ce Monument, & ne parut ceder qu'à regret aux empreſſemens de ſes amis. Auſſi voit-on toujours un air de timidité dans les conjectures qu'il propoſe. Son Ouvrage, intitulé *Menſa Iſiaca*, fut imprimé *in* 4°. à Amſterdam, l'an 1669. Le Pere Kirker le ſuivit de près, & traita le même ſujet dans ſon Œdipe, avec cet air de confiance que lui donnoient la ſuperiorité de ſon eſprit & la grande connoiſſance qu'il avoit de la Religion des Egyptiens. Enfin Chifflet ajouta de nouvelles conjectures à celles du ſçavant Jeſuite (1). Une Analyſe abregée de ce qu'ont rapporté au ſujet de ce Monument les trois Antiquaires que je viens de nommer, ſervira de ſupplément à ce que j'ai dit des Dieux d'Egypte, & fera connoître plus particulierement leurs ſymboles.

(1) In Notis ad Mallarium.

Dans la bande ſuperieure, en commençant par la gauche, on voit Oſiris qui tient d'une main un anneau, où paroît une croix bien formée ; & de l'autre, un bâton, ou plûtôt un Sceptre, terminé par une tête d'oiſeau. Que la croix ſe trouve parmi les ſymboles des Divinités Egyptiennes, c'eſt ce qui

paroît, quoiqu'en diſe Juſte Lypſe (1), non ſeulement dans les figures qui nous reſtent, mais encore ſur les Obeliſques que le temps nous a conſervés. L'Oiſeau eſt ſans doute l'Epervier, conſacré à Iſis. On voit après cela un Prêtre qui immole un chevreuil à cette Déeſſe, qui eſt vis-à-vis de lui, l'Autel au milieu. Iſis y eſt repreſentée tenant d'une main un anneau avec ſa croix, & de l'autre ſon ſceptre, terminé par la fleur du Lotus, qui étoit ſon ſymbole ordinaire. Son ornement de tête eſt un peu different de ceux qu'elle porte dans d'autres figures ; nous en parlerons dans la ſuite. Vient après Oſiris le Sceptre à la main, qui preſente un Oiſeau à Iſis, laquelle de ſon côté lui preſente un Vaſe en forme de gobelet. Derriere la Déeſſe eſt un homme, qui tient d'une main un vaſe ſemblable à celui que tient Iſis, & de l'autre un couteau recourbé comme une ſerpe. Entre Iſis & Oſiris, dans la partie ſuperieure du cartouche, eſt un bouc, & dans l'inferieure le Singe, que l'on nommoit *Cercopitheque.* Le perſonnage qui vient enſuite, & qui porte ſur la tête un ſerpent à tête d'oiſeau, pendant qu'il tient d'une main un rameau, & de l'autre un bâton recourbé par le haut en forme de croſſe, eſt encore une Iſis. Oſiris avec les ſymboles qu'il porte dans les autres figures, vient après, & ſe trouve en regard avec une autre Iſis, qui tient une fleur à la main : le Griffon, animal conſacré au Soleil, eſt au milieu. La bande eſt terminée par trois figures, dont l'une eſt encore un Oſiris, l'autre une Iſis, & la troiſiéme, qui eſt au milieu, un Prêtre qui tient un bâton d'une main, & de l'autre quelque eſpece d'offrande, qu'on ne ſçauroit diſtinguer.

(1) DeCruce.

La bande du milieu, qui paroît la principale, repreſente des ſcenes differentes : celle qui occupe le fond eſt la principale. C'eſt d'abord une Iſis ſur un Thrône, dont la corniche eſt ſoutenue par deux colomnes. L'ornement de tête de la Déeſſe eſt ſingulier : c'eſt un oiſeau couché, dont les ailes éployées, vont juſques ſur ſes épaules. Cet oiſeau, qui paroît tout moucheté, eſt ſelon Pignorius, la poule de Numidie, que Martial appelle, *Numidica guttata* (2). Au deſſus ſont deux tiges, apparemment du Lotus, qui au lieu de fleurs, n'ont encore que des boutons : le tout ſurmonté de deux

(1) Lib. 3. Epig. 58.

grandes cornes, fermées par un trait ; avec un diſque dans l'eſpace qu'elles laiſſent entr'elles. Les ornemens de tête que porte cette Déeſſe dans les Statues que nous en avons, ſont toujours fort elevés & fort extraordinaires. Elle paroît même quelquefois avec une tête de bœuf & de grandes cornes ; mais plus ſouvent avec la fleur de Lotus, formant un croiſſant, avec un globe au milieu. Comme elle repreſentoit la Lune, il eſt aiſé de voir qu'on a voulu, ſoit par les cornes de bœuf, ſoit par le Lotus, poſé comme nous venons de le dire, marquer le Croiſſant de cette Planete ; & par le globe, figurer le monde dont elle fait le tour.

Dans la même ſcene ſont ſix figures, trois de chaque côté du Thrône, qui ont le viſage tourné vers la Déeſſe. Deux debout avec de grands bâtons, qu'on peut regarder comme ſes deux Gardes-du-Corps ; deux aſſiſes, ce ſont deux Oſiris, l'un avec le pennache ordinaire, l'autre avec une tête d'Ibis. Dans le bas du ſiege de celui qui eſt à droite, eſt le bœuf Apis, & ſous celui qui eſt à gauche, eſt un crocodile.

Les deux dernieres figures de ce cartouche, qu'on a placées aux deux extrêmités, ſont aſſez ſingulieres. Ce ſont deux femmes qui ſe reſſemblent entierement, ſoit dans leur habillement, ſoit dans les ſymboles qu'elles portent. Leur ornement de tête eſt compoſé d'un grand pennache, avec des cornes & un diſque ; elles ont de grands cheveux, & des ailes ſur les hanches. Comme elles tiennent une eſpece de couteau, tourné vers deux vaſes qui ſont ſur deux gueridons, il paroît qu'elles offrent un ſacrifice à Iſis, & que ce ſont deux de ſes Prêtreſſes, & non la Déeſſe elle-même, comme le croit Pignorius.

Aux deux extremités de cette bande, ſont deux cartouches, ſeparés auſſi en deux, & entierement ſemblables. Dans le haut, eſt le bœuf Apis, avec deux Prêtres qui le regardent attentivement. Pignorius veut qu'ils obſervent s'il a les marques qu'il devoit avoir, pour repreſenter Oſiris ; mais comme le Prêtre qui eſt devant le bœuf, tient d'une main un vaſe, & de l'autre quelque viande qu'il lui preſente, il eſt évident qu'ils regardent l'un & l'autre, s'il prend ce qu'on lui offre à manger : car, comme nous l'avons dit, on tiroitun bon augure s'il mangeoit

ce qu'on lui offroit ; & un mauvais, s'il le rejettoit : enſorte qu'on eſt étonné que Pignorius, & après lui de très-habiles Antiquaires, ſe ſoient trompés ſur cet article. La partie inferieure de ces deux petits cartouches, repreſente deux Iſis, ou plûtôt deux de ſes Prêtreſſes qui lui offrent un Sacrifice.

La bande d'en bas contient treize perſonnages, & peut être diviſée en pluſieurs actions. La premiere, en commençant par la gauche, eſt compoſée de trois figures. Celle du milieu eſt un Orus, emmailloté, de maniere cependant qu'il a les mains libres, & qu'il tient un long bâton, terminé par une tête d'Epervier, ſemblable à celui d'Oſiris ; & un autre plus petit, qui pourroit bien être un fouet. Ce Dieu repreſentoit le Soleil, de même que ſon pere, comme nous l'avons dit dans ſon Article ; ainſi il en avoit les ſymboles. Aux deux côtés d'Orus ſont deux figures, qu'on croit être deux Iſis ; mais je ſuis perſuadé que ce ſont deux Prêtreſſes, avec l'habillement de cette Déeſſe, qui offrent un ſacrifice. En effet, une d'elles preſente une coupe au jeune Dieu, & l'autre une petite table ſur laquelle ſont cinq vaſes.

La ſeconde action de cette bande repreſente Iſis aſſiſe entre deux Oſiris, dont l'une lui preſente un oiſeau. La troiſiéme montre un Oſiris avec une tête d'Epervier, & deux Iſis, dont l'une paroît lui offrir un vaſe. La quatriéme renferme cinq figures, dont la principale eſt une Iſis, avec une tête de lion. Près d'elle eſt un Anubis, enſuite un Oſiris, qui tient ſon bâton d'une main, & de l'autre les marques de ſa mutilation. Vient enſuite un autre Orus emmaillotté, qui a près de lui un chat, ou le Dieu Ælurus, avec un ſiſtre. Enfin on voit encore un Oſiris, avec une pique terminée en croſſe, ayant ſur la tête un ſerpent ſurmonté d'un Soleil ; ce qui marque ſans doute l'obliquité du cours de cet Aſtre.

Comme la bordure eſt remplie des mêmes figures, quoique avec quelque varieté, nous nous contenterons de renvoyer à Pignorius qui l'a expliquée.

Telle eſt la deſcription de cette Table, ſur laquelle j'ai cru devoir m'étendre, à cauſe des ſymboles ſinguliers qu'y portent les Dieux d'Egypte. Mais quel a été le deſſein de celui

qui l'a fait graver ? c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de deviner. Le Pere Kirker (1) a cru y appercevoir les myſteres les plus cachés de la Theologie Egyptienne, & eſt entré dans un détail que je n'ai pas deſſein de copier. Pignorius ſemble ne s'être attaché qu'à la deſcription mecanique de cette Table, ſans entreprendre d'en penetrer le deſſein. Pour moi je penſe que c'étoit une Table votive, que quelque Prince, ou quelque particulier avoit conſacrée à Iſis en reconnoiſſance de quelque bienfait qu'il croyoit en avoir reçu. Cette Déeſſe y occupe la principale place, & on a voulu en variant ſes attitudes & ſes ſymboles, montrer de combien de manieres differentes on la repreſentoit, comme auſſi les differens ſacrifices qu'on lui offroit. On y en remarque en effet de trois ſortes, celui des animaux, celui des plantes, & les libations : peut-être que celui qui conſacroit cette Table à Iſis, lui avoit offert toutes ces ſortes de ſacrifices, ſoit pour avoir été gueri de quelque maladie conſiderable, ou pour avoir été delivré de quelque grand danger qu'il avoit couru ſur la mer : car on invoquoit également cette Déeſſe dans les maladies, & lorſqu'on s'embarquoit pour un voyage de long cours, ce qui fit ajouter à ſon nom les épithetes de *Salutaris*, & de *Pelagia*.

(1) In Oedip. Syn. 1. p. 89.

Rien au reſte, n'étoit plus commun que les Tables votives conſacrées à Iſis. Tous les Temples de cette Déeſſe en étoient remplis, & cette ſorte d'Ouvrages faiſoit vivre une infinité de Peintres, comme le dit Juvenal :

Et quùm votivâ teſtantur fana tabellâ
Plurima, Pictores quis neſcit ab Iſide paſci (2).

(2) Juv. Sat. 18.

CHAPITRE VIII.

Des Dieux des Arabes.

L'Histoire des Dieux Egyptiens nous conduit naturellement à celle des Arabes, leurs voiſins. Ce Peuple toujours errant & vagabond, a ſouvent changé d'état & de Religion. Comme il deſcendoit d'Iſmael, fils d'Abraham, on peut raiſonnablement croire qu'il n'eut d'abord d'autre croyance que celle du fils de ce S. Patriarche; mais l'Idolâtrie qui ſe repandit dans ce temps-là ſur toute la terre, eut ſans doute bien-tôt penetré dans l'Arabie. Cependant on ignore le temps où les Arabes commencerent à embraſſer le culte des faux Dieux: ce qu'on ſçait c'eſt que comme le Sabiſme étoit la Religion dominante de ces premiers temps, ce fut vraiſemblablement celle-là qu'ils ſuivirent. Il n'eſt pas douteux même que c'eſt de cette ſorte de culte, que les Sabéens, Nation Arabe, avoient pris leur nom. Quoiqu'il en ſoit, voici ce qu'Herodote dit de cet ancien Peuple (1). » Il n'y a point de Peuple au monde qui (1) L. 3. c. 8.
» garde mieux la foi promiſe, que les Arabes; & ils s'engagent en cette ſorte. Quelqu'un d'eux ſe met entre les deux » Parties qui veulent traiter enſemble, tenant une pierre aigue avec laquelle il fait quelques inciſions dans la paume » de leurs mains: puis prenant un morceau de leurs habits, » il le trempe dans le ſang qui ſort de ces bleſſures. Il en » frotte ſept pierres qu'il a placées entr'eux, invoquant pendant cette operation Dionyſius, ou Bacchus, & Uranie; » les Arabes, continue cet Auteur, croyent qu'il n'y a » point d'autres Dieux que ces deux-là. Ils ſe raſent les temples, & ſe coupent les cheveux en rond, parce qu'ils » croyent que Bacchus les portoit ainſi. Ils appellent Dionyſius, Urotal (*a*), & Uranie, Alilat »; ſur quoi il eſt bon de faire deux remarques. La premiere, que cet Auteur, qui nomme ici cette Déeſſe *Alilat*, l'avoit appellée dans le Livre

(*a*) Voyez dans Voſſius, *de Idol. Liv.* 1. *Chap.* 8. l'étymologie de ce nom.

ne nous permet pas d'en douter. Selon les mêmes Auteurs, ajoute cet Academicien, l'Idolâtrie des Arabes eſt plus ancienne que le Deluge. Les cinq derniers Dieux que nous avons nommés après Beger, étoient ſelon Budauvi, des hommes vertueux qui avoient vécu avant le Deluge, & dont le culte avoit été, après cet évenement, rétabli chez les Arabes.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur les Dieux de ce Peuple; on en peut voir la Liſte dans Pocock & dans M. Fourmont, & je ſupprime ce Catalogue d'autant plus volontiers, qu'il eſt peu inſtructif. Je me contente d'obſerver que ceux de ces Dieux qui n'avoient aucun rapport aux Aſtres & aux Planetes, étoient quelques Hommes illuſtres, qui avoient merité un culte religieux, parmi leſquels étoient ſans doute Abraham & Iſmaël, deſquels deſcendoient les Arabes. Quoiqu'il en ſoit, il paroît que les Arabes n'avoient d'abord que deux Dieux naturels, Dionyſius & Alilat, c'eſt-à-dire, le Soleil & la Lune, comme le prouve très-bien Gerad Voſſius; mais que dans la ſuite ils joignirent à ces deux Divinités, les Dieux animés, leurs Rois & leurs Hommes illuſtres; & qu'enſuite ils reçurent les Dieux de leurs voiſins.

Au reſte, aucun des Auteurs que j'ai cités, ne parle de la forme des Sacrifices des Arabes, ni des Victimes qu'ils immoloient. Strabon nous apprend ſeulement qu'ils offroient chaque jour au Soleil, ou à Dionyſius de l'encens ſur un Autel qui étoit dans un lieu couvert; & Theophraſte avoit dit longtemps avant lui, que les Sabéens ramaſſoient avec grand ſoin la myrrhe & l'encens, pour l'offrir dans le Temple de ce Dieu: ce qui leur étoit commun avec les Ethiopiens, ainſi que nous le dirons dans le Chapitre ſuivant.

On ne s'étend pas davantage ſur la Venus Uranie, ni ſur Dionyſius, qui étoit l'ancien Bacchus, ou plûtôt Oſiris, dont le culte avoit paſſé d'Egypte en Arabie, parce qu'on aura occaſion d'en parler ailleurs.

Les Arabes demeurerent Idolâtres juſqu'au temps de Mahomet, ſous lequel ils abandonnerent le culte des Idoles, & ont toujours été depuis ſes plus fideles Diſciples.

CHAPITRE IX.

Des Dieux des Ethiopiens.

DES Dieux des Egyptiens & des Arabes, il eſt naturel de paſſer à ceux des Ethiopiens : voici d'abord ce que Strabon nous en apprend (1). » Les Ethiopiens, *dit ce ſçavant* » *Geographe*, reconnoiſſent un Dieu immortel qui eſt le prin- » cipe de toutes choſes, & un Dieu mortel, qui n'a point » de nom ; mais communément ils regardent comme des » Dieux leurs bienfaiteurs, & ceux qui ſont diſtingués par » leur naiſſance. Parmi ceux qui habitent la Zone torride, il » y en a qui paſſent pour être Athées, parce qu'effectivement » ils haïſſent le Soleil, & le maudiſſent à ſon lever, par la » raiſon qu'il les brûle par ſa chaleur, au point qu'ils ſont » obligés d'aller ſe cacher dans les lieux humides & maré- » cageux ».

(1) Liv. 17.

» Ceux de Meroé adorent Hercule, Pan, & Iſis, avec un » autre Dieu étranger. Quelques-uns d'entr'eux jettent leurs » morts dans le fleuve, pendant que d'autres les gardent » chez eux dans de grands Vaſes de verre ; d'autres enfin les » mettent dans des Cerceuils de terre cuite, & les enterrent » autour des Temples ».

On voit par ce paſſage que les Ethiopiens, à l'exemple des autres Peuples, avoient des Dieux naturels, & des Dieux animés : qu'ils prenoient les derniers parmi leurs grands Hommes, qu'ils élevoient au rang des Dieux ; & qu'ils avoient emprunté les premiers des Egyptiens leurs voiſins, puiſqu'ils adoroient comme eux la Lune ſous le nom d'Iſis, & toute la nature ſous celui de Pan.

Pour le Soleil, il eſt certain qu'ils l'honoroient au point qu'on regardoit comme Athées ceux qui ne le reconnoiſſoient pas pour un Dieu, ainſi que nous venons de le dire après Strabon : cependant ils ne le nommoient pas Oſiris comme les Egyptiens, mais *Aſſabinus* ; & parce qu'il étoit leur grande Divinité, les Grecs & les Romains lui donnoient le nom de

Jupiter Ethiopien, & cela avec d'autant plus de raiſon, remarque le ſçavant Voſſius, que dans tout l'Orient & parmi les Peuples d'Afrique, Jupiter ne repreſentoit pas ſeulement le Ciel, mais auſſi le Soleil.

Quoiqu'il en ſoit, les Ethiopiens conſacroient au Soleil le cinnamome, plante odoriferante qui croiſſoit dans leur pays. La maniere ſinguliere dont ils le cueilloient, eſt rapportée, quoiqu'avec quelque difference, par Theophraſte, par Pline, & par Solin; elle ſe reduit à ceci. C'étoit aux ſeuls Prêtres qu'il étoit permis de faire cette recolte, qui étoit toujours précédée de Sacrifices; & il falloit qu'ils ne commençaſſent cet ouvrage qu'après le lever du Soleil, & qu'ils le finiſſent avant ſon coucher. La recolte faite, on la ſeparoit en trois parts avec une fleche, qui n'étoit employée que pour cet effet. On en emportoit deux portions, & on laiſſoit ſur le lieu même celle qui étoit échue au Soleil, & d'abord, dit-on, ſi le partage avoit été fait avec équité, la portion du Soleil s'allumoit d'elle-même, & étoit conſumée. Theophraſte a bien jugé que cette derniere circonſtance n'étoit qu'une fable (1); mais Pline & Solin ne joignent aucune reflexion à leur recit, comme on le voit dans les deux paſſages de ces Auteurs, dont voici les propres termes:

(1) ὅτις μὲν αὐτῶ τῷ ὄντι μῦθος.

Metitur non niſi permiſerit Deus; Jovem hunc intelligunt aliqui, Aſſabinum illi vocant. Quadraginta quatuor boum caprarumque & arietum cæſis, impetratur venia cædendi: non tamen aut ante ortum Solis, aut poſt occaſum, licet. Sarmenta haſtâ dividit Sacerdos, Deoque partem ponit; reliquum mercator in naſſas condit. Eſt & alia fama, cum Sole dividi, ternaſque partes fieri: dein ſorte cremia diſcerni; quodque Soli ceſſerit, relinqui, ac ſpontè conflagrare (2).

(2) Plin. Liv. 12. c. 19.

Æthiopes legunt Cinnamum; verùm legitur per Sacerdotes, hoſtiis priùs cæſis: quæ cum litaverint, obſervatur ut meſſis nec ortum Solis anticipet, nec egrediatur occaſum. Quiſquis principatum tenet Sacerdotum, acervos haſtâ dividit, quæ ſacrata eſt in hoc miniſterium: atque ita portio manipulorum Soli dicatur; quæ ſi juſtè diviſa eſt, ſpontè incenditur (3).

(3) Solin. c. 31.

Pour moi je croirois volontiers que les Prêtres mettoient ſecrettement quelques charbons ſous le tas qui étoit pour le

Soleil, & que ces charbons s'allumoient quelques momens après, dans le temps préciſément qu'on ſe retiroit.

Voilà en peu de mots tout ce qu'on connoît par les Anciens de la Religion des Ethiopiens, encore ne ſçait-on pas préciſément de quels Ethiopiens ils parlent ; & il y a toute ſorte d'apparence que c'étoit des Orientaux, & non de ceux d'Afrique. En effet, ce que Theophraſte dit du ſoin qu'avoient les Sabbéens, Nation Arabe, de recueillir l'encens & le cinnamome, pour l'offrir au Soleil, Strabon le dit des Ethiopiens.

Comme les Anciens ne connoiſſoient pas l'interieur de l'Afrique, je ne dirai rien de l'Idolâtrie de ces Peuples. Il n'en étoit pas de même des Côtes de ce continent, elles leurs étoient fort connues, & ils parlent ſouvent de la Religion des Peuples qui les habitoient : ce qui fera la matiere du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE X.

Des Dieux des Carthaginois, & de quelques autres Peuples d'Afrique.

QUE les Carthaginois fuſſent une Colonie ſortie de Phenicie ſous la conduite d'Eliſe, ſurnommée Didon, c'eſt un fait dont tout le monde convient ; & dès-là on ne ſçauroit nier que les premiers Dieux de Carthage n'ayent été les mêmes que ceux qu'on adoroit à Tyr & à Sidon. Didon établit ſans doute dans ſa nouvelle Colonie le culte des Dieux de ſes ancêtres : un changement ſubit en fait de Religion auroit revolté ſes Sujets ; on eſt naturellement attaché à celle qu'on a, pour ainſi dire, ſuccée avec le lait. Malheureuſement le peu que nous ſçavons de la Religion des Carthaginois, nous vient des Grecs & des Romains, qui ont donné les noms de leurs Dieux à ceux de ce Peuple ; ainſi nous trouvons à Carthage Saturne, Jupiter, Neptune, Apollon, Venus, Mars, Mercure, Hercule, Cerès, Proſerpine, Junon & Eſculape ; tous Dieux adorés dans la Grece & dans l'Italie. On ne doit pas

cependant penſer que ces deux Pays les ayent reçus eux-mêmes des Carthaginois, puiſque les Colonies Egyptiennes & Pheniciennes qui en porterent la connoiſſance dans la Grece, étoient anterieures de pluſieurs ſiecles à celle de Didon : on devroit croire plûtôt que les Grecs, & enſuite les Romains au temps des guerres Puniques, communiquerent leurs Dieux aux Carthaginois, ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance. Mais il s'agit des premiers Dieux de ce Peuple, qui étoient inconteſtablement les mêmes que ceux des Pheniciens.

Voici donc ce qui a pu tromper les Grecs & les Romains. Dans le commerce qu'ils eurent avec les Carthaginois, ils apprirent qu'ils immoloient des enfans à un de leurs Dieux, & dès-là ils ne douterent pas que ce ne fût Saturne ; au lieu que s'ils avoient ſçu eux-mêmes l'origine de leurs Dieux, ils auroient vû que leur Saturne, ainſi que celui des Carthaginois, étoit Moloch, la grande Divinité des Ammonites. Ils apprirent de même que les Carthaginois avoient un Dieu auquel ils adreſſoient leurs ſerments ; & comme ils juroient eux-mêmes par Jupiter, ils ne douterent pas que ce ne fût le même Dieu, au lieu qu'à Carthage c'étoit le Baal-Berith de Phenicie, dont nous parlerons dans le Livre ſuivant. On pourroit dire la même choſe de preſque tous les autres Dieux adorés à Carthage. Entrons maintenant dans quelque détail.

Toute l'Antiquité convient que les Carthaginois adoroient Saturne, qui étoit, comme nous venons de le dire, le même que Moloch, & qu'ils lui immoloient des enfans. Si je voulois m'étendre ſur cet article, je rapporterois les paſſages de Diodore de Sicile (1), de Plutarque (2), de Denys d'Halicarnaſſe (3), de Quinte-Curce (4), & de pluſieurs autres Anciens. La deteſtable coutume d'immoler tous les ans des victimes humaines à ce Dieu, dura même après la defaite de ce Peuple, malgré les efforts que firent leurs vainqueurs pour la faire ceſſer.

(1) Liv. 10.
(2) Traité de la Superſt.
(3) Antiqui. Romaines.
(4) Liv. 3. c. 3.

Urna reducebat miſerandos annua caſus,
Sacra Thoanteæ rituſque imitata Dianæ (5).

(5) Sil. Ital.

(6) Liv. 19. Juſtin raconte (6) que Darius fils d'Hyſtaſpès leur avoit ordonné de faire ceſſer ces Sacrifices barbares ; mais ſes ordres

furent mal executés. Plutarque ajoute (1) que Gelon, Tyran de Syracuſe, ne fit la paix avec eux, qu'en mettant la même defenſe comme la premiere condition du Traité ; & ſelon Tertullien (2) Tibere ordonna de pendre tous les Prêtres qui exigeoient ces barbares Sacrifices.

(1) De ſera. Num. vind.

(2) In Apol.

Nous avons déja dit que ce Dieu adoré à Carthage, étoit le même que Moloch ; tous les Sçavans, parmi leſquels on peut conſulter Bochart, Voſſius, & Selden, en conviennent, & M. Fourmont a mis le fait hors de doute (*a*) : le vers de Silius Italicus, où il eſt parlé de *Milicus*, ne ſçauroit, ſelon lui, être entendu que de Moloch. Il s'agit en effet dans ce vers, & dans les deux autres que nous venons de citer, des Carthaginois & de leur Religion. Les noms d'Amilcar, de Bomilcar, & d'Imilco, ſuivant le même Auteur, ſont des alluſions viſibles à ceux de Moloch, de Milkom, & de Melech, Divinités Pheniciennes : mais je ne ſçaurois être de ſon avis ſur le dernier article. Ces trois noms ſont ceux de trois Perſonnes Illuſtres que les Carthaginois mirent au nombre de leurs Dieux ; Herodote l'aſſûre formellement du premier.

» Amilcar, dit-il (3), ayant été vaincu par Gelon, diſparut & ne put être trouvé ni vif ni mort, quelque ſoin que prît ſon Vainqueur de le faire chercher. Les Carthaginois qui ont une grande veneration pour lui, diſent que durant le combat des Barbares & des Grecs Siciliens, Amilcar étant demeuré dans le Camp, y faiſoit des Sacrifices de toutes ſortes d'animaux, & que voyant la deroute de ſon Armée il ſe jetta dans le feu ; mais ſoit qu'il fût mort de cette ſorte, comme le diſent les Pheniciens, ou de l'autre, comme l'aſſûrent les Carthaginois & les Syracûſains, ceux-là lui offrent des Sacrifices, & ont dreſſé des monumens en ſon honneur, partout où il y a quelqu'une de leurs Colonies, & principalement dans Carthage ».

(3) Liv. 7.

On doit penſer la même choſe de Bomilcar & d'Imilco, quoique les anciens ne nous en diſent rien. Car enfin, on ne ſçauroit nier après ce que nous venons de rapporter d'Herodote, que les Carthaginois, à l'exemple des autres Peuples, n'ayent mis leurs grands Hommes au nombre des Dieux, &

(*a*) Reflexions Critiques ſur les anciens Peuples, *Tome I. pag. 144. & ſuiv.*

qu'ils n'ayent joint les Dieux animés, à ceux qu'on appelle naturels : l'exemple des deux Philenes en eſt une preuve. Ces deux freres, au rapport de Salluſte (1), de Pomponius Mela (2), & de Valere Maxime (3), ayant été envoyés par les Carthaginois pour faire la paix avec les Cyrenéens qui leur faiſoient la guerre, ſe ſacrifierent pour leur Patrie, qui en reconnoiſſance leur éleva des Autels, & leur rendit les honneurs divins.

(1) De Bell. Jug. c. 79.
(2) L. 1. c. 8.
(3) L. 5. c. 6.

Pour Neptune, les Carthaginois en avoient reçu le culte des Libyens, auſſi bien que les Grecs & les Romains ; car ce Dieu, ainſi que nous l'apprenons d'Herodote (4) dont nous avons rapporté ailleurs le paſſage, étoit originaire d'Afrique. Appien dit (5) que le même Peuple adoroit Apollon, qui avoit un Temple à Carthage, & Plutarque ajoute (6) que la Statue de ce Dieu fut portée à Rome.

(4) Liv. 2.
(5) De Bell. Punic.
(6) Vie de Flav.

Junon & Venus étoient deux des plus grandes Divinités des Carthaginois. S. Auguſtin (7) parlant de la derniere de ces deux Déeſſes, dit que Carthage étoit le lieu où elle avoit établi ſon Regne, & Virgile nous apprend que Junon préferoit cette ville à toutes les autres, & à Samos même :

(7) Apud Aug. de Civ. Dei, Liv. 4. c. 10.

Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Poſthabitâ coluiſſe Samo (8).

(8) Æn. L. 1.

Pour ce qui regarde Mars, nous avons le temoignage de Silius Italicus (9), qui dit qu'Annibal l'invoquoit. On ſçait auſſi que les Carthaginois honoroient Mercure ſous le nom de *Sumes*. Ce Peuple dont le commerce étoit la plus grande reſſource, auroit-il negligé le culte du Dieu des Marchands & des Voleurs? Nous avons deux autorités qui prouvent qu'ils honoroient auſſi Cerès & Proſerpine. Le Poëte que je viens de citer (10) dit que les Statues de ces deux Déeſſes étoient dans le Temple de Didon, & Virgile aſſûre que cette Princeſſe ſacrifioit à Cerès (11).

(9) Pun. L. 1.
(10) Ibidem.
(11) Æneid. Liv. 1.

Rien n'eſt plus celebre dans l'Hiſtoire ancienne que l'Hercule de Tyr, dont le culte fut porté à Carthage par Didon, & ſe repandit enſuite ſur toutes les Côtes d'Afrique, & juſqu'à Gadès, ou Cadis, où il avoit un Temple magnifique (12) :

(12) Diod. de Sic. Liv. 4.

mais

mais comme je dois parler au long de ce Dieu dans le Tome III. je n'en dirai rien ici.

Silius Italicus (1) met auſſi *Dis*, ou Pluton, ou l'Erebe, parmi les Dieux des Carthaginois, & Polybe nous apprend (2) qu'ils l'invoquoient comme le Dieu des Enfers. Eſculape, au rapport de Strabon (3), d'Apulée (4), & d'Appien (5), étoit auſſi en grande veneration à Carthage, & y avoit un Temple magnifique. Voſſius (6) prouve par de bonnes autorités que le culte de ce Dieu leur venoit de Tyr; mais je ne garantirois pas qu'ils n'euſſent auſſi connu l'Eſculape Grec, ou le Meſſenien.

(1) Loc. cit.
(2) Liv. 7.
(3) Liv. 17.
(4) In Flor.
(5) In Libycis.
(6) De Idol. L. 1. c. 32.

Tels étoient les Dieux dont les Carthaginois avoient reçu le culte, d'abord des Pheniciens, enſuite des Grecs & des Romains. Peu contents de la Religion de leurs Peres, ils voulurent imiter les autres Peuples, en faiſant l'Apotheoſe de leurs grands Hommes. Didon leur fondatrice reçut cet honneur, qu'elle avoit elle-même rendu, ſelon Ovide (7), à Sichée ſon mari, & devint une des grandes Divinités de Carthage (8). Anne, ſelon le même Poëte, partagea les honneurs divins avec ſa ſœur (9), ainſi qu'Amilcar, comme nous venons de le dire après Herodote (10) : car ſi cet Auteur ne dit pas poſitivement qu'il fut mis au rang des Dieux, du moins fut-il, ſelon lui, honoré comme un Heros, puiſqu'il rapporte qu'on établit des Sacrifices en ſon honneur, & de ces ſortes de monumens qu'il nomme μνήματα, conſacrés aux Heros, comme nous le dirons au commencement du troiſiéme Tome.

(7) Heroid. 7.
(8) V. Son Hiſt. T. III.
(9) Faſt. L. 3.
(10) Liv. 7.

Dieux des Libyens.

Si après avoir parlé des Dieux des Carthaginois nous paſſons aux autres parties de l'Afrique, nous trouverons qu'Ammon étoit honoré par les Libyens, dans le lieu où étoit ce fameux Oracle, dont nous avons parlé au Livre IV. Les Sçavans ont recherché quel étoit cet Ammon, & ils conviennent tous que c'étoit Cham lui-même, dont le nom adouci par le retranchement de la premiere lettre, ſe prononçoit Ham, ou Ammon, ſur quoi on peut conſulter Voſſius (11).

(11) De Idol. L. 1. c. 32.

En effet, il eſt certain que Cham, ou du moins Miſraïm ſon fils, alla s'établir en Egypte; & ſi l'Ecriture Sainte l'appelle preſque toujours la terre de Meſraïm, elle fait quelquefois mention du nom de Cham ou Ammon, comme on peut

le voir dans ces paroles du Prophete Nahum, qui apoſtrophe ainſi la ville de Ninive : *ſerez-vous mieux traitée que la ville d'Ammon* (1) ? Je ſçais que la Vulgate a entendu ce paſſage, de la ville d'Alexandrie : *Etes-vous meilleure que la ville d'Alexandrie ?* & que S. Jerôme (2) rapporte que celui qui lui avoit appris l'Hebreu, lui avoit dit que ce paſſage pouvoit s'interpreter ainſi ; mais toujours eſt-il ſûr, que dans le texte original, il y a *no-Amon*.

(1) C. 3. v. 8.

(2) In 3. Cap. Nahum.

(3) Liv. 2. Les Egyptiens, ſelon Herodote (3), avoient donné à Ammon le nom de Jupiter : Ἄμμωνα Αἰγύπτιοι καλέουσι τὸν Δία ; ce qui ne doit point nous étonner, puiſque la plûpart des anciens Princes, ou des Dieux, ont porté le même nom. Si

(4) Liv. 2. nous nous en rapportons à Diodore de Sicile (4), Ammon avoit été Roi d'une partie de la Libye, & il avoit épouſé Rhea, fille d'Uranus & ſœur de Chronos, ou Saturne ; mais,

(5) Loc. cit. comme le remarque judicieuſement Voſſius (5), tout cela convient à Cham : car ſi le jeune Saturne eſt le même que Noé, on peut dire que ſes brus étoient ſes ſœurs puiſqu'elles deſcendoient comme lui du vieux Saturne, qui eſt le même qu'Adam. Que ſi l'Hiſtorien Grec ne fait regner Ammon que dans la Libye, quoique ſon Empire ait compris le pays de Chanaan, l'Arabie, l'Egypte, l'Ethiopie, & une partie de la Libye, c'eſt qu'il a cru qu'il n'avoit regné que dans la contrée où fut établi ſon Oracle.

Concluons donc avec Voſſius, qu'Ammon étoit le même que Cham, qui fut mis après ſa mort au nombre des Dieux, & adoré ſous le nom de Jupiter Ammon.

Dieux des Augilites. Les Augiles, ou plûtôt les Augilites, peuples ſitués entre les Garamantes & les Troglodytes, n'avoient au rapport de

(6) L. 1. c. 8. Pomponius Mela (6), point d'autres Dieux que les Manes. C'étoit par eux qu'ils juroient ; ils les conſultoient comme leurs Oracles, & recevoient leurs reponſes en dormant près de leurs tombeaux : *Augilæ Manes tantùm Deos putant ; per eos dejerant ; eos ut Oracula conſulunt ; precatique quæ volunt, ubi tumulis incubuere, pro reſponſis ferunt ſomnia.*

(7) L. 5. c. 8. Pline (7) ne differe de Mela qu'en ce qu'il nomme Dieux infernaux, ceux que le Geographe avoit appellés dieux Manes : *Augilæ inferos tantùm colunt ;* & l'un & l'autre n'ont fait

que copier Herodote ; avec cette difference, qu'ils attribuent aux Augilites ce que l'Hiſtorien Grec avoit dit des Naſamones ; mais ces Peuples étoient ſi voiſins les uns des autres, qu'il a été aiſé de les confondre (*a*) ; ou peut-être que les uns & les autres avoient les mêmes Dieux, c'eſt-à-dire, les Ames de leurs ancêtres. Pomponius Mela parle dans le même Chapitre de la Religion des Catabathmes, petite Nation ſituée entre la Libye & l'Egypte ; mais comme il dit ſeulement que ce Peuple adoroit les Dieux de ſon pays à la maniere de ſes Peres, *Et cultu Deûm quos patrios ſervant ex patrio more venerantur* (1), il n'eſt pas poſſible de deviner ſi ces Dieux étoient les Dieux naturels, tels que les Aſtres, & les autres parties de l'Univers, ou les Ames de leurs ancêtres, comme nous venons de le dire des Augilites & des Naſamones.

Dieux des Naſamones & des Catabathmes.

(1) Edit. de Gronovius.

Nous apprenons d'Herodote que les habitans de la Cyrenaïque rendoient les honneurs divins à Battus, à qui on avoit bâti des Temples. On ſçait que Battus ſorti de l'Iſle de Thera, avoit emmené une Colonie dans cette partie de l'Afrique, & y avoit fondé le Royaume de Cyrene. Ce fut Demonax qui à l'occaſion d'un Oracle de Delphes avoit été envoyé à Cyrene par les Mantinéens ſes Compatriotes, qui y établit le culte de Battus.

Dieux des Habitans de la Cyrenaïque.

Le Devin Mopſus étoit auſſi honoré comme un Dieu, dans l'Afrique proprement dite, ou dans cette partie de ce Continent qui s'étend du côté du couchant, depuis la Cyrenaïque juſqu'à la Mauritanie. Il y a eu deux perſonnes de ce nom, l'un fils de Manto, & petit-fils de Tireſias, l'autre fils d'Ampycus. Le premier avoit un Oracle, & étoit honoré dans la Cilicie ; le ſecond étoit un celebre Argonaute qui mourut en Afrique, & y reçut les honneurs divins, comme nous l'apprenons d'Apulée qui étoit né en Afrique : *Pro numine poſteà ab hominibus proditi, fanis & ceremoniis vulgò advertuntur ; ut in Bœotiâ Amphiaraus, in Africa Mopſus, &c.* Mais comme j'aurai occaſion de parler de ce Mopſus dans l'Hiſtoire des Argonautes, Tome III. je n'en dirai rien ici davantage.

Dieux de quelques autres Peuples d'Afrique.

(*a*) Ceux qui ſeront curieux de voir l'erreur de Pomponius Mela & de Pline dans tout ſon jour, pourront conſulter la ſçavante Remarque d'Abraham Gronovius, ſur le Chapitre VIII. du premier Livre de Pomponius Mela.

L'Empereur Severe, ſi nous en croyons Spartien, reçut auſſi les honneurs divins dans cette même partie de l'Afrique où il avoit reçu le jour : *Horum igitur tantorum, & tam illuſtrium virorum interfector, ab Afris ut Deus habetur.*

Les Afriquains avoient encore Neptune, dont le culte, ſelon Herodote, avoit paſſé de la Libye dans la Grece ; Minerve Tritonienne ; Hercule qui ſe rendit ſi fameux dans la Mauritanie Tingitane, & fut ſi honoré à Gadès ; ſans parler des Princes Titans, mis au rang des Dieux par les mêmes Peuples ; mais nous avons aſſez parlé de ces derniers dans la Theogonie des Atlantides (1) ; pour les trois premiers, j'en donnerai l'hiſtoire dans le ſecond Volume.

(1) Liv. 2.

Les Maures, ſi nous en croyons les Anciens, n'avoient point d'autres Dieux que leurs Rois ; c'eſt ce que nous apprennent Lactance, Tertullien, & S. Cyprien : & comme ces deux derniers étoient Afriquains, leur temoignage doit être d'un grand poids. Voici comme le premier s'exprime à ce ſujet : *C'eſt pour cette raiſon*, dit-il, *que les Maures mirent leurs Rois au rang des Dieux ; Hac ſcilicet ratione conſecraverunt, ut Mauri, Reges ſuos* (2). Tertullien ſoutenoit aux Payens que chaque Pays & chaque Ville avoit ſes Dieux particuliers : la Syrie, leur dit-il, a ſon Aſtarté ; l'Arabie, ſon Diſarès ; les Peuples de la Norique, leur Belenus ; les Africains, leur Celeſte ; & les Maures, leurs Rois (*a*). Parmi ces Rois mis au nombre des Dieux, étoit le celebre Juba, ainſi que nous l'apprend Minutius Felix (*b*).

(2) Lactance, L. 1. c. 15.

Tertullien met auſſi au nombre des Divinités des Maures, la Déeſſe *Verſotina*, qui eſt totalement inconnue : c'étoit apparemment une de leurs Reines, ou quelqu'autre femme devenue celebre par ſes belles actions. Pour ce qui regarde cette *Celeſte*, dont parle cet Auteur, c'étoit la Venus Uranie, ſi connue en Syrie ; c'eſt-à-dire, la Planette de ce nom : car il eſt certain que preſque tous les Peuples ont adorés les Aſtres, & ont eu des Dieux naturels & des Dieux animés.

(a) *Unicuique etiam Provinciæ & Civitati, ſuus Deus eſt ; ut Syriæ Aſtartes, ut Arabiæ Diſares, ut Noricis Belenus, ut Africæ Cœleſtis, ut Mauritaniæ Reguli ſui.* Apolog. C. 24.

(b) *Niſi fortè poſt mortem Deos fingitis, & pejerante populo Deus Romulus, & Jubæ Mauris volentibus Deus eſt.* In Octav.

Au reſte, ſi je ne dis rien dans ce Chapitre de la Religion de pluſieurs autres Peuples d'Afrique, c'eſt qu'ils n'ont pas été connus des Anciens, & que ce n'eſt que des anciennes Religions qu'il eſt queſtion dans cette Mythologie. Les Voyageurs modernes qui parlent de l'Idolâttie preſente de quelques-uns de ces Peuples, le font d'une maniere ſi peu inſtructive, qu'on n'apprend par leurs Relations, rien de certain touchant l'origine & le veritable objet du culte religieux de chacun des Peuples dont ils parlent. On voit en general que dans cette partie du monde il y a encore beaucoup de Nations qui rendent un culte religieux à de vaines Idoles de differentes eſpeces : mais ces Idoles repreſentent-elles des Etres animés, ou les Ancêtres de ces Idolâtres, comme chez quelques autres Peuples d'Afrique ? C'eſt ce que les Voyageurs ne diſent pas. Ainſi après avoir examiné ce que les Anciens nous ont laiſſé ſur les Dieux des Egyptiens, & des Africains connus de leur temps, voyons dans le Livre ſuivant ce qu'ils diſent de ceux des Peuples d'Aſie.

LIVRE SEPTIE'ME,

Des Dieux des Chaldéens, des Syriens, & des Pheniciens.

AVANT PROPOS.

LES Prophetes reprochoient ſouvent aux Iſraëlites d'avoir adoré les Dieux des Nations qui les environnoient, & c'eſt par ces reproches-là même, que nous connoiſſons pluſieurs de ces Dieux, & que nous ſommes en état de nommer ceux des differens Peuples qui occupoient la Syrie & les Pays voiſins. En effet, nous apprenons par la Geneſe (1) que les *Theraphims* étoient honorés par les Chaldéens. Iſaïe (2) met *Bel* parmi les Dieux des Babyloniens: Jeremie (3) y ajoute *Nebo* & *Seſak;* le quatriéme Livre des Rois (4) y joint encore *Neſrok* & *Succot-Benoth.* Le même Livre nous apprend qu'*Aſima* étoit le Dieu des Hemathiens; *Adramelek* & *Anamelek*, ceux de Sepharvaïm; *Nergel*, celui des Chutéens; *Nibechan* & *Tartaq*, ceux des Hivéens. Les Syriens en general adoroient *Remmon* (5), *Baal-Gad* (6) & les Dieux des Montagnes (7), *Dii montium ſunt Dii eorum.* Beel-Phegor étoit la grande Divinité des Madianites & des

(1) C. 31.
(2) 46.
(3) 57.
(4) 4. 17.
(5) 2. Reg. 5.
(6) Joſ. 2.
(7) 3. Reg. 5.

Moabites (1) : ces derniers adoroient encore *Pheor*, ou *Chamos*. Les Ammonites reconnoiſſoient pour leur Souverain Dieu *Molok* (2), & les Sidoniens *Aſtaroth*, ou *Aſtarté* (3).

(1) Num. 25.
(2) 3. Reg.
(3) 1. Reg. 2.

L'Idolâtrie des Philiſtins n'étoit pas uniforme dans les differens cantons qu'ils habitoient, & quoiqu'Aſtaroth fût leur premiere Divinité, ils en avoient cependant d'autres qui étoient particuliers à chaque ville. En effet ceux d'Aſoth adoroient *Dagon* (4) ; ceux d'Aſcalon, *Derceto*, ou *Atergatis* (5) ; ceux d'Accaron, *Beelzebut* (6) ; ceux de Gaza, *Marnach*, ainſi que nous l'apprenons de Bochart (7) ; enfin ceux de Byblos & leurs voiſins, *Adonis* ou *Thammus*, dont le Prophete Ezechiel fait mention (8).

(4) 1. Reg.
(5) Diod. de Sic.
(6) 4. Reg. 1. 2.
(7) Chan. L. 1. c. 16.
(8) Chap. 8. v. 4.

L'Ecriture Sainte parle encore de pluſieurs autres Dieux des Peuples voiſins de la Judée, tels que Kium (9), Beel-Sephon (10), Baal-Berith (11), de ceux des habitans du Mont Séir (12) ; en general de toutes les abominations qui cauſerent la ruine des Amorrhéens. Tous ces Dieux, & d'autres encore que je n'ai pas nommés, feront la matiere de ce Livre : commençons par ceux des Chaldéens.

(9) Amos 5.
(10) Ex 14.
(11) Judic. 8.
(12) 2. Paral. c. 25.

CHAPITRE I.

Des Dieux des Chaldéens, & des Babyloniens.

SI l'on ne peut pas determiner préciſément où, & en quel pays commença l'Idolâtrie, il eſt ſûr du moins que la Chaldée en fut infectée dès les premiers temps. Ce pays fut habité lors même de la ſeparation qui ſe fit à la confuſion de Babel ; & Nemrot, le premier Roi du monde, y établit ſa Monarchie. Nous avons prouvé ailleurs que l'Idolâtrie commença par le culte des Aſtres (13) : or il eſt certain que les Chaldéens ont été les premiers à en obſerver les mouvemens ; & dès-là il y a bien de l'apparence qu'ils leur ont les premiers rendu un culte religieux. C'eſt auſſi dans le même pays que fut établi le culte du feu, & que prit naiſſance le Sabiſme, la premiere Religion du monde Payen : la ville d'Ur, ou Our, en étoit infectée du temps même d'Abraham, qui fut obligé

(13) Voyez le Livre III.

(1) Ibidem. d'en ſortir, comme nous l'avons déja dit (1). On doit mettre auſſi au nombre de leurs plus anciennes Divinités les Theraphims, dont je parlerai dans la ſuite.

Telle fut la premiere Idolâtrie des Chaldéens : mais ils n'en demeurerent pas là. L'obſervation des Aſtres les porta à inventer l'Aſtrologie judiciaire, & en conſequence, cette fatale neceſſité qui determine tout ce qui arrive dans le monde, ou cette eſpece de *Fatum*, qui porta le nom du pays même où il avoit été inventé ; *Fatum Chaldaïcum*, ou, *Mathematicum*. De-là leur crédulité pour les Aſtrologues & pour les Devins qui les amuſoient par leurs vaines prédictions, comme le leur reprochent les Prophetes (*a*).

Outre les Dieux naturels, tels que les Aſtres, le feu, &c. les Chaldéens avoient des Dieux animés, c'eſt-à-dire, leurs premiers Rois, & leurs grands Hommes. Babylone, capitale de la Chaldée, étoit la plus Idolâtre de toutes les Villes du monde : c'eſt l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte. Le Prophete Jeremie la depeint d'un ſeul trait, en l'appellant une terre (2) Ch. 50. d'Idoles, *terra Sculptilium* (2) ; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle avoit adopté la plûpart des Dieux de ſes voiſins, & juſqu'aux monſtres de l'Egypte ; *& in portentis gloriantur* : ainſi ce que je dis dans ce Livre, des Dieux de l'Orient, devroit ſuffire pour l'intelligence du culte idolâtre de cette ville ; mais comme elle avoit auſſi quelques Dieux qui lui étoient particuliers, je dois en parler en peu de mots.

Belus étoit ſa grande Divinité, & rien n'étoit ſi magnifique ni ſi riche, que le Temple qu'il avoit à Babylone, comme nous l'avons dit. Mais ce Belus, étoit-il le même que Bel, (1) Æn. L. 1. ou Baal ? Etoit-il celui dont Virgile fait mention (3) ; *quam Belus, & omnes à Belo ſoliti ?* Etoit-il le fondateur & le premier Roi de Babylone ? C'eſt ce que j'examinerai dans le Tome II. à l'Article de Jupiter Belus.

Jeremie met au nombre des Dieux de cette Ville, *Merodach*. » Annoncez ceci parmi les Nations, publiez-le : dites, Babylone eſt priſe, Bel eſt confondu, Merodach eſt vaincu ; » leurs Statues ſont briſées, leurs Idoles vaincues » : *Annunciate in Gentibus . . . . dicite, confuſus eſt Bel, victus eſt Merodach ;*

(*a*) Voyez ce qu'on a dit là-deſſus d'après le Prophete Iſaïe, p. 402.

rodach ; confuſa ſunt Sculptilia ejus, ſuperata ſunt Idola eorum (1). Voilà une prédiction qui annonce à Babylone les plus grands malheurs, & une deſolation entiere. S'agit-il de la priſe de cette ville, & Merodach eſt-il le Roi ſous lequel elle fut priſe ? mais il n'y a aucune apparence, puiſque les Hiſtoriens ne donnent pas ce nom au Prince qui fut vaincu par Cyrus, lorſque ce Conquerant ſe rendit maître de cette ville.

(1) Jer. 50. v. 2.

Il y a des Interprétes qui prétendent que ce nom étoit commun aux Rois de Babylone (*a*) ; & en effet on en remarque quelques-uns dont les noms ſont compoſés de Merodach ; comme Merodach-Baladan, dont parle le Prophete Iſaie (2) ; Evilmerodach, dont il eſt fait mention dans le quatriéme Livre des Rois (3). Dans le Canon de Ptolemée on trouve un Mardo-Campanus, & Meſſi-Mordachus ; mais de la maniere dont s'exprime le Prophete, on ne peut pas douter qu'il ne s'agiſſe dans l'endroit que nous venons de citer, d'une Divinité adorée à Babylone, comme l'étoit Belus : *leurs Statues ſont briſées, leurs Idoles vaincues.* Selden qui a parlé des Dieux de Syrie avec tant d'érudition, avoue qu'il n'a rien trouvé dans l'Antiquité qui puiſſe faire connoître Merodach ; car apparemment il comptoit pour rien ce qu'en diſent les Rabbins.

(2) C. 39. 1.

(3) C. 25. 27.

Pour concilier les opinions differentes des Sçavans, je ſuivrai celle de Theodoret, qui dit que Merodach avoit été un ancien Roi de Chaldée, qui avoit merité d'être mis au rang des Dieux, ainſi que Belus. Dès-là on voit la raiſon pourquoi ſon nom étoit joint ordinairement à celui des Princes qui regnerent dans la ſuite ; comme celui de *Nebo*, ou *Nabo*, autre Dieu des Babyloniens, entroit dans ceux de Nabu-Chodonoſor, de Nabo-Polaſſar, &c.

Je dis que Nebo, ou Nabo étoit auſſi un Dieu adoré par les Babyloniens, & je me fonde ſur le verſet premier du Chapitre XLVI. d'Iſaïe ; *Confractus eſt Bel, contritus Nabo, Bel eſt briſé, Nabo eſt reduit en poudre, &c.* Car il eſt évident, quoiqu'en diſent quelques Interpretes, que le Prophete parle en cet endroit, de deux Divinités, dont le culte devoit être un jour entierement abandonné, & les Idoles renverſées. Je

(*a*) Voyez Calmet. ſur le Ch. 50. de ce Prophete.

ſçais qu'il y avoit dans le pays des Moabites, près de Jericho, une montagne & une ville qui portoient le nom de Nabo; mais ce n'eſt ni de la ville, ni de la montagne, qu'il s'agit dans le paſſage que je viens de citer. D'ailleurs il y a apparence que le culte de cette fauſſe Divinité, ayant été porté dans le pays des Moabites, ils donnerent ſon nom à une de leurs villes, & à la montagne ſur laquelle ils l'adoroient. Car c'étoit ordinairement ſur les lieux élevés qu'étoient les Temples & les Bois-Sacrés, comme il paroît par cent paſſages de l'Ecriture Sainte, & des Auteurs profanes.

CHAPITRE II.

Aſtarté ou Aſtaroth, Thammus ou Adonis.

ASTARTE' étoit la grande Divinité des Peuples de Syrie, & on voit par pluſieurs endroits de l'Ecriture Sainte, qu'elle étoit honorée également par les Pheniciens & par les Philiſtins. Tous les Sçavans conviennent qu'elle eſt la même que Venus, comme nous le dirons dans l'Hiſtoire des Dieux de la Grece. Ciceron qui parle des differentes Venus que la Theologie Payenne reconnoiſſoit, dit (1) que la quatriéme, qu'on appelloit Aſtarté, étoit née à Tyr dans la Syrie, & mariée à Adonis : *Quarta Venus Syria, Tyroque concepta, quæ Aſtarte vocatur, quam Adonidi nupſiſſe tradunt.* Il auroit parlé plus juſte s'il l'avoit confondue avec la premiere, qu'il dit avoir été fille du Ciel & de la Lumiere; car comme Aſtarté étoit parmi les Syriens la même que la Lune, ainſi que nous le dirons, cette origine lui convenoit parfaitement. On oſe même aſſûrer que les quatre Venus dont il parle, ſe reduiſent à la ſeule Aſtarté. On vient de le voir de la premiere, & il n'eſt pas difficile de le prouver de la ſeconde, qu'on croyoit auſſi être née dans la mer, du ſang qui coula de la playe de Cœlus; mais je reſerve cette diſcution pour le ſecond Volume (2).

(1) De Nat. Deor. L. 3.

(2) Hiſtoire de Venus.

Quoiqu'il en ſoit l'Ecriture Sainte qui parle ſouvent de cette Déeſſe, la nomme ſouvent *Aſtaroth* (3), & quelquefois le

(3) Reg. 31. v. 10.

Dieu (1), ou l'abomination des Sidoniens (2) : ſur quoi il eſt bon de remarquer, 1°. Que quoique le mot *Aſtaroth* ſoit au pluriel, il ne ſignifie pas pour cela pluſieurs Divinités. 2°. Que le nom maſculin de Dieu des Sidoniens, n'eſt pas non plus une preuve qu'Aſtaroth ſoit un Dieu ; car outre que les Hebreux n'ont point de mot qui marque une Déeſſe, il eſt ſûr que la Déeſſe des Sidoniens étoit adorée ſous les deux ſexes, ainſi que pluſieurs autres Dieux. Les Anciens en effet font mention du Dieu Lunus, qui étoit la Lune elle-même, & Virgile parlant de Venus, l'appelle un Dieu puiſſant ; *Pollentemque Deum Venerem.* 3°. Qu'Aſtaroth, ſignifie proprement des troupeaux de brebis & de chevres (3). Le Prophete Jeremie (4) appelle cette Déeſſe *la Reine du Ciel : les enfans*, dit-il, *amaſſent le bois, les peres allument le feu, & les femmes mêlent de la graiſſe avec de la farine, pour faire des gâteaux à la Reine du Ciel.* Sur quoi je fais encore deux remarques : la premiere, que le titre de Reine du Ciel eſt celui qui convient le mieux à Aſtarté, qui parmi les Syriens étoit la même que la Lune. La ſeconde, qu'on voit dans ce Paſſage une partie du culte qu'on rendoit à cette Déeſſe, & l'empreſſement qu'avoit tout le monde à préparer les Sacrifices qu'on lui offroit. Dans d'autres endroits des Livres Saints, elle eſt deſignée ſeulement par les mots d'*Aſera*, ou *Aſero*, ou *Aſerim* ; ce qui veut dire, les *Bois*, ou l'Idole du bocage, parce qu'en effet on l'honoroit dans les bois ſacrés, qui lui ſervoient de Temple. Les Septante n'ont pas fait difficulté de mettre quelquefois Aſtarté, au lieu d'Aſerot (5), puiſque ces deux termes deſignent veritablement la même Divinité.

(1) 3. Reg. 11. 5.
(2) 4. Reg. 23. 13.
(3) Deut. 17. 14.
(4) Cap. 7. v. 18.
(5) Paral. 15. v. 16. & 24.

Lorſque je dis qu'Aſtarté repreſentoit la Lune chez les Syriens, je veux dire qu'elle en étoit devenue le ſymbole, & à ne la conſiderer que comme une Divinité phyſique. Car on doit faire ici au ſujet de cette Déeſſe & de ſon époux Adoñis, la même diſtinction que j'ai déja faite pour Iſis & Oſiris. Aſtarté & Adonis regnerent dans la Syrie, & s'y firent tant aimer par les biens dont ils comblerent leurs Sujets, qu'après leur mort ils furent mis au rang des Dieux. Comme on croyoit dans ces premiers temps que les ames des grands hommes, & de ceux ſurtout qui avoient enſeigné les Arts neceſſaires à

la vie, alloient après la mort habiter dans les Aſtres, on voulut bien croire que celles de ce Prince & de ſon Epouſe avoient pris le Soleil & la Lune pour leur demeure, & on les honora comme ces Aſtres mêmes, dont le culte étoit déja établi : car il faut toujours ſe reſſouvenir que les Aſtres & les Planetes furent les premiers Dieux du Paganiſme ; & que la même Divinité pouvoit être un Dieu naturel, ou phyſique, & un Dieu animé.

Ce n'eſt pas que l'Hiſtoire nous ait conſervé le détail des actions de ces anciens Princes, qui meriterent après leur mort d'être mis au rang des Dieux, les monumens qui la contenoient s'étant perdus ; mais il eſt aiſé de juger que les fables qui ſont parvenues juſqu'à nous, font alluſion à l'Hiſtoire de ces hommes celelebres. Celles que les Grecs & les Latins ont publiées de Venus & d'Adonis, étoient fondées ſans doute ſur quelques anciennes traditions que les Pheniciens leur avoient appriſes : le fond de ces traditions étoit hiſtorique ; mais ces peuples l'avoient embelli de pluſieurs fictions, pour rendre leurs Dieux plus reſpectables.

(1) Met. I. 10. Selon Ovide (1), Adonis étoit le fruit du commerce de Cinyras avec ſa fille Myrrha. Cette Princeſſe obligée de ſe derober à la colere de ſon pere, qui s'en étoit approché ſans la connoître, dans le temps qu'une fête que celebroit la Reine, la ſeparoit de ſon mari, ſe retira en Arabie, où les Dieux touchés de ſes malheurs & de ſon repentir, la changerent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel elle a donné ſon nom. Ce fut en cet état qu'elle mit au monde le jeune Adonis, que les Nymphes du voiſinage reçurent en naiſſant, & nourrirent dans les antres de l'Arabie. Adonis devenu grand, alla à la Cour de Byblos dans la Phenicie, dont il fit tout l'ornement. Ici les Poëtes ſe ſont donné une libre carriere. Venus, diſent-ils (*a*), en devint éperduement amoureuſe, préfera ſa conquête à celle des Dieux-mêmes, & abandonna le ſejour de Cythere, d'Amathonte & de Paphos, pour le ſuivre dans les forêts du mont Liban, où il alloit chaſſer. Mars jaloux de la préference que cette Déeſſe donnoit à ce jeune Prince, employa pour ſe venger le ſecours de Diane, qui

(*a*) Voyez Theoc. Hygin, Ovide, &c.

ſuſcita un Sanglier qui ôta la vie à Adonis (*a*). Venus ayant appris ce triſte accident, donna toutes les marques de la plus vive douleur ;

. . . . *Pariterque ſinus, pariterque capillos*
Rūpit, & indignis percuſſit pectora palmis (1).

(1) Ovi. Met. Liv. 10.

Cependant le jeune Prince deſcendit dans le Royaume de Pluton, & inſpira de tendres ſentimens à Proſerpine. Venus monta au ciel pour obtenir ſon retour de Jupiter ſon pere, & la Déeſſe des Enfers refuſa de le rendre. Le pere des Dieux embarraſſé d'une affaire ſi difficile, s'en remit à la déciſion de la Muſe Calliope, laquelle crut contenter les deux Déeſſes en le leur rendant alternativement : on députa les Heures chez Pluton qui ramenerent Adonis, & depuis ce temps-là il demeura chaque année ſix mois ſur la terre auprès de ſa chere Venus, & ſix mois dans les Enfers.

Voilà ſans doute une fable bien myſterieuſe, & une énigme qu'on ſeroit bien embarraſſé d'expliquer dans tous ſes points : mais il eſt aiſé de juger qu'elle eſt mêlée d'Hiſtoire & de Phyſique, & c'eſt ce que nous tâcherons de développer dans la ſuite.

M. le Clerc, après Selden & Marsham, ayant mieux aimé prendre cette fable dans Phurnutus & dans d'autres Mythologues que dans Ovide, la rapporte & l'explique ainſi (2). Cinnyr, ou Cinyras, grand-pere d'Adonis, ayant bû un jour avec excès, s'endormit d'une maniere indecente. Mor ou Myrrha ſa bru, femme d'Ammon, accompagnée de ſon fils Adonis, l'ayant vû en cet état, en avertit ſon mari : celui-ci après que l'yvreſſe de Cinyras fut paſſée lui apprit cette avanture, dont il fut ſi piqué qu'il combla de malédictions ſa fille & ſon petit-fils. Voilà d'abord, dit M. le Clerc, le fondement du prétendu inceſte de Myrrha, dont parle Ovide ; ce Poëte ayant repreſenté l'indiſcrete curioſité de cette Princeſſe, comme un veritable inceſte. Myrrha chargée des malédictions de

(2) Bib. Uni. T. 3.

(*a*) Il y a une autre tradition qui porte que c'étoit Apollon qui avoit ſuſcité le Sanglier pour ſe venger de Venus, qui avoit aveuglé Erimanthe fils de ce Dieu, pour s'être mocqué de ſes galanteries.

ſon pere, ſe retira en Arabie, où elle demeura quelque temps; & c'eſt encore ce qui a donné lieu au même Poëte de dire, que ce fut dans ce pays qu'elle accoucha d'Adonis, parce qu'en effet ce jeune Prince y fut élevé. Quelque temps après, continue M. le Clerc, Adonis avec Ammon ſon pere & Myrrha ſa mere, alla en Egypte, où Ammon étant mort, ce jeune Prince s'appliqua entierement à cultiver l'eſprit de ce Peuple, lui enſeigna l'Agriculture, & fit pluſieurs belles Loix touchant la proprieté des terres. Aſtarté ou Iſis ſa femme l'aimoit avec paſſion, & ils vivoient enſemble comme un amant & une maîtreſſe. Adonis étant allé en Syrie fut bleſſé à l'aine par un ſanglier dans les bois du mont Liban, où il chaſſoit. Aſtarté qui crut que ſa bleſſure étoit mortelle, fit paroître tant de douleur qu'on le crut mort, & il fut pleuré dans l'Egypte & dans la Phenicie. Cependant il guerit, & la joye ſucceda à la triſteſſe. Pour perpétuer la memoire de cet évenement on inſtitua une fête annuelle, pendant laquelle, après avoir pleuré Adonis comme mort, on ſe réjouiſſoit enſuite comme s'il étoit reſſuſcité. Adonis fut tué, ſuivant le même Auteur, dans une bataille; & ſa femme le fit mettre au rang des Dieux. Après la mort d'Adonis, Aſtarté gouverna paiſiblement l'Egypte, & merita les honneurs divins. Les Egyptiens, dont la Theologie étoit toute ſymbolique, les repreſenterent dans la ſuite l'un & l'autre ſous la figure d'un bœuf & d'une vache, pour apprendre à la poſterité qu'ils avoient enſeigné l'Agriculture.

Pour ce qui regarde la fuite de Myrrha, dont parle Ovide, elle ne ſignifie, dit M. le Clerc, que la malediction qu'elle s'attira, & ſa retraite en Egypte avec ſon mari; & ſa metamorphoſe en arbre n'a été inventée que ſur l'équivoque du nom de *Mor* qu'elle portoit, & qui parmi les Arabes vouloit dire de la myrrhe.

On voit par cette explication, que le ſçavant Auteur que je viens d'abreger, étoit perſuadé qu'Adonis & Aſtarté étoient les mêmes qu'Oſiris & Iſis, & il n'eſt pas le ſeul qui ſoit de ce ſentiment, qui ne manque pas de vraiſemblance. Lucien, & Plutarque, parmi les Anciens; Selden, Marsham & pluſieurs autres, parmi les Modernes, l'avoient dit avant lui. M. le

Clerc, pour prouver cette opinion rapporte pluſieurs raiſons qu'on peut voir dans le troiſiéme Tome de ſa Bibliotheque Univerſelle. Les principales ſont, que pendant qu'on celebroit en Egypte la fête d'Oſiris, on en celebroit une ſemblable dans la Phenicie pour Adonis. On pleuroit l'un & l'autre, comme morts, & on ſe rejouiſſoit enſuite comme s'ils étoient reſſuſcités : mais ce qui eſt encore plus déciſif, d'anciens Auteurs aſſûrent que les Egyptiens pendant la celebration de leur fête, mettoient ſur le Nil dans un panier d'oſier une Lettre que les flots de la mer portoient en Phenicie, près de Byblos, où dès qu'elle étoit arrivée on ceſſoit de pleurer Adonis, & on commençoit à ſe réjouir de ſon retour. C'étoit donc la même fête ; & comme il n'eſt pas douteux qu'elle ne fût celebrée en Egypte en l'honneur d'Iſis & d'Oſiris, on en doit conclure que c'étoit pour eux-mêmes que les Syriens la celebroient.

On pourroit ajouter à ces preuves, qu'Adonis & Aſtarté étoient parmi les Pheniciens le ſymbole du Soleil & de la Lune, comme Oſiris & Iſis l'étoient en Egypte, & qu'Aſtarté étoit repreſentée ſur les monumens, avec une tête de vache ; ou du moins avec ſa dépouille, comme Iſis l'étoit parmi les Egyptiens. Enfin que dans les fêtes d'Adonis & d'Aſtarté, on portoit des repreſentations infames, ainſi que dans celles d'Iſis & d'Oſiris. Voilà les preuves de ceux qui ſoutiennent ce ſentiment expoſées dans toute leur force. Cependant je ſuis perſuadé qu'il faut diſtinguer ces quatre perſonnages, dont deux ont regné en Egypte, & les deux autres en Phenicie ; quoiqu'après leur mort ils ſoient devenus les uns & les autres, par les biens dont ils avoient comblé leurs Peuples, le ſymbole du Soleil & de la Lune. Je ne nie pas qu'il n'y ait pû avoir un grand commerce de Religion entre deux Peuples auſſi voiſins que l'étoient les Egyptiens & les Pheniciens ; mais ce commerce ne prouve pas l'identité de leurs Rois & de leurs Dieux ; & ſi l'on trouve quelques traits de leur hiſtoire qui ſe reſſemblent, il y en a un plus grand nombre encore qui ne peuvent pas convenir aux uns & aux autres. Car enfin, que peut avoir de commun avec l'hiſtoire d'Iſis ce qu'on raconte de Cinyras & de ſon inceſte ; trait d'hiſtoire évidemment imité de ce que l'Ecriture Sainte

raconte de Noé & de ſon fils ? Voit-on dans l'hiſtoire d'Iſis qu'elle ait été obligée de fuir la colere de ſon pere, & de ſe retirer en Arabie, comme Myrrha & Adonis ? D'ailleurs toute l'Antiquité (*a*) convient qu'Oſiris étoit le frere & le mari d'Iſis, & M. le Clerc eſt obligé de dire qu'Adonis n'étoit que le fils d'Aſtarté. Oſiris eſt tué par Typhon ſon frere, de la maniere que je l'ai dit : Adonis eſt tué, ou par un ſanglier, ou dans une bataille. Iſis raſſemble les membres épars de ſon époux, & leur éleve des tombeaux dans tous les lieux où elle les trouve ; raconte-t'on rien de pareil d'Aſtarté ? Le retour d'Adonis qui revient des Enfers, etoit une marque ſymbolique de ſa guériſon, comme je le dirai dans la ſuite ; celui d'Oſiris n'étoit que l'apparition d'un bœuf ſemblable à celui qu'on venoit de noyer. En Egypte on ſe rejouit lorſqu'on a retrouvé un jeune Taureau diſtingué par de certaines marques ; en Phenicie on s'abandonne à la joye, lorſqu'Adonis, qu'on croyoit mort, eſt veritablement gueri par les ſoins du Medecin Cocytus (*b*). Adonis, ſuivant l'Arrêt de Jupiter, demeure ſix mois aux Enfers avec Proſerpine, & ſix mois ſur la terre avec Venus ; les Egyptiens ne diſent rien de ſemblable de leur Oſiris. Venus ne pouvoit être un moment ſeparée de ſon cher Adonis ; Oſiris quitta Iſis pour aller aux Indes & dans differens autres pays. Iſis & Oſiris regnoient en Egypte, comme tout le monde en convient ; Aſtarté, Adonis, & ſon grand-pere Cinyras étoient Rois de Phenicie, dont la ville capitale, ſelon Strabon & Lucien, étoit Byblos, où ces deux Auteurs diſent que ſe paſſerent les évenemens qui font le ſujet de cette Hiſtoire. Enfin, l'un étoit un Prince conquerant, l'autre un Roi pacifique qui n'aimoit que la chaſſe. Mais ce que je vais dire du culte rendu à Adonis & à Aſtarté, comparé à celui d'Iſis & d'Oſiris, prouvera encore mieux qu'ils étoient differens les uns des autres.

Quoique j'aye traité ce ſujet dans une Diſſertation particuliere (*c*), je crois qu'on ne ſera pas faché d'en trouver ici l'abregé.

(*a*) Ciceron dans le paſſage qu'on a cité ; Theocrite Id. 3. & Bion dans l'Epitaphe d'Adonis : ſans parler des autres Auteurs anciens qui diſent la même choſe.

(*b*) Voyez la ſuite de cette Hiſtoire.

(*c*) Voyez les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, *Tome III.*

Adonis

Adonis aimoit paſſionnément la chaſſe ; & un jour qu'il étoit dans les forêts du mont Liban, un ſanglier le bleſſa à l'aine : on vint auſſi-tôt porter à Aſtarté la nouvelle de la mort de ce Prince. Rien ne peut égaler l'affliction qu'elle en conçut, ainſi que je viens de le dire. Elle fit retentir toute la ville de ſes gemiſſemens, & tout le Royaume prit le deuil. Pour rendre immortelle la memoire de ce jeune Prince, & adoucir en quelque ſorte l'affliction de la Reine, on établit en l'honneur d'Adonis un culte, & des fêtes ſolemnelles : c'étoit la reſſource ordinaire des flateurs, & l'Antiquité doit preſque tous ſes Dieux, au ſoin qu'on a eu d'honorer les morts pour plaire aux vivans.

Il y avoit, au rapport de Lucien, un fleuve près de Byblos, qui portoit le nom d'Adonis ; ce fut-là ſans doute qu'on lava la playe de ce Prince, & comme l'eau en devenoit rouge, par les ſables que le vent y pouſſoit du mont Liban dans certaine ſaiſon de l'année, comme Lucien l'apprit d'un habitant du pays, on voulut bien croire que c'étoit le ſang d'Adonis qui cauſoit ce changement, & on prit même ce temps-là pour celebrer ſes fêtes. Toute la ville commençoit d'abord à prendre le deuil, & à donner des marques publiques de douleur & d'affliction. On n'entendoit de tous côtés que pleurs & que gemiſſemens : les femmes, qui étoient les Miniſtres de ce culte, étoient obligées de ſe raſer la tête, & de ſe battre la poitrine, en courant par les rues ; & l'impie ſuperſtition obligeoit celles qui refuſoient d'aſſiſter à cette ceremonie, à ſe proſtituer pendant un jour (1), pour employer au culte du nouveau Dieu, l'argent qu'elles gagnoient à cet infame commerce. Au dernier jour de la fête, le deuil ſe changeoit en joye, & chacun ſe réjouiſſoit comme ſi Adonis étoit reſſuſcité. La premiere partie de cette ſolemnité s'appelloit Ἀφανισμὸς, pendant laquelle on pleuroit le Prince mort, & la ſeconde, Εὕρεσις, la découverte, où la joye ſuccedoit à la triſteſſe.

(1) Lucien, l. cit.

Cette ceremonie étoit continuée pendant huit jours, & elle étoit celebrée en même temps dans la Baſſe-Egypte. Lucien (2) remarque à ce ſujet une choſe fort ſinguliere, & dont il a été lui-même le témoin. Les Egyptiens expoſoient ſur la mer

(2) Loc. cit.

un panier d'oſier (*a*), qui étant pouſſé par un vent favorable, arrivoit de lui-même ſur les côtes de Phenicie, où les femmes de Byblos qui l'attendoient avec impatience, l'emportoient dans la ville; & c'étoit alors que l'affliction publique finiſſoit, & la fête ſe terminoit par les tranſports de joye qu'on faiſoit éclater de tous côtés. *Simulatione luctûs peractâ*, dit Macrobe, *celebratur lætitiæ exordium* (1).

(1) Sat. L. 1. ch. 2.

Cette circonſtance n'a pas été oubliée par les Ecrivains ſacrés, & c'eſt au rapport de Procope de Gaze (2) & de S. Cyrille (3), le ſens qu'il faut donner à ce paſſage du Prophete Iſaïe, où il eſt dit: *Mittens per mare legatos, & in vaſis junceis per ſuperficiem aquarum.* Les Septante, qui étoient eux-mêmes à Alexandrie, & qui devoient par conſequent être bien informés de ce fait, ne laiſſent aucun lieu d'en douter; ils ajoutent même, comme le remarque ſaint Cyrille, qu'il devoit y avoir dans ce petit vaiſſeau des Lettres, qu'ils appellent Ἐπιστολὰς βυβλίνας.

(2) In Iſai. c. 18.

(3) In Iſai. c. 18.

Le culte d'Adonis ne fut pas renfermé dans la Syrie, & il penetra bien-tôt dans les pays voiſins. Theocrite (4) raconte que les Dames de Syracuſe s'embarquoient pour aller à Alexandrie, où la fête celebrée en ſon honneur les appelloit. Rien n'étoit ſi ſuperbe que l'appareil de cette ceremonie. Arſinoé, ſœur & femme de Ptolemée Philadelphe, portoit elle-même la Statue d'Adonis. Elle étoit accompagnée des femmes les plus conſiderables de la ville, qui tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boëtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres, & toutes ſortes de fruits. La pompe étoit fermée par d'autres Dames qui portoient de riches Tapis, ſur leſquels étoient deux Lits en broderie d'or & d'argent, l'un pour Venus, & l'autre pour Adonis. On y voyoit la Statue de ce jeune Prince avec une paleur mortelle ſur le viſage, qui n'effaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu ſi aimable. Cette Proceſſion marchoit ainſi du côté de la mer, au bruit des trompettes & de toutes ſortes d'inſtrumens qui accompagnoient la voix des Muſiciens. Ce même culte s'étendit dans toute l'Aſſyrie, comme Macrobe nous l'apprend (5):

(4) Id. 15.

(5) Sat. L. 1. cap. 21.

(*a*) Lucien croit qu'il étoit fait de ce bois dont on ſe ſervoit pour faire le papier, & il l'appelle κιφάλιν βυβλίνην.

Inſpectâ religione Aſſyriorum, apud quos Veneris Architidis & Adonidis maxima olim veneratio viguit.

C'eſt ſans doute à la même fête, celebrée à Babylone, que fait alluſion le Prophete Baruch (1), lorſqu'il dit que les Prêtres de cette ville étoient aſſis dans leurs Temples la tête nue & raſée, avec des habits déchirés, *pleurants comme dans un feſtin pour un mort.* Les Interpretes de l'Ecriture Sainte ſont perſuadés que lorſque Moyſe défend aux Iſraëlites (2) de ſe raſer la tête pour *le mort*, il fait alluſion au deuil & aux fêtes d'Adonis; & que dans le conſeil que Balaam donna à Balac, Roi des Moabites, d'attirer les Hebreux aux fêtes de ſes Dieux, dans leſquelles après le feſtin on s'abandonnoit à toutes ſortes de deſordres, il s'agit de celles du même Dieu, dont le culte avoit penetré dans les Etats de ce Prince. Ammian Marcellin (3) le dit en particulier de la ville d'Antioche. *Evenerat autem iiſdem diebus annuo curſu Adonia ritu veteri celebrari;* & cet Auteur fait voir en même temps que les ceremonies qu'on pratiquoit dans cette ville, étoient les mêmes que celles des funerailles des perſonnes de conſideration, comparant la pompe funebre d'un jeune Prince tué dans un combat, à celle de la fête d'Adonis, que les femmes celebroient avec tant de pleurs & de gemiſſemens.

(1) Chap. 6. v. 30. & 31.

(2) Levit. 16.

(3) Liv. 19. & 22.

La Judée étoit trop voiſine de l'Aſſyrie & de l'Egypte, & les Juifs avoient trop de penchant pour les ſuperſtitions étrangeres, pour n'avoir pas à leur tour celebré les Fêtes de cette fauſſe Divinité. Le Prophete Ezechiel (4), dans l'un de ces divins tranſports, où Dieu lui reveloit les abominations d'Iſraël, vit près de la Porte du Temple, qui regardoit du côté du Septentrion, des femmes aſſiſes qui pleuroient Thammus (*a*). Les Interpretes ſont partagés ſur la ſignification de ce nom, & les Rabbins ont debité à cette occaſion pluſieurs fables ridicules; mais il faut nous arrêter à l'autorité de Saint Jerôme & de quelques autres Peres de l'Egliſe, qui ont traduit le mot *Thammus* par celui d'Adonis; *& ecce ſedebant ibi mulieres, plangentes Adonidem*, & ont cru avec beaucoup de raiſon, que ces femmes de Judée pleuroient la mort de ce Prince, & en celébroient la fête, à peu près comme les Peu-

(4) Chap. 8. v. 15.

(*a*) Les Septante le nomment Thammos.

ples voiſins ; dont nous venons de parler. L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie confirme ce ſentiment, en traduiſant le même mot par celui d'Adonis.

De ſçavoir maintenant pourquoi le Prophete nomme Adonis, Thammus ; c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de deviner : je vais cependant en apporter deux raiſons. La premiere, eſt que Adonis ayant été pris pour le Soleil, comme je le ferai voir plus bas, le texte ſacré lui a donné le nom du mois, où cet Aſtre entrant dans le ſigne du Cancer, porte ſur notre hemiſphere la chaleur avec la fecondité ; ce qui arrive au mois de Juin, appellé *Thammus* par les Hebreux ; & ce qui prouve que cette conjecture n'eſt pas ſans fondement, c'eſt que les Aſtronomes Juifs nommoient l'entrée du Soleil dans ce ſigne, *Tecupha Thammus*, *Periodus Tammus*. La ſeconde eſt tirée de la tradition, qui portoit qu'Adonis ayant été tué au mois de Juin, ainſi que nous l'apprenons de S. Jerôme (1), c'eſt ſelon ce ſçavant Pere de l'Egliſe, ce qui fit donner ce nom au Prince dont nous parlons : *Quia tamen menſe Junio amaſius Veneris pulcherrimus juvenis occiſus, eumdem Junium menſem eodem appellant nomine, & anniverſariam ei celebrant ſolemnitatem.* Cette raiſon me paroît la meilleure, parce que je ſuis perſuadé que le fond des Fables, & des ceremonies de la Religion payenne, étoit preſque toûjours hiſtorique, & que les allegories ne ſont venues que dans la ſuite au ſecours de l'ignorance ou de l'avarice des Prêtres.

(1) Comm. in Ezechiel.

De la Syrie & de la Paleſtine, le culte d'Adonis paſſa dans la Perſe, dans l'Iſle de Chypre, & enfin dans la Grece, ſurtout à Athenes, où la fête d'Adonis étoit celebrée avec beaucoup de magnificence ; ſur quoi on peut conſulter ma Diſſertation.

Quand le temps de la fête d'Adonis étoit arrivé, on avoit ſoin, comme le remarque Plutarque, de placer dans pluſieurs quartiers de la Ville des repreſentations de Cadavres reſſemblants à un jeune homme, mort à la fleur de ſon âge. Les femmes vétues d'habits de deuil, venoient enſuite les enlever pour en celebrer les funerailles, pleurant & chantant des Cantiques, qui exprimoient leur affliction. Les larmes de ces femmes étoient accompagnées de cris & de gemiſſemens, au

rapport d'Ariſtophane & de Bion; ce qu'Ovide exprime très-heureuſement (1).

(1) Met. l. 10.

. . . . . *Luctus monumenta manebunt*
Semper, Adoni, mei; repetitaque mortis imago
Annua plangoris peraget ſimulamina noſtri.

Plutarque ajoute encore, que les jours pendant leſquels on celebroit cette fête, étoient reputés malheureux, & qu'on prit pour un mauvais augure le départ de la Flote des Atheniens, qui mit à la voile en ce temps-là, pour aller en Sicile; & Ammian Marcellin, fait la même remarque au ſujet de l'entrée de l'Empereur Julien dans la ville d'Antioche. *Et viſum eſt triſte, quod amplam Urbem, Principum domicilium, introeunte Imperatore nunc primùm, ululabiles undique planctus & lugubres ſonitus audiebantur.*

Nous voyons auſſi parmi les autres ceremonies de la fête d'Adonis, qu'on portoit dans des vaſes de terre, du bled qu'on y avoit ſemé, des fleurs, de l'herbe naiſſante, des fruits, de jeunes arbres, & des laitues. Suidas, Heſychius (2) & Theophraſte (3), nous apprennent ces circonſtances, & ils ajoutent, qu'à la fin de la ceremonie, on alloit jetter ces Jardins portatifs, ou dans quelque fontaine, ou dans la mer, lors qu'on en étoit voiſin, comme le remarquent Euſtathe (4), & le Scholiaſte de Theocrite (5). C'étoit une eſpece de Sacrifice qu'on faiſoit à Adonis, comme nous l'apprenons d'Heſychius.

(2) In Ἀδώνιδος κῆποι.
(3) Hiſt. plant. L. 6. c. 7.
(4) Sur le dixiéme de l'Iliade.
(5) Loc. cit.

Il eſt aiſé, au reſte, de rendre raiſon de ces ceremonies: on faiſoit alluſion par là, aux circonſtances de la vie & de la mort d'Adonis, & je ne ſçais pourquoi on y a cherché du myſtere. Cette herbe tendre, ce bled nouvellement germé, qui ſechoit peu de temps après, marquoient que ce Prince étoit mort à la fleur de ſon âge, & avoit été moiſſonné comme une jeune plante.

J'ai dit qu'on portoit des laitues dans cette même fête; & les Anciens ont rendu differentes raiſons de cet uſage. Ils ont cru que c'étoit à cauſe de la tradition qui apprenoit que Venus avoit caché parmi les laitues ſon cher Adonis, après ſa

bleſſure, comme le rapporte Heſychius. Nous avons même un Fragment d'Eubulus, qu'Athenée nous a conſervé (1), qui en rend la même raiſon. » Ne me ſervez pas des laitues, dit » un Interlocuteur à une femme, car on dit que c'eſt parmi » des laitues que Venus cacha ſon cher Amant après ſa mort »; & ce même Auteur appelle ce legume, *la viande des morts.* Nicandre de Colophon, comme on peut le voir dans le même Athenée (2), étoit dans ce ſentiment, puiſqu'en racontant de quelle maniere Adonis pour éviter le ſanglier qui le pourſuivoit, s'étoit caché derriere une plante que les Cypriens nommoient *brentim ;* il a traduit ce mot barbare par celui de laitue. M. le Clerc corrige heureuſement cet Auteur, en diſant (3) qu'il faut lire, βέρατιν, mot qui dans la langue Phenicienne, ſignifie un ſapin, aſyle plus ſûr pour mettre à couvert Adonis, que des laitues ; ce qu'Ovide ſemble inſinuer dans ces vers :

(1) Liv. 2.

(2) Loc. cit.

(3) Bib. univ. T. 3.

. . . . *trepidumque & tuta petentem*
Trux aper inſequitur (4).

(4) Loc. cit.

Il ne me reſte enfin pour finir l'explication de toutes les circonſtances du culte d'Adonis, qu'à rechercher la raiſon pourquoi dans ſes fêtes on faiſoit ſucceder la joye à la triſteſſe. Phurnutus, Lactance (5), Macrobe (6), & quelques autres, ſe ſont efforcés à prouver qu'Adonis n'étant autre choſe que le Soleil, les myſteres qu'on celebroit en ſon honneur, devoient s'y rapporter; & qu'ainſi la mort d'Adonis marquoit l'éloignement du Soleil pendant l'hyver; comme la joye de le voir reſſuſcité, figuroit le retour de cet Aſtre, qui après avoir parcouru les Signes meridionaux, & être deſcendu, pour ainſi dire, dans le Royaume de Pluton, marqué par le Pole qui nous eſt oppoſé, revenoit au bout de ſix mois vers ceux du Septentrion, & ramenoit avec les beaux jours, la joye & l'allegreſſe. Ces Auteurs ajoutent que c'étoit pour cela qu'on avoit heureuſement imaginé que Proſerpine avoit voulu retenir Adonis dont elle étoit amoureuſe (7), & que Venus voulant auſſi le poſſeder, Jupiter avoit remis la deciſion de ce differend entre les mains de Calliope, comme

(5) De Diis & Mundo.

(6) Sat. L. 1. c. 2.

(7) Hyg. poet. Aſtron.

nous l'avons dit. On ajoutoit qu'un ſanglier avoit cauſé la mort d'Adonis, parce que cet animal eſt le ſymbole de l'hyver, comme le dit Macrobe (1) : *Hyems veluti vulnus eſt ſolis, quæ & lucem ejus nobis minuit & calorem, quod utrumque animantibus accidit morte.*

(1) Loc. cit.

D'autres prétendent qu'Adonis marquoit le grain, qui eſt renfermé pendant ſix mois dans les entrailles de la terre, comme s'il étoit entre les bras de Proſerpine, qui en eſt la Déeſſe; d'où il venoit voir ſa chere Venus, lorſqu'il commençoit à croître.

Mais ne prêtons-nous pas trop d'eſprit aux premiers inventeurs des ceremonies & des fêtes, qui n'avoient d'autre but que de rappeller le ſouvenir des évenemens qui y avoient donné lieu? Le Soleil, pour s'éloigner pendant l'hyver, deſcend-il aux Enfers? Abandonne-t'il les hommes, ſurtout dans la Syrie & la Phenicie, où les hyvers ſont ſi courts, & quelquefois plus ſupportables que les étés? Si c'étoient des Lapons ou des Siberiens qui euſſent inſtitué cette fête, on pourroit croire que l'abſence totale du Soleil les y auroit portés; mais on ne ſçauroit ſe le perſuader des habitans de la Syrie, qui jouiſſent toujours d'un ciel ſi ſerein, & où l'inégalité des jours n'eſt pas même fort conſiderable. D'ailleurs, ſi ce ſyſtême étoit vrai, il auroit fallu celebrer la fête d'Adonis dans des temps differens de l'année, & à ſix mois l'une de l'autre; au lieu qu'on ne la celebroit qu'une fois l'an, & dans un mois éloigné des deux Equinoxes, qui auroient mieux marqué le moment où le Soleil commence à s'éloigner ou s'approcher de notre Pole.

J'aime donc mieux croire que le fondement de cette double ceremonie, étoit tiré de la tradition qui portoit, qu'Adonis ne mourut point de la bleſſure qu'il avoit reçue ſur le mont Liban, & que le Medecin Cocytus le guerit contre toute ſorte d'apparence. Car c'eſt en ce ſens que Ptolemée, fils d'Epheſtion, prend un vers grec de l'Hyacinthe d'Euphorion, où il eſt dit que *ce Medecin, Diſciple de Chiron, lava ſeul la playe d'Adonis;* c'eſt-à-dire, qu'il fut le ſeul qui fut employé à une cure ſi difficile : autrement ce vers n'auroit aucun ſens raiſonnable. On regarda cette guériſon comme une eſpece de

miracle, & dans les tranſports d'allegreſſe, on diſoit ſans doute que ce Prince étoit reſſuſcité, qu'il étoit ſorti des Enfers; expreſſions metaphoriques aſſez ordinaires dans ces ſortes d'occaſions.

Il eſt vrai que la plûpart des Anciens, ſurtout des Latins, ont cru qu'Adonis étoit mort de ſa bleſſure (1); mais quelques Auteurs Grecs nous apprennent qu'il n'en mourut pas, ce qu'ils ont toutefois exprimé d'une maniere poëtique, en diſant, comme on peut le voir dans Theocrite (2), que les Heures ramenerent Adonis de l'Acheron, après qu'il y eut demeuré douze mois; ce qui veut dire ſans doute, que ce Prince ne guerit qu'au bout d'un an, & que les Heures, c'eſt-à-dire, le temps & les ſaiſons, car c'eſt la propre ſignification du nom que les Grecs donnent à ces Déeſſes (3), le rendirent enfin à ſa chere Venus : & ſi on ne prend point en ce ſens là le vers de Theocrite, il faudra toujours que le ſyſtême des Mythologues tombe, puiſqu'il detruit l'idée du partage que le Soleil fait des deux hemiſpheres, en faiſant demeurer Adonis un an chez Proſerpine, c'eſt-à-dire, ſans tant de façons, entre les bras de la mort. Ainſi on peut croire avec beaucoup de raiſon, que le deuil de Venus, à la premiere nouvelle de la bleſſure d'Adonis, fut ſi grand que le bruit ſe repandit dans toute la Phenicie, que ce Prince étoit mort. On le pleura comme tel, tant qu'il fut en danger, & l'on ne commença à ſe rejouir que lorſqu'il fut entierement gueri: double circonſtance, dont on conſerva le ſouvenir dans les deux parties de la ceremonie qu'on inſtitua à ce ſujet : car on ſçait que les grands évenemens donnoient lieu à l'établiſſement des fêtes, comme l'Hiſtoire ſainte & profane nous l'apprennent.

(1) Ovide, Hygin, &c.

(2) Idill. 15.

(3) ὥραι.

Que ſi l'on s'obſtine à croire qu'Adonis mourut de ſa bleſſure, je dirai pour rendre raiſon de cette joye qui ſuccedoit à la triſteſſe au dernier jour de la fête, que l'on vouloit ſignifier par là, que ce Prince ayant été mis au rang des Dieux, ne laiſſoit plus aucun ſujet de s'affliger, & qu'après avoir pleuré ſa mort, on devoit ſe rejouir de ſon Apothéoſe. Les Prêtres, qui n'auroient pas trouvé leur compte à une tradition qui portoit que le Dieu qu'ils ſervoient avoit été ſujet à la mort,

tâcherent

tâcherent dans la ſuite d'en cacher l'origine au peuple, & inventerent les explications allegoriques que je viens de réfuter.

Je conviens qu'il y a des Auteurs qui prétendent que le culte d'Adonis avoit rapport au Soleil, dont il étoit devenu le ſymbole; mais comme mon deſſein eſt de remonter à la ſource de la fable, je n'y trouve que les monumens que l'amour & la reconnoiſſance avoient conſacrés en l'honneur d'un Prince cheri.

Ovide parle élegamment de cette fête d'Adonis (1) & de ſa metamorphoſe en fleur. « Venus deſeſperée de la mort de » ſon Amant, s'adreſſe au deſtin & dit: non mon cher Ado- » nis ne ſera pas entierement ſoumis à ta puiſſance, & la » poſterité du moins conſervera un monument éternel de ſon » malheur, & de mon affliction. La fête qui ſera celebrée » tous les ans en memoire d'un accident ſi funeſte, rappellera » ſans ceſſe le ſouvenir de la douleur qu'il me cauſe, & du » ſang d'un Amant ſi cheri, naîtra une fleur . . . Après » ce diſcours, elle repandit du Nectar ſur le ſang qui couloit » de la playe d'Adonis . . . En moins d'une heure, il » en ſortit une fleur rouge, comme celle de la grenade. » Cette fleur dure peu, puiſque les mêmes vents qui la font » éclorre, la font auſſi tomber ».

(1) Met. l. 10. v. 125.

On juge bien que la naiſſance de cette fleur, eſt un épiſode, inventé pour orner cette hiſtoire. Cette fleur au reſte étoit, ſelon Pline, l'Anémone, & on la nommoit ainſi, parce que c'eſt le vent ἀνέμως, qui la fait éclorre: ce que le Poëte Latin exprime heureuſement dans ce ſeul vers:

Excutiunt iidem, qui præſtant nomina venti.

Comme après la mort d'Adonis, Aſtarté gouverna ſon Royaume avec beaucoup de douceur & d'équité, elle fut, comme lui, miſe au rang des Dieux, & honorée d'un culte particulier. Ce culte fut aſſez pur d'abord; mais il s'y mêla dans la ſuite, des infamies que je n'ai pas deſſein de décrire. Cette Déeſſe étoit honorée principalement dans ces Bois ſacrés, que l'Ecriture Sainte nomme *Aſerim*, ainſi que nous

l'avons dit; & S. Jerôme traduit toujours ce mot, par celui de Priape, pour marquer les deſordres qui s'y commettoient. Outre les Bois ſacrés, cette Déeſſe avoit des Temples. Herodote (1) parle de celui d'Aſcalon, qui lui étoit dedié, & qui, ſelon cet Auteur, étoit le plus ancien de ſes Temples. Elle en avoit auſſi dans les Iſles de Chypre & de Cythere, & ſans doute dans pluſieurs autres endroits.

(1) Liv. 1.

Comme Aſtarté étoit devenue le ſymbole de la Lune, ainſi qu'Adonis celui du Soleil, les Livres Saints joignent toujours le culte de Baal, qui repreſentoit cet Aſtre, avec celui d'Aſtaroth, ou Aſtarté.

Pour faire voir en peu de mots à quel excès étoit portée la ſuperſtition pour ces deux Idoles, il ſuffit de dire qu'Achaz avoit quatre cens cinquante Prophetes, ou Prêtres de Baal, & que Jezabel ſon épouſe, qui avoit introduit dans Iſraël le culte d'Aſera, ou d'Aſtarté, en avoit quatre cens de cette Déeſſe (2), dont Itobal Roi de Tyr ſon pere étoit Grand Prêtre, comme nous l'apprenons de Menandre d'Epheſe, cité par Joſeph (3).

(2) 4. Reg. c. 18. & 19.

(3) Contra App.

Remarquons encore que les Bois conſacrés à cette Divinité, étoient toujours proche des Temples de Baal, & que pendant qu'on offroit à celui-ci des Sacrifices ſanglans, & même des Victimes humaines, on ne preſentoit à celle-là que des gâteaux, des liqueurs & des parfums; mais on s'abandonnoit en ſon honneur, aux proſtitutions les plus honteuſes, dans des tentes faites exprès, ou dans des cavernes qui ſe trouvoient dans les Bois qui lui étoient conſacrés. Les adorateurs de cette fauſſe Divinité, ſe faiſoient imprimer ſur la chair la figure d'un arbre, & on les appelloit pour cela, *Dendrophori*, *porte-arbres*; ce qui revient merveilleuſement à ce que dit l'Ecriture Sainte d'Aſtaroth, dont le nom d'*Aſera* qui lui eſt donné par les Prophetes, ſignifie des arbres, ou un bocage.

On lui dreſſoit auſſi des tables ſur les toits des maiſons, auprès des portes, ou dans les veſtibules, comme auſſi dans les carrefours; & au premier jour de chaque Lune, on préparoit un ſouper pour la Déeſſe; & c'eſt, pour le dire en paſſant, ce que les Grecs nommoient *le ſouper d'Hecate*: on préparoit les mêmes repas pour Adonis.

La maniere de repreſenter ces deux Divinités étoit differente, ſuivant les lieux qui avoient adopté leur culte; & quelquefois Baal ou le Soleil, étoit vêtu en femme, pendant qu'Aſtarté ou la Lune paroiſſoit armée & avec de la barbe; mais plus ſouvent ſous la figure d'une femme, ayant pour coëffure une tête de bœuf avec ſes cornes, ou pour marquer ſa Royauté, comme le dit Porphyre dans Euſebe (1), ou pour repreſenter le Croiſſant de la Lune, comme Iſis, qui étoit en Egypte (2) le Symbole de cette Planete, l'annonçoit par les cornes.

(1) Prep. l. 1. c. ult.

(2) Herod. L. 2. c. 41.

Macrobe (3) fait la deſcription de la Venus Architis, qu'on adoroit ſur le mont Liban. Elle étoit, ſelon lui, en poſture d'une femme triſte & affligée, ayant la tête couverte & appuyée ſur ſa main gauche, enſorte qu'on croyoit voir couler ſes larmes; image vive & parlante de l'affliction que fit paroître Aſtarté, à la premiere nouvelle de la bleſſure d'Adonis. Enfin les Medailles de la ville de Tyr (*a*), frappées en l'honneur de Demetrius, ſecond Roi de Syrie, repreſentent Aſtarté, ou la Venus Tyrienne, vétue d'un habit long avec un manteau retrouſſé ſur le bras gauche. Elle a une main avancée, comme commandant avec autorité, pendant que de l'autre elle tient un bâton recourbé, & fait en forme de croix. Parmi les fleurs, la roſe lui étoit conſacrée, parce qu'elle avoit été teinte du ſang d'Adonis, qu'une de ſes épines avoit piqué. On ajoutoit que cette fleur, blanche auparavant, étoit devenuë rouge depuis ce moment, ainſi qu'on le voit dans Ovide (4).

(3) Sat. L. 1. c. 41.

(4) Metam. *l.* 10.

Finiſſons cet Article, en remarquant, 1° que la Déeſſe Celeſte que Sanchoniathon, & après lui Porphyre, nomment *Baltis* (5), *la Maitreſſe ou la Reine*; que la Venus d'Aſcalon; l'Alilat des Arabes; l'Iſis des Egyptiens, repreſentoient toutes la Lune, chez les differens Peuples qui adoroient cette Planete, dont le culte étoit fort répandu dans l'Orient. 2°. Qu'il ſe pouvoit faire encore qu'Aſtarté, ou Venus, la même que les Grecs nommoient Venus Uranie, ou la Celeſte, repreſentoit la Planete de ce nom : mais il eſt conſtant par Herodote, & par les autres Anciens, qu'elle étoit le plus ſou-

(5) Ap. Euſ. Prep. Liv. 1. c. 10.

(*a*) Voyez Vaillant, *Hiſtoria Seleucidarum* p. 272. & 273. *venit Pariſiis apud Briaſſon.*

vent priſe pour la Lune, ou ce qui eſt la même choſe, pour la Reine du Ciel. 3°. Que le nom d'Adonis, qui eſt à peu près le même que celui d'Adonaï ou celui de Κύριος, le *Seigneur* qu'on a donné à ce même Prince, ſont tous convenables au Soleil, qui eſt comme le Maître & le Seigneur du ciel. 4°. Que dans ce qui regarde Adonis & Aſtarté, ainſi qu'Iſis & Oſiris, il faut toujours diſtinguer deux ſortes de Divinités, des Dieux animés, & des Dieux naturels. Dans le premier cas ce ſont des Rois d'Egypte & de Phenicie, qui par leurs belles actions ont merité d'être mis au rang des Dieux : dans le ſecond, c'eſt le Soleil, la Lune & les autres Aſtres, dont le culte, anterieur à celui des grands Perſonnages, a été confondu avec celui qu'on leur a rendu ; ſoit qu'on crût que leurs ames après leur mort euſſent choiſi ces Aſtres pour leur demeure ; ſoit pour quelque autre raiſon, que nous ne connoiſſons pas. Cette diſtinction ſi néceſſaire dans la matiere que je traite, fait le fond de la Mythologie, & ſans elle il ſeroit impoſſible d'y rien entendre ; car je ne crois pas qu'on puiſſe nier que les quatre perſonnes, dont je parle, n'ayent veritablement exiſté, puiſque l'Hiſtoire parle de leur naiſſance, de leurs actions, de leur mort, & qu'elle fixe le lieu de leur demeure ; ni qu'ils ayent été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte particulier ; encore moins, que dans ce culte il ne ſe rencontre des choſes qui ne peuvent ſe rapporter qu'au Soleil, à la Lune, & aux autres Planetes.

Aſtarté dans la ſuite des temps fut nommée Junon l'Aſſyrienne, comme l'aſſûre Lucien (1) ; mais ſelon cet Auteur, ce n'étoit pas ſon nom, & elle ne le prit qu'au temps où l'on commença de celebrer en ſon honneur les grands myſteres. Ce même Auteur aſſûre que de toutes les Villes de Syrie, Hierapolis, ou la Ville ſacrée, étoit celle où Aſtarté étoit le plus honorée : & comme il étoit Syrien d'origine, & qu'il n'avance rien, comme il le dit lui même au commencement de ſon curieux & ſçavant Traité de la Déeſſe de Syrie, qu'il n'ait vû, ou appris de ſes Prêtres, ſon autorité doit être ici d'un grand poids. « De tous les Temples de la Syrie, dit-il, » le plus celebre & le plus auguſte eſt celui qui eſt dans cette » Ville : car outre les ouvrages de grand prix, & les offrandes qui

(1) De Dea Syr.

» qui y ſont en très-grand nombre, il y a des marques d'une » Divinité qui y preſide. On y voit les Statues ſuer, ſe mou- » voir, rendre des Oracles ; & on y entend ſouvent du bruit, » les portes étant fermées : auſſi eſt-il le plus riche de tous » ceux qui ſont venus à ma connoiſſance ».

Après avoir rapporté les differentes opinions au ſujet de celui qu'avoit fait bâtir ce ſuperbe Temple, il en fait la deſcription. » Il eſt tourné, dit-il, vers l'orient, & élevé de » deux toiſes au deſſus du rez de chauſſée, & on y monte » par un degré de pierre. D'abord on trouve un grand Portique » d'une ſtructure admirable. Les portes de ce Temple ſont » d'or, auſſi bien que la couverture, ſans parler de l'interieur » qui brille partout du même metal. Cet Edifice eſt ſeparé » en deux parties, dont l'une eſt comme le Sanctuaire, & » eſt plus élevée que l'autre ; mais il n'eſt permis qu'aux Prê- » tres d'y entrer, & ſeulement aux principaux. C'eſt dans ce » Sanctuaire que ſont deux Statues d'or ; l'une de Jupiter » portée ſur des bœufs, l'autre de Junon, ſoutenue ſur des » lions. Cette derniere eſt une eſpece de Panthée, qui porte » les ſymboles de pluſieurs autres Déeſſes (1), & tient d'une » main un Sceptre & de l'autre une Quenouille, & a la tête » environnée de rayons, & couronnée de tours. On voit auſſi » dans le même Temple pluſieurs autres Statues, d'Apollon, » d'Atlas, de Mercure, de Lucine, &c.

(1) De Minerve, de Venus, de la Lune, de Rhea, de Diane, de Nemeſis, & des Parques.

Tel étoit, ſelon Lucien, l'interieur du Temple. » Au de- » hors étoit un grand Autel d'airain, accompagné de pluſieurs » Statues, faites par les meilleurs Maîtres. Il y avoit plus de » trois cens Prêtres, employés ſeulement au ſoin des Sacri- » fices, ſans parler d'une infinité d'autres Miniſtres ſubalter- » nes. Les Prêtres étoient vétus de blanc, & le Souverain » Pontife, de pourpre, avec une Tiare d'or. On ſacrifioit » dans ce Temple deux fois le jour ; & il y avoit des fêtes » où ces Sacrifices s'offroient avec plus de ſolemnité qu'aux » jours ordinaires ».

A ce que je viens de rapporter d'après Lucien, je dois joindre deux reflexions. La premiere, que le Temple dont il parle, n'étoit pas l'ancien, que le temps avoit ruiné, ainſi qu'il le dit lui-même ; mais celui qui avoit été bâti par Stra-

tonice ; celle-là même qu'Antiochus céda à ſon fils, qui en étoit amoureux : auſſi portoit-il toutes les marques d'un Temple conſtruit par les Grecs, puiſqu'on y voyoit les Statues de Jupiter, de Junon, & des autres Dieux de la Grece.

La ſeconde, qu'il eſt évident que, ſoit pour la conſtruction de ce Temple, ſoit pour le ſervice de la Déeſſe qui y étoit honorée, on avoit emprunté beaucoup de choſes, de celui de Salomon. Car, 1°. celui de Syrie étoit diviſé en deux parties, dont l'une étoit le Temple, proprement dit ; l'autre le Sanctuaire, où il n'étoit permis qu'aux principaux Prêtres d'entrer ; & on ſçait que le ſeul Souverain Pontife avoit la permiſſion d'entrer une fois l'an dans ce qu'on appelloit le *Sancta Sanctorum*. 2°. L'un & l'autre de ces deux Temples étoit environné de deux Parvis. 3°. Il y avoit à la porte de l'un & de l'autre un Autel d'airain. 4°. Les Sacrificateurs de la Déeſſe de Syrie étoient diviſés en deux ordres, ſçavoir, le Pontife & les Prêtres ; il en étoit le même à Jeruſalem. Les Prêtres d'Hierapolis étoient vétus de blanc, & le Pontife de pourpre avec une Tiare d'or ; tel étoit l'habit des Sacrificateurs des Juifs. 5°. Lucien ajoute qu'outre les Prêtres, il y avoit dans le Temple de la Déeſſe de Syrie une multitude d'autres Miniſtres qui ſervoient dans les ceremonies, & un grand nombre d'autres qui jouoient de la flûte & de pluſieurs autres inſtrumens ; c'étoient les fonctions des Levites, qui ſervoient les Sacrificateurs, chantoient, & ſonnoient de la trompette pendant les Sacrifices. 6°. On ſacrifioit deux fois le jour à Hierapolis, le ſoir & le matin ; il en étoit de même à Jeruſalem. 7°. Si dans la ceremonie d'une des fêtes d'Hierapolis on alloit puiſer de l'eau dans la mer, pour la repandre dans le Temple en l'honneur de la Déeſſe ; c'étoit une imitation de cette effuſion d'eau qui ſe faiſoit à Jeruſalem, à la fête des Tabernacles. 8°. Selon Lucien, les animaux qu'on immoloit dans le Temple d'Hierapolis, étoient le bœuf, la brebis, & la chevre, & on n'y offroit point de pourceaux ; il eſt clair que cet uſage étoit pris des Juifs, qui des animaux à quatre pieds ne ſacrifioient que ceux que je viens de nommer. 9°. La plus grande fête d'Hierapolis, ſuivant le même Auteur, arrivoit au printemps, & ceux qui y aſſiſtoient ſacrifioient une

brebis, l'apprêtoient & la mangeoient. On ne l'immoloit pas dans le Temple, mais après l'avoir preſentée à l'Autel & fait les libations, on la rapportoit chez ſoi, où après quelques prieres on l'offroit en Sacrifice: rien certainement ne reſſemble plus à la fête de Pâques, qui ſe celebroit auſſi au printemps. 10°. Il y avoit à Hierapolis, dit le même Auteur, une autre ſorte de Sacrifice, où on couronnoit la Victime, puis on la lâchoit, & elle ſe précipitoit du haut du rocher où étoit bâti le Temple : c'eſt-là, ſans doute, une imitation de la fête des Propitiations, au jour de laquelle on amenoit le bouc Azael dans le deſert, couronné d'une bande d'écarlate, & on le précipitoit du haut d'un rocher.

On pourroit pouſſer encore plus loin ce parallele, mais en voilà aſſez pour juger que les Syriens, du moins pour le temps dont parle Lucien, car il ne dit rien de l'ancien Temple de leur Déeſſe, avoient emprunté des Juifs pluſieurs des ceremonies qui ſe pratiquoient à Jeruſalem.

CHAPITRE III.

Derceto, ou Atergatis, & Semiramis.

QUOIQUE de très-ſçavans hommes, fondés ſur de ſolides raiſons, croyent que Derceto ou Aſtergatis eſt la même qu'Aſtarté, dont je viens de parler, cependant entraîné par l'autorité de Lucien, qui paroît très-inſtruit de la Religion des Syriens, je crois qu'il faut les diſtinguer l'une de l'autre. Cet Auteur, après avoir rapporté l'opinion de ceux qui diſoient que le Temple d'Hierapolis, dont je viens de parler, avoit été conſtruit par Semiramis en l'honneur de Derceto ſa mere, dit qu'il étoit bien perſuadé que cette Princeſſe l'avoit bâti; mais qu'il ne croyoit pas que ce fût pour ſa mere. » J'ai vû, dit-il, en Phenicie la figure de Derceto, » qui repreſente une femme de la ceinture en haut, & dont » la partie inferieure ſe termine en queue de poiſſon; mais » la Statue qui eſt dans le Temple d'Hierapolis, porte la » reſſemblance d'une femme entiere ». Rien n'eſt plus précis

que ce paſſage, & il eſt clair que cet Auteur étoit perſuadé de la diſtinction qu'il faut mettre entre ces deux Déeſſes.

A l'autorité de Lucien, je joins celle de Diodore de Sicile, qui raconte ainſi l'hiſtoire de cette Déeſſe (1). » Il y » a dans la Syrie une ville nommée Aſcalon, auprès de la- » quelle eſt un grand & profond Lac, abondant en poiſſons, » & un Temple dedié à une fameuſe Déeſſe, que les Syriens » appellent Derceto. Elle a la tête & le viſage d'une femme, » mais tout le reſte du corps eſt d'un poiſſon : voici la cauſe » qu'on allegue de cette forme. Les plus habiles de la Na- » tion diſent que Venus ayant été offenſée par Derceto, lui » inſpira un amour violent pour un jeune Sacrificateur fort » bien fait. Derceto ayant eu de lui une fille, conçut une ſi » grande honte de ſa foibleſſe, qu'elle fit diſparoître le jeune » homme ; & ayant emporté l'enfant dans un lieu deſert & » plein de rochers, elle ſe jetta dans le Lac, où ſon corps » fut metamorphoſé en poiſſon : de-là vient que les Syriens » encore aujourd'hui s'abſtiennent de cette nourriture, & re- » verent les poiſſons comme des Dieux ».

(1) L. 2. c. 5.

On voit par ces deux autorités qu'Aſtarté, de laquelle on ne raconte rien de pareil, étoit totalement differente de Derceto, qui étoit un corps de Neréide, & devoit reſſembler à la Déeſſe Eurynomé fille de l'Ocean, qui étoit adorée en Arcadie, & avoit un Temple dans la ville de Phigale (2), qu'on n'ouvroit qu'une fois l'année. Cette Déeſſe, qui y étoit attachée avec des chaînes d'or, étoit repreſentée moitié femme, moitié poiſſon.

(2) Pauſanias in Arc.

Mais il faut approfondir davantage la Mythologie des Syriens au ſujet de Derceto, & rechercher les raiſons pourquoi ils avoient tant de veneration pour les poiſſons.

Tous les Anciens conviennent unanimement qu'ils s'abſtenoient d'en manger : cependant ils ne ſont pas d'accord ſur les motifs de cette abſtinence. Xenophon (3), Diodore (4), Clement d'Alexandrie (5), & quelques autres, croient que c'eſt parce qu'ils les adoroient comme des Dieux. Antipater, & Mnaſeus cité par Athenée (6), raconte qu'une Reine de Syrie, nommée Atergatis, aimoit le poiſſon avec tant de paſſion, qu'elle défendit à ſes Sujets d'en manger, comme je l'ai

(3) Cyrop.
(4) Loc. cit.
(5) Proſcript.
(6) L. 8. c. 8.

l'ai déja dit. De-là, dit Athenée, l'uſage de conſacrer dans les Temples de cette Déeſſe, des poiſſons d'or & d'argent, & de lui en preſenter tous les jours de veritables. D'autres Auteurs croient que cette veneration pour les poiſſons venoit de ce qu'ils avoient ſauvé Derceto, lorſqu'elle tomba dans le Lac dont nous avons parlé. Enfin il y en a, qui ſur l'autorité de Menandre cité par Porphyre (1), diſent que les Syriens ne s'abſtiennent de manger du poiſſon, que par la crainte de contracter certaines incommodités du foye & des entrailles, dont ils croyoient que la Déeſſe, à qui cet animal étoit conſacré, puniſſoit ceux qui en mangeoient.

(1) De Abſt. Liv. 4.

Quoiqu'il en ſoit, je penſe que cette coutume prit ſon origine dans la perſuaſion où l'on étoit, qu'autrefois les Dieux, pour éviter la perſecution des Geants, avoient emprunté la figure de pluſieurs animaux, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire des Dieux d'Egypte. Or on apprenoit par cette fable que Venus, qui étoit la même qu'Atergatis ou Derceto, s'étoit metamorphoſée en poiſſon : *Piſce Venus latuit*, comme le dit Ovide (2) : ce même Poëte aſſûre que c'étoit l'opinion des Peuples de Babylone & de la Paleſtine. « Les habitans de » Babylone, *dit-il*, racontent comment Derceto, couverte » d'écailles, habite les étangs de la Paleſtine » :

(2) Met. L. 5.

. . . . . *& dubia eſt de te Babylonia narret,*
Derceto, quam versâ, ſquammis velantibus artus,
Stagna Palæſtini credunt coluiſſe figurâ (3).

(3) Met. L. 4. v. 43.

Semiramis.

On vient de voir que Derceto avoit expoſé ſa fille ; c'étoit la fameuſe Semiramis. Quelques Bergers l'ayant trouvée, la porterent (4) chez Simma, femme d'un maître des troupeaux du Roi du pays, qui lui donna le nom de Semiramis, qui en langue Syriaque ſignifie une colombe. De-là apparemment eſt venue la fable qui dit qu'elle avoit été nourrie par des colombes, & qu'elle fut metamorphoſée en cet oiſeau, qui fut depuis en grande veneration parmi les Aſſyriens (*a*).

(4) Dio. L. 2.

(*a*) Luther ſur ces paroles de Jeremie, *facta eſt terra eorum in deſolationem à facie columbæ*, dit que le Prophete fait ici alluſion à l'Hiſtoire de Semiramis, & des colombes qui étoient en grande veneration parmi les Aſſyriens : ainſi que dans cet autre paſſage du même Prophete, qui voulant prédire aux Juifs que les Aſſyriens viendroient deſoler leur pays, leur dit : *fugite à facie gladii columbæ.*

Je ne m'étends pas au reſte, ſur l'Hiſtoire de cette fameuſe Heroïne, qui après la mort de ſon mari Ninus qui avoit fondé le premier Empire des Aſſyriens, fit tant de belles conquêtes, & éleva ces fameux Jardins, qui ont paſſé pour une des ſept merveilles du monde ; ainſi que les murailles de Babylone, dont tant d'Hiſtoriens ont fait la deſcription. Comme je n'en dois parler qu'autant que ſon hiſtoire a rapport à la Mythologie, je me contente de dire ici, pour expliquer les fables qu'on a mêlées à ſon ſujet, que ſon fils Ninias voulant la faire mourir, elle ne fit aucune reſiſtance, s'étant reſſouvenue de l'Oracle qui lui avoit prédit, que lorſque ce Prince lui dreſſeroit des embûches, elle diſparoîtroit, & ſeroit enſuite adorée comme une Déeſſe. En effet, ſoit que Ninias pour favoriſer cette erreur, eût fait cacher le corps de ſa mere; ou que pendant qu'on l'aſſaſſinoit, on eût vû ſortir du Palais quelques colombes, on publia que c'étoit elle qui s'étoit envolée ſous cette figure, & dès lors les colombes furent conſacrées parmi les Aſſyriens, qui les porterent dans leurs Enſeignes. C'eſt à ce reſpect pour ces oiſeaux, peints dans les Etendars des Aſſyriens, que fait alluſion l'Ecriture Sainte dans l'endroit où il eſt dit : *Fugite à facie gladii Columbæ.*

Les habitans d'Aſcalon avoient un ſouverain reſpect pour les colombes. Ils n'oſoient ni en tuer, ni en manger, de peur de ſe nourrir de leurs Dieux mêmes. Philon aſſûre qu'il avoit vû dans cette ville un nombre infini de pigeons qu'on nourriſſoit, & pour leſquels on avoit une veneration particuliere. Tibulle a très-heureuſement exprimé ce reſpect des Syriens pour les pigeons, dans ces deux vers :

Quid referam, ut volitet crebras intacta per urbes
Alba Palæſtino ſancta columba Syro.

Semiramis mourut âgée de ſoixante ans, après en avoir regné quarante-deux. Lucien (4) parlant d'une Statue de cette Princeſſe qui étoit dans le parvis du Temple de la Déeſſe de Syrie à Hierapolis, dit qu'elle y étoit repreſentée dans l'attitude d'une perſonne qui étendoit la main & montroit le Temple, dont la raiſon étoit, dit-il, qu'ayant ordonné un jour

(1) De Dea Syria.

qu'on n'adorât qu'elle dans tous ſes Etats, elle tomba dans de grandes calamités, qui lui ayant fait faire de ſages reflexions, elle commanda à ſes Sujets d'honorer Junon au lieu d'elle; & que c'eſt pour cela qu'elle fait ſigne de la main qu'on ne doit rendre un culte religieux qu'à la Déeſſe qui eſt dans le Temple. Il ne faut pas oublier au reſte, que Voſſius croit qu'il y a eu trois Semiramis; 1 femme de Ninus, la fille de Belochus, & une autre: & que ce qui a porté tant de confuſion dans cette Hiſtoire, c'eſt qu'on les a confondues dans la ſuite.

J'ai dit que de ſçavans hommes étoient perſuadés que Derceto ou Atergatis étoit la même qu'Aſtarté; & voici les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent. Stabon (1) parlant des changemens qui ſont arrivés dans les noms, obſerve que d'Atergatis ou Atergata, on a fait *Athera*, & que cette Déeſſe eſt la même que celle que Cteſias appelle Derceto: or Cteſias ayant demeuré long-temps en Perſe, devoit connoître les Dieux de la Syrie. Artemidore aſſûre que les Syriens mangent du poiſſon, à l'exception de ceux qui adorent Aſtarté; ce qui prouve que cet Auteur confond cette Déeſſe avec Derceto, puiſqu'il dit des adorateurs d'Aſtarté, ce qui ne conviendroit qu'à ceux de Derceto, ſi l'une étoit differente de l'autre. L'Auteur du ſecond Livre des Machabées ſemble ſuppoſer ce que je dis ici, puiſque parlant d'Aſtaroth-Carnaïn, il dit qu'il y avoit dans cette ville un Temple d'Atergata. Pline paroît être du même ſentiment, lorſqu'il dit qu'on croyoit qu'Atergatis étoit la même Déeſſe que les Grecs nommoient Derceto: *ibi prodigioſa Atergatis, Græcis autem Derceto dicta, videtur* (2). Enfin Selden, qui a traité à fond l'Hiſtoire de ces Divinités de Syrie, ajoute encore de nouvelles preuves à celles que je viens de rapporter, comme on peut le voir dans ſon Ouvrage. Cet Auteur prouve auſſi que la fable de Derceto, ou Atergatis, eſt la même que celle de Dagon, Dieu des Philiſtins, qui étoit repreſenté ſous la figure d'un poiſſon, puiſque ſelon lui (3), le nom d'Atergatis, eſt compoſé d'*Adir-dagon*, *grand poiſſon*, ou *poiſſon magnifique*. S. Jerôme ſemble favoriſer l'opinion du ſçavant Anglois, lorſqu'il dit que Dagon ſignifie *piſcis mœroris*, *poiſſon de deuil* ou *de triſteſſe*: mais pour ce dernier article, je prefere le ſentiment

(1) De Dea Syria.

(2) Liv. 16.

(3) Synt. 2. c. 3.

de Voſſius, qui croit que le nom d'Atergatis veut dire, *quaſi ſine piſcibus, ſans poiſſons*, parce que ceux qui honoroient cette Déeſſe, s'abſtenoient d'en manger, comme nous venons de le dire; & dès là nous la diſtinguons de Dagon, comme on va le voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Dagon.

DAGON étoit une des plus celebres Divinités des Philiſtins, & une de celles dont l'Ecriture Sainte parle le plus ſouvent. Si nous nous en rapportons à Sanchoniathon, l'origine de ce Dieu eſt fort ancienne. Le Ciel, dit cet Auteur (*a*), eut pluſieurs enfans, & entr'autres Dagon, ainſi nommé du mot *Dagan*, qui en Phenicien veut dire du froment. Comme il fut l'inventeur de la charue, & qu'il apprit aux hommes à ſe ſervir de bled pour faire du pain, il fut après ſa mort ſurnommé Jupiter *Agrotès*, ou *le Laboureur*. Saturne, continue cet Auteur, dans le temps qu'il faiſoit la guerre à Cœlus, ou Ouranos, ayant fait priſonniere une de ſes femmes, il la fit épouſer à Dagon. Suivant cette opinion, Dagon n'eſt plus un Dieu moitié homme, moitié poiſſon, comme l'ont imaginé les Rabbins : ce n'eſt plus l'Atergatis ou la Derceto, dont je viens de parler ; c'eſt le Dieu du bled, l'inventeur du labourage, qui merita après ſa mort les honneurs divins. Son nom ne vient point du mot Hebreu *Dag*, *un poiſſon*, mais c'eſt un nom Phenicien, *Dagan*, qui dans cette langue veut dire *du froment*.

Bochart perſuadé que c'eſt à l'Auteur Phenicien qu'il faut s'en rapporter pour l'origine des Dieux de ſon pays, a donc raiſon de ne regarder que comme des fables Rabbiniques, tout ce qui a été debité ſur la figure de Dagon. En effet, quelques-uns de ces Docteurs de la Loy, confondant ce Dieu avec Atergatis ou Derceto, diſent qu'on le repreſentoit comme

(*a*) Voyez le Fragment de cet Auteur que nous avons rapporté dans l'Article des Theogonies.

un homme, dans la partie ſuperieure de ſon corps, & comme un poiſſon de la ceinture en bas (1); pendant que d'autres veulent au contraire qu'il ait eu la forme de poiſſon dans le haut du corps, & la figure humaine des cuiſſes en bas (2). Quelques-uns prétendent (3) qu'il étoit tout poiſſon; quelques autres que ſa figure étoit celle d'un homme, depuis la tête juſqu'aux pieds; & ceux-là ont ſans doute plus de raiſon. C'eſt l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte, lorſqu'elle raconte (4) qu'à la preſence de l'Arche du Seigneur, que les Philiſtins avoient miſe dans le Temple de ce Dieu, après la défaite des Iſraëlites, ſon Idole fut renverſée, & qu'on trouva ſa tête & ſes mains ſur le ſeuil de la porte de ce Temple, pendant que le reſte du corps étoit demeuré ſur le pied-d'eſtal. *Caput Dagon, & duæ palmæ manuum ejus abſciſſæ erant ſuper limen. Porrò Dagon ſolus truncus remanſerat in loco ſuo.* Voilà donc une tête, des mains, & un tronc; & ſi on ajoute des pieds, comme ont fait les Septante, en diſant que la tête, les mains & les pieds de l'Idole s'étoient trouvés enſemble, ſeparés du tronc, ce ſera une figure humaine dans toutes ſes parties.

(1) Rabbi Kimchi.

(2) Aburbanel.

(3) Rabbi Silom.

(4) 1. Reg.

Quoiqu'il en ſoit, les Philiſtins avoient une grande veneration pour Dagon, & ſes Temples étoient magnifiques. Il falloit que celui qu'il avoit à Gaza fût très-vaſte, puiſque Samſon qu'on y avoit conduit en le retirant de la priſon où il étoit, pour inſulter à ce redoutable ennemi, qu'ils croyoient avoir perdu toutes ſes forces par la trahiſon de Dalila; ayant renverſé les colomnes qui le ſoutenoient, il écraſa ſous ſes ruines plus de trois mille hommes. Le Temple que ce Dieu avoit à Azoth, n'étoit pas moins celebre, & ce fut dans celui-ci que fut miſe en depôt l'Arche du Seigneur, où arriva le miracle que je viens de rapporter. La tête de Saül fut auſſi depoſée dans un des Temples de ce même Dieu, comme on le voit dans le Livre des Juges (5), & ſes armes dans celui d'Aſtaroth; nouvelle preuve, pour le dire en paſſant, que Dagon & Aſtaroth ou Aſtarté, étoient deux Divinités differentes.

(5) Chap. 6. v. 23. & 24.

CHAPITRE V.

Marnas.

LES Philiſtins avoient encore une autre Divinité, dont S. Jerôme (1) ne donne pas une grande idée, puiſqu'il dit que ce Dieu enfermé dans ſon Temple, en craignoit continuellement la ruine. *Marnas Gaſæ luget incluſus, & everſionem Templi pertimeſcit ;* mais il y a apparence que ce ſaint Docteur a voulu en cet endroit, comme en pluſieurs autres, railler les Payens ſur leurs faux Dieux. Car dans le fond, Marnas étoit regardé par les habitans de Gaza, comme un de leurs grands Dieux, puiſque c'étoit parmi eux Jupiter lui-même. Son nom dans la langue Syriaque, veut dire *Seigneur ;* ce qui convient à ce pere des Dieux & des hommes (*a*). Mais quel étoit le Jupiter qui portoit le ſurnom de Marnas ? C'eſt ce qu'il eſt difficile de decider. Cependant les Sçavans croient que c'étoit le Jupiter de Crete, celui-là même qui enleva Europe, & c'eſt le ſentiment de Stephanus, c'eſt-à-dire Minos premier du nom. Il y a des Auteurs qui prétendent que Marnas étoit le Secretaire de ce Prince, qui s'en ſervit pour rediger le Code de ſes Loix, comme nous le dirons dans ſon Hiſtoire (2). Ceux qui enleverent Europe pour la conduire en Crete, emmenerent apparemment Marnas avec eux ; car certainement il devoit être né dans la Syrie, ſon nom en eſt une preuve. Ce même nom devint celebre dans l'Iſle de Crete, & on le donna aux filles, qu'on appelloit *Marna*, comme qui diroit *Madame.*

(1) Ep. ad Lætam.

(2) Tome III.

Quoiqu'il en ſoit, Marnas étoit fort honoré dans la ville de Gaza : il y avoit un Temple, & on celebroit en ſon honneur des Jeux & des Courſes de chariots. La ville même de Gaza, joignoit quelquefois dans ſes Medailles le nom de ce Dieu avec le ſien, ΓΑΖΑ ΜΑΡΝΑ.

(*a*) Voyez Bochart, Chan. Liv. 1. c. 15.

CHAPITRE VI.

De quelques autres Dieux Syriens & Pheniciens, qu'on ne connoît que par l'Ecriture Sainte.

ON trouve dans l'Ecriture Sainte les noms de quelques Dieux dont les Auteurs profanes ne nous donnent aucune connoiſſance. Selden dans le Traité curieux qu'il a compoſé ſur les Dieux des Syriens, les diviſe en deux Claſſes (1). Il met dans la premiere ceux dont il eſt parlé dans le Pentateuque, tels que ſont Gad, ou la bonne fortune, les Teraphims, Baalszephon, le Veau d'or, Baalpeor & Moloch; & dans la ſeconde, ceux dont il eſt fait mention dans les Prophetes, comme Baal, ou Bel, Aſtarté ou Aſtaroth, Dagon, Miphlotzeth, Beel-zebut, Succot Benoth, Nergel & Thammus; c'eſt, ajoute cet Auteur, dans les Dieux de ces deux Claſſes que ſont renfermés le Soleil, la Reine du Ciel, la Milice du Ciel, & les Planetes, dont le culte eſt ſi ſouvent reproché aux Payens, par les Ecrivains ſacrés.

(1) Synt. 2. c. 1.

Je vais tâcher de donner une idée exacte de ceux de ces Dieux dont je n'ai pas encore parlé. Je devrois commencer par la Fortune, ou Gad, la premiere des Divinités payennes que nomme Moyſe; mais j'en ai parlé ſuffiſamment lorſque j'ai tâché de decouvrir l'origine de l'Idolâtrie.

Article Premier.

Des Teraphims.

Les Hebreux nommoient Teraphims les Idoles que Rachel avoit derobées à ſon pere Laban (2), & il n'eſt pas douteux que ce ne fuſſent ſes Dieux, puiſqu'en ſe plaignant à Jacob, il lui dit : *Cur furatus es Deos meos? Pourquoi m'avez-vous derobé mes Dieux* (3)? Les Interpretes de l'Ecriture ſainte & les Rabbins, ont debité beaucoup de conjectures, pour ſçavoir ce que c'étoit que ces Teraphims, & Selden laiſſe peu de choſes à deſirer ſur ce ſujet. Mes Lecteurs n'attendent pas

(2) Geneſe, c. 31. v. 19. 20.

(3) Verſ. 30.

que je charge cet Article de toute l'érudition Orientale qu'on trouve dans cet Auteur ; mais ils ſe plaindroient avec juſtice, ſi je ne leur apprenois pas en peu de mots ce qu'on doit penſer de ces Dieux (*a*). Je dis donc premierement que les Teraphims étoient des Dieux très-anciens, puiſque leur culte étoit établi du temps de Jacob & de Laban. 2°. Que leurs Idoles étoient de figure humaine, & qu'il devoit y en avoir de grandes & de petites ; de petites, puiſque quoique Rachel en eût derobé pluſieurs, *Deos meos*, elle les cachoit aux yeux de ſon pere, ſous le baſt d'un chameau en ſe tenant aſſiſe deſſus ; de grandes, puiſque Michol en mit une dans le lit de David, afin que ceux qui le gardoient puſſent croire que c'étoit David lui-même qui dormoit. Aben Eſra, le plus celebre Theologien des Juifs, & en même temps un grand Aſtrologue, dit que ces Idoles étoient repreſentées ſous une figure humaine, afin qu'elles fuſſent capables de recevoir les influences celeſtes ; comme ſi, ſuppoſé que ces prétendues influences agiſſent ſur les corps, les animaux & les autres êtres n'étoient pas auſſi capables de les recevoir que les hommes. Quoiqu'il en ſoit, comme ces Idoles, dans le ſentiment des Rabbins, ſervoient à la Divination, Rachel ne les deroba, ſelon eux, qu'afin que Laban ne pût pas par leur moyen ſçavoir le chemin qu'ils auroient pris en ſortant de ſa maiſon, & fût par-là hors d'état de les pourſuivre. S. Auguſtin ſemble favoriſer le ſentiment de ces Rabbins lorſqu'il dit (1) : *Quod Laban dicit, quare furatus es Deos meos ; hinc eſt illud fortaſſe quod & augurari ſe dixerat.* En effet Laban avoit déjà dit à Jacob ; *j'ai auguré que Dieu m'a beni pour l'amour de vous : Auguratus ſum quod benedixerit mihi Deus propter te.* Quelques Interpretes croyent que Rachel, quoiqu'inſtruite par ſon mari du culte du vrai Dieu, avoit encore quelque penchant à l'Idolâtrie ; mais il s'en trouve d'autres & en plus grand nombre, qui jugeant plus favorablement de la pieté de Rachel, diſent qu'elle n'enleva les Idoles de ſon pere, que pour lui ôter l'objet d'un culte criminel.

(1) Quæſt. in Gen. 94.

(*a*) On ne parle point des differentes étymologies que les Sçavans donnent du mot Teraphim ; la varieté & l'incertitude qui regnent dans leurs conjectures à ce ſujet, m'en diſpenſent ; on peut conſulter M. Fourmont, Ref. Critiques, T. I. p. 318.

3°. Les

3°. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'idée qu'on avoit des Teraphims. Il y en a parmi eux qui diſent qu'on leur rendoit un culte religieux, pendant que les autres aſſûrent qu'on ne les regardoit que comme des eſpeces de Taliſmans, dont on ſe ſervoit pour la divination ; mais comme l'Ecriture Sainte les appelle des Dieux, il y a apparence qu'on les honoroit comme tels.

4°. Mais de quelle maniere ſe ſervoit-on des Teraphims pour decouvrir l'avenir ? Les conſultoit-on comme des Oracles ? D'où venoient les reponſes aux demandes qu'on leur faiſoit ? Ce ſont autant de queſtions que je ne trouve point decidées dans les Auteurs qui ont parlé de ces Idoles. Je ne rapporterai point ici les conjectures des Interpretes & des Rabbins. Ezechiel dit ſeulement qu'on les interrogeoit. Ce Prophete (1) racontant de quelle maniere Nabuchodonoſor s'étant arrêté dans un endroit qui aboutiſſoit à deux chemins, voulut apprendre par le ſort de quel côté il tourneroit ſes armes, dit qu'il avoit interrogé ſes Teraphims. *Stetit Rex Nabuchodonoſor in bivio, capite ſcilicet duarum viarum, divinationem quærens, commiſcuit ſagittas & interrogavit Teraphim* (2). Mais il ne nous apprend pas de quelle maniere ces Idoles lui avoient répondu ; & comme il ajoute qu'après cette operation des fleches & des Teraphims, le ſort étoit tombé ſur Jeruſalem, ce qui l'avoit determiné à aller attaquer cette ville ; & qu'on ſçait d'ailleurs que le ſort par les fleches (*a*) conſiſtoit à les mêler d'une certaine maniere, il paroît que les Teraphims étant des eſpeces de Taliſmans, ſur leſquels étoient peut-être gravés les Signes & les Conſtellations du ciel, on croyoit en les appliquant d'une certaine maniere aux aſpects de ces Conſtellations & de ces Signes, pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre. On trouve auſſi dans le dix-huitiéme Chapitre du Livre des Juges, que l'on conſultoit les Teraphims

(1) Chap. 21. v. 21.

(2) La Vulgate dit ſeulement *Idola.*

(*a*) Cette ſorte de divination étoit fort ancienne dans la Chaldée, & elle conſiſtoit en ce qu'on écrivoit ſur ces fleches les noms des lieux où l'on vouloit aller, ou quelques mots qui marquoient le deſſein qu'on avoit dans l'eſprit. On méloit ces fleches, on en tiroit une, & on prenoit pour une declaration de la volonté du Dieu qu'on adoroit, ce qui étoit écrit deſſus. Ainſi Nabuchodonoſor ayant trouvé le nom de Jeruſalem dans celle qu'il tira la premiere, il alla aſſiéger cette ville, au lieu de porter ſes armes contre les Ammonites dont le nom étoit écrit ſur une autre fleche.

pour connoître l'avenir, puiſque les Députés qu'avoient envoyés ceux de la Tribu de Dan, pour découvrir le pays, étant arrivés chez Micha qui avoit des Teraphims & un Levite pour leur ſervir de Prêtre, le prierent de les conſulter pour ſçavoir ſi leur voyage ſeroit heureux.

Onkelos, le Syriaque, les Rabbins, & après eux Grotius & pluſieurs autres Interpretes, ont donc cru avec beaucoup de raiſon, que les Teraphims étoient des Taliſmans, c'eſt-à-dire, des figures de metal, fondues & gravées ſous certain aſpect des Planetes, auſquels on attribuoit pluſieurs vertus, & par le moyen deſquels on croyoit pouvoir deviner l'avenir. Maimonide (1) dit qu'on en fondoit anciennement d'or & d'argent; que les premiers étoient conſacrés au Soleil, & les ſeconds à la Lune : & qu'on leur attribuoit la vertu d'éloigner les maux & de prédire l'avenir. On aſſûre que les Anciens avoient de ces figures magiques, qui avoient du mouvement & qui rendoient des Oracles ; ce qui étoit aſſez commun chez les Egyptiens & parmi les Arabes, qui ſe vantoient d'avoir le ſecret d'enfermer dans ces figures les Demons & les Dieux, & de les obliger de leur repondre lorſqu'ils les conſultoient : c'eſt ſans doute à cet uſage que fait alluſion le Prophete Zacharie, lorſqu'il dit, ſuivant le texte Hebreu (2); *Teraphim locuta ſunt vanitatem, & divini viderunt mendacium.* Enfin l'Auteur du ſecond Livre des Rois dit que Joſias détruiſit entierement dans ſon Royaume, *l'eſprit de Python, les diſeurs de bonne avanture, & les Teraphims :* ce qui ne laiſſe aucun lieu de douter qu'ils ne ſerviſſent à la divination.

(1) More rub. Liv. 3.

(2) C. 10. v. 2.

Tout l'Orient eſt encore entêté de cette vaine ſuperſtition; & ſi elle eſt une des plus anciennes, puiſqu'elle ſubſiſtoit du temps de Laban, elle eſt auſſi une des plus generales. On ne voit point d'hommes dans la Perſe & dans les Pays voiſins, qui ne portent ſur eux des Taliſmans, & quelquefois ils en ont un très-grand nombre. Ces Amuletes, ou preſervatifs, conſiſtent en quelques mots myſterieux, écrits ſur du papier, ou gravés ſur du bois ou ſur des pierres précieuſes, avec quelques Signes ou Conſtellations celeſtes, ſous leſquels ils ont été faits. Les Baſilidiens en faiſoient grand uſage; & les Mahometans qui n'ont point de Statues, portent de ces

Taliſmans gravés ſur des pierres, ou écrits ſur du parchemin : mais je n'ai pas deſſein de m'étendre ſur ce ſujet, qui a été traité par pluſieurs Auteurs (*a*).

Si l'on pouvoit ajouter foi aux Rabbins, il faudroit convenir que la maniere de faire les Teraphims étoit également impie & cruelle, puiſqu'ils diſent que quand on vouloit fondre une de ces figures, on tuoit un homme, & après lui avoir coupé la tête, on l'embaumoit & on l'enfermoit dans le fond d'une muraille. On mettoit ſous ſa langue un lame d'or, ſur laquelle étoit écrit le nom de quelque Dieu ; & ces mêmes Auteurs ajoutent que quand on vouloit la faire parler, on allumoit des cierges devant elle, & on ſe proſternoit, & qu'alors elle rendoit ſes Oracles. Mais en quoi reſſemblent ces ſortes de Teraphims, à ceux que Rachel deroba à ſon pere Laban? enfin, de quelle maniere les Teraphims repondoient ils à ceux qui les conſultoient, puiſqu'il eſt ſûr par le paſſage du Prophete Zacharie que nous venons de rapporter, qu'ils rendoient des Oracles? On doit ſe rappeller ici ce qui a été dit ſur les differentes manieres dont les Oracles faiſoient connoître leurs reponſes (1), & il y a apparence que c'étoit de quelqu'une de ces manieres que les Teraphims inſtruiſoient ceux qui les conſultoient ; car je ne ſuis pas du ſentiment du Cardinal Bellarmin, qui étoit perſuadé que ces Idoles prenoient une voix humaine pour annoncer l'avenir. Il eſt vrai qu'on trouve dans la Fable, & même dans l'Hiſtoire, qu'il eſt arrivé quelquefois que des Statues ayent parlé. On dit en effet que dans le temps qu'on ſaccagea la ville de Veies, on interrogea une Statue de Junon, pour ſçavoir ſi elle vouloit venir à Rome, & qu'elle repondit, *je le veux* ; que celle de la Fortune, qui fut conſacrée aux femmes, & ſur-tout à la mere de Coriolan, avoit prononcé ces paroles, *vitè me dicaſtis, il ne manque rien à ma dédicace* ; que celle de Cybele qu'Attalus avoit refuſée aux Romains, déclara qu'elle vouloit être tranſportée à Rome, ainſi que le raconte Ovide :

(1) Liv. 4. p. 327.

Mira canam ; longo tremuit cum murmure tellus,
Et ſic eſt adytis dicta locuta ſuis :

(*a*) Voyez Scaliger. Gaffarel, Selden, &c.

cet endroit du Prophete Oſée, le mot de Teraphim eſt toujours pris dans l'Ecriture Sainte en mauvaiſe part; & que s'il ſignifie dans le paſſage que nous venons de rapporter l'Urim & le Tummim du Grand-Prêtre, il n'eſt employé par-tout ailleurs que pour marquer de vaines Idoles, objet de la veneration des Payens (*a*).

Il paroît par ce que nous venons dire que les Teraphims étoient des Dieux particuliers, ſemblables à ceux qu'on a nommés depuis *Lares* ou *Penates*, & que chacun en avoit dans ſa maiſon pour ſa conſervation & pour celle de ſa famille. S'ils avoient été des Dieux publics, Laban n'auroit pas dit *pourquoi avez vous derobé mes Dieux?* Et il n'auroit pas été le ſeul à pourſuivre Jacob; tout le Peuple intereſſé à ce vol, l'auroit ſecondé. L'exemple de Nabuchodonoſor prouve qu'on les portoit dans les voyages & dans les expeditions militaires, puiſque ce fut en chemin qu'il les conſulta. Enfin, on peut prouver la même verité par celui de Micha qui avoit des Teraphims dans ſa maiſon pour les interroger dans le beſoin. Mais étoient-ils des Dieux naturels, tels que les Aſtres, ou des Dieux animés, c'eſt-à-dire, les Ames des ancêtres? C'eſt ce qu'on ne ſçauroit decider. Quelques Sçavans ſont perſuadés qu'ils étoient des Dieux animés; & l'Auteur de l'Hiſtoire Critique des Dogmes & des Cultes, en eſt ſi convaincu, qu'il prétend que les Teraphims de Laban étoient Noé & Sem: mais ſur quelles preuves peut-on établir une pareille prétention? Sur ce fondement le même Auteur eſt obligé de dire qu'il n'y avoit dans chaque maiſon que deux Teraphims, pour repreſenter ces deux Patriarches; mais comme l'Ecriture parle de ces Dieux ſans en ſpecifier le nombre, je ne crois pas qu'on puiſſe le reſtraindre à deux ſeulement. On ſçait du moins que ſi les Dieux Penates tirent leur origine de ces anciens Teraphims, comme il eſt très-vraiſemblable, il étoit libre à chacun d'en avoir autant qu'il en vouloit.

(*a*) L'exemple de Micha eſt peut-être une exception à la Regle établie par ſaint Jerôme. Car on croit communément qu'il avoit fait ſes Teraphims pour conſulter le vrai Dieu; & que s'il étoit prévaricateur, il n'étoit pas idolâtre.

Article II.

Moloch, Dieu des Ammonites

Moloch, un des principaux Dieux de l'Orient, étoit honoré par les Ammonites, qui le repreſentoient ſous la figure monſtrueuſe d'un homme & d'un veau. On avoit ménagé vers les pieds de la Statue pluſieurs fourneaux, dans leſquels on jettoit les enfans qu'on immoloit à ce Dieu; & tandis que ces Victimes infortunées qui brûloient dans ces fourneaux, jettoient des cris qui attendriſſoient les aſſiſtans, les Prêtres battoient du tambour, pour empêcher qu'on n'entendît leurs plaintes. C'étoit de ce bruit que la Vallée où ſe commettoient ces abominations étoit nommée la Vallée du *Tophet*, comme qui diroit, la Vallée du *Charivari*.

Les Interpretes de l'Ecriture Sainte, & quelques autres Sçavans ont cherché à découvrir quel pouvoit être ce Moloch. Quelques-uns ont cru, avec Antoine Fonſeca, qu'il étoit le même que Priape: Gerard Voſſius s'eſt efforcé de prouver qu'il étoit le Soleil; mais l'opinion la plus commune eſt que ce Dieu étoit le même que Saturne: & on appuye cette prétention, par la conformité des Sacrifices humains, qu'on offroit également à Moloch & à Saturne; & comme ce dernier eſt Abraham, il n'eſt pas douteux que le premier n'ait été formé ſur ce que les Payens avoient appris de l'Hiſtoire de ce ſaint Patriarche. C'eſt ainſi qu'en ont raiſonné Selden (1), le Pere Kirker (2), Beyer & pluſieurs autres; mais perſonne n'a prouvé cette opinion avec plus de force que M. Fourmont (3). Moloch, dit-il, étoit une fournaiſe, ainſi que l'ont toujours cru les Orientaux. Or cette idée étoit priſe de la Fournaiſe qu'on diſoit avoir été allumée dans Ur, ville des Chaldéens, pour y faire perir Abraham, ainſi que le racontent les Rabbins; & comme le nom de cette ville eſt le même que celui du feu, au lieu de dire que ce ſaint Patriarche étoit ſorti de *Ur* des Chaldéens, on publia qu'il avoit été tiré du feu, ou de la fournaiſe.

(1) De Diis Syr.
(2) Oed. Æg.
(3) Reſl. Crit. T. I. p. 357.

Dans les Sacrifices de Moloch on offroit des enfans; n'eſt-ce pas là une imitation du Sacrifice d'Iſaac, que les Payens

ont toujours crû avoir été executé à la lettre ? Aux Victimes humaines on en mêloit d'autres dans les Sacrifices de Moloch, ſçavoir des tourterelles ou des colombes, une brebis ou un agneau, un belier ou des chevres, un veau, un taureau, & on y ajoutoit de la farine, *ſimila :* d'où cela peut-il être pris, demande le même Auteur ? C'eſt, dit-il, que l'Hiſtoire du Patriarche preſentoit tout cet appareil. *Prenez*, dit Abraham, *une geniſſe de trois ans, un belier auſſi de trois ans, une tourterelle & une colombe* (1) : *ſumite mihi vaccam triennem, & arietem annorum trium, turturem quoque* & *columbam.* Qu'on ajoute à cela le belier qui fut immolé à la place d'Iſaac, la farine, ou plûtôt les pains cuits ſous la cendre, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire de ce même Patriarche, & le veau qu'il fit tuer dans le feſtin qu'il donna aux Anges ; & il ſera bien difficile de ne pas convenir que toutes les circonſtances des Sacrifices qu'on offroit à Moloch, étoient une expreſſion des avantures d'Abraham.

(1) Gen. 15. 9.

A toutes ces preuves on pourroit en ajouter une autre. Les noms de *Moloch* & de *Melchon*, qui étoient donnés au même Dieu, ſignifient le *Roi.* Or les Auteurs profanes ont cru qu'Abraham avoit été Roi (2) : diſons encore que le nom de *Baal* ou *Bel*, qui étoit, ſelon l'Ecriture Sainte, le même que Moloch, comme nous le prouverons dans l'Article ſuivant, ſignifioit le *Seigneur*, titre qu'on donne aux Souverains.

(2) Strabon.

Pour comprendre ce que je viens de rapporter des differentes ſortes de Victimes qu'on immoloit à Moloch, il eſt bon d'avertir que c'eſt ſur l'autorité des Rabbins que les modernes l'ont crû : voici, ſelon Paul-Fage, ce qu'ils ont debité ſur ce ſujet. La Statue de Moloch étoit une figure creuſe, dans laquelle on avoit ménagé ſept eſpeces d'armoires. On en ouvroit une pour y offrir de la farine, une autre pour des tourterelles, une troiſiéme pour y immoler une brebis, une quatriéme pour y ſacrifier un belier, la cinquiéme pour un veau, la ſixiéme pour un bœuf, & la ſeptiéme enfin pour y enfermer un enfant qu'on y faiſoit brûler.

Ces ſept eſpeces de chambres renfermées dans la Statue de Moloch, ont un rapport trop ſenſible à ce qu'on diſoit des ſept portes de Mithras, par leſquelles il falloit paſſer pour être

être initié à ſes myſteres, pour ne pas croire que c'eſt ſur le modéle de ce Dieu, que les Docteurs Hebreux ont formé la deſcription de la Statue de Moloch ; ſoit que ce Dieu fût réellement le Soleil parmi les Ammonites, comme Mithras l'étoit chez les Perſes, ce qui eſt très-vraiſemblable, ainſi que nous le dirons de Baal, le même Dieu que Moloch ; ſoit qu'il repreſentât Saturne, comme le veulent les Sçavans que j'ai nommés ; c'eſt-à dire, la Planete qui porte ce nom. Car il ne faut jamais oublier que c'eſt par le culte des Aſtres que l'Idolâtrie commença parmi les Peuples de l'Orient.

Quoiqu'il en ſoit, ceux qui prétendent que Moloch étoit le même que Saturne, ne manquent pas de preuves pour appuyer leur ſentiment. En effet le Saturne adoré par les Carthaginois, avoit beaucoup de reſſemblance avec le Dieu des Ammonites, puiſque ſelon Diodore de Sicile (1), il étoit repreſenté par une figure de bronze, dont les mains étoient renverſées & penchées vers la terre, de maniere que quand on mettoit un enfant entre ſes bras, pour le lui conſacrer, il tomboit dans le moment ſur un braſier allumé aux pieds de l'Idole, où il étoit bien-tôt conſumé.

(1) Apud Euſ. Præp. Ev. Liv. 4.

Rien n'eſt plus celebre dans l'Antiquité que les Sacrifices de Victimes humaines offertes à Saturne, non ſeulement à Carthage, & dans pluſieurs autres endroits de l'Afrique, comme le remarque Minatius Felix (2), mais auſſi dans la Phenicie, quoique ce Dieu y fût repreſenté d'une maniere differente de celle dont nous venons de parler, puiſqu'on mettoit à ſa Statue des yeux & des ailes, comme nous l'avons dit en rapportant le fragment de Sanchoniathon (*a*) ; & cette barbare coutume d'offrir à ce Dieu ces ſortes de Victimes, dura juſqu'au temps de Tibere, ainſi que le rapporte Tertullien (3).

(2) In Octavio.

(3) Apolog.

Ceux qui veulent que Moloch ſoit le Soleil, ont pour leur opinion des preuves encore plus fortes, ainſi qu'on peut le voir dans le Livre ſecond, de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie (4), de Gerard Voſſius. Le Pere Calmet prétend que Moloch repreſentoit également le Soleil & la Lune.

(4) Chap. 3.

Je crois avoir trouvé le moyen d'accorder ces differens

(*a*) Voyez le Chapitre des Theogonies.

ſentimens, en diſant que Moloch étoit une de ces Divinités que les Grecs ont nommées Panthées, & qu'il repreſentoit parmi les Ammonites les ſept Planetes. La preuve de mon opinion eſt tirée des ſept Cellules qu'on avoit ménagées dans ſa Statue, & des ſept ſortes de Sacrifices qu'on lui offroit. En effet s'il n'avoit été que le Soleil ou Saturne, à quel deſſein auroit-on pratiqué ces ſept petites chambres, & pourquoi lui auroit-on offert tant de ſortes de Victimes? C'étoit donc les ſept Planetes qu'on honoroit parmi les Ammonites, dans la ſeule Idole de Moloch, & on offroit à chacune les victimes que la ſuperſtition lui avoit conſacrées.

Le culte impie de Moloch ſe repandit dans pluſieurs pays, & les Hebreux mêmes l'adopterent dès le temps de Moyſe, puiſque ce ſaint Legiſlateur leur défend de conſacrer leurs enfans à cette Divinité : *De ſemine tuo non dabis ut conſecretur Idolo Moloch* (1) ; & que Dieu menace d'exterminer toute la race de ceux qui auroient commis cette abomination (2). Il falloit que les Iſraëlites fuſſent adonnés à cette cruelle ſuperſtition avant leur ſortie d'Egypte, puiſque le Prophete Amos (3), & après lui ſaint Etienne (4) leur reprochent d'avoir porté dans le deſert le tabernacle de ce Dieu, comme nous l'avons déjà dit.

(1) Levit. c. 18. v. 12.
(2) Ibid. c. 20.
(3) Verſ. 26.
(4) Act. 7. 43.

Article III.

Baal ou Bel, Baal-pehor ou Baal-phegor.

J'ai avancé dans l'Article precedent, que l'Ecriture Sainte ſemble confondre Bel ou Baal, avec Moloch, & il s'agit maintenant de le prouver. Jeremie reproche à la Tribu de Juda & aux habitans de Jeruſalem, d'avoir bâti un Temple à Baal pour y brûler leurs enfans dans le feu ; & ce Prophete ajoute enſuite : *C'eſt pourquoi le temps vient que ce lieu ne ſera plus appellé Tophet, ni la Vallée des fils d'Ennon, mais la Vallée du Carnage.* C'étoit à Moloch qu'on offroit ces innocentes Victimes, & c'étoit dans la Vallée des fils d'Ennon que ſe commettoit cette abomination : donc Bel ou Baal, étoit le même Dieu que Moloch. On peut tirer la même concluſion de la reſſemblance de leurs noms, qui ſignifient l'un & l'autre,

le Roi, *le Seigneur*, comme je l'ai déjà dit ; titres qui conviennent au Soleil, adoré également ſous le nom de Baal, ou de Moloch.

Pour bien comprendre cette ancienne Mythologie, il eſt neceſſaire d'obſerver, 1°. Que le même Dieu étoit ſouvent honoré par differens Peuples, mais preſque toujours ſous des noms differens & avec des ceremonies differentes ; & c'eſt ce qui a jetté une grande obſcurité ſur la matiere que je traite. Il eſt ſûr, par exemple, que la grande Divinité des Peuples d'Orient, étoit le Soleil : cependant ſous combien de noms ne l'a-t'on pas adoré ?

2°. Que comme pluſieurs Princes ont porté le nom de Belus, les Mythologues ſont embarraſſés à déterminer quel a été le premier de tous qui a reçû les honneurs divins. Si on vouloit ſuivre le ſentiment de Beroſe, que le Syncelle, ſur l'autorité de Polyhiſtor, nous a conſervé, nous trouverions des Princes & des Dieux de ce nom, même avant le Deluge ; mais ſans nous arrêter à cette opinion, que je crois n'avoir aucun fondement, il eſt ſûr que la plûpart des Peuples de Syrie & de Phenicie reconnurent une Divinité de ce nom. Les Syriens l'adoroient ſous le nom de Baal-Peor ; les Moabites ſous celui de Baal-Phegor, c'eſt-à-dire, Baal adoré ſur le mont Phegor, comme le remarque Theodoret (*a*) ; les Aſſyriens ſous celui de Baal-Gad. Le culte de ce Dieu paſſa même juſqu'en Afrique, apparemment avec la Colonie de Didon, & les Carthaginois le nommoient Bal ou Bel, comme nous l'apprenons de Servius (*b*) : c'eſt de-là ſans doute que leur étoit venue la coutume d'ajouter par honneur le titre de *Bal* aux noms de leurs grands hommes, comme dans ceux d'Anni-Bal, d'Aſdru-Bal, & de quelques autres.

Le culte de cette fauſſe Divinité a été ſouvent défendu au Peuple Juif par les Prophetes. L'impie Achab lui fit élever un

(a) *Phegor quidem ſimulachi locus vocabatur, Beel verò Idolum.* Theodoret. In Pſalm. 105.

(b) *Linguâ Punicâ Bal, Deus dicitur ; apud Aſſyrios autem Bel dicitur*, dit Servius ſur ces Vers de Virgile :

Implevitque mero pateram, quam Belus & omnes
A Belo ſoliti, &c. Æneid. Lib. I.

Temple à Samarie, & le Prophete Elie fit mourir quatre cens cinquante de ſes Prêtres ; ce qui fait voir la magnificence du culte de cette fauſſe Divinité, devant laquelle preſque toute la terre avoit fléchi le genouil, comme il eſt dit dans l'Ecriture Sainte Parmi les Ceremonies du culte de ce Dieu, on remarque celle de ſervir tous les jours des viandes devant ſon Idole, que les Prêtres avoient ſoin d'enlever, en entrant dans le Temple par des chemins ſoûterrains, comme le Prophete Daniel le découvrit au Roi de Babylone, à la confuſion de ces ſcelerats (1).

(1) Dan. c. 2.

Ceux qui ont voulu rechercher l'origine de cette Divinité, ſe ſont jettés dans differentes opinions. Servius, Euſebe, Theophile d'Antioche, & quelques autres ont cru que c'étoit Saturne. Voſſius & Selden, comme on l'a dit, ont penſé que c'étoit le Soleil ; & ce dernier confirme ſon ſentiment par pluſieurs raiſons très-plauſibles, entre leſquelles celle qu'il tire du nom d'Heliogabal, Prêtre du Soleil, n'eſt pas la moindre, puiſque cet Empereur ſembloit avoir joint les deux noms que les Grecs & les Syriens donnoient à cet Aſtre, appellé par les Grecs Ἥλιος, & *Bel* ou *Belus* par les Syriens. D'autres ſe ſont imaginé que Baal étoit le même que Jupiter-Srygien, ou Pluton ; & ils appuyent leur ſentiment d'un paſſage de l'Ecriture, où l'Eſprit ſaint appelle les Sacrifices de Beel-Phegor, des Sacrifices des morts (*a*). Car, comme le remarque S. Auguſtin (2), par les Sacrifices des morts on doit entendre ceux qui étoient offerts aux Dieux Manes, ou des Enfers.

(2) In Pſ. 106.

On trouve des Auteurs, & Euſebe eſt de ce nombre, qui confondent Baal avec Belus, premier Roi des Aſſyriens, qui fut mis au rang des Dieux après ſa mort : mais il y a apparence que le culte de cette Divinité étoit plus ancien que ce Prince, à qui on donna auſſi par honneur le nom de Belus, qui veut dire, *Seigneur ;* nom que les Juifs, comme le remarque judicieuſement Grotius, ne voulurent jamais donner au Dieu d'Iſraël, parce qu'il étoit profané par l'application qu'en faiſoient les Idolâtres à leurs fauſſes Divinités.

(a) *Et copulati ſunt Beel-Phegor, & comederunt ſacrificia mortuorum.* Pſalm. 106.

Comme S. Jerôme, Rufin, & quelques autres, ont cru que Beel-Phegor veut dire un *Dieu nud*, ou une *Idole de dure pierre*, ce qui a un rapport eſſentiel avec Priape ; ils ont confondu ces deux Divinités, pour les raiſons que je vais rapporter. La fornication, comme on le voit dans le Livre des Nombres, étoit conſacrée à Beel-Phegor ; n'eſt-ce pas le caractere de l'infame Divinité de Lampſaque ? La Vulgate traduit le mot de *Mipheletzeth*, qui eſt le même que celui de Beel-Phegor, par celui de Priape ; & comme ce mot Hebreu ſignifie, *terreur*, rien ne convient mieux à ce Dieu, dont la figure étoit miſe dans les Jardins pour ſervir d'épouvantail, comme nous l'apprenons d'Horace & de Tibulle. Ces Auteurs ajoutent pluſieurs autres raiſons pour confirmer ce ſentiment, qu'on peut voir dans Voſſius (1) ; mais il vaudroit mieux dire, pour parler avec juſteſſe, que le Priape des Grecs & des Romains étoit une copie de cette ancienne Divinité de Syrie, dont le culte abominable fut adopté par les Grecs. Car je dois avertir une fois pour toutes, que lorſque dans la ſuite on dira que les Auteurs confondent un tel Dieu de Phenicie ou d'Egypte, avec Jupiter ou avec quelqu'autre Divinité Grecque, cela veut dire que ce Dieu des Grecs a été formé ſur le modele du Dieu des Egyptiens ou des Pheniciens.

(1) De orig. & progr. Idol. L. 1.

J'ai dit que la Vulgate traduit le mot *Mipheletzeth*, qui eſt dans le texte Hebreu, par celui de Priape. C'eſt au ſujet de Maaca, mere d'Aſa, qui honoroit d'un culte particulier ce Dieu dont elle étoit Prêtreſſe, & à laquelle ce ſage Prince ôta l'autorité dont elle jouiſſoit. *Sed & Maacham matrem Aſa Regis ex auguſto imperio depoſuit, eo quod feciſſet in luco ſimulachrum Priapi : quod omne contrivit, & in fruſta comminuens, combuſſit in torrente Cedron* (2). Le même fait eſt rapporté dans les Livres des Rois.

(2) Paral. 11. c. 15. & 16.

qu'on ne manquoit pas toutes les fois qu'on celebroit les Jeux Olympiques, de ſacrifier au Dieu Myode, de peur que les moûches ne troublaſſent la ſolemnité.

Quoiqu'il en ſoit, Beel-Zebut eſt appellé dans l'Ecriture, le Prince des Demons, ce qui fait voir que c'étoit une des principales Divinités des Syriens. Lorſqu'Ochoſias envoya le conſulter, le Prophete Elie fit ce reproche à ſes domeſtiques: N'y a-t'il pas un Dieu dans Iſraël? Et pourquoi aller conſulter Beel-Zebut Dieu des Accaronites (1)?

(1) 4. Reg. C. 1.

ARTICLE VI.

Berit, ou Baal-Berith.

CE Dieu ſeroit totalement inconnu ſans un paſſage du Livre des Juges (2), où il eſt dit, qu'après la mort de Gedeon les Iſraëlites abandonnerent le Seigneur, & *firent alliance avec Baal, afin qu'il fût leur Dieu: Percuſſeruntque cum Baal fœdus, ut eſſet eis in Deum;* le texte Hebreu porte, & *ils établirent Baal-Berit ſur eux, afin qu'il fût leur Dieu.* Il eſt dit auſſi dans le même Livre (3), que ce Dieu avoit un Temple à Sichem, d'où les habitans de cette ville tirerent ſoixante & dix livres d'argent, pour les donner à Abimelec, fils de Gedeon. Les Interpretes de l'Ecriture Sainte ont debité pluſieurs conjectures pour nous apprendre quel étoit ce Dieu. Le Pere Calmet (*a*) croit qu'il étoit le même que Derceto, ou Dagon, ou Diane-Britomaris, & que ſon culte étoit paſſé de l'Iſle de Crete chez les Philiſtins, & de-là avoit penetré à Sichem: mais ce n'eſt pas là le chemin qu'ont fait les fables. Le culte des Dieux du Paganiſme, comme nous l'avons dit tant de fois, originaire des Pays de l'Orient, a paſſé dans les Iſles de la Mediterranée, & de-là dans la Grece & dans les Pays voiſins. Ainſi nous aurons encore recours à Sanchoniathon: cet Auteur, ou plûtôt Philon de Byblos ſon Interprete, dit qu'Elion & Berith ſont deux Divinités de Phenicie. Le premier de ces deux noms ſignifie, *le Très-haut*, & il eſt donné quelquefois au vrai Dieu, par les Ecrivains ſacrés: Bel ou Baal, ſignifie *le Seigneur*. Berutht qui a un rapport

(2) Chap. 8. ℣. 9.

(3) Chap. 9.

(*a*) Voyez ſa Diſſertation ſur les Dieux des Philiſtins.

fort

ſort viſible avec Berit, ſignifie l'*alliance*; ainſi Elion-Beruth, ou Baal-Berit, ſera le vrai Dieu ou la Déeſſe de l'alliance: l'Ecriture dit en effet que les Iſraelites firent alliance avec ce Dieu, comme on vient de le voir dans le paſſage que j'ai rapporté.

On ſçait que les Anciens avoient pluſieurs Dieux qui preſidoient aux alliances, & il ſemble que chacun étoit maître de choiſir celui qu'il vouloit, pour être le garant de ce qu'il alloit promettre. Cependant on choiſiſſoit ordinairement, parmi les Grecs & les Romains, Jupiter, qui pour cela étoit ſurnommé Jupiter au Serment (1). Pauſanias (2) nous apprend que dans la ville d'Olympie on voyoit ce Jupiter tenant la foudre dans ſes mains, prêt à la lancer contre ceux qui violeroient leurs ſermens. Il n'y avoit rien de plus celebre chez les Romains, que la formule du jurement par Jupiter-Pierre: *Quid igitur jurabo?* dit Apulée (3); *per Deum Lapidem, Romano vetuſtiſſimo more.*

(1) Denys d'Halic. L. 4.
(2) In Eliacis.
(3) De Deo Jove.

Mais quel étoit donc ce Dieu de l'alliance? C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de deviner: car Bochart ne nous ſatisfait point lorſqu'il dit (4) que Berit eſt le même que la Déeſſe Beroé, dont parle Nonnus, & que ce Poëte dit être fille de Venus & d'Adonis, ou ſelon d'autres Auteurs, de Tethys & de l'Ocean. On ne ſera pas plus avancé quand on ſçaura que ce Dieu, ou cette Déeſſe, avoit donné ſon nom à la ville de Berith, où elle étoit adorée.

(4) Chan. l. 2. c. 17.

Article VII.

Kiun, ou Rempham.

Nous ne connoiſſons encore Kiun, ou Rempham, que par un paſſage du Prophete Amos, dans lequel il eſt dit: *Vous avez porté le Tabernacle de votre Dieu Moloch, & Kiun vos images & l'étoille de vos Dieux que vous vous êtes faits* (5). Saint Luc en rapportant un diſcours de S. Etienne, appelle ce Dieu, après les Septante, *l'étoille de votre Dieu Rempham.* Ce paſſage a donné la torture aux Interpretes, au ſujet de la difference qui ſe trouve entre le texte Hebreu, & celui des Septante. Je n'entre pas ici dans la diſcution de leurs raiſons,

(5) Amos c. 5. v. 26.

on peut les conſulter : il ſuffit d'examiner ſi cette *étoille de Rempham* étoit la même que celle de Venus, dont le Prophete reproche le culte aux Moabites, comme S. Jerôme le prétend (*a*), ſur ce que les Sarraſins ont toujours honoré la Planete de cette Divinité, qu'ils nommoient *Cobar* ; ou ſi c'étoit la Lune, comme le ſoutiennent quelques Auteurs ; ou enfin Saturne, ce qui eſt plus vraiſemblable, puiſque *Kaivan*, qui eſt le même mot à peu près que *Kiun*, ſignifie Saturne chez les Perſans ; & *Ram*, dont on a fait Rempham, vouloit dire chez les Pheniciens, *haut*, *élevé* ; ce qui convient à Saturne qui eſt la plus élevée des Planetes (*b*). Sur quoi il eſt bon de remarquer en paſſant, que lorſque je prétends que le Prophete Amos parle ici de Saturne, je veux dire, entant qu'il étoit une Divinité naturelle, qui repreſentoit l'Aſtre qui a depuis pris ſon nom, & dont le culte étoit très-ancien.

(*a*) *Sidus Dei veſtri, quod hebraicè dicitur Cohab, id eſt Lucifer, Saraceni nunc uſque venerantur.* S. Jerôme ſur le ch. 5. d'Amos.

(*b*) Voyez Selden, Grotius, & les autres Interpretes ; & Thomaſſin, Lect. des Poëtes, Tome ſecond Liv. 1. C. 13.

ARTICLE VIII.

Des autres Dieux moins connus dont il eſt auſſi parlé dans l'Ecriture Sainte.

POUR bien entendre ce que j'ai à dire dans cet Article, il eſt bon de ſçavoir que les Cuthéens, que Salmanazar enyoya pour repeupler Samarie après en avoir diſperſé les Tribus, y porterent pluſieurs de leurs Idoles, dont les Iſraëlites embraſſerent ſouvent le culte, comme les Prophetes le leur reprochent dans pluſieurs occaſions. Un paſſage du quatriéme Livre des Rois (1), nous en fait connoître un grand nombre ; les voici. » Chacun de ces Peuples » (qu'Aſſaradon avoit envoyés pour peupler les villes de Samarie) » ſe forgea ſon » Dieu, & ils les mirent dans les Temples & dans les ſaints » lieux que les Samaritains avoient bâtis. Chaque Nation mit » le ſien dans la ville où il habitoit : les Babyloniens firent » des Sucots-Benoths ; les Cuthéens, Nergel ; ceux d'Emath,

(1) Chap. 17.

» Aſima ; les Hevéens firent Nabahas & Tartac ; mais ceux » de Sepharvaïm faiſoient brûler leurs enfans en l'honneur » d'Adramelech & d'Anamelech ». Un petit Commentaire ſur cet endroit, va faire connoître toutes ces Divinités.

1°. Les termes du Sucot-Benoth, ſignifient *les Tentes des filles* ; ce qui a fait croire à Selden (1) que l'Ecriture avoit voulu parler dans ce Chapitre, des Temples de Venus, ou d'Aſtarté, qui étoient à Babylone, & dans leſquels les filles, au rapport d'Herodote & de Strabon, ſe proſtituoient aux Etrangers (*a*). Le Prophete Jeremie parle de cette déteſtable coutume, dans la Lettre qu'il écrivit à Babylone, & il nous apprend que ces jeunes filles s'y rendoient avec des couronnes ſur la tête, & s'enfermoient dans de petites chambres, ou demeuroient ſur le grand chemin, faiſant des reproches piquants à celles dont la beauté n'attiroit pas les careſſes des paſſans (*b*).

(1) De Diis Syriis.

2°. Le Nergel des Cuthéens étoit apparemment le feu ſacré adoré par les anciens Perſes ; ce qui eſt conforme à ſon nom, qui ſignifie *une fontaine de feu.*

3°. Chamanin étoit auſſi une Idole qui repreſentoit le Soleil, dont Joſias, comme nous l'avons dit, abolit le culte.

4°. L'Aſima des Peuples d'Emath, étoit repreſenté ſous la figure d'un Bouc, & il étoit apparemment le même que le Dieu Pan des Egyptiens.

5°. Le Nabahas des Hevéens étoit Nebo, cette grande Divinité de Babylone, qui ſelon Grotius (2), avoit été quelque Prophete du Pays ; ce qui eſt conforme à l'étymologie de ſon nom qui, comme nous l'apprend S. Jerôme, ſignifie *celui qui preſide à la Prophetie.* Les Chaldéens, peuple entierement addonné à l'Aſtrologie, pouvoient-ils manquer de mettre au rang de leurs Dieux celui qui avoit excellé dans cet art ? La plûpart des Rois de Babylone portoient le nom de ce Dieu, joint avec le leur propre, Nabo-Naſſar, Nabo-Polaſſar, Nabu-Chodonoſor, &c.

(2) Sur le ch. 48. d'Iſaïe.

6°. Le Tartac, ſelon quelques Auteurs, étoit le même que

(*a*) Les Syriens repreſentoient cette Déeſſe ſous la figure d'une Poule avec ſes petits.

(*b*) Cette Lettre eſt à la fin de la Prophetie de Baruch.

le Typhon des Egyptiens : les Syriens l'honoroient d'un culte particulier, & ſa fête portoit le nom de *Sacrée.*

7°. Pour ce qui regarde Adramelech & Anamelech, s'ils n'étoient pas d'anciens Rois du pays, comme leurs noms me portent à le croire, puiſque celui du premier ſignifie (1) *un Roi puiſſant*, & celui du ſecond, *un Roi magnifique*, je croirois volontiers que c'étoit le Soleil & la Lune ; car je ne ſçaurois être du ſentiment de ceux qui penſent qu'Adramelech étoit Junon, fondés ſur ce que ce Dieu étoit repreſenté ſous la figure d'un Paon, oiſeau conſacré à l'épouſe de Jupiter : car, encore un coup, les Syriens n'ont reçu que fort tard les Divinités des Peuples d'Occident, & long-temps après que ces derniers avoient adopté celles de l'Orient.

(1) Grotius in Lib. 4. Reg. c. 17.

8°. Enfin les Syriens & leurs voiſins adoroient encore pluſieurs autres Divinités, dont on ne ſçait preſque rien d'aſſuré ; car il ne faut pas écouter les Rabbins qui ont debité à ce ſujet une infinité de conjectures auſſi frivoles que ridicules. Tels étoient un *Nibbas*, qu'on croit être le même que le Dieu Anubis. L'Empereur Julien après avoir renoncé au Chriſtianiſme, affecta de rétablir le culte preſque oublié de cette ancienne Divinité : il en fit même graver l'image ſur ſa monnoye, tenant un caducée d'une main, & un ſceptre Egyptien de l'autre.

Tel étoit encore un *Moazim*, dont l'impie Antiochus rétablit le culte. Daniel eſt le ſeul qui parle de ce Dieu, & ce qu'il en dit eſt fort obſcur. Ce Prophete dans une de ſes revelations où il prédit ce qui doit arriver un jour aux Rois de Syrie, parle d'un Prince qu'on croit être Antiochus Epiphanès, qui abandonnera le Dieu de ſes peres & qui ſubſtituera à ſa place un Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas : *Deum autem Moazim in loco ſuo venerabitur, & Deum quem ignoraverunt patres ejus colet auro & argento, & lapide pretioſo . . . Et faciet ut maneat Moazim cum Deo alieno quem cognovit* (2). La verſion de Theodontion a conſervé le même nom que la Vulgate donne à ce Dieu, mais d'autres verſions portent ſeulement *le Dieu des forces ou des fortifications*, ce qui a fait croire à pluſieurs Interpretes que *Moazim* étoit le même que le Dieu Mars, puiſque ſon nom eſt compoſé de celui de *Dazas*, qui

(2) C. 11. v. 37. 38. & 39.

veut dire, *fort*, ce qui convient parfaitement au Dieu de la guerre, que les Juifs appelloient *Modin*, par un changement de lettres qui leur eſt aſſez ordinaire.

L'Auteur de l'Hiſtoire Critique des Cultes, après avoir rapporté l'opinion des Interpretes ſur ce paſſage, croit que par *Moazim* on doit entendre les Romains, qu'Antiochus appaiſa par des preſens, & en leur abandonnant les Provinces qu'il poſſedoit en deçà du mont Taurus ; & que les Aigles Romaines étoient ce Dieu inconnu à ſes peres, qu'il adora, c'eſt-à-dire, auquel il fut obligé de ſe ſoumettre par un Traité de paix, dont l'avantage étoit tout du côté des Romains. Ce ſentiment que cet Auteur établit par de ſolides raiſons, ne manque pas de vraiſemblance (1).

(1) P. 4. c. 3. p. 705.

Enfin l'Ecriture Sainte fait mention de pluſieurs autres Dieux, qui ne ſont connus que par les noms des Villes qui les honoroient ; comme les Dieux d'Emath, d'Arphad, de Sepharvaïm, d'Avia, de Séir, d'Eva, & pluſieurs autres dont le culte faiſoit une partie de ces abominations ſi ſouvent reprochées aux Nations, & quelquefois même aux Juifs, ſurtout aux Iſraëlites qui ſuivirent les ſuperſtitions de Jeroboam, & adopterent dans la ſuite preſque toutes les Divinités de leurs voiſins. M. Fourmont n'a oublié aucun de tous ces Dieux, au ſujet deſquels je ne m'étendrai pas davantage, pour ne pas remplir cet Ouvrage d'étymologies, ſouvent conteſtées, & toujours aſſez inutiles. L'Auteur que je viens de citer en a cependant de fort heureuſes, que l'on peut voir dans ſon Ouvrage (2).

(2) T. 1. L. 2. Sect. 4.

CHAPITRE VII.

Des Dieux de Tadmor ou de Palmyre.

COMME la celebre Ville de Palmyre étoit dans la Syrie, je dois joindre ici l'Hiſtoire des Dieux qu'on y adoroit. La ville de Tamor ou Tadmor, ainſi nommée à cauſe des Palmiers que produit le terroir (1), fut bâtie, au rapport de Joſeph, par Salomon dans la partie la plus ſeptentrionale de la Syrie (*a*). Les Grecs & les Romains qui ne connoiſſoient pas ſon ancien nom, l'ont toujours appellée Palmyre. Je n'ai pas deſſein de faire l'hiſtoire de cette Ville, qui changea ſouvent de Maîtres, & qui fut enfin entierement ſoumiſe aux Romains par l'Empereur Aurelien, du temps de la fameuſe Zenobie. Aujourd'hui on n'en trouve que les ruines; mais ces ruines-là même font juger quelle avoit du être ſa magnificence; & l'on peut aſſûrer qu'il n'y a point de Ville au monde où l'on voye tout enſemble & plus de reſtes d'une ancienne grandeur, & une plus affreuſe deſolation. Comme Guillaume Halifax, Seigneur Anglois, avoit examiné avec ſoin toutes ces ruines, on peut voir ce qu'il en dit dans ſes Tranſactions Philoſophes de l'année 1695. & dans la Lettre qu'il écrivit à Edmond Bernard, que Camille le Brun a inſerée dans ſes Voyages (*b*).

(1) Thamar, en Hebreu, Palme.

Tadmor, qui ſuivit ſans doute au temps de ſa fondation la Religion Juive, ſe laiſſa enfin entraîner dans les ſuperſtitions du Paganiſme; mais on ne ſçauroit marquer le temps auquel elle devint idolâtre: on peut dire ſeulement qu'elle adora d'abord les Dieux des Syriens, ſurtout Belus ou le Soleil, pour lequel elle avoit un Temple magnifique, duquel M. Halifax fait la deſcription en ces termes: » Tout l'enclos de » cet Edifice eſt un eſpace quarré de 660. pieds, dont cha» que côté eſt environné d'une haute & belle muraille ornée

(*a*) L'Ecriture qui dit que Salomon bâtit une ville, ne la nomme pas.

(*b*) Tome II. de l'Edition de Rouen, p. 281. On peut auſſi conſulter la Diſſertation de M. l'Abbé Renaudot, imprimée dans le ſecond Volume des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, p. 509.

» de Pilaſtres par dehors & par dedans, au nombre de 62.
» de chaque côté, ainſi qu'on peut le juger par ce qui en
» reſte, car les Turcs, maîtres de ce pays depuis long-temps,
» ont preſque tout detruit ou mutilé, Sculpture, Bas-reliefs,
» Inſcriptions, &c ».

L'Auteur que je viens de citer dit que ce Temple fut détruit par Jehu, & converti en latrines, ainſi qu'il eſt rapporté au quatriéme Livre des Rois (1), & ſi toute cette place ajoute-t'il encore, a été le Temple de Jupiter-Belus, la comparaiſon qu'employe l'Ecriture Sainte eſt fort juſte.

(1) V. 10. & 27.

Mais le Voyageur Anglois n'eſt pas exact dans ce qu'il dit là-deſſus, comme je le remarquerai en faiſant imprimer le Voyage de Corneille le Brun. L'Ecriture Sainte ne ſe ſert à cette occaſion d'aucune comparaiſon ; il y eſt dit ſeulement: *Et protulerunt Statuam de fano Baal, & combuſſerunt, & comminuerunt eam. Deſtruxerunt quoque ædem Baal, & fecerunt pro ea latrinas uſque in diem hunc.* D'ailleurs il n'eſt rien dit dans ce Chapitre, de la Ville de Tadmor, & il y eſt rapporté ſeulement que Jehu pourſuivant les reſtes de la Maiſon d'Achab, alla à Samarie, où après avoir feint de vouloir adorer Baal, il fit aſſembler tous les Prêtres pour en celebrer la fête, & les fit égorger dans le Temple même de ce Dieu. Il eſt vrai que le Texte ſacré ajoute qu'après cette expedition ſes Soldats allerent dans la Ville du Temple de Baal: *Et ierunt in Civitatem Templi Baal*, d'où ils tirerent la Statue de ce Dieu qu'ils brûlerent, & firent des latrines de ſon Temple ; mais il faudroit prouver que cette Ville étoit Tadmor ; car Baal étoit adoré dans pluſieurs autres Ville de Syrie. Et quelle apparence que Jehu eût envoyé ſes Troupes à plus de ſoixante lieuës, & dans un pays qui ne lui appartenoit pas, pour détruire un Temple que les habitans auroient défendu au peril de leur vie ? Vatable ſoutient même que la Ville où Jehu envoya des Troupes, n'étoit pas éloignée de Samarie ; ce qui eſt très-vraiſemblable, & il y a beaucoup d'apparence que cette Ville étoit celle de Balba, qui eſt, ſelon Herbelot, l'Heliopolis de Syrie, ou Belus, c'eſt-à-dire, le Soleil, avoit un Temple magnifique (*a*).

(*a*) Voyez le Voyage de M. de la Roque, & le Dictionnaire de M. Bruzen de la Martiniere, au mot Balba.

Quoiqu'il en ſoit, les Palmyreniens adoroient Belus, ou le Soleil & la Lune, à la maniere des autres Syriens, mais ils donnoient des noms particuliers à ces deux Divinités, comme il paroît par un beau Monument qui étoit autrefois dans les Jardins qu'on appelloit *Horti Carpenſes*, & aujourd'hui dans ceux des Princes Juſtiniani, près de S. Jean de Latran.

(1) Miſcell. Erud. Ant. p. 1.

Ce Bas-relief a été publié en 1685. par M. Spon (1) avec l'Inſcription qui l'accompagne, & qui eſt en Palmyrenien, qu'on n'entend pas, & en Grec, qui contient apparemment la même choſe. Gruter avoit déja rapporté l'Inſcription (2), ſans y joindre les figures ; mais comme le R. P. Dom Bernard de Montfaucon en reçut une copie plus exacte, & mieux figurée que celles qui ſont dans ces autres Antiquaires, c'eſt de celle-là que nous nous ſervirons, quoiqu'elle differe un peu de celle de Spon : en voici la Traduction :

(2) Pag. 86.

Titus Aurelius Heliodorus Adrianus Palmyrenien fils d'Antiochus a offert & conſacré à ſes depens à Aglibolus & à Malachbelus, Dieux de la Patrie, ce Marbre, & un Signe ou une petite Statue d'argent, pour ſa conſervation, & pour celle de ſa femme & de ſes enfans, en l'année cinq cens quarante-ſept, au mois Peritius.

Ce Bas-relief, qui eſt ce qu'on appelle un *Ex Voto*, repreſente le frontiſpice d'un Temple, ſoutenu de deux Colomnes, ſur lequel ſont deux figures de jeunes perſonnes, au milieu deſquelles eſt un arbre que quelques Antiquaires croyent être un Pin ; mais je ſuis perſuadé que c'eſt plûtôt un Palmier, ce qui convient mieux à la Ville de Palmyre, qui en avoit pris ſon nom. Au côté droit de cet arbre eſt le Dieu Aglibolus, ſous la figure d'un jeune homme vêtu d'une tunique relevée par la ceinture, enſorte qu'elle ne deſcend que juſqu'au deſſus du genou ; & qui a par deſſus une eſpece de manteau ; tenant de la main gauche un petit bâton fait en forme de rouleau. Le bras droit, dont il tenoit peut-être quelqu'autre choſe, eſt caſſé. A l'autre côté, eſt le Dieu Malachbelus, qui repreſente auſſi un jeune homme vêtu d'un habillement militaire, avec le manteau ſur les épaules, une Couronne radiale à la tête, & ayant derriere lui un Croiſſant, dont les deux cornes débordent des deux côtés.

L'Inſcription

L'Inſcription nous apprend bien à la verité qu'Aglibolus & Malachbelus étoient deux Divinités Syriennes, puiſqu'ils ſont appellés Dieux du Pays de celui qui leur a conſacré ce Monument, πατρώοις θεοῖς, & que Palmyre étoit dans la Syrie; mais quels Dieux repreſentoient-ils ? Ecoutons le ſçavant Spon, dont l'opinion n'a pas été contredite. Quelques Auteurs, dit-il, prétendent que ces deux figures repreſentoient le Soleil d'hyver & d'été; mais comme un des deux a derriere lui un Croiſſant, il vaut mieux croire que c'eſt le Soleil & la Lune. Qu'on ne ſoit pas étonné au reſte, de trouver la Lune repreſentée en jeune homme, puiſqu'il eſt certain que ſouvent on donnoit les deux ſexes aux Dieux, & qu'il y avoit le Dieu Lunus, comme nous l'avons déja dit, après Spartien & d'autres Auteurs encore (*a*).

Pour Aglibolus, il n'eſt pas douteux que ce ne fût le Soleil, ou Belus, car les Syriens peuvent fort bien avoir prononcé ainſi ce nom, que d'autres appelloient Baal, Belenus, Bel ou Belus; le changement de l'e, en o, eſt peu de choſe dans les differens dialectes d'une Langue; mais le mot Agli, ſera inintelligible, à moins qu'on n'admette la conjecture du ſçavant Malaval, qui prétend que ce nom ſignifie *la lumiere qu'envoye le Soleil;* ce qu'il confirme par l'autorité d'Heſichius, qui met parmi les épithetes du Soleil, celle d'Αἰγλὴ ἡλίου: or il n'eſt pas étonnant que les Grecs ayent prononcé Aglibolos, au lieu d'Egletes-Belos.

Au reſte, que les Palmyreniens ayent adoré le Soleil, ce n'eſt pas un fait qui ſoit douteux. Herodien après avoir raconté l'heureux ſuccès d'Aurelien, qui ſe rendit maître de Palmyre, dit qu'il fit conſtruire à Rome en memoire de cette victoire, un Temple ſuperbe où il mit les depouilles des Palmyreniens, & entr'autres choſes les Statues du Soleil & de Belus.

Pour ce qui regarde Malachbelus, comme ce mot eſt compoſé de deux autres, ſçavoir, *Malach* qui veut dire Roi, & Baal qui ſignifie *Seigneur*, & que ce Dieu eſt repreſenté avec un croiſſant & une couronne, il eſt certain qu'il repre-

(*a*) Parmi les Medailles de Seguin, il y en a une qui repreſente le Dieu Lunus, avec le bonnet Armenien.

ſente la Lune, ou le Dieu Lunus. L'Ecriture ſainte deſigne ſouvent la Lune par l'épithete de Reine du Ciel ; le Prophete Jeremie qui condamne l'uſage d'offrir à cette Déeſſe des Gâteaux, s'exprime ainſi : *Placentas offert Reginæ Cœli ;* ou comme il dit dans un autre endroit : *ſacrificemus Reginæ Cœli, & libemus ei libamina ; ſacrifions à la Reine du Ciel, & offrons lui des libations.*

On peut voir dans le même Auteur que la date de l'Inſcription, étant ſuivant l'Ere des Seleucides, elle tombe ſur la fin de l'Empire de Severe, l'an de Jeſus-Chriſt 254. & que le mois Macedonien nommé *Peritius*, répond à notre mois de Fevrier : mais ces diſcuſſions ne regardent point la Mythologie.

Suivant M. l'Abbé Renaudot, on trouve dans les Inſcriptions de Palmyre, le nom de *Jupiter foudroyant* ; mais elles ne ſont peut-être que du temps où les Romains en furent les maîtres. Enfin ce Peuple ſuperſtitieux juſqu'à l'excès, reçut ſans doute tous les Dieux qu'adoroient leurs Conquerants, & pouſſa la flaterie juſqu'à rendre les honneurs divins à Alexandre & à Hadrien, lorſqu'ils allerent à Palmyre.

CHAPITRE VIII.

Des Dieux Cabires.

QUOIQUE ces Dieux ayent été connus dans la Grece dès les temps les plus reculés, comme leur origine eſt certainement Phenicienne, j'ai cru que je devois les mettre dans la Claſſe des Dieux des Syriens & des Pheniciens.

Rien n'eſt plus celebre dans l'Antiquité, que les Cabires & leurs myſteres ; mais rien en même temps de plus incertain que l'origine de ces Dieux. Si nous en croyons Herodote (1), c'étoient les Pelaſges, qui étant allés s'établir dans l'Iſle de Samothrace, y avoient porté le culte des Cabires & leurs myſteres, qu'ils apprirent enſuite aux Atheniens, parmi leſquels ils allerent demeurer lorſqu'ils ſortirent de cette Iſle. Mais cet Auteur ne nous apprend pas, de qui ces mêmes

(1) Liv. 2.

Pelaſges avoient reçu la connoiſſance de ces Dieux & de leurs myſteres ; il y a même quelque choſe d'inintelligible dans ce qu'il rapporte (*a*). Car, ſelon lui, ces Pelaſges étant dans la Grece, ignoroient encore les noms des Dieux, ſur leſquels ils allerent conſulter l'Oracle de Dodone, qui leur repondit qu'ils devoient apprendre ces noms de ces Barbares, c'eſt-à-dire, des Egyptiens. Cependant il dit au même endroit, qu'ils avoient appris aux Samothraces, & enſuite aux Atheniens, à honorer les Cabires & à celebrer leurs myſteres ; & il parle à cette occaſion, de la maniere obſcéne dont les Atheniens, conformement aux Samothraces, repreſentoient Mercure.

Quoiqu'il en ſoit, les Pelaſges, peuple errant & vagabond, avoient appris des Etrangers le culte des Dieux dont nous parlons : mais étoit-ce des Egyptiens ou des Pheniciens, que leur en venoit la connoiſſance ? Quels Dieux étoient les Cabires ; quel étoit leur nombre ; qu'étoit-ce que ces myſteres, ſi celebres dans l'Antiquité ? Les Cabires étoient-ils les mêmes que les Corybantes, les Dactyles, &c ? Ce ſont autant de queſtions, qu'il faut examiner. Si nous en croyons Sanchoniathon, les Cabires étoient originaires de Phenicie : cet Auteur en parle dans deux endroits du fragment que nous avons rapporté ; il les fait deſcendre de Sydik, & les confond avec les Dioſcures, les Corybantes & les Samothraces. *De Sydik*, dit-il, *venoient les Dioſcures, appellés auſſi Cabires, Corybantes, Samothraces.* Dans le ſecond endroit où il parle des mêmes Dieux, il rapporte que Chronos donna deux de ſes villes, ſçavoir Byblos à la Déeſſe Baaltis, & Beryte, à Neptune & aux Cabires, &c. Il paroît donc par cet ancien Auteur, que les Cabires étoient fils de Sydik (*b*), & qu'ils habiterent à Beryte dans la Phenicie ; & comme les deſcendans de ce Sydik, quel qu'il ſoit, furent mis au rang des Dieux, il y a toute apparence que les Cabires reçurent les mêmes honneurs, & que ce fut dans la ville que je viens de nommer, qu'on commença à leur rendre un culte religieux. Il eſt donc certain que les Cabires étoient des Dieux Pheniciens ; leur nom

(*a*) Voyez le commencement du Livre VI. où je rapporte ce paſſage.
(*b*) Voyez le fragment, Livre II. Art. des Theogonies.

même le prouve, comme je le dirai dans un moment. Damaſcius (1), parlant d'Eſculape, un des fils du même Sydik, dit formellement: *Eſculape, qui étoit à Beryte, n'eſt point Egyptien, mais Phenicien d'origine; car parmi les enfans de Sydik, qui furent nommés Dioſcures ou Cabires, le huitiéme s'appelloit, Eſmunus ou Eſculape.*

(1) Dans Photius.

Cependant quelque vraiſemblable que ſoit cette opinion, je crois devoir mettre ici ce que d'anciens Auteurs ont penſé ſur l'origine de ces Dieux. Si nous en croyons Herodote (2), les Cabires étoient fils de Vulcain, le plus ancien des Dieux d'Egypte. Comme l'endroit où cet Auteur le dit, a été mal traduit par Laurent Valla, M. Altori, d'ailleurs habile Antiquaire, s'eſt trompé dans la Diſſertation qu'il a compoſée ſur les Cabires, prétendant détruire par le temoignage de cet Hiſtorien, l'opinion de Pherecyde & de Nonnus, qui donnoient Vulcain pour pere aux Cabires. Cambyſe, dit Herodote, étant entré dans le Temple de Vulcain, fit pluſieurs railleries au ſujet des Statues qu'il y trouva, & ordonna qu'on les brûlât; puis il ajoute, ſelon la traduction de Valla; *Sunt enim & hæc illis Vulcani ſimilia, à quo ſe hi homines aiunt eſſe oriundos:* au lieu qu'il falloit traduire; *Cujus ipſos (id eſt Cabiros) eſſe filios dicunt; duquel*, (Vulcain) diſent-ils, *les Cabires ſont deſcendus.* M. Du Ryer s'eſt auſſi mépris en cet endroit, en traduiſant ſur la verſion latine de Valla.

(2) Liv. 3.

Voilà donc trois anciens Auteurs, Herodote, Pherecyde & Nonnus qui donnent Vulcain pour pere aux Cabires: avec cette difference cependant, que les deux derniers l'aſſûrent, pendant que le premier dit ſeulement, que c'étoit l'opinion des Egyptiens. Aceſilaüs Argien, dont le ſentiment eſt rapporté par Strabon (3), prétendoit que les Cabires n'étoient pas les fils, mais les petits-fils du Vulcain, & que Camillus, que d'autres mettent au nombre des Cabires mêmes, étoit leur pere. Les Auteurs que je viens de citer diſent auſſi, que leur mere s'appelloit, Cabire, & Pherecyde ajoute qu'elle étoit fille de Protée.

(3) Liv. 10. p. 324.

Strabon, qui a recueilli dans un grand détail le ſentiment des Anciens au ſujet des Dieux dont il eſt queſtion, n'en adopte aucun; & l'article où il en parle, curieux d'ailleurs,

manque de cette critique qui ſçait donner le prix aux matieres que l'on traite. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que les Cabires étoient des Dieux venus de l'Orient ; & comme Herodote rapporte l'opinion des Egyptiens ſans paroître l'adopter, on peut s'en tenir à ce qu'en dit Sanchoniathon, & dès-là il eſt inconteſtable que c'eſt dans la Phenicie, & à Beryte en particulier, qu'il faut chercher l'origine de ces Dieux, & du culte qu'on leur rendoit. Les Pheniciens qui s'établirent dans pluſieurs Iſles de la Mediterranée & de l'Archipel, porterent les myſteres de ces Dieux ſur-tout en Samothrace, où ils devinrent très-celebres dans la ſuite ; & les Pelaſges qui y habitoient alors, étant venus dans la Grece, les firent connoître aux Atheniens. Le nom de ces Dieux n'eſt point Grec d'origine, il vient de l'Hebreu & de l'Arabe, puiſque dans ces deux Langues, comme le remarque le ſçavant Bochart (1), *Cabir*, veut dire, *grand*, *puiſſant*. Varron (2), & après lui Tertullien (3), ont ſans doute connu cette étymologie, puiſqu'ils nomment les Cabires, *des Dieux puiſſants ; Deos potentes* : ce qui convient auſſi à l'épithete que leur donne Orphée dans ſon Hymne aux Curetes (4), & à celle de Grands Dieux, comme on les appelle communément (*a*).

(1) Chan. L. 1. c. 12.
(2) De Ling. Lat. L. 4.
(3) De Spect.
(4) ὁι δυνάτοι.

Si nous voulions maintenant rechercher combien il y avoit de Cabires, & quels étoient leurs noms, nous trouverions dans les Anciens une grande diverſité de ſentimens. Comme, ſuivant Sanchoniathon, les enfans de Sydik furent nommés Cabires, il faut, ſi on ſuit ſon opinion, en admettre huit, puiſqu'Eſculape étoit ſon huitiéme fils. Strabon ne compte que trois Cabires, & s'il y ajoute trois Nymphes Cabirides, cela n'augmente pas le nombre de ces Dieux, puiſqu'on leur donnoit indifferemment les deux ſexes. Tertullien en fixe auſſi le nombre à trois : *Tres aræ trinis Diis parent magis potentibus ; eoſdem Samothraces exiſtimant.* Quelques Auteurs n'admettent que deux Cabires, encore les nomment-ils differemment ; car les uns les appellent Jupiter & Bacchus, & d'autres le Ciel & la Terre. L'ancien Scholiaſte d'Apollo-

(*a*) Selden, Synt. 2. c. 4. tire l'origine de leur nom, de *Cubar*, Dieu Arabe, dont le culte, ſelon Hornius, d'après Nonnus, paſſa d'Arabie dans la Samothrace. Voyez Hornius, Hiſt. Phil. L. 2. c. 4.

nius (1), assûre que Mnaseas comptoit trois Cabires, qu'il nommoit Ἀχιερὸς, Ἀχιοχιροὰ, & Ἀχιοκιροὸς. Enfin Dionysiodorus y en ajoute un quatriéme, sçavoir, *Camillus* ou Mercure, en quoi il est d'accord avec Herodote.

(1) Sur le premier Livre des Arg.

Bochart, qui est celui de tous les modernes qui a le plus heureusement interpreté ces noms, les tire de la langue Phenicienne, & croit que le premier marque Cerès, le second, Proserpine, le troisiéme, Pluton, & le quatriéme enfin, Mercure : on peut voir les preuves qu'il en donne, dans le Chapitre XII. du premier Livre de son Chanaan. Reland, qui a fait une sçavante Dissertation sur les Cabires (2), admettant les noms de ces quatre Cabires, tels que je viens de les rapporter, conclut qu'ils étoient les Dieux des morts. Que Cerès étoit la terre, qui les recevoit ; que Pluton & Proserpine marquoient les Enfers, où ils alloient habiter ; & que Camillus ou Mercure, étoit le Dieu qui les y conduisoit.

(2) Dissert. miscell.

Que si les Grecs se contentent ordinairement de nommer les Cabires, les Dieux Samothraces, c'est que leur culte qui avoit passé d'Orient en Occident, s'étoit sur-tout établi dans l'Isle qui porte ce nom, & dans celle d'Imbros qui n'en est pas éloignée, comme Stephanus nous l'apprend, & comme on peut le prouver par le soin qu'avoient la plûpart des Princes de ce temps-là d'y voyager, & de s'y faire initier aux mysteres redoutables de ces grandes Divinités. En effet Diodore nous apprend (3), que Cadmus alla dans ce pays, & qu'il y épousa Harmione, ou Hermione, après avoir participé à ces mysteres. Orphée, Hercule, Castor & Pollux, & quelques Argonautes ne manquerent pas aussi d'y aller, pour satisfaire à un vœu qu'ils avoient fait dans une grande tempête, comme nous le dirons dans un autre endroit (4). Agamemnon, Ulysse, & les autres Heros de la guerre de Troye, voulurent recevoir le même honneur, comme les Historiens le rapportent (*a*). Macrobe nous apprend (5), que Tarquinius, fils de Demarate Corynthien, fut aussi initié à ces mysteres, ainsi que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, & plusieurs autres. Les Atheniens, qui selon Herodote reçurent les

(3) Liv. 5.

(4) T. III. Hist. des Argonautes.

(5) Sat. L. 3. c. 4.

(*a*) Voyez Diodore, Apollonius, Plutarque *in Alexand.* Suidas, &c.

premiers les myſteres de Samothrace, y envoyoient leurs enfans pour participer à ces myſteres ; en quoi ils furent imités par les autres peuples de la Grece. Terence, dans ſon Phormion (1), fait alluſion à cette coutume. » Quand l'enfant » ſera né, dit il, combien de preſents ne faudra-t'il pas faire, » que la mere s'appropriera ! Il faudra donner au moment » qu'il viendra au monde ; le jour qu'on celebrera celui de ſa » naiſſance ; lorſqu'on l'initiera, &c. » Donat en interpretant cet endroit du Poëte, dit qu'il fait alluſion à la coutume qu'on avoit d'envoyer les enfans d'un certain âge en Samothrace, pour y être initiés, ainſi que le dit Apollodore.

(1) Act. 1. Sc. 1. v. 15.

Ce qui engageoit à cette démarche, c'eſt qu'outre qu'on croyoit recevoir des Dieux Cabires de grands ſecours dans les expeditions les plus dangereuſes, principalement lorſqu'on étoit expoſé à quelque tempête, comme le dit le Scholiaſte d'Apollonius, on voyoit qu'on avoit un grand reſpect pour ceux qui avoient participé à ces myſteres, comme l'aſſûre Diodore de Sicile.

Les Anciens nous apprennent les ceremonies qui ſe pratiquoient dans cette occaſſion. On plaçoit ſur un trône celui qui devoit être initié, on lui mettoit une couronne d'Olivier ſur la tête, on lui lioit le ventre d'un ruban pourpre, & les autres initiés danſoient autour de lui (*a*).

Les myſteres des Dieux Cabires & des Samothraces étoient très-reſpectables ; & il y a bien de l'apparence que puiſque ces Inſulaires en avoient appris le culte des Pheniciens & des Egyptiens (*b*), l'entrée de leur Temple, du moins du Sanctuaire, devoit en être interdite à tout le monde, excepté aux Prêtres, comme Herodote le dit de celui des Cabires d'Egypte (2) ; & ils avoient apparemment grand ſoin de ne pas expoſer les Simulacres de ces Divinités à l'impie mépris des ſpectateurs, comme firent les Egyptiens à Cambyſe. Auſſi Pauſanias ayant nommé les Cabires de la Grece, s'excuſe ſur le ſilence qu'il eſt obligé de garder à l'égard de

(2) Liv. 3.

(*a*) Voyez Platon, Dial. d'Euthedeme ; Dion Chryſ. Orat. 12. Proclus Livre 6. c. 13. &c.

(*b*) Comme les Grecs n'en ſçavoient point l'origine, ils diſoient que c'étoit Jupiter qui les avoit inſtitués à l'honneur d'un de ſes fils ; ou un certain Etion, comme le dit S. Clement d'Alexandrie, *Admonit. ad Gentes.*

leurs myſteres. Stephanus (*a*) nous apprend qu'il y avoit dans l'Iſle de Samothrace un antre, nommé Zerinthe, conſacré aux Cabires, dans lequel, ſi nous en croyons Lycophron (*b*) & Suidas, on immoloit des chiens à Hecate. Cette Déeſſe que l'on confondoit ſouvent avec Proſerpine, Cerès ou la Terre, étoit au nombre des Dieux Cabires, comme nous l'avons dit. Mais ce qui rendoit ces myſteres encore plus reſpectables, c'eſt que les Prêtres dans leurs ceremonies ſe ſervoient d'une langue étrangere, comme nous l'apprend Diodore (*c*); & l'on ne ſçauroit douter que ce ne fût celle des anciens Pheniciens qui s'étoient établis dans cette Iſle, & y avoient apporté le culte des Cabires. Auſſi liſons-nous dans Heſichius, que le Prêtre de ces Dieux s'appelloit *Coes*, mot dérivé de l'Hebreu *Cohen*, qui veut dire *un Prêtre*.

Voilà ſans doute quels étoient les vrais Dieux Cabires & leur culte; & je ne ſçaurois être du ſentiment de Voſſius (1), qui croit que par ce nom on ne devoit entendre que les Miniſtres des Dieux, comme les Curetes & les Dactyles de l'Iſle de Crete, & les Corybantes de Phrygie. Cependant ce n'eſt pas ſans fondement que ce ſçavant homme parle ainſi: car, 1°. les Cabires étoient ſouvent nommés *Camilles*, qui veut dire, *Miniſtres*. 2°. Les Prêtres de Cybele, ou les Corybantes, étoient auſſi nommés Cabires, d'une montagne de ce nom qui eſt en Phrygie: mais il devoit ſe rendre au temoignage de toute l'Antiquité, qui met les Cabires au nombre des Dieux les plus reſpectables, & qui les diſtingue très-nettement des Miniſtres qui avoient ſoin de leur culte; & il ne devoit pas, ſelon moi, s'en rapporter à ce que Strabon dit (2),

(1) De Idol. L. 1. c. 57.

(2) Liv. 10.

(*a*) Stephanus, *de Urbibus*. Le Scholiaſte de Nicandre dit la même choſe, ainſi que Nonnus dans la deſcription de la Samothrace, Liv. 13. *des Dionyſiaques*. Ovide s'exprime ainſi Livre 1. *des Faſtes*

Inde levi vento Zerinthia littora nacta,
Threïciam tetigit feſſa Carina Samon.

(*b*) *Zerinthon antrum immane Canicidæ Deæ*. Lycophron, *in Caſſ. verſu 77. ex correctione Bocharti, loc. cit.* Voyez le Scholiaſte de ce Poëte, qui prouve que *Canicida Dea* étoit Hecate.

(*c*) *Habuerunt autem Indigenæ linguam veterem ſibi propriam, cujus in ſacrificiis hodieque multa ſervantur*. Diod. Lib. 5.

que

que quelques Auteurs confondent les Curetes, les Corybantes & les Cabires.

Il faut remarquer auſſi que ceux qui mettent au nombre des Cabires Caſtor & Pollux, Jaſon & Dardanus, ſe ſont certainement trompés; & ce qui peût les avoir induit en erreur, c'eſt que ces Heros s'étoient fait initier aux myſteres de ces anciennes Divinités; & que ce dernier en avoit peut-être apporté le culte dans la Phrygie, avec celui de Cybele, qui étoit la même que la Terre, ou Proſerpine, & la principale des Cabires, comme on l'apprend de Varron (1). Le culte & les ceremonies de cette Déeſſe paſſerent enſuite dans l'Italie où Enée les porta avec les Penates, qui ſelon Macrobe & Varron, n'étoient pas differens des Dieux Cabires (2); & cette opinion n'eſt pas ſans vraiſemblance, puiſque, comme nous le dirons en parlant des Pataïques, les figures de toutes ces Divinités reſſembloient fort à celles des Penates.

(1) Liv. 10.

(2) Voyez Macrobe Sat. L. 3.

L'Antiquité n'avoit rien d'auſſi celebre que les myſteres de Samothrace, ou des Cabires, comme il paroît par le ſoin qu'on avoit de s'y faire initier; mais les Auteurs qui auroient pu nous inſtruire des ceremonies qui s'y pratiquoient, retenus par je ne ſçais quel reſpect religieux, n'oſent entrer en cela dans aucun détail. Heureuſement ils ne nous ont derobé que la connoiſſance des infamies qui accompagnoient ces myſteres, ſur leſquelles nous tirerions volontiers le rideau, s'ils nous les avoient dévoilées. Herodote nous fait aſſez entendre de quoi il s'agiſſoit, puiſqu'en aſſûrant que les Pelaſges avoient porté à Athenes les myſteres de ces Dieux, il dit que c'étoient eux qui avoient appris aux Atheniens la maniere de repreſenter Mercure, un des Cabires, d'une maniere obſcéne & tout-à-fait indecente. Auſſi prenoit-on la nuit pour celebrer ces myſteres, comme le dit Ciceron : *Prætereo Samothraciam, eaque quæ Lemni nocturno aditu occultè coluntur* (3).

(3) De Nat. Deor. L. 1.

Les Anciens connoiſſoient encore d'autres Cabires, dont les uns, comme nous le dirons dans un moment, étoient fils de Vulcain, & les autres fils de Mercure. Mercure lui-même, ſelon Herodote (4), étoit au nombre de ces Dieux, ainſi que Cerès qui étoit ſurnommée Cabiria, Proſerpine, Cybele, Promethée, &c. Car les Grecs qui ramenoient tout à

(4) Voyez cy-deſſous.

leur Religion, penſoient des Cabires bien autrement que les Egyptiens qui leur en avoient donné la connoiſſance. La tradition des Thebains portoit, ainſi que le dit Pauſanias (1), » qu'il y avoit autrefois une ville en ce lieu, & des hommes » appellés Cabires ; que Promethée l'un d'eux, & ſon fils » Etneus, ayant eu l'honneur de recevoir Cerès, la Déeſſe » leur confia un depôt, & l'uſage qu'on en fait : voilà ce que » je ne puis divulguer. Mais du moins peut-on tenir pour » certain que les myſteres des Cabires ſont fondés ſur un pre- » ſent que Cerès leur fit ».

(1) In Beot. c. 25.

» Lorſque les Epigones eurent pris Thebes, dit le même Auteur, les Cabires ayant été chaſſés par les Argiens, le culte de » Cerès Cabiria demeura interrompu pendant quelque temps. » Dans la ſuite Pelargé, fille de Potneus, & Iſtmias ſon mari le » retablirent, mais en même temps ils le transfererent dans » un lieu nommé Alexiarès, hors des anciennes limites où » il avoit été inſtitué. Auſſi-tôt Telondès & les autres Cabi- » res que la guerre avoit diſperſés, ſe raſſemblerent en ce » lieu . . . . . Au reſte la Religion des Cabires & la ſain- » teté de leurs ceremonies n'ont jamais été violées impu- » nément ».

Ainſi parle Pauſanias, qui paroît confondre les Miniſtres des Cabires avec les Dieux-mêmes qui portoient ce nom : mais ce n'eſt pas dans la Grece qu'il faut chercher la veritable origine de ces Dieux. C'eſt dans l'Egypte, puiſque nous trouvons dans Herodote (2) qu'ils étoient fils de Vulcain, le plus ancien de leurs Dieux, & qu'ils avoient un Temple à Memphis. En effet, cet Auteur ayant raconté de quelle maniere Cambyſe s'étoit comporté dans le Temple de Vulcain, ajoute qu'il entra auſſi dans celui des Cabires, dans lequel le Prêtre ſeul avoit permiſſion d'entrer ; & qu'après s'être moqué des Statues de ces Dieux, il avoit ordonné qu'on les fit brûler.

(2) Liv. 3. c. 37.

Les Pelaſges qui connoiſſoient ſans doute ces Dieux par le moyen des Egyptiens, ou, ce qui revient au même, par les Prêtreſſes de Dodone, en établirent le culte en Samothrace, & de-là chez les Atheniens ; mais ſans doute qu'ils ajouterent aux myſteres de ces Dieux, pluſieurs infamies inconnues aux

Egyptiens, puiſque le même Herodote, dans l'endroit où il dit que les Grecs avoient reçu des Egyptiens la plûpart des ceremonies de leur Religion (1), avertit qu'il falloit en excepter la maniere infame dont ils repreſentoient Mercure, qui leur venoit des Pelaſges, leſquels après l'avoir miſe en uſage dans la Samothrace, l'apprirent aux Atheniens, d'où elle paſſa enſuite dans le reſte de la Grece. « Ceux qui ſont ini-» tiés, dit cet Auteur, dans les myſteres des Cabires, que ce-» lebrent les Samothraces, & qu'ils ont appris des Pelaſges, » ſçavent bien que ce que je dis eſt veritable. »

(1) Liv. 2. c. 51.

Il n'y eut point de lieu au monde où le culte des Cabires devint plus celebre qu'en Samothrace, où les Pelaſges l'avoient établi. C'étoit-là qu'on celebroit ces affreux myſteres, qui avoient pris le nom de l'Iſle même, & qu'on appelloit auſſi les Orgies. Il falloit que les infamies qui accompagnoient ces myſteres, fuſſent bien abominables, ainſi qu'on l'a déja vû, puiſque les Anciens qui ſe trouvoient engagés à parler des Cabires & du culte qu'on leur rendoit, proteſtent qu'ils n'oſeroient les reveler. Pauſanias (2) après avoir dit que le Temple que les Cabires avoient dans la Beotie, n'étoit qu'à ſept ſtades du Bois ſacré de Cerès Cabiria & de Proſerpine, ajoute, *le Lecteur me pardonnera ſi je ne ſatisfais pas ſa curioſité ſur les Cabires, ni ſur les ceremonies de leur culte & de celui de Cybele, &c.* Saint Clement d'Alexandrie, pour combattre avec plus d'avantage le Paganiſme, a cru devoir reveler une partie de ces horreurs; mais ce qu'il en dit ne pouvant deſormais ſervir au même deſſein, on ne trouvera pas mauvais que je le ſupprime.

(2) In Beot. c. 25.

Arnobe nous apprend (3) que dans la celebration de ces myſteres, on tuoit un des initiés; apparemment pour l'offrir en ſacrifice aux Cabires: *Oblivioni etiam Corybantia ſacra donentur, in quibus ſanctum illud myſterium traditur; frater trucidatus à fratribus.* Firmicus ſemble avoir copié Arnobe, lorſqu'il dit que dans les myſteres des Corybantes on honoroit l'homicide, puiſqu'il arriva une fois qu'un initié y fut tué par deux de ſes freres. *Celui*, continue-t'il dans un autre endroit, *qui veut verſer le ſang de ſon frere, n'a qu'à participer aux myſteres des Corybantes* (a). Mais ſans prétendre juſtifier ces myſ-

(3) Lib. 5.

(a) *In ſacris Corybantium parricidium colitur; nam unus frater à duobus interemptus*

teres, je crois que le fait que rapporte Arnobe, & après lui Firmicus, regarde quelque accident arrivé dans la fureur de quelques initiés qui tuerent leur frere. Les Anciens en effet ne nous apprennent rien de ſemblable. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ceux qui avoient commis quelque homicide, alloient à Lemnos pour en être expiés, comme nous l'apprend Heſichius (1). Quoiqu'il en ſoit, la fête des Cabires, inſtituée d'abord à Lemnos, fut adoptée par les habitans de l'Iſle d'Imbros, & paſſa enſuite dans la Grece, ſur-tout à Thebes, où elle devint celebre (*a*).

(1) Au mot Κάβειρ.

Enfin la derniere queſtion que nous devons examiner, eſt ſi l'on doit confondre les Cabires avec les Corybantes, les Curetes, les Dactyles Idéens, & les Telchiniens: & il faut avouer d'abord que pluſieurs Anciens ne les diſtinguent pas les uns des autres. Strabon dans l'endroit que j'ai cité, rapporte le ſentiment de Scepſius & de quelques autres Auteurs qui le ſoutiennent; & parmi les Modernes, Voſſius & M. Altori ont ſuivi la même opinion. Pour moi, je crois qu'il faut les diſtinguer, & voici les raiſons ſur leſquelles je me fonde. D'abord, Sanchoniathon, Herodote, Pherecyde & Nonnus, qui parlent des Cabires & qui donnent leur généalogie, ne font mention ni des Corybantes, ni des Dactyles, ni des Curetes. Selon tous les Anciens, les Cabires étoient au nombre des grands Dieux, des Dieux puiſſants: or, on n'a jamais rien dit de pareil des Corybantes, ni des autres que je viens de nommer. L'idée que donnent des Dactyles les meilleurs Auteurs, eſt qu'ils étoient originaires de l'Iſle de Crete; qu'ils furent les premiers qui trouverent l'art de forger le fer, après l'embraſement du mont Ida: évenement qui fait une des époques des Marbres de Paros; enfin qu'ils étoient cinq, comme leur nom, tiré des doigts de la main, le prouve ſans replique. Certainement cette idée n'eſt point celle que donnent des Dieux Cabires Sanchoniathon, Herodote, & les autres Aciens que j'ai cités.

Ce qu'on a dit des Curetes, qu'ils eurent ſoin de l'enfance

eſt . . . . . Qui fraternum deſiderat ſanguinem, Corybantium ſequatur inſtitutum. Firmicus, de Cor. prof. Relig.

(*a*) Voyez Meurſius, *Græcia fer.* L. 4. au mot ΚΑΒΕΙΡΙΑ.

de Jupiter, & qu'ils s'étudioient à empêcher qu'on ne l'entendît crier, en faiſant du bruit avec leurs lances, & danſant autour de lui, ne s'accotde nullement avec ce que l'Antiquité rapporte des Cabires. Pour les Corybantes, c'étoient des Prêtres de Cybele, qui dans les Myſteres de cette Déeſſe ſautoient auſſi en danſant, & faiſoient un grand bruit avec leurs armes. Les Telchiniens étoient pareillement regardés comme des Enchanteurs, qui couroient le pays pour dire la bonne avanture, & s'attirer l'admiration du peuple, toujours prêt à admirer ce qui lui paroît merveilleux.

Mais, dira-t'on, les myſteres de Samothrace, ou des Cabires, ſont ſouvent appellés les myſteres des Corybantes, ainſi qu'on l'a vû dans les autorités mêmes dont je me ſuis ſervi. C'eſt-là préciſément ce qui peut avoir trompé les Auteurs que je refute. Les Corybantes étoient les Miniſtres de ces myſteres, non ſeulement à Lemnos & à Imbros, mais auſſi dans toute la Phrygie & ailleurs : eſt-il étonnant qu'on ait nommé indifferemment ces myſteres, les myſteres des Corybantes, ou les myſteres des Cabires ? Il eſt donc certain qu'il ne faut pas confondre les Cabires avec les Corybantes, les Dactyles, &c. ni prendre pour ces Dieux ſi reſpectés dans l'antiquité, les Miniſtres de leur Culte ; Miniſtres qui par leur conduite ſe rendirent extrémement mépriſables. On parlera encore des Corybantes dans l'Hiſtoire de Cybele, dont ils étoient les Miniſtres.

Mais que penſerons-nous d'une ancienne Inſcription que rapporte M. Altori, par laquelle il paroît que les Cabires ſont confondus avec les Dioſcures ? *Caïus, fils de Caïus Acharnanien, qui a été fait Prêtre des grands Dieux Dioſcures Cabires, a poſé ce Monument en l'année où Dionyſius fut Archonte après Liciſcus.* Je dis, & c'eſt encore une autre queſtion à examiner, qu'on a quelquefois confondu les Cabires avec les Dioſcures, & les Anaces ou Anactes ; ſentiment adopté par l'Antiquaire que je viens de nommer, & qu'il tâche de prouver par le paſſage de Ciceron que j'ai rapporté dans ce Chapitre : mais je crois qu'il faut les diſtinguer les uns des autres, comme le prouvent leurs Généalogies. Selon Ciceron, les Anaces & les

Dioſcutes étoient fils de Jupiter l'ancien : les Egyptiens donnoient pour Pere à ces Dieux, Vulcain ; & les Pheniciens, Sydik. Je ſçais que, ſuivant pluſieurs Sçavants modernes, ce Sydik étoit le même que cet ancien Jupiter ; mais ſur quel fondement le croient-ils ? C'eſt ce que j'ignore. D'ailleurs l'Auteur que je viens de citer, nomme ces trois Anaces, Tritopatreus, Eubuleus, & Dionyſius, & nous avons vû que les Anciens donnent des noms bien differents aux Cabires ; ce que nous allons voir plus en détail en rapportant ce qu'en ont dit ces Anciens.

Des Dieux Anaces ou Anactes.

(1) *In Theſeo.*
(2) *Græcarum Affect. l. 8.*
(3) Διοσκόροι.

PLUSIEURS Auteurs, parmi leſquels ſont Plutarque (1), Theodoret (2), & quelques autres, ne mettent au rang de ces Dieux que Caſtor & Pollux, les deux Dioſcures, ou fils de Jupiter (3), dont je raconterai l'Hiſtoire en parlant des Argonautes, qu'ils accompagnerent à la conquête de la Toiſon d'or ; mais Ciceron, plus exact en cela, parle de trois ſortes d'Anaces : les premiers étoient fils d'un ancien Jupiter, Roi d'Athenes, & de Proſerpine, & ils ſe nommoient Titopatreus, Eubuleus, & Dionyſius ; les ſeconds étoient fils de Jupiter troiſiéme & de Leda ; c'étoient Caſtor & Pollux. Les derniers enfin étoient Aleo & Melampus Emolus, fils d'Atrée (*a*). Quelques Anciens en mettent un plus grand nombre, puiſqu'ils les confondent avec les douze grands Dieux. En effet Pauſanias raconte qu'Hercule, après avoir ſaccagé Elis, pour ſe venger d'Augias, éleva ſix Autels aux douze grands Dieux ou Anactes, enſorte qu'il y avoit deux de ces Dieux pour chacun de ces Autels. L'Ancien Scholiaſte de Pindare nomme quelques-uns de ces Anactes ; mais le paſſage où il en parle, eſt trop corrompu pour qu'on en puiſſe tirer rien de certain.

(a) Διοσκόροι *etiam apud Græcos multis modis numerantur. Primi tres qui appelantur Anaces, Athenis ex Jove Rege antiquiſſimo & Proſerpinâ nati, Tritopatreus, Eubuleus, Dionyſius. Secundi Jove tertio nati & Leda, Caſtor & Pollux. Tertii dicuntur à nonnullis Aleo & Melampus Emolus, Atrei filii, qui Pelope natus fuit.* Cic. de Nat. Deor. l. 3.

Les

Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'étymologie du nom que portoient ces Dieux. Plutarque croit qu'il fut donné aux Tyndarides, ou à cauſe qu'ils avoient procuré la Paix (*a*), ou parce qu'on les avoit placés parmi les aſtres; ce qui fait dire à Horace, *Sic fratres Helenæ lucida ſidera* (1), ou pour d'autres raiſons qui ne ſont pas meilleures (*b*).

(1) Lib. 1. Ode 3.

Voici le paſſage de Plutarque, ſuivant la traduction de Mr. Dacier. « Caſtor & Pollux étant maîtres dans Athenes, ne » demanderent qu'à être initiés. . . . Ils furent donc reçus dans » la Confrérie des grands Myſteres, après avoir été adoptés » auparavant par Aphidnès, comme Hercule l'avoit été par » Pylius. On leur rendit des honneurs divins, & on les » appella *Anaces*, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer la guerre, » ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Atheniens, que, » quoique la Ville fût pleine de Troupes, perſonne n'y avoit » reçu le moindre déplaiſir; car ce mot eſt tiré d'un terme » qui ſignifie *proteger*, *avoir ſoin*, & peut-être que de là les » Rois ont été appellés *Anactes*, comme Protecteurs, ou » Peres des peuples. Il y en a pourtant qui diſent, que ce » nom fut donné aux Tyndarides à cauſe de leurs étoiles qui » paroiſſent dans le Ciel; car les Atheniens diſent *Anecas* » & *Anecathen*, ce que les autres diſent *Ano* & *Anothen*, » *en haut* (*c*). » Quoiqu'il en ſoit, Caſtor & Pollux furent bien mis, à la verité, au nombre des Dieux Anactes pour la raiſon que je rapporterai dans la ſuite; mais ils n'étoient pas les ſeuls, ni les plus anciens Dieux de ce nom, qui ne fut connu des Grecs qu'à l'arrivée des Pheniciens, parmi leſquels les Deſcendans d'Enac qui avoient regné à Arbé, ou Hebron, comme on le voit dans Joſué (*d*), étoient fameux, ainſi que

(a) *Sed hic*, Plutarchus, *arbitratur poſſe etiam ex eo nomen videri, quia procurârint ἀνοχὰς, ſive inducias; vel ab ἄνω, hoc eſt ſupra, quia in cælis inſpiciuntur.* Voſſius de Idol. l. 1. c. 13.

(b) *Putabat Euſtathius in Odyſſ.* l. ε, ἀναγὲς *vocatos, quia Græcè* ἀναγκαῖς *dicunt pro* φροντιστικοῖς, *curiosè.* Voſſius, loco cit.

(c) Mr. Dacier dans la Note qu'il a faite ſur cet endroit de Plutaque, adopte l'étymologie qui fait venir le mot d'*Anactes*, d'*Anaſſein*, *avoir ſoin*, & le prouve par quelques autorités; mais il y a plus d'apparence, qu'il étoit étranger à la Grece.

(d) *Deditque eis Joſue urbem Arbe Patris Enac, ea eſt Hebron.* Joſué 15. v. 15. Et ailleurs il dit: *Nomen autem Hebronis olim fuerat Cariatharbe; hic fuerat homo inter Enacinos maximus.* Joſué 11. v. 11.

nous le dirons dans l'Hiſtoire des Geants. Inachus étoit de cette race. Il y a bien de l'apparence même que le nom d'Inachus n'étoit pas le nom propre de celui qui conduiſit la premiere colonie dans la Grece, & qu'il ne lui fut donné que par alluſion à Enac ; mais nous diſcuterons ce point plus particulierement dans le 3e. Volume. Au reſte je ſuis perſuadé qu'on ne donna pas le nom d'Anactes à tous les Rois en général (quoique ce nom dans la Langue Grecque veuille dire proprement *un Roi*) (*a*) ; mais à ceux des Deſcendans d'Inachus, qui ſe rendirent célébres par leurs belles actions.

Voſſius eſt bien perſuadé auſſi que le nom des Dieux Anactes étoit originaire de Phenicie ; mais il croit qu'il avoit été apporté dans l'Occident par Cadmus, ou par les Chananéens, que Joſué avoit obligés par ſes conquêtes de ſortir de Phenicie, & qui s'étoient retirés dans la Grece ; & il ajoûte que les Spartiates qui ſe diſoient Alliés des Iſraëlites, comme nous l'apprend Joſeph (1), étoient une colonie de ces Chananéens, dont la plûpart deſcendoient d'Abraham par Agar & Cethura : & c'eſt pour cela que les plus fameux des Anactes Grecs, étoient Caſtor & Pollux, originaires de Sparte ; les Lacédemoniens leur ayant donné ce nom pour honorer la memoire des Deſcendans d'Enac, dont ils avoient oüi raconter tant de merveilles. Il eſt ſûr que les Grecs connoiſſoient cet Enac, dont il eſt fait mention dans les Livres ſacrés, & qu'ils ſçavoient que c'étoit un Homme d'une taille extraordinaire, & le Pere des Geants. Ce que raconte Pauſanias du Geant Aſterius, en eſt une preuve. *Vis-à-vis de Milet*, dit cet Auteur (2), *il y a l'iſle Ladé, qui ſe ſépare en deux autres petites iſles, dont l'une porte le nom d'Aſterius, parce qu'Aſterius y a ſon tombeau. Il étoit fils d'Anax que l'on dit avoir été fils de la Terre. Le corps d'Aſterius n'a pas moins de dix coudées de long.* Il n'eſt pas étonnant au reſte que les Grecs ayent publié que cet Enac, ou comme ils l'appellent Anax, étoit fils de la Terre ; c'étoit l'origine qu'ils donnoient à ceux qu'ils ne connoiſſoient qu'imparfaitement. Voilà, je crois ce qu'on peut dire de plus

(1) Ant. l. 12.

(2) In Att. §. 35.

(a) *Anaces*, *Reges*. Homere donne ce nom à la plûpart des Dieux & des Rois, pour marquer le ſoin qu'ils prenoient de leurs peuples ; & on le trouve ſur pluſieurs Médailles : il vient du Verbe ἀνάσσω, *Regno*.

vraiſemblable

vraiſemblable ſur les Dieux Anactes, ſi connus dans les Poëtes Grecs. Paſſons maintenant aux Dieux Pataïques, qui ont une même origine.

CHAPITRE IX.

Des Dieux Pataïques.

LEs Pataïques ou Patæques, car ce nom ſe prononçoit de ces deux manieres, étoient, ſelon Heſichius (*a*), des Dieux Pheniciens, dont on mettoit les Statuës ſur la Poupe des Vaiſſeaux. Si nous en croyons Herodote, ils avoient beaucoup de reſſemblance, au moins quant à leurs figures, à de petits Pygmées; & ils étoient ſi mal faits qu'ils attirerent le mépris de Cambyſe, lorſqu'il entra dans le Temple de Vulcain en Egypte : Voici ce qu'en rapporte cet ancien Hiſtorien. » Cambyſe étant entré un jour dans le Temple » de Vulcain, fit à l'image de ce Dieu une infinité d'in» jures & d'ignominies, parce qu'elle reſſembloit à ces Dieux » que les Pheniciens appellent *Pataïques*, & qu'ils mettent » à la prouë de leurs Vaiſſeaux. J'avertirai en paſſant ceux qui » ne les ont pas vûs, qu'ils ſont faits comme des Pygmées. » Il entra auſſi dans le Temple des Cabires, où il n'eſt per» mis à perſonne d'entrer, ſi ce n'eſt au Prêtre, & fit brûler » toutes les Statuës qui y étoient, après s'en être moqué; » car elles ſont ſemblables à celles de Vulcain, dont ces » Peuples diſent que les Cabires ſont deſcendus ». Surquoi il eſt bon de remarquer 1°. que les Statuës des Dieux Pataïques & des Cabires, étoient fort reſſemblantes, & que parmi les Egyptiens Vulcain, le plus ancien de leurs Dieux, étoit repréſenté comme eux, ainſi que le furent dans la ſuite, chez les Grecs & les Romains, les Dieux Penates; 2°. qu'Herodote ſe trompe, lorſqu'il dit que les Pheniciens mettoient leurs Dieux Pataïques ſur la prouë de leurs Vaiſſeaux, au lieu que c'étoit ſur la Pouppe, comme Heſichius, Suidas (*b*),

(a) Παταίκοι, *Dii Phenices, quos ſtatuunt ad Puppes Navium.* Heſichius, verbo Παταίκοι. Suidas, Harpocration, & Phavorin diſent la même choſe.
(b) Παταίκοι *Phenicii in Puppibus collocati.*

& après eux Scaliger & Bochart (*a*) en conviennent ; & ni les Pheniciens ni les Grecs, chez qui cette coûtume étoit paſſée, ne renverſerent jamais cet ordre. Auſſi l'on mettoit toûjours ſur la Pouppe l'image d'un de ces Dieux, qui étoit regardé comme le Patron & le Protecteur du Vaiſſeau ; ce qui fait dire à Perſe (1) : *Ingentes de Puppe Dei.* & à Ovide

(1) Sat. 6.

Accipit & pictos Puppis adunca Deos. (2)

(2) Epiſt. Paridis.

Au lieu qu'on ne mettoit ſur la prouë que la figure de quelque animal ou de quelque monſtre, qui donnoit ſon nom au Navire ; ce qu'Ovide exprime par ce vers :

Navis & à picta Caſſide nomen habet.

C'eſt pour cette raiſon qu'on avoit coutume d'orner de fleurs & de couronnes la Pouppe des Vaiſſeaux, comme le lieu conſacré à la Divinité qui le protegoit, ainſi que nous l'apprend Virgile :

Puppibus & læti Nautæ impoſuere coronas (3) ;

(3) Georg. l. 1.

ce que l'on n'obſervoit pas à l'égard de la prouë, où l'on ne voyoit que la figure de quelque animal qui ne meritoit pas les mêmes hommages.

Que ſi on demande l'origine de ce nom, je répondrai que nos plus ſçavans Auteurs le tirent ou de l'Hebreu ou du Phenicien ; ſoit comme le prétend Scaliger, du mot Hebreu *Patach*, *inſculpere*, graver ; ou ſelon Bochart (*b*), de *Batach*, *confidere*, avoir confiance : étymologies qui conviennent parfaitement l'une & l'autre à l'uſage que faiſoient les Pheniciens, & après eux les Grecs, des Dieux Pataïques.

Au reſte, l'uſage de donner aux Vaiſſeaux le nom des animaux qui étoient repréſentés ſur la prouë, eſt très-ancien ; nous voyons en effet que Virgile nomme ceux qui compoſoient la Flotte d'Enée, le Centaure, la Baleine, &c.

(*a*) *Aliud Tutela, aliud παράσημα inſigne Navis ; illius locus perpetuus in Puppe ; hujus in prora fuit.* Bochart Chan. l. 2. c. 3. Scaliger dit la même choſe, Can. Chron.

(*b*) Bochart, *Chan.* l. 2. c. 3. prouve que les Pheniciens & les Hebreux changeoient ſouvent le *P*, en *B*, & prononçoient *Balach* au lieu de *Palach*, & *Baraïque* au lieu de *Pataïques*.

Conſultez ſur cet article Selden, *de Diis Syriis*, Synt. 2. c. 16.

CHAPITRE X.

Des Dieux Palices.

MACROBE (1), dans l'endroit de ſes Saturnales, où il fait l'éloge de l'érudition de Virgile, qui avoit ſçu employer dans ſes ouvrages pluſieurs morceaux tirés de l'Hiſtoire Grecque, cite, entre autres paſſages de ce grand Poëte, les vers du 9e. Livre de l'Eneïde :

(1) Saturn. l. 5. c. 19.

. . . . . *Symetia circum*
Flumina, ubi placabilis ara Palici,

& dit qu'aucun Auteur Latin n'a parlé de ces Dieux, ſi connus en Sicile, & qu'Æſchile, Poëte Sicilien, dans ſa Tragedie intitulée *Ætna*, eſt le premier qui en ait rapporté l'origine de cette ſorte (*a*). Ce fut près du Fleuve Symete, qui coule dans la Sicile, que Jupiter devint amoureux d'une Nymphe nommée Ætna, d'autres la nomment Thalie, laquelle pour derober à Junon la connoiſſance de ſa foibleſſe & éviter ſa vengeance, pria ſon Amant de la cacher dans les entrailles de la terre; ce qu'elle obtint : & lorſque le terme où elle devoit accoucher, fut arrivé, il ſortit de la terre deux enfans, qui furent appellés *Palices*, comme qui diroit, *ſortis de la terre où ils étoient entrés* (*b*). Ces deux enfans furent mis dans la ſuite au rang des Dieux.

Mais ce n'eſt-là qu'une fable, inventée ſur l'équivoque du nom de ces Divinités. C'étoit une reſſource ordinaire aux Grecs, quand ils vouloient rechercher l'origine de leurs Dieux, d'inventer des Hiſtoires ſur le frivole fondement des étymologies d'une Langue qu'ils n'entendoient pas : & la fable que nous expliquons ici, en eſt une preuve manifeſte, puiſque le culte des Dieux Palices étoit venu de Phemicie, comme leur nom ne laiſſe aucun lieu d'en douter. Il eſt très-proba-

(*a*) Macrobe confirme en ce Chapitre tout ce qu'il dit des Palices, par les témoignages non ſeulement d'Æſchile, mais auſſi de Callias, de Palemon & de Xenagore.

(*b*) *Palici*, ἀπὸ τοῦ πάλιν ἰέναι. Macrob. loco cit.

ble qu'il vient du mot Hebreu *Palichin*, qui ſignifie *venerable*, *reſpectable*, comme Bochart le prouve (*a*) ; ce que le Poëte Æſchile, d'où Macrobe a emprunté la fable, ſemble inſinuer, lorſqu'il dit que Jupiter avoit ordonné qu'on donnât aux Dieux Palices, le titre de *reſpectables*. Heſichius confirme auſſi l'heureuſe conjecture de Bochart, puiſqu'il dit qu'Adranus, dont le nom eſt auſſi Phenicien, étoit pere des Palices : car apparemment on ne donnera pas dans l'erreur ridicule de quelques Sçavans, qui ont crû qu'il falloit lire dans Heſichius, *Adrien*, au lieu d'*Adranus*, comme ſi cet Empereur Romain qui ne fut mis au rang des Dieux, que cent quarante ans après la venuë de Jeſus-Chriſt, pouvoit avoir été le pere de ces anciennes Divinités, dont le culte étoit célebre dans la Sicile pluſieurs ſiécles avant qu'il fût au monde ; & avoir donné ſon nom au fleuve Adranus, qui le portoit long-tems auparavant.

Cet Adranus, au reſte, qu'Heſichius dit avoir été le pere des Palices, contre l'opinion d'Æſchile, qui aſſûre qu'ils étoient fils de Jupiter, eſt un Dieu inconnu hors de la Sicile ; ainſi il y a bien de l'apparence qu'il étoit le même que l'Adramelech, dont il eſt parlé dans le ſecond Livre des Rois (1), & dont le nom veut dire, *un Roi magnifique*, & que ſon culte, de même que celui des Palices, fût porté dans cette Iſle par les Colonies Syriennes ou Pheniciennes, qui vinrent s'y établir ; c'eſt ce que nous apprend Bochart (2), & ſa conjecture paroît tout à fait vraiſemblable. Car enfin on doit préferer au ſentiment d'Heſichius, qui donne Jupiter pour pere aux Palices, celui d'Æſchile, qui prétend qu'ils étoient fils d'Adranus, & qui comme Sicilien d'origine, devoit mieux connoître les antiquités de ſon Pays, que le Lexicographe Grec que je viens de citer.

(1) Cap. 17.

(2) Loc. cit.

Quoiqu'il en ſoit, les Palices étoient fort honorés dans la Sicile, & Diodore aſſûre (*b*) qu'ils avoient un Temple près de la Ville d'Erice (*c*), également reſpectable par ſon antiquité & par les choſes admirables qui y arrivoient. En effet il y avoit près de ce Temple, ſi nous en croyons Macrobe (3)

(3) Loc. cit.

(a) *Chan.* l. 1. c. 28. Ce mot vient de *Pelach, colere, venerari.*

(b) *Fanum hoc tum antiquitate, tum religioſâ veneratione, quòd in eis multa rara & ſtupenda eveniant.* Diod. Lib. 11.

(c) Elle étoit ſur une montagne de ce nom : c'eſt aujourd'hui Trajano Vecchio.

après Æſchile & Diodore, deux petits Lacs d'eau bouillante & enſouffrée, toûjours pleins ſans jamais deborder, que l'on appelloit *Delli*, & que le peuple crédule honoroit avec beaucoup de reſpect, s'imaginant qu'ils étoient les freres des Palices, ou plûtôt que c'étoit de cet endroit-là qu'ils étoient eux-mêmes ſortis, lorſque leur mere en accoucha. *Nec longè inde lacus breves ſunt, ſed immenſum profundi, aquarum ſcaturigine ſemper ebullientes, quos incolæ* Crateras *vocant, & nomine* Dellos *appellant, fratreſque eos Palicorum æſtimant, & habentur in cultu maximo* (1). Ovide les décrit auſſi. C'étoit près de ces deux baſſins que l'on faiſoit les ſermens ſolemnels, & c'étoit-là qu'étoient déterminées les affaires, dont la déciſion étoit la plus difficile. Ceux qui étoient appellés à ce ſerment, ſe purifioient ; & après avoir donné caution de payer, ſi les Dieux les y condamnoient, ils s'approchoient de ces baſſins, & juroient par la Divinité qui y préſidoit. Si leur ſerment étoit ſincere, ils ſe retiroient ; mais les parjures étoient punis ſur le champ, comme tous les Auteurs qui en ont parlé, en conviennent,

(1) Loc. cit.

Perque lacus altos, & olentia ſulphure fertur
Stagna Palicorum, ruptâ ferventia terrâ (2).

(2) Ovide.

Et qui præſenti domitant perjura Palici
Pectora ſupplicio (3).

(3) Sil. Ital. lib. 14.

quoiqu'ils ne ſoient pas d'accord ſur le genre de punition. Macrobe prétend qu'ils tomboient dans un de ces Lacs, où ils ſe noyoient. *Quod ſi fideliter faceret, diſcedebat illæſus ; ſi verò ſubeſſet jurejurando mala conſcientia, mox in lacu amittebat vitam falſus jurator* (4). Polemon aſſûre qu'ils mouroient ſubitement ; Ariſtote & Stephanus diſent qu'ils étoient devorés par un feu ſecret ; & ſelon Diodore, il y en avoit qui perdoient la vie (*a*).

(4) Macrob. *ibid.*

Que ces differens châtimens ſoient vrais, ou qu'ils n'ayent été inventés que pour épouvanter les parjures, comme il paroît par la diverſité de ces opinions, il eſt ſûr qu'on ne s'appro-

(*a*) Solin, Priſcian & Iſidore diſent la même choſe d'une fontaine de Sardaigne ; mais ils ont confondu cette Iſle avec la Sicile, qui n'en eſt pas éloignée, comme Saumaiſe l'a judicieuſement remarqué.

choit de ces Baſſins & des Autels de ces Dieux implacables (*a*) qu'avec beaucoup de frayeur, & ce lieu étoit un aſyle aſſûré pour les Eſclaves maltraités ; leurs maîtres étant obligés pour les retenir, de les traiter avec plus d'humanité ; ce qu'ils obſervoient religieuſement de crainte de s'attirer quelque châtiment redoutable. N'oublions pas de dire que les anciens habitans de Sicile avoient appellé ces deux Lacs, *Delli* (1), d'un mot Arabe, qui veut dire *indiquer* ; parce que les ſermens qu'on y faiſoit, découvroient la verité ; ou, ce qui eſt encore plus vraiſemblable, du mot d'Hebreu *Daal*, *puiſer*. J'adopte volontiers cette étymologie, parce qu'elle ſemble s'accorder mieux avec ce qu'Ariſtote dit au ſujet des ſermens, dont nous avons parlé. Selon ce Philoſophe, on écrivoit le ſerment qu'on faiſoit à ces Dieux, ſur des billets qui ſurnageoient, ſi celui qui le faiſoit, juroit pour une choſe vraie ; & qui tomboient au fond de l'eau, lorſqu'on ſe parjuroit. Comme la coûtume de ces ſermens venoit d'Orient, ainſi que le culte des Dieux Palices, il y a bien de l'apparence que c'étoit une imitation de ce qui eſt écrit dans le Livre des Nombres, touchant les épreuves de l'eau qu'on faiſoit boire aux femmes adulteres ; & les châtimens, dont parlent les Auteurs que j'ai cités, n'étoient peut être qu'une tradition de ce qui arrivoit à celles qui étoient coupables du crime dont on les accuſoit (*b*).

(1) Voyez Macrobe après Callias.

Mais il faut ajoûter ici que le Temple des Palices n'étoit pas ſeulement reſpectable par tout ce que je viens de dire, mais encore par les Propheties qui s'y rendoient de temps en temps. Macrobe, après Xenagore, raconte que la Sicile étant affligée par la famine, on conſulta l'Oracle des Palices, & qu'il répondit que ſi on ſacrifioit un certain Heros, que ces Auteurs ne nomment point, la ſterilité ceſſeroit ; ce qui arriva. Les Siciliens, pour reconnoître ce bienfait, chargerent de fruits & de préſens les Autels de ces Divinités favorables ; & c'eſt ſelon Macrobe, ce qui a fait dire à Virgile :

. . . . . *Pinguis ara Palici.*

Quâ gratiâ Siculi omne genus frugum congeſſerunt in aram Pali-

(*a*) C'eſt ainſi que Macrobe les appelle.

(*b*) Les épreuves par le feu & l'eau on été long-temps en uſage, ſurtout en France, même après l'introduction du Chriſtianiſme

corum. Ex qua ubertate ara ipſa pinguis vocata eſt (1). On porta dans la ſuite la ſuperſtition, juſqu'à immoler à ces Dieux des victmes humaines. Mais cette barbare coutume fut enfin abolie, & les Palices ſe contenterent des offrandes ordinaires : c'eſt à cela que l'ingénieux Poëte, que je viens de citer, fait alluſion, lorſqu'il dit :

(1) Mac. l. cit.

. . . . . *Placabilis ara Palici.*

Stephanus parle de la Ville & de la Fontaine des Palices, & Foreſtus célébre Hiſtorien de Sicile, nous apprend que les deux Baſſins, dont je viens de parler, portent aujourd'hui le nom de *Nephti*.

Je me ſuis principalement attaché dans cet article, à Macrobe, qui paroît avoir puiſé ce qu'il dit des Palices, dans les Auteurs Siciliens ; car outre le Poëte Æſchile, il cite encore Xenagore & Callias qui avoient écrit l'Hiſtoire de Sicile.

CHAPITRE XI.

Des Dieux des Perſes.

SI l'on s'en rapporte à Thomas Hyde, ſçavant Anglois, qui a fait un Traité de la Religion des anciens Perſes (2), Ouvrage rempli de l'érudition la plus profonde, ce Peuple, dont on trouve encore, ſelon lui, quelques reſtes en Aſie, ſous le nom de Pharſis ou de Guebres, avoit une Religion beaucoup moins groſſiere que celles de leurs voiſins, & n'adoroit point, comme eux, de vaines Idoles. Il ne reconnoiſſoit qu'un Souverain Etre, dont le feu étoit le Symbole ; & s'il rendoit un Culte religieux à cet Element, ce n'étoit qu'un Culte relatif à la Divinité qu'il repréſentoit. Cette Religion, qu'on appelle le Magiſme, ſubſiſte encore dans la Nation que je viens de nommer (3).

(2) De Rel. veter. Perſ. eorumque Magorum. Oxoniæ 1700. in 4.

Mais quelques ſçavantes que ſoient les recherches de cet Auteur, il eſt ſûr que l'Antiquité a toûjours regardé les Perſes comme un Peuple, qui adoroit non ſeulement le feu & le ſoleil, mais encore d'autres Divinités. Herodote (4) ſou-

(3) Voyez ce qui a été dit là-deſſus dans le Liv. III.

(4) L. 3. c. 16.

tient que les Perſes croyoient que le Feu étoit un Dieu, & que la raiſon pour laquelle ils ne faiſoient pas brûler leurs Morts, étoit parce qu'ils auroient cru commettre un ſacrilége, ſi un Cadavre avoit été conſumé par un Dieu. Plutarque (1), parlant des deux principes, Oromaſe & Arimanius, l'un bon, l'autre mauvais, ajoûte que les Perſes, ſuivant la Loy de Zoroaſtre, honoroient Mithras, & l'invoquoient comme le médiateur entre ces deux Divinités. D'ailleurs ſi ce Mithras étoit le Soleil, comme nous le prouverons dans la ſuite, il eſt certain qu'ils adoroient cet Aſtre, à qui ils offroient des Chevaux en Sacrifice, ainſi que le dit Juſtin après Trogue Pompée : *Solem unum Deum eſſe credunt, & Equos ei Deo ſacratos ferunt* (2). Le même Auteur raconte de quelle maniere Artaxerxès Mnemon obligea Aſpaſie, dont lui & ſon Fils étoient amoureux, à ſe faire Prêtreſſe du Soleil. Herodote, que nous venons de citer, dit la même choſe des Maſſagetes, voiſins des Perſes. Il n'eſt donc pas douteux que le Feu, ou le Soleil, n'ait été adoré comme un Dieu par cet ancien Peuple. Ce qu'on invoque comme une Divinité ; l'objet d'un culte religieux, des vœux, des demandes, & des prieres, eſt un Dieu : or les Perſes invoquoient le Soleil, lui offroient des Sacrifices, lui adreſſoient leurs prieres, & avoient des Prêtres deſtinés à ſon culte. Si les autorités, que je viens de rapporter, ne ſuffiſoient pas pour le prouver, j'y joindrois Quint-Curce, qui raconte que Darius, ſur le point de combattre avec Alexandre, pour inſpirer du courage à ſes Troupes, invoqua le Soleil, Mithras, & le Feu. *Solem, Mithrem, ſacrumque & divinum invocavit ignem* (3).

(1) De Iſid. & Oſir.

(2) L. 1. c. 10.

(3) Q. Cur. l. 4. c. 13.

Les Perſes honoroient donc le Feu, comme repréſentant le Soliel qui étoit leur grande Divinité : mais pour donner un Abregé de leur ancienne Religion, il faut rapporter tout ce qu'en diſent Herodote & Strabon, les deux Anciens qui paroiſſent avoir le mieux connu cet ancien Peuple. « Voici, dit le premier de ces deux Auteurs (4), ce que j'ai appris des Ceremonies Religieuſes des Perſes. « Ils ne croyent » pas qu'il ſoit permis d'avoir ni Statuës, ni Temples, ni » Autels, & regardent, comme des inſenſés, ceux qui en » ont ; & cela, parce qu'ils ne penſent pas, comme font » les

(4) L. c. 131.

» les Grecs, que les Dieux aient une figure humaine. Ils ont » coutume de ſacrifier à Jupiter ſur les montagnes les plus » élevées, appellant Jupiter, la vaſte étenduë du Ciel. Ils » ſacrifient au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, & aux » Vents; & c'eſt à ces Dieux ſeuls qu'ils offrent des Sacri- » fices, de toute antiquité. Outre cela, ils ont appris des » Aſſyriens & des Arabes, l'uſage de ſacrifier auſſi à Uranie: » les premiers de ces deux Peuples nomment cette Venus, » *Mylitta*, les ſeconds, *Alitta*, & les Perſes l'appellent *Mi-* » *tra* (1). Dans leurs Sacrifices, ils n'élevent point d'Autels, » n'allument point de feu, & ne ſe ſervent ni de libations, » ni de gâteaux; mais lorſque quelqu'un veut offrir un Sacri- » fice, il conduit ſa Victime dans un lieu pur & net, & im- » plore le Dieu auquel il veut l'offrir, ayant ſur ſa tête ſa » Tiare, environnée de Myrte. Il n'eſt pas permis à perſonne » d'offrir le Sacrifice pour lui ſeul; il faut qu'il prie pour tous » les Perſes & pour le Roi. Lorſque le Sacrificateur a offert » la Victime, & qu'il l'a coupée en piéces, il la couche ſur » l'herbe la plus tendre, ſur tout ſur celle qu'on nomme le » treffle. Les chairs de la Victime étant ainſi diſpoſées, le » Mage qui aſſiſte au Sacrifice, chante la Theogonie, que » les Perſes regardent comme une eſpece d'enchantement; » & il ne leur eſt pas permis de ſacrifier ſans Mage. Quel- » ques inſtans après, celui qui a offert la Victime, en en- » leve les chairs, & les employe à tels uſages qu'il lui plaît. » De tous les jours de l'année, celui qu'ils obſervent avec » le plus de ſolemnité, eſt le jour de leur naiſſance. Les » plus riches font rôtir un Bœuf ou un Cheval, ou un Cha- » meau ou un Aſne, pour en faire un feſtin public; les pau- » vres ſe contentent de donner quelques méchantes Brebis ».

(1) Herodote écrit ce nom ſans aſpiration.

Le même Auteur ajoûte dans le Chapitre 138. du même Livre, que les Perſes ont encore une grande veneration pour les Fleuves, dans leſquels ils n'oſeroient ni cracher, ni laiſſer couler leur urine. C'eſt pour cette même raiſon ſans doute qu'il leur étoit défendu d'éteindre le feu avec de l'eau, n'employant pour cela que de la terre, ainſi qu'on peut le voir dans le Traité de Mr. Hyde, que j'ai cité au commencement de ce Chapitre.

Strabon, qui avoit fait un voyage en Cappadoce, Pays aſſez voiſin de la Perſe, s'eſt fort étendu ſur la Religion de cet ancien Peuple (1), & ce qu'il en dit, doit être pour nous d'une autorité d'autant plus grande, qu'il convient preſqu'en tout avec l'Auteur que je viens de traduire. « Les Perſes, » dit-il, n'ont ni Statues, ni Autels, & ils ſacrifient dans des » lieux élevés. Ils croyent que Jupiter eſt le Ciel : ils ho- » norent le Soleil qu'ils appellent Mithras (2), la Lune, Ve- » nus, le Feu, la Terre, les Vents, & l'Eau. Ils ſacrifient » dans un lieu pur, & font des prieres (*a*) ſur la Victime, » qui eſt couronnée (3). Lorſque le Mage l'a découpée, » chacun des Aſſiſtans en prend ſa part, & on n'en laiſſe au- » cune pour les Dieux, croyant qu'ils n'exigent pour eux, » que l'ame de la Victime : on dit pourtant, ajoûte-t'il, que » quelquefois on jette dans le feu une partie de la graiſſe. » Ils ſacrifient ſurtout, au feu & à l'eau ; au feu du bois ſec, » dont ils enlevent l'écorce, après l'avoir couvert du gras » du lard, & avoir répandu de l'huile deſſus. Ils l'allument, » non pas en ſoufflant, mais en faiſant du vent avec une eſ- » pece d'éventail. Si quelqu'un y ſouffloit, ou qu'il jettât de- » dans quelque ordure, il ſeroit puni de mort. Voici de » quelle maniere ils ſacrifient à l'eau ; c'eſt toûjours Strabon » qui parle. Lorſqu'ils ſont arrivés près d'un Lac ou d'un » Fleuve, ou d'une Fontaine, ils font une foſſe, & y étran- » glent la Victime, prenant bien garde que le ſang ne re- » jailliſſe pas juſqu'à l'eau ; car alors tout ſeroit ſouillé. En- » ſuite mêlant les chairs avec du myrte & du laurier, les » Prêtres les font brûler ; & après quelques prieres ils ré- » pandent de l'huile & du lait, mêlés avec du miel, non pas » dans le feu ni dans l'eau, mais ſur la terre. Pendant que » les Prêtres font les prieres, qui durent long-tems, ils tien- » nent à la main un faiſceau de Tamarin. Dans la Cappadoce » où l'on trouve un grand nombre de Mages Perſans, » qu'on nomme *Pyrethes*, ce n'eſt point avec un couteau qu'on » frappe la Victime, mais on l'aſſomme avec un bâton ». Cet Auteur, comme on voit, confond la Religion des Perſes,

(1) L. 15. p. 732.

(2) Herodote donne ce nom autrement écrit à Venus Uranie.

(3) Ce que ne dit pas Herodote.

(*a*) Caſaubon a retabli la veritable leçon, en ſubſtituant des prieres, *precationes*, au mot d'imprecations, dont s'étoit ſervi Xilander dans ſa Traduction.

dont il avoit oüi parler, avec celle des Mages de Cappadoce qu'il avoit vûs, & avec leſquels il s'étoit entretenu. Ce que je vais rapporter de lui au ſujet des Pyrées, regarde uniquement ces derniers.

Les Pyrées, qu'il nomme πυραθεια, étoient, ſelon lui, de grandes enceintes, au milieu deſquels étoit un Autel. Les Mages y conſervoient le feu avec de la cendre, & y alloient tous les jours pour offrir leurs prieres, tenant à la main le faiſceau dont j'ai parlé, & ayant la tête couverte de leurs Mitres, dont les bandelettes tomboient ſur leurs viſages & ſur leurs lévres. C'eſt ce qui ſe pratiquoit ſurtout dans les Temples d'Anaïtis & d'Omanus; car ces deux Divinités avoient leurs Temples, & on portoit la Statue du dernier avec beaucoup de pompe & de ceremonie; c'eſt, pourſuit Strabon, ce que j'ai vû moi-même (1). Ce qu'il ajoûte enſuite ſur le reſpect que cet ancien Peuple avoit pour l'eau, dans laquelle on n'oſoit même laver ſes mains, encore moins les corps morts, ni jetter aucune ordure, il avouë qu'il l'avoit appris des autres.

(1) Voyez ce que je dis d'Omanus & d'Anaïtis, dans le Chap. ſuivant.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt bon d'obſerver en paſſant, qu'il ſemble que Strabon ſe contrediſe dans le paſſage que nous venons de rapporter; car après avoir dit au commencement, que les Perſes n'avoient ni Temples, ni Statues, il parle dans la ſuite & du Temple, & des Statues d'Omanus & d'Anaïtis; mais on peut le juſtifier, en diſant que la premiere partie de ſa narration, doit s'entendre de l'ancienne & primitive Religion des Perſes, qui n'avoient alors ni Temples, ni Statues; & que la derniere regarde les temps, où l'on avoit alteré la pureté de l'ancien culte. La premiere partie ſemble être copiée d'Herodote; dans la derniere l'Auteur rapporte ce qu'il avoit vû lui-même quatre cens ans après: or il n'eſt pas étonnant que dans cet intervalle l'ancienne Religion de ce Peuple ait ſouffert quelque changement. Le fait même n'eſt pas douteux, puiſque Clement d'Alexandrie (2) avance ſur l'autorité de Beroſe (3), que les Perſes, après une longue ſuite d'années, avoient commencé à rendre un culte divin à des Statues humaines; uſage qui fut introduit par Artaxerxès fils de Darius, & pere d'Ochus. Ce fut lui, con-

(2) In Protrep.

(3) L. 3. de ſes Chald.

tinue cet Auteur, qui érigea le premier à Babylone, à Ecbatanes, & à Suſe, la Statue de Venus Tanaïde, & qui apprit par ſon exemple aux Perſes, aux Bactres, & aux Peuples de Damas & de Sardes, qu'il falloit l'honorer comme une Déeſſe.

Il eſt vrai que cet Auteur ſemble contredire Herodote, qui rapporte, comme nous l'avons vû ci-deſſus, que le culte de cette Déeſſe étoit connu de ſon temps dans la Perſe, & en même temps qu'il n'y avoit point de Statues des Dieux dans ce Pays; mais il ſe peut faire que ce culte ait précedé, & que le Prince que nomme Clement d'Alexandrie, y a ajoûté des Statues de la Déeſſe, comme Strabon l'a dit de celles d'Omanus & d'Anaïtis. Quoiqu'il en ſoit, je crois que les Perſes n'eurent que fort tard des Temples & des Autels: de là ſans doute la fureur que Xerxès exerça contre les Temples d'Athenes, qu'il fit brûler: on pouvoit bien croire à la verité qu'il voulut ſe venger des Atheniens, en détruiſant ce qu'ils avoient de plus ſacré; mais ne voulut-il pas auſſi venger les Dieux, qu'il croyoit outragés par la nature du culte qu'on leur rendoit dans la Grece?

Les Philoſophes Grecs ont beaucoup raiſonné ſur cette ancienne Religion des Perſes; & quoique je ne veuille pas garantir leurs Allegories, je ne puis cependant m'empêcher de les rapporter. Voici comme en parloit Celſe, au rapport d'Origene (1). On voit, dit-il, dans la doctrine des Perſes, & dans les myſteres de leur Mithras, le Symbole de deux Periodes céleſtes; de celle des étoiles fixes, de celle des Planétes, & du paſſage que fait l'ame par celles-ci. Ce Symbole eſt un Eſcalier élevé, qui mene juſqu'à une huitiéme Porte. La premiere de ces Portes eſt de plomb, la 2e. d'étain, la 3e. d'airain, la 4e. de fer, la 5e. de bronze mixte, la 6e. d'argent, la 7e. d'or. Les Perſes attribuent la premiere à Saturne, le plomb marquant la lenteur de cette Planéte à parcourir ſon orbite: la 2e. à Venus, à laquelle ils comparent la molleſſe & l'éclat de l'étain: la 3e. qui eſt ferme & ſolide, à Jupiter: la 4e. à Mercure, parce que le fer & le mercure ſont bons à mettre en œuvre en toutes choſes, & d'un grand uſage dans le monde: la 5e. qui eſt d'une nature mê-

(1) Lib. 6. contra Celſum.

ſée & inégale, à Mars ; la 6e. qui eſt d'argent, à la Lune : la 7e. qui eſt d'or, au Soleil. N'eſt-ce pas prêter trop d'eſprit & trop de raffinement aux anciens Perſes ?

Suivant la doctrine que Zoroaſtre avoit enſeignée, Plutarque (1) expliquant l'ancienne opinion des deux principes, l'un bon, qui étoit la lumiere ; l'autre mauvais, principe des tenebres, dit que les anciens Perſes y en ajoûtoient un 3e. qu'ils nommoient Mithras. Ils invoquent, continuë cet Auteur, le Dieu Pluton & les tenebres, en cette maniere. Après avoir pilé dans un Mortier la plante nommée *Omomi*, ils la mêlent avec le ſang d'un loup qu'on vient d'immoler, & emportent cette compoſition dans un lieu obſcur, où le Soleil ne luit jamais. Ils croyent outre cela, que parmi les arbres & les plantes, les unes appartiennent au bon principe, & les autres au mauvais ; & qu'entre les animaux, les chiens, les oiſeaux & les heriſſons de terre, ſont ſoumis au domaine du premier de ces deux principes ; & que tous ceux de ces animaux qui vivent dans l'eau, appartiennent au ſecond. Oromaſe, ſelon eux, c'eſt toûjours Plutarque qui parle, eſt né de la plus pure lumiere, & Arimanius des tenebres ; & ces deux principes ont toûjours été en guerre l'un contre l'autre.

(1) De Iſ. & Oſ.

Tels ſont les témoignages des Anciens au ſujet de la Religion des Perſes. On pourroit encore y en ajoûter d'autres, mais ceux-là ſont ſuffiſans. Il faut remarquer ſeulement, que malgré les variétés qui s'y rencontrent, tous conviennent du moins que cet ancien Peuple adoroit le Soleil & le feu. Le ſçavant Anglois, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, en convient auſſi, mais il aſſûre en même-temps, que tous ces Auteurs ſe trompent, lorſqu'ils diſent que les anciens Perſes avoient des Temples & des Statues ; mais ce ſçavant Homme n'a pas voulu faire attention lui-même, que quand il ſeroit vrai que les Guebres d'aujourd'hui ont un culte auſſi épuré qu'il le prétend, il peut être arrivé que la Religion primitive de cet ancien Peuple ait reçu pluſieurs changemens, comme on l'a prouvé, & qu'elle aura été épurée dans la ſuite par quelque Mage. Les changemens qui étoient arrivés dans cette même Religion depuis Herodote juſqu'au temps où vivoit Strabon, prouvent qu'il

peut bien y en être arrivé d'autres. Mais toute cette Mythologie Perſane ſe développera mieux dans l'Hiſtoire du Dieu Mithras, duquel je vais parler un peu au long.

ARTICLE I.

Mithras.

MITHRAS, ancien Dieu des Perſes, n'a été bien connu en Europe, que depuis que ſon culte fut porté à Rome; tranſlation qui ſe fit, ſelon Plutarque (1), du temps de la guerre des Pirates, l'an de Rome 687. C'eſt depuis cette Epoque, & ſurtout dans le temps du ſecond & du troiſiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne, que le culte & les myſteres de cette Divinité furent célebres à Rome. Van-Dale qui prétend que le culte de Mithras n'a été connu en Grece & à Rome que depuis la venuë de Jeſus-Chriſt, n'avoit pas ſans doute fait attention à cet endroit de la vie de Pompée, écrite par Plutarque.

(1) Vie de Pompée.

On ne ſçauroit douter, que les Romains n'aient regardé Mithras & ne l'aient honoré comme le Soleil: les Inſcriptions quiſont ſur les Monumens qui repréſentent cette Divinité; *Deo Soli invicto Mithræ: au Dieu Soleil l'invincible Mithras*, en font foi. Cette Epithete, d'invincible, eſt ſouvent donnée au Soleil ſur d'autres Monumens, & elle marque que cet Aſtre eſt le premier, & comme le Maître de tous les autres. Il ſeroit inutile de citer les Auteurs Grecs & Latins, qui aſſûrent que ce Dieu repréſentoit le Soleil: ils en conviennent tous; & leur ſentiment étant conforme, à ce que nous apprennent à ce ſujet les Inſcriptions que l'Antiquité nous a tranſmiſes, il n'y a nul lieu d'en douter. Cependant Herodote que nous avons cité plus haut, prétend que parmi les Perſes, Mithras, dont il écrit le nom ſans aſpiration, étoit Venus Uranie, & ajoûte qu'ils en avoient reçu le culte des Aſſyriens & des Arabes, qui la nommoient, les premiers Mylitta, & les ſeconds Alitta. Mais nous ſuivons l'opinion commune, ſelon laquelle ce Dieu étoit le Soleil; ce qui eſt inconteſtable, du moins à l'égard des Grecs & des Romains.

Malheureuſement les Monumens qui nous reſtent de Mi-

thras, & qui ſont en très-grand nombre, ont tous été faits en Italie, & nous n'avons aucune figure Perſane de ce Dieu: car je ne crois pas qu'on le trouve dans celles que Chardin, & après lui Corneille le Brun ont copiées à Chilminear, qu'on croit avoir été l'ancienne Perſepolis. Cependant quelques Antiquaires ont cru le voir dans trois de ces Figures, qui repréſentent trois hommes de bout avec de longues barbes, ayant ſur la tête une eſpece de bonnet, ſemblable à un Turban applati par le haut. Ces trois Prêtres enfoncent un poignard dans le ventre de trois animaux, qu'on croit être un lion, un griffon & un cheval; le fait eſt inconteſtable pour les deux premiers: pour le troiſiéme, il paroît bien par la tête & par les pieds que c'eſt un cheval, mais la queuë eſt differente de celle de cet animal.

Si le Dieu Mithras étoit ainſi repréſenté par les Perſes, il faut que les Romains qui en reçurent le culte & les myſteres, euſſent bien changé la maniere de le peindre; car il nous reſte pluſieurs Monumens de cette Divinité, qui ne reſſemblent guéres à celui que nous venons de décrire. Ces Monumens ont été pour la plûpart dererrés à Antium, aujourd'hui Nettuno, & expliqués ſçavammeñt par Mr. della Torré, depuis Evêque d'Hadria (1) On en trouve quelques autres dans la Galerie Juſtinienne & dans d'autres Antiquaires; avec cela quelques Inſcriptions dans Gruter. Toutes ces images ſe reſſemblent, à cette difference près, que les unes ſont plus chargées de figures que les autres.

(1) Monum. vet. Antii. Romæ 1700. in 4.

La premiere, & en même-temps celle qui paroît la plus compoſée, étoit dans la maiſon d'Octavio Zeno. Elle repréſente un jeune-homme avec un bonnet Phrygien, une tunique, & un manteau qui ſort en voltigeant de l'épaule gauche. Ce jeune-homme tient le genou ſur un Taureau atterré, & pendant qu'il lui tient le muffle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou (*a*). Au côté droit de ce Monument ſont deux jeunes garçons, dont les habits & les bonnets ſont ſemblables à celui de Mithras, qui eſt ſur le Taureau. Chacun de ces deux jeunes hommes tient un

(*a*) Voyez cette figure & les autres dans l'Antiquité Expliquée du Pere de Montfaucon. Tome I. p. 373. & dans l'ouvrage de M. della Torré.

flambeau, l'un élevé, l'autre baiſſé en terre par le bout allumé. Un chien s'avance vers le cou du Taureau, comme pour lécher le ſang qui ſort de la playe. Auprès du chien eſt un ſerpent étendu & ſans action. Un lion couché auprès du ſerpent, y paroît auſſi ſans aucune action marquée. Sous le ventre du Taureau eſt un Scorpion qui de ſes deux pinces tient les parties du Taureau. Devant la tête de cet animal eſt un arbre, où eſt attachée une torche allumée, & d'où pend une tête de bœuf. Derriere Mithras eſt un arbre avec un Scorpion, & un flambeau, dont le bout allumé eſt tourné en bas. Plus haut, vis-à-vis la tête de Mithras, eſt un corbeau.

Le couronnement de ce Bas-relief, eſt encore fort ſingulier. C'eſt une ſuite de figures ſur la même ligne, dont la premiere eſt un Soleil rayonnant, avec des ailes, & monté ſur un char tiré par quatre chevaux, qui paroiſſent extrémement agités, & regardent les quatre parties du monde. Près du char eſt un homme nud, qu'un ſerpent entortille à quatre replis depuis les pieds juſqu'à la tête. On voit après, trois Autels flamboyants, & entre ces Autels trois grandes phioles quarrées; puis un autre homme nud, entortillé, comme le premier, d'un ſerpent : ce dernier a des ailes, & une Pique à la main gauche. On trouve enſuite quatre Autels, avec autant de phioles. La Lune ſur ſon char trainé par deux chevaux, qui paroiſſent extrémement fatigués, termine ces figures. Elle eſt debout ſur ſon char, avec des ailes, & ayant ſur ſa tête la figure d'un croiſſant.

J'ai décrit dans le dernier détail ce Bas-relief, parce qu'il contient preſque tout ce qui eſt ſur les autres. C'eſt toûjours un jeune-homme, qui égorge un Taureau, toûjours les mêmes Symboles, quoique en moindre quantité; à la ſeule difference près, que ſur l'un des autres Bas-reliefs, qui eſt celui de la Vigne-Borgheſe, on lit ſur la cuiſſe de l'animal l'Inſcription de *Soli Deo invicto Mithræ*, & près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard, ces mots barbares *Nama Sebezio.* Ainſi, en expliquant cette figure, nous aurons une connoiſſance exacte de ce qui eſt repréſenté ſur les autres; que l'on peut voir dans les Antiquaires.

La

La ſimple deſcription des figures, qui repréſentent Mithras, annonce évidemment qu'il s'agit du Soleil, de ſa puiſſance, & de ſes influences. Stace, dans une invocation qu'il fait à cet Aſtre, & ſon ſçavant Commentateur, ont bien compris cette Mythologie.

Adſis, ô memor officii, Junoniaque arva
Dexter ames; ſeu te roſeum Titana vocari,
Gentis Achemeniæ ritu, ſeu præſtat Oſirim
Frugiferum; ſeu Perſei ſub rupibus antri,
Indignata ſequi torquentem cornua Mithram (1).

(1) Theb. l. 1. in fine.

» Soleil, ſoyez-moi favorable . . . . . ſoit que je vous invoque » ſous le nom de Titan, ou ſous celui d'Oſiris, ou ſous ce- » lui de Mithras, lorſque dans les antres de la Perſe, vous » preſſez les cornes d'un Taureau rebelle, & qui fait tous » ſes efforts pour ne pas vous ſuivre ».

Luctatius (2) interprétant ce paſſage, dit que ce ſont les Perſes qui les premiers ont honoré le Soleil dans des cavernes & dans des antres, & cela pour marquer que cet Aſtre s'éclipſe quelquefois: que le Taureau dont Mithras tient les cornes avec une main (ce qui eſt auſſi dans quelques Monumens, non dans celui que nous venons de décrire) marque la Lune, laquelle, indignée de ſuivre ſon frere, va au-devant de lui, & cache ſa lumiere; mais le Soleil par cette action violente fait voir ſa ſuperiorité ſur cette Planete. Quelques Anciens ont cru que le Taureau ſignifioit la terre, & que le poignard que Mithras lui enfonce dans le cou, marquoit que le Soleil par ſes rayons perçoit la ſuperficie de la terre, & la rendroit feconde. Que le Soleil ait été regardé par les Anciens comme le maître & le dominateur de tous les Aſtres, & qu'on ait cru qu'il en regloit le cours, c'eſt une choſe inconteſtable, comme nous le prouverons dans la ſuite, par les témoignages de Ciceron & de Macrobe, ſi toutefois il eſt neceſſaire de le prouver. Mais que la Lune, à cauſe de ſon Croiſſant, ait été repreſentée par les cornes du Taureau, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit prouver; encore moins que le Taureau ait figuré la terre, & que l'action du Soleil, qui lui enfonce le poignard, ſoit le Symbole de ces rayons qui por-

(2) In lib. 1. Th.

tent partout la fécondité. Ce ſont des Allegories trop forcées, & qui n'ont nul fondement. Je ſçais tout ce que Thomas Hyde, M. della Torré, & quelques Antiquaires ont dit ſur ce ſujet, & on me diſpenſera de les copier; mais tout bien conſideré, voici ce que je penſe de tous ces Monumens de Mithras, lequel inconteſtablement étoit le même que le Soleil, non ſeulement chez les Perſes, mais auſſi chezles Grecs & chez les Romains.

Ces derniers, qui porterent plus loin que les autres le culte de ce Dieu, avoient établi des myſteres en ſon honneur, comme nous le dirons dans la ſuite; & c'étoit dans la célebration de ces myſteres, que Mithras étoit honoré ſous les differens Symboles que les Monumens repreſentent. Il n'eſt pas douteux qu'ils n'ayent voulu y marquer le cours de cet Aſtre, ſa puiſſance & ſes autres operations. Je regarde donc les Monumens qui nous reſtent de ce Dieu, non comme les repreſentations du Sacrifice réel d'un Taureau qu'on lui avoit immolé, mais comme une eſpece de Planiſphere céleſte, par lequel on vouloit marquer la force du Soleil, en le peignant dans l'attitude d'un jeune-homme, qui enfonce un poignard dans le cou d'un des plus forts & des plus fiers animaux. Voilà, ſans doute, la raiſon pour laquelle on a gravé ſur les Bas-reliefs les ſignes & les conſtellations. On voit dans l'Ouvrage de Mr. Hyde ſur un de ces Monumens, le Cancer, le Scorpion, le Serpent, le Chien, le Dauphin, la Fléche, & le Dragon, pluſieurs étoiles très-bien marquées, & encore le Lion, & pluſieurs autres ſignes du Zodiaque, comme auſſi les Planetes, du moins leurs Symboles.

En effet, la Fléche y peut repréſenter Mars; le Caducée, Mercure; la foudre & l'Aigle, Jupiter; la faulx, quoiqu'un peu moins reconnoiſſable, Saturne; & l'oiſeau qui reſſemble à une colombe, Venus. Ces cinq Planetes, jointes au Soleil & à la Lune, qui ſont au haut du Bas-relief, forment les ſept Planetes; & il eſt évident en effet, qu'on a voulu les repreſenter ſur ce Planiſphere, avec les Signes du Zodiaque & quelques-unes des conſtellations. C'étoit donc le Ciel, ſur lequel le Soleil domine, par rapport à nous, qu'on a voulu repreſenter, dans les Bas-reliefs que j'explique.

Mais que ſignifie l'action de Mithras, lequel, ſous la figure d'un jeune-homme fort & robuſte, égorge le Taureau, comme il paroît dans tous ces Monumens; ou qui, dans un autre rapporté par Mr. Hyde (1), eſt debout ſur cet animal tenant un poignard de la main droite, & un globe de l'autre? Voici ce que j'en penſe. Le Soleil, après avoir parcouru preſque ſans force & ſans chaleur les Signes meridionaux, pendant l'hiver, reprend une nouvelle vigueur lorſqu'il approche de notre Tropique, au commencement du Printemps, parcourt le Belier; & entrant dans le Signe du Taureau, il marque ſa force en l'égorgeant. C'eſt alors en effet que la nature prend une nouvelle vigueur; car, ſelon Macrobe, le veritable Printemps eſt lorſque, comme le rapporte Virgile, le Soleil entre dans le Signe du Taureau : *Vernum tempus jam obtinet, cùm dicente Virgilio,*

(1) De Rel. vet. Perſ. 113.

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, &c.

Voilà, pour le dire en paſſant, ce qui fit mettre ſur la jambe de ce même Taureau, l'Inſcription, *Deo Soli, invicto Mithræ*; Inſcription repettée ſur les Autels de ce Dieu, & ſur d'autres Monumens qui le repreſentent, avec peu de changemens, comme, *Soli invicto Mithræ, Numini invicto Soli Mithræ ara, &c.* Tout cela marquoit que le Soleil vainqueur de ce Signe, alloit deſormais porter partout la chaleur & la fécondité, & faiſoit eſperer une abondante recolte, comme le dit Jacques Gronovius en expliquant ces mêmes figures. Cette fécondité eſt deſignée encore plus clairement ſur un de ces marbres, où la queuë du Taureau a à ſon extrémité des épics de bled. Les autres figures qui accompagnent ces Monumens de Mithras, ſont aiſées à expliquer. Le Cancre qui ronge les parties du Taureau, marque ſon empreſſement à chaſſer ce Signe, le Soleil devant le parcourir bien tôt après. Le Serpent étendu au bas de la figure du Lion, eſt le Serpentaire, qui occupe une ſi grande partie dans le Ciel. Les autres Signes du Zodiaque ſont là pour marquer que le Soleil doit les parcourir pendant l'Eté. Le Lion qui étoit un des Symboles particuliers de Mithras, comme il paroît

par une Antique, ſur laquelle il eſt repréſenté ſous la figure d'un Lion, avec ſon étoille & cette Inſcription, *Leo Mithriacus*, doit ſurtout y être, comme il y eſt en effet, le Soleil étant dans ſa plus grand force, lorſqu'il entre dans ce Signe; & il ſe trouve dans le marbre que nous expliquons, au-deſſus du Cancer, parce qu'effectivement le Soleil y entre en ſortant de ce Signe. Les autres étoilles & les conſtellations y ſont auſſi, comme devant être dans un Planiſphere celeſte (*a*).

Les deux jeunes-hommes, vétus & coëffés comme Mithras, dont l'un tient élevé ſon flambeau allumé, pendant que l'autre le tourne contre la terre pour l'éteindre, ſont certainement, comme les Antiquaires l'ont dit de concert, des Symboles du Soleil-Levant, & du Soleil-Couchant, & il eſt inutile de s'y arrêter davantage. On doit penſer la même choſe des deux flambeaux, l'un élevé, & l'autre baiſſé vers la terre, qui dans un des Monumens de Mithras, ſont attachés à deux arbres, l'un devant, & l'autre derrier le Taureau égorgé. On ne doit pas douter non plus que les deux étoilles qui ſont ſur la tête des jeunes-hommes, dont nous venons de parler, dans un marbre, expliqué par Gruter (1), ne ſoient l'étoille du matin & celle du ſoir, comme le dit ce ſçavant Antiquaire dans un de ces marbres rapportés par Thomas Hyde (2). Le jeune-homme qui tient le flambeau élevé, eſt debout; & il doit être dans cette attitude, comme devant porter la lumiere ſur la terre. Celui qui éteint ſon flambeau, eſt aſſis, & paroît accablé de triſteſſe, pour marquer que ſa lumiere va diſparoître; & que la terre étant dans les tenebres & dans l'obſcurité, les hommes vont être livrés au chagrin & à l'inquiétude.

(1) P. 24.

(2) Rel. vet. Perſ. p. 113.

Des deux arbres, auſquels ſont attachés les flambeaux, l'un (& c'eſt celui qui eſt du côté du Soleil-Levant) n'a que des feuilles, pendant que celui qui eſt au Couchant, eſt char-

(*a*) Outre le Lion de Mithras, dont on vient de parler, on trouve d'autres figures de ce Dieu avec le Symbole de cet animal, & une fort ſinguliere, que le R. P. de Monfaucon a rapportée dans ſon voyage d'Italie, & qui repréſente Mithras ſous une forme humaine, avec une tête de Lion, ayant quatre ailes aux épaules, & tenant des deux mains deux flambeaux, dont l'un paroît plus élevé que l'autre. Le Lion au reſte, étoit ſi ordinaire dans les myſteres de ce Dieu, qu'on les nomme quelquefois *Leontia*.

gé de fruits ; ce qui marque le Printemps & l'Automne.

Le Soleil ſur ſon char, au haut du marbre, dont les chevaux paroiſſent agités, marque le Soleil à midi, & dans toute ſa force ; comme la Lune auſſi ſur ſon char, & dont les chevaux ſemblent ſi fatigués, qu'il y en a même un qui eſt couché, ſignifie que le Soleil l'éclipſe & l'oblige de ſe cacher.

Les deux figures entortillées de Serpens, marquent l'obliquité de l'Ecliptique ; ce qu'on peut confirmer par un Monument ſingulier, que le Pere de Monfaucon a fait deſſiner, ſur lequel on voit les Signes du Zodiaque coupés par un Serpent, qui en fait le tour à pluſieurs replis (1).

(1) Antiq. Expl. T. 1. p. 378.

Les Autels & les Phioles, qui forment une eſpece de corniche au haut de ce marbre, nous apprennent l'uſage dont ils étoient dans les myſteres de Mithras, qui étoient toujours accompagnés de Sacrifices.

Le Corbeau qu'on voit dans ce même marbre, doit être regardé comme un Oiſeau conſacré au Soleil, ou à Mithras, comme il eſt ſûr par tous les Anciens, qu'il l'étoit. Les Prêtres même de Mithras, étoient appellés *Coraces*, qui veut dire, des Corbeaux, & *Hierocoraces*, ou Corbeaux ſacrés, à cauſe de cet Oiſeau qui étoit conſacré à ce Dieu ; comme ils ſont auſſi appellés *Leontiques*, parce que le Lion étoit, comme nous venons de le dire, ſon Symbole particulier.

Les autres figures de Mithras, rapportées par les Antiquaires, peuvent s'expliquer aiſément. Il y en a deux fort ſingulieres dans le voyage d'Italie du Pere de Montfaucon. L'une, & c'eſt celle dont nous avons parlé dans la Note précedente, repreſente un Homme avec une tête de Lion, qu'un Serpent, après avoir entortillé ſon cou & ſes épaules, ſurpaſſe de toute ſa tête : *Superat capite & cervicibus altis* (2). Cette figure a quatre ailes, dont deux ſont baiſſées vers la terre, & les deux autres élevées vers le ciel. De la gueulle du Lion ſort une longue bandelette, qui flotte au gré du vent. L'autre figure eſt montée ſur un Globe ; le Serpent l'entortille depuis le bas du Globe juſqu'au deſſus de la tête, & ſe repliant ſur le devant, il met la ſienne dans ſa gueule. Cette figure a auſſi quatre ailes diſpoſées de même, c'eſt-à-dire, deux baiſſées & deux élevées ; mais au lieu de flambeaux

(2) Virg. Æneid. l. 2.

elle tient deux clefs des deux mains : ces deux figures ſont inconteſtablement le Dieu Mithras. Pluſieurs Auteurs aſſûrent qu'on le repréſentoit avec la tête d'un Lion, ainſi que nous l'apprenons de Tertullien (1) & de S. Jerôme (2). Lactatius même, dont nous avons parlé ci-devant, dit que Mithras en habit Perſan, avoit la tête d'un Lion, ornée d'une Tiare, & qu'il tenoit des deux mains les cornes d'un Taureau ; ſur quoi il eſt bon de remarquer en paſſant, que quoiqu'on trouve des figures de ce Dieu avec la tête d'un Lion, comme ſont les deux que j'explique, il n'eſt pas repréſenté ainſi ſur les Monumens où il égorge le Taureau.

(1) Apolog.
(2) Ep. ad Lætam.

Quoiqu'il en ſoit les autres Symboles de ces deux figures peuvent s'expliquer ainſi. Les quatre ailes montrent la rapidité du cours du Soleil : les deux qui ſont élevées vers le Ciel, marquent le lever de cet Aſtre, & les deux qui ſont baiſſées, ſon coucher : le Serpent qui entortille ces figures, l'obliquité du cours du Soleil qui eſt la même que celle de l'Ecliptique, d'où cet Aſtre ne ſort jamais : les clefs qui ſont dans les mains de l'un de ces deux, ſignifient que le Soleil ouvre & ferme le jour, & qu'il eſt le maître de la nature : enfin le Globe qu'elle tient ſous ſes pieds, nous apprend que cet Aſtre en fait le tour, & répand ſa lumiere & ſes influences favorables ſur tout l'univers.

Remarquons avant que de paſſer outre, que ſur un marbre de la Gallerie Juſtinienne, & ſur deux autres, dont l'un eſt rapporté dans l'ouvrage de Mr. della Torré, & l'autre dans Beger, les figures de Mithras qui égorge le Taureau, ſont ailées, ainſi que la figure du jeune-homme qui porte une torche allumée ; ce qui ne fait que confirmer ce que nous avons avancé, qu'on vouloit marquer par-là, avec quelle rapidité le Soleil faiſoit le tour du monde. Il y a auſſi quelques autres variétés ſur ces anciens Monumens, qui ne ſont peut-être que l'effet du caprice de l'Ouvrier. Ainſi quelquefois les deux jeunes-hommes qui portent les flambeaux allumés, les tiennent tous deux tournés en haut, quelquefois tous deux tournés vers la terre : quelquefois auſſi celui de ces jeunes-hommes que nous avons dit marquer le jour naiſſant, ſe trouve derriere le Taureau, pendant que celui qui repréſente le coucher du Soleil, eſt devant.

Voilà, à ce que je crois, l'explication la plus vraiſemblable de tous les Symboles qui accompagnent la figure de Mithras (*a*); ſi toutefois on n'aime mieux dire, que ce Dieu paroît au milieu de ces figures, monté ſur un Taureau qu'il égorge, pendant que deux jeunes autres Mithras ſont, l'un devant, l'autre derriere, pour marquer le lever, le coucher, & le midi, temps auquel le Soleil eſt dans ſa plus grande force: ce qui eſt très-bien exprimé par ſon action ſur le Taureau, l'un des plus forts & des plus courageux des animaux.

Je ne diſſimulerai pas cependant qu'il y a des Mythologues qui prétendent que le Taureau deſigne la Lune, & que le Soleil en tenant l'animal par les cornes, ſemble forcer cette Planete à le ſuivre; ainſi qu'il paroît que Stace a voulu le faire entendre dans ce Vers:

Indignata ſequi torquentem cornua Mithram;

ou, ce qui revient à peu près à la même idée, qu'on a voulu par ce Symbole nous apprendre, que le Soleil eſt le moderateur de tous les Aſtres, & le maître de leurs mouvemens. Martianus Capella, en parlant du Soleil, dit:

Nam medium tu curris iter, dans ſolus amicam
Temperiem ſuperis, compellens atque coërcens
Sydera ſacra Deûm, cùm legem curſibus addis (1).

(1) De nupt. Phil. l. 2.

Ciceron parlant du même Aſtre, dit qu'il eſt le chef & le conducteur de tous les autres: *Dux, Princeps & moderator luminum reliquorum* (2): ce que Macrobe explique ainſi *Sat.* ch. 20. « Le Soleil, dit-il, eſt appellé le moderateur des autres, » parce que c'eſt lui qui regle leurs cours; de ſorte que quand » ils s'en ſont éloignés à une certaine diſtance, il les force » de revenir ſur leur route, & de s'en raprocher ».

(2) Somn. Scip.

De tous les marbres qui repréſentent Mithras, il n'y en a qu'un (c'eſt celui qui eſt tiré de la Vigne Borgheſe) ſur lequel il y ait l'Inſcription de *Deo Soli invicto Mithræ*, qui n'a rien de difficile; mais il y a au-deſſus, ſur le cou du Tau-

(*a*) On peut conſulter l'Ouvrage de M. della Torré, qui explique d'une maniere très-ſçavante tous ces Symboles de Mithras.

reau, près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard; ces deux mots, *Nama Sebeſio*, qui ont donné la torture à tous les Antiquaires. Les plus raiſonnables ſont ceux qui ont dit qu'ils étoient inintelligibles; cependant pour ne pas priver mes Lecteurs des conjectures des Sçavans, je vais rapporter ce qu'ils ont imaginé ſur ce ſujet. Gruter a remarqué ſeulement que c'étoit deux mots Perſans, & ne les a pas expliqués. Boulanger prétend (1) qu'il faut lire *Nannæ Sebeſio*, & tout de ſuite *Deo Mithræ*: & delà il conclut que le mot *Nanna*, eſt un nom Perſan de Mithras.

(1) De Mag. l. 1. c. 4.

Que ſi on vouloit ſoutenir qu'on a fort bien pû former de deux *n n*, une *m*, & qu'ainſi on aura mis *nama* pour *nanna*, alors ce mot ſera une Epithete de Diane, qui étoit ſurnommée *Nannea*, & qui porte même ce nom dans le Livre des Machabées, & non celui de Mithras: & comme pluſieurs Mythologues, ainſi que nous venons de le dire, prétendent que le Taureau ſur les Bas-reliefs que j'explique, deſigne la Lune, qui étoit la même que Diane, il faudroit lire ainſi l'Inſcription, *A Nannea, & au Soleil l'invincible Mithras*; mais que deviendra le mot de *Sebeſio*, qui ne fut jamais donné à Diane, mais ſeulement à Jupiter, & ſurtout à Bacchus ou Dionyſius, qui étoit le Soleil?

Le ſçavant Evêque d'Hadria que j'ai ſi ſouvent nommé dans cet article, & qui le premier a publié cette Inſcription, après avoir avoué que c'eſt une Enigme impenetrable, l'a pourtant expliquée très-ſçavamment. S. Epiphane, dit-il (2), obſerve (3) que les Phariſiens avoient exprimé en Hebreu les noms des Dieux de la Grece, & il en rapporte pour exemples celui du Soleil, qu'ils appelloient *Hamma* & *Semes*, en quoi le Pere Petau eſt d'accord avec lui. Or il eſt aiſé de voir la reſſemblance de *Hamma*, ou plûtôt *Chamma* avec *Nama*, & celle de *Semes* avec *Sebes*, d'où a été formé le *Sebaſius*, ou *Sebeſius*: ainſi ces deux mots ne ſont que le nom du Soleil, avec ſon épithete *Sebaſius*, écrits à la maniere des Perſans, & repettés en Latin ſur la cuiſſe du Taureau, *Deo Soli*, &c. Le ſçavant Prélat confirme ſa conjecture ſur ce que les Baſilidiens avoient introduit dans leurs myſteres, dont ceux de Mithras faiſoient partie, pluſieurs mots barbares & étrangers;

(2) C. 4. p. 194.

(3) L. 1. Hér. 16.

gers : & il eſt vrai en effet comme nous le dirons dans la ſuite, que les myſteres de Mithras ne furent jamais plus celebres, qu'au temps de ces Heretiques.

L'Auteur d'un Traité ſur les Ciſtophores (1), après avoir rapporté les differentes opinions des Sçavans ſur ces mots myſterieux, s'en tient à ceux qui ont cru qu'on doit entendre le mot de *Sebeſius*, comme celui de *Sabaſius*, qui eſt une épithete donnée au Soleil; mais il n'explique par-là que la moitié de l'Inſcription.

(1) Le P. Paniel Jeſuite.

Je ne parlerois pas de l'opinion d'Olaüs Rudbek, qui eſt totalement deſtituée de vraiſemblance, ſi je n'avertiſſois en même-temps, qu'il faut toûjours ſe défier de ceux qui, ayant embraſſé un ſyſteme, s'efforcent d'y tout ramener. Ce ſçavant Homme qui vouloit rapporter à la Suede, ſa Patrie, & aux Pays voiſins, toutes les Antiquités de la Grece, a cru trouver dans l'ancienne Langue des Scythes, l'explication des mots barbares de l'Inſcription, & ſelon lui ils ſignifient, *le nom du bœuf eſt Terre Deeſſe* (2). Peut-être que ceux qui ſe ſont imaginé que ces deux mots étoient le nom de celui qui conſacra à Mithras le marbre ſur lequel ils ſe trouvent, ne ſont gueres plus raiſonnables que l'Auteur Suédois que je viens de nommer.

(2) Atl. 3. part.

Quelques Sçavans ont cru que ces deux mots étoient Perſans; & s'ils avoient pû les expliquer, ils auroient épargné bien de la peine aux Antiquaires; car rien ne convient mieux que des mots de cette Langue, ſur un Bas-relief qui repréſente le Dieu des Perſes; mais Mr. Thomas Hyde, qui a fait un Traité plein d'érudition ſur la Religion de cet ancien Peuple, & qui étoit ſi habile dans la connoiſſance des Langues, n'a cependant oſé haſarder aucune explication ſur ce ſujet.

Mr. le Marquis Maffei peu content de ces conjectures, en propoſa une nouvelle dans l'Academie des Belles-Lettres. Il remarque d'abord la place qu'occupent les deux mots en queſtion : ils ne ſont pas à la ſuite de l'Inſcription *Deo Soli invicto Mithræ*, où cependant il y avoit aſſez de place pour les mettre; ils ne doivent donc pas être lûs de ſuite, comme s'ils étoient de nouvelles épithetes données au Soleil,

avec celle d'*invincible*. Ils ſont ſur le cou du Taureau, & préciſément à l'endroit où le ſang coule en abondance de la playe que lui faiſoit Mithras: le deſſein de ceux qui les ont écrits en cet endroit, a donc été de marquer, ou le nom, ou la proprieté de la choſe auprès de laquelle ils ſont gravés. Que veulent-ils donc dire ? *Nama Sebezion*, en bon Grec ſignifie *Source Auguſte*, *Liqueur nouvelle*, *Fluide ſacré*. Pouvoit-on y mettre rien de plus convenable pour marquer l'action de Mithras qui égorge le Taureau ? On pourroit objecter, dit M. Maffei, que la derniere lettre manque, dans le mot *Sebeſion* : mais c'eſt qu'il n'y avoit pas aſſez d'eſpace pour la mettre, ou qu'elle eſt effacée, ou enfin qu'elle étoit écrite ſur le couteau même, près duquel eſt l'avant derniere lettre, mais d'un caractere ſi menu, qu'on ne ſçauroit le lire. Car enfin, ajoûte-t'il, ſi elle y étoit, le mot ſeroit inconteſtablement Grec. Mais, dit-il encore, quoiqu'il ſoit vrai que le mot *Nama* eſt Grec, & ſignifie *une liqueur qui coule*, peut-on s'aſſûrer de même que *Sebeſion* qu'on ne trouve dans aucun lexique, ſoit auſſi de la même Langue, & ſignifie *ſacré*, *auguſte* ? Ne peut-on pas dire, répond-il, que ce mot eſt formé des Verbes σέβω, *veneror*, *adoro*, *colo* ? De ce Verbe ont été formés σεβάσμιος, σεβασιος. On trouve dans Suidas, le mot σεβισας *colere*, peut-être devroit-on dire σεβνας, d'où il eſt aiſé de tirer le *Sebeſion*. Admettre ces Verbes, & ne pas admettre le nom qui en derive, ce ſeroit admettre *veneror* & rejetter *venerable*.

Tel eſt le ſentiment de M. Maffei au ſujet de cette Inſcription. Pour moi, je ſuis perſuadé que ces deux mots, *Nama Sebeſio*, n'appartiennent point à la Langue Grecque; le dernier ſurtout eſt viſiblement l'épithete, *Sabaſius*, donnée à Bacchus, ou Dionyſius, qui dans l'ancienne Mythologie étoit le Soleil, que les Perſes nommoient Mithras. Que ce nom ait été donné à ce Dieu, c'eſt un fait dont on ne ſçauroit diſconvenir. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, Ariſtophane, dans ſes Guepes, Diodore de Sicile, *liv.* 3. Lucien dans le Dialogue intitulé, *le Conſeil des Dieux*, Suidas au mot Ζαβοι, Ciceron, & une infinité d'autres Auteurs. La même épithete eſt auſſi quelquefois donnée à Jupiter, parce

que ce Dieu, ſuivant Macrobe, repreſentoit auſſi le Soleil. Ce n'eſt donc point de la Langue Grecque que ce mot eſt tiré : il en faut chercher la racine dans les Langues étrangeres, & on le trouve dans le *Sabaoth* des Hebreux, qui ſignifie *militia, exercitus.* Cette épithete eſt ſouvent donnée à Dieu, qui prenoit lui même le nom de *Dieu des Armées* : κύριος σαβαὼθ *Dominus Sabaoth, le Dieu des Armées,* parce qu'effectivement il étoit le maître de toute armée, celeſte & terreſtre, & de toute créature. Les Peuples de l'Orient qui honoroient Bacchus comme un grand Conquerant, ou plûtôt qui regardoient ce Dieu comme le Soleil, qui domine ſur tous les Aſtres & ſur tout le monde entier, lui donnoient cette même épithete, qui n'appartient qu'au Souverain Dieu : & c'eſt de là qu'elle paſſa dans la Grece & dans l'Italie, ſoit, comme le prétend Gerard Voſſius (1), par les Thraces & par Orphée qui l'avoit appriſe lui-même des Egyptiens ou des Syriens ; ſoit par les Colonies qui allerent de ces deux Pays dans la Grece & dans l'Italie.

(1) De ort. & progr Idol. l. 2. p. 140.

Que ce mot fût entierement barbare pour les Grecs & pour les Romains, c'eſt dequoi on ne ſçauroit douter, après le témoignage d'Ariſtophane, qui dans une de ſes Comedies, diſoit qu'il falloit chaſſer de la Ville les Dieux étrangers, & entre autres *Sebaſius.* Cette Comedie à la verité eſt perdue ; mais l'autorité de Ciceron qui l'avoit lûe, ſupplée à cette perte ; voici ce qu'en dit cet Orateur (2) : *Ariſtophane le plus enjoué de tous les Poëtes de l'ancienne Comedie, raille agréablement les nouveaux Dieux, & le culte qu'on leur rendoit la nuit, & dit qu'il faut bannir pour jamais de la Ville Sabaſius, & les autres Dieux étrangers. Novos verò Deos, & in his colendis nocturnas pervigilationes, ſic Ariſtophanes, facetiſſimus Poëta veteris Comœdiæ, vexat, ut apud eum Sabaſius, & quidam alii Dii, peregrini judicati, è civitate ejiciantur.* Voilà ſans doute la veritable ſignification de l'épithéte (a) *Sabaſius.* Les Perſes la donnoient à leur Mithras qui étoit le Soleil, comme les Grecs à Dionyſius ou à Bacchus, qui parmi eux repreſentoit le même

(2) De Leg.

(a) On donnoit auſſi le même nom à Jupiter, ainſi qu'il paroit par cette Inſcription :

Q. Numius Alexander donum dedit Jovi Sabaſio.

Aſtre ; & les Romains qui avoient reçu des Perſes le culte de ce Dieu, & les noms qu'ils lui donnoient, ſe ſervirent de celui de *Sabaſius* ou *Sebeſius* qu'on trouve ſur le marbre en queſtion. Et qu'importe qu'on trouve ce nom prononcé differemment dans les Anciens, puiſqu'il étoit tiré d'une Langue qu'ils n'entendoient pas. Que ſi on aime mieux avec le ſçavant Bochart (1), chercher la racine de *Sabaſius* dans *Saboé*, mot Hebreu qui ſignifie s'enyvrer, & qui dès là appartenoit à juſte titre au Dieu Bacchus, je ne m'y oppoſerai point : cette épithete aura alors la même ſignification que celle de *Methymnius*, qu'on donne auſſi à Bacchus, & l'explication de M. Maffei n'y gagnera rien. Pour le mot *Nama* c'eſt certainement un des noms de Diane ou de la Lune, qui, ſelon Herodote, étoit adorée par les Perſes, & que d'anciens Auteurs nomment ou *Nana*, ou *Anaïtis*. On ne doit pas s'embaraſſer de la faute du Graveur, qui a mis *Nama* pour *Nana*. Ces fautes ſont ordinaires aux Ouvriers, & M. Maffei a beſoin auſſi de cette reſſource, pour ſon *Sebeſion*, où la derniere lettre manque.

(1) Chan. l. 1. & 18.

Ce qui l'a porté ſans doute à imaginer cette explication, c'eſt qu'effectivement ces deux mots ſe trouvent immédiatement à côté du ſang qui coule de la playe qu'a reçue le Taureau ; mais il faudroit, pour lui donner quelque vraiſemblance, que le marbre fût l'expreſſion d'un veritable ſacrifice, au lieu qu'il n'eſt que l'emblême du pouvoir du Soleil ſur toute la nature ; un Planiſphere celeſte, où ſe trouvent en partie les Aſtres, les Conſtellations, & les Signes du Zodiaque, au milieu deſquels préſide le Soleil, comme le plus puiſſant & le maître des autres, ainſi que nous l'avons déja dit. C'eſt ce que penſoit de ces repreſentations le ſçavant M. Hyde. C'étoit, dit-il, le ſyſteme du monde, tel que Zoroaſtre l'avoit imaginé, & que les Grecs & les Romains, de qui nous avons reçu ces Bas-reliefs, avoient eux-mêmes pris des Perſes : *Mithræ figuræ quas exhibemus, videntur eſſe tales, quas mathematicè effinxerat olim Zoroaſtres, quæ non fuerunt cultûs ergo, ſed ut per eos philoſophicè & myſticè repræſentaretur ſyſtema hujus mundi* (2).

(2) Hyde, p. 115.

Je ſçais que Cœlius Rhodiginus, à l'occaſion de ces Vers de Stace que nous avons rapportés, & qui finiſſent par ces

mots, *torquentem cornua Mithram*, ſemble dire que le Poëte fait alluſion au Sacrifice du Taureau qu'on immoloit à Mithras, *Mithræ ſimulachrum*, dit il, *Leonis rictum præ ſe ferebat cum Tiara, utrâque manu bubula premens cornua, qui bos mox immolandus.* Mais cet Auteur ſe trompe, puiſqu'il eſt certain, par le témoignage de tous les Anciens qui ont parlé de Mithras, qu'on lui immoloit des chevaux, & non des bœufs ou des taureaux (1). Le ſeul exemple qu'on pourroit citer en ſa faveur, eſt tiré de Stobée (2), d'après Agatharcide de Samos, qui rapportoit dans ſes Perſiques, qu'Ageſilas, eſpion des Grecs, ayant tué Mardonius au lieu de Xerxès; & ayant été pris & amené devant ce Prince, dans le temps qu'il immoloit un Taureau au Soleil, il l'obligea à mettre ſa main dans le feu qui étoit ſur l'Autel: après qu'elle fut brûlée, Ageſilas preſenta l'autre; mais Xerxès, touché de cette marque de courage & de fermeté, ne voulut pas pouſſer plus loin ſa vengeance, & le renvoya. Mais outre qu'on peut aſſûrer que la Religion des anciens Perſes étoit bien changée au temps où regnoit ce Prince, cet exemple ne détruit pas l'uſage general, de n'immoler à Mithras que des Chevaux, & prouve encore moins que l'action de ce Dieu, qui enfonce un poignard dans le cou du Taureau, fût l'expreſſion d'un veritable Sacrifice, où le ſang de la Victime auroit été répandu. Les Dieux ſont-ils repreſentés comme immolant eux-mêmes les Victimes qu'on leur offroit? ces marques expriment donc, non un veritable Sacrifice, mais la force du Soleil qui dompte le plus fier des animaux.

(1) Philoſt. in vita Apoll. Thya.

(2) Pag. 7.

Nous avons auſſi dans la Gallerie Juſtinienne un Mithras Bachique, fort ſingulier, & très-different des autres. C'eſt un jeune-homme nud, ſans armes, avec le bonnet Perſan, qui tient de la main droite des grapes de raiſin, vers leſquelles il tourne la vûe. Il eſt accompagné de deux jeunes Mithras, dont l'un tient le flambeau élevé, l'autre le baiſſe vers la terre. Il a près de lui un arc, une fléche, un carquois, & à côté eſt le poignard, avec lequel dans les autres Basreliefs il égorge le Taureau, avec le mot *Nama*. Or en cet endroit il ne peut certainement pas ſignifier du ſang, ni aucune autre ſorte de liqueur.

Sur ce principe, je crois qu'on pourroit expliquer le *Nama Sebeſio*, en ſupoſant 1°. que les Ouvriers en tranſcrivant le premier, ont mis une *m*, au lieu de deux *n n*. Ce qui peut bien être arrivé pour un mot barbare, que ceux qui commandoient l'ouvrage ſur lequel il ſe trouve, n'entendoient pas eux-mêmes, puiſque les Ouvriers ont ſouvent mal écrit des mots de la Langue, qui étoit en uſage de leur temps. 2°. Que pour mieux honorer les Dieux, on croyoit qu'il falloit leur donner le même nom qu'on leur donnoit dans les Pays d'où ils étoient venus. 3o. Qu'on trouve dans les Anciens que Diane, qui étoit la même que la Lune, avoit pluſieurs autres noms, ainſi qu'on le dira dans l'article où l'on parlera de cette Déeſſe, entr'autres celui d'*Anaïtis* & de *Nanna*. 4°. Qu'on voit, comme on vient de le dire, ſur les Bas-reliefs également la figure d'un homme, qui eſt Mithras ou le Soleil, & celle d'une femme, qui eſt la Venus celeſte ou Diane, qui l'un & l'autre enfoncent le poignard dans le cou du Taureau. Cela ſuppoſé, rien n'empêche de croire qu'on a voulu mettre ſur le marbre dont j'ai parlé, les noms barbares du Soleil & de la Lune, & qu'on doit lire ainſi l'Inſcription: A *Nanna* & à *Sebaſius*, ou Mithras, l'invincible Soleil, c'eſt-à-dire, *à la Lune & au Soleil.* Que d'Anaïtis, ou de Nannea, on ait fait *Nanna*, ou même *Nama*, la choſe n'eſt pas difficile à croire. Il eſt arrivé de plus grands changemens encore dans l'épithete *Sabaſius* donnée à Bacchus ou au Soleil, puiſque ce nom ſe trouve écrit dans les Anciens, tantôt *Sebeſius*, *Sebaſius*, & même dans Macrobe, *Sebedius.*

Cette explication au reſte, eſt differente de celle de Boulenger que j'ai rapportée, en ce que cet Auteur ſuppoſe que le mot *Nama* étoit un nom de Mithras, au lieu qu'il eſt inconteſtablement celui de la Venus celeſte, dont parle Herodote, ou de la Lune, que Strabon dit avoir été honorée par les anciens Perſes, ſous le nom d'*Anaïtis.*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt bon d'obſerver, que parmi les Basreliefs de Mithras, il s'en trouve trois; l'un tiré de la Gallerie Juſtinienne, l'autre de Beger, & le troiſiéme rapporté par M. della Torré, où au lieu du jeune-homme qui égorge le Taureau, c'eſt une femme avec des ailes qui fait cette

operation. Dans deux de ces marbres, ſont les deux jeunes-hommes qui portent les flambeaux, pour deſigner le matin & le ſoir; dans celui de Beger, il n'y a qu'un Autel. Ces trois Monumens ne repreſentent point Mithras, & je n'y vois ni les Signes, ni les Conſtellations qui ſont ſur les autres. Il faut donc en revenir au ſentiment d'Herodote, qui dit que les Perſes honoroient ſous le nom de Mithras, la Venus celeſte, dont le culte leur étoit venu des Aſſyriens: car c'eſt elle ſans doute, & non une Victoire, comme l'a cru Beger, qui eſt repreſentée ſur ces trois Bas-reliefs. De-là on peut conclure que les Romains qui avoient reçu des Perſes la connoiſſance & le culte de Mithras, employoient auſſi dans leurs myſteres les types & les repreſentations de la Venus celeſte, honorée par cet ancien Peuple.

Nous devons obſerver en premier lieu, que les Bas-reliefs qu'on vient d'expliquer, repreſentent des antres & des cavernes, qui ſont très-reconnoiſſables ſur la pluſpart; parce que c'étoit dans des cavernes & dans des antres qu'on celebroit les myſteres de Mithras, dont nous parlerons dans un moment.

2°. Que le culte de Mithras, avant que de venir en Grece & à Rome, avoit paſſé des Perſes dans la Cappadoce, où Strabon qui y avoit voyagé, dit qu'il avoit vû un grand nombre de Mages.

3°. Que le même culte avoit auſſi penetré dans la Medie, puiſque Lucien dans ſon Dialogue du Conſeil des Dieux, dit que Mithras étoit un Dieu Mede: *ce Mithras*, dit-il, *qui porte un Candys* (a) *& une Tiare, qui ne ſçait pas parler Grec, & qui n'entend pas même quand on boit à ſa ſanté.*

4°. Que quand les Perſes diſoient que Mithras étoit né d'une pierre, cela ſignifioit, ou le feu qui ſort de deux cailloux qu'on frape l'un contre l'autre; *ſemina flammæ abſtruſa in venis ſilicis*, ou que c'étoit de cette maniere qu'on avoit eu le premier uſage du feu: ce qui revient à la Fable rapportée par Plutarque (1), qui dit que Mithras, né lui-même d'une pierre, & ſouhaitant avoir un fils ſans le commerce des fem-

(1) De ſu-min.

(a) Lucien deſigne par ce mot le manteau que Mithras porte quelquefois ſur ſes épaules, dans les marbres que nous avons expliqués.

Livre ſecond de Juſtin, où il eſt dit qu'Artaxerxès conſacra Aſpaſie au culte de ce Dieu. Tous ces Prêtres ſe revêtoient des figures des animaux, dont ils portoient les noms : les ſeuls Leontins, ainſi que ſemble l'inſinuer Porphyre, avoient le droit de prendre les figures de tous les animaux qu'ils vouloient. De-là les myſteres eux-mêmes furent appellés *Coracia*, *Leontica*, *Gryphia*, *Perſia*, *Heliaca*, *&c.*

La celebration de ces myſteres avoit des jours marqués comme les autres fêtes, ainſi qu'il paroît par une Inſcription rapportée par Chifflet (1), où il eſt dit « que Nonius & Victor » celebrerent les Perſiques le jour avant les Nones d'Avril; » les Eliaques le 16. des Kalendes de May; & les Gryphes » le 8. des Kalendes du même mois ». Une autre Inſcription nous apprend que les Leontiques étoient celebrés le 16. des Kalendes d'Avril, & le 5. des Ides de Mars; & les Coraciques le 6. des Ides d'Avril : d'où l'on doit conclure, non ſeulement que ces fêtes avoient leurs jours marqués, mais auſſi que les ceremonies en étoient differentes. Car pourquoi auroient-elles porté differens noms, dans les jours differens où elles étoient celebrées ? En ſecond lieu, que c'étoient les Prêtres nommés *Coraces*, qui préſidoient aux Coraciques; les *Leontins*, aux Leontiques, ainſi des autres. Ces Prêtres celebroient ces differens myſteres, avec les habits qui diſtinguoient leur Sacerdoce; c'eſt-à-dire, ſur leſquels étoient peints les animaux dont ils prenoient le nom, ou qui étoient faits de leurs peaux : ce qui devoit preſenter un ſpectacle ridicule, & tout-à-fait digne de l'extravagance des myſteres du Paganiſme; comme le fait entendre Archelaüs, Evêque de Meſopotamie, en reprochant à Manès, qui avoit celebré lui-même les myſteres de Mithras, qu'il y avoit joué le rolle d'un Bouffon (2).

(1) De Gemm. Abra.

Rien n'étoit égal aux peines, aux tourmens, aux fatigues qu'il falloit eſſuyer pour être initié aux myſteres de ce Dieu. On éprouvoit celui qui demandoit cette initiation, en lui impoſant des choſes ſi difficiles, que ſouvent il y ſuccomboit, & mouroit dans l'exécution. Nonnus dit qu'il falloit paſſer par quatre-vingt ſortes d'épreuves. Pour ne pas effaroucher ceux qui ſe préſentoient pour être initiés, on commençoit, dit

(2) Voyez M. della Torré, d'où j'ai tiré tous ces détails.

cet Auteur, par les épreuves les moins difficiles. D'abord on les faiſoit baigner, puis on les obligeoit à ſe jetter dans le feu; enſuite on les releguoit dans un lieu deſert, où ils étoient ſoumis à un jeûne rigoureux, lequel, ſelon Nicetas, duroit cinquante jours. Après cela, continue le dernier Auteur que je viens de citer, on les fuſtigeoit pendant deux jours entiers, & on les mettoit pendant vingt autres dans la neige. Lorſqu'on avoit paſſé par toutes ces épreuves, on étoit admis aux myſteres de Mithras. Parmi les autres cerémonies de l'initiation, on mettoit un Serpent dans le ſein de celui qui vouloit participer aux myſteres de ce Dieu; & Arnobe dit que ce Serpent étoit d'or. On ſçait que cet inſecte, qui reprend tous les ans une nouvelle vigeur, en changeant de peau, étoit un des Symboles du Soleil, dont la chaleur ſe renouvelle au Printemps, lorſqu'il commence à parcourir les Signes Septentrionaux.

Ces myſteres au reſte étoient également abominables & impies; abominables, puiſqu'on y immoloit des Victimes humaines, comme l'inſinue Porphyre (1). Il eſt vrai que l'Empereur Adrien abolit la coûtume d'y immoler des hommes, mais Commode la rétablit, puiſque, ſelon Lampridius (2), il ſouilla par l'homicide les myſteres de ce Dieu: *Sacra Mithriaca homicidio vero polluit.* Il eſt vrai qu'on ne peut pas conclure de ce paſſage que cet homicide fût un veritable Sacrifice (*a*); mais le fait que raconte Socrate dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique (3), ne laiſſe aucun lieu de douter qu'on n'immolât des Victimes humaines à Mithras, puiſque cet Auteur rapporte que les Chrétiens d'Alexandrie ayant decouvert un antre fermé depuis long-temps, dans lequel la tradition portoit qu'on avoit autrefois celebré les myſteres dont nous parlons, ce que prouvoit encore le mot de *Mithrius*, que portoit ce

(1) L. 2. de Abſt.

(2) In ejus vita.

(3) Li. 2. ch. 2.

(*a*) Je dis qu'on ne peut pas conclure de ce paſſage, que Commode ait immolé un homme à Mithras: comme parmi les autres épreuves des initiés il y en avoit une, dont je n'ai pas parlé, & de laquelle Tertullien fait mention, & qui conſiſtoit à effrayer celui qui vouloit être admis aux myſteres, en lui préſentant la pointe d'un glaive, comme ſi on avoit voulu veritablement le percer, il peut être arrivé que Commode le tua veritablement. C'eſt ſans doute ce qui arriva à cette occaſion, & ce qui fait ajouter à Lampridius immédiatement après les paroles que j'ai citées: *cum illic*, c'eſt-à-dire, dans ces myſteres, *aliquid ad ſpeciem timoris vel dici, vel fingi ſoleat.*

lieu, on y trouva des os & des cranes d'hommes, qu'on en retira, pour les faire voir au Peuple de cette grande Ville.

J'ai dit, que ces myſteres étoient auſſi impies qu'abominables. En effet pour leur donner plus de credit dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, temps auquel ils furent le plus en vogue, on voulut y imiter les ſaintes pratiques des Chrétiens, principalement le Baptême, & le myſtere de l'Euchariſtie; & pour cela on jettoit de l'eau ſur les initiés, & on leur préſentoit du pain & du vin, afin, diſoit-on, de les regenerer, & de leur donner une nouvelle vie. Je ne citerai pour le prouver que le ſeul Tertullien, quoique bien d'autres Auteurs aient dit la même choſe: *Per lavacrum*, dit-il, *Mithra ſignat illic in frontibus milites ſuos, celebrat panis oblationem, & imaginem reſurrectionis induit, &c.* (1).

(1) de Baptiſmo, ch. .

Remarquons avant que de finir cet article, ſur lequel je me ſuis un peu étendu, que la principale fête de Mithras étoit celle de ſa naiſſance, qu'un Kalendrier Romain plaçoit au 8. des Kalendes de Janvier, c'eſt-à-dire au 25. Decembre, jour auquel, outre les myſteres qu'on celebroit avec la plus grande ſolemnité, on donnoit auſſi les Jeux du Cirque, qui étoient conſacrés au Soleil, ou à Mithras. Il eſt vrai que le Kalendrier ne nomme pas ce Dieu; & qu'il dit ſimplement, 8o. *Kal. Jan. n. Invicti*, c'eſt-à-dire, le jour de la naiſſance de l'Invincible; mais les Sçavans ont fort bien jugé par l'épitete d'*Invicti*, qui lui eſt ſi ſouvent donnée dans les Inſcriptions & ſur les marbres, qu'il s'agiſſoit de Mithras.

Il ne faut pas cependant ſur cette particularité s'imaginer ni qu'on ait affecté de celebrer cette fête le jour où l'Egliſe celebre celle de la naiſſance de Jeſus-Chriſt; encore moins dire avec le Pere Hardouin que les Chrétiens d'Occident aient, à cauſe de cette fête, transferé à ce même jour celle de Noël, qu'ils celebroient, dit-il, auparavant dans le mois de Septembre. Car le ſçavant Evêque que j'ai ſi ſouvent cité dans ce Chapitre, demontre que la fête de Jeſus-Chriſt a toûjours été fixée par l'Egliſe Latine, au 25. Dacembre. La ſeule raiſon qu'eurent les Romains pour fixer le jour de la naiſſance de Mithras au même jour, étoit tirée de la Phyſique & de l'Aſtronomie. Ils vouloient marquer par-là que le

Soleil, après s'être éloigné de notre Hemiſpere depuis l'Equinoxe d'Automne, alloit après le Solſtice d'Hyver ſe rapprocher, & porter partout la chaleur & la fecondité. Car il n'eſt nullement douteux, après ce que j'ai dit en expliquant les Bas-reliefs de Mithras, qu'on n'eût mêlé dans les attributs de ce Dieu beaucoup d'idées Phyſiques & Aſtronomiques.

Enfin il eſt bon d'obſerver que le culte de Mithras fit de grands progrès dans la ſuite, & paſſa dans pluſieurs Pays. Strabon l'aſſûre de la Cappadoce, comme nous l'avons déja dit. Il fut auſſi connu dans la Grece, & Pompée en porta la connoiſſance à Rome, d'où après s'être répandu dans l'Italie, il paſſa dans les autres Provinces de ce vaſte Empire. Les marbres & les Inſcriptions qu'on a trouvés en tant d'endroits differents, le prouvent ſans replique. Car ſans parler de ceux qu'on a decouverts à Antium, à Naples, à Milan, & dans pluſieurs autres Villes d'Italie, ainſi qu'on peut le voir dans Gruter; ni de celui qui, ſelon M. Spon (1), a été deterré à Lion, on en a trouvé d'autres chez les Daces (2), dans la Pannonie, où Aurelius Juſtinianus rétablit un Temple de ce Dieu; chez les Noriques, Peuples voiſins de la Carinthie. Ce que nous avons dit, il y a un moment, d'après Socrate & Sozomene, prouve que les Egyptiens, & en particulier les Peuples d'Alexandrie, honoroient la même Divinité. S. Epiphane parle d'un Prêtre de Mithras dans l'Iſle de Crete (3); ainſi on ne peut pas douter que le culte de ce Dieu n'ait été très-étendu. Il dura auſſi très-long-temps, & il ne fut pas détruit, lorſque les Empereurs embraſſerent le Chriſtianiſme, puiſque nous avons des Inſcriptions, où il eſt fait mention de ceux qui celebrerent ces myſteres du temps de Valens, & du jeune Valentinien, l'an 376. comme il paroît par les Conſulats qui y ſont deſignés. (4) Enfin ce culte fut totalement aboli par les ſoins de Gracchus, Préfet de la Ville de Rome, l'an de Jeſus-Chriſt 378. comme le prouve le ſçavant Evêque d'Hadria.

(1) Recherch. d'Ant. Diſſ. 3.
(2) Gruter p. 34.
(3) Hær. 42.
(4) Voyez M. della Torré, p. 244.

ARTICLE II.

De quelques autres Dieux des Perſes, de ceux des Parthes, des Cappadociens, & des Armeniens.

LEs Dieux des Peuples que je viens de nommer, ſi on excepte ceux des Perſes, nous ſont très-peu connus, & ce n'eſt que par occaſion que les Anciens en parlent: il y a même beaucoup d'apparence que ces Peuples avoient reçu leur Religion des Perſes, à laquelle chacun d'eux avoit fait quelque changement. En effet, la Déeſſe Anaïtis, & les Dieux Ananus & Anandratus, dont il ſera parlé dans ce Chapitre, & qui étoient honorés par les Medes, par les Lydiens, & par les Armeniens, venoient originairement de Perſe, ainſi que l'aſſûre Strabon.

Mais avant que d'entrer dans l'Hiſtoire de ces Dieux, je dois dire quelque choſe de la Déeſſe Sakea, parce que je crois, qu'elle étoit la même qu'Anaïtis. Parmi les Divinités des Payens, il n'y en a point qui ſoit ſi peu connue que cette Déeſſe. Les Anciens n'en font aucune mention, mais comme ils parlent d'une fête, nommée Σακέα, *Sacea*, celebrée également par les Perſes & par les Babyloniens, ainſi que nous le dirons dans la ſuite, les Interprétes de l'Ecriture Sainte ont cru trouver dans Jeremie (1), le nom de cette Déeſſe: voici ce que dit ce Prophete. *Ainſi a dit le Seigneur. Prends de ma main la Coupe du vin de ma fureur, & fais-en boire à toutes les Nations... & le Roi Seſac en boira avec eux.* Puis dans un autre endroit, il ajoûte: *Comment a été priſe Seſac?... Comment Babylone eſt-elle devenue l'étonnement de toutes les Nations?*

(1) Cap. 25. verſ. 15.

Tous les Interprétes, qui conviennent que dans ces deux paſſages *Seſac* deſigne également le Roi & la Ville de Babylone, ſont perſuadés que ce Seſac étoit une des Divinités des Babyloniens, & que Jeremie a pretendu deſigner la Ville même par le nom de cette Divinité; ce qui eſt aſſez ordinaire aux Prophetes, ainſi que nous l'avons prouvé par ce paſſage d'Iſaïe où il eſt dit (1); *Bel eſt tombé ſur ſes genoux*

(1) C. 46. v. 1.

Nebo eſt tombé ſur le nez : car il n'eſt pas douteux que ce Prophete n'ait voulu marquer par ces expreſſions, la chute de Babylone, & celle des Moabites. Grotius croit même que le nom de Mizac, ou Meſchak, que portoit un des Compagnons de Daniel, étoit compoſé de celui de cette Divinité ; ce qui paroît aſſez vraiſemblable, puiſqu'il étoit aſſez ordinaire, ainſi que nous l'avons déja dit, qu'on joignoit les noms des Dieux à ceux des Rois, & même des particuliers. Cette coutume même étoit en uſage parmi les Hebreux, comme il paroît par les noms de Jehonatas, de Jehoſaphat, d'Ezechiel, & de quelques autres.

Voilà tout ce qu'on peut dire pour prouver l'exiſtence de cette Divinité : pour la fête *Sacea* ou *Sakea*, elle eſt plus connue. Cette fête duroit cinq jours, & pendant tout le temps qu'on la celebroit, les Maîtres ſervoient leurs Valets, comme dans les Saturnales. Beroſe & Cteſias qui avoit demeuré long-temps en Perſe, parlent de cette fête, ainſi que nous l'apprenons d'Athenée. « Beroſe, dit cet Auteur (2), rapporte » dans le premier Livre de ſon Hiſtoire de Babylone, que » le ſixiéme du mois Loüs, on celebre dans cette Ville la » fête Sakea, qui dure cinq jours, pendant leſquels les » Maîtres obéiſſent à leurs Valets, dont l'un qu'ils appellent » Zoganès, eſt revétu d'un habit Royal, & agit comme » s'il étoit veriblablement le Maître de la maiſon ». Cteſias parle auſſi de cette fête, dans le ſecond Livre de l'Hiſtoire de Perſe. Dion Chryſoſtome (3) fait ſans doute mention de la même fête, qu'il appelle la fête des Sacs. *Ne vous ſouvenez-vous pas*, dit-il, *de la fête des Sacs que les Perſes celebrent, & dans laquelle ils prennent un homme condamné à mort, le mettent ſur le Throne du Roi, & après lui avoir fait goûter toutes ſortes de plaiſirs, le dépouillent de ſes habits Royaux, lui font donner le fouet, & le pendent ?*

(2) Liv. 4.

(3) Orat. 4. de Reg.

Strabon eſt celui de tous les Anciens qui paroît nous ramener à la veritable origine de cette fête, & nous apprendre en même-temps à quelle Divinité elle étoit conſacrée : & comme il devoit être très-inſtruit des coutumes & de la Religion des Peuples qui celebroient cette ſolemnité, étant

né en Cappadoce, je vais rapporter ce qu'il en dit (1). « Par- (1) Liv. XI.
» mi les Scythes qui occupoient les environs de la Mer Caſ-
» pienne, il y en avoit que l'on nommoit Sakes ou Saques.
» Ces Saques faiſoient des courſes dans la Perſe, & pene-
» troient quelquefois ſi avant dans le Pays, qu'ils allerent
» juſques dans la Bactriane & dans l'Armenie, & ſe rendirent
» maîtres d'une partie de cette Province, qu'ils appellerent
» de leur nom Sakaſene, d'où enſuite ils s'avancerent dans
» la Cappadoce, qui confine le Pont-Euxin. Un jour qu'ils
» celebroient une fête, le Roi de Perſe les ayant attaqués,
» les défit à platte couture. Pour éterniſer la memoire de
» cette Victoire, les Perſes éleverent un monceau de terre
» ſur une pierre, dont ils formerent une petite montagne
» qu'ils environnerent de murailles, & bâtirent dans l'en-
» ceinte un Temple qu'ils conſacrerent à la Déeſſe Anaï-
» tis, & aux Dieux Amanus & Anandratus, qui ſont
» les Genies des Perſes; & établirent en leur honneur une
» fête appellée *Saca*, qui ſe celebre encore par ceux qui ha-
» bitent le Pays de Zela; car ceſt ainſi qu'ils nomment ce
» lieu ».

Ce même Auteur qui compiloit differentes Relations, en rapporte, peu de lignes après, une autre qui attribue à Cyrus cette Victoire, & l'établiſſement de cette fête. Ceux qui ſoutiennent que cette fête étoit celebrée par les Babyloniens du temps de Jeremie, & avant Cyrus, prétendent que cette ſeconde Relation rapportée par Strabon, ne ſçauroit ſe ſoutenir; mais n'eſt-ce pas là ce qu'on appelle petition de principe? Diſons plûtôt qu'on ignore par quelle raiſon le Prophete donne au Roi de Babylone, & à cette Ville, le nom de Seſac; qu'il n'y eut jamais de Divinité de ce nom; & que celle en l'honneur de qui on celebroit la fête *Sakea*, étoit la Déeſſe Anaïtis, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre. En effet, les Perſes ayant été preſque inconnus avant Cyrus, c'eſt à ce Heros qu'il faut attribuer la Victoire ſur les Saques, dont parle Strabon.

Mais dans quel genre de Divinités devons-nous mettre Anaïtis, Amanus ou Omanus, & Anandratus, dont l'Auteur que je viens de citer, fait mention en pluſieurs endroits de ſon

Ouvrage, & qu'il met au nombre des Dieux des Perſes & des Cappadociens ? Il n'eſt pas douteux qu'ils n'ayent été des Dieux naturels, car nous ne voyons pas que les Perſes en ayent d'abord admis d'autres. Nous venons de voir que leurs premieres Divinités étoient le Feu, le Soleil, la Lune, l'Eau & la Terre, & qu'ils ne connoiſſoient point anciennement les Dieux animés. Ainſi les plus ſçavants Mythologues ont cru qu'Omanus étoit le Soleil, & Anaïtis, la Lune. Cependant Gerard Voſſius n'eſt pas de leur avis. Omanus, dit-il (1), eſt toujours joint par Strabon avec Anaïtis, qui eſt indubitablement Venus, ou Diane; ainſi ce Dieu n'eſt pas le Soleil que les Perſes honoroient ſous le nom de Mithras; mais le Symbole de ce Dieu; c'eſt-à-dire, le feu perpetuel, que les Perſes entretenoient avec tant de ſoin dans leurs Pyrées, comme la veritable repreſentation du Soleil, qui eſt le feu par excellence.

(1) De Idol. l. 2. c. 9.

Mais, n'en déplaiſe à ce Sçavant, ſa remarque n'eſt pas juſte : elle prouve au contraire que ſi Anaïtis eſt Diane, ou la Lune, comme elle l'eſt en effet, Omanus doit être le Soleil, qui peut-être portoit ce nom, ainſi que celui de Mithras, chez les anciens Perſes, ou plutôt chez les Cappadociens, qui en avoient tiré preſque tous les dogmes de leur Religion. J'ajoute chez les Cappadociens, car Strabon confond, comme nous l'avons déja remarqué (*a*), les Dieux de ces Peuples. Plutarque ne laiſſe aucun lieu de douter qu'Anaïtis n'ait été la même que la Lune, puiſqu'il dit dans la vie d'Artaxerxès Mnemon, que ce Prince établit Aſpaſie, ſa Concubine, Prêtreſſe de la Diane que les habitans d'Ecbatane, appellent Anaïtis, afin qu'elle paſsât le reſte de ſes jours dans la continence & dans la retraite. Si pour confirmer cette verité on avoit beſoin de nouvelles preuves, je citerois Pauſanias, qui nous apprend (2), que les Lydiens avoient un Temple de Diane ſous le nom d'Anaïtis

(2) In Lac.

Il eſt vrai que Strabon dit de cette Déeſſe des choſes qui conviennent mieux à Venus qu'à Diane, ou la Lune ; puiſqu'il en parle ainſi. « Les Medes & les Armeniens ont une grande dé-

(*a*) Voyez le commencement de ce Chapitre.

» votion

» votion pour les Dieux des Perſes ; & ces derniers ſurtout » honorent très-particulierement Anaïtis, à laquelle ils ont » bâti un Temple dans l'Aciliſene, & en d'autres lieux. Ils » conſacrent à cette Déeſſe leurs Eſclaves, tant hommes que » femmes ; ce qui n'eſt pas étonnant : mais ce qui l'eſt beau- » coup, c'eſt que les premiers de la Nation lui conſacrent » leurs filles ; & après qu'elles ſe ſont proſtituées en l'hon- » neur de la Déeſſe, on les marie, & il n'y a perſonne qui » faſſe difficulté de les épouſer.

Cet uſage a certainement un grand rapport avec ce qui ſe pratiquoit dans les Temples de Venus ; mais il n'eſt pas ſurprenant que les Armeniens & les Cappadociens ayent fait quelque changement dans le culte d'une Déeſſe, dont la connoiſſance leur étoit venue de Perſe ; encore moins qu'ils ayent confondu le culte de Diane & de Venus, c'eſt-à-dire, des deux Planetes qui portoient ces noms. Toûjours eſt-il certain qu'Omanus & Anaïtis étoient des Dieux naturels, tels qu'étoient tous ceux des premiers Idolatres.

Mais je ne dois pas finir cet article, ſans rapporter un trait d'Hiſtoire qui regarde la Déeſſe dont il eſt queſtion : c'eſt de Pline que je l'emprunte (1). « Dans une expédition que fit » Antoine contre l'Armenie, le Temple d'Anaïtis fut ſac- » cagé, & ſa Statue qui étoit d'or, miſe en pieces par les » Soldats, ce qui en enrichit pluſieurs. Un d'eux qui s'étoit » établi à Boulogne en Italie, eut le bonheur de recevoir » un jour Auguſte dans ſa maiſon, & de lui donner à ſou- » per. Eſt-il vrai, lui dit ce Prince pendant le repas, que » celui qui porta les premiers coups à la Déeſſe, perdit auſſi- » tôt la vûe, fut perclus de tous ſes membres, & expira ſur » le champ ? Si cela étoit, répondit le Soldat, je n'aurois pas » le bonheur de voir aujourd'hui Auguſte chez moi, étant » moi-même celui qui lui donnai le premier coup, dont bien » m'en a pris ; car ſi je poſſede quelque choſe, j'en ai toute » l'obligation à la bonne Déeſſe ; & c'eſt d'une de ſes jambes, » Seigneur, que vous ſoupez aujourd'hui ».

(1) Liv. 32, ch. 23.

Toutes reflexions faites, comme nous ne connoiſſons Amanus & Anandratus que par Strabon, & que cet Auteur dit ſeulement qu'ils étoient des Genies chez les Perſes, Περσικῶν

Δαιμόνας, il eſt inutile de faire à ce ſujet des recherches, & de debiter des conjectures qui ne ſeroient appuyées d'aucun fondement.

La Déeſſe Bellone étoit auſſi fort honorée en Cappadoce, ſurtout à Comane. Il y avoit deux Villes principales de ce nom; l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le Royaume de Pont: elles étoient l'une & l'autre conſacrées à cette Déeſſe, & obſervoient à peu près les mêmes cerémonies dans le culte qu'elles lui rendoient. Le Temple qu'elle avoit à Comane de Cappadoce, doté de beaucoup de terres, étoit deſſervi par un grand nombre de Miniſtres, ſous l'autorité d'un Pontife, Homme d'un grand crédit, & d'une telle conſideration, qu'il ne voyoit que le Roi au-deſſus de lui, & on le prenoit pour l'ordinaire dans la Famille Royale: ſa dignité étoit à vie. Strabon qui parle du culte que les Cappadociens rendoient à cette Déeſſe (1), dit qu'au temps qu'il voyagea dans ce Pays, il y avoit plus de ſix mille perſonnes, tant hommes que femmes, conſacrées au ſervice du Temple de Comane.

(1) Liv. 12. p. 135. & 137.

Comme l'Auteur que je viens de nommer, ajoûte (2) qu'on croyoit que c'étoient Oreſte & Iphigenie qui avoient porté dans la Cappadoce le culte qu'on rendoit à Diane dans la Tauride, d'où ils venoient, il y a apparence que la Bellone dont il s'agit, étoit la même que Diane. Ce qui confirme ma conjecture, c'eſt que le même Auteur parlant de la Ville de Caſtaballe dans la Cilicie, dit (3), qu'il y avoit un Temple de Diane *Peraſie*, où les Prêtreſſes, diſoit-on, marchoient impunément nuds pieds ſur des charbons, & qu'on croyoit que c'étoit en cet endroit que ſe paſſa ce que l'on raconte d'Oreſte & de Diane, ſurnommée Tauropole, & qu'elle fut appellée Peraſie, parce qu'elle avoit paſſé la Mer en cet endroit (4). Je n'entreprends pas preſentement d'examiner quelle route prirent Oreſte & Iphigenie, lorſqu'ils ſortirent de la Tauride, pour retourner dans la Grece; mais je crois qu'on pourroit penſer qu'ils aborderent dans le Pont, où ils établirent le culte de Diane, principalement dans la Vile de Comane, d'où il paſſa dans l'autre Ville de ce nom qui étoit dans la Cappadoce, & de-là dans la Cilicie & dans les Provinces voiſines.

(2) P. 525.

(3) P. 537.

(4) Voyez cette Hiſtoire, Tome. III.

Ce qui confirme cette conjecture, c'eſt que le même Strabon aſſûre (1), qu'Apollon étoit honoré dans toute la Cappadoce, & que Jupiter l'étoit particulierement par les Peuples qu'il nomme Venaſins (*a*), où il y avoit un Temple magnifique, trois mille Prêtres, & un Souverain Pontife, dont l'autorité étoit preſque auſſi grande que celle du Pontife de Comane: mais comme les Peuples que je viens de nommer, avoient reçu des Grecs le culte de ces Dieux, je reſerve ce que j'ai à en dire, pour le Tome II. (1) P. 537.

On ignore ſi les Parthes, qui ſuccederent aux Perſes, eurent la même Religion qu'eux. Il y a apparence qu'ils en prirent pluſieurs dogmes, & qu'ils y en ajouterent de nouveaux. Nous ſçavons ſeulement qu'ils mirent quelquefois leurs Rois au nombre des Dieux, & Ammian Marcellin nous apprend (2) qu'Arſacès après ſa mort fut placé parmi les Aſtres, c'eſt-à-dire, qu'à l'exemple des autres Nations de l'Orient, ils avoient des Dieux naturels & des Dieux animés. (2) Liv. 23.

La grande Divinité des Armeniens étoit, comme parmi les Perſes, le Soleil, auquel ils immoloient comme eux, un Cheval, ainſi que nous l'apprenons de Strabon (3). (3) P. 567.

(*a*) Ces Venaſins étoient, ſelon Strabon, dans la Morimene. Pomponius Mela parle apparemment de ces Peuples, ſous le nom de Morranes; & Iſaac Voſſius croit que c'étoit les Mariandinyens. Voyez les Remarques ſur le Chap. 2. du premier Livre de ce Geographe.

CHAPITRE XII.

Des Dieux des Scythes, & de quelques autres Peuples du Nord

Quoique les Pays du Nord fuſſent occupés par un grand nombre de Peuples differents, les Grecs qui ne les connoiſſoient gueres, les comprenoient tous ſous le nom general de Scythes, ou de Celto-Scythes. Par les premiers, ils entendoient tous ceux qui occupoient les Parties ſeptentrionales de l'Aſie; & par les ſeconds, ceux qui étoient au Nord de l'Europe. Rien ne ſeroit plus inconnu que la Religion de ces Peuples, la pluſpart errants & vagabonds, ſans

Herodore qui nous en apprend quelques particularités : encore ne ſçait-on auſquels des Scythes en particulier, on doit attribuer ce qu'il en dit.

Cet Hiſtorien, après avoir parlé dans quelque détail de ces Peuples & de leurs Conquêtes, vient à ce qui regarde leurs Coutumes & leurs Cerémonies religieuſes (1). « Ils ne » font, dit-il, de Sacrifices, qu'aux Dieux que je vais nommer. Premierement, à Veſta ; enſuite à Jupiter, & à la » Terre qu'ils regardent comme la femme de ce Dieu : après » ceux-là, ils adorent Apollon, Venus Uranie, Mars, & » Hercule, que tous les Scythes croyent être au nombre des » Dieux. Ceux qu'on nomme les Scythes Royaux, ſacrifient auſſi à Neptune. Ils appellent en leur langue Veſta, » Tabiti ; Jupiter, Papée ; la Terre, Api ; Apollon, Etoſyrus ; Venus Uranie, Artimpeſa ; & Neptune, Thamimaſadès. » Ils n'ont ni Idoles, ni Autels, ni Temples, excepté pour » le Dieu Mars. Ils font tous leurs Sacrifices de la même » maniere, & avec les mêmes Cerémonies. On preſente la » Victime ayant les deux pieds de derriere liés enſemble : » celui qui doit l'immoler ſe tient derriere, & après avoir » ôté ſa Tiare, il la frappe ; & dans le temps qu'elle tombe, » il commence à invoquer le Dieu auquel elle eſt immolée. » Après cela il lui met une corde au col, qu'il ſerre avec un » bâton, & la traine juſqu'à ce qu'elle ſoit étranglée : le feu » n'eſt point encore allumé, & il n'a fait aucune Libation. » Après avoir dépouillé la Victime, il ſe diſpoſe à la faire » cuire ; mais comme le bois eſt très-rare chez les Scythes, pour » faire cuire l'animal qui vient d'être immolé, ils ſeparent les » os de la chair, la mettent dans des chaudieres qui reſſemblent aux Coupes des Lesbiens, excepté qu'elles ſont plus » grandes, & avec les os ils la font bouillir juſqu'à ce qu'elle » ſoit cuite. Quand ils n'ont point de chaudieres, ils mettent » la chair dans le ventre de la bête, & la font cuire avec les » os. Enſuite le Sacrificateur jette à terre une partie des chairs » des entrailles, comme les premices du Sacrifice. Les Victimes au reſte ſont des bœufs & d'autres animaux, mais » principalement des Chevaux.

» Ces ſortes de Sacrifices étoient deſtinés aux Dieux qu'on

(1) Liv. 3. c. 51.

» vient de nommer ; mais il y avoit des Cerémonies particulieres pour Mars. Comme ce Dieu étoit le ſeul qui eût des Temples, voici de quelle maniere ils étoient conſtruits. Ils mettoient des fagots de ſarment les uns ſur les autres. Ces Temples avoient trois ſtades de longueur, & autant de largeur ; mais ils n'étoient pas fort élevés. Le toit en étoit plat, & formoit un quarré parfait. Dans trois côtés du Temple ces murs de fagots étoient perpendiculaires, & de l'autre côté le mur étoit en talus, enſorte qu'on pouvoit y monter par-là. Au faîte de cet édifice étoit placée une vieille Epée de fer, qui étoit comme la Statue de Mars, & on immoloit tous les ans à cette Epée des Moutons, & des Chevaux en plus grand nombre qu'à aucun des autres Dieux. Après cela on lui ſacrifioit un centiéme de tous les Priſonniers de guerre : mais cette ſorte de Sacrifice étoit differente des autres. Après avoir verſé du vin ſur la tête de ceux qui devoient être immolés, ils les mettoient dans un grand Vaiſſeau, où ils les égorgeoient, & les portoient enſuite au haut du Temple, & verſoient leur ſang ſur l'Epée dont nous avons parlé : Voilà ce qui ſe paſſoit en cet endroit. En bas devant le Temple, on coupoit l'épaule droite avec le bras & la main de ces Victimes infortunées, & on les jettoit en l'air. Enſuite chacun ſe retiroit, laiſſant les membres dont nous venons de parler, dans l'endroit où ils étoient tombés ».

Tels étoient, ſelon Herodote, les Dieux des Scythes, & la forme de leurs Sacrifices. Clement d'Alexandrie convient avec cet Hiſtorien, que ces Peuples rendoient à une Epée un culte religieux (1), & Lucien, ſans nommer les autres Dieux dont parle Herodote, dit ſeulement (2) qu'ils adoroient cette Epée & Zamolxis ; c'étoit leur Legiſlateur. Mais pour éclaircir ce que nous venons de rapporter, il eſt néceſſaire d'y joindre quelques Reflexions.

(1) In Protrept.
(2) In Concv. Deor.

Les Grecs qui connoiſſoient peu la Religion des Peuples étrangers, s'imaginoient que les Dieux qu'ils adoroient étoient les mêmes que les leurs ; & la moindre reſſemblance ou dans le nom ou dans le culte, ſuffiſoit pour le leur perſuader. Ils apprirent que les Scythes, Nation guerriere, avoient un

reſpect religieux pour une Epée, ils ne douterent pas que ſous ce Symbole ils n'adoraſſent leur Dieu Mars : Ils ſçavoient, qu'ils rendoient un culte religieux au feu, en falloit-il davantage pour les porter à croire qu'ils honoroient leur Veſta ? Ils trouverent apparemment quelque reſſemblance entre le culte que cet ancien Peuple rendoit à un Dieu qu'ils nommoient Papæus, avec leur Jupiter ; entre celui d'Apia, & leur Déeſſe Tellus ; Etoſyrus, & Apollon ; entre Artimpaſa, & Venus ; entre Thamimaſadès, & Neptune : il ne leur en fallut point davantage, pour croire que c'étoient les mêmes Dieux.

On pourroit dire avec beaucoup plus de vraiſemblance, que les Scythes, à l'exemple de tous les autres Peuples, avoient pour leurs premiers Dieux, les Aſtres, la Terre, l'Eau, & les autres Elemens : car encore une fois, tels ont été les premiers Dieux du monde Payen. Ils ont donné à ces Dieux des noms barbares ; mais ces noms ſont indifferens, & chaque Nation leur donnoit ceux qu'elle vouloit. Concluons donc qu'ils honoroient le Feu, le Soleil, la Terre, l'Air & l'Eau ; Divinités, que les Grecs nommoient Veſta, Apollon, Tellus, Jupiter, Neptune. Peut-être même qu'anciennement cette Nation guerriere n'avoit d'autre Dieu que l'Epée ; mais que dans la ſuite elle adopta ceux de ſes voiſins. Car en parlant de la Religion des anciens Peuples, il faut toujours diſtinguer les temps. On ne ſçait pas trop d'où les Scythes tiroient leur origine ; car on ne ſera pas ſatisfait ſans doute de celle que leur donne Diodore de Sicile (1). « Les Fables des » Scythes, dit-il, racontent qu'ils avoient parmi eux une fille, » née de la Terre, qui avoit la tête & la moitié du corps » d'une femme, & qui de la ceinture en bas avoit la forme » d'un Serpent. Jupiter en devint amoureux, & eut d'elle » un fils appellé Scythés, qui s'étant rendu fameux, avoit » donné ſon nom à toute la Nation des Scythes ». Mais il eſt toujours certain que ce Peuple étoit très-ancien. Il ne demeura pas toujours renfermé dans le fond du Nord : il en ſortit, ſe jetta ſur la haute Aſie, & ayant vaincu les Medes dans une bataille rangée, il devint Maître de leur Empire, qu'il conſerva vingt-huit ans, comme nous l'apprenons d'He-

(1) Liv. 2.

rodote (1). Pendant ce ſejour dans la Medie, les Scythes ſans doute honorerent les Dieux des Medes ; car ce qu'on reſpecte le plus des Peuples vaincus, c'eſt leur Religion, à laquelle la Politique défend de toucher. Le culte du Feu, ſur tout, étoit fort répandu : c'étoit la grande Divinité des Perſes & des Cappadociens, & pouvoit bien l'être auſſi des Medes ; ainſi il n'eſt pas étonnant qu'Herodote ait aſſûré qu'ils honoroient Veſta.

(1) Liv. I. c. 104.

Il eſt vrai que ce ſçavant Hiſtorien dit (2) que les Scythes avoient un grand éloignement pour les Coutumes & les Cerémonies étrangeres, & qu'il en coûta la vie à Anacharſis, qui fut tué par le Roi Saulie ſon frere, dans le temps qu'il celebroit la fête de la Mere des Dieux, avec les mêmes Cerémonies qu'employoient les Cyſiceniens, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait, lorſqu'il paſſa à Cyſique. Il eſt vrai encore qu'il en coûta la Couronne à Scylès Roi des Scythes, pour avoir voulu celebrer les Bacchanales à la maniere des Grecs, comme le rapporte le même Hiſtorien (3) ; mais ils ne furent peut-être pas toujours ſi difficiles, & ces entrepriſes-là même, prouvent qu'on tâchoit d'introduire dans la Scythie, & les Coutumes, & les Cerémonies des Peuples voiſins.

(2) Liv. 4.

(3) *Ibidem.*

Comme l'Idolatrie étoit toûjours accompagnée de pluſieurs pratiques ſuperſtitieuſes, il n'eſt pas douteux que les Scythes n'en euſſent un grand nombre, ainſi que les autres Idolatres ; mais l'Hiſtoire ne nous a conſervé que ce qui regardoit leurs Devins. Au reſte, dit Herodote, « il ſe rencontre parmi ces Peuples quantité de Devins, qui font leurs Divinations avec des Baguettes de ſaule, dont ils portent en un endroit des faiſceaux, qu'ils delient ; puis ſeparant ces Baguettes ils prononcent leurs Oracles, & enſuite les remettent enſemble. Pour les Enariens & les Androgynes qui ſe mêlent du même métier, ils diſent, continue cet Hiſtorien, que c'eſt Venus qui leur a appris l'art de la Divination, qu'ils exercent en mêlant entre leurs doigts des feuilles de Tilleul qu'ils coupent en trois. Lorſque le Roi des Scythes eſt malade, il fait venir pluſieurs de ces Devins, qui lui diſent que quelque Scythe, qu'ils nomment, a juré par

» le Thrône Royal, & s'eſt parjuré. Auſſi-tôt on amene
» l'accuſé qu'on pretend être cauſe de la maladie du Roi
» pour avoir fait un faux ſerment. S'il nie le fait, on appelle
» d'autres Devins, & s'il eſt convaincu, on lui coupe la tête
» & on partage ſon bien entre les Accuſateurs; mais s'il eſt
» declaré innocent, on les fait mourir eux-mêmes de cette
» ſorte. On remplit de fagots un chariot, & on y attache
» les Devins avec une chaîne de fer; puis après avoir allumé
» ces fagots, on laiſſe aller les bœufs qui ſont attachés au char-
» riot, ainſi periſſent ces Calomniateurs ».

On n'aura pas de peine ſans doute, à ſe perſuader qu'il ne nous reſte aucun Monument de la Religion des Scythes, qui n'avoient pour toutes Statues, que l'Epée qui repreſentoit Mars, & que des Temples faits avec des fagots. Cependant quelques Antiquaires ont cru découvrir trois Statues des Dieux de ce Peuple, dans les trois Buſtes que portent trois Chameaux, ſur la Colomne de Theodoſe qui eſt à Conſtantinople. Que s'il étoit vrai, ce qui n'eſt pas ſans difficulté, que cette Colomne repreſentât le Triomphe de cet Empereur ſur les Scythes, il faudroit dire que leur Religion avoit reçu quelque changement depuis Herodote; ce qui n'eſt pas ſans exemple pour celle de pluſieurs autres Peuples, ainſi que nous l'avons remarqué par rapport aux anciens Perſes.

Religion des Peuples de la Tauride.

Les Scythes formoient, comme je l'ai dit, une infinité de Nations differentes; mais ſi vous exceptez ceux qui habitoient la Cherſoneſe Taurique, c'eſt-à-dire la preſqu'Iſle, qui eſt entre le Pont-Euxin & les Palus-Meotides, qu'on appelle aujourd'hui la Crimée, on ignore entierement leur Religion. Pour ceux-là on ſçait qu'ils honoroient Diane, dont le culte étoit deſſervi par une Prêtreſſe, & qu'on lui immoloit tous les Etrangers qui arrivoient dans le Pays; circonſtances qu'on apprend d'Herodote, d'Euripide, & de pluſieurs autres Anciens: mais je me reſerve à en parler plus particulierement dans l'hiſtoire d'Iphigenie, qui fut Prêtreſſe de la Diane Taurique, ſous le regne de Thoas. Comme les Anciens ne parlent de la Religion de ces Scythes qu'à l'occaſion d'Iphigenie, & d'Oreſte qui alla dans la Tauride enlever

lever la Statue de Diane, on ne ſçait point s'ils adoroient d'autres Divinités.

Il y avoit encore dans les Pays du Nord un autre Peuple qu'on nommoit les Hyperboréens, dont les Grecs connoiſſoient la Religion par la relation d'Hecatée, un des plus anciens Hiſtoriens ; mais comme je me borne autant qu'il eſt poſſible, à ne rien dire qui ne regarde la Mythologie, je ne m'étendrai point ſur l'Hiſtoire de ce Peuple. On peut conſulter les deux Diſſertations, l'une de M. l'Abbé Gedouyn, l'autre de moi, qui ſe trouvent dans le Tome VII. des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1).

(1) P. 113. & 127.

Religion des Hyperboréens.

Les Hyperboréens paſſoient pour être le Peuple du monde le plus religieux. Ils honoroient d'un culte particulier Apollon, qui pour cela avoit pris le ſurnom d'Hyperboréen, & ils envoyoient tous les ans à Delos, Iſle de la Mer Egée, les Offrandes qu'ils lui faiſoient des premices de leurs fruits. Au commencement c'étoient deux ou trois Vierges choiſies, accompagnées par cent jeunes gens d'un courage & d'une vertu éprouvée, qui portoient ces Offrandes. Herodote & Callimaque nous ſont garants de l'une & de l'autre de ces circonſtances. Cette coutume dura juſqu'à ce que les droits de l'hoſpitalité ayant été violés dans la perſonne de ces Pelerines, les Hyperboréens prirent le parti de faire paſſer ces Offrandes comme de main en main juſqu'à Delos, par l'entremiſe des Peuples qui ſe trouvoient ſur le chemin qu'il falloit tenir depuis leur Pays juſqu'à cette Iſle, ainſi que nous l'apprenons de Pline (*a*) qui parle de ces jeunes filles ſans les nommer ; mais d'autres Auteurs nous ont appris leurs noms. Herodote parle de quatre de ces Vierges, Opis & Ergé, ou plutôt Heca-Ergé, comme la nomme Callimaque, Hiperoché, & Laodicé : Callimaque en ajoute une cinquiéme, qu'il appelle Loto

Depuis l'accident arrivé à ces jeunes filles, dont aucune n'eut le bonheur de retourner dans ſa Patrie, comme le dit le Poëte que je viens de nommer, les Hyperboréens prirent le

(a) *Virgines ferebant eas frugum primitias, hoſpitiis gentium per annos aliquot venerabiles, donec violatâ fide, in proximis accolarum finibus deponere ſacra ea inſtituere, hique ad conterminos deferre, atque ita Delon uſque.* Plin. Lib. 4. c. 12.

parti de remettre leurs Offrandes de la maniere qu'il vient de le dire. On prenoit deux routes pour aller de leur Pays à Delos, & ces deux routes ſe trouvent bien marquées dans les Anciens. Pauſanias (1) dit qu'ils donnoient leurs Offrandes aux Arimaſpes, que ceux-ci les mettoient entre les mains des Iſſedons, que les Iſſedons les remettoient aux Scythes qui les portoient à Sinope, où il ſe trouvoit toujours des Grecs qui les envoyoient à Praſies, d'où les Atheniens avoient ſoin de les faire porter à Delos.

(1) In Att. c. 31.

L'autre route ſe trouve dans Callimaque, lequel s'adreſſant à Delos dans un de ſes Hymnes, dit: *Les Hyperboréens vous envoyent les premices de leurs fruits : ces premices qui viennent de ſi loin, ſont premierement reçues par les Pelaſges de Dodone, qui les portent à travers les montagnes dans la Melide, d'où elles paſſent par Mer en Eubée, & de-là elles arrivent ſans peine dans vos Ports.*

Ces Offrandes au reſte, que les Anciens appellent les premices des fruits, étoient des gerbes de bled, ou des javelles, & toute l'Antiquité en convient : cependant Saumaiſe (2) pretend que c'étoit ce qu'on appelle en Latin *partes præciſiæ*, les parties les premieres coupées, comme les prémices d'une Victime; ſurquoi on peut conſulter Crenius qui le réfute.

(2) Animad. in Sol.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît que les Hyperboréens avoient pour Apollon une veneration toute particuliere, & même ſi nous en croyons Diodore de Sicile, c'étoient les Boreades, deſcendants de Borée, qui étoient parmi eux en poſſeſſion du Sacerdoce, qui étoit uni à la Royauté. Surquoi il eſt bon de remarquer que les filles qu'on envoya d'abord à Delos, étoient du Sang Royal & Sacerdotal, puiſque Callimaque qui en nomme trois, Heca-Ergé, Opis & Loto, dit qu'elles étoient filles de Borée. Si l'on demande maintenant pourquoi les Hyperboréens étoient ſi devots à Apollon, je répondrai avec Diodore de Sicile (3), que Latone étoit née dans leur Pays, & que dès-là il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent honoré ſon fils d'un culte particulier. Auſſi, continue l'Hiſtorien, non ſeulement ils avoient inſtitué des fêtes en ſon honneur, mais lui avoient auſſi conſacré une Ville entiere. « Apollon » de ſon côté, comme le dit M. l'Abbé Gedouyn (4), ſe regardant comme originaire de leur Pays, les honoroit vo-

(3) Liv. 2.

(4) Dans ſa Diſſer. p. 129.

» lontiers de ſa préſence, & ſe plaiſoit chez eux plus que » partout ailleurs. Ce fut même-là qu'il ſe retira lorſqu'il fut ban- » ni du Ciel, pour s'être emporté contre Jupiter qui avoit fou- » droyé ſon fils Eſculape, ainſi que nous l'apprenons d'Apollo- » nius de Rhodes, qui pour cette raiſon appelle les Hyperbo- » réens *un Peuple ſacré.* L'opinion même du ſejour d'Apollon au » Pays des Hyperboréens étoit ſi repandue parmi les Grecs, » qu'au rapport d'Elien, ou plûtôt d'Ariſtote, cité par cet » Auteur (1), Pythagore dont les Crotoniates admiroient la » ſageſſe & la vertu, fut pris par eux pour Apollon Hy- » perboréen ».

(1) Var. Hiſt. l. 2. c. 26.

Les Grecs qui publioient pluſieurs autres Fables à l'occaſion de cet Apollon, diſoient qu'il étoit venu de leur Pays au ſecours de Delphes, dans le temps que cette Ville fut aſſiegée par les Gaulois, comme le rapporte Pauſanias. Ciceron qui n'explique pas le motif qui fit venir ce Dieu à Delphes, aſſûre cependant qu'il y vint, lors qu'en donnant à ſon ordinaire la Genealogie des Dieux, il dit: « Le troiſiéme » Apollon étoit fils du troiſiéme Jupiter, & c'eſt celui que » l'on dit être venu à Delphes »: *Tertius Jove tertio natus & Latonâ, quem ex Hyperboreis Delphos ferunt adveniſſe* (2).

(2) De Nat. Deor. l. 2. c. 23.

Comme ces voyages prétendus des Dieux, de même que leur naiſſance dans quelque Pays, marquoient ſelon Herodote, l'inſtitution de leur culte dans ce même Pays, on pourroit dire que celui d'Apollon paſſa des Hyperboréens dans la Grece, peut-être même avant les Colonies qui y vinrent d'Egypte & de Phenicie. Mais d'où les Hyperboréens avoient-ils reçu eux-mêmes la connoiſſance de ce Dieu? Je reponds, comme je crois l'avoir prouvé dans la Diſſertation que j'ai indiquée au commencement de cet article, que les Hyperboréens qui, ſelon moi, habitoient aux environs du Phaſe, étoient originairement ſortis de la Colonie qu'y laiſſa Seſoſtris, ſelon Herodote; & qu'ainſi il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent honoré Apollon, l'un des Dieux d'Egypte, ni qu'ils en ayent communiqué la connoiſſance aux Grecs, dont ils n'étoient pas fort éloignés. Mais comme ce n'eſt qu'une conjecture, qui n'eſt pas cependant ſans quelque fondement, je la ſoumets volontiers au jugement des Sçavans.

Les Iſſedons, voiſins des Hyperboréens, n'avoient apparemment d'autres Dieux que leurs Ancêtres, puis qu'Herodote, qui parle de leurs Coutumes & de leur Religion, dit que quand quelqu'un a perdu ſon Pere, tous ſes Parens lui amenent beaucoup de bétail ; & que lorſqu'ils ont coupé en morceaux le cadavre, ils tuent auſſi & coupent en pieces le Pere de celui qui les reçoit chez lui, & qu'ayant mêlé enſemble toutes ces chairs, ils les ſervent dans le feſtin ; reſervant ſeulement la tête du Mort qu'ils enchaſſent dans de l'or, & s'en font une Idole à qui ils offrent tous les ans des Sacrifices ſolemnels (1).

(1) Herod. l. 4.

Dieux des Sarmates.

Les Sarmates, à l'exemple de preſque tous les autres Peuples Idolatres, avoient des Dieux naturels & des Dieux animés. Les premiers étoient le Soleil & la Lune ; Pogwid, ou l'Air ; Teſſa, ou Jupiter ; Lacton, ou Pluton ; Nia ou Cerès ; Marzane, ou Venus ; & Zicuonia, ou Diane. Mais il eſt bon de remarquer que ce ſont les Hiſtoriens Polonois (2), qui nous apprennent que ces Dieux étoient Jupiter, Pluton, Diane, &c. & il ne faut pas ſe fier à leur témoignage, puis qu'ils peuvent s'être trompés ſur quelque legere reſſemblance de ces Dieux avec ceux des Grecs. C'eſt ce qu'ont fait la plûpart des Anciens, lors qu'ils ont voulu parler des Dieux des autres Peuples, leur ayant, ſur le moindre rapport, donné les noms de ceux de leur Pays.

(2) Alexand. Guaguinus. Sart. Evr. Paul. Oderb. Vide Voſſ. de Idol. l. 1., c. 29.

Quoiqu'il en ſoit ; outre ces Dieux naturels, les Sarmates en avoient auſſi d'animés, parmi leſquels étoient Lelus & Polutus, que ces mêmes Hiſtoriens diſent être Caſtor & Pollux : & quoique le culte que les Sarmates rendoient à ces deux Heros, ait été entierement aboli, lorſque les Polonois qui poſſedent en partie le Pays qu'occupoient les Sarmates, embraſſerent le Chriſtianiſme, ils en ont encore conſervé les noms, qu'ils prononcent en ſigne de joie dans leurs feſtins (3).

(3) Voſſ. loc. cit.

Que ſi on me demande pourquoi on a confondu ces deux Divinités avec Caſtor & Pollux, je répondrai avec Voſſius, que les Sarmates pouvoient les avoir connus par le commerce des gens établis ſur les bords du Danube ; & puiſque les Grecs avoient élevé un Autel en l'honneur d'Alexandre, & les Romains un autre à Auguſte, près du Boriſthene, comme nous

l'apprenons d'Ammian Marcellin, ils avoient bien pû les uns & les autres faire connoître aux Sarmates les deux Heros que je viens de nommer. Ainſi raiſonne ce ſçavant Auteur : il eſt vrai que peu content de cette conjecture, il veut inſinuer que Lelus & Politus pouvoient repreſenter chez les Sarmates, le Ciel & la Terre ; mais comme il n'en rapporte aucune preuve, je crois qu'il faut s'en tenir à la premiere idée.

Le même Auteur dit, ſur l'autorité de Paul Oderborne (1), que les Peuples qui habitoient près du fleuve Obi, adoroient une Déeſſe ſous le nom de *la Vieille d'Or*, & il n'oſe décider ſi c'étoit Eve elle-même, ou la Terre, qui étoit l'objet de leur culte. Quoiqu'il en ſoit, l'Hiſtorien que je viens de citer, dit que cette Déeſſe rendoit des Oracles. Clement Adam (2) nous apprend la maniere dont on conſultoit cette Déeſſe. « Lors que le Pays, dit-il, eſt attaqué de quelque fleau, » comme la guerre, la peſte, ou la famine, ces Idolatres » ne manquent pas d'aller conſulter cette Déeſſe : ils ſe proſternent devant ſon Idole, & mettant un tambour au milieu de » l'Aſſemblée, & un crapaut d'argent au deſſus, on frappe ſur le » tambour ; & celui des aſſiſtans duquel s'approche le plus le » crapaut que les coups donnés ſur le tambour font ſauter à » terre, eſt mis à mort : puis on lui redonne la vie par je ne » ſçais quel preſtige, & alors il developpe la cauſe du mal, » dont le Pays eſt affligé ».

(1) In vita Joann. Baſilidis, Moſc. Ducis.

(2) In Anglorum Navig.

On ne ſçait ſi les Daces & les Getes avoient des Dieux naturels ; mais il eſt ſûr qu'ils rendoient les honneurs divins à leur Legiſlateur Zamolxis, comme on peut le voir dans le Dialogue de Platon, intitulé *Charmidès*, dans Diogene Laerce (3), dans Strabon (4), & dans Lucien (5).

Dieux des Getes des Daces & des Thraces.

(3) In Pyth.
(4) Liv. 7. & 16.
(5) In Deor. Conc.

Les Thraces, outre le même Zamolxis qu'ils adoroient comme un Dieu, au rapport de Lucien (6), avoient mis au même rang Orphée & Linus, comme nous l'apprenons de Tertullien (7). J'entends par Orphée ce celebre Argonaute, dont je parlerai plus en detail dans l'Hiſtoire de la Conquête de la Toiſon d'or *. Qu'on ne diſe pas qu'Orphée ne fut honoré que comme un demi-Dieu, puis que Conon (8) aſſûre poſitivement qu'après qu'on lui eut rendu, près du Tombeau qui

Dieux des Thraces.

(6) In Jove Trag.
(7) de anima, c. 2.
(8) Narr. 45.

* Tome III.

enfermoit ſa tête, les honneurs dûs aux Heros (*a*), ce lieu devint inſenſiblement un Temple, où on mit en uſage toutes les Cerémonies du culte des Dieux; nouvelle preuve de ce que nous avons déja dit (1), que les Heros devenoient quelquefois de veritables Dieux.

(1) Liv. 5.

Temeſius de Clazomene peut être mis auſſi au nombre des Demi-Dieux des Thraces, puiſque Herodote nous apprend (2) que les Teïens ayant conduit une Colonie à Abdere, dont il étoit regardé comme le Fondateur, lui rendirent les honneurs dûs aux Heros. On doit penſer la même choſe d'Ordryſus, duquel les Thraces, ſelon S. Epiphane (3), tiroient leur origine; & de Pleſtorus, auquel ſuivant le témoignage d'Herodote (4), ils immolerent le Perſe Œbazus qui s'étoit refugié parmi eux. Voſſius (5) qui convient que ce Pleſtorus étoit au nombre des Divinités adorées par les Thraces, dit qu'il ignore ſi c'étoit un Dieu animé ou un Dieu naturel; mais je crois pour moi que c'étoit quelqu'un de leurs grands Hommes, dont cependant l'Hiſtoire ne nous apprend rien de particulier.

(2) Liv. 1.

(3) Liv. 1.

(4) Liv. 5.

(5) De Idol. L. 1. 49.

Enfin les Maſſagettes regardoient le Soleil comme leur grande Divinité, & peut-être même comme la ſeule, & lui immoloient des Chevaux, ainſi que nous l'apprenons de Strabon. (6).

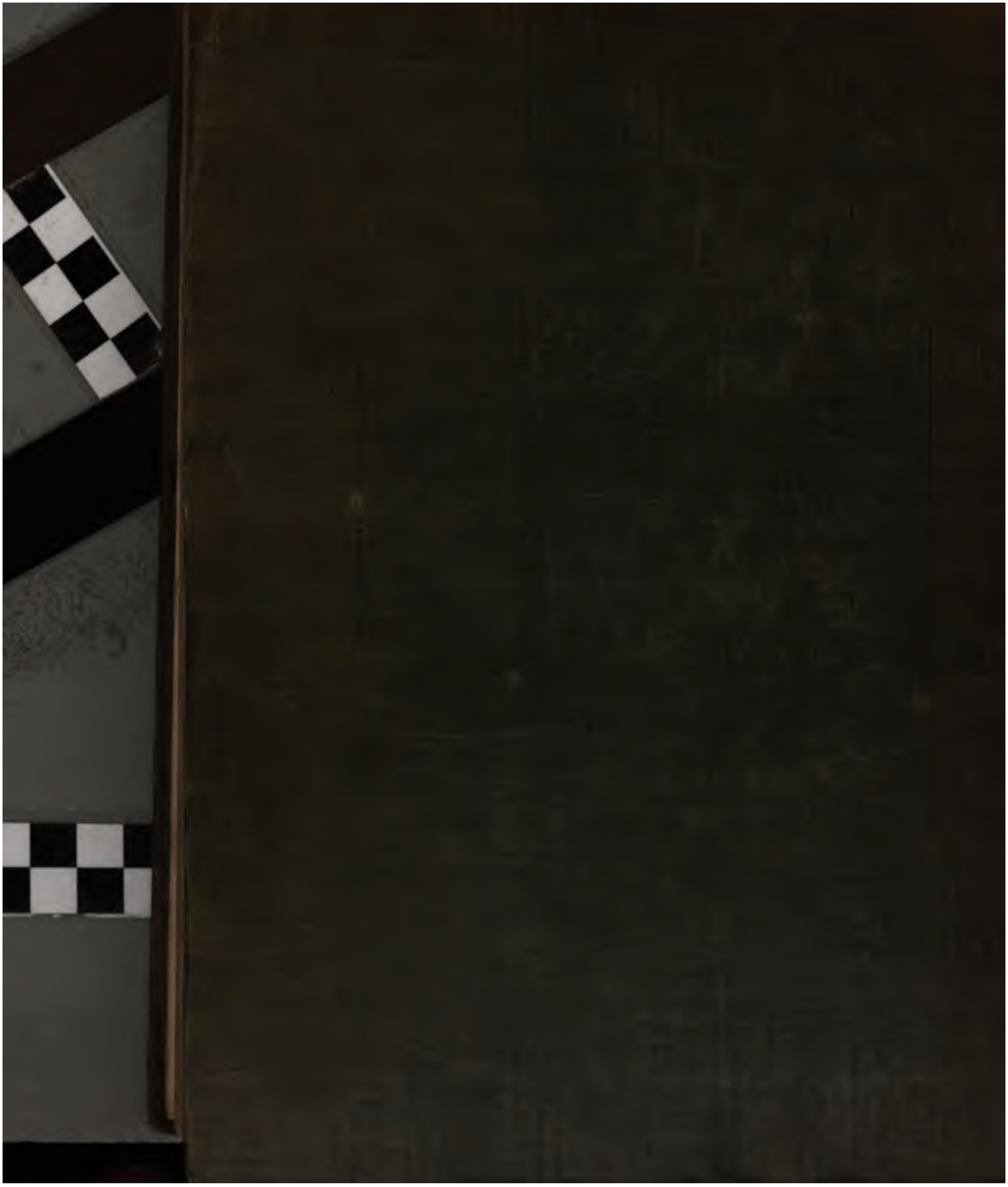
(6) P. 513.

(*a*) Voyez dans le commencement du Tome III. ce qu'on dit ſur les tombeaux des Heros.

Fin du premier Tome.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PRIVILEGE EN FAVEUR DE L'ACADEMIE Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, pendant 30. ans pour l'Impreſſion, Vente & Débit de ſes Ouvrages.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prevots, Juges, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT: Notre Academie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Nous a très-humblement fait remontrer, qu'en conformité du Reglement ordonné par le feu Roi notre Biſayeul, pour la forme de ſes Exercices, & pour l'impreſſion des divers Ouvrages, Remarques & Obſervations journalieres, Relations annuelles, Memoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la compoſent, elle en a donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de Privilege qui lui furent expediées en Commandement au mois de Decembre 1701. mais que ces Lettres étant devenues caduques, elle Nous ſupplie très-humblement de vouloir bien lui en accorder de nouvelles. A ces cauſes, & notre intention étant de procurer à l'Academie en Corps, & à chaque Academicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes ſignées de notre main, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à propos de choiſir, les Remarques ou Obſervations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Aſſemblées de ladite Academie, & generalement tout ce qu'elle voudra faire paroître en ſon nom: comme auſſi les Ouvrages, Memoires, Traités ou Livres des Particuliers qui la compoſent, lorſqu'après les avoir examinés & approuvés aux termes de l'article 44. dudit Reglement, elle les jugera dignes d'être imprimés; pour jouir de ladite Permiſſion par le Libraire que l'Academie aura choiſi pendant le tems & eſpace de trente ans, à compter du jour de la date des Preſentes, Faiſons très-expreſſes inhibitions & défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Academie aura choiſi, d'imprimer, vendre & débiter aucun deſdits Ouvrages, en tout ou en partie, & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, à peine contre les contrevenans de confiſcation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au dénonciateur: à la charge qu'il ſera mis deux exemplaires de chacun deſdits Ouvrages dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, avant que de les expoſer en vente; & à la charge auſſi que leſdits Ouvrages ſeront imprimés ſur de beau & bon papier, & en beaux caracteres, ſuivant les derniers Reglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire regiſtrer ces Preſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & uſer ladite Academie & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution des Préſentes tous exploits, ſaiſies & autres actes néceſſaires, ſans autre permiſſion; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Marli le quinziéme jour de Fevrier, l'an de grace mil ſept

M. 4